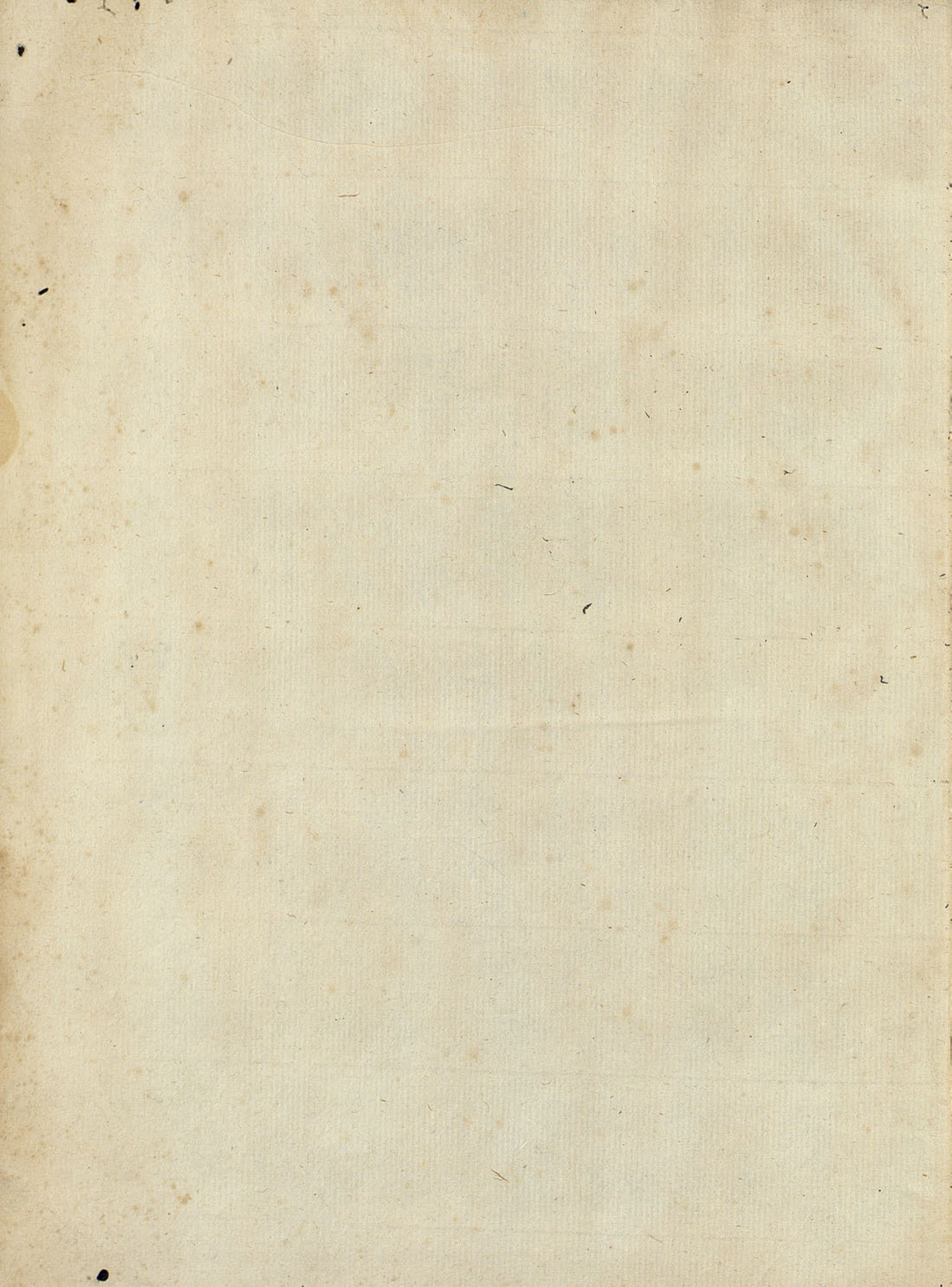

UNIVERSIDAD Ð SEVILLA
Biblioteca


UMASS
BOSTON




EX BIBLIOTECA
D. A. de VLLOA






J. Punt Sculps.

VOYAGE HISTORIQUE DE L'AMERIQUE MERIDIONALE

FAIT PAR ORDRE DU ROI D'ESPAGNE

Par DON GEORGE JUAN,

COMMANDEUR D'ALIAGA DANS L'ORDRE DE MALTHE, ET COMMANDANT DE LA COMPAGNIE DES GENTILS-HOMMES GARDES DE LA MARINE,

ET

Par DON ANTOINE DE ULLOA,

LIEUTENANT DE LA MEME COMPAGNIE,

Tous deux Capitaines de Haut-Bord de l'Armée Navale du Roi d'ESPAGNE, Membres des Sociétés Royales de LONDRES & de BERLIN, & Correſpondans de l'Académie des Sciences de PARIS.

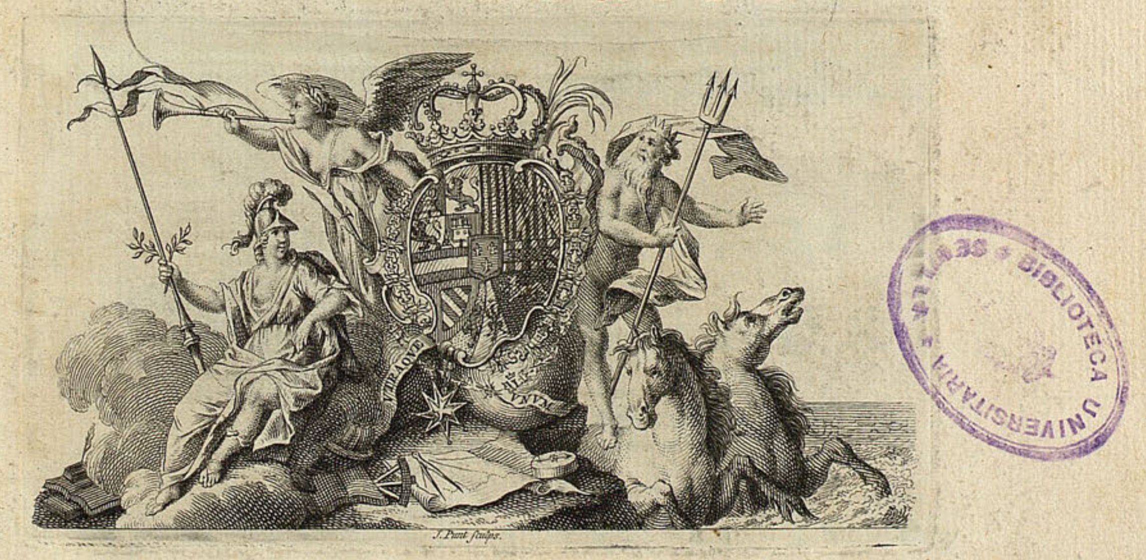
OUVRAGE ORNE' DES FIGURES, PLANS ET CARTES NECESSAIRES.

ET QUI CONTIENT UNE

HISTOIRE DES YNCAS DU PEROU,

Et les Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques, faites pour détermi-ner la Figure & la Grandeur de la Terre.

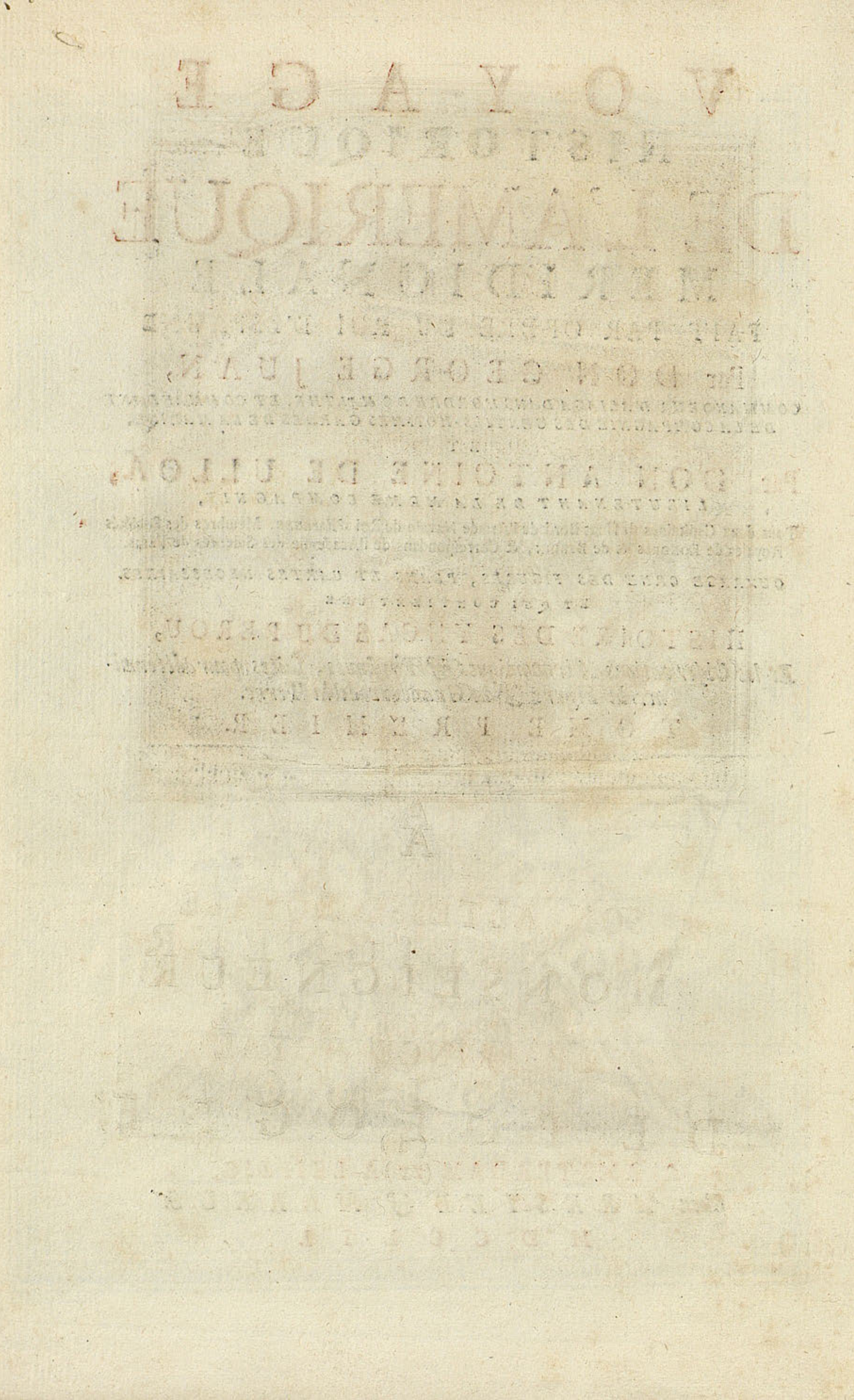
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTE'E & MERKUS.*

MDCCLII.





A
SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE PRINCE ROYAL
DE POLOGNE,

PRINCE
ELECTORAL
DE SAXE,
&c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse Royale toujours charmée d'obliger ceux qui ont recours à sa bon-

bonté, & déjà instruite du mérite de cet Ouvrage, a daigné nous permettre de lui en dédier la Traduction. Cette permission, Monseigneur, dont nous ne saurions assez témoigner notre sincére reconnoissance, ne peut que confirmer le Public dans l'opinion avantageuse qu'il à conçue de l'Ouvrage même ; & c'est un préjugé bien favorable pour un Livre, que d'y voir à la tête le nom d'un Prince qui a un goût si décidé pour les Arts & pour les Sciences. Souffrez, Monseigneur, qu'en mettant cette Traduction à vos pieds, nous vous présentions en même tems les très-hum-

bles aſſurances du reſpect très-profond avec lequel nous ſommes,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

Les très-humbles & très-ſoumis Serviteurs.

ARKSTE'E & MERKUS.

PRE-

AVERTISSEMENT
DES
LIBRAIRES.

LE Voyage des *Académiciens François*, envoyés au *Pérou* par Sa Majesté *Très-Chrétienne*, pour y mesurer un degré du Méridien, a fait trop de bruit en *Europe*, pour qu'on ne souhaite pas d'en avoir une relation un peu circonstanciée: ce qui en a été publié jusqu'à-présent à *Paris*, se borne presqu'uniquement aux Observations tant Astronomiques que Physiques, qui ont été le principal objet de ce Voyage, mais qui en même-tems ne sont à la portée que d'un petit nombre de Lecteurs. Cependant les remarques que de si habiles gens ont faites sur l'Histoire tant Civile que Naturelle, & sur la Géographie d'un Pays si peu connu, où ils ont passé plusieurs années, ne peuvent qu'être extrêmement intéressantes. Mrs. les *Académiciens François* ne manqueront pas sans-doute d'en donner un détail circonstancié: en attendant qu'ils satisfassent à l'impatience du Public à cet égard, on verra avec plaisir la Traduction de l'Ouvrage que nous publions à-présent. C'est celui des deux Mathématiciens *Espagnols*, qui ont été choisis par Sa Majesté *Catholique*, pour accompagner Mrs. les *Académiciens de Paris*, & les assister dans leurs Observations. Par la lecture de ce Livre on se convaincra que ce choix n'auroit pas pu tomber sur des sujets plus capables. Il ne laisse rien à désirer sur cet important Voyage. Tous les Pays que ces Messieurs ont parcourus y sont décrits avec la derniere exactitude; & rien de ce qui regarde les Mœurs des Habitans, leurs Loix, leur Gouvernement & leur Commerce, n'y est oublié, non plus que ce qui a rapport à l'Histoire Naturelle.

Dans le second Volume on trouvera une Histoire Abrégée des *Yncas*, & des Vicerois qui ont gouverné jusqu'à-présent le *Pérou*; nous l'avons ornée de plusieurs Planches qui ne se trouvent point dans l'Original *Espagnol*, mais qu'il ne faut pas cependant regarder comme étrangeres au sujet, puisqu'elles sont toutes tirées de l'*Histoire des Yncas* de *Garcillasso de la Vega*. A la fin de ce même Volume on trouve le détail de toutes les *Observations Astronomiques & Physiques* sur lesquelles a été fondée la mesure du degré du Méridien sous l'Equateur. Et qu'on ne croye pas que cette derniere Partie ne contient que ce qu'on a déjà vu dans les Ouvrages qui ont été publiés en *France*. Si les *François* ont la gloire d'a-

voir formé les premiers le dessein de faire cette mesure, nos Auteurs *Espagnols* ont l'avantage d'avoir les premiers fait part au Public de son exécution, puisque leur Livre a paru en 1748, c'est-à-dire, qu'il est antérieur à ce qui a été publié sur le même sujet en *France*; & ceux qui sont en état d'en juger, nous assurent qu'on trouve dans cet Ouvrage une clarté & une précision bien propres à prouver que les Sciences les plus difficiles ne sont pas moins cultivées en *Espagne* que dans le reste de l'*Europe*, & qu'on a lieu d'espérer qu'elles y seront poussées à un haut degré de perfection, sous les auspices du grand Prince qui y régne à-présent, & qui accorde aux Gens de Lettres une protection toute particuliere.

Il étoit naturel que ce Livre parût plutôt en *François*, & l'on pourroit concevoir un préjugé desavantageux de ce qu'il est resté si longtems sans être traduit. Sur cela il est bon d'avertir, qu'on en avoit commencé la traduction à *Paris*, mais qu'il y a eu défense de la faire paroître, & cela pour des raisons qui nous sont inconnues, mais que les Lecteurs devineront peut-être.

Mr. d'ULLOA est actuellement occupé à donner de éclaircissemens sur la dispute qui s'est élevée à l'occasion des Pyramides érigées aux deux extrémités de la Baye, qui a servi de fondement à la mesure du degré du Méridien: cet Ouvrage appartient naturellement à celui-ci, aussi dès-qu'il paroîtra nous ne manquerons pas d'en publier incessamment la Traduction, qui sera faite sous les yeux de l'Auteur, & nous l'imprimerons dans le même format & avec le même caractere que celle-ci, pour qu'on puisse les relier ensemble. Au-reste les Lecteurs s'appercevront aisément que nous n'avons rien négligé pour rendre cette Edition aussi belle qu'il nous a été possible; & afin qu'elle fût également correcte, des gens au fait des matieres qui sont traitées dans ce Livre, ont bien voulu la revoir, & la comparer avec le texte original.

PRE-

PREFACE
DE
DON ANTONIO DE ULLOA.

LE Roi PHILIPPE V. d'heureuſe memoire, ayant jugé à propos d'envoyer dans l'*Amérique* Méridionale deux perſonnes de confiance pour y faire diverſes obſervations, principalement celles qui pouvoient ſervir à déterminer la véritable figure de la Terre, le choix de ce Monarque tomba ſur *Don George Juan* & ſur moi, & c'eſt la relation de ce voyage qui fait le ſujet de ce Volume & des trois autres ſuivans. Dans le Tome écrit par *Don George Juan* on eſt entré dans un détail convenable; & pour que tout fût traité avec plus de ſuccès & de clarté, nous avons cru, comme on peut le voir dans ſa Préface, devoir partager notre travail, & que *Don George Juan* ſe chargeât de décrire les *Obſervations Aſtronomiques* faites par l'un & l'autre tant en commun qu'en particulier, pendant que j'aurois ſoin du détail Hiſtorique de notre Voyage.

Le préſent Ouvrage eſt diviſé en deux Parties: la premiere comprend depuis notre départ de *Cadix* juſqu'à la concluſion de la meſure des degrés du Méridien Terreſtre contigus à l'Equateur, & c'eſt le ſujet des cinq premiers Livres, & le ſixiéme contient une deſcription de la Province de *Quito*. La ſeconde Partie roule ſur les voyages faits à *Lima* & au Royaume de *Chily*, en deux Livres qui forment le Tome III. & un autre Livre forme le IV. Volume, qui contient la rélation de notre Voyage de *Callao* juſqu'en *Europe*, à quoi on a joint une Chronologie des Monarques qui ont régné au *Pérou* depuis le premier *Ynca Manco Capac* Fondateur de ce vaſte Empire juſqu'au Roi glorieuſement régnant FERDINAND VI. avec la Liſte des Vicerois qui ont gouverné cet Empire depuis la conquête juſqu'à-préſent. On a joint à cette Chronologie un récit abrégé des principaux événemens arrivés ſous les régnes des Empereurs *Yncas* & dans la ſuite.

En l'une & l'autre partie de cet Ouvrage on trouvera la deſcription des Mers où nous avons navigué, & des Pays que nous avons traverſés, avec un détail de ce qui nous a paru mériter quelque attention, tant à l'égard des Mœurs & Coutumes des Habitans, que par rapport à la nature du Climat, du Terroir,

des Plantes particulieres qu'il produit, & autres point curieux d'Histoire Naturelle. Je dois pourtant avertir le Lecteur que les Philosophes & les Botanistes de profession ne trouveront pas ici des descriptions aussi complettes & aussi détaillées qu'ils pourroient le désirer; une application indispensable aux Observations Astronomiques & Géométriques, principal objet de notre mission dans les lieux où nous avons séjourné ou par où nous avons passé, ne nous a pas permis de donner une plus grande attention à d'autres objets. Ces sortes de recherches n'ont pu être que le fruit de quelques heures de loisir.

Mais si ces Messieurs nous trouvent trop succints à certains égards, & particulierement au sujet des Plantes, le peu que nous avons dit pourra bien paroître long & ennuyeux à une autre espéce de Lecteurs, qui veulent des avantures ou des faits historiques dans un voyage, & ne goûtent aucune autre sorte de détail. Vouloir plaîre à tout le monde, ce seroit une entreprise trop difficile, vu que ce qui fait plaisir aux uns, comme ayant rapport à leur profession, paroît fade & languissant à ceux qui ne cherchent qu'à s'amuser. J'ai tâché de tenir un milieu: pour cet effet, j'ai parlé des Plantes & des Animaux pour la satisfaction des Curieux, & j'ai évité la prolixité pour ménager la délicatesse des autres, & le dégoût qu'auroient pu leur causer des détails trop circonstanciés.

On trouvera peut-être aussi que je m'étends trop au sujet des Mers & des Vents; mais ces détails qui rebuteront ceux qui ne sont pas marins, ont paru utiles & nécessaires pour la perfection de la Navigation, puisque sans cela les Gens de mer ne retireroient aucune utilité de la lecture d'un pareil Ouvrage: il leur faut à eux des variations de l'Aiguille, des notices des Vents qui régnent dans chaque Parage; les Oiseaux, & les Poissons qu'on y rencontre, ce sont-là autant de marques qui contribuent à régler leur route.

Je n'ai pas cru devoir m'amuser à réfuter certains traits répandus dans diverses Histoires & Rélations de voyages, au sujet de ces Pays. Mon dessein n'a été que de faire part au Public de mes remarques, & non de m'engager dans des discussions critiques pour ruiner des opinions peu fondées, & en acréditer de plus probables qui ne s'accordent point avec celles-là. Il suffira d'assurer le Lecteur qu'on n'avance rien dans cet Ouvrage qui n'ait été vérifié & examiné avec une attention extrême, tant en

gros qu'en détail; qu'il n'y eſt fait mention d'aucun lieu où nous n'ayons été & fait quelque ſéjour; & qu'à l'égard de ceux dont nous parlons ſans y avoir paſſé, comme cela arrive dans la deſcription Géographique de la Province de *Quito* & des *Corrégimens* de la Viceroyauté de *Lima*, nous n'avons entrepris d'en faire mention qu'après avoir conſulté les perſonnes les mieux au fait. Nous en avons uſé de-même à l'égard des Miſſions des Peres Jéſuites, de l'étendue de chaque Diſtrict, & des Peuplades y contenues, des Paroiſſes & de ceux qui les dirigent, & de ce qui concerne l'Hiſtoire naturelle de chaque lieu. Ceux à qui nous nous ſommes adreſſés, ont concouru avec zéle à remplir les vues de Sa Majeſté: ils ont ſatisfait à nos queſtions, éclairci nos doutes, & répondu à toutes nos difficultés avec toute la bonté imaginable. Chacun néanmoins eſt le maître de ſuivre l'opinion qui lui paroîtra la plus probable, en rendant à tous la juſtice qui leur eſt due.

On a inſéré dans d'autres Rélations pluſieurs propriétés d'Animaux & de Plantes, auſſi nouvelles pour nous en *Europe*, qu'il nous a été impoſſible de les trouver en *Amérique*, où elles ſont entierement inconnues. Si quelqu'un s'étonne que nous n'en faſſions pas mention, qu'il ſoit aſſuré que nous n'avons manqué ni de travail ni d'application pour approfondir juſqu'aux moindres choſes; mais que ſouvent nous avons trouvé des propriétés contraires à celles dont on nous avoit parlé, & que nous avons pris, pour ne nous point tromper, des précautions qu'obſervent rarement ceux qui font des rélations de ces Pays; vu qu'ils adoptent ſouvent ſans examen ce qu'ils ont ouï dire à des *Indiens*, à des Métiſs, & autres ſortes de gens ſemblables, qui parlent de bonne foi, mais qui étant peu éclairés ſont cauſe que ces Ecrivains en impoſent au Public ſur des choſes qui examinées de près ne ſe trouvent pas telles qu'ils les ſuppoſent. Cela fait d'autant plus de tort à la vérité, qu'il eſt difficile de deſabuſer des perſonnes autoriſées du témoignage de ces Ecrivains, & attachées à tout ce qui porte un caractére de merveilleux & d'extraordinaire. De-là naiſſent des préjugés dont on a de la peine à ſe défaire, quoiqu'on en ſente l'abus. Si l'on trouve donc que nous avons omis certaines choſes dans cet Ouvrage, ou que ſur certains points nous diſons le contraire de ce que d'autres ont affirmé, on peut compter que l'omiſſion vient de ce que nous avons trouvé ces choſes ou fauſſes ou peu avérées, & que la con-

tradiction naît de ce que nous avons trouvé le contraire, ou dumoins que les faits allégués nous ont paru douteux & incertains.

Comme la représentation des objets fait plus d'impression qu'un simple récit, tout l'Ouvrage est enrichi des Figures & Planches nécessaires tant pour l'intelligence de l'Histoire du Voyage que pour celle des Observations Astronomiques, Géométriques & Physiques, le tout exécuté par les plus habiles Graveurs d'*Espagne*. Ces Planches seront placées dans les lieux qui leur conviennent. De maniere que celles qui représentent les Bruyeres où se sont faites les observations, & les signaux pour la mesure de la Méridienne dont il est traité dans le premier Tome, se trouveront à la fin du second, parce qu'il contient la description générale de toute la Province de *Quito*, Bruyeres, Fleuves & autres choses qui appartiennent à cette description. Dans le premier Tome on trouvera les figures des habillemens des Habitans de *Quito*, tant Blancs que Métifs (ou Métices), & *Indiens* dont il est parlé dans le même Tome. On y trouvera aussi la figure & la structure des Ponts. Les autres Planches contenant des Plans de Villes & de Ports, des Prospects que la terre offre dans la Navigation, seront placées dans les lieux où elles appartiennent.

Parmi les Plans on trouvera à dire ceux de la Ville de *Panama*, & de son Golphe, lesquels se sont égarés lorsque j'eus le malheur d'être pris par les *Anglois*; & comme *Don George Juan* n'en avoit pas les *Duplicata*, il n'a pas été possible de les insérer ici, comme on l'auroit fait sans cet accident, d'autant plus fâcheux que les *Duplicata* des autres Plans dont j'ai été chargé, se trouvent ici à *Madrit*, y ayant été envoyés à mesure qu'ils étoient levés sur les lieux.

Enfin nous espérons que le Public nous saura quelque gré de notre travail, & qu'il nous pardonnera les défauts qu'il pourra remarquer dans notre stile: on ne doit pas attendre que des Marins s'expriment en Orateurs, ni en Historiens fleuris & éloquens.

TABLE DES LIVRES
ET
DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

VOyage au Royaume du *Pérou*, comprenant la description des mœurs & usages jusqu'au Royaume de *Quito*, avec diverses remarques sur la navigation & la connoissance des Mers. Descriptions de Villes & de Provinces, & méthode observée pour mesurer les degrés du Méridien sous l'Equateur.

LIVRE PREMIER.

CHAP.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAP.

LIVRE TROISIEME.



ERRA-

ERRATA pour le Tome Premier.

pag. 9 lig. 24 $74\frac{1}{2}$ *lisez* $47\frac{1}{2}$.
pag. 12 lig. 24 regulier. *lisez* d'ordinaire.
pag. 29 lig. 1 Les dans Ruës de la Ville dans le queux *Estancias lisez* qu'eux dans les Rues de la Ville, dans les *Estancias.*
pag. 73 lig. 24 Chayre, *lisez* Chagre.
pag. 76 lig. 6 par Oüeft Sud, *lisez* Oüeft.
pag. 94 lig. 16 à $\frac{1}{2}$ du foir, *lisez* à $\frac{1}{2}$ après midi.
pag. 102 lig. 23 Le flot commence, *lisez* il faut pleine Mer.
pag. 103 lig. 1 Le fond, *lisez* la trop grande quantité.
pag. 110 lig. 14 48. *lisez* 43.
pag. 117 lig. 9 *a fine* Cacique *lisez* Cacique *Urraca.*
pag. 141 lig. 13 *a fine Picera* lisez *Piura.*
pag. 167 lig. 3 *a fine* Marée, *lisez* Vagues.
pag. 269 lig. 20 Ceranfe, *lisez* Cerarfe.
pag. 303 lig. 8 *a fine* defcendre, *lisez* aller par terre.
pag. 314 lig. 13 arrive à. *lisez* ce Lieu à l'égard de.
pag. 353 lig. 3 Nord. *lisez* Nord-Eft.
pag. 362 lig. 3 par jour fuffifent, *lisez* en differens jours de fuite.
——— lig. 9 Province du *lisez* Province Méridionale du.
pag. 369 lig. 1 de l'Occident au Sud. *lisez* entre l'Oüeft & le Sud.
——— lig. 23 à courre. *lisez* à la courir.
pag. 407 lig. 13 15000 *lisez* 1500.
pag. 416 lig. 9 *a fine* louvoyant *lisez* retournant.
pag. 468 lig. 18 Fennin *lisez* Fermin.
pag. 525 lig. 27 *Gruro lisez Oruro.*
pag. 534 lig. 16 il y a 70 *lisez* il y a en quelques endroits 70.

ERRATA pour le Tome Second.

pag. 3 lig. 22 & 23 Sud-Oueft *lisez* Sud-Eft.
pag. 43 lig. 17 arer le Vaiffeau *lisez* chaffer les Vaiffeaux fur leurs ancres.
pag. 79 lig. 34 prendre un ris *lisez* prendre tous les ris.
——— lig. 3 *a fine* deux grandes *lisez* deux baffes.
pag. 83 lig. 2 *a fine* & remîmes nos voiles de hune *lisez* & nous montâmes nos mâts de perroquet.
pag. 114 lig. 13 22 min. à l'Orient de *la Conception lisez* 22 min. & à l'Orient de *la Conception* de 19 deg. 1 min.
pag. 116 lig. 10 fefter *lisez* fixter.
pag. 117 lig. 2 *a fine* de 35 deg. 11 min. *lisez* 35 degrés & 11 degrés.
pag. 118 lig. 12 55 deg. *lisez* 58 deg.
——— lig. 26 minutes *lisez* milles.
pag. 119 lig. 6 Paru *lisez* Paris.
pag. 137 lig. 9 ce font les feules dans la Carte qui foient *lisez* toutes celles qui font dans la Carte font

Tome Second, Partie Seconde.

pag. 3 lig. 1 *a fine* La fuperficie, *lisez* fa furface.
pag. 4 lig. 16 Six ans *lisez* fix cens ans.
——— lig. 24 Circumpolaires *lisez* près des poles.
pag. 8 lig. 21 en quoi *lisez* dans lefquels.
——— lig. 28 qu'ils *lisez* qu'elles.
pag. 212 en marge pl. 5. *lisez* pl. XLII.
pag. 223 en marge pl. 6 *lisez* pl. XLIII.
pag. 235 en marge pl. 7. *lisez* pl. XLIV.
pag. 235 & 236 en marge pl. 7. *lisez* pl. XLIV.
pag. 242 en marge pl. 8. *lisez* XLV.

AVIS

AVIS AU RELIEUR
POUR PLACER LES FIGURES.

Tome Premier.

Planche		Pag.
Planche	I. II. III. IV. V.	19
	VI.	20
	VII.	24
	VIII.	79
	IX.	126
	X.	122
	XI.	166
	XII.	220
	XIII.	230
	XIV.	358
	XV.	368
	XVI.	382
	XVII.	386
	XVIII.	387
	XIX. XX.	389
	XXI. N°. 1, 2 & 3. Ces trois demi feuilles doivent être collées, afin de ne faire qu'une Carte.	206
	XXII.	425
	XXIII.	445
	XXIV.	443
	XXV.	468

Tome Second, Premiere Partie.

Planche		Pag.
Planche	XXVI.	21
	XXVII.	28
	XXVIII.	31
	XXIX.	32
	XXX.	49
	XXXI.	25
	XXXII.	51
	XXXIII.	68
	XXXIV.	95
	XXXV.	122
	XXXVI.	129
	XXXVII.	139

Tome Second, Seconde Partie.

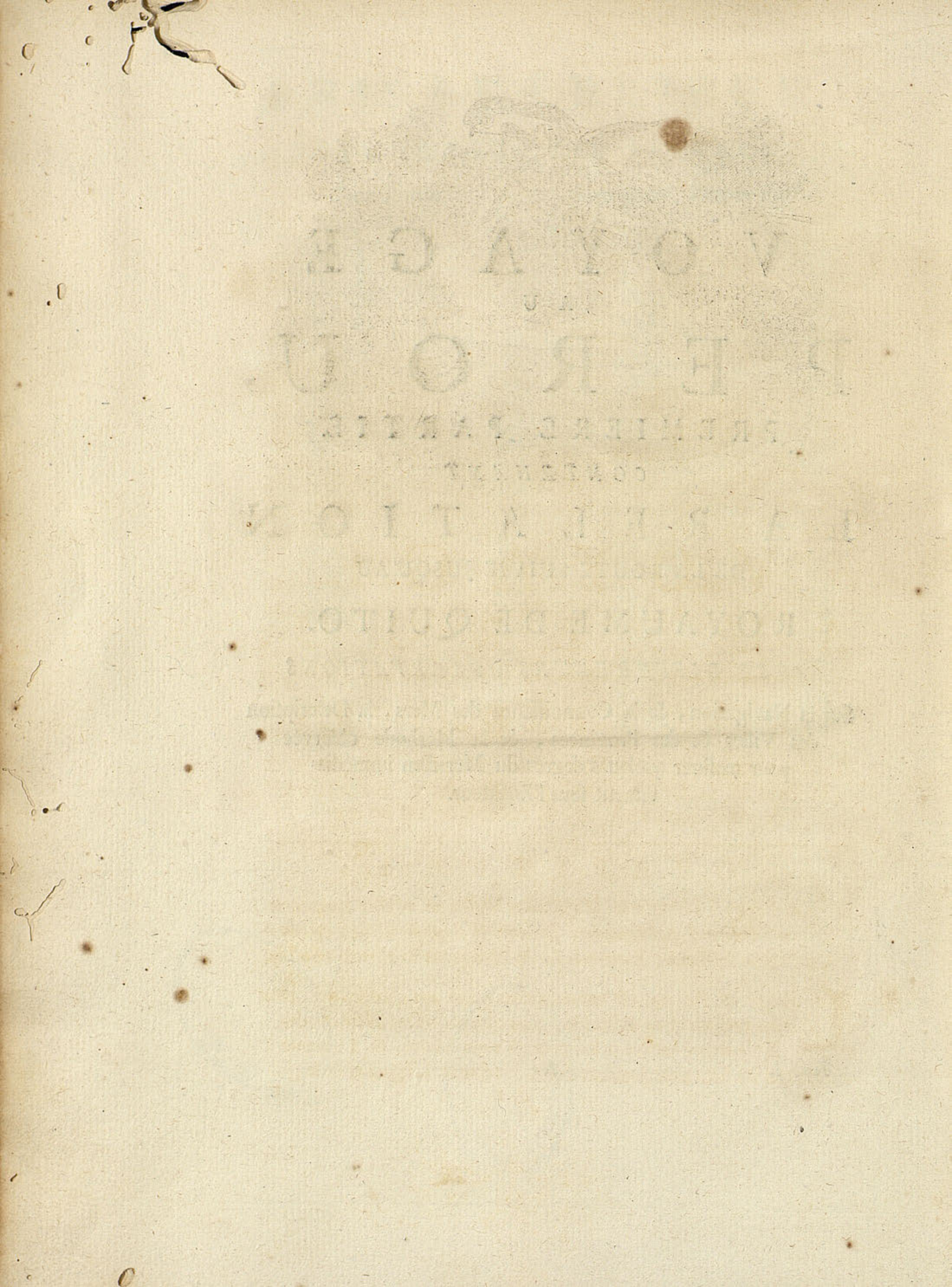
Planche		Pag.
Planche	XXXVIII.	30
	XXXIX.	53
	XL.	105
	XLI.	210
	XLII.	216
	XLIII.	224
	XLIV.	238
	XLV.	308
	XLVI.	85



VOYAGE
AU
PEROU,
PREMIERE PARTIE.
CONTENANT
LA RELATION
DE LA ROUTE SUIVIE JUSQU'AU
ROYAUME DE QUITO.
AVEC DIFFERENTES OBSERVATIONS

Sur la Navigation, & la Connoiſſance des Mers, la Deſcription des Villes & des Provinces, & la Méthode obſervée pour meſurer quelques degrés du Méridien immédiatement ſous l'Equateur.







VOYAGE AU PEROU,

LIVRE PREMIER.

Raisons pour lesquelles ce Voyage est entrepris. Navigation de la Baye de *Cadix*, à *Carthagéne* des *Indes*. Description de cette derniére Ville, & Remarques sur ce sujet.

CHAPITRE I.

*Motif du Voyage à l'*Amérique *Méridionale; dessein de mesurer quelques degrés du Méridien sous l'Equateur; sortie de la Baye de* Cadix; *arrivée à* Carthagéne *des* Indes; *Remarques sur la Navigation dans cette traversée.*

LE cœur de l'homme est naturellement porté aux choses, qui, plus elles présentent de difficultés, plus elles paroissent avantageuses. Il n'épargne aucune peine pour en venir à bout, & il s'anime à mesure que les difficultés semblent devoir le rebuter. L'éguillon de la gloi-

re inſéparable des grandes entrepriſes, eſt un puiſſant attrait qui enchante l'eſprit; l'eſpoir du gain ſe joint à ce motif & détermine la volonté; il diminue les périls, adoucit les incommodités, & applanit les obſtacles, qui ſans cela paroîtroient énormes & inſurmontables. Souvent néanmoins il ne ſuffit pas pour réüſſir d'avoir le déſir & la réſolution; & les moyens dont la prudence & la politique des hommes ſe promettoient d'heureux ſuccès par les meſures les plus juſtes, ne ſont pas toujours efficaces. La divine Providence, qui par ſes ſuprêmes & incompréhenſibles jugemens dirige le cours de nos actions & de nos ſuccès, ſemble leur avoir preſcrit des bornes, au-delà deſquelles toutes nos tentatives ſont vaines; les points où nous voulons pénétrer, nous reſtent cachés, par un effet de ſa ſageſſe infinie; & ce qui réſulte d'une ſemblable conduite, doit plutôt être l'objet de notre reſpect que de nos ſpéculations. La connoiſſance des bornes de l'eſprit humain, une recréation honnête, l'emploi de nos lumiéres pour la démonſtration des vérités, qu'on ne peut découvrir que par une étude continuelle propre à bannir l'oiſiveté, & à donner du plaiſir & du repos à l'âme, tous ces avantages méritent une eſtime ſinguliére, & ſont des objets qu'on ne peut trop recommander. De tout tems le déſir de pouvoir éclairer les autres par quelque nouvelle découverte, a excité les hommes au travail, & les a engagés dans des recherches continuelles qui ont été la principale ſource des progrès des Sciences.

Quelquefois le hazard a découvert des choſes, qui ont réſiſté longtems à la ſagacité & à l'application. Souvent l'objet de la penſée s'offrant comme environné d'écueils inévitables, a rebuté la plus ferme réſolution. La raiſon en eſt, que les obſtacles ſe préſentent ſous les couleurs les plus vives qu'on puiſſe imaginer, & que les moyens de les ſurmonter échappent aux recherches, juſqu'à ce qu'applanis à force de travail & d'application, on vient enfin à bout de les ſurmonter avec plus de facilité.

De toutes les découvertes dont l'Hiſtoire fait mention, ſoit que nous en ſoyons redevables au hazard, ou à l'étude, celle des *Indes* n'eſt pas la moins conſidérable. Ces Régions furent pendant pluſieurs ſiécles ignorées des *Européens*, ou du-moins effacées de leur ſouvenir, obſcurcies dans les ténébres de l'Antiquité, & enveloppées dans la confuſion & l'obſcurité où elles ſe trouvoient. Enfin l'heureuſe époque arriva, où l'induſtrie & la conſtance devoient faire diſparoître toutes les difficultés que l'ignorance augmentoit. C'eſt cette époque qui ſignala le régne, déjà recommandable par tant d'autres endroits, de *Ferdinand* d'*Arragon* & d'*Iſabelle* de

de *Castille*. La raison & l'expérience dissipérent toutes les idées de témérité & de ridiculité, dont on avoit été prévenu jusqu'alors. Il semble que la Providence ne permit le refus des autres Nations que pour relever la gloire de la nôtre, & pour récompenser le zéle de nos Souverains qui dirigérent cette importante affaire, la prudence de leurs Sujets qui l'entreprirent, & la pieuse fin que les uns & les autres se proposoient dans tous leurs desseins. Au-reste j'ai parlé du hazard & de l'étude, parce qu'il ne me paroît pas bien décidé si *Christofle Colomb* a dû à sa seule capacité & à son habileté dans la Cosmographie, l'assurance avec laquelle il soutenoit qu'il y avoit du côté de l'Occident des Régions & des Terres qui n'étoient point encore connues ni découvertes, ou s'il fut instruit par un certain Pilote qui les avoit déouvertes y ayant été jetté par la tempête, & qui ayant été reçu & bien traité dans la maison de *Colomb*, en reconnoissance de ce favorable accueil, lui remit en mourant les Papiers & Mémoires qui contenoient un détail de cette découverte.

Quoi qu'il en soit, l'étendue de ce vaste Continent, la multitude & la grandeur de ses Provinces, la variété de ses Climats, ses productions, ses singularités, & enfin la difficulté de la communication entre cette partie du Monde & les autres, surtout avec l'*Europe*, tout cela est cause que ce Pays, quoique découvert & habité dans ses principales parties par les *Européens*, est inconnu dans la totalité, & qu'on en ignore une infinité de choses qui ne contribueroient pas peu à donner une idée plus parfaite d'une si considérable partie du Globe.

Ces sortes de recherches sont sans doute dignes de l'attention d'un grand Monarque, & de l'application de ses Sujets les plus éclairés; mais ce ne fut pas-là l'objet principal de notre Voyage. Un dessein plus grand & plus important avoit surtout influé dans la résolution que le Roi prit de nous envoyer dans ce Continent.

On n'ignore pas dans la République des Lettres la fameuse question qui s'est élevée dans ces derniers tems sur la figure & la grandeur de la Terre, & que jusques-là on l'avoit crue parfaitement sphérique. La prolixité des derniéres observations avoit fait naître deux opinions différentes parmi les Philosophes. Supposant tous qu'elle étoit elliptique, les uns prétendoient que son plus grand diamétre étoit aux Poles, & les autres qu'il étoit à l'Equateur. On peut voir le détail de cette diversité dans les Observations Astronomiques & Physiques, faites par ordre de Sa Majesté dans le Royaume du *Pérou*. La décision de ce procès, qui intéressoient non

ſeulement la Géographie & la Coſmographie, mais encore la Navigation, l'Aſtronomie & d'autres Arts & Sciences, fut ce qui donna lieu à notre entrepriſe. Qui auroit cru que ces Pays nouvellement découverts, ſeroient le moyen par lequel on parviendroit à la parfaite connoiſſance de l'ancien Monde, & que ſi le premier avoit été découvert par celui-ci, il le récompenſeroit à ſon tour par la découverte de ſa véritable figure juſqu'à-préſent ignorée ou controverſée? Qui, dis-je, auroit penſé que les Sciences trouveroient dans ce Pays-là des tréſors non moins eſtimables que l'or des Mines qu'ils renferment, & qui ont tant enrichi les autres Contrées? Que de difficultés ne s'eſt-il pas rencontré, que d'obſtacles n'a-t-il pas falu vaincre dans des opérations ſi longues? l'intempérie des Climats & des lieux où il les faloit faire, enfin la nature même de l'entrepriſe, comme on le voit en partie dans le Livre déjà cité, & comme on le verra dans celui-ci. Toutes ces circonſtances relévent infiniment la gloire du Monarque par la protection duquel l'entrepriſe a été heureuſement exécutée. Ce ſuccès étoit réſervé à ce ſiécle, & aux deux Monarques *Eſpagnols*, *Philippe V.* défunt & *Ferdinand VI.* notre Souverain. Le premier a fait exécuter l'entrepriſe, le ſecond l'a honorée de ſa protection, & en a fait publier la relation, non ſeulement pour que ſes Sujets profitaſſent des lumiéres qui y ſont répandues, mais auſſi afin que les autres Nations en recueilliſſent le même avantage, comme n'y étant pas moins intéreſſées. Et afin de rendre cette relation plus inſtructive nous parlerons des circonſtances particuliéres qui ont donné lieu à notre Voyage, & qui ont été comme la baſe & le fondement des autres entrepriſes dont nous ferons mention dans la ſuite, chacune ſelon ſong rang.

L'Académie des Sciences de *Paris*, toujours attentive aux progrès des Connoiſſances humaines, & toujours empreſſée à ſaiſir les moyens propres à les étendre, ne voyoit pas tranquillement l'incertitude où l'on étoit touchant la véritable figure & grandeur de la Terre, objet qui occupoit depuis pluſieurs années les premiers génies de l'*Europe*. Cette célébre Compagnie repréſenta à ſon Souverain la néceſſité de terminer une diſpute, dont la déciſion ſeroit extrêmement avantageuſe à la Géographie & à la Navigation. Le moyen qu'elle propoſa pour y parvenir, fut de meſurer quelques degrés du Méridien dans le voiſinage de l'Equateur, & de les comparer avec ceux qu'on avoit meſurés en *France*, ou (comme on fit encore avec plus de juſteſſe après notre départ) avec d'autres degrés pris & vérifiés ſous le Cercle Polaire, afin qu'on pût juger

juger des différentes parties de sa circonférence par leur égalité ou leur inégalité, & par cette connoissance déterminer sa figure & sa grandeur. La Province de *Quito* dans l'*Amérique* Méridionale parut la plus propre au succès de l'entreprise. Les autres Pays par où passe la Ligne Equinoxiale tant en *Asie* qu'en *Afrique* étoient ou habités par des Barbares, ou d'une trop petite étendue pour ces sortes d'opérations; & toute réflexion faite, celui de *Quito* fut jugé le seul convenable au plan projetté.

Le Roi *Très-Chrétien Louis XV.* le Protecteur des Arts & des Sciences, fit solliciter par ses Ministres le Roi *Philippe V.* de vouloir bien permettre que quelques Membres de Sa Royale Académie se transportâssent à *Quito* pour y faire les observations projettées, lui faisant en même-tems insinuer quel en étoit le but & l'utilité : objets simples & fort éloignés de tout ce qui peut inspirer cette méfiance politique qu'on nomme raison d'Etat. Sa Majesté, persuadée de la sincérité de ces instances, & voulant concourir à un si beau dessein, sans préjudicier à sa Couronne ni à ses Sujets, demanda l'avis du Conseil des *Indes*. Ce Tribunal ayant examiné l'affaire, & donné une réponse favorable, la permission fut accordée avec toutes les recommandations nécessaires, & les assurances de la protection Royale aux personnes qui devoient passer dans ces Pays pour ce sujet. Les Patentes qui leur furent expédiées le 14. & 20. *Août* 1734. contenoient les ordres les plus précis aux Vicerois, Gouverneurs & autres Officiers de Justice, ainsi qu'à tous les Tribunaux, de les favoriser, aider & secourir dans tous les lieux par où ils passeroient, leur facilitant les transports, de sorte que personne ne pût leur faire payer plus que ceux du Pays n'étoient obligés de payer; ajoûtant d'ailleurs toutes les preuves imaginables de sa munificence Royale, & de son empressement à contribuer aux progrès des Sciences, & à l'estime de ceux qui en font profession.

A cette attention générale Sa Majesté en ajoûta de particuliéres pour l'honneur de la Nation *Espagnole*, & pour entretenir parmi ses Sujets le goût des Sciences. Elle destina deux Officiers de ses Armées, habiles dans les Mathématiques, pour concourir aux observations qui se devoient faire, & pour leur donner plus de relief & en étendre l'utilité, ne voulant pas que les *Espagnols* fussent redevables à d'autres qu'à eux-mêmes du fruit qu'on s'en promettoit. D'ailleurs Sa Majesté considéroit que les Académiciens *François* voyageant en compagnie de ces Officiers seroient plus considérés & respectés par les naturels du Pays, & ne donneroient aucun ombrage dans les Lieux par où ils devoient passer, aux personnes qui n'étoient

pas

pas suffisamment instruites. En conséquence, il fut ordonné aux Chefs & Directeurs du noble Corps des Gardes de la Marine, de choisir & proposer deux personnes, non seulement douées des lumiéres nécessaires & d'une prudence à pouvoir entretenir une correspondance amicale & réciproque avec les Académiciens *François*, mais encore pour exécuter également & avec une juste proportion, les observations & expériences qu'on se proposoit.

Don George Juan Commandeur d'*Aliaga*, de l'Ordre de *Malthe*, Sous-Brigadier des Gardes de la Marine, aussi recommandable par son application aux Mathématiques, que par ses services, fut un de ceux sur qui tomba le choix de Sa Majesté & qui parut propre à contribuer au succès de l'entreprise. Quoiqu'inférieur à lui à cet égard, je ne laissai pas d'avoir la même destination. L'un & l'autre revêtus du grade de Lieutenans de Vaisseau, & munis des ordres & des instructions nécessaires, nous reçûmes commandement de nous embarquer sur deux Vaisseaux de guerre qu'on armoit à *Cadix* pour transporter à *Carthagéne* des *Indes* & de-là à *Portobello* le Marquis de *Villa-Garcia* nommé Viceroi du *Pérou*. A peu près dans le même tems les Académiciens *François* devoient partir à bord d'un Bâtiment de leur Nation, & prenant leur route par l'Ile de *St. Domingue*, nous venir joindre à *Carthagéne*, pour continuer le Voyage tous ensemble.

Les deux Vaisseaux de guerre à bord desquels nous devions nous embarquer, étoient le *Conquérant* de 64 Canons, & l'*Incendie* de 50. Le premier commandé par *Don Francisco de Lianno* de l'Ordre de *Malthe*, & Capitaine de Haut-bord; le second par *Don Augustin d'Iturriaga*, Capitaine de Fregate, lesquels décidérent que *Don George Juan* s'embarqueroit sur le *Conquérant*, & moi sur l'*Incendie*. Nous ne pûmes partir que le 26. de *Mai* 1735. jour auquel nous fîmes voile de la Baye de *Cadix*; mais le vent ayant changé, nous fûmes forcés de venir jetter l'ancre à une demie lieue environ de *Las Puercas*, & de demeurer-là tout le jour du 27. étant fort incommodés du vent & de la mer.

Le 28. le tems s'étant remis au beau & le vent devenu Nord-Est, on remit à la voile, & l'on continua la route de la maniére qu'on le verra dans les deux Journaux suivans.

JOUR-

JOURNAL
DE DON GEORGE JUAN
SUR LE VAISSEAU LE CONQUERANT.

LE 2 de *Juin* 1735 on eut connoiſſance des Iles *Canaries*, & les vents, qui ſont d'ordinaire fort variables dans cette traverſée, furent ou Nord-Oueſt, ou Nord, ou Nord-Eſt. Don *George Juan* trouva par ſon eſtime, que la Longitude entre *Cadix* & le *Pic de Ténériffe* étoit de 10 degr. 30 min.

Selon les obſervations du Pere *Feuillée*, faites à *Lorotava*, à 6½ minutes à l'Orient du *Pic*, la Longitude entre ce dernier & l'Obſervatoire de *Paris* eſt de 18 degr. 51 min. En ſouſtrayant 8 degr. 27 min. que la connoiſſance des tems compte entre l'Obſervatoire & *Cadix*, la Longitude entre cette Ville & le *Pic de Ténériffe* reſte à 10 degr. 24 min. & differe par conſéquent de 6 minutes de l'eſtime de Don *George Juan*.

Le 7. on perdit de vue les *Canaries*, & l'on continua à naviguer vers la *Martinique*, gouvernant au troiſiéme Quadrant par les 42 & 45 degrés, dont l'angle s'augmenta chaque jour, juſqu'à ce qu'approchant de l'Ile, on continua par ſon paralléle, & le 26 de *Juin*, on découvrit la *Martinique* & la *Dominique*, au milieu deſquelles on paſſa.

La Longitude entre *Cadix* & la *Martinique* fut, ſelon l'eſtime, de 59 degr. 55 min. ce qui eſt 3 degr. 55 min. plus que celle qui ſe trouve dans la Carte dreſſée par le Pilote *Antonio de Matos*, ſuivie généralement par ceux qui font cette route. Selon les Obſervations du Pere *Laval* faites à la *Martinique*, la différence en Longitude eſt de 55 degr. 8¾ min. & du Pere *Feuillée* 55 degr. 19 min.

Cette erreur vient en partie du peu d'exactitude de la Ligne de *Lok*; puiſque ſi le Pilote du Conquérant, qui éprouva le même défaut, avoit donné à la Ligne de *Lok* 50 piés *Anglois* au-lieu de 74½, la Longitude eſtimée n'auroit été que de 57 degrés. Cette faute de marquer mal la Ligne de *Lok* eſt preſque générale parmi les Pilotes *Eſpagnols* & ceux des autres Nations: & ce defaut ainſi que bien d'autres qui ſubſiſtent dans la Navigation, n'eſt point corrigé à cauſe du peu d'attention qu'on y fait.

La Ligne de *Lok* doit, d'un nœud à l'autre, contenir 1/120 de mille, en ſuppoſant que l'horloge ou ſablier eſt juſte d'une demi-minute: & quoique

tous conviennent à cet égard, il n'en eſt pas de-même par rapport au mille, pour lequel on devroit ſe régler ſur les meſures les plus exactes, comme ſont celles de Mr. *Caſſini* en *France*, celles que nous avons concluës dans la Province de *Quito*, & celles que Mr. de *Maupertuis* a faites en *Laponie*. Si l'on prend le degré ſelon les meſures de Mr. *Caſſini* de 57060 toiſes, une *minute* ou *mille* contiendra 951 toiſes, ou 5706 piés de Roi, dont $\frac{1}{120}$=47 piés $6\frac{1}{2}$ pouces, réduits aux piés d'*Angleterre*, qui ſont à celui de *Paris* comme 16 à 15 *, font à peu de choſe près 50 piés $8\frac{1}{4}$ pouces, ce qui fait la diſtance qu'on devroit donner à la Ligne de *Lok*.

Cette meſure, ſur laquelle on auroit dû ſe régler juſqu'à-préſent, n'eſt pourtant pas entiérement exacte, ſi on la compare avec celle qui a été priſe en déterminant la figure de la Terre, bien différente de ce qu'on l'avoit crue juſqu'aujourd'hui; deſorte qu'il n'eſt pas étonnant qu'il y ait eu des erreurs dans ce qui regarde la Navigation, dont les régles, ainſi que l'explication de ſes problêmes, pour procéder avec ſuccès, ſe trouvent dans le Traité des Obſervations que nous avons déjà cité.

MON JOURNAL

A BORD DE LA FREGATE L'INCENDIE.

LE même jour 28 *Mai* nous mîmes à la voile, & après avoir fait la route, par les 52 & 56 degrés au troiſiéme du quart de nonante, nous apperçûmes le 2 de *Juin* ſur les ſix heures du ſoir l'Ile des *Sauvages* & les *Canaries*, & le 3. l'Ile de *Tenériffe*. Je trouvai 11 degr. 6 min. de Longitude entre *Cadix* & la pointe de *Naga*, ce qui eſt conforme aux Cartes marines des *Anglois* & des *Hollandois*, mais un peu different de la véritable Longitude déterminée par le Pere *Feuillée* à *Lorotava* dans la même Ile de *Tenériffe*.

Le 4. nous reconnûmes les Iles de *la Palme*, *la Gomere*, & l'Ile de *Fer*, que nous perdîmes de vue le 5. Le 29. ſur le midi nous reconnûmes la *Martinique*, & pourſuivant notre route, nous paſſâmes entre cette Ile & la

* Le pié de *Paris* eſt à celui de *Londres*, comme 864 à 811 ſelon le dernier réglement fait par la Société Royale de *Londres*, & les meſures qu'elle a envoyées à l'Académie des Sciences à *Paris*, leſquelles m'ont été communiquées par le Préſident de la dite Société Mr. le Chevalier *Folkes*, d'où l'on peut juger que celles que le Pere *Toſca* a données ne ſont point du tout exactes.

la *Dominique*. La Longitude entre cette Ile & la Baye de *Cadix* se trouva, selon mon estime, de 57 degr. & 5 min. ce qui est un degré de plus qu'il n'y a sur la Carte de *San Telmo*. Mais il est bon d'avertir que pour réduire ma route sans courir risque de trouver une grande différence en abordant à terre, j'eus la précaution de suivre deux calculs differens, l'un selon la mesure que les Pilotes donnent communément à la Ligne de *Lok* de 47½ piés *Anglois*, & l'autre en la réduisant à 47 piés de Roi; car quoiqu'à la rigueur elle devroit être de 47½ piés de ceux-ci, la différence n'étant pas grande, je crus qu'il falloit abandonner ce demi-pié, comme inutile, pour arriver à la terre par mes points avant le Navire: par le premier, la Longitude entre *Cadix* & cette Ile fut de 60 à 61 degrés, ce qui s'accorde à peu de chose près avec le Journal de *Don George Juan*.

De l'Ile de la *Martinique* nous continuâmes à faire route pour celle de *Curaçao*, que nous apperçûmes le 3. de *Juillet*. La différence des Méridiens entre celle-ci & la *Martinique* fut trouvée par *Don George Juan* de 6 degr. 49 min. & par moi, de 7 degr. 56 min. La cause de cette inégalité, c'est qu'ayant trouvé une différence sensible dans la Latitude, je me réglai sur les courans, me figurant, suivant le sentiment de tous les Marins, qu'ils alloient vers le Nord-Ouest, ce que *Don George Juan* ne fit point, & voilà pourquoi son estime se trouva conforme à la veritable distance qui est entre ces deux Iles, & que la mienne ne le fut pas. Il n'est pas douteux que l'eau n'ait été en mouvement; car dans toutes les Latitudes, depuis le 30 de *Juin*, jusqu'au 3 de *Juillet*, celles qui sont observées, excédent celles qui ne sont qu'estimées de 10. 13. & de 15 minutes: d'où il faut conclure, que les courans portent directement au Nord, & non pas au Nord-Ouest.

Depuis le 2. à six heures du matin jusqu'au jour que nous découvrîmes l'Ile de *Curaçao* & celle d'*Uruba*, nous naviguâmes sur un eau verdâtre & peu profonde, d'où nous ne sortîmes que le soir sur les sept heures & demie, que nous entrâmes dans le Golphe.

Notre route depuis la *Martinique* jusqu'à *Curaçao* fut, les deux premiers jours, par l'angle de 81 degrés au troisiéme Quadrant, & les deux derniers jours par l'angle de 64 degrés. De-là jusqu'à *Carthagéne* notre route fut à une si médiocre distance de la côte, que nous pouvions reconnoître ses Caps, & distinguer les lieux habités.

Le 5. nous découvrîmes les Montagnes de *Ste. Marthe*, fameuses par leur hauteur & la neige dont elles sont toujours couvertes; & le 6. au matin

nous paſſâmes au travers de la Riviere *de la Madelaine*, dont l'eau trouble ſe fait remarquer à quelques lieues dans la Mer. Nous nous trouvâmes ſur les ſix heures du ſoir au Nord de la pointe de *Canoa*, & nous mîmes à la Cape avec les Huniers. Nous reſtâmes ainſi juſqu'au ſept au matin, que nous remîmes toutes nos voiles au vent; & continuant notre route nous vinmes à huit heures du ſoir jetter l'ancre ſous le Fort de *Boca-Chica* à 34 braſſes d'eau, fond de vaſe. Le 8. nous eſſayâmes d'entrer dans la Baye de *Carthagêne*; mais nous n'en pûmes venir à bout que le 9. auquel jour nous fûmes amarés ſous la Ville même.

Pendant que nous avions paſſé entre les Iles *Canaries*, nous avions eu des vents foibles & variables, avec quelques calmes de peu de durée; mais à meſure que nous nous en éloignions, nous commençâmes à les éprouver plus forts, quoique néanmoins modérés, & ils ſe maintinrent de la ſorte juſqu'à 170 à 180 lieues de la *Martinique*, que nous eûmes des grains, ou boufées mêlées de pluye. Depuis que nous eûmes paſſé les *Canaries*, & à vingt lieues environ de ces Iles, nous eûmes le vent Nord-Oueſt, & à la diſtance à peu près de 80 lieues ils ſe tournerent au Nord-Eſt, & Eſt-Nord-Eſt. Ils ſe trouverent à peu près les mêmes au milieu du Golphe, puis tournerent à l'Eſt, fraichiſſant tantôt plus, tantôt moins, ſans toutefois que cette variation occaſionnât aucune incommodité.

Tels ſont les vents aliſés que l'on éprouve preſque toujours dans cette traverſée. Quelquefois ils ſe tournent au Nord-Oueſt & Oueſt-Nord-Oueſt, ce qui arrive rarement de continuer: d'autrefois ils ſont interrompus par de longs calmes, qui rendent le Voyage plus long que régulier. Tout cela dépend des ſaiſons; & ſelon celle où l'on fait cette traverſée, on a des tems plus ou moins favorables, & des vents plus ou moins propres à la Navigation. Le tems le plus propre pour profiter de ces vents généraux, lorſqu'ils commencent à ſoufler, eſt dès que le Soleil, retournant du Tropique du Capricorne, & paſſant vers celui du Cancer s'approche le plus de l'Equateur; car dès-qu'il approche de l'Equinoxe d'Automne, c'eſt le tems où l'on éprouve ordinairement les calmes.

Depuis les Iles de la *Martinique* & de la *Dominique*, juſqu'à celle de *Curaçao* & les côtes de *Carthagêne*, les vents continuerent du même côté que dans le Golphe, quoiqu'avec moins de conſtance & un tems moins ſerein. J'ai déjà dit qu'environ 170 lieues avant d'arriver à la *Martinique*, ils étoient mêlés de grains; leſquels étant plus fréquens après qu'on a dépaſſé ces Iles, on éprouve des calmes de peu de durée, & le vent recom-

men-

mence à soufler une demi-heure après, une heure, deux heures & quelquefois davantage. Je ne saurois dire précisément de quel côté ces grains se forment; tout ce que je puis assurer, c'est que dès-quils sont passés, le vent recommence à soufler du-même côté qu'auparavant, & à peu près avec la même force. Il est bon d'avertir que la moindre apparence qu'on apperçoive de ces grains dans l'Atmosphere, il faut tenir la manœuvre préparée à les recevoir; car ils assaillent avec tant de promtitude, qu'ils ne donnent pas le tems de se reconnoître, & la moindre négligence à cet égard peut avoir de fâcheuses suites.

Dans la traversée de *Cadix* aux *Canaries*, il y a des occasions, où quoique les vents soient d'ailleurs modérés, la Mer est quelquefois agitée par ceux de Nord & Nord-Ouest; quelquefois les vagues sont grosses & longues, quelquefois petites & fréquentes, ce qui arrive quand il fait des tems venteux sur les côtes de *France* & d'*Espagne*; car dans le Golphe, les vents sont si modérés, que souvent on ne s'apperçoit pas du mouvement du Vaisseau, desorte que la traversée en est extrêmement douce & commode. Depuis les Iles de *Barlovento* jusques dans le Golphe, & avant d'arriver à ces Iles, dans les parages où l'on sent ces violentes bouffées ou grains, la mer est agitée à proportion du tems qu'ils durent & de leur force: mais sitôt que le vent se modere les eaux redeviennent claires & unies.

L'Athmosphere du Golphe est précisément aussi serein & aussi paisible que les vents & la mer, desorte qu'il est rare qu'on ne puisse observer la Latitude faute de Soleil ou de clarté en l'horison. Cela doit s'entendre de la bonne saison; car dans la mauvaise, il y a des jours sombres où l'air est couvert de vapeurs, & l'horison fort brouillé. En tout tems on le voit dans le lointain, rempli de nuées blanches & élevées, qui ont divers rameaux, & forment quantité de figures qui servent d'ornement au Ciel & divertissent la vue fatiguée de voir continuellement deux objets si semblables, le Ciel & la Mer. Depuis les Iles de *Barlovento* en dedans, l'athmosphere est beaucoup plus inégal; la quantité de vapeurs que la Terre exhale le troublent si fort, que quelquefois on ne voit que nuages, dont une partie est néanmoins dissipée par la chaleur du Soleil; desorte qu'on y voit des espaces serains & d'autres obscurs, & qu'il n'est pas offusqué tout le long du jour.

C'est une chose connue & avouée de tous les Marins, que dans le cours de cette Navigation, aussi loin que s'étend le Golphe, on ne sent pas le

 moin-

moindre courant, mais bien depuis les Iles; & même dans quelques parages les courans y font fi violens & fi irréguliers, qu'il faut une grande attention, pour ne pas fe mettre en danger dans cet Archipel. Nous traiterons plus au long ce fujet, ainfi que celui des Vents, comme étant des propriétés de ces côtes; mais comme ce n'en eft pas ici le lieu, nous continuerons à parler des chofes qui appartienent à ce Chapitre.

Avant que d'arriver à la *Martinique* & à la *Dominique*, il y a un efpace, où l'eau blanchâtre fe diftingue fenfiblement de celle du Golphe. Don *George Juan* trouva par fa route, que cet efpace fe termine à cent lieues de la *Martinique*, & felon moi à cent huit lieues environ. Sur quoi l'on peut prendre un milieu entre ces deux opinions, & mettre 104 lieues. Cette différence vient fans-doute de ce que la couleur de cette eau ne fe diftingue pas fi facilement de celle du Golphe, lorfqu'on eft au bout de cet efpace. Il commence à environ 140 lieues de la *Martinique*, ce qui doit s'entendre de-là où la différence de la couleur de fes eaux eft bien fenfible: car fi l'on compte de-là où l'on commence à s'en appercevoir un peu, il faudra mettre la diftance à 180 lieues. Au-refte c'eft fans-doute une eau croupiffante, qui peut bien fervir à juger des points où l'on veut aller, puifqu'après l'avoir quittée on peut favoir à coup fûr le chemin qu'on a encore à faire. Les Cartes ordinaires ne manquent point cet efpace, excepté la nouvelle Carte qu'on a fait en *France*; mais il feroit à-propos qu'il fût marqué dans toutes celles dont nous nous fervons.

Il me refte à parler des Variations de l'Aiguille, felon les différens parages, par la latitude & la longitude où fe font trouvés les Navires. C'eft un des points les plus importans de la Navigation, non feulement à caufe de l'utilité générale qu'il y a pour un Navigateur de favoir de combien de degrés fon Nord apparent differe du véritable Nord du Monde; mais encore à caufe de l'avantage particulier de pouvoir perfectionner, par des obfervations reïtérées, le Syftême de la Longitude, & connoître, à un degré, ou un degré & demi près, le parage où fe trouve le Vaiffeau. C'eft-là le plus haut point d'exactitude où ce Syftême ait pu être porté par ceux qui l'ont renouvellé au commencement de ce fiécle. De ce nombre eft le célébre *Anglois* Mr. *Halley*, à l'exemple duquel d'autres perfonnes de la même Nation, & des *François* fe font attachés à le perfectionner. On commence à jouïr des fruits de leur travail dans les Cartes de Variations, imprimées depuis peu: bien que l'utilité qu'on en peut tirer fe réduife jufqu'à-préfent aux Voyages de long cours, où la différence de deux & même de

trois degrés, n'eſt pas regardée comme une erreur conſidérable, dès-qu'il eſt certain que cela n'ira pas au-delà. Ce Syſtême, quoique nouveau à l'égard de l'uſage qu'on en fait aujourd'hui, ne l'eſt pas en ſoi-même, pour les *Eſpagnols* & les *Portugais*: on en trouve des traces aſſez marquées dans plusieurs anciens Auteurs, qui ont traité de la Navigation. *Manuël de Figueyredo*, Coſmographe Major de *Portugal*, a donné, dans ſon Hydrographie, ou Examen des Pilotes, imprimé à *Lisbonne* en 1608. Chap. 9. & 10. la méthode de connoître, par le moyen de la variation de l'Aiguille, le chemin qu'on fait en naviguant Eſt-Ouëſt; & Don *Lazare de Flores* dans ſon *Art de Naviguer*, imprimé en 1672. Chap. 1. Part. 2. fait, en citant cet Auteur & s'appuyant de ſon autorité, la même remarque; ajoûtant au Chap. 9. que les *Portugais* regardent cette méthode comme ſi ſure, qu'ils la recommandent dans tous leurs réglemens ſur la Navigation. Toutefois il faut avouer que ces anciens Auteurs n'ont pas traité ce point-là avec la délicateſſe & la ſagacité avec leſquelles les *Anglois* & les *François* l'ont traité par le ſecours d'un plus grand nombre d'obſervations qu'ils ont employées. Et pour que ceux à qui ces ſortes d'obſervations ſont utiles, puiſſent profiter de celles qui ont été faites dans notre Voyage, je les marquerai dans les deux Tables ſuivantes, après avoir averti le Lecteur, que les longitudes correſpondantes à chaque obſervation ſont les véritables, parce qu'on y a corrigé l'erreur de la route quant à la différence qui ſe trouve entre elle, & la véritable différence des Méridiens, ſelon les obſervations des Peres *Laval* & *Feuillée*.

Variations obſervées par Don George Juan, *dans leſquelles la Longitude Occidentale ſe compte depuis* Cadix.

Degrés de Latitude.	Degrés de Longitude.	Variation obſervée.	Variation par la Carte de Vars.	Différence.
27 . . . 30	11 . . . 00	08 . . 00 N.O.	09 . . 00 N.O.	01 . . 00
25 . . . 30	14 . . . 30	06 . . 20	07 . . 20	01 . . 00
24 . . . 00	17 . . . 00	04 . . 30	06 . . 00	01 . . 30
23 . . . 20	18 . . . 30	03 . . 30	05 . . 00	01 . . 30
22 . . . 30	20 . . . 00	02 . . 30	04 . . 30	02 . . 00
21 . . . 50	22 . . . 00	01 . . 30	04 . . 00	02 . . 30
21 . . . 35	26 . . . 00	00 . . 30	03 . . 00	02 . . 30
16 . . . 20	43 . . . 00	04 . . 30 N.E.	02 . . 30	02 . . 00
15 . . . 40	45 . . . 00	05 . . 00	03 . . 20	01 . . 40
Au-deſſus de la *Martinique* . . .		06 . . 00	05 . . 00	01 . . 00

Varia-

Variations que j'ai obſervées. La Longitude ſe compte de même que dans les précédentes.

Degré.	Min.			Degrés.	Min.	Degrés.	Min.		
36	20	00	25	09	30 N.O.	13	00 N.O.	03	30
31	23	08	22	07	00	10	30	03	30
30	11	10	21	06	00	09	30	03	30
26	57	14	54	04	00	07	00	03	00
25	52	15	59	03	40	06	30	02	50
16	28	43	46	00	30	02	00	01	30
15	20	47	32	02	30	04	00	01	30
Au-deſſus du Cap de la *Vela*.				06	00	07	30	01	30

A ces obſervations de la Variation de l'Aiguille, comparées avec celles de la Carte de Variation inventée par le ſavant Mr. *Halley* en 1700 & corrigée en 1744 ſur les avis & les Journaux de *Guillaume Mountaine* & de *Jacob Dooſon*, à *Londres*, je joindrai quelques réflexions, pour faire voir le peu de ſoin qu'on apporte dans la fabrique des Aiguilles. Premiérement il paroît par les deux Tables précédentes que les Variations obſervées par Don *George Juan* ne ſont point conformes aux miennes. Ce qu'on ne peut attribuer au défaut des obſervations. Il n'y a qu'à les comparer pour ſe convaincre du contraire : en effet les différences remarquées par Don *George Juan* & celles de la Carte, ſont toujours uniformes entre elles, à peu de choſe près, puiſque la plus conſidérable de toutes eſt d'un degr. & 30 min. ; car d'un côté il y a 2 degr. 30 min. & de l'autre un degré ; ce qui ne vient probablement que du roulis du Vaiſſeau, qui ne laiſſe point repoſer l'aiguille, & de ce que le Diſque du Soleil n'eſt pas bien déterminé à cauſe des vapeurs, ou d'autres accidens inévitables, & qui ne cauſent pas une erreur ſenſible dans ces obſervations, quand la différence n'eſt que d'environ un degré. Ainſi en prenant un milieu entre toutes, il faudra conclure, que l'aiguille qui ſervit à ces obſervations varioit moins d'un degré 43 minutes, que celles qui s'accordent avec la Carte.

La même choſe ſe remarque dans les différences qui réſultent de mes obſervations avec celles de la Carte ; mais il faut obſerver que les ayant faites avec deux differentes aiguilles, celles qui appartiennent à chacune d'elles, s'accordent ; deſorte qu'entre les cinq premieres, la plus grande altération eſt de 40 minutes, qui interviennent depuis la plus petite différence de deux degr. juſqu'à 50 min. juſqu'à la plus grande de 3 degr. 30 min. : or, en prenant un milieu entre elles, la différence entre mes obſervations

&

& celles de la Carte ſera de 3 degr. 16 min. celles-ci moindres que celles-là. Les trois dernieres n'ont pas beſoin de cette opération, puiſque la différence d'un degré 30 min. y eſt égale, & que les obſervations ſont auſſi moindres à l'égard de celles qui ſont établies dans la Carte, l'eſpéce ayant encore paſſé à un ſigne contraire, c'eſt-à-dire, du Nord-Oueſt au Nord-Eſt. Il paroît de-là que la premiere aiguille dont je me ſuis ſervi, ſoit qu'elle eût été mal touchée, ſoit que l'acier en fût mal placé, varioit au Nord-Oueſt d'un degré 33 min. moins que celle de Don *George Juan*. Et comme cet Officier continua ſes obſervations juſques à la fin du Voyage avec la même Aiguille, la différence qui d'abord étoit négative, devint poſitive auſſitôt que le ſigne de la variation changea: & comme dans les miennes, je changeai d'inſtrument, cette différence reſta toujours négative à mon égard. La raiſon en eſt, que la différence des cinq premieres obſervations provenoit, moins d'une différence réelle dans la variation, que des poles des aciers, qui ne correſpondant pas parfaitement à la ligne Nord-Sud de la Roſe, s'inclinoient vers ſa partie Nord-Eſt; & par conſéquent, quelle que fût la valeur de cette inclinaiſon, elle diminuoit la variation de l'eſpéce contraire.

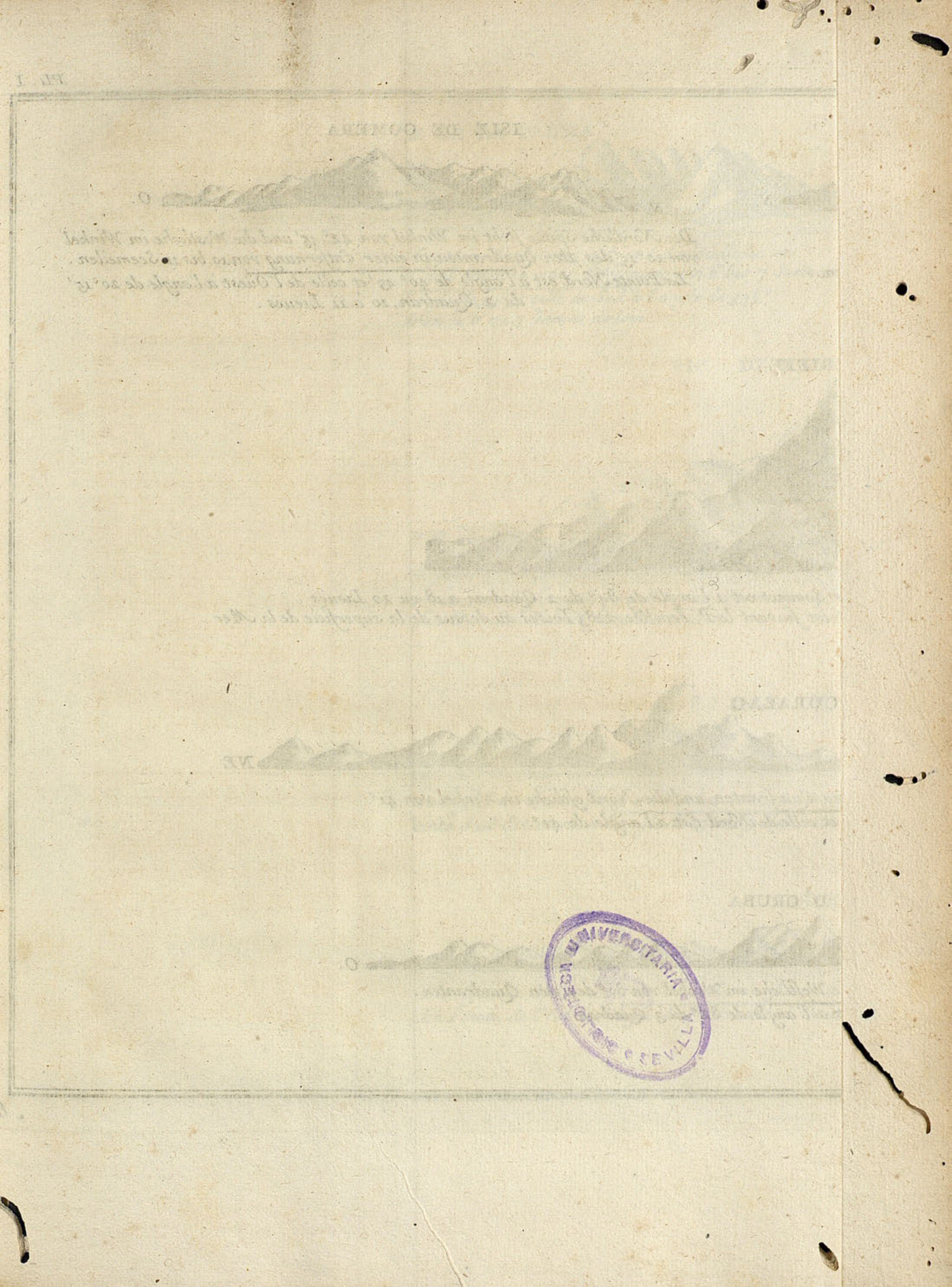
Par ces Obſervations ainſi comparées, on voit évidemment les erreurs où s'expoſent les Pilotes, pour ne pas donner aſſez d'attention aux Aiguilles qu'ils devroient choiſir non ſeulement bien faites & exactes, mais auſſi éprouvées ſur la ligne méridienne par des perſonnes d'une intelligence ſuffiſante, avant que de s'en ſervir dans aucun Voyage. Il régne à cet égard en *Eſpagne* une négligence, qui eſt la ſource de mille erreurs que cette inattention rend inévitables; puiſque ſi un Pilote employe dans la correction du Rumb qu'il a navigué, une variation différente de la véritable, il trouvera néceſſairement de l'inégalité entre la latitude terminée par la route, & la latitude obſervée. Et pour faire l'équation néceſſaire ſelon les régles le plus communément reçues, s'il navigue dans les Rumbs près du Nord & du Sud, il faut qu'il augmente ou diminue la diſtance, juſqu'à ce qu'elle s'accorde avec la latitude; car dans ces ſortes de cas la cauſe principale procéde du Rumb. La même choſe arrive dans les Parages où l'on ſoupçonne qu'il y a des Courans; car ces ſoupçons naiſſent ſouvent dans la Navigation, quand on voit que la latitude de la route ne s'accorde pas avec celle de l'eſtime, quoique les eaux ne faſſent pas le moindre mouvement. Et cette différence vient de ce qu'on a employé une autre variation dans la correction du Rumb, que celle que l'Aiguille

a, & par où l'on gouverne le Navire. C'eſt ce qui m'arriva depuis l'Iſle de la *Martinique* juſqu'au dedans, & tous les Pilotes du Vaiſſeau concoururent à cette erreur. Il y a encore dans la Navigation une erreur à quoi les Pilotes ſont fort ſujets, quoique moins par leur propre faute: c'eſt de gouverner le Vaiſſeau par une Aiguille, & d'obſerver la variation par une autre; car quoiqu'elles ayent été comparées, & qu'on ait remarqué en quoi elles different, comme leurs mouvemens ſont inégaux, quand même il n'y auroit au commencement du Voyage que quelques degrés de différence entre elles, le mouvement que celle-là fait continuellement ſur le pivot, l'appeſantit plus que l'autre qu'on ne monte ordinairement que pour faire les obſervations, & qui tout le reſte du tems eſt gardée avec ſoin; de-là vient que l'altération de l'une & de l'autre reſte dans la même différence. Pour remédier à cela il conviendroit que toutes les Aiguilles deſtinées au ſervice des Navires, fuſſent également propres aux obſervations de la variation, & qu'on fît ces obſervations avec les mêmes Aiguilles qui ſervent à diriger la route du Vaiſſeau; & pour tirer avantage des Cartes de variation, il faudroit que les Aiguilles fuſſent touchées avec une même méthode, & ajuſtées au méridien d'un Parage avec la préciſion de la variation qu'on ſait y être la véritable. De cette maniere on ne remarqueroit pas tant de différence entre les obſervations faites ſur un Navire, & celles qui ont été faites ſur un autre dans le même lieu, quand l'intervalle entre les deux obſervations n'eſt pas aſſez conſidérable, pour rendre ſenſible la différence formelle de la variation obſervée depuis maintes années & admiſe par toutes les Nations.

Telles ſont les cauſes qui font que les Aiguilles different entre elles. Il peut y en avoir d'autres, mais il ſuffira d'avoir touché les principales.

Comme il eſt fort utile pour la connoiſſance des Terres qu'on a découvertes, de repréſenter les figures qu'elles forment ſelon les aſpects qui correſpondent à la ſituation où ſe trouve celui qui les obſerve, on doit apporter beaucoup de ſoin à bien deſſiner celles qui n'étant point offuſquées de vapeurs, ſe peuvent diſtinguer clairement; c'eſt ce qu'on verra dans les Eſtampes ſuivantes, dont les deux premieres ont été deſſinées par Don *George Juan*, & les trois autres par moi.

CHA-



ISLE DE LA PALMA

S. N.

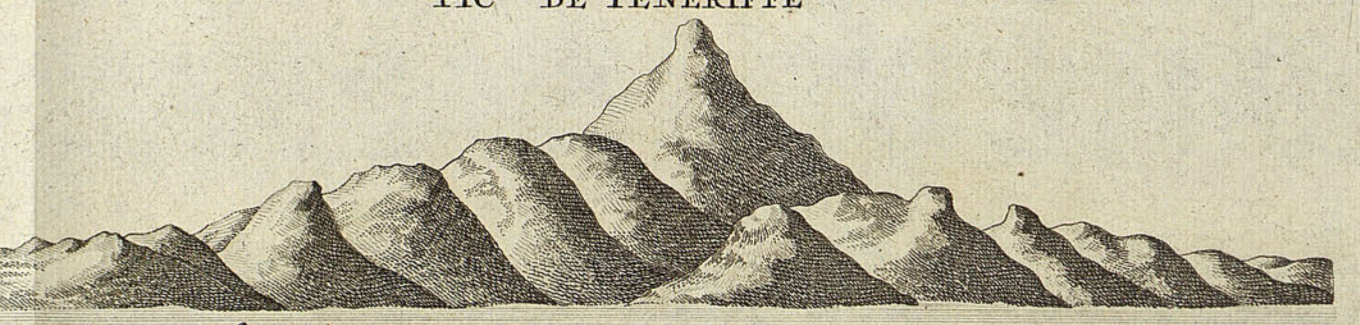
Die Nordliche Spitze liegt im Winkel von 59°; und die Südliche im Winkel von 53½° des 3 Quadranten in einer Entfernung von 6 bis 7 Seemeilen.
La Pointe du Nord à l'angle de 59° et celle du Sud à l'angle de 53½° du 3 Quadran à 6 ou 7 Lieuës de loin.

ISLE DE GOMERA



Die Nordliche Spitze steht im Winkel von 42° 45′ und die Westliche im Winkel von 20° 15′ des 2ten Quadranten in einer Entfernung von 10 bis 11 Seemeilen.
La Pointe Nord est à l'angle de 40° 45′ et celle de l'Ouest à l'angle de 20° 15′ du 2 Quadran, 10 à 11 Lieuës.

PIC DE TENERIFFE



Der Gipfel ist im Winkel von 84° des 2ten Quadranten in einer Entfernung von 18 bis 20 Seemeilen. Wie der P. Feuillée will so ist er 2283 Toisen über die Meeres flæche erhaben.

Le Sommet est à l'angle de 84° du 2 Quadran à 18 ou 20 Lieuës et est suivant le P. Feuillée, 2283 Toises au dessus de la superficie de la Mer.

ISLE DE CURAZAO

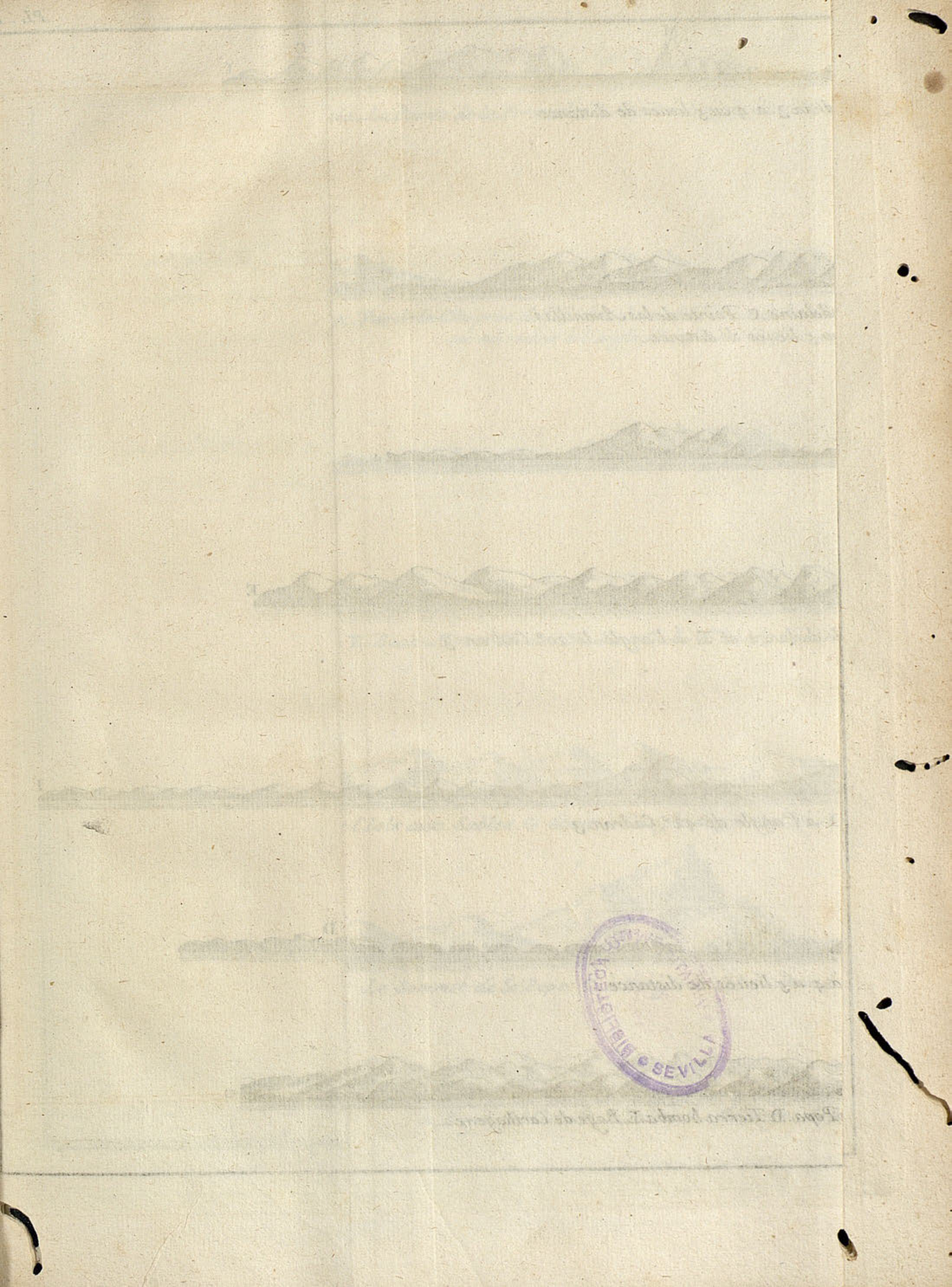
SE. NE.

Die Sud ostliche Spitze liegt im Winkel von 15° des 3ten Quadranten, und die Nord ostliche im Winkel von 41°.
La Pointe Sud Est etant à l'angle de 15° du 3 Quadran, et celle de Nord Est à l'angle de 41°.

ISLE D'ORUBA

E. O.

Die Ostliche Spitze liegt im Winkel von 3° und die Westliche im Winkel von 82° des 3ten Quadranten.
La Pointe de l'Est à l'angle de 3° et celle d'Ouest à l'angle de 82° du 3 Quadran.

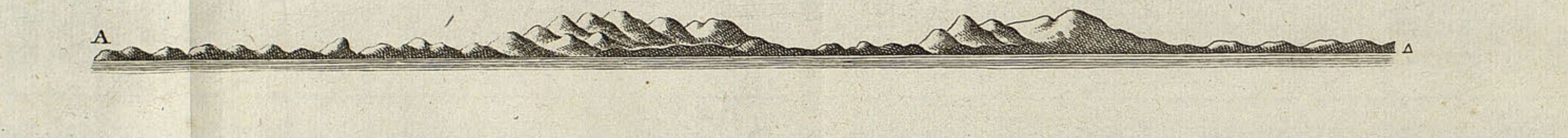


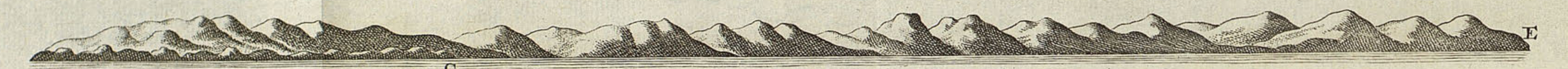


C. *Cabo de la Vela*. I. *Isle*. *La Pointe de la Piramide* M. *étant à l'angle de 16°. Cadran 3. à 4. ou 5. lieuës de distance*.



A. *Vue de la Côte près de l'Embouchure du Fleuve de la Madelaine*. C. *Pointe de las Avanillas*.
qui me restoit à l'angle du 53°. Cadran 3. à 4 ou 5 lieuës de distance.





C. *Pointe de las Avanilles*. E. *Beau Morne*. C *étant à l'angle de 26°. à 1½ lieuë de distance, et* E *à l'angle de 20°. Cadran 3*.



G. *Pointe de Samba*. I. *Pointe de l'Isle aux Sables*. G *étant à l'angle de 37°. Cad. 2. et* I *à l'angle de 42°. Cadran 3*.



Le Sommet de la Popa C *à l'angle de 14°. Cadran 2. à 4. a 5. lieuës de distance*.



A. *Bugio del Gato*. B. *St. Lazaro*. C. *Montagne de la Popa*. D. *Tierra bomba*. E. *Baye de Carthagene*.



Vue du Pic de Teibes, restant au S S O à la distance de 18. lieuës marines.



Vue de l'Isle de Palma depuis le milieu jusqu'à la pointe Orientale à 4 lieuës de distance.



Vue de l'Isle de Palma, comme elle se presente à la distance de 5 lieues.



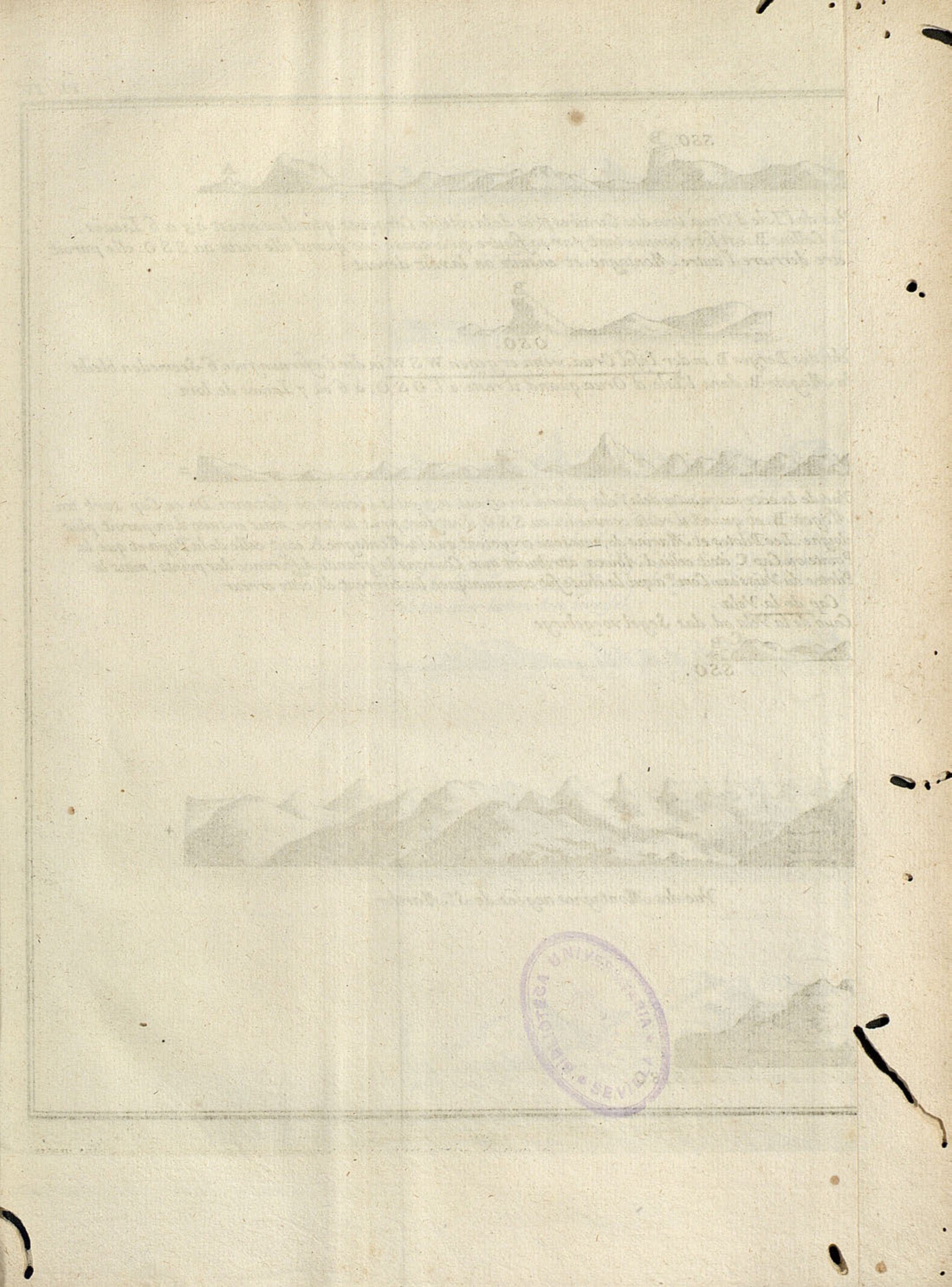
Vue de l'Isle de Gomere l'une des Canaries, comme elle se presente à 5 ou 6 lieuës de distance.

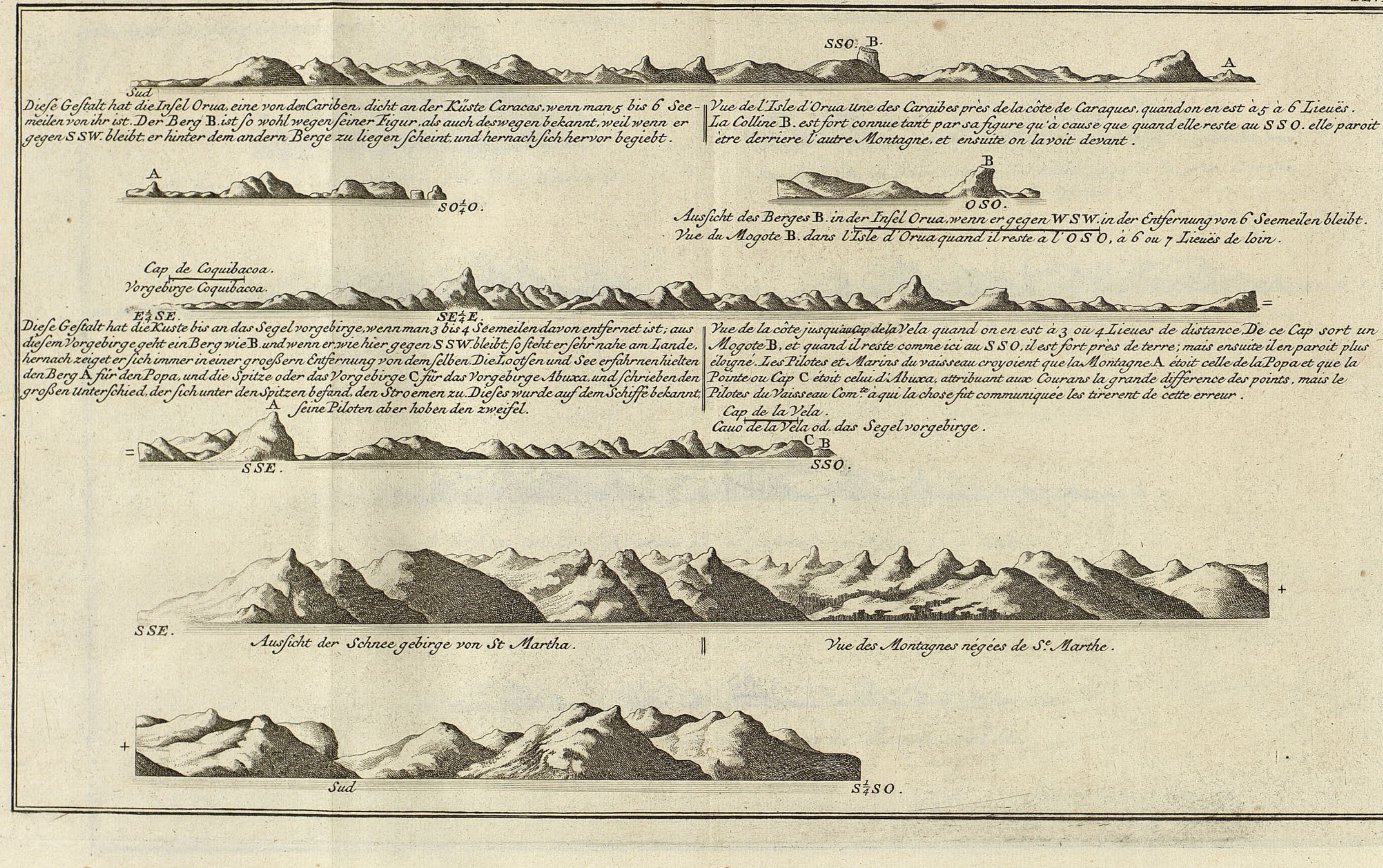


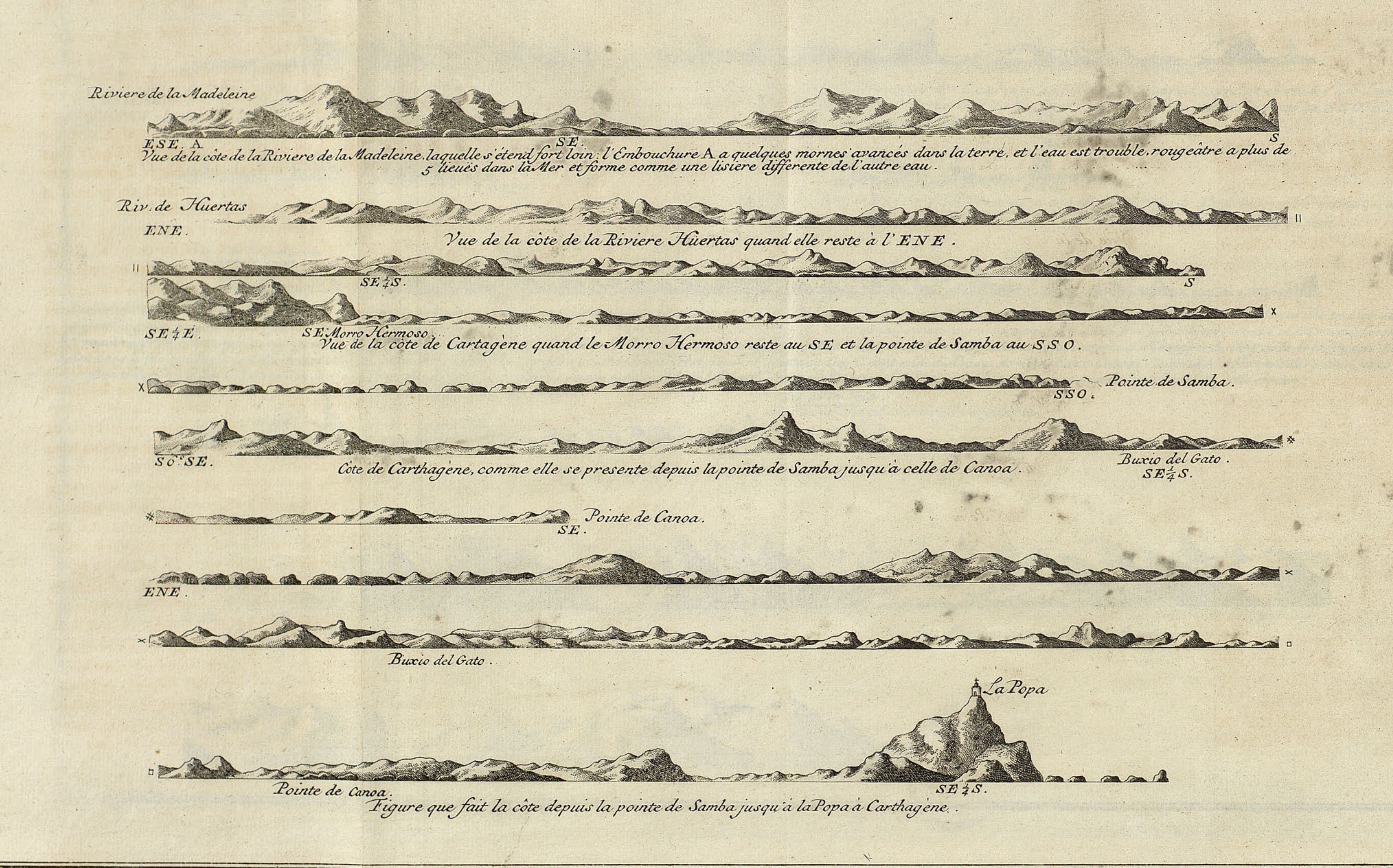
L'Isle-de-Fer l'une des Canaries, comme elle se presente à une distance de 4 lieuës.



Isle de Curazao l'une des Caraibes près des côtes des Caraques comme elle se presente à environ 4 lieuës de distance.




SSO. B.
A
Sud
Diese Gestalt hat die Insel Orua, eine von den Cariben, dicht an der Küste Caracas, wenn man 5 bis 6 Seemeilen von ihr ist. Der Berg B. ist so wohl wegen seiner Figur, als auch deswegen bekannt, weil wenn er gegen SSW. bleibt, er hinter dem andern Berge zu liegen scheint, und hernach sich hervor begiebt.
Vue de l'Isle d'Orua une des Caraibes près de la côte de Caraques, quand on en est à 5 à 6 Lieuës. La Colline B. est fort connue tant par sa figure qu'à cause que quand elle reste au SSO. elle paroit être derriere l'autre Montagne, et ensuite on la voit devant.
A
SO¼O.
B
OSO.
Aussicht des Berges B. in der Insel Orua, wenn er gegen WSW. in der Entfernung von 6 Seemeilen bleibt.
Vue du Mogote B. dans l'Isle d'Orua quand il reste à l'OSO, à 6 ou 7 Lieuës de loin.
Cap de Coquibacoa.
Vorgebirge Coquibacoa.
E¼SE.
SE¼E.
Diese Gestalt hat die Kuste bis an das Segel vorgebirge, wenn man 3 bis 4 Seemeilen davon entfernet ist; aus diesem Vorgebirge geht ein Berg wie B. und wenn er, wie hier gegen SSW. bleibt, so steht er sehr nahe am Lande, hernach zeiget er sich immer in einer groeßern Entfernung von demselben. Die Lootsen und See erfahrnen hielten den Berg A für den Popa, und die Spitze oder das Vorgebirge C für das Vorgebirge Abuxa, und schrieben den großen Unterschied, der sich unter den Spitzen befand, den Stroemen zu. Dieses wurde auf dem Schiffe bekannt, seine Piloten aber hoben den zweifel.
Vue de la côte jusqu'au Cap de la Vela quand on en est à 3 ou 4 Lieues de distance. De ce Cap sort un Mogote B, et quand il reste comme ici au SSO, il est fort près de terre; mais ensuite il en paroit plus éloigné. Les Pilotes et Marins du vaisseau croyoient que la Montagne A étoit celle de la Popa et que la Pointe ou Cap C étoit celui d'Abuxa, attribuant aux Courans la grande difference des points, mais le Pilotes du Vaisseau Comte. à qui la chose fut communiquée les tirerent de cette erreur.
A
Cap de la Vela.
Cauo de la Vela od. das Segel vorgebirge.
C B
SSE.
SSO.
SSE.
Aussicht der Schnee gebirge von St Martha.
Vue des Montagnes négées de Ste. Marthe.
Sud
S¼SO.


Riviere de la Madeleine
ESE. A
SE
S
Vue de la côte de la Riviere de la Madeleine, laquelle s'étend fort loin; l'Embouchure A a quelques mornes avancés dans la terre, et l'eau est trouble, rougeâtre a plus de 5 lieuës dans la Mer et forme comme une lisiere differente de l'autre eau.
Riv. de Huertas
ENE.
Vue de la côte de la Riviere Huertas quand elle reste à l'ENE.
SE¼S.
S
SE¼E.
SE Morro Hermoso.
Vue de la côte de Cartagène quand le Morro Hermoso reste au SE et la pointe de Samba au SSO.
Pointe de Samba.
SSO.
SO^SE.
Cote de Carthagène, comme elle se presente depuis la pointe de Samba jusqu'à celle de Canoa.
Buxio del Gato.
SE¼S.
Pointe de Canoa.
SE.
ENE.
Buxio del Gato.
La Popa
Pointe de Canoa.
SE¼S.
Figure que fait la côte depuis la pointe de Samba jusqu'à la Popa à Carthagène.

CHAPITRE II.

Séjour à Carthagéne. *Description de cette Ville, sa situation, sa découverte, sa grandeur, ses édifices & ses richesses. Tribunaux qu'elle renferme, & leur Jurisdiction.*

Le 9. de *Juillet* 1735, jour de notre débarquement, Don *George Juan* & moi nous allâmes saluer le Gouverneur de la Place, & nous apprîmes que les Académiciens n'étoient point encore arrivés, & qu'on n'en avoit aucunes nouvelles. Sur quoi nous résolûmes de les attendre conformément à nos instructions, & d'employer notre tems à quelque chose d'utile. Malheureusement nous n'avions point d'instrumens, ceux que Sa Majesté avoit commandés à *Paris* & à *Londres* n'ayant pu être achevés avant notre départ de *Cadix*, & ne les ayant reçus qu'après notre arrivée à *Quito*. Nous fûmes cépendant informés qu'il y en avoit dans la Ville quelques-uns, qui avoient appartenu à Don *Juan de Herréra*, Brigadier des Armées du Roi, & Ingénieur de la Place, & qui après sa mort étoient tombés entre les mains de son fils & de quelques autres Officiers, que nous priâmes de vouloir bien nous les prêter, ce que nous obtinmes; & par le moyen de ces instrumens nous observâmes la latitude, la longitude & la variation de l'Aiguille, & réglâmes les Plans de la Place & de la Baye sur ceux que le même Ingénieur avoit levés, en y ajoûtant ce qui manquoit, selon qu'il nous parut nécessaire.

Nous employâmes à ces occupations jusqu'au milieu de *Novembre* 1735, fort impatiens de voir arriver les Académiciens *François*, & fort inquiets de ne point recevoir de leurs nouvelles. Enfin le 15. de ce mois un Bâtiment *François* armé en guerre vint dans la nuit donner fond à *Boca-Chica*, & nous apprîmes qu'il portoit ces Messieurs. Le 16. nous passâmes à bord de ce Bâtiment, où Mr. *de Ricour*, Capitaine de Vaisseau & Lieutenant de Roi de *Guarico* dans l'Ile de *St. Domingue*, qui le commandoit, nous fit mille politesses, ainsi que Mrs. *Godin*, *Bouguer* & *de la Condamine* Académiciens, qui étoient accompagnés de Mrs. *de Jussieu* Botaniste, *Seniergues* Chirurgien, *Verguin*, *Couplet*, & *Desordonnais* Associés, *Moranville* Dessinateur, & *Hugot* Horloger. Les trois premiers descendirent à terre avec nous, & après les avoir accompagnés chez le Gouverneur, nous les conduisîmes à la maison que nous leur avions fait préparer. Le jour suivant tous les autres vinrent à terre.

 Com-

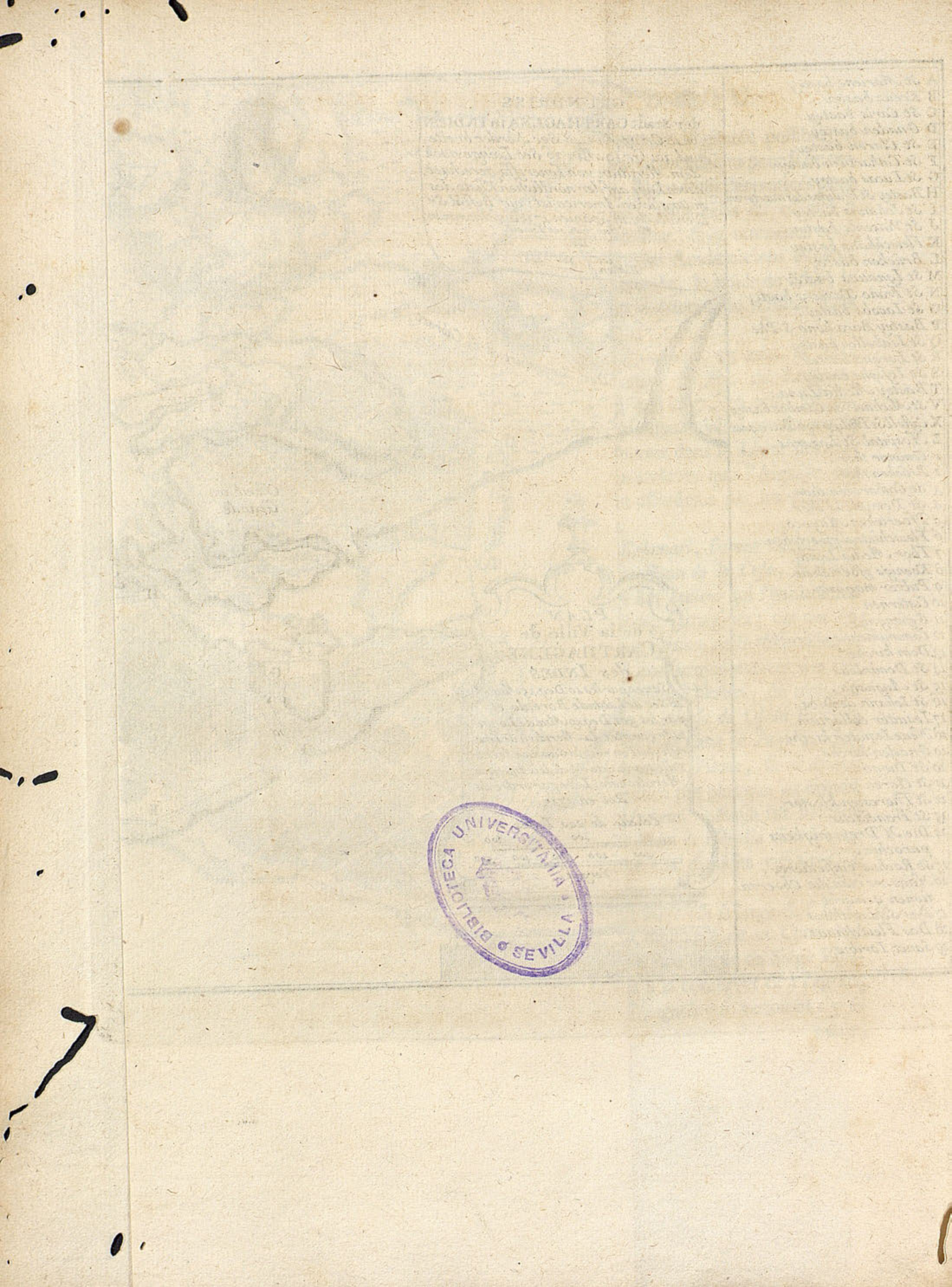
Comme notre dessein étoit de passer à l'Equateur le plutôt possible, il ne fut plus question que de choisir la route que nous prendrions pour faire notre voyage plus commodément jusques à *Quito*. Nous étant déterminés pour la route de *Porto-bello*, *Panama*, & *Guayaquil*, nous nous disposâmes à nous embarquer tous ensemble pour ce premier Port, & en attendant nous recommençâmes à faire avec les instrumens que les Académiciens avoient apportés, de nouvelles Observations sur la Latitude, le poids de l'Air, la variation de l'Aiguille; observations dont nous donnerons le résultat dans la Description suivante.

La Ville de *Carthagéne* des *Indes* est située à 10 degr. 25 min. & 48 ½ sec. de Latitude Boréale, à 282 degr. 28 min. 36 sec. de Longitude à l'Occident du Méridien de *Paris*, & à 301 degr. 19 min. 36 sec. du Méridien du *Pic de Ténériffe*, suivant ce que nous avons conclu par la suite de nos observations, comme on pourra le voir dans le Livre des *Observations Astronomiques & Physiques*. Nous trouvâmes que l'Aiguille varioit au Nord-Est de 8 degr. & nous nous en assurâmes par les observations que nous fîmes à ce sujet.

La Baye & le Pays, appellé auparavant *Calamari*, furent découverts en 1502, par *Rodrigue de Bastidas*; & en 1504 *Juan de la Cosa*, & *Christoval Guerra*, commencerent la guerre contre les *Indiens* qui l'habitoient. Ils trouverent plus de résistance qu'ils ne se l'étoient imaginés; car ces *Indiens* étoient belliqueux, vaillans; & les femmes mêmes ne se dispensoient pas des fatigues & des périls de la guerre. Leurs armes étoient des fléches qu'ils empoisonnoient avec le suc de quelques herbes, de maniere que les plus légeres blessures étoient mortelles. *Alonso de Ojéda* succéda aux deux premiers dans la même entreprise, & vint dans le Pays accompagné du même *Juan de la Cosa*, qui étoit premier Pilote, & d'*Améric Vespuce* Géographe de ce tems-là; mais il n'avança pas plus que les autres, quoiqu'il remportât divers avantages sur les *Indiens*. *Alonso* fut succédé par *Grégoire Hernandez de Oviédo*. Enfin Don *Pédro de Hérédia* vint à bout de domter les *Indiens*; car ayant remporté sur eux diverses victoires, il établit & peupla la Ville avec titre de Gouvernement.

Carthagéne est si avantageusement située, sa Baye est si large & si sure, qu'elle eut bientôt une part considérable au Commerce de ce Continent Méridional, & qu'elle fut bientôt jugée digne d'être érigée en Siége Episcopal. Toutes ces circonstances contribuerent à la conserver & à l'agrandir, étant recherchée non seulement par les *Espagnols* qui venoient s'y établir,


A St Mariens-bastey.
B Kreuz bastey.
C St Carls bastey.
D Gnaden bastey.
E St Claren bastey.
F St Catharinen bastey.
G St Lucas bastey.
H Bastey St Philipps des mærtyrers
I St Johanns bastey.
J St Vincents bastey.
K Fleischhaus bastey.
L Brücken bastey.
M St Ignatius bastey.
N St Franc. Xaviers bastey.
O St Iacobs bastey.
P Bastey Bara-hono S. Phe.
Q St Isabellen bastey.
R St Lorenz bastey.
S St Iosephs bastey.
T Bastey Media Luna.
V St Michael von Camboa bastey
X Castell St Philipp von Baragas.
Z Hospital St Lazarus.
1 Comptor thor.
2 Brücken thor.
3 St Catharinen thor.
4 St Dominicus thor.
5 Pfoertchen Mayoco.
6 Fleischhaus pfoertchen.
7 Thor Media Luna.
8 Koenigs pfoertchen.
9 Pulver magazin.
10 Cisternen.
11 Gefængniß.
12 Communications brücken.
13 Dom kirche.
14 St Dominicus.
15 St Augustin.
16 St Johann de Dios.
17 Iesuiter collegium.
18 Neue Iesuiter kirche.
19 Gnaden kirche.
20 St Diego.
21 St Claren kloster.
22 St Theresien kloster.
23 St Franciscus.
24 Die H. Dreyeinigkeits parochie.
25 St Rochus Einsiedlerey.
26 Haus, wo man die Observationen gemacht.
27 Das Schlachthaus.
28 Das Fleischhaus.
29 Sanct Ioribio.
GRUNDRISS
der Stadt CARTHAGENA in INDIEN
in 10 Gr. 25 Min. 48 Sec. Norder breite, und 301 Gr. 19 Min. 36 Sec. Længe nach dem Meridian von Teneriffa gerechnet, deren Lage auf der nordlichen Küste des mittæglichen America ist; auf Befehl Sr. Koenigl. Maj. in Spanien 1735 aufgenommen.
Maaßstab von 200 Toisen.
100 200
100 200 300 400 500
Ruthen.
PLAN
de la Ville de
CARTHAGÈNE
des INDES.
Située par les 10 Deg. 25 Min. 48 Sec. de Latitude Boréale. et par les 301 Deg. 19 Min. de Longitude comptée du Meridien de Teneriffe; où l'on voit la Situation de cette Ville sur la Côte Nord de l'Amerique Meridionale. Levé par ordre du Roi en 1735.
Echelle de 200 Toises.
100 200
100 200 300 400 500
Verges.
ISLE DE MANGA
El Pastelillo
Der Ziegenhirt od. El Cabrero
Chambacu Grande
A Bastion de Ste Marie.
B Bastion de la Croix.
C Bastion de St Charles.
D Bastion de la Merci.
E Bast. de Ste Claire.
F Bast. de Ste Catherine.
G Bast. de St Luc.
H Bast. de Philipe Martyr.
I Bast. de St Jean.
J Bast. de St Vincent.
K Bast. de la Boucherie.
L Bast. du Pont.
M Bast. de St Ignace.
N Bast. de St Fr. Xavier.
O Bast. de St Jacques.
P Bast. Barahono St Phe.
Q Bast. Ste Isabelle.
R Bast. St Laurent.
S Bast. St Ioseph.
T Bast. de la demi-Lune.
V Bast. de St Michel de Camboa
X Fort de St Phil. de Baragas.
Z Hôpital de St Lazare.
1 Porte de la Contaderie.
2 Porte du Pont.
3 Porte de Ste Catherine.
4 Porte St Dominique.
5 Poterne de Mayoco.
6 Poterne de la Boucherie.
7 Porte de la demi-Lune.
8 Poterne du Roi.
9 Magazin à poudre.
10 Citernes.
11 Prison.
12 Ponts de communication.
13 l'Église Cathédrale.
14 Santo Domingo.
15 St Augustin.
16 St Juan de Dios.
17 Collège des Jesuites.
18 Église neuve des mêmes.
19 la Merci.
20 San Diego.
21 Sta Clara, ou Clairines.
22 Ste Therese.
23 St François.
24 Paroisse de la très Ste Trinité.
25 Hermitage de St Roch.
26 Maison où l'on a fait les observations.
27 la Tuerie.
28 la Boucherie.
29 St Toribio.



tablir, mais enviée des Etrangers, qui excités, ou par ſon importance, ou par ſes richeſſes, l'ont envahie, priſe, & ſaccagée pluſieurs fois.

La premiere invaſion arriva peu de tems après ſa fondation en 1544 par certains Avanturiers *François* guidés par un *Corſe* de nation, qui y ayant fait un long ſéjour, les mit au fait de ſa ſituation, & leur enſeigna par quel côté ils pouvoient entrer & s'en rendre maîtres, comme en effet ils le firent. La ſeconde fois, par *François Drak*, appellé *le Deſtructeur des nouvelles conquêtes*, en 1585. Ce Pirate, après l'avoir abandonnée au pillage, y fit mettre le feu, & ayant réduit en cendres la moitié de cette Colonie, il voulut bien épargner le reſte pour 120000 ducats d'argent que les Colonies voiſines donnerent pour rançon.

Elle ſouffrit une troiſiéme invaſion en 1697 de la part des *François* ſous la conduite de Mr. *de Pointis*, qui ſe rendit devant la Place avec un gros armement, conſiſtant en partie en *Flibuſtiers*, ſorte de Pirates ſujets du Roi de *France*, & protégés par ce Monarque: ayant débarqué ſon monde, emporté la Forteresſe de *Boca-Chica*; & rendu l'entrée du Port libre, il mit le ſiége devant le Fort de *St. Lazare*, & l'ayant emporté, la Ville battit la chamade. La capitulation ne la ſauva pas du pillage auquel la cupidite l'avoit condamnée. Quelques-uns ont attribué la facilité de cette conquête à une intelligence ſecrette entre le Gouverneur de la Place & *Pointis*; & ce qui augmenta le ſoupçon, fut que celui-là s'embarqua ſur l'Eſcadre ennemie avec tous ſes tréſors, qui avoient été exemts du pillage.

La Ville eſt ſituée ſur une Ile de ſable, qui formant un paſſage étroit du côté du Sud-Oueſt, ouvre une communication avec la partie nommée *Tierra-Bomba*, juſqu'à *Boca-Chica*. La gorge qui les joint aujourd'hui, étoit autrefois l'entrée de la Baye, & ſubſiſta ainſi longtems; mais l'ordre étant venu de la fermer, il n'eſt reſté que l'entrée de *Boca-Chica*, qui même a été comblée depuis la derniere entrepriſe que les *Anglois* ont faite contre cette Place durant la derniere guerre, lesquels s'étant rendu maîtres des Forts qui la défendoient, entrerent par-là, & le devinrent bientôt de la Baye, eſpérant de l'être auſſi inceſſamment de la Ville: mais ils ſe tromperent prodigieuſement; car ils furent repouſſés, & obligés de ſe retirer avec honte & un perte très-conſidérable. Ce ſuccès fut cauſe qu'on eut ordre de rouvrir l'ancienne entrée, & c'eſt par-là que tous les Vaiſſeaux entrent aujourd'hui dans la Baye. Du côté du Nord-Eſt, la terre eſt de-même fort reſſerrée, n'ayant que la largeur de 35 toiſes d'une Mer à l'autre proche de la muraille; mais le terrein s'élargiſſant forme une autre Ile à ce côté, &

toute la Ville eſt exactement environnée de la Mer, excepté dans ces deux endroits, qui ſont même fort petits. Un pont de bois qui eſt à l'Eſt de la Ville ſert de communication à un grand Fauxbourg qu'ils appellent *Xéxémani*, bâti ſur une autre Ile, & qui communique à la terre-ferme par un autre pont de bois. Les fortifications de la Ville, & celles qui défendent le Fauxbourg, ſont à la moderne, & revêtues de bonnes pierres de taille. La Garniſon en tems de paix conſiſte en dix Compagnies de Troupes réglées de 77 hommes chacune, y compris les Officiers. Il y a auſſi un Corps de Milice composé de Compagnies Bourgeoiſes.

Du côté de *Xéxémani*, à une petite diſtance de ce Fauxbourg, eſt une Colline d'une hauteur médiocre, ſur laquelle eſt un Fort nommé le Fort de *San Lazaro*, qui commande toute la Ville & ſon Fauxbourg. La Colline a de hauteur 20 à 21. toiſes, ayant été meſurée géométriquement. Cette Colline eſt accompagnée de pluſieurs autres, qui s'étendent à l'Eſt, & s'élévent au-deſſus d'elle. Celles-ci ſont terminées par une autre plus élevée encore, appellée le Mont *de la Popa*, qui a 84 toiſes de haut, & ſur le ſommet duquel eſt bâti un Couvent d'*Auguſtins* Déchauſſées, ſous le nom de *Noſtra Sennora de la Popa*. On jouït dans cet endroit d'une vue admirable; car n'y ayant rien qui la borne, elle s'étend fort au loin ſur les Campagnes & ſur la Côte.

La Ville & ſes Fauxbourgs ne ſont pas moins beaux en-dedans Les rues en ſont droites, larges & toutes pavées; les maiſons bien bâties, la plupart d'un ſeul étage ſans le rez-de-chauſſée, les appartemens bien distribués, & toutes bâties de pierres & de chaux, excepté quelques-unes qui ſont de briques. Toutes ont des balcons & des treillis ou jalouſies de bois, matiere plus durable pour ces ſortes d'ouvrages que le fer; car celui-ci eſt bientôt rouillé & détruit par l'humidité, & par des vents nitreux, qui rendent les murailles enfumées, & ſont cauſe que les édifices paroiſſent toujours ſales en dehors.

Les Egliſes & Couvens qui ſont dans la Ville ſont l'*Igléſia Mayor*, ou Cathédrale, la Paroiſſe *de la Trinité* au Fauxbourg, bâtie par l'Evêque *Don Gregorio de Molléda*, qui a auſſi fondé dans la Ville en 1734 une Succurſale dédiée à *San Toribio*. Les Ordres Religieux qui ont des Couvens à *Carthagéne*, ſont celui de *St. François* dans le Fauxbourg, de *St. Dominique*, de *St. Auguſtin*, la *Merci*, de *St. Diégo* Recollets, un Collége de *Jéſuites*, & l'Hôpital de *San Juan*. Les Monaſteres de Filles ſont ceux de *Ste. Claire* & de *Ste. Théréſe*. Toutes ces Egliſes & Couvens

ſont



font d'une assez bonne architecture, & assez grands. Dans les ornemens servant au Culte on remarque seulement quelque pauvreté, & tous ne sont pas d'une décence convenable. Les Communautés, & en particulier celle de *St. François*, sont fournies d'un nombre suffisant de sujets, tant *Européens* que *Créoles* blancs, & *Indiens* du Pays.

Carthagéne avec son Fauxbourg fait une Ville comme celle du troisiéme rang en *Europe*; elle est bien peuplée, quoique la plus grande partie de ses habitans soit de race *Indienne*. Elle n'est pas des plus riches de ces Contrées; car outre les pillages qu'elle a soufferts, comme on n'y cultive ni n'exploite aucune Mine, on n'y voit guere d'autre argent que celui qu'on y fait tenir de *Santa-Fé* & de *Quito*, par voye de remise, pour les gages du Gouverneur, & des Officiers Civils & Militaires, & pour la solde des Troupes que le Roi y tient en garnison: cependant il s'y trouve des personnes qui se sont enrichies par le Commerce, & qui sont logées d'une maniere convenable à leur opulence.

Le Gouverneur fait sa résidence dans la Ville, & a été indépendant dans le Gouvernement Militaire jusqu'en 1739. A l'égard des Affaires Civiles on peut appeller à l'audience de *Santa-Fé*, le Roi ayant érigé dans cette derniere Ville, cette même année 1739, un Officier supérieur sous le titre de Viceroi de la *Nouvelle Grenade*. Celui qui a été revêtu le premier de cette Viceroyauté, c'est *Don Sébastian de Eslava*, Lieutenant-Général des Armées du Roi; le même qui a défendu *Carthagéne* contre la puissante invasion des *Anglois* en 1741, & qui les força, après un long siége, à se retirer & à laisser la Ville libre.

Il y a à *Carthagéne* un Evêque, dont la Jurisdiction spirituelle s'étend aussi loin que le Gouvernement Militaire & Civil. L'Evêque & les Prébendiers forment le Chapitre Ecclésiastique. Il y a aussi un Tribunal de la *Sainte Inquisition*, dont la jurisdiction s'étend jusqu'aux trois Provinces de l'Ile *Espagnole* où il fut d'abord établi, & sur *Tierra Firme* & *Santa-Fé*.

Outre ces Tribunaux, il y a un Magistrat Séculier, composé de Régidors, parmi lesquels on élit tous les ans deux Alcaldes, pour la Justice & Police de la Ville: ces deux charges sont d'ordinaire destinées aux personnes les plus distinguées parmi les habitans.

Il y a aussi un Trésor Royal à *Carthagéne*, & deux Officiers des Finances du Roi, qui sont un Maître-des-Comptes, & un Trésorier. Ce sont eux qui perçoivent tous les Droits Royaux & Deniers du Roi, & qui les distribuent. Enfin il y a encore un Homme de Loi, avec le titre d'*Au-*

d'*Auditeur des Gens de guerre*, lequel a aussi une espéce de Jurisdiction.

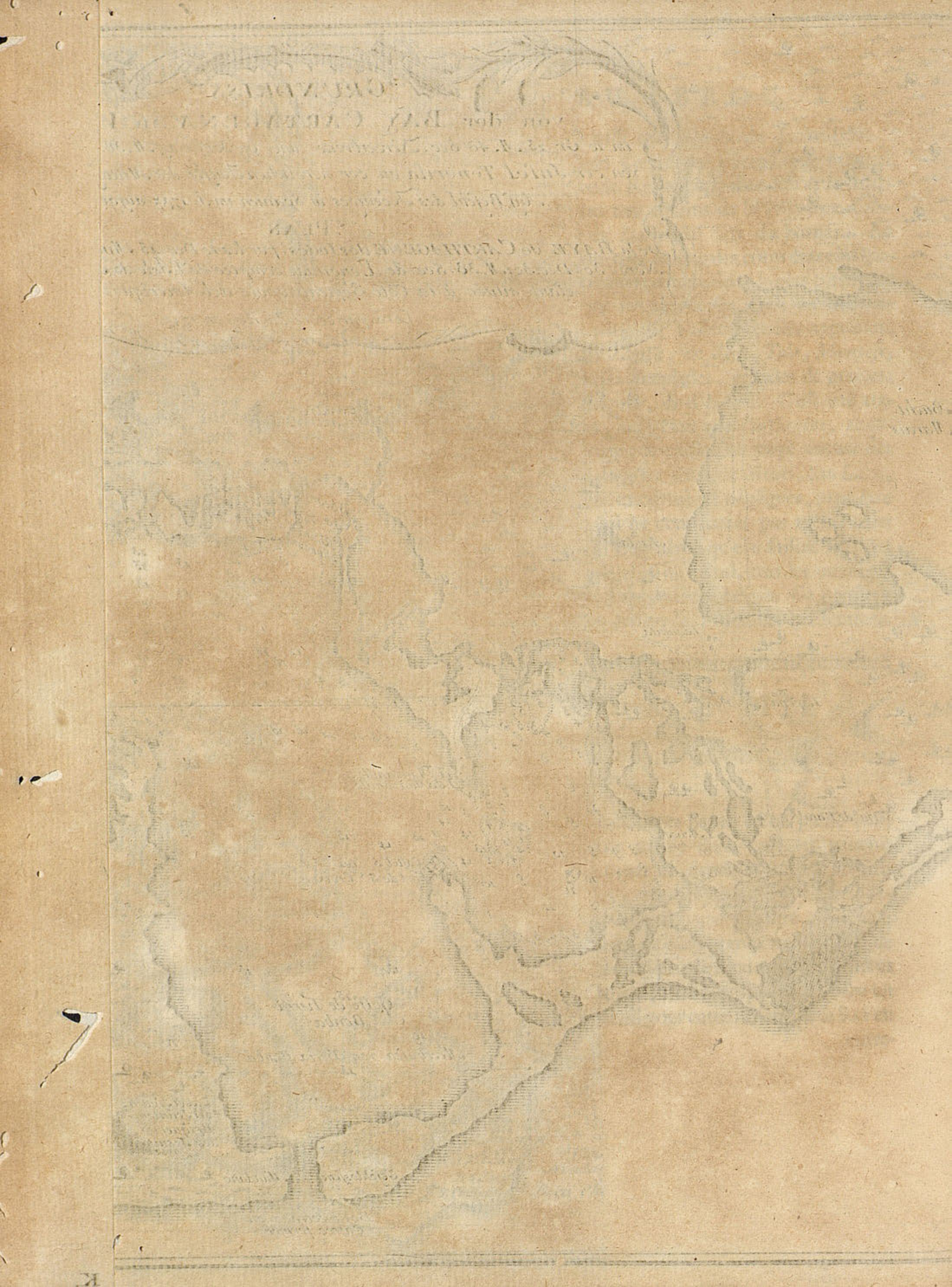
La Jurisdiction du Gouvernement de *Carthagéne* s'étend par l'Orient jusques aux bords de la large & profonde Riviere appellée *Rio de la Magdalena*; d'où elle s'étend au Sud jusques aux confins de la Province d'*Antioquia*, & au Couchant, la Riviere de *Darien* lui sert de bornes. Au Septentrion elle s'étend jusqu'à l'Océan tout le long des côtes entre les embouchures de ces deux Rivieres. Ce Gouvernement, selon la plus commune opinion, a de l'Orient à l'Occident 53 lieues, & du Midi au Septentrion 85. On trouve dans cet espace plusieurs Vallées fertiles appellées, aux *Indes*, *Savanes*, telles que celles de *Zamba*, de *Zenu*, *Tola*, *Mompose*, la *Barranca*, & autres; où il y a diverses Peuplades, grandes & petites, composées d'*Européens*, de *Créoles Espagnols*, & d'*Indiens*. C'est une tradition dans le Pays, que tous ces lieux, aussi-bien que *Carthagéne*, abondoient en Or avant l'arrivée des *Chrétiens*; & quoiqu'on voye encore des traces des anciennes Mines de ce métal dans les lieux de *Simiti*, *San Lucas*, & de *Guamaco*, il est certain qu'elles sont entiérement négligées, peut-être parce qu'elles sont épuisées. Mais ce qui ne contribuoit pas moins alors à la richesse de cette Contrée, c'est le commerce qu'elle faisoit avec les Pays voisins, d'où elle tiroit, en échange de ce métal, tous les ouvrages que l'industrie y fabriquoit & dont ces Pays avoient besoin. Ce prétieux métal étoit la plus commune parure des *Indiens* tant hommes que femmes.

CHAPITRE III.

Description de la Baye de Carthagéne *des* Indes, *sa grandeur, sa disposition, & ses marées.*

LA Ville de *Carthagéne* a une des meilleures Bayes qu'on puisse voir, non seulement sur cette côte, mais même dans tous les parages connus de ce Continent. Elle a deux lieues & demie d'étendue Nord-Sud, beaucoup de fond & bon. L'air y est toujours fort serein, desorte qu'on n'y sent pas plus d'agitation que sur une Riviere tranquille. Néanmoins, en y entrant, il est nécessaire de bien gouverner, à cause de quelques basses qui s'y trouvent, & où il y a si peu de fond que les moindres Bâtimens y échouent. Pour prévenir ce danger, il est à propos de prendre un Pilote du Port avant que d'y entrer. C'est aussi pour cette raison que le Roi en entre-


Pl. VII
Grundriss
von der Bay Cartagena in Indien
im 10 Gr. 25 M. 48 Sec. Norderbreite und im 301 Gr. 19 M. 38 S. der Længe
von der Insel Tenerifa an der nordlichen Küste des Mittæglichen America
Auf Befehl des Kœniges in Spanien im J. 1735 aufgenommen.
Plan
De la Baye de Carthagene des Indes, par les 10 Deg. 25 Min. 48 Sec. de Latitude
Nord, 30 Deg. 301 M. 38 Sec. de Longitude comptée de l'Isle de Teneriffe. La dite Baye
étant située à la Côte Septentrionale de l'Amerique Meridionale.
Levé par ordre du Roy en 1735.
Maass-stab von 1000 Toisen
Echelle de 1000 Toises
Maass-stab von 3000 Castillanischen Ruthen
Echelle de 3000 Toises Castillanes
Bucht
Marais
Buenabista od. oute Aussicht
Canal de Parquica
Canal Parquica
Pindar
Horno de Cal od. Kalkofen
Canal de Laus
Canal Laus
I. Bruxas
Untiefen de la Cruz
Basses de la Cruz
Dorf Baxane
Baxane Village
Marais profond
Tiefer Pfuhl od. Bucht
Alte Mündung
Laguna
Lapona
Manzanillo
Castel S. Cruz
Fort de Ste Croix
Cartagena
Golfe de Tierra Bonba
Meerbusen von Tierra Bonba
Tierra Bonba
Ziegel Hütten der Jesuiten
Briquerie des Jesuites
I. Salas
Herrera
Petonia
St. Ludwigs Castel
Fort St. Louis
B. S. Jago
B. S. Philippe
Kleine Mündung
Boca Chica
Fort de Gambosa
Fort Gamboa
Geschlossene Mündung
Boca cerrada ou Entrée fermée
K.



entretient un qui a soin de marquer ces endroits dangereux quand le besoin l'exige.

On entroit dans la Baye, comme il a déja été dit, par le Canal étroit de *Boca-Chica*, nom convenable à sa petitesse (car *Boca-Chica* en *Espagnol* signifie bouche petite) puisqu'il n'y pouvoit passer qu'un Vaisseau à la fois, encore faloit-il qu'il rasât la terre de bien près. Cette entrée étoit défendue par un Fort nommé *San Luis de Boca-Chica*, bâti du côté de l'Est, à l'extrémité de *Tierra-Bomba*, & par un autre Fort nommé de *St. Joseph*, situé du côté opposé dans l'Ile de *Baru*. Celui-là, après avoir soutenu une rude attaque par mer & par terre de la part des *Anglois*, dans les dernier siége, & ayant été canonné pendant 11 jours, se trouva enfin sans défenses, ses parapets démolis, son Artillerie toute démontée, & enfin abandonné. Les Ennemis s'en étant ainsi rendus maîtres, s'ouvrirent l'entrée, & passerent au fond de la Baye avec toute leur Escadre & leur Armement; mais par la précaution & la diligence des nôtres, ils trouverent toute l'Artillerie du Fort de *Santa Cruz*, enclouée. Ce Fort s'appelloit aussi le *Grand Fort* à cause de sa grandeur, & il dominoit tous les Navires qui donnoient fond dans la Baye. Les Forts de *Boca-Chica*, de *St. Joseph*, & deux autres, l'un nommé *Munzanillo*, & l'autre *Pastelillo*, lors de la levée du siége & de l'évacuation du Fort, furent démolis par l'Armée ennemie, desespérée du mauvais succès de son entreprise. Ce fut le succès de cette invasion, qui, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent, a fait penser, s'il ne seroit pas mieux de fermer & rendre impraticable l'entrée de *Boca-Chica*, & d'ouvrir l'ancien Canal, en le fortifiant de maniere qu'il ne fût pas facile aux Escadres ennemies de le forcer.

Les marées de la Baye ne sont rien moins que régulieres, & l'on peut dire la même chose, à peu de différence près, de celles de toute la côte. On remarque d'ordinaire qu'elle monte pendant un jour entier, & qu'elle baisse ensuite dans 4 ou 5 heures. Le plus grand changement qu'on observe dans sa hauteur est de deux pieds, ou deux pieds & demi, quelquefois-même il est moins sensible, & ne se remarque que par les flots que l'eau pousse. Et c'est alors qu'il est dangereux d'échouer, malgré la sérénité qu'y régne, & qu'il n'y ait pas le moindre changement de tems; mais la raison est que le fond étant de vase, quand un Bâtiment vient à s'y assabler, il faut nécessairement l'alléger pour le remettre à flot.

Du côté de *Boca-Chica*, & à deux lieues & demie de distance, on trouve un bas-fond de gravier & de gros sable, où il n'y a pas en plusieurs endroits plus d'un pied & demi d'eau. En 1731. le Vaisseau de guerre

le Conquérant partant de *Carthagéne* pour *Portobello*, & passant par ce bas fond, eut le malheur de toucher, & fut en grand danger de périr; mais il fut favorisé par le grand calme qui régnoit en mer, & il s'en tira heureusement. Quelques-uns prétendoient que ce banc étoit connu & distinguée des autres par le nom de *Salmédina*, mais tous les Routiers qui étoient dans le Navire, s'inscrivirent en faux contre ce sentiment, & assurerent qu'avant que le Vaisseau touchât, il le leur avoit été inconnu. Les Pilotes & les Routiers remarquerent, pendant que le Vaisseau étoit assablé, que *Notre Dame de la Popa* étoit à l'Est-Nord-Est, deux degrés vers le Nord; le Fort de *San Luis de Boca-Chica* à l'Est Sud-Ouest à trois lieues & demie ou à peu près, & la pointe Septentrionale de l'Ile de *Vosaria* au S. ¼ S. O. Bien entendu que ces remarques sont faites sur les rumbs apparens de l'Aiguille.

La Baye abonde en Poissons de diverses espéces, sains & de fort bon goût: les plus communs sont les Aloses, qui à-la-vérité ne sont pas d'une grande délicatesse: des Tortues en grande quantité, fort grosses, & d'un goût agréable. Il s'y trouve aussi beaucoup de *Taburous* ou *Requins*, animal monstrueux & dangereux pour les Gens de mer, puisqu'ils attaquent les hommes qui ont le malheur de tomber dans l'eau, & même dans les barques, & les dévorent en un instant.

Les Matelots des Navires qui s'arrêtent quelque tems dans la Baye, se divertissent à la pêche de ce monstre, avec des hameçons pendus au bout d'une chaîne. Quand ils en prennent quelqu'un, ils le mettent en piéces, sans pouvoir s'en régaler; car leur chair n'étant que graisse n'est bonne qu'à faire de l'huile. On en a vu qui avoient quatre rangs de dents molaires: ceux qui ne sont pas si vieux n'en ont ordinairement que deux. Il est si vorace qu'il avale toutes les immondices qu'on jette des Vaisseaux dans la mer. J'en ai vu un qui avoit dans l'estomac le corps entier d'un chien, dont il n'avoit encore digéré que les parties le plus molles. Les Naturels du Pays prétendent avoir vu aussi dans la Baye, des *Caymans*, sorte de *Lézard* monstreux & amphibie; mais comme cet animal n'aime que l'eau de Riviere, il est probable que si on en voit dans l'eau de Mer, ce ne peut être que très-rarement.

C'est dans cette Baye qu'arrivent les Gallions. Ils y demeurent jusqu'à ce que celui du *Pérou* soit arrivé devant *Panama*. Au premier avis qu'ils en reçoivent, ils lévent l'ancre & se rendent à *Portobello*, ou *Portovelo*, & à la fin de la Foire qui s'y tient, ils reviennent dans la Baye, y font les vivres & provisions qui leur sont nécessaires pour leur retour, & le plu-

plutôt qu'ils peuvent ils remettent à la voile. Pendant leur absence la Baye est fort solitaire, n'y ayant que quelques Bâtimens du Pays, en petit nombre; ce ne sont même que quelques Balandres & Felouques, qui ne s'arrêtent que pour se carêner & se radouber, afin de continuer leur voyage vers les lieux d'où elles sont venues.

CHAPITRE IV.

Des Habitans de Carthagéne; *de leur qualité, différence des* Castes *ou* Races, *& leur origine; Génie & Coutumes.*

APrès avoir donné une description assez détaillée de la Ville de *Carthagéne*, il nous paroît convenable de dire un mot de ses Habitans. On les divise en diverses *Castes* ou *Races*, formées par l'union des Blancs avec les Négres & les *Indiens*. Nous traiterons de chacune selon son rang.

Les Blancs qui habitent à *Carthagéne*, se peuvent diviser en deux espéces: l'une d'*Européens*, & l'autre de *Créoles*, ou de Blancs nés dans le Pays. Les premiers sont communément appellés *Chapetons*, & le nombre en est peu considérable, vu que la plupart, ou s'en retournent en *Europe* après avoir acquis un certain fond, ou passent plus avant dans les Provinces intérieures pour augmenter leur petite fortune. Ceux qui se sont fixés à *Carthagéne*, y font tout le commerce, & vivent dans l'opulence, tandis que les autres habitans sont misérables, & réduits à vivre du travail de leurs mains. Les familles des *Créoles* blancs possédent les Terres ou Champs, & il y en a quelques-unes de grande distinction, comme étant descendues d'ayeux venus dans le Pays pour y exercer des emplois considérables, & qui y ayant amené leurs familles avoient jugé à propos de s'y fixer. Ces familles se sont maintenues dans leur lustre, en s'alliant dans le Pays avec leurs égaux, ou avec des *Européens* qui servent sur les Gallions. Il est vrai qu'il y en a quelques-unes qui commencent à décheoir.

Il y a aussi d'autres familles de Blancs pauvres, qui sont ou entées sur des familles *Indiennes*, ou du-moins alliées avec elles, de maniere qu'il y a quelque mêlange dans leur sang; mais quand la couleur ne les trahit pas, cela leur suffit pour se croire heureux, dès-qu'ils jouïssent de l'avantage d'être Blancs.

Passons maintenant aux Espéces qui doivent leur origine au mêlange

des Blancs avec les Noirs, ou Négres. Nous commencerons par les *Mulâtres*, si connus de tout le monde, qu'il seroit superflu d'expliquer la signification de ce nom: après ceux-là vient la troisiéme Espéce ou Classe, appellée *Classe* des *Tercerons*, qui proviennent de l'union des Mulâtresses avec les Blancs, ou des Blanches avec les Mulâtres, & commencent à approcher des Blancs, bien-que leur couleur les décéle. La Classe des *Quarterons*, ou quatriéme Classe, provient du mêlange des Blancs avec la Classe des *Tercerons*; la derniere enfin, ou la Classe des *Quinterons*, vient du mêlange des Blancs avec les *Quarterons*, ou quatriéme Classe. Quand ils sont arrivés à cette Classe, il n'est plus question de race Négre, & l'on ne peut plus les distinguer des Blancs ni pour leurs manieres, ni pour leur couleur, & qui plus est les Enfans d'un Blanc & d'une *Quinteronne* sont appellés *Espagnols*, & on les regarde comme hors de toute race de Négres, quoique leurs Grands-peres, qui souvent sont encore en vie, ne different guere des Mulâtres. Ils sont si jaloux de l'ordre de leurs *Castes* ou Race, que si par hazard on s'y méprend, & qu'on les traite un degré plus bas, ils s'en formalisent, & le tiennent à injure, quelque éloigné qu'on ait été de les vouloir offenser. Ils reprennent ceux qui ont commis cette faute par mégarde, & leur disent qu'ils ne sont pas tels qu'ils les ont nommés, & qu'ils esperent qu'on ne voudra pas les priver d'un bien que la fortune leur a fait. Avant que d'arriver à la Classe des *Quinterons*, il y a plusieurs obstacles qui quelquefois les en éloignent; car entre le Mulâtre & le Négre, il y a encore une Race intermédiaire qu'ils appellent *Sambo*, laquelle est formée du mêlange de ces deux races avec le sang *Indien*, ou des deux races mêmes. On les distingue aussi par la race] de leurs Peres. Entre les *Tercerons* & les *Mulâtres*, les *Quarterons* & les *Tercerons*, & ainsi de suite, sont ceux qu'ils appellent *Tente en el Ayre*, comme qui diroit *les Enfans en l'air*, parce qu'ils n'avancent, ni ne reculent. Les Enfans nés du mêlange des *Quarterons*, ou des *Quinterons* avec le sang *Mulâtre* ou *Terceron*, sont appellés *Salto atrás*, c'est-à-dire, *Saut en arriere*; parce qu'au-lieu d'avancer & de devenir Blancs, ils ont reculé, & se sont rapprochés de la *Caste*, ou Race des Négres. De-même tous les Enfans issus du mêlange depuis le Négre jusqu'au *Quinteron* avec le sang *Indien*, sont nommés *Sambos* de *Négre*, de *Mulâtre*, de *Terceron*, &c.

Ce sont-là les *Castes* ou Races les plus connues & les plus communes; non qu'il n'y en ait beaucoup d'autres qui proviennent de l'union des uns avec les autres; mais les espéces sont si différentes & en si grand nombre, qu'ils ne savent pas eux-mêmes à quelle Classe ils appartiennent, & qu'on

ne

ne voit les dans les rues de la Ville, dans les qu'eux *Estancias* * & dans les Villages. C'est par hazard que l'on rencontre des Blancs dans ces endroits, sur-tout des femmes; car celles qui n'ont pas renoncé à toute pudeur, vivent fort retirées dans leurs maisons.

Ces *Castes* ou *Races*, à compter depuis les Mulâtres jusques aux *Quinterons*, sont toutes vêtues à l'*Espagnole*, & les unes & les autres d'habits fort légers, à cause de la chaleur du Climat. Ils n'exercent que des Arts Méchaniques dans la Ville. Les Blancs, *Créoles* & *Chapetons*, regardent ces occupations comme fort au-dessous d'eux, & ne s'adonnent qu'au Commerce; mais comme la fortune ne prodigue pas également ses faveurs, & que plusieurs ne peuvent se soutenir par le crédit, on en voit qui aiment mieux vivre dans la misére, que d'exercer les professions qu'ils ont apprises en *Europe*; & qui bien éloignés d'acquérir les richesses dont ils s'étoient flattés au seul nom des *Indes*, tombent dans la derniere indigence.

Parmi toutes ces *Castes* ou *Races*, celle des Négres n'est pas la moindre. On les divise en deux Classes, en Négres Libres, & en Négres Esclaves; & on les subdivise encore en *Créoles* & en *Bozales*, ou nouveaux-venus; une partie de ces derniers est employée à la culture des *Haziendas* † ou *Estancias*. Ceux qui habitent dans la Ville y sont employés aux travaux les plus rudes; au moyen de quoi ils gagnent leur vie, en payant néanmoins à leurs Maîtres une certaine portion de leur salaire par jour, & du peu qui leur reste il faut qu'ils se nourrissent. La violence des chaleurs ne leur permet pas de porter aucun habillement, & par conséquent ils vont tout nuds, à la réserve d'un petit pagne, ou morceau de toile de coton qu'ils portent pour couvrir ce que la pudeur défend de montrer. Les Esclaves Négresses n'ont pas d'autre habillement. Les unes vivent dans les *Estancias*, mariées avec les Négres qui cultivent ces champs; & les autres dans la Ville, où elles gagnent à vendre dans les places les choses comestibles, & à porter par la Ville les fruits, les confitures du Pays, & divers autres mêts tels que les gâteaux ou bignets de Maïz, & la Cassave dont on fait le pain pour les Négres. Celles qui ont de petits Enfans, & qui les nourrissent, comme elles sont presque toutes, les portent sur les épaules, pour qu'elles puissent agir & avoir les bras libres. Quand

* *Estancias* signifie proprement *séjour*, lieu où l'on s'arrête pour reposer; mais à *Carthagéne* il s'entend pour une Maison de Campagne, qui quelquefois forme un Village considérable, à cause de la quantité des Esclaves, qui en dépendent.

† *Hazienda*, signifie en cet endroit une Maison de Campagne avec les terres, qui en dépendent. Il a aussi d'autres significations qui ne viennent pas à notre sujet.

Quand ces Enfans veulent téter, elles leur préſentent la mamelle, ou par-deſſous l'aiſſelle, ou par-deſſus l'épaule, & ainſi ſans les remuer de leur place elles leur donnent l'aliment qu'ils déſirent. Cela paroîtra incroyable à quiconque ne l'a pas vu; mais ſi l'on conſidere que ces Créatures laiſſent croître leurs mamelles ſans les gêner en aucune façon, & qu'il y en a à qui elles pendent au-deſſous de la ceinture, on ne trouvera pas étrange qu'elles puiſſent les jetter par-deſſus les épaules, pour que l'enfant les puiſſe ſaiſir.

L'habillement des Blancs, tant hommes que femmes, eſt peu différent de celui qu'on porte en *Eſpagne*. Les perſonnes en charge ſont vêtues comme on l'eſt en *Europe*, avec cette différence que tous leurs habits ſont fort légers, deſorte que pour l'ordinaire ils portent des veſtes de toile fine de *Bretagne* & les culotes de même: les pourpoints ſont de quelque étoffe fort mince, ordinairement de tafetas uni de toute couleur, dont l'uſage eſt général ſans exception de perſonne. Les perruques ne ſont point en uſage en cette Ville, & dans le tems que nous y étions, il n'y avoit guere que le Gouverneur & quelques Officiers de la Ville qui en portaſſent; mais le nombre en étoit fort petit. On n'y porte pas non plus de cravates; on ſe contente de fermer le col de la chemiſe avec quelque gros bouton d'or, mais le plus ſouvent on le laiſſe ouvert. Ils portent ſur la tête un bonnet blanc de toile fine; pluſieurs vont auſſi nu-tête, & ſe coupent les cheveux au chignon. Ils ont la coutume de porter des éventails pour s'éventer. Ces éventails ſont tiſſus d'une eſpéce de palme fine & fort déliée en forme de demi-lune avec un bout de la même palme qui ſert de manche. Ceux qui ne ſont pas Blancs, ni d'une famille diſtinguée, portent une cape ou eſpéce de manteau, & des chapeaux ronds. Quelques-uns, quoique Mulâtres & quelquefois même Négres, s'habillent comme les *Eſpagnols* & comme les plus diſtingués du Pays.

Les femmes *Eſpagnoles* portent une ſorte de jupe qu'elles attachent à la ceinture, & qui pend de-là juſqu'aux talons; elles l'appellent *Pollera*. Elle eſt de tafetas uni & ſans doublure, les chaleurs ne leur permettant pas d'en uſer autrement. Un pourpoint, leur deſcend du haut du corps juſqu'au milieu. Elles ne le portent que dans la ſaiſon qu'elles nomment Hiver, en Eté elles le quittent & ne le peuvent ſouffrir. Elles ſe lacent toujours pour ſe couvrir la poitrine. Quand elles ſortent du logis elles prennent la mantille & la jupe, & ont coutume, lorſquelles vont à la Meſſe les jours de Preceptes, de le faire dès les trois heures du matin, pour éviter la chaleur qui commence avec le jour.

Les

Les femmes qui ne ſont pas exactement de race Blanche mettent par-deſſus la *Pollèra* une *Baſquigne*, ou Jupe de tafetas de la couleur qu'il leur plait, mais jamais noire. Cette jupe eſt toute percée de petits trous pour laiſſer voir celle qui eſt par-deſſous. Elles ſe couvrent la tête d'une eſpéce de bonnet qui reſſemble à une mitre. Il eſt de toile blanche & fine, fort garni de dentelles. A force d'empois elles parviennent à le faire tenir tout droit ſur la tête. Il eſt terminé par une pointe qui répond perpendiculairement au front. Elles appellent ce bonnet *Pagnito*, & ne ſortent jamais ſans cette coifure. Les Femmes de condition, & en général toutes les Blanches, ſont vêtues de même dans leur négligé; mais cet habillement leur ſied mieux qu'aux autres, comme leur étant plus naturel. Elles ne portent jamais de ſouliers ni dedans ni hors de la maiſon, mais ſeulement une eſpéce de mules où il n'entre que la pointe du pied. Quand elles ſont dans leurs maiſons, tout leur exercice conſiſte à ſe coucher à moitié dans leur *Jamacas* *, où elles ſe bercent & ſe brandillent pour ſe rafraîchir. Ces *Jamacas* ſont ſi à la mode en cette Ville, que dans toutes les maiſons il y en deux, trois ou davantage, ſelon la famille. Les femmes y paſſent la plus grande partie du jour, & quelquefois les hommes s'y repoſent comme les femmes, ſans ſe ſoucier de l'incommodité qu'il y a de n'y pouvoir pas bien étendre le corps.

On remarque communément dans les deux Sexes beaucoup d'eſprit & de pénétration, & cette facilité à réüſſir dans toutes les Sciences & dans tous les Arts. Dans les Jeunes-gens on apperçoit une grande envie d'apprendre, & beaucoup de diſpoſitions aux Lettres, donnant dans cet âge tendre des marques de génie qu'on n'apperçoit ailleurs que plus tard & moins communement. Cette application leur dure juſqu'à l'âge de 20 à 30 ans; mais à peine y ſont-ils parvenus, qu'ils paroiſſent oublier avec la même facilité qu'ils ont appris; & ſouvent même avant que d'arriver à cet âge, où il faut commencer à recueillir les fruits de l'étude, ils abandonnent entiérement les Sciences, par une pareſſe naturelle qui met fin à leurs progrès & détruit l'eſpérance qu'on avoit conçue de leur génie.

La principale cauſe de cette décadence, vient ſans-doute du défaut de ne ſavoir pas à quoi employer ſes lumieres, & de n'avoir aucun objet d'émulation, ne pouvant ſe flatter que leurs talens leur procurent l'avancement dû à leur travaux littéraires; car il n'y a là ni Armée de terre, ni de mer, & les Emplois Littéraires ſont en ſi petite quantité, qu'il n'eſt pas é-

ton-

* C'eſt ce qu'on appelle autrement *Hamacs*, c'eſt-à-dire, des Lits ſuſpendus. *Not. du Trad.*

tonnant que, perdant l'eſpérance de ſe pouſſer par cette voye, ils perdent auſſi l'envie de ſe diſtinguer dans les Sciences, & que tombant dans l'oiſiveté, ils donnent auſſi dans le vice, auquel ils ſe livrent juſqu'à perdre la raiſon, & à oublier tous les bons principes qu'ils peuvent avoir appris dans leur bas-âge, lorſque l'obéiſſance à leurs Parens & aux Maîtres mettoit un frein à leurs paſſions. La même diſpoſition ſe remarque dans les Arts Méchaniques, où ils réüſſiſſent avec beaucoup d'adreſſe & en très-peu de tems, ſans toutefois parvenir à un certain degré de perfection, & ſans rafiner ſur ce qu'on leur a montré. Cependant rien n'eſt ſi admirable que la précocité des eſprits dans ce Pays-là, & d'y voir parler plus raiſonnablement de petits Enfans de deux à trois ans, que ceux d'*Europe* qui en ont ſix à ſept. A cet âge, où à peine ils ont les yeux ouverts à la lumiere ſans pouvoir la diſtinguer, ils connoiſſent tout ce qui eſt renfermé dans la méchanceté.

L'eſprit des *Américains* étant plus précoce que celui des *Européens*, on croit qu'il s'affoiblit auſſi beaucoup plutôt, & que dès l'âge de 60 ans ils n'ont plus ce jugement ſolide, cette pénétration, cette prudence, qui eſt commune parmi nous à cet âge; ce qui fait dire que leur eſprit baiſſe & décroît, lorſque celui des *Européens* tend à ſa plus grande maturité. Mais ceci n'eſt peut-être qu'un préjugé vulgaire, qui ne tiendra pas contre des exemples contraires, ni contre les moyens de défenſe allégués par le célébre Pere *Fr. Benoit Feyjoo dans ſon 6. Diſcours Tom. IV.* de ſon *Theatro Critico.* Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que l'expérience eſt contraire à ce ſentiment. Ceux qui ont voyagé dans ce Pays avec quelque attention, y ont trouvé de bons eſprits de tout âge, & ne ſe ſont point apperçus que 10 ans de plus altéraſſent la raiſon de perſonne, ſi ce n'eſt de ceux qui livrés aux excès du libertinage étoufoient les lumieres de leur raiſon dans le vice. En effet on y trouve des perſonnes douées d'une grande prudence, & de grands talens tant dans les Sciences ſpéculatives que pratiques, dans la Politique & la Morale, & ces ſortes de perſonnes conſervent ces avantages juſques dans un âge fort avancé.

La Charité eſt une des vertus que les habitans de *Carthagéne* font éclater, & la plus commune dans toutes les conditions. Ils l'exercent particuliérement envers les *Européens* nouvellement arrivés, qui venant, comme ils diſent, pour *buſquer fortune*, ne trouvent ſouvent que la miſere, les maladies, & enfin la mort. C'eſt ici un ſujet qui me paroît mériter qu'on en faſſe mention; & quoique les circonſtances en ſoient aſſez connues à ceux qui ont été dans ce Pays, je ne laiſſerai pas d'en dire un mot, ne fût-ce que pour deſabuſer certaines gens, qui avides de poſſéder plus

plus de bien qu'ils n'en ont dans leur Patrie, penſent qu'il ſuffit d'aller aux *Indes* pour ſe trouver tout d'un coup dans l'opulence.

Ceux qu'on appelle dans les Vaiſſeaux *Pulizons*, ſont des hommes qui ſans emplois, ſans fond, ſans recommandation, viennent comme des vagabonds, & gens ſans aveu, chercher fortune dans un Pays où perſonne ne les connoît; & qui après avoir couru longtems les rues de la Ville, ſans avoir de retraite, ni de quoi ſe nourrir, ſont enfin obligés d'en venir à la derniere reſſource, qui eſt le Couvent des Cordeliers, où on leur donne, non pas pour appaiſer leur faim, mais pour les empêcher de mourir, de la bouillie de Caſſave, qui n'étant pas un mets ſupportable pour ceux du Pays, on peut juger quel goût elle doit avoir pour de pauvres gens qui n'y ſont point accoutumés. Le coin d'une Place, ou la porte d'une Egliſe ſont des gîtes dignes de gens qui font de tels repas. Telle eſt la vie qu'ils ménent, jusqu'à ce que quelque Négociant, qui paſſe dans les Provinces intérieures, & qui a beſoin de quelqu'un pour le ſervir, les emméne avec lui; car les Marchands de la Ville, qui n'ont pas beſoin d'eux, ne font pas grand accueil à ces *Avanturiers*, qu'on peut appeller ainſi à juſte titre. Affectés par la différence du Climat, nourris de mauvais alimens, abattus, découragés, ces miſérables deviennent la proye de mille maux qu'il n'eſt pas poſſible de ſe bien repréſenter. Déſeſpérés de voir leurs projets de fortune & d'opulence s'en aller en fumée, ils prennent infailliblement la maladie appellée à *Carthagéne*, la *Chapetonnade* *, ſans avoir d'autre réfuge que la Providence Divine; car il ne faut pas ſonger à l'Hôpital de *San Juan de Dios*, où l'on ne reçoit que ceux qui payent, & d'où par conſéquent la miſere eſt un titre d'excluſion. C'eſt alors qu'on voit éclater la charité du Peuple de cette Ville. Touchées de leurs maux, les Négreſſes & les Mulatreſſes libres les accueillent, & les retirent dans leurs maiſons, où elles les aſſiſtent, & les font guérir à leurs dépens, avec autant de ſoin & d'exactitude que ſi elles y étoient obligées. Si l'un d'eux meurt, elles le font enterrer par charité, & lui font même dire des Meſſes. La fin de ces témoignages de compaſſion & de charité, c'eſt qu'après ſa guériſon, le *Chapeton* enchanté de l'amitié qu'on lui a témoignée, ſe marie avec ſa Bienfaitrice Négreſſe ou Mulatreſſe, ou avec quelqu'une de ſes filles: & le voilà établi, mais dans un état beaucoup plus miſérable que celui qu'il auroit pu ſe faire dans ſa Patrie, en y travaillant ſelon les occaſions & ſes talens.

Le

* C'eſt-à-dire la maladie des Blancs, ou la maladie du Pays. Not. du Trad.

Le desintéressement des *Carthagénois* est si grand, qu'on ne peut soupçonner ces femmes de n'avoir que le mariage pour but de leur charité envers les *Chapetons*; d'autant plus qu'il n'est pas rare de les voir refuser de s'allier avec eux, pour ne pas perpétuer leur misere: mais plutôt elles tâchent, de leur procurer l'occasion & les moyens de passer plus avant dans l'intérieur du Pays; les uns à *Santa Fé*, *Popayan* & à *Quito*, & les autres au *Pérou*, selon qu'ils sont portés pour quelqu'un de ces lieux-là.

Ceux qui restent à *Carthagéne*, soit qu'ils y ayent fait quelqu'un de ces mauvais mariages dont nous avons parlé, soit qu'ils se trouvent dans un autre certain état bien dangereux pour le salut éternel, & qui n'est que trop ordinaire, se font *Pulperos** ou *Canotiers*, ou quelque autre chose semblable; mais dans tous ces métiers, ils vont si mal habillés & sont si accablés de travail, qu'ils n'ont certainement pas sujet d'oublier la vie qu'ils ont menée dans leur Patrie, quelque misérable qu'elle ait pu être. Ils sont fort heureux, quand après avoir travaillé tout le jour & une partie de la nuit, ils peuvent se régaler de quelques Bananas, d'un peu de gâteau de Maïz ou de Cassave, qui leur tient lieu de pain, & d'un morceau de *Tasaje*, qui est de la chair de vache, séche & salée. Ils passent ordinairement bien des années sans goûter de pain de froment, qui du-moins ne leur manqueroit pas en *Espagne*.

D'autres aussi malheureux que ceux-là, & dont le nombre n'est pas petit, se retirent de la Ville & vont s'établir dans quelque petite *Estancia*, où ils se bâtissent une *Bujio* ou Cabane de paille, & vivent-là peu différens des bêtes, cultivant les grains que le Pays produit, & vendant le fruit de leur travail pour subvenir à leur entretien.

Ce que nous avons dit des Négresses & Mulatresses doit s'entendre de toutes les *Castes* ou Races, & se supposer, à l'égard de la charité des femmes Blanches & de tous les Blancs en général, qui dans toutes les espéces sont doux & prévenans; mais il faut avouër que les femmes étant d'un naturel plus doux encore & plus compatissant, l'emportent sur les hommes dans la pratique de cette vertu *Chrétienne*.

Quant aux usages de la Nation, il y en a quelques-uns qui different sensiblement de ceux des *Espagnols*, & même de ceux qui se pratiquent dans

* *Pulperos* sont des gens qui travaillent à des espéces de Tente, appellées en *Espagnol* *Pulperias*, & les *Canotiers* sont les Matelots qui naviguent dans les Pirogues, pour faire le transport des Marchandises de toute espéce.

dans les principaux Pays d'*Europe*. Les plus remarquables ſont, l'uſage du Brandevin, celui du Cacao, du Miel & autres douceurs, & l'uſage du Tabac à fumer; à quoi il faut ajoûter quelques ſingularités, dont il ſera fait mention en leur lieu.

L'uſage du Brandevin eſt ſi commun, que les perſonnes les plus réglées & les plus ſobres, ne manquent pas d'en boire tous les matins à onze heures: leur raiſon en eſt, que cette liqueur fortifie l'eſtomac, aiguiſe l'appétit, & rétablit les eſprits diſſipés par la continuelle tranſpiration. Ils s'invitent les uns les autres *para hacer las once*, A FAIRE LES ONZE, c'eſt-à-dire, à boire le Brandevin. Mais cette coutume, qui n'eſt pas mauvaiſe quand on la pratique avec modération, dégénere en vice chez pluſieurs, que cette liqueur affriande ſi fort, qu'ils commencent *à faire les onze* en ſortant du lit, & ne finiſſent qu'en y rentrant. Les Perſonnes de diſtinction boivent du Brandevin d'*Eſpagne*, mais le petit peuple & les Négres, courent à celui du Pays, qui eſt fait du jus ou du ſuc des cannes de ſucre, & qui eſt nommé à cauſe de cela *Eau de vie de canne*, dont il ſe fait un beaucoup plus grand débit que de l'autre.

Le *Chocolat*, qui n'eſt connu-là que ſous le nom de *Cacao*, eſt ſi commun, qu'il n'y a pas juſqu'aux Négres Eſclaves qui n'en prennent réglément tous les jours après leur déjeuné, & à cette fin il y a des Négreſſes qui en portent de tout prêt dans les rues pour le vendre, & le faiſant ſeulement un peu chaufer le diſtribuent pour un *Quartillo de Real de Plata*. Mais ce n'eſt pas du *Cacao* tout pur, il y en a ſeulement une petite quantité mêlée avec du Maïz. Celui que boivent les Perſonnes de diſtinction eſt de pur *Cacao* préparé tout comme en *Eſpagne*. Ils en reprennent une heure après le repas, & c'eſt une coutume ſi inviolable qu'il ne leur arrive jamais d'y manquer. Jamais ils n'en prennent à jeun, ou du-moins ſans avoir mangé un morceau auparavant.

Les Confitures & le Miel ſont encore de leurs mets favoris. Toutes les fois qu'ils s'aviſent de vouloir boire de l'eau, ce n'eſt jamais ſans avoir mangé avant quelques confitures. Souvent ils préférent le miel aux conſerves, & autres confitures au caramel, ou ſéches; ils trouvent que le miel adoucit davantage. Ils mangent les confitures avec du pain de froment, & ils en trempent auſſi dans le chocolat; mais pour le miel ils le mangent avec des tourtes ou gâteaux de Caſſave.

Leur paſſion pour le Tabac à fumer n'eſt pas moindre, ni moins générale. Là tout le monde fume, hommes & femmes, ſans diſtinction d'âge ni de rang. Les Dames & les femmes Blanches ne fument que

chez elles. Cette retenue n'eſt pas imitée dans les autres *Caſtes*, & les hommes de toute eſpéce n'y regardent pas non plus de ſi près. Ils ne ſavent ce que c'eſt que diſtinguer les lieux & les tems pour leur fumerie. Ils petunent en tout lieu & en toute occaſion. Leur méthode eſt de fumer de petits rouleaux de feuilles de Tabac. Les femmes tiennent dans la bouche l'extrémité d'un bout de tabac allumé, dont elles tirent la fumée pendant un aſſez long eſpace de tems, ſans l'éteindre & ſans que le feu les incommode: une des plus grandes marques d'amitié qu'elles puiſſent donner aux perſonnes avec qui elles ont quelque rélation, & qu'elles honorent de leur eſtime, c'eſt d'allumer pour eux du tabac, & de leur en préſenter à la ronde dans les viſites qu'elles reçoivent. Ce ſeroit les desobliger & les mortifier beaucoup, que de refuſer ce préſent de leur main: auſſi ne ſe hazardent-elles pas de faire cette politeſſe à ceux qu'elles ſavent ne pas aimer le tabac. Les Femmes de diſtinction s'accoutument à fumer dès leur bas-âge, & il n'eſt pas douteux qu'elles ne contractent cette habitude par l'exemple de leurs nourrices, qui ſont les Négreſſes Eſclaves. Et cet uſage étant ſi commun parmi les Femmes de qualité, il n'eſt pas ſurprenant que les perſonnes qui arrivent d'*Europe* & qui font quelque ſéjour à *Carthagène*, ne puiſſent réſiſter à cette eſpéce de contagion.

La Danſe eſt un des plus grands amuſemens des gens de ce Pays-là. Quand les Gallions arrivent, ou qu'il y a des Gardes-côtes ou autres Vaiſſeaux qui viennent d'*Eſpagne* dans la Baye, on ne voit que Bals dans la Ville, dans lesquels il ſe commet de grands desordres cauſés par les équipages des Vaiſſeaux qui y accourent. Ces Bals ſont appellés *Faudangos*. Quand ces divertiſſemens ſe donnent dans des maiſons de diſtinction, tout s'y paſſe dans l'ordre, & rien n'en trouble la tranquillité. Les Bals commencent par quelques danſes *Eſpagnoles*, & continuent par celles du Pays, qui ne ſont pas ſans graces ni ſans vivacité. Elles ſont accompagnées de chanſons convenables, & durent juſqu'au jour.

Les *Faudangos* ou Bals de la populace conſiſtent principalement dans des excès de Brandevin & de Vin, d'où naiſſent des mouvemens & des geſtes indécens & ſcandaleux dont ils compoſent leurs danſes; & comme dans les intervalles ils ne ceſſent de boire, il ſurvient bientôt des querelles qui cauſent de grands malheurs. Les Etrangers qui ſont dans la Ville, ſont ceux qui arrangent ces Bals & qui en font les fraix; & comme l'entrée en eſt libre, & qu'on n'y épargne pas les liqueurs à ceux qui y viennent, ils ne desempliſſent point.

On remarque encore quelques ſingularités dans leur deuil. C'eſt-là qu'é-

qu'éclate leur luxe & leur oſtentation, ſouvent aux dépens de leur commodité. Si le défunt eſt une perſonne de diſtinction, on place ſon corps ſur un magnifique lit de parade dreſſé dans le plus bel appartement de la maiſon, & éclairé de quantité de cierges & de bougies. Il reſte-là pendant l'eſpace de 24 heures, ou davantage, & pendant ce tems les portes de la maiſon ſont ouvertes pour que les perſonnes de connoiſſance puiſſent entrer & ſortir plus librement, & généralement toutes les femmes de baſſe condition qui ont coutume de venir pleurer le défunt.

Ces mêmes femmes, vétues ordinairement de noir, viennent le ſoir dans l'appartement où eſt le corps mort. Les unes s'approchent de lui & ſe mettent à genoux. Les autres ſe tiennent debout, & toutes les bras ouverts comme pour l'embraſſer: c'eſt alors qu'elles commencent à piauler d'un ton lamentable, pouſſant de tems en tems des cris affreux dont le nom du mort eſt toujours le refrein. Après qu'elles ont bien criaillé, elles commencent, ſans changer de ton & auſſi deſagréablement, l'hiſtoire du mort, où elles rapportent ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités, & n'oublient pas ſurtout ſes foibleſſes, & les commerces d'impureté qu'il peut avoir eus. Elles en font même un détail ſi fidéle & ſi circonſtancié, qu'il n'y a pas de confeſſion générale qui contienne des deſcriptions plus particulieres. Après avoir paſſé quelque tems dans cet exercice, ſe trouvant fatiguées, elles ſe retirent dans un coin de la ſale, où elles trouvent du Brandevin & du Vin, & boivent de ce qu'elles aiment le mieux. Mais à peine ont-elles quitté le mort que d'autres s'en approchent & font la même choſe que les premieres, ſe relayant ainſi continuellement jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus qui viennent de dehors. Après que ces pleureuſes ont fini leurs piailleries, les domeſtiques, les eſclaves & les amis de la maiſon continuent la même cérémonie durant toute la nuit, ſur quoi on peut ſe figurer quel cahos ce doit être que tout cela, & quelle muſique doivent faire les hurlemens de tant de voix diſcordantes.

L'enterrement eſt accompagné des mêmes clameurs, & après que le corps eſt inhumé, le deuil continue pendant 9 jours dans la maiſon, & les *Affligés*, tant hommes que femmes, ne doivent pas s'écarter de l'appartement où ils reçoivent les *Péſames* *. Toutes les perſonnes qui ont quelque liaiſon avec les *Affligés* doivent leur tenir compagnie les 9 nuits durant, depuis le coucher du Soleil juſqu'à ſon lever. Et l'on peut dire qu'ils ſont tous véritablement affligés; ceux qui ménent deuil, le ſont de la perte du

* Complimens de condoléance.

du défunt; & ceux qui leur tiennent compagnie, ne le sont guere moins de l'incommodité qu'ils souffrent.

CHAPITRE V.

Du Climat de la Ville de Carthagéne *des* Indes. *Maniere dont les Habitans divisent les Saisons. Maladies auxquelles sont sujets les* Européens *nouvellement arrivés en ce Pays; causes de ces maladies. Autres maladies qui affligent également les Créoles & les Chapetons.*

LE Climat de *Carthagéne* est excessivement chaud; puisque par les observations que nous y fîmes au moyen d'un Thermométre de la façon de Mr. de *Reaumur*, le 19 de *Novembre* 1735, la liqueur se soutint aux 1025½ parties, sans varier dans les épreuves réitérées que nous fîmes à diverses heures, que depuis 1024 jusqu'à 1026. Dans les observations faites la même année à *Paris* avec un Thermométre de l'invention du même Auteur, la liqueur monta le 16 de *Juillet* à trois heures du soir, & le 10 d'*Août* à 3½ à 1025½, & ce fut la plus grande chaleur qu'on sentit à *Paris* de toute cette année: par conséquent la chaleur du jour le plus chaud du Climat de *Paris* est continuelle à *Carthagéne*.

La nature de ce Climat se fait encore mieux sentir depuis le mois de *Mai* jusqu'à la fin de *Novembre*, qui est la Saison qu'ils appellent Hiver, à cause que pendant ce tems-là les pluyes, les tonnerres & les éclairs y sont si fréquens que d'un instant à l'autre on voit les orages se succéder. Les nues se fondent en eau, les rues de *Carthagéne* sont inondées & les campagnes submergées. Les habitans profitent de ces circonstances pour remplir leurs citernes. C'est une précaution que l'on observe dans toutes les maisons, pour suppléer au défaut de Riviere & de Source. Outre l'eau que chacun ramasse pour soi, il y a encore de larges citernes sur les terrepleins des bastions de la Place, que l'on remplit, pour que la Ville ne manque jamais d'eau. Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des puits dans la Ville, mais l'eau en est épaisse & saumache. On l'employe aux usages les plus communs, mais elle n'est pas potable.

Depuis la Mi-*Décembre* jusqu'à la fin d'*Avril*, on jouït d'un tems plus agréable; car la chaleur n'est plus si insupportable, parce que les vents de Nord-Est qui régnent alors, rafraîchissent la terre. Cet espace de tems est appellé l'Eté. Il y en a encore un autre qu'ils nomment le petit Eté de

de *St. Jean*; parce que vers le tems que l'Eglise célébre la nativité de ce Saint, les pluyes cessent, & quelques vents de Nord commencent à souffler, & cela dure environ un mois.

Comme les grandes chaleurs sont continuelles en ce Pays-là, sans qu'il y ait aucune différence sensible à cet égard entre la nuit & le jour, la transpiration des corps y est très-considérable, jusques-là que les habitans en ont tous une couleur si pâle & si livide, qu'on diroit qu'ils relévent de quelque grande maladie. Leurs actions répondent à leur couleur; tous leurs mouvemens ont je ne sai quoi de mou & de paresseux; cela passe jusqu'à leur ton de voix; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles sont entre-coupées. Cependant ils se portent bien, quoiqu'ils ayent toutes les apparences du contraire. Ceux qui arrivent d'*Europe* conservent leurs forces & leurs couleurs vives durant l'espace de trois à quatre mois; mais bientôt à force de suer & de transpirer ces couleurs se flétrissent, l'air robuste se dissipe, & en un mot ces nouveaux-venus n'ont plus rien extérieurement qui les distingue des anciens habitans. C'est principalement dans la premiere jeunesse & à la fleur de l'âge que l'on est sujet à ces accidens; car les personnes plus âgées en sont exemtes, & ont beaucoup meilleur visage, jouissant d'une santé si robuste qu'ils atteignent la quatre-vingtiéme année & au-delà, & cela est même commun dans chaque *Caste*, ou espéce d'habitans.

Les singularités des Maladies vont de pair avec celles du Climat. On peut les considérer sous deux espéces différentes; celles qui n'affectent que les *Européens* nouvellement débarqués, & celles qui sont communes à chacun, tant *Créoles* que *Chapetons*.

Les maladies de la premiere espéce sont nommées vulgairement dans le Pays, les *Chapetonnades*, par allusion au nom qu'on donne aux personnes nées en *Europe*. Ces maladies sont si dangereuses, qu'elles emportent une infinité de monde, & font périr quantité de gens des équipages des Vaisseaux qui viennent d'*Europe*. Elles ont cela de particulier, qu'elles ne font pas languir longtems: trois ou quatre jours suffisent pour décider du sort de ceux qui en sont attaqués. Au bout de ce court espace, ou l'on est mort, ou l'on est hors de danger. La nature de cette maladie est peu connue: ordinairement elle vient à quelques personnes pour s'être refroidies; à d'autres par quelque indigestion, d'où s'ensuit bientôt le *Vomito prieto*, ou *Vomissement violent*, qui expédie le malade dans l'espace de tems susdit; car il est très-rare qu'on échappe dès qu'on est venu à ce symptôme. Il y en a qui dès qu'ils commencent à vomir, en-

trent

trent dans un délire si furieux, qu'il faut les lier pour les empêcher de se déchirer en piéces. Ils expirent au milieu de leurs transports, comme s'ils étoient atteints de la rage.

Il est bien étonnant que cette cruelle maladie respecte les gens du Pays & ceux qui y sont habitués depuis longtems, tandis qu'elle fait de si cruels ravages parmi les *Européens* nouvellement arrivés: cependant la chose est certaine: on voit ceux-là jouir d'une santé parfaite, tandis que cette funeste épidémie porte la mort parmi les autres. On remarque encore qu'elle fait plus de ravage parmi les équipages des Vaisseaux, que parmi les personnes qui ont mangé des mêts plus sains; d'où l'on conclut que la viande salée est pernicieuse à ceux qui sont atteints de ce mal: en effet les humeurs qu'elle engendre, joint au travail continuel des Matelots, met leur sang dans une disposition à se corrompre aisément; & c'est de cette corruption, autant qu'on le peut conjecturer, que naît le *Vomito priéto.* Ce n'est pas que les Mariniers seuls en soient attaqués; il se trouve aussi des Passagers, qui n'ont peut-être pas tâté de viande salée dans toute la traversée, qui cependant en sont affligés. Ce qui frappe le plus, c'est que les personnes qui ont été une fois dans ce Climat, & qui l'ayant quitté y reviennent au bout de deux ou trois ans, ou même davantage, n'en sont jamais attaquées, & jouïssent de la même santé que ceux du Pays, quoique leur façon de vivre n'ait pas été des plus tempérantes.

L'envie de connoître la cause d'une si étrange maladie, a donné de l'exercice aux plus habiles Chirurgiens des Vaisseaux, & aux Médecins de la Ville; & tous les progrès qu'ils ont pu faire dans cette recherche, se réduisent à l'attribuer aux alimens & au travail des Gens de mer, ainsi que nous l'avons déjà observé. On ne sauroit douter que cela ne contribue en effet en partie à ce mal; mais reste à savoir pourquoi ceux qui ne sont point dans le même cas, ne laissent pas d'être quelquefois la victime de cette maladie. Malheureusement, quelque expérience qu'on ait faite, on n'a pu encore parvenir à trouver une bonne méthode pour la traiter, ni de spécifique pour la guérir, ni de préservatif pour la prévenir. Les symptômes en sont si différens, que souvent elle commence par les mêmes qu'on ressent dans de légeres indispositions: le vomissement en est toutefois d'ordinaire le premier avantcoureur; & on a remarqué que les fiévres qui le précédent sont accablantes, & embarrassent beaucoup la tête.

Ordinairement cette maladie ne se manifeste pas immédiatement après

l'ar-

l'arrivée des Vaiſſeaux d'*Europe* dans la Baye, & n'eſt pas non plus fort ancienne dans le Pays; car ce qu'on y nommoit autrefois *Chapétonnades* n'étoient que des indigeſtions, qui quoique toujours dangereuſes dans ces Climats, étoient néanmoins aiſément guéries par quelques remédes que les femmes du Pays ſavoient préparer & avec quoi elles les guériſſent encore, ſurtout quand on les applique dès le commencement. Les Vaiſſeaux paſſant enſuite à *Portovélo*, c'étoit-là que ſurvenoit la mortalité, toujours attribuée à l'irrégularité du Climat, & aux fatigues qu'eſſuyent les équipages en déchargeant, & chariant les Marchandiſes pendant la Foire.

Le *Vomito Priéto* étoit inconnu à *Carthagéne* & ſur toute cette côte avant 1729. & 1730. A la premiere de ces deux époques, *Don Domingo Juſtiniani*, commandant les Vaiſſeaux de Guerre Gardes-Côtes, perdit une partie de ſes équipages par cette maladie à *Santa Marta*. Ceux qui échaperent furent épouvantés des ravages que ce mal avoit fait, & de la mort d'un ſi grand nombre de leurs Camarades. A la ſeconde époque les équipages des Gallions commandés par *Don Manuel Lopez Pintado*, en furent affligés à *Carthagéne*, & les accidens en furent ſi ſoudains, que tel qu'on voyoit ſe promener un jour étoit porté le lendemain à la ſépulture.

Les Habitans de la Ville de *Carthagéne* & ceux de tous les Lieux où s'étend la juriſdiction de ſon Gouvernement, ſont extrêmement ſujets à la Lépre, ou Mal de *San Lazaro*. Le nombre de ceux qui en ſont infectés eſt conſidérable. Quelques Médecins en attribuent la cauſe à la chair de Porc qu'on ſert fréquemment ſur les tables: on peut leur objecter que dans diverſes Contrées des *Indes* où l'on mange encore plus de cette chair, on n'apperçoit pas les effets qu'ils lui attribuent: d'où il paroît qu'il faut en chercher la principale ſource dans la nature du Climat. Pour empêcher que cette maladie ne ſe communique, il y a un Hôpital appellé l'Hôpital de *Saint Lazare*, ſitué hors de la Ville, aſſez près d'une Colline où il y a un Château qui porte le même nom. C'eſt dans cet Hôpital qu'on renferme tous ceux qu'on ſait être attaqués de ce mal, ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge, ni de rang; & on les y conduit de force, quand ils refuſent d'y aller de bonne grace. Cependant leur mal ne fait qu'augmenter parmi eux dans cet Hôpital, parce qu'on leur permet de ſe marier Lépreux avec Lépreuſe, & la maladie paſſe ainſi de génération en génération. D'ailleurs on leur donne ſi peu de choſe pour leur ſubſiſtance, que ne pouvant s'accommoder d'une économie qui leur retranche le néceſſaire, ils demandent la permiſſion de pouvoir aller mendier leur pain dans la Ville, à quoi on n'a garde de s'oppoſer; & le commerce qu'ils ont enſuite de cette permiſ-

ſion avec les perſonnes qui ſe portent bien, eſt cauſe que le nombre des malades ne diminue jamais. Il eſt même ſi conſidérable, que cet Hôpital reſſemble à une petite Ville par l'étendue de ſon enceinte. Dès que quelqu'un entre dans cet Hôpital pour cauſe de Lépre, on lui marque un endroit où il doit finir ſes jours. Là il ſe bâtit une cabane appellée dans le Pays *Bugio* & proportionée à ſes facultés, & il y vit comme chez lui, excepté qu'on lui défend de ſortir de cet eſpace, à-moins qu'il ne ſoit ſi pauvre qu'il faille lui permettre d'aller mendier ſon pain dans les rues de *Carthagéne*. Le terrain que l'Hôpital occcupe eſt environné de murailles dont on ne peut ſortir que par une ſeule porte.

Quoique ces infortunés ſouffrent les incommodités inſéparables de cette maladie, ils ne laiſſent pas que de vivre longtems, deſorte qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. Il eſt étonnant combien ce mal excite le feu de la concupiſcence, & combien il eſt difficile à ceux qui en ſont atteints de reprimer cette paſſion déréglée. Auſſi leur permet-on de ſe marier pour prévenir les deſordres qui ne manqueroient pas d'en reſulter.

Si la Lépre eſt une maladie commune & contagieuſe dans ce Climat, la Galle & la Rogne ne le ſont pas moins; ſurtout aux *Européens*, dont il y a très-peu qui en ſoient exemts, principalement quand ils ne ſe ſont pas familiariſés avec le Climat. Si on néglige d'apporter reméde à ce mal, & de le guérir dès le commencement, il eſt dangereux de le vouloir faire paſſer quand il eſt invétéré. Le ſpécifique le plus ordinaire & le plus efficace pour le guérir dès qu'il commence, eſt une certaine terre qu'ils nomment *Maquimaqui*, qu'on trouve dans le voiſinage de *Carthagéne*, d'où elle eſt tranſportée pour le même uſage dans les lieux où elle ne ſe trouve pas.

Encore une autre maladie fort ſinguliere, quoique moins commune, eſt celle qui eſt appellée vulgairement le *Serpenteau* ou *la Culebrilla*. Elle conſiſte, ſelon la plus ſaine opinion, en une tumeur cauſée par la malignité de certaines humeurs qui forment un dépôt entre les membranes de la peau, laquelle tumeur augmente tous les jours & s'étend, juſqu'à ce qu'elle occupe toute la circonférence de la partie qui en eſt attaquée. Elle ſe loge principalement aux bras, aux cuiſſes & aux jambes; quelquefois elle ſe répand tout du long de ces parties. Les marques extérieures de ce mal, ſont de faire enfler en rond de la groſſeur d'un demi-doigt l'eſpace qu'il occupe, d'enflammer la peau, de cauſer des douleurs quoique peu vives, & de mortifier le bras ou la jambe attaquée. Les Gens du Pays guériſſent ce mal avec beaucoup d'adreſſe & de ſuccès. La premiere choſe qu'ils font, c'eſt d'examiner la partie *où il a*

la

la tête, pour me ſervir de leurs termes. Enſuite ils y appliquent un petit emplâtre ſupuratif, & frottent d'un peu d'huile tout l'eſpace où s'étend la tumeur. Le jour ſuivant en levant l'appareil, on voit la peau ouverte à l'endroit où étoit l'emplâtre, & ſortir de cette ouverture une eſpéce de petit nerf ou de muſcle de couleur blanche & environ de la groſſeur d'un gros fil, qu'ils diſent être la tête du *Serpenteau.* Ils le prennent avec grand ſoin, l'attachent à un petit bout de ſoye, & l'entortillent autour d'une carte roulée; ils refrottent encore avec de l'huile, & le jour ſuivant ils entortillent encore ſur la carte ce qui recommence à paroître du petit nerf, & continuent ainſi juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus rien, & que le malade en ſoit entiérement délivré. Pendant cette opération, leur plus grand ſoin eſt d'empêcher que le petit nerf ne ſe rompe avant qu'il ſoit tout ſorti; car ils prétendent que l'humeur que ce prétendu petit Serpent renferme, ſe répandant dans le corps rend la guériſon très-difficile & produit une grande quantité d'autres petits Serpens. Ils diſent auſſi que quand il joint ſa tête avec ſa queue pour faire un cercle dans l'eſpace où il eſt, faute d'y avoir remédié aſſez-tôt, il ſurvient des accidens ſi fâcheux que celui qui les ſouffre en meurt. Je crois que peu de gens s'expoſent à ce danger, vu que l'incommodité que ce mal cauſe, les oblige à recourir d'abord au remède auquel il eſt bon de joindre quelques émolliens pour diſſiper l'humeur.

Ces bonnes gens ſont perſuadés que ce petit muſcle ou nerf eſt un véritable Serpent, & c'eſt pour cette raiſon qu'ils lui en ont donné le nom. Il eſt certain qu'on lui voit faire quelque mouvement dans le moment qu'il ſort, mais cela ne dure qu'un inſtant; & d'ailleurs ce mouvement peut venir de la compreſſion, ou de l'extenſion des parties nerveuſes dont il eſt formé, & il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſoit animé pour cela. Cependant je n'oſerois prononcer déciſivement ſur cette matiere.

Outre tous ces maux on eſt encore ſujet en ce Pays-là au *Paſme*, ou *Défaillance*, qui eſt une maladie mortelle, mais qui vient rarement ſeule. J'aurai occaſion d'en parler ailleurs plus au long, quand je viendrai à certains lieux des *Indes* où elle eſt beaucoup plus commune & non moins dangereuſe.



CHAPITRE VI.

De l'Agrément des Campagnes aux environs de Carthagéne, *des Plantes & des Arbres communs & particuliers qui y croissent.*

LE terroir autour de *Carthagéne* est si fertile qu'on ne peut se lasser d'admirer ces feuillages toujours verds, dont les Plantes qu'il produit sont ornées. Les Bois & les Prez sont continuellement émaillés de verdure, mais les naturels du Pays ne profitent guere de ces avantages: nés paresseux & indolens ils ne cultivent point la terre & en laissent le soin à la Nature, qui véritablement semble leur prodiguer ses trésors. Les branches & les rameaux que les Arbres poussent dans ce fertile terroir, s'entrelassent les uns dans les autres, forment des toits impénétrables à l'ardeur du Soleil & à la lumiere du jour.

La diversité de ces Arbres est égale à leur grandeur & à leur grosseur; ils different beaucoup de ceux d'*Europe*. Les plus grands & les plus gros sont les *Caobes*, ou *Acajous*, les *Cédres*, l'*Arbre-Marie*, & les *Baumes*. Le bois des premiers sert à fabriquer des Canots & des *Champanes*, sortes de Barques dont les habitans se servent pour la pêche & pour leur commerce le long de la Côte & sur les Rivieres aussi loin que s'étend la jurisdiction de ce Gouvernement. Ces Arbres ne produisent aucun fruit bon à manger. Il semble qu'ils s'épuisent à produire un bois solide, beau, & odoriferant. Les Cédres sont de deux sortes, les uns tout blancs, & les autres rougeâtres. Ces derniers sont les plus estimés. Le *Baume* & l'*Arbre-Marie*, outre l'utilité de leur bois, distillent une liqueur resineuse de differente espéce, l'une appellée *Huile-Marie*, & l'autre *Baume-Tolu*, qui est le nom d'un Village aux environs duquel cet Arbre croît en plus grande abondance, & où sa liqueur a le plus de vertu.

Outre ces Arbres il y a des *Tamarins*, des *Nésliers*, des *Sapotes*, des *Papayes*, des *Gouyaves*, des *Cassiers*, des *Palmiers*, des *Manzanilles*, & beaucoup d'autres, qui produisent des fruits bons à manger, & font un bois très-bon & de diverses couleurs. Le *Manzanille* est un Arbre singulier: son nom vient du mot *Espagnol Manzana*, qui signifie *Pomme*; le fruit de cet Arbre ayant en effet la figure, la couleur, & l'odeur des Pommes; mais sous cette beauté apparente il cache un poison si subtil, qu'on en ressent les mauvais effets avant d'en avoir mangé. L'Arbre est grand, ses branches se terminent en houpe, & la couleur de son bois tire un peu sur le jaune. Quand on le coupe, il en sort un suc blanc semblable à celui du Figuier, sinon

qu'il

qu'il a moins de consistance, & qu'il n'est pas si blanc; du reste il est aussi venimeux que le fruit-même: s'il touche quelque partie du corps, il pénétre les chairs & y cause inflammation. De-là il se répand dans toutes les autres parties du corps, à-moins que par des remédes extérieurs on n'en arrête les progrès. C'est pourquoi il est nécessaire, après qu'on l'a coupé de le laisser secher quelque tems, pour pouvoir ensuite le travailler sans péril; & c'est alors qu'on voit la beauté de ce bois, qui est jaspé & vené comme un marbre sur un fond jaunâtre. Si par inadvertance quelqu'un a le malheur de manger du fruit de cet Arbre, tout son corps s'enfle dans le moment, & l'enflure augmente jusqu'à ce que le poison ne trouvant plus de quoi s'étendre, le malheureux qui l'a avalé, créve & meurt victime de son erreur. On en a vu de tristes exemples dans les *Européens* qui servent sur les Vaisseaux, & qui ont été envoyés à terre pour faire du bois. Les *Espagnols* en firent aussi de cruelles épreuves dans le tems de la conquête de ces Contrées, mais selon *Herrera* (*a*) ils éviterent la mort en avalant de l'huile commune, qu'ils trouverent être un puissant antidote contre ce Poison. Pour prévenir les accidens que cette erreur peut causer, & éviter l'effet de diverses autres Plantes pernicieuses, il convient de se faire accompagner dans l'occasion par quelqu'un du Pays qui les connoisse.

Mais pour faire mieux comprendre le degré de malignité du *Manzanille*, on assure que ses branches ne sont pas moins perfides, & que si l'on s'endort à l'ombre de ses feuilles, on se réveille tout aussi enflé que si l'on avoit mangé du fruit, d'où il résulte de fâcheux accidens jusqu'à ce que par des frictions reïtérées, & l'usage des tisanes rafraichissantes on parvienne à dissiper l'enflure. Ce qu'il y a d'admirable, c'est cet instinct que Dieu a donné aux bêtes pour les préserver de cet Arbre. Elles l'évitent avec soin, & n'en mangent jamais le fruit.

Les Palmiers élevant leurs têtes toufues au-dessus des autres Arbres forment une agréable perspective sur ces Montagnes. Il y en a de diverses sortes, quoiqu'assez peu differens à la vue; mais la diversité de leurs fruits a fait distinguer l'espéce de l'Arbre. On en compte quatre principales; le *Cocotier*, le *Datier*, le *Palmier-Royal*, qui produit un fruit semblable aux *Dates* pour la figure; mais plus petit & sans aucun goût agréable; & enfin le *Corozo*, dont le fruit plus gros que les *Dates*, est fort savoureux, & propre aux tisanes rafraichissantes si utiles à la santé. Les fruits du *Palmier-Royal* s'appellent *Palmites;* ils ont fort bon goût & sont si gros qu'il:

(*a*) Herrera, *Dec. I. Lib. VII. cap. 16.*

qu'il y en a qui pésent deux ou trois Arrobes*; & quoique les autres espéces en produisent d'aussi gros, ils ne sont ni si doux, ni si agréables au goût. De ces quatre espéces d'arbre on tire le vin de Palmier, mais plus ordinairement du *Palmier-Royal* & du *Corozo* qui produisent le meilleur. La maniere de le faire est de couper quelquefois la palme, mais le plus souvent c'est de faire une incision dans le tronc de l'arbre, & de tenir un vase immédiatement au-dessous pour recevoir la liqueur qui en coule. On la laisse fermenter cinq à six jours plus ou moins selon le Pays, & ensuite on en boit. La couleur de ce vin est blanche. Il mousse plus que le vin de Champagne, est fort piquant & monte facilement à la tête, desorte qu'il enivre pour peu qu'on en boive avec excès. Son grand défaut c'est de s'aigrir en très-peu de tems. Les naturels du Pays prétendent qu'il est rafraichissant. C'est le régal des *Indiens* & des *Négres*.

Le *Gayac* & l'*Ebénier* sont presque aussi durs que le fer. On porte quelquefois de ces bois en *Espagne* où ils sont fort estimés, tandis qu'on en fait peu de cas dans le Pays où ils sont si communs.

Parmi les Plantes qui naissent sous les Arbres & dans les Bois, celle qu'on nomme *Sensitive* y est très-commune. La proprieté de cette Plante suffiroit, quand on n'auroit pas une infinité d'autres preuves, pour démontrer la sensibilité des Plantes. On n'a qu'à toucher une de ses petites feuilles, & l'on voit aussitôt celles du même rameau se retirer, & se presser les unes contre les autres si subitement, qu'il semble que tous leurs ressorts n'ayent attendu que cet instant pour jouër tous à la fois. Après un petit espace de tems elles commencent à se déployer de nouveau, mais lentement, & à se séparer jusqu'à ce qu'elles soient tout à fait ouvertes. La *Sensitive* est une petite Plante d'un pied & demi de haut. Sa tige principale est menue, & les rameaux foibles & délicats à proportion. Les feuilles en sont longues, fort minces & jointes ensemble, desorte que toutes celles d'un rameau peuvent être considérées comme n'en faisant qu'une seule de quatre à cinq pouces de long, sur dix lignes de large. A les considérer chacune à part, on trouve que chaque petite feuille a quatre à cinq lignes de long, sur un peu moins d'une ligne de large. Dès qu'on en touche une de ces petites, elles se redressent toutes & deviennent perpendiculaires, au-lieu de la figure horizontale qu'elles avoient auparavant, & unies par leur superficie intérieure; celles qui faisoient deux feuilles avant ce mouvement si sensible, n'en forment plus qu'une seule chacune de son côté.

* L'Arrobe est un poids de 25 livres.

côté. Le nom que les *Carthagénois* donnent à cette feuille ne convenant pas ici, nous trouvons à-propos de l'omettre. Dans d'autres endroits où elle est en plus grande estime, on l'appelle la *Vergonzosa* ou *Pudique*, & la *Donzella* ou la *Pucelle*. Ces bonnes gens croyoient que les mots qui expriment son nom étant prononcés au moment de l'attouchement, produisoient l'effet en question ; prévenus de cette idée ils s'étonnoient qu'une herbe eût du sentiment, & l'instinct de témoigner son obéissance à ce qui lui étoit ordonné, ou que honteuse de l'injure qu'on lui faisoit elle ne pût dissimuler son ressentiment.

Nous vîmes dans la suite beaucoup de cette herbe à *Guayaquil*, dont le Climat semble mieux lui convenir que celui de *Carthagéne*, tant parce qu'elle y est en plus grande quantité, que parce qu'elle y croît plus vigoureuse, ayant au moins trois à quatre piés de hauteur, & ses feuilles à proportion.

Sur les Montagnes aux environs de *Carthagéne* on trouve quantité de *Bejucos* * les uns plus gros que les autres; il y en a de figure & couleur différentes; quelques-uns ont le bois applati. Il y en a une espéce qui est surtout fort connue par le fruit qu'elle produit, auquel ils donnent le nom de *Habilla de Carthagena* †. Sa vertu particuliere mérite bien qu'on en parle. Cette *Habilla* a environ un pouce de large sur neuf lignes de long, platte & en forme de cœur. Elle a une gousse blanchâtre un peu dure, quoique déliée; le dehors en est un peu rude. Cette gousse renferme un noyau comme celui d'une amande ordinaire, pas tout-à-fait si blanc, mais excessivement amer. C'est le plus excellent antidote que l'on connoisse contre la morsure des Viperes & des Serpens. Si un homme mordu par quelqu'un de ces reptiles peut manger de ce fruit aussitôt, il arrête tous les effets du venin, & le dissipe entierement. C'est pour cela que tous ceux qui travaillent sur les Montagnes, n'entrent jamais dans un Bois pour couper du bois, pour sarcler, ou pour chasser, sans avoir auparavant pris à jeun un peu de cette *Habilla*, moyennant quoi ils marchent & travaillent sans nulle crainte. J'ai ouï dire à un *Européen* qui étoit grand chasseur, qu'avec cette précaution, quoiqu'on fût piqué par un Serpent on n'en recevoit aucune incommodité. Les gens du Pays prétendent que la *Habilla*, de sa nature, est chaude au suprême degré, ce qui est cause qu'on n'en peut manger beaucoup. Desorte que la dose ordinaire est moins que la

qua-

* Espéce de Saule pliant & propre à faire des liens.

† Favéole ou Haricot de *Carthagéne*.

quatriéme partie d'un noyau. Quand on l'a prise il faut bien se garder de boire immédiatement aucune liqueur échaufante, comme Vin, Brandevin, & autres de cette espéce. Tout ce qu'on peut dire de cela, c'est que l'expérience leur a servi de maître. La *Habilla* n'est pas inconnue dans quelques autres Contrées des *Indes* voisines de *Carthagéne*. Elle y est renommée pour sa vertu particuliere, & on lui donne le même nom, parce que c'est le terroir de *Carthagéne* qui jouït du privilége de la produire.

CHAPITRE VII.

Des Animaux & Oiseaux domestiques & sauvages qui se trouvent dans les Campagnes & Montagnes de Carthagéne. *Espéces differentes de Reptiles & Insectes venimeux avec leurs propriétés.*

APrès avoir parlé des Arbres & des Plantes les plus remarquables des environs de *Carthagéne*, reste à informer le Lecteur des differens Animaux qu'on y trouve. Ces Animaux sont de toute sorte, les uns domestiques pour la nourriture des Habitans, les autres sauvages, dont les differentes qualités & espéces surprennent & font admirer la diversité que l'Auteur de la Nature a mise dans la multitude de ses ouvrages. Il y a des Quadrupédes & des Reptiles qui ont la peau tavelée de diverses manieres, & qui habitent dans des lieux déserts & arides; des Volatiles dont les plumages brillent de diverses couleurs & recréent la vue. Les uns & les autres abondent dans ces Campagnes.

Les Animaux domestiques comestibles sont les Vaches & les Cochons qui y sont en grande quantité. La Vache ne fait pas une viande agréable, quoiqu'elle ne soit point absolument mauvaise: mais la chaleur du Climat, rendant ces animaux secs & peu substantieux, la chair n'en sauroit être bonne. Les Cochons au-contraire y sont parfaitement bons & leur chair si délicate, qu'ils passent pour les meilleurs de toutes les *Indes*, & l'on croit même qu'ils sont meilleurs que ceux d'*Europe*. C'est aussi le régal des *Européens* & des *Créoles* de *Carthagéne*, & leur mets le plus ordinaire. Ils croient que c'est la viande la plus saine, & ils en usent dans leurs maladies préférablement aux Perdrix & à la Volaille, comme Poules, Pigeons, Perdrix, & Oyes, qui sont en abondance & de fort bon goût.

Il ne me paroît pas hors de propos de dire un mot de la maniere dont ils

ils prennent les Oyes ſauvages. Le bas prix auquel on les vendoit nous inſpira la curioſité de nous en inſtruire, & voici ce que nous en apprîmes. Dans le voiſinage de *Carthagéne* à l'Orient du Mont de la *Popa*, eſt un grand Etang nommé la *Cienéga de Teſcas*, fort abondant en poiſſons peu eſtimés par la réputation qu'ils ont d'être malſains, mais renommé par ſes Oyes. Sa communication avec la Mer rend ſon eau ſalée. Il ne croît ni ne décroît; car le peu de différence que la marée y cauſe, ne vaut pas la peine qu'on en parle. Tous les ſoirs une nuée d'Oyes ſe rend à cet Etang comme à leur gîte naturel, elles y accourent des campagnes voiſines, où elles vont pendant le jour pour s'y repaître. Ceux qui ſont métier de cette chaſſe, ou plutôt de cette pêche, jettent dans l'Etang quinze à vingt grandes Calebaſſes, qu'ils appellent *Totumos*. Les Oyes à force de voir ces Calebaſſes flotter ſur l'eau s'y accoutument, & ne les fuyent point. Au bout de trois ou quatre jours le chaſſeur revient de grand matin à l'Etang, muni d'une autre Calebaſſe où il a pratiqué quelques petits trous pour voir & pour reſpirer: il fourre la tête dans cette Calebaſſe, & entre enſuite dans l'eau de maniere qu'il n'y a que la Calebaſſe qui paroiſſe au dehors. Il s'approche des Oyes le plus doucement qu'il lui eſt poſſible, les ſaiſit d'un main par les jambes & les tire dans l'eau, puis il les prend de l'autre main. Ce manége dure juſqu'à ce que n'en pouvant tenir davantage, il eſt obligé de ſe retirer. Il remet ce qu'il a pris à ſon camarade, qui eſt auſſi dans l'eau au bord de l'Etang, après quoi il va recommencer ſa chaſſe & continue ainſi juſqu'à ce qu'il en ait aſſez, ou que ſoit venu le tems auquel ces Oiſeaux retournent à la Campagne.

La chaſſe procure de la venaiſon, comme Daims, Lapins, & une eſpéce de Sangliers appellés par les gens du Pays, *Sajones*; mais il n'y a guere que les *Négres* & les *Indiens* de la Campagne qui mangent de ces animaux, à l'exception du Lapin, dont les gens de la Ville ſe régalent aſſez ſouvent.

Les Bêtes féroces ſont de différentes ſortes. Il y a des Tigres fort dangereux *, qui cauſent beaucoup de mal non ſeulement aux troupeaux, mais aux hommes dès qu'ils les ſentent. La peau de ces animaux eſt fort belle. Ils ſont fort grands, & on en voit qui reſſemblent pour la taille à des poulains. On trouve encore dans les Bois, des Léopards, des Renards, des *Armadilles*, † des *Ardilles* ‡, & beaucoup d'autres moins conſidé-

* Mais pas tant à beaucoup près que ceux d'*Afrique*. Not. du Trad.
† Sorte de Lezard, couvert d'une Armure.
‡ Sorte d'Ecureuil.

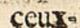
ſidérables par leur groſſeur. Les arbres ſervent de retraite à quantité de Singes de diverſes ſortes, dont les uns ſont remarquables par leur groſſeur, les autres par leur couleur.

Le Renard de ce Pays a un moyen ſingulier de ſe défendre contre les Chiens & autres animaux qui le pourſuivent & lui font la guerre. Il mouille ſa queue de ſon urine en fuyant & la leur fait jaillir au muſeau, ce qui ſuffit pour les arrêter & leur faire perdre la piſte, tant l'urine de cet animal eſt puante & inſupportable. Par-là il leur échappe. Au-reſte la puanteur de cette urine eſt telle qu'on la ſent à un quart de lieue de l'endroit où il l'a répandue, & ſouvent pendant une demi-heure. Le Renard des *Indes* eſt petit. Il n'excéde guere la groſſeur d'un Chat ordinaire. Son poil tire ſur la couleur de Canelle, & eſt très-fin. Sa queue n'eſt pas fort longue; mais elle eſt extrêmement bien fournie d'un poil ſpongieux, lequel forme un panache qui ſert à ſa défenſe & à l'ornement de ſa figure.

La Nature prévoyante qui a donné au Renard ces armes défenſives, n'a pas oublié l'Armadille, dont le nom fait aſſez connoître ce qu'il eſt. Il eſt de la groſſeur d'un Lapin ordinaire, quoique d'une figure fort differente. Son grouin, ſes pieds, & ſa queue reſſemblent à ceux du Cochon. Tout ſon corps eſt couvert d'une écaille dure & forte, laquelle ſe conformant à toutes les irrégularités de la ſtructure du corps, le met à couvert des inſultes des autres animaux, & n'empêche point ſon allure. Outre cette écaille il en a une autre en façon de mantille, & laquelle eſt unie à la premiere par une jointure. Il s'en ſert pour garantir ſa tête, moyennant quoi toutes les parties de ſon corps ſont en ſureté. Le dehors de ces écailles repréſente divers deſſeins en relief, de differentes couleurs foncées & claires, de maniere que ce qui lui ſert de défenſe lui ſert auſſi de parure. Les *Négres* & les *Indiens* ne font pas difficulté de manger la chair de cet animal, & la trouvent même excellente.

Les Singes de ce Pays ſont de diverſes eſpéces; les plus communs ſont une ſorte de Sapajou que les Habitans nomment *Micos*, & qui ſont les plus petits. Ils ne ſont pas plus gros qu'un Chat ordinaire. Leur peau eſt griſâtre. Ils ſont trop connus pour s'amuſer à les décrire. Les gros qui le ſont moins trouveront leur place ailleurs, & plus à propos quand nous parlerons de quelque lieu où ils ſont en très-grande quantité.

Les Oiſeaux de ce Climat chaud ſont de ſi differentes ſortes, qu'il n'eſt pas poſſible d'en donner une idée exacte. Les cris & les croaſſemens des uns confondus avec le chant des autres, ne permet pas de diſtinguer les ramages doux & agréables de ceux-ci d'avec le ton rude & diſcordant de


ceux-



ceux-là. Mais c'eſt une choſe admirable que l'équité avec laquelle la Nature répand ſes dons: car pour ne pas donner tout aux uns & rien aux autres, elle a paré des plus vives couleurs le plumage de ces Oiſeaux dont les croaſſemens ſont ſi deſagréables, & par une juſte compenſation elle a doué d'un chant mélodieux ceux dont le plumage n'a rien d'extraordinaire. Le *Guamayo* eſt une preuve de cette équité de la Nature. Les brillantes & vives couleurs de ſes plumes l'embelliſſent au point qu'il n'y a pas de Peintre qui puiſſe imiter un tel coloris. En revanche ſes croaſſemens ſont aigus & importuns, & cela lui eſt commun avec les autres Oiſeaux qui ont le bec courbé, fort, & la langue épaiſſe, comme les *Loros*, les *Cotorras* & les *Periquitos*. Tous ces Oiſeaux volent par troupe, & le tintamare qu'ils font en l'air s'entend de fort loin.

Toutes les ſingularités que l'on remarque dans les autres Oiſeaux ſemblent ſe rencontrer dans le bec de l'Oiſeau appellé communément dans ce Pays *Tulcan*, ou *Prêcheur*. Il eſt à peu près de la groſſeur d'un gros ramier; mais il a les jambes plus longues. Sa queue eſt courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune & autres couleurs qui font un fort bel effet ſur le brun obſcur qui domine. Il a la tête exceſſivement groſſe à proportion du corps; mais ſans cela il ne pourroit pas ſoutenir la difformité de ſon bec: car il a au-moins de ſa racine au bout ſix à huit pouces de long: la partie ſupérieure a dans ſa racine un pouce & demi ou deux de baſe, formant une figure triangulaire qui continue juſqu'au bout. Les ſuperficies latérales forment une eſpéce de boſſe ou d'élevation ſur la partie ſupérieure: la troiſiéme ſuperficie ſert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboite avec la ſupérieure dans toute ſa longueur, deſorte que les deux parties ſont parfaitement égales dans l'étendue, s'avancent en ſallie & diminuent inſenſiblement depuis leur racine juſqu'au bout. Là, leur diminution eſt ſi conſidérable qu'elle forme une pointe forte & aigue, comme celle d'un poignard. Sa langue a la forme d'une plume. Elle eſt rouge auſſi-bien que tout le dedans de ſa bouche. On voit raſſemblées en ſon bec les plus vives couleurs qui parent les plumes des autres Oiſeaux. Ordinairement il eſt jaune à ſa racine, ainſi qu'à la boſſe ou élevation, & cette couleur forme tout autour comme un ruban d'un demi pouce de large; tout le reſte eſt d'un beau pourpre foncé, excepté deux rayes d'un beau cramoiſi, à un pouce de diſtance l'une de l'autre vers la racine. Les lévres intérieures qui ſe touchent quand il a le bec fermé, ſont armées de dents qui forment deux machoires faites en maniere de ſcie. Le nom de *Prêcheur* qu'on donne à cet Oiſeau, vient de ce qu'étant perché au haut

d'un

d'un arbre pendant que les autres Oiſeaux dorment plus bas, il fait un bruit de ſa langue lequel reſſemble à des paroles mal-articulées, & il répand ce bruit à droite & à gauche, afin que les Oiſeaux de proye ne s'aviſent pas de vouloir profiter du ſommeil des autres pour les dévorer. Au-reſte ces Prêcheurs s'apprivoiſent avec tant de facilité que dans les maiſons où il y en a, ils courent parmi les perſonnes, & viennent quand on les appelle pour recevoir ce qu'on veut leur donner. Leur nourriture ordinaire ce ſont les fruits; ceux qui ſont apprivoiſés mangent auſſi d'autres choſes, & en général tout ce qu'on leur donne.

Ce ſeroit une trop vaſte entrepriſe que de vouloir décrire tous les autres Oiſeaux extraordinaires que ce Pays produit; mais je ne puis m'empêcher de dire un mot de ceux auxquels ils donnent le nom de *Gallinazos*, à cauſe de la reſſemblance qu'ils ont avec les poules. Cet Oiſeau eſt de la groſſeur d'un Paonneau, ſinon qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot juſqu'à la racine du bec il n'a point de plume. Cet eſpace eſt entouré d'une peau âpre, rude, & glanduleuſe, qui forme diverſes verrues & autres inégalités ſemblables. Les plumes dont il eſt couvert ſont noires ainſi que cette peau, mais communément d'un noir qui tire ſur le brun. Le bec eſt bien proportionné, fort & un peu courbe. Cet Oiſeau eſt familier dans la Ville, les toits des maiſons en ſont couverts; ce ſont eux qui les nettoient de toutes les immondices. Il eſt peu, ou point d'animal dont ils ne faſſent curée; & quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. La ſubtilité de leur odorat eſt telle que ſans autre guide ils vont à trois ou quatre lieues dans les endroits où il y a quelque charogne, qu'ils n'abandonnent que quand il n'en reſte plus que la carcaſſe. Si la Nature n'avoit pourvu ces Climats d'une ſi grande quantité d'Oiſeaux, ils ſeroient inhabitables à cauſe de la corruption que les continuelles chaleurs y cauſeroient, d'où naîtroit bientôt l'infection de l'air. Au commencement ils volent peſamment, mais enſuite ils s'élévent ſi haut qu'on les perd entiérement de vue. A terre ils marchent en ſautant avec une eſpéce de ſtupidité. Leurs jambes ſont dans une aſſez juſte proportion. Leurs pieds ont trois doigts par devant & un à côté, inclinant un peu par derriere. Les autres doigts qui forment le pied ſont tournés en dedans des deux jambes, de maniere que ceux d'un pied s'acrochant avec ceux de l'autre il ne leur eſt pas poſſible de marcher agilement, & ſont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt eſt terminé par une griſe ou ſerre, longue & forte, mais ſans diſproportion.

Quand les *Gallinazos* n'ont pas de charogne à manger, ils attaquent dans les

les champs les bêtes qui paissent, surtout s'ils sont pressés de la faim. S'ils rencontrent une bête un peu blessée sur le garot ou sur l'échine, ils se jettent dessus, la saisissent par cet endroit; & il ne sert de rien à ces pauvres animaux de se vautrer à terre, ni de vouloir les épouvanter par leurs cris, ils ne lâchent point prise, & à coups de bec ils agrandissent si bien la playe que l'animal devient enfin leur proye.

Il y a encore d'autres *Gallinazos* un peu plus gros que ceux-là, lesquels ne quittent jamais les champs. Leur tête & partie de leur cou sont blanches dans quelques-uns & rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Un peu au-dessus du commencement du jabot, ils ont un colier de plumes blanches. Ils ne sont pas moins carnaciers que les précédens. Dans le Pays on les appelle *Reyes* de *Gallinazos*, Roi des *Gallinazos*, probablement parce que le nombre en est petit, & qu'on a observé que quand l'un d'eux s'attache à une bête morte, les autres n'en approchent pas, jusqu'à ce qu'il en ait mangé les yeux par où il commence ordinairement, & qu'il se soit retiré.

Les Chauvessouris sont assez communes dans tout les Pays, mais la quantité prodigieuse qu'il y en a à *Carthagéne* les rend remarquables. En effet le nombre en est si grand, que lorsqu'elles commencent à voler après le coucher du Soleil, on en voit des nuées qui couvrent les rues de cette Ville. D'ailleurs ce sont d'adroites sangsues s'il en fut jamais, n'épargnant ni les hommes ni les bêtes. On en voit de fâcheux exemples: car comme les Habitans, à cause des grandes chaleurs, laissent les portes & les fenêtres des chambres où ils couchent, ouvertes, les chauvessouris y entrent, & si elles trouvent le pied de quelqu'un découvert elles le piquent à la veine plus subtilement que le plus habile Chirurgien, & sucent le sang qui en sort, & après qu'elles s'en sont rassasiées, elles s'en vont laissant toujours couler le sang. J'ai vu quelques personnes à qui pareil accident étoit arrivé, qui m'ont assuré elles-mêmes que pour peu qu'elles eussent tardé de se réveiller, elles auroient dormi pour toujours; car l'abondance de sang qui étoit sorti de leur veine, & dont le lit étoit déjà tout trempé, ne leur auroit pas laissé assez de force pour arrêter celui qui sortoit encore par l'ouverture. La raison pourquoi on ne sent pas la piqure, vient sans-doute de la subtilité du coup, & de l'air que les ailes de la chauvessouris agitent, & qui rafraîchissant le dormeur, le dispose encore plus à dormir, & en un mot l'empêche de sentir cette légere piqure. La même chose arrive à peu près aux chevaux, aux mules, &

aux] bourriques. Mais les animaux qui ont la peau dure & épaiſſe ne ſont point expoſés à cet inconvenient.

Nous allons maintenant traiter des Inſectes & des Reptiles, qui ne ſont pas une moindre preuve du pouvoir de la Nature. Il y en a un ſi grand nombre que les Habitans n'en ſont pas peu incommodés; leur vie n'eſt même pas en ſureté contre la morſure venimeuſe de quelques-uns: tels ſont les Serpens, les *Centpieds*, les *Macrans*, ou Scorpions, les Araignées, & une infinité d'autres de diverſes eſpéces, & dont les venins n'ont pas tous une égale violence.

Les plus venimeux & les plus communs de tous les Serpens ſont les Corales ou Serpens-à-Coral, les *Caſcabéles* ou Serpens à ſonnettes, & les Serpens-de-ſaule. Les premiers ſont longs de quatre à cinq pieds, ſur un pouce d'épaiſſeur. La peau de leur corps reſſemble à un Damier, étant mêlées de quarrés rouges, jaunes & verds, qui font un très-bel effet. Sa tête eſt platte & groſſe comme les viperes l'ont en *Europe*. Ses machoires ſont garnies de dents ou crochets, par le moyen deſquels il introduit ſon venin, dont l'effet eſt ſi promt que d'abord le corps s'enfle, & le ſang commence bientôt après à ſe corrompre dans tous les organes des ſens; juſqu'à ce qu'enfin les tuniques des veines ſe rompent à l'extrémité des doigts, le ſang jaillit dehors, & en peu tems le patient perd la vie.

Le Serpent à ſonnettes n'eſt ordinairement pas ſi grand que le précédent. Il n'a que deux ou trois piés de long. Ceux qui ont un demi pié de plus ſont fort rares. Sa couleur eſt un gris de fer, cendré & ondé. A l'extrémité de ſa queue eſt attachée ce qu'on appelle ſa *caſcabéle* ou ſonnette. Celle-ci reſſemble à la coſſe d'un pois de gravance après qu'elle eſt ſechée ſur la plante. Elle eſt diviſée de-même, & contient cinq à ſix oſſelets ronds comme des pois, avec leſquels, dès qu'il ſe remue, il rend un ſon pareil à celui de deux ou trois ſonnettes, d'où eſt venu le nom qu'on lui donne. Ainſi la Nature qui a donné au Serpent-à-coral cette diverſité de couleurs vives pour le faire appercevoir, a auſſi donné à celui-ci ce bruit qui annonce ſon approche, & ſans lequel il ne ſeroit guere poſſible de le diſtinguer de la terre où il rampe, vu qu'il eſt de la même couleur.

On donne le nom de Serpent-de-ſaule à une autre eſpéce de Couleuvre fort nombreuſe, qui reſſemble aſſez au bois de ſaule par ſa couleur; & comme elles ſont toujours colées aux branches de cet arbre elles ſemblent en faire partie. Leur piquure, quoique moins dangereuſe que cel-

le

le des autres eſt toujours mortelle, ſi on n'y apporte promptement le remède de quelque antidote. Il y a des ſpécifiques infaillibles qui ſont connus des Négres, des Mulâtres & des *Indiens*, qui vont ſouvent dans les Montagnes, & à qui on donne le ſurnom de *Curandores* *. Le meilleur reméde c'eſt la *Habilla*, dont nous avons déjà parlé.

Tous ces Serpens dont la piquure eſt ſi dangereuſe, ne font jamais de mal à perſonne s'ils ne ſont offenſés. D'ailleurs loin d'être agiles, ils ſont au-contraire très-pareſſeux & preſque défaillans, deſorte que s'ils piquent ou mordent, c'eſt lorſqu'on a marché deſſus, ou qu'on les a autrement provoqués: hors de-là on paſſeroit cent fois devant eux ſans qu'ils faſſent le moindre mouvement. Et ſi ce n'étoit la coutume qu'ils ont de ſe retirer pour ſe cacher dans les feuilles, on ne diſtingueroit pas s'ils ſont morts ou en vie.

Il y a peu de lieux en *Europe* où les *Cientopies*, ou *Centpieds* †, ne ſoient connus; mais ils le ſont bien davantage à *Carthagéne*, non ſeulement à cauſe du grand nombre qu'il y en a, mais auſſi à cauſe de leur monſtrueuſe groſſeur, & parce que pullulant beaucoup plus dans les maiſons qu'à la Campagne, on n'eſt pas ſans danger de leur part. Ils ſont ordinairement en longueur comme les deux tiers d'une aune: il y en a même qui ont près d'une aune de long ſur cinq à ſix pouces de large plus ou moins ſelon la longueur. Leur figure eſt preſque circulaire, toute la ſuperficie ſupérieure & latérale eſt couverte d'écailles dures couleur de muſc tirant ſur le rouge. Elles ont des jointures au moyen deſquelles elles ſe peuvent mouvoir de tous côtés. Cette eſpéce de toit eſt aſſez fort pour le défendre contre quelque coup que ce ſoit; & comme il n'eſt pas facile de les bleſſer par-là, il eſt néceſſaire de les frapper à la tête quand on veut les tuer. Ils ſont extrêmement agiles, & leur piquure eſt mortelle, mais quand on y remédie promtement il n'y a pas de danger pour la vie. On en eſt quitte pour ſouffrir en attendant que les remédes faſſent leur effet & détruiſent la malignité du poiſon.

Les Scorpions ne ſont pas moins communs que les *Centpieds*. Il y en a de diverſes ſortes; les uns noirs, les autres rouges, les autres bruns, & quelques-uns jaunes. Les premiers s'engendrent dans les bois ſecs & pourris, & les autres dans les coins des maiſons & dans les armoires.

Leur

* *Guériſſeurs.*

† C'eſt apparemment le même Inſecte que nous appellons en *François* *Cloporte* ou *Millepieds*, & que les *Grecs* nommoient *Polypodes*, Not. du Trad.

Leur grosseur est differente: les plus grands ont trois pouces de long, non compris la queue. Leur piquure est plus venimeuse dans les uns que dans les autres. Celle des noirs, selon l'opinion des habitans, est plus dangereuse que celle des autres, mais elle n'est pas mortelle quand on y remédie promptement. Celle des autres se réduit à causer la fiévre, à engourdir la paume des mains & la plante des pieds, le front, les oreilles, les narines, les lévres, à faire enfler la Langue, à troubler la vue, & l'on reste dans cet état une ou deux fois vingt-quatre heures, après quoi le venin commence à se dissiper, & le malade se rétablit entierement.

Les gens de ce Pays sont dans l'idée, que quand un Scorpion tombe dans l'eau il la purifie, & conséquemment ils en boivent sans scrupule. Ils sont si accoutumés à ces Insectes qu'ils n'en ont aucune crainte. Ils les prennent avec les doigts sans répugnance, les saisissant par la derniere vertébre de la queue pour n'en être point piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même & jouent ensuite avec eux. Nous avons observé qu'un Scorpion étant mis dans un vase de Cristal avec un peu de fumée de Tabac dedans, a une si grande aversion pour cette odeur, que dès qu'il la sent de si près, il devient comme enragé, se piquant la tête de son aiguillon jusqu'à ce qu'il se soit tué lui-même. Cette expérience répetée plusieurs fois m'a fait conclure que son venin produit sur son corps le même effet qu'il fait sur les autres.

Il y a encore un autre Insecte appellé communément *Caracol Soldado*, *Limaçon Soldat*, qui, depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des Limaçons ordinaires, de couleur blanchâtre, & tourné en spirale; mais depuis l'autre moitié du corps jusqu'à l'extrémité contraire il ressemble à une Ecrevisse, tant en grosseur que dans la disposition de ses pates. La couleur de cette partie du corps, laquelle est véritablement la principale, est blanche mêlée de gris; & la partie même a environ deux pouces de long sur un & demi de large, non compris la queue ni l'autre partie. Il n'a aucune coquille ni écaille, & tout son corps est flexible. Il a une industrie singuliere pour se garantir du mal qu'on pourroit lui faire, c'est de chercher une coquille de Limaçon proportionnée à sa grandeur, & de s'y fourrer dedans: quelquefois il marche avec cette coquille, d'autrefois il la laisse en quelque endroit, & va ensuite chercher à vivre: dès qu'il sent qu'on veut le prendre, il court vite vers le lieu où il a laissé la coquille. Il y rentre en commençant par la partie postérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée & qu'il puisse se défendre avec ses deux pates, dont il se sert pour mordre à la maniere des

écre-

écreviſſes. Sa morſure cauſe pendant 48 heures les mêmes accidens que la piquure du Scorpion. On a grand ſoin d'empêcher que le Patient ne boive de l'eau pendant qu'il reſſent les effets de ce venin; car on a remarqué, que de boire de l'eau dans ces circonſtances, cauſoit le *Paſme* * dont on rechape rarement.

Les Naturels du Pays racontent que quand cet animal a groſſi au point qu'il ne peut plus rentrer dans la coquille qui lui ſervoit de retraite, il va ſur le bord de la Mer en chercher une plus grande; que là il tue le limaçon dont la coquille lui convient davantage, & s'empare de l'habitation. Il pratique la même méthode à l'égard de la premiere coquille. Cette derniere particularité, & le déſir de voir la figure de cet animal nous engagea *Don George Juan* & moi à prier quelques perſonnes de nous en procurer un; ce qu'ayant obtenu, nous vérifiâmes tout ce que je viens de dire, à l'exception de la piquure dont nous ne jugeâmes pas à propos de faire l'expérience, & le tout ſe trouva exactement vrai.

Il y a encore diverſes autres ſortes d'Inſectes, qui pour être moins gros, n'en ſont pas moins dignes d'attention, vu les ſingularités qui les diſtinguent, & le plaiſir que cauſent aux yeux une quantité innombrable de Papillons, dont il ſera difficile de faire connoître la diverſité & les propriétés. Quoiqu'à la variété de leurs figures, du deſſein de leur travail, & de leurs couleurs on ſente leur diſſemblance, on ne peut néanmoins décider leſquels ſont les plus beaux & les plus agréables à la vue.

La beauté de ceux-ci étant compenſée par l'incommodité des autres, je ne ſai s'il ne vaudroit pas mieux ſe paſſer du plaiſir de voir les uns, que d'être tourmenté par les autres. Les Moſquites dont on voit des nuées, ſurtout dans les Savanes, & ſur les Mangliers †, ſont des plus incommodes. Les Savanes les attirent par la verdure qui y régne, & ils trouvent ſur les Mangliers la nourriture qui leur eſt propre. Il n'eſt pas beſoin d'autres obſtacles pour rendre impraticables les chemins par les Savanes.

Cet Inſecte eſt de pluſieurs eſpéces, mais on en peut compter quatre principales; ceux de la premiere ſont appellés *Zancudos*; ils ſont plus gros que les autres. Ceux de la ſeconde ſont les Moſquites proprement dits, lesquels ne different pas de ceux d'*Eſpagne*. Enſuite viennent les *Gégénes*, qui ſont fort petits & faits autrement. Ils reſſemblent à ces petits vers qui mangent le bled, & qu'on appelle *Palomita*. Ils ſont de la groſ-ſeur

* Le *Paſme* eſt une eſpéce d'étourdiſſement, de pamoiſon, ou convulſion.

† Ou Mangles. Les *François* appellent cet Arbre *Paletuvier*. Not. du Trad.

ſeur d'un grain de moutarde, & un peu cendrés. La quatriéme eſpéce comprend une ſorte de Cirons nommés les *Manteaux blancs*. Ils ſont ſi petits que l'on ſent la cuiſſon ardente que cauſe leur piquure, ſans qu'on apperçoive à peine ce qui l'a cauſée. La quantité qui s'en répand dans l'air donne occaſion d'obſerver qu'ils ſont blancs, & c'eſt de-là qu'ils ont pris leur nom. Ceux des deux premieres eſpéces ne manquent pas dans les maiſons. Leur piquure cauſe une groſſe tumeur, dont la cuiſſon ne ſe diſſipe que dans l'eſpace de deux heures. Ceux des deux dernieres eſpéces, que l'on voit très-communément dans les champs & dans les jardins, ne cauſent pas de tumeur en piquant, mais ils font reſſentir une demangeaiſon inſupportable. Ainſi l'ardeur du Soleil rend les jours longs & ennuyeux, & ces Inſectes incommodes ne rendent pas les nuits amuſantes. Pour s'en garantir pendant le ſommeil on a recours aux *Moſquiteros**; qui néanmoins ne ſont d'aucune reſſource contre les petits, à-moins que la toile ne fût ſi ſerrée, qu'ils ne puſſent pénétrer au-travers; mais en ce cas on s'expoſeroit à étouffer de chaleur & faute d'air.

L'Inſecte nommé à *Carthagéne Nigua*, & au *Pérou Pique*, eſt à peu près fait comme une puce, mais ſi petit qu'il eſt preſque imperceptible. Ses jambes n'ont pas les reſſorts des jambes des puces; ce qui n'eſt pas une petite faveur de la Providence; car ſi cet Inſecte avoit la faculté de ſauter, il n'y a corps vivant qui n'en fût rempli; & la quantité de cette engeance feroient périr les trois quarts des hommes dans les accidens qui pourroient leur arriver. Cet Inſecte eſt toujours dans la pouſſiere, & on le trouve plus abondamment dans les lieux malpropres. Il s'attache aux pieds, à la plante même, & aux doigts. Il perce ſi ſubtilement la peau, que les perſonnes auxquelles il s'attache, n'en ſentent rien. Quand il commence à s'étendre on s'en apperçoit, ſans pouvoir comprendre comment il eſt entré. Quand on le remarque, au commencement, il eſt aiſé de le tirer dehors; mais quand il n'auroit introduit que la tête, il faut ſacrifier la chair tout autour, vu qu'il ſe cramponne ſi fortement, qu'on rompt plutôt ce qui eſt dehors que de lui faire lâcher priſe. Quand on ne s'en apperçoit pas à tems, l'Inſecte perce ſans obſtacle la premiere peau, & ſe loge entre elle & l'épiderme. Là il ſuce le ſang, & ſe fait un nid d'une tunique déliée & blanche, ayant la figure d'une perle platte. Il ſe tapit dans l'un des deux côtés de cet eſpace, de maniere que la tête & les pieds ſont tournés vers la partie extérieure, pour la commodité de la nourriture, & la

* Sorte de rideaux de Canevas ou Gaze, en uſage dans toute l'*Amérique*. Not. du Trad.

la partie postérieure de son corps répond au côté intérieur de la tunique, afin qu'il puisse y déposer ses œufs. A mesure qu'il en pond davantage la petite perle s'élargit, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à avoir une ligne & demie, ou deux lignes de diamétre, ce qui arrive au bout de quatre à cinq jours. Alors il est tems de la tirer de-là, sans quoi elle créve d'elle-même, & répand une infinité de germes semblables à des lentes, d'où il se forme autant de *Niguas*, qui occupent tout le pied, où ils causent beaucoup de douleur, desorte qu'il est bien difficile de les en tirer; car quelquefois ils pénétrent jusqu'aux os; & la douleur, même après qu'on les a tirés, dure jusqu'à ce que la chair ait bouché les cavités qu'ils ont creusées & que la peau se soit refermée.

La méthode qu'on observe dans cette opération est longue & douloureuse. Elle consiste à séparer avec la pointe d'une aiguille, la chair qui touche à la membrane où résident les œufs de l'Insecte: or ces œufs sont si attachés à la chair, & à cette membrane, qu'il n'est pas aisé de faire cette opération sans crever la tunique qui les renferme, & sans causer de vives douleurs à celui à qui on la fait. Après avoir bien cerné de tous côtés & détaché jusqu'aux moindres racines qui l'attachoient aux membranes & aux muscles de cette partie, on fait sortir la petite perle en question, qui est plus ou moins grande, selon qu'elle y a demeuré plus ou moins. Si par hazard elle créve en la tirant, il faut encore plus d'attention à bien décharner & arracher toutes les racines, & surtout à ne pas laisser la principale *Nigua;* car avant que la playe fût guérie elle pondroit encore des œufs, & s'enfonceroit encore plus avant dans la chair, d'où par conséquent il seroit plus difficile de l'arracher.

On met dans le trou que laisse la perle de la *Nigua* un peu de cendre chaude de tabac mâché ou pulverisé. Dans les Pays chauds comme *Carthagéne*, il faut se garder pendant deux jours de se mouiller le pied. Sans cette attention on prend tout de suite le *Pasme*, maladie dangereuse, dont il est bien rare qu'on échappe. Peut-être que cette observation qu'on a apparemment faite dans quelques personnes, est devenue une régle générale pour tous ceux à qui on a tiré la *Nigua*.

Dans le moment que cet Insecte s'insinue on ne sent rien; mais le lendemain on sent une demangeaison ardente & beaucoup de douleur, plus néanmoins en quelques parties qu'en d'autres, & de même de l'opération. C'est ce qu'on remarque à l'égard des ongles, quand l'Insecte se trouve entre elles & la chair des orteils, ou à leur extrémité. On en est moins incommodé à la plante du pied ou autres endroits où la peau est plus grosse.

Il y a quelques animaux à qui cet Insecte fait une guerre opiniâtre, entre autres le *Cerdo*, qu'il attaque de telle maniere que quand il est mort on ne trouve aux pieds de devant & de derriere que les trous que cet Insecte y a laissés.

Tout petit qu'est cet Insecte, on le distingue en deux espéces, dont l'une est venimeuse & l'autre ne l'est pas. Celle-ci ressemble parfaitement aux puces quant à la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépose ses œufs, & est de la même couleur que les lendes. Elle ne fait d'autre effet que de causer la douleur, & l'incommodité ordinaire. L'autre espéce est jaunâtre, & le nid qu'elle se fait est un peu foncé & de couleur de cendre. L'effet qu'elle produit est plus extraordinaire; car se logeant à l'extrémité des orteils, elle cause inflammation aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aigues, qui ne finissent qu'après qu'on a tiré la *Nigua*. C'est tout le reméde qu'il faut, car immédiatement après l'enflure passe & la douleur cesse. Ces glandes affligées sont celles qui répondent au pied où réside la cause du mal. Je ne saurois trouver la véritable raison d'un effet si singulier. On prétend que c'est parce que l'Insecte pique de petits muscles qui descendent de ces glandes jusqu'au pied, & que ces muscles offensés par le venin de la *Nigua* le communiquent aux glandes, ce qui y cause inflammation & douleur. Tout ce que je puis assurer, c'est que je l'ai éprouvé plusieurs fois, & les premieres je fus dans une grande inquiétude, jusqu'à ce qu'ayant remarqué à diverses reprises, que tous ces effets cessoient aussitôt que la *Nigua* étoit dehors, je conclus qu'elle en étoit l'unique cause. La même chose arriva à tous les Membres de l'Académie des Sciences qui nous accompagnoient dans ce Voyage, & en particulier à Mr. *de Jussieu* Botaniste du Roi de *France*, lequel fut le premier à distinguer ces deux espéces après avoir passé à diverses fois par ces sortes d'accidens.

Mais si les hommes sont exposés aux morsures des Animaux & aux piquures des Insectes venimeux, les meubles des maisons, & généralement toutes les marchandises tissues, comme toiles de lin, étoffes de soye, d'or & d'argent, ont d'autres Insectes pour ennemis, lesquels ruïnent & détruisent tout excepté les métaux, qui résistent à leurs attaques. Le plus redoutable pour ces sortes d'effets est celui qu'on appelle dans le Pays *Comégen*, qui n'est qu'une espéce de tigne ou d'artuson, si vif, & si expéditif dans ses opérations, qu'en moins de rien il fait convertir en poussiere le ballot de marchandise où il se glisse; & sans en déranger la forme il la perce partout d'outre en outre avec tant de subtilité, qu'on ne s'apperçoit pas qu'il y ait touché,

ché, jusqu'à ce qu'en maniant cette marchandise, on voit qu'au-lieu d'étoffe ou de toile, on n'a que des retailles & de la poussiere. Il faut une attention extrême pour prévenir ces accidens en tout tems, mais surtout lors de l'arrivée des Gallions : car c'est alors que ce vers destructeur peut faire le plus de dommage, vu la quantité d'effets qu'on débarque pour les magazins & les boutiques. On a soin de placer les ballots sur des bancs élevés d'un tiers d'aune de-dessus terre, & dont les pieds sont enduits de goudron, qui est le seul préservatif qu'on ait pu trouver contre cette engeance ; car quoiqu'il perce le bois comme les marchandises, il n'approche pas de celui qui est goudronné. Cette précaution ne suffiroit pas pour éloigner le *Comégen* de ces précieux effets, si on n'avoit le secret de les éloigner des murailles, moyennant quoi il n'y a plus rien à craindre. Cet Insecte est si petit que l'œil a de la peine à le discerner ; mais son activité est telle qu'une nuit lui suffit pour détruire toutes les marchandises d'un magazin, s'il parvient à s'en rendre maître. Aussi est-il ordinaire que quand on court les risques du Commerce on spécifie à l'égard des marchandises qui vont à *Carthagéne*, & entre les pertes qui peuvent arriver dans cette Ville, celles que cause le *Comégen*. Mais ce qu'il y a de plus étonnant en tout cela, c'est que cet Insecte est si particulier à cette Ville, que *Portobélo*, ni ses environs, qui ont tant d'autres choses communes avec *Carthagéne*, loin d'être sujets à ce fléau ne connoissent pas même l'Insecte, qui l'emporte si fort sur la tigne & l'artuson pour la vivacité & l'activité. Ce que nous venons de dire suffira pour donner une idée de ce Pays autant qu'il convient à notre sujet. Car nous ne croyons pas devoir nous arrêter à ce que d'autres ont déjà rapporté, ni grossir cet Ouvrage de quantité d'observations déjà publiées, & que tout le monde sait. C'est pourquoi nous passerons à des objets plus intéressans, & à des particularités qui font éclater la puissance de l'Auteur de la Nature.

CHAPITRE VIII.

Où il est traité des denrées que produit le terroir de Carthagéne, *&* *de la nourriture des Habitans.*

QUoique le terroir de *Carthagéne* n'ait pas l'avantage de produire tous les fruits qui croissent en *Europe*, il ne laisse pas d'en produire d'autres qui les valent bien, & dont les Habitans se nourrissent. Il est

vrai que les *Européens* nouvellement arrivés ont de la peine à s'en accommoder, mais avec le tems ils s'y font si bien qu'ils en oublient les premiers.

Ce Climat est trop humide & trop chaud pour que l'Orge, le Froment & autres semblables grains y viennent bien: mais en revanche on y recueille quantité de Maïz & de Ris. Un boisseau de Maïz semé au labour en rend cent à la récolte. Ce Blé *Indien* sert non seulement à faire le *Bollo* *, qui tient lieu de pain dans toutes ces Contrées, mais aussi à engraisser les porcs & la volaille.

Le *Bollo* de Maïz n'a aucune ressemblance avec le pain de froment, ni pour la forme, ni pour la couleur, ni pour le goût. Il a la figure d'un gâteau; il est blanc, mais fade & insipide. La maniere de faire le *Bollo*, c'est de faire tremper le Maïz † & de l'écraser ensuite entre deux pierres; après quoi à force de le broyer & de le changer d'eau, on vient à bout d'en séparer la peau ou gousse qui l'enveloppoit. L'ayant bien nettoyé, on le paîtrit, & puis on recommence à le moudre comme auparavant. Ensuite on l'enveloppe dans des feuilles de Plane ou de *Vijahua*, qu'on met dans des pots pleins d'eau auprès du feu pour les cuire. Etant cuits on les retire de-là pour manger. Cette espéce de pain ne se conserve pas longtems, passé 24 heures il devient pâteux & n'est point du tout bon à manger. Dans les bonnes maisons on paîtrit le *Bollo* avec du lait, & il n'en est que meilleur; mais jamais on ne peut parvenir à le faire lever, parce que les liquides ne peuvent bien le pénétrer, & qu'il ne change jamais sa couleur naturelle; par conséquent il ne prend aucun goût étranger, & conserve toujours celui de la farine de Maïz.

Outre le *Bollo*, il y a d'autres espéces de pain dont les Négres font un grand usage: ils l'appellent *Cassave*. Ce pain est fait de racines de *Yuca*, de *Nagmes*, & de *Manioc*. La premiere chose qu'ils font, c'est de dépouiller ces racines de leur premiere peau, & ensuite de les grager sur une grage ou rape de cuivre de quinze à dix-huit pouces de longueur. Leur substance se trouvant réduite en une farine semblable à la grosse sciure est jettée dans de l'eau pour en ôter un suc âcre & fort qui est un vrai poison. On change souvent l'eau pour filtrer cette farine & enlever ce suc malin; après quoi on la fait secher & on la paîtrit en façon de foüasse ou de gâteau rond de deux piés de long, & d'environ autant de diamétre,

* Sorte de gâteau ou de petits pains.

† Le Maïz ou Mahis est le même grain qu'on nomme quelquefois *Mil*, & quelquefois *Blé de Turquie*. Not. du Trad.

tre, sur quatre lignes d'épaisseur. Il les font cuire dans de petits fours sur de grandes plaques de cuivre, ou sur une espéce de brique. C'est une nourriture fort substantieuse, mais fade. Elle se conserve longtems sans se corrompre. On y trouve au bout de deux mois le même goût que le premier jour, excepté qu'elle se durcit.

Quoique le *Bollo* & la *Cassave* soient le principal aliment des Habitans, ils ne laissent pas de se régaler de pain de froment: mais comme il faut que la farine en vienne d'*Espagne*, on peut croire qu'il n'est pas à bon marché. Il n'y a guere que les *Européens* établis à *Carthagéne* & quelques *Créoles* qui en mangent en prenant le Cacao, ou en mangeant des confitures au caramel, qui est la seule occasion où ils ne peuvent s'en passer. Dans tous leurs autres repas la coutume a jetté parmi eux dès le berceau de si profondes racines, qu'ils ne balancent pas de préférer le *Bollo* au pain de froment, & de manger du miel avec la *Cassave*.

Ils font encore d'autres pâtisseries de la farine de Maïz, & en composent divers mets, aussi bons pour la santé que le *Bollo* qui ne fait jamais mal à ceux qui y sont accoutumés.

Outre les racines dont nous venons de parler, le terroir produit beaucoup de *Camotes*, qui ressemblent fort aux Patates de *Malaga* pour le goût; mais d'une figure un peu différente, car elles sont presque rondes & leur superficie rabotteuse. Ils en font des conserves, & s'en servent comme de légumes dans leurs ragoûts. Néanmoins comme cette racine y est fort commune, ils n'en tirent pas tout l'avantage qu'ils pourroient; il y a apparence que s'ils l'employoient dans la *Cassave*, elle auroit meilleur goût qu'étant faite de racines fades de soi-même.

Les Cannes de sucre sont en si grande abondance dans ce Pays-là, que le miel y perd de son prix. Un partie du jus de ces cannes est convertie en eau de vie pour le mieux débiter. Au-reste elles croissent si promtement qu'on les peut couper deux fois par an, & leur verdure variée égaye les campagnes.

Il y a aussi beaucoup de Cotoniers, dont les uns sont plantés & cultivés, & ce sont les meilleurs; les autres sont produits par la fertilité naturelle de la terre. Le Coton des uns & des autres étant filé sert à faire toute sorte d'ouvrages tissus, dont les Négres des *Haciendas* & les *Indiens* s'habillent.

Le *Cacaotier* croît en abondance sur les bords de la Riviere de la *Madelaine*, & en d'autres lieux convenables à cet arbre. Le Cacaotier de *Carthagéne* est le plus estimé, tant parce que le fruit en est plus gros que celui

celui des *Caraques*, de *Maracaybo* & de *Guayaquil*, que parce qu'il eſt plus huileux. Le Cacao de *Carthagéne* eſt peu connu en *Eſpagne*; celui qu'on y envoye, eſt par maniere de préſens. Comme il a plus de réputation que le Cacao des autres lieux, il ſe conſume presque tout dans le diſtrict de cette Ville, & dans quelques autres endroits des *Indes*, où il s'en fait un grand débit: ce qui eſt cauſe qu'on en apporte des *Caraques* dans l'intérieur du diſtrict de *Carthagéne* pour ſupléer à celui de la *Madelaine* qu'on envoye ailleurs. Il n'eſt même pas mal de mêler celui-là avec celui-ci, afin que le Chocolat ſoit moins huileux qu'il ne l'eſt quand il n'eſt fait que du Cacao de la *Madelaine*. Pour diſtinguer celui-ci des autres on le vend par *milliers* dans *Carthagéne*, chaque *millier* du poids de quatre livres. Celui des *Caraques* ſe vend par boiſſeau de 110 livres, & celui de *Maracaybo* de 96.

Ce fruit eſt le tréſor le plus ſûr dont la Nature ait pu gratifier ce terroir, mais il n'eſt pas le ſeul: on y voit encore quantité d'autres Arbres & Plantes, qui portent d'autres fruits non moins utiles ni moins agréables, & qui ſont une preuve éternelle de ſa fertilité. On eſt ravi d'étonnement en voyant ces arbres produire, en toute ſaiſon, des fruits dont les uns ſont ſemblables à ceux d'*Eſpagne*, & les autres particuliers au Pays: ceux-là cultivés, & ceux-ci ſans autre culture que la diſpoſition naturelle du Climat.

Ceux qui reſſemblent aux fruits d'*Eſpagne*, ſont les Melons, les *Anguries* *, qu'on nomme dans le Pays *Patilles*, les Raiſins de treille, les Oranges, les Nefles, les Dates. Les Raiſins n'ont pas ſi bon goût que ceux d'*Eſpagne*; mais les Nefles y ſont beaucoup plus délicates, & ſi douces qu'elles en ſont un peu fades. Les autres n'ont point de différence remarquable, mais leur ſaveur parvient à un grand point de perfection.

Parmi ceux qui ſont particuliers au Pays, la Pomme-de-Pin mérite le premier rang. On la nomme communément la *Reine des Fruits*, tant à cauſe de ſa beauté que de ſon odeur & de ſon bon goût. Les autres ſont les *Papayes*, les *Guanabanes*, les *Gouyaves*, les *Sapotes*, les *Maméis*, les *Platanes*, les *Cocos*, & quantité d'autres qu'il ſeroit ennuyeux de rapporter. Il ſuffira de dire que ce ſont-là les principaux.

La *Pomme-de-Pin* ou *Pigna* †, que les *Eſpagnols* nommerent ainſi à cauſe de la reſſemblance que ce fruit a avec ce qu'on nomme Pomme-de-Pin en *Europe*, naît d'une Plante qui reſſemble beaucoup à l'Aloés, excepté que les feuilles de celle-là ne ſont pas ſi grandes que celles de l'Aloés, ni ſi épais-

* Sorte de Melons d'eau.

† On la nomme plus ordinairement *Ananas*.

épaiſſes. Elles s'étendent toutes preſqu'horizontalement près de terre, jusqu'à ce qu'à meſure qu'elles diminuent elles ſe déployent moins. La hauteur de la Plante ne paſſe guere trois piés. Elle ſe termine par une eſpéce de fleur de Lys en maniere de couronne, & d'un cramoiſi éblouiſſant. Du centre de cette fleur on voit ſortir la *Pigna*, de la groſſeur d'une noix au commencement, & à meſure qu'elle croît, la fleur perd l'éclat de ſa couleur, & ſes feuilles s'élargiſſent pour faire place au fruit, & lui ſervir de baſe & d'ornement. Au haut de la *Pigna* même eſt une autre fleur en forme de couronne, dont les feuilles reſſemblent à celles de la Plante, & ſont d'un verd fort vif. Cette fleur croît avec le fruit, jusqu'à ce que l'une & l'autre ſoient parvenues à leur dernier degré d'accroiſſement; jusques-là elles different peu pour la couleur. Dès que le fruit ceſſe de croître, il commence à mûrir, & à changer ſa couleur verte en une couleur de paille claire. A meſure que la couleur devient plus pâle le fruit répand une odeur ſi ſuave qu'il n'eſt pas difficile de le trouver, quoiqu'il ſoit couvert de pluſieurs branches. Pendant qu'il croît il ſe garnit d'épines médiocrement fortes, qui partent de toutes les extrémités des côtes qui forment ſon écorce. Mais à meſure qu'il mûrit ces épines ſe deſſéchent, & perdent leur conſiſtance, comme ſi elles craignoient de nuire à celui qui doit cueillir le fruit. Toutes les ſingularités qu'on obſerve dans cette production de la Nature, ne ſont pas un petit motif d'admirer la ſageſſe du Créateur, pour peu qu'on les conſidere avec attention. En effet la fleur qui ſert de couronne à la *Pigna* pendant qu'elle croît dans les Forêts, devient une nouvelle Plante étant ſemée, tandis que celle qui lui a ſervi de tige ſe deſſéche auſſitôt que l'on coupe le fruit, comme pour marquer qu'elle n'eſt plus bonne à rien. Outre la Plante que le rejetton de la *Pigna* peut produire, les racines continuent à en pouſſer de nouvelles, ce qui achéve d'en multiplier l'eſpéce.

La *Pigna* conſerve toujours ſon agréable odeur, après avoir été ſéparée de la Plante, jusqu'à ce qu'après un aſſez long eſpace elle commence à ſe pourrir. L'odeur qu'elle répand eſt ſi conſidérable, que non ſeulement on s'en apperçoit dans la chambre où eſt le fruit, mais que même elle pénétre dans les appartemens voiſins. La *Pigna* a cinq à ſept pouces de longueur, ſur trois à quatre de diamétre à ſa baſe, d'où elle va en diminuant jusqu'à l'extrémité oppoſée. Pour la manger on la péle, & on la coupe en rouëlles. Elle eſt ſi pleine de ſuc qu'en la mâchant elle ſe réduit toute en ſubſtance liquide. Elle a un goût de douceur, mêlé d'acide fort agréable. Son écorce infuſée dans de l'eau, après avoir fermenté, fait une boiſ-

ſon fort rafraîchiſſante & fort bonne, qui conſerve toujours les propriétés du fruit.

Tous les autres fruits de ce terroir ſont auſſi eſtimables que celui-là dans leur eſpéce. Quelques-uns ont le même avantage de répandre une odeur agréable comme la *Gouayave*, qui eſt outre cela pectorale & aſtringente.

Les Fruits les plus communs & les plus abondans de tous ſont les *Planes* ou *Platanes*, ſi connus en *Europe*, ſinon pour la figure & le goût, du-moins quant au nom. Il y en a de trois eſpéces, les *Bananes*, qui ſont les plus gros & qui ont environ un pied de long. Il s'en fait une grande conſommation, car outre qu'on les mange en guiſe de pain, on les met encore à toutes les ſauces. Le noyau en eſt dur & la chair auſſi, mais elle n'eſt point malfaiſante. La ſeconde eſpéce eſt les *Dominicos*, qui ne ſont ni ſi longs ni ſi gros que les *Bananes*, mais qui ſont d'un goût ſupérieur. On les mange comme les premiers.

Les *Guinéos* ſont la troiſiéme eſpéce, plus petits que les précédens; mais de beaucoup meilleur goût, quoique moins convenables à la ſanté, au dire des gens du Pays, qui prétendent qu'ils échaufent beaucoup. Leur longueur eſt d'ordinaire de quatre pouces. Quand ils ſont murs, leur écorce eſt jaunâtre, plus luiſante & plus unie que celle des autres, & leur noyau eſt auſſi bon & auſſi délicat que la chair. Les gens du Pays ont coutume de boire de l'eau après avoir mangé de ce fruit: mais les équipages des Vaiſſeaux d'*Europe*, gens qui ménagent peu leur ſanté, & qui boivent de l'eau-de-vie avec tout ce qu'ils mangent, ne manquent pas, en uſant de ce fruit, d'en boire avec le même excès qu'ils ont accoutumé en toute autre occaſion, d'où réſultent en partie les maladies dont ils ſont accablés dans ce Pays, & les morts ſubites, qui à la vérité ont un peu étonné ceux qui ſe portoient bien, ſans leur inſpirer néanmoins la pratique de la ſobriété. Selon que nous l'avons éprouvé, ce n'eſt pas la qualité de l'eau-de-vie qui fait le mal, c'eſt la quantité. En effet quelques perſonnes de notre compagnie eſſayerent de boire modérément de cette liqueur après avoir mangé de ce fruit; ils réitérerent pluſieurs fois cette épreuve, & ne s'en trouverent pas plus mal. Entre pluſieurs manieres d'apprêter les *Guinéos*, celle qui nous a paru une des meilleures, c'eſt de les faire rôtir dans leur écorce ſur de la braiſe, & de les mettre enſuite dans un peu d'eau-de-vie & de ſucre pour les faire renfler. C'eſt ainſi qu'on en ſervoit tous les jours à notre table, & les *Créoles* mêmes les trouvoient très-bons.

Les *Papayes* ont ſix à huit pouces de long, & reſſemblent aux limons. Elles ſont plus groſſes à un bout qu'à l'autre. Leur écorce reſte toujours

verte. Leur chair eſt blanche, pleine de jus, un peu filaſſeuſe & d'un goût acide, ſans être piquant. C'eſt un Arbre qui produit ce fruit, & non pas une Plante, comme celle qui produit la Pomme-de-pin & le *Platane*. Ceux dont nous allons parler croîſſent auſſi ſur des arbres.

La *Guanabane* reſſemble beaucoup au melon, ſinon que ſon écorce eſt plus liſſe, & verdâtre. Sa chair eſt un peu jaune, comme celle de certains melons, & leur reſſemble aſſez pour le goût; mais ce qui met de la différence entre ces deux fruits, c'eſt que la *Guanabane* a une odeur un peu rebutante. Le pepin qu'elle renferme, eſt rond, obſcur, luiſant, & a environ deux lignes de diamétre. Il eſt compoſé d'une petite peau fort mince & tranſparente, & d'une moëlle un peu ferme & pleine de jus. L'odeur de cette ſemence eſt plus forte que celle du fruit, & incomparablement plus fade. Ceux du Pays prétendent qu'en mangeant cette ſemence on n'a rien à craindre du fruit, qui, ſelon eux, eſt peſant & indigeſte: mais quoique la ſemence n'ait point mauvais goût, elle rebute & affadit par ſon odeur.

Les *Sapotes* ſont ronds, d'environ deux pouces de circonférence. L'écorce en eſt fort mince & ſe détache facilement du fruit. Elle eſt brunâtre, nuancée de rouge. La chair eſt de couleur de feu, peu vineuſe, s'attachant au palais, fibreuſe & ſolide. Ce n'eſt pas un fruit délicat, mais il a aſſez bon goût. Elle renferme deux ou trois pepins & même davantage, leſquels ſont durs & oblongs.

Quant à la couleur les *Mamëis* ne different des *Sapotes*, que parce qu'ils ſont d'un brun plus clair. D'ailleurs leur écorce ne ſe ſépare pas ſi aiſément de la chair, à moins qu'on ne la péle avec un couteau. Ce fruit reſſemble beaucoup au Brugnon. Il a ſeulement une couleur un peu plus vive, la chair un peu plus ferme, & un peu moins de jus. Le noyau eſt proportionné à la groſſeur du fruit, lequel a entre trois à quatre pouces de diamétre, de figure preſque circulaire, mais irréguliere. Le noyau a un pouce & demi de long ſur un de large en ſon milieu, rond dans cette partie quoique long dans le total. Sa ſuperficie extérieure eſt liſſe, de couleur brunâtre, excepté d'un côté où elle eſt traverſée verticalement par une bande blanchâtre en façon de côte de melon; & cette bande n'a ni la dureté ni le poli du reſte de l'écorce du noyau, qui ſemble être couvert en cet endroit, & un peu raboteux.

Le *Coco* eſt un fruit fort commun & peu eſtimé. Tout l'uſage qu'on en fait, c'eſt d'en boire le ſuc, pendant qu'il eſt en lait, & avant qu'il commence à ſe cailler. Alors il eſt plein d'une liqueur blanchâtre, auſſi liqui-

de que l'eau naturelle, de très-bon goût & rafraîchissante. L'écale qui couvre la Noix de *Coco* est verte en dehors & blanche en dedans, pleine de fibres qui la traversent en long & qui ont de la consistance. On la sépare facilement avec un couteau. Le *Coco* est aussi blanchâtre, quand il est à ce point dont nous avons parlé, & est d'ailleurs assez tendre; mais à-mesure que sa chair prend de la consistance & qu'elle devient plus ferme, elle change la couleur verte de son écale en jaune. Celle-ci séche aussitôt que le dedans est parvenu à sa perfection ou maturité; & elle prend alors une couleur brune, devient filasseuse & si serrée qu'on a de la peine à l'ouvrir, & à la séparer du *Coco* auquel sont unis quelques fibres de l'écale. De la chair de ces *Cocos* on tire un lait comme celui d'amande, & on se sert de celui-là plutôt que de celui-ci pour apprêter le ris.

Bien que les Limons soient rares dans cette Ville, s'entend ceux qu'on voit ordinairement en *Europe*, & que l'on cueille en si grande abondance en quelques Contrées d'*Espagne*, il y en a une si grande quantité d'une autre espéce qu'ils appellent *Sutiles* ou *Seutiles*, que sans soin ni culture les campagnes sont couvertes des arbres qui les produisent. Le fruit & l'arbre sont beaucoup plus petits que ceux d'*Espagne*. Ce dernier n'a pas plus de huit ou dix pieds de haut, ce qui fait à peu près trois aunes. Dès le pied ou peu au-dessous il se divise en diverses branches, qui en s'étendant forment une houpe fort agréable; ses feuilles, d'ailleurs semblables à celles des Citroniers, sont plus petites & fort lisses. Le fruit n'est pas plus gros qu'un œuf ordinaire, l'écorce en est fort déliée & fort fine. Il contient plus de jus à proportion de sa grosseur que les Citrons d'*Europe*, & il est infiniment plus acide & plus piquant, ce qui fait aussi que les Médecins d'*Europe* ne le croient pas bon pour la santé, quoiqu'on s'y accoutume dans le Pays sans scrupule. On l'employe dans toutes les sauces, sans qu'on s'apperçoive d'aucun mauvais effet. Une chose particuliere qu'on remarque en cette Ville à l'égard de ces Limons, c'est que les Habitans ayent cette idée, qu'il ne faut mettre la viande près du feu que trois quarts d'heure, ou une heure avant le repas. Suivant cette opinion ils ne mettent jamais de l'eau au pot avec la viande sans y exprimer en même tems le jus de trois ou quatre de ces Limons plus ou moins, selon la quantité de viande; par ce moyen la viande s'amollit & se cuit si bien, qu'elle est en état d'être servie au bout de ce court espace. Ces gens-là sont si accoutumés à cette facilité d'apprêter leurs viandes, qu'ils se moquent des *Européens*, qui employent toute une matinée pour faire une chose qui leur coute si peu de tems.

Les

Les Tamarins ne ſont rien moins que rares dans les campagnes de *Carthagène*. C'eſt un grand arbre, fort toufu. Ses feuilles ſont d'un verd foncé. Il pouſſe des coſſes de médiocre grandeur, & plattes, au dedans deſquelles eſt une moëlle de couleur brune, mielleuſe & filaſſeuſe. Ils donnent à ces coſſes le même nom qu'à l'arbre. Au milieu de la coſſe eſt un pepin, ou noyau dur aplati par les bords, & de ſix à huit lignes de long, ſur deux ou trois de large. Le goût en eſt aigredoux, mais l'acide y domine. On ne s'en ſert que pour le diſſoudre dans de l'eau dont on fait une boiſſon qui rafraîchit le ſang; mais il en faut boire modérément, & rarement, parce que ſon acide & ſa qualité froide affoibliſſent & gâtent l'eſtomac.

Un autre fruit qu'ils appellent *Mani* eſt fort différent de celui-là, car il eſt exceſſivement chaud, & par-là même fort malſain dans un pareil Climat. Ce fruit reſſemble aux pignons. Il le font rôtir pour le manger, ou ils le confiſſent.

Les fruits que le terroir ne produit pas ſont, outre le Froment, l'Orge & ſemblables grains dont nous avons déjà parlé, les Raiſins de Vigne, les Amandes, les Olives, & par conſéquent ils ne recueillent ni Vins, ni Huiles, ni Raiſins, qui ſont des Marchandiſes qu'il faut qu'ils tirent d'*Europe*, & qui pour cette raiſon ſont rares & cheres; & il y a même des tems où elles manquent abſolument. Quand cela arrive à l'égard du vin, c'eſt un grand mal pour la ſanté de bien des gens; car ceux qui ne boivent point d'eau-de-vie à leurs repas ordinaires, étant accoutumés à boire du vin, ce qui comprend preſque tous les Habitans excepté les Négres, la privation de cette liqueur cauſe une révolution dans leur tempérament. Leur eſtomac n'ayant plus la même activité pour la digeſtion ſe dérange & s'affoiblit, d'où naiſſent enſuite des maladies épidémiques qui affligent toute la Ville. C'eſt le cas où elle ſe trouvoit à notre arrivée. Le vin y étoit alors ſi rare qu'on n'y diſoit la Meſſe que dans une ſeule Egliſe.

Quand l'Huile manque, on ne s'en apperçoit gueres, vu qu'ils apprêtent tous leurs mêts chair ou poiſſon avec le ſaindoux ou graiſſe de Cochon, dont ils ont grande abondance, deſorte qu'ils en employent une partie à faire du ſavon, qui eſt fort bon, & point cher pour le Pays. Ils font des chandelles de ſuif pour éclairer la nuit. Ainſi le ſeul uſage qu'ils faſſent de l'huile c'eſt dans les ſalades.

On peut juger avec quelle profuſion les tables ſont ſervies dans un Pays qui abonde en viandes, fruits & poiſſons. Je parle des maiſons de diſtinction

où l'on ſe pique de vivre ſomptueuſement. La plupart des mêts accommodés à la maniere du Pays ne different pas peu de ceux d'*Eſpagne*. Cependant ils en ſavent apprêter quelques-uns ſi délicatement, qu'elles ne ſont pas moins agréables aux Etrangers qu'à ceux du Pays même qui ſont les plus accoutumés à s'en régaler. L'*Agi-aco* eſt un de leurs mêts favoris, & il eſt rare qu'il manque à une table; il eſt composé de divers ingrédiens qui ſuffiroient pour en faire un excellent ragoût. Il y entre de la friture de Porc, des Oiſeaux, des Platanes, de la pâte de Maïz, & autres ingrédiens auxquels on ajoûte le *Piment*, ou *Agi*, comme ils l'appellent, pour y donner le haut-goût.

Les Habitans de *Carthagéne* font réglément deux repas par jour, & un troiſiéme plus léger. Le premier ſe fait le matin & conſiſte en quelque friture, & pâtiſſerie feuilletée faite de pâte de Maïz, ou autres choſes ſemblables, qui ſont ſuivies du chocolat. Le ſecond ſe fait à midi avec plus d'apparat; & le troiſiéme eſt le repas du ſoir, qui n'eſt proprement qu'une colation conſiſtant en confitures & chocolat. Quoique pluſieurs familles ſoupent formellement comme on fait en *Europe*, ils ne laiſſent pas de dire communément, que les ſoupés ſont pernicieux à *Carthagéne*: mais pour nous, nous ne remarquâmes rien de ſemblable, & en tout cas le mal ſera dans l'excès & non dans la choſe même.

CHAPITRE IX.

Du Commerce de Carthagéne *après l'arrivée des Gallions, & autres Vaiſſeaux venans d'*Eſpagne. *Du Commerce qu'elle fait des Marchandiſes & Fruits de ſon cru avec les autres Contrées des* Indes.

La Baye de *Carthagéne* des *Indes* eſt la premiere échelle où ſe rendent les Gallions qui viennent d'*Eſpagne*, & par conſéquent elle jouit des prémices du Commerce par les ventes qui s'y font. Ces ventes, quoique dépouillées des formalités qu'on obſerve à la Foire de *Portobélo*, ne laiſſent pas d'être conſidérables. Les Négocians des Provinces intérieures, comme *Santa-Fé*, *Popayan*, & *Quito*, y apportent leurs fonds propres & ceux qu'on leur a confiés *por Encomienda*, c'eſt-à-dire, *pour des Commiſſions*, leſquels fonds ils employent à des marchandiſes, & à des proviſions. Les deux premieres Provinces, *Santa-Fé* & *Popayan*, ne peuvent recevoir les unes ni les autres que par la voye de *Carthagéne*. C'eſt pour-

pourquoi les Marchands partent de ces Provinces & viennent dans cette Ville avec de l'argent & de l'or monnoyé, en lingots & en poudre, & avec des Emeraudes, qui sont les pierreries les plus estimées de ces Pays, dans lesquels, outre les Mines d'Argent qu'on exploite à *Santa-Fé*, & qui s'augmentent tous les jours par de nouvelles découvertes, il y en a d'autres qui produisent les plus belles Emeraudes qu'on puisse voir. A la vérité ces Pierreries ont beaucoup perdu de leur prix en *Europe* & surtout en *Espagne*, où l'on n'en fait plus grand cas; ce qui a fait diminuer le salaire des Ouvriers & déchoir ce Commerce, qui étoit autrefois fort considérable. Les unes & les autres produisent beaucoup d'or que l'on tire à *Choco*, & qui paye le quint au Roi dans le Bureau établi en cette Capitale.

Ce Commerce fut défendu pendant quelques années aux pressantes sollicitations des Négocians de *Lima*, qui se plaignirent qu'ils recevoient un grand préjudice de ce que les Marchandises d'*Europe* passant de *Quito* dans le *Pérou*, les Marchands de ce Royaume s'en fournissoient par cette voye, pendant qu'eux Négocians de *Lima* étoient occupés à faire leurs achats aux Foires de *Panama* & de *Portobélo*, & trouvoient à leur retour le prix des Marchandises fort baissé, ce qui leur causoit des pertes infinies. On eut alors égard à leurs représentations. Mais dans la suite on fit réflexion que de défendre aux Marchands de *Quito* & autres, l'achat des Marchandises à *Carthagéne* aussitôt que les Gallions arrivent, c'étoit leur causer un retardement très-onéreux & préjudiable. C'est pourquoi il fut décidé, pour contenter les uns sans préjudicier aux autres, que du moment qu'on publieroit dans ces Provinces l'arrivée des Gallions à *Carthagéne*, tout Commerce de Marchandises d'*Europe* cesseroit entre *Quito* & *Lima*, & que les bornes des deux Audiences seroient celles du Commerce de chacune; c'est-à-dire, que celui de *Quito* ne s'étendroit pas au-delà de la lisiere du *Corrégiment* ou Senechaussée de *Loja* & de *Zamore*, qui appartiennent à l'Audience Royale de *Quito*; & que *Piura*, qui est un *Corrégiment* de l'Audience de *Lima*, seroit le terme du Commerce de cette Capitale du *Pérou*. Par cet expédient on parvint au but que l'on se proposoit. Ce réglement fut exécuté pour la premiere fois en 1730 à l'arrivée de l'Escadre commandée par le Lieutenant-Général *Don Manuel Lopez Pintado*, que le Roi avoit chargé de rétablir le Commerce de *Carthagéne*, s'il trouvoit que le nouveau réglement remplît les deux objets qui l'avoient occasionné, & qu'on ne pût trouver aucun expédient plus commode pour accommoder les parties; mais celui-là fut seul employé, & l'on trouva que non seulement il remplissoit l'objet principal, mais aussi qu'il procuroit un autre

avan-

avantage, puisque pendant le séjour que les Gallions font à *Carthagéne*, les *Cargadores* * n'y restent pas sans rien faire, & trouvent bien à se dédommager des fraix qu'ils y font, par les ventes de leurs marchandises.

Pendant que la défense subsistoit les Marchands de *Carthagéne* étoient ou obligés de profiter de la Flottille du *Pérou* pour descendre par *Guayaquil* à *Panama*, ou d'attendre, pour faire leurs emplettes, que la Foire étant finie, les Gallions revinssent à *Carthagéne*, ce qui les réduisoit à acheter le rebut des autres. La premiere voye ne leur étoit pas moins préjudiciable, puisqu'avant d'arriver à *Guayaquil*, pour joindre la Flottille du *Pérou*, il leur faloit traverser toute la jurisdiction de *Santa-Fé*, & faire par terre, avec l'argent destiné aux emplettes, un voyage de plus quatre cens lieues, & autant en revenant avec leurs marchandises; ce qui les constituoit en des fraix immenses. Enfin les avaries † inévitables dans un voyage de si long cours, où il falloit traverser des Rivieres & des Montagnes, & exposer leurs marchandises à mille accidens, rendoient cette voye si impraticable, qu'il ne leur restoit d'autre ressource que dans les Gallions qui revenoient de la Foire, au hazard encore de n'en rapporter rien, ou dumoins trop peu de chose pour pouvoir satisfaire à toutes leurs emplettes; sans compter que les Marchands des Provinces intérieures venant à *Carthagéne* pour faire des achats, risquoient de n'y pas trouver de quoi se pourvoir, & de s'en retourner avec leur argent sans avoir fait autre chose que des fraix: autant d'inconvéniens qui ont fait abolir la défense, & régler les choses sur le pied avantageux où elles sont.

A l'occasion de la petite Foire, qu'il me soit permis d'appeller ainsi le Commerce qui se fait à *Carthagéne*, on voit quantité de boutiques pleines de marchandises, dont le profit est en partie pour les *Espagnols* venus sur les Gallions & recommandés aux *Cargadores* ou Associés avec eux, & l'autre partie pour les Marchands de la Ville. Les *Cargadores* favorisent ceux-là en leur livrant la marchandise, pour cultiver leur nouvelle pratique, & ceux-ci en qualité d'anciens chalands. Ils fournissent les boutiques des uns & des autres à mesure qu'ils vendent, & les assortissent de tout ce qu'il faut. Pendant ce tems-là tout le monde gagne. Les uns donnent des chambres & des boutiques à louage: les autres font les ouvrages qu'on leur commande, chacun selon sa profession: & d'autres enfin profitent du travail de leurs Négres & Négresses Esclaves, dont le salaire est d'autant plus fort qu'il y a plus d'ouvrage à faire. L'argent circule alors de tous

* Ceux qui ont chargé des Marchandises d'*Europe* pour les *Indes*.

† Dommages qu'un Marchand souffre dans son Commerce.

tous côtés, & chacun en a sa part; de maniere que tous ont, non seulement de quoi acheter pour se vêtir jusqu'à l'arrivée d'une autre Escadre, mais aussi quelque chose de reste. Aussi voit-on dans ces occasions des Esclaves acheter leur liberté de l'argent qu'ils ont amassé après avoir payé leurs journées à leurs Maîtres, & acheté ce qui leur étoit nécessaire.

Ces avantages s'étendent jusqu'aux Villages, aux *Estancias*, & aux plus misérables *Chacares* de cette jurisdiction; par la raison que l'abord des Etrangers augmente la consommation des denrées, & les renchérit, ce qui est avantageux pour ceux dont la condition est de les cultiver & de les vendre.

Tout ce fracas de Commerce ne dure qu'autant que les Gallions séjournent dans la Baye. Après leur départ tout rentre dans le silence & dans sa premiere tranquillité. Les Citoyens appellent cela, *le tems mort*. Le Commerce particulier que la Ville de *Carthagéne* fait dans ce tems mort avec les Peuples des autres Gouvernemens, est si peu de chose, qu'il ne mérite pas qu'on y fasse attention. La meilleure partie de ce Commerce se fait par quelques Balandres, qui viennent de la *Trinité*, de la *Havane*, de *St. Domingue* chargées de Tabac en corde & en poudre & de Sucre, & qui après s'en être défaits s'en retournent avec une Cargaison de Cacao de la *Madelaine*, des Vases de terre, du Ris, & d'autres marchandises semblables qui sont rares dans ces Iles. Mais souvent on est des deux ou trois mois sans voir un de ces Bâtimens. Il en est de-même à l'égard de ceux qui vont de *Carthagéne* à *Nicaragua*, la *Vera-Cruz*, *Honduras* & autres lieux. Ils vont un peu plus souvent à *Portobélo*, à *Chayre*, ou à *Santa Marta*. La raison de la foiblesse de ce Commerce est que presque tous ces lieux sont pourvus des mêmes denrées, & par conséquent on n'a pas occasion de trafiquer avec eux.

Ce qui soutient *Carthagéne en tiempo muerto*, ou *au tems mort*, ce sont les Bourgades de sa jurisdiction, d'où l'on y apporte tout ce qui est nécessaire à la nourriture & à l'entretien de ses Habitans, comme *Maïz*, *Ris*, *Coton*, *Cochons* en vie, *Tabou*, *Platanes*, *Oiseaux*, *Cassave*, *Sucre*, *Miel* & *Cacao*. La plus grande partie de ces denrées est apportée dans des Canots, & des *Champanes*, sorte de Batteaux propres à naviguer sur les Rivieres. Les premiers côtoyent toujours le rivage de la Mer, & les seconds viennent par la Riviere de la *Madelaine*, ou par celle de *Sinu*. En échange de ces denrées ils se chargent de quelques Marchandises pour des habillemens dont les boutiques & les magazins des Négocians sont pourvues par les Gallions, quelquefois par quelque prise

faite sur la côte par quelque Corsaire *Espagnol*, ou par des Bâtimens particuliers armés par les Habitans.

Tout ce qui est pour manger ne paye aucun droit au Roi. Chacun tue dans sa maison les Cochons qu'il croit pouvoir vendre ce jour-là; car la chair de cet animal ne se mange point salée à *Carthagéne*, & les chaleurs ne permettent pas de la garder longtems fraîche. Les denrées qu'on apporte d'*Espagne* sont l'Eau-de-vie, le Vin, l'Huile, les Amandes & les Raisins secs, qui payent des droits d'entrée, & se vendent ensuite librement. Ceux qui les débitent en détail, sont obligés de payer l'*Alcavale* * pour leur échope & boutiques.

Outre ces Marchandises qui font aller ce petit Commerce intérieur, il y a un Bureau des Finances du Roi pour l'*Assiento* des Négres Esclaves que les Vaisseaux apportent dans cette Ville, où ils restent comme en dépôt, jusqu'à ce qu'on les fasse passer dans les Provinces intérieures pour y être vendus à ceux qui en ont besoin pour travailler aux *Haciendas*; car généralement on employe les Négres à cette sorte d'ouvrage. L'*Assiento* fait un objet pour le Commerce de *Carthagéne*, mais un objet peu considérable. Les Bureaux des Finances Royales établis dans cette Ville ne produisent pas assez pour l'entretien du Gouverneur, de la Garnison, & des autres Officiers du Roi; on y suplée par les Bureaux de *Santa Fé* & de *Quito*, au moyen de quoi on trouve les sommes nécessaires pour le payement de ces personnes, & pour l'entretien des Fortifications, de l'Artillerie, & autres dépenses nécessaires à la sureté de cette Place.

* Impôt sur les Marchandises, & autres Effets.



LIVRE

LIVRE SECOND.

Voyage de *Carthagéne* au Royaume de *Tierra Firme*, & à la Ville de *Portobélo.*

CHAPITRE I.

Départ de Carthagéne *pour* Portobélo. *Vents alisés ou généraux qui régnent sur ces côtes. Avis sur les courans & sur le tems qu'ils arrivent.*

DEs que le Vaisseau *François* eut achevé de faire ses provisions, & qu'il se trouva prêt à remettre à la voile, nous passâmes sur son bord avec notre bagage le 24. de *Novembre* de la même année 1735, & le jour suivant 25. nous levâmes l'ancre. Aprés quatre jours de navigation, c'est-à-dire, le 29. du même mois à 5½. du soir notre Vaisseau donna fond par 18. brasses d'eau à l'entrée du Port de *Portobélo;* le Château de *Todofierro* étant au Nord-Est par les 4 deg. Nord & la pointe Méridionale du Port à l'Est ¼ N. E. la Longitude entre *Carthagéne* & *Punta de Nave* fut trouvée de 4 deg. 24 min.

Nous avions couru par O. N. O. & O. quart N. O. jusqu'à ce qu'on observa que le Vaisseau étoit par les 11 deg. de Latitude; alors nous portâmes à l'Ouest, mais nous trouvant par les 3. deg. 10 min. de longitude. Depuis la détermination de *Carthagéne*, nous revirâmes au Sud-Ouest & Sud quart Sud-Ouest, & continuant par ce rumb, nous découvrîmes le 29. à 5½. du matin *Punta de Nave*, que nous laissâmes toujours au Sud, étant obligés de faire des bordées pour entrer dans le Port.

Nous eûmes des vents frais durant la traversée, les deux premiers jours par Nord quart Nord-Est, & les autres jours par Nord-Est jusqu'au moment que nous découvrîmes la Terre; pendant tout ce tems la Mer fut un peu mâle ou agitée; mais dès que nous eûmes découvert *Punta de Nave*, le vent tomba, & nous n'eûmes plus qu'un vent de terre qui nous empêchoit d'aborder, ce qui fut cause que le Vaisseau ne put entrer ce jour-là au Port. Le jour suivant 30. il fut toujours contraire, desorte qu'on fut obligé d'employer les rames & la touée pour avancer, & par ce moyen nous entrâmes dans le Port, d'où nous débarquâmes tous avec nos Bagages & les Instrumens nécessaires pour commencer nos obser-

vations. C'eſt ici le lieu de parler des Vents qui régnent dans cette traverſée & ſur cette côte comme ſur celle de *Carthagène*, c'eſt ce que je vais faire dans les paragrafes ſuivans.

Il régne deux ſortes de Vents aliſés ſur ces côtes, les uns appellés *Briſes*, les autres *Vendavales*. Les premiers ſouflent par le Nord-Eſt, & les autres par Oueſt-Sud & Oueſt-Sud-Oueſt. Ceux-là commencent à ſe faire ſentir au milieu de *Novembre*, quoiqu'ils ne ſoient bien réglés qu'au commencement ou au milieu de *Décembre*, qui eſt ce qu'on appelle en ce Pays-là l'Eté. Ils continuent dans leur plus grande force & ſans varier juſqu'au milieu de *Mai*. Alors ils ceſſent, & ceux-ci leur ſuccédent, avec cette obſervation, que les *Vendavales* ne ſe font ſentir que juſqu'à la hauteur de 12. ou 12. & ½. deg. de Latitude; car au-delà de cette diſtance les *Briſes* régnent conſtamment, & fraîchiſſent quelquefois plus, quelquefois moins, ſe tournant tantôt à l'Eſt & tantôt au Nord.

Pendant que les *Vandavales* durent, il ſurvient de gros tems mêlés de pluye, mais cela n'eſt pas de durée; & dès qu'il ceſſe le calme ſuccéde pour quelque tems, peu à peu le vent ſe léve, ſur-tout lorſqu'on eſt près de terre, où il eſt plus régulier. La même choſe arrive à la fin d'*Octobre* & au commencement de *Novembre*, les vents n'étant pas alors encore bien réglés, ni bien établis.

Pendant que les *Briſes* régnent, les Courans portent depuis 12. juſqu'à 12. & ½. deg. par l'Oueſt, mais d'ordinaire avec moins de force dans les conjonctions * de la Lune que dans ſes oppoſitions. Communément au-delà de cette hauteur ils portent au Nord-Oueſt, ce qui pourtant ne doit s'entendre qu'avec reſtriction; car près de quelques Iles, & de quelques Baſſes, leur cours eſt irrégulier, parce qu'ils entrent quelquefois dans la Mer par le canal de leurs lits, quelquefois elles ſont pouſſées dehors par la rencontre d'autres, & tout cela provient des différens tours & détours qu'elles font, & de la diſpoſition des côtes. C'eſt pourquoi dans tous ces courans il eſt néceſſaire de naviguer avec précaution, & de ne pas ſe fier entiérement aux notices générales; car bien qu'elles ſoient fondées ſur l'expérience des Pilotes pratiques qui ont fait ces trajets ſur toute ſorte de Bâtimens grands & petits, pendant vingt & trente ans, & qui par conſéquent devroient être parfaitement inſtruits ſur ce ſujet, il eſt toujours certain que cette expérience eſt inſuffi-

La *Conjonction* eſt le premier aſpect d'un Aſtre. Tous les mois la Lune eſt en conjonction avec le Soleil. N. D. T.

suffisante, puisque les Pilotes avouent eux-mêmes qu'il y a des endroits où les Courans sont fort irréguliers, tels que ceux dont nous avons parlé.

Quand les *Brises* commencent à foiblir, ce qui arrive dans le mois d'*Avril*, les courans portent à l'Est jusqu'à 8, 10, & 12 lieues de distance de la côte, & se maintiennent dans un cours égal tant que durent les *Vendavales*. Pour éviter cet inconvénient & celui des vents contraires qui souflent de terre dans cette saison dans le trajet de *Carthagéne* à *Portobélo*, il n'y a qu'à naviguer par les 12 ou 13 degrés, ou même davantage selon l'occasion, moyennant quoi les Navires n'ont rien à craindre, & l'on est assuré du succès du trajet.

Pendant que les *Brises* sont dans leur force, les eaux entrent avec impétuosité dans le Golphe de *Darien*, & au-contraire pendant les *Vendavales* sortent au-dehors. La raison de ce second changement vient, de ce que quantité de Fleuves grossis par les pluyes ordinaires dans cette saison, en se déchargeant dans ce Golphe, refoulent ses eaux & les font regorger par la force de leurs courans & par l'accroissement de leurs eaux; mais pendant les *Brises* le tribut qu'ils apportent au Golphe étant peu considérable, rien n'empêche qu'ils n'entrent dans ce même Golphe, & qu'ils ne continuent à sortir par les sinuosités des côtes.

CHAPITRE II.

Description de la Ville de Saint Philippe de Portobélo.

LA Ville de *Saint Philippe de Portobélo* est située, selon nos observations, par les 9 degr. 34 min. 35 sec. de Latitude Boréale, & par les 277 degr. 50 min. de Longitude, selon les observations du *P. Feuillée*, en prenant pour premier Méridien celui de *Paris*, ou à 296 degr. 41 min. en prenant celui du *Pic de Téneriffe*. Le Port de *Portobélo* fut découvert en 1502. le 2. *Novembre*, par l'Amiral *Christofle Colomb*, qui le trouva si bon & si commode qu'il le nomma *Beauport*, ou *Portobélo*. Continuant ses découvertes il arriva à celui qu'il nomma de *Bastimentos*, où fut depuis fondée en 1510 par *Diego de Niqueza* la Ville de *Nombre de Dios*, ainsi appellée parce que le Commandant en abordant dit à ses gens qu'il falloit s'établir-là au *Nom de Dieu*, ce qui fut exécuté. Il arriva quelques incidens qui retarderent les progrès de cette fondation: les *Indiens* de *Darien* ruinerent cette Ville naissante; il falut la repeupler de nouveau quel-

ques années après. Elle se maintint jusqu'en 1584. que le Roi *Philippe II.* ordonna qu'on l'abandonnât, & que les Habitans allassent peupler *Portobélo.* Ce qui fut exécuté par *Don Inigo de la Mota Fernandez*, Président de *Panama.* On considéra dans ce changement, que le Port de *Portobélo* étoit meilleur que l'autre, & qu'il paroissoit mieux situé pour le Commerce. *Portobélo* fut saccagé par *Jean Morgan*, fameux Pirate qui infesta ces Mers-là. Il se contenta de la piller, & en partit sans détruire une seule maison.

La Ville de *Portobélo* est située en forme de croissant sur le penchant d'une Montagne qni environne le Port. La plupart des maisons y sont de bois, quelques-unes ont le premier étage de pierrre & de chaux, & le reste de bois. Elles sont en tout environ au nombre de 130. presque toutes fort grandes & fort logeables.

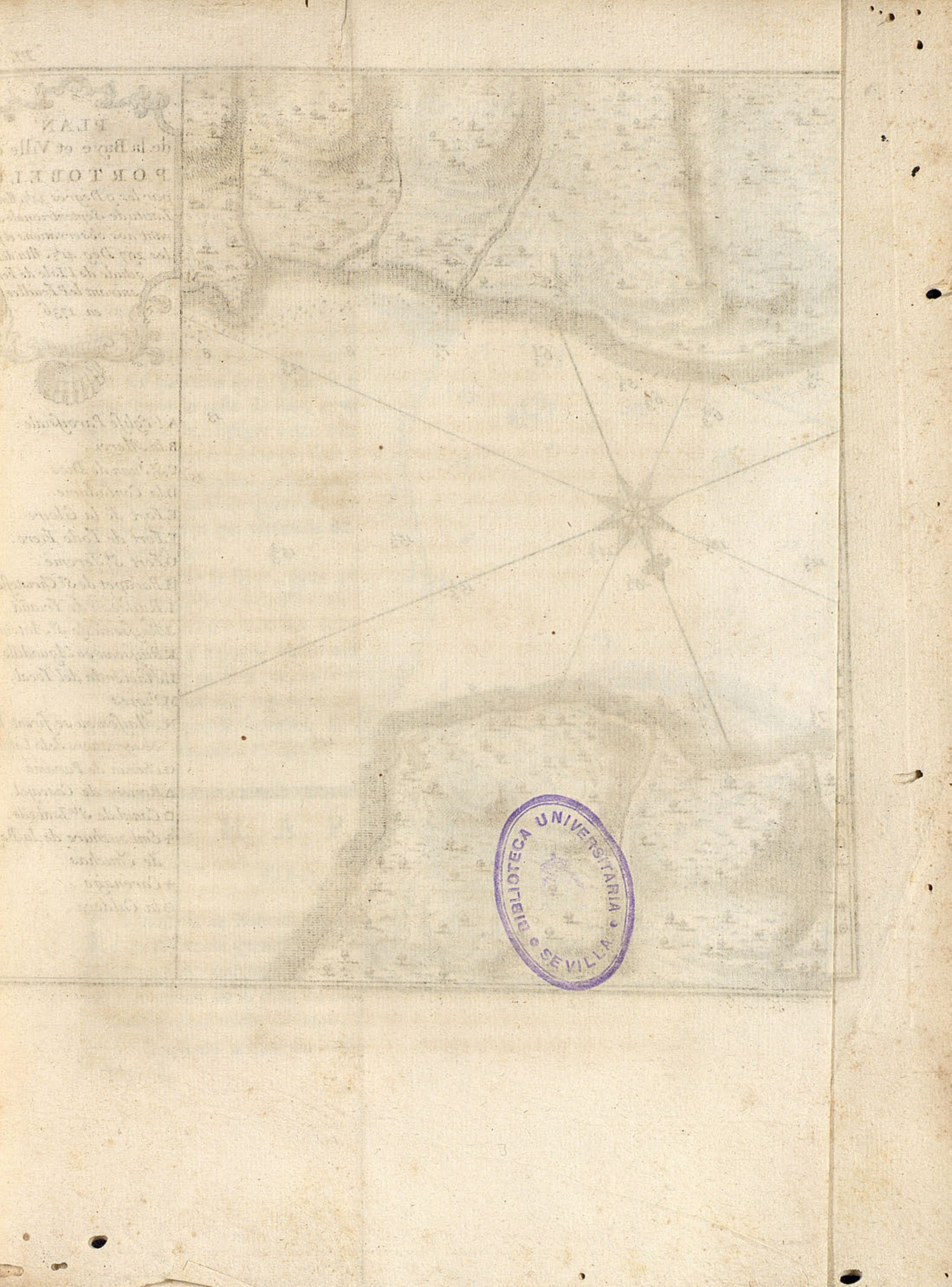
Cette Ville a un Gouverneur avec titre de Lieutenant-Général, parce qu'il est Lieutenant du Président de *Panama*, & qu'il est pourvu par le Roi sans aucun tems limité. C'est toujours à un Militaire que l'on donne cet emploi, vu qu'il a sous ses ordres les Commandans des Forts qui défendent le Port, & dont les emplois sont à vie.

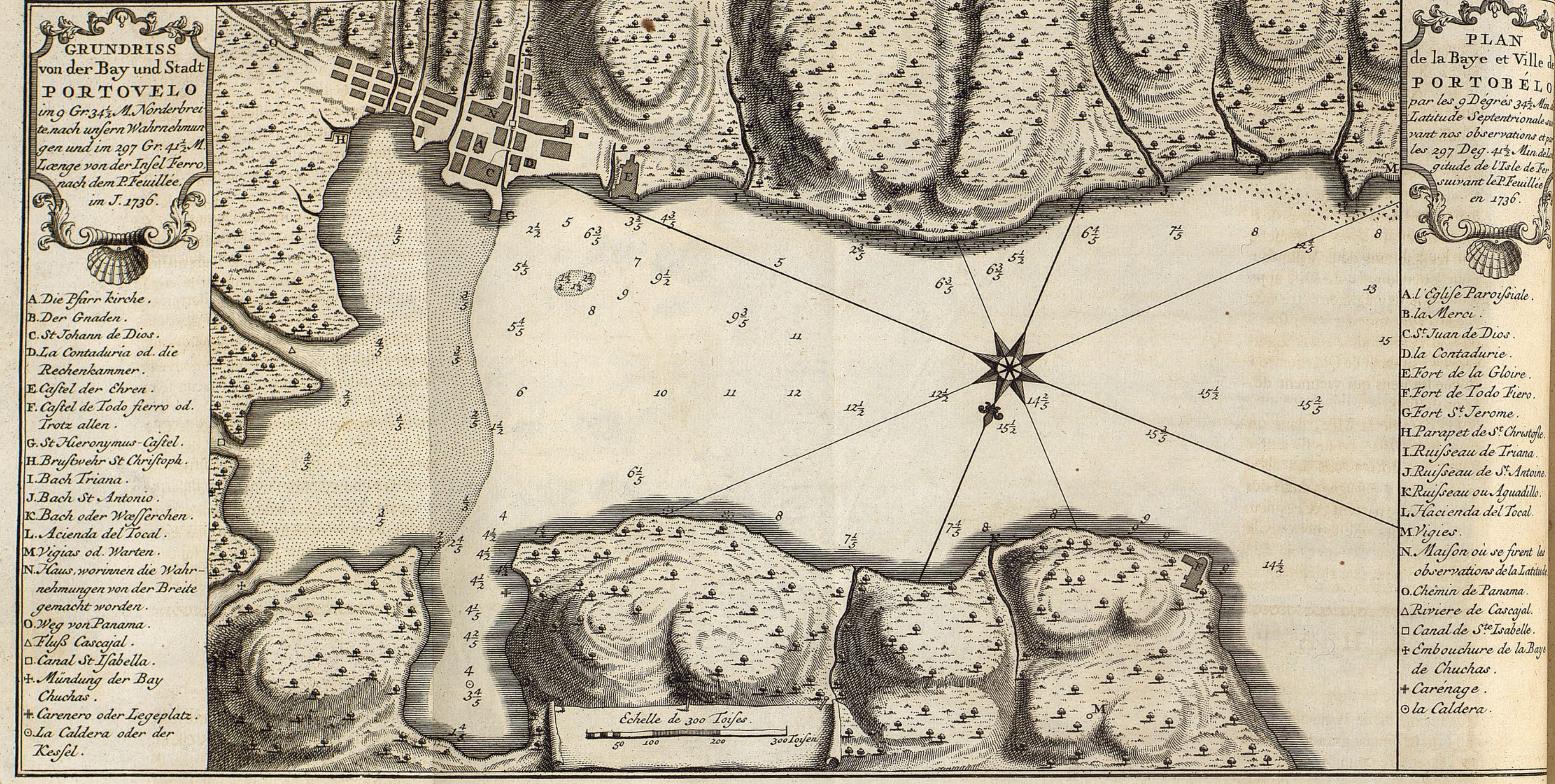
Toutes les maisons ensemble ne forment qu'une rue principale qui suit la figure du Port, avec quelques ruelles pour traverser du penchant de la Montagne à la plage. Il y a deux places fort spacieuses; l'une vis-à-vis le Bureau des Finances du Roi, qui est un Edifice bâti à chaux & à pierres, lequel touche au Mole où se font les débarquemens. L'autre place est près de la Cathédrale, qui est une Eglise bâtie des mêmes matériaux que le Bureau des Finances. Elle est grande & assez ornée pour la petitesse du lieu. Elle est desservie par un Vicaire & quelques autres Prêtres natifs du Pays.

Outre cette Paroisse il y a encore deux autres Eglises, l'une de *Nuestra Segnora de la Merced*, qui est un Couvent des P. P. de *la Merci*; & l'autre s'appelle *San Juan de Dios.* Celle-ci doit être un Hôpital, mais elle n'en a que le titre, & au fond ce n'est rien moins que cela. L'Eglise de *la Merci* est de pierre, mais fort délabrée & pauvre, de-même que le Couvent qui tombe en ruïne, & dont les Religieux ne pouvant y habiter commodément vivent répandus en diverses maisons particulieres.

L'Eglise de *San Juan de Dios* est un petit bâtiment qui ressemble à un Oratoire. Elle n'est pas en meilleur état que *Notre Dame de la Merci.* Toute la Communauté consiste en un Prieur, un Chapelain & un autre Religieux, & quelquefois moins. Ainsi le logement de la Communauté

est




GRUNDRISS
von der Bay und Stadt
PORTOVELO
im 9 Gr. 34½ M. Norderbreite, nach unsern Wahrnehmungen und im 297 Gr. 41½ M. Længe von der Insel Ferro, nach dem P. Feuillée, im J. 1736.
A. Die Pfarr kirche.
B. Der Gnaden.
C. St Johann de Dios.
D. La Contaduria od. die Rechenkammer.
E. Castel der Ehren.
F. Castel de Todo fierro od. Trotz allen.
G. St Hieronymus-Castel.
H. Brustwehr St Christoph.
I. Bach Triana.
J. Bach St Antonio.
K. Bach oder Wæsserchen.
L. Acienda del Tocal.
M. Vigias od. Warten.
N. Haus, worinnen die Wahrnehmungen von der Breite gemacht worden.
O. Weg von Panama.
△ Fluß Cascajal.
□ Canal St Isabella.
✝ Mündung der Bay Chuchas.
✝ Carenero oder Legeplatz.
⊙ La Caldera oder der Kessel.
Echelle de 300 Toises.
50 100 200 300 Toises
PLAN
de la Baye et Ville de
PORTOBÉLO
par les 9 Dégrés 34½ Min. de Latitude Septentrionale suivant nos observations et par les 297 Deg. 41½ Min. de Longitude de l'Isle de Fer suivant le P. Feuillée en 1736.
A. l'Eglise Paroissiale.
B. la Merci.
C. St Juan de Dios.
D. la Contadurie.
E. Fort de la Gloire.
F. Fort de Todo Fiero.
G. Fort St Jerome.
H. Parapet de St Christofle.
I. Ruisseau de Triana.
J. Ruisseau de St Antoine.
K. Ruisseau ou Aguadillo.
L. Hacienda del Tocal.
M. Vigies.
N. Maison où se firent les observations de la Latitude.
O. Chémin de Panama.
△ Riviere de Cascajal.
□ Canal de Ste Isabelle.
✝ Embouchure de la Baye de Chuchas.
✝ Carénage.
⊙ la Caldera.

eſt fort petit, puiſque proprement il n'y a point de Communauté. On n'y reçoit de malades que ceux qui peuvent payer le traitement de leurs maladies, & le reſte de leur entretien. D'où il ſuit qu'il n'eſt d'aucune utilité aux pauvres de la Ville, il ſert ſeulement de couvert aux malades des Vaiſſeaux de Guerre d'*Europe;* les Chirurgiens des Vaiſſeaux les traitent de leurs maladies, & les Vaiſſeaux pourvoyent à leurs beſoins.

En avançant vers l'Eſt à l'un des bouts de la Ville par où l'on va à *Panama*, on trouve un Quartier nommé *la Petite Guinée*, parce que c'eſt-là que demeurent tous les Négres & toutes les Négreſſes eſclaves & libres. Ce Quartier eſt toujours extrêmement peuplé dans le tems des Gallions, parce que les habitans de la Ville ſe retirent dans quelque coin de leurs maiſons pour louer le reſte de leurs appartemens aux *Européens*, aimant mieux ſe gêner que de négliger cette occaſion de faire quelque profit. Les Mulâtres & autres pauvres gens qui ſont obligés alors de déloger, vont demeurer dans la *Petite Guinée*, & ſe logent comme ils peuvent dans les baraques déja conſtruites dans ce Quartier, ou dans celles qu'on y conſtruit de nouveau, & que les gens qui viennent de *Panama* aident à conſtruire, chacun ſelon ſa profeſſion.

Du côté de la Mer, dans un terrain ſpacieux entre la Ville & le Château de *la Gloire*, on dreſſe auſſi des baraques pour y loger les gens de mer, qui de leur côté y font des échopes, où ils étalent toute ſorte de denrées & de fruits d'*Eſpagne:* mais dès que la Foire eſt finie, tout cela diſparoît, les Vaiſſeaux partent, & ces lieux auparavant peuplés redeviennent déſerts.

Nous fîmes une expérience avec le Barométre dans un lieu plus élevé d'une toiſe que la ſuperficie de la Mer, & la hauteur du *Mercure* fut trouvée de 27 pouces $11\frac{1}{2}$ lignes.

CHAPITRE III.

Deſcription du Port de Portobélo.

LE nom de ce Port en fait aſſez connoître les avantages pour toute ſorte de Bâtimens grands & petits; & quoique l'entrée en ſoit large, elle eſt aſſez bien défendue par le Château ou Fort de *Saint Philippe* de *Todo Fierro*, ſitué à la pointe de la côte du Nord, qui forme l'entrée. Cette entrée n'a qu'environ 600 toiſes de large, c'eſt-à-dire, un peu moins d'un quart de lieue. D'ailleurs la côte du Sud eſt dangereuſe à cauſe des pointes & des ro-

rochers qui y ſont à fleur d'eau, deſorte que pour les éviter il faut dériver vers le Nord où il y a plus de fond, quoiqu'à tout prendre la véritable entrée ſoit par le milieu du Canal, où l'on trouve toujours quinze ou du-moins dix braſſes d'eau fond de vaſe & de craye mêlé de ſable.

A la côte qui forme le Port au Sud & vis-à-vis de la Rade étoit un autre Fort ſpacieux nommé *Saint Jaques de la gloire*. A l'Eſt de ce Fort, à la diſtance d'environ cent toiſes, la Ville commence, ayant devant ſoi une pointe de terre qui s'avance dans le Port. Sur cette avance étoit un petit Fort nommé le Fort de *St. Jérôme*, qui ne ſe trouvoit qu'à dix toiſes des maiſons. Tous ces Forts furent démolis par l'Amiral *Vernon*, qui à la tête d'une nombreuſe Armée navale ſe rendit maître de ce Port en 1740, l'ayant trouvé ſi dépourvu de tout, que la plus grande partie de l'Artillerie, ſurtout celle du Château de *Todo Fierro*, étoit démontée faute d'affuts; les Munitions de guerre en petite quantité, & en partie gâtées; la Garniſon foible, puiſqu'elle n'étoit pas même complette ſur le pied qu'elle doit être en tems de Paix. Le Gouverneur de la Ville *Don Bernardo Gutierrez de Bocanegra* étoit abſent, & ſe trouvoit à *Panama*, où il ſe juſtifioit de quelques accuſations intentées contre lui avant le ſiége. L'Armée *Angloiſe* ne trouvant de cette maniere aucune réſiſtance, n'eut pas de peine à réuſſir, & la Ville ſe rendit par capitulation. Les ennemis avoient beſoin de tout ce concours de circonſtances avantageuſes pour ſe rendre maîtres de *Portobelo*.

Le mouillage des Vaiſſeaux de guerre & des autres gros Navires, eſt au Nord-Oüëſt du Château de *la gloire*, ce qui eſt à peu près le milieu du Port. Les petits Bâtimens pouvant raſer de plus près la terre, s'avancent davantage, mais il faut qu'ils prennent garde de ne pas toucher à un banc de ſable à 150 toiſes du Fort, ou Pointe de *St. Jérôme*, à l'Oüëſt quart Nord-Oüëſt, où il n'y a que deux ou même qu'une braſſe & demie d'eau.

Au Nord-Oüëſt de la Ville eſt un petit Golphe, nommé la *Caldera*, où l'on trouve quatre braſſes & demie d'eau. C'eſt un endroit fort propre à la caréne, pourvu qu'on apporte tout ce qu'il faut pour cela: outre le fond dont nous venons de parler ce Golphe eſt à l'abri de tout vent. Pour y entrer il faut ranger la côte vers l'Oüëſt & paſſer environ par le tiers de la bouche de l'entrée, où l'on trouve cinq braſſes d'eau, tandis qu'on n'en trouve que deux ou trois pieds au tiers de la même entrée à l'Eſt. Après que les Vaiſſeaux ſont entrés, ils peuvent s'affourcher Eſt & Oüëſt avec quatre cables dans un petit baſſin que forme la *Caldera* vers l'Oüëſt; car ils doivent toujours s'approcher de ce côté-là.

Au

Au Nord-Eſt de la Ville eſt l'embouchure de la Riviere de *Caſcajal*. On n'y peut faire d'eau douce qu'à un quart de lieue au-deſſus; & l'on y rencontre quelquefois des Caymans, qui ſont une eſpéce de Lézards monſtrueux.

Les Marées ne ſont point régulieres dans ces Parages; & à cet égard, comme à celui des Vents, ce Port ne differe point de celui de *Carthagéne*, excepté qu'ici les Navires ne peuvent entrer qu'à la toue, vu qu'ils ont toujours le vent contraire, ou un grand calme.

En conſéquence de pluſieurs obſervations que nous fîmes tant par l'Etoile polaire que par l'*Azimuth* du Soleil *, nous trouvâmes que l'aiguille varioit dans ce Port de 8 deg. 40 min. au Nord-Eſt.

Parmi les Montagnes qui environnent tout le Port de *Portobélo*, à commencer à la pointe du Fort de *Todo Fierro* bâti à demi côte de la premiere jusqu'à celle qui eſt à l'autre bout oppoſé, il y en a une entre autres qui eſt remarquable, tant à cauſe de ſa hauteur, que parce qu'elle eſt le Thermométre de la Ville, annonçant le tems qu'il doit faire. Cette Montagne, appellée *Monte Capiro*, donne d'un côté ſur le chemin qui méne à *Panama*, & de l'autre ſur le Port. Le ſommet de cette Montagne eſt toujours couvert de nuages qui l'environnent, & que l'on diſtingue des autres qui occupent cette Athmoſphere, en ce qu'ils ſont plus ſombres & plus épais. Ces nuages ſont appellés le *Capillo* ou Bonnet de la Montagne, d'où par corruption on aura dit *Capiro*, & de-là l'étymologie du nom de la Montagne. Quand ces nuages ſe condenſent & s'épaiſſiſſent, ils baiſſent de la hauteur où ils ſe tiennent d'ordinaire, & alors c'eſt un ſigne de tempête; au-contraire quand ils s'élévent & s'éclairciſſent c'eſt un ſigne de beau tems: mais il eſt bon d'avertir que ces changemens de tems ſe ſuccédent fréquemment & avec tant de promtitude qu'on n'a que bien rarement le loiſir de diſcerner le ſommet de la Montagne, qui eſt d'ordinaire éclipſé par l'obſcurité du tems, ou s'il eſt viſible ce n'eſt que pour un inſtant.

La juridiction du Lieutenant-Général qui commande à *Portobélo* ne s'étend pas au-delà de cette Ville & de ſes Forts, ou tout au plus ſur les Montagnes & Collines des environs, & dans les Vallées qu'elles laiſſent entre elles, où ſont quelques Métairies, ou *Haciendas* en petit nombre, la nature du Pays ne permettant pas autre choſe.

CHA-

* *Azimuth* eſt un mot *Arabe* & un terme d'Aſtronomie. C'eſt proprement un grand Cercle vertical qui paſſe par le *Zénith* & le *Nadir*, & coupe l'Horizon à angles droits. Not. du Trad.

CHAPITRE IV.

Climat de Portobélo. *Maladies épidémiques & funestes aux Equipages des Gallions.*

Toute l'*Europe* sait jusques à quel point l'air de *Portobélo* est préjudiciable à la santé, non seulement des Etrangers qui y abordent, mais encore des Habitans, qui quoique familiarisés avec la malignité du Climat ne laisse pas d'être sujets à des maux qui affoiblissent leur tempérament, & leur causent souvent la mort. C'est une opinion commune dans cette Ville que les accouchemens y étoient autrefois, c'est-à-dire il y a environ vingt ans, extrêmement dangereux, & que peu de femmes en échappoient. Prévenues de cette idée, les femmes alloient faire leurs couches à *Panama*, & partoient pour cette Ville dès le quatre ou cinquiéme mois de leur grossesse, d'où elles ne revenoient qu'après que tous les accidens qui suivent les accouchemens étoient cessés. Quelques-unes à-la-vérité avoient le courage de ne pas bouger de *Portobélo*, & d'y attendre leur délivrance; mais le nombre de ces femmes étoit très-petit en comparaison de celles qui préféroient les incommodités du trajet au risque de mourir en suivant cet exemple.

L'amour extrême qu'une Dame de *Portobélo*, fort connue dans cette Ville, avoit pour son mari, la crainte que celui-ci ne l'oubliât pendant son absence, & l'impossibilité où le mari étoit de l'accompagner à *Panama*, étant revêtu d'un emploi à *Portobélo* qui ne lui permettoit pas de s'éloigner, tout cela obligea la Dame en question à hazarder d'interrompre l'usage & l'ordre observé jusques-là. Les raisons qu'elle avoit de craindre l'inconstance de son mari étoient de nature à justifier sa résolution, & le parti qu'elle prenoit de s'exposer à un danger incertain pour en éviter un qui étoit certain. Heureusement elle s'en tira à merveille, & son exemple commença à rassurer les autres, & peu à peu elles s'y sont conformées, à mesure que leurs craintes occasionnées par les mauvais succès précédens se sont évanouies, & que le préjugé qui leur faisoit regarder ce Climat comme mortel pour les femmes en couche, se dissipoit.

Les Habitans de cette Ville ont des idées bien plus singulieres encore. Ils prétendent que les animaux des autres Pays cessent de multiplier leur espéce dès qu'ils sont transplantés à *Portobélo*; que les Poules, par exemple, qu'on y apporte de *Panama* & de *Carthagéne*, deviennent stériles, aussitôt après leur arrivée; que les Bœufs qu'on y améne de *Panama*, y devien-

deviennent si maigres, qu'on n'en peut presque manger la chair, sans que les pâturages, dont les Montagnes & les Vallons abondent, puissent empêcher le dépérissement de ces animaux. Par la même raison on n'y voit point de haras de Chevaux ni d'Anes, & tout cela rend probable l'opinion où l'on est que ce Climat est contraire à la génération des animaux nés sous un Ciel plus doux, ou du-moins beaucoup moins nuisible que celui-là. Cependant nous défiant de la force des préjugés & en garde contre les erreurs vulgaires, nous approfondîmes les choses, nous adressant pour cet effet à gens sages & éclairés, qui nous parlerent d'un ton peu différent de l'opinion générale, & qui nous alléguerent des faits & des expériences faites par eux-mêmes sur tous ces sujets.

Le Mercure du Thermométre de Mr. *de Reaumur* marqua le 4 de *Décembre* de la même année 1735 à 6 heures du matin 1021, & à midi 1023.

Les Chaleurs de ce Climat sont excessives, à quoi ne contribuent pas peu les hautes Montagnes dont la Ville est entourée, & qui fermant le passage au vent l'empêchent d'en être rafraîchie. Les arbres épais dont ces Montagnes sont couvertes, ne permettent pas aux rayons du Soleil de secher la terre que leurs feuillages cachent; ce qui est cause qu'il en sort continuellement des vapeurs épaisses, d'où se forment de gros nuages qui se résolvent en pluyes abondantes, après lesquelles le Soleil recommence à paroître. Mais à peine a-t-il seché, par l'activité de ses rayons, la superficie du terrain que les arbres couvrent de leurs ombres, & les rues de la Ville, qu'il se trouve enveloppé dans de nouvelles vapeurs, & obscurci pour le reste du jour. Il survient pendant ce tems-là & la nuit des pluyes successives & subites, & le tems s'éclaircit avec la même promtitude, sans que dans tous ces changemens on en éprouve aucun dans la chaleur.

Ces pluyes sont des ondées violentes qui semblent d'abord devoir tout submerger. Elles sont accompagnées d'orage, de tonnerres, d'éclairs, avec un fracas épouvantable, & tel que les plus braves en sont effrayés: & comme le Port est, pour ainsi dire, au milieu de ces Montagnes, le bruit est encore augmenté & retentit encore plus longtems par la repercussion du vague de l'air à laquelle répondent les échos que forment les concavités & les crevasses des Montagnes: on diroit d'un Canon qui gronde encore une minute après avoir été lâché. A tout ce fracas se joint le tintamarre des Singes de toute espéce qui sont dans les Montagnes, particuliérement la nuit & le matin, quand les Vaisseaux de guerre tirent le coup de retraite ou de réveil.

 Cette

Cette intempérie continuelle, & les fatigues que les Equipages essuyent dans le déchargement des Navires, & en transportant les marchandises, les uns dans de petits batteaux, les autres sur des brouettes ou des haquets, après qu'elles ont été hissées à terre, tout cela augmente la transpiration & diminue leurs forces, desorte que pour reprendre vigueur ils ont recours au Brandevin, dont il se fait alors un grande consommation. Plus ils sont harassés plus ils boivent, & cela joint au Climat qui leur est contraire dérange les meilleurs tempéramens, & leur cause ces fâcheuses maladies trop communes dans ce Pays, & dont tous les accidens sont mortels, parce que les corps attaqués de ces infirmités, sont trop affoiblis pour y résister, d'où résultent des épidémies & des mortalités.

A-la-vérité ce ne soit pas les Marins seuls qui sont sujets à ces maux, il y a bien d'autres gens qui en sont attaqués sans avoir souffert ni de la mer, ni du travail. Dans ce cas il ne faut s'en prendre qu'au Climat, les autres causes sont des accessoires qui contribuent à hâter le mal & à le répandre davantage: car il est évident que quand la masse du sang se trouve disposée à recevoir ces altérations, la maladie fait des progrès plus rapides & est terminée par une fin plus promte.

Dans quelques occasions on a amené des Médecins de *Carthagéne*, afin que, comme étant mieux au fait de la méthode de traiter les maladies ordinaires dans ces Climats, ils assistâssent les malades de *Portobélo*; mais tout cela n'a servi de rien, & n'a pas empêché que la moitié des Equipages des Gallions, ou autres Vaisseaux d'*Europe* obligés à faire quelque séjour dans ce Port, n'ait péri de cette maniere. C'est pour cela qu'on donne, non sans raison, à cette Ville le nom de *Tombeau des Espagnols*; mais on peut sans exagérer, l'appeller le tombeau de toutes les Nations qui y viennent. En 1726. ce terrible Climat détruisit plus d'*Anglois* que le Canon ni les Mousquets. Cette Nation se flattoit de s'emparer du trésor rassemblé à *Portobélo* à l'occasion de la Foire des Gallions, qui par le décès du Marquis de *Grillo* étoient commandés par *Don Francisco Cornajo*, l'un des meilleurs Officiers qu'ait eu l'*Espagne*, & sous lesquels la Marine *Espagnole* a le plus brillé. Ce Général fit ranger ses Vaisseaux sur une ligne dans le Port, & dresser une batterie sur la côte du Sud à l'entrée dudit Port. Il en confia la garde aux Troupes de la Marine, & se chargea lui-même du soin de la diriger & de la défendre. Enfin il n'y eut sorte de précautions qu'il ne prît, n'épargnant ni soins ni vigilance, rien qu'il ne prévît & à quoi il ne pourvût. Par cette sage conduite il jetta une telle épouvante dans la nombreuse Flotte des *Anglois*, qui s'étoit présentée

sentée devant le Port, qu'elle n'osa jamais en tenter l'entrée, & se contenta de le bloquer. Le Général *Espagnol* étoit bien assuré de tirer suffisamment de vivres de *Carthagéne* pour la subsistance de ses gens, & il espéroit que le manque de vivres forceroit l'Ennemi à s'en aller, ne pouvant l'y contraindre par la force. D'un autre côté le Général ennemi ne comptoit pas moins sur le succès de ses projets, mais bientôt il s'apperçut que ses Equipages diminuoient. En effet la maladie y fit de si grands ravages, qu'il se vit contraint d'abandonner son entreprise, & de retourner à la *Jamaïque* après avoir fait jetter à la mer plus de la moitié de ses gens, victimes de l'inclémence de ce Climat.

Quelque pernicieux que soit le séjour de *Portobélo* pour la santé & la vie des *Européens*, on a remarqué que l'Escadre qui y aborda en 1730. n'y éprouva aucune maladie, quoique le travail & l'intempérance n'eussent pas été moindres parmi les Equipages, & que le Climat n'eût pas changé, du moins sensiblement. Cette différence fut attribuée au séjour que l'Escadre avoit fait à *Carthagéne*, où elle avoit passé le tems de l'épidémie; d'où il suit que le tempérament des *Européens* n'est si altéré par ces Climats que faute d'y être accoutumé. Ce changement extraordinaire cause une révolution subite dans leur sang, & les fait périr, ou les prépare à ne plus en éprouver les mauvais effets, jusqu'à ce que familiarisés avec l'air du Pays, ils jouissent d'une aussi bonne santé que les *Créoles* & les autres habitans.

CHAPITRE V.

Habitans de Portobélo: *leur Génie & leurs Usages. Plantes, Arbres & Animaux qui se trouvent dans les Campagnes de cette Ville. Maniere de se pourvoir de Vivres.*

IL n'y a presque pas de différence essentielle entre *Carthagéne* & *Portobélo*: & je me borne à toucher ici les circonstances qui distinguent cette derniere Ville, & à faire quelques remarques qui peuvent contribuer à faire connoître la nature de ces Pays.

Le nombre des Habitans de *Portobélo* n'est pas considérable, tant parce que la Ville est petite, qu'à cause de l'intempérie du Climat. Ils ne consistent presque qu'en Négres & en Mulâtres. Il n'y a pas au-delà de trente familles de Blancs. Ceux qui sont un peu à leur aise, soit par le

Commerce, ſoit par les denrées de leurs Terres, vont paſſer leur vie à *Panama*. Deſorte qu'il ne reſte à *Portobélo* que les perſonnes qui y ſont obligées par leurs emplois, comme le Gouverneur, ou Lieutenant-Général, les Commandans des Forts, les Officiers Royaux, les Officiers & Soldats de la Garniſon, les Alcaldes ordinaires, ceux de la *Hermandad*, & le Grefier de la Ville, à cela près on y voit peu d'*Eſpagnols*. Lorsque nous y étions il y avoit environ 125 hommes de Garniſon, composés de Détachemens tirés de *Panama*. Ces Soldats, quoiqu'habitués dans une Ville ſi proche, ne laiſſent pas d'être des preuves parlantes du mauvais air de *Portobélo*, puiſqu'au bout d'un mois ils ſe trouvent ſi foibles, qu'ils ne peuvent faire le moindre travail, ni ſubvenir même à leurs exercices ordinaires, juſqu'à ce que s'y étant accoutumés ils reprennent leurs forces peu-à-peu. Aucun de ces gens-là, ni des enfans du Pays iſſus de Mulâtres, ne s'établit dans cette Ville; ces derniers ſe voyant dans une Claſſe plus diſtinguée que les Mulâtres, croiroient s'avilir que de vivre à *Portobélo*. Preuve de la mauvaiſe qualité du lieu, puiſque ceux à qui il a donné naiſſance l'abandonnent.

Les Uſages des Habitans de *Portobélo* ne different pas de ceux des *Carthagénois*, excepté que ces derniers paroiſſent plus francs & plus généreux, & que les premiers avouent que ce n'eſt pas tout-à-fait à tort qu'on les accuſe d'être intéreſſés.

Les Vivres ſont rares à *Portobélo*, & par conſéquent fort chers, ſurtout pendant le ſéjour des Gallions & le tems de la Foire: on les tire alors de *Carthagéne* & de *Panama*. De la premiere on apporte du Maïz, du Ris, de la Caſſave, des Cochons, des Poules, & toute ſorte de Racines: de la ſeconde on tire du gros Bétail, ils ont du Poiſſon excellent & en abondance. Les Fruits du Pays ſont abondans, comme auſſi les Cannes douces dont les *Chacares* ſont remplies, & il y a des Moulins pour le Sucre dans ces mêmes *Chacares* *. On y fait du Miel & de l'Eau-de-vie de Cannes.

L'Eau douce ne manque pas dans ce terroir, elle deſcend en torrens du haut des Montagnes. Quelques-uns de ces torrens coulent hors de la Ville, quelques autres au-travers. Les eaux en ſont légeres & bonnes pour la digeſtion, deſorte que quand on y eſt accoutumé, elles excitent l'appétit, & ont une qualité qui ne ſe trouve guere ailleurs. Toutefois cette même qualité qui dans un autre Pays les rendroit recommandables, les rend ici nuiſi-

* Nous avons déjà expliqué ailleurs ce qu'on entend dans ce Pays-là par le mot *Chacare*. Ce ſont des Chaumines, ou tout au plus de petites Granges dans un champ cultivé ou que l'on cultive.

nuisibles; & c'est un grand malheur pour ce Pays que ce qui est bon de soi y devienne mauvais par l'influence du Climat. En effet cette eau est trop déliée & trop active pour des estomacs aussi foibles que ceux des Habitans. Elle leur cause la dissenterie dont il est rare qu'ils échappent, & toutes leurs autres maladies se terminent ordinairement par celle-là, qui à son tour est terminée par la mort.

Les Ruisseaux qui descendent en cascades des Montagnes forment de petit reservoirs dans les cavités des rochers, dont la fraîcheur & l'agrément est augmenté par le feuillage toujours verd des arbres qui les environnent: c'est-là que les Habitans de tout sexe & de tout âge vont se baigner tous les jours à 11 heures du matin; en quoi ils sont imités par les *Européens*, & les uns les autres cherchent à tempérer par-là l'excessive chaleur, & à se rafraîchir le sang.

Comme les Montagnes & les Bois qui les couvrent touchent, pour ainsi dire, aux maisons de la Ville, & qu'ils sont peuplés d'animaux sauvages & féroces, les Tigres qui y sont en grand nombre se prévalent de cet azyle pour faire des sorties dans les rues de la Ville à la faveur des ténébres, pour enlever les Poules, les Chiens, & quelquefois de petits Enfans lorsqu'ils en rencontrent. Quand une fois un de ces animaux a pris goût à cette chasse, il méprise celle qu'il peut faire sur les Montagnes, & dès-qu'il est une fois affriandé par la chair humaine, il dédaigne celle des bêtes; alors on leur tend des piéges, ou étant tombés on les tue. Les Négres & Mulâtres qui sont souvent dans les Montagnes pour couper du bois, sont fort adroits à lutter contre ces animaux, & en viennent toujours à bout. Ils les attaquent debout au corps avec une intrépidité étonnante. Il y en a même qui ont la hardiesse d'aller à cette chasse de propos délibéré, & qui ne reviennent qu'avec leur proye. Les armes dont ils se servent pour ces sortes de combats, sont un épieu de deux & demie à trois aunes de long, d'un bois fort, dont la pointe est durcie au feu, & une espéce de coutelas fait à peu près comme un grand couteau-de-chasse. Muni de ces armes le combattant tient l'épieu de la main gauche, & dans l'autre main il a le coutelas. Il attend de pied ferme que le Tigre s'élance sur le bras qui tient l'épieu, & qui est enveloppé d'un petit manteau de *Bayéte* *. Quelquefois le Tigre sentant le péril, semble ne vouloir rien avoir à démêler avec son ennemi, & se tient coi; mais

* J'avertis ici pour n'y plus revenir, que la *Bayéte* est une espéce de flanelle qu'on fait aux *Indes*. Not. du Trad.

mais le champion le touche légérement de l'épieu pour le provoquer, afin de mieux aſſener ſon coup: auſſitôt que ce fier animal ſe voit inſulté, il ſaiſit avec les griſes d'une de ſes pattes l'épieu, comme pour deſarmer ſon adverſaire, & de ſes autres griſes il empoigne le bras qui tient l'épieu, & qu'il déchireroit en piéces ſans le manteau qui l'enveloppe. C'eſt cet inſtant que le champion attend, & dont il ſe hâte de profiter pour lui décharger ſur la jambe un coup du coutelas qu'il tient dans ſa main droite, & qu'il cache derriere ſoi. De ce coup il lui coupe le jarret, & lui fait abandonner le bras qu'il avoit ſaiſi. L'animal furieux ſe retire un peu en arriere ſans lâcher l'épieu, & revenant pour ſaiſir le bras de ſon autre patte, le champion lui décharge un ſecond coup avec le même ſuccès. Alors le Tigre, privé de ſes plus terribles armes, & incapable de ſe mouvoir, reſte à la diſcrétion de ſon ennemi, qui achéve de le tuer; après quoi il l'écorche, & revient triomphant avec la peau, les pieds & la tête de l'animal qui lui ſervent de trophée.

Parmi les divers Animaux qu'on rencontre dans ce Pays, il y en a un d'une eſpéce ſinguliere, appellé *Perico Ligero* *, nom qui lui a été donné par ironie à cauſe de ſon extrême pareſſe & de ſa lenteur. Il a la figure d'un Singe de médiocre groſſeur. Il eſt hideux à voir; ſa peau eſt toute ridée, & d'un gris brun. Ses pattes & ſes jambes ſont presque ſans poil. Il eſt ſi pareſſeux qu'il n'eſt pas néceſſaire de l'enchaîner pour l'obliger à reſter dans un endroit, puiſqu'il n'en bouge que lorſque la faim le contraint de changer de place. Il ne s'étonne ni de la vue des hommes, ni de celle des bêtes les plus féroces: quand il ſe meut, il accompagne chaque mouvement d'un cri ſi desagréable & ſi lamentable, qu'il produit dans celui qui l'entend de la pitié & de l'horreur. Il fait la même choſe dans le moindre mouvement qu'il fait de la tête, des jambes & des pieds; ce qui ne vient probablement que de la contraction de ſes nerfs & de ſes muſcles, qui lui cauſe une douleur extrême lorſqu'il veut faire agir ſes membres. Toute ſa défenſe conſiſte dans ces cris deſagréables. Attaqué par une Bête féroce il prend la fuite, & en fuyant il redouble ſes cris en redoublant d'action; & celui qui le pourſuit eſt ſi importuné de ce bruit, qu'il renonce à ſa pourſuite pour ſe délivrer d'un ſon ſi deſagréable. Après avoir hurlé ainſi cinq à ſix fois en marchant, il répete les mêmes cris pour ſe repoſer, & avant que de ſe remettre en marche il reſte longtems immobile. Cet animal vit de fruits ſauvages; quand il n'en trouve point à terre, il eſca-

* Mot à mot *Pierrot-coureur.*

escalade l'arbre qui en est le plus chargé. Dès qu'il est au haut, il abat autant de fruits qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter sur l'arbre. Quand sa provision est faite, il se met en un peloton, & se laisse tomber à plomb de l'arbre pour éviter la fatigue de descendre; après cela il demeure au pied de l'arbre tant que dure la provision de fruit, & ne change de place que quand la faim l'oblige à aller chercher une nouvelle nourriture.

Les Serpens ne sont ni en moindre quantité ni moins dangereux dans les environs de *Portobélo* qu'à *Carthagéne*, & il y a infiniment de Crapauds. On en trouve non seulement dans les lieux marécageux & humides, comme dans les autres Pays, mais dans les rues, dans les cours des maisons, & généralement dans tous les lieux découverts. La quantité prodigieuse qu'on en voit tout à la fois à la moindre giboulée, a fait imaginer à quelques-uns que chaque goûte d'eau se convertissoit en crapaud; & quoiqu'ils prétendent le prouver par la multiplication extraordinaire qui s'en fait à la moindre petite pluye, il ne me paroît pas que leur opinion soit bien certaine. Je ne suis pas éloigné de croire que la grande quantité qu'il y a de ces reptiles, tant dans les Montagnes, que dans les Ruisseaux voisins, & dans la Ville même, produisant une infinité de petits œufs, qui selon l'opinion la plus commune des Naturalistes contiennent le germe de ces reptiles, ces mêmes œufs sont élevés avec les vapeurs d'où se forme la pluye, & tombant avec elle sur la terre excessivement échauffée par la force des rayons du Soleil, ou déjà mêlés avec la même pluye après sa chute & après que les crapauds les ont déposées en terre, se vivifient & s'animent en aussi grande abondance qu'on le voit quelquefois en *Europe*. Mais comme ceux qui paroissent après la pluye sont si gros qu'il y en a qui ont plus de six pouces de long, & qu'il n'y a pas moyen de les regarder comme l'effet d'une production momentanée, je croirois volontiers, fondé sur mes propres observations, que l'humidité qui régne dans cette partie du Pays, la rend propre à produire des crapauds de cette espéce, & que ce reptile aimant les lieux où il y a de l'eau, fuit le terrain que la chaleur du Soleil desséche en peu de tems, & cherche les lieux où la terre est molle: il s'y tapit, & comme il reste au-dessus quelque partie de celle qui est séche, on ne l'apperçoit point; mais aussitôt qu'il pleut, il sort de son terrier pour chercher l'eau qui lui fait tant de plaisir; & c'est ainsi que les rues & les places se remplissent de ces reptiles, dont l'apparition subite a fait croire que chaque goûte de pluye se transformoit en crapaud. Quand c'est la nuit qu'il pleut, on ne sauroit se figurer la quantité de crapauds

qu'on voit le matin dans les rues & les places, on diroit d'un pavé; & l'on n'y peut marcher sans les fouler aux pieds, d'où résultent quelques morsures fâcheuses; car outre que ces vilaines bêtes sont venimeuses, elles sont si grosses qu'elles blessent considérablement la personne que leurs dents ont atteinte. Nous avons dit que quelques-uns ont au-delà de six pouces de long, & nous ajoûterons que les plus petits ne different pas beaucoup de cette grosseur. Rien n'est si desagréable ni si importun que leurs coassemens pendant la nuit, tout autour de la Ville, sur les Montagnes, & dans les crevasses.

CHAPITRE VI.

Du Commerce de Portobélo *pendant le séjour des Gallions, & du peu qu'il y en a en tems mort.*

LA Ville de *Portobélo*, que son Climat malsain, la stérilité de son terroir, & la rareté des vivres rendent si peu considérable, devient une des plus peuplées de l'*Amérique* méridionale au tems des Gallions. Sa situation dans l'Isthme qui sépare la Mer du Sud de celle du Nord, la bonté de son Port, & le peu de distance qu'il y a entre elle & *Panama*, l'ont fait choisir pour être le rendez-vous des deux Commerces d'*Espagne* & du *Pérou*, & le lieu d'une Foire fameuse.

Dès-qu'on a reçu à *Carthagéne* la nouvelle que la Flotte du *Pérou* a déposé ses cargaisons à *Panama*, les Gallions mettent à la voile pour *Portobélo*, pour éviter des délais qui ne font qu'occasionner des maladies parmi les Equipages. Le concours des personnes de l'une & de l'autre Flotte est si grand à *Portobélo*, que les logemens y sont d'une cherté excessive. Une chambre de médiocre grandeur avec un petit bouge, se paye pour le tems de la Foire jusqu'à mille écus. Et il y a des maisons dont les loyers montent à quatre, cinq, ou six mille écus, plus ou moins, selon qu'elles sont spacieuses, & que le nombre des Commerçans est considérable.

Aussitôt que les Vaisseaux sont amarrés dans le Port, la premiere chose qu'on fait, c'est de dresser pour chaque chargement une grande tente composée de voiles de Vaisseaux, tout près de la Bourse. Les propriétaires des marchandises sont présens lorsqu'on les apporte dans cette espéce de magazin, pour reconnoître leurs balots aux marques qui les distinguent; & ce sont les Matelots qui charrient ces marchandises sur des brouëttes,

&

& qui partagent entre eux le salaire qui leur revient pour ce déchargement.

Pendant que les Gens de mer, & les Commerçans sont occupés à arranger ces effets précieux, des troupeaux de plus de cent mules chacun arrivent de *Panama* par terre, chargées de caissons pleins d'or & d'argent pour le compte des Marchands du *Pérou*. Les uns sont déchargés à la Bourse, les autres au milieu de la Place, sans qu'il arrive dans la confusion d'une si grande foule de gens ni vol, ni perte, ni desordre. On est frappé d'étonnement quand on a vu ce lieu en *tems mort*, si pauvre, si solitaire & si morne, son Port désert & si propre à faire naître la mélancolie, & qu'on le voit ensuite fourmiller de tant de monde, les maisons occupées, ses places & ses rues pleines de balots, de marchandises & de caisses d'or & d'argent monnoyé, en barres, ou travaillé, son Port rempli de Navires & de petits Bâtimens, dont les uns apportent par la Riviere de *Chagre* des marchandises du *Pérou*, comme *Cacao*, *Quinquina de Loxa*, Laine de *Vicogne* & *Pierres de Bézoar*; & les autres viennent de *Carthagéne* chargés de vivres pour la nourriture de tant de personnes: desorte que cette Ville, que l'on fuit toute l'année quand on aime sa santé, devient au tems dont nous parlons le dépôt des richesses de l'ancien & du nouveau Monde, & le théatre d'un des plus grands Commerces qu'il y ait.

Le déchargement étant fait, & les marchandises du *Pérou* arrivées, ainsi que le Président de *Panama*, on procéde à l'ouverture de la Foire. Pour cet effet les Députés des deux Commerces s'assemblent à bord du Vaisseau-Amiral des Gallions pour traiter de leurs affaires en présence du Commandant de l'Escadre & du Président de *Panama* *, & pour régler le prix des marchandises. Ce qui est terminé après trois ou quatre séances; & les contracts étant signés de part & d'autre on en fait publier le contenu, afin que chacun procéde à la vente de ses effets selon le tau dont on est convenu, pour que l'un ne puisse porter préjudice à l'autre. Les emplettes & les ventes, ainsi que les changes de marchandises & d'argent, se font par le moyen de Courtiers qui viennent à cet effet d'*Espagne* & du *Pérou*. Ceux-ci sont chargés des mémoires contenant la liste des marchandises dont les Marchands ont besoin pour leur assortiment, & ceux-là des mémoires des marchandises à vendre. Après quoi chacun commence à disposer de ce qui lui appartient; les Marchands *Espagnols* des caisses d'argent bien conditionnées qu'ils font embarquer, & les Négocians du

* Le premier comme Juge Conservateur des Intérêts du Commerce de l'*Espagne*, & le second comme celui du Commerce du *Pérou*.

du *Pérou* des marchandiſes qu'ils ont achetées, & qu'ils font tranſporter avec des Bâtimens nommés *Chatas* & *Bongos* par la Riviere de *Chagre*. Et par-là ſe fait la clôture de la Foire.

Cette Foire n'avoit anciennement point de tems limité; mais dans la ſuite on a fait réflexion qu'un trop long ſéjour dans ce Port étoit préjudiciable aux Commerçans de part & d'autre, par la mauvaiſe qualité du Climat; & le Roi a ordonné que la Foire ne dureroit que quarante jours, à compter de celui que les Vaiſſeaux mouilleroient dans le Port; & ſi dans cet eſpace les Négocians n'ont pu convenir du tau, il eſt permis à ceux d'*Eſpagne* de paſſer plus avant dans le Pays, même juſqu'au *Pérou*, avec leurs marchandiſes. Le Commandant des Gallions eſt toujours muni de cette permiſſion par écrit, & c'eſt à lui à en faire uſage. Quand le cas arrive, l'Eſcadre retourne à *Carthagéne*. Mais hors de ce cas il eſt défendu à tout Négociant *Eſpagnol* d'aller débiter ſes marchandiſes au-delà de *Portobélo*, ou de les envoyer plus loin pour ſon compte; tout cela feroit contraire aux conventions faites entre les Négocians de part & d'autre, & confirmées par le Roi. D'un autre côté il n'eſt pas non plus permis aux Marchands du *Pérou* de faire des remiſes d'argent en *Eſpagne* pour des achats de marchandiſes, le tout pour empêcher qu'ils ne ſe portent préjudice les uns aux autres.

Pendant que les *Anglois* jouiſſoient de l'avantage du *Vaiſſeau de permiſſion*, leurs Négocians venoient à cette Foire avec une cargaiſon pour leur compte, après avoir ſéjourné quelque tems à la *Jamaïque*. Cette cargaiſon alloit beaucoup au-delà de la moitié de celle de tous les Gallions; car outre que le port du Vaiſſeau paſſoit infiniment les 500 tonneaux ſtipulés, & qu'il alloit même au-delà de 900 tonneaux, il n'avoit ni vivres, ni eau, ni autres embarras qui occupent beaucoup de place dans un Navire. Il tiroit tout cela de la *Jamaïque*, & ſe faiſoit accompagner dans la traverſée de cinq à ſix Paquetbots chargés de marchandiſes, qu'ils tranſportoient ſur ſon Bord dès qu'ils arrivoient à la vue de *Portobélo*, & dont ils rempliſſoient les chambres & les entreponts autant qu'il leur étoit poſſible. Deſorte que ce ſeul Vaiſſeau contenoit plus d'effets que cinq à ſix de nos plus grands Navires: & cette Nation ayant la liberté de vendre, & vendant à meilleur marché que nos Négocians, notre Commerce en ſouffroit infiniment.

En *tems mort* le Commerce de *Portobélo* eſt peu de choſe, & ne conſiſte que dans le débit des Vivres qui viennent de *Carthagéne*, le Cacao qu'on embarque ſur la *Chagre*, & le Quinquina. Le Cacao eſt tranſporté dans des Balandres à la *Vera Cruz*; & le Quinquina eſt mis dans les magazins de

Porto-

Portobélo, ou embarqué sur les Vaisseaux auxquels on a permis de passer d'*Espagne* à *Nicaragua*, ou à *Honduras*. Il vient aussi à *Portobélo* quelques petits Bâtimens de l'Ile de *Cuba*, de la *Trinité*, & de *St. Domingue*, chargés de Tabac. Ils y chargent du Cacao, & de l'Eau-de-vie de Canne.

Tant que l'*Assiento* des Négres a duré avec les *François*, ou avec les *Anglois*, cette Ville a été une des principales Factoreries, & celle qui profitoit le plus de ce Commerce; car c'est par cette voye que non seulement *Panama* se fournit de Négres, mais aussi que tout le *Pérou* s'en pourvoit. Pour cette raison, il est permis à ceux qui tiennent cet *Assiento*, d'apporter une certaine quantité de vivres qu'on juge nécessaire, tant pour leur propre subsistance, que pour celle des Esclaves de tout sexe qu'ils aménent avec eux.

LIVRE TROISIEME,

Voyage de *Portobélo* à *Panama*. Description de cette derniere Ville, & Remarques sur le Royaume de *Tierra-Firme*.

CHAPITRE I.

Départ de Portobélo. *Navigation par la Riviere de* Chagre, *& Voyage de* Cruces *à* Panama *par terre*.

COMME nous n'avions pas dessein de nous arrêter inutilement, & que nous ne songions qu'à remplir les devoirs de notre vocation, nous nous hâtâmes de quitter ces Climats si funestes à la santé, & de passer aux lieux de notre destination, tant pour exécuter promtement notre commission, que pour abréger notre séjour aux *Indes* autant qu'il seroit possible. Dans cette vue, nous donnâmes avis de notre arrivée à *Don Dionysio Martinez de la Vega*, Président de *Panama*; & lui fîmes part en même tems du motif de notre voyage, que nous n'avions entrepris que par ordre du Roi, le priant de vouloir bien donner ses ordres pour que nous eussions un Bâtiment qui nous transportât à *Panama* par la Riviere, le voyage n'étant pas praticable par terre à cause des Instrumens de Mathématiques que nous avions, & qui étoient d'un trop grand volume pour pouvoir être charriés sur des mules par des chemins si étroits,

& si rudes. Ce Président, qui a toujours fait paroître un grand zéle pour le service du Roi, ne se démentit point dans cette occasion. Sa réponse fut conforme à sa politesse & à nos désirs, & ses offres de service furent suivies de deux Bâtimens qui arriverent par ses ordres à *Portobélo*. Nous ne perdîmes point de tems à faire embarquer les Instrumens & équipages tant des Académiciens *François* que les nôtres; & le 22 de *Décembre* de la même année 1735 nous mîmes à la voile.

Nous sortîmes de *Portobélo* au moyen de nos avirons, le vent de terre nous étant contraire; mais la *Brise* s'étant levée sur les 9 heures du matin, nos deux Bâtimens éventerent leurs voiles, & le vent fraîchissant de plus en plus, nous vinmes, le même jour 22 à 4 heures du soir, débarquer à la *Douane*, qui est à l'embouchure de la *Chagre*. Le lendemain nous commençâmes à remonter ce Fleuve à force de rames.

Le 24. nous continuâmes de-même; mais nos rames ne pouvant surmonter la force du courant, nous fûmes obligés de nous faire touer. Nous mesurâmes le cours de l'eau à 1 ½ du soir, & trouvâmes qu'en 40 ½ sec. l'eau parcouroit un espace de dix toises & un pied. Nous continuâmes d'aller à la toue jusqu'au 27 que nous arrivâmes à *Cruces*, qui est le lieu du débarquement, à 5 lieues environ de *Panama*. A mesure qu'on avance dans les terres la rapidité de l'eau augmente considérablement; puisque le 25 nous observâmes qu'en 26 ½ sec. l'eau couroit 10 toises dans le lieu où nous passâmes la nuit, le 26 en 14 ½ sec. les mêmes 10 toises; & à *Cruces* le 27 en 16 sec. le même espace de 10 toises; desorte que l'eau de cette Riviere parcourt 2483 toises par heure, ce qui fait à peu près une lieue.

Ce Fleuve, qui portoit autrefois le nom de *Lagartos* *, & qui n'est aujourd'hui connu que sous celui de *Chagre*, tire sa source des Montagnes voisines de *Cruces*. Son embouchure, qui est par les 9 deg. 18 min. 40 sec. de Latitude Septentrionale & 295 deg. 6 min. de Longitude comptée du Méridien de *Ténériffe*, par où le Fleuve entre dans la Mer du Nord, fut découverte en 1510 par *Lope de Olano*. *Diego de Alvitez* la découvrit dans l'endroit où est *Cruces*, & le Capitaine *Hernando de la Serna* fut le premier *Espagnol* qui en 1527 descendit de-là jusqu'à son embouchure. L'entrée en est défendue par un Fort construit à la côte de l'Est, sur un roc escarpé & battu des flots de la Mer. Ce Fort est appellé *San Lorenzo de Chagres*. Il y a un Commandant avec un Lieutenant, l'un & l'autre nommés par le Roi. La Garnison est composée d'un détachement des Troupes réglées de *Panama*.

A

* Riviere des *Lézards*.

A environ huit toises du Fort qui défend l'embouchure du Fleuve, est un Bourg qui en porte le nom. Les maisons sont de chaume, & les habitans composés de Négres, Mulâtres, & Métifs, gens de cœur & dispos, & en assez grand nombre pour tripler la Garnison du Fort en cas d'attaque. A la côte vis-à-vis, & sur un terrain uni & bas, est la Douane Royale par où passent & sont enrégistrées les marchandises qui entrent dans le Fleuve. La largeur de ce Fleuve est d'environ 120 toises, mais elle diminue à mesure qu'on approche plus de sa source. A *Cruces*, qui est le lieu où il commence d'être navigable, il n'a que 20 toises de large; & depuis ce Bourg jusqu'à son embouchure en droite ligne, on compte 20 milles vers Nord-Ouest quart d'Ouest 3 degr. 36 min. plus à l'Ouest. Mais en suivant les tours & détours qu'il fait, toute l'étendue de son cours est de 43 milles.

La Riviere de *Chagre* renferme quantité de Caymans, dont quelques-uns se font quelquefois voir sur les bords, qui sont couverts d'une infinité d'arbres sauvages si serrés & si près les uns des autres, que le rivage est impénétrable, outre que les intervalles sont garnis de halliers & semés de buissons d'épines extrêmement fortes & aigues. On se sert de ces arbres, & en particulier du Cédre, pour la fabrique des Canots & d'une espéce de Pirogue nommée *Bongos*, qui sont les Bâtimens qui naviguent sur ce Fleuve. Quelques-uns de ces arbres ruinés par l'eau, tombent déracinés dans le Fleuve quand il s'enfle. La grandeur de leur tronc, & l'étendue de leurs branches ne permet pas au courant de les entraîner, desorte qu'ils restent couchés bien avant dans l'eau, & sont des écueils bien dangereux pour les Bâtimens qui montent ou qui descendent; car comme une partie des branches est cachée sous l'eau, c'est un grand miracle si le petit Bâtiment qui les heurte à l'imprévue ne fait pas capot. Outre cet inconvénient qui embarasse la navigation de cette Riviere, il y a encore celui des *Raudales*, qui sont des endroits bas, où les Bâtimens, quoique fabriqués pour cette navigation, ne peuvent avancer, desorte qu'il faut les alléger pour les remettre à flot, & leur faire passer ces endroits-là.

Les Bâtimens qui naviguent sur ce Fleuve sont de deux sortes, les uns nommés *Chatas*, & les autres *Bongos*, qu'on appelle *Bonques* au *Pérou*. Les premiers sont en forme de Barques, fabriqués de plusieurs piéces, & d'une largeur convenable pour qu'ils ne tirent pas beaucoup d'eau. Ils portent six à sept cens quintaux. Les *Bongos* sont faits du seul tronc d'un arbre, & l'on ne peut les voir sans admirer qu'il y ait des arbres assez prodigieusement gros pour qu'on puisse en faire d'une seule piéce de pareils Bâtimens, vû qu'il y en a qui ont de largeur jusqu'à onze pieds de *Paris*,

qui

qui font quatre aunes & un quart mesure d'*Espagne*, & portent depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux. Ces deux espéces de Bâtimens ont une maniere de chambre à la poupe, où logent les passagers. Cette chambre est couverte de planches recourbées qui vont jusqu'à la proue, avec une séparation au milieu qui tient toute la longueur du Bâtiment: le tout est encore couvert de cuirs de bœuf, pour que les ondées, qui sont très-fréquentes, n'endommagent point les marchandises. Chaque Bâtiment a pour équipage 18 à 20 Négres robustes, outre le Patron, nombre sans lequel il ne seroit pas possible de résister au courant.

Toutes les Montagnes & les Bois près de la *Chagre* sont remplis d'Animaux, & surtout de Singes de toute sorte, les uns noirs, les autres gris, rouges & bigarrés: les uns de la longueur d'une aune ou environ, d'autres moindres, & les plus petits d'un tiers d'aune. Leur chair est un grand régal pour les Négres, surtout celle des rouges. Mais il me semble que quand cette chair seroit d'un goût encore plus délicat, la seule figure de ces animaux devroit en dégoûter. En effet à peine sont-ils tués que les Négres les échaudent ou les flambent pour les épiler. La chaleur fait retirer la peau, & après qu'ils sont bien nettéiés, à voir leur peau blanche & tendue, & tout leur corps racourci & ramassé, on les prendroit pour un enfant de deux ans, qui est affligé & sur le point de pleurer. Malgré cette ressemblance qui est parfaite & qui donne de l'horreur, la rareté des autres viandes en divers endroits des *Indes*, fait que non seulement les Négres, mais les *Créoles* & les *Européens* mêmes n'y regardent pas de si près.

Rien à mon avis n'égale le spectacle que les Rivieres de ce Pays offrent à la vue. Tout ce que la Peinture peut imaginer de plus ingénieux n'approche point de la beauté de cet aspect rustique formé des mains de la Nature. L'épaisseur des Bôcages qui ombragent les Vallons, les Arbres de différente grandeur qui couvrent les Collines, la variété de leurs feuilles & de leurs rameaux jointe à la diversité de leurs couleurs, tout cela ensemble fait le plus beau coup d'œil qu'on puisse imaginer. Ajoûtez-y cette quantité d'Animaux qui y forment diverses nuances, & exprimez, si vous le pouvez, par des paroles l'agrément de ce spectacle; les Singes de diverses espéces qui voltigent par troupe d'un arbre à l'autre, & s'attachent aux branches, qui s'unissent six & huit ensemble pour passer la Riviere, les meres portant leurs petits sur le dos, & faisant cent gestes & cent grimaces ridicules; tout cela paroîtra inventé à plaisir à quiconque ne l'a pas vu. Si l'on fait attention à la diversité des Oiseaux, on ne sera pas moins étonné; car outre ceux dont nous avons parlé au Chapitre

tre VII. du Livre I. & qui ſont ici en ſi grande abondance qu'ils paroiſſent être originaires de ce Fleuve; on y voit des *Paons de Montagnes*, & des *Paons Royaux*, des Faiſans, des Tourterelles, & des Hérons. Ces derniers ſont de différente eſpéce; les uns ſont tout blancs, les autres auſſi blancs, mais avec des plumes rougeâtres au cou & par tous les endroits du corps où cette couleur paroît plus vive; ceux-ci noirs avec un cou & des ailes blanches tout autour, ainſi que ſous le corps, ceux-là de diverſes autres couleurs, & tous de grandeur différente. Ceux de la premiere eſpéce ſont les plus petits, & les blancs & noirs ſont les plus grands & les plus délicats à manger. Les Paons ſont d'un excellent goût, de-même que les Faiſans. Les Arbres de cette Riviere ſont chargés de toute ſorte de fruits. On eſtime entre autres les *Pignes* ou Pommes-de-pin qu'on y cueille, & qui ſurpaſſent celles des autres lieux, tant par leur groſſeur, que par leur goût, & par leur excellente odeur. Ce qui les a rendu fameuſes, & les fait rechercher dans toutes les *Indes*.

Dès que nos Bâtimens furent près de *Cruces*, nous débarquâmes & allâmes loger chez le Lieutenant de l'*Alcade* du Bourg, dont la maiſon ſervoit de Douane où l'on enrégiſtroit toutes les marchandiſes qui alloient deſcendre le Fleuve. Nous étant enſuite préparés à paſſer par terre à *Panama*, nous partîmes le 29. 11 ½ du matin, & le même jour à 6 ½ du ſoir nous entrâmes dans *Panama*. Notre premier ſoin fut d'aller ſaluer le Préſident; nous devions cette attention à ſa dignité, & à la maniere obligeante dont il nous avoit rendu ſervice. Ce Seigneur toujours poli, ſurtout envers les Etrangers, eut la bonté de recommander aux Officiers du Roi & à toutes les Perſonnes de diſtinction de la Ville de nous prévenir dans toutes les occaſions, montrant par-là ſon reſpect pour les ordres du Roi, & ſon zèle à ſe conformer aux intentions de ſon Souverain.

Les préparatifs indiſpenſables pour la continuation de notre voyage, nous retinrent plus à *Panama* que nous n'avions cru, ce qui nous donna le tems de faire diverſes obſervations ſur la Latitude, ſur le Pendule, & autres; ſans pouvoir néanmoins déterminer la Longitude, à cauſe que *Jupiter* ſe trouvoit près du Soleil. Pour moi, je m'occupai principalement à lever le plan de cette Place, de ſes fortifications, & de ſes côtes; & tout cela étant achevé nous fîmes embarquer nos inſtrumens & nos équipages, afin de pouvoir partir ſans perte de tems.

CHAPITRE II.

Description de la Ville de Panama. *Maniere dont les maisons y sont bâties. Tribunaux, & Richesses des Habitans.*

LA Ville de *Panama* est située dans l'Isthme du même nom, près de la plage que le flot de la Mer du Sud baigne. Elle est par les 8 deg. 57 min. 48 ½″ de Latitude Boréale selon nos observations. Quant à la Longitude les sentimens sont différens, aucun des Astronômes qui ont été-là n'ayant pu s'en assurer par ses observations. C'est pourquoi l'on doute encore si *Panama* est plus Oriental ou plus Occidental que *Portobélo*. Les Géographes *François* le croient plus Oriental, & l'ont ainsi placé dans leurs Cartes; mais les *Espagnols* croient le contraire, comme il paroît par leurs Cartes, auxquelles suivant mon avis on doit donner la préférence, vu les fréquens voyages que les *Espagnols* font de l'une de ces Villes à l'autre, & que ce sont ces voyages qui doivent leur avoir donné occasion de les placer ainsi; au-lieu que les *François* n'ont pas le même avantage, ni par conséquent les mêmes occasions de faire à cet égard des observations aussi fréquentes. J'avouerai cependant que de tous les *Espagnols* qui font ce petit voyage, il n'y en a presqu'aucun qui soit en état de faire des observations de ce genre, & de porter un jugement raisonnable sur la route qu'ils tiennent; mais il ne se peut aussi qu'il n'y ait eu parmi tant d'autres qui ont fait ce même voyage, des Pilotes entendus, & des personnes curieuses & capables de plus d'attention & de réflexion, sur l'avis desquels sans doute on s'est déterminé à placer ainsi cette Ville. Ce sentiment est confirmé par la route que nous avons faite; car celle que nous prîmes en remontant le Fleuve, fut, depuis son embouchure jusqu'au Bourg de *Cruces*, Sud-Est quart d'Est 3 deg. 36 min. Est. La distance étant de 21 milles, il s'en faut de 20 min. que *Chagre* ne soit aussi Oriental que *Cruces*, puisque ces 20 min. font la différence qu'il y a entre les deux Méridiens. Présentement il faut considérer la distance naviguée depuis *Portobélo* jusqu'à *Chagre*; on vogua à voile & à rame pendant deux heures & demie à cause du vent de terre, nous conjecturâmes que nous faisions 1 ½ lieues par heures. Ensuite on vogua 7 heures par un vent frais de *Brise*, à 2 lieues par heures, ce qui fait en tout 18 lieues; & comme la route fut toujours dirigée à l'Ouest, il se trouve 44 milles de différence dans la Longitude, ou 41 milles si l'on veut décompter les petits détours qu'il peut y avoir eu dans la route à l'Ouest. En soustrayant

yant donc de cette route les 20 min. dont *Cruces* eſt plus Oriental que *Chagre*, il réſulte que *Cruces* eſt plus Occidental de 21 min. que *Portobélo*. Joignez maintenant la diſtance de *Cruces* à *Panama*, laquelle ſe dirige à peu près vers le Sud-Oueſt, en comptant les ſept heures de chemin à trois quarts de lieues chacune, à cauſe que le Pays eſt rude & pierreux, elles donneront 14 milles qui ſont 10½ min. de différence de Méridien: par conſéquent *Panama* ſe trouvera environ 31 min. à l'Occident de *Portobélo*, d'où il ſuit que les Cartes *Eſpagnoles* le placent mieux que les Cartes *Françoiſes*.

Les *Eſpagnols* furent redevables de la premiere connoiſſance qu'ils eurent de *Panama* à *Tello de Guſman*, qui y aborda en 1515. mais il n'y trouva que quelques cabanes de Pêcheurs, qui demeuroient-là à cauſe de la commodité de la pêche, d'où le lieu avoit pris ſon nom, car *Panama* en *Indien* ſignifie *un lieu poiſſonneux*. En 1513. *Vaſco Nugnez de Balboa* avoit déjà découvert la *Mer du Sud*, & en avoit pris juridiquement poſſeſſion au nom des Rois de *Caſtille*. La découverte de *Panama* fut ſuivie de la Peuplade qui y fut établie en 1518. par *Pedrarias Davila*, Gouverneur de la *Caſtille d'Or*, nom que l'on donnoit à cette partie du Royaume de *Tierra-Firme*; en 1521. cette Peuplade obtint le nom de Ville avec tous les avantages convenables à ce titre, lesquels lui furent accordés par Sa Majeſté Catholique l'Empereur *Charles V*.

Cette Ville eut le malheur d'être priſe & ſaccagée par le Pirate *Anglois* *Jean Morgan*, qui la réduiſit en cendres en 1670. Ce Pirate après avoir ſaccagé *Portobélo* & *Maracaybo* ſe retira aux Iles; là il fit avertir les autres Pirates qui infeſtoient ces Mers, qu'il avoit deſſein de paſſer à *Panama*, ſur quoi beaucoup de ces ſortes de gens ſe vinrent joindre à lui. Il vint débarquer à *Chagre* avec ces renforts, & commença à battre cette Fortereſſe du Canon de ſes Vaiſſeaux. Il n'auroit ſans-doute pas réuſſi dans ſon deſſein ſans un hazard extraordinaire qui le favoriſa. Déjà ſes Vaiſſeaux étoient fort maltraités, quantité de ſes gens tués ou bleſſés, & ceux qui combattoient encore, fort découragés: déjà il méditoit de s'en retourner, quand une des fléches que les *Indiens* décochoient contre eux vint percer l'œil d'un des compagnons de *Morgan*. Cet homme ainſi bleſſé devient furieux; il arrache lui-même la fléche de la playe, la garnit d'étoupe ou de coton à l'un des bouts, & la fourre ainſi dans le canon de ſon fuſil déjà chargé. Il tire contre le Fort, dont les maiſons étoient couvertes de chaume & les murailles de bois, ſelon l'uſage du Pays. La fléche tombant directement ſur un de ces toits, y mit le feu. Les gens du

Fort occupés à combattre & à défendre les Parapets ne s'apperçurent point de l'incendie, jusqu'à ce que la flamme & la fumée leur annoncerent que tout le Fort étoit en feu; & comme le Magazin à poudre étoit sous le Fort même, la flamme ne pouvoit guere tarder d'y pénétrer. Un accident si imprévu frappa les esprits d'une terreur si soudaine, que la valeur des Soldats se changea en desordre & en desobéissance; chacun ne songea plus qu'à se mettre en sureté, & à quitter son poste pour fuir le double danger de bruler, ou de sauter en l'air. Le Commandant, ou *Châtelain*, toujours constant au milieu du péril, & persistant à vouloir se défendre, resta dans son poste sans quitter les armes, n'ayant autour de lui que 15 ou 20 Soldats, résolus de périr avec lui. Ce brave homme perdit la vie en faisant son devoir jusqu'au bout, & tomba percé de coups. Après sa mort ce peu de Soldats se voyant sans Chef, & attaqués de tous côtés, se rendirent, & les Pirates s'emparerent du Bourg, qu'ils détruisirent. Cet avantage, dont ils furent redevables à l'impossibilité d'arrêter les progrès du feu, leur ouvrit la route de *Panama*, qui sans cela étoit impraticable. Ils laisserent leurs Vaisseaux à l'ancre avec les gens nécessaires pour les garder, & s'embarquant dans leurs Chaloupes & leurs Canots, ils remonterent le Fleuve & vinrent débarquer à *Cruces*, d'où ils continuerent leur chemin par terre jusqu'à *Panama*. En arrivant sur la *Savane*, qui est une Plaine spacieuse devant cette Ville, ils trouverent quelques Troupes, avec lesquelles ils eurent diverses escarmouches toutes à l'avantage de *Morgan*, qui se rendit maître de la Ville, qu'il trouva abandonnée & déserte; car les Habitans épouvantés de la défaite de leurs gens s'étoient sauvés à la Campagne, & se tenoient cachés dans les Bois. Maîtres de cette Ville les Pirates la pillerent tout à leur aise, & après s'y être arrêtés quelques jours, ils offrirent de ne point toucher aux Edifices moyennant une grosse somme d'argent; mais quand ils eurent touché cette somme, ils oublierent leurs promesses, & y mirent le feu par mégarde, à ce que dit l'histoire de leurs faits & gestes, mais plus vraisemblablement de dessein prémédité. Les Pirates sentirent eux-mêmes l'irrégularité de ce procédé, & pour s'en disculper ils publierent que les Habitans avoient eux-mêmes été les Incendiaires. Ce moyen leur parut propre à excuser le violement du Traité qu'ils avoient conclu.

Après ce malheur on fut obligé de rebâtir la Ville. On choisit pour cet effet le terrain qu'elle occupe aujourd'hui, environ à une lieue & demie de celui où elle étoit auparavant, & beaucoup plus avantageux. Elle est toute ceinte d'une muraille de pierres fort larges, & défendue par une forte

forte Garnison, dont on envoye des Détachemens pour la garde de *Darien*, de *Chagre* & de *Portobélo*. Assez près de la Ville du côté du Nord est une Colline nommée *Ancon*, qui s'éléve au-dessus de la Plaine à la hauteur de 101 toises, selon la mesure Géométrique qui en a été prise.

Les maisons de *Panama* sont toutes de bois, à un étage, avec un toit de tuiles. Elles sont grandes & belles à voir par leur disposition & la simétrie des fenêtres. On y en trouve aussi qui sont bâties de pierres, mais le nombre en est petit. Il y a hors de l'enceinte des murailles un fauxbourg plus grand que la Ville, & dont les maisons sont aussi de bois & couvertes de même, à l'exception de quelques-unes les plus proches de la campagne, lesquelles ont des toiles de claye mélée de glayeul. Les rues, tant du fauxbourg que de la Ville, sont droites, larges, & pavées de pierres, au moins la plupart.

Quoique les maisons ne soient que de bois, cette Ville n'en est pas pour cela plus exposée aux incendies; car soit qu'il tombe du feu sur les planches ou contre les murailles, il ne fait que percer sans allumer le bois, & s'éteint dans sa cendre. Malgré tout cela cette Ville ne laissa pas d'être réduite en cendres en 1737, & la bonté du bois des maisons ne la sauva pas du ravage des flammes, bienqu'il semble qu'il faut que quelque autre cause ait concouru à le rendre plus combustible qu'il ne l'est naturellement. Le feu commença dans une cave où entre autres marchandises il y avoit du Brai, du Goudron, & de l'Eau-de-vie, de maniere que les flammes élevant ces matieres facilement avec soi, s'attachoient aux murailles & rendoient cette singuliere espéce de bois plus combustible. Le fauxbourg fut exemt de malheur, graces à la distance de 200 toises où il est de la Ville. Depuis cet accident on l'a rebâtie, & l'on a construit une grande partie des maisons de pierres, ce qui n'est pas bien difficile dans cet endroit-là.

Il y a dans *Panama* une *Audience Royale*, dont le Président est en même tems Gouverneur de la Ville, & Capitaine-Général du Royaume de *Tierra-Firme*; emplois qui ne se donnent qu'à des personnes de distinction, quoique communément on ne fasse mention de celui qui les exerce que sous le titre de Président de *Panama*.

Cette Ville a une Eglise Cathédrale avec un Chapitre composé de l'Evêque & d'un nombre suffisant de Prébendiers. Il y a un *Ayuntamiento*, ou Conseil-de-Ville, composé d'Alcaldes ordinaires & de Régidors; des Caisses Royales, avec trois Officiers des Finances, qui sont un Maître-des-Comptes, un Trésorier, & un Facteur; enfin une Commissairerie de

l'*Inquisition* composée d'Officiers nommés par le Tribunal de l'*Inquisition* de *Carthagéne*.

La Cathédrale, ainsi que les Couvens, sont bâtis à pierre & à chaux. Avant l'incendie il y avoit quelques Eglises de bois, mais on a compris la nécessité de bâtir plus solidement. Il y a des *Dominicains*, des *Cordeliers*, des *Augustins*, des P. P. de *la Merci*, & un Collége de *Jésuites*; un Couvent de Sœurs de *Ste. Claire*, & un Hôpital de *San Juan de Dios*. Les Communautés sont en général peu nombreuses, parce que les Couvens n'ont pas d'assez grosses rentes; & par une suite de cette médiocrité, les Eglises ne sont pas extrêmement ornées, quoique d'une décence convenable au Culte.

Les ameublemens des maisons particulieres sont assez jolis quoique de prix médiocre, parce que l'opulence ne régne pas dans cette Ville comme en quelques autres des *Indes*. Il y a des gens riches, & l'on n'y trouve aucun habitant qui n'ait de quoi vivre; mais en général on ne peut la compter ni parmi les Villes opulentes, ni parmi les pauvres.

Le Port de *Panama* est formé dans la rade même, & couvert de diverses Iles, dont les principales sont *Havo*, *Perico*, & *Flamencos*. Le mouillage est à celle du milieu, d'où il est appellé *Mouillage de Périco*. Les Vaisseaux y sont en sureté, & il est éloigné d'environ 2½ ou 3 lieues de la Ville.

Les Marées y sont régulieres; & nous observâmes que le jour de la conjonction * le flot commence à trois heures du soir. L'eau monte & baisse considérablement; ce qui joint à la disposition de la plage, qui est unie & au niveau de la Mer, fait que le flot en se retirant s'en éloigne & la découvre trop dans la basse marée. C'est une chose digne d'être rapportée ici, que la différence qu'on observe entre les deux Mers *du Sud* & *du Nord* par rapport aux marées. Leurs mouvemens ont une correspondance admirable, & ce qu'on regarde comme une irrégularité dans la *Mer du Nord*, est une régularité dans celle *du Sud*. Quand celle-là cesse de croître ou de décroître, celle-ci s'enfle ou baisse, s'étendant sur les plages, ou (*a*) les élargissant, comme c'est l'effet propre du flux & reflux. Cette singularité est si constante, qu'on la remarque dans tous les autres Ports de la *Mer du Sud*: puisqu'à *Manta*, qui est presque sous l'Equinoxial, la Mer croît & diminue réguliérement pendant six heures, plus ou moins, & l'on voit assez l'effet de ces deux mouvemens sur les plages. La même chose

* Voyez ce qui a été dit ci-dessus.

chose arrive dans la Riviere de *Guayaquil*, quand le fond de ces eaux n'interrompt pas l'ordre des marées. Il en est de-même à *Payta*, à *Guanchaco*, au *Callao*, & dans les autres Ports de cette Mer, avec la différence que l'eau monte ou baisse plus dans les uns que dans les autres; desorte qu'on n'y sauroit vérifier cette opinion bien fondée & répandue parmi les Gens de mer, qu'entre les Tropiques les marées sont irrégulieres, tant dans la disproportion du tems que la Mer employe dans le flux avec celui qu'elle met dans le reflux, qu'à l'égard de la quantité d'eau qui monte ou baisse à chacun de ces mouvemens, puisqu'on y voit tout le contraire. Il ne sera pas aisé de trouver la raison de ce Phénoméne si singulier & si digne de remarque. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'Isthme qui sépare les deux Mers en question, en divisant leurs eaux, est un moyen par lequel renfermées dans leurs bornes l'une & l'autre Mer subissent des loix différentes.

L'Aiguille varie dans la Rade de *Panama* de 7 deg. 39 min. au Nord-Est. Cette Rade & toute la Côte abondent en plusieurs sortes d'excellens Poissons. Le rivage fournit aussi quantité de Coquillages, & entre autres des Huitres grosses & petites, mais dont celles-ci sont beaucoup plus estimées.

Le fond de cette Mer est très-propre à la formation des Perles, dans la nacre desquelles on trouve des huitres exquises, & dont la pêche est fort abondante dans toutes les Iles de ce Golphe.

C'est au Port de *Périco* qu'abordent les Flottes du *Pérou*, lorsqu'elles viennent en Foire. Ce Port alors n'est jamais sans Vaisseaux qui apportent des vivres qu'ils ont chargé dans les autres Ports du *Pérou*, sans compter quantité de Barques le long de la côte, qui vont de-là au *Choco*, ou aux Ports de la Côte Occidentale du même Royaume.

Les Vents qui soufflent ici sont les mêmes que ceux qui se font sentir sur toute la Côte. Les marées sont plus sensibles dans les Iles qu'à quelque distance des mêmes Iles. On ne sauroit donner de règle certaine sur le rumb qu'elles suivent; car cela dépend du lieu où se trouve un Vaisseau, respectivement aux Canaux que ces Iles forment entre elles. D'ailleurs dans les mêmes Parages, elles varient selon les vents qui régnent. Il nous suffira donc d'avoir dit qu'il y a marée sur ces Côtes. Chacun pourra profiter de cet avis comme il le jugera à propos.



CHA-

CHAPITRE III.

Du Climat & des Habitans de Panama; *des Champs & des Fruits qu'ils produisent.*

PLusieurs endroits des *Indes* se ressemblent si fort, tant à l'égard de leurs Habitans que de leurs Usages & Coutumes, qu'on les prendroit tous pour les mêmes. La même ressemblance se trouve dans les Climats, lorsque la disposition accidentelle du terroir n'y met pas de différence. Il seroit inutile & ennuyant de répéter ici une matiere que nous avons déjà suffisamment expliquée, il suffira de rapporter les différences. Ainsi, après avoir dit que les Habitans de *Carthagéne* ressemblent à ceux de *Panama*, j'ajoûte que ces derniers sont plus économes, plus laborieux, plus agissans, fins & rusés où il s'agit de profit, & enfin entierement tournés à leurs intérêts, qui sont la Boussole des *Européens* comme des *Créoles*; & il seroit difficile de décider laquelle de ces deux espéces d'hommes a donné l'exemple à l'autre. Le même esprit d'économie & d'intérêt régne également chez les femmes, à la réserve de quelques Dames venues d'*Espagne* avec leurs maris nommés à des Charges d'Auditeurs ou autres, lesquelles conservent la même façon de penser qu'elles ont apportée de leur Pays.

Les Femmes de *Panama* commencent à imiter celles du *Pérou* dans la façon de se mettre. Leur habillement consiste, quand elles sortent, en une Mante, & une *Basquigne* ou Jupe assez ressemblantes à celles que l'on porte en *Espagne*: mais dans leur maison, ou quand elles font des visites, ou qu'elles s'acquittent de quelque autre cérémonie, elles n'ont que la chemise depuis la ceinture en-haut. Cette chemise a de grandes manches ouvertes par en-bas; & ces ouvertures, ainsi que celle du cou, sont ornées & garnies de dentelles d'autant plus fines que c'est en cela que consiste la plus grande magnificence du Beau-sexe de *Panama*. Elles portent des ceintures, & cinq à six Chapelets de différente espéce pendus à leur cou; les grains des uns sont enfilés avec du fil d'or, ceux des autres sont de corail mêlés de grains d'or, & les ordinaires sont enfilés avec du fil de soye. Ces grains sont de différente grosseur pour qu'ils paroissent davantage. Par-dessus tout cela elles mettent deux ou trois chaînes d'or où pendent quelques reliquaires. Leur poignets sont ornés de bracelets d'or ou de tombac, auxquels elles joignent un peu au-dessus un autre bracelet de perles, de corail, ou de jayet. Le jupon qu'elles portent de la ceinture en-bas, ne leur descend que jusqu'aux mollets. De-là jusques près

de

de la cheville régne un cercle de dentelles larges qui pendent de la jupe de dessous. Pour chaussure elles portent des souliers. Les Femmes Métices & Négresses sont distinguées des *Espagnoles*, en ce qu'elles n'osent porter la mante ni la jupe, qui sont des habillemens réservés à ces dernieres, qui par ce privilége ont toutes le titre de *Segnoras*, quoique plusieurs d'entre elles ne soient guere d'un rang à mériter ce titre.

Quoique ce que je vais dire regarde autant les Habitans de *Carthagéne* & de *Portobélo* que ceux de *Panama*, j'ai cru devoir le réserver pour cet endroit. Les uns & les autres ont une façon singuliere de *culbuter* les paroles qu'ils prononcent; & comme il y a des Peuples arrogans & fiers, d'autres doux & polis, quelques-uns brefs & concis dans leurs paroles, ceux dont nous parlons ont une volubilité de langue, un bredouillement tout-à-fait importun & insupportable quand on n'y est pas acoutumé. Ce qu'il y a de singulier, c'est que chacune de ces Villes a sa façon particuliere de bredouiller, & de donner à leur voix un ton foible accompagné de diverses syllabes propres à chacune, & aussi distinguées les unes des autres qu'elles le sont toutes de la façon de parler en *Espagne*. J'ai pensé que cela pouvoit provenir de la mauvaise disposition des corps débilités par la grande chaleur du Climat. Je ne prétens pourtant pas nier que l'habitude n'y ait beaucoup de part.

Le Climat de *Panama* differe de celui de *Carthagéne* en ce qu'à *Panama* l'Eté commence plus tard & finit plutôt, parce que les *Brises* y sont plus tardives, & y cessent de meilleure heure. Par les observations que nous fîmes en divers jours avec le Thermométre, sans qu'on remarquât aucune variation entre un jour & l'autre, nous trouvâmes le 5. & le 6. de *Janvier* 1736. qu'à 6 heures du matin la liqueur étoit à $1020\frac{1}{2}$, à midi à $1023\frac{1}{2}$, & le soir à trois heures à 1025. Mais il faut remarquer que c'est-là le tems où les *Brises* commencent à régner, & que la chaleur n'est pas alors aussi grande que dans les mois d'*Août*, de *Septembre* & d'*Octobre*.

A en juger par la qualité de ce Climat il semble que le terroir de *Panama* devroit produire beaucoup de Grains; mais la chose ne va pas ainsi, & les grains du cru du Pays sont en très-petite quantité. Après tout, c'est moins la faute du terroir, que du peu de soin que les Habitans prennent de le cultiver: ce qui ne provient que de la facilité qu'ils ont de négocier, & de leur éloignement pour l'Agriculture. Quoi qu'il en soit, il est certain que dans les champs autour de cette Ville, on n'apperçoit aucune autre trace de culture que celle dont la Nature veut bien faire les fraix. On ne voit pas même qu'ils en ayent jamais eu d'autre. Cela fait que le

grain est rare & cher dans cette Ville. On n'y voit, par la même raison, ni Herbes potageres, ni Légumes, ce qu'on ne peut attribuer à la stérilité de la terre, puisqu'un petit Jardin qu'un *Galicien* cultivoit dans le tems que nous étions à *Panama*, en produisoit de toutes les sortes. C'est ainsi que cette Ville est réduite à tirer du dehors les choses les plus nécessaires à la vie, & de les faire venir des Côtes du *Pérou*, ou de celles de sa jurisdiction.

CHAPITRE IV.

De la nourriture ordinaire des Habitans de Panama, *avec quelques autres Observations particulieres.*

LE défaut même de provisions du cru du territoire de *Panama*, est cause qu'on y vit plus noblement; car cette Ville ne subsistant que par le Commerce, tout ce qui s'y consume y est apporté d'ailleurs: les Vaisseaux du *Pérou* sont continuellement occupés à ce Négoce, & les Barques de la Côte ne cessent d'apporter ce que la Province de *Panama* produit dans les lieux de sa jurisdiction, & dans ceux de la jurisdiction de *Veraguas*, d'où il arrive que *Panama* se trouve abondamment pourvu de tout ce qu'il y a de meilleur en Pain de froment, en Maïz, en Viande, & en Volaille. Soit la bonté de ces alimens, soit la disposition du Climat, soit quelque autre raison qui m'est inconnue, il est certain que les Habitans de cette Ville n'ont pas la phisionomie si pâle ni si décharnée que ceux de *Carthagéne* & de *Portobélo*.

Le mêt le plus ordinaire des Habitans de *Panama* est un Animal qu'ils nomment *Iguana*. Cet animal est amphibie, puisqu'il vit également dans l'eau & sur terre. Il a la figure d'un Lézard, mais il est plus grand, ayant ordinairement une aune de long, & même davantage. On en trouve pourtant qui ne sont pas si grands. Sa couleur est jaune mêlée de verd; d'un jaune plus vif & plus clair sous le ventre que sur le dos, où le verd domine. Il a quatre pieds comme le Lézard: les doigts en sont plus grands à proportion que ceux du Lézard, & unis par une membrane déliée qui les couvre, & forme la même figure qu'aux pieds d'une Oye, excepté que les ongles qui sont au bout de chaque doigt sont plus longs, & entiérement au-dessus de la membrane. Sa peau est couverte d'une écaille qui lui est attachée & qui la rend dure & rude, & depuis la partie supérieure de

de la tête, jusqu'à la naissance de la queue, qui a ordinairement une demie aune de long, il a une file d'écailles tournées verticalement, & longues de trois à quatre lignes, sur une & demie ou deux lignes de large. Ces écailles sont séparées l'une de l'autre, & forment une maniere de scie. Depuis l'extrémité du cou jusqu'à la racine de la queue les écailles diminuent tellement qu'on ne les apperçoit presque plus à ce bout; le ventre est disproportionnément plus gros que le corps; & la gueule est garnie de dents aigues, & séparées l'une de l'autre. Il semble plutôt marcher sur l'eau que nager, vu qu'il n'y enfonce que ces membranes qui l'y soutiennent. Il court avec tant de vitesse sur cet élément, que dans un instant on le perd de vue; mais sur terre, sans être paresseux, il s'en faut qu'il n'aille si vite. Quand les femelles portent, elles ont le ventre d'une excessive grosseur, & pondent jusqu'à soixante œufs & davantage d'une seule ventrée. Ces œufs sont gros comme des œufs de Pigeon; & sont un grand régal, non seulement pour les habitans de *Panama*, mais pour ceux de bien d'autres endroits. Ils sont enveloppés dans une membrane déliée & longue comme un ruban. Quand l'animal est écorché il offre une chair extrêmement blanche, que ces gens-là apprêtent & mangent avec autant d'appétit que les œufs: mais quant à moi, après avoir goûté de l'une & des autres, je trouve la chair un peu moins mauvaise, douçâtre, & d'une petite odeur forte & dégoûtante. Pour les œufs je les ai trouvés pâteux & d'un goût détestable. Quand ils sont cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œufs de poule; & il ne tient pas aux habitans du Pays qu'on ne croye que la chair a le goût du poulet; mais je n'ai jamais pu être de leur sentiment, & n'ai remarqué aucun rapport entre cette chair & celle des poulets. Il faut que les gens de ce Pays accoutumés à voir des Lézards ayent oublié l'horreur naturelle qu'on a pour ces animaux, pour se faire un régal de leur chair, qui est un mêt que nous ne goûtons pas facilement.

Les Habitans de *Panama* sont extrêmement infatués de deux singularités qu'ils attribuent à la Nature; l'une est la Plante qu'ils nomment *l'Herbe-du-coq*, & l'autre *le Serpent à deux têtes*. Je dirai un mot de l'une & de l'autre.

C'est une opinion générale dans cette Ville, que la Campagne aux environs produit une espéce de Serpent qui a une tête à chaque extrémité de son corps, & qu'il nuit aussi-bien de l'une que de l'autre, son venin n'étant pas moins présent que celui du *Cascabet*, ou *Serpent-à-sonnettes*. Il ne nous fut pas possible pendant notre séjour dans cette Ville, de voir un de ces merveilleux Serpens à deux têtes, quelque effort que nous fissions

pour cela: mais ſuivant ce qu'on nous en dit, leur longueur ordinaire eſt d'une demie aune. Leur corps eſt rond, & reſſemble à un Ver-de-terre de ſix à huit lignes de diamétre, & leurs têtes different de celles des autres Serpens, étant toutes d'une venue comme le corps: mais il eſt plus probable qu'ils n'en ont qu'une, & qu'étant égale au corps elle reſſemble à la queue, d'où ils auront conclu qu'ils en avoient deux, faute de pouvoir diſtinguer la ſeule véritable. Ce Serpent eſt fort lent à ſe mouvoir. Il eſt de couleur griſe mêlée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup la vertu de l'*Herbe-de-coq*, & ils prétendent qu'on peut couper la tête à un coq ou à un poulet, pourvu qu'on ne coupe pas une des vertébres du cou, & qu'en y appliquant cette herbe immédiatement après l'animal bleſſé eſt guéri ſur le champ. On donnera à cette guériſon tel tour qu'on voudra, il reſte toujours décidé que ce n'eſt qu'un bruit populaire: & ſi j'en parle, c'eſt pour éviter que ceux qui ont ouï parler de cette herbe, ne m'accuſent d'avoir ignoré ce qu'on en raconte. Durant notre ſéjour à *Panama*, nous ſollicitâmes beaucoup ceux qui nous parloient de cette herbe, de vouloir bien nous en montrer; mais nous ne pûmes l'obtenir, quoique quelques perſonnes habituées à *Panama* m'ayent depuis aſſuré qu'elle y étoit fort commune: ce qui prouve qu'elle n'a pas la vertu qu'on lui attribue, puiſque ſi elle l'avoit on n'auroit pas refuſé de nous en donner pour en faire l'expérience. Il y a grande apparence qu'elle a la propriété d'étancher le ſang d'une bleſſure où il n'y a pas de grand vaiſſeau offenſé; mais qu'elle puiſſe réunir les grandes arteres après qu'elles ont été coupées, ainſi que les nerfs & les tendons, c'eſt ce que perſonne ne croira facilement. Si elle produiſoit un tel effet ſur la volaille, il ſeroit tout ſimple qu'elle le produiſit ſur tout autre animal, & en ce cas les hommes auroient auſſi part au bénéfice; & ce ſeroit un meuble bien néceſſaire pour ceux qui vont à la guerre, qu'une ou deux onces d'un ſi ſouverain remède pour guérir toutes les bleſſures mortelles.

CHAPITRE V.

Commerce que la Ville de Panama *fait en tout tems avec les Royaumes du* Pérou *& de* Tierra-Firme.

PAr ce qui a été dit du Commerce de *Portobélo* à l'arrivée des Gallions, on pourra juger de celui de *Panama* dans le même tems: puiſque c'eſt

c'eſt dans cette Ville qu'on débarque le Tréſor du *Pérou*, & qu'elle ſert d'entrepôt aux Marchandiſes qui remontent la *Chagre*. Ce Trafic eſt d'un grand profit aux Habitans. Il conſiſte dans le loyer des Maiſons, le fret des Bâtimens, les fournitures des Mules, & des Négres, qui vont prendre à *Cruces* les effets les plus volumineux & les plus fragiles, & les charrient par ce chemin coupé à pic ſur pierre vive, & qui traverſe les Montagnes des Cordilleres, ſi étroit en divers endroits qu'une bête de ſomme a de la peine à y paſſer ſon corps, & n'y ſauroit paſſer ſans un très-grand riſque avec une charge.

Hors du tems de l'*Armadille* ou Flotte du *Pérou*, *Panama* ne laiſſe pas de voir aborder beaucoup d'étrangers dans ſes murs; les uns y viennent pour paſſer dans les Ports de la *Mer du Sud*, les autres en revenant des mêmes Ports pour s'en retourner en *Eſpagne*; à quoi il faut ajoûter l'abord continuel des Vaiſſeaux qui apportent les denrées du *Pérou*, comme Farines, Vins, Eau-de-vie-de-vin ou de *Caſtille*, comme ils parlent dans toutes les *Indes*, Sucre, Savon, Sain-doux, Huiles, Olives, & autres choſes ſemblables. Les Vaiſſeaux de *Guayaquil* apportent du Cacao & du Quinquina, dont il ſe fait un grand débit dans cette Ville, ſurtout en tems de Paix. Le prix de ces denrées, particulierement de celles du *Pérou*, varie beaucoup. Il eſt des occaſions où les propriétaires en perdent une partie & ſouvent le total, & d'autres où ils gagnent trois cens pour cent, ſelon qu'il y a abondance ou rareté de denrées. Les Farines ſont ſujettes à ſe gâter & à ſe corrompre par la grande chaleur, de maniere qu'il faut quelquefois les jetter à la mer. Les Vins & le Brandevin, ou Eau-de-vie, s'échaufent dans les Jarres, & contractent une odeur de poix, qui les rendent entierement inutiles: le Sain-doux ſe fond, ſe conſume enſuite & ſe convertit en terre, & ainſi des autres Marchandiſes; deſorte que ſi les profits ſont grands, les riſques le ſont encore davantage.

Les Barques côtieres qui viennent de la côte de l'Oueſt & de celle de l'Eſt apportent à *Panama* du Porc, de la Volaille, du Taſſajo ou Viande ſalée & ſechée, du Sain-doux, du Fruit de plane, des Racines, & autres alimens dont cette Ville eſt par ce moyen toujours abondamment pourvue.

Les Vaiſſeaux du *Pérou* ou de *Guayaquil* hors du tems des Flottes s'en retournent à vuide. Quelquefois ils peuvent charger des Négres, parce que lorsque l'*Aſſiento* de ces Eſclaves a cours, il y a à *Panama* une Factorerie ſemblable à celle de *Portobélo* pour ce commerce. Les Négres ſont amenés à cette Factorerie, d'où on les diſtribue dans tout le Pays de *Tierra Firme* & dans le *Pérou*.

Le Préſident de *Panama* a le pouvoir de permettre tous les ans à un ou deux Vaiſſeaux de paſſer aux Ports de *Sonſonate*, du *Realejo*, & autres de la Province de *Guatemala*, & de la *Nouvelle Eſpagne*, pour charger de la Poix, du Goudron & des Cordages pour les Bâtimens qui trafiquent à *Panama*, & pour porter dans ces Ports les denrées du *Pérou* qui ne peuvent ſe conſumer à *Panama*. Ceux qui ont obtenu cette permiſſion, reviennent rarement immédiatement à *Panama*, parce que la meilleure partie de leur cargaiſon conſiſtant en Indigo, ou ils vont le porter à *Guayaquil*, ou ils vont en droiture dans les autres Ports plus au Sud.

La cherté des Denrées ordinaires à *Panama* & aux environs, vient de la quantité qu'il en faut & des fraix du tranſport; mais cet inconvénient eſt bien réparé par l'ineſtimable tréſor des Perles que l'on pêche dans ſon Golphe. Cette pêche précieuſe ſe fait aux Iles *du Roi*, de *Taboga*, & autres au nombre de 48, qui forment un petit Archipel. Le premier à qui les *Indiens* donnerent connoiſſance de cette Miniere fut *Basco Hugnez de Balboa*, qui paſſant pour découvrir la Mer du Sud reçut du *Cacique Tumaco* un préſent de quelques perles. Elles ſont à-préſent d'autant plus communes à *Panama*, qu'il y a peu de perſonnes aiſées qui n'employent un certain nombre de Négres à cette pêche. Et comme la maniere de pêcher les perles n'eſt pas connue de tout le monde, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos d'en dire ici un mot en paſſant.

Les propriétaires des Négres choiſiſſent entre leurs Eſclaves ceux qui ſont les plus propres à cette pêche. Pour s'enfoncer dans l'eau il faut qu'ils ſoient bons nageurs, & qu'ils puiſſent retenir longtems leur haleine. Après en avoir choiſi un certain nombre, ils les envoyent aux Iles ſusdites où ils ont leurs *Punckeries* ou habitations & des barques propres pour cette pêche; là on les diſtribue ſur ces barques par bandes de 18 ou 20 plus ou moins ſelon la capacité du Bâtiment, & à chaque bande on joint un Caporal. Ils naviguent vers les Parages où ils ont reconnu qu'il y a des perles, & où il n'y a pas au-delà de 10, 12 ou 15 braſſes d'eau. Arrivés en cet endroit, ils jettent l'ancre, s'attachent une corde au milieu du corps qui tient par un bout à la barque à la place que chaque pêcheur occupoit, & prenant avec ſoi un petit poids afin de devaler plus aiſément dans l'eau, ils plongent, & dès qu'ils touchent le fond ils arrachent une perle qu'ils mettent ſous le bras gauche, ils tiennent la ſeconde dans la main du même bras, & la troiſiéme dans la main droite; avec ces trois perles, ou une quatriéme qu'ils tiennent quelquefois dans la bouche, ils reviennent pour prendre haleine, & fourrent ce qu'ils ont pris dans une eſcar-

escarcelle. Dès qu'ils ont un peu recommencé à respirer, ils se replongent dans l'eau, & continuent cet exercice jusqu'à ce qu'ils ayent rempli leur tâche, ou jusqu'à ce qu'ils soient sur les dents. Chacun de ces Négres plongeurs est taxé à un certain nombre de perles pour le compte de leurs Maîtres. Ce qu'ils prennent au-delà est pour eux. Cette taxe est générale & égale pour chaque propriétaire d'Esclaves. Dès qu'ils ont le nombre prescrit de perles ils cessent de plonger, & procédent à l'ouverture de l'huitre ou coquille qui renferme la perle. Ils en tirent ces perles, & les remettent à l'Inspecteur. S'il s'en trouve qui soient petites & de mauvaise qualité, elles ne laissent pas d'être comptées. Toutes celles que le Négre a prises au-delà du nombre fixé sont pour lui, quelque belles qu'elles soient; & si le Maître les veut avoir il faut qu'il les achette de son Esclave, qui peut même les vendre à un autre; mais pour l'ordinaire il ne les refuse pas à son Maître pour un prix modique.

Les Négres n'achévent pas chaque jour leur tâche: quelquefois ils ont le malheur de prendre des huitres où la perle n'est pas encore figée, d'autres où il n'y en a point du tout, & d'autres enfin où l'huitre est morte. Dans tous ces cas les piéces ainsi défectueuses n'entrent point en ligne de compte, & il faut qu'ils les remplacent par des perles *de recibo* * pour me servir de leur termes.

Outre les peines & les fatigues que ces misérables plongeurs essuyent dans cette pêche, vu que les écailles sont si fortement attachées au roc qu'il n'est pas aisé de les en arracher, ils courent encore de grands dangers de la part de certains Poissons cétacées, qui sont en grande quantité dans ces Parages, & qui dévorent les Négres qu'ils apperçoivent au fond de l'eau, ou se laissent tomber sur eux & les écrasent ou étoufent par leur poids †. Il semble que ces animaux veuillent défendre les productions les plus précieuses de leur élément, contre les hommes qui viennent les ravir; & quoique tout le long de ces Côtes il y ait assez de ces Poissons monstrueux & voraces, & qu'on y courre les mêmes risques de leur part, ils se trouvent néanmoins en plus grand nombre dans les lieux où cette sorte de richesse abonde. Les *Taburons* ou *Requins*, & les *Teinturieres*, sont des poissons d'une grandeur démesurée, qui se nourrissent de la chair de ces

* *Perles recevables.*

† C'est ce que fait admirablement bien le Poisson qu'on nomme *Pantouflier* à la *Martinique*. On a remarqué que le Requin, le Lamentin & autres Poissons voraces attaquent plutôt un Négre qu'un Blanc. Not. du Trad.

ces malheureux plongeurs qu'ils attrapent. Les *Mantas* * les enveloppent dans leurs corps & les étouffent, ou se laissant tomber sur eux de toute leur pesanteur ils les écrasent contre le fond. Il paroît, & ce n'est pas sans raison, qu'on a donné le nom de *Manta* à ce Poisson, à cause de sa figure; car il est large, & s'étend comme une courte-pointe: dès qu'il a attrapé un homme ou un autre animal, il l'enveloppe & le roule dans son corps comme dans une couverture, & à force de le serrer & de le comprimer il l'étouffe. Ce Poisson ressemble à la Raye quant à la figure, excepté qu'il est infiniment plus gros.

Pour se défendre contre des ennemis si redoutables, chaque plongeur est armé d'un couteau fort pointu & bien affilé. Dès qu'il apperçoit un de ces poissons voraces, il l'attaque par quelque endroit dont il ne puisse être blessé, & lui plante son couteau dans le corps. Le poisson se sentant blessé prend la fuite & laisse le Négre en repos. Le Caporal Négre, qui a l'inspection sur les autres Esclaves, prend garde à ces cruels animaux, du haut de la barque où il est: dès qu'il en découvre un, il en avertit les plongeurs par le moyen des cordes que chacun d'eux a autour du corps; les secousses qu'il donne à ces cordes, font assez entendre aux Négres qu'ils doivent être sur leurs gardes; souvent il se jette lui-même dans l'eau armé d'un pareil couteau, pour secourir le plongeur qui est en danger; mais malgré toutes ces précautions, il arrive assez souvent que les Pêcheurs de Perles trouvent la mort & la sépulture dans l'estomac de ces poissons, ou qu'ils reviennent estropiés d'une jambe ou d'un bras que l'animal a mordu ou dévoré. On a tâché d'imaginer quelque machine artificieuse pour écarter ces animaux, & pourvoir à la sureté des plongeurs; & quoiqu'on ait inventé divers moyens, le succès n'a pas répondu à l'idée qu'on s'en étoit faite.

Les Perles que l'on pêche dans ces Parages sont ordinairement de très-belle eau, & quelques-unes ont été remarquables par leur grosseur & leur figure: il est bon d'observer, que comme il y en a d'une forme plus réguliere les unes que les autres, il s'en trouve aussi qui sont de très-belle eau, & d'autres dont la couleur est médiocre & très-imparfaite. Une partie des perles que l'on pêche dans les lieux en question, est transportée en *Europe*, & c'est la moindre. L'autre partie, qui est la plus considérable, est envoyée à *Lima*, où les perles sont extrêmement recherchées, & d'où l'on en envoye dans toutes les Provinces intérieures du Royaume du *Pérou*.

Ou-

* *Manta*, mot qui signifie couverture de lit.

Outre les Perles, le Royaume de *Tierra-Firme* avoit encore l'article de l'Or, que l'on tiroit des Minieres de ſa dépendance, ce qui n'augmentoit pas peu ſes richeſſes. Partie de ces Minieres ſont dans la Province de *Veraguas*, partie dans celle de *Panama*, & le plus grand nombre, les plus abondantes, celles qui produiſent le plus fin Or ſont dans la Province de *Darien*, & ont toujours été l'objet de l'attention des Exploiteurs de Mines; mais les *Indiens* s'étant révoltés & rendus maîtres de preſque toute la Province, il falut abandonner les Mines, & la plus grande partie en fut perdue. Tout ce qu'on en put conſerver, fut réduit à celles qui ſe trouvoient ſur les frontieres d'où l'on tire encore quelque peu d'Or. On pourroit en tirer beaucoup davantage, ſi la crainte qu'on a de l'inconſtance naturelle aux *Indiens*, & le peu de confiance qu'on prend en leur amitié, n'obligeoient les Maîtres des Mines à trop de précautions, & ne les empêchoient de prendre les meſures les plus efficaces pour en tirer tout le parti poſſible.

Quoique les Mines de *Veraguas* & de *Panama* ne ſoient pas expoſées au péril dont nous venons de parler, elles n'en ſont pas pour cela pouſſées avec plus de vigueur, par deux raiſons. La premiere, c'eſt que l'Or qu'elles fourniſſent n'eſt ni ſi abondant, ni de ſi bon aloi que celui des Mines de *Darien*. La ſeconde, qui eſt en même tems la plus importante, c'eſt que ces Mers produiſant abondamment des Perles, les gens du Pays ſont portés à cette pêche, parce qu'elle leur procure des profits plus certains, & ne les engage preſqu'à aucun fraix; c'eſt pourquoi ils préférent ce revenu à celui des Mines d'Or; ils ne laiſſent pas cependant d'en exploiter quelques-unes, mais en petit nombre, ſans celles des frontieres de *Darien*, dont nous avons déjà parlé.

Outre l'argent que le Commerce attire à *Panama*, il s'y fait tous les ans une remiſe conſidérable de Deniers Royaux, qu'on y envoye de *Lima* pour le payement des Troupes, des Officiers de l'Audience & autres qui ſervent le Roi, les revenus que ce Monarque tire de *Panama* même ne ſuffiſant pas pour payer tant de gens employés au ſervice de Sa Majeſté.



CHAPITRE VI.

Etendue de la Jurisdiction de l'Audience de Panama *au Royaume de* Tierra-Firme. *Limites de ce Royaume & Provinces dont il est composé.*

LA Ville de *Panama* ne jouit pas seulement de l'avantage d'être la Capitale de la Province du même nom, mais elle est aussi Métropole du Royaume de *Tierra-Firme*, lequel est composé des trois Provinces, de *Panama*, de *Darien*, & de *Veraguas*. La Province de *Panama* est la plus considérable des trois. Elle est située au centre du Royaume, ayant à l'Est le Pays de *Darien*, & à l'Ouëst celui ds *Veraguas*.

Le Royaume de *Tierra-Firme* commence du côté du Septentrion à la Riviere de *Darien*, & continuant par *Nombre de Dios*, *Bocas del Toro*, *Bahia de l'Amirante*, il est terminé à l'Occident par le Fleuve de *Los Dorados*, & par la *Mer du Nord*. Vers la *Mer du Sud*, en tournant à l'Ouëst, il s'étend depuis *Punta Gorda* dans la *Costa Rica* ou *Côte Riche*, & continue par *Punta de Mariatos* & *Morro de Puercas* jusqu'au Golphe de *Darien*, d'où il s'allonge par la Côte du Sud, & par *Puerto de Pinas*, & *Morro Quemado*, jusqu'à la Baye de *St. Bonaventure*. Sa longueur du *Levant* au *Ponent* est de 180 lieues, quoiqu'en suivant la côte il ait plus de 230 lieues de long. Sa largeur du Nord au Sud est la même que celle de l'Isthme qui renferme la Province de *Panama* & partie de celle de *Darien*. L'espace le plus étroit de l'Isthme est depuis les Rivieres de *Darien* & de *Chagre*, à la côte de la *Mer du Nord*, jusqu'aux Rivieres de *Pito* & de *Caymito* vers la *Mer du Sud*, & dans cet espace on ne compte que 14 lieues. Mais ensuite l'Isthme s'élargit vers le *Choco*, & vers *Sitara*, ainsi que par la partie Occidentale de la Province de *Veraguas*, où il a bien 40 lieues de largeur de l'une à l'autre Mer.

Cet Isthme est traversé par cette longue chaîne de hautes Montagnes si connues sous le nom de *Cordillere des Andes*, qui commençant à s'élever dans la *Terre Magellanique* courent par le Royaume de *Chili*, & la Province de *Buénos Ayres* jusqu'à celle du *Pérou* & de *Quito*, d'où elles continuent en se retrecissant & se resserrant pour traverser l'Isthme de *Panama*, après quoi elles recommencent à s'élargir & à s'étendre par les Provinces & Royaumes de *Nicaragua*, de *Guatimala*, de *Costa Rica*, de *San Miguel*, de *Mexique*, de *Guayaca* & de *Puébla*, poussant une infinité de

de rameaux comme pour unir les parties Méridionales du Continent d'*Amérique* avec les Septentrionales.

Pour qu'on puisse se former une idée plus juste du Royaume de *Tierra-Firme*, je crois qu'il est à propos de parler de chacune de ses trois Provinces en particulier, & pour commencer par celle de *Panama* comme la principale, je dis d'abord que la plus grande partie des Peuplades qu'elle contient, sont situées dans les petites plaines qui sont le long de la plage; le reste de son Territoire est rude & coupé de Montagnes inhabitables tant par leur stérilité naturelle, que par l'intempérie de l'air qui y régne.

Toute la Province renferme trois Villes, une Villotte, des Forts, des Villages & des Habitations, dont on trouvera les noms ci-dessous avec les *Castes* des Habitans spécifiées.

Les Villes ou Cités, sont *Panama*, *Portobello*, & *Santiago de Nata de los Cavalleros*. L'emplacement que cette derniére occupe fut découvert par le Capitaine *Alonso Perez de la Rua* en 1515, pendant que *Nata* étoit Cacique de ce District. Le Licentié *Gaspar de Espinosa* la peupla la premiere fois en 1517 avec titre de Ville; les *Indiens* l'ayant prise & brulée, il la rétablit, & on lui donna alors le titre de Cité. Elle est grande, les maisons sont de brique crue, ou de paille: ses Habitans partie *Espagnols*, partie *Indiens*.

La Ville que l'on nomme *Los Santos* est une Peuplade moderne d'*Espagnols* Habitans de la Cité de *Nata*, lesquels poussés par l'espérance de faire mieux leurs affaires, abandonnerent cette derniere Ville pour s'aller bâtir des maisons dans l'autre, & par-là *Los Santos* est devenue plus peuplée que *Nata*. Les environs de celle-là furent découverts par *Rodriguez Valenzuela*; il y avoit alors dans le même endroit une Bourgade *Indienne*, dont le Cacique s'appelloit *Guazan*. Par l'origine de cette Ville on peut aisément juger que ses Habitans sont en partie *Espagnols*, en partie *Indiens*.

Les Bourgs & les Villages de cette Province sont de différente espéce, & en grand nombre.

I. Nous mettrons à la tête de tous celui de *Nuestra Seghora de Pacora*, habité par des Mulâtres & Enfans de Mulâtres.

II. *San Christoval de Chepo*, qui tire son nom de ses Caciques *Chepo* & *Chepauri*, fut découvert par *Tello de Guzman* en 1515. Outre les *Indiens* dont ce Village est peuplé, il y a une Compagnie de Soldats de la Garnison de *Panama*, dont la plupart y sont mariés & établis.

Diverses *Rancheries* & Habitations d'*Indiens* sont de la dépendance de ce Village. Ces *Rancheries* sont situées dans les Coulées * du côté du Sud.

Dans les Savanes de *Rio*, ou Riviere de *Mamoni*, il y a diverses Habitations répandues çà & là, savoir,

A *Rio de la Campana.*

Dans la Coulée de *Curcuti.*

A *Rio de Cagnas* & à son embouchure.

A *Rio de Platanar.*

A *Rio de Pinganti.*

A *Rio de Bayano.*

Dans la Coulée de *Terralbo.*

Dans celle de *Platanar.*

Dans celle de *Calobre.*

Dans celle de *Pugibay.*

Dans celle de *Marcelo.*

A *Rio de Mange.*

Le Village de *Chepo* a encore sous sa dépendance les Habitations ou *Rancheries* suivantes, qui sont vers le Nord.

A *Rio del Playon.*

A *Rio Chico de la Conception.*

A *Rio de Guanacati.*

A *Rio de Coco* ou *Madinga.*

Sur la Riviere de Sarati.

III. Le Village de *St. Jean* situé sur le chemin de *Panama* à *Portobello*, & habité par des Mulâtres.

IV. Le Village de *Nuestra Segnora de consolation*: c'est une Peuplade de Négres.

V. Le Village de la *Santissima Trinitad de Chamé*, découvert par *Gonzalo de Badajoz*. Le Cacique du lieu se nommoit *Chamé*, d'où le nom est resté au Village. Il est habité d'*Espagnols* & d'*Indiens*.

VI. Le Village de *St. Isidore de Quiguones* découvert par le même *Badajoz*. Le Cacique se nommoit *Totronagua*. Ce Village est aujourd'hui peuplé d'*Espagnols* & d'*Indiens*.

VII. Le

* Les *Coulées* sont des Vallons qui se forment entre les Montagnes par la chute de quelque Colline qu'un torrent furieux entraîne & fait couler. Les *Espagnols* des *Indes* appellent ces *Coulées* *Quebradas*, Crevasses.

VII. Le Bourg de *San Francisco de Paule*, qui est dans la *Cordillere*, habité par des *Espagnols* & des *Indiens*.

VIII. Le Village de *St. Jean de Ponomomé*, ainsi appellé du nom de son Cacique. Il est composé d'*Indiens* qui ont encore conservé l'usage des arcs & des fléches dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, & sont fort vaillans.

IX. Le Village de *Ste. Marie*, situé dans un endroit qui fut découvert par *Gonzalo de Badajoz*. Le dernier Cacique de ce lieu se nommoit *Escolia*: il n'est habité que par des *Espagnols*.

X. Le Village de *Santo Domingo de Parita*. Ce dernier mot étoit le nom du Cacique, & le Village n'avoit anciennement que des *Indiens* pour habitans, mais aujourd'hui il y a beaucoup d'*Espagnols* parmi eux.

XI. Les Iles près desquelles on pêche les Perles, *Taboga*, *Taboguilla* & autres, furent découvertes par ordre de *Pedro Arias Davila*, le premier Gouverneur & Capitaine-Général qu'ait eu le Royaume de *Tierra-Firme*. Il y a dans ces Iles des Habitations de quelques *Espagnols* & de Négres plongeurs pour la pêche.

XII. Les *Iles du Roi* furent découvertes par *Gaspar de Moralès* & le Capitaine *François Pizarro*. Outre les Habitations d'*Espagnols*, grand nombre de plongeurs Négres font leur demeure dans ces Iles.

Seconde Province de Tierra-Firme.

La seconde Province de ce Royaume est celle de *Veraguas*, dont la Ville de *Sant-Jago* surnommée de *Veraguas* est la Capitale. L'Amiral *Christophle Colomb* fut le premier qui découvrit cette côte en 1503. Il donna le nom de *Verdes Aguas* à la Riviere nommée aujourd'hui *Veraguas*, à cause de la couleur verte de ses eaux, ou, comme d'autres le veulent, parce que les *Indiens* lui donnoient ce nom dans leur Langue: quoi qu'il en soit, c'est toujours de-là qu'est dérivé le nom de la Province. En 1518 les Capitaines *Gaspar de Espinosa* & *Diego de Alvitez* recommencerent la découverte par terre; mais ils n'y purent réussir, ayant rencontré le Cacique qui les repoussa & les empêcha de pénétrer plus avant, desorte qu'il falut se contenter alors de former un établissement dans le voisinage, où les *Espagnols* ne purent même se maintenir, à cause des invasions & des courses fréquentes des *Indiens*. Pour s'en mettre mieux à couvert, on jugea qu'il faloit avoir un établissement plus solide, & ce fut ce qui fit fonder la Ville de *Sant-Jago de Veraguas*, dans le lieu où elle est présentement.

Outre cette Ville la Province en contient encore deux autres, & divers Villages: Savoir,

La Ville & Cité de *Sant-Jago al Angel*, fondée en 1521 par *Benoît Hurtado* Régidor de *Panama*: elle a été depuis détruite & rebâtie deux fois. Ses Habitans sont partie *Espagnols*, partie *Mulâtres*.

La Ville de *Nuestra Segnora de los Remedios de Pueblo Nuevo* est habitée comme la précédente.

I. Le Village de *San Francisco de la Montagna* habité par des *Indiens* tireurs de fléches.

II. Le Village de *San Miguel de la Halaya* peuplé de toute sorte de gens.

III. Celui de *San Marcelo de Leonmesa de Tabarana*, habité par les *Indiens*.

IV. Celui de *San Raphael de Guaymi*, aussi d'*Indiens*.

V. Celui de *San Phelipe del Guaymi*, d'*Indiens*.

VI. Celui de *San Martin de los Costos*, d'*Indiens*.

VII. Celui de *San Joseph de Bugava*, d'*Indiens*.

VIII. Celui de *San Augustin de Ulate*, d'*Indiens Changuins*.

IX. & X. Celui de *la Pietad*, & celui de *San Miguel*, aussi d'*Indiens Changuins*.

XI. Les deux Bourgades de *St. Pierre* & de *St. Paul* des *Platanes*, d'*Indiens*.

XII. Celle de *San Pedro Nolasco*, d'*Indiens Dorases*.

XIII. Celle de *San Carlos*, d'*Indiens Dorases*.

Troisiéme Province de Tierra-Firme.

La troisiéme Province de *Tierra-Firme* est celle de *Darien*, dont la plupart des Habitans sont des *Indiens* vagabonds, qui ont secoué le joug, pour vivre dans leur ancienne liberté, sans nulle Religion, & comme les Peuples les plus barbares. En 1716. il y avoit divers Villages, plusieurs Doctrines * & Peuplades qui avoient juré obéissance au Roi d'*Espagne*, & qui étoient sous la dépendance des Gouverneurs de *Panama*. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques-unes en petit nombre. Voici les noms de celles qui subsistoient cette année-là.

I. Le Village & *Assiento* des Mines de *Santa Cruz de Cagua*; c'étoit une Peuplade considérable d'*Espagnols* & d'*Indiens*.

II. Le Village de *la Conception de Sabalo*, habité comme le précédent, mais moins peuplé.

III. Celui de *St. Michel de Tayequa*, habité de même.

IV. Celui de *Santo Domingo de Balzas*, habité par des *Espagnols* & des *Indiens*.

V. La

* C'est le nom que les Jésuites donnent à des Peuplades d'*Indiens* qu'ils ont rassemblés & civilisés. Not. du Trad.

V. La Bourgade d'*Espagnols* dans le terrain de *Santa Maria*.

VI. La Doctrine de *San Geronimo de Yabira*, nom qui dans la Langue du Pays signifie *Vierge*: ce Village est près d'une Riviere qu'on appelle, par cette raison, *Riviere Vierge*; il est peuplé d'*Indiens*.

VII. Celle de *San Enriquez de Capeti*, ou l'*Endormi*.

VIII. Celle de *Santa Cruz de Pucro*: ce mot *Pucro* signifie en Langage du Pays une sorte de bois léger nommé *Balsa* à *Guayaquil*.

IX. La Doctrine de *San Juan de Terracuna*, & de *Matarnati*: ces deux noms sont ceux de deux Montagnes de *la Cordillere*, lesquelles touchent à cette Peuplade.

X. Le Village de *San Joseph de Zéte-Gaati* n'est pas une Doctrine: *Zéte-Gaati* est le nom d'une espéce de Saule qui croît près de cet endroit.

Habitations au Sud.

Bourgade de *Nuestra-Segnora del Rosario de Rio-Congo*.
Autres Bourgades sur les Rivieres de *Zabalos*, *Balsas* & *Uren*.
A *Rio de Tapanacul*.
A *Rio de Pucro*.
A *Rio de Paya* & à son embouchure.
Aux *Paparos*, ou *Villageois*.
A *Rio Tuqueza*.
A *Rio Tupisa*.
A *Rio de Yabisa*.
A *Chepigana*.

Habitations au Nord.

A *Rio de Queno*.
A *Rio de Seraque*.
A *Rio Sutugunti*.
A *Rio Moreti*.
A *Rio Agrasenuqua*.
A *Rio de Ocabajanti*.
A *Rio de Uraba*.

Toutes les Doctrines & Peuplades étoient d'*Indiens* assez nombreux, puisque quelques-unes de ces dernieres contenoient jusques à 400 personnes, & les autres pour l'ordinaire 150 à 200. Il est aisé de conclure de-là combien les Doctrines devoient être peuplées: mais pour épargner au

au Lecteur l'ennui de parcourir tous les lieux habités de ce Royaume, desquels je n'ai pas cru devoir omettre les noms, je finirai par une liste abrégée de tous ces lieux, ce qui suffira pour mettre le Lecteur au fait de ce Pays.

Liste de tous les Lieux habités du Royaume de Tierra-Firme.

IV. Forteresses.
VI. Cités.
I. Ville d'*Espagnols* & d'*Indiens*.

XXXV. Villages. { XI. d'*Espagnols* & d'*Indiens*.
II. de *Mulâtres* & de *Négres*.
XXII. d'*Indiens*, la plupart Doctrines. }

XXXII. Habitations ou Rancheries, qui comprennent chacune diverses maisons répandues dans les coulées, le long des Rivieres & dans les Savanes.

XLIII. Iles où l'on pêche les Perles. La plupart de ces Iles sont situées dans le Golphe de *Panama*, les autres près de la côte de cette Ville, & quelques-unes au Sud de *Veraguas*.



LIVRE

LIVRE QUATRIEME.

Voyage du Port de *Périco* à *Guayaquil.* Remarques sur cette Navigation, & Description de la Ville de *Guayaquil* & de son Corrégiment ou Sénechaussée.

CHAPITRE I.

Voyage du Port de Périco *à* Guayaquil.

NOus étant arrangés pour notre passage avec *Don Juan Manuel Morel*, Capitaine du Vaisseau le *San Christoval*, & tous nos préparatifs étant faits, nous nous embarquâmes tous ensemble le 21. de *Février* 1736. & le jour suivant 22. nous mîmes à la voile de grand matin. Le vent étoit foible & variable, ce qui fut cause que nous ne perdîmes la terre tout-à-fait de vue que le 26. au coucher du Soleil. La derniere terre que nous apperçûmes fut *Punta de Mala.*

Par les observations que nous fîmes jusqu'au moment que nous perdîmes cette derniere pointe de vue, lesquelles s'accordoient avec les observations précédentes, mais différoient des conclusions que nous tirions de notre route, nous connûmes que les courans portoient au Sud-Ouëst quart au Sud, 5 degrés à l'Ouëst; & cette observation se trouva conforme au rapport des Pilotes, qui assuroient que cela continuoit de-même jusqu'à la hauteur de 3 à 4 degrés de Latitude: sur quoi nous eûmes la précaution de corriger le Journal de route à raison d'un mille & un sixiéme par heure. Il est bon d'avertir qu'avant que notre Vaisseau fût à la hauteur de *Punta de Mala*, nous n'apperçûmes aucune marque de courant; & que pendant que nous naviguâmes dans le Golphe de *Panama*, la Latitude de la route fut conforme à la Latitude observée.

Depuis que nous eûmes mis à la voile jusqu'à ce que nous eûmes *Punta de Mala* au Nord-Ouëst quart au Nord 6 deg. 30 min. Ouëst, nous continuâmes à faire route par 1 deg. 30 min. Sud-Sud-Ouëst & 8 deg. 30 min. Ouëst. Nous eûmes des vents variables & de peu de durée, avec des calmes par intervalle.

Aussitôt que nous eûmes dépassé *Punta de Mala*, nous naviguâmes par les 8. deg. au tiers du Cadran, & par les 2 deg. 30 min. au deuxiéme, jusqu'au 1. de *Mars* 1736 à 6 heures du soir, que nous découvrîmes la terre qui

qui eſt proche de la Baye de *St. Matthieu.* Dès-lors nous portâmes au Sud-Ouëſt, tant pour éviter une baſſe de roche qui eſt à trois lieues dans la Mer, que pour ne pas nous expoſer aux courans qui nous auroient fait dériver vers le Golphe de la *Gorgone.*

Cette baſſe fut découverte en 1594 par un Navire qui eut le malheur d'y toucher & d'y périr.

Depuis la Baye de *St. Matthieu* nous portâmes d'abord au Sud-Ouëſt par les 6 deg. 15 min. Ouëſt, & le jour ſuivant au Sud-Eſt au quart au Sud. Et ce jour même, qui étoit le 3, nous découvrîmes, à une heure après midi, le Cap *St. François* au Nord quart de Nord-Eſt.

Don George Juan trouva par ſon calcul la différence du Méridien de *Panama* avec celui de ce Cap *St. François*, de 00 deg. 36 min. que ce Cap eſt à l'Orient; & je trouvai par le mien 00 deg. 26 min. ce qui s'accorde à peu de choſe près avec la Carte de ces Côtes, dont nous parlerons ci-après; mais il faut ſuppoſer qu'on avoit donné à la Ligne de *Lok* pour chaque mille 47 piés 5 ½ pouces de Roi, qui répondent à 50 ½ pieds *Anglois*; & cette meſure confirme non ſeulement ce que nous avons dit au Chap. I. du I. Livre, mais démontre auſſi la juſteſſe de nos obſervations touchant les courans.

Auſſitôt que nous eûmes doublé ce Cap, nous courûmes à l'Ouëſt quart au Sud-Ouëſt, 3 deg. Ouëſt, Sud-Ouëſt quart à l'Ouëſt, 3 deg. Ouëſt. & les jours 6 & 7 au Sud quart au Sud-Eſt 7 deg. Eſt, & Sud-Eſt quart au Sud 6 deg. Eſt: le 7 à 8 heures du matin, nous revîmes le Cap *St. François* au Nord quart au Nord-Eſt 5 deg. Eſt, & le Cap *Paſſado* au Sud. Depuis lors nous ne fîmes plus que courir la côte à la vue des lieux les plus connus juſqu'au 9. que nous mouillâmes ſur les 3 ½ heures du ſoir à la Plage de *Manta*, à onze braſſes fond de ſable mêlé de vaſe: le Cap *St. Lorenzo* à O. S. O. & *Monte Chriſto* au S. au S. S. E. 6 deg. E.

Deux raiſons nous engagerent à mouiller à cette Plage: la premiere, que notre deſſein étant de meſurer quelques degrés de l'Equateur outre ceux du Méridien, & ayant ouï parler à *Panama* de cette Côte, nous voulûmes la reconnoître, & voir ſi nous pourrions tirer parti des plaines qu'elle devoit contenir, & y commencer une ſuite de triangles qui devoient être continués de-là juſqu'aux Montagnes voiſines de *Quito*: la ſeconde, c'eſt que nous avions beſoin d'eau & de vivres; car nous nous étions flattés à *Panama* que la ſaiſon étant ſi avancée nous pourrions gagner les briſes, & par ce moyen arriver bientôt à *Guayaquil*, ce qui nous avoit empêché de faire des proviſions proportionnées à la longueur du tems que nous



A. Punta de Frailes . B. Pointe de Mala . C. Isle d'Yguanas . A étant à l'angle de $34\frac{3}{4}$° et C à l'angle de 66°$\frac{3}{4}$ de 3 Cad .

Suite de la côte

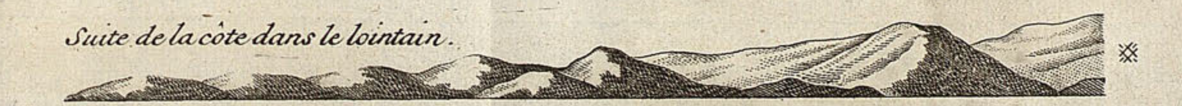


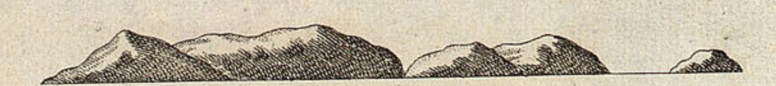
A. Pointe de la Baleine . B . Cap Pasado . B étant à l'angle de 3° de 2 Cad. le Cap St. François qui est aussi de côte basse étoit à l'angle de 40°$\frac{1}{2}$ de 1 Cadran entre le Cap St. François et le Cap Pasado la terre est haute et ce sont ces hauteurs qu'on nomme de Quaques .



A. Monte Christo . B: Cap St. Laurent . C . El Frayle . D . La Monja . A . etant à l'angle de 78°$\frac{1}{4}$ de 2 Cadr. et D à l'angle de 25°$\frac{1}{4}$ à 3 lieuës de distance .

Suite de la côte dans le lointain.

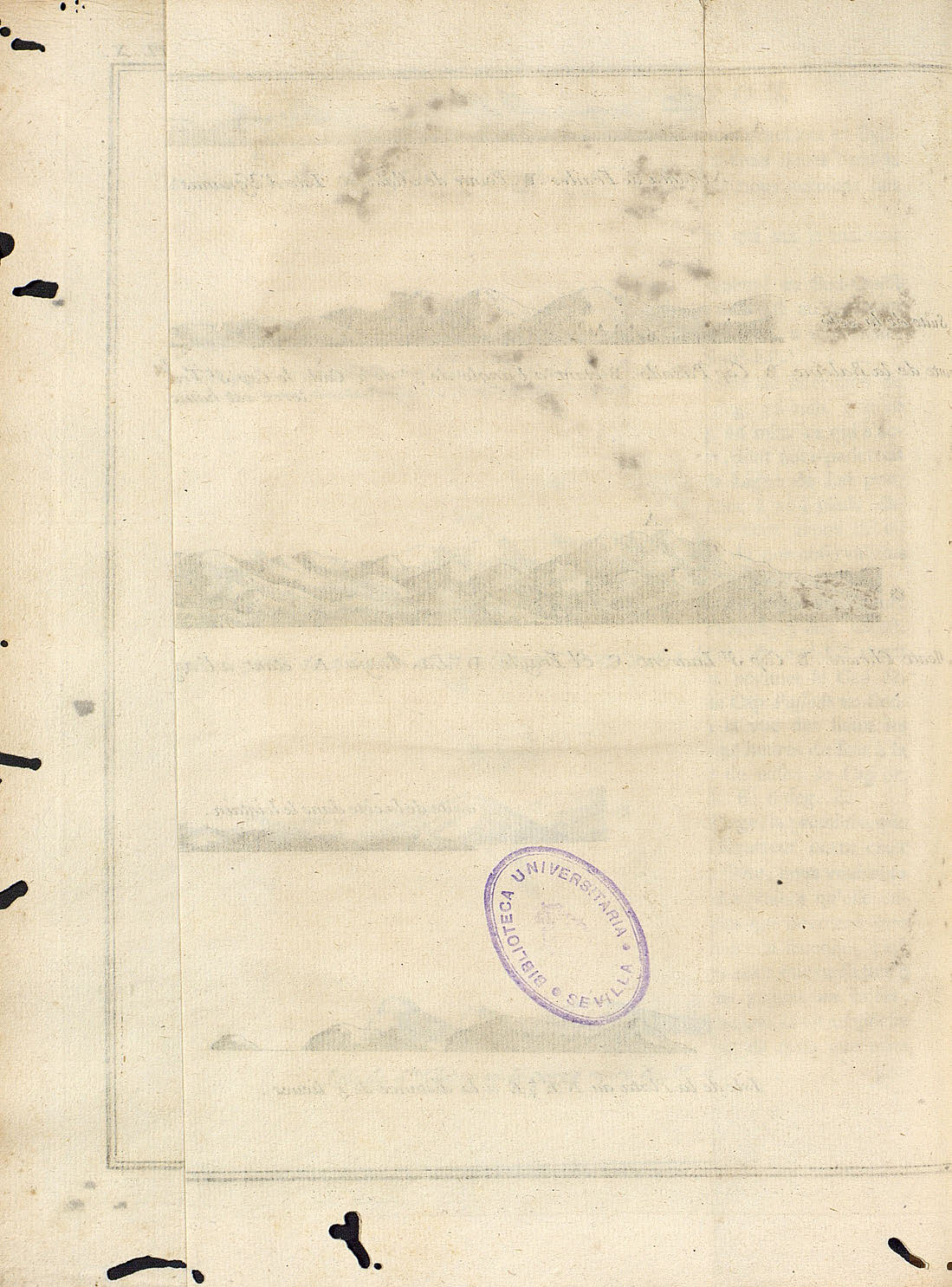




Isle de la Plata au N E $\frac{1}{4}$ E à la distance de 5 lieues .



Isle de Ste. Claire ou le corps mort au N. à la distance de 4 lieuës .



prévoyions alors devoir passer en mer, à en juger par celui qu'il y avoit déjà que nous y étions.

Pour nous éclaircir sur le premier de ces deux motifs, nous prîmes tous terre le 10. & le soir nous nous rendîmes au Village de *Monte Christo*, qui n'est qu'à 2½ ou trois lieues de la Plage; mais nous reconnûmes bientôt que le Pays n'étoit pas propre à des opérations Géométriques, étant extrêmement montueux, & embarassé de tant de grands & gros arbres, qu'ils étoient seuls un obstacle suffisant pour empêcher l'exécution de notre projet. Le rapport des Habitans *Indiens*, si conforme à ce que nous voyions déjà, nous confirma dans l'idée que nous commencions à avoir du pays, & nous fit résoudre à passer à *Guayaquil*, pour de-là aller à *Quito*. Sur quoi nous revinmes à la Plage de *Manta* le 11. & pendant que l'Equipage étoit occupé à faire les provisions d'eau & de vivres, nous employâmes le tems à faire quelques observations, par lesquelles la Latitude de ce lieu fut déterminée australe à 56 min. 5½ sec. Mrs. *Bouguer* & *de la Condamine*, considérant qu'il faudroit séjourner à *Guayaquil* pour attendre les Mules de *Guaranda* qui devoient nous transporter aux Montagnes, résolurent de rester-là pour faire quelques observations de Longitude & de Latitude, pour déterminer le lieu par où l'Equateur coupe la côte, examiner la longueur du pendule, & autres observations non moins importantes: pour cet effet ils se pourvurent des instrumens dont ils avoient besoin pour exécuter leur dessein.

Le 13. du même mois de *Mars* notre Vaisseau leva l'ancre, & se mit à ranger la côte. Le jour suivant nous passâmes entre elle & l'Ile de *la Plata*; & le 15. nous commençâmes à perdre de vue à 1. heure après-midi & cette Ile & le Cap de *St. Laurent*. Nous courûmes au S. S. E. jusqu'au 17. que nous découvrîmes *Cabo Blanco*, qui fait la pointe du Sud du Golphe de *Guayaquil*. Depuis *Cabo Blanco* nous rangeâmes la Côte du dedans du Golphe jusqu'au 18. à midi, qu'étant arrivés à l'embouchure de la Riviere de *Tumbez* nous jettâmes l'ancre à environ demie lieue de la terre, ayant l'embouchure de la Riviere à l'Est 5 deg. Nord; & l'Ile de *Ste. Claire*, appellée communément *el Muerto*, à-cause de la figure qu'elle fait, qui ressemble à un corps mort, au Nord quart au Nord-Est, 4 deg. Est; notre Vaisseau étant mouillé à 14 brasses d'eau, fond de vase.

Nous restâmes à l'ancre dans le même endroit jusqu'au 20, attendant que le Maître du Navire eût fini quelques affaires particulieres: après quoi nous remîmes à la voile à 6 heures du matin, & le soir à 6½ heures nous

mouillâmes, parce que la force du courant, qui eſt grande pendant le reflux, faiſoit dériver le Vaiſſeau. Nous continuâmes de la ſorte, tantôt jettant l'ancre, tantôt la levant, ſelon que les marées l'exigeoient. Nous obſervâmes que le courant ſuivoit continuellement le cours du reflux, & que le tems qu'il s'arrêtoit étoit fort court, puiſqu'en 19 heures & demie conſécutives nous n'y remarquâmes pas de pauſe: ce qui doit être attribué à la grande abondance des eaux de la Riviere* principale, & de celles qui s'y déchargent. Le 23. ayant mouillé à *Punta de Arenas* de l'Ile de *Puna*, nous envoyâmes au Port de cette Ile pour avoir un Pilote-Côtier qui fît entrer notre Vaiſſeau dans le Port; car quoique nous n'euſſions que ſept lieues juſques-là, nous ne pouvions naviguer ſans cette précaution, à cauſe de la quantité de baſſes qu'on rencontre dans ce court paſſage, & du danger où ſe trouve un Navire qui y touche. Le 24. à 7 heures du matin nous mouillâmes dans le Port de *la Puna*, laiſſant la *Pointe de la Centinela* au Sud Sud-Ouëſt 2 deg. 30 min. Ouëſt, & celle de *Maria Mandinga* à l'Ouëſt Sud-Ouëſt 1 deg. 15 min. Ouëſt à la diſtance d'un quart de lieue.

Depuis *Punta de Mala* juſqu'à la Baye de *St. Matthieu*, nous eûmes Vent de Nord & de Nord-Ouëſt; il devint enſuite Nord-Eſt, & le dernier jour de notre route il ſe mit à l'Eſt Nord-Eſt: mais quand nous fûmes à la vue de cette Baye il redevint Nord, ayant été précédé de quelques grains de pluye peu conſidérable, qui nous accompagnerent durant la traverſée juſqu'à *Manta*, les Vents ayant ſauté au Sud-Eſt, Sud, Sud-Ouëſt, & Ouëſt, avec des variations dans chacun de ces rumbs.

Nous avons déjà dit qu'à la Baye de *St. Matthieu* ce ne fut pas ſeulement le ſentiment des Pilotes par rapport aux courans qui portoient à la *Gorgone*, mais encore notre propre expérience, qui nous fit changer de rumb, changement d'ailleurs néceſſaire pour continuer notre route. Depuis le Cap *St. François* juſqu'à *Manta* tout le long de cette Côte les courans porterent toujours au Nord, ce qui fut cauſe que nous ne pûmes gagner le deſſus du vent, & que nous fûmes obligés de faire des bordées pour prendre le vent contraire.

Dans la traverſée de *Manta* juſqu'à *Cabo Blanco*, les vents ne nous furent pas plus favorables; puiſqu'ils ſe maintinrent comme auparavant, à la réſerve d'un jour qu'ils ſauterent au Nord-Ouëſt & au Nord Nord-Eſt, ce qui nous mit à même de reconnoître ce Cap. Les courans porterent toujours au Nord, & depuis ce Cap jusqu'au Port de *la Puna* toujours à l'Ouëſt par les

* De *Guayaquil*. Not. du Trad.

les raiſons déjà rapportées ; &, comme il eſt aiſé de juger, ils étoient bien plus forts & plus rapides pendant les heures du reflux que dans le tems du flux.

Comme nous ne voulions pas perdre l'occaſion d'obſerver une Eclipſe de Lune qui devoit arriver le 26. de *Mars*, & n'ayant pas trop de tems pour nous y préparer, nous nous propoſâmes de reſter dans un petit Village près du Port de *la Puna*. Mais étant deſcendus à terre, & ayant vu le peu de ſolidité de ces maiſons, toutes bâties de cannes juſqu'au toit, nous ne trouvâmes aucun lieu propre à placer le pendule ; c'eſt pourquoi nous réſolûmes de paſſer à *Guayaquil* dans une Barque légere, & le même jour à $11\frac{1}{2}$ heures de nuit nous laiſſâmes le Vaiſſeau à l'ancre & commençâmes à voguer, & nos Rameurs ayant ſurmonté les courans après bien des efforts nous abordâmes à *Guayaquil* le 21. à 5 heures du ſoir, & le 26. nous fûmes occupés à arranger le pendule ; mais toutes nos peines furent inutiles ; car l'air s'étant couvert de vapeurs durant la nuit, nous ne pûmes rien voir.

Quoique dans la Carte des Côtes de la *Mer du Sud* on ait marqué les variations de l'aiguille, que nous avons obſervées, je crois cependant qu'il eſt à propos de ne pas les omettre ici, & de ſuivre le même ordre que dans celles du Voyage de *Cadix* à *Carthagéne*, afin que ceux qui ne ſont pas à portée de conſulter cette Carte, ne ſoient pas privés de cette obſervation.

TABLE des Variations obſervées en la Mer du Sud, *dans les Lieux qui indiquent la Latitude & la Longitude, celle-ci comptée du Méridien de* Panama.

Latitudes. Degrés. Min.	Longitud. Degrés. Min.		Variat. Degrés. Min.
8 . . . 17 Septentr.	359 . . . 55	à l'Occid.	8 . . . 45 Nord-Eſt.
7 . . . 49	359 . . . 42	de *Panama*.	7 . . . 34
7 . . . 30	359 . . . 31		7 . . . 49
7 . . . 02	359 . . . 18		7 . . . 59
3 . . . 55	358 . . . 21		7 . . . 34
00 . . . 56	358 . . . 43		7 . . . 20
00 . . . 36	359 . . . 06		8 . . . 29
00 . . . 20	358 . . . 40		7 . . . 25
00 . . . 15	358 . . . 56		7 . . . 30
00 . . . 22 Auſtral.	359 . . . 50		8 . . . 17
00 . . . 51 *Monte Chriſto* étant au S.E. $\frac{1}{4}$. S.			8 . . . 00
L'Ile de *la Plata* étant au Sud			15 d. 45 min. Ouëſt.
& *Monte Chriſto* à l'Eſt Sud-Eſt			7 d. 46 min.
02 . . . 18 Auſtral			8 . . . 00
Cabo Blanco au Sud Sud-Ouëſt			3 d. 30 min. Ouëſt.
Punta de Méro à l'Eſt. 7 d. Nord			8 d. 00.
Punta de Méro au Sud 9 deg. Eſt à trois lieues de diſtance			8 deg. 15 min.
A la Plage de *Tumbez*, dont la Latitude obſervée fut de 3 deg. 14 min.			8 . . . 11

ADDITION.

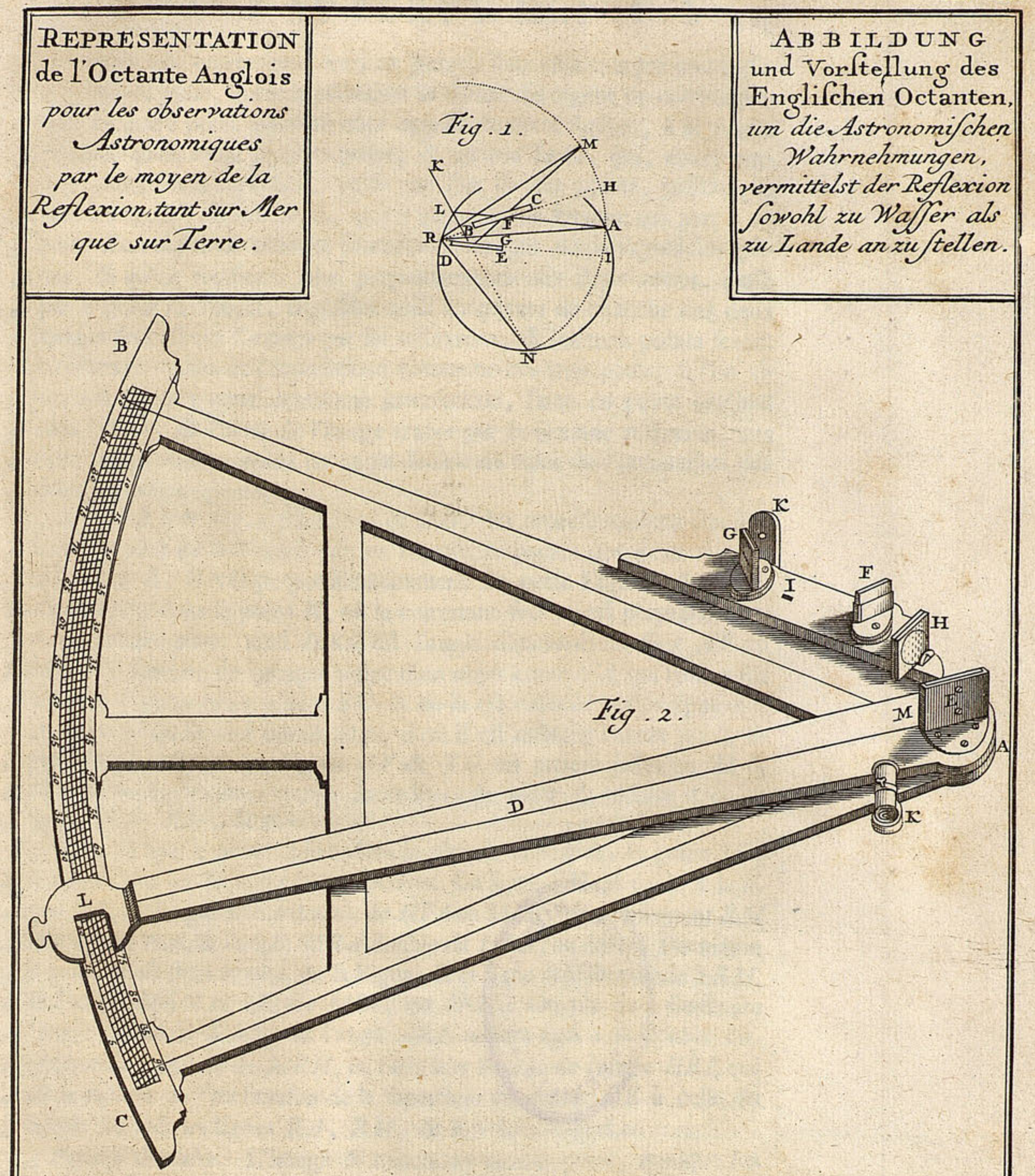
Au Chapitre précédent, contenant la Description d'un Instrument de nouvelle invention pour prendre hauteur en Mer, & où l'on fait voir les avantages qu'il a sur tous ceux dont on se sert dans la Navigation.

NOus eussions été bien des fois privés de la connoissance des Latitudes, qui est un objet de la plus grande importance pour tous les Navigateurs, si Mr. *Godin* n'avoit eu la précaution de se munir d'un Instrument qui venoit de paroître à *Londres*, & dont le but étoit de faciliter cette opération. Ce Savant ayant passé à *Londres* avant que d'entreprendre le Voyage d'*Amérique*, y acheta divers Instrumens, & entre autres celui dont il est ici question; lequel est dû à Mr. *Jean Hadley*, & qui nous fut d'un très-grand usage pour la sureté de notre Voyage, fondé sur la connoissance des Latitudes dans cette traversée: connoissance difficile tant par le concours de diverses circonstances, que parce que les côtes ont leur direction tantôt au Nord, tantôt au Sud, & que les courans suivent les mêmes rumbs. Par le moyen de cet Instrument nous vinmes à bout de prendre plusieurs fois les hauteurs Méridiennes du Soleil, pendant que la quantité de vapeurs qui occupoient l'athmosphere ne permettoit pas de distinguer l'image ou l'ombre de cet astre d'avec sa lumiere dans les Instrumens ordinaires, dont on se sert dans la Navigation. Cet Instrument ayant outre cela d'autres avantages non moins considérables, m'a paru mériter une description particuliere, pour le faire connoître à ceux qui en peuvent profiter, & qui n'en ont encore aucune connoissance. Nous traduirons le Memoire même de l'Auteur, à quoi l'on peut d'autant plus ajoûter foi, que les particularités qu'il contient ont été confirmées par notre propre expérience, tant de la part de *Don George Juan*, que de la mienne dans diverses occasions qui se sont offertes.

„ Description d'un Instrument pour prendre angles, nouvellement in- „ venté par *J. Hadley*, Ecuyer, communiqué à la Société Royale de „ *Londres* le $\frac{13}{24}$. de *Mai* 1731. n. 420. pag. 147. *Août* &c. 1731.

„ Le but de cet Instrument est de remédier aux inconvéniens qui „ rendent si incertain l'usage de ceux qu'on employe d'ordinaire sur mer, „ d'où il arrive qu'il est bien difficile de faire des observations avec ces „ Instrumens, ou que celles qu'on fait sont peu assurées.

„ L'invention de celui qu'on propose ici, est fondée sur ces principes „ communs de Catoptrique, c'est-à-dire, que si des rayons de lumiere „ di-


REPRESENTATION
de l'Octante Anglois
pour les observations
Astronomiques
par le moyen de la
Reflexion, tant sur Mer
que sur Terre.
ABBILDUNG
und Vorstellung des
Englischen Octanten,
um die Astronomischen
Wahrnehmungen,
vermittelst der Reflexion
sowohl zu Wasser als
zu Lande an zu stellen.
Fig. 1.
Fig. 2.

„ divergens ou convergens vers un point, font réfléchis par une surfa-
„ ce plane & polie, après la réflexion ils feront divergens ou convergens
„ vers un autre point placé au côté opposé de cette surface, à la même
„ distance qu'en est le premier point; & qu'une ligne, qui, étant per-
„ pendiculaire à la superficie, passe par l'un de ces points, passera par
„ tous les deux. Il suit de-là, que si un rayon de lumiere qui part d'un
„ point d'un objet est réfléchi successivement par deux superficies pla-
„ nes, & qu'un troisiéme plan perpendiculaire aux deux autres, passe
„ par le point de l'objet, il passera aussi au travers de chacune des deux
„ images successives formées par les réflexions, & les trois points feront
„ à distances égales de l'intersection commune des trois plans: si l'on ti-
„ re deux lignes à cette commune intersection, l'une du point original
„ dans l'objet, & l'autre de l'image tracée par la seconde réflexion, ces
„ deux lignes renfermeront un angle double de celui de l'inclinaison des
„ deux superficies planes.

„ Soient *RFH Fig.* 1. *Planche* 9. & *RGI* les représentations des sec-
„ tions du plan de la Figure par les superficies planes des deux miroirs
„ *BC* & *DE*, élevés perpendiculairement sur cette Figure, & qui se
„ rencontrent dans le point *R*, où la commune section est perpendiculai-
„ re au même plan: ainsi *HRI* est l'angle d'inclinaison. Soit *AF* un
„ rayon de lumiere de quelque point d'un objet comme *A* qui tombe sur
„ le point *F* du premier miroir *BC*, & de-là est réfléchi par la ligne *FG*
„ au point *G* du second miroir *DE*, d'où il est réfléchi encore par la li-
„ gne *GK*: prolongez les lignes *GF* & *KG* en arriere jusqu'en *M* &
„ *N*, qui feront les deux images successives du point *A*; ensuite tirez les
„ lignes *RA*, *RM*, & *RN*.

„ Supposé que le point *A* soit dans le plan de la Figure, le point *M* y
„ sera aussi par les Loix de la Catoptrique. La ligne *FM* est égale à la li-
„ gne *FA*, & l'angle *MFA* double de *HFA* ou *MFH*: par conséquent *RM*
„ sera égal à *RA*, & l'angle *MRA* double de *HRA*, ou *MRH*. De-même
„ le point *N* est dans le plan de la Figure & la ligne *RN* sera égale à *RM*,
„ & l'angle *MRN* double de *MRI*, ou *IRN*. On n'a qu'à soustraire
„ l'angle *MRA* de *MRN*, & l'angle *ARN* restera égal à la double dif-
„ férence de *MRI* & de *MRH*, ou bien sera double de l'angle *HRI*, qui
„ est la mesure de l'inclinaison de la superficie du miroir *DE* à celle du
„ miroir *BC*; & les lignes *RA*, *RM*, & *RN* feront égales.

„ *Premier Corolaire.* L'image *N* restera au même point, quoique les

„ deux

„ deux miroirs tournent enſemble circulairement ſur l'axe R, pourvu
„ que le point A reſte élevé ſur la ſuperficie de BC, & que la même in-
„ clinaiſon demeure.

„ *Deuxiéme Corolaire.* Si l'œil ſe poſe en L, qui eſt le point où la ligne
„ AF continuée coupe GK, les points A & N lui paroîtront à la diſtan-
„ ce angulaire ALN, laquelle eſt égale à ARN: car l'angle ALN eſt la
„ différence des angles FGN & GFL: & FGN comme GFL étant dou-
„ bles de FGI & de GFR, la double différence de FRG, ou HRI, ſera
„ égale à ALN: par conſéquent L eſt dans la circonférence d'un cercle
„ qui paſſe par AN & R.

„ *Troiſiéme Corolaire.* Si la diſtance AR eſt infinie, les points A & N
„ paroîtront à la même diſtance angulaire, en quelque point de la Fi-
„ gure que ſoient placés l'œil & les miroirs, pourvu que l'inclinaiſon
„ de leurs ſuperficies ne ſouffre aucun changement, & que leur ſection
„ commune reſte paralléle à elle-même.

„ *Quatriéme Corolaire.* Toutes les parties d'un objet quelconque ſe ma-
„ nifeſteront à l'œil de l'Obſervateur par les deux réflexions ſucceſſives,
„ comme on vient de le dire, dans la même ſituation que ſi elles avoient
„ tourné enſemble circulairement autour de l'axe R, en conſervant leurs
„ diſtances reſpectives de l'une à l'autre, & l'axe reſtant dans la direc-
„ tion HI, c'eſt-à-dire, dans le même chemin qui meſure l'inclinaiſon du
„ ſecond miroir DE à l'égard du premier BC.

„ *Cinquiéme Corolaire.* Si l'on ſuppoſe que les miroirs ſont au centre
„ d'une ſphére infinie, & les objets dans la circonférence d'un grand cer-
„ cle, auquel la commune ſection de ces miroirs ſoit perpendiculaire, ces
„ objets paroîtront mus par les deux réflexions dans un arc de cercle deux
„ fois plus grand que l'inclinaiſon des miroirs, comme il a déjà été dit au-
„ paravant. Mais ſi les objets ſont éloignés de ce cercle ils paroîtront mus
„ en l'arc d'un cercle paralléle au premier: par la même raiſon la varia-
„ tion de leur lieu apparent ſe meſurera dans l'arc d'un grand cercle, dont
„ la corde eſt à la corde d'un arc (égal à la double inclinaiſon des miroirs)
„ comme les ſinus de complément de leurs diſtances reſpectives de ce cercle
„ ſont au rayon. Si ces diſtances ſont fort petites, la différence entre la tran-
„ ſlation apparente de quelqu'un de ces objets & celle de celui qui eſt dans
„ la circonférence dudit grand cercle, ſera à un arc égal au ſinus verſe de la
„ diſtance de l'objet du grand cercle à peu près, comme le double du ſinus
„ de l'angle d'inclinaiſon des miroirs eſt au ſinus du complément du même.

Cet

Cet Inſtrument conſiſte en un *Octant*, comme *ABC Fig.* 2. *Planche* 9. dont le limbe, ou arc *BC* contient 45 degrés diviſés en 90 parties égales, ou demi degrés, leſquels, par la nature des réflexions, valent comme des degrés entiers: ſur le centre de cet *Octant* tourne une Alidade ou Indice, qui marque par l'une de ſes extrémités les degrés dans les diviſions du limbe. Vers le centre eſt un Miroir *E* enchaſſé dans cette régle mobile perpendiculairement au plan de l'Inſtrument, dont la ſuperficie coïncide avec la ligne qui partant du centre de l'Inſtrument diviſe l'Alidade par le milieu, & marque les degrés dans le limbe comme *LM*. C'eſt ſur ce miroir que tombent les premiers rayons des objets, d'où ils ſont réfléchis à un autre petit miroir ſitué à l'un des bras de l'Inſtrument, lequel eſt dans le plan du premier ou dans un autre qui lui eſt paralléle, & au-deſſus duquel il s'éléve à la même hauteur que le miroir du centre: & comme l'enchaſſure de ce dernier couvre ſa partie poſtérieure, de-même celle du petit miroir en garnit la moitié qui eſt la plus proche de l'Inſtrument, & la ſeule qui ſoit enduite de vif-argent, comme il ſe voit à *F*, l'autre moitié reſtant tranſparente. Ce petit miroir qui regarde vers l'Obſervateur (au-contraire du grand) ſert à faire obſerver les objets qu'on a en face, tandis qu'on obſerve ceux qu'on a à dos par un autre petit miroir *G* placé au même bras de l'Inſtrument, un peu plus éloigné du centre; mais il faut qu'il ſoit perpendiculaire au plan, & dans le même que le grand miroir, c'eſt-à-dire, dans un plan parallèle à celui de l'Inſtrument, & qui en ſoit fort proche.

Le premier miroir placé au centre de l'Alidade & de l'Inſtrument reſte fixe. Mais comme ſon enchaſſure forme une baſe circulaire ou de quelque autre figure, laquelle eſt arrêtée par des vis ſur l'Alidade ou Indice, on lui laiſſe un peu de jeu, afin que par le moyen d'une des vis on puiſſe l'ajuſter de maniere qu'il réponde à la ligne du milieu de l'Alidade. Les deux petits miroirs conſervent deux mouvemens, l'un circulaire, & l'autre latéral; celui-ci ſe fait par le moyen des vis, qui retiennent les baſes de leurs enchaſſures ſur ce qui les reçoit au bras de l'Inſtrument, & ſert à les placer perpendiculairement au plan dudit Inſtrument: l'autre ſe fait par le moyen d'une cheville qui eſt à la partie poſtérieure, & qui fait mouvoir circulairement les deux baſes de chaque miroir, pour leur donner l'inclinaiſon néceſſaire: de maniere que l'Alidade étant miſe ſur zéro, la ſuperficie de ſon miroir, & celle du petit qui ſert à obſerver les objets en face, ſe trouvent paralléles; mais avec l'autre, par lequel on obſerve les objets qu'on a à dos, elles forment des angles droits parfaits.

La hauteur d'un Aſtre quelconque ſur l'horizon, priſe par cet Inſtrument, eſt déterminée par l'inclinaiſon des plans des deux miroirs l'un à l'égard de l'autre, quand l'objet ſe manifeſte exactement dans l'horizon. Cela doit s'entendre de l'inclinaiſon de chacun des petits miroirs à l'égard du principal, qui eſt celui de l'Alidade, & chacun dans ſon emploi; car à ce dernier égard les deux petits ſont indépendans l'un de l'autre. Dans l'obſervation des objets en face, le double de l'angle d'inclinaiſon eſt la hauteur cherchée, dont la valeur eſt marquée dans le limbe, par l'Indice. Dans l'obſervation des objets à dos, le double de la différence de cet angle d'inclinaiſon d'avec un droit eſt auſſi la hauteur de l'Aſtre, laquelle eſt marquée de la même maniere que la précédente par l'Alidade; car la même échelle de degrés ſert à l'une & à l'autre obſervation, ſans autre différence que de prendre dans l'une l'angle d'inclinaiſon des ſuperficies des deux miroirs, & dans l'autre ſon complément.

Pour l'uſage de chacun des deux petits miroirs il y a deux pinules où l'on applique l'œil; la place de ces deux pinules a été ſuffiſamment déterminée par les détails précédens. La pinule deſtinée à l'obſervation des objets en face, laquelle eſt *K* 1, a deux trous, ou lumieres, l'un deſquels eſt auſſi élevé, par rapport au plan de l'Inſtrument, que le milieu de la partie enduite de vif-argent du petit miroir à laquelle il répond exactement, tandis que l'autre répond à la ligne qui ſépare cette partie enduite de vif-argent de celle qui ne l'eſt pas, ou ſe place un peu plus bas. La pinule *K* 2, qui ſert à obſerver les objets à dos, n'a qu'un trou qui répond exactement au milieu de la tranſparence du miroir *G*; car celui-ci a deux parties enduites de vif-argent, & entre les deux un petit eſpace qui ne l'eſt point, & qui étant par conſéquent tranſparent, & paralléle au plan de l'Inſtrument, ſert à découvrir l'horizon.

Il eſt des objets, le Soleil par exemple, dont l'éclat réfléchi éblouiroit les yeux, & empêcheroit l'obſervation: pour obvier à cela, il y a deux verres l'un plus obſcur que l'autre *H*; & l'on employe l'un ou l'autre ſelon que l'Aſtre eſt plus ou moins reſplendiſſant, ou tous les deux, pour tempérer l'éclat de ſes rayons. Ces deux verres ont chacun leur enchaſſure particuliere: à l'un des coins eſt un tenon à vis qui embraſſe ces deux enchaſſures, & qui entre dans deux trous pratiqués au rayon de l'Inſtrument où ſont les miroirs dans le trou *H* quand on obſerve les objets en face, & dans *I* quand on obſerve ceux qui ſont à dos. Ces deux verres tournent autour de la vis qui les aſſujettit au tenon, deſorte que

ſans

ſans tirer celui-ci du trou, on détourne les verres de la direction du rayon réfléchi, où on les y met, ſelon qu'il eſt néceſſaire.

La maniere de faire des obſervations avec cet Inſtrument, c'eſt de le placer verticalement, deſorte que ſon plan coïncide avec le cercle vertical, qui paſſe par le zénith de l'Obſervateur & l'objet. Après quoi on applique l'œil à la pinule convenable, & l'on tourne l'Alidade circulairement juſqu'à ce que par le petit miroir où l'on dirige la vue, on voye l'objet exactement dans l'horizon. Ce n'eſt pas par la réflexion qu'on le découvre, puiſqu'on le regarde au-travers de la partie du miroir où il n'y a point de vif-argent. Si l'Aſtre n'eſt pas encore arrivé au méridien, à meſure qu'il s'éléve davantage ſur l'horizon on le voit s'en éloigner par le petit miroir, & en avançant peu à peu l'Alidade, il ſe rajuſte & rencontre l'objet.

Si l'objet n'a qu'une foible luëur, comme cela arrive au Soleil quand il eſt offuſqué par des nüages, ainſi qu'aux Etoiles, il faut en ce cas que l'objet tombe ſur la partie du miroir qui eſt enduite de vif-argent, & l'on forme ſon jugement quand il vient à être dans une même ligne avec celle que fait l'horizon dans l'autre partie du miroir où il n'y a point de vif-argent. Mais alors on doit être attentif à conſerver la ligne dans laquelle on voit l'image de l'objet, à la conſerver, dis-je, auſſi paralléle au plan de l'Inſtrument qu'il ſera poſſible. Pour cette raiſon quand on obſerve l'objet en face, ſi le Soleil a aſſez de lumiere, il faut que ſon image réponde au milieu de la partie du miroir qui n'a point de vif-argent, & que l'on regarde par le trou le plus extérieur de la pinule: mais s'il eſt offuſqué, & que ſa lumiere ſoit foible, ou ſi l'on obſerve quelque Etoile, il faut que ſon image tombe ſur le bord de la partie enduite de vif-argent, & qu'on applique l'œil au trou le plus près de l'Inſtrument.

Dès que l'objet s'éléve ſur l'horizon, ou qu'il s'en approche, il faut mouvoir l'Inſtrument de gauche à droite ou de droite à gauche, le tenant toujours verticalement, & alors on verra que l'image du Soleil paroît comme nager ſur l'horizon; mais ſi l'objet eſt éloigné de l'horizon, & qu'il ne le touche d'aucune part, il faut avancer l'Alidade, & ajuſter l'Inſtrument vers la partie de l'horizon dont l'objet eſt le plus près, & quoiqu'alors l'objet ſe joigne à l'horizon, il s'en éloigne toujours par quelque endroit à meſure qu'il s'éléve.

Pour connoître ſi l'Inſtrument eſt bien droit, il faut le porter, en remuant tout le corps, ſans faire agir les bras de gauche à droite ou de droite à gauche. S'il eſt bien droit, l'objet paroîtra parcourir l'horizon;

s'il ne l'eſt pas, le même objet coupera l'horizon & donnera une hauteur incertaine. Et de cette façon tant que le plan de l'Inſtrument reſtera dans celui du cercle vertical mentionné ci-deſſus, l'image de l'objet obſervé ne ſortira pas de la ligne de l'horizon.

Pour obſerver le Soleil avec quelque exactitude, il ne faut pas prendre le centre de cet Aſtre; parce que ſon diamétre étant de 30 à 32 minutes, il n'eſt pas poſſible d'en déterminer précifément le centre. Il faut donc prendre un des limbes ou bords de cet Aſtre, c'eſt-à-dire, le bord d'en-bas ou celui d'en-haut: & on corrige la hauteur en additionnant, ou en souſtrayant les 15 ou 16 minutes de ſon ſémidiamétre, ſuivant le limbe obſervé.

Pour faire cette correction on doit ſe ſouvenir que l'image de l'objet qu'on obſerve en face, n'eſt point renverſé enſuite des deux réflexions, puiſque le limbe inférieur du Soleil eſt réellement tel qu'il paroît; & ſi c'eſt ce limbe qu'on obſerve on doit additionner les 15 ou 16 minutes à la hauteur marquée par l'Indice dans l'*Octant*, afin d'avoir la véritable hauteur du centre du Soleil ſur l'horizon; mais il faut les ſouſtraire, ſi c'eſt le limbe ſupérieur qu'on obſerve. On fera le contraire ſi l'on obſerve le Soleil à dos; parce que de cette maniere les objets ſont renverſés, & ce qui eſt réellement inférieur paroît ſupérieur: deſorte qu'alors il faut ſouſtraire la valeur du demi-diamétre du Soleil, ſi l'on a pris le limbe inférieur dans l'apparence, lequel eſt celui qui parvient le premier à toucher l'horizon, & ſur lequel tout le corps de l'Aſtre eſt élevé; mais ſi on avoit pris le limbe ſupérieur apparent, qui laiſſe tout le corps de l'Aſtre comme néyé, il faudroit additionner la même quantité.

Pour obſerver une Etoile, le plus ſûr eſt de la regarder directement par la réflexion de l'Inſtrument, après avoir mis l'Indice ou Alidade au commencement de la diviſion du limbe, & le faiſant gliſſer (ſans perdre l'Etoile de vue) ſur ledit limbe, juſqu'à ce que l'objet arrive à l'horizon. Dès qu'on en eſt venu-là, il n'y a plus de difficulté pour continuer l'obſervation comme à l'ordinaire avec le Soleil. Mais s'il y a deux ou pluſieurs Etoiles d'égale clarté ou grandeur, les unes près des autres, l'obſervation peut être fautive par le riſque que l'on court de prendre une Etoile pour l'autre. Si l'horizon étoit fort ſerein, & l'Etoile peu lumineuſe, il ſeroit mieux d'employer l'obſervation à dos; par où l'Etoile ſe fera voir, & par le moyen du mouvement de l'Indice s'approchera de l'horizon, juſqu'à ce qu'elle s'y joigne. Ces dernieres obſervations ſe faiſant ordinairement de nuit, il eſt difficile de diſtinguer alors l'horizon. Pour y réuſſir il eſt à propos que l'Obſervateur s'approche autant qu'il ſera

ra possible de la superficie de l'eau; par ce moyen l'horizon étant retreci devient plus aisé à distinguer.

Il y a deux choses à remarquer dans cet Instrument pour faire chaque observation, soit qu'on ait l'objet en face ou à dos; 1. de bien connoître si les miroirs sont perpendiculaires au plan de l'Instrument; 2. d'examiner si l'inclinaison qu'ils doivent avoir entre eux l'un à l'égard de l'autre est celle qui convient. La premiere ne demande pas beaucoup d'aprêts, puisqu'il suffit qu'ils ne s'écartent pas beaucoup de la position convenable de l'Instrument. Pour faire cet examen on choisit un objet à la distance d'une demie lieue, (il seroit plus sûr d'avoir recours à l'horizon) l'*Indice* étant au commencement de la division sur zéro, on regarde par la pinule qui répond au petit miroir par lequel on observe les objets en face. Si alors la ligne de l'horizon vue directement par les deux côtés du miroir, & celle que réfléchit le miroir de l'*Indice*, coïncident ensemble & ne font qu'une seule & même ligne, c'est une marque que le miroir est bien situé: Et s'il ne l'est pas encore on pourra y remédier par le moyen des petites vis mises à cette fin sur la planchette qui sert de base à son cadre, haussant les unes & baissant les autres jusqu'à ce que les lignes coïncident. Le second examen se fera en plaçant l'Instrument verticalement, & tenant l'*Indice* sur zéro, on regarde comme auparavant par la pinule: si l'horizon apparent qui se trace dans la partie enduite de vif-argent du petit miroir, se rencontre avec celui qui se voit directement par-là, & qui n'est point apparent, & forment une ligne droite, les deux miroirs seront paralléles; s'ils ne le sont pas, c'est que l'un est plus haut que l'autre; on tourne alors le petit autant qu'il est nécessaire jusqu'à ce qu'il soit ajusté par le moyen de la cheville qui est derriere l'Instrument, après quoi on presse une petite vis, qui est-là exprès pour empêcher le miroir de se mouvoir ou de se déplacer.

Pour les observations des objets qu'on a à dos, on examine le petit miroir destiné à cet effet, de la même maniere qu'on examine les autres. La premiere épreuve se fait en le plaçant horizontalement, & la seconde en le plaçant verticalement. Etant ainsi ajusté l'observation que l'on fera d'un objet en face, s'accordera avec celle d'un objet à dos, à-moins que l'Observateur ne soit dans un lieu trop élevé au-dessus de la superficie de l'eau, comme cela arrive dans les grands Vaisseaux; car en ce cas l'Observateur n'est point dans la ligne droite qui va d'un bout de l'horizon à l'autre, mais plutôt il est beaucoup plus haut. Pour corriger cette petite différence, au-lieu de poser l'*Indice* sur zéro pour éprouver l'Instrument

ſtrument verticalement dans l'obſervation des objets à dos, on le placera loin du zéro le double du nombre de minutes qui ſe trouvent dans la différence qu'il y a entre l'horizon apparent & le véritable, ſelon que celui-là eſt plus bas que celui-ci. Après quoi les images ou lignes des deux horizons, c'eſt-à-dire, de l'horizon poſtérieur vu par réflexion, & de l'horizon antérieur qu'on a directement devant ſoi, s'accordant entre elles, on pourra en toute ſureté faire les obſervations.

Il n'eſt pas hors de propos d'avertir ici que l'horizon poſtérieur vu par la réflexion eſt renverſé, c'eſt-à-dire, que l'eau paroît au-deſſus & le Ciel en bas.

Quand on fait ces épreuves on ſuppoſe le miroir de l'*Indice* bien ajuſté dans ſon lieu & immobile. On l'examine par le moyen d'une échelle, &, comme on vient de le dire, il faut qu'il ſoit placé bien perpendiculairement & dans la ligne de la direction de l'*Indice*.

A l'égard de l'exactitude requiſe dans la fabrique de cet Inſtrument, il y a diverſes précautions que l'Ouvrier ne doit point négliger; & principalement il ne ſauroit trop apporter d'attention dans la diviſion du limbe, car toutes les erreurs qu'il y commet ſont doubles: la raiſon en eſt, que comme chaque demi degré vaut un degré entier par l'effet de la réflexion, de-même l'erreur d'une minute dans la transverſale, ou point de diviſion, équivaut à deux. L'Alidade ou *Indice* doit avoir un mouvement fixe ſur le centre, & par conſéquent ſon axe doit reſter conſtamment perpendiculaire au plan de l'Inſtrument. Son mouvement doit être doux & par-tout égal, de peur qu'elle ne plie par la pointe; & pour plus de ſureté à cet égard, il conviendroit qu'elle fût un peu plus forte, & qu'on la fît un peu plus large à l'extrémité qui eſt vers le centre; on préviendroit par-là les inconvéniens où l'expoſe ſa trop grande flexibilité.

Les ſuperficies des miroirs doivent être exactement planes, & unies; car la moindre inégalité ou courbure non ſeulement feroit confondre les objets, mais auſſi varier leur véritable ſituation, quand on les verroit par la réflexion; enfin tout l'ouvrage y compris le bois & le métal, c'eſt-à-dire le limbe, le centre, & les rayons, doivent être dans un même plan, & tous les miroirs dans un autre paralléle à celui-là, & le plus près qu'il eſt poſſible. Les verres opaques, quoiqu'il ſoit à propos qu'ils ſoient bien unis, ne requierent pas une ſi grande exactitude que les autres verres, pour leſquels il faut une attention extrême, outre qu'il convient de leur donner aſſez d'épaiſſeur. Enfin il eſt néceſſaire que les ſuperficies de chaque verre opaque ſoient parfaitement paralléles, ou du-moins

moins autant qu'il est possible: au-reste ces sortes de verres peuvent être ou de métal, ou de cristal.

L'invention de cet Instrument procure dans les observations divers avantages, que n'ont pas ceux dont on s'est servi jusqu'aujourd'hui dans la Navigation. Ces avantages sont:

Le roulis du Vaisseau n'empêche pas l'effet de cet Instrument, vu que l'objet lumineux venant à paroître sur l'horizon par le moyen de la réflexion, on découvre & l'objet & l'horizon au-travers du même miroir; & quoique tout le corps de l'Instrument soit agité, & que les objets semblent mus dans le miroir, ils ne laissent pas de garder la même situation l'un à l'égard de l'autre: d'où il suit que si l'Astre & l'horizon sont arrangés de maniere qu'ils se touchent, le mouvement ne les séparera point: tout au plus ils sortiront du miroir si l'agitation est bien grande, mais ils rentreront, & avec la même facilité on verra l'Astre s'élever sur l'horizon, s'il reste dans le Méridien, ou s'il décline. Il sera en même tems aussi aisé de connoître sa situation, que de la corriger en perfectionnant & réitérant l'observation autant de fois qu'il sera nécessaire. Cet avantage ne se trouve pas dans les Instrumens ordinaires, & bien loin qu'on s'en puisse prévaloir dans pareilles occasions, à peine, après beaucoup de peine & de travail, peut-on trouver par leur moyen une Latitude qui ne differe que de 10 à 12 minutes de la véritable, encore ne peut-on pas s'assurer de la justesse de l'observation. Souvent même les observations faites par diverses personnes sur une Mer tranquille, & par un tems serein, different entre elles au-delà de la quantité que je viens de marquer.

Tous les Instrumens dont nous avons connoissance, & dont on se sert communément dans la Navigation pour observer les Latitudes, sont incommodes, en ce qu'il faut en observant avoir en même tems l'œil sur deux objets, qui étant de différente espéce, & situés dans des distances fort inégales, ne peuvent être parfaitement distingués, & l'observation est sujette à être interrompue: d'où il suit qu'on ne peut se faire aucune idée exacte de l'image ou de l'ombre du Soleil, ni de l'horizon, qui est retracée dans l'Instrument ordinaire; vu que l'horizon est trop éloigné de cette image, & qu'en faisant attention à l'un on perd l'autre de vue; ce qui n'arrive point avec le nouvel *Octant* dont il est ici question, dans lequel on découvre distinctement le disque du Soleil & l'horizon dans le même lieu, & par cette raison lorsqu'ils coïncident ils ne forment plus qu'un seul objet. Et cet objet c'est le point de leur attouchement, ou la peti-

te

te distance qu'il y a de l'un à l'autre s'ils ne parviennent point à se toucher. Mais comme il importe de détruire cette distance pour que l'observation soit bonne, il est évident que quoique les objets soient ici séparés, on ne fait attention à aucun en particulier, puisqu'il ne s'agit pas de les comparer entre eux, mais seulement de les unir.

Dans tous les Instrumens ordinaires on ne peut observer la hauteur méridienne du Soleil, quand sa lumiere est trop foible pour faire ombre & tracer son image dans lesdits Instrumens, ce qui arrive lorsque quelque nuage épais l'offusque. Au-contraire, dans l'Instrument en question l'observation se fait alors avec la même précision que si les rayons de cet Astre étoient dans toute leur force, avec cette seule différence, qu'étant foibles il n'est pas nécessaire d'interposer les verres opaques destinés à tempérer leur éclat & leur vivacité. A quoi il faut ajoûter que quoique l'horizon soit un peu brouillé, il n'empêche pas le succès de l'observation, pourvu qu'il soit perceptible à l'œil nud, puisqu'on le voit de la même façon & sans la moindre différence au-travers du miroir, & l'observation se fait aussi exactement dans ces deux cas que s'il n'y avoit pas le moindre obstacle au Soleil & à l'horizon. Ces sortes de cas se rencontrent fréquemment sur Mer, & sont cause qu'on ne peut connoître la Latitude dans certains parages, où cette connoissance seroit extrêmement nécessaire.

Tant que le Soleil est près du zénith, ou les hauteurs observées sont peu exactes, ou elles sont tout-à-fait inutiles, & dans aucun de ces cas il n'y auroit pas de prudence à s'y fier. La raison est, qu'il faut que le mouvement de l'Astre soit considérable pour qu'on l'apperçoive dans l'Instrument; mais la justesse de l'Instrument dont nous parlons ici, est telle qu'on y remarque jusqu'à une minute, ce qui paroîtra étonnant à ceux qui sont accoutumés d'observer avec des Instrumens où 3 ou 4 minutes ne se font point remarquer, quelque attentifs que soient ceux qui dirigent ces sortes d'Instrumens. Pour s'en convaincre, il suffira de concevoir que le corps du Soleil est transposé à l'horizon par l'effet de la réflexion, & par conséquent tous les mouvemens qu'il fait étant près du zénith, répondent ici à ceux qu'il fait le matin quand il commence à se lever ou le soir quand il se couche.

Aux quatre avantages essentiels que l'on vient d'expliquer, on peut en joindre d'autres qui résultent du maniement dudit Instrument, lesquels en certains cas ne sont pas moins importans que les précédens. Tel est celui-ci, savoir, qu'avec la même facilité qu'on observe le petit arc de la hauteur du Soleil ou d'un autre Astre qu'on a en face, on observe aussi le

plus

plus grand de celui qu'on a à dos. D'où il suit que si une partie de l'horizon est totalement offusquée, ou interceptée par la côte voisine, on peut faire l'observation par le côté opposé.

La disposition de cet Instrument & la position qu'il requiert, ne l'exposent pas tant au vent que les autres; tout le volume de celui-ci est presque couvert du corps de l'Observateur, de-là vient qu'il n'est pas si agité quand le vent est extrêmement fort. Enfin il a encore d'autres avantages & commodités qui le rendent préférable aux Instrumens de cette espéce inventés jusqu'ici, comme il sera aisé de s'en convaincre par l'usage. Mais il est sur-tout estimable par la facilité qu'il y a à le diriger.

CHAPITRE II.

Remarques sur la Navigation depuis le Port Périco *jusqu'à* la Puna. *Vents & Courans dans cette Traversée.*

Les *Brises* sont, comme il a été dit, la cause du changement des Saisons & du Climat de *Panama*, & d'où provient l'Eté. C'est ce même vent qui fait varier le tems dans la traversée du Port de *Périco* à *la Puna*, ou plutôt jusqu'au *Cabo Blanco*. Après que ce vent a commencé à se faire sentir à *Panama*, il s'étend peu à peu, & combat les vents de Sud jusqu'à ce qu'il les ait surmontés, & qu'il se soit établi. Ordinairement les *Brises* ne se font pas sentir au-delà de l'Equateur, où elles ont même assez peu de force, desorte qu'elles sont souvent interrompues par des calmes, ou par d'autres vents foibles & variables. Quelquefois pourtant elles pénétrent plus loin, & jusqu'à l'Ile de *la Plata*, ou aux environs. Leur plus grande force se fait toujours sentir à mesure qu'on approche de *Panama*. Ce vent, qui court du Nord au Nord-Est, nettoye l'air de tout nuage, éclaircit les côtes en écartant les brouillards, & n'est point accompagné de pluyes orageuses; mais il pousse des bouffées si violentes & si fréquentes, surtout depuis le Cap *San Francisco* jusqu'au Golphe de *Panama*, que sans une attention particuliere dans la maneuvre on courroit de grands risques.

Quand les *Brises* cessent, les vents de Sud commencent à s'animer, & parviennent à un degré de force au-dessus des *Brises* quand ils sont bien établis. Ces vents ne viennent pas précisément du Midi comme plusieurs l'ont cru; mais ils courent du Sud-Est au Sud-Ouëst, s'éloignant plus du

Sud en certains tems qu'en d'autres. Quand ils inclinent au Sud-Eſt, qui eſt le côté du Continent, ils ſont accompagnés d'orages & de tempêtes, qui heureuſement ne ſont pas de durée. Les Navires qui font la traite de la Côte du *Pérou*, de *Guayaquil* pour *Panama*, partent de leurs Ports reſpectifs pendant que les vents de Sud régnent, afin de profiter de ceux du Nord pour leur retour, & pour abréger leur voyage. Ce n'eſt pas qu'ils obſervent toujours cette régle, & qu'ils ne faſſent ce trajet pendant qu'il régne d'autres vents; mais en ce cas ils riſquent d'être plus longtems en mer juſqu'à ce qu'ils ayent gagné le Port de *Payta*. Quand il leur arrive de naviguer ainſi dans la Saiſon contraire, ils ſont obligés de toucher aux Ports de *Tumaco*, d'*Atacames*, de *Manta*, ou à *Punta de Santa Helena* pour faire de l'eau & des vivres.

Tels ſont les vents aliſés qui régnent toujours dans cette traverſée: ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelquefois des changemens à cet égard, mais ils durent peu, & le vent établi reprend toujours le deſſus.

Les courans ne tiennent pas une route ſi réguliere que les vents; car dans la Saiſon des *Briſes* les eaux courent depuis *Morro de Puercos* juſqu'à la hauteur de *Malpelo* au Sud-Oueſt & Oueſt, & de-là juſqu'au Cap *San Franciſco* elles portent à l'Eſt & Eſt-Sud-Eſt en inclinant vers la *Gorgone*. Depuis le Cap *San Franciſco* elles portent au Sud & Sud-Oueſt, & conſervent cette direction juſqu'à 30 ou 40 lieues en mer; avec cette différence que leur mouvement eſt plus ou moins fort, ſelon la force ou la foibleſſe des *Briſes*.

Quand les vents de Sud ſoufflent, les courans portent depuis la Pointe de *Santa Helena* juſqu'au Cap *San Franciſco* par Nord & Nord-Oueſt, auſſi à 30 ou 40 lieues en mer: de-là juſqu'à la hauteur & le méridien de *Malpelo* ils inclinent vers l'Eſt avec beaucoup de force, & au Sud-Eſt depuis *Morro de Puercos*, le long de la côte, néanmoins à quelque diſtance, puiſque leur direction tend vers le Golphe de la *Gorgone*; mais depuis *Malpelo* juſqu'à *Morro de Puercos* par le Méridien du premier, ils portent avec violence au Nord-Oueſt & à l'Oueſt. De-même, dans la traverſée de *Cabo Blanco* à la Pointe de *Santa Helena* les eaux de *Guayaquil* ſortant avec violence quand ce Fleuve eſt enflé, comme on le verra dans ſon lieu, courent à l'Oueſt; & au-contraire, quand la Riviere eſt baſſe, ils entrent dans le Golphe de *la Puna*. Le premier effet ſe remarque pendant que les *Briſes* régnent, & le ſecond quand ce ſont les vents de Sud.

Dans quelque tems qu'on faſſe voile de *Périco* pour *Guayaquil* ou pour la Côte du *Pérou*, on tâche d'éviter l'Ile de *la Gorgone*, pour ne point s'en-

s'engorgonner, comme parlent les Pilotes de cette Mer; ce qui n'arrive que trop fréquemment, ou par négligence, ou plus ordinairement quand les Vaiſſeaux ont été retardés par des calmes. Il n'eſt pas moins néceſſaire d'éviter l'Ile de *Malpelo*, dont le nom * annonce aſſez ce qu'elle eſt: & dans l'alternative de *s'engorgonner*, ou d'aller périr ſur cette Ile, il vaudroit encore mieux choiſir le premier que l'autre: on en ſeroit quitte à meilleur marché, & pour quelque retardement dans le voyage.

Dès qu'une fois on vient à découvrir l'Ile de *la Gorgone*, il eſt bien difficile de s'en éloigner en gouvernant par le Sud, le Sud-Oueſt, l'Oueſt, & même par le Nord; deſorte que le plus ſûr en pareil cas eſt de revirer vers *Panama*, en ſuivant la côte, parce que c'eſt-là que les eaux changent de direction; & il faut bien prendre garde de ne pas trop s'en éloigner, de peur de retomber dans le fil du courant qui porte au Sud-Eſt.

Les terres de toute la côte depuis *Panama* juſqu'à la pointe de *Santa Helena*, ſont de médiocre hauteur; mais dans quelques parages on découvre dans le lointain des Montagnes fort hautes, qui font partie des *Cordilléres* intérieures. *Monte Chriſto* eſt l'endroit par où l'on connoît *Manta*: c'eſt une Montagne aſſez haute, au bas de laquelle eſt un Village de même nom.

Dans les anſes que forme cette côte, particuliérement dans celles où il y a des embouchures de Rivieres, il eſt dangereux de trop s'avancer vers terre, à-cauſe qu'il y a des baſſes qui ne ſont même pas aſſez connues des Pilotes du Pays. Dans l'Anſe, ou Golphe, de *Manta*, il y en a une où divers Vaiſſeaux ont touché à trois ou quatre lieues de terre. Ils s'en ſont tirés heureuſement, parce que l'eau y eſt fort tranquille: mais on a été obligé de leur donner la caréne d'abord après, pour boucher les voyes d'eau qu'ils s'étoient fait en touchant.

Dans toute cette traverſée on éprouve rarement la Mer mâle. Les grains de vent & de pluye y ſont à-la-vérité plus fréquens, mais ils agitent peu la Mer, & ceſſent même dès que le vent commence à foiblir.

Pendant que les vents de Sud régnent il y a des brouillards ſur les côtes, qui en ſont ſouvent toutes couvertes; c'eſt ce que nous expérimentâmes en partie dans notre voyage; mais c'étoit peu de choſe, puiſque nous ne laiſſâmes pas de deſſiner les divers proſpects qu'elles formoient. C'eſt tout le contraire quand les *Briſes* régnent; car alors l'air étant toujours ſerein, les côtes ne ſont point offuſquées, & l'on peut alors s'en approcher avec plus de ſureté & de confiance.

CHA-

* *Malpelo*, comme qui diroit *Maupoil* ou *Mauvaispoil*.

CHAPITRE III.

De notre séjour à Guayaquil, *& des mesures que nous prîmes pour nous rendre à la Montagne.*

LE Navire le *San Christoval*, que nous avions laissé mouillé à *la Puna*, remit à la voile après notre départ pour entrer dans le Fleuve, & la nuit du 26 de *Mars* 1736 vint jetter l'ancre vis-à-vis de la Ville. Le lendemain nos Equipages & Instrumens furent portés à terre, & nous commençâmes nos observations pour déterminer la situation de *Guayaquil* selon sa Latitude & sa Longitude: mais quoique l'envie d'y réussir nous rendît fort attentifs à observer une immersion des satellites de *Jupiter*, pour nous consoler en même tems de n'avoir pu observer l'Eclipse de Lune, nous ne fûmes cette fois pas plus heureux qu'à l'égard de l'Eclipse. L'air couvert de nuages qui avoient de la peine à se dissiper entiérement, ne nous permit pas de venir à bout de notre dessein. Le jour étant plus favorable que la nuit à nos opérations Astronomiques, nous en profitâmes pour prendre diverses hauteurs méridiennes du Soleil; & nous tâchâmes de saisir les momens de la nuit où les nuages laissoient quelque intervalle, pour observer les Etoiles que nous découvrions.

A notre arrivée à *Guayaquil* le Corrégidor de cette Ville, de qui nous recevions toute sorte de civilités, ainsi que des Officiers du Roi & autres Personnes de distinction, donna avis au Corrégidor de *Guaranda* de notre arrivée, afin qu'il eût soin d'envoyer des voitures au Port de *Caracol*, pour nous transporter à la Montagne, dont le passage étoit alors effectivement interrompu à-cause de la Saison, car c'étoit vers la fin de l'Hiver dans ce Pays-là; tems extrêmement contraire à ce voyage, tant parce que les chemins sont mauvais, que parce que toutes les Rivieres sont débordées, & qu'on ne peut les guéer sans danger, n'y ayant point de ponts à-cause de leur largeur.

Le Corrégidor de *Guaranda* étoit alors retenu à *Quito* pour des affaires concernant son emploi. Mais *Don Dionysio de Alcedo, y Herrera*, Président & Gouverneur de cette Province, étant informé de notre dessein, lui donna ordre de se rendre d'abord à son Corrégiment, & de pourvoir à tout ce qui nous seroit nécessaire pour notre voyage; il envoya en même tems des ordres circulaires à tous les autres Corrégidors, dont les jurisdictions

tions se trouvoient sur notre route jusqu'à *Quito*, leur enjoignant de nous rendre tous les services possibles. Tout étant ainsi disposé, & les Mules dont nous avions besoin étant déjà en marche pour *Caracol*, où elles arriverent le 6 de *Mai*, nous nous préparâmes à nous embarquer sur le Fleuve, qui est la route que l'on prend ordinairement: ce n'est pas qu'il n'y en ait une par terre, mais elle est impraticable à-cause des marais qui se trouvent tout le long du chemin depuis *Guayaquil* jusqu'à *Caracol*, sans compter quantité de grandes Rivieres qu'il faut passer; de maniere que cette route ne se peut faire qu'en Eté, encore faut-il que le Voyageur ne soit embarassé d'aucun bagage, & qu'il sache les lieux, où il y a des canots pour passer les Fleuves.

CHAPITRE IV.

Description de Guayaquil. *Sa situation, découverte, fondation, grandeur, & structure des Maisons de cette Ville.*

QUoiqu'on ne soit pas bien assuré du tems auquel on commença à bâtir la Ville de *Guayaquil*, il est néanmoins décidé que ce fut la séconde Ville que les *Espagnols* fonderent, non seulement dans cette Province, mais même dans tout le Royaume du *Pérou*, puisque selon les anciens Memoires conservés dans les Archives de la Ville, sa fondation suivit immédiatement celle de la Ville de *Picera*. Or celle-ci ayant été fondée en 1532, & la Ville de *los Reyes*, *Rimac* ou *Lima* en 1534, ou, selon d'autres, en 1535, ce doit être dans l'intervalle de ces deux ans qu'on jetta les premiers fondemens de *Guayaquil*, sous la conduite de l'*Adelantado Belalcazar* *; mais elle subsista peu dans cette nouvelle forme. Les *Indiens*, après diverses insultes, la prirent & la détruisirent. En 1537 le Capitaine *Francisco de Orellana* la rétablit. D'abord elle fut située sur le Golphe de *Charopoto*, un peu plus au Nord qu'elle n'est présentement, & à peu près dans l'endroit où est à-présent le Village de *Monte Christo*; ensuite elle fut rebâtie dans le lieu qu'elle occupe présentement, qui est la rive ou côte occidentale du Fleuve de *Guayaquil* par les 2. deg. 11. min. 21. sec. de Latitude Australe suivant nos observations. Sa Longitude n'est pas déterminée par des observations particulieres; mais, à en juger,

* Commandant.

ger par celles que nous fîmes à *Quito*, elle est par les 297. deg. 17. min. du Méridien du *Pic de Tênériffe*. Ses anciens Habitans ayant été transférés par *Orellana*, comme nous venons de le dire, bâtirent leurs habitations sur le penchant d'une Colline nommée *Cerrillo Verde*, & c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la vieille Ville, ou *Ciudad Vieja*. Dans la suite les Habitans se trouvant d'un côté trop resserrés par la colline, & de l'autre par les *esteros* ou inégalités causées par les eaux qui creusent ce terrain, ont jugé à-propos, non pas de quitter entiérement le lieu, mais de bâtir une autre Ville à 5 ou 600 toises de celle-là, & commencerent à exécuter ce projet en 1693, conservant la communication avec la vieille Ville par un pont de bois, qui a environ 300 toises de long, & sur lequel on traverse sans incommodité les creux qui sont entre les deux Villes: dans les intervalles que ces creux laissent des deux côtés du pont, il y a des maisons habitées par de pauvres gens, lesquelles unissent les deux Villes.

L'étendue de cette Ville est très-considérable, puisque depuis la vieille Ville jusqu'à la nouvelle elle occupe tout le long du Fleuve un terrain d'une demi-lieue. Mais elle a très-peu de profondeur, chacun se piquant de bâtir sur le bord du Fleuve, non seulement pour jouir de l'amusement que fournit le Commerce qui s'y fait, mais aussi pour profiter des vents agréables qu'il attire, & qui rafraîchissent ses bords; vents d'autant plus attrayans qu'ils sont rares en Hiver.

Toutes les Maisons de l'une & de l'autre Ville sont de bois; celles de la nouvelle & quelques-unes de la vieille sont couvertes de tuiles; les autres ont des toits de chaume ou de *gamalote*. Présentement il est défendu d'en faire de pareils, pour éviter les incendies, dont la Ville a ressenti des effets dans neuf occasions différentes, & toujours avec une très-grande désolation. La plupart de ces incendies sont arrivés par la malice des *Négres*, qui pour se venger des châtimens que leurs Maîtres leur infligeoient, ont jetté du feu sur les toits de leurs maisons, favorisés par les ténébres & le silence de la nuit, & par-là ont ruiné non seulement les maisons de ceux contre qui ils étoient animés, mais causé une perte infinie au reste de la Ville.

Quoique les Maisons ne soient que de bois, elles sont néanmoins extrêmement belles & grandes; elles sont toutes à un étage avec un entresol, & le bas est occupé dans l'intérieur par des Magazins, & sur le devant par des Boutiques de toute espéce, qui ont généralement des portiques fort spacieux, qui sont les seuls passages qu'on ait en Hiver, les rues étant alors impraticables.

Com-

Comme on y est toujours en crainte, & avec raison, contre le feu, on a jugé à-propos de séparer les cuisines des maisons, afin de prévenir les malheurs que la négligence peut causer quelquefois. Elles sont fort élevées, à 12 ou 15 pas de distance des maisons avec lesquelles elles communiquent par une galerie découverte en maniere de pont. Cette galerie est construite fort légérement, afin qu'elle puisse être abattue dans l'instant que le feu prend à la cuisine. Les Personnes distinguées de la Ville occupent les appartemens de l'étage d'en-haut, & les entresols sont loués aux Etrangers qui trafiquent dans la Ville, ou qui s'y arrêtent en passant avec leurs marchandises.

Le terrain sur lequel la Ville neuve est située, & tout celui d'alentour, n'est pas praticable en Hiver pour des gens à pied ou à cheval; car outre qu'il a un fond de craye spongieuse, il est par-tout si égal, que n'ayant point de pente, il n'offre aucun écoulement à l'eau; desorte que dès-qu'il pleut, ce n'est plus qu'un bourbier. On est donc obligé, quand les pluyes commencent & jusqu'à la fin de l'Hiver, de mettre au-travers des rues, des places & autres lieux où il n'y a pas de portiques, de grosses & larges poutres pour pouvoir marcher par-dessus. Cette invention a cela d'incommode, que si celui qui marche vient à glisser il s'enfonce dans la boue, d'où il ne peut se tirer qu'en remontant sur la poutre. Dès-que l'Eté commence le terrain est bientôt sec & ferme. Dans la vieille Ville le sol n'est pas si mauvais, étant tout gravier ; & quoique l'eau y cause quelque boue, elle n'amollit pas le fond, & n'empêche pas d'y marcher en tout tems.

La Ville de *Guayaquil* est défendue par trois Forts, dont deux sont situés sur le bord de la Riviere tout près de la Ville, & le troisiéme est derriere & défend l'entrée d'un *Estero*. Toutes ces Fortifications ont été faites il n'y a pas long-tems. Autrefois il n'y avoit qu'une batterie sur un cavalier de pierre, laquelle subsiste encore & est dans la vieille Ville ou *Ciudad Vieja*. Les trois premiers Forts sont bâtis de grosses piéces de bois bien solides, & disposées en façon de palissades les unes dans les autres. Ce bois se maintient incorruptible dans l'eau & dans la boue, & convient fort à un lieu si humide. Avant que cette Ville fût ainsi fortifiée, elle eut le malheur d'être prise & saccagée dans deux occasions par des Pirates qui pénétrerent dans la Mer du Sud en 1686 & 1709. Cette derniere fois ils auroient eu lieu de se repentir d'avoir entrepris cette attaque, sans un Mulâtre, qui voulant se venger de quelques personnes de la Ville, introduisit l'Ennemi dans la Place par des chemins secrets, par où les

Habi-

Habitans ne les attendoient pas, de maniere que se voyant surpris, ils ne purent empêcher que l'Ennemi ne se rendît maître de la Ville.

Les Eglises & les Couvens sont aussi de bois à l'exception de celui de *Saint Dominique* situé dans la vieille Ville, lequel est de pierres. La trop grande solidité du terrain empêche qu'on n'employe beaucoup ces matériaux, à-cause de la difficulté de creuser les fondemens. Les Couvens de la nouvelle Ville, outre l'Eglise Paroissiale, sont un de *St. François*, un de *St. Augustin*, & un Collége de *Jésuites*: les uns & les autres ont fort peu de sujets, à-cause de la modicité des revenus dont ils jouïssent. Il y a aussi un Hôpital de fondation, mais qui n'a que les quatre murailles.

La Ville & sa jurisdiction est gouvernée par un Corrégidor pourvu par le Roi pour l'espace de cinq ans. Il est soumis au Président, & à l'Audience de *Quito*; les Lieutenans du Corrégidor repartis dans sa jurisdiction le reconnoissent en revanche pour leur supérieur. Pour le Gouvernement Politique & Civil il y a un Corps d'*Alcaldes* ordinaires & de Régidors, & un Tribunal des Caisses du Roi composé de deux Juges, Officiers des Finances Royales, lesquels sont le Trésorier & le *Contador* ou Maîtres-des-comptes préposés pour le recouvrement des Tributs des *Indiens* de cette jurisdiction, des Droits d'entrée & de sortie, & de l'Impôt sur les denrées qui se consument dans cette Ville.

Quant au Gouvernement Spirituel il y a un Vicaire de l'Evêque de *Quito*, qui est ordinairement le Curé de la Ville.

CHAPITRE V.

Habitans, Coutumes & Richesses de Guayaquil; *& difference des Habillemens des Femmes.*

LA Ville de *Guayaquil* est, à proportion de sa grandeur, l'une des plus peuplées des *Indes*. Le Commerce y attire beaucoup d'Etrangers, ce qui ne contribue pas peu à la rendre fort peuplée. On y compte 20000 Ames de tout âge & de toute condition. Une grande partie de ses Habitans les plus distingués sont des *Européens* mariés & établis; après ces Familles & celles des Créoles, le reste est composé de *Castes*, comme dans les autres Villes dont nous avons parlé.

Tous ces Habitans en état de porter les armes, sont distribués en diverses Compagnies, selon les qualités & *castes* des personnes; de maniere

re qu'ils ſont eux-mêmes les défenſeurs de leur Patrie & de leurs Biens. L'une de ces Compagnies, toute compoſée d'*Européens* & nommée la *Compagnie des Etrangers*, eſt la plus nombreuſe & la plus brillante; car ſans s'excuſer ſur leur rang ou qualité, ils prennent tous les armes dès-que l'occaſion le demande, & accourent aux ordres de leurs Officiers, gens choiſis parmi ceux qui ont ſervi en *Eſpagne*, & qui doivent avoir plus d'expérience & de conduite dans les expéditions militaires. Le Corrégidor eſt le principal Chef des Armes; il a ſous lui un Meſtre-de-Camp & un Sergent-Major pour la Diſcipline, & pour faire exercer les Compagnies.

Quoique le Climat de ce Pays ne ſoit pas moins chaud que celui de *Panama* & de *Carthagéne*, il a cela de particulier, que les hommes n'y ont pas le même tein qu'ailleurs ; & ſi un Auteur a appellé ce Pays *Les Pays-Bas Equinoxiaux*, à cauſe de la reſſemblance de ſa ſituation avec les *Pays-Bas d'Europe*, on peut lui donner ce nom avec autant de raiſon à cauſe de la reſſemblance de la couleur des habitans. En effet, excepté ceux qui ſont nés du mêlange de différent ſang, tous les autres ſont blonds, & ont les traits du viſage ſi parfaits, qu'il faut avouer qu'ils ont l'avantage de la beauté non ſeulement ſur tous les autres habitans de la Province de *Quito*, mais même ſur ceux de tout le *Pérou*. Il y a là-dedans deux choſes d'autant plus remarquables, qu'elles ſont contraires à l'opinion commune; l'une eſt que le Pays étant ſi chaud, les naturels n'y ſont point bazanés ou olivâtres; l'autre que les *Eſpagnols* n'ayant pas naturellement le tein auſſi blanc que les Nations Septentrionales d'*Europe*, leurs enfans, s'entend ceux qu'ils ont eus d'une *Eſpagnole*, ſont blonds à *Guayaquil*. Je ne vois aucune raiſon qui puiſſe décider cette difficulté; car ſi l'on veut l'attribuer aux eaux de la Riviere ſur laquelle la Ville eſt bâtie, je ne crois pas qu'on puiſſe ſe payer de cette raiſon, puiſque bien d'autres hommes ont l'avantage de vivre ſur les bords d'un Fleuve ſans avoir celui d'être blanc. Au-lieu qu'ici il y a beaucoup de blondins, & que tous les petits enfans y ont les cheveux & le ſourcils blonds, accompagnés de fort beaux traits de viſage.

A ces avantages perſonnels la Nature, libérale envers les habitans de cette Ville, a ajoûté d'autres qualités, comme l'agrément & la politeſſe, par leſquelles ils ne brillent pas moins, & qui engagent pluſieurs *Européens*, après qu'ils ont fait quelque ſéjour à *Guayaquil*, à s'y marier & à s'y établir, ſans qu'on puiſſe dire que l'intérêt y ait part; puiſque les Filles n'y ſont pas auſſi avantagées des dons de la Fortune que dans quelques autres Villes de ces Contrées, car les habitans n'y ſont pas ſi riches.

L'Habillement des Femmes de *Guayaquil* eſt aſſez ſemblable à celui des Femmes de *Panama*, excepté qu'au-lieu de la *Pollèra*, elles portent le *Faldellin* quand elles vont en viſite, ou qu'elles régalent chez elles. Cette *Robe*, ou *Faldellin*, n'eſt pas plus longue que la *Pollèra*. Elle eſt ouverte par devant, & les deux côtés ſe croiſent l'un ſur l'autre. Elle eſt garnie de bandes d'une autre étoffe plus riche, de demie aune de large, & ces bandes ſont chargées de dentelles fines, de franges d'or & d'argent & de très-beaux rubans, les uns & les autres diſpoſés avec tant d'art & de ſimétrie, qu'ils rendent cet habillement extrêmement beau & brillant. Quand elles ſortent & qu'elles ne veulent pas mettre la mante, elles mettent une cape de bayette de couleur de muſc clair, également garnie de bandes de velours noir, mais ſans dentelles ni autre choſe. Leur cou & leurs bras ne ſont pas moins parés qu'à *Panama*, de chaînes, de perles, de roſaires, de bracelets, & d'ouvrages de corail. A leurs oreilles elles portent des pendans chargés de pierreries, auxquels elles ajoûtent de petits boutons de ſoye noire de la groſſeur d'une Noiſette tout hériſſés de perles: on les appelle *Polizonés*, & on ne peut rien voir de plus beau.

Les richeſſes de cette Ville ne ſont pas extraordinaires, quoiqu'à ſon commerce on pût ſoupçonner le contraire. Les deux ſaccagemens qu'elle a ſoufferts, & les incendies ſont ſans-doute cauſe de cette médiocrité: en effet elle a été entiérement détruite par ces accidens; & quoique les maiſons n'y ſoient bâties que de bois, comme nous l'avons dit, & que ces matériaux ne coutent que la peine de les couper, les Montagnes en étant chargées, cela n'empêche pas qu'il n'y ait des maiſons qui reviennent à 15 ou 20000 piaſtres, & ſouvent davantage ſelon leur grandeur: les ouvriers y ſont fort chers & le fer encore plus, c'eſt ce qui eſt cauſe que les maiſons coutent tant. Les *Européens* qui ont fait quelque fortune dans cette Ville, & qui n'y ont pas de biens fonds qui les y retiennent, ſe tranſportent ordinairement avec leurs familles à *Lima*, ou à quelque autre Ville du *Pérou*, où ils ne craignent ni les Elémens, ni les Ennemis. Cependant il y a des habitans à *Guayaquil* riches de 50 à 60000 écus, & beaucoup qui le ſont moins. En général ce n'eſt point par l'opulence que ce Peuple brille, quand on le compare avec les habitans du *Pérou*, comme nous le verrons en ſon lieu.



CHA-

CHAPITRE VI.

Climat de Guayaquil. *Division de l'Hiver & de l'Eté. Incommodités du Pays & maladies qui y régnent.*

L'Hiver commence à *Guayaquil* avec le mois de *Décembre*, quelquefois il tarde jusqu'au milieu, & quelquefois jusqu'à la fin de ce mois. Il dure jusqu'en *Avril* ou en *Mai*. Il semble, dans cette Saison, que tous les Elémens, les Serpens & les autres Insectes soient d'accord pour tourmenter les hommes. La chaleur est extrême, puisqu'autant qu'on en peut juger par les expériences du Thermométre, le 3. *Avril*, tems auquel elle commence à diminuer, cet Instrument marquoit à 6 heures du matin 1022, à midi 1025, & à trois heures du soir 1027; d'où il suit qu'au plus fort de l'Hiver ce Climat est plus chaud que celui de *Carthagéne*. Les pluyes ne sont pas moins fortes & continuelles, accompagnées de tonnerres & d'éclairs épouvantables. Enfin tout semble conjuré contre ces pauvres habitans: la chaleur y est intolérable en soi-même; les pluyes & les Rivieres qui entrent dans le Fleuve le faisant enfler, inondent tout le terrain & le rendent impraticable. Le calme qui régne pendant ce temslà fait désirer la fraîcheur, & la quantité innombrable d'Insectes qui infectent l'air & la terre est insupportable. Les Couleuvres, les Viperes, les Scorpions, les Millepieds* entrent familiérement dans les maisons au péril de la vie des habitans, si par malheur ils viennent à les piquer; & quoique ces cruels Reptiles ne manquent pas durant toute l'année, il semble que dans le tems dont nous parlons il en pleuve par milliers, & qu'ils ayent plus d'agilité. Il est donc bien nécessaire alors de ne pas se coucher sans avoir soigneusement examiné le lit; car il arrive souvent que quelqu'une de ces Bêtes s'y cache; & autant pour prévenir ce danger que pour se garantir des autres Insectes, il n'y a personne qui n'ait un *Toldo* pour dormir *, sans en excepter les Négres esclaves & les *Indiens*. Les Pauvres en font de *Tucuyo*, qu'on appelle aussi *Toile d'Algodon*, qui se fabrique dans les Montagnes; & les autres se servent de toile blanche & fine, chacun selon ses facultés; ils garnissent ces *Toldos* de dentelles plus ou moins belles à proportion de leurs moyens.

Quoique dans tous ces Pays chauds & humides la quantité & la diversité d'Insectes volatils soient très-grandes, je crois que *Guayaquil* l'emporte

* Le *Toldo* est un grand drap qui environne & couvre le lit.

te de beaucoup à cet égard, puisqu'il n'est pas possible qu'une chandelle reste allumée trois ou quatre minutes hors d'un fanal; la quantité d'Insectes qui voltigent autour de la lumiere, & se précipitent dessus, est telle qu'elle est éteinte en un moment. Les personnes qui sont obligées d'être près de la lumiere en sont bientôt écartées par ces Insectes, qui leur entrent dans les yeux, dans les oreilles, & par-tout où ils peuvent. Ce fut un supplice pour nous, que de faire des observations pendant la nuit dans cette Ville; car d'un côté nous étions exposés aux piquures, & de l'autre nous ne pouvions ni voir, ni respirer; en un mot l'incommodité étoit si grande, que nous étions souvent obligés de finir plutôt que nous ne souhaitions.

Une autre playe de cette Ville, non moins fâcheuse que les précédentes, ce sont les Rats qu'ils nomment *Péricotes*; qui sont en si grande quantité que les maisons en foisonnent. Dès-qu'il commence à faire nuit ils sortent de leurs nids, & trottent dans les appartemens des maisons avec tant de bruit qu'ils éveillent ceux qui n'y sont pas accoutumés; ils escaladent les lits & les armoires, & sont si aguerris que si quelqu'un pose une chandelle quelque part où ils puissent atteindre, ils l'enlévent en sa présence & la vont manger à l'autre bout de la chambre, à-moins qu'on n'ait la précaution de la tenir dans une lanterne, ce qui est très-nécessaire, vu que le contraire exposeroit la maison à un grand danger; cependant il n'est pas possible de ne pas manquer quelquefois d'attention.

Toutes ces incommodités qui paroissent insupportables à qui n'y est point accoutumé, & qui semblent devoir rendre ce Pays inhabitable, ne font que peu d'impression sur les naturels du Pays, lesquels s'y étant accoutumés depuis longtems ne paroissent guere s'en soucier; & tous ces maux ensemble ne leur semblent rien au prix du froid qui régne sur les Montagnes, & que les *Européens* trouvent très-médiocre.

L'Eté est ici la Saison la plus supportable, car c'est alors que ces sortes d'incommodités diminuent. Quelques Auteurs ont prétendu le contraire, mais certainement ils se sont trompés. La chaleur est moins étouffante, à cause que les Vents qu'ils nomment *Chandui* souflent alors. Ces Vents sont ceux de Sud-Ouëst, & d'Ouëst-Sud-Ouëst; & les habitans les appellent *Chandui*, parce qu'ils viennent du côté d'une Montagne qui porte ce nom. Ils souflent journellement depuis midi jusqu'à cinq ou six heures du matin, & rafraîchissent la terre, modérant en même tems l'excessive chaleur. Le Ciel pendant ce tems est toujours serein, les pluyes sont rares, les vivres en plus grande abondance, & les fruits du Pays ont meil-

leur goût étant cueillis frais, principalement les Melons, & cette autre espéce du même fruit nommée *Sandias* ou *Anguries*, qu'on apporte par la Riviere dans de grandes *Balzes** jusqu'à la Ville où les Melons du crû du Pays ne peuvent tous se consumer. Enfin l'Eté est la Saison la plus saine comme la plus agréable.

En Hiver on y est sujet aux fiévres tierces & quartes plus qu'en nul autre lieu, & on néglige de les guérir avec le Spécifique si connu sous le nom de *Quinquina*, pour lequel ils ont même de la répugnance, se figurant qu'ayant une qualité chaude il ne peut être convenable à ceux qui vivent dans ce Climat. Aveuglés par ce préjugé, & ne consultant pas de Médecin qui les en délivre, ils laissent invétérer le mal au point que plusieurs en meurent. Les habitans des Montagnes, accoutumés à la fraîcheur de leur Climat, ne peuvent souffrir celui de *Guayaquil*, qui les affoiblit jusqu'à les jetter dans un état de langueur. Ils s'y laissent tenter par la beauté des fruits & en mangent avec excès, ce qui leur cause bientôt des fiévres, qui sont aussi communes pour eux dans une Saison que dans l'autre.

Outre ces maladies qui y sont très-ordinaires, on y a aussi éprouvé le *Vomito Priéto* en 1740, lorsque les Gallions de la *Mer du Sud* ayant quité *Panama* à cause de la guerre, & étant venus à *Guayaquil* pour mettre le Trésor en sureté, y apporterent cette maladie épidémique dont il mourut beaucoup de gens, la plupart appartenant aux Vaisseaux, ou des Etrangers, mais peu de personnes du Pays. J'ai dit que les Gallions apporterent cette maladie à *Guayaquil*, & j'ai suivi en cela l'opinion générale, fondée sur ce qu'avant cette époque elle y avoit été inconnue.

Les Habitans de cette Ville sont fort sujets à la Cataracte, & autres maladies des yeux, qui les rendent souvent tout-à-fait aveugles. Si cela n'est pas commun, du-moins est-il plus ordinaire qu'en aucun autre lieu. La cause de ces accidens procéde selon moi des vapeurs continuelles qu'engendre cette inondation constante qui couvre tout le Pays durant l'Hiver, & que la qualité du terroir qui est tout de craye rend très-visqueuses. Ces vapeurs pénétrent aisément les tuniques extérieures, & non seulement épaississent le cristalin, mais même obscurcissent la prunelle, d'où naissent les Cataractes & les autres maux des yeux.

* On verra ci-après ce que c'est, l'Auteur en donne lui-même une description.



CHAPITRE VII.

Alimens ordinaires des Habitans de Guayaquil. *Rareté & cherté de quelques Denrées, & maniere d'apprêter les Mêts.*

ICi, comme à *Carthagéne*, la Nature & la néceſſité ont fait imaginer diverſes ſortes de Pains de ſemence & de racines, pour ſupléer au pain de froment qui y eſt fort rare. Le pain le plus ordinaire à *Guayaquil* eſt celui qu'ils appellent *Pain du Pays*, ou *Pain Créole*, qu'ils font de Platanes. Dès que ce fruit eſt formé, ils ne lui donnent pas le tems de ſe meurir, ils le coupent, le rôtiſſent, & le ſervent tout chaud ſur la table. Il ſemble que l'habitude plus que la néceſſité leur a donné du goût pour cette eſpéce de pain; puiſque les farines qu'on apporte des Montagnes ſuffiroient pour fournir de pain toute la Ville, à la réſerve des Pauvres, pour qui le Pain de farine ſeroit ſans-doute trop cher en comparaiſon du Platane. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le Pain de froment eſt beaucoup moins de leur goût que celui dont nous parlons, & cela n'eſt pas étonnant; car ils font ſi mal le Pain de froment, que les *Européens* mêmes ne peuvent le manger, & ſont contraints de s'accoutumer au *Pain Créole*, qui, quand on y eſt un peu fait, n'a point mauvais goût, & fait aiſément oublier le Pain de froment.

Il faut tirer du dehors preſque tous les autres alimens. On les apporte tous des Montagnes & du *Pérou*, à l'exception des Vaches, Fruits & Racines que le terroir de la Ville produit. Il ſemble que les eaux du Fleuve qui l'arroſe devroient fournir en abondance le Poiſſon le plus exquis; cependant ce n'eſt point cela, le poiſſon eſt cher à *Guayaquil*, parce que le peu qu'on en prend dans les environs eſt de très-mauvaiſe qualité, & ſi plein d'arêtes, que les ſeuls naturels du Pays, à force d'habitude, peuvent le manger ſans danger. Il y a apparence que le poiſſon n'eſt ſi mauvais, que parce qu'il participe du mêlange des eaux douces & ſalées. A quelques lieues au-deſſus de la Ville on en pêche de très-bon, & l'on en pourroit prendre en grande quantité, ſi les chaleurs ne l'empêchoient de ſe conſerver longtems ſans ſel; c'eſt ce qui eſt cauſe qu'on en apporte fort peu dans la Ville, & même aſſez rarement, le Pêcheur craignant avec raiſon de perdre ſa peine & ſon tems.

Les Côtes & les Ports du voiſinage abondent en Poiſſons excellens pour le goût & pour la ſanté; on en apporte, mais rarement, une certaine quantité à *Guayaquil*, vu qu'il ſe conſerve un peu mieux que celui de la Riviere,

Riviere, & c'eſt ce poiſſon joint aux poiſſons à coquille de différentes eſpéces qu'on y trouve en abondance & de fort bonne qualité, qui fait la meilleure partie de la nourriture des habitans de cette Ville. L'*Eſtéro Salado*, ou *Canal Salé*, leur fournit des Homars très-bons & en abondance dont ils font divers ragoûts, & ils tirent de l'*Eſtéro* de *Jambéli*, ſur la Côte de *Tumbez*, une grande quantité d'Huitres, qu'on prend près de quelques Iles, & qui ſont fort grandes & fort délicates; ce ſont même les meilleures qu'il y ait ſur toutes ces Côtes depuis *Panama* juſqu'au *Pérou*, où elles ſont fort renommées & où l'on en fait venir en quantité.

La même raiſon qui éloigne les bons Poiſſons de cette partie de la Riviere de *Guayaquil*, & renvoye les uns dans l'eau douce, & les autres dans l'eau ſalée, qui leur eſt naturelle, prive la Ville d'eau propre à boire, principalement en Eté; car alors il faut la tirer de quatre à cinq lieues au-deſſus de cet endroit du Fleuve, quelquefois plus haut, quelquefois plus bas ſelon la crue de ſes eaux. Il y a des *Balzes* occupées à apporter l'eau à la Ville, où elle eſt vendue. En Hiver ce petit négoce diminue beaucoup, parce que les Rivieres qui ſe déchargent dans ce Fleuve en font enfler alors les eaux au point que celles de *Guayaquil* deviennent buvables.

A *Carthagéne* & ailleurs tous les Mêts s'apprêtent avec la graiſſe de Porc, mais à *Guayaquil* c'eſt avec la graiſſe de Bœuf; mais ſoit que ces animaux, que ce Climat ne laiſſe guere engraiſſer, n'ayent pas la graiſſe naturellement bonne, ſoit qu'en la tirant de leur ventre on ne la ſépare pas bien de la matiere fécale, il eſt toujours certain qu'elle n'a que le goût & l'odeur de cette matiere; ce qui la rend inſupportable aux Etrangers. Pour comble de malheur ils ajoûtent à tous leurs ragoûts, de l'*Aji*, qui eſt une eſpéce de Piment ſi fort qu'à la ſeule odeur, tout petit qu'il eſt, on s'apperçoit qu'il doit être extrêmement piquant. C'eſt pourquoi ceux qui n'y ſont point accoutumés font pénitence, de quelque maniere qu'ils s'y prennent; car s'ils mangent de quelques mêts ils ſe mettent la bouche en feu, & s'ils n'en mangent pas il faut qu'ils jeûnent juſqu'à ce que la faim ſurmonte l'averſion qu'ils ont pour cet aſſaiſonnement; & quand une fois ils s'y ſont accoutumés, ils trouvent inſipides tous les mêts où il n'y pas d'*Aji*.

Les habitans de *Guayaquil* donnent à manger avec beaucoup d'oſtentation, mais leurs tables ſont ſervies avec un certain goût peu propre à réveiller l'appétit d'un *Européen*. Ils commencent par des plats de ſucreries & confitures, & continuent par des ragoûts où ils mêlent les ingrédiens les plus piquans, & ainſi alternativement ils mêlent l'*Aji* avec le ſucre,

jus-

jusqu'à la fin du repas. La Boisson ordinaire en ces sortes d'occasions c'est l'Eau de vie de vin, qu'ils nomment *Eau de vie de Castille*, des Rossolis faits de cette eau de vie avec beaucoup de sucre, & du Vin, buvant indifféremment des uns & des autres pendant le repas: mais ordinairement les *Européens* préferent le vin aux liqueurs.

Le *Ponche* est encore une boisson que les *Guayaquiliens* aiment fort, & on a remarqué qu'étant prise modérément elle est fort convenable à ce Climat. C'est ainsi qu'en usent les Personnes de distinction, ils en boivent un peu sur les onze heures du matin, & le soir, pour tempérer la soif, se gardant bien de boire beaucoup d'eau; car outre le déboire que l'eau contracte naturellement par la grande chaleur, elle excite encore extrêmement la transpiration. De-là vient que la mode de boire du *Ponche* est si générale, que les Dames mêmes en boivent régulierement. L'acide est mêlé avec l'eau de vie en petite quantité dans cette boisson, c'est pourquoi elle est rafraîchissante & ne sauroit faire de mal.

CHAPITRE VIII.

Etendue du Corrégiment de Guayaquil. *Lieutenances ou Baillages dont il est composé.*

LE Corrégiment de *Guayaquil* commence vers le Septentrion au *Cap Passado*, ainsi nommé parce qu'il est par les 20 min. au Sud de l'Equinoxial environ un demi-degré au Nord du Golphe de *Manta*. Depuis ce Cap il s'étend tout le long de la Côte, & renfermant l'Ile de *la Puna* il va jusqu'au Village de *Machala* sur la Côte de *Tumbez*, & de ce côté-là il confine à la Jurisdiction de *Piura*, d'où il tourne à l'Est, & finit à celle de *Cuença*: de-là il s'étend vers le Nord par le côté occidental de la *Cordillere des Andes* jusqu'aux confins des Jurisdictions de *Rio Bamba* & de *Chimbo*. Son étendue du Nord au Sud est d'environ 60 lieues, & de 40 à 45 de l'Orient à l'Occident, à compter de la Pointe de *Ste. Hélène* jusqu'aux Plages qu'on nomme dans le Pays *Ojibar*. Tout le Territoire de ce Corrégiment est de Plaines, comme les environs de sa Capitale, & est submergé de-même tous les Hivers. On le divise en sept Lieutenances ou Baillages: le Corrégidor nomme ceux qui doivent remplir ces postes avec le titre de ses Lieutenans, & l'Audience de *Quito* les confirme. Ces Baillages

lages sont *Puerto Viéjo*, *Punta de Santa Elena*, *la Puna*, *Yaguáche*, *Babahoyo*, *Baba*, & *Daule*.

Le Baillage de *San Gregorio de Puerto Viéjo* confine du côté du Nord avec le Gouvernement d'*Atacames*, & vers le Sud au Baillage de *Punta de Santa Elena*. La Ville de ce nom, Capitale du Baillage, jouit des priviléges de Cité, bien-qu'elle soit fort petite & pauvre. A ce Baillage appartiennent les Villages de *Monte Christo*, *Picoasa*, *Charapoto*, & *Xipi-Japa*, qui sont tous autant de Paroisses dont les Curés sont en même tems Directeurs Spirituels des autres moindres Villages qui se trouvent dans ce District.

La Peuplade de *Monte Christo* étoit auparavant établie dans *Manta*, & portoit le nom de ce lieu. Elle étoit considérable à-cause du Commerce qu'y attiroient les Bâtimens qui passoient de *Panama* dans les Ports du *Pérou*. Mais les Pirates qui infestoient ces Mers ayant saccagé, pillé & détruit *Manta*, les habitans se retirerent au pied de la Montagne, & y formerent un Bourg, qui a pris son nom de la Montagne même.

On recueille quelque Tabac dans cette Jurisdiction, mais il n'est pas de la meilleure sorte. Les autres productions de son terroir sont la Cire, le Chanvre, & le Coton, en si petite quantité qu'à peine suffisent-ils pour l'entretien des habitans, qui ne sont pourtant pas en grand nombre à-cause de la pauvreté générale qui régne dans toutes ces Peuplades. Le Bois est la production la plus abondante de ce terroir, ce qui n'est pas étonnant dans un Pays si chaud & si humide.

Anciennement il y avoit une Pêche de Perles sur la Côte, & sur le Golphe appartenant à ce Baillage: mais il y a longtems qu'elle ne subsiste plus, tant à-cause de la quantité de Monstres marins, comme *Mantas* & *Tinturieres*, dont il a été parlé ailleurs; que parce que les habitans étant la plupart *Indiens*, ou *Mulâtres*, n'ont pas les moyens nécessaires pour acheter des Négres pour cette Pêche. C'est peut-être de la quantité de Poisson *Manta* que le Golphe a pris le nom qu'il porte: la chose est d'autant plus croyable, que tous les habitans des environs ne s'occupent à autre chose qu'à la pêche. Ils savent saler le Poisson, & ils en font négoce dans les Provinces intérieures. L'adresse avec laquelle ils vont pêcher à la Senne dans la Mer, est quelque chose d'admirable pour les *Européens*. Ils jettent dans l'eau une espéce de solive ou de bâton de *Balze* de la longueur de 2 ou 3 toises (5 ou 6 aunes) sur environ un pied de diamétre dans sa grosseur, ce qui est suffisant pour le poids qu'il doit porter, lequel consiste en une senne couchée sur un bout de la solive, tandis que sur

l'autre bout eſt un *Indien* debout ſur ſes pieds, voguant avec une *Canuléte*, qui eſt une Rame particuliere à ce Pays. Il s'éloigne à une bonne demie lieue de la Plage. Là il largue ſa ſenne ou filet. Un autre *Indien* voguant de-même ſur une ſolive pareille, ſaiſit le bout de la ſenne que ſon camarade vient de jetter dans l'eau; & tenant ainſi la ſenne tendue par les deux bouts ils ſe tournent en avançant vers le rivage, où leurs compagnons les attendent pour les aider à tirer la ſenne à terre. Maintenant je laiſſe juger au Lecteur s'ils ne faut pas que ces *Indiens* ayent bien de l'adreſſe & de la legéreté pour ſe tenir en équilibre ſur une ſolive ronde, où ils ſont obligés de faire divers mouvemens & de changer à chaque inſtant de ſituation, pour ne pas être renverſés par le mouvement des vagues: mais ce qui eſt plus difficile à concevoir, c'eſt qu'ils puiſſent avoir l'attention néceſſaire à voguer, & en même tems à tirer la ſenne vers la terre. La vérité eſt qu'étant grands nageurs, s'ils viennent à trébucher, ce qui eſt très-rare, ils rattrapent bientôt la ſolive & y remontent deſſus comme ſi de rien n'étoit, & ſans riſque de faire naufrage.

Je mettrai pour le ſecond Baillage la *Punta de Santa Elena*, comme étant le plus proche du précédent vers le Sud. Ce Baillage s'étend le long de la Côte Occidentale depuis les Iles de *la Plata* & *Salango* juſqu'à cette même *Punta de Sta. Elena*, & de-là il s'étend au Septentrion le long de la Côte que forme le Golphe de la Riviere de *Guayaquil*. Dans cet eſpace-ci il renferme les Villages de *la Punta*, *Chongon*, le *Morro*, *Colonche*, & *Chanduy*. Deux Curés Doctrinaires font leur réſidence dans les Villages de *Chongon* & de *Morro*, les autres Villages ſont des annexes de leurs Paroiſſes. Le Lieutenant ou Baillif fait ſa demeure à la Ville ou plutôt au Village de *la Punta* à deux lieues du Port de ce nom, où il n'y a point d'Habitations, mais ſeulement quelques Baraques pour ſerrer le Sel & autres effets.

Le Port de *la Punta* eſt ſi abondant en Salines, qu'il ſuffit tout ſeul pour fournir du ſel à toute la Province de *Quito* & à la Juriſdiction de *Guayaquil*. Ce ſel eſt un peu brun, mais fort peſant & très-bon pour les Salaiſons.

C'eſt ſur les Côtes de la Lieutenance ou Baillage de *la Punta de Santa Elena* que ſe trouve la Pourpre, dont les Anciens faiſoient tant de cas, & qu'on a oubliée depuis, parce que l'animal dont on la tiroit n'étant pas connu, quelques Modernes ont cru que l'eſpéce en étoit perdue. Cet animal néanmoins ſe trouve dans une coquille de limaçon, & reſſemble aux Limaçons ordinaires, que nous appellons *Bulgados*. On les rencontre

ſur

ſur les rochers que la Mer baigne. Ils ſont de la groſſeur d'environ une noix, un peu plus. Cet Eſcargot renferme une liqueur qui eſt la véritable Pourpre, & qui probablement lui tient lieu de ſang. On n'a qu'à y tremper un fil de coton, ou quelque choſe de ſemblable, en peu de tems il prend une couleur ſi vive & ſi adhérente, qu'il n'y a point de leſſive qui puiſſe l'effacer; au-contraire elle en devient plus éclatante, & le tems même ne peut la ternir. Dans la Juriſdiction du Port de *Nicoya*, qui appartient à la Province de *Guatemala*, on trouve ce même Limaçon, & l'on en employe la liqueur à teindre le fil de coton. On s'en ſert auſſi pour des rubans, des dentelles & autres ornemens; & l'on en fait des ouvrages, dont le tiſſu eſt extrêmement eſtimé à-cauſe de l'éclat & de la vivacité de cette couleur. La maniere d'extraire la liqueur eſt différente. Les uns tuent l'animal, & pour cet effet ils le tirent de ſa coquille, le poſent enſuite ſur le revers de la main, & le preſſent avec un couteau depuis la tête juſqu'à la queue; après quoi ils ſéparent du reſte du corps la partie où s'eſt amaſſée la liqueur, & jettent le reſte. Ils font la même manœuvre avec pluſieurs Limaçons, juſqu'à ce qu'ils en ayent une quantité ſuffiſante. Alors ils paſſent au-travers de la liqueur le fil qu'ils veulent teindre, & n'y font pas d'autre façon. Mais la couleur qu'il doit avoir ne paroît pas d'abord; on ne la remarque que quand le fil eſt ſec; car la couleur de la liqueur, ou humeur, eſt blanchâtre tirant ſur celle du lait, enſuite elle devient verte, & enfin pourpre. D'autres la tirent ſans tuer le Limaçon, & ſans le tirer entiérement de ſa coquille ils le preſſent & lui font baver une humeur dont ils teignent le fil, après quoi ils le remettent ſur le roc où ils l'ont pris, & quelque tems après ils lui font rendre la même liqueur, mais ils n'en tirent pas tant que la premiere fois, & dès la quatriéme il n'en rend que très-peu; ſi l'on continue il meurt à force de perdre ce qui fait le principe de ſa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller. En 1744 me trouvant dans ce Baillage de *Santa Elena*, j'eus occaſion d'examiner cet animal, de voir extraire ſa liqueur ſelon la premiere méthode & teindre quelques fils. Ce fil teint en pourpre n'eſt pas fort commun, comme ſe le ſont imaginé quelques Auteurs; car quoique ce Limaçon multiplie aſſez, la grande quantité qu'il en faut pour teindre quelques onces de fil, eſt cauſe qu'on n'en trouve que peu & qu'avec aſſez de difficulté; de-là vient que la teinture en eſt fort chere, & d'autant plus eſtimée. Cette raiſon jointe à la ſingularité de la couleur m'engagea à en acheter pluſieurs, dont il me reſte encore un que je conſerve comme une choſe rare. Parmi diverſes circonſtances qui rendent cette couleur

remarquable & digne d'attention, la plus ſinguliere eſt ſans-doute la différence de poids qu'elle donne au même coton ſelon les différentes heures du jour. Je ne pus rien apprendre de cette propriété à *Punta de Santa Elena*; apparemment les habitans de ce lieu, peu curieux de leur naturel, n'ont pas pouſſé leurs ſpéculations juſqu'à ſe mettre au fait d'une ſingularité ſi grande. Mais quoi qu'il en ſoit, ceux de *Nicoya* ne l'ignorent pas, & les Marchands qui achettent d'eux de pareil coton, ne manquent jamais de ſpécifier à quelle heure il ſera peſé, pour éviter toute tromperie, le Vendeur & l'Acheteur ſachant fort bien quelles ſont les heures où cette marchandiſe péſe plus ou moins. On peut inférer que ce qui arrive à *Nicoya* à l'égard de la variation du poids dans le coton teint en pourpre, doit auſſi arriver à *Punta de Santa Elena*, vu que le Limaçon eſt de la même eſpéce dans l'un & l'autre lieu, & que la teinture qu'il donne n'eſt point du tout différente. Une autre particularité aſſez remarquable que je tiens de perſonnes dignes de toute croyance ſur cette matiere, c'eſt que cette teinture n'eſt jamais ſi belle ni ſi parfaite dans le fil de lin que dans le fil de coton. Il ſeroit à propos que cette particularité fût mieux examinée, & que l'on fît différentes épreuves tant ſur du lin, que ſur de la ſoye & ſur de la laine.

Quelques-uns ont prétendu que l'animal qui donne cette teinture naiſſoit dans une nacre: il ſe peut qu'ils entendent par ce nom toutes les coquilles en général, tant plattes que rondes & ſpirales; mais pour ôter toute équivoque j'avertirai qu'il ne ſe trouve que dans les coquilles de cette derniere eſpéce: c'eſt pour cela auſſi que le fil ainſi teint de cette pourpre eſt appellé *Caracolillo* *.

Ce Baillage produit outre cela des Bêtes à cornes, des Mules, de la Cire, du Poiſſon. Il ne contient que peu de Villages, mais ils ſont plus peuplés que ceux des autres Baillages. Le Port de la *Punta* eſt fort fréquenté par les Vaiſſeaux, s'entend ceux qui vont de *Panama* aux Ports du *Pérou*; ils s'y pourvoyent de Veaux, de Cabrits & de Volaille, enfin de toute ſorte de vivres qu'on y trouve en abondance. On y voit auſſi très-ſouvent des Bâtimens de cent & de deux cens tonneaux qui y viennent charger du ſel pour le compte des Marchands de *Guayaquil*, qui y ſont de gros profits, vu qu'il y eſt à grand marché.

La *Puna* eſt le troiſiéme Baillage qui vient après celui-là, du côté méridional.

* Diminutif de *Caracol*, qui en *Eſpagnol* ſignifie en général tout ce qui a la figure d'une ligne ſpirale, & en particulier un limaçon.

ridional. Ce qu'on appelle la *Puna* est une Ile située au milieu du Golphe que forme l'embouchure de la Riviere de *Guayaquil*. Elle a la figure d'un quarré long, & s'étend de Nord-Est à Sud-Ouëst environ six ou sept lieues. Si l'on en croit la tradition, elle étoit anciennement si peuplée qu'elle contenoit 12 à 14000 habitans; mais aujourd'hui elle est réduite à un petit Village situé près du Port qui est au Nord-Est. Les habitans de ce lieu sont la plupart Mulâtres avec quelques *Espagnols* & très-peu d'*Indiens*. Le Village de *Machala* sur la Côte de *Tumbez* appartient à ce Baillage, ainsi que le Village de *Naranjal*, Port où l'on débarque, sur le Fleuve de même nom, qu'on appelle aussi Riviere de *Suya*, par où l'on passe dans les Jurisdictions de *Cuenca* & d'*Alausi*: l'un & l'autre Village ne sont pas plus considérables que celui de l'Ile. Ils dépendent tous du Lieutenant du Corrégidor pour le Temporel, & du Curé pour le Spirituel: ceux-ci font leur résidence dans l'Ile, tant parce que *Puna* est le Village principal, qu'à-cause de la commodité de son Port où l'on charge les gros Vaisseaux, ce qui ne se peut faire dans l'intérieur de la Riviere de *Guayaquil* à-cause des bancs de sable qu'il y a: d'autres Vaisseaux y viennent faire du bois.

Le terroir de *Machala*, & celui de *Naranjal*, produisent quantité de Cacao, celui de *Machala* est le meilleur qui se cueille dans toute la Jurisdiction de *Guayaquil*. Dans ses environs, ainsi que dans toute l'Ile de *la Puna*, on trouve une grande quantité de Mangles ou Mangliers. Ces arbres couvrent par leurs branches entrelacées & leurs troncs épais toutes ces Plaines, qui étant fort unies & fort basses sont continuellement inondées par le flux de la Mer. Comme le Manglier est un arbre peu connu en *Europe* j'en donnerai ici la description.

Cet Arbre se distingue des autres, en ce qu'il croît & se nourrit dans les terres que le flot de la Mer inonde tous les jours, & qu'il demande des lieux bourbeux où la corruption s'engendre aisément. En effet dès que l'eau s'est retirée, tous les lieux où il y a des Mangliers répandent une vilaine odeur de bourbe. Dès que cet arbre sort de terre il commence à se diviser en branches noueuses & torses; & à produire par chaque nœud une infinité d'autres branches, qui se multiplient jusqu'à ce qu'elles forment un entrelassement impénétrable: quand l'arbre est déjà un peu grand, on ne peut discerner les rejettons des branches principales; car outre qu'elles sont plus embrouillées qu'un labirinte. on ne remarque aucune différence entre celles de la sixiéme & celles de la premiere production par rapport à la grosseur, qui dans toutes est presque d'un & demi ou deux pouces de diamétre. Elles sont si souples & si maniables qu'on a beau les

tordre, on ne peut les rompre qu'avec le tranchant de quelque instrument de fer. Elles s'étendent presqu'horizontalement, ce qui n'empêche pas le tronc, ou les troncs principaux de croître en hauteur & en grosseur. Ses feuilles sont petites en comparaison de la grandeur de ses branches; elles n'ont qu'un pouce & demi ou deux de long, de figure presque ronde; elles sont épaisses, & d'un verd pâle. Les troncs principaux croissent d'ordinaire jusqu'à la hauteur de 18 à 20 aunes, & même davantage, sur 8, 10, ou 12 pouces de diamétre. Ils sont couverts d'une écorce mince & raboteuse, qui n'a guére plus d'une ligne d'épaisseur. Le bois du Manglier est si pesant, si compacte, & si solide, qu'il s'enfonce dans l'eau, & qu'il donne beaucoup de peine à couper. Quand on l'employe dans la fabrique des Vaisseaux, il est un tems infini dans la Mer sans se corrompre, ni sans être endommagé.

Les *Indiens* de cette Jurisdiction payent pour tribut annuel une certaine quantité de bois de Manglier, que l'on employe aux usages convenables à ses propriétés.

Le Baillage de *Taguache* est sur la Riviere du même nom, laquelle se jette dans celle de *Guayaquil* du côté du Sud. Il commence au pied des Montagnes, au Sud de *Rio-Bamba*. Sa Jurisdiction est composée de trois Villages, dont le principal est *San Jacinto* de *Jaguache*, où est la Douane Royale. Les autres deux sont *Gnausa*, & *Alonche*. Ces trois Villages ont deux Curés pour le Gouvernement Spirituel des Ames, l'un d'eux demeure au Village principal, & l'autre à *Gnausa*. Ces Villages sont peu peuplés; mais en revanche il y a beaucoup de monde répandu dans les Biens de Campagne, & dans les *Chacaras* des pauvres gens.

Le Bois est le produit le plus important de la Jurisdiction de *Taguache*. On y recueille peu de *Cacao*; mais on y nourrit des Troupeaux, & l'on y recueille beaucoup de Coton, en quoi consistent les *Haciendas* ou Biens de Campagne.

Babahoyo, dont le nom est assez connu dans ces Contrées, à-cause que c'est-là qu'est établi le Bureau de la Douane Royale, par où passe tout ce qui va dans les Montagnes, & tout ce qui en vient. Sa Jurisdiction est fort étendue. On y compte outre le Village principal, ceux d'*Ujibar*, de *Caracol*, de *Quilca* & de *Mangaches*. Ces deux derniers sont au pied des Montagnes éloignés du Village principal, qui est *Ujibar*, où le Curé fait sa demeure en Hiver; mais en Eté il va demeurer à celui de *Babahoyo*, qui est un grand passage de gens qui trafiquent & qui passent avec leurs effets d'un lieu à l'autre, sans compter qu'il est fort peuplé d'habitans.

Le

Le terroir de ce Baillage est si uni & si bas, que dès-que les Rivieres du *Caluma*, ou d'*Ujibar* & de *Caracol*, commencent à s'enfler par l'effet des premieres pluyes, leurs lits n'étant pas assez profonds, elles se débordent & se répandent dans les Campagnes, où elles forment un Océan, plus profond en quelques endroits qu'en d'autres, particuliérement à *Babahoyo*, où l'eau inonde tout le bas des maisons, même jusqu'au premier étage, desorte qu'il n'y a pas moyen alors de les habiter: c'est pourquoi aussi elles sont abandonnées durant tout l'Hiver.

Les Champs de cette Jurisdiction, & ceux de *Baba*, dont nous parlerons tout à l'heure, sont remplis d'une quantité prodigieuse de *Cacaotiers* ou *Cacaoyers*, jusques-là qu'il y en a beaucoup qui sont négligés, & abandonnés aux Singes & autres animaux qui recueillent seuls les fruits que produit la fécondité de la terre, malgré la négligence des hommes. Cette même terre produit du Coton, du Riz, de l'*Aji*, & des Fruits. Elle nourrit aussi des Bœufs, des Chevaux, des Mules que l'on fait retirer de ces Plaines dans les Montagnes pendant les inondations; & quand les eaux se sont écoulées on les ramène dans la Plaine, pour leur faire brouter la *Gamalote*, qui est une herbe qui pousse en si grande abondance qu'elle couvre toute la terre, & croît à la hauteur de plus de deux aunes & demie, & si près à près qu'on ne sauroit passer au-travers, & qu'elle embarrasse même les chemins battus par les Négocians.

La feuille de la *Gamalote* est semblable à celle de l'Orge, excepté qu'elle est plus longue, plus large, plus grosse & plus rude, d'un verd un peu obscur & vif, le tuyau fort, & garni de nœuds à la racine de chaque feuille, ayant en grosseur un peu plus de deux lignes de diamétre. Quand la *Gamalote* a fait son crû & que le Pays vient à être inondé, la hauteur de l'eau surpassant celle de l'herbe, celle-ci est submergée, & pourrit, de maniere que quand l'inondation cesse, on voit la terre couverte de cette herbe couchée dans le limon; mais à peine le Soleil a-t-il fait sentir la chaleur de ses premiers rayons, qu'elle recommence à pousser, & croît si bien en peu de jours, qu'elle reverdit toutes les Campagnes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Herbe est aussi profitable aux Troupeaux de la Plaine que nuisible à ceux des Montagnes: ce que l'on a observé en diverses occasions.

La Lieutenance ou le Baillage de *Baba* est une des plus grandes du Corrégiment de *Guayaquil*. Sa Jurisdiction s'étend jusqu'au panchant de la *Cordillere* ou Montagnes d'*Angamarca*, qui appartiennent au Corrégiment de *Latacunga*, ou *Liatacunga*, comme prononcent les *Indiens*. Outre le

Vil-

Village principal qui donne ſon nom à tout le Baillage, il y en a d'autres qui en ſont des annexes, dont l'Adminiſtration Spirituelle n'a qu'un ſeul Curé, qui fait ſa demeure ordinaire à *Baba*, ainſi que le Lieutenant du Corrégidor. Anciennement la Riviere qui porte le nom du Village couloit tout auprès; mais dans la ſuite *Don N. Vinces* ayant fait tirer un canal pour arroſer les Cacaotiers de ſes terres, & la Riviere ayant plus de pente vers ce nouveau lit que vers l'ancien, s'y précipita de maniere que quand on voulut la forcer à reprendre ſon premier canal, on n'en put jamais venir à bout, deſorte qu'elle a continué à couler à une aſſez grande diſtance du Village. Les annexes de ce Village ſont *San Lorenzo*, & *Palenque*, qui eſt fort éloigné du principal, étant ſitué au pied des Montagnes: les *Indiens* qui y habitent ſont peu policés.

Le Cacaotier, dont j'ai dit que ce Diſtrict produiſoit une ſi grande quantité, a ordinairement 18 à 20 pieds de haut, & non 4 à 5 pieds, comme l'ont dit quelques Ecrivains, qui peut-être n'en parlent ainſi que parce qu'ils n'en ont vu que dans le commencement de leur crue. Quoi qu'il en ſoit, lorſqu'il commence à pouſſer, il ſe diviſe en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, ſelon qu'eſt bonne & vigoureuſe la racine principale d'où les autres naiſſent. Chaque tronc a depuis 4 juſqu'à 7 pouces de diamétre, les uns plus, les autres moins. A meſure qu'ils croiſſent, ils penchent vers la terre, & c'eſt auſſi pour cela que leurs branches ſont éparſes & éloignées les unes des autres. Leurs feuilles ſont longues de 4 juſqu'à 6 pouces, ſur 3 à 4 de large, fort liſſes, fort agréables à l'odorat, & terminées en pointe; en un mot faites à peu près comme la feuille de l'Oranger connue en *Eſpagne* ſous le nom d'*Oranger de la Chine*, & au *Pérou* ſous celui d'*Oranger de Portugal*. Elles different un peu dans la couleur, en ce que la feuille du Cacaotier eſt d'un verd qui tient un milieu entre l'obſcur & le cendré, & n'eſt point luiſante comme celle de l'Oranger, & enfin le Cacaotier n'en a pas à beaucoup près autant. Du tronc de l'arbre, ainſi que des branches, naiſſent les gouſſes qui contiennent le Cacao. Elles ſont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le piſtil contient la gouſſe encore petite. Cette gouſſe croît de la longueur de 6 à 7 pouces, ſur 4 à 5 de large. Elle a la figure d'un melon pointu, & diviſé en côtes marquées tout du long depuis la tige juſqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur que dans le melon. Toutes les gouſſes ne ſont pas exactement de la grandeur que nous venons de marquer, & leur volume n'eſt pas toujours proportionné à la groſſeur de la branche, ou du tronc qui les produit, & auquel elles ſont attachées, comme ſi

elles

elles étoient des excrefcences; car il y en a de beaucoup plus petites, & il arrive fouvent qu'une petite eft attachée au tronc principal, tandis qu'une grande l'eft à un rameau fort foible. J'ai obfervé qu'ordinairement, quand deux gouffes croiffent l'une près de l'autre, il y en a une qui tire à foi presque toute la fubftance nutritive, & qui par conféquent devient fort grande, & l'autre refte petite.

La gouffe eft verte comme les feuilles pendant qu'elle croît, mais dès-qu'elle ceffe de croître elle devient jaune. L'écorce qui la couvre eft mince, liffe, & unie. Quand la gouffe eft parvenue au point de maturité qu'il faut, on la cueille, & on la coupe en rouelles: alors on découvre fa chair intérieure, qui eft blanche, pleine de jus, & qui renferme de petite pepins, difpofés le long des côtes, & qui n'ont pas plus de confiftance que la chair même, mais font plus blancs, compofés d'une membrane fort déliée qui contient une liqueur qui reffemble à du lait, mais transparente & un peu vifqueufe: on peut les manger comme un autre fruit, ils ont un goût aigre-doux qui n'eft point desagréable; mais les gens du Pays prétendent que leur fève eft nuifible à la fanté & fiévreufe. Quand la gouffe eft jaune en dehors, c'eft une marque que le *Cacao* commence à fe nourrir de fa fubftance, & à prendre de la confiftance, & que le pepin fe remplit & croît. Bientôt la couleur jaune devient pâle, & enfin la graine ou pepins du dedans, étant à un parfait degré de maturité, l'écorce extérieure de la gouffe prend une couleur de mufc foncée, & c'eft la marque qu'il faut la cueillir. L'épaiffeur de l'écorce eft alors d'environ deux lignes; & chaque grain eft renfermé dans les divifions que forment les membranes de la gouffe, tant dans la largeur que le long des côtes, fuivant les divifions de la gouffe.

Auffitôt que la gouffe eft détachée de l'arbre, on l'ouvre, & on en vuide les grains fur des cuirs de bœuf fecs, préparés pour cet effet, ou plus ordinairement fur des feuilles de *Vijahuas* où l'on les fait fecher. Etant fecs on les met dans des peaux pour les transporter où ils doivent être vendus. La vente s'en fait par *charges*, chaque *charge* contient dans ce Pays-là 81 livres. Le prix n'en eft point fixe. Il eft des tems où la difette d'Acheteurs fait qu'on les vend fix ou fept réales la charge, ce qui eft moins que les fraix qu'on fait pour la récolte de cette fameufe Graine; mais quand il y a des débouchés, le prix courant eft de trois à quatre écus la charge. En tems de Gallions ou autres occafions femblables, où il fe préfente beaucoup d'Acheteurs, le prix augmente à proportion.

La Récolte du *Cacao* fe fait deux fois par an, & l'une n'eft ni moins

abondante, ni de moins bonne qualité que l'autre. Ces deux Récoltes produisent dans l'étendue de la Jurisdiction de *Guayaquil* 40 à 50000 *charges* de *Cacao*.

Les *Cacaotiers* ou *Cacaoyers* requierent une si grande abondance d'eau, qu'il faut que la terre où ils sont semés soit presque changée en marais pour qu'ils viennent bien. Si l'eau leur manque, ils cessent de produire du fruit, se desséchent & dépérissent entiérement. Outre cela il faut qu'ils ayent continuellement de l'ombrage, desorte que les rayons du Soleil ne tombent point directement dessus; c'est pour cela que quand on les séme on a soin de planter d'autres arbres plus robustes auprès, à l'abri desquels ils puissent croître & fructifier. Le terroir de *Guayaquil* est fort propre aux *Cacaotiers*, vu que l'eau n'y manque pas; car étant composé de *Savanes* ou grandes Plaines, comme nous l'avons dit, il est inondé tout l'Hiver, & en Eté il est arrosé par les Canaux tirés des Rivieres. Enfin il a un second avantage pour faire prospérer les *Cacaotiers*, c'est que toute sorte d'autres Arbres y croissent sans difficulté & fort promptement.

Toute la culture du *Cacaotier* consiste à sarcler les petites Plantes qu'un terroir si humide ne peut manquer de produire; car si l'on néglige cette attention, ces petites Plantes poussent si fort en peu d'années qu'elles consument les *Cacaotiers*, leur ôtant la nourriture qui devoit les fertiliser.

Daule est le dernier Bailliage dont il nous reste à parler: le principal Village de ce Bailliage s'appelle aussi *Daule*, du nom de la Riviere sur laquelle il est situé. Il est fort grand, & contient plusieurs grandes maisons appartenant à des habitans de *Guayaquil*. C'est dans ce Village que demeurent le Lieutenant & le Curé, qui ont sous leur jurisdiction les Villages de *Sainte Lucie* & de *Valsar*. Il y a dans ce District diverses Plantations de Tabac, de Cannes de Sucre, de Cacao, de Coton, de Fruits & de Grains.

La Riviere de *Daule*, qui comme celle de *Baba* porte le tribut de ses eaux dans le Fleuve de *Guayaquil*, est considérable & ne contribue pas peu au commerce avec cette Ville. Celui que le Village de *Daule* y fait, consiste dans les Fruits que son terrain produit en grande abondance, & particuliérement les Platanes, qui en tout tems servent de pain aux habitans. Quant au Tabac que l'on recueille dans les autres parties du ressort de *Guayaquil*, il n'est pas d'aussi bonne qualité que celui du Bailliage de *Daule*.

Presque dans tous ces Bailliages on nourrit du gros Bétail plus ou moins, selon

ſelon la diſpoſition du terroir, & qu'on eſt à portée des lieux élevés où l'eau ne puiſſe atteindre, pour y retirer les Troupeaux en Hiver.

CHAPITRE IX.

Remarques ſur le Fleuve de Guayaquil, *& ſur les Habitations qui peuplent ſes bords. Fabrique des Bâtimens qui trafiquent ſur ce Fleuve, & Pêche qui s'y fait.*

LA Riviere de *Guayaquil* étant le Canal par où ſe fait le Commerce de la Ville de ce nom, nous croyons devoir placer ici la deſcription de ce Fleuve, avant que de parler du Commerce, afin que le Lecteur puiſſe mieux comprendre ce qui ſera dit ſur cette matiere.

L'étendue navigable de cette Riviere, depuis la Ville juſqu'à la Douane de *Babahoyo* où l'on débarque, eſt communément diviſée par ceux qui font ſouvent cette route en *tours*, par où l'on entend les inflexions que le Fleuve fait en ſerpentant; & comme il ſerpente beaucoup, on compte vingt de ces tours, quoiqu'à la rigueur il y en ait vingt-quatre en comptant depuis la Ville juſqu'au *Caracol*, qui eſt le Port où l'on débarque en Hiver. Les plus larges de ces tours ſont les trois que le Fleuve fait près de la Ville, leſquels ont environ deux lieues & demie d'étendue, & les autres environ une lieue: d'où il faut conclure que la diſtance de *Guayaquil* à la Douane de *Babahoyo*, computée par les différens tours du Fleuve, eſt de 24½ lieues, & juſqu'à *Caracol* de 28½. On fait cette route fort diverſement à l'égard du tems qu'on employe dans le trajet. Quelquefois on eſt 8 à 9 jours pour aller de *Guayaquil* à *Caracol* en remontant le Fleuve en Hiver dans une *Chata*, & on le deſcend en deux. En Eté on le remonte en trois marées dans un Canot léger, & il en faut un peu plus de deux pour le deſcendre. La même choſe arrive à l'égard des autres Bâtimens, avec cette différence qu'on employe toujours moins de tems à deſcendre qu'à monter, à cauſe de la pente naturelle que le Fleuve a dans les tours voiſins de la Douane, où la plus grande force de la marée ne produit d'autre effet que de retarder l'eau qui deſcend.

Depuis *Guayaquil* juſqu'à *Iſla Verde*, qui eſt l'embouchure de la Riviere dans le Golphe de *la Puna*, les Pilotes comptent environ 6 lieues. Cette diſtance eſt compoſée de pluſieurs *tours* dans la même forme que de l'autre côté: d'*Iſla Verde* à *la Puna* il y a trois lieues; deſorte que depuis le

Caracol, qui eſt le Port de la Riviere le plus éloigné où les Bâtimens puiſſent arriver, juſques à *la Puna* il y a 37 lieues & demie. Dans la distance entre *Iſla Verde* & *la Puna* le Fleuve s'élargit tellement qu'on ne voit que le Ciel & l'Eau vers Nord & Sud; ſeulement dans quelques endroits on apperçoit les Mangliers vers le Nord.

La largeur du Fleuve à l'embouchure près d'*Iſla Verde* eſt d'environ une lieue. Il a la même largeur & même un peu plus à *Guayaquil*. Mais depuis cette Ville en haut il ſe retrecit, & forme dans tout ſon cours outre ſon lit principal divers Bras ou *Eſtéros*, dont l'un a ſon embouchure vis-à-vis de la Ville, & eſt appellé *Eſtéro de Santay;* & l'autre qui ſe rejoint au Fleuve à une médiocre diſtance de la Douane de *Babahoyo*, eſt nommé *Eſtéro de Lagartos* *. Ce ſont-là les deux Bras les plus conſidérables, qui s'éloignant beaucoup du Fleuve principal, forment de fort grandes Iles.

Les Marées, comme nous l'avons dit, font ſentir leurs effets juſqu'à cette Douane, refoulant les eaux du Fleuve, & les faiſant enfler ſenſiblement. Il n'en eſt pas de-même en Hiver, à-cauſe de la force de leur courant, & l'on n'y remarque ces effets que dans les tours près de *Guayaquil*. Il y a même trois ou quatre occaſions dans l'année où l'abondance des eaux que le Fleuve raſſemble, font entiérement diſparoître les marées. Cela arrive pour la premiere fois vers Noël.

La cauſe principale des débordemens de ce Fleuve vient des eaux qu'il reçoit des Montagnes; car quoiqu'il pleuve beaucoup dans le Plat-pays, la plus grande partie des eaux de ces pluyes reſte dans les Plaines & dans les Marais, deſorte que le Fleuve n'en ſeroit pas beaucoup augmenté ſans les eaux des Montagnes.

La crue des eaux du Fleuve change la ſituation des Bancs de ſable, qui ſont entre la Ville & *Iſla Verde;* c'eſt pourquoi il faut aller à la ſonde & les bien noter, pour que les gros Bâtimens puiſſent entrer ſans danger d'échouer.

Les rivages du Fleuve de *Guayaquil*, comme ceux des Rivieres de *Taguache*, de *Baba*, de *Daulo*, & des *Eſtéros* ou Canaux qu'il forme, ſont parſemés de Maiſons de campagne & d'Habitations de pauvres gens de toutes *Caſtes*, qui ſont-là à portée de la pêche, & des terres qu'ils doivent enſemencer. Les petits eſpaces qui ſont entre ces habitations & maiſons de campagne, ſont remplis d'arbres de tant de différente eſpéce, qu'il ſeroit difficile à l'Art d'imiter de ſi beaux Payſages que la Nature forme

* Canal des Caymans.

me conjointement avec ces maiſons ruſtiques, dont il eſt à propos que nous donnions ici une idée.

Les principaux & les plus ordinaires matériaux des Maiſons qui ſont ſur les bords du Fleuve de *Guayaquil*, ne ſont autre choſe que des cannes. Nous parlerons ailleurs de leur groſſeur & autres particularités. Il ſuffira de remarquer ici qu'elles ſont employées pour le toit intérieur des maiſons au-lieu de charpente, pour les murailles, les planchers, pour les escaliers des maiſons petites & baſſes, & autres commodités néceſſaires. Les grandes maiſons ne different de celles-là que par quelques piéces de charpente, & par leurs eſcaliers qui ſont de bois. La maniere de les bâtir conſiſte à ficher en terre dix à douze piéces de bois plus ou moins ſelon que la maiſon doit être grande, en maniere de fourche, d'une hauteur ſuffiſante; car tous les appartemens doivent être en-haut, ſans rez-de-chauſſée. On met des poutres en-travers pour arrêter ces piéces de bois, & ces poutres ſont à 4 ou 5 aunes au-deſſus de la terre. Ils mettent là-deſſus de ces gros roſeaux en guiſe de ſolives, & s'en ſervent en même tems pour faire les planchers, qui ſont auſſi fermes & auſſi ſolides que s'ils étoient de bois; les cloiſons qui ſéparent les chambres ſont auſſi faites de ces cannes. Quant aux murailles extérieures, ou elles ſont tout ouvertes pour donner une libre entrée à la fraîcheur, ou elles ſont ſeulement treilliſſées à peu près comme un balcon. Les toits de ces grandes maiſons ont leurs piéces principales de bois, les ſolives ſont de cannes, recouvertes d'autres cannes couchées en-travers, le tout eſt couvert en dehors de feuilles de *Vijahua* au-lieu de tuiles. De pareilles maiſons ſont bientôt bâties & à peu de fraix, & cependant elles ne laiſſent pas d'être auſſi logeables qu'on peut les ſouhaiter. A l'égard des pauvres gens, toute la dépenſe ſe réduit à leur travail perſonnel: car quand ils veulent ſe bâtir une habitation, ils n'ont qu'à ſe mettre dans un petit canot ſur les *Eſtéros*, & avec leur couteau ſeulement aller ſur la premiere Montagne couper les cannes, la *Vijahua* & les *Bejucos* dont ils ont beſoin, & ayant conduit le tout au bord de l'eau ils font un radeau des cannes qu'ils ont coupées, ſur lequel ils chargent les autres matériaux, après quoi ils deſcendent la Riviere juſqu'au-lieu où ils veulent fixer leur demeure. Là ils procédent à l'édifice, attachant avec la *Bejuque* * les piéces qu'il faudroit clouer. En peu de jours la maiſon eſt conſtruite avec tous les appartemens

* La *Bejuque* eſt une eſpéce de Saule pliant & ſi ſouple qu'on s'en ſert au-lieu de corde. Not. du Trad.

temens néceſſaires; il y a de ces maiſons qui ſont auſſi grandes que celles qui ſont faites de merrin.

Le bas de ces maiſons tant petites que grandes, ainſi que de celles de tous les lieux de la Juriſdiction de *Guayaquil* bâties dans le même goût, eſt ouvert à tous les vents, ſans muraille, ni rien autre choſe que le pied des piquets ſur leſquels tout l'édifice eſt appuyé. D'ailleurs il ſeroit aſſez inutile d'en faire un rez-de-chauſſée logeable, vu que tout l'Hiver cette partie du logis eſt ſubmergée. Dans les lieux qui ne ſont point ſujets à cet inconvénient, on la ferme d'une muraille de cannes; & ces rez-de-chauſſée ſervent de Magazin au *Cacao* & autres marchandiſes & fruits. Là où les inondations ont lieu, l'eau paſſe & repaſſe au-travers de cette partie inférieure, & ceux qui habitent dans l'étage au-deſſus, ne manquent pas de tenir leurs canots toujours prêts pour pouvoir voguer d'une maiſon à l'autre. Ils ſont ſi adroits dans cet exercice, qu'on voit quelquefois une petite fille ſe mettre ſeule dans une nacelle fort mince & fort légére, où un homme moins habile n'oſeroit mettre le pied, gouverner ce miſérable petit Bâtiment, & traverſer là-deſſus des courans rapides & violens, avec autant de ſang froid que ſi elle étoit dans un Vaiſſeau ſolide: entrepriſe qui embaraſſeroit les plus habiles Marins qui n'y ſeroient point accoutumés.

Les pluyes continuelles de l'Hiver, & le peu de ſolidité de ſes maiſons, obligent à des réparations périodiques; c'eſt-à-dire, qu'il faut racommoder en Eté ce que l'Hiver a gâté, & mettre la maiſon en état de réſiſter à l'Hiver ſuivant. Quant à celle des Pauvres, il faut les rebâtir de-nouveau tous les deux ans, & renouveller les matériaux, excepté les piquets qui ſervent de fondement dont on peut ſe ſervir longtems.

Après avoir parlé des Bâtimens fixes de ce Pays, il eſt juſte que nous parlions des Bâtimens flottans qui y ſont en uſage. Nous omettrons les *Chates* & les Canots, comme étant trop connus; & nous ne parlerons que des *Balzes*, dont le nom fait aſſez connoître la fabrique *, mais non la façon particuliére de leur Gouvernement Nautique, & l'uſage que les *Indiens* en font pour leur Navigation, ſans que ces Peuples groſſiers & ignorans ayent eu d'autre Maître que la néceſſité & l'expérience.

Les *Balzes*, qu'on nomme auſſi *Jangades*, ſont compoſées de 5. 7. ou 9. ſolives d'un bois qui, quoiqu'il ne ſoit connu-là que ſous le nom-même de *Balze*, eſt appellé *Pucro* par les *Indiens* du *Darien*; & qui ſelon toute apparence eſt le même que celui que les *Latins* nommoient *Ferula*, dont *Columelle* parle au *Liv. V.* & *Pline* au *Liv. XIII. Chap.* 22. où il remarque

* *Balza* en *Eſpagnol* ſignifie un *Radeau*.



BALSA oder FAHRZEUG VON GUAYAQUIL mit seinen Verhaeltnissen vorgestellet.

A. Das Vordertheil.
B. Das Hindertheil.
C. Die Laube oder Hütte.
D. Stangen, welche statt des Mastes dienen.
E. Segelleinen.
F. Schutzhoelzer.
G. Ruder, welches zum Schutzholze und Steuerruder dienet.
H. Die Küche.
I. Wasserflaschen.
K. Haupttauen oder die Wand.
L. Der Boden oder das Bedeck.

marque qu'il y en a de deux ſortes, l'un plus petit, que les *Grecs* nommoient *Nartechia*, & l'autre plus grand, qu'ils appelloient *Narthecæ*. *Nebrya* l'appelle en *Eſpagnol Canna beja*, ou *Canna beja*. *Don George Juan* en a vu à *Malthe*, où il croît naturellement; & il dit qu'il n'y a point de différence entre celui-là & la *Balza* ou *Pucro*, ſinon que la *Canna beja*, que les *Malthois* nomment *Ferula* comme les *Latins*, eſt beaucoup plus petite. Quoi qu'il en ſoit, la *Balza* eſt un bois blanchâtre, mou, & fort léger, tellement qu'un morceau de trois à quatre aunes de long & d'un pied de diamétre peut être levé & tranſporté d'un lieu à un autre par un petit garçon ſans la moindre difficulté? C'eſt avec ce bois que les *Indiens* font leurs *Jangades* ou *Balzes*, comme on peut le voir dans la Planche XI. Au-deſſus eſt une eſpéce de tillac ou de couvert *L*, fait de planchettes de *Cannas* ou Roſeaux; & par-deſſus cela ils mettent un toit *C*, lequel a deux côtés. Au-lieu de vergue, ils attachent la voile à deux perches de Manglier qui ſe rencontrent en haut *D*; & dans les *Balzes* qui ont le mât de trinquet il en eſt de-même.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur le Fleuve que les *Balzes* naviguent; elles vont auſſi en Mer, & même font le trajet juſqu'à *Payta*. Leur grandeur eſt différente, auſſi-bien que leur uſage. Les unes ſont employées pour la pêche; les autres pour trafiquer ſur le Fleuve, tranſportant toute ſorte de marchandiſes, depuis la *Bodega* ou Douane de *Babahoyo* juſqu'à *Guayaquil*, & de-là à *la Puna*, *Salto de Tumbez*, & *Payta*. Il y en a qui ſont très-proprement conſtruites, & qui ſervent à tranſporter les familles à leurs Terres & Maiſons de campagne. On eſt dans ces *Balzes* auſſi commodément que dans une maiſon. On n'y eſt point incommodé du mouvement, & l'on y eſt fort au large, comme on en peut juger par la grandeur du Bâtiment; les *Pucros* dont elles ſont faites ayant 12 à 13 toiſes de long ſur 2 ou 2 ½ pieds de diamétre dans leur groſſeur, deſorte que les 9 ſolives dont elles ſont compoſées forment une largeur d'environ 20 à 24 pieds, toiſe de *Paris*, qui font à peu près 4 de ces toiſes, & reviennent à 8 ou 9 aunes de *Caſtille*. On peut par-là ſe faire une idée des *Balzes* qui n'ont que 7 ſolives ou même moins.

Les ſolives qui compoſent cette eſpéce de Bâtiment, ne ſont jointes que par des liens de *Bejuques*, avec leſquels, & au moyen des piéces ou ſoliveaux en-travers qui croiſent ſur chaque bout, ils ſont amarrés ſi fortement l'un contre l'autre, qu'ils réſiſtent aux plus fortes marées dans les traverſées à la Côte de *Tumbez* & de *Payta*. Ces liens ont l'avantage qu'étant une fois bien noués, ils ne ſe défont jamais, malgré le mouvement

conti-

continuel, quoique foible, qu'un tel Bâtiment ne peut manquer d'avoir. Il arrive néanmoins quelquefois que les *Indiens* négligeant de visiter les *Bejuques* & de les changer avant de partir, quand ils sont usés par le tems & le travail, le Bâtiment chargé de marchandises, ou d'autres effets, combat quelque tems contre les flots; mais enfin il se déjoint, la cargaison se perd, & les passagers périssent. Quant aux *Indiens* ils se tirent mieux d'affaire, & montant sur la premiere solive qu'ils trouvent, cela leur suffit pour se sauver, & pour aborder au premier Port. Il arriva une ou deux avantures pareilles pendant que nous étions dans la Province de *Quito*: triste effet de la négligence & de la confiance barbare des *Indiens*, qui ne prennent aucune mesure pour prévenir de pareils accidens.

La plus grosse solive, ou pour mieux dire la plus grosse poutre de la *Balze*, avance en saillie vers la poupe un peu plus que les autres. C'est à celle-là qu'on attache la premiere poutre à droite & à gauche, & les autres ainsi de suite. C'est la maîtresse-piéce du Bâtiment, & c'est aussi pour cela que le nombre des solives est toujours impair. Les grandes *Balzes* portent ordinairement depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux de marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage; car les coups de Mer n'y peuvent entrer, & l'eau qui bat entre les solives n'y pénétre point, parce que tout le corps du Bâtiment suit le cours & le mouvement de l'eau.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la fabrique des *Balzes*, & du trafic auquel on les emploie. Mais nous ne devons pas oublier une particularité bien plus extraordinaire: c'est que ces Radeaux peuvent voguer & louvoyer quand le vent est contraire aussi-bien qu'aucun Vaisseau à quille. Ils courent si surement le bord qu'on veut leur faire courir, que si elles s'écartent de la route, ce n'est jamais que de peu. Cela se fait par un autre moyen que par le gouvernail. On a des planches de 3 à 4 aunes de long sur une demie aune de large, qu'ils appellent *Guares*, & qu'ils arrangent verticalement à la poupe & à la proue, entre les solives de la *Balze*; ils enfoncent les unes dans l'eau & en retirent un peu les autres, & par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & on se maintient à la cape, selon qu'on veut maneuvrer. Invention qui jusqu'à-présent a été inconnue aux Nations les plus éclairées de l'*Europe*, & dont les *Indiens* qui l'ont découverte ne connoissent que la maneuvre ou le méchanisme, sans que leur esprit mal-cultivé ait jamais cherché d'en pénétrer la cause & les raisons, ni pu les concevoir. Mais si la chose étoit connue & pratiquée en *Europe*, il n'arriveroit pas tant de nau-

naufrages lamentables, & ceux qui ont péri faute d'une pareille invention auroient du-moins conservé leur vie. Lorsque la Fregate du Roi la *Génoise* fit naufrage à la *Vibora*, plusieurs personnes tâcherent de se sauver par le moyen d'une *Jangade* ou Radeau qu'ils firent à la hâte, & sur lequel ils s'embarquerent; mais ils ne purent venir à bout de leur dessein pour s'être livrés aux flots sans autre gouvernail que celui des courans, & s'être abandonnés au gré des vents. Des exemples si tragiques m'ont déterminé à examiner sur quoi est fondée la maniere de gouverner ces Bâtimens & en quoi elle consiste, afin que chacun puisse s'en servir dans l'occasion; & pour mieux réussir dans mon dessein, je me servirai d'un petit Mémoire que *Don George Juan* a composé sur cette matiere.

La détermination, dit-il, dans laquelle se meut un Vaisseau poussé par le vent, est une ligne perpendiculaire à la voile, comme le démontrent Mrs. *Renau* dans la *Théorie des Manœuvres* Chap. 2. Art. 1. *Bernoulli* Chap. 1. Art. 4. & *Pitot* Sect. II. Art. 13. Or la réaction étant égale & contraire à l'action, la force que l'eau oppose au mouvement du Vaisseau doit être comme une ligne perpendiculaire à la voile, laquelle ligne commence sous le vent & finit au-dessus; poussant avec plus de force un grand corps qu'un petit, en raison composée de leurs superficies & des quarrés des *Sinus* des angles d'incidence, c'est-à-dire, dans la supposition de l'égalité des vitesses: d'où il suit que toutes les fois qu'on enfonce une *Guare* dans l'eau à la proue du Bâtiment, celui-ci sera au lof, & si on la retire il sera à dérive. De-même, si on enfonce la *Guare* à la poupe dans l'eau, le Bâtiment sera à dérive, & au-contraire si on la retire il sera au lof. Telle est la méthode des *Indiens* pour gouverner leurs *Balzes*; ils augmentent le nombre des *Guares* jusques à quatre, cinq ou six pour se maintenir sur le vent: car il est évident que plus on en enfonce, plus on augmente la résistance que le Bâtiment trouve à fendre l'eau par le côté, vu que les *Guares* font l'office des Ourses dont les Mariniers se servent sur les petits Bâtimens. La manœuvre de ces *Guares* est si facile, que dès-qu'on a mis le Bâtiment dans la direction de sa route, il suffit d'en enfoncer ou retirer une seule un ou deux pieds quand il est nécessaire, & il se maintient par-là dans sa direction.

Le Fleuve de *Guayaquil* & ses *Estéros* abondent en Poissons, comme nous l'avons déjà observé. Les *Indiens* & les *Mulâtres*, qui ont leurs habitations sur ses bords, s'occupent quelque tems à la pêche, & s'y préparent aussitôt que l'Eté commence à tirer vers sa fin: alors ils ont semé, & fait la récolte de leurs petites *Chacares*. Ils ne pensent qu'à préparer

 leurs

leurs *Balzes*, à les visiter, les réparer, à les couvrir de nouvelles feuilles de *Vijahua*, pour qu'elles puissent résister à la pluye. Ils se pourvoyent de sel pour mariner le poisson, préparent leur fléches & leurs harpons, & font provision de vivres à proportion du tems qu'ils veulent employer à la pêche: ils amassent du *Maïz*, des *Platanes*, & quelque peu de *Tassajo**. Tout étant ainsi disposé ils embarquent leurs Canots dans la *Balze*, de-même que leurs femmes, leurs enfans, & le peu de meuble qu'ils ont chez eux. Ceux qui possédent quelques Vaches, ou Chevaux, comme cela est assez ordinaire, les envoyent dans les Montagnes pour les y faire passer l'Hiver; & pour eux ils s'embarquent sur leur *Balze*, & vont se poster à l'embouchure de quelque *Estéro*, où ils croyent qu'il y a beaucoup de poissons. Ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils ayent fait capture; s'ils voyent qu'il n'y ait rien à faire, ils passent à un autre, & leur pêche finie ils s'en retournent chacun chez soi. Là ils apportent des feuilles de *Vijahua*, des *Bejuques*, & des Roseaux ou *Cannas* pour réparer les dommages que leurs maisons ont soufferts. Quand la communication est ouverte avec la Province des Montagnes, & que les Troupeaux commencent à descendre, ils passent avec leur poisson jusqu'aux *Bodegas* de *Babahoyo* où ils le vendent, & du produit ils achettent de la *Bayéte* du Pays, du *Tucayo*, & les autres choses nécessaires pour se vêtir eux & leurs familles.

Voici quelle est la maniere de pêcher d'un *Indien*. Il se poste à l'embouchure d'un *Estéro* avec sa *Balze* amarrée au bord de l'eau, se met dans un de ses petits Canots avec quelque fléches, ou quelques harpons. Dès-qu'il voit le poisson, il le suit jusqu'à ce qu'il en soit assez proche: alors il lui décoche sa fléche ou son harpon, le blesse, & le prend dans son Canot: la même fléche lui sert encore pour d'autres poissons. Ils sont si adroits dans cet exercice, qu'il est bien rare qu'ils manquent leur coup. Si le lieu ou parage est abondant, en 3 ou 4 heures le Canot est chargé; le Pêcheur retourne à la *Balze* pour y vuider & saler sa pêche.

Quelquefois ils employent à leur pêche une Herbe qu'ils nomment *Barbasco*, sur-tout dans les lieux où les *Estéros* forment quelque mare ou marais. Ils prennent une bouchée de cette herbe, la mâchent, & l'incorporent ensuite dans de l'apât qu'ils répandent dans l'eau. Le jus de cette herbe est si fort, que dès-que le poisson en a goûté, il est ivre, & surnage comme s'il étoit mort; desorte que le Pêcheur n'a que la peine de le prendre. Tout le fretin qui goûte de cette herbe meurt; mais le gros pois-

* *Viande sechée au vent.*

poiſſon, après un aſſez long intervalle, revient à ſon état naturel, à-moins qu'il n'en ait trop mangé. Il ſemble que le Poiſſon pris de cette maniere devroit être mal-ſain, toutefois l'expérience prouve le contraire; c'eſt pourquoi auſſi on le mange ſans crainte. Outre ces deux manieres de pêcher, ils en ont encore une troiſiéme, qui ſe fait par le moyen d'une espéce de ſenne ou filets, qu'ils nomment *Chinchorros;* mais alors ils ſe joignent pluſieurs Pêcheurs enſemble pour faciliter la manœuvre de leurs *Chinchorros*.

Le Poiſſon le plus gros qu'on prenne dans les *Eſtéros*, c'eſt le *Bagre*. Il a une aune ou une aune & demie de long. Il eſt filaſſeux, fade, & malſain, c'eſt pourquoi on ne le mange jamais frais. Le *Robalo* * eſt le plus délicat, & il a en effet très-bon goût; mais comme on ne le trouve que dans les *Eſtéros* éloignés & au-deſſus de *Guayaquil*, on n'en voit point dans cette Ville.

Toutes ces Rivieres & *Eſtéros* auroient une plus grande quantité de Poiſſons, ſi les *Caymans*, ou Lézards comme on les appelle dans ce Pays, n'en détruiſoient pas tant. Le Cayman eſt un animal amphibie, qui vit tantôt dans l'eau & tantôt ſur terre, quoiqu'ordinairement il ne s'écarte guere du bord des Rivieres où il a fixé ſa demeure. La quantité que l'on voit de ces animaux le long des Canaux ou des Rivieres eſt ſi grande, qu'on ne peut les compter. Quand ils ſe ſont raſſaſiés dans l'eau, ils viennent à terre ſe ſecher au Soleil; ils reſſemblent à quantité de troncs d'arbres à moitié pourris, que l'eau a jettés ſur le rivage. Dès qu'ils ſentent un Bâtiment qui approche, ils ſe jettent à l'eau. Il y en a de ſi monſtrueux, qu'ils ont plus de 5 aunes de long. Tandis qu'ils ſont à terre, ils tiennent la gueule ouverte & reſtent ainſi, juſqu'à ce qu'il s'y ſoit raſſemblé une aſſez grande quantité de mouches & de moſquites; alors ils la ferment pour les avaler: malgré les contes que des Auteurs ont débités ſur cet animal, je ſai par expérience, de-même que toute notre compagnie, qu'il fuit les hommes quand il eſt à terre; & dès qu'il apperçoit quelqu'un, il ſe jette dans l'eau. Tout ſon corps eſt couvert d'écailles ſi fortes qu'elles réſiſtent aux balles, à-moins qu'on ne l'atteigne à l'aiſſelle, qui eſt le ſeul endroit pénétrable.

Cet animal naît d'un œuf. Quand la femelle veut pondre, elle vient à terre ſur le bord de la Riviere. Là elle creuſe un grand trou dans le ſable & y dépoſe ſes œufs, qui ſont de la groſſeur d'un œuf médiocre d'Autruche,

* *Loup marin.*

che, & dont la coque est blanche comme celle d'un œuf de Poule, mais beaucoup plus épaisse. Elle en pond plus de cent d'une seule portée dans l'espace d'un ou deux jours. Dès-qu'elle les a mis bas, elle les couvre de sable, & a l'attention de se rouler dessus pour cacher l'endroit où ils sont, poussant même la précaution jusqu'à se vautrer tout autour pour mieux desorienter les ennemis de son espéce. Après avoir ainsi pourvu à leur sureté, elle se replonge dans l'eau, & les laisse couver aussi longtems que la Nature lui enseigne qu'ils doivent couver. Alors elle vient suivie du mâle, & écartant le sable, elle découvre les œufs, en casse la coque, & aussitôt les petits Caymans sortent sans autre accident, de maniere que d'une couvée il n'y a presque pas un œuf de perdu. Dès qu'ils sont hors de la coque la mere les met sur son dos & sur les écailles de son cou, tâchant de gagner l'eau avec cette nouvelle peuplade; mais durant ce tems-là les *Gallinazos*, toujours alerte, en enlévent quelques-uns, & le mâle même en mange autant qu'il peut, jusqu'à ce qu'enfin la femelle ait gagné l'eau avec le peu qui lui reste; mais ceux qui se détachent d'elle ou ne nagent pas, elle les dévore; desorte que d'une si nombreuse couvée à peine en échappe-t-il cinq à six.

Les *Gallinazos*, dont nous avons déjà parlé ailleurs dans l'article de *Carthagéne*, sont les plus cruels ennemis des Caymans. Ils en veulent surtout à leurs œufs, & usent de beaucoup de ruse pour s'en emparer. Il y a en Eté de ces *Gallinazos* qui ne sont occupés qu'à observer les femelles des Caymans, car c'est dans cette Saison qu'elles pondent, lorsque les bords des Fleuves ne sont plus inondés. Les *Gallinazos* se mettent en sentinelle sur quelque arbre tout près de-là, se cachent sous les feuilles & sous les branches, pour que la femelle ne puisse les appercevoir. Le *Gallinazo* la laisse tranquillement pondre ses œufs, & n'interrompt pas même les précautions qu'elle prend pour les cacher; mais à peine a-t-elle tourné le dos, qu'il fond sur le nid, & avec son bec, ses serres & ses aîles, il découvre les œufs, & les gobe sans en laisser que les coquilles. Le banquet seroit grand pour celui qui a eu la patience d'attendre cette occasion, si une multitude de ses semblables n'accouroit pour l'aider dans cette opération, & ne lui enlevoit une partie du prix de son industrie & de ses peines. Je me suis souvent diverti à voir cette manœuvre des *Gallinazos* durant notre passage de *Guayaquil* aux *Bodegas* de *Babahoyo*, & par curiosité je pris quelques-uns de ces œufs. Les personnes qui naviguent fréquemment sur le Fleuve, & particuliérement les Mulâtres, ne font pas difficulté de s'en régaler quand ils sont frais. Admirons la sagesse de la Providence, qui a

donné

donné aux Caymans mâles ce panchant à dévorer ces petits animaux dont ils sont peres, & aux *Gallinazos* ce goût pour les œufs des femelles. Sans cela les eaux du Fleuve, ni toute la plaine, ne suffiroient pas pour contenir la quantité de Caymans qui naîtroient de ces nombreuses pontes; puisque malgré la déconfiture que les uns & les autres en font, on ne sauroit s'imaginer combien il en reste encore.

Les Caymans sont les plus grands destructeurs du poisson que le Fleuve produit; ils en font leur pâture ordinaire, & les pêchent avec autant d'artifice que les plus habiles Pêcheurs. En effet ils se joignent 8 ou 10 ensemble, & se vont placer l'un près de l'autre à l'embouchure d'une Riviere ou d'un *Estéro*; par ce moyen il ne sort aucun poisson qui ne devienne leur proye, & cependant il faut que le poisson tâche de sortir, parce que pendant que ces 8 ou 10 Caymans forment ce cordon à l'embouchure de la Riviere ou du Canal, il y en a d'autres qui le chassent par en haut. Le Cayman ne peut manger sous l'eau; c'est pourquoi quand il a pris quelque chose, il éléve la tête au-dessus de l'eau, & peu à peu il introduit sa proye dans l'intérieur de sa gueule, où il la mâche pour l'avaler. Quand ils ont fini leur pêche, ils se retirent sur les bords des Rivieres pour se reposer à terre, sans être détourné par les ténébres de la nuit.

Quand ces animaux sont pressés de la faim, ils viennent à terre, & courent dans les plaines voisines de quelque Riviere ou Ruisseau; les Veaux & les Poulains ne sont pas à l'abri de leurs poursuites, & dès-qu'une fois ils ont goûté de leur chair ils en sont si afriandés, qu'ils ne se soucient plus de poisson. Alors ils vont à la chasse des Hommes & des Bêtes à la faveur des ténébres. On a vu de tristes exemples de leur voracité, quand quelque enfant mal-avisé s'est trouvé à ces heures-là hors de la maison, sans en être cependant fort éloigné. Un Cayman est venu, a pris l'enfant dans la gueule & l'a emporté dans la Riviere, pour ne point s'exposer à ceux que les cris de cette petite victime pouvoient faire accourir à son secours. Leur coutume est de porter ces sortes de proye jusqu'au fond de l'eau, & après les avoir étoufées de les venir manger au-dessus.

On a des exemples qu'ils en ont usé de-même à l'égard de quelques Canotiers, qui s'étant imprudemment endormis sur les planches de leurs Canots, avec une jambe ou un bras hors du Canot, ont passé des bras du sommeil dans ceux de la mort; car ces animaux les saisissant les ont tirés dans l'eau & dévorés incontinent. Les Caymans qui ont ainsi goûté une fois de la chair humaine, sont toujours les plus redoutables. Les personnes qui ont leurs habitations dans des lieux où ces animaux sont en

grand nombre tâchent de les prendre & de les tuer. Pour cet effet ils lui tendent un piége, qu'ils appellent *Casonéte*: c'est une espéce d'hameçon, qui consiste en un morceau de bois fort & pointu par les deux bouts, lequel est enveloppé dans les poûmons de quelque animal. La *Casonéte* est attachée à une forte courroye liée bien ferme à terre. L'hameçon flotte sur l'eau, & le Cayman qui l'apperçoit le hape, impatient d'avaler la viande qu'il voit devant lui; mais il s'engorge tellement que les pointes du bois lui entrant dans les deux machoires il ne peut ni ouvrir ni fermer la gueule. Cependant on le tire à terre. Là il devient furieux & attaque les assistans, qui l'agacent comme un Taureau, & se divertissent à le voir s'élancer contre l'un & contre l'autre, bien assurés que tout le mal qu'il peut faire est de renverser celui qui n'est pas assez agile pour l'éviter.

Le Cayman ressemble extrêmement au *Lézard*, ce qui est cause que dans ce Pays-là on lui donne le nom de *Lézard*. Il y a néanmoins quelque différence entre la tête du *Lézard* & celle du Cayman, comme on le peut voir dans toutes les figures qui le représentent. La tête du Cayman est fort longue, & se termine en pointe, formant un museau comme le grouïn d'un Cochon, & c'est ce museau qu'il tient continuellement hors de l'eau quand il est dans une Riviere; d'où l'on peut conclure qu'il a besoin de respirer fréquemment un air grossier. Ses deux machoires sont garnies de dents fort serrées, très-fortes & terminées en pointe. Quelques-uns leur ont attribué des vertus singulieres. Je ne saurois dire si c'est avec raison; mais il est certain que je n'en ai rien ouï dire dans le Pays, ni aucun de mes compagnons de voyage non plus, quoique nous fussions extrêmement soigneux de nous instruire de tout ce qui les regardoit.

CHAPITRE X.

Du Commerce qui se fait par la voye de la Ville & du Fleuve de Guayaquil *entre les Royaumes du* Pérou, *de* Tierra-Firme *& les Côtes de la nouvelle* Espagne, *& de celui que le Corrégiment de* Guayaquil *fait de ses Denrées avec ces Provinces.*

ON peut considérer le Commerce de *Guayaquil* sous deux differens points de vue. L'un stable, consistant dans les Denrées & Marchandises

dises de son crû ; l'autre passager, consistant en Marchandises étrangeres, auxquelles *Guayaquil* sert comme d'échelle pour passer dans les Provinces du *Pérou*, de *Tierra-Firme* & de *Guatemala*. C'est dans le Port de cette Ville qu'on débarque toutes les Marchandises qui ayant fait le trajet par Mer doivent être transportées dans les Provinces des Montagnes, & qu'on apporte de ces mêmes Provinces les Marchandises de leur crû qui doivent être transportées par Mer dans les différens Ports des Côtes voisines. Ces deux Commerces étant de différente nature, je traiterai d'abord du premier, & ensuite du second.

Le *Cacao*, qu'on doit regarder comme la principale Denrée du Terroir de *Guayaquil*, est embarqué pour *Panama*, ou pour les Ports de *Sonsonate Realejo*, & autres Ports de la nouvelle *Espagne*, ou enfin pour ceux du *Pérou*, où le débit est néanmoins médiocre. Il est assez remarquable que dans cette Ville & sa Jurisdiction, où le *Cacao* abonde le plus, il s'en consume le moins.

Le Bois, que nous pouvons mettre pour second article, se transporte & se débite au Port de *Callao*, quelquefois aussi dans ceux qui sont entre celui-là & *Guayaquil*. Il n'en coute aux habitans de cette Ville que de le faire couper & conduire par le plus proche *Estéro*, ou Riviere jusqu'à *Guayaquil*, ou à *la Puna*. Les Bâtimens légers qui ne tirent pas beaucoup d'eau viennent jusques-là, & c'est dans l'un ou l'autre de ces deux Ports qu'on charge ce bois tout coupé. Les Navires qui n'y sont entrés que pour se caréner, en font grande provision & le vont trafiquer ; & les Vaisseaux qui sortant des Chantiers ne sont pas destinés à des voyages d'un grand avantage, sont employés à charger de ce bois & à le transporter où l'on en a besoin ; par-là les uns se dédommagent des fraix de la caréne, & font même des profits, & les autres rendent en partie ce que leur fabrique a pu couter.

Si les deux articles précédens sont considérables, celui du Sel ne l'est pas moins, quoiqu'il n'ait d'autre débouché que les Bourgs & Villages intérieurs de la Province de *Quito*. Ajoûtez à tout cela le Coton, le Riz, le Poisson salé & sec.

Enfin toute cette Jurisdiction de *Guayaquil* fait un grand Commerce avec les Pays des Montagnes en Bœufs, Vaches, Mules, Mulets, que ses vastes Campagnes nourissent en grande quantité.

Il y a encore d'autres articles moins importans, qui n'entrent point en ligne de compte, comme le Tabac, la Cire, le *Mani*, l'*Aji*, & la Laine de *Ceibo*, & autres semblables, qui pris à part ne meritent pas tant d'atten-

d'attention, mais qui tous ensemble font un objet non moins considérable qu'un des articles ci-dessus.

La Laine de *Ceibo* est ainsi appellée du nom de l'Arbre qui la produit. Cet arbre est fort haut & fort touffu. Le tronc en est droit & fort peu inégal; les feuilles en sont médiocres & rondes. Il pousse parmi ses feuilles une petite fleur, dans laquelle se forme un bouton ou espéce de cocon qui croît de la longueur d'un pouce & demi ou deux, sur environ un pouce de diamétre. C'est dans ce bouton ou cocon qu'est renfermée la laine en question. Dès que le cocon est mûr & sec il s'ouvre, & laisse voir la laine qu'il contient, laquelle ressemble à un flocon de coton, & est un peu rouge. Cette laine est beaucoup plus douce & plus fine que le Coton; la mousse ou filasse dont elle est composée plus menue & plus déliée, d'où vient que les naturels du Pays croyent communément qu'on ne peut la filer: mais pour moi je suis persuadé que cela vient de ce qu'on n'a pas encore trouvé le véritable moyen de la rendre filable; & si jamais on y parvient, je crois qu'on pourra lui donner le nom de *Soye de Ceibo*, à-cause de sa grande finesse, plutôt que celui de *Laine*. Le seul usage qu'on en ait fait jusqu'ici a été d'en remplir des matelas, à quoi elle est plus propre que tout autre chose, tant à-cause de sa mollesse naturelle, que par la facilité qu'elle a étant mise au Soleil de se lever & gonfler jusqu'à rendre la toile du matelas tendue comme un tambour, sans qu'elle diminue pour être transportée ensuite à l'ombre, à-moins qu'on ne l'expose à l'humidité qui est la qualité contraire qui la comprime. On prétend dans le Pays que cette laine est extrêmement froide, c'est ce qui fait que l'usage n'en est pas aussi général qu'il pourroit l'être. J'ai pourtant connu diverses personnes qui ont couché toute leur vie sur des matelas faits de cette laine, sans s'en être jamais trouvé mal.

En échange des Marchandises que la Jurisdiction de *Guayaquil* envoye dans les Provinces les plus éloignées, elle reçoit du *Pérou* pour sa propre consommation des Vins, des Eaux-de-vie, de l'Huile, des Fruits secs; & de la Province de *Quito*, elle reçoit des *Bayétes* qu'on y fabrique, des *Tucuyos*, des Farines, des *Papas*, du Lard, des Jambons, des Fromages, & autres semblables Marchandises. Elle tire de la Jurisdiction de *Panama* les Marchandises qu'on apporte d'*Europe* aux Foires d'*Amérique*; & de celle de la *Nouvelle Espagne*, le Fer qu'on y tire des Mines, lequel n'est pas à-la-vérité si bon que celui d'*Europe*, étant fort aigre & cassant; mais on ne laisse pas de l'employer dans les ouvrages où cette mauvaise qualité n'est point un obstacle; dans la fabrique des Vaisseaux que l'on

l'on construit dans les Chantiers de cette Ville, ce fer est de peu d'usage; en revanche on apporte de cette Côte de la Poix & du Goudron pour ces Vaisseaux & pour ceux que l'on caréne à *Guayaquil*. On tire de la même Côte, ou du *Pérou*, des Cordages de Chanvre: il est vrai que les Propriétaires des Vaisseaux font venir cette derniere marchandise, ainsi que le Fer d'*Europe*, pour leur compte, & que les habitans de cette Ville n'en font pas commerce.

Le Commerce passager n'est pas moins considérable que le précédent. Il consiste dans la correspondance qu'il y a entre le Royaume de *Quito* & celui de *Lima*, & dans l'échange réciproque que ces deux Contrées font des Denrées de leur crû & des Marchandises de leurs Fabriques. *Lima* fournit des Vins & des Huiles, & *Quito* des *Draps*, des *Bayétes*, des *Tucuyos*, des *Serges*, des *Chapeaux*, des *Bas*, & divers autres Ouvrages de *Laine* pour la parfaite teinture desquels on ne peut guere se passer d'Indigo, dont le Pays de *Quito* manque: les Marchands de *Guayaquil* le tirent des Côtes de la nouvelle *Espagne*, pour en fournir toutes les Fabriques des Montagnes & de la Province de *Quito*.

C'est principalement en Eté que ces Commerces fleurissent, parce que c'est alors que les Marchandises que produisent les Montagnes peuvent descendre, & qu'on peut transporter dans ce Pays de Montagnes les Marchandises de *Guayaquil*, & celles des autres Ports ou Côtes, qui doivent passer par-là: cependant il y a toujours des Bâtimens dans la Riviere de *Guayaquil* pour y charger les Marchandises du crû de cette Jurisdiction, qu'on peut transporter par Mer en tout tems. Ce Commerce continuel de la Ville de *Guayaquil* pouvoit seul l'empêcher d'être anéantie après les saccagemens des Pirates & les incendies qu'elle a soufferts tant de fois; c'est aussi uniquement par les avantages du Négoce qu'elle s'est relevée avec éclat de ses infortunes passées, & qu'elle est aujourd'hui dans un état aussi florissant que si elle avoit toujours prospéré depuis sa fondation, & autant que le permettent la qualité du terrain où elle est située, le climat, & les incommodités auxquelles elle est sujette en Hiver, ainsi que nous l'avons déjà observé.



LIVRE CINQUIEME,

Comprenant notre Voyage depuis *Guayaquil* jusqu'à la Ville de *Quito*: mesure de la Méridienne dans la Province de ce nom: difficultés à faire les stations dans les points qui formoient les triangles: description de la Ville de *Quito*.

CHAPITRE I.

Passage de Guayaquil *au* Caracol *où se fait le débarquement en Hiver. Voyage du* Caracol *à* Quito.

AUSSITÔT que nous eûmes avis que les montures que le Corrégidor de *Guaranda* devoit nous envoyer pour nous transporter, étoient en route pour le *Caracol*, nous nous disposâmes au départ, & nous nous embarquâmes sur le Fleuve le 3. *Mai* 1736, dans une grande *Chata*. Après bien des retardemens causés par le courant de l'eau, bien des incommodités & des accidens, nous arrivâmes le 11. du même mois au Bourg du *Caracol*, où nous débarquâmes.

Il seroit difficile de donner une idée exacte de ce que nous soufrîmes de la part des *Mosquites* pendant notre navigation sur ce Fleuve; ni la précaution que nous avions eue de mettre des guêtres, ni les *Toldos* ou *Mosquiteres* ne purent nous garantir de ce cruel martyre. Pendant le jour nous étions dans un mouvement continuel, & la nuit nous souffrions des douleurs insupportables. Les gants à-la-vérité nous garantissoient les mains; mais le visage restoit exposé, & l'habit n'empêchoit pas que le reste du corps ne fût tourmenté; les aiguillons pénétroient au-travers du drap, piquoient la chair, & y causoient un feu & une demangeaison horrible. La plus cruelle de toutes les nuits que nous passâmes sur ce Fleuve, fut celle où nous fîmes alte dans une maison fort grande & d'assez bonne apparence pour le Pays, mais inhabitée. A-peine nous étions-nous emparés de cette solitude, que nous y fûmes assaillis d'une quantité prodigieuse de *Mosquites*, qui loin de nous laisser dormir, ne nous permirent pas même d'être un moment en repos. Ceux de nous qui s'étoient couchés dans leurs *Toldos*, croyant être à couvert de ces cruels insectes, se trouverent dans l'instant même attaqués de tous côtés, & réduits à se lever pour être moins incommodés: ceux qui étoient dans la maison en

for-

ſortoient pour ſe délivrer de cette horrible engeance, aimant mieux s'expoſer au danger incertain d'être mordu par quelque Serpent, que de ſe livrer à un ſupplice aſſuré. Ils gagnoient les champs pour y prendre quelque repos; mais bientôt ils ſentoient qu'ils s'étoient abuſés, & qu'il étoit difficile de décider en quel lieu on étoit le plus perſécuté dans le *Toldo*, ou hors du *Toldo*, ou dans les Champs. D'un côté la grande fumée que nous faiſions en brulant divers arbres nous étoufoit, & de l'autre ces diaboliques inſectes ne diminuoient point pour cela, mais au-contraire ſembloient s'acroître à tout moment. Quand le jour fut venu, nous apperçûmes les effets des cruelles careſſes de ces abominables camarades de chambrées: nos viſages enflés, nos mains enflammées & pleines d'ampoules, faiſoient aſſez juger dans quel état étoit le reſte du corps. La nuit ſuivante nous allâmes gîter dans une maiſon habitée, où les *Moſquites* ne manquoient pas, bien-qu'en moindre quantité que dans la précédente. Nous racontâmes notre avanture à notre hôte, qui nous dit gravement que la maiſon dont nous parlions, avoit été abandonnée parce qu'une âme y faiſoit ſon purgatoire; à quoi l'un de la compagnie repliqua ſur le champ, qu'*il étoit bien plus naturel qu'on l'eût abandonnée, parce qu'elle étoit le purgatoire des vivans.*

Les Mules étant arrivées au *Caracol* nous nous mîmes en chemin le 14 *Mai* 1736, & après avoir marché quatre lieues par des *Savanes*, des Bois de Planes & de Cacaotiers, nous arrivâmes ſur les *Plages* de la Riviere d'*Ojibar*, que nous côtoyâmes & traverſâmes à gué neuf fois, non ſans quelque péril, à-cauſe de ſa grande rapidité, des rochers dont elle eſt ſemée, de ſa profondeur & de ſa largeur. A 3½ du ſoir nons fîmes alte dans une maiſon près de la Riviere, dans un Lieu nommé le *Port des Moſquites*.

Tout le chemin depuis le *Caracol* jusqu'aux *Plages* ou *Berges* d'*Ojibar* eſt ſi marécageux, que nous marchions continuellement ou par une ravine, ou par un bourbier, où nos mules entroient juſqu'au poitrail; mais quand nous eûmes paſſé les *Plages* ou *Berges*, le chemin devint plus ferme & moins incommode.

Le nom du Lieu & de la Maiſon où nous paſſâmes la nuit, donne aſſez à entendre ce que c'étoit. La maiſon étoit auſſi inhabitée que celle que nous avions rencontrée ſur le Fleuve de *Guayaquil*, & elle étoit auſſi devenue le ſéjour de *Moſquites* de toute eſpéce; deſorte que ſi la nuit que nous paſſâmes dans celle-là fut fâcheuſe, celle que nous paſſâmes dans celle-ci ne lui en devoit rien: en effet ces maudits inſectes nous firent une ſi cruelle guerre, que quelques-uns de nous prirent le parti de s'aller

jetter dans la Riviere & de se tenir dans l'eau, espérant d'être par-là délivrés de cette engeance; mais leurs visages, la seule partie du corps qu'ils ne pouvoient plonger dans l'eau, en furent bientôt si couverts, qu'il falut renoncer à cet expédient & laisser partager le martyre à toutes les autres parties du corps.

Le 15. nous continuâmes notre route par une Montagne couverte d'arbres épais, au sortir de laquelle nous arrivâmes encore aux *Plages*, & passâmes la Riviere à gué quatre autres fois, avec non moins de danger que les précédentes: sur les cinq heures du soir nous fîmes alte au bord de la Riviere dans un endroit nommé *Caluma*, qui dans notre Langue signifie *Poste des Indiens*. Il n'y avoit dans cet endroit aucune maison pour nous loger, & nous n'en avions point rencontré de toute cette journée; mais les *Indiens* voituriers & autres qui nous accompagnoient, entrerent dans la Montagne, couperent des pieux & des feuilles de *Vijahua*, & nous bâtirent de ces matériaux des cabanes qui nous mirent tous à couvert de la pluye. Ces cabanes furent faites en moins d'une heure, assez grandes & si bien couvertes que la pluye n'y put pénétrer. En quoi il faut admirer la Providence, qui produit ces matériaux dans ces Déserts.

Le chemin de ce jour-là dans les Montagnes fut très-incommode, à-cause de la quantité d'arbres qui se touchent presque, desorte que nous étions exposés à nous blesser à chaque instant en passant; & malgré la plus grande attention, nous ne laissions pas de nous meurtrir les genoux & les jambes contre les troncs, & la tête contre les branches. Quelquefois les Mules & les Cavaliers s'embarassoient dans les *Béjuques* qui traversoient d'un arbre à l'autre, & alors ou ils tomboient rudement, ou ils ne pouvoient se débarasser si on ne les secouroit.

Le 16. à six heures du matin le Thermométre marquoit à *Caluma* 1016, desorte que nous commençâmes à respirer un air plus frais. A 8½ heures du matin nous nous remîmes en chemin, & à midi nous passâmes par un lieu nommé en *Indien Mama Rumi*, c'est-à-dire en *Espagnol Madre de Piedra* *. C'est la plus belle cascade qu'on puisse imaginer. Le Rocher d'où l'eau se précipite a au-moins 50 toises de haut, qui font 116½ aunes de *Castille*. Il est taillé à pic, & bordé à droite & à gauche d'arbres extrêmement hauts & touffus. La blancheur de l'eau éblouit la vue, & rien n'égale la clarté & le cristal des ondes dont elle forme la nape de sa chute.

* Mot à mot *Mere de Roche*; mais il faut observer que le mot *Espagnol Madre* se prend aussi pour le lit, le canal où coule une Riviere. N. D. T.

te. Elle vient se reposer dans un fond de roche, d'où elle sort pour continuer son cours dans un lit un peu incliné sur lequel passe le Chemin Royal. Cette cascade ou cataracte est nommée par les *Indiens Paccha* & par les *Espagnols* du Pays *Chorréra*. Nous continuâmes notre chemin, & après avoir repassé la Riviere encore deux fois sur des ponts non moins dangereux que les gués, nous arrivâmes à deux heures après midi à un endroit nommé *Tarigagua*, où nous terminâmes notre journée, & trouvâmes une maison de bois, & de *Vijahua*, assez grande, construite expressément pour nous loger, & nous délasser de la fatigue du chemin de ce jour, non moins incommode que les précédens. D'un côté il n'offroit que des précipices affreux, & de l'autre il étoit si étroit que les montures & les Cavaliers ne pouvoient presque point passer, & encore moins éviter de heurter tantôt à un arbre, tantôt à l'autre, & quelquefois contre le roc, desorte qu'en arrivant au gîte nous étions tous fort meurtris.

Je viens de dire que les Ponts n'étoient pas moins dangereux que les gués. En effet, comme ils sont de bois & fort longs, ils branlent quand on les passe; d'ailleurs ils ont à-peine trois pieds de large, sans gardefous ni parapets sur les bords, desorte que si une monture vient à broncher elle tombe infailliblement dans l'eau & périt avec sa charge, comme on nous dit que cela arrivoit fréquemment. On fabrique ces ponts tous les Hivers pour s'en servir à passer alors la Riviere, car en Eté elle est guéable, & on n'a que faire de pont. Ils sont si peu solides, qu'il faut tous les ans en faire de neufs. L'eau de la pluye les gâte & les pourrit tellement dans cet espace de tems, qu'ils deviennent tout-à-fait inutiles.

Quand une personne de marque, comme Président, Evêque, Auditeur & autres semblables, doit passer du *Caracol* ou de *Babahoyo* à *Guaranda*, c'est le Corrégidor du même *Guaranda* qui a soin d'envoyer des *Indiens* pour fabriquer des *Rancheries*, ou *Baraques*, aux lieux où ils doivent se reposer sur la route, comme à *Tarigagua* & autres endroits. Après leur passage, ces *Baraques* restent sur pied & servent aux Voyageurs, jusqu'à ce que faute d'entretien & de réparation, elles tombent & soient détruites; & alors les Voyageurs sont réduits à n'avoir pour tout gîte que les *Chozas*, ou Hutes que leurs *Indiens* Voituriers ou Guides leur bâtissent à la hâte.

Le 17 à six heures du matin le Thermométre marquoit à *Tarigagua* $1014\frac{1}{2}$, & ce degré nous paroissoit un peu frais à nous qui étions accoutumés à des Climats très-chauds. Il est remarquable que dans cet endroit, on voit quelquefois deux températures tout opposées à la même heure. Cela

 arrive

arrive quand deux perſonnes, dont l'une vient des Montagnes & l'autre de *Guayaquil*, ſe rencontrent ici enſemble; le premier trouve dès-lors le Climat ſi chaud qu'il ne peut ſouffrir qu'un habit fort léger, & l'autre trouve au-contraire que le froid y eſt ſi ſenſible qu'il s'affuble de ſes plus gros habits. Celui-là trouve l'eau de la Riviere ſi chaude, qu'il commence à s'y baigner, & celui-ci la trouve ſi froide qu'il évite d'y tremper la main. La même choſe s'obſerve dans une ſeule & même perſonne, qui dans la même ſaiſon de l'année fera le voyage de *Guayaquil* aux Montagnes, & des Montagnes à *Guayaquil*. Une différence ſi frappante ne vient que du changement naturel, dont on doit s'appercevoir, en quittant un Climat auquel on étoit accoutumé, & paſſant à un autre qui lui eſt oppoſé: ainſi deux perſonnes accoutumées, l'une au Climat froid des Montagnes, l'autre au Climat chaud de *Guayaquil*, doivent ſentir une différence égale, l'un par un excès de chaleur, l'autre par un excès de froid, en arrivant dans un lieu mitoyen comme *Tarigagua*: ce qui prouve cette fameuſe opinion, que les ſenſations ſont ſujettes à autant d'altérations apparentes, qu'il y a de diverſité dans les ſens de ceux que les objets affectent. En effet, ſelon la différente diſpoſition des ſens l'impreſſion des objets eſt différente, & les organes ſont diverſement affectés, parce qu'ils ſe trouvent diverſement diſpoſés. A 9¼ du matin nous commençâmes à marcher par la Montagne de *Saint Antoine*, qui commence à *Tarigagua*, & à une heure après midi nous arrivâmes à un endroit appellé en *Indien Guamac* & en *Eſpagnol Cruz de Canna* *. C'eſt un petit eſpace de plaine un peu en pente, qui faiſoit, à ce qu'on nous dit, le milieu de la montée. Nous fûmes contraints de reſter-là, n'en pouvant plus de la fatigue du chemin.

Il n'eſt pas aiſé de repréſenter au juſte l'âpreté du défilé qu'il faut traverſer depuis *Tarigagua* pour paſſer la Montagne de *Saint Antoine*. Tout ce que nous avions eu de mauvais chemin juſques-là, n'étoit que bagatelle au prix de celui-ci. Qu'on ſe figure une montée preſque à plomb, & une deſcente ſi rude que les mules ont toutes les peines du monde de s'y tenir debout. En quelques endroits le chemin eſt ſi étroit qu'il ne peut preſque pas contenir une monture, & en d'autres il eſt ſi bordé de précipices qu'à chaque pas on craint de tomber & de périr dans ces rochers. Ces chemins, qu'on pourroit plutôt nommer de petits ſentiers, ſont remplis dans toute leur longueur, & d'un pas à l'autre, de trous profonds de ¾ d'aune & quelquefois davantage, où les mules mettent leurs pieds

* *Croix de roſeaux.*

pieds de devant & de derriere ; quelquefois elles traînent par-dessus le ventre & les pieds des Cavaliers ; de maniere que ces trous sont des espéces d'escaliers sans lesquels les chemins ne seroient pas praticables. Mais en revanche si la monture met le pied entre deux de ces trous, ou ne le place pas bien dedans, elle tombe, & le Cavalier court plus ou moins de danger, selon le lieu & le côté par où il tombe. Quelqu'un dira, pourquoi ne pas aller à pied dans de pareils chemins ? Cela seroit bon s'il étoit aisé de poser toujours les pieds fermes sur les éminences qui sont entre les trous ; car si l'on vient à glisser, il faut malgré qu'on en ait s'enfoncer dans le trou même, c'est-à-dire dans la boue jusqu'à la ceinture ; car tous ces trous en sont remplis, & souvent même comblés.

Ces trous sont appellés *Camellons* par les gens du Pays. Ils rendent cette route périlleuse & extrêmement incommode. Ce sont autant de trebuchets pour les pauvres mules. Cependant, qui le croiroit ? les passages où il n'y a pas de pareils trous sont encore plus dangereux : la raison en est, que ces Berges étant extrêmement escarpées & glissantes, vu la nature du terrain qui est de craye continuellement détrempée par la pluye, il ne seroit pas possible aux bêtes de charge d'y marcher, si les Voituriers *Indiens* n'alloient devant les mules pour préparer le chemin, afin qu'elles puissent avancer avec sureté. Pour cet effet ils portent chacun un petit hoyau, avec quoi ils ouvrent de petits fossés ou rigoles, à la distance d'un pas l'un de l'autre, au moyen de quoi les mules affermissent leurs pieds & surmontent l'âpreté du terrain. Ce travail se renouvelle toutes les fois qu'il passe une autre troupe de mules, parce que dans l'espace d'une nuit la pluye défait ce que les Muletiers du jour précédent avoient fait. On se consoleroit encore de l'incommodité qu'il y a d'avoir toujours des gens pour préparer ainsi les chemins, des meurtrissures que l'on reçoit fréquemment, & du desagrément de se voir croté depuis les pieds jusqu'à la tête, & mouillés jusqu'à la peau, si on n'avoit sous ses yeux des précipices & des abîmes qui font tressaillir d'horreur ; car on peut dire, sans outrer le tableau, que ce sont des passages où le plus brave ne sauroit marcher sans frissonner de crainte, un spectacle qui fait frémir le plus déterminé, particulierement si l'on vient à faire réflexion sur la proximité du danger, & le peu de distance qu'il y a de la foiblesse des animaux auxquels on confie un bien aussi précieux que la vie, & les précipices qui semblent n'être-là que pour vous engloutir.

La maniere de descendre de ces lieux élevés ne doit pas causer moins de trouble, que celle dont nous venons de parler. Pour bien entendre cela,

la, il faut considérer que dans les passages des Montagnes dont la pente est trop roide, les pluyes détruisent les *Camellons*, elles font couler la terre & emportent ces petites fosses. D'un côté on a pour l'ordinaire des côteaux escarpés, & de l'autre des abîmes dont la vue seule glace les veines; & comme tout cela suit la même direction que les Montagnes, & les mêmes irrégularités, il faut nécessairement que le chemin s'y conforme, desorte qu'au-lieu d'aller droit, il fait deux ou trois zig-zags dans l'espace de 250 ou 300 aunes ou un peu plus. C'est dans ces zig-zags que les *Camellons* ne peuvent subsister. Pour descendre de ces hauteurs les mules mêmes se préparent de cette sorte. Dès-qu'elles sont parvenues au-lieu où commence la descente, elles s'arrêtent & joignent leurs pieds de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu sur une ligne égale, comme pour se cramponner. Elles joignent de-même leurs pieds de derriere, les avançant aussi un peu en avant comme si elles vouloient s'accroupir. S'étant ainsi arrangées, elles commencent à aller quelques pas, comme pour éprouver le chemin, après quoi, sans changer de posture, elles se laissent couler en bas avec tant de vitesse qu'on diroit que le vent les emporte. Pendant ce tems-là le Cavalier n'a autre chose à faire qu'à se tenir ferme sans remuer, parce qu'un mouvement fait mal-à-propos suffiroit pour faire perdre l'équilibre à la mule, & les précipiter tous les deux: d'ailleurs si elle s'écartoit tant soit peu de ce sentier étroit, elle se perdroit dans quelque abîme. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est l'adresse de ces animaux, qui dans un mouvement si rapide où il semble qu'ils ne peuvent se gouverner, suivent les differens tours du chemin, comme s'ils l'avoient reconnu auparavant & qu'ils l'eussent exactement mesuré, afin de se précautionner contre les irrégularités qui pourroient les en écarter. Si tout cela n'étoit ainsi, il seroit impossible de passer par de semblables routes, où les brutes sont obligées de servir de guides aux hommes.

Mais quoique ces mules à force de faire ce voyage soient accoutumées à ce dangereux manége, leur état de brutes, ni la coutume, n'empêchent pas qu'elles ne fassent paroître, avant d'entrer dans cette carriere, une espéce de crainte, ou de saisissement; car dès-qu'elles arrivent au lieu où commence une pareille glissoire, elles s'arrêtent sans qu'on ait besoin de tirer la bride pour les en avertir: & si par mégarde on leur donne de l'éperon, elles ne se hâtent pas davantage, & ne bougent point de la place, qu'elles n'ayent pris leurs précautions. De-même en s'arrêtant à l'entrée d'une de ces glissoires, elles font paroître l'altération qu'elles souffrent; car elles commencent d'abord à trembler, & l'on remarque en elles une espéce

eſpéce de raiſonnement; car examinant le chemin auſſi loin que leur vue peut s'étendre, elles ſemblent vouloir éviter le danger qu'elles annoncent en s'ébrouant fortement, & épouvantant le Cavalier, qui, quand il n'eſt pas accoutumé à ces ſortes de cas, n'eſt pas peu étonné & allarmé de ces preſſentimens. Alors les *Indiens*, prenant les devans, ſe poſtent tout le long du paſſage, grimpant ſur quelque roc qui avance en ſaillie, s'accrochant & ſe cramponnant à quelques racines d'arbres qui paroiſſent à découvert dans ces lieux-là. Ils animent les Mules par leurs cris, & ces animaux encouragés par ce bruit ſe déterminent à courir le riſque de la deſcente, & ſe laiſſent aller tout le long de la gliſſoire. Outre la pente eſcarpée de ces Berges ſi droites qu'on ne peut y mettre les pieds ſans tomber, la nature du terrain & du climat contribue à rendre la gliſſade plus violente. En effet, comme je l'ai déjà remarqué, ce terrain eſt une craye graſſe, dont la ſuperficie, continuellement délayée par la pluye qui ne ceſſe ni nuit ni jour, reſſemble à du ſavon détrempé, & fait préciſément le même effet.

Il y a des endroits où en deſcendant ces gliſſoires, on ne court pas riſque de tomber dans des précipices; mais le chemin y eſt ſi reſſerré, ſi profond, ſes côtés ſi hauts & ſi perpendiculaires, que le péril y eſt peut-être plus grand que dans les autres. Les montures ont ſi peu de place pour arrranger leurs pieds, & ces ſentiers ſont ſi étroits qu'à-peine ils peuvent contenir la Mule & le Cavalier, deſorte que ſi celle-là tombe, il eſt tout ſimple qu'elle foule celui-ci; & dans un lieu où l'on n'a pas la liberté de ſe mouvoir, il eſt aſſez ordinaire qu'on ſe caſſe quelque bras ou jambe, ou même qu'on perde la vie. C'eſt une choſe admirable que de conſidérer ces Mules, quand après avoir ſurmonté leur premiere frayeur, elles ſe livrent au mouvement impétueux qui les fait gliſſer en-bas; avec quelle adreſſe elles roidiſſent leurs jambes de devant ſur une ligne égale, pour garder l'équilibre & ne pas tomber de côté; & comme elles ſe préparent elles-mêmes à une diſtance raiſonnable, avant de donner à leur corps cette inclinaiſon inſenſible qui eſt néceſſaire pour paſſer heureuſement les détours du chemin. Certainement les hommes ne ſauroient témoigner plus de prudence. Quand une Mule a paſſé pluſieurs fois par ces ſortes d'épreuves, & qu'elle y eſt bien exercée, elle acquiert une certaine réputation dans le Pays, & mérite bien qu'on faſſe cas de ſon expérience.

A l'entrée de l'Hiver & au commencement de l'Eté ces voyages ſont plus périlleux & plus incommodes que dans toute autre Saiſon; car alors

la pluye forme des torrens épouvantables, qui en quelques endroits font disparoître les chemins, & en quelques autres les ruïnent tellement qu'il n'est pas possible d'y passer, à-moins qu'on n'ait la précaution d'envoyer auparavant des *Indiens* pour les raccommoder; mais nonobstant les réparations qu'ils y font à la hâte, ces chemins restent tels que quand cette Nation les croit passables, on peut compter qu'ils effrayent encore les *Européens*.

Le peu de soin qu'on a d'entretenir ces chemins, qui passent le plus souvent par des Montagnes & des Rochers, en augmente l'incommodité naturelle. Si un arbre est déraciné & tombé au-travers du chemin, bouchant entiérement le passage, il ne faut pas croire qu'on se mette en peine de l'en ôter: & quoique tous ceux qui passent n'ayent pas peu de peine à surmonter cet embarras, il n'y a personne qui ait la complaisance de couper l'arbre pour débarasser le chemin à ceux qui viennent après. Ces arbres sont quelquefois si gros, qu'il y a des troncs qui ont au-delà d'une aune & demie de diamétre. Quand leur volume est tel ou à peu près, les *Indiens* en diminuent à coups de hache une partie, selon qu'ils le jugent nécessaire, & ils aident ensuite les Mules à sauter par-dessus le reste du tronc: pour cet effet ils déchargent ces animaux, & à force de travail ils leur font surmonter cet obstacle, non sans perte de beaucoup de tems & autres dommages. Après tous ces efforts ils laissent l'arbre dans la même situation où ils l'ont trouvé, & ceux qui viennent après eux tiennent la même conduite, laissant toujours aux autres le soin de s'aider de la même maniere; l'arbre reste ainsi jusqu'à ce que le tems l'ait pourri, & alors le chemin redevient libre. Au-reste il ne faut pas croire que ce ne sont que les chemins qui conduisent de *Guayaquil* aux Montagnes, dont on a si peu de soin: cette négligence est générale dans cette Contrée, tout chemin qui est dans une Montagne est aussi mauvais.

Le 18 à 6 heures du matin, le Thermométre marquoit à *Cruz de Cannas* 1010. Nous recommençâmes à marcher par un chemin pareil à celui du jour précédent, & arrivâmes à un endroit appellé en Langue du Pays *Pucara:* c'est-là que finit la Berge de la Riviere. Le mot *Pucara* répond au mot *Porte*, ou *Passage étroit de Montagne*. Il signifie encore plus proprement une *Forteresse*, un *Lieu fortifié;* & peut-être ceux qui ont donné ce nom au passage en question, ont-ils voulu marquer qu'ils le regardoient comme une Forteresse naturelle, défendue par sa situation. Delà nous recommençâmes à cheminer, descendant insensiblement vers le côté qui regarde la Province de *Chimbo*, par un chemin semblable aux précédens. Le Corré-

gidor

gidor de *Guaranda* ou *Chimbo* vint au-devant de nous, accompagné de l'Alcalde Provincial & des principales personnes de son Bourg, & nous joignit à demie lieue environ de sa résidence. Il nous fit beaucoup d'amitiés, & à quelques pas de-là nous rencontrâmes le Curé du même Bourg, Religieux Dominicain, accompagné de quelques-uns de ses Confreres & de plusieurs habitans qui venoient aussi nous complimenter sur notre heureuse arrivée. Ils étoient suivis d'un gros de *Cholos*, c'est-à-dire, de jeunes Garçons *Indiens*, à pied, qui vouloient pareillement nous marquer en leur maniere la joye que leur donnoit notre arrivée.

Ces *Cholos* étoient vêtus de bleu avec une ceinture de ruban, ayant sur la tête une espéce de turban. Ils portoient dans leurs mains de petits étendards, & dans cet équipage ils formoient deux ou trois Compagnies, dansant à leur façon, criant, & prononçant quelques paroles en leur Langue, qui exprimoient, à ce qu'on nous dit, le plaisir qu'ils avoient de nous voir en leur Pays. Ce cortége nous accompagna jusques au Bourg, où nous ne fûmes pas plutôt arrivés qu'on mit toutes les cloches en branle, on sonna de divers cors, on fit entendre des fifres & des tambourins.

Surpris d'une réception si bruyante, nous demandâmes au Corrégidor quelle en pouvoit être la raison. A quoi il répondit qu'il n'y avoit dans tout cela rien qui dût nous étonner; qu'on n'en usoit jamais autrement envers les Etrangers de quelque distinction; & que c'étoit une coutume générale dans tout le Pays, chaque Bourg se piquant à l'envi de bien recevoir les Voyageurs distingués qui abordoient chez eux.

Tout ce que l'on découvre au-delà du *Pucara*, quand on a passé les hauteurs de cette *Cordillére*, est un terrain sans Montagnes, ni Arbres, de deux lieues environ d'étendue, mêlé de Plaines rases, & de fort petites Collines, les unes & les autres semées de Froment, d'Orge, de Maïz, & autres Grains, dont la verdure différente de celle des Montagnes réjouissoit la vue, & paroissoit un objet tout nouveau à des gens qui depuis près d'un an étoient accoutumés aux verdures des Pays chauds & humides, entiérement différentes de celles-ci qui ressemblent si fort à celles de nos Campagnes d'*Europe*.

Nous nous reposâmes à *Guaranda* jusqu'au 21 du même mois, logés & servis dans la maison du Corrégidor. Le même jour nous partîmes pour continuer notre route vers *Quito*, & ce jour-là, ainsi que les deux jours précédens, le Thermométre marqua 1004 $\frac{1}{2}$.

Le 22 nous commençâmes à traverser la Bruyere ou le Désert de *Chimborazo*, laissant toujours la Montagne de ce nom à la gauche, & che-

cheminant par différens Tertres & Collines sablonneuses, qui depuis le Cap de Neige vont toujours en se dilatant. Ce Cap, au moyen de ses Terres qui vont par un long espace en panchant des deux côtés vers la Mer, environne & revêt pour ainsi dire la Montagne dont je viens de parler, & en forme en quelque maniere les côtés. Sur les 5 ½ heures du soir nous arrivâmes à un endroit nommé *Rumi-machai*, c'est-à-dire, *Cuve de pierre*. Ce nom vient de ce qu'il y a-là un gros Rocher, qui forme un Creux ou une espéce de Caverne dans sa concavité, & cette Caverne sert de couvert & de logement aux Voyageurs.

Cette journée ne laissa pas d'être incommode; car quoique le chemin n'eût ni précipes, ni passages dangereux, comme ceux que nous avions eus jusqu'à *Guaranda*, néanmoins le froid excessif & la violence du vent nous incommodoient extrêmement. Après que nous eûmes passé le grand *Arénal* & surmonté les plus grandes difficultés de cette espéce de Bruyere, nous apperçûmes les ruïnes d'un ancien Palais des *Incas*, situé dans l'espace que deux Montagnes laissent entre elles, & dont il ne reste plus que quelques pans de muraille.

Le 23 à 5 ¾ heures du matin le Thermométre marquoit 1000, ce qui est le terme de la congélation dans cet Instrument. La Campagne parut toute blanche de frimats & de grésil, & la cabane où nous avions couché toute couverte de gelée. A 9 heures du matin nous poursuivîmes notre route côtoyant toujours le *Chimborazo* à l'Est. A 2 heures du soir nous arrivâmes à *Mocha*, qui n'est qu'un petit Hameau fort pauvre, où nous passâmes la nuit.

Le 24 à 6 heures du matin le Thermométre marquoit 1006: à 9 heures avant midi nous continuâmes notre chemin vers une Auberge, appellée *Hambato*, où nous arrivâmes à une heure après-midi. Dans ce Passage on trouve diverses crevasses ou coulées qui descendent du *Carguairaizo*: cette Montagne, toujours couverte de neige, est à quelque distance & au Nord du *Chimborazo*. Entre les crevasses dont je viens de parler, il y en a une par où il ne coule jamais d'eau, & même la terre argilleuse dont elle est formée, reste séche à plus de 4 aunes de profondeur. Cette ouverture a été causée par un grand Tremblement de terre, dont nous parlerons dans un autre endroit.

Le 25 du même mois le Thermométre avoit marqué 1010 à 5 ½ heures du matin dans *Hambato* où nous passâmes la nuit, & le 26 à 6 heures du matin la liqueur se maintint à 1009 ⅔. Le même jour nous passâmes la Riviere de *Hambato* sur un pont de bois, ensuite celle de *St. Mi-*

chel

chel fur un pareil pont, & arrivâmes à *Latacunga*, Auberge de paffage.

Le 27 le Thermométre marqua à 6 heures du matin 1007. Le même jour nous partîmes de *Latacunga*, & arrivâmes fur le foir au Village de *Mula-halo*, après avoir paffé à gué une Riviere nommée *Alaques*.

Le 28 la Liqueur du Thermométre fe maintint à *Mula-halo* au même degré qu'à *Latacunga*. Le foir du même jour nous arrivâmes à une Maifon de campagne, ou efpéce de Gentilhommiere nommée *Chi-fchinche*. Le chemin de cette journée commença par une Plaine affez grande, au bout de laquelle fe trouve un Edifice conftruit autrefois par les *Indiens* Gentils, & qui étoit un des Palais de leurs *Incas*. On le nomme *Callo*, & il donne fon nom à toute la Plaine. De-là nous montâmes un Côteau, au haut duquel on trouve une Plaine auffi étendue que la précédente, & dont le nom eft *Tiopullo*. En bas, du côté du Nord, eft une maifon où nous paffâmes la nuit.

Le 29 à fix heures du matin le Thermométre marqua $1003\frac{3}{4}$. Nous commençâmes notre journée un peu de bonne heure, parce que c'étoit la derniere. Nous marchâmes par divers fentiers & crevaffes, & enfin nous arrivâmes à une grande Plaine nommée *Turu-bamba*, c'eft-à-dire, *Plaine bourbeufe*, à l'extrémité de laquelle eft la Cité de *Quito*, où nous entrâmes le même jour à cinq heures du foir. Le Préfident qui gouvernoit alors cette Province étoit *Don Denys de Alzedo y Heirera*, qui nous avoit fait préparer un logement au Palais de l'audience, & nous régala fplendidement les trois premiers jours, pendant lesquels nous reçûmes les vifites de l'Evêque, des Auditeurs, des Chanvines, & des Régidors de cette Ville, ainfi que de toute la Nobleffe & autres Perfonnes de diftinction, qui voulurent à l'envi les unes des autres faire éclater leur politeffe envers nous.

Après avoir parlé affez au long des incommodités & des périls auxquels nous avons été expofés dans les diverfes Contrées par lesquelles nous avons paffé, il ne fera pas moins convenable de faire mention des chofes les plus remarquables que la Nature y produit.

Il y a deux fortes de terrain dans l'efpace qui eft entre *Babahoyo*, ou depuis le *Caracol* jufqu'à *Guaranda*. Le premier jufqu'à *Tarigagua* eft uni, & depuis *Tarigagua* jufqu'à *Guaranda* ce n'eft que montées & defcentes. L'un & l'autre, & même jufqu'à deux lieues au-delà de *Pucara*, font remplis de Montagnes couvertes de grands arbres de différentes efpéces, dont le branchage & les feuilles, auffi-bien que la groffeur de leurs troncs, ont quelque chofe de fingulier. Les Montagnes qui for-

ment cette *Cordillere* sont aussi garnies de bois dans leur partie occidentale, qu'elles en sont dénuées à la partie orientale. C'est du sein de ces Montagnes que sort la Riviere, qui grossie de toutes parts par une infinité de ruisseaux, occupe un si vaste lit depuis le *Caracol* jusqu'à *Guayaquil*.

Toute l'étendue de la Montagne, qui a beaucoup de terrain uni dans sa partie supérieure, abonde en divers Animaux & Oiseaux qui ne different pas de ceux dont nous avons parlé à l'article de *Carthagéne*. On peut y ajoûter les Paons sauvages, les Faisans, une espéce de Poules, & quelques autres dont il y a si grande quantité dans ces Montagnes, que s'ils ne se perchoient pas si haut & ne se cachoient sous les feuilles des arbres, les Voyageurs n'auroient besoin que d'un fusil & de munitions pour avoir à tout moment des provisions de bouche. Il s'y trouve beaucoup de Serpens & un grand nombre de Singes. Parmi ces derniers il s'en trouve une espéce particuliere, qu'on nomme dans le Pays *Marimondas*. Ils sont si grands que quand ils se dressent sur leurs pieds ils ont une aune & demie & même davantage de hauteur. Ils ont le poil noir, & sont extrêmement laids, mais fort aisés à apprivoiser: quoiqu'ils soient assez communs dans tous les Pays montagneux, il semble qu'ils le soient encore plus dans les environs de *Guayaquil*.

Entre plusieurs Plantes que produisent ces Montagnes, il y en a trois qui me paroissent mériter par leur singularité, que j'en donne quelque description. Ce sont les *Cannes*, la *Vijahua*, & les *Béjuques*, matériaux dont on bâtit les maisons de la Jurisdiction de *Guayaquil*, & qui servent encore à beaucoup d'autres usages.

Les *Cannas* ou *Cannes* sont remarquables tant par leur excessive longueur & grosseur, que par l'eau que ses tuyaux renferment. Leur longueur est ordinairement de six à huit toises, & quoique leur grosseur varie, les plus épaisses n'ont que six pouces, pied de Roi, de diamétre, ce qui fait à peu près un quart d'aune de *Castille*. La partie ferme & massive de chaque tuyau a six lignes d'épaisseur: si on fait attention à leur épaisseur, il est aisé de comprendre qu'étant ouvertes, elles forment une planche d'un pied & demi de large; & on ne s'étonnera pas de l'usage qu'on en fait, soit dans la bâtisse des maisons, soit en plusieurs autres choses. Du moment qu'elles poussent on les laisse croître jusqu'au dernier degré, & alors on les coupe, ou on les laisse secher sur pied. La plupart des tuyaux sont remplis d'eau, avec cette différence que pendant la pleine Lune, ou ils sont tout-à-fait pleins, ou peu s'en faut, & qu'à-mesure que la Lune décroît leur eau diminue, jusqu'à ce que dans la conjonction

tion ils en ſont entiérement vuides, ou en retiennent ſi peu qu'à peine peut-on reconnoître qu'il y en ait eu. J'en ai coupé dans tous les tems, & l'expérience m'a toutes les fois aſſuré de ce fait. J'ai auſſi obſervé que quand l'eau diminue elle ſe trouble, & qu'au-contraire quand la Lune eſt en ſon plein, ou environ ce tems-là, elle eſt claire comme du criſtal. Les *Indiens* ajoûtent d'autres particularités: ils diſent que tous les tuyaux ne ſe rempliſſent pas d'eau à la fois, mais qu'entre deux qui deviennent pleins il y en a un qui reſte vuide. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que quand on ouvre un tuyau qui eſt vuide, on en trouve deux autres de ſuite qui ſont pleins. C'eſt ce qu'on obſerve ordinairement dans toutes les *Cannes*. On attribue à cette eau la vertu de préſerver de toute apoſtume qui peut naître d'une chute. C'eſt pour cela que tous les Voyageurs qui deſcendent des Montagnes ne manquent guere d'en boire, pour prévenir les ſuites des coups & meurtriſſures qu'on ne peut gueres éviter dans cette route. Après qu'on a coupé ces *Cannes* on les laiſſe ſecher d'elles-mêmes, ou guérir, pour parler comme eux: étant ſéches elles ſont extrêmement fortes, & l'on s'en ſert pour des chevrons ou ſolives; on en fait auſſi des tables ou des planches & des mâts pour les *Balzes;* on en double les ſoutes des Vaiſſeaux, quand ils ont chargé du Cacao, pour empêcher que la grande chaleur de ce fruit ne conſume le bois. On en fait des perches ou bras de Litieres, & divers autres ouvrages ſemblables.

Les *Vijahuas* ſont des feuilles ſi grandes, qu'elles pourroient ſervir de linceul ou drap de lit. Elles viennent de terre ſans culture, & naiſſent ſans tige. Elles ont d'ordinaire cinq pieds de long, ſur deux ou deux & demi de large. Sa principale côte, qui ſort immédiatement de la terre, a quatre ou cinq lignes de large, & tout le reſte de la feuille eſt liſſe & fort uni. Elle eſt verte en dedans & blanche en dehors, & ſe trouve couverte en ce côté extérieur d'une pouſſiere très-fine & gluante. Outre l'uſage ordinaire de ſervir de toit aux maiſons, on l'employe encore à empaqueter le Sel, le Poiſſon, & autres choſes ſemblables que l'on tranſporte dans les Montagnes, au moyen de quoi on garantit ces Marchandiſes de l'humidité. Elles ſont encore d'une grande utilité dans ces Déſerts, quand on veut bâtir une hute ſur le champ, comme nous l'avons vu ci-deſſus.

Les *Béjuques* ſont une eſpéce de corde ou de lien de bois. Il y en a de deux eſpéces; les uns croiſſent de la terre & s'entortillent aux arbres, & l'on donne le même nom de *Béjuques* aux branches ſouples de certains arbres qui ont le même uſage que les premiers. Les uns & les autres croiſſent en ſe courbant juſqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant

ils

ils atteignent un autre tronc: alors ils pouſſent en s'entortillant autour de l'arbre juſqu'à ſa cime, après quoi ils commencent à croître en deſcendant vers la terre; deſorte qu'ils forment ainſi pluſieurs liens, & qu'on en voit même qui tiennent à deux arbres comme une corde qu'on y auroit attachée par chaque bout à deſſein. Ils ſont ſi flexibles & ſi ſouples qu'on peut les plier & les tordre ſans les rompre. On en fait des nœuds très-fermes & très-ſerrés: au-reſte ils deviennent exceſſivement gros ſi on ne les coupe. Les plus minces ont quatre à cinq lignes de diamétre, & pour l'ordinaire ils en ont ſix ou huit; toûtefois il y en a de beaucoup plus gros, mais dont on ne fait aucun uſage à-cauſe de leur dureté. En général tous, à l'exception de ces derniers, ſervent à attacher tout ce que l'on veut: ſi on en joint pluſieurs enſemble, de la maniere dont on fait les groſſes cordes en *Europe*, on s'en peut ſervir comme de cables pour amarrer les *Balzes* ou autres petits Bâtimens, & ils ſont de très-bon uſage pour la durée dans l'eau.

Il croît encore dans ces Montagnes un Arbre nommé *Matapalo* *, & ce nom lui convient parfaitement. Il croît foible & mince à côté d'un puiſſant arbre, auquel il ſe joint, & le long duquel il monte juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à le dominer: alors il élargit ſa houpe extraordinairement, juſqu'à dérober à l'arbre les rayons du Soleil; il ſe nourrit de la ſubſtance de ce même arbre qui lui a ſervi d'appui, juſqu'à ce qu'il l'ait conſumé & détruit, par-là il reſte maître de la place; après quoi il devient ſi gros, qu'on s'en ſert pour faire des Canots fort grands, à quoi ſon bois eſt extrêmement propre par la quantité de ſes fibres & ſa légéreté.

CHAPITRE II.

De la peine que nous eûmes à faire les Obſervations de la Méridienne, & de la maniere de vivre à laquelle nous fûmes réduits tant que ces Opérations durerent.

TOut ce que nous avions fait pendant une année de tems que nous avions paſſé avant que d'arriver à *Quito*, n'avoit abouti qu'à ſurmonter les difficultés du voyage qu'il nous falloit faire pour parvenir dans ces Lieux où nous devions exécuter le principal ouvrage dont nous étions chargés. Dans le fond ce n'étoit pas peu de choſe que d'avoir achevé un voyage auſſi immenſe, traverſé tant de Mers & de Climats différens. Les pre-

* Mot à mot *Tue-pieu.*

premiers jours de notre arrivée à *Quito* furent employés à recevoir les visites de différentes personnes & à les rendre à notre tour, après quoi nous commençâmes à travailler à l'exécution de nos desseins. Mrs. *Bouguer* & *de la Condamine* venoient de nous joindre, étant arrivés à *Quito*, le premier le 10. de *Juin* 1736 par la même route de *Guaranda*, & le second le 4. du même mois par la Riviere *des Emeraudes* & le Gouvernement d'*Atacames*.

Pour commencer nos opérations, il nous faloit mesurer un terrain qui pût servir de baze à tout l'ouvrage. C'est à quoi nous fûmes occupés tout le reste de cette année, comme il est rapporté dans le Livre des *Observations Astronomiques & Physiques*. Le choix de ce terrain nous couta des peines infinies, n'ayant cessé d'être incommodés du vent, de la pluye, & quelquefois des ardeurs du Soleil. Après bien des courses & du travail, nous nous fixâmes à un terrain uni, plus bas que le sol de *Quito* de 249 toises, & à quatre lieues au Nord-Est de cette Ville. On l'appelle la *Plaine d'Taruqui*, du nom du Village à côté duquel ce lieu est situé. Il y a dans ces environs des Plaines plus grandes que celle-là, mais elles auroient été trop éloignées de la direction de notre baze, ce terrain étant assez bas en comparaison de celui de *Quito*, & aussi moins froid que ce dernier. De-plus il se trouve fermé à l'Orient par la haute *Cordillere* de *Guanami* & de *Pambamarca*, & à l'Occident par celle de *Pichincha*. Le sol est tout de sable; desorte qu'outre la chaleur que les rayons du Soleil y produisent, ces mêmes rayons sont encore réfléchis par les deux *Cordilleres* qui terminent de deux côtés cette Plaine: de-là vient aussi qu'elle est exposée à de fréquens orages de tonnerres, à des éclairs, & à des pluyes; & comme des côtés du Nord & du Sud elle est tout ouverte, il s'y forme de si grands & de si fréquens tourbillons, que cet espace se trouve quelquefois rempli de colonnes de sable élevées par la rapidité & le tournoyement des rafales de vent qui se heurtent: desorte qu'il arrive quelquefois, & il y en a eu un exemple pendant que nous y étions, qu'un *Indien* se trouvant pris & enveloppé dans un de ces tourbillons, en fut absolument étouffé. Il n'y a rien-là qui doive étonner, puisqu'il est tout simple que la quantité de sable contenue dans une de ces colonnes empêche entiérement la respiration & suffoque celui qui s'y trouve enveloppé.

Notre tâche journaliere consistoit à mesurer ce terrain dans une ligne horizontale, nivelant continuellement pour en corriger les défauts. Nous commencions cet exercice avec le jour, & nous ne discontinuyons qu'à l'approche de la nuit, à-moins que quelque orage subit ne nous obligeât à le

ſuſpendre auſſi longtems qu'il duroit; & en attendant qu'il ceſsât nous nous retirions dans une petite tente de campagne, qu'on nous tenoit toujours prête pour ce ſujet: nous y entrions auſſi réguliérement à midi pour prendre quelque repos, pendant que le Soleil dardoit ſes rayons avec le plus de force.

Avant qu'on ſe fût déterminé à meſurer la baze dans cette Plaine, on avoit eu deſſein de faire cette opération dans le terrain également uni de *Cayambe*, qui eſt à douze lieues environ au Nord de *Quito*. Ce dernier lieu fut donc celui où toute la Compagnie ſe tranſporta d'abord pour l'examiner. Ce fut auſſi-là que mourut Mr. *Couplet* le 17 de *Septembre* 1736, après deux jours de maladie. Il étoit à-la-vérité parti de *Quito* un peu indiſpoſé, mais comme il étoit d'un tempérament robuſte, il mépriſa cette légere indiſpoſition, & voulut être du voyage; mais en arrivant ſon mal redoubla, & il n'eut que le tems de ſe préparer en bon *Chrétien* à la mort. Ce décès preſque ſubit d'un homme qui étoit à la fleur de ſon âge nous conſterna d'autant plus, que nous ignorions de quel mal il avoit été atteint.

La meſure de la baze fut ſuivie de l'obſervation des angles tant horizontaux que verticaux des premiers triangles que nous y voulûmes conſtruire, & dont pluſieurs ne ſervirent point, parce que dans la ſuite on changea leurs diſpoſitions, & on leur donna une autre forme meilleure que celle qu'on avoit d'abord imaginée. Pour cet effet Mr. *Verguin* fut envoyé avec quelques autres pour reconnoître le terrain au Sud de *Quito*, & en lever un Plan ou Carte Géographique, pendant que Mr. *Bouguer* feroit la même choſe du côté du Nord: précaution néceſſaire pour reconnoître les points où les ſignaux devoient être placés afin de former des triangles plus réguliers, & que la direction de leurs côtés ne fût point coupée par l'interpoſition d'autres hauteurs conſidérables.

Pendant qu'on travailloit à lever des Cartes de tous ces Terrains, Mr. *de la Condamine* ſe tranſporta à *Lima*, dans la vue d'y ſolliciter quelque ſecours d'argent ſur les Lettres de crédit & de recommandation qu'il avoit apportées de *France*, pour ſubvenir aux dépenſes de ſa Compagnie, en attendant qu'il leur vînt des ſubſides de *France*. *Don George Juan* l'y ſuivit, pour s'aboucher avec le Viceroi, & terminer quelques différends ſurvenus avec le nouveau Préſident.

Ces deux Meſſieurs ayant heureuſement terminé leur Commiſſion, revinrent à *Quito* vers le milieu de *Juin* 1737, dans le tems que Mr. *Bouguer* venoit de finir ſa tâche, de-même que ceux qui avoient été du côté du Sud.

Sud. Il fut résolu de continuer les triangles par ce dernier côté, & la Compagnie se partagea alors en deux, tant de *François* que d'*Espagnols*. Chaque division partit pour se rendre au lieu qui lui étoit assigné. *Don George Juan* & Mr. *Godin* avec ceux qui les accompagnoient, passerent à la Montagne de *Pambamarca*, Mrs. *Bouguer*, *de la Condamine*, & moi, étions déjà montés au plus haut de la Montagne de *Pichincha*. On souffrit beaucoup dans l'une & l'autre destination, tant de la rigoureuse température de ces lieux que de la violence des vents, qui souffloient continuellement, & qui nous incommodoient d'autant plus que notre tempérament n'étoit point fait à ces sortes de souffrances. Il semble que nous trouvant dans la *Zone-Torride* au-dessous de l'Equateur, il étoit naturel que nous fussions brulés de l'excès du chaud, & toutefois c'étoit tout le contraire, puisqu'en effet nous étions la plupart du tems transis de froid. On pourra juger du degré de froidure auquel nous étions exposés, si l'on jette les yeux sur la Note suivante, où sont contenues les expériences faites à *Pichincha* avec le Thermométre placé à l'abri du vent.

Le 15 d'*Août* 1737 à midi la liqueur étoit à la hauteur de .... 1003. A 4 heures du soir .... 1001 ½. A 6 heures du soir 998 ½.

Le 16 d'*Août* à 6 heures du matin .... 997. A 10 heures du matin .... 1005. A midi .... 1008. A 5 heures du soir .... 1001 ½. A six .... 999 ½.

Le 17 à 5 heures ¾ du matin .... 996. A 9 heures du matin .... 1001. A midi & ¾ .... 1010. A 2 heures ¼ du soir .... 1012 ¼. A 6 du soir .... 999. A 10 du soir .... 998.

Le terme de la congélation étant, comme on l'a déjà dit, 1000 dans ce Thermométre.

On jugea à propos pour se loger dans ces Montagnes de se munir d'une tente de campagne qui servît à chaque Compagnie, mais nous ne pûmes en faire usage à *Pichincha*, parce que la place étoit trop petite pour un si grand volume; & pour suppléer à la tente il fallut construire une cabane proportionnée au terrain. Cette cabane étoit si petite, qu'à-peine elle pouvoit nous contenir tous tant que nous étions. Cela ne paroîtra pas étrange si l'on considere le peu d'étendue & la mauvaise disposition du lieu; car nous étions sur le sommet d'une Roche qui s'éléve environ 200 toises au-dessus de la Bruyere de *Pichincha*. Ce Rocher forme diverses pointes, & nous étions postés sur la plus haute. Toute la Roche étoit couverte de neige & de glace, ainsi notre cabane ne pouvoit manquer d'être chargée de l'une & de l'autre.

Les mules peuvent monter jusqu'au pied de cette formidable Roche. Mais de-là jusqu'au sommet il faut absolument aller à pied en montant ou plutôt

graviſſant pendant quatre heures entieres. Une agitation ſi violente, jointe à la trop grande ſubtilité de l'air, nous ôtoit les forces & la reſpiration. J'avois déjà monté plus de la moitié du chemin lorſque haraſſé de fatigue, & ne pouvant plus reſpirer, je tombai ſans connoiſſance, & preſqu'étouffé. Cet accident m'obligea, lorſque je me trouvai un peu mieux, de deſcendre au pied de la Roche où étoient reſtés nos Inſtrumens & nos Domeſtiques, & de remonter le jour ſuivant, à quoi j'aurois tout auſſi peu réuſſi ſans le ſecours de quelques *Indiens*, qui me ſoutenoient dans les endroits les plus eſcarpés & les plus difficiles.

L'étrange maniere de vivre à laquelle nous fûmes réduits pendant le tems que nous employâmes à meſurer géométriquement la Méridienne, mérite qu'on en donne quelque idée. C'eſt ce que fera un récit abrégé de ce que nous eûmes à ſouffrir au *Pichincha*. Car toutes les autres Montagnes & Roches étant preſque également ſujettes aux injures du froid & des vents, il ſera aiſé de juger du courage & de la conſtance dont il falut nous armer pour ne point abandonner un travail qui nous expoſoit à diverſes incommodités des moins ſupportables, & ſouvent même à un danger évident de périr. Toute la différence qui s'eſt trouvée en ces ſortes d'endroits, conſiſtoit dans le plus ou le moins d'éloignement des vivres, & dans le degré d'intempérie qui devenoit plus ou moins ſenſible, ſuivant la hauteur des lieux, ou la conſtitution des tems où il nous y falloit monter.

Nous nous tenions ordinairement dans la cabane, tant à-cauſe de la rigueur du froid & de la violence des vents, que parce que nous étions continuellement enveloppés d'une nuée ſi épaiſſe, qu'elle ne nous permettoit pas de voir un objet diſtinctement à la diſtance de 7 ou 8 pas. Quelquefois pourtant ces ténébres ceſſoient & le Ciel s'éclairciſſoit, lorſque les nuages s'affaiſſant par leur propre poids deſcendoient au col de la Montagne & l'environnoient ſouvent de près, quelquefois à une aſſez grande diſtance; alors ces nuages paroiſſoient comme une vaſte Mer au milieu de laquelle notre Rocher s'élevoit comme une Ile. Nous entendions le bruit des orages qui crevoient ſur la Ville de *Quito* & ſur les environs; nous voyions partir la foudre & les éclairs fort au-deſſous de nous, & pendant que des torrens de pluye inondoient tout le Pays d'alentour, nous jouiſſions d'une paiſible ſérénité. En effet pendant ce tems-là nous ne ſentions preſque point de vent, le Ciel étoit clair, & le Soleil, dont les rayons n'étoient plus interceptés, tempéroit la froideur de ces Lieux. Mais auſſi c'étoit tout le contraire, quand les nuages étoient élevés; leur denſité nous rendoit la reſpiration fort difficile, la

la neige & la grêle tomboient continuellement par gros flocons, la violence des vents nous faisoit appréhender à tous momens de nous voir enlevés avec notre habitation, & jettés dans quelque abîme, ou de nous trouver bientôt ensévelis sous les glaces & les neiges qui s'ammoncelant sur le toit pouvoient croûler avec lui sur nos têtes.

La force des vents étoit telle que la vitesse avec laquelle ils faisoient courir les nues, éblouissoit les yeux. Le craquement des Rochers qui se détachoient & qui ébranloient en tombant la pointe où nous étions, augmentoit encore nos frayeurs. Il étoit d'autant plus frappant, que jamais aucun autre bruit ne s'entendoit dans ces Déserts; aussi n'y avoit-il point de sommeil qui pût y tenir pendant les nuits.

Lorsque le tems étoit un peu tranquille, & que les nuages s'étant portés sur les autres Montagnes où nous devions faire des observations, nous ôtoient le moyen d'y vaquer, nous sortions de notre cabane pour faire quelque exercice qui nous échauffât un peu. Tantôt nous descendions & remontions un petit espace, tantôt nous nous amusions à faire rouler de gros cailloux du Rocher en bas, & nous éprouvions avec étonnement que toutes nos forces réunies pouvoient à-peine égaler celles des vents à cet égard. Au-reste nous n'osions nous écarter beaucoup de la pointe de notre Roche, afin d'y pouvoir revenir promtement dès-que les nuages commençoient à s'en emparer, ainsi que cela arrivoit souvent & subitement.

La porte de notre cabane étoit fermée de cuirs de bœuf, & en dedans nous avions grand soin de boucher tous les trous, pour empêcher le vent d'y pénétrer; car quoiqu'elle fût bien couverte de paille le vent ne laissoit pas de s'y introduire, tous nos soins & nos peines ne suffisant pas à l'en bannir entiérement. Souvent les jours par leur entiere obscurité ne se distinguoient point des nuits; & toute la clarté que nous avions venoit d'une ou deux lampes, que nous tenions toujours allumées, pour nous reconnoître les uns les autres, ainsi que pour passer le tems à quelque lecture. La petitesse de la cabane remplie de personnes, & la chaleur que donnoient les lampes, nous laissoient encore dans la nécessité d'avoir chacun une chaufferette, pour tempérer la rigueur du froid. Avec ces précautions nous nous serions moqués de la froidure, si nous n'avions été continuellement dans un danger prochain de périr, & si toutes les fois qu'il neigeoit nous n'avions été obligés de sortir de notre hute munis de pêles, pour décharger le toit de la neige qui s'y entassoit, sans quoi il se seroit affaissé sous ce poids. Ce n'est pas que nous n'eussions des Domestiques & des *Indiens* qui auroient pu faire cet ouvrage; mais ils étoient si engour-

gourdis du froid, qu'il n'étoit pas aisé de les faire sortir de leur canoniere * où ils se blotissoient, & se chauffoient continuellement au feu qu'ils avoient soin d'entretenir. Desorte qu'il falloit partager avec eux cette corvée, encore ne s'y portoient-ils que lentement & avec paresse.

On peut juger maintenant en quel état devoient être des corps obligés de soufrir la rigueur d'un pareil Climat. Nos pieds étoient enflés & devenus si sensibles qu'ils ne pouvoient ni soufrir la chaleur du feu, ni presque marcher, sans douleur. Nos mains étoient pleines d'engelures; nos lévres enflées & gersées au point que le mouvement qu'il leur faloit faire, quand nous parlions ou que nous mangions, les faisoit saigner. On peut croire que dans cet état nous n'avions guere envie de rire, aussi ne pouvions-nous le faire sans que nos lévres par l'extension qu'elles prennent dans cette fonction, ne se fendissent encore plus, & ne nous causassent un surcroît de douleur pendant un ou deux jours.

Notre nourriture la plus ordinaire consistoit en un peu de riz, où nous faisions bouillir un morceau de viande, ou quelque oiseau que nous faisions apporter de *Quito*. Au-lieu d'eau pour cuire ce riz, nous nous servions de neige, ou jettions un morceau de glace dans la marmite, car il n'y avoit aucune eau courante, tout étoit gelé. Quand nous voulions boire nous faisions fondre de la neige. Pendant que nous mangions il faloit tenir l'assiette sur le charbon, car dès-qu'on l'en retiroit le manger se geloit. Au commencement nous buvions des liqueurs fortes, dans l'idée que cette boisson nous rechaufferoit un peu; mais elles devenoient si foibles, qu'on ne s'appercevoit pas de leur force en les buvant, & qu'elles ne nous échauffoient pas plus que l'eau ordinaire. D'ailleurs nous appréhendions que leur fréquent usage ne nuisît à notre santé, c'est pourquoi nous n'en bûmes plus que rarement, & ordinairement nous en régalions nos *Indiens*, à qui outre le salaire ordinaire que nous leur donnions quatre fois plus fort que celui qu'ils gagnoient à la journée, nous faisions encore distribuer les vivres qu'on nous envoyoit de *Quito*.

Malgré cette grosse paye & nourriture que nous fournissions à nos *Indiens*, il n'y avoit pas moyen de les retenir auprès de nous; dès-qu'ils avoient tâté de ce Climat, ils ne songeoient qu'à déserter & nous abandonnoient. Il nous arriva à ce sujet au commencement de notre séjour en ce Désert une avanture, qui auroit pu avoir de fâcheuses suites pour nous, si l'un d'eux n'eût été plus raisonnable que les autres, & ne nous eût avertis enfin de leur évasion. Pour bien comprendre le fait il faut savoir

* C'est une espéce de petite tente.

ſavoir que nos *Indiens* ne pouvant être baraqués dans un lieu auſſi peu ſpacieux qu'étoit la pointe du Rocher où nous ſéjournions, deſcendoient tous les ſoirs au pied de la Roche, pour coucher dans une eſpéce de caverne, où le froid étoit beaucoup moins ſenſible; ſans compter qu'ils avoient la liberté d'y faire grand feu, & par conſéquent d'y être au-moins pendant la nuit, garantis des incommodités que l'on ſouffroit en-haut. Avant de ſe retirer ils fermoient en-dehors la porte de notre cabane, qui étoit ſi baſſe qu'on ne pouvoit y paſſer ſans ſe courber: & comme la neige qui tomboit durant la nuit faiſoit une eſpéce de mur devant cette porte & la bouchoit preſqu'entiérement, il faloit que tous les matins nos *Indiens* vinſſent ôter ce qui en empêchoit l'ouverture; car quoique nos Négres reſtâſſent dans la Canoniere, ils étoient ſi engourdis du froid, & avoient les pieds en ſi mauvais état, qu'ils ſe ſeroient plutôt laiſſé mourir que de ſe remuer. Les *Indiens* venoient donc faire cette corvée réglément tous les matins à 9 ou 10 heures. Mais le 4. ou 5. jour de notre arrivée, il étoit midi qu'ils n'avoient point encore paru. Nous ne ſavions qu'en penſer, lorſque celui qui avoit eu la conſtance de reſter vint nous donner avis de la fuite des quatre autres, & nous entrouvrit la porte de maniere que nous nous vîmes en état de la rendre entiérement libre: cela fait nous dépêchâmes l'*Indien* au Corrégidor de *Quito*, pour l'informer de l'extrémité où nous avions été réduits. Ce Magiſtrat nous envoya ſur le champ d'autres *Indiens*, leur enjoignant de nous ſervir fidélement à peine d'être ſévérement châtiés. Cette menace ne fut pas capable de les retenir, & après avoir été deux jours ſur la Montagne, ils déſerterent comme les premiers. Cette ſeconde déſertion fit réſoudre le Corrégidor d'envoyer un Alcalde avec les quatre *Indiens* qu'il nous faloit, & de les faire relever par d'autres de quatre en quatre jours.

Nous paſſâmes 23 jours ſur cette Roche, c'eſt-à-dire juſqu'au 6 de *Septembre*, ſans que nous euſſions pu finir les obſervations des angles; par la raiſon que quand nous pouvions jouïr d'un peu de clarté ſur la hauteur où nous étions, les autres ſur le ſommet deſquels étoient les ſignaux qui formoient les triangles pour la meſure Géométrique de notre Méridienne, étoient enveloppés de nuages: & les inſtans où nous jugions que ceux-ci alloient être libres de cet embarras, & ne le devenoient pourtant jamais entiérement, étoient le tems où la Montagne de *Pichincha* y étoit le plus aſſujettie. Nous fûmes donc obligés de placer les ſignaux dans un lieu plus bas, où la température pût auſſi être moins rigoureuſe. Cela n'empêcha pas que nous ne continuaſſions notre ſéjour ſur cette Montagne

jus-

jusqu'au commencement de *Décembre*; auquel tems ayant terminé l'observation qui regardoit en particulier *Pichincha*, nous nous transportâmes en d'autres lieux, où nous ne fîmes pas moins de séjour, ni n'eûmes pas moins d'incommodités, de froid & de peine. En effet, comme tous les signaux devoient être placés sur des lieux élevés, il nous étoit assez ordinaire de trouver par-tout les mêmes desagrémens; le seul repos dont nous pouvions jouïr, se trouvoit seulement dans le tems que nous mettions à passer d'une Montagne à l'autre.

Dans toutes les stations que nous fîmes après celle de *Pichincha* pendant le travail qui étoit nécessaire pour former notre Méridienne, toute la Compagnie logea sous une tente de campagne, qui malgré sa petitesse nous étoit un peu plus commode que la premiere cabane; à cela près qu'il faloit encore plus d'attention à l'alléger du poids de la neige, de peur qu'elle n'en fût déchirée. Il est vrai qu'au commencement nous la faisions dresser dans les lieux les plus à l'abri, mais cela ne dura pas longtems, ayant été décidé que ces tentes serviroient de signaux, afin d'éviter les inconvéniens auxquels étoient sujets les signaux de bois. Les vents étoient si violens dans ces endroits-là, que quelquefois notre tente en étoit renversée, & les piquets qui la soutenoient, abattus. Alors nous eûmes lieu de nous applaudir d'avoir fait apporter des tentes de réserve, & de pouvoir en dresser une à la place de celle que le vent venoit d'arracher; sans cette précaution nous aurions péri infailliblement. Dans le Désert d'*Assuay* trois tentes que la Compagnie où j'étois avoit fait apporter, furent abattues les unes après les autres à diverses reprises, & les deux gros chevrons en étant aussi brisés, nous n'eûmes point d'autre ressource que de nous résoudre à quitter au plus vite ce poste, qui n'étoit pas éloigné du signal de *Sinasaguan*, & nous nous retirâmes à l'abri d'une crevasse. Les deux Compagnies se trouvoient alors dans le même Désert, & ne souffrirent pas moins l'une que l'autre. Les *Indiens* de toutes les deux s'enfuirent dès-qu'ils virent les ravages que le vent faisoit, qu'ils commencerent à sentir le froid, & qu'ils se virent employés à déblayer la neige; desorte que n'ayant personne qui nous aidât, il nous falut faire nous-mêmes toutes ces corvées, jusqu'à ce qu'on nous envoyât d'une Métairie, qui étoit à un peu plus de trois lieues de nous, au pied de la Montagne, un renfort d'autres *Indiens*, qui nous accompagnerent ensuite au lieu où nous nous retirâmes.

Pendant que nous étions ainsi exposés aux tempêtes, aux frimâts & à la neige, que nos *Indiens* nous abandonnoient, que nous manquions de vivres,

vivres, & de bois pour nous chaufer, & pour ainsi dire sans logement, le Curé de *Cannar* *, Village situé au pied de ces *Cordilleres* à environ cinq lieues d'un chemin très-rude au Sud-Oüest du signal de *Sinasaguan*, faisoit de ferventes prieres pour nous. Ce bon-homme, & tous les *Espagnols* du Village voyant les nuages noirs & épais dont l'air étoit couvert, présage d'un horrible tempête, ne doutoient presque pas que nous ne périssions dans ce lieu. Desorte que lorsqu'ayant fini les observations, & partant de cette Montagne, nous vinmes à passer par le Village en question, ces bonnes gens témoignerent une surprise extraordinaire, & nous accablerent de félicitations sur ce que bravant un très-grand danger, nous avions eu le bonheur d'en sortir victorieux & triomphans. C'étoit en effet une espéce de triomphe aux yeux de gens accoutumés à regarder avec horreur ces sortes d'endroits.

Au commencement de nos travaux, nous avions résolu de construire nos signaux de bois en forme pyramidale; mais nous fûmes obligés d'abandonner cette méthode, qui nous jettoit dans des longueurs infinies & perpétuoit nos souffrances. En effet quand après plusieurs jours de ténébres causées par des nuages constans, nous obtenions un moment de clarté, ou la vue rapportoit les signaux à d'autres Montagnes, & par-là ils se confondoient & ne se pouvoient distinguer, ou ils étoient arrachés par le vent, ou détruits par les *Indiens*, qui gardoient les Troupeaux sur le panchant des Montagnes, & qui venoient dérober le bois des signaux & les cordes qui les soutenoient: desorte que pour remédier à ces inconvéniens, nous jugeâmes qu'il falloit employer pour signaux les tentes-mêmes où nous habitions: car ni les ordres de la Justice, ni les menaces des Curés, ne suffisoient pas pour retenir les voleurs encouragés par l'assurance de l'impunité, n'étant pas possible dans ces Lieux inhabités de découvrir les auteurs du vol.

Nous fîmes dans les Bruyeres de *Pambamarca* & de *Pichincha* le noviciat de la vie que nous menâmes depuis le commencement d'*Août* 1737, jusqu'à la fin de *Juillet* 1739. Dans cet espace de tems ma Compagnie habita dans 35 différentes Bruyeres, & celle de *Don Jorge Juan* dans 32; l'on en donnera une plus ample notice dans le Chapitre suivant, avec le nom de chacune de ces Bruyeres, qui faisoient les points où se formoient les triangles. Nous n'éprouvâmes par-tout d'autre soulagement que celui de l'accoutumance, nos corps s'étant enfin endurcis & fami-

* Le mot de *Cannar* se prononce *Cagnar*.

familiarisés avec ces Climats, ainsi qu'avec la rusticité des Alimens, que nous n'avions souvent qu'en très-petite quantité quand nous étions trop éloignés des lieux habités. Nous nous habituâmes aussi à cette profonde solitude, & à la diversité de température que nous éprouvions quelquefois, comme il arrivoit quand nous descendions d'une Montagne pour passer à l'autre; car alors nous traversions des Plaines & des Vallons * où régnoit une chaleur modérée en soi, mais excessive pour des gens qui venoient d'un Climat si froid. Enfin l'habitude nous rendit insensibles aux périls où nous nous exposions en grimpant sur ces Montagnes, & en nous y arrêtant si longtems. A notre départ de quelqu'un de ces lieux élevés, les cabanes de *Indiens* & les étables ou vacheries dispersées sur le panchant de ces Montagnes où nous avions séjourné, nous paroissoient des Palais; les hameux les plus rustiques des Villes opulentes, la conversation d'un Curé & de deux ou trois personnes qui lui tenoient compagnie, nous sembloit comparable au commerce de *Platon*; le plus petit marché qui se tenoit lorsque nous passions les dimanches par ces Villages, nous paroissoit une grande foire. En un mot tous les objets grossissoient à nos yeux, quand nous quittions pour deux ou trois jours cet exil, où nous étions quelquefois cinquante jours de suite. Il y eut des occasions où nous aurions perdu toute patience & abandonné notre entreprise, si l'honneur & la fidélité à nos devoirs, n'avoient soutenu notre courage, & ne nous avoient déterminés à mourir à la peine, ou à terminer un ouvrage si désiré des Nations policées, & protégé par deux grands Monarques nos Souverains.

C'est ici le lieu de dire un mot des différens jugemens que notre travail faisoit faire aux habitans des Villages voisins. D'un côté ils admiroient notre témérité, & de l'autre ils ne comprenoient rien à la constance que nous faisions paroître. Dans cette confusion de leurs idées, ils interrogeoient curieusement nos *Indiens* sur le genre de vie que nous menions dans ces Déserts, & les réponses qu'ils en recevoient ne faisoient qu'augmenter leur étonnement. Ils voyoient que la plupart des *Indiens*, malgré le gros salaire que nous leur donnions, & quoique naturellement robustes & accoutumés aux fatigues, refusoient de nous servir, ils étoient témoins de la tranquillité d'esprit avec laquelle nous passions un tems indéterminé sur le sommet de ces hautes Montagnes, & de la constance avec laquelle nous passions de l'une à l'autre, aussi tranquillement que si nous n'avions rien eu à souffrir dans celle que nous quittions. Tout cela leur

* En *Espagnol*, *Cannadas*, qui veut dire un chemin étroit entre deux Montagnes.

leur paroissoit si étrange, qu'ils ne savoient véritablement qu'en penser. Les uns nous regardoient comme des fous, les autres comme des gens avides de richesses, qui cherchoient des Mines d'or par le moyen de quelque nouvelle méthode. Il y en avoit qui nous croyoient sorciers, & tous ensemble étoient agités de diverses opinions à-mesure qu'ils réfléchissoient davantage sur nos actions, ne trouvant pas de proportion entre les peines & les fatigues que nous soufrions, & les desseins qu'ils nous attribuoient. Tout cela les mettoit en défaut, & quand on leur disoit le véritable motif de nos travaux, ils n'avoient garde d'y ajoûter foi, n'ayant pas assez de lumieres pour en concevoir l'importance.

Je pourrois raconter diverses avantures plaisantes qui nous arriverent à ce sujet. Mais il suffira de deux, dont je me souviens parfaitement. Dans le tems que nous étions au signal de *Vengotasin*, à peu de distance du Bourg de *Latacunga*, il y avoit une vacherie à une lieue de la hauteur où étoit notre canoniere, ou tente de campagne: tous les soirs nous descendions pour passer la nuit dans la vacherie, nous y étions invités par la proximité du lieu, & parce que la descente n'étoit pas des plus rudes. S'il faisoit beau, nous pouvions aisément revenir le matin à la canoniere, & retourner le soir à la vacherie. Un matin que nous faisions ce voyage, nous crûmes appercevoir de loin trois ou quatre *Indiens* à genou. Etant à portée d'eux, nous les trouvâmes en effet dans cette posture, les mains élevées vers le Ciel, & faisant des exclamations dans leur idiôme que nous n'entendions point; mais leur action & leurs regards faisoient assez connoître que c'étoit à nous qu'ils parloient. Envain nous leur fîmes signe plusieurs fois de se lever, ils n'en voulurent rien faire, jusqu'à ce que nous fussions loin. Nous arrivons à notre tente, & nous commençons à préparer nos Instrumens, lorsque tout-à-coup nos oreilles sont frappées de cris réitérés que l'on faisoit à la porte de la tente. Nous sortîmes pour voir ce que c'étoit, & nous vîmes les mêmes *Indiens* dans la même posture où nous les avions rencontrés. Sur quoi nous appellâmes un Domestique qui parloit *Indien* & *Espagnol*, & nous lui ordonnâmes de nous interpréter ce que ces bonnes gens disoient. Il nous apprit que le plus vieux étoit le Pere des autres: qu'on lui avoit dérobé un Ane, ou que du-moins il l'avoit perdu, & que comme rien ne nous étoit caché, il nous prioit de vouloir bien lui faire recouvrer son Ane. Cette naïveté nous divertit beaucoup. Nous fîmes notre possible par le moyen de notre interpréte pour desabuser ces pauvres gens, mais on ne put jamais leur ôter cette idée de l'esprit. Enfin, las de nous solliciter inutilement,

& voyant que nous ne faiſions aucun cas de leurs prieres, ils ſe leverent, & s'en allerent fort déſolés, & bien perſuadés que c'étoit plus par malice, que par ignorance, que nous ne voulions pas leur indiquer où étoit leur Ane.

L'autre avanture m'arriva à moi-même en particulier, non pas avec de pauvres & idiots Payſans *Indiens*, mais avec une des principales perſonnes de la Ville de *Cuenca*. Nous étions alors ſur la Montagne de *Bueran*, peu éloignés du Village de *Cannar*, lorſque le Curé du lieu me fit dire qu'il étoit arrivé chez lui deux P. P. Jéſuites de ma connoiſſance; que ſi je voulois les voir, je n'avois qu'à deſcendre de la Montagne; ce que je fis auſſi, & en chemin je rencontrai un Gentilhomme de *Cuenca*, qui alloit viſiter les *Haciendas*, & qui auſſitôt qu'il avoit pu diſtinguer notre canoniere avoit compris ce que c'étoit, d'autant plus qu'il m'en voyoit deſcendre. Ce Cavalier me connoiſſoit de nom, mais ne m'avoit jamais vu. Dès-qu'il fut à portée de moi, me voyant dans un équipage auſſi ruſtique que celui que les Métifs & gens du plus bas peuple portent dans ce Pays, & qui étoit pourtant le ſeul que nous puſſions porter dans notre travail, il me prit pour un des Domeſtiques. Il me fit pluſieurs queſtions, & m'étant apperçu de ſon erreur, je ne jugeai à propos de le deſabuſer qu'après qu'il auroit débité tout ce qu'il penſoit. Il me dit donc que lui & tous les habitans du Pays étoient perſuadés que le motif que nous alléguions de vérifier la figure de la Terre, n'étoit pas aſſez puiſſant pour nous réduire au genre de vie que nous menions: Qu'il n'étoit pas poſſible que nous n'euſſions découvert diverſes Mines, quoique nous n'en vouluſſions pas convenir; mais que les gens d'eſprit comme lui n'étoient pas la dupe de nos négatives. Je crus qu'il étoit tems de lui faire ſentir le ridicule de ces idées. J'y employai toute ma logique, mais ce fut envain; notre Gentilhomme n'en voulut rien rabattre, & s'affermit au-contraire davantage dans ſon opinion, prétendant que par les ſecours de la Science Magique que nous poſſédions, nous pouvions plus faire de ces ſortes de découvertes que nul autre. Il ajoûtoit à toutes ces folles imaginations, d'autres idées qui ne ſentoient pas moins le petit peuple, & jamais il ne me fut poſſible de le guérir de ſa prévention.

Toute la ſuite des triangles étant terminée du côté du Sud, nous meſurâmes une ſeconde baze, pour que chaque Compagnie pût en vérifier la juſteſſe, & l'on commença les Obſervations Aſtronomiques au dernier triangle. Mais nos Inſtrumens n'étant pas tout-à-fait propres à notre deſſein, nous fûmes obligés de retourner au mois de *Décembre* de la même année, pour conſtruire un Inſtrument plus propre à ce que nous nous propoſions.

poſions. Ce travail nous retint juſqu'au mois d'*Août* de l'année ſuivante 1740, auquel tems l'Inſtrument ſe trouvant achevé, nous nous rendîmes à *Cuenca*, & dès notre arrivée nous commençâmes nos obſervations, qui furent longues & durerent juſqu'à la fin de *Septembre*, parce que l'Atmosphere de ce Pays eſt peu favorable aux Aſtronômes; car ſi ſur les Montagnes les nuages dont nous étions environnés nous empêchoient de voir les autres ſignaux, ceux qui au-deſſus de cette Ville formoient un pavillon ne nous permettoient pas d'appercevoir les étoiles quand elles paſſoient par le Méridien. Mais à force de patience en étant venus à bout, nous nous diſposâmes à paſſer au Nord de l'Equateur pour les Obſervations Aſtronomiques qu'il convenoit de faire à l'autre bout de la Méridienne, & finir par-là notre ouvrage: mais ce voyage fut différé pour quelque tems, par un motif alors plus preſſant que les obſervations, que nous laiſſâmes ſuſpendues pour courir à *Lima*, comme je le dirai dans la ſeconde Partie.

Au mois de *Décembre* 1743, les raiſons qui nous avoient retenus à *Lima*, à *Guayaquil*, & au *Chily*, ne ſubſiſtant plus, nous retournâmes à *Quito* au mois de *Janvier* 1744, & ce fut alors que nous prolongeâmes la Méridienne par le Nord de l'Equateur, *Don Jorge Juan* & moi, par le moyen de quatre triangles, qui la porterent juſqu'à l'endroit où en 1740 Mr. *Godin* avoit fait la ſeconde Obſervation Aſtronomique, que nous réitérâmes en même tems, & terminâmes le tout au mois de *Mai* de la même année 1744, comme on le verra dans le Tome déjà cité des *Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques*, où l'on trouvera toutes les autres Obſervations & les Expériences qui furent faites.

Meſſieurs *Bouguer* & de la *Condamine* ayant dans ce tems-là terminé leur tâche, partirent de *Quito* dans le deſſein de retourner en *France*, le premier par la voye de *Carthagéne*, & le ſecond par la Riviére de *Marannon* ou des *Amazones*: mais tout le reſte de la Compagnie reſta à *Quito*, les uns à-cauſe de la guerre, craignant d'être pris ſur mer par les Ennemis, les autres faute de moyens; car ayant contracté quelques dettes, ils ne vouloient point partir avant de les avoir acquittées: deſorte que ces deux Meſſieurs furent les ſeuls qui prirent la réſolution de ſatisfaire le déſir qu'ils avoient de revoir leur Patrie, & de s'aller repoſer de tant de fatigues & de travaux dont nous reſſentions tous les effets, la ſanté de chacun de nous ſe trouvant plus ou moins altérée.

CHAPITRE III.

Comprenant les noms des Bruyeres, & autres Lieux où étoient les Signaux qui formoient les Triangles de la Méridienne, & ceux où chaque Compagnie séjourna pour faire les Observations convenables; avec de courtes remarques sur le tems qu'il fit pendant ces Opérations.

POur satisfaire entiérement à la curiosité du Lecteur au sujet des lieux où chaque Compagnie fit ses observations, & du tems qu'on fut obligé d'y séjourner, j'ai cru devoir en parler dans des articles à part, sans néanmoins entrer dans un détail ennuyeux de mille circonstances, dont la plupart même ne seroient que des répétitions de ce que nous avons déjà dit ailleurs. On n'inférera point ici non plus les stations qui en 1736, d'abord qu'on eut achevé de mesurer la baze de *Yaruqui*, furent faites aux extrémités de cette baze, & sur les Bruyeres de *Pambamarca* & d'*Yllahalo*, vu qu'on fut obligé de les reïtérer, lorsqu'on changea l'ordre & l'arrangement des triangles: ainsi nous les considérerons comme si on ne les eût point pour lors achevées: je commencerai par les signaux où cette circonstance ne se rencontra point, & je les arrangerai selon leur ordre.

Bruyeres où étoient les signaux de la Compagnie, composée de Mrs. *Bouguer*, *de la Condamine*, & moi.

I. *Signal & Station*, *dans la Bruyere de* Pichincha.

Pichincha. Au commencement la station fut au sommet de cette Montagne; mais ensuite, ayant remarqué que le lieu le plus élevé n'étoit pas le plus propre aux observations, la station fut établie au pied du Rocher, où nous plaçâmes aussi le signal. Les observations commencerent au *Pichincha* le 14 d'*Août* 1737, & ne finirent que vers le commencement de *Décembre* de la même année.

II. *Signal*, *à* Oyambaro, *terme Austral de la baze d'*Yaruqui.

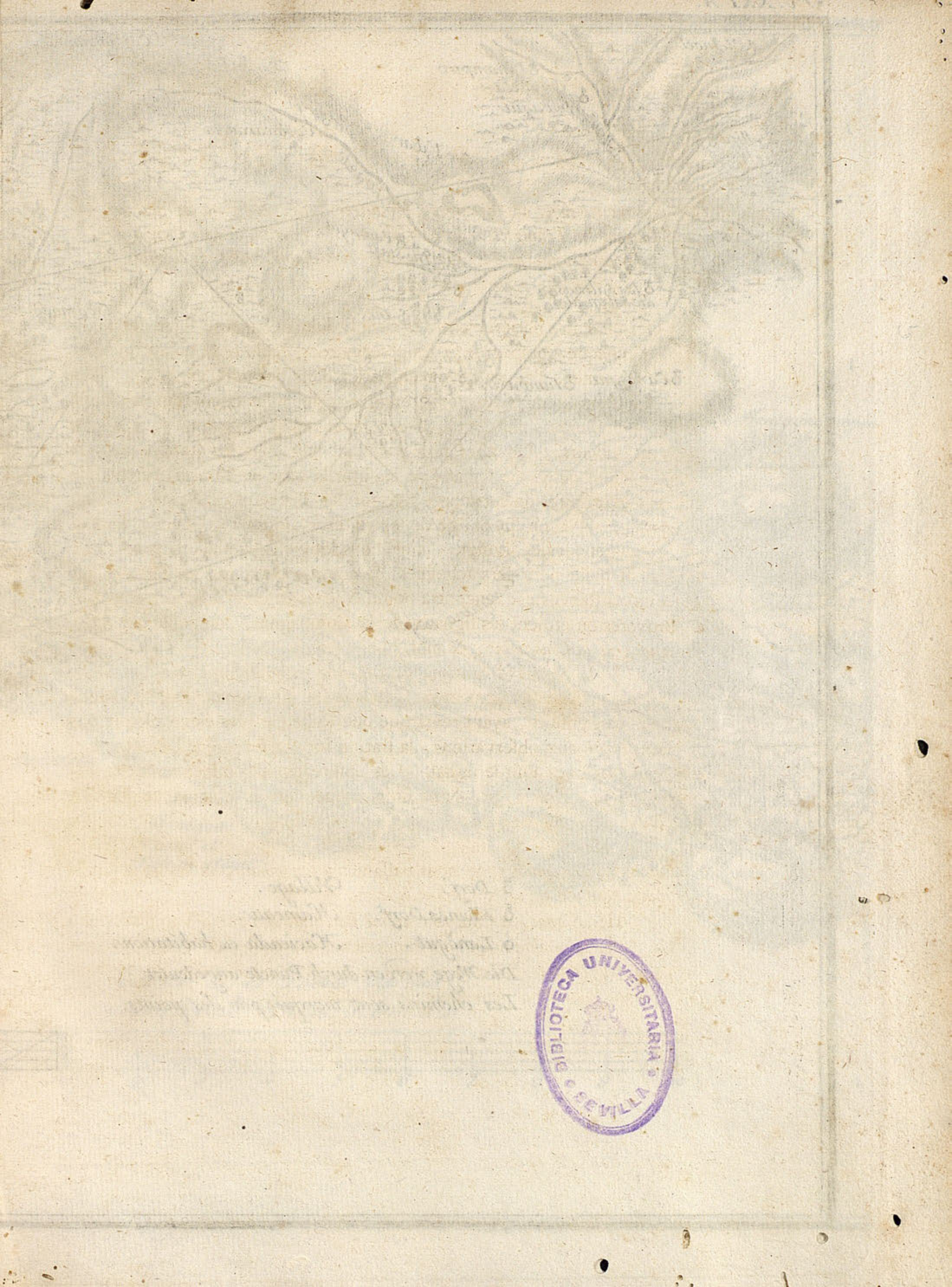
Le 20 de *Décembre* 1737 nous passâmes à *Oyambaro*; & le 29 du même mois tout ce qu'on y vouloit opérer, fut fini.

III. *Signal*, *à* Caraburu *terme Boréal de la baze d'*Yaruqui.

Le 30 de *Décembre* nous nous rendîmes à *Caraburu*, & y demeurâmes jusqu'au 24 *Janvier* de l'année 1738, ayant été retenus partie par le mauvais tems, partie par le manque de signaux.

IV. *Signal*, *dans la* Bruyere *de* Pambamarca.

Nous fîmes une nouvelle station dans cette Bruyere, où nous avions déjà




Pl. XXI A.
Pl. XXI B.
Pl. XXI C.
CARTE
De la Meridiène mesurée
AU ROYAUME DE QUITO
Par ordre du Roy notre Souverain.
pour parvenir à la Connoissance du Dégré Terrestre et de la figure de la terre, par D. Jorge Juan et D. Ant: de Ulloa
En 1744.
KARTE
von der Gemessenen Mittagslinie
in dem KOENIGREICHE QUITO
Auf Befehl Sr. Koenigl. Majest. in Spanien
Zur Erkentniß des rechten Gehalts eines Erdgrades und der Gestalt der Erde von dem Hrn Georg. Juan und dem Hrn Antonio de Ulloa
im Jahre 1744 zu Stande gebracht
Les Lignes droites continuées designent la Suite des Triangles de D. Jorge Juan; les Lignes coupées ou composées de plusieurs petites parties, designent les Triangles de D. Antonio de Ulloa; celles qui sont formees par des points designent les triangles auxiliaires.
Dorf. Village.
Kleines Dorf. Hameau.
Landgut. Hacieuda ou habitation.
Die Wege werden durch Puncte angedeutet.
Les chemins sont marqués par des points.
Echelle de 10 Lieuës marines.
Maaß-stab von 10 See-meilen
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Pambamarca
Guamani
Cotacache
Tontaqui
Montagne negée
Volcan et Montagne negée
Montagne negée et Volcan eteuit
El Corazon
Yengo taqui
Papaurcu
Montagne negée
S. Thiago
S. Lorenzo
Canlangua
Chusay
MERIDIENE de CVENCA
Giron
P.

déjà été en 1736, quand nous eûmes achevé de mesurer la baze d'*Taruqui*, comme il a déjà été dit. J'y montai avec le reste de notre Compagnie le 20 de *Janvier* 1738, & nous y demeurâmes jusqu'au 8 de *Février*; & quoique les frimâts & la neige ne nous y incommodassent pas tant qu'au *Pichincha* & en quelques autres Montagnes où nous fûmes depuis, les vents y étoient si forts qu'on ne pouvoit s'y tenir debout qu'avec beaucoup de difficulté; ce qui fut cause que nous ne pûmes qu'avec beaucoup de peine exécuter les observations avec l'exactitude & le loisir convenables; parce que nous ne trouvions pas d'abri où les quarts de cercle pussent être tranquilles.

V. *Signal, en la Montagne de* Tanlagua.

Le 12 de *Février* nous montâmes sur la Montagne de *Talangua*, & le jour suivant nous finîmes les observations que nous y voulions faire. Cette Montagne est petite en comparaison des autres qui forment ces *Cordilleres*, & il n'y avoit pas à beaucoup près autant d'incommodités à souffrir: cela doit s'entendre du sommet, car d'ailleurs les côtes ou flancs en sont si escarpés & si droits qu'on ne peut y gravir qu'à quatre pieds, & il faut bien prendre garde de se tenir ferme, sans quoi on courroit grand risque. On peut juger combien cet exercice est fatigant, puisqu'il y a au-moins pour quatre ou cinq heures à monter. La descente n'est pas moins rude, il faut presque toujours être assis, & se laisser couler tout doucement & peu à peu sur le derriere, pour ne point rouler jusqu'au bas du précipice.

VI. *Signal, Plaine de* Changalli.

Nous passâmes le 7 de *Mars* à la station de *Changalli*, & y restâmes jusqu'au 20. C'est une Plaine où nous ne souffrîmes aucune incommodité. Nous fûmes logés dans une *Hacienda*, ou Métairie fort près du signal, & à portée du Village de *Pintac*. Nous profitâmes de tous les momens où les signaux des Montagnes n'étoient point offusqués par des nuages, désirant de finir au-plutôt les observations que nous devions faire dans cette Plaine; mais nous fûmes retardés, même lorsque les Montagnes étoient dégagées de vapeurs, parce que nous trouvions des signaux à dire; c'étoient ceux que le vent avoit abattus. Ce fut alors que nous prîmes la résolution d'employer au-lieu de perches, des canonieres, ou petites tentes pour signaux, & nous suivîmes depuis cette méthode.

VII. *Signal à* Pucaguaico *sur le panchant de la Montagne de* Cotopacsi.

Pucaguaico est un Volcan affreux à mi-côte de la Montagne de *Cotopacsi*. Nous y montâmes le 21 de *Mars*, & le 4 d'*Avril* nous en descendîmes, sans y avoir fait autre chose que de nous y morfondre dans la nei-

ge-

ge & la glace, & d'y être tourmentés par de si horribles vents, qu'on eût dit qu'ils alloient emporter le Volcan. Nous y pâtîmes pour le moins autant que sur le sommet du *Pichincha*. Il n'y avoit pas jusqu'aux bêtes qui ne témoignassent ne pouvoir résister à la rigueur de ce Climat, puisque les mules destinées à nous porter, s'en éloignoient & alloient chercher un Ciel plus doux, dès-quelles pouvoient s'échapper.

Nous nous apperçûmes à *Pucaguaico*, que le signal qui suivoit par le côté du Sud, avoit besoin d'être changé, ou du-moins qu'il en faudroit mettre un entre-deux: on délibéra sur le parti qu'il y avoit à prendre: mais comme avant de se déterminer il y avoit encore d'autres choses à faire, on suspendit-là les opérations, & l'on profita de cet intervalle pour faire des observations sur *la vitesse du Son*, & autres rapportées dans le Tome qui traite de cette matiere. Tout étant prêt pour recommencer nos opérations, nous retournâmes pour la seconde fois à *Pucaguaico*, où nous demeurâmes depuis le 16 jusqu'au 22 d'*Août*, que nous achevâmes les observations nécessaires.

VIII. *Signal, sur le* Corazon.

Avant que de finir la station de *Pucaguaico*, nous étions montés à la Bruyere du *Corazon*, le 12 de *Juillet*, & n'en étions partis que le 9 d'*Août*. Le *Corazon* est une Montagne assez semblable à celle de *Pichincha* pour la hauteur, ayant aussi sur son sommet une Roche fort élevée, au pied de laquelle étoit le signal; desorte que cette station ressembloit beaucoup à celle de *Pichincha*, excepté que nous n'y souffrîmes pas tant que sur le sommet de la Roche du même *Pichincha*, quoiqu'on n'y fût pas exemt de glace, de neiges, & de vent.

IX. *Signal*, Papa-Urco.

Il fut décidé qu'on mettroit sur *Papa-Urco* le signal intermédiaire, qui devoit être placé entre *Pucaguaico* & *Vengotasin*, qui est plus vers le Sud. *Papa-Urco* est une Montagne de médiocre hauteur, où nous montâmes le 11 d'*Août* & n'en partîmes que le 16 du même mois, que nous retournâmes à *Pucaguaico*, desorte que *Papa-Urco* fut pour nous une recréation entre les stations de *Corazon* & de *Pucaguaico*.

X. *Signal, sur la Colline de* Milin.

Milin est plutôt une Colline qu'une Montagne. Les observations que nous avions à y faire, ne durerent que depuis le 23 jusqu'au 29 d'*Août*.

XI. *Signal, sur la Montagne de* Ventogasin.

La Montagne de *Ventogasin* n'est pas fort haute. Nous y séjournâmes plus longtems que nous n'avions cru, ayant employé à y observer depuis le

le 4 de *Septembre* jusqu'au 18, par la raison que nous eûmes bien des difficultés à surmonter avant de pouvoir placer le signal qui devoit suivre du côté du Sud. Cette Montagne est tout près de *Latacunga*, qui a dans ses environs plusieurs Métairies, ce qui nous procuroit des commodités que nous ne trouvions pas dans plusieurs autres stations.

XII. *Signal, sur la Montagne de* Chalapu.

La station sur la Montagne de *Chalapu* fut la plus courte de toutes celles que nous fîmes dans tout le cours de la Méridienne; car y étant montés le 20 de *Septembre* nous en descendîmes le 23. Cette Montagne est d'une hauteur médiocre, peu éloignée du Bourg de *Hambato*, le panchant en est semé de Métairies. On n'y peut gueres monter qu'à pied.

XIII. *Signal de* Chichi-Choco.

Le signal de *Chichi-Choco* étoit placé sur le panchant de la Montagne de ce nom, qui est une branche de la fameuse Montagne, ou *Cordillere* du *Carguairaso*. Nous n'y fûmes que depuis le 24 jusqu'au 29 de *Septembre*; & quoique le lieu où étoit le signal fût peu élevé en comparaison des autres Montagnes, il ne laissoit pas d'être fort froid à-cause du voisinage du *Carguairaso*. Dans le tems que nos *Indiens* étoient occupés à charger nos effets sur les mules, & nous autres sous la tente prêts à partir, il se fit un tremblement de terre, que l'on sentit à quatre lieues à la ronde: notre tente de campagne en fut ballotée d'un côté à l'autre, & la terre faisoit un mouvement semblable aux vagues; néanmoins ce tremblement étoit un des plus petits que l'on sente dans ce Pays.

XIV. *Signal de* Mulmul.

Ce signal & les trois suivans occasionnerent divers voyages, parce qu'on fut contraint pour l'exactitude des observations à former des triangles auxiliaires, pour vérifier les distances résultantes des principaux: la difficulté de distinguer quelques signaux des autres, obligea à les changer de place, & conséquemment à aller d'une station à l'autre. Le 8 de *Novembre* 1738 on passa à *Riobamba*, où je me trouvois depuis le 20 d'*Octobre*, à-cause d'une maladie sérieuse qui m'étoit survenue à *Chichi-Choco*, & qui s'étant encore augmentée à *Mulmul* me contraignit de m'arrêter dans une vacherie de cette Montagne, & j'achevai ensuite de me rétablir à *Riobamba*, ce qui m'empêcha d'assister aux Observations des Signaux XV. XVI. & XVII. c'est-à-dire, ceux de *Guayama*, de *Llmal*, & de *Nabuso*.

XVIII. *Signal de* Sisa-Pongo.

Le signal de *Sisa-Pongo* nous occupa depuis le 19 de *Novembre* 1738

jusqu'à la fin du même mois. Les opérations furent suspendues à cette station, en attendant le retour de *Don Jorge Juan* & de Mr. *Godin*, qui, comme je l'ai dit, étoient allés faire un voyage à *Quito*. Dans cet entretems Mr. *Bouguer* entreprit de faire des observations relatives au Systême de l'Attraction, & choisit pour cet effet la Montagne de *Chimborazo*. Cette station, & la seconde qui se fit sur l'*Arénal* de cette Montagne, furent les plus fâcheuses de toute la Méridienne. Au-reste ces observations n'ont point été insérées dans le Tome des *Observations Astronomiques & Physiques*, parce que je ne pus assister qu'aux premieres, qui furent faites sur le *Chimborazo* depuis le 29 de *Novembre* 1739 jusqu'au 17 *Décembre*, m'étant trouvé de-nouveau attaqué de la même indisposition que j'avois eue auparavant.

XIX. *Signal de* Lalangusо.

Nous restâmes sur la *Bruyere* de *Lalangusо* depuis le 24 jusqu'au 31 *Janvier* 1739.

XX. *Signal*, *Bruyere de* Chusay.

La *Bruyere* de *Chusay* fut une des plus longues stations de la Méridienne, puisque nous y fûmes détenus depuis le 3 de *Février* 1739 jusqu'au 24 *Mars*; ce qui fut occasionné par la difficulté de trouver des lieux propres à placer les signaux qui suivoient, de maniere que des uns on pût découvrir les autres, & qu'ils formassent des triangles réguliers. En effet les hautes Montagnes de la *Cordillere* de l'*Azuay* où ces signaux devoient être placés, se font obstacle les unes aux autres. Outre la longueur de la station de cette *Bruyere*, nous y souffrîmes beaucoup de l'intempérie de l'air.

XXI. *Signal*, *Bruyere de* Tioloma.

Nous demeurâmes sur cette Bruyere depuis le 26 de *Mars* jusqu'au 25 d'*Avril*.

XXII. *Signal sur la Bruyere de* Sinasaguan.

Notre séjour sur la Bruyere de *Sinasaguan*, dont nous avons déjà fait mention, fut depuis le 27 d'*Avril* jusqu'au 9 de *May*. J'ai déjà parlé de ce que nous souffrîmes dans ce Désert, ainsi je ne le répéterai pas.

XXIII. *Signal sur la Bruyere de* Bueran.

La station de *Bueran* dura depuis le 10 de *May* jusqu'au 1 de *Juin*. Ce n'est au-reste qu'une Colline, qui n'est qu'à deux lieues du Village de *Cannar*. Le séjour que nous y fîmes, n'eut rien de desagréable. La proximité du Village nous procuroit toutes les provisions dont nous avions besoin, & l'air y étoit doux en comparaison des autres Montagnes. Tous les Dimanches nous allions au Village pour entendre la Messe, & par-là nous.

nous faiſions un peu diverſion à la profonde ſolitude où nous vivions. Pendant que nous étions ſur cette Bruyere la foudre tomba ſouvent dans les Plaines voiſines, & les *Indiens*, les animaux & les maiſons de campagne en reſſentirent par trois fois les triſtes effets. Cette Contrée eſt fort ſujette à de violens orages, ſurtout la Bruyere de *Burgay*, qui eſt tout près de celle de *Bueran*.

XXIV. *Signal*, *Bruyere d'*Yaſuay.

La ſtation d'*Yaſuay* ne finit que le 16 de *Juillet*, parce qu'avant de la terminer il falloit chercher le lieu le plus commode pour meſurer une ſeconde baze, par où l'on pût vérifier l'exactitude des Opérations Géométriques pratiquées juſqu'alors, & après avoir choiſi le lieu, voir quelle ſeroit la meilleure maniere de placer les ſignaux entre *Yaſuay* & la baze en queſtion. Pour cet effet nous nous tranſportâmes à *Cuenca*, & de-là nous fûmes reconnoître les Plaines de *Talqui* & de *Los Bannos*. Dès-que cela fut fait, & qu'il fut décidé qu'on meſureroit dans le premier de ces deux lieux la baze qui devoit ſervir, à l'égard de notre Compagnie, de preuve à la meſure des triangles, tandis que dans le ſecond on meſureroit la baze néceſſaire à l'autre Compagnie pour la même opération, on plaça les ſignaux qui manquoient, & nous retournâmes à notre premier ouvrage ſur la Bruyere d'*Yaſuay*, où nous étions venus dès le 7 de *Juillet*. C'eſt la Montagne la plus haute de la Juriſdiction de *Cuenca*. Elle eſt d'ailleurs ſi eſcarpée, qu'on ne peut y monter en partie qu'à pied & avec difficulté. Malgré ſa hauteur l'air n'y eſt pas auſſi fâcheux qu'à *Sinaſaguan*, ni qu'aux autres Montagnes qui ſont vers le Nord de cette *Cordillere*.

XXV. *Signal*, *ſur le Monticule de* Borma.

Le Monticule de *Borma* n'eſt gueres haut, non plus que les autres du côté de *Cuenca*: de-là vient que ſon ſommet n'eſt pas engagé dans des nuages: c'eſt pourquoi nos obſervations s'y firent avec d'autant plus de facilité, que la Montagne de *Yaſuay*, qui étoit beaucoup plus expoſée à cet inconvénient, en fut entierement exemte le 19 de *Juillet*, ce qui fit que nous eûmes achevé en très-peu de tems.

XXVI. XXVII. XXVIII. XXIX. *Signaux de* Pugin, Pillachiquir, Alparupaſca, & Chinan: *ces deux derniers étant les termes Nord & Sud de la baze de* Talqui.

Les ſtations de *Pugin*, *Pillachiquir*, *Aparupaſca*, & *Chinan* ne nous arrêterent guere. D'ailleurs comme elles étoient près de la baze de *Talqui*, nous nous logeâmes dans des Métairies ou *Haciendas*, d'où nous allions journellement meſurer les angles. Il faut en excepter ſeulement la ſta-

tion de *Pillachiquir*, qui étant plus éloignée des *Haciendas* que les autres, ne nous permettoit pas d'user de cette commodité; mais nous fûmes assez heureux pour y terminer les observations le même jour que nous y fûmes pour les faire.

XXX. XXXI. Guana Cauri & *la Tour de la principale Eglise de* Cuenca.

Ayant terminé cette suite de triangles, aux deux derniers près des extrémités de la seconde baze, il falut en former d'autres pour servir d'Observatoire, où après avoir achevé la mesure Géometrique, on pût commencer l'Astronomique. Les triangles qui me tomberent en partage étoient formés par un signal sur le Mont de *Guanacauri*, & par la Tour de la grande Eglise de *Cuenca*, où se firent les observations convenables, au même tems qu'on faisoit les Observations Astronomiques.

A la partie Septentrionale de la Méridienne on forma de nouveaux triangles, comme il a été dit dans le Chapitre précédent, ce qui occasionna de nouvelles stations sur les Montagnes où furent placés les signaux qui formoient ces nouveaux triangles. On suivit le même ordre qui avoit été réglé & suivi pendant qu'on traçoit la Méridienne, savoir que chaque membre de la Compagnie observeroit deux angles dans tous les triangles; & ceux qui m'échurent en partage furent les suivans.

XXXII. XXXIII. XXXIV. XXXV. *Signaux de* Guapulo, *de* Campanario, *de* Cosin & *de* Mira.

Les Observations qui devoient se faire à ces quatre signaux, ne purent être terminées qu'après que nous eûmes vu la fin des affaires qui nous avoient appellés *Don Jorge Juan* & moi à *Lima* & au *Chily*, & que nous fûmes revenus à *Quito*. Nous ne fûmes point obligés de demeurer sur la premiere & la derniere de ces quatre stations, parce qu'étant fort proche de *Quito* & du Village de *Mira*, nous nous y rendions quand le tems étoit favorable; mais il n'en fut pas de-même à l'égard de celles de *Campanario* & de *Cosin*. Toutes les quatre furent abandonnées le 23 May 1744, jour auquel nous terminâmes, *Don Jorge Juan* & moi, les Observations Astronomiques que nous avions reprises le 14 *Février* de la même année, & par-là fut terminé tout ce qui concernoit la Méridienne.

Signaux & Stations de Mr. Godin & *de* Don Jorge Juan.

Les stations qui se firent après qu'on eut achevé de mesurer la baze de *Yaruqui* en 1736, & qui ensuite ne servirent point, comme il a déjà été dit, furent communes aux deux Compagnies; parce qu'on ne s'étoit pas encore avisé de la méthode qui fut suivie depuis, savoir que chacune observât deux angles dans tous les triangles pour faciliter & abréger le travail;

travail; desorte que *Don Jorge Juan* & Mr. *Godin* étoient sur les Montagnes d'*Illahalo* & de *Pambamarca* en même tems que Mrs. *Bouguer*, *de la Condamine*, & moi.

I. & II. *Signaux aux extrémités de la Baze d'*Yaruqui.

Pour faire les observations convenables à ces deux signaux, ces Messieurs partirent de *Quito* le 20 d'*Août* 1737, & les terminerent le 27 du même mois.

III. *Signal, Bruyere de* Pambamarca.

Après qu'ils eurent fait aux extrémités de la baze les observations nécessaires, ils passerent à la Bruyere de *Pambamarca*, où ils finirent leurs opérations le 1 *Septembre* 1737.

IV. *Signal, la Montagne de* Tanlagua.

Ayant terminé leurs opérations sur *Pambamarca*, ils descendirent au Village de *Quinche*, qui est le plus près sur le chemin de la Montagne de *Talangua*: mais les *Indiens* qui devoient les accompagner, bien instruits de ce qu'ils auroient à souffrir de l'intempérie de l'air sur cette Montagne, & déjà épouvantés de ce qu'ils avoient éprouvé sur *Pambamarca*, eurent la précaution de s'enfuir. Ceux du Village craignant que cette fuite ne fît tomber le sort sur eux, disparurent & se cacherent. Les mouvemens que l'Alcalde se donna pour découvrir le lieu de leur retraite, ni les soins du Curé pour les déterrer & les engager à revenir, ne servirent de rien. Après que ces Messieurs eurent passé deux jours dans ce Village sans que les déserteurs parussent, il falut que le Curé dispofât son Sacristain & quelques autres *Indiens* employés au service de l'Eglise, à les accompagner & à prendre soin des mules de charge jusqu'à *Tanlagua*, qui est une Métairie où ils arriverent le 5 de *Septembre* 1737, & le jour suivant ils commencerent à monter la Montagne, mais avec tant de difficulté qu'ils furent tout un jour à en surmonter l'âpreté. Les *Indiens* portoient sur leur dos la tente de campagne, les Instrumens & le bagage; ils ne purent ce jour-là monter jusqu'au haut, & furent obligés de s'arrêter à mi-chemin, & de passer la nuit sans couvert ni abri. Peu s'en falut qu'ils ne périssent de froid. En effet il survint une forte gelée, qui les maltraita si fort qu'ils ne pouvoient remuer ni bras ni jambes. Nos Messieurs ne purent point alors achever les observations, trouvant qu'il manquoit des signaux, qui avoient été renversés par la violence des vents, ou dérobés par les Pâtres *Indiens*. En attendant qu'on les remît sur pied, ils se rendirent à *Quito*, pour y mieux employer leur tems, & examiner les divisions des quarts-de-cercle. Tout cela fut long, & les occupa jusqu'au

mois de *Décembre* 1737, que les signaux ayant été rétablis, ils retournerent à *Tanlagua* le 20 de *Décembre*, & le 27 les observations furent terminées.

V. *Signal sur la Colline de* Guapulo.

Guapulo n'est pas fort haut, & cette Colline est tout près de *Quito*, desorte que ces Messieurs n'avoient que faire d'y coucher: tous les matins ils sortoient de la Ville & se rendoient à la tente de campagne, où étoient tous les Instrumens qui servoient aux observations; & quoiqu'ils travaillassent avec beaucoup de diligence & d'assiduïté, les observations ne purent être finies que le 24 de *Janvier* 1738.

VI. *Signal dans la Cordillere & Bruyere de* Guamani.

Le signal de *Guamani* se trouvant placé de maniere qu'on ne découvroit point celui du *Corazon*, il falut remédier à cet inconvénient, ce qui occasionna deux voyages; le premier le 28 de *Janvier*, le second le 7 de *Février*, & ce dernier fut si heureux que le lendemain 8 du même mois tout y fut achevé.

VII. *Signal sur le* Corazon.

Il y eut aussi deux voyages sur cette Montagne, l'un le 11 de *Février*, l'autre le 12 de *Mars* 1738.

VIII. *Signal, de* Limpie-Pongo *sur la Bruyere de* Cotopacsi.

Le 16 de *Mars* ces Messieurs monterent à la Bruyere de *Cotopacsi*; ils y resterent jusqu'au 31, qu'ayant reconnu qu'on ne pouvoit pas découvrir de-là le signal de *Guamani*, il falut en aller poser un entre deux, ce qui ne fut achevé que le 9 d'*Août* 1737, jour auquel on revint au signal de *Limpie-Pongo*, où l'on resta jusqu'au 13. Ce fut dans ce second voyage, que *Don Jorge Juan* montant la Montagne sur sa mule, tomba avec sa monture dans un creux de quatre à cinq toises de profondeur, sans se faire aucun mal.

Outre le signal qu'il falut mettre entre ceux de *Guamani* & de *Limpie-Pongo*, on fut encore obligé d'observer les angles de quelques stations déjà terminées. Pendant que les observations de *Limpie-Pongo* furent suspendues, ils firent des observations sur la vitesse du Son, pour remplir cet intervalle de tems.

IX. *Signal, Bruyere de* Chinchulagua.

Le signal de *Chinchulagua* étoit situé sur la Bruyere de ce nom. Les observations y furent achevées le 8 *Août* 1738. Mais s'étant élevé quelque doute touchant l'un des angles observés, il falut réitérer cette station après qu'on eut terminé celle de *Limpie-Pongo*, pour s'en assurer.

X. *Si-*

X. *Signal, sur la Montagne de* Papa-Urco.

Après qu'ils eurent vérifié l'obſervation de *Chinchulagua*, ils paſſerent au ſignal de *Papa-Urco*, où ils finirent les obſervations le 16 du même mois; & de-là ils retournerent à *Quito* pour quelques affaires concernant Meſſieurs les Académiciens *François*.

XI. *Signal, ſur la Colline de* Milin.

Les affaires qui avoient appellé Mr. *Godin* à *Quito*, furent terminées dans le courant de ce mois, & le 1. *Septembre* 1738 tous ces Meſſieurs retournerent au ſignal de *Milin*, où ils furent occupés juſqu'au 7.

XII. *Signal, ſur la Bruyere de* Chulapu.

De *Milin* ils paſſerent à *Chulapu*, où ils reſterent juſqu'au 18 *Septembre*. Juſqu'à ce ſignal excluſivement chacune des deux Compagnies obſerva les trois angles de tous ſes triangles, tant parce qu'ils différoient entre eux, que parce que cette attention vérifioit les erreurs des diviſions des quarts-de-cercle, trouvées par les autres méthodes dont on s'étoit ſervi pour les connoître. Mais depuis ce ſignal en avant chaque Compagnie ſe contenta d'obſerver deux angles des mêmes triangles & en commun, comme on en étoit convenu.

XIII. *Signal, de* Jivicatſu.

Le ſignal de *Jivicatſu* ſitué ſur la Colline de ce nom n'occupa ces Meſſieurs que depuis le 18 juſqu'au 26 de *Septembre*. Cette ſtation fut des moins incommodes; la Colline étoit peu élevée, & l'air n'y étoit point froid; les environs en ſont agréables, & ils étoient à portée du Village de *Pillaro*, d'où ils pouvoient tirer toutes les proviſions dont ils avoient beſoin.

XIV. *&* XV. *Signaux, ſur les Bruyeres de* Mulmul *& de* Guayama.

Je joins ces deux Montagnes enſemble, parce que leurs croupes ſont unies par de petites Collines où l'on trouve une vacherie, qui ſert de retraite aux Bouviers *Indiens* qui ménent paître leurs bœufs & vaches ſur les panchans de ces Montagnes. Mr. *Godin* & *Don Jorge Juan* ſe logerent dans cette vacherie, d'où ils avoient coutume de ſe rendre le matin ſur l'une & l'autre Montagne, pour y faire leurs obſervations quand le tems étoit favorable. Mais comme la diſtance entre ces deux Montagnes étoit ſi courte, & qu'il faloit vérifier les diſtances ſuivantes qu'on auroit à conclure par celle-ci, par celle de trois autres triangles auxiliaires, il fallut indiſpenſablement déterminer les endroits où l'on devoit former ces triangles, & s'arrêter dans ce lieu juſqu'à ce que ces diſtances étant établies, on pût achever toutes les obſervations, ce dont on ne vint à bout que le 20 d'*Octobre* 1738.

Après

Après cela ils passerent à *Riobamba*, dans la résolution de continuer leur travail sans intermission; mais ayant rencontré quelques difficultés par rapport à la meilleure maniere de disposer les triangles subséquens, & commençant tous tant que nous étions, tant *François* qu'*Espagnols*, à sentir quelque disette d'argent, on trouva à propos de profiter du tems qu'il faloit pour déterminer les lieux où l'on placeroit les signaux, pour renouveller nos finances; & pour cette fin Mr. *Godin* & *Don Jorge Juan* se mirent en route pour *Quito* le 7 *Novembre* 1738, d'où ils ne purent être de retour que le 2 de *Février* 1739, parce que le premier y fut attaqué de la fiévre, qui ne lui permit pas de se remettre plutôt en chemin.

XVI. & XVII. *Signaux*, *d'*Amula, & *de* Sisa-Pongo.

Les observations qui devoient se faire au signal d'*Amula* furent terminées avant le voyage dont nous venons de parler, & depuis le 2 de *Février* 1739 que ces Messieurs revinrent à *Riobamba* jusqu'au 19, on acheva celles de *Sisa-Pongo*.

XVIII. *Signal*, *de la Montagne de* Sesgum.

On ne demeura sur cette Montagne que depuis le 20 jusqu'au 23 de *Février*, parce que le signal étoit placé sur le panchant d'une hauteur d'où l'on profitoit des momens que les autres Bruyeres étoient débarassées des nuages dont elles sont ordinairement environnées.

XIX. *Signal*, *Bruyere de* Senegualap.

La station fut plus longue à ce signal, & dura depuis le 23 de *Février* jusqu'au 13 de *Mars* 1739, quoique cette Bruyere ne fût pas des plus incommodes de la Méridienne.

XX. *Signal*, *Bruyere de* Chusay.

De *Senegualap* ils passerent à la Bruyere de *Chusai*, où cette Compagnie ne souffrit pas moins que la nôtre. Ils y resterent depuis le 14 de *Mars* jusqu'au 23 d'*Avril* 1739.

Cette station n'étoit point du ressort de ma Compagnie; car en suivant l'ordre alternatif établi entre les deux Compagnies, nous devions aller au signal de *Senegualap*; mais après que nous eûmes achevé les observations à *Lalauguso*, voyant que Mr. *Godin* & *Don Jorge Juan* s'arrêtoient trop longtems à *Quito*, nous subdivisâmes notre Compagnie en deux, pour continuer à mesurer en attendant le retour de ces Messieurs. Par cet arrangement Mr. *Bouguer* passa au signal de *Senegualap*, & Mr. *de la Condamine* & moi nous allâmes à celui de *Chusay*, où Mr. *Godin* & *Don Jorge Juan* nous ayant joints, notre Compagnie se réunit, & nous continuâmes notre ouvrage selon l'ordre que chaque Compagnie devoit observer.

XXI. *Si-*

XXI. *Signal*, *Bruyere de* Sinaſaguan.

Cette ſtation étoit une de celles où les deux Compagnies devoient obſerver en commun. Elles s'y rencontrerent toutes les deux dans le même tems. Celle de *Don Jorge Juan* y reſta depuis le 28 d'*Avril* juſqu'au 9 de *May* 1739, & toutes les deux eurent part au travail & aux peines qui ne furent pas petites, l'air de cette Montagne étant très-froid & très-rude.

XXII. *Signal*, *Bruyere de* Quinoa-Loma.

La Montagne de *Quinoa-Loma* fut une des plus fâcheuſes que l'on rencontra en traçant la Méridienne. On y demeura depuis le 9 de *May* juſqu'au 31, qu'on mit fin à la meſure des angles correſpondans à ce ſignal.

De *Quinoa-Loma* ces Meſſieurs ſe rendirent au Village de *Los Azogues*, où ils laiſſerent Inſtrumens & bagages, pour aller à *Cuenca* reconnoître les Plaines de *Talqui* & de *Los Bannos*, pour en choiſir une qui ſervît de baze; & s'étant déterminés pour cette derniere, ils convinrent avec nous de la maniere dont il falloit diſpoſer les ſignaux; après quoi ils retournerent à *Los Azogues*.

XXIII. *Signal*, *Bruyere d'*Yaſuay.

Le 15 de *Juin* la Compagnie de *Don Jorge Juan* paſſa au ſignal de la Bruyere d'*Yaſuay*, & y reſta juſqu'au 11 de *Juillet*, qu'elle retourna à *Cuenca*, où elle s'occupa à meſurer la baze de *Los Bannos*, & à commencer les Obſervations Aſtronomiques, qui durerent juſqu'au 10 de *Décembre* de la même année qu'elle retourna à *Quito*, pour y fabriquer un nouvel Inſtrument plus propre à faire ces obſervations avec plus de juſteſſe.

XXIV. XXV. XXVI. & XXVII. *Signaux*, Namurelte, Guanacauri, Los Bannos, & *la Tour de la Grande Egliſe de* Cuenca.

Pendant que ces Meſſieurs faiſoient les Obſervations Aſtronomiques à *Cuenca*, ils acheverent celles qui appartenoient à la meſure Géométrique, aux quatre ſignaux ci-deſſus. Les trois premiers ſervirent à joindre la baze (laquelle s'étendoit depuis *Guanacauri* juſqu'à *Los Bannos*) avec la ſuite des triangles, & le dernier ſervoit d'obſervatoire conjointement avec la dite baze. Et par-là finirent toutes les ſtations: car quoique l'année ſuivante on fût obligé de retourner à *Cuenca* pour y réitérer les Obſervations Aſtronomiques, il n'en eſt pas moins vrai que dès-lors toutes les opérations concernant la meſure Géométrique furent terminées de ce côté-là.

XXVIII. XXIX. XXX. XXXI. & XXXII. *Signaux ſur les Montagnes de* Guapulo, Pambamarca, Campanario, Cuicocha, & Mira.

En 1744, les affaires qui nous avoient appellés à *Lima*, *Don Jorge Juan* & moi, étant finies, nous revinmes dans la Province de *Quito* pour achever

achever les Obſervations Aſtronomiques, qui ayant été terminées à *Cuenca* avoient été ſuſpendues, comme il a déjà été remarqué. *Don George Juan* fit cinq ſtations de plus; parce qu'il fut obligé de réitérer celles de *Guapulo*, & de *Pambamarca*, afin de prolonger les triangles vers le Nord; & qu'il lui falut retourner ſur les Montagnes de *Campanario* & de *Cuicocha*. Il fut obligé de ſéjourner ſur ces deux dernieres & ſur *Pambamarca*, expoſé à l'intempérie de l'air, comme on l'avoit été la premiere fois. Il n'en fut pas de-même ſur celles de *Guapulo* & de *Mira*; & comme j'eus part à cette derniere ſtation & obſervation, & que nous les fîmes enſemble, je ne répéterai pas combien de tems nous y employâmes, l'ayant déjà marqué plus haut.

CHAPITRE IV.

Deſcription de la Ville de Quito. *Tribunaux qui y ſont établis.*

EN faiſant la deſcription des Villes où j'ai été, mon plan, comme on l'a pu voir juſqu'ici, n'eſt point de compiler des Remarques Hiſtoriques & Chronologiques, on ne doit pas s'attendre que je m'écarte de cette méthode à l'égard de *Quito*. Mon but eſt de faire connoître ces Contrées telles qu'elles ſont actuellement, ſoit à l'égard de leur fertilité, ſoit à l'égard des mœurs & coutumes de leurs habitans. Par-là ceux qui ne les connoiſſent que de nom, pourront éviter les erreurs nuiſibles où l'on tombe, quand on s'aviſe de juger des choſes dont on n'a pas de justes idées. Je ne parlerai du paſſé que très-ſuccinctement, & autant qu'il conviendra à mon ſujet. Je dirai donc préliminairement, que le Royaume de *Quito* fut ſoumis au joug des *Incas* par *Tupac-Inca-Yupanqui*, le XI. de ces Empereurs.

Garcilaſſo de la Vega, qu'il paroît que nous devons ſuivre à cet égard, ajoûte dans ſon *Hiſtoire des Incas* *, que la conquête de ce Pays fut faite par le Fils aîné de cet Empereur, nommé *Huayna-Capac*, qui commandoit l'Armée de ſon Pere, auquel il ſuccéda à l'Empire: que *Huayna-Capac* eut entre autres Fils naturels *Alta-Huallpa* né de la Fille du dernier Roi de *Quito*; que ce Fils étoit doué de beaucoup de bonnes qualités, qui le rendoient

* Intitulée en *Eſpagnol*, *Commentarios Reales de los Ingas del Peru*. On ſait que *Garcilaſſo* étoit lui-même de la famille des *Incas*. Not. du Trad.

doient aimable; & que son Pere ayant une grande tendresse pour lui, engagea *Huascar* son Fils aîné & légitime à lui céder le Royaume de *Quito* à titre de Fief de l'Empire: c'étoit une Loi de l'Empire, que les Provinces conquises y demeurassent toujours unies; par conséquent il ne pouvoit pas en disposer autrement. Qu'*Alta-Huallpa* étant ainsi devenu Roi de *Quito* se révolta contre son Frere, après la mort d'*Huayna-Capac*; qu'il s'empara de l'Empire, qu'il mit aux fers, & fit mourir *Huascar*; mais que Dieu suscita *Don Francisco Pizarro* pour faire souffrir la même peine à ce Prince ingrat & cruel; que *Pizarro* chargea de la conquête de *Quito Sebastien de Belalcazar*, lequel ayant défait les *Indiens* en diverses rencontres, s'empara du Royaume, & en rebâtit la Capitale qui avoit été ruinée, y établissant les *Espagnols* en 1534, & voulant qu'elle portât desormais le nom de *San Francisco de Quito*, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Cette Ville est par les 00 deg. 13 min. 33 sec. de Latitude Australe, & 298 deg. 15 min. 45 sec. de Longitude comptée du Méridien de *Ténériffe*, selon nos propres observations. Elle est située dans l'intérieur des Terres de l'*Amérique* méridionale, & sur le côté oriental de la partie occidentale de la *Cordillera de los Andes*, à peu près à 35 lieues des côtes de la Mer du Sud.

Elle est épaulée au Nord par la Montagne de *Pichincha*, célébre dans le Pays par sa hauteur, & par les richesses qu'on prétend qu'elle renferme depuis le tems des Idolâtres, sans qu'on en ait d'autre assurance qu'une tradition vague. La Ville est située sur le panchant de cette haute Montagne, environnée de Collines, & posée sur d'autres Collines formées par les Crevasses, ou *Guaycos*, pour me servir du nom qu'on leur donne dans le Pays, qui font les Vallons de *Pichincha*. Ces Crevasses, ou *Guaycos*, la traversent d'un bout à l'autre; & quelques-unes sont si profondes qu'il a falu bâtir des voûtes par-dessus pour égaliser un peu le terrain, desorte qu'une partie de la Ville a ses fondemens sur des arcades: de-là vient que plusieurs de ses rues sont très-irréguliéres, & qu'étant mêlées de Collines & de Crevasses, il faut, en les traversant dans leur longueur, tantôt monter, tantôt descendre. Cette Ville est de la grandeur de celles du second ordre en *Europe*, & paroîtroit beaucoup plus étendue qu'elle ne paroît, si elle étoit sur un terrain moins inégal & moins crevassé.

Elle a dans son voisinage deux Plaines spacieuses, l'une au Sud, appellée *Turu-Bamba*, qui a bien trois lieues d'étendue, l'autre au Nord, nommée *Inna-Quito*, laquelle s'étend à deux lieues. Toutes les deux sont remplies de Maisons de campagne & de Terres cultivées qui ornent beau-

coup les environs de la Ville: ajoûtez à cela que la verdure continuelle des herbes, l'émail des fleurs dont les Champs de ces Plaines, & les Collines d'alentour sont toujours couvertes, forment un Printems éternel. On nourrit dans ces Champs & sur ces Collines de nombreux Troupeaux de gros & de menu Bétail, qui ne peuvent consumer l'herbe que produit ce fertile terroir.

Ces deux Plaines se retrécissent à-mesure qu'elles approchent de la Ville, & en se joignant elles forment une gorge dans l'endroit où les Côteaux & les Collines semblent vouloir se joindre, & c'est-là que la Ville est placée. On auroit peut-être dû la bâtir dans l'une des deux Plaines en question, elle auroit été plus belle & plus commode; mais il paroît que ses premiers Fondateurs ont moins cherché l'agrément & la commodité qu'à conserver la mémoire de leur conquête, en bâtissant sur le même terrein de l'ancienne Ville des *Indiens*, qui choisissoient ces sortes d'endroits pour bâtir, & pour ainsi dire sur ses ruines. Ils ne croyoient pas sans-doute qu'elle dût devenir si considérable, c'est pourquoi ils se contenterent de substituer des édifices solides aux maisons fragiles qui y étoient auparavant, & insensiblement ces édifices s'accrurent. *Quito* étoit autrefois beaucoup plus opulente qu'aujourd'hui. Le nombre des habitans, particuliérement des *Indiens*, y est fort diminué, comme il paroît par les ruines, qu'on voit encore de rues entieres.

Vers le Sud, dans la partie de la Ville située dans cette gorge que forme la Plaine de *Turu-bamba*, est une Colline, qu'ils nomment *el Panecillo*, à-cause de sa figure, qui ressemble à un Pain de sucre. Cette Colline n'a pas plus de cent toises de haut: entre elle & les Collines qui couvrent la Ville à l'Orient est un chemin fort étroit. Au Sud & à l'Ouëst le *Panecillo* fournit d'abondantes sources d'eaux délicieuses, & de *Pichincha* il se précipite divers ruisseaux par les *Guaycos*, d'où par le moyen des conduits & tuyaux souterrains l'eau est distribuée dans toute la Ville: & de ce qui en reste, ainsi que de celle des sources, se forme une Riviere qui coule au Sud de la Ville, & à laquelle ils donnent le nom de *Machangara*. On la passe sur un pont de pierre.

La Montagne de *Pichincha* est un Volcan qui vomissoit du tems des *Indiens* Gentils, ce qu'il a aussi fait quelquefois depuis la conquête. La bouche de ce Volcan est dans une Roche à peu près aussi haute que celle où nous fîmes notre station, & ces deux Roches sont très-proche l'une de l'autre; le caillou ou roc de cette crête est tout calciné, & ressemble au tuf. Le Volcan ne vomit point de feu, & n'exhale aucune fumée;

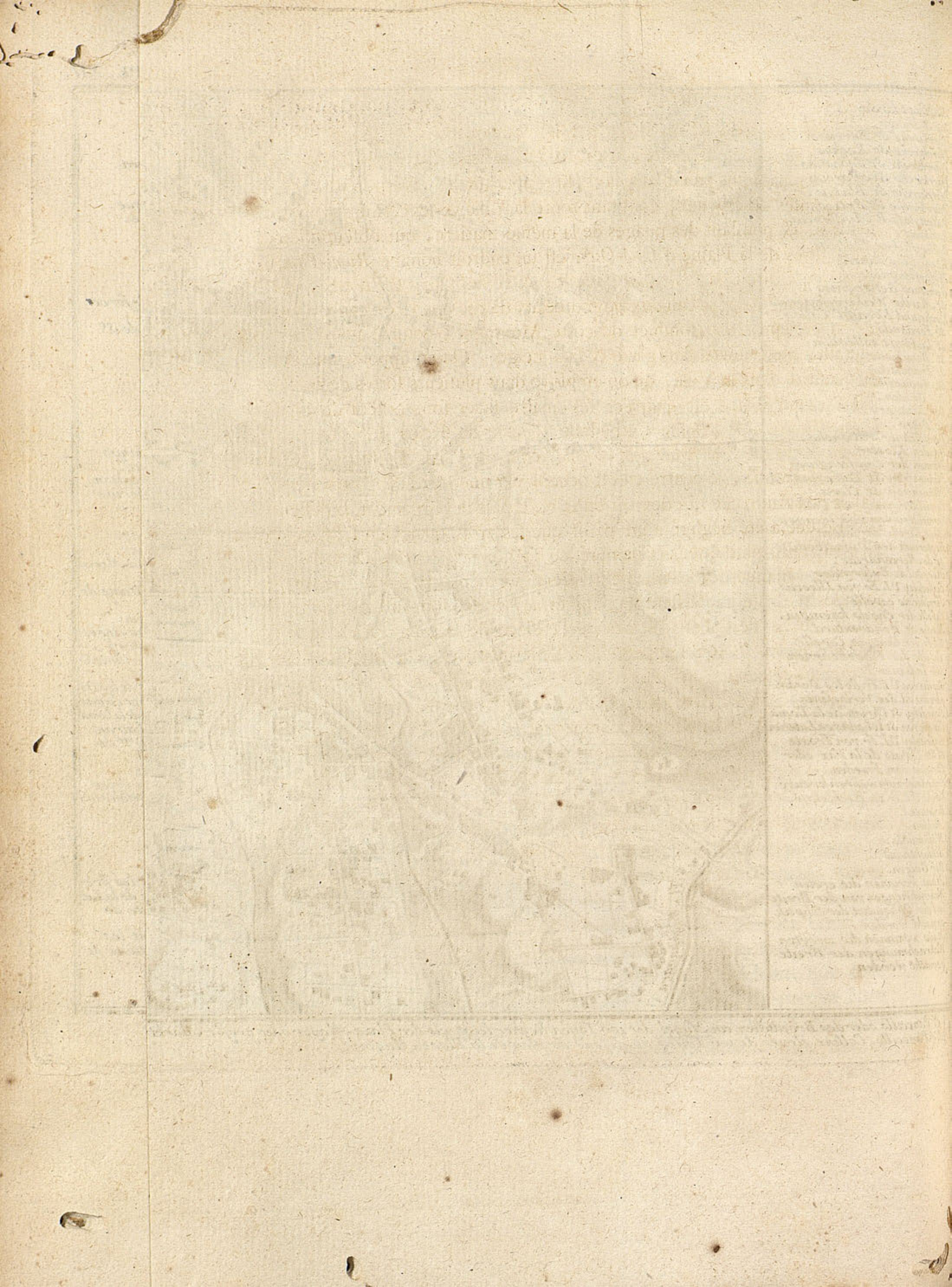
mais



† } El Panecillo oder das Broedtchen, ein Hügel, der 106 Toisen hoeher liegt, als der Plaza Mayor oder große Markt.
Le Panecillo, Colline élevée de 106 Toises au dessus du plan de la Place Mayor.

Ⅲ

} See, die zuweilen auszutrocknen pflegt.
Lagune qui est quelquefois à Sec.



mais il eſt des tems où il effraye par les ronflemens affreux que le vent fait dans ſes concavités intérieures, & qui reſſemblent au bruit du tonnerre: les habitans tremblent alors, ſe rappellant les ravages que ce Volcan a cauſés en crevant, couvrant toute la Ville & les Champs voiſins de cendres, & pouſſant des nuages de la même matiere, qui obſcurciſſoient l'air. Près de la Plaine d'*Inna-Quito* eſt un endroit nommé *Rumi-Pamba*, comme qui diroit la *Plaine des Cailloux*; & ce nom lui a été donné, parce qu'il eſt ſemé de gros cailloux ou morceaux de roc que le Volcan y a pouſſés en crevant. Le ſommet de cette Montagne, comme nous l'avons déjà dit, n'eſt jamais ſans glace & ſans neige. On en apporte une grande quantité dans la Ville, qu'on employe dans pluſieurs ſortes de Boiſſon.

La grand' Place eſt quarrée: ſes quatre faces ſont ornées de grands Edifices; l'une de l'Egliſe Cathédrale; l'autre du Palais de l'Audience; l'autre de l'Hôtel de Ville; & la quatriéme du Palais Epiſcopal. Cette Place eſt grande, le centre en eſt occupé par une fort belle Fontaine. Le Palais de l'Audience qui devroit en faire le plus bel ornement, la défigure. Cet Edifice a été négligé à un point que les trois quarts en ſont ruinés. Il n'en reſte plus que la Chambre de l'Audience, celle de l'*Acuerdo*, celle des Finances, & les murs extérieurs qui menacent ruine. Les quatre grandes rues qui aboutiſſent aux angles de la Place ſont droites, larges & belles: mais dès-qu'on s'écarte de la Place de la longueur de trois ou quatre *Quadras* *, on s'apperçoit de leur inégalité; car des-lors il faut monter & deſcendre. C'eſt ce défaut qui eſt cauſe qu'il n'y a dans toute la Ville ni caroſſe, ni autre eſpéce de voiture. Au-lieu de cela les Perſonnes de diſtinction ſe font accompagner d'un domeſtique qui porte un grand paraſol, & les Dames ſe font porter en chaiſe. Aux quatre rues près dont nous venons de parler, toutes les autres ſont tortes, ſans ſymétrie & ſans ordre. Quelques-unes ſont traverſées de crevaſſes, & les maiſons qui ſont à côté, ſuivent les tours & courbures de ces crevaſſes. Les principales rues ſont pavées; mais dans pluſieurs quartiers elles ne le ſont pas, & on n'y peut marcher, tant elles ſont inondées par les fréquentes pluyes.

Outre la Place principale, il y en a encore deux fort ſpacieuſes, & pluſieurs petites près des Couvens d'Hommes & de Femmes. Les Bâtimens, par

* Ils appellent *Quadra* dans ce Pays-là l'eſpace entre un coin d'une rue, & l'autre. Ordinairement la *Quadra* eſt évaluée à cent aunes; mais il y en a qui ſont davantage, & d'autres moins.

par l'architecture de leurs frontispices & de leurs portails, ornent beaucoup ces Places; & particuliérement le Couvent des Religieux de *St. François*, qui est tout de pierre de taille. Par les belles proportions, la beauté de tout l'ouvrage & l'invention, il pourroit figurer entre les beaux Edifices de l'*Europe*, & doit être d'autant plus estimé dans ce Pays-là qu'il a couté des sommes immenses.

Les principales maisons sont grandes, quelques-unes ont les appartemens fort dégagés & bien distribués. Elles ont toutes un étage, outre le rez-de-chaussée. En-dehors elles sont ornées de balcons; mais les portes & les fenêtres, surtout en-dedans, sont petites & étroites, dans le goût des *Indiens*, qui aiment à bâtir dans les coulées, & à faire de petites portes & fenêtres à leurs habitations, se persuadant que cela les met davantage à l'abri du vent. Je ne prétens pas nier que cela ne puisse être, mais il est probable que les *Espagnols* n'ont bâti ainsi que par imitation.

Les matériaux ordinaires qu'ils employent dans la bâtisse, sont les briques crues & la boue, mais la terre en est de si bonne qualité que ces matériaux résistent autant que de plus solides, pourvu cependant qu'ils ne restent pas exposés à la pluye. Les *Indiens*, avant la conquête, se servoient de cette terre pour bâtir leurs maisons, & toute sorte de murailles; on en voit encore des restes tant aux environs de la Ville qu'en divers autres endroits de la Province, sans que le tems puisse achever de les détruire: preuve évidente de la solidité des Edifices où l'on employe cette terre.

La Ville est divisée en sept Paroisses, qui sont *el Sagrario*, *San Sebastian*, *San Blas*, *Santa Barbara*, *San Roque*, *San Marcos*, & *Santa Prisca*. A l'exception de la Cathédrale & du *Sagrario*, qui sont richement pourvues d'argenterie, d'étoffes précieuses, & d'ornemens d'un très-grand prix, les autres Paroisses sont pauvres à cet égard, & n'ont que ce qu'il faut absolument pour le culte: plusieurs même ne sont point pavées en-dedans, & le reste y répond. La Chapelle du *Sagrario* est grande, & bâtie toute de pierre d'une bonne architecture, aussi belle en-dehors que bien distribuée en-dedans.

Les Couvens de *Quito* sont ceux de *St. Augustin*, de *St. Dominique*, de *St. François*, & de la *Merci*, outre un de *Recollets*, un autre de *Dominicains*, & un autre de la *Merci*. A ces trois derniers près tous ces Couvens sont Chefs de Province. Un grand Collége de *Jésuites*, deux Colléges pour les études des Séculiers, l'un sous le nom de *St. Louis*, où les *Jésuites* régentent, & l'autre de *San Fernando*, sous la conduite des P. P. *Dominicains*. Le Roi a fondé dans le premier douze Bénéfices destinés pour

pour les fils des Auditeurs & autres Officiers Royaux. Ce Collége est une Université, & a *St. Gregoire* pour Patron. Le Collége de *San Fernando* est de fondation Royale, & a *St. Thomas* pour Patron. Sa Majesté paye les honoraires des Régens ou Lecteurs, dont quelques-uns sont gradués, comme ceux qui enseignent le Droit Civil, le Droit Canonique, & la Médecine; mais cette derniere Chaire est toujours vacante, parce qu'il n'y a personne qui enseigne cette Science, quoiqu'on dispense du concours. Le Couvent de *St. François*, ou des *Cordeliers*, a une *Casa de Estudios* ou Collége, sous le nom de *St. Bonaventure*, pour les Religieux de l'Ordre: & quoique ce Collége fasse partie du Couvent, il a néanmoins ses Supérieurs à part.

Les Couvens de Filles sont ceux de *la Conception*, de *Ste. Claire*, de *Ste. Catherine*, & deux de *Carmélites déchaussées*: l'un de ceux-ci a eu sa premiere fondation au Bourg de *Latacunga*; mais ayant été renversé par un tremblement de terre avec le reste du Bourg, les Religieuses se transporterent à *Quito* & y sont restées depuis, quoique leur Couvent non plus que l'Eglise ne fût pas encore achevé lorsque nous partîmes de cette Ville.

Le Collége des *Jésuites*, aussi-bien que tous les Couvens d'Hommes, sont grands, bien bâtis, & extraordinairement riches; les Eglises richement ornées, grandes & fort décentes. Aux Fêtes solemnelles on y voit briller, comme à la Cathédrale, quantité d'argenterie, qui sert en même tems à relever la majesté du Culte Divin & à la magnificence de ces Temples; les riches tapisseries & les ornemens somptueux contribuent également à ce double effet. Les Couvens de Filles, sans être si richement ornés, ne laissent pas d'avoir de la magnificence. Il n'en est pas de-même des Paroisses, la pauvreté s'y remarque par-tout; mais c'est en quelque maniere par la négligence de ceux à qui la charge en est commise.

L'Hôpital de *Quito* est distribué en Sales; les unes pour les Hommes, les autres pour les Femmes. Quoiqu'il ne soit pas extrémement renté, il a néanmoins de quoi subvenir aux dépenses nécessaires. Cet Hôpital est dirigé par les Peres Hospitaliers de *Notre Dame de Bethléhem.* Autrefois des particuliers en avoient l'administration; mais la dissipation des deniers causée par leur négligence ou par leur avarice, a été cause qu'on y a établi ces Religieux, qui depuis qu'ils y sont, ont fait bâtir tout leur Couvent, une Infirmerie, & une Eglise, qui quoique petite ne laisse pas d'être fort ornée & fort belle.

La Congregation des Religieux Hospitaliers de *Bethléhem* a été fondée dans la Province de *Guatemala* par Frere *Pierre de St. Joseph Betancour*, né

au Village de *Chasna* ou *Villa fuerte* dans l'Ile de *Ténériffe* en 1626. Il étoit fils d'*Amador Gonzalès de Betancour* & d'*Anne Garcie*. Après sa mort, la Congregation qu'il avoit instituée, fut approuvée par le Pape *Clément X.* dans ses Bulles du 2 *May* 1672, & plus formellement par celles du 3 *Novembre* 1674. Elle fut depuis érigée en Communauté réguliere par une Bulle d'*Innocent XI.* datée du 26 *Mars* 1687, & depuis ce tems elle s'est accrue & étendue dans ces Contrées, comme un Ordre Religieux. De la Province de *Guatemala* ce nouvel Ordre s'étoit déjà étendu au *Mexique*, ensuite à *Lima* en 1671, où on lui confia l'Hôpital *del Carmen*. Dans la Ville de *St. Michel de Piura* il prit possession de l'Hôpital de *Santa Ana*, le 20 d'*Octobre* 1678, & à *Truxillo* de celui de *San Sebastian* au mois de *Juillet* 1680. Enfin diverses autres Villes & Bourgs ont appellé ces Religieux pour avoir soin de leurs Hôpitaux, & depuis peu d'années la Ville de *Quito* a suivi cet exemple.

Ces Moines sont déchaussés. Leurs habits sont de bure, d'un brun obscur, & peu différens pour la forme de ceux des Capucins, auxquels ces Religieux ressemblent encore par la barbe. Sur un des côtés du manteau ils portent l'image de *Notre Dame de Bethléem*. Tous les six ans ils assemblent leur Chapitre alternativement au *Mexique* & à *Lima*, pour élire leur Général. Qui voudra en savoir davantage sur ce sujet, n'a qu'à lire l'Ouvrage de *Fr. Joseph Garcia de la Conception*, intitulé *Historia Bethlemitica*, imprimé à *Seville* en 1723, ou celui du Docteur *Medrano*, qui a pour titre *Vida del Padre de Betancour*.

L'Audience Royale est le premier Tribunal de *Quito*. Elle y fut établie en 1563. Elle est composée d'un Président, qui est en même tems Gouverneur de toute la Province; de quatre Auditeurs, qui sont en même tems *Alcaldes de Cour*, & Juges Civils & Criminels; & d'un *Fiscal du Roi*, ainsi nommé parce qu'outre qu'il connoît des affaires qui ressortissent à l'Audience, il concourt aussi dans tout ce qui est du ressort du Bureau des Finances du Roi, & des autres Droits du Souverain. Il y a un autre Fiscal avec titre de *Protecteur des Indiens*, préposé pour la défense de cette Nation, & qui plaide pour eux devant l'Audience. La Jurisdiction de celle-ci s'étend sur tout ce qui appartient à la Province. On ne peut appeller de ses jugemens qu'au Conseil Suprême des *Indes*, & seulement dans le cas de déni de Justice, ou d'injustice notoire.

Après l'Audience Royale vient la Chambre des Finances ou Caisse Royale, composée d'un Maître des Comptes, d'un Trésorier, & du Fiscal du Roi. Les deniers qui entrent dans ces Caisses, sont les Tributs des

des *Indiens* de ce Corrégiment & de ceux d'*Otobalo*, de la Ville de *St. Michel* d'*Ibarra*, de *Latacunga*, de *Chimbo*, de *Riobamba*, & des Impôts de ces mêmes Bailliages ; à quoi il faut ajoûter les Droits de Douane des Magazins de *Babahoyo*, *Yaguache*, & du *Caracol*. Les ſommes provenant de tous ces droits ſont envoyées en partie à *Carthagéne* & à *Santa Marta*, & en partie employées aux penſions du Préſident, des Auditeurs, du Fiſcal Royal, & du Protecteur des *Indiens*, des Corrégidors, des Curés, des Gouverneurs de *Mayuas*, & de *Quijos*; une troiſiéme portion eſt deſtinée aux payemens des Commanderies à ceux qui les poſſédent, & des *Cacicats* pour les Caciques des Villages.

Il y a un Tribunal de la *Croiſade*, compoſé d'un Commiſſaire, qui eſt ordinairement un *Chanoine*, ou quelque autre Eccléſiaſtique conſtitué en dignité du Chapitre de la Cathédrale; & d'un Tréſorier, par les mains de qui paſſent toutes les affaires appartenant à la *Croiſade*.

Outre cela il y a une Tréſorerie des *Biens des Morts*, établie anciennement dans toutes les *Indes* pour avoir ſoin des fonds délaiſſés par des perſonnes dont les héritiers étoient en *Eſpagne*, & empêcher que lesdits fonds ne fuſſent diſſipés ou aliénés au préjudice des intéreſſés: Inſtitution vraiment *Chrétienne*, ſi elle étoit obſervée de maniere que les fonds ne ſouffriſſent pas de grandes diminutions avant d'arriver à ceux à qui ils appartiennent.

Il ne faut pas oublier parmi les Tribunaux, le *Commiſſariat de l'Inquiſition*, compoſé d'un Commiſſaire, d'un *Alguazil Mayor*, & des *Familiers du Saint Office*, tous nommés par l'Inquiſition de *Lima*.

L'*Ayuntamiento*, ou Corps de Ville, conſiſte en un Corrégidor, en deux Alcaldes ordinaires qui ſont nommés annuellement, & en Régidors. Ceux-ci ont le droit d'élire les Alcaldes: cérémonie qui ne cauſe pas peu de rumeur dans cette Ville, attendu qu'elle eſt diviſée en deux factions, l'une compoſée des *Créoles*, l'autre des *Européens*, ou *Chapetons*. Ces deux Partis ſont ſi oppoſés l'un à l'autre, qu'ils ne peuvent vivre en bonne amitié. C'eſt le Corps de Ville qui nomme & élit encore l'*Alcalde Mayor* des *Indiens* de *Quito*, qui eſt toujours pris parmi les *Governadores* ou *Caciques* des Villages ſitués à 5 lieues autour de cette Ville. Le même Corps de Ville nomme d'autres Alcaldes inférieurs pour le maintien de la Police, & ces Alcaldes, ainſi que l'*Alcalde Mayor des Indiens*, ne ſont autre choſe que les *Alguazils* du Corrégidor & des Alcaldes ordinaires, quoique dans leur premiere inſtitution ils ayent eu plus d'autorité. Il y a d'autres Alcaldes *Indiens* nommés *Alcaldes de Harrieros*, ou *des Voituriers*, prépo-

ſés pour avoir ſoin de faire fournir des mules aux Voyageurs; & quoique les uns & les autres doivent être ſubordonnés à l'*Alcalde Mayor* des *Indiens*, on peut dire que ce n'eſt que dans le droit; car dans le fait il n'a pas la moindre autorité ſur eux.

Le Chapitre de la Cathédrale eſt composé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, d'un Tréſorier, d'un *Doctoral*, d'un Pénitencier, d'un *Magiſtral*, de trois Chanoines *de Préſentation*, de quatre appellés Prébendiers, & de deux Demi-Prébendiers. Leurs revenus ſont fixes; ceux de l'Evêque montent annuellement à 24000 écus. La dignité de Doyen en rapporte 2500. Les quatre dignités ſuivantes 2000 chacune. Les ſix Canonicats 1500, les Prébendes 600 écus, & les Demi-Prébendes 420. Le Siége Epiſcopal de *Quito* fut fondé en 1545. On célébre dans l'Egliſe Cathédrale avec une magnificence toute particuliere la Fête-Dieu, & celle de la Conception de la Sainte Vierge; tous les Tribunaux & toutes les Perſonnes de diſtinction de la Ville y aſſiſtent. Je ne crois pas devoir paſſer ſous ſilence quelques circonſtances de la premiere, & ſurtout la pompe avec laquelle on porte en proceſſion le Saint Sacrement, & les danſes des *Indiens* qui l'accompagnent. Les rues par où il doit paſſer ſont tendues de magnifiques tapiſſeries, ornées d'Arcs de triomphe, & d'Autels de diſtance en diſtance. On y voit briller les plus beaux ouvrages d'orfévrerie & les plus riches joyaux. La Proceſſion commence avec un cortége tel qu'on peut ſe l'imaginer, & achéve ſes ſtations avec non moins de magnificence que de ſolemnité.

A l'égard des Danſes des *Indiens*, il faut ſavoir que c'eſt la coutume dans les Paroiſſes de *Quito*, ainſi que dans toutes celles de la *Sierra*, ou Pays des Montagnes, que les Curés nomment, un mois avant la célébration de cette Fête, un certain nombre d'*Indiens* pour former ces danſes. Ceux-ci s'exercent à bien jouër leur rôle, & répétent les danſes, qu'ils conſervent encore depuis leur *Paganiſme*. Un *Indien* touche d'un tambourin & d'une flûte, & les autres font quelques pirouettes aſſez maladroitement, & voilà toute leur danſe, qui aſſurément n'a rien d'agréable à la vue. Ils s'affublent d'un pourpoint fait en maniere de tonnelet, avec une camiſole, & un jupon plus ou moins riche, ſelon les facultés de chacun: ſur leurs bas ils mettent des bottines ou brodequins piqués, & garnis d'un bon nombre de grelots fort gros: ils ſe couvrent la tête & le viſage d'un grand maſque fait de rubans de diverſes couleurs. Dans cet équipage ils ſe donnent eux-mêmes pour des Anges, quoiqu'ils n'en ayent guere la mine. Ils ſe joignent par bandes de huit ou dix, & paſſent les jours entiers

à

à courre les rues au bruit de leurs grelots, & s'arrêtant à chaque instant ils font leurs danses en grande confusion. Ce qu'il y a de plus singulier en tout cela, c'est que sans être payés, ni autre motif que leur propre goût, ils soutiennent cet exercice sans se lasser, depuis quinze jours avant la Fête jusqu'au-delà d'un mois après qu'elle est passée, ne se souciant ni de travailler, ni d'aucune autre chose, & continuant ainsi du matin jusqu'au soir ils ne s'ennuyent point, tandis que les Spectateurs paroissent excédés d'ennui de voir toujours les mêmes objets.

Ils paroissent dans le même équipage à toutes les autres Processions, de-même qu'aux Courses des Taureaux, tems solemnels pour eux, en ce qu'ils sont alors dispensés de travailler.

Les Magistrats & le Chapitre de la Cathédrale célébrent annuellement deux Fêtes à l'honneur de Notre Dame, dont on conserve deux images, l'une à *Guapulo*, & l'autre à *Quinche*, Villages de la jurisdiction du Corrégidor de *Quito*. Ces deux images sont apportées avec beaucoup de dévotion dans cette Ville, où l'on fait à cette occasion une grande fête & une neuvaine; le premier jour, l'Audience & tous les autres Tribunaux assistent à la cérémonie; après que tout est fini les images sont reportées dans leurs Eglises, dont l'une est à une lieue & l'autre à six de *Quito*. Ces démonstrations pieuses n'ont d'autre origine que les tremblemens de terre & les vomissemens du Volcan de *Pichincha*, lesquels exciterent la dévotion des habitans de *Quito*, qui implorerent à cette occasion l'intercession de la Très-Sainte Vierge, & par-là furent exemts du malheur qu'éprouverent les Bourgs de *Latacunga*, de *Hambato*, & une grande partie de *Riobamba*, lesquels furent entiérement détruits, tandis qu'à *Quito* il n'est arrivé aucun accident fâcheux, quoique ces tremblemens s'y soient fait sentir aussi forts & aussi fréquens que dans ces autres endroits.

CHAPITRE V.

Des Habitans de Quito, *de leurs différentes Classes, de leurs Mœurs, & de leurs Richesses.*

La Ville de *Quito* est fort peuplée: on compte des Familles fort distinguées parmi ses habitans, quoique le nombre de ces familles ne soit pas grand eu égard à l'étendue de la Ville, où le nombre des pauvres & des gens de la moyenne classe est à proportion beaucoup plus grand. Ces familles

milles doivent leur origine ou aux premiers Conquérans, ou à des Présidens, ou à des Auditeurs, ou à des Personnes considérables venues d'*Espagne* en diverses occasions. Ces Maisons se sont conservées dans leur lustre, en s'alliant entre elles sans se mêler avec des gens du commun.

Les habitans de basse condition, ou petit-peuple, peuvent être distingués en quatre classes, savoir les *Espagnols* ou Blancs, les Métifs, les *Indiens* ou Naturels du Pays, & les Négres & leurs descendans, lesquels ne sont pas en fort grand nombre en comparaison de quelques autres Villes des *Indes*; car il n'est pas aisé d'amener des Négres jusqu'à *Quito*, & d'ailleurs ce sont les *Indiens* qui cultivent les Terres en ce Pays-là.

Par le nom d'*Espagnol* on n'entend pas ici un *Chapeton* ou *Européen*, mais proprement un homme né de Parens *Espagnols* sans nul mêlange d'autre sang. Plusieurs Métifs paroissent plus *Espagnols* que ces *Espagnols*-là; car ils ont la peau blanche & les cheveux blonds; c'est pourquoi aussi ils sont considérés comme *Espagnols*, quoiqu'ils ne le soient pas réellement.

Après avoir ainsi déterminé les familles qui jouissent du privilége de la couleur blanche, on pourra les regarder comme faisant la sixiéme partie des habitans de *Quito*.

On appelle *Métifs* ou *Métices*, ceux qui sont issus d'*Espagnols* & d'*Indiens*: il faut les considérer selon les mêmes degrés déja expliqués à l'article de *Carthagéne* à l'égard des Noirs & des Blancs; avec cette difference, que les degrés des Métifs à *Quito* ne montent pas si haut, étant réputés Blancs & *Espagnols* dès la seconde ou troisiéme génération. La couleur des Métifs est obscure, un peu rougeâtre, mais pas tant que celle des Mulâtres clairs *; c'est-là le premier degré, ou la procréation d'un *Espagnol* & d'une *Indienne*: quelques-uns néanmoins sont aussi hâlés que les *Indiens* mêmes, & ne différent d'avec eux que par la barbe qui leur vient: au-contraire il y en a qui tirent sur le blanc, & qui pourroient être regardés comme Blancs, s'il ne leur restoit certaines marques de leur origine, qui les décélent, quand on y prend garde. Ces marques, sont un front si étroit que leur cheveux paroissent toucher à leurs sourcis, & occupent les deux temples, se terminant au-dessous de l'oreille: ces mêmes cheveux sont d'ailleurs rudes, gros, droits comme du crin, & fort noirs. Ils ont le nez petit & mince avec une petite éminence à l'os, d'où il se termine en pointe, & se recourbe vers la lévre supérieure. Ces signes, aussi-bien que quelques taches noires qu'ils ont sur le corps, décélent

* Il faut observer, pour bien entendre ceci, que la peau des *Indiens* est rougeâtre, & d'une couleur assez semblable à celle du cuivre. Not. du Trad.

lent ce que la couleur du tein ſemble cacher. Au-reſte les Métifs ſont à peu près le tiers des habitans de cette Ville.

L'autre tiers eſt compoſé d'*Indiens*, le reſte qui fait comme un ſixiéme, eſt compoſé d'un mêlange de diverſes races. Toutes ces claſſes priſes enſemble font, ſelon les calculs les plus avérés & conformes aux Régîtres des Paroiſſes, le nombre de 50 à 60000 âmes que cette Ville contient.

On conçoit que parmi ces quatre eſpéces de gens, les *Eſpagnols* ſont les plus conſidérés: mais il faut tout dire, ils ſont auſſi les plus pauvres & les plus miſérables; car ils aiment mieux être gueux que de travailler de leurs mains; & ils croiroient en exerçant une profeſſion ou métier, avilir leur dignité, laquelle conſiſte à n'être ni noirs, ni bruns, ni couleur de cuivre. Les Métifs moins orgueilleux apprennent des métiers, & s'appliquent aux Arts: ils deviennent Orfévres, Peintres, Sculpteurs & autres choſes ſemblables; laiſſant néanmoins aux *Indiens* les métiers trop méchaniques & moins eſtimés. Ils excellent dans ces profeſſions, particuliérement dans la Peinture & la Sculpture; & l'on a vu un Métif Peintre nommé *Miguel de Santiago*, dont les ouvrages ont été eſtimés en *Eſpagne*, & même à *Rome*, où quelques-uns de ſes tableaux ſont parvenus. Ils ont un talent ſingulier pour imiter tout ce qu'ils voyent, & ſont beaucoup moins propres à l'invention qu'à l'imitation. Ce qu'on doit le plus admirer, c'eſt qu'ils puiſſent réuſſir auſſi-bien qu'ils font, n'ayant presqu'aucun des Inſtrumens convenables aux ouvrages qu'ils entreprennent. Il faut avouer auſſi qu'ils ont un panchant extrême à la pareſſe, & que la fainéantiſe eſt le caractere qui les domine; deſorte que très-ſouvent ils quittent leur travail, pour ſe promener des jours entiers d'une rue à l'autre ſans rien faire. Les *Indiens* ſont ſujets au même défaut. Comme ils ſont la plupart Cordonniers, Maçons, Tiſſerands, &c. c'eſt à eux qu'ils faut s'adreſſer pour ces ſortes d'ouvrages. Ils ſont Barbiers, & ſaignent auſſi adroitement qu'en *Europe*. Mais leur fainéantiſe eſt telle que pour avoir une paire des ſouliers, après avoir attendu longtems, il faut envoyer prendre l'*Indien*, lui donner tous les matériaux néceſſaires, & l'enfermer juſqu'à ce que les ſouliers ſoient faits. Une choſe qui ne contribue pas peu à leur pareſſe, c'eſt la coutume qu'on a de payer les ouvrages avant qu'ils ſoient faits. Dès-que l'*Indien* a reçu ainſi ſon ſalaire d'avance, il ſe met peu en peine de faire l'ouvrage & ne ſonge qu'à ſe rigoler avec la *Chicha* *: il ne ſort de ſon ivreſſe que lorſqu'il n'a plus d'ar-

* Sorte de Biére de Maïz mâché par de vieilles femmes. Elle enivre facilement. N. d. T.

d'argent; après cela il n'eſt pas aiſé de ravoir ce qu'on lui a donné, il faut attendre qu'il lui plaîſe de faire l'ouvrage pour lequel il a été payé.

Les habitans de *Quito* s'habillent un peu différemment de la maniere d'*Eſpagne*, les hommes moins encore que les femmes. Ceux-là portent ſous la cape une caſaque ſans plis, qui leur deſcend juſqu'aux genoux, les manches ſans paremens, ouvertes par les côtés; ſur toutes les coutures du corps & des manches il y a des boutonnieres & deux rangs de boutons pour ornement. A cela près les Gens de qualité ſont vétus magnifiquement d'étoffes d'or ou d'argent, de drap fin, & de tout ce qu'il y a de plus beau en étoffes de laine & de ſoye.

L'habillement des Métifs eſt tout bleu, & de drap du Pays; & quoique les *Eſpagnols* du bas étage tâchent de ſe diſtinguer de ces gens-là, ſoit par la couleur, ſoit par la qualité du drap, il y a en général peu de différence à cet égard entre les uns & les autres.

S'il y a un habillement qui ſemble ſingulier à force d'être chetif & pauvre, c'eſt celui des *Indiens*: car premiérement ils ont depuis la ceinture juſqu'au milieu de la jambe une maniere de chauſſes ou de caleçons de toile blanche de coton fabriquée dans le Pays, quelquefois auſſi de toile d'*Europe*: la partie inférieure de ce caleçon, qui va le long de la jambe, eſt ouverte, & garnie tout autour d'une dentelle proportionnée à la groſſiéreté de la toile. La plupart ne portent point de chemiſe, & ſe couvrent le corps d'une chemiſette de coton noir tiſſue pour cet uſage. Cette chemiſette a la forme d'un ſac, au fond duquel il y a trois trous, l'un au milieu, les autres deux à chaque côté; le premier ſert à paſſer la tête, & les deux autres à paſſer les bras, qui reſtent nuds, & le corps eſt couvert par la chemiſette juſqu'aux genoux. Par-deſſus cela ils mettent un *Capiſayo*, qui eſt une eſpéce de manteau de ſerge, au milieu duquel eſt un trou pour paſſer la tête, ſur laquelle ils mettent un chapeau fabriqué dans le Pays, & voilà leur plus pompeux équipage, qu'ils ne quittent pas même pour dormir. Jamais ils ne changent de mode, jamais ils n'ajoûtent rien à leur habillement ordinaire, jamais ils ne ſe couvrent les jambes, & ne portent de ſouliers, & cependant ils vont également dans les lieux froids & dans les lieux chauds.

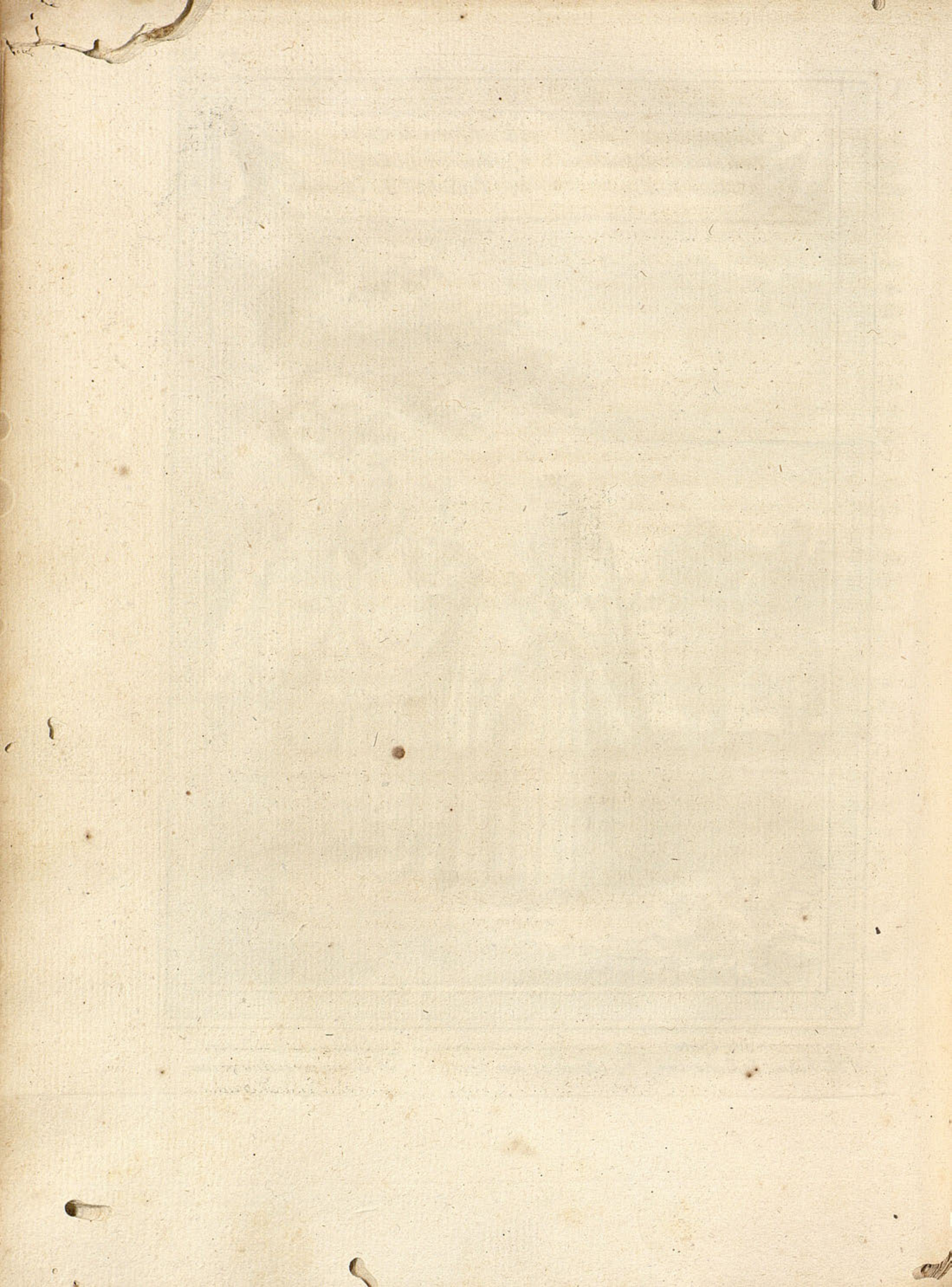
Les *Indiens*, qui ſont un peu plus à leur aiſe, & ſurtout les Barbiers & ceux qui ſaignent, ſe diſtinguent un peu des autres, en ce que leurs caleçons ſont de toile plus fine; ils portent des chemiſes, mais ſans manches. Autour du col de la chemiſette eſt attachée une dentelle d'environ quatre doigts de large, laquelle forme une eſpéce de fraiſe, en ſe rabattant ſur

la



J. Punt delin. et Sculp.

1. Spanierinn aus Quito.
2. Vornehme Indianerinn.
3. Indianischer Balbier.
4. Mestiza aus Quito.
5. Indianischer Bauer.
6. Gemeine Indianerinn.



la chemisette noire, tant devant l'estomac que sur les épaules: ils portent des souliers à boucles d'or ou d'argent, mais ils ne mettent ni bas, ni rien qui leur couvre les jambes; & au-lieu du *Capisayo*, ils portent la cape à l'*Espagnole*, que plusieurs font faire de fin drap, & galonner d'or ou d'argent sur tous les bords.

L'habillement des Dames consiste en un *Faldellin* ou Jupe, telle que nous l'avons expliqué dans l'article de *Guayaquil*; sur le corps elles mettent une chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture, & quelquefois un *Jubon*, ou Pourpoint orné de dentelles & sans agrafes, avec une manteline de Bayéte, qui leur ferme tout le haut du corps, & qui consiste en une aune & demie de cette étoffe, dans laquelle elles s'enveloppent, sans autre façon, & telle qu'elle est coupée de la piéce. Elles employent beaucoup de dentelles dans leur ajustement, & garnissent le tout d'étoffes riches & précieuses. Elles portent leurs cheveux en tresses, dont elles forment une espéce de bourrelet, croisant les tresses l'une sur l'autre près du chignon. Ensuite elles se ceignent deux fois la tête d'un ruban qu'elles nomment *Balaca*, & qu'elles nouent près de la temple du côté où les deux bouts se rencontrent. Ce ruban est souvent garni de diamans, & de fleurs qui font un fort joli effet. Quelquefois elles prennent la mante pour aller à l'Eglise, & la *Basquigne* ou Jupe ronde; mais le plus souvent elles y vont en manteline.

Les Femmes *Métives* ou *Métices* ne sont distinguées des *Espagnoles* quant à l'habillement, que par la qualité des étoffes, & en ce que celles qui sont pauvres vont nuds-pieds, aussi-bien que les hommes de cette *Caste*, qui ne sont pas à leur aise.

Les Naturelles du Pays, ou *Indiennes*, ont deux sortes d'habillemens, qui ne demandent pas plus d'apprêt que ceux des hommes de leur espéce ou *Caste*. Les femmes de ceux qui sont un peu à leur aise, & les jeunes *Indiennes* qu'ils nomment *Chinas*, parce qu'elles servent dans les bonnes Maisons & dans les Couvens de Religieuses, sont vétues d'une espéce de jupes fort courtes, & d'une manteline tout de Bayéte du Pays. Les *Indiennes* ordinaires ont pour toute parure un sac de la même forme & étoffe que les chemisettes des *Indiens*; elles le nomment *Anaco*, & l'arrêtent sur les épaules avec deux grosses épingles qu'elles nomment *Tupu*, ou par corruption *Topo*. L'*Anaco* des femmes est plus long que la chemisette des hommes, & descend jusqu'aux jambes. Elles ne font d'autre cérémonie que de se mettre une ceinture autour du corps par-dessus ce sac, & au-lieu de manteline elles mettent sur le cou un lambeau de la même étoffe

&

& noir, qu'elles nomment *Lliclla*, & voilà tout leur ajustement; leurs bras restent nuds de-même que leurs jambes.

Les *Caciquesses*, c'est-à-dire, les Femmes des principaux *Indiens*, *Alcaldes Mayores*, Gouverneurs, & autres, s'habillent d'une troisiéme maniere, qui est un composé des deux précédentes, & consiste en une espéce de jupon de Bayéte, garnie de rubans tout autour, & par-dessus laquelle elles mettent au-lieu d'*Anaco* une robe noire qu'elles nomment *Acso*, & qui leur descend depuis le chignon en-bas: il est ouvert par un côté, plissé de haut en bas, & ceint avec un cordon au-dessus des hanches, de maniere qu'il ne croise pas comme la Jupe ou *Faldellin*. Au-lieu de la *Lliclla* que les *Indiennes* du commun portent sur les épaules, elles en portent une beaucoup plus grande qui leur descend depuis le cou à peu près jusqu'au bout du jupon. Elles l'arrêtent par-devant sur la poitrine avec un grand poinçon d'argent nommé *Tupu*, comme les épingles de l'*Anaco*. Elles se couvrent la tête d'un linge blanc, plié en divers doubles, dont le bout pend par derriere, & donnent à ce linge le nom de *Colla*. Elles s'en servent pour ornement, pour se distinguer, & pour se garantir du Soleil; mais ce qui les distingue le plus, c'est qu'elles portent des souliers. Cet habillement, & celui des autres *Indiens* & *Indiennes*, est le même qu'ils avoient coutume de porter du tems de leurs *Incas*: celui-là étoit particulier aux Gens de distinction, & celui-ci étoit propre aux personnes du commun. Les Caciques ne sont pas aujourd'hui habillés autrement que les Métifs; ils portent la cape, le chapeau, & des souliers, c'est tout ce qui les distingue des *Indiens* du commun.

Les Hommes de ce Pays, tant *Créoles* qu'*Espagnols*, sont bien faits & bien proportionnés. Les *Métifs* sont en général d'une taille au-dessus de la médiocre, & très-bien bâtis. Les *Indiens* & *Indiennes* ne sont pas grands, mais ils sont assez bien faits, quoique courtauds & trapus. A-la-vérité il y en a quantité qui sont monstrueux à force d'être petits, d'autres qui sont imbécilles, muëts, aveugles, & d'autres à qui il manque quelque membre en naissant. Ils ont la tête bien fournie de cheveux qu'ils ne coupent jamais, & sont accoutumés de les laisser flotter, sans jamais les attacher, ni assujettir en aucune maniere, pas même pour dormir. Les femmes enveloppent les leurs dans un ruban, rejettant sur le front ceux qu'elles ont depuis le milieu de la tête en avant, & les coupant à la hauteur des sourcis depuis une oreille jusqu'à l'autre. Ils considerent leurs cheveux comme faisant partie d'eux-mêmes, & c'est pour cela qu'ils ne les coupent jamais, regardant comme la plus cruelle injure qu'on leur puisse

puiſſe faire, celle de les priver de leur chevelure; deſorte que ne ſe plaignant point des autres châtimens que leurs Maîtres leur infligent, ils ne leur pardonnent jamais celui-là. Auſſi cette peine n'eſt-elle permiſe que pour des crimes graves. Ces cheveux ſont d'un noir foncé, & pourroient plutôt être appellés des crins que des cheveux, tant ils ſont rudes & groſſiers. Pour ſe diſtinguer des *Indiens*, les *Métifs* ſe coupent tout-à-fait les cheveux; mais les femmes de la même race n'imitent pas cet exemple. Les *Indiens* n'ont jamais de barbe; car je ne crois pas qu'on veuille donner ce nom à quelques poils fort courts & fort rares, qui leur viennent par-ci par-là dans un âge avancé: les hommes ni les femmes parmi eux n'ont jamais ce poil folet, qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté.

Les Jeunes-gens de diſtinction dans ce Pays s'appliquent à l'étude de la Philoſophie & de la Théologie; quelques-uns étudient la Juriſprudence ſans en vouloir faire profeſſion. Ils réuſſiſſent aſſez bien dans ces Sciences, mais ils ſont d'une ignorance extrême dans les Matieres Politiques, l'Hiſtoire, & les autres Sciences Humaines, qui contribuent tant à former l'eſprit, & à l'élever à un degré de perfection où il ne peut arriver lorſqu'il eſt dénué de ces lumieres. Tout cela ne vient que du peu d'occaſions que les Jeunes-gens ont de fréquenter des perſonnes inſtruites de ces Sciences, & en état de les en inſtruire eux-mêmes; car les Marchands que le Commerce attire dans ces Pays, ne ſont pas au fait de ces choſes: deſorte qu'après 7 ou 8 années d'étude dans les Colléges, ces Jeunes-gens n'ont rien appris qu'un peu de Scholaſtique, & ignorent parfaitement toutes les autres Sciences. Cependant la Nature leur a donné toutes les diſpoſitions néceſſaires pour réuſſir ſans beaucoup de travail dans tout ce qu'on leur enſeigne.

Les Femmes de diſtinction joignent aux agrémens de leur figure un caractere de douceur, qui eſt général chez ce Sexe dans toutes les *Indes*: les enfans ſont pour ainſi dire élevés ſous les aîles de leurs Meres, & l'éducation qu'ils en reçoivent n'eſt propre qu'à leur inſpirer des ſentimens de vanité & d'orgueil: l'amour immodéré qu'elles ont pour eux, va juſqu'à leur voiler leurs vices, ce qui eſt la perte des Jeunes-gens, la ruine des bonnes Mœurs, & l'écueil de la Raiſon. Non ſeulement ces Meres aveugles ne veulent point voir les folies & les écarts de leurs enfans, mais même n'oublient rien pour les cacher aux Peres, qui pourroient y mettre ordre.

On obſerve qu'il y a dans ce Pays beaucoup plus de femmes que d'hommes; & cela eſt d'autant plus remarquable, que les hommes ne voyagent ni ne

 s'abſen-

s'abſentent point ici, comme il eſt ordinaire en *Europe*. On voit des familles chargées de filles, & peu de garçons. Le tempérament même des hommes, ſurtout ceux qui ont été élevés délicatement, s'affoiblit dès l'âge de trente ans; les femmes au-contraire deviennent plus fortes & plus robuſtes après cet âge. Le Climat peut être cauſe de cette différence, & les alimens y contribuent peut-être auſſi: mais je ſuis perſuadé que ce qui y a le plus de part, c'eſt la débauche à laquelle on ſe livre, pour ainſi dire, dès l'enfance; car de-là vient que l'eſtomac perdant ſa vigueur, n'a plus la force néceſſaire pour faire la digeſtion; deſorte que pluſieurs perſonnes rendent demie-heure, ou une heure après le repas, tout ce qu'ils ont mangé, ſoit que cela arrive par la force de l'habitude, ou par le moyen de quelque drogue; s'ils manquent un jour à le faire, ils s'en trouvent incommodés. Mais quoiqu'accablés d'infirmités, ils ne laiſſent pas de vivre l'âge ordinaire, on en voit même de fort vieux.

L'unique exercice que font les Perſonnes de diſtinction qui n'ont point pris le parti de l'Egliſe, eſt de viſiter de tems en tems leurs Biens de campagne, & d'y paſſer tout le tems de la récolte. Il eſt rare que ces Perſonnes s'appliquent au Commerce; ils l'abandonnent aux *Chapetons*, ou *Européens*, qui font des voyages, & ſe donnent des mouvemens pour le Négoce, dont la pareſſe des *Créoles* ne s'accommoderoit point: il y en a néanmoins quelques-uns de ceux-ci, & même quelques *Métifs*, qui ont des boutiques dans la Ville où ils revendent en détail.

Ce desœuvrement général, ſuite de la pareſſe & de la fainéantiſe naturelle, le manque total d'éducation chez les gens du commun, joint à l'oiſiveté, augmente en eux ce goût général dans toutes les *Indes* pour les danſes qu'ils nomment *Fandangos*. Ces danſes ſont plus fréquentes & plus licentieuſes à *Quito* que nulle autre part. Les poſtures indécentes y ſont pouſſées au plus haut degré d'abomination qu'on puiſſe imaginer, & le deſordre qui en réſulte eſt égal. Ces ſortes de divertiſſemens ſont célébrés avec une profuſion d'Eau-de-vie de *Cannes* & de *Chicha*, dont les effets troublent d'ordinaire deſaſtreuſement la fête. Au-reſte ceci ne regarde point les Perſonnes de qualité; ce ſeroit leur faire tort que de les accuſer de tels excès.

L'Eau-de-vie de *Cannes* eſt une boiſſon très-commune dans ce Pays, avec cette différence que les honnêtes-gens en uſent modérément; on la prépare ordinairement en Roſſolis, & on la ſert dans les Feſtins. On la préfere au Vin, qu'on dit être pernicieux. Les *Chapetons* s'accoutument auſſi à cette liqueur, le Vin qu'on apporte de *Lima* étant fort cher & fort

fort rare; mais ils préferent l'Eau-de-vie de Vin à celle de *Cannes*. Les effets de cette boiſſon ſe remarquent communément parmi les *Métifs*, car ce ſont eux qui en conſument le plus; ils en boivent à toute heure, & ne ceſſent d'en boire que quand leurs finances ſont à ſec. Les *Eſpagnoles* de baſſe condition & les *Métives* en boivent auſſi à l'excès, & réſiſtent plus à l'ivreſſe qu'on ne devroit l'attendre de leur ſexe.

Le *Maté* eſt encore une boiſſon fort commune en ce Pays-là, elle y tient la place du Thé, quoique la maniere de le prendre ſoit fort différente. Elle eſt compoſée de l'Herbe connue dans toute cette partie de l'*Amérique*, ſous le nom d'Herbe du *Paraguay*, parce que c'eſt de-là qu'elle vient. Pour la préparer ils en mettent une certaine quantité dans une coupe de Calebaſſe armée d'argent, laquelle ils appellent *Maté*, ou *Totumo*, ou *Calabacito*; ils jettent dans ce vaſe une portion de ſucre, & verſent un peu d'eau froide ſur le tout, afin que l'herbe ſe détrempe, enſuite ils empliſſent le vaſe d'eau bouillante: & comme l'herbe eſt fort menue, ils boivent par un tuyau, aſſez grand pour que l'eau puiſſe couler, mais trop petit pour que l'herbe puiſſe paſſer en même tems. A-meſure que l'eau diminue on la renouvelle, ajoûtant toujours du ſucre, juſqu'à ce que l'herbe ne ſurnage plus à l'eau; alors on en met une nouvelle doſe. Ils y mêlent ſouvent du jus d'Orange amere, ou de Citron, & des fleurs odoriférantes. Cette boiſſon ſe prend ordinairement le matin à jeun; il y a néanmoins des gens qui en prennent encore l'après-diné. Il ſe peut que l'uſage de cette boiſſon ſoit ſalutaire; mais la maniere de la prendre eſt extrêmement dégoûtante; car quelque grande que ſoit une Compagnie, chacun boit par le même tuyau, & tour à tour, juſqu'à ce qu'on en ait aſſez, faiſant ainſi paſſer le *Maté* de l'un à l'autre. Les *Chapetons* ne font pas grand cas de cette boiſſon, mais les *Créoles* en ſont paſſionnément friands. Quand ils voyagent, ils en ont toujours proviſion, & ne manquent jamais d'en prendre chaque jour, la préférant à toute ſorte d'alimens, & ne mangeant jamais qu'après l'avoir priſe.

Il n'y a point de vice que l'oiſiveté n'enfante, ni deſœuvrement d'où il ne naiſſe quelque vice. Cela étant, quels vices ne doivent pas régner dans un Pays, dont la plupart des habitans ne s'occupent à rien d'utile, qui puiſſe détourner leur imagination des objets qui la ſéduiſent. Nous avons déjà vu que l'ivrognerie eſt un des vices dominans des habitans de ce Pays; mais que dirons-nous de leur paſſion pour le jeu? Paſſion ſi générale, que les perſonnes les plus diſtinguées, & les plus reſpectables par leurs emplois, n'en ſont pas exemtes, & à leur imitation ceux d'un moindre

dre état la pouſſent juſqu'à la fureur, jouant tant qu'il leur reſte de quoi jouer; les uns perdant les fonds qu'ils ont, & les autres l'habit qu'ils portent, & ſouvent même celui de leurs femmes. Quelques-uns ont attribué ce panchant général qu'on a pour le jeu dans la plus grande partie des *Indes*, à des cauſes qui me paroiſſent peu probables; & je ſuis perſuadé qu'il n'en faut chercher la ſource que dans l'oiſiveté, la pareſſe, la fainéantiſe; car l'eſprit n'étant occupé à rien, cherche naturellement quelque choſe qui l'amuſe & qui l'intéreſſe.

Le petit-peuple, & ſurtout les *Indiens*, ſont extrêmement portés au larcin, & volent ordinairement avec adreſſe: les domeſtiques mêmes ne ſont pas exemts de ce défaut. De-là vient la méfiance des Maîtres à leur égard. Les *Métifs*, quoique naturellement poltrons, ſont néanmoins de hardis filoux. Rarement ils attaquent quelqu'un en rue, même à heure indue: mais ils ſont ſubtils à enlever les chapeaux, ce qu'ils appellent *volarlos*, qui veut dire *s'envoler avec*, comme ils ſont en effet, & ſi vite que d'ordinaire celui qui a été volé ne ſauroit dire par quel côté s'eſt enfui le voleur. Ces ſortes de vols paroiſſent d'abord de peu de conſéquence, ils ne laiſſent pourtant pas d'être quelquefois conſidérables: en effet les Gens de condition & même les ſimples Bourgeois, qui ont quelque bien, & qui portent la cape, ont des chapeaux blancs de Caſtor qui coutent 15 à 20 écus de ce Pays-là. Le bas de la forme de ces chapeaux eſt entouré d'un cordon d'or ou d'argent arrêté par une boucle de diamans ou d'émeraudes, ou d'autres pierres fines montées en or. Il s'eſt commis quelques vols ſur les grands-chemins, mais les exemples en ſont rares. On peut même mettre ces ſortes de vols au rang des vols domeſtiques, ayant été commis, ou par les muletiers, ou par les valets. Quand les voleurs veulent faire quelque grand coup dans la Ville, ils profitent de l'obſcurité & du ſilence de la nuit, & appliquent le feu à la porte des boutiques ou des magazins où ils ſe figurent qu'il doit y avoir de l'argent, & y ayant fait une ouverture ſuffiſante pour paſſer un homme, l'un d'eux y entre & les autres reſtent dehors pour mieux cacher leur jeu, juſqu'à ce que l'autre ait fait ſon coup. Pour éviter ces accidens, les Marchands entretiennent une Compagnie de gens armés, qui doivent patrouiller toute la nuit dans les rues où ces ſortes de cas ſont à craindre: par-là les boutiques ſont en ſureté, & ſuppoſé qu'il arrivât quelque accident pareil, le Capitaine de la patrouille eſt obligé de bonifier tout ce qui a été dérobé dans les boutiques confiées à ſes ſoins.

Les *Indiens*, ni les *Métifs*, ni toute la canaille de *Quito*, ne croyent

pas

pas que ce ſoit dérober que de prendre les choſes comeſtibles. Si un *Indien* ſe trouve par hazard dans un lieu où il y a de l'argenterie ou autres effets, il s'approche tout doucement, & après avoir examiné ſi perſonne ne le voit, il en prend une piéce ſeulement, & choiſit toujours la moins précieuſe, ſe flatant qu'on s'en appercevra d'autant moins. Dès-qu'une fois il s'en eſt ſaiſi, s'il vient à être découvert, fût-il même pris ſur le fait, il nie toujours par un mot extrêmement expreſſif dans ſa Langue, & qui s'eſt introduit dans la Langue *Eſpagnole* que l'on parle dans ce Pays. Cet mot eſt *Tanga*, qui eſt une réponſe à la queſtion que l'on fait ſur le vol, & ſignifie, *ſans néceſſité*, *ſans profit*, *ſans mauvaiſe intention*. Et ce mot ſert à une infinité d'excuſes & de défaites, & à prouver que le voleur n'eſt point coupable. Si l'*Indien* n'a point été apperçu, & qu'on n'ait contre lui que des ſoupçons violens, il n'eſt pas poſſible de les conſtater; car jamais il n'avoue; c'eſt-là une coutume générale parmi cette Nation.

Le Langage qu'on parle à *Quito*, & dans les autres lieux de la Province, n'eſt point uniforme; la Langue *Eſpagnole* y eſt auſſi commune que l'*Indienne*, & les *Créoles* parlent autant l'une que l'autre. En général il y a dans toutes les deux un mêlange de beaucoup de mots pris de l'une ou de l'autre. La premiere que les Enfans parlent, eſt l'*Indienne*, parce que c'eſt la Langue de leurs nourrices, qui pour l'ordinaire ne parlent ni n'entendent l'*Eſpagnol*, deſorte qu'il eſt rare qu'un Enfant ſache parler *Eſpagnol* avant l'âge de cinq à ſix ans, & même dans la ſuite ils ſe font un jargon où ils mêlent indifféremment les expreſſions de l'une dans l'autre; ce qui arrive même aux *Européens* qui ſont parvenus à parler la Langue du Pays. Surtout ils en contractent la coutume de parler dans un ſens imperſonnel, coutume ſi générale qu'elle s'étend juſqu'aux perſonnes les plus qualifiées. Outre qu'il leur eſt ordinaire d'employer des termes impropres, de maniere que quand on n'y eſt pas fait, un *Eſpagnol* a beſoin d'un Interpréte pour entendre l'*Eſpagnol* qu'ils parlent.

La ſomptuoſité des Enterremens dont nous avons parlé en d'autres endroits, n'eſt rien en comparaiſon de ce qui ſe pratique à *Quito* en ces occaſions. La pompe & le luxe y ſont pouſſés à l'excès, & ruïnent bien des maiſons, par une funeſte vanité qui fait que l'un ne veut pas céder à l'autre en magnificence. On peut dire à ce propos & avec raiſon, que ces gens-là n'amaſſent du bien pendant leur vie que pour pouvoir ſe faire enterrer après leur mort. Pour peu que le défunt laiſſe de bien, il faut que toutes les Communautés Religieuſes, le Chapitre même de la Cathédrale, aſſiſtent à ſon enterrement. Il faut que la pompe funébre ſe faſſe au double ſon des cloches

 de

de toutes les Eglises. Ces obséques se font après avec le même appareil, & l'anniversaire au bout de l'an. C'est une affaire importante pour l'orgueil des habitans de n'être pas enterré dans leur Paroisse, & cette manie s'étend jusqu'au menu-peuple qui n'a que sa misere pour appanage. On n'oublie pas l'offrande aux obséques ou à l'anniversaire: elle consiste en des brocs de vin, en du pain & des animaux, chacun selon son pouvoir.

La Ville de *Quito* n'est pas riche en comparaison de quelques autres Villes des *Indes*. Elle a été autrefois beaucoup plus opulente, comme il paroît par les anciennes Rélations; mais aujourd'hui ses facultés sont fort diminuées, & ne peuvent pas faire grand bruit dans le Monde. Les plus riches des habitans sont ceux qui ont des *Haciendas de campo*, ou Biens de campagne, qui sont de diverses sortes, comme je le dirai ci-après. Le Commerce dont je parlerai en son lieu, n'enrichit personne dans ce Pays jusqu'à un certain point, & fait tout au plus des gens à leur aise. On voit aussi des *Haciendas* très-considérables; mais qui ne rendent pas à proportion de leur étendue, ni du commerce continuel qui se fait, quoique médiocre. Malgré cela toutes ces grandes maisons ne laissent pas d'être bien pourvues de vaisselle d'argent, sur laquelle ils mangent tous les jours; les pauvres gens malgré leur peu de moyens, ont aussi quelque piéce d'argenterie, qui paroît toujours sur leur table.

CHAPITRE VI.

Climat de Quito*: maniere de distinguer l'Hiver de l'Eté, ses particularités: les inconvéniens auxquels on y est exposé: ses avantages & les maladies qui y régnent.*

POur juger du Climat de *Quito* il faut plus que la spéculation, & il est nécessaire d'avoir recours à l'expérience, pour redresser les erreurs du jugement. En effet qui pourra se persuader, à-moins d'en avoir été témoin, ou de l'avoir ouï dire à des personnes dignes de foi, qu'au centre de la Zone torride, &, pour mieux dire, sous l'Equateur même, non seulement la chaleur n'a rien d'incommode, mais que même il y a des endroits où le froid est très-sensible; & que dans ceux où il est moins excessif, on a l'avantage de jouïr d'un Printems continuel, & de voir des Campagnes couvertes d'une perpétuelle verdure & émaillées d'une infinité de fleurs. La douceur du Climat, l'égalité des nuits & des jours,

jours, rendent délicieux un Pays qui de prime-abord paroît inhabitable par sa situation, à n'en juger que par les lumieres du bon-sens. La Nature y déploye sa magnificence avec tant de prodigalité, qu'elle le rend préférable aux Pays situés sous les Zones tempérées, où l'on ressent les incommodités des changemens de Saisons, en passant du froid au chaud & du chaud au froid.

Le moyen que la Nature employe pour faire de ce Pays un séjour délicieux, consiste à rassembler diverses circonstances, dont une seule le rendroit inhabitable, ou du-moins très-incommode, si elle venoit à manquer: mais par le concours de toutes ensemble les rayons du Soleil sont affoiblis, & la chaleur de cet Astre est modérée. La principale de ces circonstances, c'est l'élevation de ce terrain au-dessus de la superficie de la Mer, ou, pour mieux dire, de toute la Terre. C'est cette élevation qui diminue la réflexion de la chaleur; & qui fait que dans ce Pays, qui atteint à une région si haute de l'Atmosphere, les vents sont plus subtils, la congélation plus naturelle, & la chaleur plus foible: effets si naturels, qu'il n'est pas douteux qu'ils ne soient le principe & la cause de la température de ce Pays, & des merveilles que la Nature y produit. D'un côté, des Montagnes d'une hauteur & d'une étendue immense, toutes couvertes de glace & de neige depuis leur sommet jusqu'à leur croupe; de l'autre, quantité de volcans, dont les entrailles brulent continuellement, tandis qu'ils font voir au-dehors leurs pointes élevées, & leur ouverture: l'air tempéré qui régne dans les Plaines, la chaleur qu'on sent dans les crevasses & dans les vallons: enfin, selon que le terrain est profond, ou élevé, bas ou haut, cette variété de Climats qu'on peut à-peine concevoir entre les deux extrémités du froid & du chaud.

Le Climat de *Quito* est tel que ni les chaleurs, ni le froid n'y sont pas incommodes, quoique les neiges & les glaces soient si proche de cette Ville. Les Expériences faites par le moyen du Thermométre sont une preuve suffisante de ce que j'avance. Le 31 de *Mai* 1736 à six heures du matin il marquoit ... 1011. A midi & demi ...... 1014. Le 1. de *Juin* à six heures du matin .... 1011. A midi .... 1013 ½. Sur quoi il faut remarquer que cela reste ainsi durant toute l'année, & que la différence d'un jour à un autre est presque imperceptible: ainsi les matinées sont fraîches, le reste du jour est tempéré, & les nuits ne sont ni fraîches, ni chaudes, mais agréables: de-là vient qu'il y a si peu d'uniformité dans les habits à l'égard du tems; & qu'on voit des gens vétus de soye & autres étoffes légeres, pendant que d'autres portent du drap, ou quelque

autre

autre étoffe pesante, sans que le froid incommode ceux-là, ni que ceux-ci se plaignent d'une chaleur excessive.

Il régne continuellement à *Quito* des vents salutaires, sans être forts; les plus ordinaires sont ceux qui souflent par le Sud ou par le Nord. Il en vient aussi d'autres côtés sans distinction de Saison. Comme ces vents sont constans de quelque part qu'ils viennent, ils rafraîchissent continuellement la terre, & empêchent l'impression excessive que les rayons du Soleil pourroient y faire. Si tous ces avantages n'étoient pas balancés par de grandes incommodités, ce Pays pourroit être regardé comme le meilleur de l'Univers: mais qu'on est obligé de rabattre de cette idée, quand on pense aux terribles & continuelles pluyes qu'il y fait; aux tonnerres, aux éclairs dont elles sont accompagnées; aux tremblemens de terre qui surprennent, & arrivent lorsqu'on y songe le moins!

Il fait ordinairement beau toute la matinée en ce Pays-là, jusqu'à une ou deux heures après-midi: le Ciel est serein, le Soleil fort brillant, & l'Air exemt de tout nuage; mais dès-que cette heure est passée, les vapeurs commencent à s'élever, l'air se couvre de nuages noirs & épais, qui se convertissent bientôt en orage: alors la foudre, le tonnerre, les éclairs se succédant continuellement, font retentir avec un fracas horrible les Montagnes d'alentour, & causent souvent bien des malheurs dans la Ville, qui est enfin inondée d'eau. Les rues sont changées en rivieres, les places en étangs malgré leur pente, & cela dure jusqu'à ce que le Soleil étant sur le point de terminer sa carriere dans cet Hémisphere, le tems redevient serein, & le Ciel paroît aussi beau qu'auparavant. Il faut tout dire, ces révolutions ne sont pas si régulieres qu'il n'arrive quelquefois que la pluye dure toute la nuit, & même toute la matinée, desorte que trois ou quatre jours se passent sans qu'il cesse pour ainsi dire de pleuvoir.

Il arrive aussi quelquefois que le tems reste beau sans interruption pendant trois, quatre, six, & huit jours: il est cependant plus ordinaire qu'après qu'il a plu six ou huit jours de la maniere dont on vient de le dire, on ait deux ou trois jours sans pluye. On peut compter à vue de pays, que la quatriéme ou cinquiéme partie des jours de l'année sont de ceux dans lesquels le beau tems est mêlé de mauvais.

La distinction qu'on y fait de l'Hiver & de l'Eté, consiste en une fort petite différence. Depuis le mois de *Décembre* jusqu'au mois d'*Avril*, de *Mai*, ou de *Juin*, c'est l'Hiver, tout le reste s'appelle Eté. Le premier de ces deux intervalles est le plus orageux, l'autre est marqué de plus de jours sereins. Si les pluyes sont interrompues au-delà de quinze jours, toute

te la Ville est en allarmes, & les habitans en priéres & en oraisons, pour obtenir leur retour; & quand elles continuent sans intermission les priéres publiques recommencent, pour les faire cesser. La raison de cette conduite est que la sécheresse produit des maladies & des accidens fort dangereux, & que la pluye continuelle ruine les semences & les pourrit, en empêchant le Soleil de pénétrer la terre de ses rayons & de lui imprimer son activité. Les pluyes servent non seulement à temperer la chaleur des rayons du Soleil, mais aussi à nettoyer les rues de la Ville, que les gens du commun remplissent de toute sorte d'immondices. Ces gens, tant hommes que femmes, salissent ces rues à toute heure, & en font un monceau de fumier.

La disposition de ce Pays aux tremblemens de terre n'en est pas un des moindres desagrémens: il est bien vrai que les tremblemens n'y sont pas si fréquens que dans quelques autres Villes des *Indes*, mais ils ne laissent pourtant pas que de s'y faire sentir de tems en tems, & quelquefois même d'une maniere violente. Pendant notre séjour à *Quito*, ou aux environs, il y en eut deux assez forts pour renverser quelques Maisons de campagne où plusieurs personnes furent ensévelies toutes vives.

C'est à la qualité du Climat qu'il faut attribuer une particularité qui doit le rendre recommandable: c'est que l'air y est si pur & si contraire à la génération des Insectes, que non seulement on n'y voit pas de ces Mosquites qui tourmentent les hommes par leurs piquures dans les Climats chauds, mais même les habitans ne les connoissent pas: on n'y est pas non plus incommodé des Punaises, car elles y sont fort rares: les Serpens, s'il y en a, n'y sont pas dangereux: & en général il est peu sujet aux Insectes incommodes, excepté à la *Pique* ou *Nigua*, dont nous avons parlé ailleurs.

Quoiqu'à proprement parler il ne soit jamais question en ce Pays-là ni de Peste ni de Contagion, vu qu'il n'y en a jamais eu dans toute l'étendue de l'*Amérique*, il y a néanmoins des maladies qui ressemblent beaucoup à celles-là, & qui courent sous le nom de *Fiévres malignes*, de *Pleurésies* ou *Points de côtés*, lesquelles causent souvent de grandes mortalités; desorte que quand elles régnent dans la Ville, on peut dire qu'il y a une espéce de Contagion sous un nom différent. Il y a une autre maladie épidémique qu'ils nomment *le Mal de la Vallée*, ou *Vicho*: elle est si commune, qu'au commencement d'une autre indisposition ils appliquent toujours les remédes propres à celle-là, étant ordinaire qu'elle survienne après deux ou trois jours de fiévre. Mr. *de Jussieu* assuroit qu'ils donnent sou-

vent ces remédes à ceux qui n'ont point du tout ce mal, lequel n'est autre chose selon lui que la cangréne qui se met au boyau *rectum*; ajoûtant qu'il étoit commun dans ce Climat, & qu'il importoit de le guérir avant qu'il fît des progrès, dès-qu'il existe réellement : c'est ce qui arrive plus ordinairement qu'en nulle autre occasion, quand on est atteint de la dissenterie, ou de quelque infirmité semblable. Mais comme ces Peuples se sont mis dans l'esprit qu'il n'y a point de maladie qui ne soit accompagnée du *Vicho*, ils ne manquent jamais de prendre des remédes en conséquence. Ces remédes sont violens, & consistent en de petites boules qu'ils introduisent dans l'intestin par l'anus. Ces boules sont composées de Citrons pelés jusqu'au jus, de Poudre à canon, d'*Aji*, ou de *Piment*, le tout pilé & broyé ensemble. Ils les changent trois à quatre fois par jour, jusqu'à ce qu'ils se croyent guéris de ce mal.

Les Maladies Vénériennes sont très-communes dans cette Contrée, & il y a très-peu de personnes qui en soient exemtes, quoiqu'elles fassent plus d'effet sur les uns que sur les autres, & que dans quelques-uns elles ne se manifestent pas au-dehors: on remarque même que de petits Enfans incapables par eux-mêmes de contracter cette maladie, soit à cause de leur bas-âge, ou de leur sexe, ou de leur qualité, ne laissent pas de ressentir les mêmes accidens que ceux chez qui elle est une suite du libertinage. On sent qu'il n'est pas nécessaire de cacher ce mal, ni d'en faire mystere dans un Pays comme celui-là. Ce qui contribue à le rendre si général, c'est le peu de soin qu'on a de se guérir quand on en est atteint. Le Climat est fort favorable à ceux qui ont cette maladie, c'est pourquoi aussi le tempérament résiste davantage à la malignité du venin qu'en d'autres Pays. Il est rare que cette indisposition oblige à garder le lit, & encore plus qu'on veuille s'assujettir à ce qu'il faut faire pour une parfaite guérison. Il n'est pas douteux que cela ne doive en quelque maniere abréger leur vie; mais ils y font d'autant moins attention, qu'il est assez ordinaire de voir des gens qui atteignent l'âge de soixante & dix ans, & même au-delà, sans que la maladie héréditaire, ou contractée dès leur plus bas âge, les ait quittés un instant.

Quand les vents de Nord & de Nord-Est, qui sont les plus froids, régnent, on est affligé de catarres qu'ils appellent *Pechugueras*, & toute la Ville ressent cette incommodité, qui est assez fâcheuse. L'air est alors un peu desagréable; car les matinées sont plus froides qu'à l'ordinaire, & il faut se vêtir plus que de coutume; mais cela cesse vers le milieu du jour.

Tout comme on n'éprouve point à *Quito*, ni dans toute l'étendue de

l'*Amérique* Méridionale, les ravages de la Peste, qui sont si terribles en *Europe* & en diverses autres parties du Monde, de-même les Chiens n'y sont point sujets à la rage. A-la-vérité on y a quelque idée de la Peste, puisqu'on en donne le nom à quelques maladies dont les effets sont assez semblables à ceux de la Peste. Mais on ne peut pas dire la même chose de la Rage, puisqu'ils ignorent absolument ce que c'est, & les tristes effets occasionnés par le venin de cette maladie leur sont entiérement inconnus. Au-lieu de cela les Chiens de ce Pays sont sujets à un mal qu'on peut comparer à la petite-vérole des créatures raisonnables; car étant encore petits ils prennent cette maladie, & il y en a très-peu qui en soient exemts. S'ils en échappent ils en sont quittes pour toujours. Cette maladie est aussi appellée Peste. Le Chien qui en est atteint a des convulsions dans toutes les parties de son corps, il mord continuellement autour de soi, il a des vertiges, il jette des grumeaux de sang par la gueule. S'il n'est pas assez fort pour résister à ces accidens, il créve. Au-reste ce mal est commun à tous les Chiens des Provinces & Royaumes de l'*Amérique* Méridionale.

CHAPITRE VII.

De la Fertilité du Terroir de Quito: *des Alimens ordinaires des Habitans, de leur espèce, & de leur abondance en tout tems.*

On croira qu'après avoir parlé du Climat de ce Pays je vais traiter des Fruits que le terroir produit si abondamment; mais comme dans chaque Corrégiment il y a des fruits différens, j'ai pensé qu'il seroit plus exact de renvoyer cette matiere jusqu'à ce que je vienne à faire mention de chaque Corrégiment en particulier. Je me contenterai donc de parler ici en général de la beauté de ces Campagnes, qui n'ont pas leurs pareilles à cet égard; car si le Climat est exemt de changement sensible, la terre n'est point exposée à la stérilité que causent les trop grandes chaleurs, durant lesquelles les Plantes, les Grains, & les Arbres semblent languir & secher sur pied, dépouillés de leurs plus beaux ornemens, & comme épuisés.

Il seroit difficile de bien représenter par des paroles la fertilité de ces Campagnes, & elle paroîtroit incroyable, si on ne refléchissoit sur les circonstances déjà rapportées du Climat; car le chaud & le froid y sont tellement tempérés, qu'on ne sauroit désirer un plus juste milieu entre ces

deux contraires. L'humidité y étant continuelle, & le Soleil fréquemment en état d'agir, de pénétrer & de fertiliser la terre, il n'est pas étonnant que ce Pays soit plus fertile que ceux qui ne jouïssent pas des mêmes avantages ; car sans qu'il y ait de changement sensible dans tout le cours de l'année, toute l'année même a les propriétés de l'Autonne, tous les charmes du Printems, toutes les qualités de l'Eté, & toutes celles qu'il faut pour produire les effets de l'Hiver. On remarque avec étonnement qu'à-mesure que l'herbe des Prez séche, il en revient d'autre à la place; & qu'à-peine les fleurs qui émailloient ces Prez sont fanées, qu'on en voit éclôre de nouvelles. Il en est de-même des Arbres, dont les fruits sont à-peine mûrs & cueillis, leurs feuilles à-peine flétries, qu'il en revient d'autres; desorte que les Arbres sont continuellement ornés de feuilles vertes & de fleurs odoriférantes, qu'ils sont toujours chargés de fruits les uns plus verds & plus petits que les autres.

La même chose arrive à l'égard des Grains : on voit dans le même lieu moissonner d'un côté & semer de l'autre : on voit en même tems germer les grains qui ont été semés peu auparavant, croître ceux que le Laboureur avoit confié à la terre plutôt, & les plus avancés poussent des épis, desorte que ces Collines sont une vive peinture des quatre Saisons de l'Année.

Quoique ce que nous venons de dire soit général, il ne laisse pas d'y avoir des tems réglés pour les grandes récoltes: mais il arrive souvent que c'est le tems le plus propre à semer dans un lieu, tandis que dans un autre qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues, ce tems est passé depuis un ou deux mois, & n'est pas encore arrivé dans un troisiéme qui n'est pas plus éloigné du premier. Ainsi toute l'année se passe à semer & à recueillir, soit dans le même lieu, soit en divers lieux éloignés les uns des autres. Cette différence provient de la diversité des situations des Montagnes, des Collines, des Plaines, des Coulées: la même diversité qui régne dans ces situations par rapport au Climat, se trouve à l'égard des semailles, sans que cela détruise ce que j'ai dit ailleurs, comme nous le verrons dans la description des Corrégimens.

Cette grande fertilité du terroir doit naturellement produire une grande abondance de toute sorte de Fruits & de Denrées d'un goût excellent. C'est aussi ce que l'on remarque dans les viandes que l'on mange à *Quito*, soit Veau, Porc, Mouton, ou Volaille. Le Pain de froment y est aussi en abondance, quoiqu'il ne soit pas des meilleurs ; ce qui ne vient que de ce qu'il est boulangé par des *Indiennes*, qui ne savent ni le paîtrir ni le cuire: car d'ailleurs il pourroit être aussi bon qu'aucun autre, vu que le froment

ment eſt excellent, comme il paroît par le pain qui s'en fait dans quelques maiſons particulieres.

Le Veau & le Bœuf, qu'on peut comparer à ce qu'il y a de meilleur en *Europe*, ſe vendent par arrobes dans les boucheries, & chaque arrobe coute quatre réaux du Pays, & chacun peut choiſir ce qui lui plaît. Le Mouton ſe vend par piéces, c'eſt-à-dire, tout entier, par moitié, ou par quartiers; & s'il eſt gras & jeune, il coute tout entier 5 à 6 réaux. Pour tous les autres vivres on les vend ſans poids ni meſure: l'uſage & une certaine combinaiſon font régler la quantité ſur le prix.

La choſe dont il n'y a pas grande abondance dans ce Pays, ce ſont les Légumes verds; au-lieu de cela on a des Racines, & des Légumes ſecs. Les eſpéces des Racines ſont les *Camotes*, les *Arracaches*, les *Yucas*, les *Ocas*, & les *Papas*. Les trois premieres viennent des Contrées chaudes, où croiſſent les Cannes de ſucre: ils appellent ces Contrées *Vallées* ou *Yungas*, quoique ces deux noms ayent deux ſens différens; car par le premier ils entendent ces petites Plaines enfoncées entre des Collines, & par le ſecond celles qui ſont au pied des *Cordilleres;* le Climat des uns & des autres eſt chaud. C'eſt de-là que l'on tire les Fruits de *Platanes*, les *Guinéos*, l'*Aji* ou *Piment*, les *Chirimoyes*, les *Aguacatés*, les *Grenadilles*, les *Pignes* ou *Ananas*, les *Gouyaves*, les *Guabas*, & les autres qui y viennent naturellement, comme dans les autres Pays dont nous avons parlé. Les Contrées froides produiſent de petites Poires, des Pêches, des Pavies, des Brugnons, des *Guaitambos*, des *Aurimèles*, des Abricots, & quelques Melons, & des Melons d'eau. Ces derniers ont une ſaiſon déterminée, & les autres croiſſent également dans tous les tems de l'année. Les Contrées où le climat n'eſt proprement ni chaud ni froid, produiſent auſſi toute l'année des *Frutilles* ou *Fraiſes* du *Pérou*, des Figues de *Tuna*, & des Pommes. Les Fruits qui ont beaucoup de jus, & qui demandent un Pays chaud, ſont auſſi produits toute l'année & en grande abondance: tels ſont les Oranges de *Portugal* & les Oranges ameres, les *Citrons Royaux*, & les petits Limons, les *Limes douces* & aigres, les *Cedrato*, & les *Toronjes*, qui ſont encore une autre eſpéce de Citrons tout ronds & petits. Les Arbres qui portent ces fruits, ont des fleurs pendant toute l'année, & ne ceſſent de porter du fruit, imitant dans ce Climat chaud la propriété des Arbres qui y croiſſent naturellement.

Les tables ſont toujours abondamment couvertes de ces diverſes eſpéces de fruits; ce ſont les premiers plats que l'on ſert, & les derniers que l'on ôte. Ils ſervent non ſeulement à recréer la vue, mais à flater le

 goût,

goût, puiſque c'eſt aſſez la coutume de s'en ſervir pour rendre les autres mêts plus piquans.

Les *Chirimoyas*, les *Aguacates*, les *Guabas*, les *Grenadilles*, les *Frutilles* ou *Fraiſes* du *Pérou*, ſont des fruits dont nous n'avons encore fait aucune mention, non plus que des Racines nommées *Ocas* & *Papas*, c'eſt pourquoi je vais en parler un peu en détail. La *Chirimoya* eſt, ſelon le ſentiment commun, le Fruit le plus délicieux non ſeulement des *Indes*, mais auſſi de tous ceux dont on ait connoiſſance en *Europe*. Sa groſſeur n'eſt point égale. Il y en a qui ont un pouce, d'autres deux, quelques-unes quatre, & juſqu'à cinq pouces de diamétre. Elle eſt de figure ronde, un peu applatie par la tige où elle forme une eſpéce de nombril. Elle eſt couverte d'une écorce mince, molle, & ſi unie à la chair, qu'on ne peut la ſéparer ſans couteau. En-dehors elle eſt d'un verd obſcur avant d'être mure, mais à meſure qu'elle meurit elle devient d'une couleur plus claire. L'écorce, ou la peau qui la couvre, a pluſieurs côtes ou veines, qui paroiſſent au-deſſus comme des écailles, dont elle eſt toute couverte. Le dedans eſt blanc mêlé de quelques fibres preſqu'imperceptibles qui forment le trognon, lequel s'étend d'un bout à l'autre du fruit. Le jus du fruit même eſt doux avec un mêlange d'acide fort léger, & une ſi agréable odeur que le goût n'en eſt pas peu relevé. Les pepins ou graines ſont enveloppés dans la chair, & ont environ ſept lignes de long ſur trois à quatre lignes de large. Ils ſont un peu plats, & mêlés de rayes qui rendent leur ſuperficie inégale.

L'Arbre qui porte ce fruit eſt haut & toufu, le tronc en eſt rond, gros & un peu raboteux. Ses feuilles ſont arrondies, cependant un peu plus longues que larges, & ſe terminent en pointe. Elles ont environ trois pouces de long ſur deux ou deux & demi de large, & leur couleur eſt un verd foncé. C'eſt une ſingularité dans ce Climat, que la propriété qu'a cette Arbre de ſe dépouiller de ſes feuilles pour en reprendre de nouvelles, qui à leur tour ſe ſéchent & tombent tous les ans. La fleur qu'il pouſſe avant de produire le fruit, a auſſi quelque choſe de particulier: d'abord ſa couleur n'eſt guére différente de celle des feuilles, mais quand elle eſt parvenue à ſa perfection, elle eſt d'un verd jaunâtre. Quant à la figure elle reſſemble à la fleur de Caprier, un peu plus groſſe, plus épaiſſe, & ouverte en quatre pétales. Elle n'eſt pas belle à voir, mais d'autant plus agréable à ſentir, & à cet égard il n'y a point d'odeur qui en approche. Ces fleurs ne ſont pas en grande quantité, l'Arbre n'en produit qu'autant qu'il doit produire de fruits. Le nombre en eſt même diminué par la

passion que les Dames ont pour cette fleur: ce qui fait qu'on les coupe avant que le fruit ait germé, & elles se vendent fort cher.

L'*Aguacaté* est appellé à *Lima* & en d'autres lieux du *Pérou*, *Palta*, qui est le nom propre que les *Indiens* lui ont donné. C'est un des bons fruits de ce Pays. Sa figure est assez semblable à celle des Citrouilles ou Calebasses, dont on fait des Tabatieres; c'est-à-dire qu'elle est ronde par en-bas, & va toujours en s'allongeant jusqu'à ce qu'elle forme un goulot par en-haut, qui se termine à la tige: de-là jusqu'à sa baze il a environ quatre à cinq pouces de long. Il est couvert d'une écorce fort déliée, qui se sépare aisément de la chair quand le fruit est mûr. En-dehors elle est luisante, lisse & comme vernissée, de couleur verte avant & après sa maturité, mais d'un verd plus clair quand il a meuri. La chair qu'elle couvre a de la consistance, mais pas assez pour qu'elle ne se sépare pas étant pressée avec les doigts. Elle est blanche tirant sur le verd. Le goût n'en est point doux, il faut la manger avec un peu de sel pour la rendre meilleure. Elle est un peu filasseuse; mais celles qui sont de bon acabit, le sont beaucoup moins que les autres. Ce fruit renferme un noyau de deux pouces de long & d'un pouce & demi de diamétre. Il se termine en pointe, il est amer, & n'est pas si dur qu'on ne puisse l'ouvrir au moyen d'un couteau. Ce noyau est composé de deux gousses, au milieu desquelles on voit le germe de l'Arbre: son écorce n'est qu'une peau déliée qui le sépare de la chair du fruit, à laquelle cette peau est pourtant quelquefois attachée & d'autrefois collée au pepin. L'Arbre qui produit l'*Aguacaté* est fort haut & fort toufu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du *Chirimoyer*, & d'une forme un peu différente.

Dans toute la Province de *Quito* on donne le nom de *Guabas* à un Fruit qu'on appelle dans tout le reste du *Pérou*, *Pacaès*, qui est le nom *Indien*. Ce fruit consiste en une cosse pareille à celle de l'*Algarrobo* *, un peu platte de deux côtés; sa longueur est d'environ un tiers d'aune du-moins pour l'ordinaire, quoiqu'il y en ait de plus longues & de plus courtes selon le Pays. Sa couleur est un verd foncé. Toute la cosse est couverte d'un duvet qui est doux quand on y passe la main de haut en bas, mais en remontant c'est le contraire, comme il en est du velour. On ouvre cette cosse en long, & les diverses cavités qu'elle renferme d'un bout à l'autre sont remplies d'une moëlle spongieuse, légere, & blanche comme le Coton. Cette moëlle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée, puisqu'ils ne laissent tout autour de soi qu'une place d'une ligne ou d'une

* L'Auteur a déjà expliqué ce que c'est que l'*Algarrobo* aux *Indes*.

d'une ligne & demie à la moëlle, qui du-reste fait un jus frais & doux. L'Arbre est à peu près comme les deux ci-dessus.

La *Grenadille* est faite comme un œuf de Poule, mais plus grosse. L'écorce en est fort lisse, luisante au-dehors, & de couleur incarnate. En-dedans elle est blanche & molle: elle a environ une ligne & demie d'épaisseur. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. Dans cette substance sont enveloppés des pepins ou graines fort petites, délicates, & beaucoup moins dures que les grains des Grenades ordinaires; une membrane extrêmement fine & transparente enveloppe toute la substance de cette moëlle, & la sépare de l'écorce. Le goût de la Grenadille est aigre-doux, fort agréable, cordial & rafraîchissant; desorte que quoiqu'on en mange avec excès il n'y a point à craindre qu'elle fasse du mal, non plus que les deux autres espéces de fruit dont je viens de parler. Au-reste ce fruit n'est point produit par un Arbre, mais par une Plante, qui pousse une fleur semblable à celles qu'on nomme *Fleurs de la Passion*, laquelle répand une odeur très-suave. Il est bon de rapporter ici une particularité que l'on remarque généralement dans la plupart des fruits de ces Pays, surtout ceux des Climats chauds; c'est qu'ils ne meurissent pas sur les Arbres, comme ceux d'*Europe*; mais pour qu'ils meurissent il faut les cueillir & les garder quelque tems, & alors ils sont bons à manger; car si on ne les cueilloit pas ils ne meuriroient jamais, mais se flétriroient, & se dessécheroient au point qu'ils ne seroient plus bons à rien.

Le dernier Fruit dont il me reste à parler, c'est la *Frutille* ou Fraise du *Pérou*. Elle est fort différente des Fraises d'*Europe* par sa grosseur, puisqu'elle a ordinairement un bon pouce de long, sur deux tiers de pouce dans son diamétre. Il y en a de plus grosses encore en d'autres lieux du *Pérou*: elles n'ont pas si bon goût que celles d'*Europe*, parce qu'elles ont trop de jus; elles ne sont pourtant pas mauvaises. La Plante ne differe du Fraisier d'*Espagne*, qu'en ce que les feuilles de celle-là sont un peu plus grandes.

Les *Papas* sont une Racine de Climat froid. Ils sont communs en *Espagne* & en d'autres Pays d'*Europe*. En *Espagne* on les connoît sous le nom de *Patates* *. Il n'est pas nécessaire d'en dire autre chose, sinon qu'il y en a en abondance dans ce Pays, & que les habitans les mangent en guise de pain. Ils en font toute sorte de ragoûts, & en général c'est leur principale nourriture. Les *Creoles* les préférent à la Volaille & aux meilleures Viandes. Ils en font un ragoût particulier qu'ils nomment *Lo-*

cro,

* En *François Topinambous*, ou *Pommes de terre*.

cro, & que l'on ſert ſur toutes les tables, & toujours à la fin du repas, pour boire de l'eau après: précaution néceſſaire ſelon eux, pour que l'eau qu'ils boivent après le repas ne leur faſſe point de mal. Les gens pauvres n'ont pas d'autre reſſource que les *Papas* pour ſe nourrir; ces racines leur tiennent lieu de tout autre mêt plus ſolide.

L'*Oca* eſt une racine longue de deux ou trois pouces, & groſſe d'environ un demi pouce, mais non pas dans toute ſa longueur; car elle forme divers nœuds, qui la rendent inégale & torte. Elle eſt couverte d'une peau mince, qui eſt jaune dans quelques-unes, & rouge en d'autres, & quelquefois elle participe de l'une & de l'autre couleur. Cette racine ſe mange bouillie ou frite, & a le goût de la Chataigne, avec cette différence, qui diſtingue les fruits des *Indes*, qu'elle eſt douce. On en fait des conſerves au ſucre, qui au goût des gens du Pays ſont délicieuſes. On la ſert ſur les tables parmi les autres mêts, étant bonne à manger en toute ſaiſon. Cette racine eſt celle d'une Plante plus petite que les *Camotes*, les *Yucas*, & autres dont il a été parlé.

Parmi les Grains que ce Pays produit, & dont il n'eſt pas néceſſaire de nommer ici toutes les eſpéces, étant les mêmes que ceux d'*Europe*, le Maïz & l'Orge ſont ceux dont le Peuple & ſurtout les *Indiens* ſe ſervent au-lieu de pain. Ils mangent le Maïz de pluſieurs façons; la plus commune eſt de le faire rôtir, & alors ils l'appellent *Camcha*. C'eſt de ce même grain qu'ils font la *Chicha*, boiſſon ordinaire des *Indiens* avant la conquête, & dont ils ſont encore très-friands. Voici comme ils la préparent. Ils font tremper le Maïz, & lorſqu'il commence à pouſſer un peu ſon germe, ils le retirent de l'eau, le font bien ſecher au Soleil, puis le font un peu rôtir au feu, & le moulent enſuite. Ils braſſent cette farine juſqu'à un certain point, & la mettent enfin dans de grandes cruches, y ajoûtant autant d'eau qu'il eſt néceſſaire. Cette eau fermente le ſecond ou troiſiéme jour, & quand elle a fermenté autant de tems, ils en boivent. Cette boiſſon eſt, dit-on, rafraîchiſſante: ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elle enivre quand on en boit avec auſſi peu de modération que les *Indiens*. Ceux-ci, quand ils en ont une cruche, ne la quittent point qu'ils ne l'ayent vuidée, & qu'ils n'ayent perdu la raiſon. Le goût de la *Chicha* eſt aſſez bon, & reſſemble aſſez au goût du *Cidre;* mais elle a le défaut de ne pouvoir ſe conſerver plus de huit jours, elle s'aigrit au bout de ce tems. Outre qu'elle rafraîchit, elle a encore d'autres propriétés médicinales, & entre autres celle d'être fort appéritive. On attribue auſſi à cette boiſſon l'avantage qu'on remarque que les *Indiens* ont, de n'être jamais ſujets à des ſuppreſ-

sions d'urine: elle est d'ailleurs fort nourrissante; & l'on observe que sans manger autre chose que de la *Camcha*, du *Moté*, de la *Machca*, & sans boire que de la *Chicha*, les *Indiens* sont forts, robustes, & d'un bon tempérament.

Le même Maïz cuit dans de l'eau jusqu'à ce que le grain s'ouvre, tient lieu de *Camcha*; & non seulement sert à la nourriture des *Indiens*, mais aussi des autres pauvres gens, & surtout des domestiques, qui étant accoutumés dès leur enfance à cet aliment, aussi-bien qu'à la *Camcha*, le préferent souvent au pain.

Quand le Maïz est encore tendre ou en lait, ils le nomment *Chogllos*: on le vend en épis, on l'accommode de diverses manieres, & tout le monde en mange par régal.

Le *Quinoa* est une semence particuliere & naturelle à ce Pays. Elle ressemble à nos Lentilles, mais elle est beaucoup plus petite & de couleur blanche. Elle sert de nourriture & de remède. En la premiere qualité, elle a fort bon goût; & en la seconde elle est admirable pour prévenir toute sorte d'abscès & d'apostumes. Quand on la fait cuire elle s'ouvre, & il en sort un petit filament tourné en spirale, qui ressemble à un vermiceau, & qui est plus blanc que le dehors de la semence. La Plante qui produit cette espéce de légume se séme, & se coupe tous les ans. Elle croît à la hauteur de trois à quatre pieds, ou d'une aune & demie à peu près. Ses feuilles sont grandes & pointues, assez semblables à celles de la *Mauve*. Du milieu de sa tige, elle pousse une fleur de cinq à six pouces de long ou un peu plus, semblable à celle de la Plante de Maïz, dans laquelle, comme dans un épi, sont les grains de la semence. On mange la *Quinoa* cuite comme le riz; l'eau dans laquelle elle a bouilli sert d'apozéme étant bue; & quand on veut appliquer la semence même extérieurement, on la moud, & on la fait bouillir, après quoi on en fait un emplâtre, qui appliqué sur une contusion, attire l'humeur corrompue qui commençoit à former un dépôt; & elle l'attire si promtement, qu'en très-peu de tems on en apperçoit les effets, comme il est vérifié par une infinité d'expériences.

Outre les Viandes ordinaires, on a aussi du Gibier; des Lapins en abondance sur les Montagnes; des Perdrix, mais en petit nombre, & d'une espéce qui ressemble peu à celles d'*Europe*, n'étant pas plus grosses que des Cailles; beaucoup de Tourterelles: mais on en trouve peu à acheter, les habitans n'étant point du tout portés à la chasse.

Le Fromage est un des principaux alimens des habitans de *Quito*. On compte qu'il s'y en débite tous les ans pour 70 à 80000 écus, monnoye du



du Pays. Ils l'apprêtent de diverſes manieres. Les Beurre de vache qui ſe fait aux environs de *Quito* eſt fort bon, & il s'en conſomme une grande quantité, quoique moins que de fromage.

Le goût des habitans de ce Pays pour les douceurs ſurpaſſe tout ce que nous avons dit des autres Peuples. Il eſt étonnant combien il ſe conſomme de Sucre & de Miel dans cette Ville & dans les lieux conſidérables de ſa juriſdiction. Après qu'ils ont tiré le Miel ou Jus des *Cannes* ils le laiſſent cailler, & en font de petits pains en maniere de tourtes, qu'ils appellent *Raſpaduras*. C'eſt la nourriture la plus commune des pauvres gens: avec une de ces tourtes, du fromage & du pain, ils font un repas qu'ils préferent aux mêts chauds. D'où il eſt aiſé de conclure qu'on vit dans ce Pays un peu différemment de la maniere d'*Eſpagne*. Je crois en avoir dit aſſez pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur à cet égard.

CHAPITRE VIII.

Commerce de Quito *& de toute la Province de ce nom, tant en marchandiſes d'*Eſpagne *qu'en celles du Pays & autres du* Pérou.

ON peut juger par tout ce que nous venons de dire du Commerce & des Fabriques de la Province de *Quito*. Tout le Négoce, pour ainſi dire, eſt entre les mains des *Chapetons* ou *Européens*, les uns habitués dans le Pays, les autres qui y viennent du dehors. Ceux-ci achettent des Marchandiſes du Pays, & y vendent celles d'*Europe*. Les Marchandiſes du Pays conſiſtent, comme il a déjà été dit, en Toiles de coton, les unes blanches, qu'ils nomment *Tucuyos*, les autres rayées; en Bayétes & en Draps qu'ils envoyent à *Lima*, où ils ſont vendus: de-là on les envoye dans toutes les Provinces du *Pérou*: le retour conſiſte en Argent, en Fils d'or & d'argent, en Franges fabriquées à *Lima*, en Vins, Eaux-de-vie, Huiles, & autres Marchandiſes de ces Provinces, comme Cuivre, Etaim, Plomb, Vif-argent, &c. Les Fabriquans envoyent les Marchandiſes pour leur propre compte avec les ſusdits Marchands, ou les leur vendent s'ils y trouvent leur avantage.

Quand les Gallions ſont à *Carthagéne*, ces mêmes Commerçans s'y rendent par *Popayan* ou *Santa-Fé*, pour employer leurs fonds en Marchandiſes d'*Europe*, & les répandent à leur retour dans toute cette Province.

Quant aux Fruits & aux Denrées du cru du terroir, elles ſe conſomment

 pres-

presque toutes dans la Province, excepté les Farines, que l'on transporte des Corrégimens de *Riobamba* & de *Chimbo* à *Guayaquil*: c'est le Négoce des *Métifs* & des pauvres gens de ces endroits-là. Il pourroit être plus considérable, si les fraix du transport l'étoient moins. Cela renchérit si fort cette Marchandise, qu'il n'y a pas de proportion entre la peine de la faire charrier dans les lieux où elle est nécessaire, & le peu d'espérance qu'il y a d'y gagner.

Les Toiles fabriquées en particulier par les *Indiens*, ainsi que les Denrées, sont portées, quoiqu'en médiocre quantité, dans la Jurisdiction de *Barbacoas*. C'est par ce Négoce que les *Chapetons* font leur premier essai. Ils troquent ces Marchandises contre de l'Or, que l'on tire dans cette Contrée, & qu'ils envoyent vendre à *Lima*, où il est en plus grande estime & à plus haut prix. Les Draps & Bayétes trouvent un pareil débouché dans les autres parties des Gouvernemens de *Popayan* & de *Santa-Fé*, & ce Commerce va toujours; mais en *tems mort* on ne reçoit point de Marchandise d'*Europe* en échange, & les retours sont en Or en barre. Cet Or passe ensuite à *Lima* comme celui de *Barbacoas*.

On tire des côtes de la *Nouvelle-Espagne* l'Indigo, dont il se fait une grande consommation dans les Fabriques; vu que la plupart des Draps du Pays sont teints en bleu, qui est la seule couleur à la mode en ce Pays, & la seule qui plaîse aux habitans. Par la voye de *Guayaquil* il vient du Fer & de l'Acier tant d'*Europe*, que de la côte de *Guatemala*. Ces deux espéces de Marchandises sont d'un si grand usage dans les *Haciendas* pour la culture des Champs, qu'elles sont d'un prix excessif, le Fer se vendant quelquefois cent écus le quintal, & l'Acier cent cinquante.

Le Commerce réciproque entre les divers Corrégimens de la Province, est entre les mains des habitans mêmes des Villages. Ceux du Corrégiment de *Chimbo* achettent dans les Villages des Corrégimens de *Riobamba* & de *Quito* des *Tuouyos*, des *Bayétes* du Pays qu'ils portent à *Guayaquil*, & en rapportent en échange du Sel, du Poisson sec, du Coton, qui étant manufacturé dans la Province de *Quito* retourne à *Guayaquil* en Toiles. Les Jurisdictions de *Riobamba*, *Alausi*, & *Cuenca*, ont un Commerce réglé avec *Guayaquil* par le moyen des Magazins de *Yaguache* & de *Naranjal*.

Ce Commerce consiste en Marchandises du Pays; & quoiqu'il soit médiocre, ne consistant qu'en trois articles, qui sont Draps, Bayétes & Toiles, il ne laisse pas d'être fort utile, vu que non seulement les pauvres gens dont le nombre surpasse toujours celui des riches, mais encore les gens aisés à l'exception de ceux de la Capitale, ne portent que de ces Draps

Draps & Toiles du Pays, n'étant pas en état d'acheter ces Marchandises d'*Europe*. Il n'y a que les *Espagnols* qui sont raisonnablement riches, & les Personnes de distinction qui se vétissent de ces étoffes. Par où il est aisé de juger de la quantité de *Draps*, *Bayétes*, *Tucuyos*, &c. qui doivent se fabriquer dans le Pays, & tout cela par les *Indiens*, soit dans leurs propres maisons, soit dans les Fabriques ou Manufactures: ce qui contribue à conserver cette Province dans l'état où elle est, tant par l'emploi de tant de monde, que par les autres avantages qu'on en retire.



LIVRE SIXIEME.

Deſcription de la Province de *Quito*, quant à l'étendue de la juriſdiction de ſon Audience. Remarques ſur la Géographie, l'Hiſtoire tant politique que naturelle de ce Pays, & ſur ſes Habitans.

CHAPITRE I.

Etendue de la Province de Quito, *ou Juriſdiction de l'Audience de ce nom: Gouvernemens & Corrégimens qu'elle comprend, & notice des derniers en particulier.*

NOus avons traité, dans les cinq Livres précédens, de diverſes matieres, en ſuivant l'ordre dans lequel elles ſe ſont préſentées durant le cours de notre voyage, & ſelon la nature des affaires qui en étoient l'objet. On a pu remarquer dans cette ſuite de rélations, que les deſcriptions des Lieux & des Provinces marchent d'un pas égal avec les Obſervations Aſtronomiques. C'eſt que nous avons cru que ſi celles-ci intéreſſent les Sciences & ceux qui en font profeſſion, celles-là n'intéreſſent pas moins les perſonnes qui s'appliquent à l'Hiſtoire, à la Politique, à la Géographie, & à l'Etude des Mœurs & des Coutumes des différens Peuples. Nous avons donné dans le cinquiéme Livre une deſcription de la Ville de *Quito*; & pour ne rien laiſſer à déſirer, nous ajoûterons ici celle de la Province de ce nom, que nous connoiſſons mieux qu'aucune des autres où nous avons été; parce que nous l'avons preſque toute parcourue pour exécuter nos Opérations Géométriques & Aſtronomiques, & les autres commiſſions dont nous étions chargés. Ce ſera donc d'après nos propres obſervations que nous parlerons, ou ſur le témoignage des perſonnes les plus dignes de foi que nous ayons eu occaſion de conſulter ſur les choſes que nous n'avons pu voir de nos propres yeux; témoignage que nous n'admettons même qu'après un mûr examen, & qu'avec toutes les précautions que peut ſuggérer la plus ſévere Critique; deſorte que nous pouvons avec juſte raiſon garantir la conformité de ce que nous dirons avec la plus exacte vérité, qui eſt le principal objet de l'Hiſtoire.

La Province de *Quito*, dès le commencement de l'établiſſement des *Eſpa-*

Espagnols, fut ſubordonnée à *Lima* Capitale du *Pérou*, & aux Vicerois de ce nom juſqu'en 1718, auquel tems on établit un Viceroi à *Santa-Fé de Bogota* Capitale du Royaume de la *Nouvelle-Grenade*, & la Province de *Quito* fut annexée à ce nouvel Etat pour faire partie de ſa Juriſdiction. Pour que cette Viceroyauté ne fût point à charge au Tréſor Royal, on ſupprima l'Audience de *Quito*, & les appointemens des membres qui la compoſoient furent aſſignés au nouveau Viceroi. Le même motif fit auſſi abolir l'Audience de *Panama* au Royaume de *Tierra Firme* (quoique ce Royaume reſtât toujours de la dépendance des Vicerois de *Lima*). Le but qu'on ſe propoſoit par cet arrangement, n'eut pas le ſuccès qu'on en avoit eſpéré. On s'apperçut bientôt que les Villes où ces Tribunaux avoient été ſupprimés ne pouvoient ſe paſſer d'eux, à-cauſe du préjudice que le Public ſouffroit de leur ſuppreſſion, & des fraix immenſes qu'il falloit faire pour pourſuivre une affaire, vu la diſtance de *Panama* à *Lima*, & de *Santa-Fé* à *Quito*. Joignez à cela que ce qu'on avoit gagné par l'abolition des deux Audiences, ne ſuffiſoit pas pour ſoutenir une Dignité auſſi diſtinguée que l'eſt celle de Viceroi. Tout cela bien conſidéré, fit rétablir les choſes ſur l'ancien pied dès 1722; & pendant ce court eſpace de tems la nouvelle Viceroyauté fut exercée par *Don George de Villelongue*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & qui étoit Gouverneur du *Callao*, & commandant les armes du *Pérou*, lorſqu'il fut revêtu de la Dignité de Viceroi. Les Audiences ainſi rétablies continuerent ſur le même pied que ci-devant: mais les raiſons qu'on avoit eues d'établir un Viceroi à *Santa-Fé*, ſubſiſtant toujours, on ſongea à le rétablir, ſans ſupprimer les Audiences, & ſans que cela fût à charge au Public ni au Tréſor Royal. En 1739 le projet fut de-nouveau mis en exécution, & la Dignité de Viceroi de la *Nouvelle-Grenade* fut conférée à *Don Sébaſtien de Eſlava* Lieutenant-Général, qui étant parti vers la fin de la même année pour prendre poſſeſſion de ſa nouvelle Charge, l'exerce encore aujourd'hui avec un applaudiſſement général. Toute l'étendue du Royaume de *Tierra-Firme*, & toute la Province de *Quito*, ont été remiſes ſous la juriſdiction du nouveau Viceroi.

Du côté du Nord, la Province de *Quito* eſt limitrophe de celle de *Santa-Fé* de *Bogota*. Elle comprend de ce côté-là une partie du Gouvernement de *Popayan*: au Sud elle confine aux Corrégimens de *Piura* & de *Chachapoyas*: à l'Orient elle occupe toute l'étendue du Gouvernement de *Maynas* ſur la Riviere de *Marannon* ou des *Amazones*, juſques à la Ligne de ſéparation qui diviſe les Conquêtes des *Eſpagnols* de celles des *Portugais*:

tugais: à l'Occident elle a pour bornes les Côtes de *Machala* ſur le Golphe de *la Puna* juſqu'à celles que comprend le Gouvernement d'*Atacames*, & la Jurisdiction de *Barbacoas* ſur le Golphe de la *Gorgone*. Du Nord au Sud ſa plus grande largeur eſt de 200 lieues, & ſa longueur de l'Orient à l'Occident juſqu'à la Ligne ci-deſſus mentionnée eſt de plus de 600 lieues en droiture: mais une grande partie du Pays, eſt ou habitée par des Nations Barbares, ou peu connue des *Eſpagnols*, & par conſéquent peu habitée. La ſeule partie de cette vaſte Contrée qu'on puiſſe dire à la rigueur être bien peuplée, c'eſt l'eſpace que laiſſent entre elles les deux *Cordilleres* des *Andes*, lequel, comparé à ce grand Pays, reſſemble à une ruelle: il s'étend depuis le Corrégiment de *St. Michel de Ibarra* juſqu'à celui de *Loja*: il renferme encore & comprend l'eſpace qui s'étend de-là juſqu'au Gouvernement de *Popayan*, y compriſe même une partie de ce Gouvernement, & enfin tout le Pays qui s'étend depuis la *Cordillere* Occidentale juſques à la Mer. L'étendue de ces Corrégimens d'Orient en Occident eſt environ de 15 lieues ou un peu plus, ce qui eſt la diſtance qu'il y a entre les deux *Cordilleres*. A quoi il faut ajoûter ce qui eſt compris dans les Gouvernemens de *Jaen de Bracamoros*, qui confine au Corrégiment de *Loja* au bout de toute la Province, à l'Eſt de la *Cordillere* Orientale; & en allant vers le Nord celui de *Quixos*, & à l'Orient de celui-ci le Gouvernement de *Maynas*: il y a entre les uns & les autres de longues liſieres habitées ſeulement par des *Indiens* idolâtres. Au Nord de toute la Province eſt le Gouvernement de *Popayan*, qui à tout prendre fait une Province à part. Ainſi dans la partie occidentale de cette ruelle formée par les deux *Cordilleres*, eſt le Gouvernement d'*Atacames* nouvellement érigé, & le Corrégiment de *Guayaquil*: dans la partie orientale les trois autres Gouvernemens nommés ci-deſſus, & dans celle du Nord le Gouvernement de *Popayan*.

Outre ces cinq Gouvernemens cette Province contient neuf Corrégimens, auxquels on donne dans le Pays le nom de *Provinces*, ſubdiviſant la Province de *Quito* en autant d'autres Provinces qu'elle contient de Gouvernemens & de Corrégimens. C'eſt ſur quoi il eſt bon de prévenir le Lecteur, pour éviter toute équivoque & obſcurité lorſqu'il m'arrivera de donner le nom de *Province* à la juriſdiction d'un Corrégiment, quoique je ſois réſolu de m'en abſtenir autant qu'il ſera poſſible. Voici les noms de ces Corrégimens, en commençant par celui qui eſt le plus Septentrional.

I. Ville de *St. Michel d'Ibarra.*	VI. Bourg de *Chimbo*, ou *Guaranda.*
II. Village d'*Otabalo.*	VII. Cité de *Guayaquil.*
III. Cité de *Quito.*	VIII. Ville de *Cuenca.*
IV. Bourg de *Latacunga.*	IX. Cité de *Loja.*
V. Ville de *Riobamba.*	

Nous allons donner une idée de chacun de ces Corrégimens, après quoi nous passerons aux Gouvernemens.

I. La Ville de *St. Michel* d'*Ibarra* est le Chef-lieu de ce Corrégiment, qui outre cela contient huit Villages ou Paroisses principales, savoir:

I. *Mira.*	V. *Salinas.*
II. *Pimanpiro.*	VI. *Tumbabiro.*
III. *Carangue.*	VII. *Quilca.*
IV. *St. Antoine de Carangue.*	VIII. *Caguasqui.*

Autrefois toute la Jurisdiction du Corrégiment d'*Otabalo* appartenoit à celui dont il est question ici; mais on l'en a séparée pour en faire deux, à-cause qu'elle étoit trop étendue.

La Ville de *St. Michel d'Ibarra* est située dans une Plaine ou Prairie fort spacieuse, près d'un des côtés, entre deux Rivieres auxquelles cette Plaine doit la bonté de ses pâturages, à peu de distance d'une Montagne médiocre qu'elle a à l'Orient. Le terrain où elle est bâtie est mou & humide, c'est pourquoi les maisons s'affaissent & s'enfoncent. Cette Ville est assez grande, les rues en sont larges & droites, les maisons bâties de pierres ou de briques crues & couvertes de tuiles. Il y a hors de son enceinte divers Quartiers ou Fauxbourgs habités par des *Indiens*, dont les maisons sont des baraques ou des chaumieres du même goût que celles que ces Peuples ont accoutumé de bâtir, c'est-à-dire petites & pauvres. Les maisons du dedans de la Ville sont assez jolies; celles de la Place ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée; toutes les autres sont basses, & n'ont que le rez-de-chaussée. L'Eglise Paroissiale est bâtie des mêmes matériaux que les maisons. Elle est belle & bien ornée. Outre cette Eglise il y a un Couvent de *Cordeliers*, un de *Dominicains*, un des P. P. de la *Merci*, un Collége de *Jésuites*, & un Monastere de Filles de la *Conception*. On fait monter le nombre des habitans à dix ou douze mille âmes de tout âge, de tout sexe, & de toute condition.

Dans la Jurisdiction de ce Corrégiment est le célébre Lac de *Yagar-Cocha*, si connu dans l'Histoire des *Incas* pour avoir été le tombeau des habitans d'*Otabulo*, lorsque *Huayna-Capac XII. Inca*, irrité de la résistance que ce Peuple avoit faite à ses armes, leur fit couper la tête à tous, tant à ceux

qui furent pris qu'à ceux qui se rendirent, & fit jetter leurs corps dans le Lac qui en fut tout rougi, d'où lui est aussi venu le nom *Indien* de *Yagar-Coca*, qui signifie *Lac de sang*.

Le climat de cette Ville est fort doux, moins froid que celui de *Quito*, mais pas si chaud qu'on en soit incommodé. Tous les Villages de sa jurisdiction ont différente température, l'air est pourtant chaud dans la plupart à-cause de leur situation dans des terrains bas. Ces terrains sont appellés dans le Pays *Vallées*, comme il a déja été dit; telles sont les Vallées de *Chota*, de *Carpuela*, & plusieurs autres. Une partie des Plantations ou *Haciendas* consiste en Cannes de Sucre, qu'on travaille dans des *Trapiches* ou Moulins, où il se fabrique beaucoup de Sucre & fort blanc; les autres produisent des Fruits propres aux climats chauds, les autres du Coton en abondance & très-bon.

Les Cannes de Sucre n'y sont pas si tardives que dans la Jurisdiction de *Quito*: on peut les moudre en tout tems, parce qu'on n'est pas obligé de les couper plutôt en une saison qu'en l'autre; & qu'elles ne diminuent rien de leur bonté, pour n'être coupées qu'un ou deux mois après leur maturité. Ainsi on se contente de les couper par *quadras*, c'est-à-dire par quartier, ou de trois mois en trois mois, & toute l'année les *Trapiches* ou Moulins sont occupés.

Les autres Lieux où le climat est moins chaud, sont remplis de *Haciendas*, de Grains, Maïz en abondance, Froment, & Orge, que l'on séme de la même maniere qu'à *Otabalo*, dont nous donnerons bientôt l'explication. Il y a aussi beaucoup de Haras, mais peu de Troupeaux de Moutons en comparaison; & quoiqu'il y ait moins de Fabrique de Draperie qu'à *Otabalo*, les *Indiens* ne laissent pas d'y fabriquer quelques Toiles & Etoffes de laine & de coton.

Il y a dans le district du Village de *Las Salinas* des Mines de Sel, qui se consomme dans ce Bailliage, ou est transporté dans les Pays au Nord. Ce sel est mêlé de nitre, & n'est pourtant point mal-sain quand on y est accoutumé. Le seul défaut qu'il ait, c'est de n'être pas bon pour les salaisons, à quoi il faut qu'on employe le sel de *Guayaquil*.

Dans les terres de la dépendance du Village de *Mira*, il y a des endroits où l'on voit des Anes sauvages, qui se multiplient beaucoup, & qui sont difficiles à prendre. Les Propriétaires de ces terres permettent à qui les en prie, de donner la chasse à ces animaux, & d'en prendre autant qu'ils peuvent, moyennant une petite reconnoissance proportionnée au nombre des jours qu'ils y employent. La maniere de prendre ces Anes sauvages, consiste à assembler force *Indiens* à cheval & à pied, & à faire une battue pour les environner dans quel-

quelque *Cagnade* ou Vallon. Là on leur jette le lacqs à pleine courſe de cheval, pour qu'ils ne puiſſent échaper; car dès qu'ils ſe voyent enclos & renfermés, ils tâchent de ſe ſauver; & dès que l'un d'eux a fait une ouverture, tous les autres le ſuivent à la file, & ſe ſauvent par le même endroit. Dès qu'on les a enlacés, on les renverſe par terre, & on leur met des entraves pour les empêcher de courir. Quand on s'en eſt ainſi aſſuré, on les laiſſe juſqu'à ce que le tems que doit durer la chaſſe ſoit expiré, & alors on les accouple avec des Anes domeſtiques pour les emmener avec moins de peine. Mais on a beau faire, la choſe n'en eſt pas moins difficile; car ces animaux ſont ſi braves que perſonne n'oſeroit tenir devant eux. Quand ils ſont en liberté ils courent comme le meilleur cheval, tant aux deſcentes qu'aux montées. S'ils ſe ſentent preſſés, ils ſe défendent en ruant & mordant avec tant d'adreſſe, que ſans ceſſer de courre ils eſtropient ſouvent ceux qui les pourſuivent. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que dès la premiere charge qu'on leur met ſur le dos ils perdent leur légéreté, deviennent doux & paiſibles, & quittent cet air farouche qu'ils avoient dans les champs, pour prendre cet air de lenteur & de ſtupidité qui ſemble être l'apanage de tous les animaux de leur eſpéce. Les Anes ſauvages ne ſouffrent point qu'aucun cheval mette les pieds dans le champ où ils ſont: s'il y en vient quelqu'un par hazard, le ſentir & lui courre-ſus n'eſt qu'une même choſe; ils ne lui donnent pas le tems de fuir, & ne ceſſent de le mordre qu'après qu'ils lui ont ôté la vie. Quand on paſſe près des champs où il y a des Anes ſauvages, on eſt alourdi des concerts continuels de leurs voix, répetées par les échos des collines & des coulées. A peine les uns ont fini d'un côté, que les autres commencent de l'autre, de maniere que cela ne finit point.

II. Le Corrégiment qui vient du côté du Sud après celui de *St. Michel d'Ibarra*, c'eſt celui d'*Otabalo*, qui comprend huit Villages ou Paroiſſes.

I. *Cayambe.*	V. *Cotacache.*
II. *Tabacundo.*	VI. *San Pablo.*
III. *Otabalo.*	VII. *Tocache.*
IV. *Atontaqui.*	VIII. *Urquuqui.*

Le Bourg d'*Otabalo* eſt grand, bien ſitué, & ſi peuplé, qu'on y compte 18 à 20000 âmes: les *Eſpagnols* ſont la plus grande partie des habitans, & tout le reſte eſt compoſé de familles *Indiennes*.

Le terroir de ce Corrégiment eſt cultivé & plein d'*Haciendas*, comme le précédent, excepté qu'il n'y a pas tant de *Trapiches* ou Moulins à Sucre:

 mais

mais en revanche les Fabriques d'Etoffes y ſont en plus grande quantité & plus riches, à-cauſe du nombre d'*Indiens* qu'il y a, & du goût que ceux-ci ont pour ces Manufactures. Car outre les Etoffes qui ſe font dans les Fabriques mêmes, les Particuliers qui ne ſont pas *Mitagos*, c'eſt-à-dire engagés ou mercenaires, en font quantité pour leur compte, comme *Tucuyos*, ou Toiles de coton, tapas, pavillons pour les lits, courtes-pointes damaſcées, les unes blanches & rayées, les autres bleues ou tout-à-fait blanches. Tous ces ouvrages ſont faits de coton, & on les eſtime beaucoup tant dans la Province de *Quito* que dans les autres Provinces où on les envoie.

La maniere de ſemer le Froment & l'Orge dans cette Juriſdiction n'eſt pas la même que dans les autres; car au-lieu d'écarter le grain en le ſemant, comme on fait ailleurs, ils diviſent un champ labouré en quarreaux, chaque quarreau formé par deux ſillons tirés en pente & à quelque diſtance l'un de l'autre. Dans ces ſillons, ils font des trous à un pied de diſtance l'un de l'autre: ils inſerent dans chaque trou cinq à ſix grains de ſemence. Cette méthode eſt un peu longue, mais le Propriétaire eſt amplement dédommagé de cette longueur, par l'abondance de la récolte qui a coutume de rendre cent ou cent cinquante pour un.

Les *Haciendas* de cette Juriſdiction nourriſſent quantité de Chevaux & de Vaches dont on tire beaucoup de lait, qui procure du fromage en abondance. Ce qui contribue à ces engrais, c'eſt la quantité de ruiſſeaux dont le Pays eſt arroſé. On n'y manque pas non plus de Brebis, quoiqu'elles n'y ſoient pas en auſſi grande quantité que le gros Bétail.

Le Village de *Cayambe* eſt ſitué au milieu d'une grande Plaine qui a derriére elle une Montagne des plus grandes de ces *Cordilleres*. Cette Montagne eſt appellée *Cayamburo*: elle n'eſt ni moins élevée, ni moins couverte de neige que le *Chimborazo*. Elle paroît au-deſſus de toutes les autres qui ſont entre elle & *Quito*, & on en voit la cime de cette Ville-même. Les autres Montagnes qui, ſans le voiſinage de celle-ci, paroîtroient hautes, ſemblent plutôt des monticules que des montagnes vis-à-vis du *Cayamburo*. Mais c'eſt ce voiſinage qui rend la Plaine de *Cayambe* froide & deſagréable, étant expoſée aux vents, qui y ſouflent continuellement & avec force.

Dans le territoire de ce Corrégiment on trouve deux Lacs, dont l'un eſt appellé *de San Pablo*, à-cauſe du Village de ce nom bâti ſur le bord de ce Lac, qui peut avoir une lieue de long, ſur demie lieue de large. Ses bords ſont remplis d'une ſorte de Joncs appellés dans le Pays *Totoral*; on

y trouve des *Oyes*, & des *Gallarétes*. Les eaux qui tombent de la Montagne de *Mojanda* ſe perdent dans ce Lac, & il en ſort un des bras qui forment la Riviere appellée *Rio-Blanco*. L'autre Lac ne differe pas beaucoup de celui-là en longueur & en largeur: il eſt ſur une Montagne appellée *Cuicocha*, & il en tire ſon nom. Sa ſituation n'eſt pas préciſément ſur le ſommet de la Montagne, mais à mi-côte, dans un terrain plat qui ſe trouve ſur la croupe de la Montagne avant d'arriver au ſommet. Au milieu de ce Lac il y a deux Iles, où l'on trouve des *Cuyes* de montagne & des Daims, leſquels traverſent le Lac pour venir en terre-ferme, & pour retourner dans les Iles quand ils ſe voyent pourſuivis par les Chaſſeurs.

Ce Lac produit une eſpéce de petit Poiſſon ſemblable aux *Camarons*; mais ſans écaille. On les nomme dans le Pays *Prennadillas*. On en envoye de tout marinés à *Quito*, où ils ſont eſtimés, parce qu'on n'y voit point de poiſſon frais. Cette Pêche n'eſt pas des plus abondantes. Le même Poiſſon ſe prend auſſi dans le Lac de *San Pablo*.

Le Corrégiment de *Quito* eſt composé de 25 Paroiſſes outre celles de la Ville.

I. *St. Jean l'Evangéliſte.*	XIV. *Le Quinche.*
II. *Ste. Marie Madeleine.*	XV. *Guayllabamba.*
III. *Chilogalle.*	XVI. *Machache.*
IV. *Cono-Coto.*	XVII. *Aloaſi.*
V. *Zambiza.*	XVIII. *Aloa.*
VI. *Pintac.*	XIX. *Uyumbicho.*
VII. *Sangolqui.*	XX. *Alangaſi.*
VIII. *Amaguanna.*	XXI. *Pomasque.*
IX. *Guapulo.*	XXII. *San Antonio de Lulumbamba.*
X. *Cumbaya.*	XXIII. *Perucho.*
XI. *Coto-Collao.*	XXIV. *Cola-Cali.*
XII. *Puembo & Piſo.*	XXV. *Tumbaco*
XIII. *Yaruqui.*	

Ce Corrégiment eſt encore appellé le *Territoire des cinq lieues*, mais il eſt certain qu'il en a davantage en quelques endroits. Il eſt rempli d'*Haciendas*, les unes dans des plaines, les autres dans de grandes & ſpatieuſes coulées, & pluſieurs ſur les montagnes. Les Fruits qu'on y recueille ſont différens ſelon la nature du climat & la diſpoſition du terrain: dans les plaines où l'air eſt tempéré, on recueille beaucoup de Maïz: dans les coulées, & les *Cagnades* profondes, où l'air eſt chaud, on trouve beaucoup de Cannes de Sucre, & du ſucre qu'on en tire on fait une ſorte de paſtilles

appellées *Raspaduras*, une espéce de Miel, du *Guarapo*, & l'on y distile du *Rum*, ou Eau-de-vie de canne. Les Fruits que le terroir produit sont employés à diverses sortes de confitures qu'ils appellent *Rayados*, dont les gens de ce Pays font une grande consommation.

Les Cannes de Sucre son fort tardives dans le terroir de ce Corrégiment; car quoique l'air soit chaud dans les lieux où on les cultive, il ne l'est pourtant pas assez pour qu'elles mûrissent hâtivement, desorte qu'on ne peut les couper que trois ans après avoir été plantées : elles ne donnent leur fruit qu'une fois, & après qu'on l'a cueilli on tire encore le germe appellé *Soca*, qui sert à replanter la canne.

La Boisson dont nous avons parlé tout à l'heure, & qui est appellée *Guarapo*, n'est autre chose que le suc des cannes tel qu'il sort du *Trapiche*, & après qu'on l'a laissé un peu fermenter. Cette liqueur a un goût aigre-doux fort agréable; mais pour peu qu'on en prenne avec excès elle monte à la tête & enivre comme le vin; elle est fort en vogue parmi les gens du commun.

Les *Haciendas* des Montagnes, où l'air est plus ou moins froid, produisent du Froment & de l'Orge, toute sorte d'Herbes potageres, & beaucoup de *Papas*. Sur le sommet de ces Montagnes paissent divers Troupeaux de Brebis & de Vaches qui donnent beaucoup de fromage & de beurre. Il y a d'autres *Haciendas* où l'on fabrique des Draps du Pays, des Etamines, des Bayétes, & des Serges.

Par tout ce que nous avons dit, on comprendra aisément qu'il n'est pas possible de fixer le climat qui régne dans les divers endroits de ce Pays. Il est si différent qu'ici vous sentez une chaleur qui vous rappelle que vous êtes sous la Zone torride; & là, sans aller fort loin, vous ne voyez que neige & que glace. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la régularité & la constance de l'air dans ce Pays. En effet dans les lieux où l'air est tempéré, jamais il ne devient froid, & la chaleur n'augmente jamais au-delà de son degré naturel. Ce n'est que dans les Montagnes que l'air varie, parce qu'étant naturellement froid, il le devient encore davantage par les vents qui souflent souvent avec une violence extrême, ou même par le tems qu'il fait quelquefois, & qu'on nomme *Tiempo de Paramos*, par où l'on entend que les Montagnes sont pour la plupart couvertes de nuages qui se convertissent continuellement en gresil mêlé de neige; car alors le froid est si aigu qu'on ne peut y résister long-tems. Au-contraire quand l'air est un peu serein, que le vent soufle modérément, & que les rayons du Soleil

leil peuvent pénétrer jusqu'à ces Montagnes, l'air y est assez supportable.

Dans les Villages, l'Eglise & la Maison du Curé sont appellées le Couvent, quoique le Curé soit Prêtre Séculier, mais parce qu'ils ont eu autrefois des Religieux pour Curés. La plupart de ces Villages sont bâtis sans aucune forme ni méthode. La maison du Curé est la principale, les autres sont plutôt des *Chozas* ou chaumieres répandues çà & là dans les champs, faites de boue & couvertes de paille. Chacune à sa *Chacarite*, c'est-à-dire, un petit espace de terre que chacun cultive pour soi. La plupart des habitans de ces Villages sont des *Indiens*, qui y font leur demeure quand ils ne sont pas de *Mita* ou engagés ailleurs. Il y a aussi des *Métifs*, dont le nombre surpasse même en certains endroits celui des *Indiens*, & on y rencontre aussi quoique rarement quelques familles d'*Espagnols*.

Le premier Corrégiment que l'on rencontre au Sud de *Quito* est celui de *Latacunga*. Le mot *Assiento* par où l'on désigne ce lieu, & plusieurs autres de la même espéce, signifie un Lieu moindre qu'une Ville, mais plus qu'un Village. L'*Assiento* ou Bourg de *Latacunga* est situé dans une Plaine spacieuse, qui a à dos du côté de l'Est la *Cordillere* orientale des *Andes*, & d'où s'avance une Montagne fort haute, au pied de laquelle est *Latacunga*, par les 55 min. 14½ sec. de Latitude Australe. A l'Occident le Bourg est environné d'une Riviere qu'on passe à gué, mais qu'il faut passer sur des ponts pour peu qu'elle s'enfle; car elle est d'ailleurs assez profonde. Le Bourg est bien bâti & les maisons en sont bien alignées, les rues larges & droites. Les maisons sont à pierres & à chaux, toutes voûtées & fort bien situées: elles n'ont que le rez-de-chaussée, à-cause des tremblemens de terre auxquels elles sont exposées. Le 20 de *Juin* 1698, il en fit un qui renversa toutes les maisons de *Latacunga*, & se fit généralement sentir dans toute la Province de *Quito*, où plusieurs autres Lieux souffrirent de grands dommages, comme nous le dirons ci-après. A *Latacunga* parmi plus de 600 maisons il ne resta sur pied que l'Eglise des *Jésuites* & une partie d'une maison, encore fallut-il abattre l'une & l'autre tant elles avoient été maltraitées; tout le reste croûla, & les habitans furent presque tous écrasés sous leurs ruines, & passerent des bras du sommeil dans ceux de la mort; car le tremblement de terre commença à une heure du matin, & continua toute la nuit & une partie du jour.

Les pierres dont les maisons & les Eglises de l'*Assiento* sont bâties, ressemblent beaucoup à la pierre-ponce, étant poreuses & spongieuses à tel point qu'elles nagent sur l'eau. On les tire des carrieres formées par les Volcans. La chaux s'insinue parfaitement dans ces pierres, & leur légereté

reté jointe au peu d'élevation des maisons, semblent aujourd'hui garantir la vie des habitans. Lors de ce grand tremblement elles avoient un étage outre le rez-de-chaussée.

La Jurisdiction de ce Corrégiment comprend dix-sept Villages, qui sont,

I. *Zicchos-Mayor.*
II. *Zicchos-Menor.*
III. *Tungas* ou *Colorados.*
IV. *Ysilimbi.*
V. *Chisa-Halo*, ou *Toacaso.*
VI. *Pillaro.*
VII. *San Phelipe.*
VIII. *Mula-Halo.*
IX. *Alaquez.*
X. *San Miguel de Molléambato.*
XI. *Saquisili.*
XII. *Pugili.*
XIII. *Tanicuchi.*
XIV. *Cuzubamba.*
XV. *Tisaleo.*
XVI. *Angamarca.*
XVII. *Pila-Halo.*

L'air du Bourg est froid, n'étant qu'à 6 lieues de la Montagne de *Cotopaxi*, non moins haute, & couverte de neige, que le *Chimborazo*, & le *Coyamburo*. Cette Montagne est un Volcan qui creva avec beaucoup de violence en 1533, lorsque *Sébastien de Belalcazar* se trouvoit déjà dans cette Province, ayant entrepris d'en faire la conquête. Cet accident ne favorisa pas peu ses desseins; car les *Indiens* prévenus par leurs Devins que le Pays passeroit sous la domination d'un Prince inconnu, & qu'ils lui seroient tous assujettis lorsque ce Volcan créveroit, regarderent cet événement comme le signal de leur défaite, & en furent si découragés que *Belalcazar* ne trouva que peu ou point de résistance; & dans l'espace d'un an il se vit maître de toute la Province, & en soumit les Peuples & & leurs Caciques au Roi d'*Espagne*. La Plaine quoique spacieuse est toute semée de gros morceaux de roc, dont quelques-uns lors de l'éruption du Volcan furent lancés jusqu'à plus de cinq lieues à la ronde. En 1743 nous trouvant sur les côtes du *Chili*, le même Volcan creva. Mais je réserve pour un autre lieu les particularités de ce dernier accident.

Les Villages de cette Jurisdiction étant situés les uns dans des lieux bas, les autres dans des lieux élevés, ont aussi des climats fort divers. En général ces Villages sont plus grands & plus peuplés que ceux d'aucun autre Corrégiment de la Province. Les habitans sont *Indiens*, ou *Métifs*, & on y trouve peu d'*Espagnols*.

Outre l'Eglise Paroissiale qui est dans ce Bourg, & qui est desservie par deux Curés, l'un pour les *Espagnols*, l'autre pour les *Indiens*, il y a un Couvent de *Cordeliers*, un de *St. Augustin*, un de la *Merci*, & un de *Jésuites*. Toutes les Eglises y sont fort bien bâties, très-propres, & ornées

nées à proportion du nombre des habitans, qu'on fait monter à 10 ou 12000 ames; la plupart sont *Espagnols* & *Métices*, & parmi les premiers il y a des Familles d'une qualité distinguée & assez riches. Les *Indiens* y vivent comme à *Quito* dans des quartiers séparés proche de la Campagne.

On trouve dans ce Bourg toute sorte d'Artisans; on y fabrique, comme dans le reste de sa Jurisdiction, des Draps, des *Bayétes*, de *Tucuyos*. On y fait beaucoup de Lard, que l'on envoye à *Quito*, *Riobamba*, & *Guayaquil*, où il est fort estimé, à-cause qu'il est si bien préparé que le goût en est exquis, & qu'il ne se corrompt pas ni ne perd rien de sa bonté.

Les Campagnes aux environs du Bourg sont semées d'*Alfalfa* *, & de Saules dont les feuilles toujours vertes forment un aspect riant, qui ne contribue pas peu à rendre ce séjour un des plus agréables.

Les *Indiens* des Villages de *Pujili* & de *Saquisili*, sont excellens Potiers, & font toute sorte d'ouvrages d'argile, pots, cruches, terrines, &c. On en transporte dans toute la Province de *Quito*. L'argile qu'ils employent est rouge, fine, & a une très-bonne odeur.

Le Corrégiment de *Riobamba* vient ensuite, dont le Chef-lieu est la Ville du même nom. Sa Jurisdiction est divisée en deux Bailliages. Le Corrégidor de *Riobamba* nomme le Baillif de l'*Assiento* de *Hambato*, Bourg situé entre cette Ville & *Latacunga*. La Jurisdiction de *Riobamba* comprend dix-huit Villages, savoir,

I. *Calpi.* X. *Pungala.*
II. *Lican.* XI. *Lito.*
III. *Taruquiz.* XII. *Guano.*
IV. *St. Louis.* XIII. *Hilapo.*
V. *Cajabamba.* XIV. *Guanando.*
VI. *St. Andrés.* XV. *Pénipe.*
VII. *Puni.* XVI. *Cubijies.*
VIII. *Chambo.* XVII. *Cévadas.*
IX. *Quimia.* XVIII. *Pallactanga.*

Le Bailliage du Bourg de *Hambato* contient six Villages:

I. *Isamba.* IV. *Péliléo.*
II. *Quisapincha.* V. *Patate.*
III. *Quéro.* VI. *Sta. Rosa de Pilaguin.*

La Ville de *Riobamba* est située par 1 deg. 41 ½ min. de Latitude Méridionale à l'occident de *Quito*. C'étoit une Bourgade d'*Indiens* lorsque *Sébastien* de *Belalcazar* y entra en 1533. L'année suivante le Maréchal *Diégo*

* Sorte de *Luzerne*.

Diégo de Almagro jetta les premiers fondemens de la Ville, qui se trouve dans une Plaine fort large, quoiqu'environnée de Montagnes. Vers le Nord elle a une autre Plaine fermée par la haute Montagne de *Chimborazo*, qu'on voit de ce côté-là en plein, & dont la croupe n'est pas fort éloignée de la Ville. Dans la Plaine du Sud où la Ville est située, il y a un Lac d'environ une lieue de long sur trois quarts de lieues de large. Ce Lac est appellé *Colta*. On trouve des *Oyes* & des *Gallaretes* en quantité sur ses bords, & aux environs beaucoup de *Haciendas*.

Les rues & la grand' place de cette Ville sont fort régulieres, droites & dégagées. Les maisons sont bâties d'une pierre assez légere, mais moins que la pierre-ponce de *Latacunga*. Quelques-unes ont un étage, sans le rez-de-chaussée, particuliérement celles qui sont face à la grand' place. Le reste est fort bas, crainte des tremblemens de terre, dont elle a aussi ressenti les tristes effets, surtout de celui de 1698. Avant la conquête les *Indiens* qui composoient la Peuplade de *Riobamba*, aussi-bien que ceux qui suivoient par la partie méridionale de sa Jurisdiction, étoient appelles *Peruayes*; nom qu'ils ont conservé depuis, & par où on les distingue encore aujourd'hui des autres *Indiens* de la Province.

Outre la grande Eglise, il y a une autre Paroisse sous le nom de *St. Sébastien*, & des Couvens des mêmes Religieux qu'à *Latacunga*, avec un Monastere de Filles de la *Conception*. Il y a aussi un Hôpital presque tout ruiné, où l'on ne reçoit point de malades.

Une Riviere qui coule à l'occident baigne les murailles de la Ville, & arrose les Campagnes voisines par le moyen de divers canaux.

Le nombre des habitans est estimé de 16 à 20000 âmes; leurs mœurs & leurs usages ne sont pas différens de ceux des Citoyens de *Quito*, dont les plus distingués tirent presque tous leur origine de *Riobamba*; parce que les premieres Familles de distinction qui passerent d'*Espagne* en *Amérique* après la conquête, s'établirent dans cette derniere Ville comme dans leur Patrimoine, & que depuis les Familles distinguées de *Quito* se sont toujours alliées par des mariages avec celles-ci.

Le *Cabildo*, ou Corps de Ville, est composé de *Régidors* pris dans les principales Familles, & parmi lesquels on élit tous les ans les Alcaldes ordinaires, par l'unanimité des suffrages; car s'il s'en trouve un de contraire, l'élection est nulle. C'est à la Ville à confirmer ou à rejetter ensuite les Elus, ce qui est un privilége dont aucune autre Ville de la Province ne jouït.

Le

Le voisinage de la Montagne de *Chimborazo* rend le climat de cette Ville un peu plus froid que celui de *Quito*. Quand le vent souffle de ce côté-là, le froid augmente à tel point que les Personnes de distinction se retirent à leurs *Haciendas*, qui, quoiqu'à peu de distance de la Ville, jouïssent d'un climat plus doux. C'est surtout depuis le mois de *Decembre* jusqu'au mois de *May* qu'on est exposé à ce froid, parce que c'est alors que régnent les vents de Nord & de Nord-Ouëst. Les pluyes y sont moins fortes & moins fréquentes qu'à *Quito*, & les tempêtes n'y sont pas si violentes; le Ciel y est souvent serein, ainsi que dans tout le reste de la Jurisdiction.

Les *Haciendas* sont très-fréquens dans ce District, & les Fabriques y sont en plus grand nombre, & plus considérables qu'en nul autre lieu de la Province. Les *Indiens* y sont naturellement portés à cette sorte de travail, principalement dans le Village de *Guano*, lieu fameux par ses Fabriques de Bas de laine. Les *Haciendas* où l'on nourrit du menu bétail sont riches, & fournissent toute la laine qu'il faut pour les étoffes de cette espéce. Le Terroir est fertile; il produit en abondance toute sorte de Légumes: on y voit plus fréquemment, ce que j'ai déjà dit ailleurs, semer d'un côté & recueillir de l'autre. La Campagne est peinte de tant de diverses couleurs, que l'Art pourroit à-peine mettre une si grande variété dans ses tableaux.

Dans la Jurisdiction de ce Corrégiment se trouve une vaste Plaine au Sud de la Ville. On la nomme *Tiocaxas*. Elle est fameuse dans l'Histoire, pour avoir été le théatre d'une sanglante bataille entre les *Espagnols* commandés par *Belalcazar*, & les *Indiens Puruayes*, qui vouloient l'empêcher de pénétrer jusqu'à *Riobamba*, & dans le reste de la Province. La bataille fut indécise.

L'*Assiento* de *Hambato*, second Bailliage de ce Corrégiment, est bâti dans une Plaine fort étendue formée par une vaste coulée. Au Nord coule une Riviere que l'on passe sur des ponts, à-cause de sa profondeur & de sa rapidité. Le Bourg est en fort bonne situation, & n'est guere moins considérable que *Latacunga*, puisque l'on y compte 8 à 10000 âmes. Les maisons y sont bâties de briques crues; elles sont jolies, mais fort basses crainte des tremblemens de terre. Il y a une Paroisse, deux Succursales, & un Couvent de Religieux *Cordeliers*. *Hambato* fut entiérement détruit par le tremblement de terre qui détruisit *Latacunga*. La terre s'ouvrit en différens endroits aux environs du Bourg, & il en reste encore au sud du Bourg une fente de quatre à cinq pieds de large & d'environ une lieue

de long du Nord au Sud; & du côté du Nord, après avoir paſſé la Riviere, on trouve d'autres fentes pareilles. Dans cette occaſion la Montagne de *Carguairaſo* toujours couverte de neige, étant venue à crever, les cendres qu'elle vomit s'étant mêlées à la prodigieuſe quantité de neige que les flammes de ce Volcan fondirent, formerent une Riviere bourbeuſe, qui fondant ſur les Campagnes avec cette rapidité proportionnée à ſa pente, détruiſit les Champs enſemencés, engloutit les Troupeaux qui paiſſoient ſur ſa route, & couvrit de fange tous les lieux par où elle paſſa: on voit encore cette fange ſechée par le tems au ſud du Bourg.

Les habitans de *Hambato* ne different pas de ceux de *Quito* quant aux coutumes: il n'y a pas parmi eux tant de Gens de diſtinction qu'à *Riobamba*. Du-reſte ils ſont naturellement guerriers; mais méchans, & fort décriés ſur la probité dans tout le reſte de la Province, de-même que chez leurs voiſins.

Cette Juriſdiction l'emporte en bien des choſes ſur les autres Juriſdictions de la Province, ſoit par les ouvrages qui s'y font, ſoit parce que la terre y produit toutes ſortes de Denrées. Le Pain qu'on fait dans le Bourg eſt fameux dans toute la Province, on en tranſporte des *roſcas* * à *Quito*, où l'on en mange par régal: on en envoye en divers autres endroits, ſans que le tems qu'on met à les voiturer diminue de ſa bonté. Dans le Village de *Quéro* on fait toute ſorte d'ouvrages de menuiſerie recherchés dans toute la Province, les habitans de ce Village étant presque tous menuiſiers, & les ſeuls de la Province qui s'appliquent à ce métier. Le terroir du Village de *Patate* eſt fertile en Cannes de Sucre, & le Sucre en eſt excellent. Celui de *Ste. Roſe Pilaguin*, ſitué ſur la croupe du *Carguairaſo*, produit beaucoup de bon Orge; & le terroir aux environs de *Hambato* eſt fertile en Fruits excellens, dont on envoye une quantité conſidérable à *Quito*, ſurtout de l'eſpéce de ceux que nous avons en *Europe*, & qui y viennent très-bien à-cauſe de la température de l'air.

Le Corrégiment de *Chimbo* eſt à l'occident de celui de *Riobamba*, entre celui-ci & celui de *Guayaquil*. Il eſt compoſé d'un Bourg & de ſept Villages: le Bourg eſt *Chimbo*, où réſidoit autrefois le Corrégidor, qui fait maintenant ſon ſéjour à *Guaranda*, pour la commodité du Commerce. Le Bourg ou *Aſſiento* eſt compoſé d'environ 80 familles pauvres, parmi leſquelles il y a quelques *Eſpagnols* établis; mais les *Métifs* & *Indiens* ſont le plus grand nombre de ſes habitans.

Villa-

* Sorte de biſcuit.

Villages du Corrégiment de *Chimbo.*

I. *San Lorenzo.*	IV. *San Miguel.*
II. *Asancoto.*	V. *Guaranda.*
III. *Chapacoto.*	VI. *Guanujo.*

Le Village de *Guaranda* est le plus peuplé de tous. Les habitans sont la plupart *Métifs*, les autres sont *Indiens*, & il y a peu d'*Espagnols.*

Comme ce Corrégiment de *Cimbo* est le premier des Montagnes qui confine à celui de *Guayaquil*, c'est aussi celui qui entretient les plus de Mules qui vont par grandes troupes appellées *Reynas*, & entretiennent le Commerce entre *Quito* & les autres Provinces du *Pérou* par la voye de *Guayaquil*, où elles transportent des ballots de Drap & autres Etoffes & Toiles des Fabriques de la Province de *Quito*, ainsi que les Farines & autres Denrées qu'elle produit; & en rapportent à leur retour du Vin, de l'Eau-de-vie de vin, des Raisins secs, du Sel, du Coton, du Poisson, de l'Huile & autres Denrées, qui manquent dans cette Province. Ce Commerce est d'une utilité considérable pour les habitans de cette Jurisdiction; mais il faut remarquer qu'il ne peut avoir lieu que pendant l'Eté; car dès que l'Hiver vient, les chemins sont impraticables pour des Bêtes de somme, comme nous l'avons dit ailleurs; c'est ce que les gens du Pays appellent *Cerranse la Montanna* *.

L'air de *Guaranda* & de la plus grande partie de la Jurisdiction de *Chimbo* est très-froid, à-cause de la proximité du *Chimborazo.* Le terroir est fort étendu & fertile, comme dans les autres parties de la Province desquelles il a été fait mention; mais les *Haciendas* consistent généralement, ou en Troupeaux de Mules qu'on y nourrit, ou en Grains.

Le Corrégiment de *Guayaquil* est le dernier à l'occident de celui de *Guaranda.* En ayant déja donné ailleurs la description, nous nous contenterons d'y renvoyer ici le Lecteur.

CHAPITRE II.

Continuation des Remarques sur les derniers Corrégimens de la Province de Quito.

LE Corrégiment de *Cuenca* commence au Sud de celui de *Riobamba. Cuenca*, qui en est le Chef-lieu, fut fondée en 1557 par *Gil Ramirez Davalos.* La Jurisdiction est divisée en deux Parties ou Bailliages, dont l'un

* *La Montagne est fermée.*

l'un appartient à la Ville même, & l'autre au Bourg d'*Alausi*, & s'étend jusqu'aux confins de la Jurisdiction de *Riobamba*. Le Bailliage d'*Alausi* est gouverné par un Lieutenant nommé par le Corrégidor de *Cuenca*, & compte dans son ressort quatre Villages principaux.

I. *Chumche*. III. *Cibambe*.
II. *Guasuntos*. IV. *Ticsan*.

Le Bailliage de *Cuenca* en compte dix:

I. *Azogues*. VI. *Paccha*.
II. *Atuncannar*. VII. *Gualaséo*.
III. *Giron*. VIII. *Pauté*.
IV. *Cannary-Bamba*. IX. *Délec*.
V. *Spiritu Santo*. X. *Molleturo*.

La Ville de *Cuenca* est située par les 2 deg. 53 min. 42 sec. de Latitude Australe, & à 29 min. 26 sec. à l'occident du Méridien de *Quito*. Elle est dans une Plaine fort grande, que traverse une Riviere nommée *Machangara*, à un peu plus d'une demie-lieue au nord de la Ville. Le *Matadero*, autre Riviere qui baigne les murs de la Ville du côté du Sud, coule par la même Plaine. Une troisiéme Riviere nommée *Tanuncay* coule un peu plus loin, environ à un demi quart de lieue de la Ville. Enfin à la même distance passe une quatriéme Riviere, qui est celle de *Los Bagnos*, nom qu'elle prend d'un Village près duquel elle passe. Ces quatre Rivieres, quoique guéables ordinairement, sont dangereuses dès-qu'elles s'enflent, & alors il faut les passer sur des ponts.

La Plaine où la Ville est bâtie s'étend à plus de six lieues au Nord. Les quatre Rivieres dont nous avons parlé courent au-travers de cette Plaine, & à quelque distance de-là elles se joignent ensemble & se confondent pour former un Fleuve considérable. Du côté du Sud on trouve encore une autre Plaine d'environ deux lieues, toute couverte d'Arbres plantés réguliérement, & de *Chacaros* ou Terres cultivées qui embellissent le Pays en tout tems.

On peut compter parmi les Villes du quatriéme rang celle de *Cuenca*. Les rues sont droites & assez larges, les maisons bâties de briques crues, & couvertes de tuiles. Plusieurs ont un étage outre le rez-de-chaussée: celles du Fauxbourg sont construites rustiquement & sans alignement, n'étant habitées que par des *Indiens*: les rues sont arrosées de l'eau de diverses rigoles, que les Rivieres fournissent: & la Ville pourroit être le jardin & les délices non seulement de cette Province, mais de tout le *Pérou*, tant à-cause de la commodité des eaux qui y coulent de toutes parts,

parts, que par sa situation & la fertilité du terrain: avantages bien rares dans ces Contrées, mais que la fainéantise & l'indolence des habitans rendent inutiles. Les Montagnes qui élévent si fort leurs têtes dans le *Pérou* jusqu'à *Quito*, diminuent ici, & deviennent de petites Collines qui semblent n'être faites que pour la variété des Champs; mais bientôt elles recommencent à s'élever, & l'on s'en apperçoit en voyant l'*Azuay*, Montagne qui sépare cette Jurisdiction de celle d'*Alausi*. Ainsi rien ne borne la vue autour de *Cuenca*; elle peut parcourir sans obstacle de vastes & agréables Campagnes.

Il y a trois Paroisses à *Cuenca*. La principale est pour les *Espagnols* & les *Métifs*; les deux autres, appellées l'une *St. Blaise*, & l'autre *St. Sébastien*, sont pour les *Indiens*. Outre ces trois Eglises, il y a encore un Couvent de *Cordeliers*, un de *Dominicains*, un d'*Augustins*, un de la *Merci*, & un Collége de *Jésuites*, deux Couvens de *Religieuses*, un de la *Conception* & l'autre de *Ste. Thérése*. Quant à l'Hôpital il est dans un état pitoyable, & ne mérite pas ce nom. Il est mal administré, & plus qu'à demi-ruiné.

Le Corps de Ville est composé de Régidors & d'Alcaldes ordinaires, qu'on élit selon la coutume tous les ans, & qui ont à leur tête le Corrégidor. Le Tribunal, ou Chambre des Finances établie à *Cuenca* est composée d'un Controlleur & d'un Trésorier. Cette Chambre étoit autrefois à *Séville de l'Or*, Ville & Chef-lieu du Bailliage de *Macas*; mais après la perte de la Ville de *Logronno*, de la Bourgade de *Guamboya* & autres Lieux, elle fut transférée à *Loja*, & de-là à *Cuenca* où elle est restée jusqu'à-présent. Les Deniers qui entrent dans les Caisses du Roi consistent dans les Tributs des *Indiens* de ce Bailliage, de celui d'*Alausi*, du Corrégiment de *Loja*, & du Gouvernement de *Jaen de Bracamoros*; à quoi il faut ajoûter les *Alcavales*, ou Impôts sur les Denrées, & les Droits de Douane des Magazins de *Naranjal*.

Quant aux habitans de *Cuenca*, ils ne different pas dans leur espéce de ceux de *Quito*, mais on y remarque quelque différence quant au génie & aux mœurs. En effet ceux de *Cuenca* surpassent en paresse tous les autres Peuples, ils ont une aversion insurmontable pour toute sorte de travail: le petit-peuple y est tapageur, vindicatif, & enclin à toute sorte de méchancetés. Les femmes au-contraire y sont laborieuses, & aiment à s'occuper. Elles filent la laine, & fabriquent des Bayétes qui sont estimées dans tout le *Pérou* par leur bonne qualité & la finesse de la teinture qu'elles savent leur donner: elles font aussi des *Tucuyos*, traitent avec les Marchands, vendent, achettent, & font aller ce petit Commerce, qui est

toute

toute la ressource de leurs familles, pendant que leurs Maris, ou leurs Freres, ou leurs Peres se livrent à l'oisiveté & à tous les vices qui en sont la suite. On croit que le nombre des habitans de cette Ville monte à 25 ou 30000 âmes. Ces habitans & tous ceux de cette Jurisdiction sont connus sous le nom vulgaire de *Morlaques*.

La douceur du climat répond à la bonté du terroir de ce Pays. En effet la liqueur se maintient dans le Thermométre depuis 1013 jusqu'à 1015 dans toutes les saisons de l'Année, par conséquent on y sent très-peu de froid, & la chaleur n'y est point incommode. Les orages y sont pareils à ceux de *Quito;* quand l'air est paisible le Ciel est serein, & le Climat est sain, beaucoup moins sujet à causer des fiévres malignes, & des pleurésies que celui de *Quito*, quoique ces deux maladies soient générales dans toute la Province. Les Campagnes sont remplies de *Haciendas*, dont plusieurs sont fertiles en Cannes de Sucre, les autres consistent en Grains qui servent à nourrir du Bétail, & l'on y fait quantité de Fromage, fort recherché dans toute la Province & au-dehors, & qui ne le céde pas à celui d'*Europe*.

Atun-Cannar, qui veut autant dire que *Grand Cannar*, est un Village fameux par la grande quantité de Grains que son terroir produit, de-même que par la valeur des anciens *Indiens*, par les richesses renfermées dans les terres de ce Lieu, & par la fidélité des habitans envers *Tupac-Yupanqui*, *Inca* auquel ils se soumirent, ne se voyant pas en état de résister aux forces de ce Prince. Il firent plus, & lui rendirent tous les honneurs dont ils purent s'aviser; desorte que l'*Inca*, charmé de leur zéle, voulut leur en témoigner sa satisfaction, & fit bâtir dans leur Pays des Temples magnifiques pour le Culte du Soleil, des Palais, des Maisons somptueuses, & des Forteresses, le tout de pierre & dans le goût des Edifices & Forteresses de *Cuzco*. Les murs en-dedans étoient revêtus de lames d'or. On voit encore dans ce Pays les restes d'un Palais & d'une Forteresse, qui ne sont pas si défigurés qu'on n'y apperçoive des traces de cette magnificence; nous en ferons ailleurs la description. Ces *Indiens Cannaris* furent la victime de leur fidélité; car s'étant déclarés pour *Huascar Inca* leur légitime Souverain contre le rebelle *Ata-Huallpa* son Frere, & celui-ci ayant été victorieux, fit tomber tout le poids de sa vengeance sur ce pauvre Peuple, qui n'avoit commis d'autre crime que d'avoir fait son devoir, & en fit égorger 6000 hommes, dont le sang acheva de souiller la victoire du Tyran, & acquit à ce Peuple une gloire immortelle.

Les *Indiens* de *Guasuntos* & de *Pomallacta* avoient toujours été étroi-

tement

rement alliés avec ceux d'*Atun-Cannar*, & pour marquer encore mieux leur aſſociation avec eux ils prenoient le nom de *Cannariſiens*. On voit encore chez eux des veſtiges d'anciennes Fortereſſes.

L'*Aſſiento* d'*Alauſi*, qui, comme nous l'avons dit, eſt le Chef-lieu du Bailliage de ce nom, ne contient qu'un petit nombre d'habitans, parmi leſquels on compte quelques Familles diſtinguées d'*Eſpagnols*; le reſte eſt de *Métifs* & d'*Indiens*. Il n'y a d'autre Egliſe que la Paroiſſe, qui même eſt aſſez pauvre.

Le Village de *Ticſan* appartenant à ce Bailliage a été ruiné par des tremblemens de terre, & abandonné par les habitans, qui ſe ſont bâti des habitations dans un lieu qu'ils ont cru moins expoſé à ces fâcheux accidens, dont toutes les Montagnes d'alentour portent de triſtes marques, étant toutes fendues & entrouvertes en précipices cauſés par les fréquentes ſecouſſes de la terre. On voit même en pluſieurs endroits des crevaſſes de deux à trois pieds de large, ce qui prouve que ce qui fait trembler la terre y fait auſſi des ouvertures. L'air de ce Bailliage eſt un peu plus froid que celui de *Cuenca*, mais le terroir n'y eſt pas moins fertile.

Je parlerai ailleurs plus au long des Mines du Pays de *Cuenca*, parmi leſquelles, ſelon l'opinion commune, celles d'Or & d'Argent ne ſont pas les moindres. La renommée s'eſt même tant plû à les groſſir, que pour prouver combien ces précieux Métaux y abondent, on rapporte une avanture de la vérité de laquelle je ne prétens pas être garant: elle eſt trop au-deſſus de l'ordre des choſes naturelles pour ne pas révolter la Raiſon. Je ne laiſſerai pourtant pas de la rapporter, non pas pour la rendre plus croyable, mais pour donner une idée de l'opinion qu'on a des richeſſes qu'on prétend que cette terre renferme dans ſes entrailles: opinion qui ne peut être qu'une tradition des anciens *Indiens*; car dans ces ſortes d'affaires où le ſuccès eſt incertain, la fiction eſt d'ordinaire appuyée ſur quelque principe qui ne l'eſt point.

Entre les Vallées de *Chuqui-Pata*, qui s'étendent au Sud du Village des *Azogues*, & celle de *Paute* qui s'étend à l'Orient juſqu'à la Riviere du même nom, on trouve diverſes Collines qui ſéparent les deux Plaines, & parmi ces Collines il en eſt une qui s'éléve de beaucoup au-deſſus des autres & ſe fait remarquer par ſa hauteur. On la nomme *Supay-Urco*, & ce nom lui vient de l'hiſtoire que nous allons raconter. Un habitant de la Province d'*Eſtramadure* en *Eſpagne*, ſe trouvant dans une miſere extrême, entra dans un tel déſeſpoir, que tantôt il invoquoit le Diable à ſon

ſecours, tantôt il prenoit la réſolution de s'arracher une vie qui lui étoit à charge. Enfin tranſporté de fureur il alloit attenter ſur ſes jours, quand le Diable lui apparut, mais ſous une forme & des habits capables de déguiſer ſa profeſſion. Le Diable voyant l'*Eſtramadour* dans ce terrible tranſport, feignit d'en ignorer la cauſe, & la lui demanda. L'autre l'en ayant inſtruit, le Diable pour le conſoler, lui offrit de lui enſeigner un endroit où il pourroit prendre à ſon gré autant de richeſſes qu'il voudroit; qu'il n'avoit qu'à le ſuivre. L'*Eſtramadour* accepta avec plaiſir l'offre qu'on lui faiſoit, & prévoyant qu'il lui faudroit marcher quelques jours avant que d'arriver à cet endroit, il ſe munit de quelques pains qu'il mit dans ſes poches; mais en attendant l'heure où il devoit ſe rendre à un certain lieu preſcrit par ſon conducteur, où celui-ci avoit promis de le joindre pour faire enſuite le voyage enſemble, il arriva qu'il s'endormit, & qu'à ſon réveil il ſe trouva dans un Pays auſſi inconnu à ſes yeux que le pouvoit être la Plaine de *Chuqui-Pata* qui paroiſſoit à ſa vue, & la Montagne de *Supay-Urco*, ſur la croupe de laquelle il ſe trouvoit tranſplanté. On peut juger quel fut l'étonnement de notre homme à l'aſpect d'une terre qui lui ſembloit ſi étrangere. Il ne ſavoit ſi c'étoit réalité ou illuſion. Dans cette perplexité, il réſolut de s'approcher d'une des maiſons qu'il découvroit, & de tâcher d'éclaircir ſes doutes. Il ſe trouva, par le plus grand hazard du monde, que l'habitation où il ſe préſenta appartenoit à un particulier natif de la Province d'*Eſtramadure* en *Eſpagne*. Celui-ci averti par ſes domeſtiques qu'il y avoit-là un étranger qui ſe diſoit *Eſtramadour*, accourut pour le voir, & le pria d'entrer chez lui; & comme c'étoit l'heure de déjeuner, il le pria d'agréer qu'il le régalât. On ſe mit donc à table, & en attendant qu'on eût ſervi, l'*Eſtramadour* fit mille queſtions à ſon nouvel hôte ſur ſon Pays, ſes amis, ſes parens, qu'il n'avoit vus depuis longtems. Le nouveau-venu ayant ſur ces entrefaites tiré ſon pain de ſa poche, le maître du logis frappé à cette vue, & ne pouvant comprendre comment il avoit pu conſerver dans un ſi long voyage du pain qui paroiſſoit encore frais, & qui par ſa figure témoignoit avoir été fait en *Eſtramadure*, veut éclaircir les doutes qui naiſſent en foule dans ſon eſprit: il interroge ſon hôte, & le prie de lui apprendre comment il avoit pu en ſi peu de tems faire un ſi long voyage & traverſer tant de Mers; à quoi celui-ci ayant ſatisfait, on ne douta plus que cette étonnante avanture ne fût l'ouvrage de Satan; & depuis ce tems-là, ajoûte-t-on, la Montagne fut appellée *Supay-Urco*, qui ſignifie, *Montagne du Diable*: chacun s'étant perſuadé que Satan avoit tranſporté cet homme

me fur cette Montagne pour l'enrichir, en le mettant à même de fouiller dans les trésors qu'elle renferme dans ses entrailles. Cette histoire est si accréditée parmi les habitans de la Jurisdiction de *Cuenca*, qu'il n'y a personne qui l'ignore. Le Pere *Manuel Rodriguez*, dans son Histoire du *Marannon*, Liv. II. Chap. IV. en fait aussi mention: d'où il paroît que cette tradition est aussi ancienne que ceux de *Cuenca* le donnent à entendre, que sans être altérée par le laps des tems elle a subsisté constamment dans ce Pays jusqu'aujourd'hui; & qu'enfin c'est-là la raison pourquoi on est communément persuadé dans cette Contrée, que la Montagne en question renferme des richesses immenses, sans qu'ils en ayent d'autre preuve que leur préjugé.

Loja est le dernier Corrégiment de l'Audience de *Quito* de ce côté-là. La Ville qui donne son nom à ce Corrégiment fut fondée en 1546. par le Capitaine *Alonso de Mercadillo*. Elle ne différe presqu'en rien du *Cuenca*, sinon que l'air y est plus chaud, comme dans tout le reste de sa Jurisdiction, laquelle renferme 14 Villages, qui sont:

I.	*Saraguro, y Onna.*	VIII.	*Zozoranga.*
II.	*San Juan del Valle.*	IX.	*Dominguillo.*
III.	*Zaruma.*	X.	*Catacocha.*
IV.	*Yuluc.*	XI.	*San Lucas de Amboca.*
V.	*Guachanama.*	XII.	*El Sisne.*
VI.	*Gonzanama.*	XIII.	*Malacatos.*
VII.	*Cariamanga.*	XIV.	*San Pedro del Valle.*

La Ville a deux Paroisses, & des Couvens de divers Ordres, entre autres un de Filles, un Collége de Jésuites, & un Hôpital.

C'est dans le terroir de ce Corrégiment que croît le fameux Spécifique contre les fiévres intermittentes connu en *Espagne* sous le nom de *Cascarilla de Loja*, & dans le reste de l'*Europe* sous celui de *Quinquina*. Il y en a de diverses qualités, & entre autres un plus parfait que les autres par son efficacité. M. *de Jussieu*, dont nous avons déja parlé ailleurs, étant chargé principalement de l'examen des Plantes, fit un voyage exprès à *Loja* pour examiner l'Arbre qui produit ce fameux Fébrifuge. Il en a fait une description fort circonstanciée pour la satisfaction de ceux qui s'appliquent à la Botanique, & avec cette capacité qu'on lui connoît il en distingue les différentes espéces. Il voulut bien avant son départ donner au *Corrégidor* de *Loja* les instructions nécessaires pour distinguer la meilleure espéce, ainsi qu'aux *Indiens* qui sont employés à la couper, pour qu'ils ne la mêlassent pas avec les autres, & qu'on eût toujours eu *Europe* celle

 qui

qui est la plus efficace. Il leur enseigna en même tems la maniere d'en faire des extraits; & enfin il eut la satisfaction d'en établir l'usage dans ce Pays, où elle n'étoit jamais employée, quoique le climat y cause autant de ces sortes de fiévres, qu'aucun autre: mais c'est que les habitans se figuroient que cette Drogue ne passoit en *Europe* que pour y être employée à teindre les Etoffes; & quoiqu'ils n'ignorassent pas absolument sa vertu, ils croyoient que ce Simple étant extrêmement chaud, il ne pouvoit leur être utile, & ils en appréhendoient même l'usage. Mais Mr. *de Jussieu* les rassura, & les desabusa tellement par quelques heureuses expériences, qu'ils en usent aujourd'hui fréquemment & avec tant de confiance, qu'ils en prennent pour toute sorte de fiévres, & toujours avec un succès capable de les confirmer dans l'idée qu'ils ont de sa propriété. C'est ce que j'ai appris de personnes dignes de foi qui avoient été à *Loja*, & par des gens mêmes de cette Ville.

L'Arbre qui produit cette fameuse Ecorce n'est pas grand, il n'a guere plus de deux toises & demie de haut du pied jusqu'au sommet. Le tronc & les branches sont d'une grosseur proportionnée. La différence vient précisément de la grosseur de l'Arbre, l'écorce des plus gros n'étant pas la meilleure. Il y a aussi quelque différence à faire dans la fleur & la graine. Pour tirer le *Quinquina*, on coupe l'Arbre, on cerne l'écorce, & après qu'on l'a détachée du bois, on la fait secher. A force de couper ces Arbres on n'auroit depuis longtems plus de *Quinquina*, si les graines qui tombent à terre n'en produisoient d'autres, desorte qu'on voit des Montagnes qui en sont toutes couvertes: ce qui n'empêche pas qu'on ne remarque une diminution considérable; car comme on n'a pas l'attention d'en semer de nouveaux, ceux qui viennent d'eux-mêmes n'égalent pas le nombre de ceux qu'on coupe.

On a découvert dans le Territoire de *Cuenca* plusieurs Montagnes où croissent des Arbres de la même espéce; & dans le tems que j'étois dans ce Pays le Curé Mayeur de *Cuenca* fit ramasser une certaine quantité de ce *Quinquina* qu'il envoya à *Panama*, qui est le seul débouché de cette marchandise: cet exemple, joint aux assurances données aux habitans de cette Ville que leur *Quinquina* étoit le même que celui de *Loja*, en engagea plusieurs à découvrir davantage de ces Arbres, & ils trouverent que dans toute l'étendue de cette Jurisdiction il y avoit des Montagnes qui en étoient toutes remplies.

Le terroir de *Loja* a aussi l'avantage de produire de la Cochenille, qui selon de fort habiles gens est de la même espéce & de la même qualité

que

que celle de la Province d'*Oaxa* dans la *Nouvelle Espagne*; mais les habitans de *Loja* ne sont pas si soigneux que ceux de cette Province, d'en cueillir en assez grande quantité pour en faire un Commerce réglé. Ils se contentent d'en cultiver autant qu'il leur en faut pour leur usage particulier, & pour celui des Teintureries de *Cuenca*. C'est à la Cochenille qu'il faut attribuer le cas que l'on fait des Bayétes de *Cuenca* & des Tapis de *Loja*, que l'on préfere à ceux de *Quito*. Je ne nierai pourtant pas que cette préférence ne puisse provenir de l'habileté des Ouvriers, plus adroits à *Loja* & à *Cuenca* que ceux de *Quito* & des autres lieux de cette Province où l'on fabrique les mêmes marchandises. La Cochenille croît aussi dans le Bailliage de *Hambato*, quoiqu'on n'en fasse pas des récoltes formelles; mais il n'est pas douteux que si on la cultivoit avec plus de soin, elle ne vînt aussi bien en abondance qu'en petite quantité.

Puisque je suis venu insensiblement à parler de cet Insecte si fameux par le beau rouge qu'il donne à la Laine, à la Soye, au Lin & au Coton, il ne sera pas hors de propos de le faire connoître un peu plus particuliérement: pour cet effet je rapporterai non seulement ce que j'ai observé moi-même à *Loja* & à *Hambato*, mais aussi ce que j'ai appris de personnes au fait de cette matiere, & qui connoissent à fond les productions de la Province d'*Oaxaca*, qui est pour ainsi dire la source de la Cochenille.

La Graine ou Cochenille croît, se nourrit, & se perfectionne dans une Plante, connue dans la Province d'*Oaxaca*, & dans tous les lieux où elle vient, sous le nom de *Nopal** ou *Nopaléra*. Elle ressemble, mais avec quelque différence dans les feuilles, à la Plante nommée *Tuna*, qui croît en abondance dans l'*Andalousie*. Les feuilles de la *Tuna* sont larges & plattes, pleines d'épines par-tout, les unes grandes, les autres petites; celles du *Nopal* au-contraire sont presque rondes, ou plutôt ovales, formant diverses éminences; elles ne sont point couvertes d'épines, mais d'une peau déliée & lice, toujours vertes.

On séme le *Nopal* en faisant en terre des trous de demie aune de profondeur, à deux aunes de distance les uns des autres, & rangés à la file comme on plante les Vignes. Dans chacun de ces trous on met une ou deux feuilles de *Nopal* étendues, que l'on couvre ensuite de terre. La feuille commence bientôt après à paroître & à pousser une plante, qui va toujours en croissant, & commence à former un tronc, qui se divise en même tems en plusieurs branches, qui produisent successivement de nouvelles feuilles,

* Les *François* des Iles la nomment *Raquette*, & quelques Voyageurs l'appellent *Figuier des Indes*. Not. du Trad.

feuilles, dont les plus grandes sont celles qui sont le plus près de l'endroit où naît le tronc. Ce tronc est rempli de nœuds de-même que les rameaux, c'est de ces nœuds que les feuilles viennent; toute la plante n'a que trois aunes de hauteur au plus.

Le *Nopal* est dans son plus grand degré de perfection, comme les autres Plantes dès le Printems, qui commence en *Oaxaca* & dans ces parties septentrionales de l'*Amérique Espagnole* avec les mêmes mois qu'en *Espagne*. Alors il fleurit, & sa fleur est petite, ayant la figure d'un cocon incarnat, du centre duquel sort la *Tuna* (c'est le nom qu'on donne aussi au fruit); & à-mesure que celle-ci croît, la fleur perd sa vive couleur & se ternit jusqu'à ce qu'elle tombe. Quand la Figue ou *Tuna* est mure, sa peau extérieure est blanche, mais sa chair est d'un beau cramoisi. Ceux qui en mangent peuvent compter que leur urine ressemblera parfaitement à du sang quant à la couleur, ce qui effraye d'abord ceux qui n'y sont point accoutumés; mais c'est sans conséquence, & le fruit est sain & fort bon à manger.

Pour cultiver les *Nopales*, il ne faut qu'avoir soin de nettoyer le terrain où ils croissent de toute autre herbe, afin qu'ils profitent mieux. On les émonde après qu'on en a tiré la graine, ce qui se fait en coupant & retranchant toutes les feuilles, afin qu'ils en poussent de nouvelles l'année suivante; car il est remarquable que quand ces rejettons sont nouveaux la graine qui s'en nourrit est de meilleure qualité, & grossit davantage que quand ils sont vieux de quelques années, auquel cas il faut les replanter au moyen des feuilles qu'on en a coupées.

Il fut un tems où l'on croyoit que la Graine ou Cochenille étoit un fruit, une semence de certains Arbres ou Plantes: c'étoit une erreur fondée sur l'ignorance où l'on étoit de la maniere dont elle se reproduisoit & se multiplioit. Aujourd'hui il n'y a personne qui ne sache que c'est un Animal vivant, & non un Fruit. Son nom vient de sa ressemblance avec les *Cochinillas* *, qu'on trouve dans les lieux humides, & en particulier dans les jardins. Quand on les touche elles se tortillent, & forment une petite balle un peu plus petite qu'un pois. En quelques Provinces on les connoît sous le nom de *Baquillas de San Anton*, ou *petites Vaches de St. Antoine*. Telle est la figure de la Cochenille, avec cette différence qu'elle ne

* Ce mot *Espagnol* est un diminutif de *Cochino*, *Cochon*, & c'est ainsi qu'on appelle en *Espagne* les *Cloportes*, sorte d'Insecte qu'on appelle en quelques Provinces de *France Porc*, ou *Porcelet de St. Antoine*, & en *Dauphiné Caiou*, qui signifie *Cochon*. Au-reste cet Insecte est commun dans les caves, les vieilles murailles & en général par-tout où il y a de l'humidité. Not. du Trad.

ne se tortille point. Sa grosseur n'excéde pas celle des Tiques, sorte de Vermine qu'on voit communément sur la peau des Chiens & dans la toison des Brebis.

Cet Animal dépose ses œufs avec beaucoup de soin sur les feuilles du *Nopal*: là, à-mesure qu'ils éclôsent, ils sucent le jus de la feuille & le convertissent insensiblement en leur propre substance, qui les rendent du plus beau rouge qu'on puisse voir, au-lieu qu'ils étoient auparavant comme de l'eau & ne paroissoient bons à rien. La Cochenille dépose ses œufs ou sa semence pendant les mois de *May* & de *Juin*, pendant que la plante est dans sa plus grande vigueur & a le plus de substance. D'abord l'Animal en sortant du germe, n'est pas plus gros qu'un Ciron, mais dans l'espace de deux mois il grossit au point que nous venons de le dire: avant que d'éclôre il est sujet à divers accidens qui le détruisent, & avec lui l'espérance de la récolte. Un des plus dangereux de ces accidens, c'est le vent de Nord, qui étant naturellement impétueux, emporte les œufs de la Cochenille en les détachant du *Nopal*. Les pluyes, les neiges, les brouillards & les gelées tuent ces Animaux, & brulent en même tems les feuilles de la plante. Dans ces sortes de cas l'unique moyen de les conserver, c'est d'entretenir du feu & de faire beaucoup de fumée à une petite distance.

Les Poules, & certains petits Oiseaux sont les ennemis mortels des Cochenilles dont ils aiment fort à se nourrir, de-même que quelques Insectes qui naissent là où il y a des *Nopals*: c'est pourquoi il faut les garantir des uns & des autres, écartant avec soin les Oiseaux, & détruisant les Vermisseaux qui leur nuisent.

Quand la Cochenille est au point qu'elle doit être, on la met dans des pots de terre, observant qu'elle n'en puisse sortir, ni s'éparpiller; car en ce cas elle se perdroit, ce qui n'arrive point quand elle est sur le *Nopal*; parce que cette plante étant son élément naturel, elle ne s'en écarte jamais, quoiqu'elle passe d'une feuille à l'autre. Pour éviter qu'elles ne s'écartent, on les couvre dès-qu'elles sont parvenues à leur parfaite grosseur, & aussitôt qu'on les a amassées on les tue: c'est ce que les *Indiens* font de diverses manieres, les uns employant l'eau chaude, les autres le feu, & les autres le Soleil; & de-là vient que la couleur de la Cochenille est plus ou moins vive, pâle, ou foncée. Toutes ces trois méthodes requierent un certain tempérament. Quand c'est avec de l'eau chaude on fait attention au degré de chaleur qu'elle doit avoir, & à la quantité qu'on en verse. Ceux qui employent le feu mettent la Cochenille

nille sur des pêles qu'ils fourrent dans un four chauffé, mesurément à ce dessein; car il importe, pour que la Cochenille soit de meilleure qualité, qu'on ne la laisse pas trop secher en la tuant. Tout cela bien considéré, il paroît que la meilleure maniere est d'employer la chaleur du Soleil pour cette opération.

Outre l'attention qu'il faut avoir dans la maniere de tuer la Cochenille, il faut aussi connoître parfaitement le point où il convient de l'ôter du *Nopal*; mais comme cela dépend de l'expérience, on n'en peut donner des régles fixes. On remarque même que dans les Provinces où les *Indiens* s'employent à ce travail, il y a de la différence entre la Cochenille qu'on recueille dans un Village, & celle qu'on recueille dans l'autre, & même entre celle que chaque *Indien* du même Village recueille, chacun se réglant sur la pratique & la méthode particuliere qu'il s'est faite.

On peut à certains égards comparer la Cochenille aux Vers-à-soye, particuliérement dans la maniere de faire leur semence; car après qu'on a pris les Cochenilles qu'on destine à cet usage, on les met dans un cofin doublé en-dedans de grosse toile en plusieurs doubles pour qu'il ne s'en perde aucune: la Cochenille y pose ses œufs, après quoi elle meurt. On tient le cofin bien fermé jusqu'à ce qu'il soit tems de porter la semence aux *Nopals:* alors on prend garde s'il y a quelque mouvement dans le cofin, & s'il y en a on en infere que la Cochenille est éclose: mais comme cet Animal est si petit dans sa naissance, il n'est pas aisé de l'appercevoir distinctement. C'est cette semence que l'on place sur les feuilles du *Nopal;* la quantité qu'un œuf de Poule peut en contenir suffit pour en remplir une de ces plantes dans toute son étendue; & ce qu'il y a de singulier, c'est que pour se nourrir cet Animal ne ronge pas la feuille ni ne l'altére visiblement, il ne fait qu'en sucer insensiblement le jus à-travers la peau qui couvre les feuilles.

Les Pays connus où croît la Cochenille sont *Oaxaca*, *Tlascala*, *Chalula*, la *Nouvelle-Gallice*, *Chiapa* dans la *Nouvelle Espagne*, *Hambato*, *Loja*, & *Tucuman* du *Pérou*; & quoique dans tous ces Pays les *Nopals* croissent aussi-bien dans l'un que dans l'autre, ce n'est pourtant qu'à *Oaxaca* que l'on fait de grandes récoltes de Cochenille & un grand Commerce de cette sorte de Marchandise, parce les *Indiens* s'y appliquent à la cultiver; & dans les autres Pays la Cochenille vient sans culture & sans soin de la part des habitans, c'est pourquoi on appelle *Cochenille sauvage* celle qu'on y recueille; non qu'elle soit d'une autre espéce, non plus que les *Nopals*; car quoiqu'elle differe dans la couleur d'avec celle d'*Oaxaca*, cela ne vient

que

que du défaut de culture, & non de la différence d'espéce. La raison pourquoi les *Indiens* ne la cultivent pas dans les autres Pays, c'est ou parce qu'ils ne sont point au fait de ce Négoce, ou parce qu'ils sont rebutés des soins qu'il faut avoir pour conserver ces petits animaux jusqu'à leur degré de perfection, & de la difficulté de les préserver des accidens qui en font perdre la récolte.

Quant au climat qui convient le plus à cet Animal, on ne peut le déterminer bien précisément, vu que dans le Pays d'*Oaxaca* il y a différentes sortes de climats, comme dans la Province de *Quito*: dans un endroit l'air est chaud, dans l'autre tempéré, & froid dans le troisiéme, & néanmoins la Cochenille vient aussi-bien dans l'un que dans l'autre. On peut cependant assurer que le climat tempéré est le plus convenable, & le terroir le plus sec & le plus aride est le plus avantageux à la plante: c'est ainsi du-moins que le dénote le *Nopal*, qui croît beaucoup mieux dans ces sortes de terroirs que dans aucun autre: aussi remarque-t-on que cette plante est beaucoup plus commune à *Hambato* & à *Loja*, que dans les endroits où il fait plus chaud ou plus froid.

A mon avis, la Province d'*Andalousie* en *Espagne* seroit un Pays fort convenable pour la Cochenille, tant par rapport à la nature du Climat, que parce que les *Tunas* ou *Figuiers d'Inde* y viennent si bien. Elle y seroit à l'abri des gelées, des brouillards & des neiges, surtout durant le Printems, l'air y étant si tempéré que le froid ni le chaud n'y sont jamais excessifs, & tel qu'il le faut à l'animal en question, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Loja a été autrefois une des principales Villes de cette Province, mais aujourd'hui on y compte à peine 10000 habitans. Ils sont connus dans toutes ces Contrées sous le nom de *Lojanos*, & ne sont pas si méchans que ceux de *Cuenca*. Pour le naturel, les coutumes, & les qualités, ils ressemblent aux autres Peuples de ce Corrégiment, sans être aussi sujets à la paresse que ceux de *Cuenca*. Ce Corrégiment fournit une grande quantité de Bœufs & de Mules aux autres lieux de la Province, & même à *Piura* dans les Vallées; on y fabrique aussi des tapis très-beaux & estimés dans tout le Pays.

Le Corrégidor de *Loja* réunit toujours en sa personne les Dignités de Gouverneur de *Yaguarsongo* & d'*Alcalde Mayor* des Mines de *Zaruma*, & en ces deux qualités, quand il se trouve dans les cérémonies publiques de l'Eglise, il est assis dans un fauteuil: prérogative qui n'appartient qu'aux Présidens, ou Gouverneurs de Province. L'emploi de Gouverneur de *Ya-*

guarsongo n'eſt préſentement qu'un titre, vu qu'il n'y a plus dequoi en exercer les fonctions, les lieux qui compoſoient ce Gouvernement ayant été les uns détruits dans le ſoulévement des *Indiens*, & les autres incorporés au Gouvernement de *Jaen*; deſorte qu'il ne reſte au Corrégidor de *Loja*, que les honneurs qu'il ſemble qu'on ne lui rende que pour conſerver la mémoire de ce Gouvernement.

La Ville de *Zaruma*, dans la Juriſdiction de laquelle ſe trouvent les Mines d'Or dont je parlerai ailleurs, reconnoît le Corrégidor de *Loja* pour ſon *Alcalde Mayor*. Elle fut une des premieres Villes que l'on fonda dans cette Province, & s'eſt vue l'une des plus riches & des plus opulentes; mais aujourd'hui elle eſt dans un état fort médiocre. Les plus conſidérables Familles *Eſpagnoles* s'étant retirées partie à *Cuenca*, partie à *Loja*, la Ville & les Mines ſont tombées en décadence, deſorte qu'on ne compte pas au-delà de ſix mille âmes dans cette Ville. Le dérangement arrivé aux Mines, moins par le manque de métal, que par la négligence des propriétaires, a fait un tort infini au Bailliage de *Loja*, & diminué de beaucoup le nombre de ſes habitans.

Voilà tout ce que j'avois à dire des neuf Corrégimens qui ſont la meilleure & la plus riche partie de la Province de *Quito*. Je remets aux Chapitres ſuivans à parler des Gouvernemens. Cependant j'avertirai ici en paſſant que la ſituation des premiers ſe pourra voir dans la Carte de la Méridienne, que nous donnerons ci-après.

CHAPITRE III.

Comprenant la Deſcription du Gouvernement de Popayan *&* *d'*Atacames, *appartenant à la Province de* Quito. *Comment ce Pays fut découvert, conquis & peuplé.*

APrès avoir traité, dans les Chapitres précédens, des Corrégimens de la Province de *Quito*, ce ſeroit ne faire connoître ce Pays qu'à moitié, que de ne point faire mention des Gouvernemens où les Decrets & les Déciſions de l'Audience Royale ne ſont pas moins reſpectés que dans les Corrégimens, deſorte que les uns & les autres forment la Juriſdiction de ce Tribunal, & la vaſte Province de *Quito*. Je ſai bien qu'il eſt très-ordinaire aux Gens de ce Pays-là d'appeller Province chaque Gouvernement, cha-

chaque Corrégiment, & même les Lieutenances dans lesquelles les uns & les autres sont subdivisés: mais c'est un abus que nous ne devons pas suivre ici, d'autant plus qu'il n'est réellement fondé que sur ce qu'anciennement ces Districts étoient habités par différentes Nations *Indiennes*, dont chacune avoit son *Curaca* particulier, qui étoit une espéce de Souverain; & qui même après que les *Incas* eurent subjugué ces Peuples, conserverent tous les droits qui pouvoient compâtir avec l'autorité suprême des Empereurs, dont ils devinrent plutôt les Vassaux immédiats que les Sujets. Si nous voulions nous conformer à cette division, chaque Peuple deviendroit une Province; puisqu'en effet, du tems du Paganisme des *Indes*, chaque Peuple avoit son Seigneur ou *Curaca*; & quelquefois, comme dans les Vallées, dans la même Jurisdiction de *Popayan*, dans celle de *Maynas*, & le long du Fleuve *Marannon*, non seulement ces différens Peuples avoient chacun son *Curaca* revêtu de toute l'Autorité Souveraine, mais parloient même une langue différente, se gouvernoient par des Loix & des Coutumes particulieres, & étoient à tous égards indépendans les uns des autres. Tous ces Peuples se trouvent aujourd'hui réünis sous le même Gouvernement, & composent une même Province: ainsi les Gouvernemens qui pour la Justice ressortissent à l'Audience de *Quito*, doivent être regardés comme faisant partie de cette Province, & par conséquent je ne saurois me dispenser d'en faire la Description.

Le premier Gouvernement de la Province de *Quito*, qui la termine au Nord, c'est celui de *Popayan*. Ce Gouvernement n'appartient pourtant qu'en partie à la Jurisdiction de l'Audience de *Quito*, c'est ce qui est au Sud & à l'Occident: mais ce qui est au Nord & à l'Orient est sous la Jurisdiction de l'Audience de *Santa Fé*, ou *Nouveau Royaume de Grenade*: c'est pourquoi aussi, sans omettre les choses essentielles qui concernent tout le Gouvernement en général, je parlerai plus en détail de la partie qui est sous la Jurisdiction de l'Audience de *Quito*, pour ne point changer l'ordre & la méthode que j'ai suivie jusqu'ici dans la Description des Corrégimens.

Tout le Pays compris dans le Gouvernement de *Popayan*, ou du-moins la plus grande partie, fut conquise par le célébre *Adelantado Sebastian de Belalcazar*. Ce Général se trouvant alors Gouverneur de la Province de *Quito*, & ayant appris que du côté du Nord il y avoit des Contrées non moins étendues ni moins riches que celles de son Gouvernement, il forma la résolution d'y porter la guerre, poussé de ce noble desir qui dominoit alors les *Espagnols*, d'étendre le bruit de leur nom & la gloire de leurs ex-

exploits par de nouvelles entreprises. Il partit à la tête de trois cens Soldats de sa nation tous gens d'élite, & commença son expédition l'an 1536. Il força tous les défilés que les *Indiens* gardoient, & vint livrer bataille aux deux plus puissans *Curacas* de ces Contrées, l'un nommé *Calambas*, & l'autre *Popayan*, dont le nom est resté à tout le Pays de ce Gouvernement & à la Capitale. Ces deux Chefs *Indiens* étoient freres, tous les deux fort acrédités chez ces Nations, & tous les deux vaillans. *Belalcazar* les vainquit, s'empara de leur Pays, & le bruit de sa victoire effraya si fort les Peuples voisins, qu'ils se soumirent tous, & promirent obéissance aux Rois d'*Espagne*. *Belalcazar*, après plusieurs chocs & combats, ayant mis fin à la guerre par une bataille décisive, établit le Siége de la Domination *Espagnole* dans ces Contrées, au milieu même des Pays qu'il venoit de conquérir, & choisit pour cet effet la même année le lieu où il étoit campé; emplacement des plus agréables par la beauté des campagnes, la fertilité des terres, & la salubrité de l'air. L'année suivante 1537 il y jetta les fondemens de la premiere Ville, laquelle conserve encore aujourd'hui le nom de *Popayan*, & est la Capitale de tout le Gouvernement; & pendant qu'on la bâtissoit, il divisa ses troupes en plusieurs petites Escouades commandées par d'habiles Capitaines, & les envoya par diverses routes dans les terres voisines, tant pour prévenir l'oisiveté que pour contenir les *Indiens* soumis, les empêcher de se réünir, ou de se joindre à ceux qui résistoient encore, & soumettre ceux qui étoient plus éloignés.

Belalcazar n'eut pas plutôt achevé de bâtir la Ville de *Popayan*, qu'ayant reçu avis de ses Officiers que le Pays renfermoit des richesses considérables, il partit pour aller examiner toutes ces choses en personne, & augmenter le nombre des Colonies. Etant arrivé à *Cali* dans le Pays des *Indiens Gorrons*, il y fonda la Ville qui conserve encore le même nom de *Cali*, quoique placée sur un autre terrain, *Miguel Munnos* l'ayant transférée ailleurs, pour la tirer d'un terrain où l'air étoit extrêmement pernicieux. De *Cali*, *Belalcazar* passa dans d'autres terres où il fonda une troisiéme Ville sous le nom de *Santa Fé de Antioquia*, & ce fut ainsi que tout le Pays fut peuplé. Le Général s'y plaîsoit toujours de plus en plus, à cause de la fertilité & des richesses qu'il y découvroit.

Pour mettre le comble à sa gloire *Belalcazar* ne s'occupa qu'à découvrir un chemin qui conduisît directement de *Quito* à la Mer du Nord, comme il en avoit découvert un qui conduisoit à la Mer du Sud. Pendant qu'il étoit occupé à bâtir *Popayan*, ses Capitaines firent une découverte importante: c'étoit qu'à peu de distance de cette derniere Ville il y avoit deux des

des principales sources de la grande Riviere de la *Madeleine*, par où il conçut l'espérance de pouvoir passer à la Mer du Nord; & s'en étant instruit, voyant d'ailleurs les affaires du Pays en bon état, sa conquête assurée, & les principales Colonies bien établies, il résolut de passer en *Espagne* en suivant le cours de cette Riviére, & de solliciter la Dignité de Gouverneur du Pays qu'il venoit de découvrir, de conquérir & de peupler. Comme ses services parloient en sa faveur, il ne lui fut pas difficile d'obtenir ce qu'il demandoit. Il fut le premier Gouverneur de ces Pays, qui furent toujours unis depuis sous un même Gouvernement, excepté dans ces derniers tems, qu'on en a séparé le Pays de *Choco*, pour en faire un Gouvernement particulier: c'est ce qui a été exécuté en 1730, quoiqu'on n'y ait pourvu qu'en 1735. Comme ce Gouvernement appartient au nouveau Royaume de *Grenade*, je n'en ferai pas autrement mention.

La Ville de *Popayan* est la premiere de ces Contrées qui ait reçu le titre de Cité, qui lui fut accordé le 25 de Juin 1538. Elle est bâtie dans une plaine fort rase vers le Nord, & est située au Nord de l'Equateur par les 2 deg. 25. min. & à l'égard du Méridien de *Quito* plus à l'Orient environ 2 deg. A l'Orient de la Ville est une Montagne médiocrement haute, & couverte d'arbres de haute futaie appellée l'*M*, à-cause qu'elle a la figure de cette lettre; & à l'Occident s'élévent quelques petites collines plus propres à recréer la vue que ne le seroit un païs uni.

La Ville est médiocrement grande, les rues larges, & tirées au cordeau. Elles ne sont pas entiérement pavées, mais seulement en partie; le terrain le plus proche des maisons est pavé; le reste qui fait le milieu de la rue ne l'est pas, mais le sol est un gravois menu, qui ne peut jamais être converti en poudre, ni en boue, desorte qu'on y marche plus commodément & plus proprement que sur le pavé.

Les maisons sont de briques crues, & bâties dans le goût de celles de *Quito*; la plupart ont un étage outre le rez-de-chaussée, les autres sont fort basses. A les voir en-dehors on juge que les appartemens en sont bien distribués, & ils sont tous meublés de meubles & ornemens d'*Europe*: ce qui n'est pas une petite magnificence, vu la cherté des marchandises d'*Europe*, occasionnée par les risques qu'elles courent pour venir dans un Pays où il faut les voiturer à une grande distance par terre.

Il y a une Eglise érigée en Cathédrale l'an 1547, c'est la seule Paroisse de la Ville: non qu'elle ne soit pas assez considérable pour en entretenir davantage; mais parce que cette Eglise s'étant trouvée seule dès le commencement, les Prébendiers qui la desservent n'ont jamais voulu consen-

tir qu'elle fût subdivisée, & qu'on l'affoiblît pour former d'autres Paroisses. En revanche il y a des Couvens de *St. François*, de *St. Dominique*, de *St. Augustin*, & un Collége de la Compagnie de *Jésus*, où l'on enseigne les Humanités, & où l'on parle aujourd'hui d'y fonder une Université & d'en confier la direction à ces P. P. qui en ont déjà obtenu le privilége. Tous ces Couvens ne contiennent qu'un nombre médiocre de sujets, guére plus de sept à huit chacun. Il n'en est pas de-même des Couvens de Filles, tels que ceux de *Ste. Thérése* & de l'*Incarnation*: ce dernier, qui est sous la Régle de *St. Augustin*, ne contient guere plus de 40 à 50 Religieuses Professes; mais le nombre des Novices, des Pensionnaires, & des Servantes monte à plus de 400 personnes. Au-reste ils sont bien bâtis, ainsi que les Eglises. Il y avoit aussi autrefois un Couvent de *Carmes déchaussés*, situé dans une grande plaine au milieu de la croupe de l'*M*: mais les Religieux trouvant cet endroit mal-sain, à-cause de la trop grande subtilité de l'air & des vents froids qui y régnent continuellement, ils l'abandonnerent au bout de quelques années, & s'établirent au pied de la Montagne, où quoique dans une situation plus avantageuse ils ne purent pas subsister longtems, n'y trouvant d'autre nourriture convenable à leur Institut, qui étoit d'observer une abstinence perpétuelle, que du poisson sec ou salé avec des légumes: cela les détermina à s'en retourner à leur premier Couvent, d'où ils étoient sortis pour faire cette fondation. La même chose est arrivée à un autre Couvent qu'on avoit commencé d'établir au Bourg de *Latacunga*, & qui fut abandonné, faute d'y pouvoir subsister n'y ayant aucun Poisson frais. Il est remarquable que les Couvens de Filles de la même Régle de *Ste. Thérese* se maintiennent fort bien, & il n'y a pas d'exemple qu'il s'y soit trouvé moins de Religieuses qu'il n'en faut pour remplir le nombre prescrit.

De la Montagne de l'*M* descend une Riviere, qui traversant la Ville ne contribue pas peu à la tenir propre, par le soin qu'elle a d'entraîner dans sa course toutes les immondices. Cette Riviere partage la Ville, & l'on va de l'un à l'autre côté par le moyen de deux ponts, l'un de pierre, l'autre de bois: elle s'appelle *Rio del Molino*; ses eaux sont fort saines & médicinales, parce qu'elles contractent la vertu de quantité de ronces par où elles passent. Sur cette même Montagne est une Source dont l'eau est excellente, mais non pas assez abondante pour en fournir à toute la Ville: aussi est-elle réservée pour les Couvens de Filles, & pour un petit nombre de maisons particulieres qui sont les plus riches & les plus distinguées de la Ville. A une lieue ou un peu plus au Nord de *Popayan*, passe la

la Riviere de *Cauca*: elle eſt profonde, ſes débordemens ſont terribles, & arrivent d'ordinaire dans les mois de *Juin*, *Juillet*, & *Août*, ſaiſon où les pluyes ſont continuelles ſur le *Guanacas*, où cette Riviere prend ſa ſource. Les orages ſont alors ſi fréquens & ſi furieux ſur cette Montagne, qu'il eſt dangereux d'en paſſer trop près, comme ceux qui ont eu l'imprudence de s'y expoſer, l'ont éprouvé à leurs dépens.

A *Quito* & dans les autres Villes de la Province de ce nom, le mélange du ſang eſt du ſang *Eſpagnol* & *Indien*; mais à *Popayan*, comme à *Carthagène* & autres lieux où il y a beaucoup de *Négres*, la plus grande partie de la populace eſt un mélange du ſang *Eſpagnol* avec le ſang *Négre*. Cela vient de ce que chacun y a des Eſclaves *Négres*, tant pour la culture des Champs que pour le travail des Mines, & qu'il y a très-peu d'*Indiens* en comparaiſon de *Quito*, & de toute cette Province. Cela ne doit pourtant s'entendre que de *Popayan*, & des autres Villes *Eſpagnoles* de ce Gouvernement, où le nombre des *Négres* excéde de beaucoup celui des *Indiens*; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de Villages de ces derniers. On compte 20 à 25000 âmes de toute race à *Popayan*, & beaucoup de Familles *Eſpagnoles*, parmi leſquelles il y en a environ 60 d'ancienne Nobleſſe, iſſues de Maiſons diſtinguées en *Eſpagne*. Il eſt remarquable que tandis que le nombre des habitans diminue dans pluſieurs autres Villes des *Indes*, il s'accroît tous les jours dans *Popayan*, ce qu'on attribue aux abondantes Mines d'Or qu'il y a dans tout ce Diſtrict, leſquelles y attirent & y font ſubſiſter un grand nombre de perſonnes.

Le Gouverneur fait ſa réſidence ordinaire à *Popayan*. Il dirige les Affaires Politiques, Civiles, & Militaires. Il eſt le Chef du Corps de Ville, compoſé de deux Alcaldes ordinaires, & d'un nombre convenable de Régidors, comme dans les autres Cités.

Il y a à *Popayan* une Chambre des Finances pour la perception des Deniers du Roi, Tributs des *Indiens*, Alcavales, Quint des Métaux, & autres ſemblables.

Le Chapitre de l'Egliſe Cathédrale eſt compoſé de l'Evêque, qui jouit d'un revenu de 6000 *Peſos* par an, d'un Doyen qui en a 500, d'un Archidiacre, Chantre, Ecolâtre, & Tréſorier, qui en ont chacun 400. L'Evêque eſt Suffragant de l'Archevêque de *Santa-Fé de Bogota*.

Le Tribunal de l'Inquiſition établi à *Carthagène* étend ſa juriſdiction juſqu'à *Popayan*, où il nomme un Commiſſaire. Outre celui-là il y en a encore un pour les Affaires de la *Cruzada*; mais leur autorité ne s'étend pas au-delà du Diocéſe qui n'eſt pas ſi étendu que le Gouvernement, vu

qu'une

qu'une partie des Pays qui composent ce dernier, sont du Diocése de *Quito*.

La Jurisdiction du Gouvernement de *Popayan* s'étend par le Sud jusqu'à la Riviere de *Mayo*, & jusqu'à *Ipiales*, par où il confine avec le Corrégiment de la Ville de *St. Michel d'Ibarra*. Au Nord-Est elle est bornée par la Province de *Santa-Fé*, qui confine à celle d'*Antioquia*, la derniere de ce Gouvernement de ce côté-là; & au Nord il est borné par le territoire du Gouvernement de *Carthagène*. A l'Occident il n'avoit autrefois d'autres limites que la *Mer du Sud*; mais aujourd'hui il est retreci par le nouveau Gouvernement de *Choco*, & ne confine plus à cette Mer que par les côtes qui appartiennent au Bailliage de *Barbacoas*. A l'Orient il touche aux sources de la Riviere de *Caquète*, qu'on croit être aussi les sources des Fleuves *Orinoco*, ou *Oronoque*, & *Négro*. Ses limites ne sont pas bien déterminées, mais on juge qu'il peut avoir 80 lieues de l'Orient à l'Occident, & un peu moins du Nord au Sud. Sa Jurisdiction comprenant une infinité de lieux tant grands que petits, est divisée en divers Territoires ou Bailliages, où le Gouverneur nomme chaque Baillif pour y administrer la justice. Il les nomme, & l'Audience dont le Bailliage reléve les confirme; circonstance nécessaire pour que ces Magistrats subalternes soient plus respectés dans leurs fonctions.

Bailliages du Gouvernement de *Popayan*.

I.	*Santiago de Cali.*	VII.	*Almaguer.*
II.	*Santa-Fé de Antioquia.*	VIII.	*Caloto.*
III.	*Las quatro Ciudades.*	IX.	*San Juan de Pasto.*
IV.	*Timana.*	X.	*El Raposo.*
V.	*Guadalajara de Buga.*	XI.	*Barbacoas.*
VI.	*San Sebastian de la Plata.*		

Tous ces Bailliages, outre le Chef-lieu, contiennent des Bourgs & Villages considérables & bien peuplés, sans compter les *Haciendas*, dont plusieurs sont si riches, & ont tant de gens employés qu'elles ressemblent plus à des Villages qu'à des Habitations champêtres.

Parmi les Bailliages que nous venons de nommer, ceux qui sont au nord & à l'orient de la Ville de *Popayan*, tels que *Santa-Fé de Antioquia*, *las quatro Ciudades*, *Timana* & *San Sebastian de la Plata*, appartiennent à l'Audience & Province de *Santa-Fé*; les autres qui sont plus près de *Quito* appartiennent à la Province de ce nom; ceux de *San Juan de Pasto* & de *Barbacoas* sont du Diocése de l'Evêché de *Quito*.

Les Bailliages de *Cali* & de *Buga*, situés entre *Popayan* & le *Choco*, sont riches à-cause du commerce qui se fait entre ces deux Gouvernemens. Il n'en

n'en eſt pas de-même du Bailliage d'*Almaquer*, qui n'a que fort peu d'étendue, & dont le Commerce n'eſt pas conſidérable. Celui de *Caloto* eſt fort étendu, riche & abondant en Denrées; le terroir y étant très-fertile, le *Rapoſo* peut aller de pair avec *Cali* & *Buga*; du côté de *Choco* le Bailliage de *Paſto* eſt auſſi fort étendu, mais pas ſi riche; mais celui de *Barbacoas* eſt petit, & manque des choſes néceſſaires à la vie, excepté de Racines & de Grains qui croiſſent dans les terroirs chauds & humides.

Le climat de ce Gouvernement eſt en tout ſemblable à celui du reſte de la Province de *Quito*, dont j'ai déjà parlé, c'eſt-à-dire, qu'il varie ſelon les différentes ſituations des lieux: dans les uns il fait plus froid que chaud, & dans les autres plus chaud que froid, & en quelques endroits, particuliérement à *Popayan*, il régne un Printems perpétuel. La même choſe peut ſe dire de la fertilité des Terres, elles produiſent abondamment des Grains, ou des Fruits, ſelon la qualité de chaque terroir. Les Terres de ce Gouvernement aux environs de la Ville fourniſſent beaucoup de Troupeaux, tant pour la conſommation des Villes que pour le ſervice des habitans. Le Bailliage de *Paſto* fait un Commerce conſidérable avec *Quito*, où il fournit beaucoup de Bétail, de Mules & de Chevaux. Le territoire de *Popayan* eſt fort ſujet aux orages & aux tremblemens de terre, qui y ſont même plus fréquens qu'à *Quito*, où ils ſont pourtant ſi ordinaires. Il n'y a pas longtems, c'eſt-à-dire en 1735 le 2 *Février*, qu'il ſouffrit une ſi furieuſe ſecouſſe, que la plus grande partie des maiſons en fut renverſée. Il paroît que ces fréquens orages & tremblemens de terre ſont l'effet des métaux que cette terre renferme en beaucoup plus grande quantité que la Province de *Quito*.

On prétend que *Caloto* eſt de tous les lieux de ce Gouvernement celui qui eſt le plus ſujet aux tonnerres & à la foudre; de-là eſt venu l'uſage des *las Campanillas* ou *Clochettes de Caloto*: quelques perſonnes qui en font beaucoup de cas s'en ſervent, dans la perſuaſion que le ſon de ces clochettes a une vertu particuliére contre la foudre. Et à ce propos ils vous racontent tant de prodiges, qu'on ne ſait qu'en croire. Sans prétendre ici décider de la vérité ou de la fauſſeté de ces bruits, & laiſſant à chacun la liberté de croire ou de ne pas croire, ſelon ce que ſa prudence lui dictera, je rapporterai ce qu'on penſe communément dans ce Pays ſur le ſujet en queſtion. La Bourgade de *Caloto*, dont le Diſtrict contenoit un grand nombre d'*Indiens* connus ſous le nom de *Paezes*, étoit très-conſidérable au commencement de ſa fondation; mais ces *Indiens* s'étant ſoulevés, aſſaillirent ſubitement le Bourg, mirent le feu aux maiſons, & le détruiſirent

entiérement, massacrant sans quartier tous les habitans. Ils en vouloient surtout au Curé, qui tâchoit de les tirer de l'Idolâtrie, & les avoit toujours endoctrinés avec beaucoup de zéle. Ils l'égorgerent donc aussi, & se souvenant que la cloche de l'Eglise avoit été l'instrument dont on s'étoit servi pour les avertir de l'obligation qu'on leur avoit imposée d'assister au Cathéchisme, ils résolurent de la détruire, & se mirent en devoir de la mettre en piéces; mais n'ayant pû y réussir ils prirent le parti de l'enterrer. La nouvelle de cette révolte étant parvenue aux *Espagnols* du voisinage, ils marcherent pour faire rentrer les rebelles dans le devoir & relever le Bourg ruiné. Ayant réussi dans l'un & l'autre de ces deux points, ils retirerent la cloche du lieu où les *Indiens* l'avoient jettée, & la placerent dans le clocher de la nouvelle Eglise: là-on s'apperçut bientôt du pouvoir qu'elle avoit sur les tempêtes; car dès-qu'il paroissoit quelque gros nuage qui menaçoit de la foudre & des éclairs, on n'avoit qu'à la sonner tant soit peu, & aussitôt le Ciel devenoit serein, les nuages s'écartoient, & alloient crever ailleurs. Des merveilles de cette nature ne pouvoient pas manquer de faire du bruit. La renommée s'en répandit bientôt de tous côtés. Plusieurs personnes solliciterent d'avoir des morceaux de cette cloche pour avoir part à ses bienfaits; & de ces morceaux ils ont fait les battans des clochettes qui courent sous le nom de *Campanillas de Caloto.*

Dans les Vallées de *Neyba*, & autres du Gouvernement de *Popayan*, on trouve un Insecte bien extraordinaire, & bien dangereux par la violence du venin qu'il contient dans son petit volume. Cet Insecte est une espéce d'Araignée ou de Vermisseau si petit qu'il a à peine la grosseur d'une Punaise. On l'appelle *Coya* ou *Coyba.* Il est de couleur d'écarlate, & se tient comme les Araignées dans les coins des murailles, & parmi les herbes. L'humeur qu'il renferme dans la petite circonférence de son corps est si maligne, que si on l'écrase & qu'elle rejaillisse sur la peau de quelque personne ou bête, elle pénétre les pores, & s'insinuant dans la masse du sang fait enfler horriblement le corps, ce qui est bientôt suivi de la mort. L'unique remède à ce mal, c'est de flamber le malade aussitôt qu'il commence à enfler, & de se servir pour cet effet d'une certaine paille que l'on trouve dans ces Plaines. Aussitôt que cette paille est allumée quelques *Indiens* prennent le malade les uns par les pieds les autres par les mains, & lui font avec beaucoup d'adresse cette opération, après laquelle on peut compter qu'il ne mourra pas de cet accident. Ce qu'il y a de singulier, c'est que si l'Insecte créve dans la paume de la main de

de quelqu'un, celui-ci n'en recevra aucun dommage: d'où l'on peut inférer que la callosité ordinaire du dedans des mains empêche le venin de pénétrer, au-lieu que sur le revers la peau est plus déliée. Les Voituriers *Indiens* qui passent & repassent par les lieux où il y a de ces Insectes, les écrasent entre les deux mains pour satisfaire la curiosité des Voyageurs: je ne voudrois pourtant pas conseiller aux personnes qui ont la peau plus fine que ces sortes de gens, de faire une pareille épreuve; je ne doute pas qu'ils ne s'en trouvassent aussi mal que si c'étoit sur une autre partie de leurs corps.

La Nature, aussi admirable dans ses ouvrages que dans les précautions qu'elle prend pour les conserver, a donné la raison aux Hommes pour fuir tout ce qui leur est nuisible, & un instinct aux Brutes pour prévenir les ennemis qui peuvent les detruire. Les personnes qui passent par ces Vallées où les *Coyas* pullulent & mettent les passans en un danger évident, ces personnes, dis-je, averties d'avance par les *Indiens* qui les accompagnent, ont grand soin, dès-qu'elles sentent que quelque chose les pique ou les demange au col ou au visage, de ne pas se grater, ni même de porter la main à cette partie, parce que la *Coya* est si délicate que dans le moment elle créveroit; & comme elle ne fait point de mal tant que son sang ou sa liqueur est renfermée dans sa peau, la personne qui la sent remuer avertit quelqu'un de la compagnie, qui examinant l'endroit où est la *Coya* ne fait autre chose que de souffler dessus & l'enléve par ce moyen. A l'égard des Animaux, leur instinct leur faisant craindre qu'il n'y ait des *Coyas* dans l'herbe qu'ils broutent, avant d'y mordre ils s'ébrouent fortement pour écarter ce dangereux Insecte. Quand par leur odorat ils sentent qu'il y a un nid de cette engeance dans un endroit, ils s'en éloignent & passent à un autre. De cette maniere ils évitent un si cruel poison. Il arrive néanmoins quelquefois que l'Insecte est si bien caché dans l'herbe, que la Mule ne peut l'en écarter par ses ébrouemens, & qu'elle broute néanmoins cette herbe: en ce cas il n'y a point de reméde, il faut que la Mule créve.

Parmi les Herbes que produit le Pays de *Popayan*, on distingue la *Cuca* ou *Coca*, si estimée des *Indiens* qu'il n'y a point de mets, point de métal, point de pierres précieuses qu'ils ne cédent volontiers pour en avoir. C'est une plante foible & qui s'entrelasse aux autres plantes, à peu près comme le Sarment. La feuille en est fort lice, longue d'environ un pouce & demi. Les *Indiens* la mâchent après l'avoir mêlée avec de la craye ou terre blanche qu'ils nomment *Mambi*. Ils mettent dans la bouche

partie de feuille de *Coca*, & partie de *Mambi*, & mâchant le tout enſemble, ils crachent d'abord, mais enſuite ils avalent leur ſalive mêlée de ce jus, & tournent le morceau tantôt d'un côté de la bouche, tantôt de l'autre jusqu'à ce que la feuille ne rende plus de jus, alors ils la rejettent. Cette herbe leur tient lieu de toute autre nourriture, tant qu'ils en ont, ils ne mangent rien quelque travail qu'ils faſſent. Ils prétendent que le jus de la *Coca* les rend vigoureux, & en effet l'experience fait voir qu'ils ont moins de force quand cette herbe leur manque. Ils ajoûtent qu'elle raffermit les gencives, & fortifie l'eſtomac. Cette Herbe croît en abondance dans les Provinces méridionales du *Pérou*, où les *Indiens* la cultivent avec ſoin. La meilleure eſt celle qui croît aux environs de *Cuzco*. Il s'en fait un grand commerce, particuliérement aux lieux où l'on exploite des Mines; car les *Indiens* ne ſauroient travailler ſi cet aliment leur manquoit; c'eſt pourquoi les Propriétaires des Mines ont ſoin de leur en fournir tant qu'ils veulent, en rabattant ſur leur ſalaire journalier.

La *Coca* eſt abſolument la même Plante que celle qui eſt connue dans les *Indes* Orientales ſous le nom de *Bettel*. Il n'y a aucune différence ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'uſage qu'on en fait. Elle a les mêmes propriétés, & les *Indiens* Orientaux n'en ſont pas moins friands que ceux du *Pérou* & de *Popayan*. Mais dans le reſte de la Province de *Quito*, non ſeulement cette Plante ne croît point, mais même les *Indiens* n'en font aucun cas.

Dans le Bailliage ou *Partido* de *Paſto*, qui eſt le plus méridional de ce Gouvernement, il y a certains Arbres d'où l'on voit ſuinter continuellement une gomme ou réſine appellée *Mopamopa:* on s'en ſert pour faire toute ſorte de laque ou vernis en bois. Ce vernis eſt ſi beau & ſi durable que l'eau bouillante même ne peut ni le ternir, ni le détacher. La maniere de l'appliquer conſiſte à mettre dans la bouche un morcau de la réſine, & l'ayant délayée avec la ſalive on y paſſe le pinceau, après quoi l'on prend la couleur que l'on veut avec le même pinceau, & on l'applique ſur le bois, où elle forme un vernis permanent & auſſi beau que la laque de la *Chine*. Les Ouvrages que les *Indiens* verniſſent ainſi, ſont d'un bon débit à *Quito*, où l'on en eſt fort curieux.

Popayan eſt un des Pays de la Province de *Quito* qui fait le plus de commerce, c'eſt le chemin par où elle reçoit les Etoffes & autres marchandiſes d'*Eſpagne* qui paſſent de *Carthagéne* à *Popayan* & de-là à *Quito*. De maniere que *Popayan* eſt l'Echelle de tout ce commerce, qui ſe répand de-là dans les Corrégimens de toute la Province. Outre ce négoce qu'on peut appeller paſſager, il a un trafic réciproque avec *Quito*, lequel conſiſte

ſiſte en Mules & Bêtes à cornes, qu'il envoye en échange pour des *Bayétes*, *Pagnes* &c. Le Commerce actif conſiſte en Bœuf fumé ou ſeché, Jambons, Tabac en feuille, Saindoux, Eau-de-vie de canne, Fil de coton, de la Pite, des Rubans, & autres menues marchandiſes qu'on tranſporte au *Choco*, où elles ſont échangées pour de l'Or. On apporte de *Santa Fé* à *Popayan* du Tabac en poudre qui ſe fabrique à *Gunjar*, & l'on en rapporte des *Draps* & des *Bayétes* des Fabriques du Pays. Il y a encore un autre commerce; c'eſt le Change de l'Argent contre de l'Or: car ce dernier étant en abondance dans le Pays, & le premier y étant rare, on y apporte de l'Argent pour acheter de l'Or, qui étant enſuite converti en Doublons procure un profit conſidérable. La même choſe ſe pratique au *Choco* & à *Barbacoas*, où l'on eſt dans le même cas.

La Ville de *Popayan* étant comme le centre de tous ces différens commerces, eſt auſſi le lieu où ſont les plus fortes bourſes du Pays. On y compte cinq à ſix habitans riches de 100 mille *Peſos* & au-delà; environ vingt depuis quarante juſques à quatre-vingt-mille, & beaucoup d'autres un peu au-deſſous. Je ne comprens point ici les Biens fonds ou *Haciendas*, ni les Mines dont ce Pays abonde. Celles-là quant à leurs productions & au climat ne different pas de celles de la même Province, dont nous avons parlé.

A l'Oueſt de la *Cordillere* Occidentale des *Andes* eſt le Gouvernement d'*Atacames*, qui confine de ce côté-là avec la Juriſdiction des Corrégimens de *Quito*, & de *St. Michel de Ibara*, au Nord avec le Bailliage de *Barbacoas* du Gouvernement de *Popayan*; à l'Occident avec les côtes de la Mer du Sud; & au Midi avec les Terres de *Guayaquil*, de maniere qu'il s'étend le long de la côte depuis l'Ile de *Tumaco* & la Plage de *Heuſmal* qui eſt par $1\frac{1}{2}$ deg. à peu près de Latitude Boréale, juſques à la Baye des *Caraques* & les Montagnes de *Baûme*, qui ſont par les 34 min. de Latitude Auſtrale.

Le Pays qui compoſe le Gouvernement d'*Atacames* a été longtems inculte, & en partie inconnu; car après que *Sébaſtien de Belalcazar* en eut fait la conquête, on le négligea entiérement; ſoit parce que les *Eſpagnols* furent plus occupés à de nouvelles conquêtes qu'à faire valoir celles qu'ils avoient déjà faites; ſoit que le Pays même leur parût moins propre que celui des Montagnes à nourrir des Colonies; ſoit enfin parce qu'ils le croyoient ingrat, ſtérile, mal-ſain. On ſe contentoit d'envoyer des Curés de *Quito* pour inſtruire les Naturels du Pays, mais ſans établir parmi eux aucune police ſemblable à celle qu'on voyoit régner parmi les autres *Indiens*,

parmi lesquels il y avoit des Colonies *Espagnoles*. Ainsi ces Peuples devenoient *Chrétiens*, mais restoient dans toute la rusticité & la barbarie qu'on peut se figurer dans des gens privés de tout commerce raisonnable qui pût les civiliser, ne sortant de leurs Forêts que pour aller vendre à *Quito* leurs Denrées, l'*Agi* & l'*Achot*. Quand ils arrivoient dans cette Ville ils étoient dans un étonnement inexprimable, en voyant un si grand concours de gens dans un même lieu. C'étoit en effet une chose merveilleuse pour des gens qui ne connoissoient que leurs pauvres chaumieres, qui étoient toujours renfermés dans des Bois, bornés par des Montagnes, dispersés çà & là, & vivant parmi les Bêtes féroces.

Quoique le Pays d'*Atacames* fût ainsi abandonné, même depuis que ses habitans s'étoient soumis à la Foi *Chrétienne*, & à l'obéissance des Rois d'*Espagne*, on ne laissoit pas de sentir l'importance de cette acquisition & la nécessité d'y former des établissemens, pour en faire l'Echelle du Commerce entre *Quito* & le Royaume de *Tierra-Firme*, & remédier à l'incommodité de le faire par la voye de *Guayaquil*, voye trop longue & qui apportoit un préjudice considérable à ce Commerce, & le rendoit presqu'impraticable; au-lieu qu'en établissant des *Espagnols* à *Atacames*, la communication devenoit plus aisée entre *Tierra-Firme* & *Quito*, dont la Province pouvoit fournir ce Royaume des Denrées dont elle abonde, & recevoir de celui-ci avec la plus grande facilité toutes les Marchandises d'*Europe* dont elle a besoin.

Ces considérations furent cause qu'en 1621 on conféra l'emploi de Gouverneur d'*Atacames* & Riviere des *Emeraudes* à *Paul Durango Delgadillo*; qui, quelques années auparavant, avoit fait un accord avec le Marquis de *Montes-Claros* alors Viceroi du *Pérou*, par où il s'étoit engagé d'ouvrir un chemin entre la Ville de *St. Michel de Ibarra*, & la Riviere de *Santiago*, l'une de celles qui traversent le Pays de ce Gouvernement; mais n'ayant pu y réussir après bien du travail, on donna sa place à *Francisco Perez Menacho* en 1626. Ce nouveau Gouverneur n'eut pas un meilleur succès que le précédent.

A ces deux-là succéda *Jean Vincencio Justiniani*, qui abandonnant le plan de ses Prédécesseurs résolut d'ouvrir le chemin par la Riviere de *Mira*, mais il ne réussit pas mieux que les autres; & *Hernando de Soto Calderon*, qui lui succéda en 1713, fut aussi malheureux. Les choses resterent en cet état jusqu'en 1735, que *Don Pedro Vincent Maldonado* prenant sur lui le succès de cette affaire, fut revêtu de l'emploi de Gouverneur avec les mêmes avantages & prérogatives dont avoient joui ses prédécesseurs.

Ce

Ce Seigneur fut plus heureux que ceux-là, & par ſes ſoins la communication fut ouverte & aſſurée en 1741, depuis *Quito* juſqu'à la Riviere *des Emeraudes* en droiture. Et ayant rendu compte de tout à l'Audience de *Quito* il en fut approuvé, après quoi il repaſſa en *Eſpagne* pour demander que le Gouvernement lui fût confirmé, & qu'on lui accordât les graces & les récompenſes qui lui avoient été promiſes. Le Conſeil des *Indes* ſatisfait de ſa conduite, trouva ſes demandes juſtes, & en ayant parlé à Sa Majeſté, il fut décidé qu'il ſeroit confirmé dans le Gouvernement, ce qui fut exécuté en 1746, & l'année ſuivante 1747 *Atacames* fut érigé formellement en Gouvernement par Lettres Patentes, & *Don Pedro Vincent Maldonado* eſt le premier qui l'ait poſſédé avec les honneurs & les diſtinctions conformes à cette Dignité *.

Les Villages & autres Lieux compris actuellement dans le Gouvernement d'*Atacames* ſont petits & pauvres. Ils ſe reſſentent encore du défaut de commerce où tout le Pays a été; mais par le changement dont on commence à éprouver les avantages, & par le zéle du Gouverneur, on doit eſpérer que dans peu de tems les affaires changeront de face. La fertilité du Pays à l'égard des Denrées qui lui ſont propres, contribuera beaucoup à y attirer des Colons, & la communication ouverte entre *Quito* & le Royaume de *Tierra-Firme* y fera fleurir le commerce. En attendant on y compte 20 Villages, cinq ſur les côtes maritimes de ſa juriſdiction, leſquels ſont les premiers de la liſte ſuivante, & les autres dans l'intérieur du Pays.

I.	*Tumaco.*	XI.	*Tambillo.*
II.	*Tola.*	XII.	*Niguas.*
III.	*St. Mathieu des Emeraudes.*	XIII.	*Cachillacta.*
IV.	*Atacames.*	XIV.	*Mindo.*
V.	*La Canoa.*	XV.	*Tambe.*
VI.	*Lachas.*	XVI.	*Cocaniguas.*
VII.	*Cayapas.*	XVII.	*Canſa-Coto.*
VIII.	*Inta.*	XVIII.	*Santo Domingo.*
IX.	*Gualéa.*	XIX.	*San Miguel.*
X.	*Nanégal.*	XX.	*Nono.*

Les

* Monſieur *Maldonado* n'a pas joui longtems de ſa nouvelle Dignité; peu de tems après en avoir été revêtu, il mourut à *Londres*, fort regretté de ceux qui avoient eu l'avantage de le connoître: à un mérite des plus diſtingués il joignoit des connoiſſances peu communes, & travailloit continuellement à en acquérir de nouvelles, qui le miſſent de plus en plus en état d'être utile dans ſon Gouvernement, dont il ſe propoſoit d'aller prendre poſſeſſion au-plutôt. Not. du Trad.

Les habitans des cinq premiers Villages sont *Espagnols*, *Métifs*, *Négres*, & d'autres gens issus du mêlange de ceux-là. Le quinze autres n'ont pour habitans que des *Indiens*, & très-peu d'*Espagnols* & de *Mulâtres*. Pour le Gouvernement Spirituel il y a onze Curés *Doctrinaires*, qui résident constamment dans les principaux Villages, & assistent les autres comme étant des annexes de ceux-là.

A *Atacames* le climat est le même qu'à *Guayaquil*, & la terre y produit les mêmes Denrées. Dans quelques endroits le terroir est meilleur, parce qu'étant plus élevé, il n'est pas exposé en Hiver aux inondations que les débordemens des Rivieres causent à *Guayaquil*; aussi le Cacao qu'il produit ayant toute l'humidité nécessaire sans être entiérement noyé, est d'une qualité supérieure & beaucoup plus huileux. On y recueille aussi beaucoup de Vanille, d'Achot, de Salse-pareille, & de l'Indigo bâtard*. On y fait aussi beaucoup de Cire. Les Montagnes y sont couvertes d'Arbres de haute futaye, si serrés qu'on ne peut les traverser. Ces arbres sont, comme ceux des Montagnes de *Guayaquil*, propres les uns pour bâtir des maisons, les autres pour la bâtisse des Vaisseaux.

CHAPITRE IV.

Description des Gouvernemens de Quixos, *de* Macas, *& de* Jaen de Bracamoros, *avec une idée abrégée de la découverte & de la conquête qui en furent faites.*

APrès le Gouvernement de *Popayan*, dont nous avons traité dans le Chapitre précédent, vient celui de *Quixos* & *Macas* vers le côté oriental de la *Cordillere des Andes*. Ce Gouvernement doit être considéré comme divisé en deux Bailliages, celui de *Quixos*, qui comprend la partie septentrionale du Gouvernement, & celui de *Macas* qui en fait la partie la plus méridionale. Entre deux est le Pays de *Canelos*. Je traiterai de l'un & de l'autre séparément, en commençant par *Quixos*. Celui-ci est borné au Nord par le Territoire de *Popayan*, à l'Orient par la Riviere d'*Aguarico*, & à l'Occident par les Corrégimens de *Quito* de *Latacunga* & de *St. Michel de Ibarra*, dont il n'est séparé que par les *Cordilleres* de *Cotopacsi* & de *Cayamburo*. Le Pays de *Quixos* fut découvert & reconnu par *Gonzale Diaz de Pineda* en 1536. Ce *Gonzale Giaz de Pineda* étoit un des Capitaines

* Les *Espagnols* l'appellent *Yerva de Tinta Annil*. N. D. T.

taines que *Belalcazar* envoya pour reconnoître le cours de la grande Riviere de la *Madeleine*, & les Pays voisins de celui qu'on venoit de soumettre, pendant que lui-même étoit occupé à fonder *Popayan*. *Gonzale Diaz* fut choisi pour aller du côté du Midi, où il trouva le Pays de *Quixos*; & ayant remarqué qu'il y avoit beaucoup de Mines d'Or, & même des Arbres qui portent la Canéle, il s'en retourna fort satisfait, & informa les siens de tout ce qu'il avoit vu, & dont il avoit pu s'instruire chemin faisant. C'est ce qui donna lieu à l'entrée qu'y fit en 1539 *Gonzale Pizarro*, alors Gouverneur de *Quito*; mais cette expédition ayant mal tourné, la conquête de ce Pays resta suspendue jusqu'en 1559, que *Don Andrés Hurtado de Mendoza* Marquis de *Cannéte*, alors Viceroi du *Pérou*, ordonna à *Gil Ramirez Davalos* de marcher pour réduire les *Indiens* du Pays en question, & y former des établissemens. Ce Général exécuta heureusement sa commission, & fonda la Bourgade de *Baëza*, qui devint la Capitale du Gouvernement en 1559, & qui fut suivie des Villes & Villages qui subsistent encore, & qui ne se sont point du tout accrus ni améliorés depuis leur fondation.

La Bourgade de *Baëza*, malgré l'avantage qu'elle a eu d'avoir été la premiere Peuplade de ce Pays, & la résidence des Gouverneurs, est toujours restée dans son état de médiocrité; parce que les Villes d'*Avila* & d'*Archidona*, ayant ensuite été bâties, attirerent toute l'attention des Chefs, qui laisserent *Baëza* comme ils l'avoient trouvée. Mais ces deux Villes qui furent alors décorées du titre de Cité, ne sont jamais parvenues à un état digne de ce titre, & leur premiere enceinte est restée telle qu'elle étoit au commencement. Ce qu'on ne peut attribuer qu'à la nature du Pays, qui n'étant pas comparable à celui de *Quito* pour la douceur du climat, la fertilité & les commodités de la vie, n'a pu attirer des gens à qui il étoit libre de mieux choisir. *Baëza* loin de s'agrandir a diminué de telle sorte, que ce n'est présentement plus qu'un Hameau de huit ou neuf maisons de paille, habitées par une vingtaine de personnes de tout âge. Ce Hameau est une annexe de celui de *Papallacta*, auquel un troisiéme est encore annexe, c'est celui de *Maspu*. Ces trois Hameaux ne font qu'une Paroisse, dont le Curé demeure à *Papallacta*. Le Gouverneur ne fait plus sa résidence à *Baëza*, mais à *Archidona*.

Archidona n'a que le nom de Cité, qui la distingue d'un Bourg médiocre. Elle est située par 1 degré & quelques minutes au Sud de l'Equinoxial, & environ 1 deg. 50 min. à l'Orient du Méridien de *Quito*. Ses maisons sont de merrein, couvertes de pailles, habitées par 650 à 700 person-

nes de tout âge, tant *Espagnols* qu'*Indiens*, *Négres*, *Métifs*, & *Mulâtres*. Il n'y a qu'un Curé, dont la Jurisdiction Spirituelle s'étend sur les Villages de *Misagualli*, de *Tena*, & de *Napo*. Ce dernier tient son nom d'une Riviere ainsi appellée, sur le bord de laquelle il étoit situé. Ce voisinage a été funeste à ce Village; car le 30 de *Novembre* 1744 le Volcan de *Cotopacsi* ayant recommencé à crever, & fait couler une prodigieuse quantité de neige fondue par ses flammes, la Riviere en fut si enflée qu'elle sortit de son lit & rasa le Village, comme si jamais il n'y en avoit eu. Nous parlerons de ce Volcan.

Avila est une Ville située par les 00 deg. 40 min. de Latitude Australe, & environ par les 2 deg. 20 min. à l'Orient de *Quito*. Elle est encore plus petite que la précédente. Les maisons y sont bâties de-même, & il y a à peine 300 habitans tant grands que petits. Il y a aussi un Curé qui dirige encore six Villages, dont quelques-uns sont aussi grands que la Ville. Ces Villages sont

I. La *Conception*.	IV. *Motté*.
II. *Loreto*.	V. *Cota Pinni*.
III. *San Salvador*.	VI. *Santa Rosa*.

Les lieux dont nous venons de parler, forment la partie la plus considérable du Gouvernement de *Quixos*. Mais il comprend encore les Villages des Missions de *Succambios*, dont le Chef-lieu est celui de *St. Miguel*. Au commencement de ce siécle ces Villages étoient au nombre de dix, mais aujourd'hui ils sont réduits à cinq, savoir,

I. *San Diégo de los Palmares*.	IV. *San Christoval de los Yaguages*.
II. *St. Francisco de los Curiquaxes*.	V. *San Pedro de Alcantara de la Coca*, ou *Nariguera*.
III. *St. Joseph de Abuccées*.	

Les habitans des deux Villes, & des Villages, vivent dans des appréhensions continuelles, & sont toujours pour ainsi dire les armes à la main pour défendre leurs maisons, & leurs *Chacarés* ou Biens de campagne, contre les fréquentes invasions des *Indiens* infidéles, qui environnent tellement le Pays, que chaque Village est menacé de la part de ces Barbares qui habitent dans son voisinage. Ces *Indiens* sont aussi différens de nation & de langage que nombreux. Toutes les fois que les habitans ont pris les armes pour les repousser, ils n'ont eu d'autre avantage que d'être entrés sur leurs terres, & d'y faire quelques prisonniers, après quoi il a falu s'en retourner comme on étoit venu, sans aucun butin; car ces Peuples ne possédant rien, & n'estimant rien de ce que les autres hommes estiment, portent toutes leurs richesses avec eux: quand ils se-

voient poursuivis d'un côté, ils passent dans un autre; & quand les nôtres se sont retirés & que le danger est passé, ils reviennent sur leurs pas & recouvrent le Pays, qu'ils trouvent tout aussi inculte qu'ils l'avoient laissé. Ils se rapprochent peu à peu des Villages *Espagnols*, & quand ils remarquent que les habitans ne sont point sur leurs gardes, ils les attaquent subitement & pillent tout ce qu'ils peuvent. Ce danger où les deux Villes sont exposées, a été, indépendamment du climat, une des principales raisons qui a empêché leur accroissement.

L'air est fort chaud dans tout ce Pays, & les pluyes y sont continuelles. La seule chose en quoi il differe de celui de *Guayaquil*, de *Portobélo*, & autres de la même espéce, c'est que l'Eté n'y est pas si long. Du-reste on y souffre les mêmes incommodités, & l'on y est sujet aux mêmes maux. Le Pays en soi est montagneux, fourré de Bois épais & d'Arbres prodigieusement gros, parmi lesquels on voit des Caneliers, surtout vers la partie méridionale & à l'occident. Ces Caneliers furent découverts par *Gonzale Diaz de Pineda*, & furent cause qu'on donna aux terroirs qui les produisent le nom de *Canelos*, qu'ils conservent encore. On tire une certaine quantité de cette Canéle, qui est consumée tant dans la Province de *Quito*, que dans les Vallées. Cette Canéle n'est pas si bonne que celle des *Indes Orientales*, mais à cela près elle lui ressemble beaucoup dans tout le reste. L'odeur, la grosseur du tuyau & son épaisseur, ne different pas de celle-là; quant à la couleur, la Canéle de ce terroir-ci est d'un brun plus foncé. La plus grande différence est dans le goût. Celle de *Quixos* est plus piquante, & n'a pas la délicatesse de celle d'*Orient*. La feuille est parfaitement semblable, & a une odeur aussi excellente que l'écorce: la fleur & la graine surpassent celle d'*Orient*: l'odeur de la fleur n'a rien de comparable, vu l'abondance des particules aromatiques qu'elle enserre. C'est ce qui fait croire avec assez de fondement, que si ces Arbres étoient cultivés, la Canéle pourroit se perfectionner au point que si elle n'effaçoit pas celle de *Ceylan*, elle ne lui seroit point inférieure.

Les autres Denrées que produit ce terroir, sont les mêmes que celles que produisent tous les Pays où le climat est pareil à celui-ci; & ainsi on y recueille des Fruits, des Racines, des Légumes; mais le Bled, l'Orge & autres semblables Grains qui requierent un climat froid, n'y viennent pas bien.

Le Bailliage de *Macas*, qui est le second de ce Gouvernement, est borné à l'Orient par les Terres du Gouvernement de *Maynas*; au Sud par celles de *Bracamoros* & d'*Taguarsongo*; & à l'Occident la *Cordillere* Orien-

 tale

tale des *Andes* le sépare des Corrégimens de *Riobamba* & de *Cuenca*. Le Lieu principal est décoré du titre de Cité de *Macas*, qui est le nom qu'on donne communément à tout le Pays, plus connu aujourd'hui sous cette dénomination que sous celle de *Seville de l'Or* qu'on lui donnoit anciennement. Cette Ville est par les 2 deg. 30 min. de Latitude Australe, 40 min. à l'Orient de *Quito*. Elle est si peu de chose qu'à peine y compte-t-on 130 maisons de merrein couvertes de chaume; & quand on dit qu'il y a 1200 âmes, cela doit s'entendre de toutes les personnes qui vivent dans le ressort de ce Bailliage, & qui en général sont *Métifs* ou *Mulâtres*, y ayant très-peu d'*Espagnols*. Huit autres Villages appartiennent encore à ce Gouvernement. En voici les noms.

I.	*San Miguel de Narbaes.*	V.	*Zunna.*
II.	*Barahonas.*	VI.	*Payra.*
III.	*Yuquipa.*	VII.	*Copuéno.*
IV.	*Juan Lopez.*	VIII.	*Aguayos.*

Tous ces Villages sont sous le Gouvernement Spirituel de deux Curés, dont l'un demeure dans la Ville & a les quatre premiers Villages pour annexes; l'autre demeure à *Zunna*, & est Curé de ce lieu & des trois autres. Lorsqu'on fit la conquête de ce Pays il étoit fort peuplé, & si riche qu'on donna à la Capitale le nom de *Seville de l'Or*; mais il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir de cette opulence. Cette décadence est venue d'un soulévement des *Indiens* du Pays, lesquels après avoir juré obéissance aux Rois d'*Espagne*, prirent tout d'un coup les armes, s'emparerent de la Ville de *Logronno* & d'un Village nommé *Guamboya*, appartenant à cette Jurisdiction, & très-riches. Cette révolte ruïna tellement le Pays, qu'on n'y voit aujourd'hui d'autre monnoye que les Marchandises & les Denrées qu'il produit, & que les habitans sont obligés de troquer, pour avoir des provisions de bouche & autres marchandises dont ils ont besoin.

Macas est trop près de la *Cordillere* des *Andes*, pour que son climat ne soit pas différent de celui de *Quito*. En effet outre que c'est aussi un Pays de Montagnes, on y remarque suffisamment la différence qu'il y a entre les deux Saisons de l'année les plus éloignées l'une de l'autre. Autant que le terroir de *Macas* est différent de celui des Corrégimens de la Province de *Quito*, autant y a-t-il de différence par rapport aux Saisons. Ainsi l'Hiver commence-là au mois d'*Avril*, & dure jusqu'en *Septembre*, qui est le tems où l'on a l'Eté dans les Pays qui sont entre les *Cordilleres*; & à *Macas* c'est en *Septembre* que l'Eté commence; car c'est alors qu'on y

jouit

jouit de la fraîcheur des vents de Nord, d'autant plus frais qu'ils ont passé sur la neige de ces hautes Montagnes. Le Ciel est serein, la terre a un air de gayeté qui en inspire aux hommes; on est enfin délivré des incommodites de l'Hiver, qui ne sont pas moins insupportables ici qu'à *Guayaquil.*

Le terroir est fertile en Grains & autres Denrées qui demandent un climat chaud; mais ce qu'on y cultive le plus, c'est le Tabac, dont y fait d'abondantes récoltes. On en fait des rouleaux que l'on envoye au *Pérou*, où il est fort estimé. Les Cannes de Sucre y viennent bien, ainsi que le Coton; mais ils ne sément de l'un & de l'autre qu'autant qu'il leur en faut pour leur usage, n'étant pas peu embarassés à garantir leurs biens des courses que font les *Indiens* guerriers pour les détruire: car ces pauvres habitans sont aussi environnés de ces Barbares que ceux de *Quixos*; & quand ils les croyent loin, c'est alors qu'ils les ont sur les bras. De-là vient qu'il faut presque toujours avoir les armes à la main pour repousser leurs insultes.

Parmi les Arbres & les Plantes qui couvrent tout ce Pays on trouve le *Storax*, qui est un Arbre dont la gomme répand une odeur bien supérieure à toutes les autres. Cette Gomme ou Résine est assez rare, parce que les lieux où les arbres croissent étant un peu écartés des habitations, il est dangereux d'y aller à cause des *Indiens Bravos* qui se cachent quelquefois entre les arbres, & sont à l'affut comme des bêtes féroces. La même chose arrive à l'égard de la Poudre d'azur qu'on y trouve en divers endroits bien qu'en petite quantité, mais il y en a d'une qualité admirable.

Dans le terroir de la dépendance de *Macas* on rencontre aussi des Caneliers, & selon le rapport que m'en fit le Curé de *Zunna*, *Don Juan Joseph de Loza y Acunna*, personnage de mérite & savant dans l'Histoire Naturelle, la canéle qu'on en tire est d'une qualité supérieure à celle de *Ceylan*, qu'on distingue à *Macas* par le nom de *Canéle de Castille*. C'est ce qui m'a été confirmé par d'autres personnes intelligentes. Cette *Canéle de Macas* n'est pas peu différente de celle de *Quixos*. Il paroît par le témoignage de ces mêmes personnes, que ce qui rend la premiere si excellente, c'est que l'arbre qui la produit se trouve à *Macas* dans des lieux découverts, exempt de l'ombrage des autres arbres qui lui peuvent dérober les rayons du Soleil, & débarassé des racines étrangeres qui pourroient lui prendre la nourriture nécessaire pour donner au fruit la perfection requise. Cette conjecture est confirmée par l'expérience qu'on a faite d'un Canelier planté par hazard ou à dessein dans le terroir de la Ville même de *Macas*, duquel on a tiré une écorce fort supérieure à celle d'O-

 rient

rient tant pour le goût que pour l'odeur; soit que réellement elle fût meilleure, soit parce qu'étant fraîche elle n'avoit pas eu le tems de perdre ses particules aromatiques. La fleur de ce Canelier avoit une odeur qui surpassoit encore celle de l'écorce.

On tire beaucoup de *Copal* du terroir de *Macas*, on y trouve aussi de la Cire sauvage appellée par les habitans *Cera de palo*, qui n'est pas bonne; car outre qu'elle est rouge, elle ne se durcit point, & répand une odeur très-desagréable. Celle de *Guayaquil* & des Vallées a les mêmes défauts, & toutes les Cires de ces Pays ne valent pas celle d'*Europe*; aussi les Abeilles sont-elles un peu différentes. Celles de ce Pays sont beaucoup plus grosses que celles d'*Europe*, elles sont presque noires; mais peut-être la cire n'en seroit-elle pas plus mauvaise, si l'on y savoit l'art de la nettéier, & de la préparer comme on fait en *Europe*. Du-moins si elle n'égaloit pas celle-là en tout, elle pourroit acquérir plus de consistance.

IV. Le Gouvernement de *Jaen* est le terme de la Jurisdiction de l'Audience de *Quito* du côté du Sud, & suit celui de *Macas*. Le Pays de ce Gouvernement fut découvert & conquis par *Pedro de Vergara*, à qui *Hermando Pizarro* confia cette commission en 1538. Ensuite *Juan de Salinas* entra dans ce Pays avec le titre de Gouverneur, & ce fut alors qu'on s'y établit formellement; car le nouveau Gouverneur ayant appaisé les soulévemens des *Indiens*, & engagé ces Peuples à se soumettre, rien ne l'empêcha d'y jetter les fondemens des principales Peuplades qu'on y voit encore, mais si chetives qu'elles ne valent pas mieux que celles de *Macas* & de *Quixos*. Quelques-unes ont le titre pompeux de Cité, & le conservent encore; mais c'est plutôt pour jouir des privileges qui y sont attachés, que pour donner l'idée d'une grandeur qu'elles n'ont pas.

Anciennement ce Gouvernement étoit connu sous les noms d'*Igualsongo* & de *Pacamoros*, dont on a fait par corruption *Yaguarsongo*, & *Bracamoros*; c'étoient les noms qu'il avoit sous *Juan de Salinas*. On continua pendant plusieurs années à l'appeller ainsi, jusqu'à ce que les *Indiens* des deux districts s'étant soulevés, détruisirent les principaux lieux, & ceux qu'ils épargnerent après avoir resté près d'un siecle dans l'état misérable où ils sont encore, s'unirent à la Ville de *Jaen*, le tout ensemble formant un Gouvernement sous le nom de *Jaen de Bracamoros*, & le titre de Gouverneur d'*Yaguarsongo* passa aux Corrégidors de *Loja*, comme nous l'avons dit ailleurs.

Le surnom de *Bracamoros* a été ajoûté à *Jaen* à-cause de la réunion des Peuplades de *Pacamoros* ou *Bracamoros* à cette Ville, laquelle fut fondée

en 1549. par *Diego Palomino*, dans la Jurisdiction de *Chaca-Inca* appartenante à la Province de *Chuquimayo*. C'est dans *Jaen* que réside le Gouverneur du Pays. La Ville est située sur la rive boréale de la Riviere de *Chinchipe*, dans un coude qu'elle forme en se dégorgeant dans le *Maranon*. Elle est par les 5 deg. 25 min. de Latitude Australe; & quoique sa Longitude ne soit pas bien certaine, on peut compter qu'elle n'est pas fort éloignée du Méridien de *Quito*, ou qu'elle est sous le même Méridien. Au-reste nous ne croyons pas qu'elle mérite une plus ample description, n'étant guere moins petite ni moins pauvre que les Villes de *Macas* & de *Quixos*: il faut pourtant convenir qu'elle est plus peuplée; car on y compte jusqu'à trois ou quatre mille âmes, la plupart *Métifs*, quelques *Indiens*, & très-peu d'*Espagnols*.

Les Peuplades fondées par *Jean de Salinas*, dans son Gouvernement de *Yaguarsongo* & de *Bracamoros*, consistoient en trois Villes, qui subsistent encore, aussi dénuées de défense & pauvres que celle de *Jaen*. Elles ont conservé jusqu'aujourd'hui les noms qu'elles reçurent d'abord, qui sont, *Valladolid*, *Loyola*, & *Santiago des Montagnes*. Cette derniere est sur les confins du Gouvernement de *Maynas*, & n'est éloignée de *Borja*, Capitale de ce Gouvernement, que par le *Pongo de Manceriche* *. Outre ces Villes il y a dans le Pays de *Jaen de Bracamoros* diverses petites Bourgades dont voici les noms.

I.	*San Joseph.*	VI.	*Chincipe.*
II.	*Chito.*	VII.	*Chyrinos.*
III.	*Sander.*	VIII.	*Pomaca.*
IV.	*Charope.*	IX.	*Tomependo.*
V.	*Pucara.*	X.	*Chuchunga.*

Les habitans de tous ces lieux-là sont *Indiens*, à la réserve d'un très-petit nombre de Métifs.

Nous avons dit que *Jaen* est situé sur le confluent de la *Chincipe* & du *Marannon*, & nous ajoûterons que ce dernier Fleuve n'est pas encore navigable en cet endroit, & que pour s'y embarquer il faut descendre depuis *Jaen* jusqu'à *Chuchunga*, qui n'est qu'un hameau sur le bord de la Riviere du même nom, & par les 5 deg. 21 min. †. Là on s'embarque pour gagner le *Marannon*. *Chuchunga*, qui est l'Embarcadaire de ce Fleuve, est à quatre journées de chemin de *Jaen*, selon la maniere de compter du Pays: par où l'on ne doit pas juger de la distance; parce que les difficul-

* L'Auteur expliquera ci-après ce que c'est que le *Pongo de Manceriche*.

† Latitude observée par Mr. *de la Condamine* dans son Voyage du *Maragnon* l'an 1743.

ficultés des routes font employer un tems peu proportionné à la distance réelle, & un chemin qu'on pourroit faire ailleurs dans une heure ou deux, coute quelquefois un jour entier dans ce Pays-là.

Le Climat de *Jaen* & de tout le Pays de sa Jurisdiction n'est pas différent de celui de *Quixos*, excepté qu'il est moins pluvieux, & qu'il jouit comme celui de *Macas* de quelque intervalle d'Eté. La chaleur y est plus temperée, & les autres incommodités ordinaires de l'Hiver y sont beaucoup moindres.

Le Pays est fertile en Denrées propres au climat. Il est rempli d'Arbres sauvages, parmi lesquels le *Cacaoyers* croissent & donnent du fruit en abondance, lequel égale en bonté le *Cacao* cultivé; mais on n'en profite guere, vu qu'il s'en consomme très-peu dans le Pays ni aux environs; & que de l'envoyer en *Europe*, les fraix du transport le feroient monter à un prix qui ne permettroit pas de le vendre. C'est pourquoi on le laisse à la discrétion des Singes & autres Animaux, ou se perdre sur les arbres.

Dès le commencement de la conquête & de la découverte de ce Pays, il passoit pour renfermer de grandes richesses; & en-effet on en tiroit beaucoup d'Or, mais cela cessa lors de la révolte des *Indiens*; & l'opinion commune est que cette révolte fut occasionnée par la dureté avec laquelle les *Espagnols* les outroient de travail dans l'exploitation des Mines. Aujourd'hui l'Or qu'on en tire est en petite quantité, encore n'est-ce pas des Minieres qu'il vient, mais de ce que les *Indiens* ramassent en lavant le sable des Rivieres qui se débordent; par-là ils trouvent des grains, de la poudre & des paillettes d'or, qui leur servent de monnoye pour payer les tributs, ou se pourvoir des choses dont ils ont le plus besoin. Leur indifférence pour ce métal est telle, que quoiqu'ils pussent en amasser beaucoup en continuant à laver du sable, ils ne veulent pas s'en donner la peine; & il n'y a guere que les plus pauvres d'entre eux qui ayent recours à ce moyen quand la nécessité les presse. Quant aux *Indiens* Gentils, ou indépendans, ils ne se mettent pas plus en peine de l'or que de la boue.

Le Gouvernement de *Jaen* est extrêmement fertile en Tabac. La culture de cette plante fait la principale occupation des habitans. Quand ils ont cueilli & seché les feuilles, ils en font des carottes, chacune de cent feuilles, & les préparent avec des bouillons d'Hydromel ou des décoctions de quelques Herbes propres à lui conserver sa force. C'est dans cette forme qu'on le transporte au *Pérou*, dans toute la Province de *Quito* & dans tout le *Chily*, où l'on ne se sert pas d'autre tabac pour fumer

fumer dans des cornets de papier ſelon la coutume de tous ces Pays. Ce tabac n'eſt ſi recherché, qu'à cauſe de la préparation qu'on lui donne en l'humectant dans cette décoction à meſure qu'on le forme en carottes: car par-là il rend une fumée plus forte & d'un goût particulier, en un mot telle qu'on la ſouhaite pour cet uſage. Le Coton croît abondamment dans ce terroir, & l'on y éléve beaucoup de Mules. C'eſt dans ces trois articles que conſiſte tout le commerce que ce Pays fait avec les Corrégimens de la Province, & les autres Contrées du *Pérou*.

Dans les Pays du Gouvernement de *Jaen* de *Bracamoros*, de *Quixos* & de *Macas*, il y a une quantité étonnante de Bêtes féroces des mêmes eſpéces dont on a parlé en traitant de Pays ſemblables à ceux-là pour le climat. Outre les Tigres, on y voit des *Lions* bâtards *, des Ours, des *Dantes* ou *Gran Beſtias*. Ces trois eſpéces ne ſont pas communes dans les autres Pays dont il a été fait mention, & c'eſt le voiſinage des Cordilleres qui fait que ces animaux ſe trouvent plus ordinairement dans ces campagnes; car portés de leur naturel à vivre dans des lieux froids, ils ne laiſſent pas de deſcendre quelquefois de ces Montagnes voiſines, & de venir dans des Pays où ils ne paroîtroient peut-être point ſans ce voiſinage. Parmi les Reptiles qu'on voit dans le Pays de *Macas*, il y en a un fort remarquable: c'eſt un Serpent que les *Indiens* nomment *Curi-Mullinvo*, nom qui lui a été donné à cauſe d'une peau de couleur d'or & tavelée comme celle des Tigres; car *Curi* en *Indien* ſignifie *Or*. Cette peau eſt toute couverte d'écailles, & la figure du reptile même eſt affreuſe. La tête eſt d'une groſſeur démeſurée, & le corps à proportion. Sa gueule eſt armée de deux rangs de dents, & de crochets auſſi grands & plus aigus que ceux des Chiens ordinaires. Les *Indiens Idolâtres*, pour ſe donner un air plus terrible & plus vaillant, peignent ſur les rondaches ou targuettes dont ils ſe ſervent à la guerre, des figures de ce ſerpent; qui au-reſte eſt ſi dangereux que quand il mord il en coute ſurement la vie, n'étant pas facile de lui faire lâcher priſe quand une fois il a ſaiſi quelqu'un.

* C'eſt apparemment l'animal que d'autres Voyageurs appellent *Lion du Pérou*.



CHAPITRE V.

Description du Gouvernement de Maynas, *& de la Riviere* Marannon *ou des* Amazones. *Découverte & cours de ce Fleuve. Rivieres qui s'y jettent.*

AUx Gouvernemens de *Popayan* & de *Jaen de Bracamoros*, qui sont les limites de la Province de *Quito* par le Sud & le Nord, il faut joindre celui de *Maynas*, par lequel cette Province est terminée à l'Orient, & qui est le terme de la Jurisdiction de l'Audience. Je me suis déterminé à dire un mot de ce Gouvernement, parce que voulant traiter du Fleuve des *Amazones*, il m'a paru convenable de donner une idée d'un Pays que ce Fleuve arrose, & qui d'ailleurs entre dans mon plan.

Le Gouvernement de *Maynas* s'étend vers l'Orient, & suit immédiatement ceux de *Quixos* & de *Jaen de Bracamoros*. C'est dans son territoire que prennent leurs sources les différentes Rivieres, qui après avoir parcouru une vaste étendue de pays, se réunissent & forment entre elles la fameuse Riviere des *Amazones* ou *Marannon*. Les Rives de celle-ci & de plusieurs autres qui lui rendent le tribut de leurs eaux cristallines, entourent ce Pays & le traversent. Au-reste ses limites au Nord & au Sud sont si peu connues, que tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il se perd dans les terres habitées par les *Indiens* Infidéles; ce qu'on en sait de plus ne peut être que sur le raport des Jésuites, qui sont chargés du Gouvernement Spirituel des Nations Barbares qui l'habitent. A l'Orient il confine aux terres des *Portugais*, & est borné pax la fameuse Méridienne ou *Ligne de séparation*, qui limite également les possessions des Couronnes d'*Espagne* & de *Portugal* en *Amérique*.

Comme le Fleuve des *Amazones* est ce qu'il y a de plus remarquable dans le Gouvernement de *Maynas*, je passe à la description particuliere de ce Fleuve, laquelle contiendra en même-tems le détail de ce Gouvernement, vu la liaison qu'il y a entre ce Pays & ce Fleuve; & pour ne rien laisser à desirer à la curiosité du *Lecteur* sur un sujet d'autant plus intéressant qu'il est peu connu, & d'autant plus difficile à connoître qu'il est plus éloigné, je diviserai cette matiere en trois paragraphes que je renfermerai dans ce Chapitre.

§. I. Où il est parlé des Sources du *Marannon*, & de diverses Rivieres qui grossissent ce Fleuve; du cours qu'il a, & des divers noms sous lesquels il est connu.

Il en eſt du Fleuve des *Amazones* comme d'un grand & puiſſant Arbre que nouriſſent une infinité de racines, ſans que l'on puiſſe dire préciſément quelle eſt ſa racine primitive, & celle dont il tire ſon origine. En effet il eſt bien difficile de décider quelle eſt la premiere & la principale ſource d'un Fleuve qui en a tant, & de la lui aſſigner dans le *Pérou*, tandis que tant d'autres Rivieres ſortant des *Cordilleres*, & groſſies par les neiges & les glaces qui ſe fondent dans leurs eaux, vont former un Fleuve qui dans ſon principe ne mérite pas même le nom de Riviere.

Les racines, ou pour parler plus proprement, les ſources de ce grand Fleuve ſont en ſi grand nombre, qu'on peut, ſans craindre de ſe tromper, en compter autant qu'il y a de Rivieres qui deſcendent de la *Cordillere* orientale des *Andes*, depuis le Gouvernement de *Popayan*, où ſont les ſources de la Riviere de *Caquéte* ou *Tupura*, juſqu'à la Province ou Corrégiment de *Guanuco*, à 30 lieues ou environ de *Lima*. Toutes les eaux qui deſcendent de cette partie orientale de la *Cordillere* croiſſant à-meſure qu'elles s'éloignent de leurs foibles ſources, & qu'elles reçoivent d'autres eaux, forment ces Rivieres conſidérables, qui ſe réuniſſant dans un terrain plus ſpacieux, compoſent cet immenſe Fleuve de *Marannon*, dont nous traitons ici. Les unes traverſant plus de Pays tirent leurs ſources de plus loin, les autres venant de plus près ſont groſſies par une plus grande quantité de ruiſſeaux, & ſuppléent par-là à ce qui leur manque du côté de leur cours, & égalent celles qui viennent de plus loin; deſorte qu'on ne peut décider plutôt pour l'un que pour l'autre, & que bien loin de vouloir prononcer ici définitivement ſur cette queſtion, je me contenterai de nommer les Rivieres qui parcourent une plus grande étendue de Pays, & celles qui tombant en caſcade des Montagnes des *Andes*, groſſiſſent leurs eaux en peu de tems, & ſe précipitent avec tant de force & de rapidité, qu'elles ſemblent vouloir devancer celles-là, & les recevoir dans le lit commun dont elles ſont déja en poſſeſſion. Après cela je laiſſerai à chacun la liberté de juger de la véritable ſource du *Marannon*, ſelon qu'il y trouvera plus de raiſon & de probabilité.

L'opinion la plus généralement reçue aujourd'hui touchant la ſource la plus reculée du Fleuve des *Amazones*, eſt celle qui la place dans la Sénechauſſée ou Corrégiment de *Tarma*, prenant le commencement de ſon cours dès la *Lagune* ou Lac de *Lauricocha*, près de la Ville de *Guanuco*, par les 11 degrés ou environ de Latitude Auſtrale. De-là il coule au Sud à la hauteur de preſque 12 degrés, traverſant le Pays appartenant à ce Corrégiment, & tournant inſenſiblement vers l'Orient, il paſſe par les

Terres de *Jauxa*. Enſuite il tourne au Nord après avoir paſſé à l'orient de la *Cordillere* des *Andes*, & laiſſant à l'occident les Provinces de *Moyo-Bamba* & de *Chacha-Poyas*, il continue ſon cours juſqu'à la Ville de *Jaen*, qui eſt, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, par les 5 deg. 21 ſec. Là il fait un angle ou coude, & pourſuit ſon cours vers l'Orient juſqu'à ce qu'il paye le tribut de ſes eaux à l'Océan, par une embouchure qui s'étend en largeur depuis la Ligne Equinoxiale juſqu'aux deux premiers degrés de Latitude Boréale. Sa longueur depuis la *Lagune* de *Lauricocha* juſqu'à *Jaen*, eſt de plus de deux cens lieues, y compris les détours qu'il fait. De-là juſqu'à la Mer où eſt ſon embouchure, ſa longueur eſt à l'Orient de 30 degrés de différence dans la Longitude, ce qui fait 600 lieues marines, qu'on peut compter à 900 en y comprenant les tours & les détours qu'il fait dans tout cet eſpace, & environ à 1100 tout l'eſpace qu'il parcourt depuis la *Lagune* de *Lauricocha* juſqu'à ce qu'il ſe perde dans l'Océan.

La branche qui part de *Lauricocha* n'eſt pas la ſeule qui vienne de ce côté-là au *Marannon*, & ce n'eſt pas non plus la plus méridionale de celles qui groſſiſſent ce Fleuve; puiſqu'au ſud de la même *Lagune*, & non loin d'*Aſungaro* eſt la ſource de la Riviere qui paſſe par *Guamanga*. Plus loin dans les Provinces de *Vilcas* & d'*Andaguaylas* il y a deux autres Rivieres, qui après avoir coulé quelque tems ſéparément uniſſent leurs eaux, & les vont décharger dans la Riviere qui ſort de la *Lagune* de *Lauricocha*. Une autre vient de la Province de *Chumbi-Vilcas*. Enfin celle qui prend ſa ſource le plus au Sud, c'eſt celle d'*Apurimac*, qui prenant ſon cours vers le Nord, paſſe par *Cuzco* non loin de *Lima-Tambo*, & reçoit pluſieurs autres Riviéres, après quoi il rencontre le *Marannon*, & s'unit avec lui à ſix-vingt lieues environ à l'orient de l'endroit où celui-ci reçoit la Riviere de *Santiago*. Celle-là eſt ſi large & ſi profonde, qu'on ne ſait ſi c'eſt elle qui ſe jette dans le *Marannon*, ou ſi c'eſt celui-ci qui ſe dégorge dans l'*Ucayale* (c'eſt ainſi qu'on appelle la Riviere d'*Apurimac*, à-meſure qu'elle approche du *Marannon*). Les eaux des deux Rivieres en s'uniſſant ſe heurtent avec tant de violence, que celles de l'*Apurimac* ou *Ucayale* forcent le *Marannon* à changer de cours & à céder au poids qui le heurte, deſorte que ſes eaux qui avoient un cours direct, courent en ſerpentant. Pluſieurs croyent que l'*Uyacale* eſt le véritable *Marannon*: ils fondent leur opinion ſur ce qu'il eſt démontré que ſa ſource eſt la plus éloignée, & que s'il ne ſurpaſſe pas il égale du-moins en profondeur la Riviere de *Lauricocha*.

Dans l'eſpace depuis le Confluent du *Marannon* & de la Riviere de *Santia-*

go, où ſe trouve le *Pongo* de *Manzeriche*, juſqu'à l'embouchure de la Riviere d'*Ucayale*, & preſqu'au milieu de cet eſpace, la Riviere de *Guallaga*, qui prend auſſi ſa ſource dans les Cordilleres à l'orient de la Province de *Guamanga*, ſe jette dans le *Marannon*. Une autre Riviere qui a ſa ſource dans les Montagnes de *Moyo-Bamba* concourt à former le *Marannon* après s'être jointe à la *Guallaga*. La premiere a ſur ſa rive au milieu de ſon cours un Village appellé *Llamas*: on croit que c'eſt-là que s'embarqua *Pedro de Orſua* avec des Troupes pour aller à la découverte du *Marannon*, & pour conquérir les Pays qu'il arroſe.

A l'orient de l'*Ucayale*, le *Marannon* reçoit la Riviere d'*Tabari*, & enſuite quatre autres, qui ſont l'*Tutay*, l'*Turva*, la *Oſéfe* & le *Coari*, qui viennent toutes du côté du Sud, où elles ont leurs ſources preſque dans les mêmes Cordilleres d'où ſort l'*Ucayale;* mais comme les Pays qu'elles traverſent ſont habités par des *Indiens* idolâtres aſſez peu connus des *Eſpagnols*, on ignore la véritable route qu'elles tiennent avant d'entrer dans le *Marannon*. On ſait ſeulement d'après quelques *Indiens*, qu'elles ſont navigables en certains mois de l'année. On prétend auſſi que quelques perſonnes ont pénétré dans le Pays en remontant ces Rivieres, & ont reconnu à certaines marques qu'elles coulent fort près des Provinces du *Pérou*.

Au-delà de la Riviere de *Coari* en tirant vers l'Orient, celle de *Chuchibara*, autrement *Purus*, tombe dans le *Marannon*, & enſuite la Riviere de *Madere*, qui eſt une des plus conſidérables de celles qui ſe jettent dans ce Fleuve. En 1741 les *Portugais* remonterent cette Riviere ſi avant, qu'ils vinrent à peu de diſtance de *Santa Cruz de la Sierra* par les 17 ou 18 deg. de Latitude Méridionale. Depuis le boqueron de la Riviere de *Madere* juſqu'à la Mer, les *Portugais* donnent au *Marannon* le nom de *Riviere des Amazones*, mais de-là au-deſſus ils l'appellent *Rio de Salimoes*. Bientôt après la *Madere*, vient la Riviere des *Topayos*, qui eſt une des plus grandes de celles qui groſſiſſent le *Marannon*. Sa ſource eſt dans les Mines du *Breſil*. Enfin les Rivieres de *Dos Bocas*, de *Xingu*, de *Tocantines* & de *Muju*. C'eſt ſur le bord oriental de cette derniere qu'eſt bâtie la Ville de *Gran-Para*. Au-reſte toutes ces quatre Rivieres ont leurs ſources dans les Montagnes du *Breſil*.

Après avoir vu quelles ſont les racines les plus éloignées du fameux Fleuve des *Amazones*, & les principales Rivieres qu'il reçoit du côté du Sud, reſte à parler de celles qui ont leurs ſources moins éloignées dans les Cordilleres, & qui dès leur naiſſance prennent leur cours vers l'Orient, traverſant la vaſte étendue de cette partie de l'*Amérique*, & de celles enfin qui

viennent du côté du Nord. Nous les nommerons toutes selon l'ordre qu'elles ont entre elles, en descendant du Midi au Septentrion.

Dans les Montagnes de *Loja* & *Zamora* plusieurs petites Rivieres prennent leurs sources, & réunies ensemble forment la Riviere de *Santiago*. D'autres petites Rivieres qui viennent des Montagnes de *Cuenca*, forment la Riviere de *Paute*. Celle-ci perd son nom en se joignant à celle de *Santiago*, ainsi appellée à cause de la Ville de ce nom, près de laquelle elle se joint aux deux Rivieres qui viennent de *Lauricocha* & d'*Apurimac*. La *Marona* est une Riviere qui prend sa source dans la Montagne de *Sangay*, & passant près de la Ville de *Macas* court au Sud-Est, jusqu'à ce qu'elle rencontre le *Marannon*, auquel elle se joint à environ vingt lieues à l'Orient de *Borja*, Capitale du Gouvernement de *Maynas*.

La *Pastaza* & le *Tigre* ont leurs sources dans les Montagnes du Corrégiment de *Riobamba*, de *Latacunga*, & de *St. Michel de Ibarra*. Les Rivieres de *Coca* & de *Napo* viennent de la Cordillere de *Cotopacci*. Ces deux Rivieres, après avoir couru un assez long espace à quelque distance l'une de l'autre, se joignent ensemble, & retenant le nom de *Napo*, se perdent dans le *Marannon*, après avoir parcouru plus de deux cens lieues de pays en droite ligne de l'Occident à l'Orient avec une inclinaison presque imperceptible vers le Sud. Le Pere *Christoval de Acunna*, dont nous parlerons ci-après, croit que le *Napo* est le véritable *Marannon*; parce qu'étant la principale & la plus considérable de toutes ces Rivieres, on peut dire que c'est dans celle-ci que les autres se jettent.

Le *Putu-Mayo*, autrement *Ica*, vient des Montagnes du Corrégiment de *St. Michel de Ibarra* & de celles de *Pasto*. Cette Riviere, après avoir parcouru plus de 300 lieues de Pays entre Est & Sud-Est, se jette dans le *Marannon*, beaucoup plus à l'Orient que le *Napo*. Enfin la Riviere de *Caquéte*, qui vient du pays de *Popayan*, se divise en deux bras, l'un desquels, qui est le plus occidental, se jette, sous le nom de *Yupura*, dans le Fleuve *Marannon*, & semblable au *Nil* il y entre par sept ou huit bouches si écartées les unes des autres qu'entre la premiere & la derniere on compte plus de cent lieues: l'autre bras qui a son cours plus à l'Orient, n'est pas moins célébre sous le nom de *Rio Negro*. On croit que c'est par le *Negro* que *l'Orinoco* ou l'*Orénoque* communique avec le *Marannon*; c'est du-moins l'opinion de M. *de la Condamine*, qui cite à ce sujet une Lettre du *P. Jean Ferreira*, Recteur du Collége des *Jésuites* de la Ville de *Gran-Para*, dans laquelle ce Religieux marque expressément, qu'en 1744 quelques *Portugais* d'un camp volant qui avoit pris poste sur *Rio Negro*, s'étant

tant embarqués sur cette Riviere, l'avoient descendue jusques près des Missions de l'*Orenoque*, dont ils avoient rencontré le Supérieur, avec qui ils avoient remonté le *Négro*, & étoient revenus au camp-volant, sans faire aucun chemin par terre. A quoi cet Auteur ajoûte les réflexions suivantes. La Riviere de *Caquète* vient de *Mocoa*, Pays contigu à *Almaguer* dans la Jurisdiction de *Popayan*, qui est à l'Occident. Cette Riviere, dont nous avons fait mention, & qui tire son nom d'un petit lieu près duquel elle passe assez près de sa source, prend son cours vers l'Orient inclinant peu au Sud, & se partage en deux bras, l'un qui court plus au Sud sous le nom de *Tapura*, lequel subdivisé ensuite en plusieurs autres bras se jette, comme nous l'avons dit, par sept ou huit bouches dans le *Marannon*; l'autre poursuivant sa route vers l'Orient se subdivise encore en deux bras, l'un desquels prend son cours vers le Nord-Est & entre dans l'*Orenoque*, & l'autre qui court au Sud-Est & le *Rio Négro*. Il est certain que cette subdivision de bras en Rivieres profondes qui prennent des cours si opposés, n'est pas une chose ordinaire; mais elle n'est pas non plus absolument hors de vraisemblance. En effet il est fort possible qu'une Riviere arrivant dans un terrain uni, & presque par-tout de niveau, s'épanche à droite & à gauche aussitôt qu'elle rencontre un peu de pente dans le terrain, & se divise en deux ou plusieurs bras: si la pente n'est pas bien grande, & que la Riviere soit considérable & fort profonde, chaque bras sera navigable, & l'on passera de l'un à l'autre sans difficulté. C'est ce qui arrive dans les *Estéros* en Pays de plaine, & que nous avons vu par expérience dans le Pays de *Tumbez*. En effet l'eau de la Mer y entre dans le montant par plusieurs bouches, dont quelques-unes sont éloignées de plus de vingt lieues l'une de l'autre. Celui qui navigue entre par un bras à la faveur du montant; mais en arrivant-là où le terrain s'éléve, la marée lui devient contraire, & il commence à sentir à l'opposite l'eau que le même montant fait entrer par un autre bras. De-même le jussant sépare les eaux à ce point-là, & chaque portion d'eau prend pour ressortir la même route ou le même côté par où elle est entrée, sans que pour cela le lieu où la séparation se fait, reste à sec. Mais quand même le lieu où les eaux de la *Caquète* se subdivisent, ne seroit pas uni, & à peu près horizontal, mais fort en pente, cela étant égal des deux côtés, rien n'empêche qu'une partie des eaux ne panche vers l'*Orenoque*, & l'autre partie vers le *Négro*. Tout ce qui en résulteroit, c'est que la grande rapidité des eaux dans cet endroit-là les rendroit innavigables; mais il ne s'ensuivroit nullement qu'étant arrivées elles ne pussent se diviser, & tenir

dif-

différentes routes, puiſque tout cela conſiſte à faire une Ile plus ou moins grande.

On entre dans le *Marannon* par trois différentes routes en partant de *Quito.* Ces trois routes ſont très-incommodes par la quantité de roches & de pierres dont elles ſont ſemées & par la nature du climat, deſorte qu'il faut marcher à pied les trois quarts du tems. Le premier de ces chemins, qui eſt en même tems le plus près de *Quito*, paſſe par *Baeza* & *Archidona*, d'où l'on va s'embarquer ſur le *Napo.* Le ſecond eſt par *Hambato* & paſſe par *Patate* & au pied de la Montagne de *Tunguragua*, & de là juſqu'au Pays de la Canéle que traverſe la Riviere de *Bobonaza*, qui ſe joint à *Paſtaza*, & toutes deux vont ſe perdre dans le *Marannon.* Le troiſiéme chemin paſſe par *Cuenca*, *Loja*, *Valladolid* & *Jaen.* Dès cette Ville, ou dès le Village de *Chuchunga*, qui eſt l'Embarcadaire du *Marannon*, ce grand Fleuve eſt navigable. C'eſt à *Chuchunga* que l'on s'embarque pour aller à *Maynas*, ou pour naviguer plus loin ſur le Fleuve. De tous ces chemins le dernier eſt le ſeul qui ſoit praticable pour les Bêtes de ſomme, & par où elles puiſſent arriver juſqu'à l'Embarcadaire ſans obſtacle: mais comme il eſt en même tems le plus long, il eſt auſſi le moins fréquenté; car les Miſſionnaires qui font ces voyages plus fréquemment que perſonne autre, pour éviter la longueur de ce chemin & le danger qu'il y a au paſſage du *Pongo de Manzeriche*, aiment nieux s'expoſer aux fatigues & aux incommodités des deux autres, parce qu'ils ſont moins longs, quoique non moins dangereux.

Dans le cours immenſe de ce Fleuve depuis *Chuchunga* juſqu'à la Mer il y a des endroits où ſes bords reſſerrés par les terres forment divers détroits où la rapidité de ſes eaux rend le paſſage dangereux. Dans quelques autres endroits ſon cours changeant tout-à-coup de direction & ſe recourbant, ſes eaux heurtent avec violence les rochers eſcarpés de ſes bords, ce qui leur fait former des tournoyemens, qui les rendent comme immobiles; & ce repos apparent n'eſt guere moins dangereux pour les Bâtimens, que le mouvement impétueux cauſé par les détroits, qu'ils ont heureuſement franchis. Parmi ces détroits qui rendent cette navigation périlleuſe, le plus fameux eſt celui qui eſt entre *Santiago de Las Montannas* & *Borja*, auquel on donne le nom de *Pongo de Manzeriche.* *Pongo* en *Indien* ſignifie une *Porte*, & ces Peuples appelloient ainſi généralement tous les lieux étroits. *Manzeriche* eſt le nom de la Contrée voiſine du détroit en queſtion.

Les Rélations des *Eſpagnols* qui ont paſſé par-là, font ce paſſage ſi étroit

étroit qu'elles ne lui donnent que 25 aunes de large, & assurent qu'il a trois lieues de long, que l'on fait sans autre secours que le mouvement des eaux, en un quart d'heure de tems avec beaucoup de danger. Si cela est ainsi, ce seroit à raison de 12 lieues par heure, ce qui certainement est une vitesse étonnante. Mais selon Mr. *de la Condamine*, qui a examiné tout cela avec l'attention d'un Philosophe, & dont le témoignage l'emporte sans-doute de beaucoup sur celui des Voyageurs ordinaires, & mérite infiniment plus de créance, le *Pongo*, dans l'endroit où il est le plus étroit, a 25 toises de large, ce qui fait un peu plus de 60 aunes; & ce savant Mathématicien ne lui donne que deux lieues de long, depuis l'endroit où commence le retrecissement jusqu'à la Ville de *Borja*, ajoûtant qu'il fit ces deux lieues dans une *Balze* en 57 minutes, ce qui est plus dans l'ordre ordinaire. Il dit aussi que la *Balze* avoit le vent contraire, ce qui sans-doute retarda l'impulsion du courant. Or en computant le tems qu'il mit à faire ces deux lieues, il résulte que la vitesse de l'eau étoit de deux & demie, ou tout au plus de trois lieues par heure.

La largeur & la profondeur de ce grand Fleuve sont proportionnées à la longueur de son cours. Il est à supposer que dans les *Pongos*, ou *Détroits*, il gagne dans la profondeur ce qu'il perd dans la largeur: & en effet quand on regarde quelques-unes des Rivieres qu'il reçoit, on est trompé par les apparences: on diroit à voir la largeur de leurs lits, qu'ils surpassent le *Marannon*, mais quand on les voit mêler leurs eaux avec les siennes, le peu d'augmentation qu'on remarque dans celui-ci desabuse bientôt de cette fausse opinion: car ce grand Fleuve continuant son cours sans aucun changement sensible, ni dans sa largeur, ni dans sa vitesse, fait bien voir la différence qu'il y a entre lui & les Rivieres en question. Dans quelques endroits il déploye ses eaux au large, & forme une grande quantité d'Iles: c'est ce qu'on remarque principalement depuis un endroit un peu à l'orient de l'embouchure du *Napo*, jusqu'à celle du *Coari*, qui est un peu à l'occident du *Négro*. Là, divisé en plusieurs bras, il forme dans cet espace une infinité d'Iles. Entre la Mission de *los Pebas*, qui présentement est la derniere des *Espagnols*, & celle de *San Pablo*, où commencent celles des *Portugais*, Mr. *de la Condamine*, & *Don Pedro Maldonado*, mesurerent la largeur de quelques-uns de ces bras du *Marannon*, & ils trouverent qu'ils avoient chacun près de 900 toises, qui font $2356\frac{1}{4}$ aunes de *Castille*, ou environ la troisiéme partie d'une lieue marine. Près de la Riviere de *Chuchunga*, où le *Marannon* commence à être navigable, & où Mr. *de la Condamine* s'embarqua, ce Savant trouva que sa largeur étoit de 135 toises, qui font

355½ aunes de *Castille*; & quoiqu'il soit-là presqu'à son commencement, on ne trouvoit pas de fond à 28 brasses de sonde, quoiqu'on ne fût qu'au tiers de sa largeur.

Les Iles que le Fleuve forme à l'Orient du *Napo*, finissent à la Riviere de *Coari*, & le *Marannon* recommence à réunir ses eaux dans un seul canal. Là sa largeur est de 1000 à 1200 toises, ou 2618 à 3142 aunes, ce qui fait une petite demi-lieue. Le même Mr. *de la Condamine* prenant contre le courant les précautions nécessaires, comme il avoit fait dans l'embouchure de la Riviere de *Chuchunga*, de maniere que faisant ramer contre le fil de l'eau pour que le canot fût immobile, il ne put trouver de fond à 103 brasses de sonde. Le *Négro* mesuré à deux lieues au-dessus de son embouchure, fut trouvé de 1200 toises de large; c'est la largeur que le Fleuve même a dans cet endroit; & la même chose arrive à quelques autres Rivieres déjà nommées, telles que l'*Ucayale*, la *Madere* & autres.

Cent lieues au-dessous de l'embouchure du *Négro*, les bords du *Marannon* recommencent à se retrecir près de la Riviere de *Trumbetas*: c'est cet endroit qu'on nomme le *Détroit* de *Pauxis*. Là, ainsi que dans les postes de *Para*, *Curupa*, & *Macapa* sur les bords du Fleuve, & sur la rive orientale du *Négro*, les *Portugais* ont des Forteresses. Au Détroit de *Pauxis* le Fleuve a 900 toises de large ou 2356½. aunes. C'est-là que l'on commence à sentir les effets des marées, quoiqu'il y ait encore plus de deux cens lieues de-là jusqu'à la Mer. Ces effets consistent en ce que les eaux sans changer de cours diminuent de vitesse, & s'enflent jusqu'à sortir de leur lit. Le flux & le reflux y sont réguliers de douze en douze heures. Mais Mr. *de la Condamine* observa avec beaucoup de raison, comme on pourra le voir dans la Relation de son Voyage, que le flux & le reflux que l'on sent à la même heure & au même jour dans divers autres parages voisins, depuis la côte maritime, ou embouchure du Fleuve, jusqu'à *Pauxis*, n'est pas le flux & le reflux qu'on éprouve dans la Mer au même jour & à la même heure determinée; mais que c'est plutôt l'effet des marées des jours précédens, en d'autant plus grand nombre, que la distance est plus grande du parage à l'embouchure; car l'eau d'une marée ne pouvant monter 200 lieues, ni beaucoup moins, en 12 heures, il faut nécessairement que produisant son effet jusqu'à une distance déterminée pendant le cours d'une journée, & que continuant à le produire les jours suivans à l'aide d'autres marées qui se suivent par un mouvement successif, il parcoure ce long espace, de maniere que le mon-

montant & le jusfant se succédent alternativement d'une certaine heure à l'autre, & qu'en certains endroits ces heures se trouvent répondre à celles des marées de la Mer.

Après avoir parcouru un espace immense, reçu dans son sein tant de différentes Eaux & Rivieres, formé des tours & des détours, des sauts & des détroits; après s'être divisé en divers bras, après avoir formé tant d'Iles, les unes grandes, les autres petites, le *Marannon* commence dès l'embouchure de la Riviere de *Xingu* à tourner vers le Nord-Est, étendant ses eaux, comme pour entrer dans la Mer avec plus d'aisance; & dans ce large espace il forme plusieurs grandes Iles, dont quelques-unes sont très-fertiles. La plus remarquable est celle de *Los Joannes* ou de *Marayo;* pour la formation de laquelle il se détache du sein du Fleuve un bras ou canal à 25 lieues au-delà de l'embouchure du *Chingu* ou *Xingu*, lequel bras est appellé *Tagipuru*; & prenant son cours au Sud, à l'opposite du cours du Fleuve-même, il reçoit la Riviere appellée *Dos Bocas*, laquelle est formée du *Guanupu* & du *Pacayas*, & qui a plus de deux lieues de large à son embouchure. La Riviere des *Tocantines* se joint ensuite à celles-là, & est encore plus large à son embouchure: après elle vient la Riviere de *Muju*, sur le bord oriental de laquelle est bâtie la Ville de *Gran-Para*. Un peu au-dessous, le *Capi*, qui baigne aussi les murailles de cette Ville, se jette dans le *Muju*.

Après que le *Dos-Bocas* s'est joint au Canal de *Tagipuru*, le cours de celui-ci tirant vers l'Orient forme la figure d'un arc, jusqu'à la Riviere des *Tocantines*, d'où il court au Nord-Est comme le *Marannon*, laissant entre deux l'Ile de *Los Joannes*, dont la figure est presque triangulaire, quoiqu'un peu arrondie vers le Sud: cette Ile a plus de 150 lieues de circonférence. C'est elle qui sépare les deux bouches par lesquelles le Fleuve entre dans la Mer. La principale de ces bouches est entre le Cap *Maguari*, qui est dans l'Ile, & le Cap du Nord; elle a 45 lieues de large: l'autre qui est celle du Canal de *Tagipuru* & des Rivieres qui l'ont joint dans son cours, a douze lieues de large, depuis le même Cap *Maguari* jusqu'à la pointe de *Tigioca*.

Ce fameux Fleuve des *Amazones*, le plus grand de tous ceux dont il soit fait mention dans l'Histoire tant sacrée que profane, est connu sous trois noms différens, & sa renommée est si étendue que sous chacun des trois, il n'y a personne qui ne le connoisse; desorte que chacun de ces noms annonce également la grandeur de ce Fleuve, l'avantage qu'il a sur tous ceux qui arrosent & fertilisent l'*Europe*, tous ceux qui parcourent

les vastes Pays d'*Afrique*, tous ceux qui embellissent les Campagnes de l'*Asie*; & il semble que c'est ce que le hazard a voulu donner à entendre, en lui imposant trois noms différens; desorte qu'on peut dire que sous chacun de ces noms, comme sous une énigme, il enveloppe les noms des trois Fleuves les plus célébres de l'ancien Monde, le *Danube* en *Europe*, le *Gange* en *Asie*, & le *Nil* en *Afrique*.

Ces trois noms, qui annoncent la grandeur de ce Fleuve, sont ceux de *Marannon*, des *Amazones*, & d'*Orellana*. On ne sait point lequel de ces trois noms il portoit avant que les *Espagnols* le découvrissent, ni quel nom les *Indiens* lui donnoient, quoiqu'il ne soit point douteux qu'il ne lui en donnassent un, & peut-être même plusieurs; car ses bords étant habités par diverses Nations, il étoit naturel que chacune lui donnât un nom particulier, ou le designât par celui que quelque autre lui avoit imposé. Mais ou les premiers *Espagnols* négligerent de s'en instruire en y naviguant, ou ces noms sont restés confondus dans les autres qu'on lui donna d'abord, de maniere qu'il n'en reste plus aucune idée.

Des trois noms rapportés ci-dessus, le plus ancien est celui des *Marannon*: à-la-verité quelques Auteurs prétendent le contraire; mais à cet égard, aussi-bien que pour la raison qu'ils alleguent, pourquoi ce nom a été imposé à ce Fleuve, il paroît qu'ils s'abusent: puisqu'ils supposent qu'il lui fut imposé par les *Espagnols* qui le descendirent avec *Pedro Orsua* en 1559 ou 1560. Or il est certain que plusieurs années auparavant il le portoit déjà. En-effet *Pierre-Martyr*, dans ses Décades * parlant de la découverte des côtes du *Bresil* faite en 1500 par Vincent *Yannez Pinzon*, rapporte entre autres choses qu'il étoit arrivé à une Riviere appelée *Marannon*. Ce Livre fut imprimé en 1516, long-tems avant que *Gonzalo Pizarro* entreprît la découverte & la conquête de ce Fleuve par terre, & que *Francisco de Orellana* s'y embarquât. C'est une preuve sans replique qu'il avoit déjà le nom de *Marannon*; mais il n'est pas aisé, ni de déterminer le tems où il lui fut imposé, ni son étimologie. Quelques-uns, suivant l'opinion d'*Augustin* de *Zarate* †, dérivent ce nom de celui d'un Capitaine *Espagnol* nommé *Marannon*, qui, disent-ils, fut le premier qui y navigua; mais cette opinion est plus spécieuse que solide, & n'a d'autre fondement que la ressemblance des noms, qui est un argument bien sujet à caution. Et ce qui me le persuade, c'est qu'il n'est pas

* Pedro Martyr de Angleria dec. 1. l. 9.

† Augustin Zarate, Hist. du Pérou liv. 4. cap. 4.

pas fait la moindre mention d'un tel Capitaine dans toutes les Histoires où il est question des découvertes de ces Contrées. D'où l'on peut inferer que *Zarate* voyant que ce Fleuve s'appelloit *Marannon*, s'est imaginé que ce nom lui étoit venu de quelqu'un qui y avoit navigué; car s'il en avoit su davantage, il étoit tout simple qu'il parlât d'une maniere moins vague, & qu'il inserât dans son Histoire les particularités de cette découverte; & au cas qu'on prétendît qu'il les a omises, comme les jugeant trop peu importantes, on conviendra que tous les autres Historiens n'en ont pas jugé de-même, & qu'il n'est pas possible qu'ils ayent affecté de laisser dans l'oubli un *Espagnol* qui avoit donné son propre nom au plus grand Fleuve que l'on connoisse au Monde. Ce qui est plus probable, c'est que quand *Vincent Tannez Pinzon* arriva sur ce Fleuve, il entendit que les *Indiens* qui habitoient dans cette multitude d'Iles qu'il forme, & sur ses bords, lui donnoient ce nom, ou quelque autre qui avoit un son à peu près semblable, d'où *Tannez Pinzon* conclut qu'il s'appelloit *Marannon*. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, il est indubitable que ce nom est le plus ancien de tous ceux par où l'on désigne ce Fleuve; & que ce ne fut ni *Orsua*, ni ses gens qui le lui imposerent par allusion aux démêlés qu'ils eurent ensemble, & qu'on exprime en *Espagnol* par le mot *Marannas*; ou parce qu'ils s'égarerent dans la multitude de ses Iles, qui forment comme un labyrinthe de *Canaux* (*Enmarannado*) dont on a de la peine à sortir, ainsi que le racontent d'autres Historiens.

Le second nom est celui de *Riviere* des *Amazones*, qui lui fut imposé par *Francisco de Orellana*, parce que parmi les Nations qui prirent les armes pour lui disputer le passage & l'empêcher de débarquer à terre, il y en avoit une de femmes guerrieres, qui l'attaquerent, maniant l'arc & les fléches avec autant d'adresse que les *Indiens* les plus expérimentés, & qui se comporterent si vaillamment dans la chaleur du combat, qu'elles l'obligerent à s'éloigner du rivage, & sans pouvoir débarquer là où elles étoient, il fut contraint de naviguer par le milieu du Fleuve pour se mettre hors de la portée de leurs coups. Ce Général étant de retour en *Espagne* y raconta cette circonstance; c'est pourquoi dans les Lettres Patentes qui lui furent expédiées pour lui en conférer le Gouvernement, il fut dit expressément que c'étoit pour le récompenser de la conquête des *Amazones*, dont depuis ce tems-là le Fleuve a conservé le nom.

On a douté si le *Marannon* & la Riviere des *Amazones* étoient un même Fleuve, & plusieurs ont été persuadés que c'étoient deux Fleuves differens; mais ce sentiment n'a été occasionné que parce qu'avant la fin

du ſiécle paſſé on n'avoit pas encore reconnu cette Riviere avec aſſez de ſoin.

Tous les Ecrivains qui font mention de ce Fleuve, & du Voyage d'*Orellana*, aſſurent poſitivement l'avanture des *Amazones*. Ce témoignage unanime eſt une preuve ſuffiſante, dans une affaire où il n'y a rien d'ailleurs de contraire à la vraiſemblance; mais ce qui eſt plus fort, c'eſt le ſouvenir qui ſe conſerve encore parmi les Naturels du Pays, ſelon le témoignage d'un Génie des plus étendus & de plus ſpéculatifs qui ſoient jamais ſortis de la Province de *Quito*. Je parle de *D. Pedro Maldonado*, natif de la Ville de *Riobamba*, & domicilié à *Quito*, qui mérite une place honorable parmi ceux qui cultivent les Sciences. Cet illuſtre perſonnage ayant réſolu de paſſer en *Eſpagne*, s'embarqua ſur le *Marannon* en compagnie de Mr. *de la Condamine* en 1743; & parmi une infinité d'occupations, il ne négligea pas d'examiner ce Fleuve, & ſur-tout à l'égard des *Amazones*. Quelques vieux *Indiens* lui rapporterent qu'on avoit connu dans ce Pays des Femmes, qui formant une République particuliere entre elles, n'admettoient jamais aucun homme dans le Gouvernement; ajoûtant que ces femmes vivoient encore dans la même forme de Gouvernement, mais qu'elles s'étoient retirées loin des bords du Fleuve dans l'intérieur du Pays; & ils aſſuroient même en avoir vu de tems en tems quelques-unes. Cela eſt rapporté auſſi par Mr. *de la Condamine* dans la Rélation de ſon Voyage par cette Riviere, Ouvrage qui a été imprimé à *Paris* en 1745. Ce Savant avoit été en compagnie de *Don Pedro Maldonado* dans ce voyage, & n'avoit pas eu moins d'attention à s'informer de tout. Il raconte quelques faits entre autres qui lui furent cités par les *Indiens*, ſur l'apparition de quelques *Amazones*. Ceux qui voudront en ſavoir davantage ſur ce ſujet, pourront conſulter l'Ouvrage de ce Savant. Je me contenterai ici de rapporter ce que diſent les Hiſtoriens ſur ce ſujet, laiſſant à chacun la liberté de donner telle créance qu'il lui plaîra à l'avanture d'*Orellana*, & à l'exiſtence actuelle des *Amazones*.

Pluſieurs, en ſuppoſant comme indubitable l'avanture d'*Orellana* avec les *Amazones*, & repréſentant celles-ci comme des *Viragos* en valeur & en courage, ont nié la particularité de leur République, & qu'elles n'admiſſent point d'homme parmi elles. Ceux qui ſont de ce ſentiment, prétendent avec aſſez de raiſon que les femmes contre qui *Orellana* combattit étoient de la Nation d'*Yurimagua*, qui occupoit alors le plus de terrain ſur le *Marannon*, & ſe faiſoit reſpecter de toutes les autres par ſa valeur. Or, diſent-ils, il étoit aſſez naturel que les femmes participaſſent

à

à la valeur peu commune de leurs maris, & priſſent les armes pour les accompagner à la guerre, comme cela arrive en divers autres Pays des *Indes*.

Le troiſiéme nom de ce Fleuve, eſt celui d'*Orellana*, qui lui fut donné à-cauſe de *F. d'Orellana*, qui y navigua le premier, & combattit les *Indiens* qui habitoient ſur ſes bords. Quelques-uns ont voulu diſtinguer diverſes diſtances dans ſon cours, & ont donné un nom à un certain eſpace. Ainſi ils l'appellent *Orellana* à l'endroit où ce Capitaine deſcendit avec ſon Brigantin, juſqu'à l'endroit où il eut à combattre les *Amazones* avec tant de mauvais ſuccès. C'eſt-là qu'ils lui donnent le nom d'*Amazones*, qu'ils lui conſervent juſqu'à la Mer. A l'égard du troiſiéme nom, qui eſt celui de *Marannon*, ils le lui donnent depuis ſes ſources du *Pérou* juſques fort au-delà du *Pongo* en deſcendant, alléguant pour raiſon que ce fut par-là que *Pedro Orſua* entra dans le Fleuve, & s'appuyant de cette étymologie incertaine dont nous avons parlé, qui eſt que *Marannon* eſt dérivé des diſſentions de ſes gens. Ce qu'il y a de certain en tout cela, c'eſt que la Riviere des *Amazones*, celle du *Marannon*, & celle d'*Orellana*, ne ſont qu'un ſeul & même Fleuve; & que ce qu'on entend par ces trois noms, n'eſt autre choſe que ce grand & vaſte Canal, où ſe rendent toutes ces grandes Rivieres qui contribuent à la grandeur de ce Fleuve, & qu'au premier nom de *Marannon* on a ajoûté les autres par les raiſons déjà rapportées. L'opinion dont je parle ici, a ſurtout été fomentée par les *Portugais*, qui n'ont donné à ce Fleuve que le ſeul nom de Riviere des *Amazones*, & ont tranſporté celui de *Marannon* à une des Capitainies du *Bréſil*, qui eſt entre celle du *Gran-Para*, & celle de la *Siara*, dont la Ville de *St. Louis* du *Marannon* eſt la Capitale.

§. II. *Premieres Découvertes & Navigations entrepriſes en divers tems pour reconnoître le* Marannon.

Après avoir traité du cours, & des noms qu'on donne à ce fameux Fleuve, il convient de dire de quelle maniere, & par qui il fut découvert, & quelles navigations y ont été entrepriſes. *Vincent Yannez Pinzon*, l'un de ceux qui avoient accompagné l'Amiral *Don Chriſtophle Colomb* dans ſon premier voyage, découvrit l'embouchure de ce Fleuve dans l'Océan, ainſi que nous l'avons déjà dit. Il arma au Port de *Palos* quatre Vaiſſeaux à ſes dépens pendant le mois de *Décembre* 1499, & réſolut de les employer à faire de nouvelles découvertes aux *Indes*; c'étoit alors le goût dominant. Dans cette vue il fit voile vers les *Canaries*, d'où il doubla les Iles du *Cap Verd*; & naviguant enſuite à l'Occident, il découvrit terre le 26 de *Janvier*

vier 1500; & comme c'étoit après une furieuſe tourmente, il nomma cette Terre *Cabo de Conſolation*, & elle eſt connue aujourd'hui ſous le nom de *Cap St. Auguſtin.* Après être deſcendu à cette Terre, & l'avoir reconnue, il ſe rembarqua, & la côtoya vers le Nord; s'éloignant & la perdant quelquefois de vue, il ſe trouva tout-à-coup au milieu d'une Mer dont l'eau étoit douce. Curieux de ſavoir d'où cela pouvoit provenir, il gouverna de ce côté-là, & arriva à l'embouchure du *Marannon*, dont les Iles lui parurent extrêmement agréables. Il fit-là quelque ſéjour traitant amicalement avec les *Indiens* du voiſinage, qui ſe montroient pacifiques & point ennemis des étrangers. Il continua à s'avancer dans le Fleuve pour le reconnoître, à-meſure que de nouvelles terres lui montroient le chemin qu'il devoit tenir pour en découvrir d'autres.

Cette découverte par mer fut ſuivie de celle que fit par terre en 1540 *Gonzale Pizarre*, qui fut chargé de cette entrepriſe par ſon frere le Marquis D. *Franciſco Pizarro*, en lui conférant le Gouvernement de *Quito*. Ce Général avoit conçu l'idée de cette découverte ſur le rapport que *Gonzale Dias de Pineda* avoit fait du Pays de la Canéle en 1536. *Gonzale Pizarre* arriva en ce Pays, & ſuivit le cours d'une Riviere, on ne ſait pas bien laquelle, ſi ce fut le *Napo* ou la *Coca*. Il eſt vraiſemblable que c'étoit la premiere. *Gonzale Pizarre* rencontra des difficultés & des travaux infinis; & ſe voyant dans une diſette totale d'alimens, & que ſes gens réduits à manger des feuilles, des écorces d'arbres, des ſerpens de toute eſpéce, périſſoient tous les uns après les autres, il fit travailler à la fabrique d'un Brigantin pour paſſer à un endroit où cette Riviere ſe joignoit avec une autre, & où les *Indiens* l'avoient aſſuré qu'il trouveroit des vivres en abondance. Le Brigantin étant achevé, il en donna le commandement à ſon Lieutenant-Général D. *Fr. de Orellana*, perſonnage digne de toute ſa confiance, lui enjoignant de faire diligence pour le tirer de l'extrémité où il étoit. *Orellana* s'embarque & deſcend environ 80 lieues ſur la Riviere, juſques au confluent de l'autre; mais n'ayant pas rencontré ce qu'il cherchoit, & ne voyant aucune eſpéce de fruits ſauvages, ſoit que les Arbres ne fuſſent pas propres à en produire, ſoit que les *Indiens* les euſſent épuiſés, il lui parut bien difficile de remonter la Riviere pour rejoindre *Pizarre*, ne croyant pas que le Brigantin pût ſurmonter la rapidité du courant. D'ailleurs il étoit fâché de s'en retourner ſans avoir exécuté ſa commiſſion, & de voir que tant de peines & de travaux alloient devenir inutiles. Tout cela bien conſidéré, ſans rien témoigner à ſes compagnons, il réſolut de s'abandonner au courant de l'eau & de deſcendre juſqu'à la Mer. Ce deſſein

sein ne put être entiérement caché. Ses gens s'en douterent quand ils virent remettre les voiles. Quelques-uns s'opposerent au projet de leur Chef. Il se forma entre eux deux partis, qui furent sur le point de s'égorger. Mais enfin *Orellana* trouva moyen d'appaiser les mécontens par de belles promesses, & ils cesserent de lui être contraires. Tous résolurent de suivre le Général par-tout où il les voudroit mener. *Orellana* voulut bien oublier leur mutinerie; il excepta seulement de ce pardon *Hernand Sanchez de Vargas*, qui avoit paru un des plus obstinés mutins. Pour le punir on le mit à terre, & on l'abandonna à la faim & aux bêtes féroces.

Pizarre ne voyant point revenir son Lieutenant-Général, descendit par terre jusqu'au confluent des deux Rivieres où il pensoit le trouver; mais il n'y rencontra que le malheureux *Vargas*, de qui il apprit tout ce qui s'étoit passé. Alors *Pizarro* rebuté de tant de malheurs, dénué de vivres, la plupart de ses gens morts de faim & de fatigue, le reste si excédé de travail & exténué de faim, qu'à chaque pas il en mouroit quelqu'un, & le peu qui restoit ressembloit plutôt à des ombres qu'à des corps; *Pizarre*, dis-je, résolut de s'en retourner. Il exécuta cette résolution avec des peines pires que tout ce qu'il avoit souffert jusques-là; mais enfin il arriva à *Quito* en 1542 avec un très-petit nombre de gens, sans avoir fait autre chose que de reconnoître ces Rivieres & le Pays aux environs: foible triomphe pour tant de travaux, tant de peines, & tant de morts.

Telle fut la premiere entreprise qui fut faite formellement pour découvrir le *Marannon*; & si *Gonzale Pizarre* n'eut pas tout le succès qu'il desiroit, il fut du-moins cause que le projet fut entiérement exécuté par un autre. C'est à sa fermeté à ne pas céder aux difficultés & à tout tenter pour sortir du cruel embarras où il étoit, qu'on doit attribuer le succès qu'eut *Orellana* qui lui étoit subordonné; car celui-ci dans sa navigation reconnut le fameux Fleuve des *Amazones* dans toute son étendue, cette infinité d'Iles qu'il forme dans la longueur de son cours, & une prodigieuse diversité de Nations qui habitoient sur ses bords. C'est sur quoi je crois qu'il est à propos d'entrer dans quelque détail.

François d'*Orellana*, déterminé à descendre le Fleuve jusqu'au bout, suivit sa route au commencement de 1541, & rencontrant diverses Nations sur les bords, il fit amitié avec plusieurs, & les disposa à reconnoître le Roi d'*Espagne* pour leur Souverain, après quoi il fit la cérémonie de prendre possession du Pays, du consentement des *Caciques*. Il ne trouva pas la même docilité chez quelques autres, il lui falut combattre contre une infinité de Canots, chargés d'*Indiens*, qui venoient lui barrer le pas-

ſage du Fleuve, pendant que ceux qui paroiſſoient en armes ſur les rives empêchoient ſes gens d'aborder. Parmi les Nations il y en avoit une ſi belliqueuſe, que les femmes mêmes avoient pris les armes & combattoient pêle-mêle parmi les hommes, ſe ſervant de l'arc & des fléches avec une adreſſe infinie, & attaquant avec une audace extrême; c'eſt ce qui engagea *Orellana* à nommer ce Fleuve *Riviere des Amazones*. Par tout ce qu'il dit lui-même dans ſa rélation, on peut juger à vue de pays qu'il rencontra ces femmes guerrieres un peu au-delà de l'endroit où le *Négro* ſe jette dans le *Marannon*. *Orellana* continua ſon voyage; le 26 *Août* de la même année il rencontra une prodigieuſe quantité d'Iles au-travers deſquelles il entra dans la Mer. Il ſe rendit à l'Ile de *Cubagua*, ou ſelon d'autres à celle de la *Trinité*, dans le deſſein de paſſer en *Eſpagne* pour y ſolliciter le titre de Gouverneur de ces Pays. Selon ſon calcul il avoit navigué l'eſpace de 1800 lieues ſur le Fleuve.

Cette entrepriſe fut ſuivie d'une autre en 1559 ou 1560, faite par les ordres de D. *André Hurtado de Mendoza* Marquis *de Cannete*, & confiée à *Pedro de Orſua*, qui fut revêtu des titres pompeux de Gouverneur & de Conquérant des Pays le long du *Marannon*; mais à peine y eut-il mis le pied qu'il fut tué en trahiſon avec la plupart de ſes gens par les Naturels du Pays, ſans qu'il pût s'en prendre qu'à ſon imprudence. On perdit parlà tous les fraix de cet armement.

En 1602 le *P. Raphaël Ferrer* de la Compagnie de *Jéſus*, ayant entrepris la Miſſion des *Cophanes*, deſcendit le *Marannon*, & reconnut le Pays juſques au confluent des deux Rivieres où *Orellana* avoit abandonné le malheureux *Sanchez de Vargas*. Ce Religieux retourna à *Quito*, où il fit rapport de tout ce qu'il avoit vu, & des Nations différentes qu'il avoit découvertes.

En 1616 vingt Soldats *Eſpagnols* de la Ville de *Santiago* des montagnes dans la Province d'*Taguarſongo*, pourſuivant quelques *Indiens* qui avoient commis un meurtre dans cette Ville & s'étoient ſauvés à travers champ, s'embarquerent ſur le *Marannon* dans des Canots, & ſe laiſſant aller au courant, arriverent à la Nation des *Maynas*, qui les reçut comme amis, & parurent diſpoſés à ſe ſoumettre aux Rois d'*Eſpagne* & à demander des Miſſionaires. De retour à *Santiago* ces Soldats firent leur rapport de tout cela, ſur quoi il en fut donné avis au Viceroi du *Pérou*, *Don François Borgia* Prince d'*Eſquilache*; & en 1618 *D. Diego Baca de Vega* fut fait Gouverneur du Pays de *Maynas* & du *Marannon*. Ce nouveau Gouverneur étoit habitué à *Loja*, & il fut le premier qui obtint cet emploi dans les formes;

car

car quoique *Gonzale Pizarre*, *Francisco de Orellana*, *Pedro de Orsua* en eussent reçu le titre, ils ne prirent jamais possession de la chose même, n'ayant pu réussir à faire des conquêtes solides sur ce Fleuve, ce qui étoit essentiel pour réaliser ce titre.

En *1635* & *1636* deux Religieux *Franciscains* partis de *Quito* en compagnie d'autres Religieux de leur Ordre, & dans la résolution d'aller prêcher l'Evangile aux *Indiens* du *Marannon*, prirent la route de ce Fleuve; mais la plupart de ces Peres ne purent résister aux fatigues, & rebutés du peu de succès de leur zéle, après avoir quelque tems erré dans ces Bois, ces Montagnes & ces Déserts, reprirent la route de *Quito*, desorte qu'il ne resta dans ces Contrées que les deux dont nous parlons ici, l'un nommé *Fr. Dominique de Brieda*, & l'autre *Fr. André de Tolède*, tous les deux *Laïcs*. Ces deux Freres plus zélés, plus courageux, & peut-être aussi plus curieux, entreprirent d'entrer plus avant dans ces vastes Pays, accompagnés de six Soldats d'une Compagnie qui avoient été envoyés sous les ordres du Capitaine *Juan de Palacios*, pour soutenir les Missionaires. Le Capitaine étoit resté avec ces six Soldats, le reste de sa troupe étoit retourné à *Quito* avec les Missionaires. Ce brave homme fut tué quelques jours après dans un combat contre les *Indiens*.

Les six Soldats & les deux Freres laïcs, pleins d'une généreuse résolution, & bravant les périls qu'ils rencontroient dans des endroits habités par une Nation barbare, lieux inconnus & environnés de précipices, se mirent dans une espèce de Pirogue, & s'abandonnerent au courant du Fleuve, & après bien des peines & des soufrances ils vinrent à bout de leur entreprise, & arriverent à la Ville de *Para*, alors dépendante de la Capitainie du *Marannon*, ou unie à cette Capitainie dont le Gouverneur faisoit sa résidence à *St. Louis*. Nos Avanturiers s'y rendirent, & lui firent un fidéle rapport de tout ce qu'ils avoient découvert & observé dans leur voyage.

Dans ce tems-là le *Portugal* n'avoit qu'un même Roi avec l'*Espagne*, & ces deux Couronnes ceignoient la tête du même Monarque. La Capitainie du *Marannon* étoit gouvernée alors par *Jacome Reymond de Noronna*, qui ne négligeoit rien pour la découverte de ces Pays, persuadé qu'il y alloit du véritable service de son Maître. Dans cette idée il équipa une Flottille de Canots, dont il confia le commandement au Capitaine *Pedro Texeyra*, afin que remontant le Fleuve il examinât toutes choses avec plus d'attention. Cette Flottille partit des environs de *Para* le 28 d'Octobre 1637, & les deux Religieux avec les six Soldats s'y étant embarqués, on navigua avec les peines qu'on peut se figurer, ayant continuellement

le courant du Fleuve à surmonter. Après des fatigues infinies, ils arriverent au Port de *Payamino* le 24 de Juin de l'année suivante 1638. Ce lieu étoit de la Jurisdiction du Gouvernemeut de *Quixos*. De-là *Texeyra* se rendit avec les deux Religieux & les six Soldats à *Quito*, où il fit son rapport à l'Audience, qui donna avis de tout au Viceroi du *Pérou*, (c'étoit alors *D. Jérôme Fernandez de Cabrera* Comte de *Chinchon*) qui donna de nouveaux ordres pour le succès de l'entreprise.

Les ordres du Comte de *Chinchon* portoient que la Flottille *Portugaise* retourneroit à *Para*, & prendroit à bord des personnes d'une capacité reconnue, zélées pour le service du Roi, lesquelles examinassent à loisir tout ce qui concernoit le *Marannon* & les Pays qu'il arrose, & qu'ensuite ils passassent en *Espagne* pour informer directement Sa Majesté par son Conseil Royal des *Indes* de tout ce qu'ils auroient observé touchant ces Contrées, afin qu'on pût prendre des mesures en conséquence pour réduire ces Nations. On choisit avec un applaudissement général les P. P. *Christoval de Acunna* & *André d'Artieda* Jésuites, lesquels partirent de *Quito* le 16 de *Février* de 1639, & vinrent s'embarquer sur l'Armadille, entrerent dans le *Marannon*, & arriverent au *Grand-Para* le 12 *Décembre* de la meme année, d'où ils continuerent leur voyage en *Espagne*, où ils firent une rélation digne de la confiance qu'on avoit eue en eux.

A la fin du siécle passé on répéta le reconnoissement de ce grand Fleuve: mais il étoit déjà si connu, que la plus grande partie de ses terres étoient défrichées par l'établissement des Missions des P. P. Jésuites. Le Gouvernement de *Maynas* s'étend actuellement sur plusieurs Nations, qui ayant reçu la Religion *Catholique*, graces à la ferveur du zéle de ces *Peres*, ont rendu obéissance aux Rois d'*Espagne*; & les bords du Fleuve habités autrefois par des *Indiens* plus féroces que les Bêtes, sont aujourd'hui parsemés de Villages, bien situés, bien réglés, & peuplés d'hommes raisonnables. Un de ceux qui a le plus contribué à ce changement, ç'a été le P. *Samuel Fritz*, qui commença à prêcher à ces Peuples en 1686, avec tant de succès qu'en peu de tems il convertit plusieurs Nations; mais tant de travaux & de fatigues lui causerent une maladie, qui l'obligea de se faire transporter à *Para* plutôt qu'à *Quito*, où le voyage eût été plus difficile. Il partit le dernier jour de *Janvier* 1689, & arriva à *Para* le 11 *Septembre* de la même année. Il fut obligé de s'y arrêter, non seulement jusqu'à l'entier rétablissement de sa santé, mais encore jusqu'à ce qu'il eût fini certaines affaires qui étoient survenues, & sur lesquelles il falloit attendre la réponse de la Cour de *Lisbonne*.

Le

Le 8 de *Juillet* 1691 le Pere *Samuel Fritz* partit de *Para* pour retourner dans ses Missions, qui s'étendoient déjà alors depuis l'embouchure du *Napo* jusqu'au-delà de celui de *Négro*, & comprenoient les *Indiens Omaguas*, *Yurimaguas*, *Aysuares*, & autres Nations voisines les plus nombreuses de tout le *Marannon*. Le 13 *Octobre* de la même année il arriva au Village nommé *Notre Dame des Néges*, Chef-lieu de la Nation *Yurimagua*; & ayant parcouru tous les autres au nombre de 41, fort grands & bien peuplés, qui étoient sous sa direction, il passa pour d'autres affaires au Village de la *Lagune*, qui est le Chef-lieu & comme la Capitale de toutes les Missions du *Marannon*, où résidoit le Supérieur-Général. De-là il se rendit à *Lima*, pour informer de l'état de ce Pays le Comte *de la Moncloa*, qui étoit alors Viceroi du *Pérou*. Il fit ce voyage par la Riviere de *Guallaga*, d'où il entra dans le *Paranapura*, delà il passa à *Moyabamba*, à *Chachapoyas*, *Caxamarca*, *Truxillo* & *Lima*.

Le P. *Fritz* ayant fini ses affaires à *Lima*, retourna dans ses Missions au mois d'Août 1693, & prit sa route par la Ville de *Jaen de Bracamoros*, dans la vue de mieux s'instruire du cours & des situations des Rivieres qui viennent du Sud pour se joindre au *Marannon*. Les lumieres qu'il acquit par-là & celles qu'il avoit déjà, le mirent en état de donner au Public une Carte de ce fameux Fleuve, laquelle fut gravée à *Quito* en 1707. Elle étoit moins exacte qu'on ne l'auroit souhaité, à-cause que ce Pere n'avoit pas les instrumens nécessaires pour observer les latitudes & les longitudes des principaux Lieux, connoître la direction des Rivieres, & déterminer les distances que leurs eaux parcourent: malgré cela cette Carte ne laissa pas d'être fort estimée, parce qu'il n'en avoit encore point paru d'autre, où l'origine & le cours des Rivieres qui se jettent dans le *Marannon*, & le cours de celui-ci jusques à la Mer, fussent marqués.

§. III. *Où il est traité des Conquêtes faites sur le* Marannon, *des Missions qui y sont établies, des Nations qui habitent sur les bords de ce Fleuve, avec d'autres particularités dignes de l'attention du Lecteur.*

La découverte de ce fameux Fleuve, l'examen des Pays qu'il arrose, & des Nations qui habitent sur ses bords, furent suivis de la conquête de ces mêmes Pays & des Iles formées par les eaux du Fleuve. Nous avons vu le mauvais succès de l'expédition de *Gonzale Pizarre*, & de celle d'*Orellana*. *Orsua* fut encore plus malheureux, il y périt & plusieurs de ses compagnons: il est tems de parler un peu plus au long de l'heureuse entreprise de D. *Diego Baca de Vega*, dont nous avons déjà dit un mot en passant.

Baca de Vega ayant été revêtu du Gouvernement de *Maynas* & du *Ma-*

rannon, déjà assuré de l'affection des *Indiens Maynas*, laquelle il avoit cultivée depuis que les Soldats de *Santiago* en eurent jetté les fondemens, entra dans leurs terres, accompagné de quelque monde, & fonda la Ville de *San Francisco de Borja* en 1634, qu'il érigea en Capitale de tout ce Gouvernement; titre qu'elle méritoit, tant parce que c'étoit le premier établissement des *Espagnols* dans ce Pays, que parce que les *Indiens* qui l'habitoient s'étoient distingués par leur amitié envers eux depuis leur arrivée dans le Païs. Le nouveau Gouverneur, naturellement judicieux & pénétrant, remarqua bientôt que l'humeur de ces Nations n'avoit besoin pour être gouvernée que de la prudence & de la douceur accompagnées de fermeté pour rendre l'autorité respectable, mais qu'il ne faloit user ni de sévérité ni de rudesse. C'est ce qu'il eut soin de faire entendre à l'Audience de *Quito* & aux *Jésuites*. Ces derniers envoyerent les P. P. *Gaspar de Cuxia* & *Lucas de Cuebas*, qui entrerent dans le Pays de *Maynas* en 1637. Leurs prédications furent si efficaces, qu'ils demanderent des Compagnons pour les soulager dans leurs travaux; & ce fut ainsi que peu à peu le nombre des Missionaires s'accrut, à mesure que le nombre des *Néophytes* augmenta, & cette Conversion étoit toujours suivie de l'obéissance aux Rois d'*Espagne*.

Mais les plus grands progrès de la Religion & de l'obéissance au Roi d'*Espagne*, sont dus au P. *Samuel Fritz* en 1688. Il se rendit directement chez les *Omaguas*. Ce Peuple avoit été informé par les *Cocamas* de la bonté avec laquelle les Missionnaires *Jésuites* leur enseignoient des Loix justes & équitables & une Police inconnue jusqu'alors parmi eux, au moyen de quoi leur Nation devenoit meilleure, ainsi que les autres qui écoutoient leurs préceptes. Animée par ce récit, cette Nation avoit envoyé des Députés au Village de la *Laguna* appartenant aux *Cocamas*, pour demander des Missionnaires au Pere *Laurent Lucero*, alors Supérieur des Missions; ce que ce Pere ne put leur accorder pour lors, tous les Missionnaires étant occupés ailleurs; mais il leur promit qu'aussi-tôt qu'il en arriveroit de *Quito*, il leur en enverroit un pour les civiliser & les policer.

Les *Omaguas* ne donnerent pas le tems au P. *Lucero* d'oublier sa promesse; car ayant appris qu'il étoit arrivé à *Laguna* de nouveau Missionnaires de *Quito*, & entre autres le P. *Samuel Fritz*, ils le solliciterent de tenir la parole qu'il leur avoit donnée, & peu contens de cela, ils vinrent au Village de *Laguna* au nombre de plus de trente Canots, pour recevoir le P. *Samuel Fritz*, & l'emmener dans leur Pays, lui témoignant une si grande vénération qu'ils le portoient sur leurs épaules, & que c'étoit mê-

me

me un privilége réservé aux *Caciques* de le porter ainsi. Les succès des prédications du Pere répondirent à l'estime qu'on lui témoignoit, desorte que dans peu toute cette Nation fut convertie & devint *Chrétienne*; & qu'ayant ouvert les yeux de l'entendement & reconnu le vrai Dieu, elle ne lui rendit plus qu'un culte légitime, secoua la férocité & l'ignorance où elle vivoit, & embrassa des Loix justes, seules propres à faire le bonheur des hommes. Plusieurs autres Nations voisines suivirent l'exemple de celle-là, entre autres les *Turimaguas*, les *Aysuares*, les *Banames*, qui venoient de leur propre mouvement prier le P. *Samuel Fritz* de leur venir enseigner aussi à bien vivre, selon la bonne méthode qu'il avoit enseignée aux *Omaguas*. C'est ainsi que ces Nations se soumirent à la Souveraineté de nos Rois, & que nous conquîmes tous les Pays depuis le *Napo* jusqu'au-dessous du *Négro*, sans qu'il fût nécessaire d'employer la force des armes dans toute cette étendue qui compose le Gouvernement de *Maynas*. Le nombre des Nations qui se soumirent se trouvoit si grand sur la fin du siécle passé, que le P. *Samuel Fritz* pouvoit à peine dans l'espace d'une année faire la visite de chaque Village de celles qui étoient sous sa direction, sans compter les autres Nations dirigées par d'autres Missionnaires, telles que les *Maynas*, les *Xebares*, les *Cocames*, les *Panes*, les *Chamicures*, les *Aguans*, les *Muniches*, les *Otanabes*, les *Roamaynas*, les *Gaes*, & autres, dont nous omettons les noms, comme étant moins considérables.

Nous avons dit que la Ville de *San Francisco de Borja* est la Capitale du Gouvernement de *Maynas*, à quoi il faut ajoûter que cette Ville est située par les 4 deg. 28 min. de Latitude Australe à l'Orient du *Méridien* de *Quito* 1 deg. 54 min. Elle ne differe point dans la grandeur, ni dans la structure de ce que nous avons dit des Villes du Gouvernement de *Jaen*; & le Peuple qui l'habite, quoique composé de *Métifs* & d'*Indiens*, & quoique la Ville soit la résidence du Gouverneur de *Maynas* & du *Marannon*, est moins nombreux encore que celui de *Jaen de Bracamoros*. Le principal Village des Missions, celui où doit toujours résider le Supérieur, c'est *Santiago* de la *Laguna*, comme il a déjà été dit. Ce Village ou Bourg est situé sur le bord oriental de la Riviere de *Guallaga*; les autres Villages que contiennent ces Missions, & qui dépendent du Gouvernement de *Maynas* pour le Temporel, & de l'*Evêché* de *Quito* pour le Spirituel, sont:

Sur le *Napo*.

I. *Saint Barthelemi de Necoya.*
II. *San Pedro d'Aguarico.*
III. *San Stanislas d'Aguarico.*
IV. *St. Louis de Gonzague.*
V. *Santa Cruz.*
VI. *Le Nom de Jésus.*

VII.

VII. *St. Paul de Guajoya.*
VIII. *Le Nom de Ste. Marie.*
IX. *St. Xavier d'Jaoguates.*
X. *St. Jean Batiste de los Encabellados.*
XI. *La Reine des Anges.*
XII. *St. Xavier d'Urarines.*

Sur le *Marannon*, ou Riviere des *Amazones*.

I. La Ville de *St. François de Borgia.*
II. . . . .
III. *St. Ignace de Maynas.*
IV. *St. André de l'Alto.*
V. *St. Thomas* Apôtre d'*Andoas.*
VI. *Simigaes.*
VII. *St. Joseph de Pinches.*
VIII. *La* Conception de *Caguapanes.*
IX. La Présentation de *Chayabitas.*
X. La Conception de *Xebaros.*
XI. L'Incarnation de *Panapuras.*
XII. *St. Antoine de la Laguna.*
XIII. *St. Xavier de Chamicuro.*
XIV. *St. Antoine* Abbé des *d'Aguanos.*
XV. *Notre Dame des Néges Turimaguas.*
XVI. *St. Antoine de Padoue.*
XVII. *St. Joachim* de la grande *Omagua.*
XVIII. *St. Paul* Apôtre de *Naptanos.*
XIX. *St. Philippe de Amaonas.*
XX. *St. Simon de Nahuapo.*
XXI. *St. François Regis d'Tameos.*
XXII. *St. Ignace de Pevas y Caumares.*
XXIII. *Notre Dame des Néges.*
XXIV. *St. François Regis du Baradero.*

Outre ces Villages qui subsistent depuis long-tems, il y en a plusieurs autres qui commencent à se peupler d'*Indiens* de Nations différentes de celles que nous venons de nommer. Il y en a aussi d'autres en grand nombre sur le bord des Rivieres qui se jettent dans le *Marannon*, ou un peu loin des bords de ce Fleuve. Quelques-unes de ces Nations vivent en amitié avec les Missionnaires *Espagnols* & les habitans des Bourgades des *Indiens* convertis, avec lesquels ils trafiquent, de-même qu'avec les *Espagnols* & les *Métifs* établis à *Borja* & à la *Laguna*.

Les Coutumes de toutes ces Nations, quoiqu'assez semblables les unes aux autres, ne le sont pas au point qu'il n'y ait quelque différence, mais surtout dans leurs langages, chacune ayant le sien à part, quoique plusieurs de ces langages se ressemblent assez, & que quelques-uns ne soient pas aussi différens entr'eux que le sont d'autres dialectes de la langue générale du *Pérou*. La langue des *Indiens Tameos* est la plus difficile de toutes à entendre & à prononcer. Celle des *Omaguas* au-contraire est la plus aisée, & la plus douce. A l'égard des dispositions & du génie de ces Nations, on a remarqué une diversité proportionnée à celle du langage. Ainsi les *Omaguas* même avant de se soumettre témoignoient avoir de la pénétration & du jugement, & les *Tarimaguas* paroissoient encore plus spi-

ſpirituels. Ceux-là vivoient avec quelque eſpéce de police, habitoient enſemble dans des *Bourgades*, & obéiſſoient à des Chefs qu'ils nommoient *Curacas*. Ils n'étoient pas plongés dans les ténébres d'une ſi affreuſe barbarie; leurs mœurs n'étoient ni déréglees, ni licentieuſes, comme il eſt ordinaire chez les *Indiens*. Les *Yurimaguas* faiſoient un Corps de nation formant une eſpéce de République, fondée ſur les principes du Gouvernement, & obſervant des Loix Politiques. On prétend néanmoins qu'en fait de Police les *Omaguas* l'emportoient ſur ces derniers: car outre qu'ils vivoient unis & en ſociété, ils obſervoient plus de décence, & couvroient leur nudité avec plus de ſoin que les autres *Indiens*, qui ſembloient avoir entiérement étoufé tout ſentiment de modeſtie. Ces foibles diſpoſitions où ſe trouvoient ces deux Nations, pour ſe rapprocher des coutumes civiles & d'une vie raiſonnable, furent ce qui contribua le plus à les déterminer à admettre les Loix Divines & Humaines que leur prêchoient les Jéſuites: car par leurs lumieres naturelles il leur fut aiſé de juger de la vérité des choſes qu'on leur propoſoit, de l'avantage qui leur en reviendroit, & de reconnoître pour mal ce qu'ils pratiquoient dans une genre de vie peu différent de celui des Bêtes.

Parmi les coutumes ſingulieres que chacune de ces Nations a, celle des *Omaguas* frappe le plus: ce Peuple croit que c'eſt une grande beauté d'avoir la tête en talus, & en conſéquence de cette belle idée, les Meres ne manquent pas d'applatir le front aux Enfans, & l'occiput, de maniere qu'ils en deviennent monſtrueux: car leur front s'éléve à-meſure qu'il s'applatit, & continuant ainſi depuis le commencement du nez jusqu'au toupet, cet eſpace eſt beaucoup plus grand que du commencement du nez en bas juſqu'au bout du menton; il en eſt de-même à l'égard de la partie poſtérieure de la tête. Les côtés en ſont fort étroits, par un effet de la preſſion, qui faiſant allonger la tête la retrecit, deſorte qu'elle perd dans la circonférence ce qu'elle gagne dans la longueur. Cette mode eſt ancienne parmi eux; ils n'ont pu ſe réſoudre à la changer, & l'obſervent encore avec tant de prévention, qu'ils ſe moquent des autres Nations qui ne la pratiquent pas, les appellant par dériſion *Têtes de Citrouille* *. Pour applatir leurs têtes, ils mettent le front des Enfans, dès leur naiſſance, entre deux planchettes en forme de preſſoir, & de tems en tems ils preſ-ſent

* Peut-être veulent-ils déſigner par là des têtes legeres & éventées, c'eſt du-moins le double ſens du mot *Eſpagnol Cabezas de Calabazo*. R. d. T.

ſent un peu davantage; deſorte qu'ils viennent à bout de leur donner la forme qu'ils deſirent.

Il y a une autre Nation parmi ces *Indiens* qui pouſſe la bizarrerie juſqu'à ſe remplir les lévres, tant inférieure que ſupérieure, les côtés du nez, les mâchoires & le menton de trous, dans leſquels ils fourrent des plumes d'Oiſeaux, & de petites fléches de huit à dix pouces de long, qui les font reſſembler à des Diables, ou du-moins à des Porcs-épics. D'autres ſe diſtinguent par leurs grandes oreilles, qu'ils font croître de telle ſorte que le lobe inférieur touche preſque aux épaules; ce Peuple eſt appellé à cauſe de cela les *Grandes-Oreilles*. Pour allonger leurs oreilles, ils y font un petit trou & y attachent un petit poids, qu'ils augmentent tous les jours, & peu à peu l'oreille ſe tire & reſte allongée au point que nous l'avons dit. Quelques-uns ſe peignent le corps en partie, les autres entiérement. Enfin ils ont diverſes modes & coutumes aſſez différentes les unes des autres, mais tout-à-fait étranges par rapport aux nôtres.

Après avoir donné la deſcription de ce grand Fleuve, des Villages, & des Nations qui ſont aux environs, il me ſemble que je ne dois pas ômettre quelques eſpéces extraordinaires de Poiſſon qu'on trouve dans ſes eaux, ni les Oiſeaux & autres animaux qui vivent ſur ſes bords. Parmi es Poiſſons, il y a deux amphibies, qui ſont les *Caymans* & les Tortues, dont les bords & les Iles abondent; les Tortues y ont ſi bon goût qu'on les préfére à celles de la Mer. Le *Pexa Buey*, ou Veau-marin, eſt un Poiſſon qui a quelque reſſemblance avec le Veau ordinaire, & c'eſt le plus gros qu'on puiſſe trouver dans aucun Fleuve, puiſqu'il a communément trois à quatre aunes de long. Sa chair eſt fort bonne, & a, ſelon l'avis de ceux qui en ont mangé, le goût approchant de la chair de Bœuf. Il ſe nourrit de l'herbe qui croît ſur les bords du Fleuve, ſans ſortir de l'eau, la ſtructure de ſon corps ne le lui permettant pas. La femelle a des mammelles pour nourrir ſes petits; & quoique quelques Voyageurs ayent étendu encore plus loin la reſſemblance avec l'eſpéce qui vit ſur terre, il eſt certain que ce Poiſſon n'a ni cornes ni pieds, mais ſeulement deux nageoires qui lui ſervent pour nâger & pour ſe tenir au bord de l'eau quand il veut paître.

Les *Indiens* ne connoiſſent d'autre maniere de pêcher que par le moyen des herbes qui ennivrent le Poiſſon, de la maniere que le pratiquent les *Indiens* de *Guayaquil*. Ils ſe ſervent auſſi de fléches empoiſonnées: & l'activité du poiſon eſt telle, qu'il ſuffit que la fléche pique & tire un peu de ſang, pour que l'Animal meure ſur le champ. Ils en uſent de-même à la chaſ-

chasse, & sont si adroits qu'il est rare qu'ils manquent leur coup. Ce poison n'est autre chose que le jus d'une *Liène* ou *Béjuque* de quatre doigts de large, platte des deux côtés, de couleur brunâtre, qui croît dans les lieux humides & marécageux. Ils la coupent en piéces qu'ils écachent un peu, & la font ensuite bouillir. Après qu'ils ont retiré le vase du feu, la liqueur se fige, & forme une espéce de gelée dont ils frottent la pointe de leurs fléches; & si après quelques jours elle se trouve séche, ils ne font que l'humecter avec de la salive. Ce poison est si froid, qu'en touchant le sang il le fait tout retirer vers le cœur, dont les vaisseaux ne pouvant le contenir crévent nécessairement: mais ce qui doit le plus étonner, c'est que la chair de l'Animal mort de ce poison, ni le sang même coagulé par sa qualité excessivement froide, ne fait aucun mal à ceux qui en mangent. L'antidote le plus efficace contre ce poison, c'est le sucre, quand on en avale immédiatement après la blessure. Mais ce reméde n'est pourtant pas si assuré, qu'il n'ait manqué en diverses occasions, après avoir réussi en beaucoup d'autres, tant il est dangereux d'être atteint d'un venin si destructeur.

Les bords & les campagnes de ce fameux Fleuve & de celles des Riviéres qui mêlent leurs eaux aux siennes, sont remplis d'une infinité d'Arbres de diverses couleurs, forts, grands & beaux, les uns tirant sur le blanc, les autres sur le brun; quelques-uns rouges, quelques autres jaspés. Il y en a d'où découlent des résines d'une odeur agréable, ou des gommes médécinales & rares, & d'autres qui portent des fruits exquis. Sans aucun soin ni culture de la part des hommes, & par la seule disposition du terroir, les Champs produisent le *Cacao Silvestre*, & il n'y est ni moins abondant, ni moins bon que dans les Jurisdictions de *Jaen* & de *Quixos*. On y recueille aussi beaucoup de Salsepareille, de Vanille, & d'une certaine Ecorce appellée *Clavo*, parce que, quoiqu'elle ait la même figure que la Canéle, si ce n'est que la couleur en est un peu plus foncée, elle a le même goût & la même odeur que le Clou de gérofle des *Indes Orientales*.

Quant aux Quadrupédes, Oiseaux, Reptiles & Insectes, ces Montagnes ont à-peu-près les mêmes que ceux dont il a été parlé à l'égard des Pays chauds; & ceux qui se trouvent dans les Campagnes de *Jaen* & de *Quixos*, y sont aussi communs. Mais avant de terminer mes remarques sur le *Marannon*, il faut que je parle d'un Reptile le plus extraordinaire dont on ait jamais ouï parler en aucun autre Pays, si ce n'est dans les Provinces de la *Nouvelle Espagne*, où il s'en trouve aussi. C'est par la description de cet Animal que je finirai ce que j'avois à dire sur le *Marannon*.

 Dans

Dans les Pays que le Fleuve des *Amazones* arrose, on trouve un Serpent aussi affreux par sa grosseur & sa longueur, que par les propriétés que quelques-uns lui attribuent. Plusieurs, pour donner une idée de la grandeur de cette Couleuvre, disent qu'elle a le gosier & la gueule si large qu'elle avale un animal entier, & qu'elle fait de-même d'un homme. Mais ce qu'on en conte de plus fort, c'est qu'elle a dans son haleine une vertu si attractive, que sans se mouvoir elle attire à soi quelque animal que ce soit qui se trouve dans un lieu où son haleine peut atteindre. Cela paroît un peu difficile à croire. Ce monstrueux Reptile s'appelle en langue du Pays *Yacu-Mama*, *Mere de l'eau*, parce que comme il aime les lieux marécageux & humides on peut le regarder en quelque sorte comme amphibie. Tout ce que je puis dire sur ce sujet, après m'en être informé avec toute l'exactitude, c'est qu'il est d'une grandeur extraordinaire. Quelques personnes graves & dignes de toute créance, qui ont vu cet animal dans la *Nouvelle Espagne*, m'en ont parlé sur le même ton, & tout ce qu'ils m'ont dit de la grosseur prodigieuse de ce Serpent s'accorde avec ce qu'on raconte de ceux du *Marannon*, mais differe à l'égard de la vertu attractive.

En supposant, comme je crois qu'on peut le faire sans témérité, que l'on peut suspendre son jugement, & ne pas ajoûter foi à toutes les particularités que le Vulgaire raconte de cet Animal; particularités d'autant plus suspectes, qu'elles peuvent être l'effet de l'admiration & de la surprise qui adoptent assez communément les plus grandes absurdités sans examiner le degré de certitude des choses, il me sera permis d'examiner ici la cause en changeant seulement un peu les accidens, afin que par-là on puisse parvenir à la connoissance des propriétés dont il est difficile de s'assurer quand elles ne sont pas appuyées de certaines expériences. Je ne prétends pourtant pas que mon opinion décide, & je laisse à la prudente pénétration de chacun de se ranger au sentiment qui lui paroîtra le plus sûr. J'ajoûte que je ne parle ici que par ouï-dire & sur le témoignage de témoins oculaires, sans qu'il m'ait été possible de vérifier leur rapport par ma propre expérience.

Premiérement, dit-on, dans sa longueur & dans sa grosseur cette Couleuvre ressemble beaucoup à un vieux tronc d'arbre abattu, & qui ne tire plus aucune nourriture de ses racines. Secondement, elle a tout autour de son corps une espéce de barbe ou de mousse pareille à celle qu'on voit autour des Arbres sauvages: cette mousse est apparemment un effet de la poussiere ou de la boue qui s'attache à son corps, s'humecte par l'eau, & est sechée par le Soleil. De-là il se forme une croute sur les écailles de

de sa peau, laquelle croute d'abord mince va toujours en augmentant & s'épaississant, & ne contribue pas peu à la paresse & au mouvement lent de cet Animal: car à-moins qu'il ne soit pressé de la faim, il reste sans mouvement pendant plusieurs jours dans le même endroit; & quand il veut changer de place, son mouvement est presqu'imperceptible, & son corps fait dans la terre où il passe une traînée, comme feroit un mât ou un gros arbre que l'on traîneroit.

Troisiémement, le soufle que ce Serpent pousse hors de soi, est si venimeux qu'il étourdit la personne ou l'animal qui passe par l'endroit par où il le dirige, & lui fait faire un mouvement qui le méne vers lui malgré soi, jusqu'à ce qu'il soit assez près pour qu'il le puisse dévorer. Voilà ce que le Vulgaire raconte, ajoûtant que le moyen d'éviter un si grand péril, c'est de couper ce soufle, c'est-à-dire, de l'arrêter par l'interposition d'un corps étranger, qui se mettant promptement entre deux, rompe le fil de cette haleine, & que celui qu'on veut sauver puisse profiter de cet instant pour prendre une autre route, & sortir de ce péril. Toutes ces choses bien considérées paroissent fabuleuses, & n'ont pas même l'apparence de la vérité, comme le même Mr. *de la Condamine* déjà cité le fait assez connoître dans sa rélation. En effet les circonstances dont on orne toute cette histoire, la rendent peu vraisemblable. Mais pour peu qu'on change ces circonstances, il me semble qu'on sera moins choqué de la chose même; car ce qui paroissoit extrêmement fabuleux sous un certain point de vue, devient naturel sous un autre.

On ne peut pas nier absolument que l'haleine de ce Serpent n'ait la vertu de causer une espéce d'ivresse à une certaine distance, puisque nous voyons que l'urine du Renard fait le même effet: & que fort fréquemment les bâillemens des Baleines sont si puans qu'on ne peut les supporter. Je ne vois donc pas de difficulté à convenir que l'haleine de ce Serpent a la propriété qu'on lui attribue, & qu'il supplée par-là à la lenteur de son corps, pour se procurer les alimens dont il a besoin; car les Animaux frappés de cette odeur putride & envenimée, peuvent bien perdre la présence d'esprit & le sang-froid nécessaire pour fuir, ou pour continuer leur chemin. Ils sont tout étourdis, ils perdent les sens, ils tombent, & la Couleuvre par son mouvement tardif s'approche, jusqu'à le saisir & le dévorer. A l'égard de ce qu'on raconte du coupement de l'haleine, & que le chemin contre lequel le Serpent dirige son soufle, est le seul endroit dangereux, & où il peut nuire, ce sont des histoires auxquelles on ne sauroit ajoûter foi, à-moins d'ignorer l'origine & le progrès des odeurs.

La plupart de ces circonstances ont été inventées par ces Nations Barbares, & les autres les ont crues de bonne foi; parce que personne pour satisfaire sa curiosité, n'a voulu s'exposer au danger de l'examen.

CHAPITRE VI.

Génie, Coutumes, & Qualités des Indiens *de la Province de* Quito.

CE qui va faire le sujet de ce Chapitre est de nature, & les circonstances en sont telles, qu'en le lisant, on pourra bien se rappeller dans la mémoire ce qu'on trouve répandu dans les anciennes Histoires, mais on s'appercevra en même tems du peu de ressemblance. En effet il y a une si grande différence entre ce qu'elles rapportent & ce que je vais dire ici, que quand je jette moi-même les yeux sur les tems passés, je ne sai que penser en voyant les choses si changées. D'un côté je vois des débris de Monumens, des restes de superbes Edifices, & autres Ouvrages magnifiques qui ont signalé la police, l'industrie, les Loix des *Indiens du Pérou*, & qui ne permettent pas à ma raison de douter de ce qu'en rapporte l'Histoire: de l'autre je vois une Nation plongée dans les ténébres de l'ignorance, pleine de rusticité, & peu éloignée d'une barbarie totale & semblable à celle des Sauvages qui vivent à peu près comme les Bêtes féroces, répandus çà & là dans les champs, & se tenant le plus souvent dans les Bois. A cet aspect je ne puis presqu'ajoûter foi à ce que j'ai lu. En effet comment concevoir qu'une Nation assez sage pour faire des Loix équitables, pour établir un Gouvernement aussi singulier que celui sous lequel elle vivoit, ne donne aujourd'hui aucun signe de ce fond d'esprit & de capacité qu'il a fallu avoir pour régler avec tant de succès toute l'économie de la Société Civile, quoiqu'elle soit sans-doute la même Nation, peu différente encore aujourd'hui de ce qu'elle étoit autrefois quant à certaines qualités & coutumes. Je laisse donc à chacun la liberté de raisonner sur ce sujet, & de trouver le nœud de cette énigme de la maniere qu'il jugera la plus probable: quant à moi, sans m'arrêter davantage à ces réflexions, je vais parler de ce qu'on observe aujourd'hui du Génie, des Mœurs, & des Usages des *Indiens*, selon les lumieres que m'ont fourni plus de dix années de séjour parmi eux. On trouvera qu'en quelques occasions ils ressemblent encore à leurs Ancêtres, & qu'en d'autres ils manquent des lumieres qu'on dit qu'ils ont eues sur certaines Sciences

ces, & qu'ils n'ont plus la même sagesse dans leur conduite, ni les mêmes dispositions qu'ils avoient pour le Gouvernement, ni la même exactitude dans l'observance des Loix.

C'est une entreprise bien difficile que celle que je forme de décrire les coutumes & les inclinations des *Indiens*, & de définir exactement les véritables qualités de leur génie & de leur humeur. Si on les envisage comme des hommes, les bornes de leur esprit semblent incompatibles avec l'excellence de l'Ame, & leur imbécillité est si visible, qu'à-peine en certain cas on peut se faire d'eux un autre idée que celle qu'on a des Bêtes, encore n'ont-ils pas quelquefois la prérogative de l'instinct naturel. D'un autre côté il n'y a pas de gens qui ayent plus de compréhension, ni de malice plus réfléchie. Cette inégalité peut jetter dans le doute l'homme le plus habile: car s'il ne juge que par les premieres actions qu'il leur verra faire, peu s'en faudra qu'il ne les prenne pour des gens d'un esprit vif; mais s'il fait attention à leur barbarie, à leur rusticité, à l'extravagance de leurs opinions, & à leur maniere de vivre, il ne sera point étonnant que les voyant s'écarter si fort du bon-sens & de la raison il ne les croie que très-peu éloignés de l'espéce des *Brutes*.

L'humeur des *Indiens* est telle, que si leur indifférence pour les choses de ce Monde ne s'étendoit pas jusqu'aux choses Eternelles, on pourroit dire que le Siécle d'or des Anciens ne s'étoit jamais mieux trouvé que parmi eux. Rien n'altere la tranquillité de leur âme également insensible aux revers & aux prospérités. Quoiqu'à demi-nuds ils sont contens comme le Roi le plus somptueux dans ses habillemens; & non seulement ils n'envient jamais les habits meilleurs que le hazard offre à leurs yeux, mais même ils n'ambitionnent pas d'allonger un peu celui qu'ils portent quelque court qu'il soit. Les richesses n'ont pas le moindre attrait pour eux; & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre sont si peu des objets d'ambition pour ces Peuples, qu'un *Indien* recevra avec la même indifférence l'emploi d'Alcalde & celui de Bourreau, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre; ainsi chez eux certains emplois ne rendent pas plus honorable, ni certains autres moins estimable. Dans leurs repas ils ne souhaitent jamais au-delà de ce qu'il leur faut pour se rassasier, & ils sont tout aussi contens de leurs mêts grossiers & rustiques, que si on leur présentoit les mêts les plus exquis; je crois pourtant que si on leur servoit également des uns & des autres, ils préféreroient peut-être ces derniers. Quoi qu'il en soit, ils témoignent si peu d'empressement pour la bonne

che-

chere & les commodités de la vie, qu'il semble que plus une chose est simple & chetive, plus elle est conforme à leur goût naturel.

Rien ne peut les émouvoir ni les changer; l'intérêt n'a aucun pouvoir sur eux, & souvent ils refusent de rendre un petit service quand ils voyent une grosse récompense. La crainte ne fait aucun effet sur eux, le respect n'en produit pas davantage: humeur d'autant plus singuliere qu'on ne peut la fléchir par aucun moyen, ni la tirer de cette indifférence par où ils semblent défier les plus sages personnages, ni leur faire abandonner cette grossiere ignorance qui met en défaut les personnes les plus prudentes, ni les corriger de leur négligence par laquelle ils rendent inutiles les efforts & les soins des personnes les plus vigilantes. Mais pour donner une plus juste idée du génie de ces Peuples, nous rapporterons quelques traits particuliers de leur génie & de leurs coutumes, sans ce secours il seroit impossible de rien comprendre à leur caractere.

Généralement les *Indiens* sont fort lents, & mettent beaucoup de tems à faire quelque chose; c'est ce qui paroît par les ouvrages qu'ils font: de-là vient le Proverbe qu'on applique aux choses qui peu considérables de soi requierent beaucoup de tems & de patience, *Il n'y a qu'un Indien qui puisse faire un tel ouvrage.* Dans leurs Fabriques de tapis, de rideaux & de couvertures de lit, & autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois, & à y faire ensuite passer la trame, desorte que pour fabriquer une piéce de quelqu'une de ces étoffes, ils employent jusques à deux ans ou même davantage. Il n'est pas douteux que leur peu d'adresse & d'invention ne contribue autant que leur lenteur naturelle à cette longueur; & il est certain que si on leur enseignoit les inventions qui abrégent le travail, ils y feroient de grands progrès, ayant naturellement beaucoup de conception & de facilité à exécuter ce qu'on leur montre dans toute sorte d'ouvrages de mains: c'est ce qui paroît visiblement dans les ruines de divers Ouvrages anciens, qui se sont conservées jusques à présent dans le *Pérou*, & dont nous parlerons ailleurs plus au long.

Au génie lent & grave des *Indiens* se joint la paresse, qui en est la compagne ordinaire. Cette paresse est chez eux si enracinée, que ni leur propre intérêt, ni celui de leurs Maîtres ne les touchent, ni ne peut les porter au travail. S'il faut qu'ils fassent quelque chose pour eux-mêmes, ils en laissent le soin à leurs femmes. Celles-ci filent, font les chemisettes & les caleçons, unique vêtement des maris. Elles préparent le *Matélotage*, c'est le nom général qu'ils donnent à leur nourriture. On les voit mou-

moudre l'Orge pour la *Machca*, faire griller le Maïs pour la *Camcha*, & leur préparer la *Chicha*: pendant ce tems-là, à-moins que son Maître ne l'anime au travail, l'*Indien* est acroupi (c'est la posture ordinaire de tous les *Indiens*) & regarde travailler sa femme: en attendant il boit ou se tient près de son petit foyer, sans se remuer, jusqu'à ce qu'il soit obligé de se lever pour chercher à manger ou pour accompagner ses amis. La seule chose qu'ils fassent pour leur propre compte, c'est de labourer le terrain qui forme leur *Chacarite;* mais ce sont encore les femmes & leurs enfans qui l'ensemencent, & qui font tout ce qu'il faut de plus pour la culture de cet espace de terre. Quand une fois ils sont dans la posture que j'ai dit, nul motif d'intérêt ou de lucre ne les fait remuer, desorte que quand un Voyageur s'égare, ce qui arrive assez souvent, & qu'il s'achemine vers une cabane pour prier qu'on lui montre le chemin, l'*Indien* se cache dès qu'il l'entend à la porte, & envoye sa femme répondre qu'il n'est pas au logie, aimant mieux rester dans son oisiveté, que de faire un quart de lieue pour gagner une réale, qui est ce qu'on leur donne ordinairement pour cette sorte de service. Si le Voyageur met pied à terre, & entre dans la cabane, il ne lui est pas aisé de trouver l'*Indien*, parce que ces cabanes étant tout-à-fait obscures, à un peu de lumiere près qui entre par un trou de porte, on n'y sauroit distinguer les objets quand on vient du grand jour. Mais supposé qu'il vienne à bout de le découvrir, il n'en est pas plus avancé pour cela; car ni offres, ni promesses, ni prieres ne peuvent l'engager à le venir guider jusqu'à une petite distance. Il en est de-même à l'égard des autres occupations où l'on veut les employer.

Pour engager un *Indien* à faire l'ouvrage que son Maître lui prescrit, & pour lequel il le paye, il ne suffit pas que le Maître lui dise ce qu'il doit faire, mais il faut qu'il ait continuellement les yeux sur lui. S'il tourne le dos pour un moment, l'*Indien* s'arrête & cesse de travailler jusqu'à ce qu'il entende revenir celui dont il craint les reprimandes. La seule chose qu'ils ne refusent jamais, & à quoi ils sont toujours disposés, c'est de se divertir: ils ne se font jamais tirer l'oreille pour aller aux fêtes où il y a des danses, ni à aucune autre occasion de se réjouir: mais il faut que la boisson soit de toutes ces parties; c'est-là le comble de leurs divertissemens; c'est par-là qu'ils commencent la journée & par-là qu'ils la finissent, ne cessant de trinquer qu'après qu'ils ont perdu le sens.

Leur panchant à l'Ivrognerie est si grand, qu'il n'y a ni Dignité de *Cacique*, ni Emploi d'*Alcalde* qui tienne, tous accourant également aux fêtes solemnelles, & c'est à qui boira davantage, jusqu'à ce que la *Chicha*

ait fait perdre la raison au Magistrat comme au Manant. Mais ce qui paroîtra le plus singulier, c'est que les personnes du sexe, soit femmes ou filles, de-même que les jeunes garçons, sont entiérement exempts de ce défaut: car selon leurs mœurs, il n'est permis qu'à un Pere de famille de boire à outrance & de s'enivrer; parce qu'il n'y a que les Peres de famille qui ayent quelqu'un qui prenne soin d'eux quand ils sont hors de sens. La maniere dont ils célébrent leurs solemnités est singuliere, & mérite qu'on en fasse mention.

Celui qui donne la fête, ou qui la fait célébrer, fait inviter chez lui toutes les personnes de sa connoissance, & tenir prête une quantité de *Chicha* proportionnée au nombre des Conviés, desorte qu'il y en ait environ une cruche pour chacun, la cruche contenant au moins trente chopines. Dans la cour du logis, si c'est en une grande Bourgade, ou devant la cabane, si c'est à la campagne, ils mettent une table couverte d'un tapis de *Tucuyo* réservé pour ces occasions. Tout le repas se réduit à la *Camcha*, & à quelques herbes sauvages qu'on a fait bouillir avec de l'eau dans un petit pot. Les Conviés s'assemblent; on leur donne à chacun deux ou trois feuilles de cette décoction, à quoi l'on joint dix à douze grains de *Camcha*, & voilà le repas fini. Aussi-tôt les femmes accourent & donnent à boire à leurs maris dans des Gourdes ou *Totumos* ronds qu'ils appellent *Pilches*, ce qu'elles réiterent jusqu'à ce qu'ils soient gais. Alors quelqu'un de la compagnie touche du tambourin d'une main, & de l'autre joue du flageollet *; tandis que les autres forment leurs danses, qui consistent à se mouvoir tantôt d'un côté tantôt de l'autre sans ordre ni cadence. Pendant ce tems-là quelques *Indiennes* chantent des chansons dans leur propre Langue, & c'est par-là que l'on continue la réjouissance & la fête, le tout accompagné de grands coups de *Chicha*, qui se suivent de près. Le plus beau de l'affaire, c'est que ceux qui ne dansent pas, se tiennent à croupetons, en attendant que leur tour vienne. La table n'est-là que pour la parade, car il n'y a rien à manger dessus, & les Convives n'y sont point assis autour. Quand à force de boire ils se sont tous enivrés à ne pouvoir plus se tenir sur leurs jambes, ils se couchent là pêle-mêle hommes & femmes, sans se soucier si l'un est auprès de la femme de l'autre, de sa propre sœur, ou de sa propre fille, ou une autre d'une parenté plus éloignée; de maniere qu'ils oublient tout devoir dans ces occasions qui durent

* Les Provençaux se servent aussi de ces deux instrumens & en jouent à la fois avec beaucoup d'adresse, pendant que les autres dansent. R. d. T.

rent trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les Curés prennent le parti de s'y transporter en personne, de répandre la *Chicha*, & de les emmener eux-mêmes de peur qu'ils n'en aillent acheter d'autre.

Le lendemain de la fête est appellé *Concho*, c'est-à-dire, *le Jour* où l'on boit ce qui est resté de la veille au fond du pot. C'est par ces restes qu'ils recommencent, & dès qu'ils sont bus, chaque Convié court à sa maison chercher les cruches qu'on y tient toutes prêtes, ou ils en achettent à frais communs. Ainsi il reste un nouveau *Concho* pour le lendemain, & successivement d'un jour à l'autre, si on les laisse faire, leur coutume étant de ne finir que quand il n'y a plus de *Chicha* à vendre, ou plus d'argent pour en acheter, & qu'on ne veut plus en donner à crédit.

Leur maniere de pleurer les Morts, c'est de bien boire. La maison où l'on méne deuil est remplie de cruches. Ainsi non seulement ceux qui sont dans l'affliction, & ceux qui les accompagnent, boivent; mais même ces derniers sortent dans la rue & arrêtent tous les passans de leur Nation, sans distinction de sexe, les font entrer dans la maison du deuil, & les obligent de boire à l'honneur du défunt. Cette cérémonie dure quatre à cinq jours, quelquefois davantage; car leur plus grand souci, l'objet qui les occupe le plus, c'est la boisson; c'est-là qu'aboutissent tous leurs vœux, tous leurs desirs.

Autant que les *Indiens* sont enclins à l'Ivrognerie, autant sont-ils indifférens pour le Jeu, qui paroît pourtant une suite de l'autre passion. On ne remarque pas en eux le moindre goût pour cet amusement, il ne paroît pas qu'ils ayent jamais connu d'autre jeu que celui qu'ils nomment *Posa*, qui signifie *cent*, parce qu'il faut atteindre ce nombre pour gagner. Ce jeu s'est conservé parmi eux depuis le tems de la *Gentilité*. Pour le jouer ils se servent de deux instrumens; l'un est un aigle de bois & à deux têtes, avec dix trous de chaque côté, où l'on marque par dizaine, & au moyen de quelques clous, les points que chacun fait; l'autre est un osselet taillé en maniere de dez & à sept facettes, dont l'une distinguée par une certaine marque se nomme *Guayro*; cinq autres sont nommées selon leur nombre & rang, & la septiéme reste blanche. La maniere de jouer c'est de jetter l'osselet en l'air, & en retombant on compte les points marqués par la facette de dessus: si c'est celle qu'ils nomment *Guayro*, on marque dix points, & on en perd autant si c'est la blanche. Quoique ce jeu soit particulier à leur Nation, il est rare qu'ils le jouent, si ce n'est quand ils commencent à boire.

La Nourriture ordinaire des *Indiens*, c'est, comme nous l'avons dit, le

Maïz changé en *Camcha* ou *Moté*, & la *Machca*. La maniere de préparer celle-ci, c'est de faire griller l'orge & de le réduire en farine, & sans autre apprêt ni ingrédient ils la mangent à cueillerées, ils en mangent deux ou trois & avec une certaine quantité de *Chicha* qu'ils boivent là-dessus, voilà leurs repas finis; au défaut de *Chicha* il boivent de l'eau. Dans leurs voyages il ne leur faut pas de grands frais; toutes leurs provisions sont renfermées dans un petit sac qu'ils nomment *Gicrita*, lequel est rempli de farine d'orge grillé, ou *Machca*, avec une cuillier, ce qui leur suffit pour un voyage de 50 & même de 100 lieues. Pour repaître ils font halte près d'une cabane, ou autre lieu où il y a de la *Chicha*, ou près d'un ruisseau. Là ils puisent avec la cuillier un peu de leur farine hors du sachet, & la mettent dans la bouche, où ils la tiennent quelque tems avant de la pouvoir avaler. Après avoir pris ainsi deux ou trois cuillerées, ils boivent une grande quantité de *Chicha*, ou d'eau, moyennant quoi ils se remettent en route aussi contens que s'ils avoient fait la meilleure chere.

Leurs Habitations sont aussi petites qu'il est possible de se l'imaginer. Elles consistent en une chaumine au milieu de laquelle on allume le feu, & c'est-là qu'ils demeurent eux & leurs animaux domestiques, tels que les Chiens, que les *Indiens* aiment beaucoup, & dont ils ont toujours trois ou quatre; un ou deux Cochons, des Poules & des *Cuyes*. C'est-là leur plus grand fond, & leurs principaux meubles; car d'ailleurs ils ont à-peine au-delà de quelques vaisseaux de terre, des pots, des cruches, des *Pilches*, de brocs; à quoi il faut ajoûter le coton que leurs femmes filent, & vous aurez tout l'inventaire des richesses d'un *Indien*. Leurs lits consistent en une ou deux peaux de Mouton, étendues à terre, sans coussin ni autre chose quelconque. Communément ils ne se couchent point, mais dorment à croupetons sur ces peaux; ils ne se deshabillent & ne s'habillent jamais, desorte qu'ils sont toujours dans le même état.

Quoique les *Indiens* élévent des Poules & autres animaux dans leurs chaumines, jamais elles ne les mangent. Leur affection pour ces bêtes va si loin qu'elles ne peuvent se résoudre à les tuer, ni à les vendre. Si un Voyageur est forcé de passer la nuit dans une des chaumines, il a beau offrir de l'argent pour avoir une poule ou une poulet à manger, il ne l'obtiendra pas volontairement. Le seul parti est de le tuer soi-même; alors l'*Indienne* jette les hauts cris, pleure, se désole, comme si elle avoit perdu son fils ou son mari; mais enfin voyant qu'il n'y a point de remède, elles se consolent, & reçoivent le prix de la volaille morte.

Dans leurs voyages plusieurs ménent avec eux toute leur famille à pied.

Les

Les Meres portent leurs petits enfans sur les épaules. La cabane reste fermée; & comme il n'y a point de meuble à voler, une simple courroye suffit pour toute serrure. Les animaux domestiques de la famille voyageuse sont confiés à un *Indien* ami ou voisin, supposé que le voyage doive durer quelques jours, sinon on s'en remet à la garde des Chiens. Ces animaux sont si fidéles, qu'ils ne laissent approcher personne de la cabane que leur Maître. Sur quoi je remarquerai en passant comme une chose extraordinaire, que les Chiens élevés par les *Espagnols* ou par des *Métifs*, ont une haine si furieuse contre les *Indiens*, que si quelqu'un de cette Nation entre dans une maison où il ne soit pas particuliérement connu, ils s'élancent dessus à l'instant & le déchirent à-moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté les Chiens élevés par les *Indiens* ont la même haine contre les *Espagnols* & les *Métifs*, qu'ils sentent d'aussi loin que les *Indiens* eux-mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les *Espagnols*.

En général les *Indiens* qui ne sont pas nés dans quelque Ville ou grande Bourgade ne parlent d'autre Langue que la leur propre, qu'ils appellent *Quichua*, laquelle fut établie & répandue par les *Incas* dans toute l'étendue de leur vaste domination, afin qu'il y eût une Langue générale que tout le monde entendît & parlât; c'est de-là que cette Langue a pris le nom de *Lengua del Inga*. Il y a néanmoins quelques-uns de ces *Indiens* qui entendent l'*Espagnol*, & le savent même parler; mais rarement ils ont la complaisance de répondre en cette Langue, quoiqu'ils sachent que la personne à qui ils ont affaire n'entend pas la *Quichua*. Il est inutile de s'amuser à les prier de s'expliquer en *Espagnol*, on ne viendra pas à bout de les y résoudre. Les *Indiens* élevés dans les Villes ou les Bourgs, n'ont pas cette ridicule opiniâtreté; bien loin de-là, ils répondent en *Espagnol* même à ceux qui leur parlent en *Quichua*.

Tous les *Indiens* sont superstitieux, & se piquent de connoître l'avenir. C'est un reste de leur ancienne Religion, dont leurs Curés, ni l'expérience qu'ils font tous les jours eux-mêmes de leur aveuglement, n'ont pu encore les guérir radicalement. Ils employent quantité de compositions diaboliques, & d'artifices, pour être heureux, pour réussir dans tel & tel dessein. Leurs esprits sont si infatués de ces folles erreurs, qu'il est très-difficile de les desabuser & de les obliger à embrasser sincérement le *Christianisme*, dont ils n'ont que quelques foibles notions, & dans lequel ils ne sont rien moins qu'affermis; car s'ils assistent les Dimanches & les Fêtes à la Messe & à la Doctrine, c'est qu'ils y sont forcés, & qu'ils craignent le châtiment por-

té contre eux, ſans quoi il n'y en auroit pas un qui y allât; & pour preuve de ce que j'avance, je rapporterai entre une infinité d'autres exemples que je pourrois citer, ce qui m'a été raconté à ce propos par un Curé de Village. Un *Indien* avoit manqué à la Meſſe & à la Doctrine: le Curé ayant ſu des autres *Indiens* que c'étoit pour s'être amuſé à boire de bonne heure, chargea ceux-ci de ſon châtiment & le condamna à être fuſtigé; c'eſt la punition ordinaire en ces ſortes de cas pour les *Indiens* de tout âge & de tout ſexe, & c'eſt peut-être la plus convenable pour des eſprits ſi bornés. L'*Indien* après avoir été fouëtté, vint trouver le Curé, & le remercia de la bonté qu'il avoit eu de le faire châtier. Le Curé lui fit une reprimande, & l'exhorta lui & les autres à ne jamais négliger leurs devoirs de *Chrétiens*. A-peine il avoit fini de parler, que l'*Indien* s'approchant lui dit d'un air humble & naïf, qu'il le prioit de lui faire appliquer encore un pareil nombre de coups de fouët pour le Dimanche ſuivant, parce qu'il avoit deſſein de ne pas venir à la Meſſe, & de ſe divertir encore à boire. On voit par-là le peu de progrès qu'ils font dans la Doctrine *Chrétienne*, dans laquelle on les inſtruit pourtant continuellement, depuis que leur jugement commence à ſe former avec l'âge juſques à leur mort, ce qui n'empêche pas qu'ils ne ſoient d'une ignorance inconcevable ſur les principaux points de la Religion.

Leur indifférence à cet égard eſt ſi grande, qu'on peut dire qu'ils ne ſe mettent pas plus en peine de leurs âmes que de leurs corps. Je ne prétens pas nier qu'il ne s'en trouve qui ſont auſſi ſoigneux d'éclairer leurs eſprits & leurs conſciences des vérités de la Religion, que les perſonnes les plus ſages, mais le plus grand nombre eſt plongé dans une ignorance craſſe qui les rend ſourds pour tout ce qui a rapport à l'Eternité. Leur méchanceté les aveugle tellement qu'ils ſont inſenſibles aux exhortations *Chrétiennes*. Ce n'eſt pas qu'ils diſputent: au-contraire ils accordent tout, & ne rejettent jamais rien de ce qu'on leur propoſe; mais ils ſe défient de tout, & dans le fond ils ne croyent rien. Je ne m'aviſerois pas dans une matiere ſi délicate de reprocher de tels défauts à cette Nation, s'ils n'étoient bien avérés; & pour qu'on voye quelles ſont leurs diſpoſitions à cet égard, & qu'on ne puiſſe m'accuſer de prévention, je rapporterai encore quelques autres exemples.

Les Curés Doctrinaires employent tous les Dimanches de l'année à inſtruire leurs Paroiſſiens *Indiens* avec un zéle infatigable. Dès-qu'ils apprennent qu'il y en a quelqu'un qui eſt malade & en danger, ils le vont voir & l'exhortent à ſe préparer à bien mourir, ajoûtant tout ce qu'ils

jugent

jugent néceſſaire pour lui faire ouvrir les yeux de l'entendement: il lui parle des attributs du Créateur, & du danger où il eſt de mourir: il l'exhorte à appaiſer ce juſte Juge par un repentir ſincere de ſes péchés, à deſarmer ſon bras déjà levé pour le punir éternellement, à demander pardon à Dieu, à implorer ſa miſéricorde pour n'être point l'objet de ſa colere & éviter le ſupplice dont ſon âme ſera punie dans l'éternité: pendant cette exhortation, l'*Indien* écoute tout ſans donner le moindre ſigne de ſenſibilité; & quand le Curé a ceſſé de parler, le malade répond froidement, *vous avez raiſon, Pere*. Faiſant entendre par-là que les choſes arriveront comme le Curé le dit, mais que lui *Indien* ne comprend pas en quoi conſiſte le malheur qu'on lui annonce. Ce que je dis-là, c'eſt ce que diſent les Curés de ce Peuple à qui veut l'entendre, & ces Curés ſont gens de mérite & ſavans. Cette ignorance prodigieuſe eſt cauſe qu'il y a très-peu d'*Indiens* que l'on admette à la communion du Corps de *Jéſus-Chriſt*, la plupart n'ayant pas la capacité néceſſaire. Au-reſte ceux d'une habitation où il y a un malade, n'en avertiroient jamais le Curé s'ils n'y étoient forcés par la crainte du châtiment; encore malgré cela négligent-ils ſouvent de le faire, & laiſſent mourir le malade ſans Sacremens.

Dans leurs Mariages ils ont le préjugé le plus extravagant qu'on puiſſe imaginer, vu que contre toute raiſon ils eſtiment ce que les autres Nations déteſtent; ſe perſuadant que ſi la perſonne qu'ils choiſiſſent pour épouſe n'a point été connue par d'autres hommes avant eux, c'eſt une preuve qu'elle a peu de mérite.

Dès-qu'un Jeune-homme a demandé une Fille en mariage au Pere, & que celui-ci l'a accordée, les deux Fiancés commencent à vivre enſemble ni plus ni moins que s'ils étoient mariés; l'un & l'autre aident le Beaupere dans le petit travail de ſa *Chacare*. Après trois ou quatre mois, quelquefois un an, le Fiancé dégoûté de ſa promiſe l'abandonne, diſant pour raiſon, ou qu'elle ne lui plaît pas, ou plus clairement qu'elle n'a point de mérite, & que perſonne ne s'eſt ſoucié d'elle avant lui; ſe plaignant de ſon Beaupere qui l'avoit voulu tromper, & l'engager avec une fille ſi peu eſtimable. Si après avoir vécu trois ou quatre mois enſemble, ce qu'ils appellent entre eux *Amannarſe* *, ce repentir ne vient point, il ſe marie avec elle. Cette coutume eſt ſi commune parmi eux, que les plus vives remontrances des Curés & des Evêques, n'ont encore pu parvenir à la déraciner: deſorte qu'actuellement la premiere queſtion que font les Curés à ceux qui ſe préſentent pour être mariés, c'eſt s'ils ſe ſont *Amannados*, afin

* S'éprouver, ſe rendre habile, faire ſon apprentiſſage.

afin de les absoudre de ce péché avant de leur donner la bénédiction nuptiale. Ils ne croyent pas qu'un mariage soit bon, quand il n'est pas solemnel: suivant eux tout consiste dans la bénédiction nuptiale, qu'il ne faut pas négliger de leur donner le jour même qu'ils se donnent la main; car si on la differe ils se séparent quand la fantaisie leur en prend, & il n'y a pas moyen de leur faire entendre qu'ils sont engagés & mariés. On ne peut les châtier pour aucun de ces abus, dans la vue de les corriger; parce qu'aucun châtiment n'imprimant chez eux rien de honteux, il n'y en a point qui fasse effet. C'est une même chose pour eux de les exposer à la risée publique, ou de leur permettre de danser à quelque fête, qui est ce qu'ils estiment le plus. Ils sont sensibles aux châtimens corporels pendant qu'ils durent, mais un moment après qu'ils sont finis, ils ne semblent pas avoir été touchés, & s'en mettent peu en peine; de-là vient qu'on leur passe bien des choses, & qu'on tâche d'y remédier par d'autres voyes.

Il arrive assez souvent qu'ils changent de femme, sans autre traité ni convention, que d'avoir eu des familiarités ensemble, desorte que sous ce prétexte une femme se donne à un autre homme. La femme de celui-ci céde la place à sa rivale, & va se venger avec son mari de l'affront qu'on leur fait à tous les deux; & quand on les reprend de cette démarche, ils alléguent pour raison qu'il falloit bien qu'ils se vengeassent: si on les sépare, on n'y gagne rien; car ils retournent bientôt au même genre de vie. Les Incestes sont très-fréquens parmi eux, tant par une suite de leur ivrognerie, comme nous l'avons fait voir, que parce que ne connoissant ni honneur ni deshonneur, il n'est aucun motif qui retienne leurs plus honteux appétits.

Si des Mœurs & des Coutumes pareilles paroissent extraordinaires, la maniere dont ce Peuple confesse ses péchés ne le paroîtra pas moins. Car outre que la plupart possédent assez peu la Langue *Espagnole*, ils n'ont aucune méthode qu'ils puissent suivre pour se confesser. Dès-qu'ils entrent dans le Confessionnal où le Curé les a fait venir, il faut que celui-ci leur enseigne exactement tout ce qu'ils doivent faire, & qu'il ait la patience de réciter avec eux le *Confiteor* d'un bout à l'autre; car s'il s'arrête, l'*Indien* s'arrête aussi. Après cela il ne suffit pas que le Confesseur lui demande s'il a commis tel & tel péché, mais il faut qu'il affirme qu'il l'a commis lorsqu'il s'agit d'un de ces péchés ordinaires, sans quoi l'*Indien* nieroit tout, & le Prêtre insistant, disant même qu'il sait la chose pour certain, & qu'il en a des preuves, l'*Indien* pressé de la sorte avoue, s'imaginant que le Prêtre sait tout par quelque moyen surnaturel, & alors il découvre toutes les cir-

circonſtances mêmes ſur leſquelles il n'a pas été interrogé. S'il eſt difficile non ſeulement de leur faire déclarer leurs fautes, mais même de les empêcher de les nier quand elles ſont publiques, il ne l'eſt pas moins de les engager à en déterminer le nombre, & ce n'eſt que par des ruſes & des ſtratagêmes qu'on en vient à bout, non ſans beaucoup d'obſcurité, & encore ne peut-on gueres ſe fier à ce qu'ils diſent.

La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement dans tous les hommes, a beaucoup moins de force ſur les *Indiens*, que ſur aucune autre Nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impreſſion ſur les eſprits ne ſauroit aller plus loin, puiſque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie, qu'étonnés de ſe voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de pluſieurs Curés, & la preuve la plus évidente de cette fermeté, ce ſont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les conſciences des *Indiens* malades, quand ils les exhortent à ſe diſpoſer à bien mourir, ils répondent avec une ſérénité & une tranquillité, qui ne laiſſent aucun lieu de douter que les diſpoſitions intérieures ne ſoient les mêmes que celles du dehors dont elles ſont le principe & la cauſe. Ceux de cette Nation que l'on méne à la mort pour leurs crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible paſſage. Entre pluſieurs exemples que j'en ſai, je rapporterai celui dont je fus moi-même témoin oculaire. Il y avoit de mon tems à *Quito* deux Criminels prêts à être exécutés; l'un, je ne ſai s'il étoit *Métif* ou *Mulatre*, l'autre étoit *Indien*. Tous les deux ayant été amenés dans la Chapelle de la priſon, je fus les voir la nuit avant l'exécution. Le premier que pluſieurs Prêtres exhortoient en *Eſpagnol*, faiſoit beaucoup d'actes de foi, d'amour de Dieu & de contrition: on voyoit en lui toute la frayeur que peut cauſer un ſort pareil à celui qui l'attendoit. L'*Indien* avoit dans le même endroit autour de lui d'autres Prêtres, qui le préparoient en ſa Langue naturelle. La tranquillité de ſon eſprit qui ſe peignoit ſur ſon viſage, ſurpaſſoit celle des aſſiſtans; il paroiſſoit plutôt labourer une *Chacare*, ou garder un Troupeau, qu'être à la veille de perdre la vie. L'approche de la mort bien loin de lui ôter l'appétit, comme à ſon Compagnon d'infortune, ne faiſoit que l'animer à profiter du dégoût de celui-ci à manger ſa portion; & on avoit aſſez de peine à le contenir & à l'empêcher de donner dans la gourmandiſe en une pareille extrémité. Le Criminel parloit à tout le monde avec la même liberté que s'il avoit joué une farce: ſi on l'exhortoit il répondoit ſans ſe trou-

 bler,

bler; quand on lui disoit de s'agenouiller, il le faisoit; & dans la ferveur des prieres il répétoit tout mot pour mot, regardant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme un Enfant vif, qui ne fait qu'une médiocre attention à cequ'on lui fait faire ou dire. Il demeura dans cet état jusqu'à ce qu'on le conduisît au gibet où étoit déjà son Compagnon, & tant qu'il eut un soufle de vie on ne remarqua pas la moindre altération en lui.

Ce caractere des *Indiens* se manifeste en bien d'autres occasions; c'est par exemple encore avec la même audace qu'ils s'exposent au devant d'un Taureau, sans autre ruse que de s'en laisser frapper à plein, & par-là le Taureau les fait voler en l'air; ils tombent d'assez haut pour se tuer, si c'étoit tout autre qu'un *Indien.* Mais celui-ci n'étant pas même blessé se reléve fort content de sa victoire, qu'on pourroit encore mieux nommer la victoire du Taureau. Quand ils se joignent par troupes pour combattre contre d'autres Hommes, ils les attaquent, sans avoir égard à la supériorité des armes du parti contraire, & sans faire attention au monde qu'ils perdent ni aux blessés: intrépidité qui chez une Nation plus cultivée pourroit passer pour un effort de valeur, mais qui n'est dans ce Peuple qu'un effet de sa barbarie & un manque de réflexion. Ils sont fort adroits à passer un laqs à un Taureau, en courant à toute bride; & comme ils ne craignent point le danger, ils s'y exposent inconsidérément. C'est avec la même dextérité qu'ils poursuivent les Ours. Un *Indien* sur son cheval, sans autres armes qu'un laqs, attaque ce furieux animal & triomphe de toutes ses ruses. Il porte dans sa main une courroye si menue que l'animal ne puisse la saisir avec ses pattes, & si forte qu'elle ne puisse rompre à l'effort de la course du cheval & de la résistance de la bête. Dès-qu'il apperçoit l'Ours il pousse à lui, & celui-ci s'assied pour s'élancer sur le cheval. L'*Indien* arrivant à portée de l'Ours lui jette le laqs, & le saisit au col; en même tems il passe l'autre bout du laqs deux ou trois fois à la selle du cheval avec la plus grande promtitude, & pousse sa monture à toute bride: pendant ce tems-là l'Ours occupé à défaire le nœud coulant qui l'étrangle ne peut suivre le cheval, & tombe enfin roide mort; action vraiment hardie, & adroite. Dans la Province d'*Alausi* vers la Cordillere Orientale, qui est le Pays où ces animaux abondent le plus, on voit fréquemment de semblables cas.

La rusticité qu'on remarque dans l'esprit des *Indiens* vient en partie de ce qu'ils ne sont point cultivés; car en quelques endroits on en voit qui ayant reçu une bonne éducation sont aussi raisonnables que les autres hommes; & s'ils ne sont pas aussi polis que les Nations cultivées, dumoins

moins font-ils capables de difcerner les chofes & de les connoître. On en voit des exemples affez frappans; il faut ranger dans cette claffe les *Indiens* des Miffions du *Paraguay* dirigées par le zéle des R. P. *Jéfuites*, qui en peu d'années font parvenus à former une République de gens raifonnables. Le moyen le plus efficace qu'ils ayent employé pour cela, a été d'enfeigner la Langue *Efpagnole* aux Enfans, & même la Langue *Latine* à ceux qui ont paru avoir de la difpofition pour cela. Ils ont des Ecoles publiques dans chaque Village des Miffions, ils y enfeignent à lire, à écrire, & les Arts méchaniques, où les *Indiens* de ces Miffions fe font rendus fi habiles, qu'ils ne le cédent point aux Ouvriers d'*Europe*. Enfin ces *Indiens* font tout-à-fait différens de ceux dont nous venons de parler; ils ont plus de lumieres & plus de raifon, ils vivent en un mot comme des hommes, deforte qu'il femble qu'ils foient d'une autre nature que les autres Peuples de ce Continent; car c'eft une remarque que j'ai faite dans le *Pérou*, que les *Indiens* des différentes & vaftes Provinces que je parcourois, n'étoient pas différens entre eux; que ceux de *Quito* n'étoient pas plus fots que ceux des Vallées ou de *Lima*; ni ceux de cette Province plus intelligens que ceux du *Chily* ou d'*Arauco*.

Sans fortir de la Province de *Quito*, nous avons des exemples qui confirment ce que j'ai avancé plus haut: c'eft que les *Indiens* élevés dans les Villes, & dans les grands Bourgs, qui exercent quelque métier & parlent *Efpagnol*, ont plus d'efprit que ceux de la Campagne ou qui habitent dans de petites Bourgades; & leurs mœurs ne font pas fi approchantes de celles de la *Gentilité*. Ils ont de l'adreffe, de l'habileté, & ne font point fujets à tant d'erreurs; c'eft pourquoi auffi on les appelle *Ladinos* *; & s'ils confervent quelques ufages ou coutumes des autres *Indiens*, c'eft par communication, & par le faux préjugé qu'il faut conferver les coutumes de fes Ancêtres comme un héritage. Ceux d'entre eux qui exercent le métier de Barbiers, font les plus fpirituels de tous; ils faignent auffi, & fi adroitement, au jugement même de Mr. *de Juffieu*, & de Mr. *Seniergues* Chirurgien Anatomifte de Mrs. les Académiens *François*, qu'ils peuvent aller de pair avec les plus fameux Phlébotomiftes d'*Europe*. Le commerce que leur profeffion leur procure avec les perfonnes bien élevées leur aiguife l'efprit, & c'eft par-là qu'ils fe diftinguent de leurs compatriotes. Il paroît certain que fi dans les Villages il y avoit des Ecoles où l'on enfeignât la Langue *Efpagnole* aux *Indiens*, comme il eft ordonné dans les Ré-

* Comme qui diroit *Prudhommes*.

Réglemens concernant les *Indes*, il paroît, dis-je, certain que ce Peuple pouvant converser davantage avec les *Espagnols*, se guériroit d'un grand nombre d'erreurs, & s'instruiroit d'une infinité de choses qui n'ont point de nom dans leur Langue. Aussi remarque-t-on que les *Cholos* (c'est ainsi qu'on nomme les petits garçons *Indiens*) qui savent l'*Espagnol*, sont beaucoup plus éclairés que ceux qui ne le savent pas, & qu'ils traitent de *Barbares*, pendant qu'ils se donnent hardiment à eux-mêmes l'épithéte de *Ladinos*.

Je ne prétens pas dire par-là que la Langue *Espagnole* ait de soi la propriété de donner de l'esprit aux *Indiens*; je veux seulement prouver que l'usage de cette Langue les mettroit plus souvent à même de pouvoir converser avec les *Espagnols*, ce qui contribueroit à les tirer de l'ignorance où ils croupissent: car ou ils parlent entre eux, & en ce cas que peuvent-ils apprendre les uns des autres? ou ils parlent avec les *Espagnols* qui entendent la *Quichua*; mais ce ne peut être que pour des nécessités indispensables, & tout le discours ne consiste qu'en deux ou trois questions; car quel est l'homme qui ira faire de longs discours pour instruire des gens si grossiers & si peu cultivés. Mais s'ils possédoient l'*Espagnol* ils pourroient profiter des discours des Voyageurs qu'ils voiturent ou accompagnent, de ceux des Citoyens quand ils vont dans les Villes, des Curés, des Corrégidors, & autres personnes qu'ils servent ou qu'ils fréquentent. Pouvant entendre tout ce qui se dit, peu à peu ils profiteroient, & enfin seroient moins idiots & moins grossiers qu'ils ne sont; car chaque jour on apprend quelque chose de nouveau, quand on vit avec des hommes raisonnables, & à la fin on sait des choses dont on ne se doutoit pas même auparavant.

Ne voyons-nous pas parmi nous-mêmes un Enfant, sans autre secours que sa Langue maternelle, acquérir tous les jours de nouvelles lumieres à mesure qu'il entend parler des personnes éclairées? Mais ne voyons-nous pas en même tems l'avantage qu'a sur celui-là, celui qui s'applique à l'étude des autres Langues? Combien de lumieres & de connoissances n'a-t-il pas au-dessus de l'autre, par cela même qu'il est plus cultivé? Les Gens de la Campagne simples & idiots quand ils ne sont jamais sortis de leur Village, deviennent plus habiles à mesure qu'ils fréquentent les Villes, & retournent toujours chez eux avec un degré de connoissance qui les rend les oracles du Village. Il en est de-même des *Indiens*, & je suis d'avis que la Langue *Espagnole* leur procureroit bien des lumieres qu'ils n'ont pas, & que ç'a été le but des *Ordonnances* faites au sujet des *Indes*, dans lesquelles on insiste tant sur cet article.

Les *Indiens* sont naturellement vigoureux & robustes. Le Mal Vénérien

rien si commun dans ce Pays, ne les attaque pas beaucoup, & il est même rare qu'on puisse le remarquer dans quelqu'un d'eux. La principale cause de cette différence vient sans-doute de la disposition de leurs humeurs peu susceptibles du venin de cette maladie. Plusieurs l'attribuent au fréquent usage de la *Chicha*, que l'on croit avoir cette propriété. La maladie qui fait le plus de ravage parmi les *Indiens*, c'est la Petite-Vérole, dont il en échappe fort peu; aussi-la regarde-t-on dans le Pays comme la plus grande peste qu'il y ait. Cette maladie ne régne pas continuellement, il se passe quelquefois sept à huit ans & même au-delà sans qu'on en entende parler; mais dès-qu'une fois elle commence, elle désole les Villages. La cause de cette mortalité, c'est sans-doute la malignité extrême de cette maladie, mais en partie aussi parce qu'ils n'ont point de Médecin qui les assiste, ni personne qui les soigne comme il faut soigner des malades: aussi dès-qu'ils se sentent attaqués ils font avertir le Curé pour qu'il vienne les confesser, & pour l'ordinaire ils crévent faute de quelque remède qui aide la nature. La même chose arrive dans toutes leurs autres maladies, & si elles étoient fréquentes elles causeroient les mêmes ravages. La preuve que ces mortalités ne viennent que du manque de soin & de secours, c'est qu'au même tems que la Petite-Verole les attaque; elle attaque aussi les *Créoles*, & quoiqu'il en meure plusieurs de ceux-ci, la plupart échappent pourtant, & se rétablissent parce qu'ils sont soignés & secourus. Mais pour les *Indiens*, ils manquent de tout; on a déjà vu comme ils sont vêtus & logés. Leur lit ne change jamais, qu'ils soient malades ou en santé: leurs alimens sont toujours les mêmes quant à l'espéce, on ne change que la maniere de les prendre. Le tout se réduit à un peu de *Machca* mise dans un *Pilche* & dissoute en *Chicha*, que l'on donne à boire au malade; ils ne connoissent pas d'autres cordiaux, ni de meilleurs consommés. Par où l'on voit que ceux des *Indiens* qui sont attaqués de cette maladie, & qui en échappent, ne doivent leur salut qu'à la force de leur tempérament, & nullement à des secours extérieurs.

Ces Peuples sont aussi fort sujets au *Mal de la Vallée*, ou *Bicho*; mais ils s'en guérissent en peu de tems. Quelquefois, mais rarement, ils sont attaqués de fiévres malignes, ou *Tabardilles*, dont la guérison est aussi fort promte & singuliere: ils approchent le malade du feu, & le posent sur les deux peaux de Mouton qui lui servent de lit: ils mettent tout près de lui une jatte de *Chicha*. La chaleur de la fiévre & celle du feu lui causent une soif qui le fait boire à chaque instant, ce qui lui procure une abon-

dante éruption, desorte que le lendemain, ou il est guéri ou il empire & meurt en peu de tems.

Ceux qui échappent de ces maladies épidémiques vivent long-tems: on en voit, soit hommes, soit femmes, qui ont plus de cent ans. J'en ai connu plusieurs, qui dans un âge aussi avancé étoient encore robustes & ingambes. Il n'est pas douteux que leur nourriture simple & toujours la même ne contribue beaucoup à fortifier leur tempérament. Outre les alimens dont nous avons parlé, ils mangent de l'*Agi* avec beaucoup de sel: pour cet effet ils cueillent de gros morceaux d'*Agi*, mettent plusieurs grains de sel dans la bouche, & de l'*Agi* en même tems, & ensuite ils avalent de la *Machca*, ou de la *Camcha*, & ainsi alternativement jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés. Ils aiment tant à manger le sel de cette maniere *, qu'ils en préferent deux ou trois grains à tous les autres mêts. On remarque le goût qu'ils ont pour cette matiere, dans le soin qu'ils prennent à la recueillir quand ils la trouvent répandue quelque part.

Après avoir décrit les mœurs & le génie des *Indiens*, il est à propos que je parle de leurs occupations; mais avant que d'entrer en matiere, j'avertis que ce que je vais dire ne regarde point les *Indiens* des Villes & des Bourgs qui exercent quelque emploi ou quelque métier, & qui travaillant pour l'utilité publique, vivent bourgeoisement.

Les autres sont occupés dans le Royaume de *Quito*, ou aux Fabriques, ou aux Plantations, ou aux Bergeries. Pour cet effet chaque Village est obligé de fournir tous les ans aux *Haciendas* de sa Jurisdiction un certain nombre d'*Indiens*, auxquels le Propriétaire de la *Hacienda* paye tant pour sa part, selon ce qui a été réglé par les Ordonnances de nos Rois. Après une année de service, ces *Indiens* retournent dans leurs Villages, & il en vient d'autres à leur place. Cette repartition s'appelle *Mita*. A l'égard des Fabriques, quoiqu'on dût observer la même chose on ne le fait point, parce que tous n'étant pas Tisserans de profession, on ne prend que ceux qui savent ce métier, lesquels se fixent avec leurs familles dans ces Fabriques, & enseignent leur métier à leurs enfans, qui deviennent Ouvriers à leur tour. Les Tisserans sont de tous ces *Indiens* ceux qui gagnent le plus, comme exerçant une profession qui demande plus de capacité. Outre le salaire annuel, leurs Maîtres leur donnent encore des fonds de terre & des bœufs, pour les faire valoir. Alors ils labourent ces terres, y sément

* Le Sel & l'*Agi* ensemble devroient bruler les entrailles d'un cheval; car l'*Agi* est plus fort que le plus fort Poivre. N. D. T.



ment des grains pour le besoin de leurs familles, & ces terres ainsi défrichées s'appellent *Chacaras*; ils bâtissent des cabanes autour de la *Hacienda*, ou Métairie, qui devient bientôt Maison Seigneuriale, parce que les cabanes se multiplient au point de former un Village, dont il y a tel qui contient cent cinquante familles.

CHAPITRE VII.

Description Historique des Montagnes & Bruyeres les plus remarquables des Cordilleres *des* Andes; *des Rivieres qui en viennent; & la maniere de les passer.*

JE viens maintenant aux Montagnes les plus connues du Royaume de *Quito*, & aux Rivieres qui y ont leur source, & traversent ce Pays, qui n'est pas moins remarquable par-là que par la disposition du terrain, où s'élévent de prodigieuses pyramides de neige.

Nous avons déjà vu que tout ce qui appartient aux Corrégimens de cette Jurisdiction, est situé entre les deux *Cordilleres* des *Andes*, où l'air est plus ou moins froid, la terre plus ou moins aride, à proportion que les Montagnes sont plus ou moins élevées. Celles qui sont les plus arides sont désignées par le nom de *Paramos* *; car quoiqu'elles soient toutes arides, il y en a pourtant qui le sont plus que d'autres, & quelques-unes où le froid, causé par la neige continuelle, est si aigu, qu'elle sont inhabitables, & qu'on n'y voit même ni Plantes, ni Animaux.

Il y en a entre autres qui élévent leurs sommets au-dessus de toutes les autres, & dont la prodigieuse étendue est couverte de neige jusqu'à la cime: c'est de ces dernieres que nous parlerons, comme étant les plus remarquables.

Le *Paramo* de l'*Asuay*, qui est formé par l'union des deux Cordilleres, n'entre point dans cette classe; car quoiqu'il soit fameux dans la Contrée, à cause de son aridité & du froid qu'il y fait, il n'est pourtant pas plus élevé que la Cordillere en général, & beaucoup moins que la *Pichincha* & le *Corazon*: sa hauteur est le degré où commence & se maintient la congélation, comme il arrive dans toute la Province à la même hauteur: mais à mesure que les Montagnes sont plus élevées, elles sont la plupart continuellement couvertes de neiges; desorte que d'un point déterminé, par exem-

* Qui veut dire *Bruyeres*.

exemple, *Caraburu*, ou la ſuperficie de la Mer, on voit la congélation dans toutes les Montagnes à une même hauteur. Par les expériences faites avec le Barométre à *Pucaguaico* ſur la Montagne de *Cotopacſi*, le Mercure s'y ſoutenoit à la hauteur de 16 pouces 5½ lignes, & par-là nous concluons dans le Tome des *Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques*, que la hauteur de ce lieu-là eſt de 1023 toiſes ſur le Plan de *Caraburu*. Celle que ce même Lieu a à l'égard de la ſuperficie de la Mer, comme on pourra le voir dans l'Ouvrage déjà cité, eſt de 1268 à peu de choſe près; par conſéquent la hauteur de *Pucaguayco* au-deſſus de la ſuperficie de la Mer, eſt de 2291 toiſes. Le ſignal que nous avions placé ſur cette Montagne, ſe trouvoit à 30 ou 40 toiſes au-deſſous de la glace endurcie; & depuis le commencement de cette glace juſqu'à la crête de la Montagne on peut compter, par une ſupputation fondée ſur quelques obſervations des Angles de hauteur pris à cet effet, que la hauteur perpendiculaire eſt d'environ 800 toiſes: donc la cime de *Cotopacſi* eſt élevée au-deſſus de la ſuperficie de la Mer de 3126 toiſes, qui font 7280 aunes de *Caſtille*, un peu plus d'une lieue marine, & plus haute que le ſommet de *Pichincha* de 639 toiſes. C'eſt de cette eſpéce de Montagnes que je vais traiter. Celles dont je ferai mention ſont toutes d'une hauteur à peu près égale à celle-là.

La plus méridionale de toutes celles de ces Cordilleres, eſt la Montagne de *Macas*, appellée plus proprement *Sangay*, quoique plus connue dans le Pays ſous le premier nom, parce qu'elle eſt dans la Juriſdiction de *Macas*. Elle eſt d'une hauteur conſidérable, & preſque par-tout couverte de neige dans toute ſa circonférence. Elle vomit de ſon ſommet un feu continuel, accompagné d'un fracas épouvantable que l'on entend à pluſieurs lieues à la ronde. On l'entend de *Pintau*, comme ſi on en étoit tout près, quoique ce Village, de la Juriſdiction du Corrégidor de *Quito*, ſoit à près de quarante lieues plus bas, & ſouvent quand le vent eſt favorable on l'entend de *Quito* même. Les Campagnes voiſines de ce terrible Volcan ſont tout-à-fait ſtériles, par la quantité de cendres dont elles ſont couvertes. C'eſt de ce *Paramo* que vient la Riviere de *Sangay*, qui n'eſt pas petite, & qui après avoir reçu celle d'*Upano* change de nom pour prendre celui de *Payra*, qui ſe jette dans le *Marannon*.

Dans la même *Cordillere* Orientale, preſqu'Eſt-Oueſt de la Ville de *Riobamba* à environ ſix lieues de cette Ville, eſt une haute Montagne dont le ſommet eſt diviſé en deux crêtes, toutes les deux couvertes de neige. Celle qui eſt au Nord s'appelle *Collanes*, & celle qui eſt au Sud ſe nomme *Altar*. L'eſpace que la neige y occupe, n'eſt pas comparable à celui de *Sangay* & aux

au-

autres de cette classe: aussi cette Montagne est-elle moins haute que celles-là.

Au Nord de la même Ville environ à sept lieues de distance est la Montagne de *Tunguragua*. De quelque côté qu'on la regarde, elle a la figure d'un cône, également escarpé par-tout. Le terrain par où elle commence à s'élever est un peu plus bas que celui de la *Cordillere*, singuliérement du côté du Nord, où il semble qu'elle commence à croître dès la plaine où sont les Bourgades. C'est-là qu'est le Village de *los Bagnos*, dans une petite plaine entre la croupe de la Montagne & la *Cordillere*. Le nom de *los Bannos* lui est venu des eaux chaudes qui y sont, & qui ont tant de réputation qu'on y accourt de toute la Contrée pour s'y baigner. Au Sud de *Cuenca*, & non loin d'un autre Village appellé aussi *los Bannos* appartenant à ce Corrégiment, il y a aussi d'autres Bains chauds au haut d'une Colline, ou par diverses sources de quatre à cinq pouces de diamétre on voit sourdre l'eau à gros bouillons, & si chaude que les œufs s'y durcissent en moins de tems qu'il n'en faut pour les durcir dans de l'eau bouillante au feu. Cette eau forme, en sortant de ces différentes sources, un ruisseau qui jaunit les pierres & la terre par où il coule, & a un goût somache. Toute cette Colline est crevassée, & exhale une fumée continuelle; ce qui prouve qu'elle enserre dans ses entrailles beaucoup de matieres sulphureuses & nitreuses.

Le *Chimborazo* est au Nord de *Riobamba*, en tirant de quelques degrés vers le Nord-Ouëst. Le chemin de *Quito* à *Guayaquil* passe par la croupe de cette Montagne, soit qu'on la laisse au Nord ou au Sud. Lorsque les *Espagnols* voulurent pénétrer dans le Royaume de *Quito*, ils traverserent les longs & fâcheux déserts des côtes de cette Montagne; plusieurs y périrent, & resterent *emparamados**. Mais aujourd'hui plus familiarisés avec ce Climat, ils n'éprouvent plus un si triste sort, parce qu'ils ont d'ailleurs la précaution de ne passer par-là, que quand ils voyent qu'il fait beau, & que le vent s'est un peu appaisé.

Le *Carguayraso* est au Nord du *Chimborazo*. Nous en avons suffisamment parlé ailleurs.

Le *Cotopacsi* est une Montagne au Nord de *Latacunga* à environ cinq lieues de ce Bourg. Elle dépasse les autres Montagnes au Nord-Ouest, & au Sud, comme pour retrecir l'espace que laissent entre elles les deux Cor-

* Mot factice qui vient de *Paramo*, bruyere ou lieu plein de bruyeres, & c'est comme qui diroit en *François embruyéré*, pour *resté mort dans les bruyeres*. N. d. T.

Cordilleres. J'ai déjà rapporté comme il avoit crevé dans le tems que les *Espagnols* entrerent dans le Pays. En 1743 il creva de nouveau, après avoir fait quelques jours auparavant un fracas terrible dans ses concavités. Il s'y fit une ouverture au sommet, & trois sur le panchant qui étoit tout couvert de neige. Les cendres qu'il poussa se mêlant avec une prodigieuse quantité de glace & de neige fondue par les flammes qu'il vomit, furent entraînées avec une étonnante rapidité. La plaine fut inondée depuis *Callo* jusqu'à *Latacunga*, & dans un moment tout ce terrain devint une mer dont les ondes troubles firent périr une infinité de gens, sans qu'il échappât que ceux qui eurent assez de légéreté, & assez de présence d'esprit pour s'enfuir au plus vite, tant l'eau fondit avec violence & rapidité. Les cases des *Indiens* & des pauvres gens furent renversées & emportées par les ondes épaisses. La Riviere qui passe à *Latacunga*, fut le canal par où s'écoulerent ces eaux, autant que son lit & la hauteur de ses bords en pouvoient contenir. Mais comme cette coulée ne suffisoit pas pour contenir la nouvelle mer, elle déborda du côté des habitations, & emporta les maisons aussi loin que l'eau put s'étendre. Les habitans se retirerent sur une hauteur près du Bourg, où ils furent témoins de la ruine de leurs maisons. Tout le Bourg ne fut pourtant pas détruit, il n'y eut que les maisons qui se trouverent sur le passage de l'eau qui en furent emportées. La crainte d'un plus grand malheur dura trois jours entiers, pendant lesquels le Volcan continua à pousser des cendres fort loin, & les flammes à faire couler la glace & la neige qu'elles fondoient. Peu à peu cela diminua, & cessa enfin tout-à-fait; mais le feu continua encore plusieurs jours, ainsi que le fracas causé par le vent qui entroit par l'ouverture du Volcan, & qui faisoit bien plus de bruit que l'air qui étoit comprimé dans les concavités de la Montagne. Enfin le feu cessa aussi, on ne vit plus même de fumée, ni on n'entendit de bruit, jusqu'à l'année suivante 1744, au Mois de *May*, tems auquel les flammes se renforcerent, & s'ouvrirent plusieurs passages, même par les flancs de la Montagne; desorte que pendant les nuits où il ne faisoit pas de brouillards, la lumiere des flammes réfléchie par les glaces formoit une illumination des plus belles qu'on pût voir. Tout cela n'étoit que le prélude d'une grande éruption, qui arriva en effet le 30 *Novembre*, avec tant de violence qu'elle jetta dans une nouvelle consternation les habitans de *Latacunga*. Il fit les mêmes ravages que l'année précédente, poussant une prodigieuse quantité de flammes & de cendres, & causant de terribles inondations. Ce ne fut pas un petit bonheur pour nous que cela n'arrivât

pas

pas durant les deux occaſions où nous fûmes obligés de camper aſſez de tems ſur la croupe de cette Montagne, comme il a été dit au Chapitre III. du Livre précédent.

Le Mont *Elénisa* eſt à cinq lieues à l'Occident du précédent, ſon ſommet diviſé en deux eſt auſſi toujours couvert de neige. Pluſieurs ruiſſeaux y ont leurs ſources. Ceux qui viennent du ſommet Boréal prennent leurs cours vers le Nord, & ceux qui deſcendent du ſommet Auſtral courent au Sud. Ces derniers ſe rendent par le *Marannon* dans la Mer nommée *Mer du Nord*, & ceux-là vont dans la *Mer du Sud* par la Riviere des *Emeraudes*.

La Montagne de *Chinchilagua* au Nord de *Cotopacsi* & inclinant de quelques degrés au N. E. eſt couverte auſſi de neige. Elle n'eſt guere différente de la précédente, & aucune des deux ne peut être comparée aux autres en grandeur.

Au Nord de *Quito*, tirant un peu vers l'Orient, eſt le *Cayamburo*, qui eſt de la premiere grandeur, environ à 11 lieues de cette Cité, & tirant de quelques degrés vers l'Orient. On n'a pas d'idée que cette Montagne ait jamais crevé. Pluſieurs Rivieres ont leur ſource dans cette Montagne. Celles qui viennent de l'Oüeſt & du Nord ſe jettent les unes dans la Riviere des *Emeraudes*, les autres dans celle de *Mira*, & ſe rendent toutes dans la Mer du Sud. Celles qui viennent de l'Orient ſe vont perdre dans le *Marannon*.

Outre les ruiſſeaux qui deſcendent des Montagnes couvertes de neige, il y en a d'autres qui ont leurs ſources dans des Montagnes moins élevées, & tous enſemble forment en s'uniſſant des Rivieres fort profondes, qui ſe rendent ou dans la Mer du Nord ou dans celle du Sud.

Toutes les ſources qui viennent des Montagnes près de *Cuenca* du côté de l'Occident & du Sud juſqu'à *Talqui*, ainſi que celles de la *Cordillere* Orientale, ſe joignent à celles qui viennent du Nord environ à une demie lieue à l'Occident d'un petit Village nommé *Judan*, qui eſt une annexe de la Paroiſſe de *Paute*, & forment une Riviere qui coule près de ce Village & en prend le nom. Elle arrive ſi profonde à *Paute*, que quoique le lit en ſoit fort large, on ne peut la paſſer à gué. Elle ſe perd dans le *Marannon*.

Des Montagnes de *Yaſuay* & de *Bueron* vient une Riviere conſidérable qu'on paſſe ſur des ponts; elle prend le nom de *Cannar*, du Village ainſi nommé près duquel elle coule. Elle paſſe enſuite près de *Tocon*, & ſe va perdre dans la Riviere de *Guayaquil* au golfe de ce nom.

Du côté ſeptentrional du *Paramo d'Aſuay* deſcendent auſſi pluſieurs Rivieres, qui s'uniſſant avec d'autres qui viennent de la Montagne de *Ségueglap* & de la *Cordillere* Orientale du côté de l'Oüeſt, forment la Riviere d'*Alauſi*, qui va ſe jetter dans le même golfe.

Au haut du *Paramo* de *Tioloma*, non loin du ſignal que nous y plaçâmes, il y a quatre Marais ou Lagunes, dont trois qui étoient les plus proches du ſignal ſont moins conſidérables que la quatriéme qui en étoit plus éloignée. Cette derniere eſt nommée *Colay*, & a environ une demi-lieue de long. Les noms des trois autres ſont *Pichavinnon*, *Cubillu*, *Muctallan*. C'eſt de ces trois petits lacs que ſe forme la Riviere des *Cébadas*, qui paſſe aſſez près du Village de ce nom, & à laquelle ſe joint une autre Riviere formée des ruiſſeaux qui deſcendent du *Paramo* de *Lalanguſo*, & des eaux qui s'écoulent de la Lagune de *Colta*. Après avoir coulé par *Pungala* en tirant un peu du Nord vers l'Orient, & environ à une lieue du Village de *Puni*, elle reçoit la Riviere de *Riobamba*, qui prend ſa ſource au *Paramo* de *Siſapongo*. Une autre Riviere qui deſcend du *Chimborazo*, coule près du Village de *Cobigies*, & prenant d'abord ſon cours au Nord, tourne à l'Orient dès-qu'elle eſt arrivée à l'Eſt-Oueſt de la Montagne de *Tunguragua*, & ſe perd enfin dans le *Marannon*. Mais avant que d'arriver-là elle paſſe par le Village de *Pénipe*, & eſt ſi profonde en cet endroit qu'on ne peut la traverſer que ſur un pont de Liéne. Elle reçoit avant d'arriver à *los Bannos* les Rivieres de *Latacunga* & de *Hambato*, & toutes celles qui viennent de l'une & de l'autre *Cordillere*, ainſi que de la pointe auſtrale du Mont *Elémiſa*, & du côté méridional de *Ruminnavi* & de *Cotopacſi*.

Les eaux qui deſcendent de la pointe ſeptentrionale du Mont *Eléniſa*, vont, comme je l'ai déjà dit, vers le Nord, & ſe joignent avec celle de la même *Cordillere*, & celles qui deſcendent de la partie ſeptentrionale & de l'occidentale de la Montagne de *Ruminnavi*, ainſi que d'autres qui viennent de *Paſuchua*, & toutes ces eaux enſemble forment la Riviere d'*Amaguanna*. Ces deux dernieres Montagnes ſont Nord & Sud dans l'eſpace qui eſt entre les deux *Cordilleres*. De la partie ſeptentrionale de *Cotopacſi*, du *Paramo* de *Chinchulagua*, qui eſt auſſi couvert de neige, & de la *Cordillere* de *Guamani* deſcendent d'autres Rivieres qui par leur réunion forment celle d'*Ichubamba*, qui ſe joint vers le Nord avec la Riviere d'*Amaguanna*, à peu de diſtance au Nord du Village de *Cono-coto*, eſt enſuite groſſie des torrens qui deſcendent du côté Oüeſt de la *Cordillere* Orientale, & prend le nom de *Rio* de *Guayllabambo*. Les eaux qui viennent du Mont de *Cayambure*

buro du côté occidental, celles qui descendent de la partie méridionale du Mont de *Moxanda* font une autre Riviere appellée le *Pisque*, qui court d'abord à l'Occident, & se joignant à celle de *Guayllabamba* prend le nom d'*Alchipichi*. Cette Riviere devient si profonde & si large au Nord du Village de *St. Antoine* de la Jurisdiction du Corrégidor de *Quito*, qu'on est obligé de la passer sur une *Tarabite*. Elle continue à couler vers le Nord, & va se perdre dans la Riviere des *Emeraudes*.

La Montagne de *Mojanda* est dans l'espace que les *Cordilleres* laissent entre elles; la cime de cette Montagne se divise en deux, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident. De chacune de ces cimes part une chaîne de Montagnes ou *Cordillere*, qui ferme ce vallon & en fait une espéce de cul-de-sac en se joignant.

Deux torrens descendent du côté septentrional de cette Montagne, entrent dans la Lagune de *St. Paul*, d'où sort une Riviere, qui jointe avec d'autres torrens & avec un grand ruisseau qui vient des hauteurs de *Pézillo*, forme la Riviere qui passe à *St. Michel de Ibarra*; & prend ensuite le nom de *Mira*, laquelle se rend dans la Mer du Sud, au Nord de la Riviere des *Emeraudes*.

Quand ces Rivieres sont trop profondes pour être passées à gué, on y jette des ponts dans les endroits nécessaires. Il y a trois sortes de ponts dans ce Pays-là; ceux de pierres, qui sont en très-petit nombre; ceux de bois, qui sont les plus communs; & ceux de Liéne ou *Béjuque*. Pour jetter un pont de bois, on choisit l'endroit le plus étroit de la Riviere entre quelques hauts rochers: on met en travers quatre grandes poutres, & voilà le pont tout construit: il a environ une aune & demie de large, c'est-à-dire pas plus qu'il ne faut pour qu'une personne puisse passer avec sa monture, non sans grand risque de tomber & de se perdre sans retour avec tout ce qu'on a de bien. On fait des ponts de Liéne, quand la trop grande largeur des Rivieres ne permet pas qu'on y jette des poutres, qui de quelque longueur qu'elles fussent, ne sauroient atteindre de l'un à l'autre bord. Pour cet effet on tord plusieurs Liénes ou *Béjuques* ensemble, dont on forme de gros palans ou cordes de la longueur dont on a besoin. On les tend de l'un à l'autre bord au nombre de six pour chaque pont; les deux palans qui sont les premiers de chaque côté, sont plus élevés que les autres quatre, & servent comme de gardefous ou d'appui. On attache en travers sur les quatre palans de gros bâtons, & par dessus on ajoûte des branches d'arbres; c'est-là le sol où l'on marche. Les deux palans qui servent de gardefous sont amarrés à ceux qui forment le pont, afin

 que

que ceux qui paſſent puiſſent s'y appuyer, ſans cela on courroit riſque de tomber à chaque pas à-cauſe du balancement continuel du pont, balancement aſſez ſemblable au jeu de l'eſcarpolette. Il n'y a que les hommes qui paſſent ſur ces ponts, & quant aux bêtes de charge il faut qu'elles paſſent à la nage. Pour cet effet on les décharge & les débâte, & on les fait paſſer à environ une demi-lieue au-deſſus du pont, afin qu'elles puiſſent ſortir de l'eau près de-là; car le courant les fait dériver conſidérablement. Des *Indiens* en attendant portent la charge & les bâts des Mules ſur les épaules, & les charrient ſur le pont jusqu'à l'autre bord. Il y a des ponts de Liéne dans le *Pérou*, ſi larges que les Mules y peuvent paſſer toutes chargées: tel eſt celui qui eſt ſur la Riviere d'*Apurimac*, par où paſſent toutes les marchandiſes & autres effets, en quoi conſiſte le Commerce entre le *Pérou* & les Provinces de *Lima*, de *Cuzco*, *la Plata*, & autres Contrées méridionales.

Il y a des Rivieres où au-lieu de pont de *Béjuque* on paſſe par des *Tarabites*; c'eſt ce qui arrive quand on veut paſſer la Riviere d'*Alchipichi*; & non ſeulement les perſonnes & les charges traverſent la Riviere par *Tarabites*, mais même les Mules; parce que l'extrême rapidité de l'eau, & les gros cailloux qu'elle roule, ne permettent pas qu'elles paſſent à la nage.

La *Tarabite* n'eſt autre choſe qu'une corde de Liéne ou de courroyes de cuir de Vache, compoſée de pluſieurs fils de ſept à huit pouces d'épaiſſeur, laquelle eſt tendue d'un bord à l'autre & fortement attachée des deux côtés à des pilotis, à l'un desquels eſt une roue ou un tour pour donner à la *Tarabite* le degré de tenſion que l'on juge à propos. La maniere de paſſer eſt unique. Pour la bien comprendre, il faut ſavoir que ſur ce gros Palan ou *Tarabite* pendent deux grands crocs, l'un d'un côté l'autre de l'autre, lesquels on fait courir tout le long du palan. A ces deux crocs pend un grand manequin de cuir de Vache, aſſez large pour pouvoir recevoir un homme & pour qu'il puiſſe s'y coucher. Celui qui veut paſſer ſe met dans le manequin, & d'une pouſſade qu'on lui donne de la rive d'où il part, il coule tout le long de la *Tarabite* avec d'autant plus de viteſſe, que par le moyen de deux cordes attachées au manequin on le tire de l'autre bord.

Pour paſſer les Mules il y a deux *Tarabites*. On ſerre avec des ſangles le ventre de l'animal, le cou & les jambes, pour qu'il ne puiſſe pas faire de mouvement violent. Dans cet état on la ſuſpend à un gros croc de bois courant entre les deux *Tarabites*, par le moyen d'une groſſe corde où il eſt attaché. Cela fait on pouſſe l'animal qui part avec tant de vi-

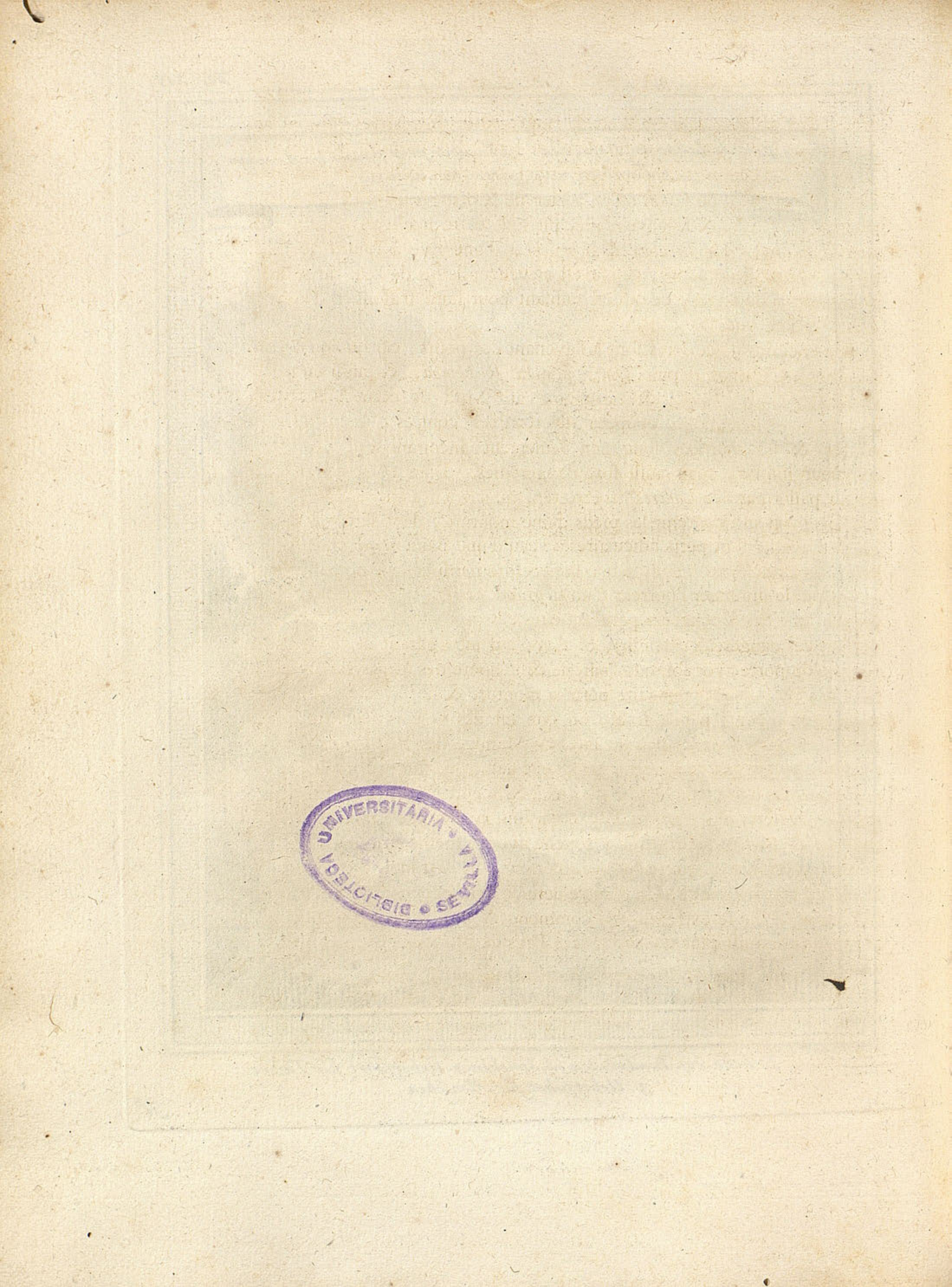
teſſe



1. Pont de Liane, ou Bejuques. 2 Tarabite pour passer les Animaux. 3. Tarabite pour passer les Hommes.

J. Punt delin. et Sculp.

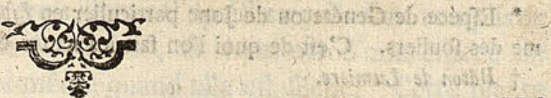
1. Brücke von Bindweiden od. Stricken. 2. Ueberfuhrt für Thiere. 3. Ueberfuhrt für Menschen.



teſſe qu'en un tour de main il eſt de l'autre côté. Les Mules qui ſont accoutumées à paſſer de cette maniere, ne font pas le moindre mouvement, & s'offrent d'elles-mêmes pour être attachées: mais celles qui ſont neuves s'effarouchent de façon qu'on a bien de la peine à les tenir, & quand elles perdent terre & ſe voyent précipiter de cette maniere, elles s'élancent dans l'air. La *Tarabite* d'*Alchipichi* a d'une rive à l'autre 30 à 40 toiſes, ou 70 à 90 aunes, & elle eſt élevée au-deſſus de l'eau de 20 à 25 toiſes, 47 à 60 aunes, ce qui eſt ſuffiſant pour faire friſſonner d'horreur à la premiere vue.

Les chemins de ce Pays ſont à l'avenant des ponts: car quoiqu'il y ait de grandes Plaines depuis *Quito* juſqu'à *Riobamba*, & auſſi en partie de *Riobamba* à *Alauſi*, & de-même au Nord de cette Ville; ces Plaines ſont néanmoins coupées de terribles coulées, dont les deſcentes & les montées ſont non ſeulement incommodes, & d'une longueur infinie, mais auſſi fort dangereuſes. Dans quelques endroits il faut paſſer par des *Laderes** ſi étroites, qu'il y a des endroits où le chemin peut à-peine contenir les pieds d'une monture, dont le corps & celui du Cavalier ſont perpendiculaires à l'eau d'une Riviere qui coule 50 ou 60 toiſes au-deſſous. Il n'y a que la néceſſité indiſpenſable de paſſer par-là qui puiſſe diminuer l'horreur d'un ſi grand péril. Il n'arrive que trop ſouvent que des Voyageurs périſſent dans ces profondes abîmes, en traverſant ces dangereux chemins, où l'on n'a d'autre garant de ſa vie & du bien qu'on porte avec ſoi, que l'adreſſe & la bonté des Mules, tandis qu'un faux pas eſt ſuffiſant pour faire périr la monture & le Cavalier. Ce danger eſt récompenſé par la ſureté où l'on eſt des voleurs; deſorte qu'on voit-là ce qui ſe voit en peu de Pays du Monde, des Voyageurs chargés d'or & d'argent marcher ſans armes, avec autant de ſureté que s'ils étoient accompagnés d'une nombreuſe eſcorte. Si la nuit ſurprend le Voyageur dans un Déſert, il s'y arrête & y dort ſans la moindre crainte; ſi c'eſt dans un *Tambo* ou Auberge, il y couche avec la même quiétude d'eſprit, quoiqu'il n'y ait nulle porte fermée. Perſonne ne le trouble non plus dans ſa route, ſans qu'il ait beſoin d'autre défenſe que la confiance avec laquelle il voyage: choſe extrêmement commode, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qui ſe rencontrât ainſi dans tous les autres Pays du Monde.

* Les côtes ou flancs des Montagnes, la partie au-deſſous du ſommet.



CHA-

CHAPITRE VIII.

Continuation des particularités des Paramos *ou Bruyeres. Animaux & Oiseaux qu'on y trouve; & autres particularités de cette Province, desquelles il n'a point encore été fait mention.*

POur achever les remarques que j'ai encore à faire touchant les *Paramos*, & que j'ai été obligé d'interrompre pour parler des Rivieres, des Ponts & des Chemins, je dirai que quand les Montagnes sont assez peu hautes pour que la congélation n'y parvienne pas, elles sont toutes couvertes d'une espéce de petit jonc assez semblable à l'*Esparto* *, mais plus mou & plus souple, lequel croît en si grande abondance que toute la terre en est couverte. Il a environ trois quarts d'aune de hauteur, & quand il est cru à ce point il a la même couleur que l'*Esparto* sec. Là où la neige se soutient quelque tems sans se fondre, on ne voit aucune des Plantes qui croissent dans les Climats habitables; mais des Plantes sauvages quoiqu'en petit nombre, & seulement jusqu'à une certaine hauteur de la Montagne; mais de-là jusqu'au commencement de la congélation, ce ne sont que sables & que pierres.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre n'est pas propre à la semence, on trouve un Arbre que les gens du Pays nomment *Quinual*, dont la nature répond à la rudesse du climat. Il est médiocrement haut, houpé, d'un bois fort; la feuille même dans sa longueur, est épaisse, & d'un verd foncé. Quoiqu'il porte le même nom que la Graine appellée *Quinua*, dont nous avons parlé ailleurs, & qui croît en abondance en ce Pays, ce n'est pourtant pas cet arbre qui la produit, & la plante où elle naît n'a rien de commun avec lui.

Le climat propre à l'Arbre de *Quinual*, l'est aussi à une petite Plante que les *Indiens* nomment *Palo de Luz* †. Elle est haute ordinairement d'environ deux pieds. Elle consiste en plusieurs tiges, qui sortent de terre & ont la même racine. Ces tiges sont droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort menues. Elles montent presque toutes à une même hauteur, excepté les plus extérieures, qui sont plus petites. On coupe cette Plante rez-terre, où elle a environ trois lignes de diamétre; on l'allume pendant qu'elle

* Espéce de Genéte ou de Jonc particulier en *Espagne*, dont on fait des cabas & même des souliers. C'est de quoi l'on fait les nattes & les cordes. N. d. T.

† *Bâton de Lumiere.*

qu'elle eſt verte, & elle répand une lumiere pareille à celle d'un flambeau; & cela dure juſqu'au bout, pourvu qu'on ait ſoin d'en ſéparer le charbon qu'elle fait en brulant au-lieu de lumignon.

On trouve dans les mêmes lieux la Plante que les mêmes *Indiens* appellent *Achupalla*, compoſée de diverſes côtes peu différentes de celles de la *Subilla* ou *Sabine;* & à meſure qu'elle en produit de nouvelles, les premieres vieilliſſent & ſe deſſéchent. De ces côtes il ſe forme une eſpéce de tronc garni de feuilles horizontales, & creux au milieu. Ce tronc étant petit eſt bon à manger comme celui des *Palmites*.

Au-deſſus du lieu où croît le petit jonc & où le froid commence à être plus ſenſible, on trouve des Oignons ou *Pains* appellés dans la Langue du Pays *Puchugchu*; ils ſont formés d'une herbe dont les feuilles ſont rondes & ſi preſſées les unes contre les autres, qu'elles forment comme une bulbe fort unie, au dedans de laquelle il n'y a que les racines, leſquelles à meſure qu'elles groſſiſſent, élargiſſent ce paquet de feuilles jusqu'à ce qu'elles forment enſemble la figure d'un pain arrondi, lequel a environ deux pieds de haut & à peu près autant de diamétre. Quand il eſt bien verd il eſt ſi dur, que le pied d'un homme ni d'un cheval ne peut l'écraſer; mais quand il eſt ſec il s'égruge aiſément. Quand il eſt entre verd & ſec, ſes racines jouent comme des reſſorts, deſorte qu'en le comprimant il s'applatit, & s'arrondit enſuite quand on ceſſe de le preſſer.

Là où croiſſent les *Puchugchus* on trouve auſſi la *Canchalagua*, connue en *Europe* pour ſes vertus. Cette plante reſſemble aux plus petits joncs ou au chaume fort mince, ſans aucune feuille, mais ſeulement de la graine aux extrémités. Elle eſt fort médicinale, & excellente pour la guériſon des fiévres. Elle eſt un peu amere, & donne le même goût à l'eau, ſoit qu'on la faſſe infuſer, ou en décoction. Elle purifie le ſang, & l'on s'en ſert pour cet effet dans le Pays, quoiqu'on la croye d'une qualité chaude. Elle croît-là en abondance, & on en trouve parmi les *Puchugchus*, & ailleurs ſur les bruyeres où il ne fait pas extrêmement froid.

Une autre Plante non moins recommandable eſt la *Calaguela* ou *Calaguala*, qui croît dans les lieux que le froid & les neiges continuelles rendent ſtériles, ou dont le ſol eſt de ſable. Elle a ſept à huit pouces de haut, & conſiſte en divers petits troncs; on la trouve dans le ſable, ou parmi les pierres. Ses petits rameaux reſſemblent aux racines des autres plantes, & n'ont que deux ou trois lignes d'épaiſſeur; ils ſont remplis de nœuds à peu de diſtance les uns des autres, & couverts d'une eſpéce de pellicule, qui ſe détache de ſoi-même quand elle eſt ſéche. Cette plante

eſt excellente pour diſſiper les apoſtêmes tant au-dehors qu'au-dedans du corps. Elle les guérit en très-peu de tems. On la prend en décoction, ou en l'écachant & la faiſant infuſer dans du vin. Trois ou quatre priſes par jour ſuffiſent pour qu'elle faſſe ſon effet, ſans compter qu'étant chaude au ſouverain degré, elle pourroit être nuiſible ſi on en prenoit ſans néceſſité. C'eſt pour cela auſſi que trois ou quatre morceaux de la longueur de trois ou quatre pouces ſuffiſent, & on prend la quantité de vin qu'il faut pour diſſiper ſon amertume. Celle qui croît ſur ces *Paramos* n'eſt pas à beaucoup près de ſi bonne qualité que celle des autres Provinces du *Pérou*, auſſi cette derniere eſt-elle beaucoup plus eſtimée. Les feuilles en ſont fort petites; elle en a peu, & elles ſont attachées immédiatement au tronc.

C'eſt encore ſur les bruyeres que croît la *Contra-Yerva*, ſi fameuſe en *Europe* pour ſon efficace contre le poiſon. Cette plante s'éléve peu de terre, mais s'étend beaucoup plus à proportion. Ses feuilles ſont longues de trois à quatre pouces, ſur un peu plus d'un pouce de large, épaiſſes & veloutées en dehors. Elles ſont d'un verd pâle; en dedans elle eſt lice & d'un verd plus vif que ſur le revers: de ſes bourgeons naiſſent de grands fleurons composés d'autres petites fleurs, tirant un peu ſur le violet. Ces fleurs & autres qui croiſſent-là en abondance avec des propriétés différentes, ſelon la diverſité du climat, ſont fort eſtimées dans le Pays, & ne coutent que la peine de les envoyer couper ſur la plante.

Quoique l'air des *Paramos* ſoit ſi rude qu'aucun animal n'y puiſſe ſubſiſter à parler en général, il y a cependant quelques animaux dont le tempérament s'y accommode: tels ſont les Chevreuils qui y vont paître la paille dont nous avons parlé, & qui eſt une herbe particuliere à ces lieux-là. On rencontre quelquefois de ces animaux au plus haut des Montagnes, où l'air eſt le plus rude.

Parmi la paille on trouve beaucoup de Lapins & quelques Renards, qui dans leur eſpéce & propriétés ne different pas de ceux de *Carthagéne*, & des autres Contrées des *Indes*.

Les Oiſeaux qu'on rencontre en ces lieux ne ſont pas nombreux dans leur eſpéce: ce ne ſont guere que des Perdrix, des *Condors* ou *Buytres* * & des *Zumbadores* ou *Bourdonneurs*. Les Perdrix de ce Pays ne ſont pas exactement pareilles à celles d'*Europe*, elles reſſemblent plutôt aux Cailles. Elles ne ſont pas non plus en abondance.

Le

* *Garcilaſſo de la Vega* parle auſſi de cet Oiſeau monſtrueux, dont il dit n'en avoir vu qu'un à *Quito*, qui étoit encore fort jeune. N. d. T.

Le *Condor* eſt ſans-contredit le plus grand Oiſeau de l'*Amérique*. Il reſſemble aux *Gallinazos* pour la couleur & pour l'encolure. Il s'éléve au-deſſus des Montagnes les plus hautes, & à perte de vue. On ne le voit jamais dans les lieux bas, & il ſemble que ſa complexion demande un air fort ſubtil pour vivre commodément; ce qui n'empêche pas qu'on n'en puiſſe apprivoiſer dans les Villages & les *Haciendas*. Ils ſont carnaciers autant que les *Gallinaces*. On les voit ſouvent enlever des agneaux du milieu des troupeaux qui paiſſent au bas des Montagnes. C'eſt dequoi je fus moi-même témoin oculaire un jour que j'allois du Signal de *Lalanguſo* à la *Hacienda* de *Pul*, qui eſt au bas de cette Montagne; car ayant remarqué ſur une colline voiſine de celle où je paſſois, une grande confuſion dans un troupeau de Brebis, j'en vis partir tout-à-coup un *Condor* qui enlevoit un agneau dans ſes ſerres, lequel il laiſſa tomber quand il fut à une certaine hauteur, & fondant de-nouveau deſſus il l'enleva encore & le jetta deux fois de la même maniere, & à la troiſieme je le perdis de vue, parce qu'il s'éloigna de cet endroit, fuyant les *Indiens* qui étoient accourus aux cris des garçons qui gardoient le troupeau, & aux japemens des chiens.

Il y a des Montagnes où cet Oiſeau eſt plus commun qu'en d'autres, & comme il fait de grands ravages dans le bétail, les *Indiens* lui tendent des piéges pour le prendre. Pour cet effet ils tuent quelque vache ou autre animal inutile, & en frottent la chair du jus de quelques herbes fortes qu'ils ôtent enſuite; car il eſt ſi ruſé & ſi ſoupçonneux que ſans cette précaution il ne toucheroit pas à la chair: & pour qu'il ne puiſſe diſtinguer le jus-même de l'herbe par ſon odorat, on enterre la bête morte, jusqu'à ce qu'elle tourne à la pourriture; alors on la déterre, & auſſitôt les *Condors* accourent, la dévorent & s'enivrent, de maniere qu'ils reſtent longtems ſans mouvement, & dans cet état les *Indiens* les aſſomment. D'autres fois, quand ceux-ci en rencontrent près d'une charogne, ils leur tendent des lacs & les prennent. Cet Oiſeau eſt ſi fort que d'un coup d'aîle donné à plein il terraſſe un homme, & eſtropie quelquefois du même coup celui qui l'attaque. Leurs aîles ſont leur plus grande défenſe, ils les préſentent comme un bouclier pour recevoir les coups qu'on leur porte, & les rendent par-là inutiles.

Le *Zumbador* eſt un Oiſeau nocturne qui ne ſe trouve que dans ces Montagnes, & qu'on voit rarement, mais qui ſe fait ſouvent entendre, tant par ſon chant, que par un bourdonnement extraordinaire qu'il cauſe dans l'air par la violence de ſon vol, & que l'on diſtingue à plus de cinquante toiſes de diſtance. Ce bourdonnement eſt plus fort à meſure qu'on

eſt plus près, & ſurpaſſe le bruit que fait une fuſée volante en s'élevant dans l'air par la force de la poudre allumée. De tems en tems il pouſſe un ſiflement aſſez ſemblable à celui des autres Oiſeaux nocturnes. Pendant les clairs de Lune, qui eſt le tems où il ſe fait le plus entendre, nous nous mettions aux aguets, pour obſerver ſa groſſeur & la violence de ſon vol; & quoiqu'il en paſſât aſſez près de nous, il nous fut toujours impoſſible de diſtinguer leur figure; nous n'appercevions autre choſe que la route qu'ils tenoient, & qu'ils traçoient dans l'air comme une ligne blanche par l'impreſſion de leurs aîles. Cette ligne étoit aiſée à appercevoir quand on n'étoit pas trop éloigné du lieu où l'Oiſeau voloit.

Curieux d'examiner un Oiſeau ſi ſingulier, nous chargeâmes quelques *Indiens* du ſoin de nous en procurer. Ceux-ci en eurent bientôt trouvé une nichée, qu'ils nous apporterent. Les petits qui étoient dans le nid commençoient à peine à avoir des plumes, & néanmoins ils étoient gros comme des Perdrix. Les plumes étoient mouchetées de deux couleurs griſes, l'une foncée & l'autre claire, le bec bien proportionné & droit, les narines beaucoup plus grandes que dans les autres Oiſeaux, la queue petite & les aîles aſſez grandes. Si on en croit les *Indiens*, c'eſt par l'ouverture des narines qu'il fait le bourdonnement en queſtion. Mais quoique cette ouverture ſoit conſidérable, elle ne me paroît pas ſuffiſante pour cauſer un ſi grand bruit, particuliérement au moment qu'il ſifle; car il fait l'un & l'autre en même tems. Je ne voudrois pourtant pas nier qu'elle n'y contribue beaucoup.

Dans les *Cannades* ou vallons que forment ces Montagnes, & qui ſont remplis de marécages à cauſe des eaux qui s'extravaſent des ſources, on trouve un Oiſeau que les gens du Pays nomment *Canelon*, nom qui exprime aſſez bien la nature du chant de cet animal. Il eſt ſemblable à la *Bandurrie*, gros comme une Oye, le cou long & épais, la tête aſſez approchante de celle de l'Oye, le bec droit & gros, les pieds & les jambes à proportion du corps, les plumes de ſes aîles griſes au-deſſus & blanches au-deſſous. A l'endroit où les deux ſe joignent il a deux éperons qui ſortent en dehors d'environ un pouce & demi, dont il ſe ſert pour ſe défendre. Le mâle & la femelle volent toujours enſemble, ſans s'éloigner l'un de l'autre ſoit dans l'air, ſoit à terre où ils ſont preſque toujours, ne volant que pour paſſer d'un vallon à l'autre, ou pour fuir quand on les pourſuit. On mange la chair de cet Oiſeau, qui eſt même aſſez bonne quand elle eſt un peu mortifiée. Ces Oiſeaux ſe tiennent auſſi dans d'autres lieux moins froids que les Montagnes, mais ils y ſont un peu différens,

rens, ayant ſur le front une petite corne calleuſe & molle, & les uns & les autres ont une crête de plumes, ou petit panache ſur la tête.

Dans les jardins de ce Pays-là on trouve communément un Oiſillon ſingulier par ſa petiteſſe & le coloris de ſes plumes. Le nom ſous lequel il eſt le plus connu eſt celui de *Béquefleurs*, parce qu'en effet il s'occupe inceſſamment à voltiger ſur les fleurs, & à en ſucer le jus avec tant de légereté qu'il ne les dérange ni ne les gâte. Son nom eſt proprement *Quinde*, & on lui donne encore ceux de *Robilargue*, & de *Liſongere*. Tout le volume de ſon corps avec les plumes n'eſt pas plus gros qu'une petite noix ou noix-muscade, la queue eſt trois fois plus longue que le corps, le cou court, la tête proportionnée au corps, les yeux vifs, le bec eſt blanc vers la racine & noir au bout, il eſt long & fort mince, ſes aîles ſont longues & déliées, le plumage verd tacheté de jaune & de bleu preſque par-tout. Cet Oiſeau eſt diſtingué en diverſes eſpéces, qui different un peu en groſſeur & dans la couleur des taches de leur plumage. On croit que c'eſt le plus petit de tous les volatiles connus, comme on en peut juger par ce que nous avons dit. La femelle ne pond que deux œufs petits comme des pois: il fait ſont nid ſur les arbres, & le fait des plus petites & menues pailles qu'il peut trouver.

Dans le reſte du Pays où le terroir n'eſt ni de Bruyeres ni de Montagnes, on ne voit d'autres animaux que des animaux domeſtiques, par où l'on peut juger qu'avant l'arrivée des *Eſpagnols* les eſpéces particulieres au Pays étoient en très-petite quantité, puiſque la plupart de ceux qu'on y voit y ont été amenés d'*Eſpagne*, à l'exception des *Llamas*, auxquelles les *Indiens* avoient encore donné le nom de *Runa*, qui en leur Langue ſignifie *Brebis*. *Llama* eſt un nom général qui ſignifie animal brute, & aujourd'hui on entend par *Runa Llama* une *Brebis* des *Indes*. La *Llama* eſt un animal qui a beaucoup de rapport avec le Chameau; elle en a la tête, la figure & le poil, mais non pas la boſſe: d'ailleurs elle eſt plus petite; elle a le pied fourchu; & toutes ne ſont pas de la même couleur. Il y en a de brunes, beaucoup de blanches, d'autres qui ſont noires, d'autres tigrées. Elles marchent comme le Chameau, & leur corps n'eſt pas plus haut qu'un Anon d'un an ou un peu plus. Les *Indiens* les employent à porter des charges du poids de quatre-vingts à cent livres. La Juriſdiction de *Riobamba* eſt la Contrée où l'on en voit davantage. Là preſque tous les *Indiens* en ont pour leur petit trafic d'un Village à l'autre. Avant la conquête ces Peuples mangeoient la chair de cet animal, & ils en uſent encore ainſi à l'égard de celles qui ſont trop vieilles pour continuer leurs

ſervices. Ils diſent que leur chair a le goût de celle du Mouton ordinaire, ſi ce n'eſt qu'elle eſt un peu plus fade. Ces bêtes ſont extrêmement dociles & faciles à entretenir. Toute leur défenſe conſiſte dans leurs narines, d'où elles lancent une humeur visqueuſe, qui, à ce qu'on aſſure, fait venir la gale à ceux qu'elle touche.

Dans les Provinces de *Cuzco*, *la Pas*, *la Plata*, & autres Contrées méridionales du *Pérou*, on trouve deux autres eſpeces d'Animaux aſſez ſemblables à la *Llama*, ſavoir la *Vicunna* ou *Vicogne* & le *Guanaco*. La *Vicunna* ne differe de la *Llama* qu'en ce qu'elle eſt plus petite, ſa laine plus fine & plus déliée, brune par tout le corps à l'exception du ventre qui eſt blanchâtre. Le *Guanaco* au-contraire eſt plus grand, a le poil plus rude & plus long; à cela près toute leur figure eſt ſemblable. Les *Guanacos* ſont d'une grande utilité dans les Minieres pour charrier le minerais par des chemins ſi âpres & ſi mauvais qu'aucun autre animal n'y ſauroit paſſer.

On trouve dans les maiſons de ce Pays-ci un animal appellé *Chucha*, & dans les autres Provinces méridionales du *Pérou Muca-Muca*, qui eſt le nom *Indien*. Il a la figure d'un Rat, mais il eſt plus gros qu'un gros Chat. Son muſeau eſt comme le grouïn d'un petit Cochon & fort long, ſes pieds & ſon dos ſont comme ceux d'un Rat. Il eſt couvert d'un poil plus long & plus noir. Cet animal a une bourſe qui s'étend depuis le commencement de l'eſtomac juſqu'à l'orifice des parties naturelles, & conſiſte en deux peaux membraneuſes, qui tiennent aux côtes inférieures, & ſe joignent au milieu du ventre, dont elles ſuivent la configuration & qu'elles enveloppent. Cette bourſe a une ouverture au milieu qui occupe environ les deux tiers de ſa longueur, & que l'animal ouvre & ferme à ſon gré par le moyen des muſcles que la nature lui a donnés pour cet effet. Après qu'elle a mis bas elle renferme ſes petits dans cette bourſe, & les porte comme une ſeconde ventrée, juſqu'à ce qu'ils ſoient grands & qu'elle les veuille ſevrer: alors elle lâche ſes muſcles & met ſes petits dehors. Mr. *de Juſſieu* & Mr. *Seniergues* firent pendant qu'ils étoient à *Quito* une expérience à ce ſujet à laquelle nous aſſiſtâmes *Don George Juan* & moi. Il y avoit déjà trois jours que la mere étoit morte, & dans une telle corruption qu'elle puoit extrêmement; néanmoins l'orifice de la bourſe étoit encore ſerré ſuffiſamment, & les petits s'y maintenoient encore tout vivans; chacun d'eux tenoit une mamelle dans ſa gueule, & il ſortit de ces mamelles quelques goûtes de lait lorſqu'on en arracha les petits. Je n'ai jamais vu le mâle, mais j'ai ouï dire dans le Pays qu'il eſt de la même grandeur & de la même figure que la femelle, à la bourſe près qu'il n'a point; & qu'il

a

a deux testicules gros comme des œufs de Poule, ce qui est monstrueux à proportion du corps de cet animal. Au-reste la *Chucha* ou *Muca-Muca*, mâle & femelle, est ennemi mortel de la Volaille & de tout Oiseau domestique. Non seulement il vit dans les maisons, mais aussi aux champs, où il fait un grand dégat dans les Maïz. Les *Indiens* mangent ces animaux autant qu'ils en peuvent attraper, & disent que sa chair n'est pas mauvaise; mais les sentimens de cette Nation en fait de goût, sont toujours fort suspects, & sujets à caution.

CHAPITRE IX.

Phénoménes singuliers sur les Paramos *& dans le reste de la Province. Maniere de courre le Chevreuil, & adresse des Chevaux de ce Pays.*

AU commencement les Phénoménes dont nous fûmes témoins sur ces *Paramos* nous causerent un étonnement infini, mais à force d'en voir nous nous y accoutumâmes. Le premier que nous vîmes ce fut sur *Pambamarca*, la premiere fois que nous montâmes sur cette Montagne. Il consistoit en un Arc-en-ciel entier & triple, formé de la maniere suivante.

Ce fut un matin au point du jour que toute cette Montagne se trouvant enveloppée de nuages épais, qui dissipés par les premiers rayons du Soleil, ne laisserent que de légeres vapeurs que la vue ne pouvoit discerner: nous apperçûmes, du côté opposé à celui d'où le Soleil se levoit, & à environ dix toises de distance de l'endroit où nous étions, comme un miroir où la figure de chacun de nous étoit représentée, & dont l'extrémité supérieure étoit environnée de trois Arcs-en-ciel, ayant tous les trois un même centre, & les dernieres couleurs ou les couleurs extérieures de l'un touchoient aux couleurs intérieures du suivant, & hors de ces Arcs-en-Ciel on voyoit à quelque distance un quatriéme Arc de couleur blanchâtre. Tous les quatre étoient perpendiculaires à l'horizon; quand un de nous alloit d'un côté à l'autre, le Phénoméne le suivoit entierement sans se déranger & dans la même disposition. Ce qu'il y avoit de plus admirable, c'est que nous trouvant-là six ou sept personnes ensemble, chacun voyoit le Phénoméne en soi & ne l'appercevoit pas dans les autres. La grandeur du diamétre de ces Arcs varioit successivement à-mesure que le Soleil s'élevoit davantage sur l'horizon, en même tems les couleurs disparoissoient, & l'image de chaque corps devenant peu à peu imper-

perceptible, le Phénoméne s'évanouïssoit entierement. Le diamétre de l'Arc intérieur, pris à sa derniere couleur, étoit d'abord de 5½ deg. ou environ, & celui de l'Arc blanc extérieur séparé des autres, étoit de 67 degrés. Quand le Phénoméne commençoit les Arcs paroissoient de figure ovale ou elliptique comme le disque du Soleil, mais ensuite ils devenoient peu à peu parfaitement circulaires. Chaque petit Arc étoit rouge ou incarnat, mais cette couleur se passoit & la couleur d'orange succédoit, & à celle-ci le jaune, ensuite le jonquille, & enfin le verd; la couleur extérieure de tous restoit rouge. Tout cela se pourra mieux comprendre par l'estampe ci-jointe.

En diverses occasions nous remarquâmes dans ces Montagnes les Arcs que formoit la clarté de la Lune. J'en vis un bien singulier le 4 d'*Avril* 1738, dans la Plaine de *Turubamba* sur les 8 heures du soir; mais le plus extraordinaire de tous fut observé par *Don George Juan* sur la Montagne de *Quinoa-Loma* le 22 de *Mai* 1739 à 8 heures du soir. Ces Arcs ne sont composés d'autre couleur que du blanc, & se forment en s'appuyant à la croupe de quelque Montagne. Celui que nous vîmes étoit composé de trois Arcs réunis dans un même point. Le diamétre de celui du milieu étoit de 60 degrés, & l'épaisseur de la couleur blanche occupoit un espace de 5 degrés. Les deux autres Arcs étoient semblables à celui-là.

L'air de cette athmosphere & les exhalaisons de ce terroir paroissent plus propres qu'en aucun autre lieu à allumer les vapeurs qui s'y élévent. C'est pourquoi l'on y voit plus souvent ces Phénoménes, qui quelquefois sont très-grands, & durent davantage qu'ailleurs. Un de ces feux, singulier par sa grandeur, parut à *Quito* dans la nuit, pendant que nous étions dans cette Ville. Je n'en saurois bien fixer la date, parce que les Papiers où elle étoit marquée se perdirent quand je fus pris par les *Anglois*; mais voici ce qui m'en est resté dans l'idée, autant que ma memoire peut me le rappeller.

Sur les 9 heures du soir il s'éleva du côté du Mont *Pichincha*, à ce qu'il sembloit, un Globe de feu enflammé & si grand qu'il éclaira toute la partie de la Ville qui est de ce côté-là. Les fenêtres de la maison où je logeois donnoient précisément vers cette Montagne, & quoiqu'elles fussent fermées à contrevents, la lumiere fut assez forte pour pénétrer à-travers les fentes, & me faire remarquer une clarté extraordinaire. Cela joint au tintamarre que les gens faisoient dans la rue, me fit promtement ouvrir mes fenêtres, & je vins assez à tems pour voir ce Phénoméne, au milieu

Fig. 1. Montagne de Cotopaxi négée comme il parut lors qu'elle créva en 1743. Fig. 2. Phenomène de trois Arcs en ciel observés pour la premiere fois à Pambamarca et ensuite sur plusieurs autres Montagnes. Fig. 3. Phenomene de l'Arc de la Lune comme il se présentoit sur le penchant de la Montagne.



Fig. 1. Schneeberg. Cotopaxi, wie solcher ausgesehen, als er sich im Jahre 1743 spaltete. Fig. 2. Lufterscheinung von drey Regenbogen, die zum erstenmale in Pamba marca beobachtet und hernach in verschiedenen andern Gebirgen wiederholet worden.
Fig. 3. Lufterscheinung von dem Kreise um den Mond, wie sich solcher an den Abhængen der Berge entwirft.



milieu de sa course, qui étoit de l'Occident au Sud, jusqu'à ce que je le perdis de vue, m'ayant été intercepté par le *Panecillo*, qui est de ce côté-là. Ce feu étoit de figure ronde, & il me parut avoir environ un pied de diamétre. J'ai dit qu'il sembloit venir de la croupe du *Pinchincha*: j'en jugeai ainsi par la route qu'il tenoit, & il me parut qu'il s'étoit formé derriere cette Montagne. Après qu'il eut fait la moitié de sa course visible, il commença à perdre considérablement de son éclat, & ne répandit plus que fort peu de lumiere.

Reste à parler, pour terminer ce Chapitre, de la maniere dont on court les Chevreuils en ce Pays; c'est le plus grand plaisir que l'on ait à la Campagne, & un exercice pour lequel on est fort passionné. Il est remarquable par la hardiesse & l'intrépidité qu'on y fait paroître, & qu'on pourroit nommer témérité, si on ne voyoit des hommes sages s'en mêler aussi, après en avoir essayé une fois, se confiant à la bonté de leurs chevaux, ce qui fait qu'on ne le regarde que comme une occasion de faire briller son adresse & comme un simple divertissement. A cet égard on peut dire que les Chevaux & les Cavaliers d'*Europe* les plus fameux ne sont rien en comparaison de ceux de ce Pays, & que la légereté la plus vantée de ceux-là n'est que lenteur au prix de la vitesse avec laquelle ceux-ci courent au-travers des Roches & des Montagnes.

Cette course se fait entre plusieurs personnes à la fois divisées en deux classes, l'une de gens à cheval, l'autre d'*Indiens* à pied. Ces derniers sont destinés à faire lever la bête, & les autres à courre. Les uns & les autres se rendent à la pointe du jour au lieu dont on est convenu, & pour l'ordinaire au haut des *Paramos* ou Montagnes. Chacun méne un levrier en lesse. Les Cavaliers se postent sur les plus hautes roches, tandis que les Piétons battent le fond des coulées, faisant tout le bruit qu'ils peuvent pour faire partir les Chevreuils. On embrasse de cette maniere un espace de trois à quatre lieues, si l'on a assez de monde pour cela. Dès-que la bête part le cheval le plus proche s'en apperçoit aussitôt par le bruit qu'elle fait, & part après elle sans que le Cavalier puisse ni le retenir, ni le gouverner quelque effort qu'il fasse. Il court par des descentes si escarpées, qu'un homme à pied n'y pourroit passer qu'avec beaucoup de précaution & de risque. Une personne qui pour la premiere fois verroit un de ces chevaux porter son Cavalier à-travers ces précipices, ne pourroit s'empêcher de juger qu'il vaudroit mieux se laisser cheoir de la selle & couler en-bas de la descente, que de confier sa vie au caprice d'un ani-

mal qui ne connoît ni frein, ni péril qui l'arrête. Cependant le Cavalier est emporté jusqu'à ce que le Chrevreuil soit pris ou que le cheval fatigué de l'exercice commence à s'affoiblir & à céder la victoire à la bête qui fuit, après l'avoir poursuivie l'espace de quatre à cinq lieues. Ceux qui sont dans les autres postes voyant courre celui-ci se mettent en mouvement, & se débandent successivement après le Chevreuil, les uns tâchant de lui couper chemin, les autres à le prendre de front, le poursuivant de maniere qu'il est rare qu'il puisse échapper. Ces chevaux n'ont pas besoin pour courre que les Cavaliers les animent, ni qu'ils les mettent en train en secouant la bride; il leur suffit pour s'élancer de voir le mouvement de celui qui est sur la Montagne voisine, d'entendre les cris des Chasseurs & le japement des chiens; ou seulement d'appercevoir le mouvement d'un des levriers qu'on méne en lesse, au moment que celui-ci par son odorat découvre la bête. Le meilleur parti qu'on puisse prendre alors, c'est de le laisser courre & de l'animer de l'éperon, afin qu'il franchisse mieux ces précipices: mais en même tems il faut être bien ferme sur l'arçon, sans quoi dans des descentes si perpendiculaires la plus légere inattention suffit pour faire sauter le Cavalier par dessus la tête du cheval, & alors la comédie se change en tragédie; car il est sûr qu'il en coute la vie à celui à qui ce malheur arrive, soit par le coup qu'il se donne en tombant, soit parce que le cheval qui poursuit sa course l'écrase sous ses pieds. On donne le nom de *Parameros* à ces chevaux, parce qu'à peine ils sont, pour ainsi dire, nés, qu'on les exerce à courre dans les *Paramos*, ou Montagnes escarpées. Ils sont tous troteurs ou traquenards; mais il y en a d'autres qu'on appelle *Aguilillas*, qui ne sont ni moins fermes, ni moins agiles. Ces *Aguilillas* ne vont que le pas tout simple, mais un pas si vif qu'il égale le plus grand trot des autres, & même il y en a plusieurs qui sont si agiles qu'il n'y a point de cheval qui puisse les passer ni les atteindre. J'en avois un de cette race, qui sans être des plus vites me portoit en 29 minutes du *Callao* à *Lima*, ce qui fait deux grandes lieues & demie mesurées Géométriquement, & d'un chemin pierreux & mauvais; & en 28 ou 29 autres minutes me reportoit au *Callao* sans débrider: c'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois. Ordinairement ces chevaux ne savent ni troter ni galoper, & ne peuvent l'apprendre quelque soin qu'on prenne pour le leur enseigner, & il est au-contraire fort aisé d'accoutumer au pas les Troteurs. Le pas des *Aguilillas* consiste à lever en même tems le pied de devant & celui de derriere du mê-

me

me côté; & au-lieu de porter, comme les autres chevaux qui vont le pas, le pied de derriere dans l'endroit où ils ont eu le pied de devant, ils le portent plus avant & vis-à-vis du pied de devant du côté opposé, ou même plus loin. Par-là leur mouvement est double de celui d'un cheval ordinaire, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le Cavalier.

Ce que ces Chevaux font naturellement, s'enseigne à d'autres chevaux qui ne sont pas de cette race; pour cet effet il y a des gens exprès, des espéces d'Ecuyers, chargés du soin de les dresser. Dès-qu'ils l'ont une fois appris ils vont aussi bien que ceux aux quels cette allure est naturelle. Les uns & les autres ne sont pas beaux; mais ils sont pour l'ordinaire fort doux & fort dociles pour le manége, & en même tems pleins de courage.

CHAPITRE X.

Courtes Remarques sur les Minieres d'Argent & d'Or dont la Province de Quito *abonde. Maniere d'extraire le Métal de quelques Mines d'Or.*

Chacun sait qu'une des plus grandes richesses des Provinces & Royaumes du *Pérou*, & même de toutes les *Indes* Occidentales, ce sont les précieux Métaux, qui en une infinité de ramifications pénétrent toute l'étendue de ces Contrées. Ce n'est pas la fertilité du terroir, l'abondance des moissons & des récoltes, la quantité de pâturages qui font qu'on estime quelqu'un de ces Pays, c'est le nombre des Mines qu'il renferme dans ses entrailles, c'est-là-dessus qu'on mesure le plus ou le moins d'attention qu'on y donne. Les autres bienfaits de la Nature, qui sont réellement les plus excellens, n'entrent point en considération, si les veines de la terre ne produisent d'abondantes portions de fin argent. Telle est la bizarrerie de l'esprit-humain: une Province est appellée riche quand on en tire beaucoup d'or ou d'argent, quoique réellement elle soit pauvre, puisqu'elle ne produit pas de quoi nourrir ceux qui sont employés aux travaux des Mines, & qu'il faut faire venir d'ailleurs les vivres dont elle a besoin; & on appelle pauvres, celles qui ne le sont qu'en apparence, & qui produisent beaucoup de bétail, des fruits en abondance, dont le climat est doux, où l'on trouve toutes les commodités de la vie, mais où il n'y a point de Mines, & où, s'il y en a, elles sont négligées & abandonnées. Il seroit inutile de s'arrêter davantage sur ce sujet, puisque la chose parle d'elle même. Ces

 Pays

Pays ſont comme des lieux d'entrepôt, l'or & l'argent qui ſort de ſon ſein, n'en ſort que pour être envoyé ailleurs: à peine a-t-il reſté là un peu de tems, qu'on ſe hâte de l'emporter dans des Pays lointains; le Pays qui le produit eſt celui où il fait le moins de ſéjour. C'eſt une preſſe générale dans toutes les *Indes*: il n'y a ni Ville, ni Village, ni Province qui ne paye le tribut de ſes richeſſes à l'*Europe*, parce que ne pouvant ſe paſſer des marchandiſes que l'on fabrique dans cette partie du Monde, il faut y envoyer l'or & l'argent que l'*Amérique* produit pour avoir ces mêmes marchandiſes.

Dans une Province où l'on n'exploite aucune Mine, on ne remarque point la fertilité du terroir, quelque grande qu'elle ſoit; parce que la rareté de l'argent eſt cauſe que les denrées y ſont à ſi bas prix, que le Laboureur n'étant point animé par l'eſpoir d'un honnête ſalaire, ceſſe d'enſemencer autant de terre qu'il le pourroit, & ſe contente de ce qui eſt néceſſaire pour la conſommation ordinaire, & pour ſon entretien. Tout ce qu'on donne en échange de ces denrées, quand le bonheur veut qu'on en livre hors du Pays, conſiſte en marchandiſes d'*Europe*, la rareté de l'argent ſubſiſte toujours, & le Laboureur eſt toujours pauvre n'ayant ſouvent pas de quoi ſe procurer le néceſſaire. Il n'en eſt pas de-même dans les autres Provinces qui abondent en Mines, qui ſont l'objet de l'attention des habitans: à meſure qu'on en emporte les richeſſes, il en ſort de nouvelles du ſein de la terre, & à meſure qu'on les en retire ſucceſſivement, on ne manque ni de marchandiſes d'*Europe*, ni de denrées, quoique l'aridité du terroir & la rigueur du climat ne permettent pas qu'on y en recueille. On y accourt de toutes parts pour partager les richeſſes des Mines, & pour troquer contre de l'or ou de l'argent tout ce qu'on peut ſouhaiter, ou du-moins tout ce qui eſt néceſſaire pour les beſoins de la vie. Il n'eſt pas douteux qu'une Province qui réuniroit l'avantage des Mines avec la fertilité du terroir, ne fût plus floriſſante que celles où l'un de ces deux avantages manque. La Province de *Quito* peut être miſe dans la premiere claſſe, étant la plus fertile, la plus peuplée d'*Indiens* & d'*Eſpagnols*, la plus abondante en Troupeaux, la mieux pourvue de Fabriques, & ſinon la plus riche du *Pérou* en Mines, du moins auſſi avantagée à cet égard qu'aucune de celles où la Nature a prodigué cette ſorte de bienfaits. Mais il ſemble que le Deſtin ait réſolu d'empêcher qu'aucune ne ſoit parfaitement heureuſe, en refuſant à celle-là le concours des Nations qui auroient pu profiter de tous les biens dont la Nature l'a dotée: car il n'eſt

pas

pas aisé de trouver une autre raison qui puisse justifier les habitans de cette Province de leur négligence à fouiller dans les Mines. Quoiqu'on en ait découvert un grand nombre, & qu'on ait tout lieu de croire que ces *Cordilleres* en contiennent encore une infinité d'autres, il y en a très-peu qui soient exploitées, surtout dans l'étendue des Corrégimens: ainsi les richesses du Pays restant comme enterrées, la fertilité du terroir ne suffit pas pour rendre la Province aussi brillante que les autres du *Pérou* où l'argent circule, au moyen de quoi chacun vit à l'aise & dans le luxe.

Anciennement on exploitoit dans la Province de *Quito* des Mines qui sont aujourd'hui abandonnées. Alors les habitans connoissoient mieux leurs intérêts, mais présentement il ne leur reste plus que le souvenir de leur opulence passée. Dans ce tems-là la Capitale & les autres Villes étoient plus peuplées qu'à cette heure, & les richesses de quelques-uns de leurs habitans étoient fameuses dans tout le *Pérou*. Les riches Minieres de la Jurisdiction de *Macas* furent perdues par le soulévement des *Indiens*, & on n'a fait aucun effort pour les recouvrer, desorte que par le laps des tems on a perdu même le souvenir des lieux précis où elles étoient. Les Mines de *Zaruma* sont tout-à-fait tombées, parce qu'on y a oublié l'art de bénéficier le minerais, & qu'on n'a pas l'application nécessaire pour y réussir. La même décadence s'est fait sentir dans toutes les autres Mines de la Province, qui sans rien perdre de sa fertilité naturelle à son terroir, & qui est un effet du climat dont elle jouït, est si déchue à l'égard de son ancienne magnificence, qu'elle n'est pas même l'ombre de ce qu'elle a été autrefois. A mesure qu'on y envoye de *Lima* & des Vallées de l'argent pour ses étoffes & ses denrées, elle est obligée de s'en priver pour avoir des marchandises d'*Europe*; & c'est pour cela qu'on n'y voit point, comme je l'ai remarqué ailleurs, l'or & l'argent que l'on voit ordinairement dans les autres Provinces méridionales.

Le Gouvernement de *Popayan* jouit encore aujourd'hui de toutes les richesses auparavant générales dans toute la Province de *Quito*. Ce Gouvernement est rempli de Minieres d'or, & le nombre de celles qu'on y exploite est très-considérable: mais afin que la curiosité du Lecteur n'ait rien à désirer à cet égard, je parlerai des plus remarquables, & de la maniere d'y bénéficier l'or, laquelle est différente de ce qui se pratique dans les Mines de *Caxa*, & j'ajoûterai quelques particularités touchant les autres Mines connues dans l'étendue de cette Province.

Tout le Pays compris dans le Gouvernement de *Popayan* abonde en

Mines d'or, desorte qu'il n'y a point de Bailliage où l'on ne tire de ce précieux métal plus ou moins, & chaque jour on y découvre & exploite quelque nouvelle Mine, ce qui rend le Pays peuplé, nonobstant l'incommodité du climat en quelques endroits. Les *Partidos* ou Bailliages de *Cali*, *Buga*, *Almaguer* & *Barbacoas*, sont de tous ceux de la Province de *Quito* les plus abondans en or, & on ne cesse d'y exploiter les Mines; & ce qu'il y a de particulier, c'est que l'or n'y est mêlé avec aucun corps étranger, ce qui en rend l'exploitation plus simple & plus facile, puisqu'on n'a pas besoin d'y employer le mercure. Aussi est-il appellé *or* en sortant du lavoir réduit en poudre.

On appelle Mines de *Caxa* celles où le minerais est renfermé entre des pierres, comme entre des murailles naturelles. Les Mines du Pays de *Popayan* ne sont pas de cette espéce. Le minerais y est mêlé & répandu dans la terre, & le gravier de la même maniere que le sable se trouve mêlé avec diverses sortes de terre. Toute la difficulté consiste donc à séparer les grains d'or de la terre parmi laquelle ils sont; ce qui se fait facilement par le moyen des rigoles, sans lesquelles il ne seroit pas possible d'en venir à bout. Cette précaution est aussi nécessaire dans les Mines de *Caxa* que dans celles dont il est ici question: la raison en est que quand on a tiré le minerais, soit or ou argent, avec les corps étrangers auxquels il est uni, & qu'on y a appliqué le mercure, il faut le mettre au lavoir pour séparer encore l'écume & autres ordures, après quoi le minerais reste pur & composé de mercure d'or ou d'argent selon l'espéce de métal qu'on a tiré.

La maniere d'extraire l'or dans toute la Jurisdiction de *Popayan* consiste à creuser la terre de la Miniere & à la charrier dans un grand réservoir, qu'ils appellent *Cocha*, destiné à cet effet jusqu'à ce qu'il y en ait une quantité proportionnée à sa capacité, ensuite on y fait entrer l'eau par un conduit jusqu'à ce que le reservoir soit plein. Alors ils rémuent la terre déjà changée en boue, & par ce moyen les parties les plus legeres sortent par un autre conduit par où l'on fait écouler l'eau. Ils continuent cet exercice jusqu'à ce qu'il ne reste plus au fond que les parties les plus pesantes, le sable, le gravier & l'or. Cela fait ils entrent dans la *Cocha* avec des baquets de bois faits exprès où ils mettent ces matieres ensemble, & les remuent circulairement par un mouvement promt & uniforme; & changeant l'eau ils separent le plus léger du plus pesant, & enfin il ne reste plus que l'or au fond des baquets, & un or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Pour l'ordinaire il se trouve en poudre, mêlé quelquefois de

Pe-

Pepites ou grains plus ou moins gros, mais ordinairement petits. L'eau de la *Cocha* s'arrête dans un autre réservoir pratiqué un peu au-dessous du premier, & où l'on fait la même chose qu'au précédent, afin de séparer le plus subtil de l'or qui peut avoir été emporté par le mouvement de l'eau dans ce second bassin. Enfin il y a une troisiéme *Cocha*, où l'on fait encore la même lessive, & dont on ramasse encore quelque peu de poudre d'or.

Ce travail se fait dans toutes les Minieres de la Jurisdiction de *Popayan* par des Esclaves *Négres*, que chaque Proprietaire des Mines tient pour cet effet. Une partie de ces Esclaves est employée aux lavoirs, pendant que l'autre remue la terre des Minieres ; de cette maniere les lavoirs vont continuellement. L'aloi de cet or est pour l'ordinaire de 22 carats, quelquefois il va au-delà & jusqu'à 23 carats, & quelquefois au-contraire il est au-dessous de 22, mais très-rarement moins de 21. Dans le Bailliage de *Choco*, outre beaucoup de Mines de lavoir, comme celles dont nous venons de parler, il y en a aussi quelques-unes où le minerais se trouve enveloppé dans d'autres matieres métalliques, des pierres & des sucs bitumineux, desorte qu'on est obligé d'y employer le mercure. Quelquefois il s'y trouve des Minieres où la *Platine* est cause qu'on est obligé de les abandonner. On appelle *Platine*, une pierre si dure qu'on ne peut la briser sur une enclume d'acier, ni la réduire par la calcination, ni par conséquent en extraire le minerais qu'elle enserre, qu'avec un travail infini & beaucoup de fraix. Parmi ces Mines il s'en trouve quelques-unes où l'or est mêlé avec un tombac aussi fin que celui d'Orient, & avec la proprieté singuliere de ne jamais engendrer le verdet, comme cela arrive au cuivre ordinaire & de resister aux acides.

La plus grande partie de l'or que l'on tire des lavoirs dans la Province de *Quito*, circule dans le Pays, mais peu de tems, parce que bientôt il prend la route de *Lima*; c'est neanmoins par cette circulation momentanée que cette Province se soûtient, & c'est même ce qui l'empêche de choir entierement. L'autre partie de cet or passe à *Santa-Fé* ou à *Carthagéne*, & rarement à *Quito*.

Dans le Bailliage de *Zaruma*, qui est du Corrégiment de *Loxa*, il y a plusieurs Mines d'or exploitées, & quoique l'or en soit de bas aloi, puisqu'il n'est qu'à 18 & quelquefois à 16 carats, il est néanmoins si abondant, qu'affiné à 20 carats il apporte plus de profit aux Proprietaires que les autres Mines où l'or est naturellement de cet aloi, mais moins abondant.

dant. Autrefois on trouvoit beaucoup de veines d'or dans ce Bailliage, mais les habitans sont tombés dans une si grande négligence à cet égard, qu'ils n'en exploitent plus guere. Toutes les Minieres de ce District sont de *Caxa*, & l'on applique le mercure au minerais. Dans le Gouvernement de *Jaën de Bracamoros* il y a des Mines d'or de la même espéce, d'où l'on tiroit une quantité considerable de ce précieux Metal, il y a 80 à 100 ans; mais depuis que les *Indiens* de cette Contrée, à l'imitation de ceux de *Macas*, se sont soulevés, on a entiérement oublié ces Mines, & jamais on n'a pris la peine de les rechercher depuis. L'or qu'on en tiroit, quoique d'un aloi inférieur à celui de la Jurisdiction de *Popayan*, surpassoit de beaucoup celui de *Zaruma*. Les *Indiens* en tirent encore quelque petite quantité, quand la nécessité de payer les tributs les oblige à avoir recours à ce moyen: alors ils s'acheminent vers quelque Ruisseau ou Riviere, & attendent que l'eau se déborde, & quand elle s'est retirée ils ramassent le sable, le lavent dans le Ruisseau ou la Riviere, & en separent l'or, observant de n'en tirer que bien précisément ce qu'il leur en faut, & finissant-là leur corvée. Dans la Jurisdiction du Bourg de *Latacunga*, près du Village d'*Angamarca*, il y avoit autrefois une Mine dont le Proprietaire étoit un habitant de ce Village, nommé *Sanabria*. On tiroit une si grande abondance d'or, que pour ne pas perdre de tems il y faisoit travailler la nuit par des *Negres*, & le jour par des *Indiens*: malheureusement cette Mine s'abîma par l'effet d'un orage terrible; & il ne fut pas possible depuis de decouvrir la veine, jusqu'à ce qu'enfin un homme plus heureux que ceux qui avoient fait jusques-là des efforts inutiles, la découvrit en partie en 1743, par un accident semblable à celui qui l'avoit fait perdre; car ce fut par un orage, & une chute épouvantable d'eau, que cette Mine fut rouverte, & cet heureux succès a engagé cet homme à continuer son travail.

Il paroît à diverses marques qu'il y a encore bien d'autres Mines dans la vaste Province de *Quito*, qui ont été exploitées en divers tems, & dont on a tiré une bonne quantité de métal; & quoique la nature ou disposition du Pays paroisse plus propre aux Mines d'or, il y a neanmoins assez de veines d'argent, qui ont toutes les marques de richesse & d'abondance, comme il paroît par les Régîtres des Caisses Royales & de l'Audience de *Quito*; particulierement quelques-unes qui ont été exploitées dans ces derniers tems, quoiqu'avec peu de progrès. De ce nombre on peut compter la Mine appellée *Guayaca* dans la Jurisdiction de *Zicchos*, frontie-

tiere de *Latacunga*, & une autre Mine d'argent qui n'eſt qu'à environ deux lieues de celle-là. On a travaillé à l'une & à l'autre, mais jamais au-delà de leur ſuperficie, parce que les Entrepreneurs manquoient de fond ſuffiſant pour cela. La plus fameuſe de toutes les Mines d'argent qu'il y a dans ce Bailliage, eſt celle de *Sarapullo* à 18 lieues du Village de *Zicchos*, que l'on avoit commencé à faire valoir, mais dont l'exploitation a été ſuſpendue, faute de fond de la part de l'Entrepreneur.

On ne trouve pas moins d'indices de riches Mines dans les autres Corregimens que dans celui de *Latacunga*, quoiqu'on n'y en ait point decouvert un ſi grand nombre que dans ce dernier Corregiment. Dans la Jurisdiction du Corrégiment de *Quito* la Montagne de *Pichincha* a encore la réputation de renfermer de grandes richeſſes, & quelques grains qu'on trouve dans les ſables des Ruiſſeaux qui y ont leur ſource, autoriſent aſſez cette opinion, quoiqu'on n'y trouve aucun veſtige qui denote qu'il y a eu des Mines formelles, ni qu'on en ait decouvert ni exploité aucune. A-la-verité cela ne prouve rien, puiſque les orages & le laps des tems ſuffiſent pour défigurer tellement ces ſortes de choſes qu'il n'en reſte plus aucun indice. Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt que par le travail & l'application qu'on peut parvenir à découvrir ces richeſſes. Au ſurplus on trouve les mêmes indices de riches Mines dans toute cette *Cordillere* dont le *Pichincha* fait partie, & encore dans la *Cordillere* Orientale de *Guamani* & autres endroits & coulées de cette Jurisdiction.

En examinant les Bailliages d'*Otabalo* & de *St. Michel de Ibarra*, on trouve dans le diſtrict du Village de *Cayambe* entre les côtes de la haute Montagne de *Cayambure* qu'il y a eu des minieres fort riches, dont on conſerve encore le ſouvenir, & les veſtiges, comme ayant été exploitées du tems de la *Gentilité* avec un ſuccès infini. Pluſieurs Montagnes aux environs du Village de *Mira* ont la même réputation, entre autres celle qu'on nomme *Pachon*, qui outre le préjugé général a encore l'exemple d'un habitant du même Village, qui, il n'y a pas long-tems, en a tiré de grandes richeſſes. Aucune de ces Mines n'eſt exploitée, ce qui ne paroîtra pas étrange, ſi l'on conſidere combien on néglige les Mines déjà découvertes & connues depuis long-tems.

Tout le Pays de *Pallactanga* dans la Jurisdiction de *Riobamba* eſt rempli de Minieres d'or & d'argent. Le nombre en eſt ſi grand, qu'une ſeule perſonne de celles que j'ai connues dans cette Ville, & qui ſe diſtingua le plus par les politeſſes qu'elle fit à nous & aux Académiciens *Fran-*

çois, avoit fait enrégîtrer pour son compte dans les Caisses Royales* de *Quito* 18 veines d'argent & d'or toutes riches & de bon aloi. J'ai moi-même entre les mains un Certificat original, par lequel l'Essayeur-Général *Don Juan Antonio de la Mota y Torres* certifie en date du 27 *Décembre* 1728, que les minerais d'une de ces veines, essayés à *Lima* pour le compte de la même personne, & de l'espéce de ceux que les Mineurs appellent *Negrillos*, rendoient 80 marcs d'argent par caisson, ce qui est une chose étonnante; puisque pour l'ordinaire on tient pour fort riches les Mines qui rendent huit à dix marcs d'argent par caisson, le caisson contenant cinquante quintaux de minerais; c'est du-moins ce qui se voit dans les Mines du *Potosi* & de *Lipes*, qui malgré les fraix du charroi du minerais de la Mine à d'autres endroits plus commodes où il se bénéficie, enrichissent encore les Entrepreneurs. En revanche il y a des Mines où le caisson de minerais ne rapporte pas cinq à six marcs d'argent, & baisse même quelquefois jusqu'à trois. On peut néanmoins les exploiter, parce que c'est dans des Pays commodes où les vivres sont à grand marché & en abondance, & où il y a beaucoup de gens pour les faire valoir, moyennant un modique salaire.

Par une tradition venue des anciens *Indiens*, on croit que les Montagnes de la Jurisdiction de *Cuenca* sont autant de Minieres d'or & d'argent, mais on n'en a pas d'autres preuves; toutefois il y a des endroits où il y a des Mines découvertes qu'on exploitoit il n'y a pas long-tems, quoiqu'avec moins de soin qu'il n'en faloit pour en retirer tout le profit que l'on pouvoit. Il y en avoit une dans le Bailliage d'*Alausi* à environ six lieues d'une *Hacienda* appellée *Susna*; le Maître de cette *Hacienda* en faisoit tirer le minerais, qui lui rapportoit beaucoup; mais comme il manquoit de fonds pour continuer ce travail sans que sa plantation en souffrît, il ne put jamais en tirer une quantité d'argent proportionnée à ce que la Mine promettoit. Tout ce Pays est si rempli de Mines, que si les habitans vouloient s'adonner à ce travail, il ne le céderoit point à cet égard à aucun autre, pas même aux Provinces méridionales du *Pérou* qui sont devenues si célébres; mais ils sont d'une nonchalance, dont on ne peut attribuer la cause qu'à l'abondance des denrées, & au peu qu'il en coute pour se nourrir dans ce Pays-là; car les habitans pouvant à peu de fraix vivre à leur aise, ne se soucient guere de fouiller dans les entrailles de la terre

* Bureau des Finances.

terre pour y trouver de l'or. De-là vient aussi que n'y ayant pas dans les Villes des gens qui ayent de grands fonds, il ne se trouve point d'habitant qui soit en état de faire les avances qu'il faut pour ces sortes d'entreprises, qui demandent de grandes dépenses. Ajoûtez à cela le préjugé, ou plutôt la crainte des difficultés, qui fait que quand un homme témoigne avoir dessein de fouiller dans quelque Mine, les autres le regardent comme un extravagant qui court à sa perte, & qui risque une ruine certaine pour des espérances éloignées & très-douteuses. Ils tâchent de le détourner de son dessein, & s'il n'y peuvent réussir, ils le fuyent en l'évitant, comme s'ils craignoient qu'il ne leur communiquât son mal. Il ne doit donc pas paroître étrange que ces Mines, quoique riches selon toutes les apparences, soient négligées, chacun ayant une aversion pour ces entreprises qu'on n'a pas dans le *Pérou*, où les Entrepreneurs sont gens de poids, des premieres maisons du Pays, & puissamment riches, sans compter un grand nombre d'autres moins considérables qui s'intéressent selon leurs facultés dans l'exploitation des Mines.

Les Gouvernemens de *Quijos* & de *Macas* foisonnent de Minieres, & celui de *Jaen* en a d'une grande valeur, de-même que ceux de *Masnas* & d'*Atacames*. A l'égard du premier, il est certain que les *Indiens* du *Marannon* tiroient de l'or du sable de quelques Rivieres qui déchargent leurs eaux dans ce Fleuve; & comme il faut assigner une source à cet or, il est naturel de la supposer dans les Mines de ce Pays. Quant au second on ne doute point que les rives des Rivieres de *Santiago* & de *Mira* ne soient remplies de veines d'or, comme l'expérience le prouve, puisque les Métifs & les Mulâtres trouvent souvent des parties de ce métal dans le sable; mais personne ne s'étant appliqué à la recherche de ces Mines, on ne se met point en devoir de les exploiter.

Outre ces Mines d'or & d'argent la Province de *Quito* en a d'autres métaux, ainsi que des Carrieres de pierres en abondance. Il semble que la Nature ne lui ait rien refusé de ce qui est nécessaire aux commodités de la vie, & à l'opulence; puisqu'en y répandant l'or & l'argent, elle y a placé les autres métaux qui sont nécessaires pour séparer ceux-ci de leur Mine. On y trouve des Mines de mercure dans la partie méridionale, dans le district du Village d'*Azogue* qui en tire son nom*, dans le ressort du Corrégiment de *Cuenca*. C'est de cette Mine qu'on tiroit autrefois

* Ce mot signifie *Vif-argent* ou *Mercure*.

fois le mercure qu'on employoit dans les Mines de la Province; mais cela a été défendu, & il n'eſt plus permis dans tous ces Royaumes d'employer d'autre mercure que celui de *Guanca Velica*, afin de prévenir les fraudes qui ſe commettoient dans les *Quints* ou cinquiémes du produit des Mines qu'on payoit au Roi, en employant du mercure de contrebande au-lieu de celui qu'on doit tirer des Caiſſes Royales de la Ville où les Mines appartiennent, ou de l'*Aſſiento* principal. Cette Ordonnance a en partie remédié à ces abus; mais il eſt certain en même-tems qu'elle contribue à faire déchoir le travail des Mines d'argent dans toute la Province de *Quito*, en fermant celle de Mercure. Peut-être qu'en faiſant là-deſſus de ſérieuſes réflexions on trouvera le moyen de les remettre en vigueur, ſans préjudicier aux droits de Sa Majeſté.

Selon le témoignage de quelques perſonnes intelligentes, & les marques qui s'offrent aux yeux avec évidence, on ne ſauroit douter que le terrain où eſt bâtie la Ville de *Cuenca* ne ſoit une Miniere de fer, dont les veines ſe découvrent dans les fonds des coulées, & les morceaux de minerais que l'on tire quelquefois de leurs fondrieres ne laiſſent point douter que ce ne ſoit de ce métal, tant à cauſe de la couleur & du poids, que parce qu'étant caſſé les fragmens de cette matiere ont la propriété d'être attiré par l'Aiman: & des gens bien au fait de ces choſes prétendent non ſeulement que c'eſt du fer, mais que la Mine en ſeroit très-abondante; c'eſt ce qu'on ne peut pourtant prouver que par l'expérience.

On ne peut douter non plus que ſi les habitans étoient plus laborieux dans ces ſortes de choſes, il ne ſe trouvât dans ces Contrées des Mines de cuivre, d'étaim, & de plomb, quoiqu'on n'en connoiſſe pas préſentement: mais on ſait aſſez que là où il y a des Mines d'or & d'argent il y a auſſi du cuivre, & du plomb; le contraire eſt regardé comme une choſe étonnante. Je parlerai dans le Chapitre ſuivant de quelques autres Mines, particuliérement des Carrieres & des Pierres qui embelliſſent cette Province, afin de n'omettre rien des choſes propres à faire connoître un Pays ſi célébre.



CHA-

CHAPITRE XI.

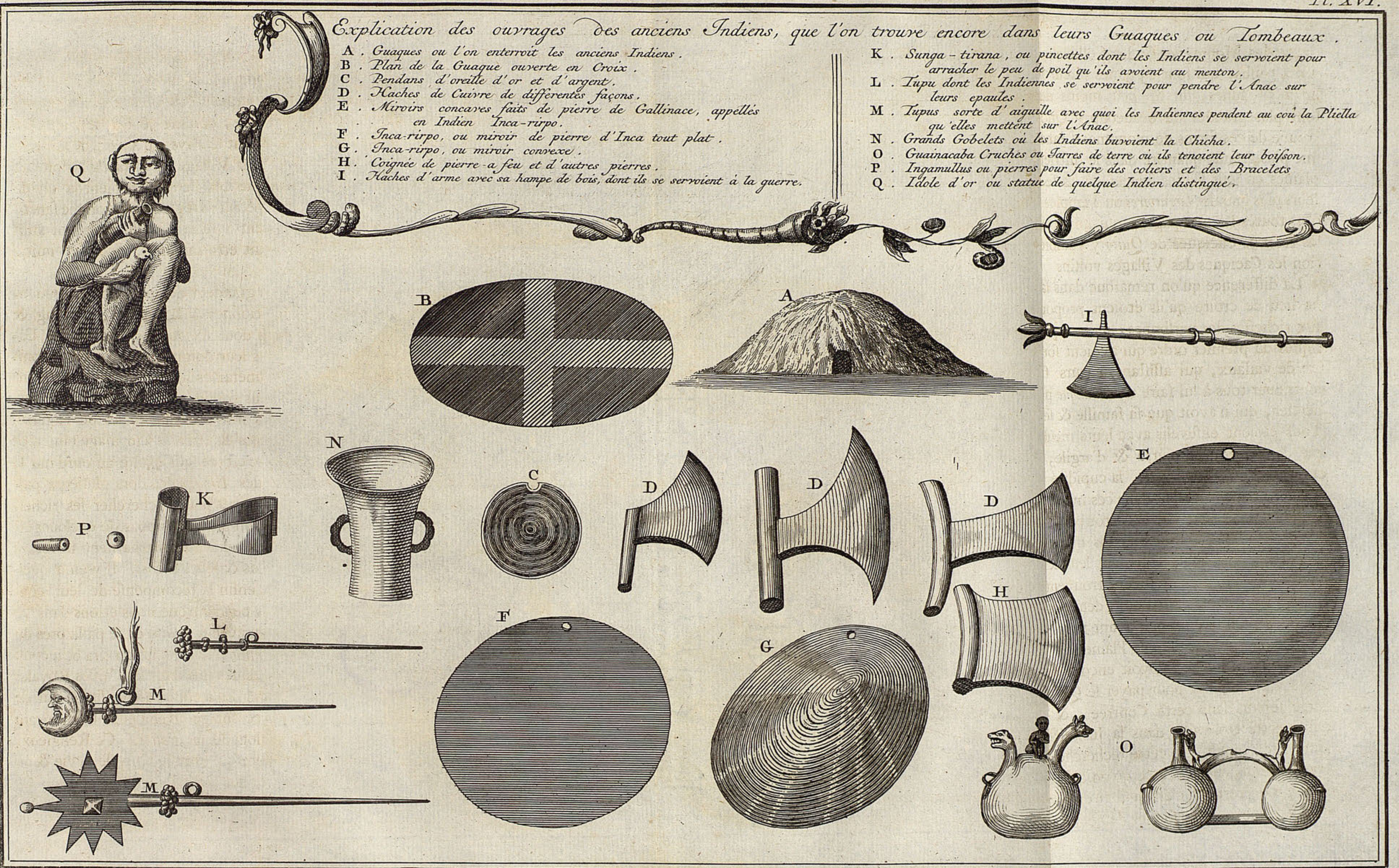
Monumens des anciens Indiens *dans la Province de* Quito, *& Remarques sur quelques Pierres curieuses qui se trouvent dans les Carrieres.*

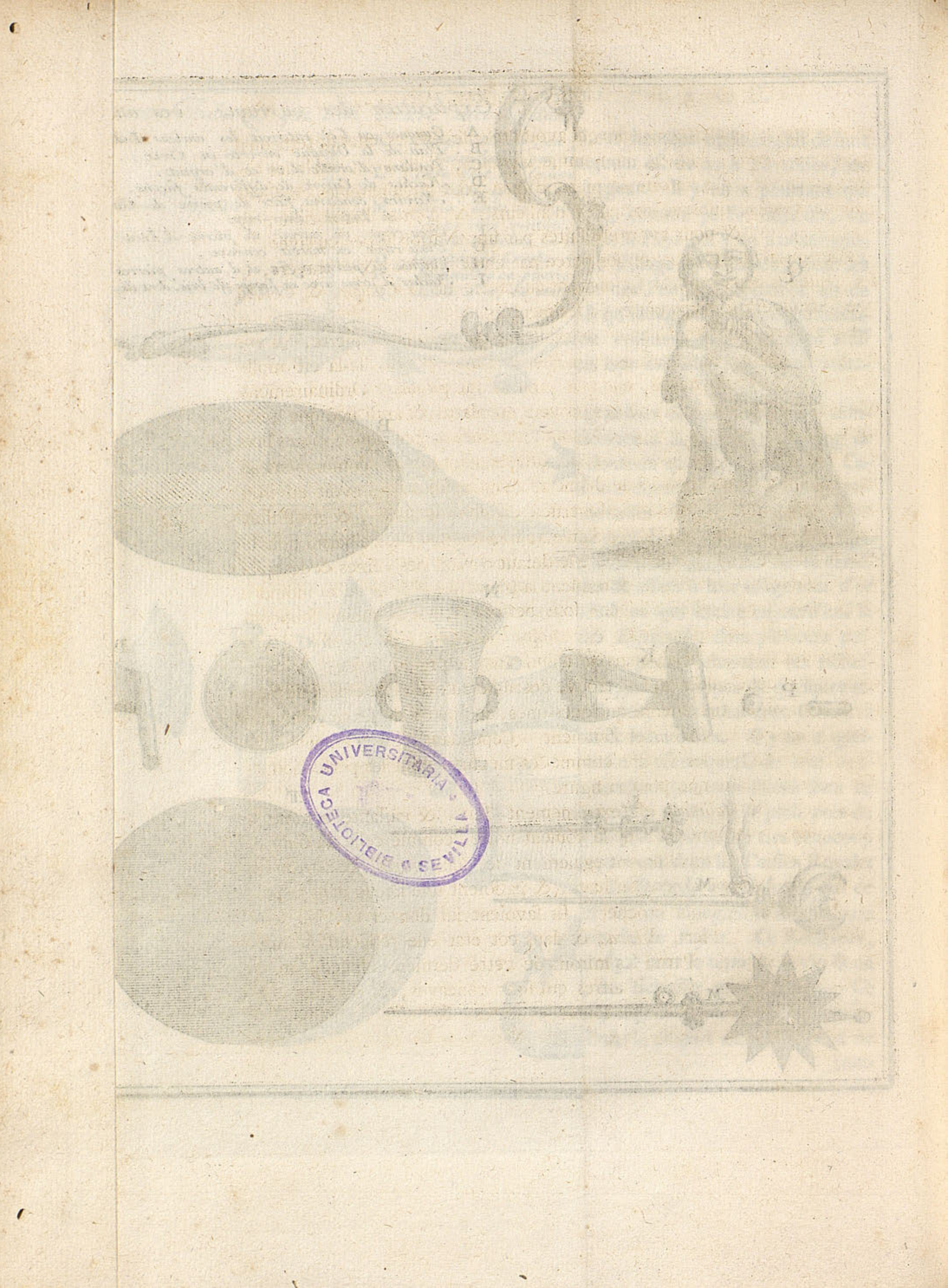
Quoique les Nations qui habitoient anciennement les vastes Contrées du *Pérou* n'eussent pas fait de grands progrès dans les Sciences avant l'arrivée des *Espagnols*, ils en avoient néanmoins quelques connoissances, mais si foibles qu'elles ne suffisoient pas pour donner à leurs esprits toutes les lumieres qu'ils auroient pu acquérir. Il en étoit de-même à l'égard des Arts mécaniques; le peu qu'ils en savoient étoit mêlé de tant de grossiéreté, qu'ils ne s'écartoient jamais de ce qu'ils avoient vu pratiquer, à-moins qu'ils n'y fussent forcés par la nécessité. L'industrie qui sert de directrice à tous les hommes, est celle qui leur enseigne les Arts utiles; & chez eux le travail suplée à la Science; desorte qu'à force de tems & d'application ils font des ouvrages, qui malgré leurs défauts ne laissent pas d'exciter l'attention & l'admiration de ceux qui les voyent & qui pensent aux circonstances où ils ont été faits. Tels sont quelques-uns de leurs ouvrages, dont il reste encore des vestiges assez considérables, pour exciter l'étonnement, si l'on fait réflexion à la grandeur du travail, & au peu d'instrumens qu'ils ont eu pour ces sortes d'ouvrages. Si on n'y remarque pas cette élégance, cet art, cette disposition qui sont une suite des progrès des Beaux-arts, ils ont d'autres perfections qui les font admirer, malgré la rusticité qu'on y découvre.

Les *Péruviens* consacroient des ouvrages à la postérité; les Campagnes en sont pleines, soit près des Villes & des Bourgades, soit dans les Plaines, sur les Montagnes & sur les Collines. Ils aimoient, comme les anciens *Egyptiens*, à être inhumés dans des lieux remarquables. On sait que ceux-ci se bâtissoient des pyramides au milieu desquelles étoient leurs sépulcres, où l'on déposoit leurs corps enbaumés: de-même les *Indiens*, après avoir porté le corps dans le lieu où il devoit reposer, sans l'enterrer, ils l'entouroient de beaucoup de pierres & de briques dont ils lui bâtissoient une maniere de mausolée, sur lequel ceux qui étoient de la dépendance du defunt jettoient une si grande quantité de terre, que le mausolée étoit changé en une espéce de colline artificielle qu'ils appelloient *Guaque*. La figure de ces *Guaques* n'est pas exactement pyramidale. Il paroît plutôt que ces Peuples avoient en vue d'imiter la Nature dans la figu-

figure des Montagnes & des Collines. Leur hauteur ordinaire est de huit à dix toises, qui font 23 aunes. Leur longueur est de 20 à 26 toises, ou 47 à 58 aunes, sur un peu moins de largeur. Il y en a pourtant qui sont plus grandes de beaucoup. Quoique, comme je l'ai déjà dit, on trouve de ces sortes de monumens dans tout le Pays, il y en a néanmoins une plus grande quantité dans le district du Village de *Cayambe*, dont les plaines en sont toutes semées, à cause que ces Peuples avoient-là un de leurs plus grands *Adoratoires* ou Temples, & qu'ils regardoient comme sanctifiées toutes les Campagnes qui en étoient voisines: c'est pourquoi aussi les Rois & Caciques de *Quito* y vouloient être inhumés, & à leur imitation les Caciques des Villages voisins.

La différence qu'on remarque dans la grandeur de ces monumens donne lieu de croire qu'ils étoient proportionnés à la dignité, au rang & aux richesses des personnes; n'étant pas douteux que les *Guaques* des Caciques du premier ordre qui avoient sous leur domination un grand nombre de vassaux, qui assistant à leurs funerailles devoient naturellement contribuer tous à lui faire une *Guaque* plus considérable que celle d'un Particulier, qui n'avoit que sa famille & ses amis pour lui jetter de la terre. Tous étoient ensevelis avec leurs meubles & effets à leur usage tant d'or que de cuivre, de pierre & d'argile; c'est ce qui excite aujourd'hui la curiosité, ou, si l'on veut, la cupidité des *Espagnols*, dont plusieurs passent leur tems à fouiller dans ces monumens, pour y chercher les richesses qu'ils imaginent y devoir trouver; trompés par l'appas de quelques effets d'or qu'ils ont trouvés dans quelques-unes, ils s'acharnent si fort à cette recherche qu'ils y perdent leur tems & leurs biens. Il y en a quelquefois qui à force de fouiller, trouvent enfin la récompense de leur constance. La chose arriva ainsi deux fois pendant que nous étions dans ce Pays, la premiere un peu avant notre arrivée à *Quito*, & se passa près du Village de *Cayambe* dans la Plaine de *Pesillo*, de laquelle on tira beaucoup d'effets d'or, dont on voyoit encore quelques-uns dans les Caisses Royales qu'on y avoit porté pour payer le *Quint*. La seconde arriva sur la fin de notre séjour dans cette Contrée, & ce fut un Religieux Dominicain qui fit cette trouvaille dans la Jurisdiction de *los Pastos*. Ce Religieux, après avoir employé à cette recherche presque tout le tems de sa vie & un argent infini, trouva, à ce qu'on disoit, des richesses considérables. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en envoya quelques morceaux à son Provincial & à quelques personnes de *Quito*. Dans la plupart des *Guaques* on ne trou-


Explication des ouvrages des anciens Indiens, que l'on trouve encore dans leurs Guaques ou Tombeaux.
A. Guaques ou l'on enterroit les anciens Indiens.
B. Plan de la Guague ouverte en Croix.
C. Pendans d'oreille d'or et d'argent.
D. Haches de Cuivre de differentes façons.
E. Miroirs concaves faits de pierre de Gallinace, appellés en Indien Inca-rirpo.
F. Inca-rirpo, ou miroir de pierre d'Inca tout plat.
G. Inca-rirpo, ou miroir convexe.
H. Coignée de pierre-a feu et d'autres pierres.
I. Haches d'arme avec sa hampe de bois, dont ils se servoient à la guerre.
K. Sunga-tirana, ou pincettes dont les Indiens se servoient pour arracher le peu de poil qu'ils avoient au menton.
L. Tupu dont les Indiennes se servoient pour pendre l'Anac sur leurs epaules.
M. Tupus sorte d'aiguille avec quoi les Indiennes pendent au coû la Pliella qu'elles mettent sur l'Anac.
N. Grands Gobelets où les Indiens buvoient la Chicha.
O. Guainacaba Cruches ou Jarres de terre où ils tenoient leur boisson.
P. Ingamullus ou pierres pour faire des coliers et des Bracelets
Q. Idole d'or ou statue de quelque Indien distingué.
Q
B
A
I
N
C
D
D
D
E
K
P
L
M
M
F
G
H
O



trouve que le ſquelette de celui qui avoit été enſéveli, les vaſes de terre où il buvoit la *Chicha*, leſquels on nomme à-préſent *Guaqueres*, quelques haches de cuivre, des miroirs de pierre d'*Inca*, & autres pareilles choſes de peu de valeur, quoique curieuſes d'ailleurs, & dignes d'attention pour leur antiquité, & pour avoir été faites par une Nation ſi peu cultivée.

Pour ouvrir les *Guaques* on les perce par en-bas, en long & en travers, de ſorte que les deux croiſées ſe joignent au centre de la *Guaque*, & c'eſt-là que ſe trouvent le corps entier & les meubles.

On trouve dans les *Guaques* deux ſortes de miroirs de pierre, les uns de pierre d'*Inca*, & les autres de pierre de *Gallinace*. Celle-là eſt molle & n'eſt point tranſparente, elle a la couleur du plomb. Ordinairement ces miroirs ſont ronds; l'une des ſurfaces eſt platte, & auſſi lice que celle d'un miroir de criſtal; l'autre eſt ovale, ou un peu ſphérique, moins lice & moins polie. Quoiqu'ils ſoient de différente grandeur, communément ils ont trois à quatre pouces de diamétre: j'en ai vu un qui avoit environ un pied & demi: la principale ſuperficie en étoit concave, & groſſiſſoit beaucoup les objets, auſſi polie d'ailleurs que le ſauroit faire parmi nous le plus habile Ouvrier. Cette pierre a le défaut d'avoir des veines & des pailles qui gâtent ſa ſuperficie, & rendent la pierre ſi caſſante qu'au moindre coup elle ſe fend. Bien des gens ſont perſuadés, ou du-moins ſoupçonnent que c'eſt une compoſition & non pas une pierre; & en effet il y a quelque apparence à cela, mais on n'en a aucune preuve ſolide. Au-contraire il y a des Coulées où l'on trouve des mineraux de cette eſpéce de pierre, & dont on en tire encore quelques-unes, quoiqu'on ne les travaille plus pour l'uſage que les *Indiens* en faiſoient. Cependant cela n'empêcheroit pas qu'on n'ait pu les fondre comme les métaux, pour les perfectionner tant pour la qualité que pour la figure.

La Pierre de *Gallinace* eſt extrêmement dure, & caſſante comme la pierre-à-feu. Son nom vient de ſa couleur noire, comme celle du *Gallinazo*. Les *Indiens* la travailloient également des deux côtés, & l'arrondiſſoient auſſi. Ils la perçoient en haut, & paſſoient une ficelle dans ce trou pour la pendre à quelque crochet. Ils ſavoient lui donner un poli ſemblable à celui de la Pierre d'*Inca*, & dans cet état elle réfléchiſſoit ſuffiſamment les objets. Parmi les miroirs de cette derniere eſpéce, on en trouve qui ſont tout plats, d'autres qui ſont concaves, & d'autres convexes. J'en ai vu pluſieurs de toutes les ſortes, & j'en ai eu même quelques-uns auſſi bien travaillés que ſi cette Nation avoit eu les inſtrumens

les

les plus propres à ces ſortes d'ouvrages, & une grande connoiſſance de l'Optique. On trouve encore des Carrieres de ces pierres, qui ſont entierement négligées; & dont on ne fait aucun cas, quoique ſa couleur, ſa transparence & ſa dureté la rendent fort luiſante & fort belle, ayant rarement des veines & des pailles qui en gâtent la ſuperficie.

Les Haches de cuivre des *Indiens* ne different guere des nôtres pour la façon. Il paroît qu'ils travailloient la plupart de leurs ouvrages avec ces haches; puiſque ſi ce n'eſt pas le ſeul inſtrument tranchant qu'ils euſſent, c'eſt au-moins celui que l'on trouve le plus communément chez eux, n'y ayant d'autre différence ſinon que les unes ſont plus grandes que les autres. Il y en a qui ont le tranchant rond, & plus ou moins long; quelques-unes ſont échancrées, quelques autres ont une pointe du côté oppoſé au tranchant, avec un manche tors, par où ils les manioient. Le cuivre eſt la matiere la plus ordinaire de ces inſtrumens; on en trouve pourtant de pierre de *Gallinace*, ou d'une autre pierre aſſez ſemblable à la pierre-à-feu, quoique moins dure & moins nette. De cette pierre & de celle de *Gallinace*, on trouve des pointes taillées à deſſein dont ils ſe ſervoient en guiſe de lancettes. C'étoit-là les deux inſtrumens, & peut-être les ſeuls qui fuſſent uſités parmi eux. S'ils en ont eu d'autres, il eſt aſſez ſurprenant qu'on n'en trouve point dans ce grand nombre de *Guaques* où l'on a fouillé & où l'on fouille encore tous les jours.

Les *Guaqueres* ou Vaſes pour la boiſſon, ſont d'une argile fort fine & de couleur noire. On ignore abſolument d'où ils la tiroient. Ces vaſes ont la figure d'une cruche ſans pied, & ronde avec une anſe au milieu, & d'un côté l'ouverture pour boire & de l'autre la tête d'un *Indien*, dont les traits ſont ſi bien imités, que je défie nos Potiers de rien faire qui en approche. Quelques-unes de ces cruches, ſans différer de celles-là quant à la forme, ſont d'une argile rouge, & l'on trouve de ces deux matieres divers autres vaſes grands & petits dont on ſe ſervoit pour faire la *Chicha* & pour la garder.

Parmi les Meubles d'or on trouve des *Naſieres*, ſemblables aux paténes de calice, mais plus petites, leſquelles ils avoient coutume de pendre au cartilage du nez qui ſepare les deux narines; des coliers ou carcans, des bracelets, des pendans-d'oreille preſque ſemblables aux *Naſieres*, & des idoles, le tout d'un or mince comme du papier. Les idoles ſont des figures qui repreſentent toutes les parties du corps. Elles ſont creuſes en-dedans, & juſqu'aux moindres traits tout eſt évuidé; & comme ces figu-

res

res ſont toutes d'une piéce; puiſqu'il n'y a pas la moindre trace de ſoudure, il eſt difficile de comprendre comment ils ont fait pour les évuider. Je prévois qu'on dira qu'ils les jettoient en fonte; mais cela ne réſout point la difficulté, puiſqu'il n'eſt pas aiſé de concevoir qu'ils ayent pu faire des moules aſſez fragiles pour pouvoir les rompre ſans endommager des ouvrages ſi minces & ſi deliés.

Le Maïz ayant toujours été la principale nourriture des *Indiens*, qui leur ſervoit outre cela pour faire la *Chicha*, ils en repréſentoient les épics en pierres fort dures, avec tant d'art, qu'en mettant une de ces figures vis-à-vis de l'original il eſt difficile de les diſtinguer à la vue. Ils n'étoient pas moins habiles à imiter les couleurs; les unes imitent le Maïz jaune, les autres le Maïz blanc, & les autres celui dont les grains paroiſſent enfumés à force d'avoir reſté dans leurs cabanes.

Le plus ſurprenant en tout cela, c'eſt la maniere dont ils faiſoient ces ouvrages, qui devient une énigme quand on conſidere le peu d'outils qu'ils avoient, & combien ils étoient mal faits. D'ailleurs il faut convenir que c'étoient ou des outils de cuivre; & comment accorder la flexibilité de ce metal avec la dureté des pierres qu'ils travailloient, & avec le poli qu'ils donnoient à leurs ouvrages? ou enfin des outils d'autres pierres. Mais quel travail, quel tems, quelle patience ne faudroit-il pas pour faire un foret d'une pierre de *Gallinace*, & un foret propre à faire un trou pareil à celui qu'on voit à leurs miroirs, ou un autre inſtrument propre à polir ces miroirs au point de les rendre auſſi unis & auſſi beaux qu'une glace? Je crois qu'on embaraſſeroit le plus habile Artiſan d'*Europe*, ſi on le chargeoit de faire de pareils ouvrages avec un morceau de cuivre, ou des pierres, ſans lui permettre d'employer aucun autre outil. C'eſt ce qui prouve qu'il faloit que ces Peuples euſſent dans leur imagination des reſſources que les autres n'ont pas, puiſque ſans autre ſecours que celui de leur propre génie ils venoient à bout de pareilles choſes.

L'habileté des *Indiens* à travailler les Emeraudes ſurpaſſoit tout ce que nous venons de dire. Ils tiroient ces pierres de la côte de *Manta*, & d'un quartier du Gouvernement d'*Atacames* appellé *Coaquis* ou *Quaques*. Ces Emeraudes dont on n'a pu retrouver les Mines, ſans-doute faute de ſoin & d'attention, ſe trouvent dans les tombeaux des *Indiens* de *Manta* & d'*Atacames*; elles ſont ſuperieures en dureté & en beauté à celles que l'on tire de la Juriſdiction de *Santa Fé*. Ce qui étonne, c'eſt de les voir taillées les unes en figure ſphérique, les autres en figure cilindrique, & les au-

autres en cône, & de diverſes manieres. On ne conçoit pas qu'un Peuple qui n'avoit aucune connoiſſance du fer ni de l'acier, ait pu tailler & percer une matiere auſſi dure que celle de ces pierres précieuſes. Cependant ils les perçoient avec autant de délicateſſe qu'il eſt poſſible de le faire aujourd'hui: la diſpoſition des pertuis n'eſt même pas un petit ſujet d'étonnement, les uns traverſant diamétralement, les autres ne pénétrant que juſqu'au centre de la pierre, & ſortant par les côtés pour former un triangle à peu de diſtance les uns des autres. La figure de la pierre n'étoit pas moins variée que celle des pertuis.

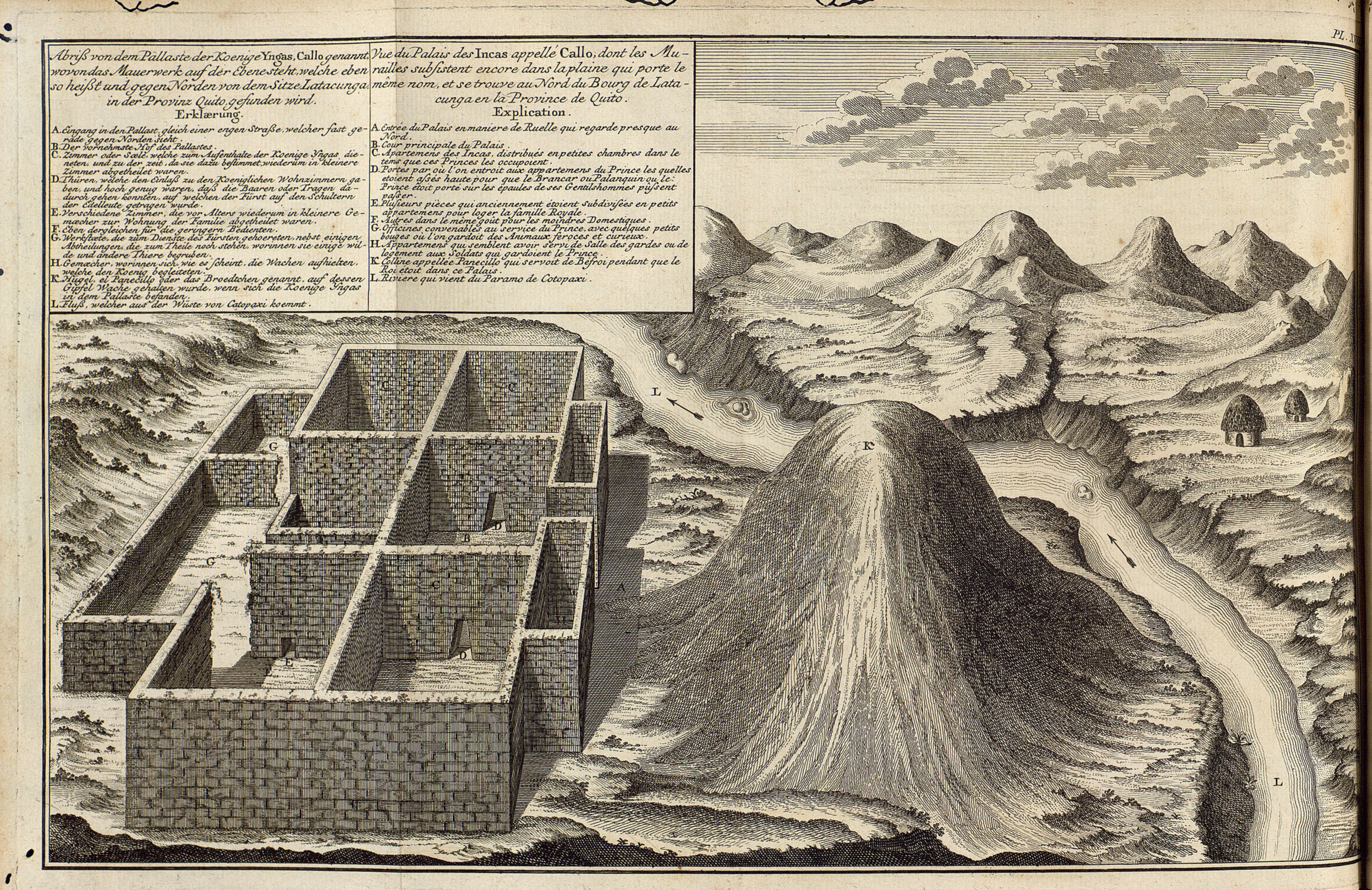
Après avoir donné la deſcription des *Guaques* de ces Peuples idolâtres dont l'uſage à cet égard n'étoit pas moins commun chez les habitans des Provinces méridionales du *Perou*, je paſſe aux Edifices ſomptueux qu'ils ont bâtis, tant pour ſervir à leur Culte, que pour loger leurs Souverains, & ſervir de barriere à leurs Pays. Et quoique ces Edifices ayent été moins magnifiques dans le Royaume de *Quito* qu'à *Guzco*, qui étoit la Capitale de l'Empire, & la réſidence des Empereurs *Incas*, il en reſte néanmoins encore aſſez pour faire juger de la grandeur de la Nation, & de ſon inclination à l'Architecture, comme ſi elle avoit voulu réparer par la ſomptuoſité & la magnificence ce qui lui manquoit du côté du goût & de la ſcience.

On voit encore la plus grande partie d'un de ces ouvrages dans la Ville de *Cayambe*: ce ſont les reſtes d'un Adoratoire ou Temple de briques crues. Il eſt ſitué ſur un terrain élevé du même Village, lequel forme une eſpéce de monticule aſſez peu haute. La figure de l'Edifice eſt ronde & d'une grandeur ſuffiſante, puiſqu'il a environ huit toiſes de diamétre, qui font 18 à 19 aunes; ſur environ 60 aunes de circonference. Il ne reſte de cet Edifice que les ſimples murailles, qui ſe maintiennent encore, hautes d'environ deux toiſes & demie, ou cinq à ſix aunes, ſur quatre à cinq pieds d'épaiſſeur. Les briques ſont jointes avec de la terre même dont elles ont été faites; & le tout enſemble forme un mur auſſi ſolide que s'il étoit de pierre, puiſqu'il réſiſte aux injures du tems, auxquelles il eſt expoſé faute de couvert.

Outre la tradition par laquelle on ſait que cet Edifice a été un Temple, la maniere dont il eſt conſtruit ne permet pas d'en douter; en effet ſa forme ronde, & ſans aucune ſéparation au-dedans, fait aſſez voir que c'étoit un lieu d'aſſemblée publique, & non une demeure particuliere. La porte qui eſt fort petite, donne lieu de penſer que les Rois *Incas* entroient

ici


A. Vue de l'Adoratoire, ou temple des anciens Indiens qui Subsiste encore près du Village de Cayambe, jurisdiction du Corregiment d'Otabalo dans la Province de Quito.
B. Guaques, ou tombeaux des anciens Indiens tant sur les hauteurs que dans les Plaines.
C. Pucares ou retranchemens qu'on trouve encore sur les montagnes de la même Province, et que les mêmes Indiens élevoient pour se defendre contre les Invasions de leurs voisins avec qui ils étoient en guerre.
D. Maiſons ou Caſes du Village de Cayambe.
B
B
B
B
B
B
C
D


Abriß von dem Pallaste der Koenige Yngas, Callo genannt, wovon das Mauerwerk auf der Ebene steht, welche eben so heißt und gegen Norden von dem Sitze Latacunga, in der Provinz Quito, gefunden wird.
Erklærung.
A. Eingang in den Pallast, gleich einer engen Straße, welcher fast gerade gegen Norden sieht.
B. Der vornehmste Hof des Pallastes.
C. Zimmer oder Sæle, welche zum Aufenthalte der Koenige Yngas dieneten, und zu der zeit, da sie dazu bestimmet, wiederum in kleinere Zimmer abgetheilet waren.
D. Thüren, welche den Einlaß zu den Koeniglichen Wohnzimmern gaben, und hoch genug waren, daß die Baaren oder Tragen dadurch gehen konnten, auf welchen der Fürst auf den Schultern der Edelleute getragen wurde.
E. Verschiedene Zimmer, die vor Alters wiederum in kleinere Gemæcher zur Wohnung der Familie abgetheilet waren.
F. Eben dergleichen für die geringern Bedienten.
G. Werkstæte, die zum Dienste des Fürsten gehoereten, nebst einigen Abtheilungen, die zum Theile noch stehen, worinnen sie einige wilde und andere Thiere begruben.
H. Gemæcher, worinnen sich, wie es scheint, die Wachen aufhielten, welche den Koenig begleiteten.
K. Hügel, el Panecillo oder das Broedtchen genannt, auf dessen Gipfel Wache gehalten wurde, wenn sich die Koenige Yngas in dem Pallaste befanden.
L. Fluß, welcher aus der Wüste von Catopaxi koemmt.
Vue du Palais des Incas appellé Callo, dont les Murailles subsistent encore dans la plaine qui porte le même nom, et se trouve au Nord du Bourg de Latacunga en la Province de Quito.
Explication.
A. Entrée du Palais en maniere de Ruelle qui regarde presque au Nord.
B. Cour principale du Palais.
C. Apartemens des Incas, distribués en petites chambres dans le tems que ces Princes les occupoient.
D. Portes par où l'on entroit aux appartemens du Prince les quelles etoient assés haute pour que le Brancar ou Palanquin ou le Prince étoit porté sur les épaules de ses Gentilshommes pûssent passer.
E. Plusieurs pièces qui anciennement étoient subdivisées en petits appartemens pour loger la famille Royale.
F. Autres dans le même goût pour les moindres Domestiques.
G. Officines convenables au service du Prince, avec quelques petits bouges où l'on gardoit des Animaux feroces et curieux.
H. Appartemens qui semblent avoir servi de Salle des gardes ou de logement aux Soldats qui gardoient le Prince.
K. Colline appellée Panecillo qui servoit de Béfroi pendant que le Roi étoit dans ce Palais.
L. Riviere qui vient du Paramo de Cotopaxi.
L
K
L

ici à pied par respect pour le lieu, quoique dans leur Palais & par-tout ailleurs ils entrassent & allassent toujours en chaise, comme on le verra ci-après. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, il est certain que dans le voisinage de *Cayambe* il y avoit un de leurs plus grands Adoratoires ou principaux Temples, il semble donc que ce ne peut être que celui-ci.

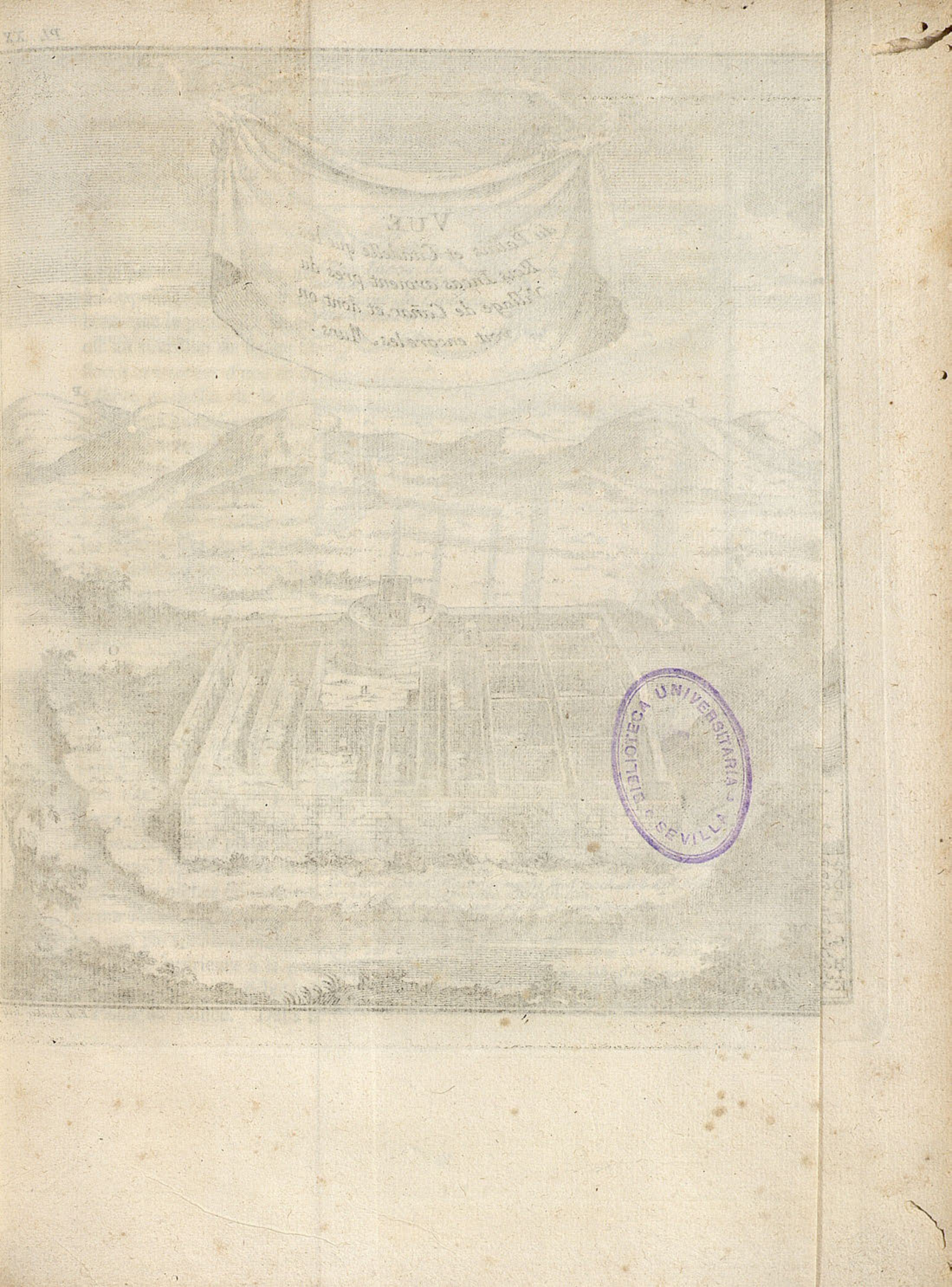
Dans la plaine qui s'étend depuis *Latacunga* vers le Nord, on voit encore, comme il a été dit ailleurs en passant, les murailles d'un des Palais des Empereurs *Incas* & Rois de *Quito*, lequel se nommoit *Callo*, nom qui lui est resté depuis. Il sert aujourd'hui de Maison de campagne aux P. P. *Augustins de Quito*, qui ont là une Plantation. On n'y remarque ni la beauté, ni la grandeur des Edifices des *Egyptiens*, des *Romains* ou autres Peuples; mais eu égard aux connoissances bornées des *Indiens*, & en comparaison de leurs autres habitations, on ne laisse pas d'y appercevoir de la grandeur, de la somptuosité, & quelque chose enfin qui annonce la majesté des Monarques qui y faisoient leur demeure. On y entre par une ruelle de cinq à six toises de long, qui conduit dans une cour autour de laquelle sont trois grands salons, qui en forment le quarré occupant les trois côtés. Dans chacun de ces salons il y a des séparations, & derriere celui qui fait face à l'entrée, on trouve divers petits réduits qui paroissent avoir été des fourrieres, excepté un qui servoit de ménagerie; car on voit encore les séparations où tenoit chaque animal. L'ouvrage ancien est un peu défiguré, quoique les principales parties subsistent encore comme elles étoient; mais dans ces derniers tems on y a bâti des habitations, & on a changé la disposition des appartemens qu'il y avoit.

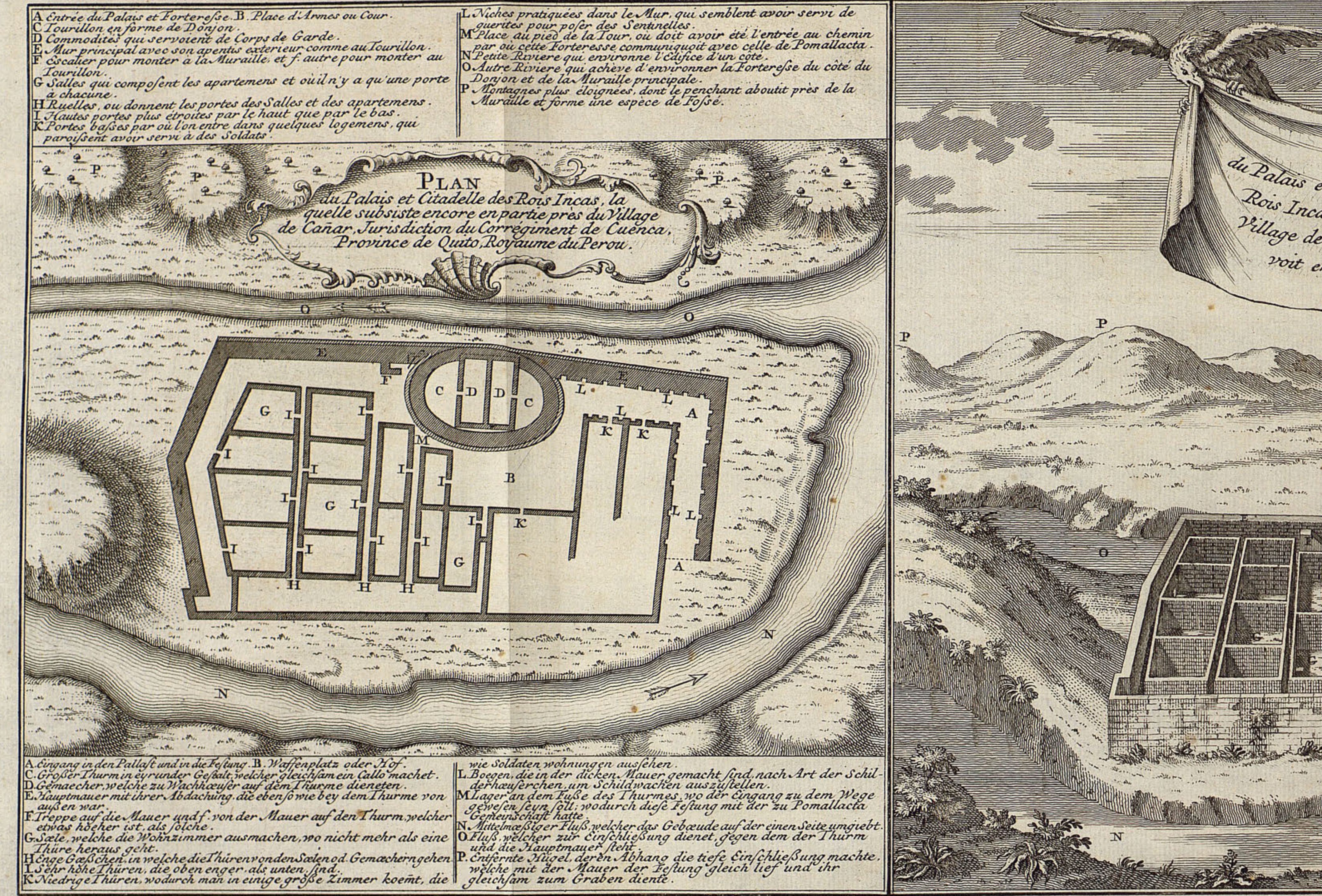
Ce Bâtiment est tout d'une pierre, qui ressemble pour sa dureté à la pierre-à-fusil, & d'une couleur presque noire, si bien jointes qu'on ne sauroit faire entrer entre deux la pointe d'un couteau, les jointures étant plus minces qu'une feuille du plus fin papier, & ne paroissant qu'autant qu'il le faut pour faire juger que la muraille n'est pas toute d'une seule piéce. On n'y remarque ni mortier, ni ciment qui les joigne; & au-dehors elles sont toutes convexes, mais à l'entrée des portes elles sont plattes. On voit de l'inégalité non seulement dans les rangs des pierres, mais dans les pierres-mêmes; & c'est ce qui rend l'ouvrage d'autant plus singulier, parce qu'une petite pierre est immédiatement suivie d'une grande & mal quarrée, & celle de dessus est néanmoins accommodée aux inégalités de ces deux-là, de-même qu'aux saillies & irrégularités de leurs faces, le tout si parfaitement, que de tous les côtés qu'on les regarde on les voit jointes avec la

 mê-

même exactitude & la même longueur. Ces murailles sont hautes comme celles de l'Adoratoire de *Cayambe*, de deux toises & demie sur trois ou quatre pieds d'épaisseur; & les portes de deux toises de haut, qui font environ cinq aunes, sur trois à quatre pieds de large par en-bas, & vont en se retrecissant par le haut jusqu'à deux pieds & demi. Ils leur donnoient cette hauteur excessive, afin que le Monarque pût y passer dans sa chaise, dont les brancars étoient portés sur les épaules des *Indiens*, & qu'il pût entrer de cette maniere dans son appartement, qui étoit le seul lieu où il marchât sur ses pieds. On ignore si ce Palais & les autres de la même espéce avoient un étage au-dessus du rez-de-chaussée, & de quelle maniere ils étoient couverts. Ceux que nous avons examinés, ou n'avoient point de toit, ou avoient été couverts par les *Espagnols*; il paroît néanmoins certain que leurs toits étoient en terrasse, & faits de bois, soutenu par des poutres qui traversoient d'une muraille à l'autre; car il n'y a aucune marque aux principales murailles qui puisse faire croire qu'elles ont soutenu des combles: sur ces toits faits ainsi en terrasse, ils pratiquoient apparemment quelque pente pour faire écouler l'eau. La raison pourquoi ils retrecissoient leurs portes par en-haut, c'est qu'ils n'avoient aucune connoissance de l'usage des cintres, & qu'ils étoient obligés de faire les linteaux de leurs portes d'une seule pierre; & comme ils n'avoient aucune idée ni des voûtes, ni de la coupe des pierres qui servent de clé aux voûtes, on ne trouve parmi leurs ouvrages rien qui soit cintré ou fait en arc.

A cinquante toises environ de ce Palais vers le Nord, qui est le côté où est la porte, il y a une Colline appellée *Panecillo de Callo* au milieu de la plaine, ce qui paroît assez extraordinaire: elle est haute de 25 à 30 toises, ou 58 à 70 aunes. Elle est ronde comme un pain de sucre, si égale de tous les côtés qu'on croit qu'elle a été faite à la main, d'autant plus que le bas de sa pente pris de tous les côtés forme parfaitement le même angle avec le terrain où il est. On croit que c'est un Monument où gît quelque *Indien* d'un rang distingué, & cette opinion est d'autant plus probable qu'ils étoient fort portés à élever des *Guaques* quand les occasions s'en présentoient: on ajoûte encore que la terre en a été tirée de la coulée voisine, par laquelle coule une petite Riviere, au pied de la colline du côté Nord; mais il n'y a aucune preuve de cela. Il se pourroit bien aussi que cette colline n'ait été autre chose qu'un béfroi, pour découvrir ce qui se passoit dans la campagne, & pouvoir mettre le Prince en sure-




A Entrée du Palais et Forteresse. B. Place d'Armes ou Cour.
C Tourillon en forme de Donjon.
D Commodités qui servoient de Corps de Garde.
E Mur principal avec son apentis exterieur comme au Tourillon.
F Escalier pour monter à la Muraille, et f. autre pour monter au Tourillon.
G Salles qui composent les apartemens et où il n'y a qu'une porte à chacune.
H Ruelles, ou donnent les portes des Salles et des apartemens.
I Hautes portes plus étroites par le haut que par le bas.
K Portes basses par où l'on entre dans quelques logemens, qui paroissent avoir servi à des Soldats.
L Niches pratiquées dans le Mur, qui semblent avoir servi de guerites pour poser des Sentinelles.
M Place au pied de la Tour, où doit avoir été l'entrée au chemin par où cette Forteresse communiquoit avec celle de Pomallacta.
N Petite Riviere qui environne l'Edifice d'un côté.
O Autre Riviere qui achève d'environner la Forteresse du côté du Donjon et de la Muraille principale.
P Montagnes plus éloignées, dont le penchant aboutit près de la Muraille et forme une espèce de Fossé.
PLAN
du Palais et Citadelle des Rois Incas, la quelle subsiste encore en partie près du Village de Cañar, Jurisdiction du Corregiment de Cuenca, Province de Quito, Royaume du Perou.
A. Eingang in den Pallast und in die Festung. B. Waffenplatz oder Hof.
C. Großer Thurm in eyrunder Gestalt, welcher gleichsam ein Callo machet.
D. Gemaecher, welche zu Wachhæuser auf dem Thurme dieneten.
E. Hauptmauer mit ihrer Abdachung, die eben so wie bey dem Thurme von außen war.
F. Treppe auf die Mauer und f. von der Mauer auf den Thurm, welcher etwas hoeher ist, als solche.
G. Sæle, welche die Wohnzimmer ausmachen, wo nicht mehr als eine Thüre heraus geht.
H Enge Gæßchen, in welche die Thüren von den Sælen od. Gemæchern gehen.
I. Sehr hohe Thüren, die oben enger, als unten, sind.
K Niedrige Thüren, wodurch man in einige große Zimmer koemt, die wie Soldaten wohnungen aussehen.
L. Boegen, die in der dicken Mauer gemacht sind, nach Art der Schilderhæuserchen, um Schildwachen auszustellen.
M Lager an dem Fuße des Thurmes, wo der Eingang zu dem Wege gewesen seyn soll; wodurch diese Festung mit der zu Pomallacta Gemeinschaft hatte.
N. Mittelmæßiger Fluß, welcher das Gebæude auf der einen Seite umgiebt.
O. Fluß, welcher zur Einschließung dienet, gegen dem der Thurm und die Hauptmauer steht.
P. Entfernte Hügel, deren Abhang die tiefe Einschließung machte, welche mit der Mauer der Festung gleich lief und ihr gleichsam zum Graben diente.
VUE
du Palais et Citadelle que les Rois Incas avoient près du Village de Cañar, et dont on voit encore les Murs.
F. de Bakker sculp.

fureté à la premiere allarme de l'attaque imprévue de quelque Nation ennemie; ce qui arrivoit très-fouvent, comme je le prouverai en parlant des lieux forts bâtis pour la défenfe du Pays.

Au Nord-Eft du Village d'*Atun-Cannar* ou grand *Cannar*, à environ deux lieues de diftance, eft une Fortereffe & Palais des Rois *Incas*. C'eft la plus entiere, la plus grande & la mieux bâtie de tout ce Royaume. Du côté par où l'on y entre paffe une petite Riviere qui lui fert de foffé, & à l'oppofite elle s'éléve fur une colline par une haute muraille, qui auffi bien que la pente de la colline en rend l'approche difficile. Au milieu eft un tourillon de figure ovale, lequel s'éléve du terrain intérieur de l'édifice à la hauteur d'une & demie ou deux toifes, mais du côté extérieur il s'éléve au-deffus de la colline fix à huit toifes. Du milieu du tourillon s'éléve un quarré en maniere de Donjon formé par quatre murailles, dont les angles touchent à la circonférence de l'Ovale, & ferment le paffage entre deux, ne laiffant qu'un paffage étroit du côté oppofé, qui répond à l'intérieur du tourillon. Au milieu du Donjon il y a deux petits réduits féparés, dans lefquels on entre par une porte à l'oppofite de l'efpace qui les fépare. Ces deux réduits font deux manieres de guérite, ayant de petites fenêtres par où les Sentinelles avoient la vue fur la campagne, & le tourillon même fervoit de corps de garde.

Du côté de la fuperficie extérieure du tourillon, la muraille de la Fortereffe s'étend à environ 40 toifes à gauche, & à 25 toifes à droite. Cette muraille fe replie enfuite, & formant divers angles irréguliers embraffe un terrain fpacieux. On n'y entre que par une porte vis-à-vis du tourillon, & fort près de la petite coulée qui fert de lit à la Riviere. De cette porte on entre dans une ruelle étroite où deux perfonnes peuvent à peine paffer de front, & qui méne droit à la muraille oppofée, d'où elle fe replie vers le tourillon, reftant toujours dans la même largeur; & de-là continuant à s'incliner vers la coulée, & s'élargiffant, elle forme une petite place devant le tourillon. On a pratiqué de trois en trois pas dans l'épaiffeur de la muraille de la Fortereffe, tout le long de cette ruelle, des niches en maniere de guérite; & dans la muraille intérieure qui forme la ruelle, deux portes, qui fervoient d'entrée à deux corps de logis, qui paroiffent avoir fervi de cazernes aux Soldats de la garnifon. Dans l'enceinte intérieure à la gauche du tourillon, étoient divers appartemens, dont la hauteur, la diftribution, & les portes, font affez voir que c'étoit le Palais du Prince. Dans tous ces appartemens il y a des enfoncemens

en maniere d'armoires, de-même que les deux réduits du tourillon, les niches de la ruelle, & le Donjon, ont des pierres en saillie de 6 à 8 pouces de long, sur trois ou quatre de diamétre. Ces pierres servoient vraisemblablement à pendre les armes usitées parmi ces Peuples.

Toute la muraille principale qui est sur le panchant de la colline, & qui descend latéralement depuis le tourillon, est fort épaisse & escarpée par dehors, avec un terre-plein en-dedans & un parapet d'une hauteur ordinaire. Pour monter au terre-plein du rempart qui régne tout autour, il n'y a qu'un escalier près du tourillon. Toutes les murailles, tant en-dehors qu'en-dedans, sont d'une pierre aussi dure, aussi polie & aussi bien jointe que celles du *Callo*; & de-même que dans ce Palais tous les appartemens sont découverts, & sans plancher, ni marque d'en avoir eu.

On prétend qu'il y avoit à *Pomallacta*, dans la Jurisdiction de *Guasuntos*, une Forteresse pareille à celle-là; & l'opinion vulgaire veut que ces deux Forteresses communiquassent de l'une à l'autre par un chemin creusé sous terre; ce qui n'est pas vraisemblable, vu que l'une étant au Nord, l'autre au Midi, il y a une distance de près de six lieues d'un terrain coupé de Montagnes des *Cordilleres* & de coulées où passent divers torrens: mais on n'ôteroit pas cela de l'esprit de ces gens, dont quelques-uns assuroient que peu d'années avant notre arrivée un homme étoit entré dans ce souterrain par la bouche, qui est dans la Forteresse de *Cannar*; mais que les chandelles qui l'éclairoient s'étant éteintes, il n'avoit pu continuer sa route. Ils disent que cette bouche est au pied du tourillon en-dedans de la Forteresse. Nous y vîmes en effet une espéce de trappe bouchée avec la terre, laquelle servoit sans-doute à quelque usage; mais ce n'est pas à dire qu'il y eût une communication d'une Forteresse à l'autre, puisqu'il auroit fallu des soupiraux pour donner de l'air & du jour au souterrain; & ces soupiraux n'étoient pas praticable à cause des Montagnes dont le terrain est coupé.

On trouve beaucoup d'autres murailles & ruines dans tout ce Pays, tant dans les plaines que sur les hauteurs, mais particuliérement dans les lieux déserts, sans aucun vestige de Village ou autre lieu habité. Elles sont toutes, à l'exception des trois dont nous venons de parler, de briques crues, ou de pierres ordinaires de maçonnerie: ce qui fait croire que c'est l'ouvrage des *Indiens* avant qu'ils fussent soumis à l'obéissance des Empereurs *Incas*; au-lieu que les murailles de *Callo* & des deux Forteresses, dont nous avons fait mention, furent bâties depuis, & sur de meilleurs

idées

idées que ces Princes leur fournirent, de-même qu'à l'égard du Gouvernement & de la Police, introduisant les Arts avec les Loix, chez tous les Peuples qu'ils réduisoient à leur obéïssance. Les *Indiens* donnent à tous ces restes d'Edifices antiques le nom d'*Inca-Pirca*, qui signifie *Murailles d'Inca*.

Ces Peuples avoient encore une autre maniere de se fortifier, dont il reste quelques vestiges. C'étoit de creuser tout autour d'une Montagne escarpée, & élevée non pas jusqu'au degré de congélation, mais néanmoins fort haute, & d'y pratiquer trois ou quatre redans, à quelque distance les uns des autres, & au-dedans desquels ils élevoient une petite muraille à hauteur d'appui pour se couvrir contre l'ennemi & le repousser avec moins de danger. Ils donnoient à ces fortifications le nom de *Pucaras*. Au fond de ces fossés ils bâtissoient des cases de briques crues, ou de pierres qui servoient apparemment pour loger les Soldats destinés à garder ces postes. Ces sortes de fortifications étoient si communes, qu'il y a peu de Montagnes où l'on n'en trouve: sur les pointes de la Montagne de *Pambamarca* il y en a trois ou quatre dont l'une étoit sur la hauteur où nous avions placé le signal qui servoit pour la mesure de notre méridienne; & nous en trouvions sur presque toutes les autres Montagnes. Nous remarquions quelquefois que le premier fossé étoit si spatieux dans sa circonférence, qu'il formoit une circonvallation de plus d'une lieue; chaque fossé avoit constamment par-tout la même profondeur & la même largeur; ils differoient néanmoins les uns à l'égard des autres, y en ayant qui avoient deux toises de large, & d'autres qui en avoient moins d'une. Au-reste ils faisoient toujours ensorte que le bord intérieur fût plus élevé que l'extérieur au-moins de trois à quatre pieds pour avoir plus d'avantage sur les attaquans.

Tout ce qu'on trouve de ruines de murailles bâties par les *Indiens*, & où l'on admire les jointures & la polissure, font suffisamment connoître que ces Peuples se servoient de pierres pour polir d'autres pierres en frottant les unes contre les autres; car il n'est pas probable qu'ils ayent pu en venir à bout avec le peu d'outils qu'ils avoient. Il paroît hors de doute qu'ils n'ont point connu l'art de travailler le Fer. Cela est démontré, parce qu'ayant chez eux des Mines de ce métal il n'y a aucun vestige qui puisse seulement faire soupçonner qu'ils les ayent exploitées, ni qu'ils en ayent jamais rien tiré en aucun tems: on ne lit nulle part qu'il se soit trouvé un morceau de fer chez eux à l'entrée des *Espagnols*; on voit au-contraire que dans ce tems-là ils faisoient grand cas de quelques bagatelles faites de ce métal. Pour avoir une idée complette de ces Edifices, on pourra consul-

ſulter les figures qu'on en donne ici. Cependant je vais terminer ce Chapitre par quelques remarques ſur diverſes Pierres précieuſes & Mineraux qu'on trouve dans ce Royaume, & par quelques obſervations ſur les *Indiens* guerriers qui habitent dans le voiſinage de ſes Provinces.

J'ai déja dit qu'il y avoit dans le Royaume de *Quito* des Carrieres des deux eſpéces de pierres dont les *Indiens* fabriquoient leurs miroirs. J'ajoûte qu'outre celles-là il y en a d'autres, qui dans un Pays où l'or & l'argent ſeroient moins communs, s'attireroient plus d'attention & d'eſtime. Au Sud de *Cuenca*, dans la Plaine de *Talqui*, il y a une Carriere d'où l'on tire de fort grandes & belles piéces d'Albâtre blanc & aſſez transparent. Le ſeul défaut qu'il ait, c'eſt d'être un peu trop mou, quoique cela n'empêche pas qu'on n'en faſſe toute ſorte d'ouvrages, puiſqu'au-contraire ſa flexibilité fait qu'on le travaille avec plus de ſuccès, & ſans craindre qu'il en ſaute des éclats qui gâtent ſouvent toute une piéce. On ne connoît pas d'autre Carriere de cette pierre que celle de *Cuenca*; mais il y en a beaucoup de criſtal de roches. J'en ai vu des morceaux fort grands, fort clairs, transparens, & d'une dureté particuliere. On ne fait aucun uſage de cette pierre dans le Pays, & elle n'y eſt point eſtimée. Le hazard ſeul en fait quelquefois rencontrer de gros morceaux.

Dans la même Jurisdiction de *Cuenca*, à environ deux lieues de cette Ville près des Villages de *Racan* & de *Sayanſi*, il y a une petite colline toute couverte de pierres-à-feu grandes & petites, la plupart noires, quelques-unes rougeâtres, & quelques autres blancheâtres; mais faute de ſavoir la maniere de les couper, les gens du Pays n'en profitent point; & il y a des tems que les pierres-à-fuſil & à piſtolets coutent à *Cuenca*, comme à *Quito* & dans tout ce Pays, juſqu'à deux réales & communément une réale, parce qu'il n'y en a pas d'autres que celles qu'on apporte d'*Europe*: deſorte qu'ayant une Carriere de ces pierres, il faut que les habitans les achetent à ſi haut prix faute d'induſtrie.

Nous avons déja remarqué que les Jurisdictions d'*Atacames* & de *Manta* abondoient anciennement en Emeraudes ſupérieures à celles qu'on tire des Mines de la Jurisdiction de *Santa-Fé*. Au commencement les *Eſpagnols* n'en briſerent pas une petite quantité, ſe figurant follement que ſi c'étoient des pierres fines, elles devoient reſiſter au marteau. Une autre Mine non moins recommandable que les Emeraudes oubliées d'*Atacames*, & que les Mines d'or & d'argent que la negligence a fait abandonner, c'eſt celle des Rubis dans la Jurisdiction de *Cuenca*, de laquelle on n'a à

la

la-vérité que des ſignes, mais des ſignes qui valent des preuves. Ces ſignes ſont des fragmens de Rubis fins, ſelon le témoignage de perſonnes intelligentes, leſquels on trouve parmi le ſable qu'une Riviere médiocre, qui coule aſſez près du Village des *Azogues*, entraîne dans ſon lit. Les habitans de ce Village, *Indiens* & autres, s'occupent quelquefois à laver ce ſable, & en tirent des Rubis tantôt petits, tantôt gros, quelques-uns comme des grains de lentille, & quelques autres encore plus gros; & il n'eſt pas douteux que ces petits grains ne ſoient des fragmens que l'eau détache peu à peu de la Mine, & emporte avec le ſable qu'elle roule. Ces marques, quoiqu'évidentes, n'ont pu encore engager les habitans du Pays à chercher la Mine de ces pierres précieuſes pour l'exploiter formellement. J'ai vu quelques fragmens de ces Rubis bruts, me trouvant dans le Village des *Azogues*, & je puis aſſurer que leur eau & leur dureté en garantiſſoit ſuffiſamment la fineſſe.

Il y a une autre eſpéce de Pierre que tout ce Pays produit en abondance, & qui eſt auſſi peu priſée que les précédentes. Elle eſt d'un verd foncé, plus dure que l'albâtre ſans être transparente; on en fait quelques petits ouvrages.

Il s'y trouve auſſi des Mines de ſouffre que l'on tire en pierres, des Mines de vitriol en quelques endroits; mais on n'en fait que ce que la Nature veut bien en découvrir; car du reſte on ne s'en met point en peine, peut-être parce qu'on n'en a pas beſoin; mais plus vraiſemblablement, parce qu'on hait dans ce Pays tout ce qui demande du travail.

Du côté ſeptentrional de *Quito* entre deux *Haciendas* qui ſont au pied de la Montagne de *Talangua*, l'une deſquelles porte le nom de la Montagne, & l'autre celui de *Conrogal*, paſſe une fort grande Riviere qui pétrifie tout le bois qu'on y jette, juſqu'aux feuilles des arbres, & autres matieres aiſées à ſe corrompre. J'ai eu des branches entieres qui ſe ſont changées en pierres; & non ſeulement on y appercevoit encore la poroſité des troncs, & les fibres du bois & l'écorce, mais juſqu'aux plus petites veines des feuilles, tout auſſi exactement qu'on les diſtingue dans les feuilles que l'on coupe d'un arbre. J'ai eu auſſi de grandes buches, qui au premier abord, avant de les toucher, paroiſſoient être du bois fort ſec, quoiqu'elles fuſſent pétrifiées, mais elles n'avoient fait que changer de couleur & non de figure.

Malgré tout cela je ne puis me perſuader que le même bois, les feuilles, & autres choſes ſemblables que l'on met dans la Riviere, ſe convertiſſent

en pierre d'une dureté pareille à celle que l'on voit: mais comme il n'y a pas moyen de nier le fait, il faut tâcher d'expliquer cette métamorphose. Pour cet effet je suppose, comme on le remarque sur les lieux, que les rocs, & tout ce que cette Riviere baigne de ses eaux, est couvert d'une croute aussi dure que la pierre même, laquelle écorce augmente le volume des pierres, rocs, ou cailloux, dont la couleur est différente de celle de cette espéce d'écorce qui est jaunâtre: de-là nous pouvons inférer que les eaux de cette Riviere sont mêlées de quelques matieres ou parties fort subtiles, pétrifiantes, visqueuses & gluantes, qui s'unissent au corps qu'elles touchent; & à-mesure que par leur légereté elles s'introduisent dans ses pores, elles occupent la place des fibres que la même humidité pourrit, & détache peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin tout ce qui étoit feuille ou bois se trouve remplacé par cette matiere pétrifiante conservant toujours l'impression de la premiere, c'est-à-dire, les fibres & les veines; parce qu'en même tems que celle-là s'introduit, leurs conduits lui servent de moule & lui font prendre leur figure. Une observation faite sur quelques branches me confirma dans cette opinion; car en les rompant il en sauta quelques feuilles & quelques morceaux de la superficie; tandis que le dedans étoit aussi ferme que s'il eût été véritablement de pierre, sans qu'il restât rien de leur premiere substance que la figure. Dans quelques autres branches ce qui étoit déjà consolidé par la matiere pierreuse sautoit, & les fibres qui n'avoient pas eu assez de tems pour se corrompre tout-à-fait paroissoient comme du bois, les unes plus ou moins pourries. J'avois quelques feuilles, qui n'étoient que légerement couvertes d'une crépine de la matiere pétrifiante, & qui étoient feuilles partout en-dedans, excepté qu'en quelques endroits elles avoient commencé à se corrompre.

Il faut noter que cette matiere se cole & s'unit avec bien plus de facilité à tout ce qui est corruptible, qu'à ce qui est plus solide, comme les roches & les pierres; & il n'est pas douteux que ce ne soit parce que les corps corruptibles ont plus de pores par où cette matiere s'insinue & reste fixe, au-lieu que les pierres en ayant peu, elle n'y pénétre point, & l'eau qui passe continuellement dessus enléve le peu qui s'attache à leur superficie, desorte que quoiqu'on y voye quelques croutes, elle ne sauroit jamais augmenter de beaucoup le volume d'une pierre. La couleur des feuilles pétrifiées, tant au-dedans qu'au-dehors, est d'un jaune pâle tirant sur le blanc. Il en est de-même à l'égard du bois, qui néanmoins conserve toujours quelque chose de sa couleur naturelle, comme quand il est sec.

Dans

Dans toute l'étendue du Royaume de *Quito* du Nord au Sud il n'y a point d'*Indiens* guerriers ou idolâtres qui le menacent d'invasion; mais on sait qu'ils n'en sont pas fort éloignés du côté des Gouvernemens de *Quixos*, de *Macas*, de *Jaën*, & de *Maynas*, qui sont environnés & entrecoupés de différentes Nations de ces *Indiens*, comme nous l'avons remarqué ailleurs: aussi n'a-t-on qu'à passer la *Cordillere* Orientale des *Andes* de ce côté-là, pour voir de divers endroits de ces hauteurs la fumée de leurs feux. C'est surtout de la *Cordillere* derriere laquelle est le Village de *Cayambe* qu'on peut se procurer ce spectacle, & en suivant tout du long jusqu'au nord du Village de *Mira* appartenant à la Jurisdiction de la Ville de *St. Michel d'Ibarra*. Ceux qui prennent le divertissement de la Chasse au Chevreuil ont souvent occasion de voir cette fumée, tant de ce côté-là, que depuis la Jurisdiction de *Riobamba* jusqu'à celle de *Cuenca* dans la même *Cordillere*. Dans le Village de *Mira* on a vû subitement paroître quelques-uns de ces *Indiens*, qui y étant venus de leurs Terres se sont retirés avec la même promtitude. Quelques *Indiens* de ces Corrégimens désertent leurs Villages pour se retirer chez ces Barbares, & s'abandonner à l'idolâtrie, au libertinage, à toute sorte de vices, & à la paresse, n'ayant d'autre avantage que d'être servis par leurs femmes, qui sont obligées de les soigner & de les nourrir. Quant à eux ils ne font rien que chasser quand la nécessité les y oblige, ou que la fantaisie leur prend de sortir de leur profonde oisiveté. Du-reste ils vivent honteusement sans Loix, sans Religion, exemts de toute obligation & de toute correction, ce qui est précisément ce que leur inclination corrompue désire le plus, & à quoi leur génie les porte.

Fin de la premiere Partie.



VOYAGE
FAIT AU ROYAUME
DE PEROU,
SECONDE PARTIE.

Dans le dessein de vérifier la valeur des degrés terrestres du Méridien, & de parvenir à la connoissance de la véritable

FIGURE DE LA TERRE:

CONTENANT

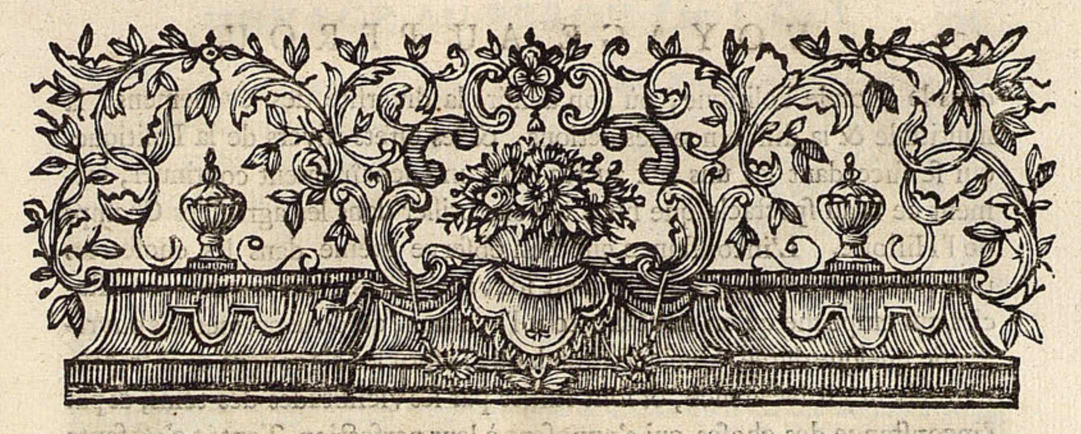
CE QUI S'EST PASSÉ À LIMA,

CAPITALE DU PEROU, ET AU

ROYAUME DE CHILI,

AVEC LA DESCRIPTION DE CES PAYS,

Celle des Côtes & de la Navigation, notre retour en *Espagne* par le Cap de *Horn*, & les événemens qui nous sont survenus dans ce retour.



VOYAGE FAIT AU ROYAUME DE PEROU,

LIVRE PREMIER.

Contenant les motifs de notre Voyage à *Lima*. Relation de ce Voyage. Description des Peuplades qui se rencontrent sur la route, & de la Ville de *Lima*.

CHAPITRE I.

Voyage par terre de Quito *à* Truxillo. *Raisons de notre départ pour* Lima. *Relation de la Route & des Peuplades, avec la maniere de voyager en ces Pays.*

LA variété des accidens auxquels les entreprises & dispositions humaines sont exposées, influant avec une inconstante mais admirable harmonie sur l'ordre de nos actions, n'y répand pas moins de variation & de changement. C'est cette variété qui dans le Monde visible & végétable embellit la Nature, & rend plus recommandable la Puissance; & la Science infinie du Suprême Artisan ne brille pas moins, dans

dans le Monde Politique, où l'on admire la diverſité des événemens, la multitude & la différence des actions, & les effets divers de la Politique, qui ſe ſuccédant les uns aux autres avec un enchaînement continuel, forment ce beau ſpectacle que nous voyons briller dans les agréables Champs de l'Hiſtoire. L'inconſtance que l'on obſerve même dans les choſes les plus ſolides & les plus ſtables, n'eſt ſouvent pas un des moindres obſtacles qui empêche qu'on ne retire tout l'avantage qu'on ſe promet des ouvrages de quelque durée. Quelque grands que l'eſprit les ait conçus & entrepris, ils tombent en décadence, & ſont ruinés par les viciſſitudes des tems, & par l'inconſtance des choſes, qui s'oppoſent à leur perfection. Tantôt c'eſt faute de protection & d'appui qu'on eſt forcé d'en abandonner l'exécution; tantôt ce ſont les délais, les difficultés, & mille embarras qui rebutent l'eſprit, le découragent, & le mettent dans l'impoſſibilité de continuer. Notre principale entrepriſe, qui conſiſtoit à meſurer les degrés du Méridien près de l'Equateur, conſidérée en idée & dépouillée des difficultés de l'exécution paroiſſoit aiſée; mais l'expérience nous deſabuſa, & nous fit reconnoître qu'elle ne demandoit pas ſeulement de notre part du travail & de l'application, mais auſſi qu'un ouvrage de cette importance, où toutes les Nations étoient intéreſſées, ne manquoit ni d'embarras, ni de retardemens, ni d'obſtacles, qui devoient en augmenter le mérite. Car outre les difficultés qui naiſſoient de l'entrepriſe même, par rapport à l'exactitude néceſſaire dans les obſervations, le tems qu'il falloit pour parvenir au point déſiré, les interruptions cauſées par les nuages, par les Montagnes & le terrein, tout cela s'oppoſoit à la brièveté de l'entrepriſe, & donnoit lieu de craindre que s'il ſe joignoit à ces difficultés des obſtacles extérieurs, ils ne rendiſſent la choſe imparfaite, ſinon tout-à-fait, du-moins pour quelque tems, & ne fuſſent interrompues de notre part par quelque accident imprévu.

J'ai déjà dit dans le 2 *Chap. du V. Livre Part.* I. qu'étant arrivés à *Cuenca* pour terminer nos obſervations Aſtronomiques à cette extrémité de la Méridienne, nous reçûmes inopinément des Lettres par leſquelles le Marquis de *Villa Garcia*, Viceroi du *Pérou*, nous appelloit dans ſa Capitale. La maniere preſſante dont il nous y exhortoit, n'admettoit point de délai; & toujours prêts d'ailleurs à ſignaler notre zéle pour le ſervice du Roi, nous ne voulions pas différer d'obéir: nous fûmes donc obligés de ſuſpendre pour lors notre ouvrage, quoiqu'il n'y manquât pour le terminer que la ſeconde obſervation Aſtronomique à la partie du Nord où finiſſoit la ſuite des triangles.

Le

Le sujet qui porta le Viceroi à nous appeller auprès de lui, venoit de ce qu'il avoit reçu avis que la guerre étant déclarée entre l'*Espagne* & l'*Angleterre*, cette derniere avoit résolu de se prévaloir de cette circonstance pour envoyer une grande armée navale dans ces Mers, avec des vues secrettes, dont la principale étoit de faire quelque entreprise importante ou sur les côtes, ou sur les ports de ce Païs. On avoit proposé diverses précautions nécessaires pour s'opposer à ces desseins; & le Viceroi croyant peut-être que nous pourrions être de quelque utilité dans cette conjoncture, voulut bien confier à notre conduite une partie des mesures qu'il falloit prendre, nous faisant entendre que le choix qu'il faisoit de nous étoit une preuve de son estime particuliere, à laquelle il se flattoit que nous serions d'autant plus sensibles, que 400 lieues de distance n'avoient pas empêché que nous ne fussions présens à son souvenir, dont il nous donnoit une si glorieuse marque dans cette occasion.

Le 24 de *Septembre* 1740. les Lettres du Viceroi nous furent remises, & immédiatement après nous prîmes la route de *Quito*, où nous voulions nous pourvoir des choses nécessaires pour le voyage. Nous partîmes de cette Ville le 21 d'*Octobre*, prenant notre route par *Guaranda* & *Guayaquil;* car quoiqu'on puisse faire le chemin par terre en passant par *Cuenca* & *Loja*, l'autre route nous parut plus commode, tant parce qu'on n'y est pas exposé à être si long-tems retardé par les mauvais chemins, qu'à cause qu'on a avec plus de facilité & de ponctualité les montures nécessaires, n'étant pas exposés à être retenus dans les différentes Bourgades, sans compter les autres accidens qu'on éprouve communément dans cette route; & qui sont causés par les Rivieres, les torrens & les débordemens des eaux.

Le 30 d'*Octobre* nous arrivâmes aux *Bodegas* ou Magazins de *Baba-hoyo*, & prenant un Canot léger nous continuâmes notre route par la Riviere jusqu'à *Guayaquil*, où nous étant embarqués sur une petite Fregate qui partoit pour le Port de *Puna*, nous y vinmes donner fond le 3 de *Novembre.* Là nous fretâmes une grande Balze, & nous fîmes route au-travers de ce Golfe jusqu'à *Machala.* Mais quoique communément & réguliérement on gouverne par le *Saut* de *Tumbez*, nous fûmes obligés de dériver, le Pilote ne connoissant pas bien l'entrée de cet *Estero* ou Bras de Mer, qu'on appelle de *Jambéli*, où se trouve le Saut. Enfin le 5 *Novembre* 1740. au matin notre Balze approcha de la plage de *Machala*, dont le Bourg, où nous nous rendîmes par terre, est distant d'environ deux petites lieues.

Le jour suivant 6 nous fimes partir nos équipages dans un grand Canot, pour le *Saut* de *Tumbez* ou *Bonque*; je me mis sur ce Bâtiment, me trouvant extrêmement indisposé d'une rude chute que j'avois faite dans le Bourg. *Don George Juan* & les domestiques suivirent à cheval par terre, chemin qu'on ne peut faire qu'en défilant un à un; car le terrein étant fort uni, il est rempli de marais salés, qui sont inondés à chaque marée.

Le *Saut* où j'arrivai le 7 dans la nuit, est un endroit qui sert de port aux petits Bâtimens, comme bateaux, balzes &c. Il est situé dans l'intérieur de quelques *Estéros*, ou Bras de Mer, & en particulier de celui qu'on nomme *Jambéli*, distant de la plage de 14 à 15 lieues. Cet endroit n'est absolument point habité, parce que ni là, ni à une grande distance aux environs il ne se trouve pas une goute d'eau douce, & ainsi ce lieu n'est bon qu'à servir d'entrepôt aux marchandises que l'on charge sur ces petits Bâtimens: de-là elles sont transportées à *Tumbez* par des mules, qu'on y tient prêtes pour cet effet, & c'est-là tout le commerce que fait le Bourg dont nous avons parlé. Non seulement le Saut est inhabité, mais on n'y trouve pas même de couvert; tous les bagages & marchandises qui y arrivent, sont mis dans un petit endroit en plein air; & comme il est fort rare qu'il tombe de la pluye en ce climat, il n'est pas à craindre que ces effets se gâtent en attendant qu'on les transporte à *Tumbez*.

Dans cet endroit, ainsi que partout sur le bord de la Mer, les Arbres appellés Mangles ou Mangliers sont si épais, que leurs racines & rameaux entrelassés le rendent tout-à-fait impénétrable, & extrêmement incommode par la quantité prodigieuse de *Mosquites* qui s'y assemblent, & contre lesquels il n'y a pas d'autre moyen de se défendre que d'étendre une grosse toile dans l'endroit où l'on arrive, & de se mettre dessous jusqu'à ce que les montures soient prêtes, & qu'on puisse se remettre en chemin. L'intérieur du terrein où la marée ne parvient pas, est entrecoupé de collines & couvert d'arbrisseaux sauvages où l'on trouve beaucoup de Daims & de Tigres. Les piquures continuelles & insuportables des *Mosquites*, ne laissant aucun repos aux voyageurs, leur procurent l'avantage de ne pouvoir être surpris par les Tigres, animaux dangereux dont on ne peut se garantir que par une attention continuelle; & l'on a de tristes & lamentables exemples du risque que l'on court de leur part dans ces contrées.

Le 9 au matin j'arrivai au Bourg de *Tumbez*, qui est à sept lieues de dis-

distance du Saut; & comme tout le chemin est inhabité & dans un terrein en partie noyé, & en partie couvert de sables stériles, il arrive que le Soleil par sa reverbération cause une si grande incommodité, qu'on est obligé d'aller la nuit, afin que les mules ou les chevaux puissent supporter la fatigue: car y ayant sept lieues pour aller, & autant pour revenir, sans eau douce, ni rien à manger, c'est assurément une grande journée pour ces animaux; mais ce seroit encore bien pis s'ils la faisoient de jour. C'est aussi pour cela que jamais les montures ne partent de *Tumbez* pour le Saut sans être précédées par un Exprès, qui fait préparer tout ce qui est nécessaire; à quoi on destine d'ordinaire un homme de l'équipage du Vaisseau; sans cette précaution ce chemin seroit impraticable, n'étant pas possible de s'arrêter en cet endroit.

Don George Juan étoit arrivé à *Tumbez* le 8, & quelque mouvement qu'il se donnât pour avoir promtement des mules pour continuer notre voyage, il ne put si bien faire que nous ne fussions retenus quelque tems. Nous en profitâmes pour mesurer le 9 la latitude de cette Bourgade au moyen d'un Quart-de-cercle, & nous la trouvâmes de 3 deg. 33 min. 16 sec. vers le Sud.

Il y a dans le voisinage de *Tumbez* une Riviere du même nom qui se jette dans le Golfe de *Guayaquil*, presque vis-à-vis de l'Ile de l'*Amortajado*, ou *Ste. Claire*. Les Barques, Batteaux, Balzes & Canots, la peuvent remonter jusques au Bourg, ayant environ 3 brasses d'eau de profondeur, & 25 toises de large. Mais en Hiver il est dangereux de la remonter à cause de la rapidité du courant, qui est augmenté par les eaux qui descendent de la *Sierra* ou Montagnes en abondance dans cette saison. A peu de distance de ces Montagnes, à un des bords du Fleuve, se trouve la Bourgade, sur un terrein fort sablonneux, & tant soit peu inégal à cause des petites éminences de sable assez semblables aux dunes. Le Bourg consiste en 70 maisons de cannes, couvertes de chaume, & bâties çà & là sans ordre ni simétrie, qui servent de demeure à 150 familles de *Métifs*, *Indiens*, *Mulâtres*, & quelque peu d'*Espagnols*. Outre ces familles, il y en a encore d'autres qui habitent le long des bords du Fleuve, & qui jouissent de quelque agrément dans leurs terres, par la commodité qu'ils ont de les arroser.

L'air y est extraordinairement chaud & sec, desorte qu'il y pleut rarement, & quand cela arrive, ce n'est qu'au bout de plusieurs années, & alors la pluye dure tout l'Hiver. Depuis le Bourg de *Tumbez* jusqu'à

Lima tout ce Pays est connu dans la partie qui s'étend depuis le panchant de la *Cordillere* des *Andes* jusqu'à la Mer, sous le nom de *Vallées*: & ainsi on ne sera pas surpris s'il en est parlé quelquefois sous ce nom dans divers articles de cette Histoire.

Ce fut à *Tumbez* que les *Espagnols* aborderent pour la premiere fois à cette partie de l'*Amérique Méridionale*, sous la conduite de *Don Francisco Pizarro* en 1526, traitant alors paisiblement avec les *Caciques* Seigneurs de la Contrée, & déjà Vassaux des *Incas*. Si les *Indiens* furent étonnés de voir les *Espagnols*, ceux-ci ne le furent pas moins de voir les grandes richesses des habitans, les Palais, les Temples, & les Forteresses bâties de pierre, & dont il ne reste aujourd'hui aucun vestige.

Sur les rives agréables de ce Fleuve, aussi loin qu'on peut tirer des canaux pour arroser & humecter la terre, on recueille du Maïz en abondance, & les autres Fruits & Racines qui croissent dans les Pays chauds. Dans l'intérieur des terres où l'on ne jouit pas de cet avantage, il y a une espéce d'Arbre légumineux nommé *Algarrobale*, qui porte un haricot fort résineux avec quoi on nourrit toute sorte de Bétail. Ce légume n'est pas tout-à-fait semblable à celui que l'on connoît en *Espagne* sous le nom de *Valencia*: ses cosses ont quatre à cinq pouces de long, sur environ quatre lignes de large. Sa couleur est blancheâtre entremêlée de petites taches jaunes. C'est une nourriture qui fortifie les bêtes de somme, & qui engraisse extrêmement les troupeaux, & donne à leur chair un très-bon goût, par lequel elle se distingue.

Le 14 ayant poursuivi mon voyage j'arrivai à la Ville de *Piura*, où je fus obligé de m'arrêter, tant pour y attendre *Don George Juan*, que pour me rétablir de ma chute; & à cette occasion j'éprouvai l'efficace du Simple nommé *Calaguéle* dont il a été parlé ailleurs, qui me procura un si promt soulagement que je trouvai que ce reméde méritoit bien la réputation où il est en *Espagne* & dans toute l'*Europe*.

De la Bourgade de *Tumbez* jusqu'à la Ville de *Piura*, il y a soixante & deux lieues, que nous fimes en cinquante-quatre heures, non compris le tems où nous nous reposâmes. Le grand pas des mules, & leur continuïté à marcher, font cause qu'elles font plus d'une lieue par heure. On compte quarante-huit lieues jusqu'au Bourg d'*Amotapé*, qui est le seul lieu habité dans toute cette route, le reste étant entiérement desert: c'est pour cela qu'on ne donne que deux ou trois heures de repos aux montures, quand elles en ont besoin, ou qu'on est à portée de leur faire boire un

peu

peu d'eau salée & bourbeuse, les seules qu'on rencontre dans toute cette route. En sortant de *Tumbez* on traverse la Riviere dans des *Balzes*, on entre ensuite dans une épaisse Forêt d'*Algarrobales*, & d'autres arbres, qui dure environ deux lieues; après quoi on commence à côtoyer le rivage de la Mer jusqu'à *Mançora*, distant de *Tumbez* de 24 lieues ou environ. Pour aller à un *Mançora*, il faut tâcher de profiter du jussant ou reflux pour passer un endroit nommé *Malpasso* à 6 lieues environ de *Tumbez*. C'est un rocher escarpé que la marée bat quand elle monte; & comme il n'y a aucune trace de chemin au-dessus à cause des roches, des crevasses & des précipices dont il est entrecoupé, il faut passer par-enbas dans toute sa longueur qui est d'environ demie-lieue, & ne pas attendre le tems où la marée monte; parce qu'alors cet étroit espace est entiérement fermé & inondé, & qu'il est même dangereux de s'y trouver quand le montant arrive. Il est encore à propos de profiter dans ce même voyage, de l'occasion où la Mer n'est point dans son flux; car toute cette Contrée étant couverte de dunes, les montures y enfonceroient, & se fatigueroient tellement dès les premieres lieues, qu'elles ne pourroient continuer le voyage. Il faut donc être attentif à passer avant que le flot vienne, & prendre son chemin le plus proche qu'il est possible du rivage, où les ondes se brisent, & où le sable est plus ferme qu'à une plus grande distance de la Mer. *Mançora* est un lieu où coule en Hiver un petit ruisseau d'eau douce, où l'on peut abreuver les mules; mais en Eté, à peine reste-t-il dans son lit un peu d'eau croupissante & saumache, que la nécessité seule peut faire boire, tant elle a un goût desagréable de sel. Les bords du ruisseau rendus fertiles par son humidité, sont couverts & bordés de cet arbre, qu'on nomme *Algarrobale*, en si grande quantité, & si épais, qu'il forme comme une sombre Forêt.

Depuis *Mançora* on continue à marcher encore 14 lieues parmi des Collines un peu éloignées du rivage, desorte qu'il faut tantôt monter & tantôt descendre, jusqu'à un lieu nommé *la Crevasse de Parignas*, qui est le second séjour, & où il faut observer la même chose qu'à *Mançora*. Delà on fait encore dix lieues par des Plaines de sable jusqu'au Bourg d'*Amotapé*, toujours à une petite distance de la Mer.

Ce Bourg, dont la Latitude Australe est par les 4 deg. 51 min. 43 sec. est une annexe de la Cure de *Tumbez*, & fait partie de sa Lieutenance, qui pour le Civil en est une du Corrégiment de *Piura*. Le Bourg consiste en 30 maisons de cannes, couvertes de chaume, & habitées par

des *Indiens* & des *Métifs*. A un quart de lieue de-là coule une Riviere du même nom que le Bourg, & dont les eaux rendent le terroir fort fertile: c'est pourquoi aussi il est tout ensemencé & cultivé, & l'on y recueille en abondance du grain, des racines, & des fruits convenables à un climat chaud tel que celui-ci; qualité qui l'assujettit, ainsi que *Tumbez*, au fléau continuel des *Mosquites*: en Eté on traverse la Riviere à gué, mais en Hiver qu'il pleut sur les Montagnes, il faut la passer en *Balze*, car alors sa profondeur & sa rapidité augmentent de beaucoup. On est obligé de la passer quand on veut aller à *Piura*, & après qu'on l'a passée on marche environ quatre lieues dans des Forêts d'*Algarrobales* extrêmement hauts. Après cela le terrein s'éclaircit & devient si sablonneux, que les plus habiles Voituriers & les meilleurs Routiers *Indiens* perdent souvent la trace du chemin; car le vent impétueux pousse le sable, détruit les dunes qui pourroient diriger les guides, & efface jusqu'au moindre sentier. Dans cet horizon terrestre il faut régler sa route & la diriger par l'orient du Soleil, si c'est de jour, & si c'est de nuit par certaines Etoiles: c'est à quoi les *Indiens* font peu d'attention, aussi s'égarent-ils fréquemment & ne peuvent retrouver le vrai chemin qu'avec bien de la peine.

On peut juger, par ce qui a été dit, de l'incommodité de cette route, où il faut porter, jusqu'à *Amotapé*, tout ce dont on a besoin pour manger, & de l'eau pour boire, & avoir la précaution de prendre de l'amadou, & tout ce qu'il faut pour faire du feu, sans quoi il faudroit manger la chair toute crue. Dans le voisinage d'*Amotapé* il y a une Mine d'une espéce de bitume nommé *Copé*, dont on se sert au-lieu de goudron. On en envoye une grande quantité à *Callao*, & autres Ports: mais il a le défaut de bruler les amarres & cordages, toutefois on s'en sert parce qu'il est à bon marché, mais en y mêlant du goudron.

La Ville de *Piura*, qui est aujourd'hui le Chef-lieu de cette Sénéchaussée, fut la premiere Peuplade des *Espagnols* au *Pérou*. Elle fut fondée en 1531 par *Don Francisco Pizarro*, qui y fit bâtir la premiere Eglise. On lui donna d'abord le nom de *St. Michel de Piura*, & on la bâtit au commencement dans la Vallée de *Targasala*, mais elle n'y subsista pas longtems; l'air y parut si malsain, qu'on jugea à propos de la transférer là où elle est présentement. Elle est aujourd'hui située sur un terrain fort élevé & sablonneux. Sa Latitude Australe est par les 5 deg. 11 min. 1 sec. & l'on observe que l'aiguille y varie de 8 deg. 13 min. Nord-Est. Ses maisons sont bâties de briques crues, car on en employe peu d'autres dans ces

ces Contrées, ou d'une espéce de roseaux qu'on appelle *Quinchas*; communément elles sont fort basses. Le Corrégidor, ou Sénéchal, y fait sa résidence; sa Jurisdiction s'étend partie dans le Pays des Vallées, partie dans celui des Montagnes. Il y a dans *Piura* un Bureau des Finances du Roi, avec un *Contador* ou *Controlleur*, & un Trésorier, qui se relévent tous les six mois, l'un faisant sa résidence au Port de *Payta*, l'autre à *Piura*. Celui-là est préposé pour percevoir les droits d'entrée sur les marchandises qui débarquent dans ce Port pour prendre cette route, & est aussi chargé de veiller à empêcher la contrebande. Celui-ci doit faire la même chose à l'égard des marchandises qui passent par *Piura*, soit qu'elles viennent des Montagnes vers *Loja*, soit qu'elles ayent passé par *Tumbez* pour aller à *Lima*.

Piura contient environ 15000 habitans *Espagnols*, *Métifs*, *Indiens*, & *Mulâtres*. Parmi les premiers il y a des Familles distinguées. L'air y est chaud, & fort sec, attendu qu'il y pleut encore moins qu'à *Tumbez*, mais il est sain. Il y passe une Riviere qui baigne les maisons, & qui fertilise les terres; & comme le Pays est sablonneux & uni, on peut mener l'eau & la distribuer comme on veut par le moyen des canaux. En Eté l'eau y manque si absolument qu'on ne voit pas même la moindre trace de son passage, & le peu d'eau qui vient des Montagnes se perd dans son lit; desorte que la Ville n'a pas d'autre ressource pour remédier à cet inconvénient, que de creuser des puits profonds à proportion de la sécheresse de l'année, & d'en tirer toute l'eau qu'il lui faut pour les divers besoins de la vie.

Il y a à *Piura* un Hôpital desservi par des Religieux *Bethléemites*. On y guérit toute sorte d'infirmités & de maladies, sur-tout le mal de *Naples*, dont la cure est admirablement aidée par la qualité du climat: ceux qui sont infectés de ce vilain mal y accourent de toutes parts, & l'on remarque qu'on y employe en moindre quantité, que dans d'autres Pays, le spécifique convenable, & que sans tant incommoder le malade on le rétablit dans sa premiere santé.

Comme tout le terroir de ce Corrégiment, compris sous le nom de *Vallées*, ne produit que des *Algarrobales*, du Maïz, du Coton, du Grain, quelque peu de Fruits & de Racines, dont les habitans se nourrissent, leurs plus grandes richesses consistent dans les pâturages, où ils engraissent de grands troupeaux de chévres, & de chevreaux, dont les boucheries sont toujours fournies, tandis que de leurs peaux on fait du maroquin, & de leur

leur graiſſe du ſavon, dont il ſe conſomme une grande quantité à *Lima*, *Quito*, & *Panama*, où l'on en fait des envois conſidérables. Une autre branche du commerce de *Piura*, c'eſt la *Cabuye* ou *Pite* *, dont il croît une prodigieuſe quantité dans la partie montagneuſe de cette Juriſdiction. A quoi il faut encore ajoûter un autre commerce actif, qui n'eſt pas moins avantageux; je veux parler des troupeaux de mules dont les habitans de cette Ville & de ſon diſtrict, retirent un grand profit; car toute ſorte d'effets ou de marchandiſes qu'on tranſporte de *Quito* à *Lima*, ou qui venant d'*Eſpagne* débarquent au Port de *Payta*, ne peuvent être remiſes à leur deſtination que par les mules de cette Ville & de ſon diſtrict. Ces envois ſont ſi fréquens, qu'il eſt aiſé de comprendre quelle quantité de mules doivent être employées à ce travail, qui dure ſans diſcontinuer, mais plus ou moins fortement ſelon les ſaiſons; car il eſt bien plus fort quand les Rivieres ſont à ſec, ou qu'il n'y a que très-peu d'eau.

Dès que *Don Jorge Juan* fut arrivé à *Piura*, nous fîmes préparer les montures qui nous étoient néceſſaires, & le 21 nous continuâmes notre route. Le lendemain nous arrivâmes au Bourg de *Séchura*, à dix lieues comptées d'après le tems que l'on met à les faire. Toute cette route eſt déſerte, & le Pays fort uni, mais couvert de ſable, qui fatigue raiſonnablement les montures.

Quoique d'ordinaire le voyage au *Perou* ſe faſſe ſur des mules, à cauſe du mauvais état des chemins, qui ne permet pas qu'on ait d'autres voitures, on peut pourtant avoir l'agrément d'aller en litiere depuis *Piura* juſqu'à *Lima*. Au-lieu de brancard, ces litieres ſont ſuſpendues à deux cannes d'une groſſeur pareille à celles de *Guayaquil*, & elles ſont tellement diſpoſées qu'elles ne touchent point l'eau quand on paſſe les Rivieres, ni ne heurtent contre aucun embaras d'un chemin inégal. Soit qu'on monte ou qu'on deſcende, ſoit que l'on paſſe une Riviere, on ne ſent pas le moindre cahot.

Comme les montures que l'on prend à *Piura* font tout le voyage juſqu'à *Lima* ſans être relayées, & que dans cet eſpace de chemin il faut traverſer pluſieurs déſerts, non moins fatigans par leur longueur, que par la qualité du chemin tout de ſable, il eſt à propos de donner quelque repos à ces animaux pendant le cours du voyage, particuliérement à *Sechura*, parce que de-là on entre immédiatement dans le déſert qui porte le mê-

* Sorte d'Aloes dont on fait du fil fort & délié. N. d. T.

même nom. Ce fut le motif qui nous y retint deux jours, pendant lequel tems nous obſervâmes que ce lieu eſt par les 5 deg. 32 min. 33½ ſec. de latitude auſtrale.

Le Bourg de *Sechura* fut d'abord bâti tout proche de la Mer, peu éloigné d'une pointe nommée *Aguja*. Mais ayant été ſubmergé & englouti par la Mer, on l'établit à environ une lieue, qui eſt la diſtance qui ſe trouve aujourd'hui entre le Bourg & la Mer. Il y a dans le voiſinage une Riviere du même nom que le Bourg, à laquelle il arrive la même choſe qu'à celle de *Piura*. Quand nous la paſſâmes il ne paroiſſoit pas y avoir jamais eu d'eau; mais depuis les mois de *Fevrier*, *Mars*, juſqu'à celui d'*Août* & même de *Septembre*, elle en eſt ſi bien fournie, qu'il n'y a pas moyen de la guéer, mais il faut la paſſer en Balze; c'eſt ce que nous éprouvâmes dans notre ſecond & troiſiéme voyage à *Lima*. Quand elle eſt à ſec, on peut auſſi creuſer dans ſon lit des puits qui fourniſſent de l'eau, mais une eau épaiſſe & ſaumache. *Sechura* contient environ deux cens maiſons de cannes, avec une Egliſe fort grande & bâtie de briques: ſes habitans ſont tous *Indiens*, au nombre de quatre cens familles, presque tous Voituriers ou Pêcheurs.

Les maiſons de toutes ces *Bourgades* ſont ſi ſimples, & il y a ſi peu d'art, que leurs parois ne ſont que de roſeaux fichés en terre & même aſſez peu avant; le toit qui eſt plat, eſt auſſi de roſeaux, qui n'étant pas bien joints enſemble, donnent des ouvertures de partout, & le ſoleil & le vent pénétrent facilement dans l'intérieur des maiſons. Leurs Habitans *Indiens* ont une Langue différente de celle des autres *Indiens* de *Quito*, & du reſte du *Perou*; c'eſt ce qu'on remarque principalement dans pluſieurs endroits des *Vallées*; & non ſeulement leur langage differe dans les mots, mais auſſi dans l'accent; car outre qu'ils donnent à leurs paroles un ſon aſſez ſemblable à un chant triſte & élégiaque, ils mangent la moitié des ſillabes finales, comme s'ils manquoient d'haleine pour les achever.

L'Habillement des Femmes *Indiennes* de ces Contrées, differe auſſi en quelque choſe de celui des autres. Il conſiſte en un *Anac*, comme celui que portent les Femmes de *Quito*, mais ſi long qu'il traîne par terre: il eſt auſſi beaucoup plus large, & ſans manches; il n'eſt point attaché par une ceinture; quand elles marchent elles le relévent un peu, & le retrouſſent ſous les bras. Elles ſe couvrent la tête d'une *Pagne* de coton blanc, brodée, ou brochée de diverſes couleurs; avec cette différence, que les Veuves en portent de noires. L'état de chacune ſe diſtingue par leur maniere de ſe

coifer; les Vierges & les Veuves divisent leur chevelure en deux tresses qui pendent sur chaque épaule, & les Femmes mariées ne portent qu'une tresse. Elles sont généralement laborieuses: leur occupation ordinaire est de faire des serviétes, & autres ouvrages de coton. Les Hommes vivent à l'*Espagnole*, & par conséquent portent des chaussures; mais les femmes vont nuds-pieds: ils sont naturellement fiers, altiers, & intelligens; leurs mœurs different un peu des mœurs de ceux de *Quito*. On voit parmi eux la preuve de ce qui a été dit au Chap. 6. Liv. 6. de la premiere Partie de cet Ouvrage, que la connoissance de la Langue *Castillane* les rend plus habiles en une infinité de choses: il n'y a personne d'entre eux qui ne posséde cette Langue; ils la parlent communément, & la mêlent indifféremment avec la leur. Ils réussissent fort bien dans tout ce qu'ils entreprennent; ne sont ni si superstitieux, ni si sujets au desordre & aux vices que les autres *Indiens*; & enfin à la couleur & aux autres accidens corporels près, ils sont très-différens du reste de leurs compatriotes. Même dans le panchant à la boisson, & dans les autres passions caractéristiques des *Indiens*, ils témoignent une certaine modération, & quelque amour de l'ordre. Au-reste pour éviter des redites ennuyeuses, je dirai en deux mots que tous les *Indiens* des *Vallées* depuis *Tumbez* jusqu'à *Lima*, sont généralement tels que nous venons de les representer, adroits, sages, & civils, plus qu'on ne se l'imagineroit.

Sechura est le dernier Bourg de la Jurisdiction de *Piura* de ce côté-là. Ses habitans non seulement refusent de fournir des mules à ceux qui en demandent, mais même ne laissent passer personne de quelque qualité qu'on soit, si on n'est muni d'un passeport du Corrégidor; c'est une précaution que l'on prend dans la vue d'empêcher le commerce illicite. En sortant du Bourg, il n'y a que deux chemins, celui du désert, & un autre nommé le *Rodéo*. Il faut opter entre ces deux routes. Si l'on prend celle du désert, il faut, outre les montures, prendre des mules à *Sechura* pour porter de l'eau, dont on abreuve à la moitié du chemin les bêtes de charge. On emplit d'eau des outres, ou de grandes calebasses; pour quatre bêtes de charge, il y a une mule chargée d'eau, & une autre pour les deux mules qui portent la litiere. Quand on va en chaise roulante, on charge l'eau sur la chaise-même dans des outres faits exprès. Soit qu'on aille en litiere, en chaise, ou à cheval, il faut que chaque voyageur fasse sa propre provision d'eau pour boire, sans quoi il risque de périr de soif; car dans toute cette route on ne voit que sable, que tourbil-

lons

lons que le vent forme du ſable, quelques pierres de ſel, fort clair ſemées, mais ni arbre, ni herbe, ni quoi que ce ſoit de verd.

Le 24 nous partîmes de *Sechura*, & entrant dans le déſert nous marchâmes ſans nous arrêter que pour prendre quelque repos & abreuver nos mules; & le jour ſuivant ſur les cinq heures du ſoir nous arrivâmes au Bourg de *Morropé*, ayant fait 28 à 30 lieues, qui eſt la diſtance de ce Bourg à celui de *Sechura*; & ſi ceux du Pays en comptent davantage, il ne faut pas les en croire. Le terrain eſt ſi égal, ſi uni, & d'une ſi vaſte étendue, qu'il eſt aiſé de ſe tromper de chemin; d'ailleurs le ſable eſt ſi continuellement remué par le vent, que les plus habiles routiers perdent la trace & ſont dans un moment hors des voyes. L'habileté des guides conſiſte à revenir ſur la voye & à retrouver le chemin dans ces ſortes d'occaſions. Pour cet effet on ſe ſert de deux moyens; le premier, c'eſt d'obſerver ſi l'on a le vent en face quand on va vers *Lima*, & au dos quand on en revient: avec cette régle on eſt ſûr de ne point s'égarer, parce que les vents de Sud régnent conſtamment dans cette Contrée. Le ſecond moyen de reconnoître la voye, pratiqué par les *Indiens*, c'eſt de prendre dans leurs mains, en diverſes places, des poignées de ſable, & de le flairer; ils diſtinguent par l'odorat ſi des mules ont paſſé par-là, peut-être parce que le crotin de ces animaux laiſſe quelque impreſſion dans le ſable. Ceux qui n'ont pas une connoiſſance ſuffiſante de ce Pays, & qui s'arrêtent pour repoſer & pour dormir, s'expoſent à un grand danger; car ils courent riſque à leur réveil de ne ſavoir quelle route tenir, & pour ainſi dire où donner de la tête: or, dès-qu'une fois on a perdu la tramontane dans ce déſert, il faut périr de miſere ou de fatigue, comme cela eſt arrivé à pluſieurs perſonnes.

Le Bourg de *Morropé* a environ 70 à 80 maiſons bâties comme celles des Bourgs précédens, & à peu près 160 familles toutes *Indiennes*. Il eſt ſitué auprès d'une Riviere appellée *Pozuélos*, à qui il arrive dans l'Eté la même choſe qu'à celles dont il a été déja parlé; cependant on voit le long de ſes bords beaucoup d'Arbres, & de *Chacaras* ou Champs labourés. C'eſt une choſe admirable que l'inſtinct des bêtes qui font cette route: car découvrant par la force de leur odorat l'eau de la Riviere à plus de quatre lieues de diſtance, elles henniſſent & ſe déménent ſi fort qu'il ſeroit difficile de les retenir; auſſi coupent-elles à travers champ pour arriver plutôt à la Riviere, & on n'a qu'à les laiſſer faire, on eſt ſûr d'abréger le chemin, & de terminer bientôt la journée.

Le 26 nous passâmes de *Morropé* à la Bourgade de *Lambayéque*, qui n'est qu'à quatre lieues de-là. Nous y séjournâmes tout le jour du 27, & observâmes que sa latitude australe étoit de 6 deg. 41 min. 37 sec. Ce Bourg est composé d'environ 1500 maisons de toute espéce: quelques-unes sont de briques, d'autres de *Bajaréques*, c'est-à-dire que les parois en sont de cannes, mais recrepies en dedans & en dehors de terre grasse. Celles où les *Indiens* habitent ne sont que de cannes ou de roseaux. Le nombre des Chefs de famille est d'environ 3000 personnes, parmi lesquelles il en a quelques-uns de distinction & fort à leur aise, le reste consiste en *Espagnols* pauvres, en *Métifs*, *Indiens*, & *Mulâtres*. L'Eglise paroissiale est bâtie de pierres & de chaux. Elle est grande, fort belle en dehors, & ornée convenablement en dedans. Elle renferme quatre Chapelles, qu'ils nomment *Ramos*, desservies par autant de Curés, qui sont chargés alternativement de la conduite spirituelle des *Indiens*, & des autres Habitans.

Ce qui a rendu ce Bourg si considérable & si peuplé, c'est qu'il a été augmenté par les familles qui habitoient ci-devant dans la Ville de *Sagna*, laquelle fut ruinée & saccagée en 1681 par le Pirate *Edouard David*, Anglois de nation, & quelques années après, la même Ville ayant été submergée par un débordement de la Riviere du même nom, ce dernier malheur acheva de la détruire. Elle fut entiérement abandonnée par ses habitans, qui vinrent tous s'établir à *Lambayéque*. Il y a dans ce dernier endroit un Corrégidor, dont la Jurisdiction s'étend sur divers Bourgs, & en particulier sur celui de *Morropé*. Il y a aussi un Officier Royal, qui y est envoyé de *Truxillo*. A peu de distance du Bourg coule la Riviere nommée aussi *Lambayéque*: quand les eaux sont hautes, comme elles l'étoient alors, on la passe sur un pont de bois; mais quand elles sont basses on la passe à gué. Il arrive quelquefois qu'elle est entiérement à sec.

Le terroir de *Lambayéque*, autant que peut s'étendre l'humidité de la Riviere, & l'industrie des canaux, est fertile en toute sorte de Fruits; quelques-uns pareils à ceux d'*Europe*, & quelques autres qui tiennent de la nature des fruits de l'une & de l'autre région, ayant été greffés aux *Indes*. A environ dix lieues delà il y a des treilles, dont les raisins fournissent quelque peu de vin, mais il n'est ni si abondant, ni si bon que dans quelques autres Contrées du *Perou*. Les pauvres habitans gagnent leur vie à faire des ouvrages de coton, *courtes-pointes piquées*, *manteaux* &c.

Le

Le 28 nous partîmes de *Lambayéque*, & prenant notre route par le Bourg de *Monſefu*, qui eſt à quatre à cinq lieues de-là, nous vinmes nous repoſer près du rivage de la Mer, à un endroit nommé *las Lagunas* (*les Marais*), ainſi appellé à-cauſe des mares que forment près de-là les eaux extravaſées de la Riviere de *Sagna*; & le 29 nous étant remis en route, nous paſſâmes à gué la Riviere de *Xéquétépéque*, laiſſant le Bourg du même nom à un quart de lieue de diſtance, & nous finîmes notre journée au Bourg de *San Pédro* à vingt lieues de *Lambayéque*, & le dernier de ſa Juriſdiction. La latitude de *San Pédro* fut trouvée de 7 deg. 25 min. 49 ſec.

Ce Bourg contient environ 130 maiſons, bâties de *bajaréques*, c'eſt-à-dire, de cannes recrepies & enduites de terre graſſe dedans & dehors. Ses habitans conſiſtent en 130 Familles *Indiennes*, 30 de *Blancs* ou *Métifs*, & 10 à 12 de *Mulâtres*. Il y a un Couvent d'*Auguſtins* qui n'a que trois Religieux, le Prieur, le Curé du Bourg, & ſon Secondaire ou Vicaire. La Riviere qui coule auprès s'appelle *Pacaſmoyo*. Tout le terroir eſt fertile & abonde en fruits. Le chemin de *Lambayéque* à *San Pédro* ſe fait le long de la plage, par retailles ou coupures, & l'on en eſt aſſez près lorſqu'on s'en éloigne le plus.

Le 30 de *Novembre* continuant nôtre voyage, nous paſſâmes par le Bourg de *Payjan*, qui eſt le premier de la Juriſdiction du Corrégidor de *Truxillo*; & le 1 de *Décembre* nous arrivâmes au Bourg de *Chocopé* à 13 à 14 lieues de *San Pédro*. Sa latitude eſt de 7 deg. 46 min. 40 ſec. Le voiſinage de la Riviere nommé *Chicama* fertiliſe ſon terroir, qui produit en abondance des Cannes de Sucre, des Raiſins, & des Fruits de toute eſpéce tant d'*Europe* que des *Indes*. Le Maïz, qui eſt la ſemence la plus générale des Vallées, y vient auſſi en abondance. Depuis les bords de la Riviere de *Lambayéque* juſqu'ici, les Cannes de Sucre croiſſent près de toutes les autres Rivieres, mais nulle part ſi abondamment ni de ſi bonne qualité que ſur les bords de la *Chicama*.

Le Bourg de *Chocopé* conſiſte en 80 à 90 maiſons de *bajaréques*, couvertes de terre cuite. Il a pour habitans 60 à 70 familles, la plupart *Eſpagnoles*, & le reſte *Indiennes* au nombre de 20 à 25. L'Egliſe, bâtie de briques, eſt grande & décente. On remarque dans ce Bourg comme une choſe fort ſinguliere dans ces climats, qu'en 1726 il y plut durant quarante jours continuels, avec cette particularité, que la pluye commençoit le ſoir ſur les quatre à cinq heures, & finiſſoit le lendemain matin à la même heure, le Ciel étant ſerein tout le reſte du jour. Cet acci-

dent imprévu ruina & détruisit toutes les maisons, n'étant resté que quelques débris des parois de l'Eglise, qui résista davantage étant bâtie de briques. Mais ce qui dut paroître le plus étrange aux yeux de ces pauvres habitans, c'est que pendant tout ce déluge les vents de Sud, non seulement ne varierent point, mais soufflerent avec tant de force qu'ils agitoient le sable changé en limon. Au bout de deux ans il y plut pendant onze ou douze jours, mais non pas avec la même force. Et depuis lors on n'a pas vu de pareil phénoméne, & on ne se souvenoit pas d'en avoir jamais vu de semblable auparavant.

CHAPITRE II.

Arrivée à Truxillo. *Description abrégée de cette Ville, & continuation du Voyage jusqu'à* Lima.

NOus ne nous arrêtâmes à *Chocopé* qu'autant de tems qu'il en falloit pour donner quelque repos à nos montures, après quoi nous continuâmes notre voyage, & arrivâmes heureusement à *Truxillo*, qui en est à onze lieues, & dont la latitude selon les observations que nous y fîmes, est de 8 deg. 6 min. & 3 sec. Cette Ville fut bâtie en 1535 dans la Vallée de *Chimo* par *Don Francisco Pizarro*. Elle est agréablement située, quoique sur un terrain sablonneux, défaut général des Villes de ces Vallées. Elle est enceinte d'une muraille de brique, & quant à sa grandeur on peut la compter parmi les Villes du troisiéme rang. Elle est à environ demie lieue du rivage de la Mer, & elle a deux lieues au nord: le Port de *Guanchaco* lui sert pour son Commerce maritime. Les maisons n'y sont pas sans apparence: les principales sont de briques avec de beaux balcons, & des portails qui font un bel effet. Celles qui sont moins considérables sont de *bajarèques*; les unes & les autres très-peu exhaussées, & il y en a même fort peu qui ayent un étage au-dessus du rez-de-chaussée, le tout à-cause des tremblemens de terre.

Il y a à *Truxillo* un Corrégidor qui gouverne tout ce Département, un Evêque dont le Diocése commence à *Tumbez*, avec un Chapitre consistant en trois Dignités, celle de Doyen, d'Archidiacre, & de Chantre, quatre Chanoines, & deux Prébendiers. Il y a un Trésor Royal & deux Officiers des Finances du Roi, le *Contador* & le Trésorier, dont l'un, comme

comme je l'ai déjà dit, passe à *Lambayéque* pour y résider, pendant que l'autre réside à *Truxillo*. Il y a dans cette derniere Ville divers Couvens de différens Ordres; un Collége de *Jésuites*, un Hôpital de *Notre Dame de Bethléhem*, & deux Monasteres de Filles, l'un de *Ste Claire*, & l'autre de Religieuses de *Ste. Thérése* ou *Carmélites* déchaussées.

Les habitans sont mêlés d'*Espagnols* & de gens de toute race. Parmi les *Espagnols*, il y a des familles très-distinguées. En général ils sont tous civils, bien réglés, & assez instruits. Les femmes y sont habillées à peu près comme celles de *Lima*, dont on parlera plus amplement ci-après. Elles ont presque les mêmes usages. Toutes les familles tant soit peu aisées ont leurs caléches, sans lesquelles il est difficile de marcher dans les rues à cause de la quantité de sable qu'il y a, & c'est ce qui a fait multiplier extraordinairement ces voitures.

Dans ce Climat on remarque une différence sensible de l'Hiver à l'Eté, depuis cette Ville jusqu'au-delà; car dans la premiere de ces deux saisons le froid se fait sentir, & le chaud dans la seconde. Les campagnes de toute cette *Vallée* sont extrêmement fertiles: elles produisent beaucoup de Cannes de sucre, de Maïz, toute sorte de Verdures & de Fruits, une partie est plantée de Vignes & l'autre d'Oliviers. Les terres qui sont les plus voisines des Montagnes, produisent du Froment, de l'Orge, & autres semblables denrées, non seulement assez pour la nourriture des habitans, mais aussi pour en envoyer à *Panama*, surtout de la Farine de froment, & du Sucre qu'ils ont de reste. La grande fertilité de la terre rend le Pays fort agréable. La Ville est remplie & environnée d'arbres touffus; les uns forment des rues pour le plaisir de la promenade, les autres forment des vergers & des jardins; on y jouit toujours d'un beau Ciel, ce qui est un agrément pour les habitans, & une consolation pour les étrangers. A une lieue de la Ville coule une Riviere qui fertilise les campagnes par le moyen des canaux. Nous la passâmes à gué le 4, & continuant notre voyage nous passâmes par le Bourg de *Moche*, & le jour suivant nous arrivâmes à celui de *Bira*, à 10 lieues de *Truxillo*. Au Bourg de *Moche*, il faut exhiber aux Alcades le passeport qu'on a reçu du Corrégidor de *Truxillo*, sans quoi ils ne vous laissent pas passer non plus qu'à *Sechura*.

Moche est situé par les 8 deg. 24 min. 59 sec. de latitude australe. Ce Bourg consiste en 50 maisons de *bajaréques*, habitées par 70 familles d'*Espagnols*, d'*Indiens* & de *Mulâtres*. A demie lieue au nord du Bourg on trouve un ruisseau, d'où l'on a tiré divers canaux pour arroser les terres

qui

qui en dépendent, & qui ne sont pas moins fertiles que celles de *Truxillo*; il en est de-même des autres Bourgs que l'on rencontre en remontant la Riviere. Le même jour 5 nous nous remîmes en chemin, & côtoyant de tems en tems la plage, & quelquefois nous en éloignant, quoique jamais plus d'une à deux lieues, nous vinmes le 6 faire alte à un lieu désert, nommé le *Tambo de Chao*, d'où nous vinmes sur les bords de la Riviere de *Santa*, que nous passâmes avec le secours des *Chimbadores*, pour entrer dans la Ville du même nom, qui en est à environ un quart de lieue, & à 15 lieues de *Biru*. Cette route offre de vastes campagnes de sable, & deux côtes qui les coupent.

Le Fleuve de *Santa* s'élargit dans l'endroit où on le passe ordinairement à gué l'espace d'environ un quart de lieue, & forme cinq branches principales, par lesquelles il coule en toute saison avec beaucoup de profondeur. Pour le guéer, il y a sur ses bords des hommes entretenus pour cela, & montés sur des chevaux fort hauts, dressés à ce manége, & à résister au courant de l'eau, qui est toujours fort considérable. Ces hommes sont appellés en langage du Pays *Chimbadores*. Ils sont chargés de reconnoître les gués pour conduire à l'autre bord les voyageurs & leurs effets; sans cette précaution il ne seroit pas possible d'en venir à bout, vu que les gués changent fréquemment, & qu'il est difficile en arrivant de les découvrir. Il arrive même quelquefois à ces *Chimbadores*, que les gués changeant tout d'un coup dans quelqu'un des bras du Fleuve, ils sont entraînés par la violence du courant & périssent dans les ondes. En Hiver quand il pleut dans les Montagnes, le Fleuve s'enfle de maniere qu'il n'y a pas moyen de le guéer nulle part pendant plusieurs jours, tellement que les voyageurs sont obligés d'attendre que les eaux ayent diminué, surtout s'ils ont des marchandises avec eux. Quand on n'est point embarassé de bagages, on se sert de *Balzes* de calebasses jointes ensemble, & l'on commence à passer en louvoyant à six ou huit lieues au-dessus du Bourg, mais assurément ce n'est jamais sans danger; car quelquefois le courant est si fort qu'il emporte la *Balze* avec sa charge dans la Mer. Lorsque nous le traversâmes il étoit extrêmement bas, toutefois par trois expériences que nous fimes sur ses bords, & qui s'accordoient toutes, nous trouvâmes qu'en $29\frac{1}{2}$ secondes de tems l'eau parcouroit 35 toises, & par conséquent 4271 toises dans une heure, ce qui fait une lieue & demie marine. La violence de cette eau est néanmoins un peu moins grande que celle que Mr. *de la Condamine* remarque dans la rélation de son Voyage au Fleuve de

Ma-

Maragnon au *Pongo*, ou Détroit de *Manceriche*. Je ne doute pourtant pas que quand le Fleuve de *Santa* eſt parvenu à ſon plus haut degré de profondeur, il ne ſurpaſſe en célérité l'eau du *Pongo*; & ce qui me le fait croire, c'eſt que lorſque nous fîmes cette obſervation il étoit auſſi bas qu'il puiſſe l'être.

Santa Maria de la Parilla (car c'eſt ainſi que cette Ville s'appelle proprement) fut d'abord bâtie ſur la plage, dont elle eſt éloignée préſentement d'un peu plus d'une demie lieue. Elle étoit dans ce tems-là fort conſidérable, & très-peuplée; elle avoit divers Couvens, & un Corrégidor; mais ayant été détruite par le Pirate Anglois *Edouard David* en 1685. les habitans l'abandonnerent, & ceux qui n'avoient pas les moyens de ſe tranſporter dans des lieux plus ſurs, s'établirent dans l'endroit où eſt préſentement la Ville, ſi l'on peut appeller ainſi 25 à 30 maiſons de *bajaréque*, ou de chaume, habitées par des gens fort pauvres, diviſés en cinquante familles d'*Indiens* & de *Mulâtres*. Nous obſervâmes ſa latitude par le moyen de quelques étoiles, n'ayant pu le faire par le Soleil, & nous trouvâmes qu'elle étoit ſituée par les 8 deg. 17 min. 36 ſec.

Pendant que nous faiſions ces obſervations, il parut dans l'air un Phénoméne éclatant, comme une grande vapeur enflammée, ou un globe de feu, ſemblable à celui dont nous avons parlé dans la premiere Partie de cet Ouvrage, qui fut remarqué à *Quito*, quoique moins grand & moins éclatant. Celui dont il eſt ici queſtion, parcourut un grand eſpace à l'Ouëſt, & étant arrivé au bord de la Mer, il diſparut en faiſant un bruit pareil à celui du canon. Ceux qui ne l'avoient point obſervé prirent l'allarme, & croyant que ce coup annonçoit l'arrivée de quelque vaiſſeau dans le port, tous les habitans prirent les armes & monterent à cheval, accourant pour border le rivage de la Mer & s'oppoſer aux deſcentes, au cas que ce fuſſent des ennemis; mais n'ayant rien apperçu, ils s'en retournerent chez eux, laiſſant ſeulement des ſentinelles ſur la côte pour être avertis de tout ce qui arriveroit. Dans tout ce Pays des *Vallées* ces ſortes de Phénoménes ne ſont point rares. On en a même vu pluſieurs dans l'eſpace d'une nuit, dont quelques-uns étoient fort grands & fort brillans, & duroient aſſez long-tems.

Les habitans de ce lieu ſont affligés d'un fléau inſupportable, ce ſont les *Moſquites*, qui les déſolent, quoiqu'ils duſſent y être accoutumés. Il y a des tems où le nombre en diminue de beaucoup; quelquefois même, mais rarement, on n'en voit point du tout. Communément ils foiſonnent dans

toutes ces Contrées, excepté quand on a passé *Piura;* car alors on ne voit guere de ces insectes, si ce n'est dans les Bourgs situés près des Fleuves, mais nulle part en si grande quantité qu'à *Santa.* Nous partîmes de cette Ville le 8, & arrivâmes à *Guaca-Tambo* à huit lieues de *Santa. Guaca* n'est qu'une *Hacienda* près de laquelle est le *Tambo*, ou Auberge consistant en un simple couvert pour loger les voyageurs; un Ruisseau médiocre coule près de-là.

Le 9 nous arrivâmes à une autre Hacienda nommée *Manchan*, après avoir passé par le Bourg appellé *Casma-la-Baxa* à environ une lieue de la Hacienda. Ce Bourg n'est composé que de dix à douze maisons avec une Eglise, & dans l'espace qui est entre le Bourg & *Manchan* coule un Ruisseau assez peu considérable. La Hacienda de *Manchan* est éloignée de 8 lieues de la précédente. Le 10 nous continuâmes notre voyage par un chemin fort pierreux, & incommode particuliérement pour les litieres. Ce chemin est appellé *Cuestas de Culebras*; le 11 nous arrivâmes au Bourg de *Guarmey* à 16 lieues de *Manchan.* Nous ne nous y arrêtâmes pas & allâmes giter à trois lieues au-delà pour faire la *Pescana*, c'est ainsi qu'ils nomment les couchées ou pauses que l'on fait en chemin dans des *Tambos*, ou chaumieres qu'ils nomment aussi *Culebras*, & qui sont les gites ordinaires. Le Bourg de *Guarmey* est peu considérable, n'étant composé que de quelque quarante maisons bâties comme celles des autres Bourgs. Il y a environ 70 familles, parmi lesquelles on compte peu d'*Espagnoles*: le reste est *Indiens*, *Mulâtres* &c. La latitude de ce lieu est de 10 deg. 3 min. 53 secondes. Le Corrégidor qui demeuroit autrefois à *Santa*, fait à-présent sa résidence ordinaire dans *Guarmey.*

Le 13 après avoir marché par des chemins affreux, par le sable continuel, les côtes & les collines, nous arrivâmes à un endroit nommé *Callejones* à 13 lieues de *Guarmey.* Parmi les mauvais chemins de cette journée, il y en a un surtout nommé le *Salte d'El-Frayle* ou *Saut du Moine*, qu'on ne passe pas sans danger; c'est un rocher vif fort élevé & très-escarpé: vers la Mer il faut nécessairement passer sur la pente de ce rocher, au risque de tomber dans un précipice qui fait frémir les hommes & les animaux. Le jour suivant nous passâmes par *Guamannayo*, Hameau situé sur le bord de la Riviere de *Barranca*, & appartenant au Bourg de *Pativilca*, distant d'environ huit lieues de *Callejones.* Ce Bourg est le dernier du ressort du Corrégidor de *Santa*, ou plutôt de *Guarmey.*

Le Bourg de *Pativilca* est médiocre, n'étant composé que de 50 à 60 mai-

maisons, & d'un nombre proportionné d'habitans, parmi lesquels on compte quelques familles *Espagnoles*; la plupart des habitans sont de race mêlée, mais il y a fort peu d'*Indiens*. Sur le bord de la Mer, laquelle n'est qu'à trois quarts de lieue de *Guamannayo*, on voit les restes d'un ancien Edifice des *Indiens*. Ce sont des murailles de briques, dont la grandeur fait assez voir que ce sont les ruines du Palais des anciens *Caciques* de ce quartier, & je ne doute pas que la situation de ce Palais n'ait été choisie à dessein, la vue s'étendant de-là sur la campagne qui est fort fertile & fort agréable, & sur la Mer.

De *Pativilca* nous partîmes le 15 pour *Guaura*. Nous passâmes la *Barranca* à gué, à l'aide des *Chimbadores*; cette Riviere étoit alors fort basse, & se partageoit en trois branches; le fond en est fort pierreux, & par-là même dangereux en tout tems. A une lieue en-delà est le Bourg de la *Baranca*, où commence la Jurisdiction de *Guaura*. Il contient 60 à 70 maisons. Il est fort peuplé, particuliérement d'*Espagnols*. Le même jour nous arrivâmes à *Guaura*, ayant fait neuf lieues depuis *Guamannayo*.

Toute la Ville de *Guaura* consiste en une rue de près d'un quart de lieue de long, & de 150 ou 200 maisons, les unes de briques, les autres de *bajarêques*, & quelques cabanes d'*Indiens*. Outre l'Eglise Paroissiale il y a un Couvent de *Franciscains*. Avant que d'entrer dans la Ville, on passe par les plus beaux champs qu'on puisse voir, & en si grande quantité, qu'ils s'étendent le long du chemin à plus d'une lieue, ce qui rend cette avenue extrêmement agréable; car aussi loin que la vue peut s'étendre vers l'Orient on ne voit que des Cannes de sucre, & vers l'Occident que du Froment, du Maïz, & autres semblables grains, qui couvrent non seulement les campagnes autour de la Ville, mais toute cette vallée qui est fort spatieuse.

Au bout méridional de la rue de *Guaura*, est une grande tourelle avec une porte, au-dessus de laquelle est une espéce de *Donjon*. Cette tourelle donne entrée à un pont de pierre, sous lequel passe la Riviere de *Guaura*, laquelle est passablement profonde, & si proche de la Ville qu'elle en baigne les fondemens sans pouvoir les endommager, parce qu'ils sont bâtis sur le roc. En delà de la Riviere est une espéce de Fauxbourg de la même Ville, dont les maisons, un peu éloignées les unes des autres, s'étendent le long du chemin à une bonne demie lieue. Les arbres & les jardins, qui remplissent les intervalles des maisons, rendent ce chemin fort gai. Ayant observé par le Soleil la latitude de *Guaura*, nous la trouvâmes de 11 deg. 3 min. 36 sec. australes.

Le

Le climat de cette Ville eſt fort agréable & fort ſain; car quoiqu'on y ſente la différence des Saiſons, il eſt très-vrai que le froid n'y eſt point incommode en Hiver, ni le chaud en Eté.

A quelque diſtance de *Guarmey* on trouve pluſieurs veſtiges des anciens Edifices des *Incas*. Les uns ſont des murailles de Palais, les autres des ruines de murs bâtis de groſſes briques, lesquels murs formoient des Chemins Royaux d'une largeur ſuffiſante. Enfin on voit les reſtes des Fortereſſes ou Châteaux, bâtis dans les lieux convenables pour réſiſter à leurs Ennemis & aux Nations avec qui ils étoient en guerre. Un de ces derniers monumens ſe trouve à deux ou trois lieües au nord du Bourg de *Pativilca*, pas loin d'un ruiſſeau, & ſur une colline médiocrement haute, à peu de diſtance de la Mer. Ce ne ſont que des débris de vieilles murailles.

De *Guaura* nous nous rendîmes à *Chancay*, qui en eſt à 14 lieues, quoiqu'on n'en compte communément que 12. Cette Ville eſt par les 11 deg. 33 min. 47 ſec. de latitude auſtrale. Elle eſt compoſée d'environ trois cens maiſons, les unes de briques, les autres de torchis, & pluſieurs de cannes. Elle eſt fort peuplée, contient grand nombre de familles *Eſpagnoles*, dont quelques-unes ſont de grande diſtinction; le reſte eſt mêlé de toute ſorte de Races, comme dans les autres Villes. Outre l'Egliſe Paroiſſiale il y a un Couvent de *Franciſcains*, & un Hôpital desſervi par les habitans mêmes. Cette Ville eſt la plus conſidérable du Corrégiment de ſon nom. Le Corrégidor y fait ſa réſidence ordinaire. Il nomme un Grand-Juſticier, qu'il envoye réſider à *Guaura* pour y être comme ſon Subdélégué, car *Guaura* reſſortit à cette Sénéchauſſée. Les Campagnes de *Chancay* ſont fertiles & arroſées des eaux de la Riviere de *Pasſamayo*, que l'on diſtribue par le moyen des canaux. Cette Riviere coule au ſud de la Ville, à environ une lieue & demie de diſtance. Le terroir produit force Maïz, dont on engraiſſe dans les champs de grands troupeaux de Cochons, qu'ils vont vendre à *Lima*; & le profit qu'ils font dans ce commerce, eſt cauſe qu'ils ne ſément preſque que du Maïz.

Le 17, jour auquel nous arrivâmes à *Chancai*, nous en partîmes, & ayant paſſé le *Paſſamayo* à gué, quoiqu'il fût aſſez haut, à une lieue de-là nous trouvâmes le *Tambo*, qui porte le nom de cette Riviere. C'eſt-là que commence une Montagne de ſable qu'il faut paſſer, & qui eſt fort incommode, tant parce qu'on y enfonce, qu'à cauſe de ſa longueur & de la difficulté de la monter; c'eſt pourquoi on choiſit ordinairement la nuit pour la paſſer, afin de diminuer un peu la fatigue. Le 18 nous arrivâmes à

Tambo

Tambo de Inga, & le même jour nous nous rendîmes à *Lima*, ayant fait ce jour-là 12 lieues depuis *Chancai*.

On voit par le Journal de ce Voyage, que de *Tumbez* à *Piura* il y a 62 lieues, de *Piura* à *Truxillo* 89, & de *Truxillo* à *Lima* 113, en tout 264. Ordinairement ce chemin se fait de nuit, à cause que tout le Pays étant couvert de sable, la reverbération des rayons du Soleil y est telle que les mules n'en pourroient jamais supporter la chaleur durant le milieu du jour: d'ailleurs on n'y rencontre, ni eau, ni herbes, ni rien de semblable. Aussi tout le chemin se reconnoît plutôt aux ossemens des mules qui paroissent y avoir péri de fatigue, qu'aux traces de leurs pieds; car quoique la route soit si fréquentée qu'il ne cesse en aucune saison d'y passer du monde, le vent empêche bien qu'on ne puisse distinguer les vestiges des pas, & à-peine les mules ont achevé de passer, qu'il remue le sable & efface entierement l'impression de leurs pieds. La verdure & les arbrisseaux y sont si rares, que dès-qu'on en voit on peut être assuré qu'on n'est pas loin d'une Bourgade, ou de quelqu'autre lieu habité: la raison en est que ces lieux sont situés près des Rivieres dont l'humidité produit ces sortes de choses; car les lieux inhabités ne sont tels que parce qu'ils manquent d'eau, & que sans ce secours les Peuples ne peuvent, ni subsister, ni faire valoir les terres.

Dans tous les lieux habités on trouve en abondance les choses nécessaires à la vie, de la volaille, du pain, du vin, des fruits, le tout très-bon & même délicat & à un prix ordinaire: tout ce qu'il y a, c'est qu'un Voyageur est obligé de s'apprêter à manger lui-même, ou de le faire apprêter par ses domestiques; car envain chercheroit-il dans la plupart des Villages des gens capables de bien faire à manger. Ce n'est que dans les grands Bourgs que ceux qui ont la direction des *Tambos* vous préparent à manger. Dans les petits endroits les *Tambos*, ou *Logemens*, ne sont que des chaumieres où l'on ne trouve que les quatre murailles, & un méchant couvert, sans autre chose quelconque; desorte qu'il faut qu'un Voyageur porte avec soi d'un lieu à l'autre l'eau, le bois, la viande, & ses propres ustencilles pour la préparer. On trouve à-la-vérité en abondance dans les plus petits lieux, des poules, des poulets, des pigeons, des coqs d'*Indes* & des oyes, une grande quantité de tourterelles qui se nourrissent de Maïz & de la graine des Plantes, & qui se multiplient extrêmement: les Voyageurs se divertissent à la chasse de ces Oiseaux, pendant qu'ils s'arrêtent dans les Bourgades; mais à cela près, & à la réserve de quelques

 petits

petits Oiſeaux, il n'y a dans toute cette route ni animaux ſauvages & malfaiſans, ni reptiles.

Les canaux au moyen deſquels les Rivieres fertiliſent le terroir, ſont des ouvrages dont on eſt redevable aux ſoins & à l'induſtrie des *Incas*, & une de leurs premieres attentions à gratifier leurs Sujets, leur enſeignant par-là les moyens de ſe procurer tout ce qui étoit néceſſaire à leur ſubſiſtance, & aux agrémens de la vie. Parmi ces Rivieres il y en a pluſieurs qui ſont à ſec quand il ceſſe tout-à-fait de pleuvoir dans les Montagnes, mais la *Santa*, la *Barrança*, la *Guaura*, le *Paſſamayo*, & d'autres non ſeulement ne manquent jamais d'eau, mais même ſont fort profondes dans la plus grande ſéchereſſe.

Les premieres commencent à avoir de l'eau réguliérement dans les mois de *Janvier* ou de *Février*, juſqu'au mois de *Juin*, que l'Hiver régne dans les Montagnes, au-lieu que c'eſt l'Eté dans les Vallées. Là il pleut, & ici le Soleil darde ſes rayons avec force. Depuis le mois de *Juin* l'eau commence à manquer, deſorte qu'en *Novembre* & *Décembre* c'eſt le tems de la plus grande ſéchereſſe, & il eſt alors Hiver dans les Vallées, & Eté dans les Montagnes. Cette oppoſition dans une ſi petite diſtance, marque bien la différence de climat & de température.

CHAPITRE III.

Deſcription de la Ville de Lima *Capitale du* Pérou, *& réſidence de ſes Vicerois; ſon admirable ſituation, ſon étendue, & la majeſté de ſes Tribunaux.*

Il ſemble que les événemens que le hazard produit, méritent quelquefois qu'on les eſtime aſſez pour qu'on les mette au rang des plus heureux ſuccès, telle eſt la raiſon imprévue qui nous a appellé à *Lima*; ſans elle l'Hiſtoire de notre Voyage, bornée aux obſervations faites dans la Province de *Quito*, perdroit une partie de ſon prix. Pour qu'elle plaîſe & inſtruiſe davantage, il faut qu'elle renferme auſſi ce qu'il y a de plus remarquable dans la Province de *Lima*. En préſentant aux yeux du Lecteur un champ ſi vaſte & ſi agréable, notre rélation lui fera connoître à combien juſte titre la Ville qui porte ce nom, a mérité d'être la Capitale du *Pérou*, & la Reine des Villes des Contrées Méridionales de l'*Amérique*. Suprimer un article ſi important, ce ſeroit rendre notre Ouvrage impar-

imparfait. Le Lecteur y trouveroit à dire des choses qu'il s'étoit flatté d'avance d'y lire touchant cette grande & fameuse Ville, & seroit frustré de l'espérance de pouvoir s'instruire en même tems de ce qu'il y a de plus remarquable dans la plus importante Province de ce Continent; & nous, nous serions privés du plaisir d'en faire la description, & de dire comment nous avons porté nos spéculations à des objets si dignes d'attention, & qui avec de si grands avantages peuvent infiniment rehausser la gloire de nos travaux, déjà enrichis d'Observations Astronomiques, & de Spéculations Nautiques, jointes à l'examen d'un vaste Pays. Il est donc raisonnable que nous donnions un détail d'autres Contrées encore plus éloignées, détail qui peut répandre plus de variété dans la rélation de notre Voyage, dont l'entreprise étant grande dans ses principes, doit être telle jusqu'à la fin.

Mon dessein n'est pas dans ce Chapitre de représenter la Ville de *Lima* telle qu'elle est présentement. Au-lieu de décrire des choses grandes & magnifiques, ce seroit remplir cette Histoire de scénes des plus tristes & des plus tragiques, en décrivant les ruines de ses Palais, le bouleversement de ses Eglises, de ses Tours élevées, & enfin de tout ce qui rendoit cette Ville si recommandable. Tous ces Ouvrages & Edifices, grands médiocres & petits, qui composoient cette grande Cité, & en formoient un Corps si bien proportionné, ont été renversés & détruits par les secousses violentes du tremblement qui a bouleversé tout le terrein qu'elle occupoit le 28 d'*Octobre* de l'année derniere 1746. Il sera parlé ailleurs de ce triste événement. Cette funeste nouvelle arriva en *Europe* avec cette célérité naturelle aux malheurs, & à l'occasion qui termine cette seconde Partie avec la récapitulation des prospérités de ces Royaumes. Je ne représenterai donc point ici *Lima* comme la proye déplorable des tremblemens de terre, mais comme la merveille de cette partie de l'*Amérique*. Je ne parlerai que de sa gloire éclipsée, de sa magnificence, de son opulence, & de tout ce qui la rendoit célébre dans le Monde, & en donnoit l'idée sous laquelle nous la connoissons; son souvenir augmente dans nos esprits la peine que nous font ses cruels revers. Après cet avertissement on ne trouvera pas étrange que je parle de cette Ville & de ses Edifices, comme si elle existoit encore; cette rélation se rapportant au tems précédent, où la Ville se trouvoit telle que je vais la décrire, & où elle n'avoit pas encore essuyé ce terrible tremblement.

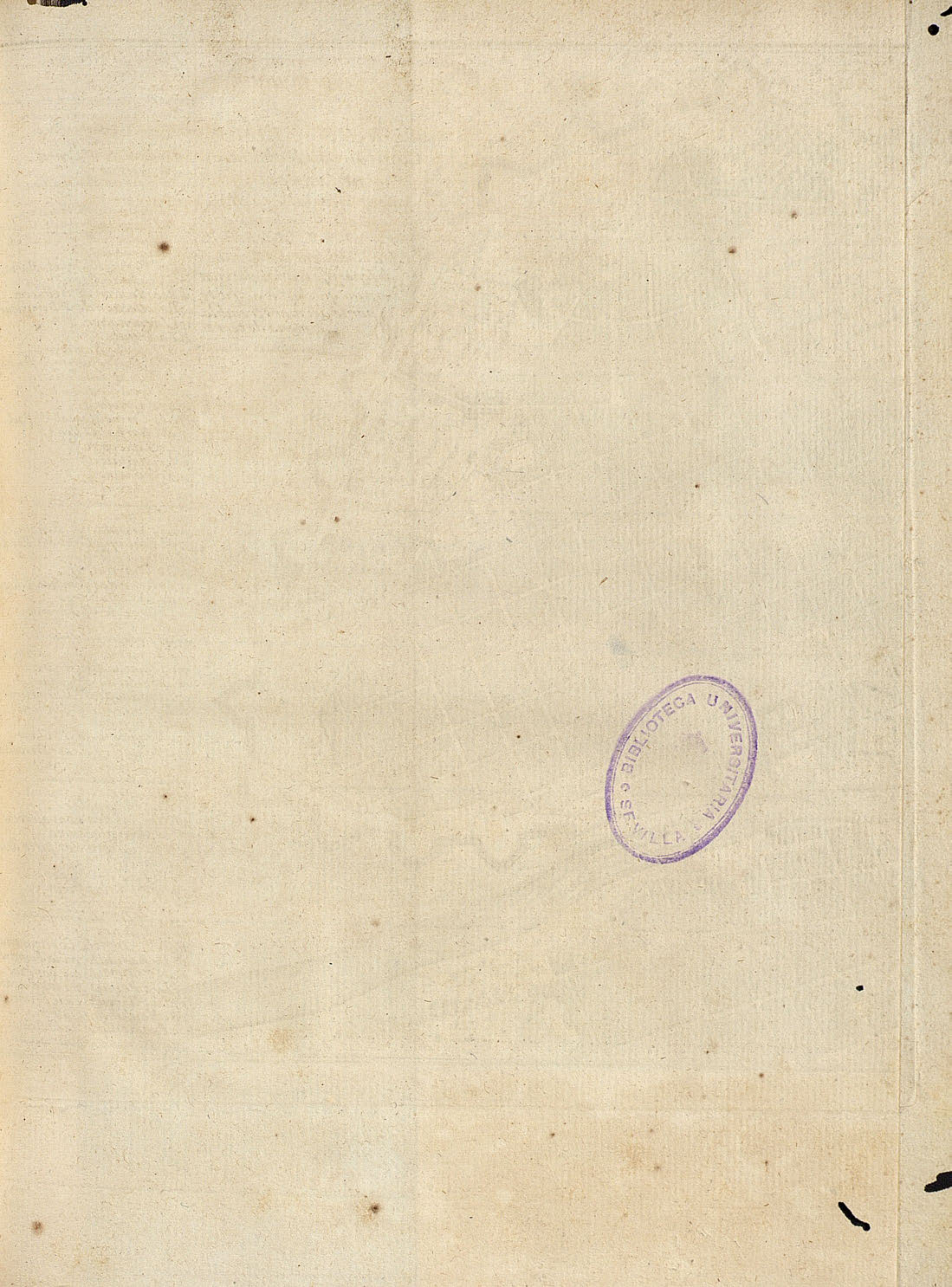
La Ville de *Lima*, autrement *la Ville des Rois*, fut fondée par *Don*

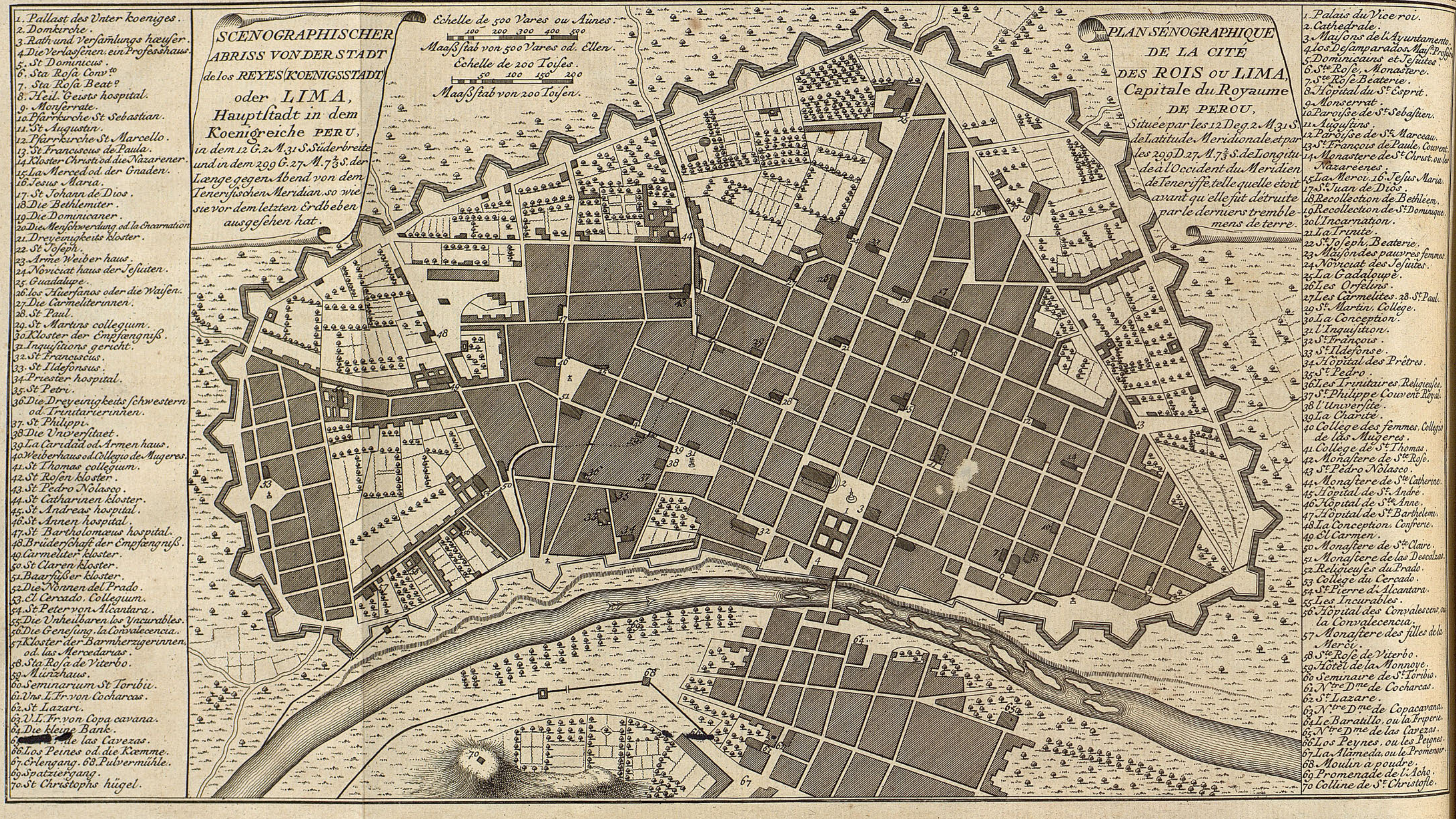
Fran-

Francisco Pizarro en 1535 le Jour *des Rois*. Selon *Garcilasso* dans son *Histoire des Incas*, les opinions ne sont pas uniformes sur ce sujet; quelques-uns prétendent que ce fut le 18 de *Janvier*, & ce sentiment est confirmé par un Acte ou Mémoire de fondation qui se conserve dans les Archives de cette Ville. Quoi qu'il en soit, *Lima* est située dans la grande & agréable vallée de *Rimac*, mot *Indien* qui signifie *celui qui parle*, & qui est le véritable nom de la Ville même, les *Espagnols* l'ayant nommée *Lima* par corruption de *Rimac*, qui est encore le nom de la Vallée & du Fleuve. On prétend que ce nom vient d'une Idole à qui les *Indiens* sacrifioient les naturels du Pays, depuis que les *Incas* eurent étendu jusques-là les bornes de leur Empire. On assure que cette Idole ayant répondu aux prieres qu'on lui adressoit, fut appellée *Rimac*, c'est-à-dire *celui qui parle*; ce qui doit s'entendre rélativement à leurs autres faux-Dieux. *Lima* est par les 12 deg. 2 min. 31 sec. de latitude australe. Sa longitude est de 299 deg. 27 min. 7$\frac{4}{5}$ sec. à la compter depuis le méridien de *Ténérife*, selon ce qui nous parut par les différentes observations que nous fîmes à ce sujet. A *Lima* l'aiguille varie de 9 deg. 2$\frac{1}{2}$ min. au Nord-Est.

La situation de la Ville est des plus avantageuses qu'on puisse imaginer; car se trouvant au milieu de cette grande & spacieuse vallée elle la domine entiérement sans que rien empéche la vue: cette vallée est bornée du côté du Nord, mais à une assez grande distance, par la *Cordillere* de *los Andos*; quelques collines & monticules détachées de cette *Cordillere* s'avancent jusqu'à la plaine. Celles de ces collines qui s'en approchent le plus, sont celles de *San Christoval* & d'*Amancaes*. Les premieres, selon la mesure Géométrique prise par *Don George Juan* & par Mr. *de la Condamine* en 1737, s'élévent au-dessus du terrain qui leur sert de base, à 134 toises, qui font 312 aunes *Castillanes*. Le Pere *Feuillée* les avoit mesurées, & leur avoit donné 146 toises & un pied de hauteur. Cette difference ne vient sans-doute, que de n'avoir pas mesuré avec une égale précision la base sur laquelle ils fondent leurs calculs. Les collines d'*Amancaes*, quoique moins hautes que celles-là, n'en different pas de beaucoup, & ne sont qu'à un quart de lieue plus ou moins de la Ville. C'est du côté du Nord que coule la Riviere du même nom que la vallée, tout près de la Ville; & quoiqu'on la puisse aisément guéer lorsqu'il ne tombe pas d'eau sur les Montagnes, il est des tems où elle croît si fort qu'il feroit dangereux de l'entreprendre, tant à cause de sa profondeur, que de sa rapidité. On la passe sur un beau & large pont de pierres, au bout duquel est une arca-

de




1. Pallast des Unter koeniges.
2. Domkirche.
3. Rath-und Versamlungs hæuser.
4. Die Verlassenen. ein Professhaus.
5. St Dominicus.
6. Sta Rosa Conv.to
7. Sta Rosa Beat.a
8. Heil. Geists hospital.
9. Monserrate.
10. Pfarrkirche St Sebastian.
11. St Augustin.
12. Pfarrkirche St Marcello.
13. St Franciscus de Paula.
14. Kloster Christi od. die Nazarener.
15. La Merced od. der Gnaden.
16. Jesus Maria.
17. St Johann de Dios.
18. Die Bethlemiter.
19. Die Dominicaner.
20. Die Menschwerdung od. la Encarnation
21. Dreyeinigkeits kloster.
22. St Joseph.
23. Arme Weiber haus.
24. Noviciat haus der Jesuiten.
25. Guadalupe.
26. los Huerfanos oder die Waisen.
27. Die Carmeliterinnen.
28. St Paul.
29. St Martins collegium.
30. Kloster der Empfængniß.
31. Inquisitions gericht.
32. St Franciscus.
33. St Ildefonsus.
34. Priester hospital.
35. St Petri.
36. Die Dreyeinigkeits schwestern od. Trinitarierinnen.
37. St Philippi.
38. Die Universitaet.
39. La Caridad od. Armen haus.
40. Weiberhaus od. Collegio de Mugeres.
41. St Thomas collegium.
42. St Rosen kloster.
43. St Pedro Nolasco.
44. St Catharinen kloster.
45. St Andreas hospital.
46. St Annen hospital.
47. St Bartholomæus hospital.
48. Brüderschaft der Empfængniß.
49. Carmeliter kloster.
50. St Claren kloster.
51. Baarfüßer kloster.
52. Die Nonnen del Prado.
53. El Cercado, Collegium.
54. St Peter von Alcantara.
55. Die Unheilbaren los Yncurables.
56. Die Genesung, la Convalecencia.
57. Kloster der Barmherzigerinnen, od. las Mercedarias.
58. Sta Rosa de Viterbo.
59. Münzhaus.
60. Seminarium St Toribii.
61. Uns. L. Fr. von Cocharcas.
62. St Lazari.
63. U. L. Fr. von Copa cavana.
64. Die kleine Bank.
de las Cavezas.
66. Los Peines od. die Kæmme.
67. Erlengang. 68. Pulvermühle.
69. Spatziergang.
70. St Christophs hügel.
SCENOGRAPHISCHER ABRISS VON DER STADT de los REYES (KOENIGSSTADT) oder LIMA, Hauptstadt in dem Koenigreiche PERU, in dem 12 G. 2 M. 31 S. Süderbreite und in dem 299 G. 27 M. 7⅔ S. der Længe gegen Abend von dem Tenerifischen Meridian, so wie sie vor dem letzten Erdbeben ausgesehen hat.
Echelle de 500 Vares ou Aûnes.
100 200 300 400 500
Maaßstab von 500 Vares od. Ellen.
Echelle de 200 Toises.
50 100 150 200
Maaßstab von 200 Toisen.
PLAN SÉNOGRAPHIQUE DE LA CITÉ DES ROIS ou LIMA, Capitale du Royaume DE PEROU, Située par les 12 Deg. 2 M. 31 S. de Latitude Meridionale, et par les 299 D. 27 M. 7⅔ S. de Longitude à l'Occident du Meridien de Teneriffe, telle quelle étoit avant qu'elle fut détruite par le derniers tremblemens de terre.
1. Palais du Vice roi.
2. Cathedrale.
3. Maisons de l'Ayuntamento.
4. los Desamparados Mais. Professe
5. Dominicains et Jesuites.
6. Ste Rose, Monastere.
7. Ste Rose Béaterie.
8. Hôpital du St Esprit.
9. Monserrat.
10. Paroisse de St Sebastien.
11. Augustins.
12. Paroisse de St Marceau.
13. St François de Paule, Couvent.
14. Monastere de St Christ, ou les Nazaréenes.
15. La Merci. 16. Jesus Maria.
17. St Juan de Dios.
18. Recollection de Bethléem.
19. Recollection de St Dominique.
20. l'Incarnation.
21. La Trinité.
22. St Joseph, Beaterie.
23. Maison des pauvres femmes.
24. Noviciat des Jesuites.
25. La Gadaloupe.
26. Les Orfelins.
27. Les Carmelites. 28. St Paul.
29. St Martin, Collége.
30. La Conception.
31. l'Inquisition.
32. St François.
33. St Ildefonse.
34. Hôpital des Prêtres.
35. St Pedro.
36. Les Trinitaires, Religieuses.
37. St Philippe Couvent Royal.
38. l'Université.
39. La Charité.
40. Collége des femmes, Collegio de las Mugeres.
41. Collége de St Thomas.
42. Monastere de Ste Rose.
43. St Pedro Nolasco.
44. Monastere de Ste Catherine.
45. Hôpital de St André.
46. Hôpital de Ste Anne.
47. Hôpital de St Barthelemi.
48. La Conception, Confrerie.
49. El Carmen.
50. Monastere de Ste Claire.
51. Monastere de las Descalzas.
52. Religieuses du Prado.
53. Collége du Cercado.
54. St Pierre d'Alcantara.
55. Les Incurables.
56. Hôpital des Convalescens, ou la Convalecencia.
57. Monastere des filles de la Merci.
58. Ste Rose de Viterbo.
59. Hôtel de la Monnoye.
60. Seminaire de St Toribio.
61. Ntre Dme de Cocharcas.
62. St Lazare.
63. Ntre Dme de Copacavana.
64. Le Baratillo, ou la Friperie.
65. Ntre Dme de las Cavezas.
66. Los Peynes, ou les Peignes.
67. La Alameda, ou le Promenoir.
68. Moulin à poudre.
69. Promenade de l'Acho.
70. Colline de St Christofle.

de d'une architecture aſſortiſſante au reſte de l'ouvrage. Cette arcade ſert d'entrée ou de porte à la Ville & à la Grand-place ou Place Royale, qui en eſt tout proche. Cette Place eſt de figure quarrée, fort ſpacieuſe & fort ornée. Il y a au centre une magnifique Fontaine, non moins remarquable par ſa grandeur & par ſa beauté, que par une Statue de la Renommée dont elle eſt ſurmontée. Cette figure eſt toute de bronze, ainſi que quatre petites conques qu'elle a autour d'elle. L'eau jaillit en abondance de la trompe de cette Renommée, ainſi que de la gueule de huit lions auſſi de bronze, leſquels relévent beaucoup la beauté de tout cet ouvrage.

Le côté de cette Place qui fait face à l'Orient eſt occupé par l'Egliſe Cathédrale & par le Palais *Archiépiſcopal*, qui s'éléve au-deſſus de tous les édifices de la Ville; ſa façade, ſes colonnes, ſes pilaſtres, & ſes fondemens ſont de pierres de taille: l'Egliſe eſt bâtie ſur le modéle de la Cathédrale de *Séville*, ſi ce n'eſt qu'elle eſt moins grande. Elle eſt ornée en dehors d'un magnifique frontiſpice, au milieu duquel eſt le portail, accompagné de deux tours qui en relévent la beauté. Tout autour de cet ouvrage régne un large eſcalier garni de baluſtrades d'un bois qui imite le bronze pour la couleur, & à quelque diſtance les unes des autres s'élévent ſur le ſol des pyramides de grandeur médiocre, qui font un fort bel effet. Le côté de la Place qui fait face au Nord, eſt occupé par le Palais du Viceroi, dans lequel tous les Tribunaux civils, criminels, & de police, ainſi que le Bureau des finances tiennent leurs ſéances. C'eſt auſſi-là que ſont les Priſons Royales. Anciennement cet édifice étoit d'une grande magnificence; mais un furieux tremblement de terre arrivé en 1687 le 20 d'*Octobre*, en ayant ruiné la plus conſidérable partie, ainſi que preſque toute la Ville, il fut rebâti, ou plutôt on y ſubſtitua des appartemens bas, qui ſont ceux qui ſervent de demeure au Viceroi & à ſa famille.

Au côté occidental, qui fait front à la Cathédrale, ſont l'Hôtel de Ville & les Priſons de la Ville. Le côté méridional eſt occupé de maiſons de particuliers, qui n'ont qu'un ſeul étage, mais dont les deux façades ſont ornées de portails de pierres, qui par leur uniformité, leurs arcades, & leur dégagement rehauſſent la beauté des Edifices & de la Place, dont chaque côté à 80 toiſes de long, ou 186½ aunes *Caſtillanes*.

La Ville forme un triangle, dont la baſe ou le grand côté ſe prolonge le long du Fleuve; & a de longueur 1920 toiſes, ou 4471¼ aunes *Caſtillanes*, qui font préciſément deux tiers de lieue, ou deux milles maritimes; & ſa plus grande largeur du Nord au Sud, c'eſt-à-dire, depuis le pont

jusqu'à l'angle opposé à la base, est de 1080 toises, égales à 2515 aunes *Castillanes*, ou les deux cinquiémes d'une lieue. Toute la Ville est environnée de murailles de brique suffisamment larges pour le but dans lequel elles ont été bâties, mais fort irréguliers dans leurs proportions. Cet ouvrage fut entrepris & fini par le Duc *de la Palata* en l'an 1685. Il est flanqué de 34 bastions sans terre-plein, ni embrazures; parce qu'on n'a eu en vue que de fermer la Ville, & de la mettre à couvert d'une surprise de la part des *Indiens*. Dans toute cette enceinte il y a sept grandes portes & trois poternes ou fausses portes, par où l'on sort dans la Campagne.

En-delà de la Riviere, à l'opposite de la Ville, est un Fauxbourg assez étendu nommé *San Lazaro*, qui s'est fort acru depuis quelques années. Les rues, ainsi que celles de la Ville, en sont fort larges, tirées au cordeau dans leur longueur, & paralléles les unes aux autres; de maniere que les unes vont du Nord au Sud & les autres de l'Orient à l'Occident, formant des quarrés de maisons de 150 aunes chacun, qui est la grandeur ordinaire de ces sortes de quarrés dans toutes ces Contrées, quoiqu'à *Quito* elle ne soit que de 100 aunes. Les rues y sont pavées, traversées par les canaux tirés du Fleuve, dont les eaux passent par des voûtes souterraines & servent à sa propreté sans causer aucune incommodité.

Les maisons, quoique fort basses pour la plupart, sont en dehors très agréables à voir. Elles sont toutes bâties de *Bajarèque*, ou de *Quinchas*, & à les voir on les croiroit bâties de matériaux beaucoup plus solides; car par l'épaisseur dont les parois semblent être, & par les feintes corniches dont ils les ornent, on diroit qu'elles sont massives. Voici comme ils s'y prennent pour tromper les yeux, & pour prévenir en même-tems autant qu'en eux est les terribles effets des tremblemens de terre dont cette Ville est toujours menacée. D'abord ils construisent le corps de la maison de piéces de bois emmortoisées avec les solives du toit; ils couvrent ensuite ces piéces de bois de cannes sauvages en dedans & en dehors, ou d'osier, pour mieux cacher la boiserie, ou charpente; ils recrépissent bien le tout, & y mettent une couche de chaux pour le bien blanchir, après quoi ils peignent tout l'extérieur, imitant autant qu'ils peuvent les pierres de taille. Ils en usent de-même aux corniches, & aux portes de charpente, leur donnant la couleur de pierre. De cette maniere ceux qui ne sont pas au fait de cette tromperie, croyent que ces maisons sont bâties des matériaux qu'elles représentent. Les toits sont tous plats & unis, & n'ont

n'ont que l'épaisseur nécessaire pour empêcher les rayons du Soleil & le vent de pénétrer dans la maison. Sur les planches qui forment ces toits, & qui présentent en dedans un travail, & des moulures assez curieuses, ils mettent en dehors une couche de terre grasse, qui est suffisante pour émousser les rayons du Soleil; & comme jamais en ce Pays il ne pleut avec force, ni abondance, ils n'ont pas besoin de plus de précautions, ni d'avoir des couverts plus solides. De cette maniere les maisons ne sont pas à beaucoup près si dangereuses, que quand elles étoient construites de matériaux moins fragiles; parce que leurs parties liées ensemble cédent aux secousses des tremblemens, & en suivent tous les mouvemens, & que faisant moins de résistance, elles ne sont qu'un peu endommagées, mais ne tombent & ne croûlent pas si aisément.

Les cannes sauvages dont ils forment la superficie des parois, sont de la grosseur & de la longueur de celles d'*Europe*, avec cette différence qu'elles sont massives, & sans aucune concavité; c'est un bois fort & extremement souple, peu sujet d'ailleurs à la corruption. L'Osier est un arbrisseau sauvage qui croît sur les Montagnes & sur les bords des Rivieres; il n'est ni moins fort ni moins pliant que les cannes. On le nomme dans le Pays *Chaglias*. C'est de ces deux sortes de matériaux que sont bâties les maisons de toutes les Bourgades des Vallées, desquelles nous avons parlé ci-devant.

Vers l'Orient, le Midi & l'Occident de *Lima*, dans les quartiers reculés, mais pourtant dans l'enceinte de ses murailles, il y a des Vergers remplis de toute sorte d'arbres fruitiers, & d'herbages; & dans l'enclos des principales maisons il y a des Jardins qu'on peut toujours arroser, l'eau conduite par des canaux étant à portée.

Toute la Ville est partagée en cinq Paroisses, qui sont 1 le *Sagrario*, desservie par trois Curés; 2 *Santa Ana*, & 3 *San Sebastian*, desservies par deux chacune; 4 *San Marcelo*, & 5 *San Lazaro*, qui n'ont qu'un Curé chacune. Cette derniere Paroisse comprend encore tout ce qui est entre *Lima* & la Vallée de *Carabaillo*, ce qui fait la distance d'environ cinq lieues, & par conséquent toutes les vastes & nombreuses Campagnes qui occupent cet espace lui appartiennent. Il y a des Chapelles où les Prêtres de cette Paroisse sont tenus d'aller dire la messe les jours de précepte, afin que les habitans ne soient pas contraints de faire un voyage pour satisfaire à ce devoir. Il y a pareillement deux Succursales, qui sont *San Salvador* & *Santa Ana*; & la Chapelle des Orphelins de la Paroisse de *Sagrario*, & une

Paroiſſe d'*Indiens* dans le *Cercado*, qui eſt un des quartiers de la Ville. Cette Paroiſſe eſt deſſervie par des *Jéſuites*.

Lima abonde en Couvens de Religieux. Il y en a quatre de l'Ordre de *St. Dominique*, ſavoir, *la Caſa grande*, *la Recolleccion de la Magdalena*, le Collége de *Santo Thomas*, où l'on enſeigne les Sciences, & *Santa Roſa*. Les *Franciſcains* en ont trois, *Caſa grande*, *Recoletos de Nueſtra Segnora de los Angéles* ou *Guadalupe*, & *los Deſcalzos de San Diégo*, ſitué dans le Fauxbourg de *San Lazaro*. Trois autres Couvens d'*Auguſtins*; *Caſa grande*, *San Idelphonſo* qui eſt un Collége, & *Nueſtra Segnora de Guia* qui leur ſert de Noviciat. Les Peres de *la Merci* y en ont auſſi trois, la *Caſa grande*, ou *grand Couvent*, le Collége de *San Pédro Nolaſco*, & une Recollection avec le nom de *Bethléhem*.

Les *Jéſuites* ont ſix Colléges, ou Maiſons; *San Pablo*, qui eſt le grand Collége; *San Martin*, Collége pour les Séculiers; *San Antonio*, qui eſt le Noviciat; la Maiſon Profeſſe nommée *los Deſemperados*, ſous l'invocation de *Nueſtra Segnora de los Dolores*; le Collége du *Cercado*, qui eſt en même tems une Paroiſſe où l'on inſtruit les *Indiens*, & où on leur adminiſtre la nourriture ſpirituelle; enfin celui de la *Chacarilla*, deſtiné aux *Exercices de St. Ignace*. On admet à ces Exercices tous les Séculiers qui demandent à y être admis. Ils peuvent les entreprendre quand ils en ont le tems & l'occaſion, & ſont bien traités aux dépens du Collége pendant les huit jours que les Exercices durent. Nous ſommes obligés d'avertir le Lecteur qu'à l'égard de tous ces Couvens il n'y a guere que les *Caſas grandes*, ou Couvens principaux qui ſoient conſidérables, les autres ſont peu de choſe, & contiennent peu de Religieux.

Outre les 19 Monaſteres & Colléges rapportés ci-deſſus, il y a encore un Oratoire de *San Phelipe de Néri*, & un Monaſtere de l'Ordre de *Saint Benoit*, ſous le nom de *Nueſtra Segnora de Monſerrat*, où il n'y a d'ordinaire que l'Abbé qu'on y envoye d'*Eſpagne*; & quoique ce Monaſtere ſoit une des plus anciennes fondations de la Ville, la modicité de ſes revenus eſt cauſe qu'il y a ſi peu de ſujets; un Couvent de Religieux de *Nueſtra Segnora de la Buéno Muerte*, plus connus ſous le nom de Religieux des *Agonizans*. Ces Religieux eurent d'abord un Hoſpice dans cette Ville en 1715, lequel fut fondé par les P P. *Juan Mugnos* & *Juan Fernandez*, qui paſſerent d'*Eſpagne* en *Amérique* accompagnés d'un *Frere Laïc*, pour exécuter ce deſſein; & en 1736 ayant obtenu privilége du Suprême Conſeil des *Indes* le Couvent fut fondé pour une Communauté dans toutes les formes; un Couvent

vent de *St. François de Paule*, fondé auſſi depuis peu au Fauxbourg *St. Lazare*, ſous le nom de *Nueſtra Segnora del Soccoro*; ce Couvent n'étoit point achevé lors de la ruine de la Ville.

Il y a encore à *Lima* trois Couvens Hoſpitaliers, qui ſont *San Juan de Dios*, deſſervi par les Religieux de cet Ordre, deſtinés au ſervice des Convaleſcens. Deux de *Bethléhémites*; l'un qui eſt le plus conſidérable, ou *Caſa grande*, eſt ſitué hors de la Ville, & eſt pour les *Indiens* Convaleſcens qui ont été guéris à *Santa Ana*; l'autre eſt dans la Ville ſous le nom d'*Hôpital des Incurables*, pour les perſonnes affligées de ces ſortes de maux. Il fut fondé, comme il a été dit au Livre V. Chapitre III. de la premiere Partie, dès l'an 1671. Outre ces Hôpitaux il y en a neuf autres, chacun deſquels a ſa deſtination particuliere. En voici la liſte.

1. *Saint André* de fondation Royale, où l'on ne reçoit que des *Eſpagnols*.
2. *San Pédro* pour les pauvres Eccléſiaſtiques.
3. *Le St. Eſprit* pour les Matelots qui ſervent ſur les Vaiſſeaux qui ſont dans ces Mers: les Equipages de ces Vaiſſeaux payent une certaine contribution pour l'entretien de cet Hôpital.
4. *Saint Barthélémi* pour les *Négres*.
5. *Segnora Santa Ana* pour les *Indiens*.
6. *San Pédro de Alcantara* pour les Femmes.
7. Un autre deſſervi par les Peres de *Bethléhem*, ſitué vis-à-vis de leur *Caſa grande*.
8. *La Charité*, auſſi pour les Femmes.
9. *San Lazaro*, pour les Lépreux; & ainſi douze Hôpitaux en tout.

Il y a outre cela quatorze Couvens de Filles, dont on pourroit former une petite Ville eu égard au nombre des perſonnes qu'ils renferment. Les cinq premiers ſont Réguliers, & les neuf autres de *Recolétes*:

1. *L'Incarnation.* 2. *La Conception.*
3. *Ste. Catherine.* 4. *Ste. Claire.*
5. *La Trinité.* 6. *Les Carmélites.*
7. *Ste. Théréſe.* 8. *Las Descalzas de San Joſeph.*
9. *Les Capucines.* 10. *Les Nazarénes.*
11. *Las Mercedarias.* 12. *Ste. Roſe.*
13. *Las Trinitarias Descalzas.* 14. *Las Monjas del Prado.*

Enfin il y a encore quatre Maiſons conventuelles de Sœurs de Tiers-Ordre, qui ne ſont pas toutes recluſes, quoique la plupart de ces Sœurs tiennent la clôture. Ces Maiſons ſont *Santa Roſa de Viterbo*; *Nueſtra*

Segnora del Patrocinio; *Nuestra Segnora de Copacabana* pour les Demoiselles *Indiennes*; & *San Joseph*. Cette derniere est pour les femmes qui veulent être séparées de leurs maris. A quoi il faut ajoûter une autre Maison, qui est aussi une espéce de Couvent pour les Femmes pauvres, où elles trouvent un azyle contre la misere, & qui est dirigée par un Ecclésiastique nommé par l'Archevêque, qui est aussi leur Aumônier.

L'Incarnation, *la Conception*, *Ste. Claire* & *Ste. Cathérine* sont les plus peuplés de tous ces Couvens. Les *Recolétes* ménent une vie fort réglée & fort austere, & sont en exemple à toute la Ville.

Il y a aussi une Maison d'Orphelins partagée en deux Colléges, l'un pour les Garçons & l'autre pour les Filles, outre diverses Chapelles répandues dans la Ville, sous divers noms. La liste suivante fera mieux comprendre tout ce que nous avons dit des Paroisses, Hôpitaux, Eglises & Monasteres de *Lima*.

Recapitulation des Paroisses, Couvens d'Hommes de chaque ordre, Hôpitaux, Monasteres de Filles & Confrairies de tiers ordre qui sont à Lima.

Paroisses 6

Couvens de *Saint Dominique*	4
——— de *Saint François*	3
——— de *Saint Augustin*	3
——— de *la Merci*	3
Colléges de *Jésuites*	6
Oratoire de *Saint Philipe de Neri*	1
Couvens de *Bénédictins*	1
——— de *Saint François de Paule*	1
——— des *Agonizans*	1
——— de *San Juan de Dios*	1
——— de *Bethléémites*	2
Monasteres de Filles réguliers	5
Monasteres de *Récolétes*	9
Refuge de Femmes pauvres	1
Maisons d'Orphelins, ou des Enfans trouvés	1
Hôpitaux	12

Toutes les Eglises, tant Paroissiales que Couvens & Chapelles, sont grandes, bâties en partie de pierres, enrichies de peintures & d'ornemens de prix; particulierement la Cathédrale, celles de *Saint Dominique*, de *Saint*

Saint François, de *Saint Augustin*, de *la Merci* & des *Jésuites*, dont les richesses sont incomprehensibles pour quiconque ne les a pas vues. C'est surtout aux Fêtes solemnelles que l'opulence & la magnificence de cette Ville sont étalées. On y voit les autels, depuis leur base jusqu'aux escabelons des retables, couverts d'argent massif, travaillé en diverses sortes d'ornemens: les murailles des Eglises cachées sous des tentures de velours, ou autres tapisseries aussi précieuses, garnies de franges & de houpes d'or & d'argent, & ornées de distance en distance de meubles émaillés de ce dernier métal, & arrangés avec une simétrie qui flatte agréablement la vue. Mais on cesse bientôt de regarder les voûtes, les cintres, & les colonnes, pour jetter les yeux plus bas & pour considérer les chandeliers d'argent massif de six à sept pieds de haut rangés sur deux files le long du principal vaisseau de l'Eglise, dont ils occupent toute la longueur, avec des tables garnies du même métal dans les intervalles, servant à porter des piedestaux d'argent, chargés de figures d'Anges de ce métal. Enfin tout ce qu'on voit dans ces Eglises est du plus fin argent, ou de quelque matiere aussi précieuse. Ce qui fait que le Culte Divin se célébre à *Lima* avec une pompe difficile à se figurer; & l'on peut dire que les ornemens dont on se sert même les jours ouvriers sont en si grand nombre & si riches, qu'ils surpassent ceux que dans plusieurs grandes Villes d'*Europe* on employe pour les Fêtes de la premiere classe.

On peut juger par-là de la richesse des meubles qui servent plus immédiatement au Service Divin, tels que les vases sacrés, les ciboires, les châsses où l'on met le St. Sacrement; tout cela est d'or couvert de perles & de diamans, en si grande quantité que les yeux en sont éblouis. Desorte qu'en aucune Ville du Monde le Culte Divin ne se fait avec plus de décence & de pompe, & la majesté suprême de Dieu ne peut être plus révérée que par le zéle *Catholique* des habitans de *Lima*. Les Vêtemens Sacerdotaux sont toujours d'étoffes d'or ou d'argent des plus nouvelles & des plus précieuses qu'apportent les Flottes, & les Vaisseaux de régître. Enfin tout ce qui sert à ces Eglises est du plus grand prix & de la derniere magnificence.

Les principaux Couvens sont fort grands, & les logemens en sont spacieux. En dehors ils sont la plupart de brique crue ou seulement durcie au Soleil, mais les murs intérieurs sont de *Bajaréques* ou de *Quinchas*, comme le reste de la Ville. Les voûtes des Eglises sont quelques-unes de brique, quelques autres de *Quinchas*, avec une architecture si bien imitée qu'elle masque, pour ainsi dire, entiérement ces matériaux. Leurs frontispi-

tiſpices, leurs principales portes, ont de la grandeur au moyen de cette invention. Les colonnes, les friſes, les chapiteaux, les ſtatues, & les corniches ſont de bois ſculpté, qui imite ſi parfaitement la pierre, qu'on ne peut éviter de s'y méprendre qu'en les touchant. Ce n'eſt pas par économie que l'on bâtit ainſi, mais pour prévenir autant que l'on peut les triſtes effets des tremblemens de terre, qui ne permettent pas ſans un danger évident de ſe loger dans des maiſons compoſées de matériaux peſans qu'il faut joindre par d'autres qui ne le ſont pas moins.

Au-deſſus de ces édifices s'élévent de jolis tourillons par où le jour ſe communique dans l'intérieur du bâtiment, & qui font un fort bel effet avec les clochers dont ils ſont accompagnés. Et quoique ces tourillons ne ſoient que de bois, on ne s'en douteroit pas, ſi l'on n'en étoit inſtruit. Les clochers ſont de pierres juſqu'à la hauteur d'une & demie ou deux toiſes, de-là au-deſſus ils ſont de brique juſques à la fin du premier corps de l'édifice, & le reſte eſt de bois déguiſé en pierres-de-taille. La hauteur de ces clochers, ſelon la meſure Géométrique que nous prîmes de celui du Couvent de *St. Dominique*, n'excéde pas 50 à 60 aunes, ce qui n'eſt proportionné ni à leur baſe, ni à leur groſſeur; mais qui eſt une précaution néceſſaire contre les tremblemens de terre, & contre le poids & le nombre des cloches, qui ſurpaſſent de beaucoup à cet égard celles qu'on a en *Eſpagne*, & qui font un carrillon qui n'eſt pas deſagréable dans les ſonneries générales.

Outre l'eau de la Riviere qui paſſe par la Ville par les conduits ſouterrains dont il a été parlé, il y a encore une ſource dont l'eau coule par des tuyaux dans la Ville, & eſt portée dans les Couvens, & dans les maiſons des habitans. Les Communautés d'hommes & de femmes ſont obligées d'entretenir une fontaine dans leur rue, pour la commodité des pauvres gens qui n'ont pas d'eau dans leur maiſon.

Les Vicerois du *Perou* font leur demeure ordinaire à *Lima*. L'Audience & Province de *Quito* a été depuis peu ſoustraite à leur Juriſdiction, comme il a été dit. Leur gouvernement n'eſt que triennal, mais il dépend du Souverain de les continuer dans leur emploi. L'autorité du Viceroi eſt ſi grande, qu'il recueille ſeul les fruits de la confiance & de la ſatisfaction du Prince. Il eſt abſolu dans les affaires politiques, militaires, civiles & criminelles, & dans les finances. Il diſpoſe de tout à ſon gré, & comme il trouve le plus convenable. Il eſt à la tête de tous les Tribunaux dont il ſe ſert pour l'expédition des affaires. Son emploi eſt ſi éminent, qu'après la Dignité

Ro-

Royale, on n'en connoît pas d'autre qui en approche. Toute sa pompe extérieure répond à l'étendue de son autorité. Il a deux Compagnies de Gardes, l'une à cheval de 160 Maîtres, un Capitaine & un Lieutenant. Leur uniforme est bleu, avec des paremens d'écarlate garnis de franges d'argent, & des bandolieres de-même. Toute cette Compagnie est composée d'*Espagnols*, tous gens choisis. L'emploi de Capitaine de cette troupe est considérable, & très-distingué. Ils montent la garde à la principale porte du Palais, & toutes les fois que le Viceroi sort il est accompagné d'un piquet de huit de ces gardes, dont quatre le précédent, & les quatre autres le suivent. L'autre Compagnie est composée de 50 Hallebardiers aussi *Espagnols*, habillés de bleu, paremens & vestes de velours cramoisi galonnés d'or. Ils font la garde à la porte des salons par où l'on entre pour aller à l'audience publique, & aux appartemens du Viceroi. Ils l'accompagnent aussi toutes les fois qu'il sort, ou qu'il passe dans les sales où se tiennent les Tribunaux, & ils le reconduisent de-même à son retour. Cette Compagnie est commandée par un Capitaine, dont l'emploi est très-distingué, & tous ces Officiers sont nommés par le Viceroi. Outre ces deux troupes, il y a encore dans l'intérieur du Palais un détachement d'Infanterie, tiré de la Garnison de *Callao*, de cent Soldats, un Capitaine, un Lieutenant & un Sous-Lieutenant: cette troupe est employée à faire exécuter les ordres du Viceroi, & tout ce qui a été réglé & décidé dans les Tribunaux.

Non seulement le Viceroi assiste aux délibérations des Cours de Justice, des Conseils des Finances & de Guerre, mais encore il donne journellement audience à toute sorte des personnes. Pour cet effet il y a dans son Palais trois beaux salons. Dans le premier, qui est orné des portraits de tous les Vicerois, il reçoit & entend les *Indiens* & *Mulâtres*; dans le second les *Espagnols*; & dans le troisieme, où l'on voit sous un dais magnifique les portraits du Roi & de la Reine actuellement régnans, il donne audience aux Dames qui souhaitent lui parler sans être connues.

Les affaires concernant le Gouvernement sont expédiées par un Sécretaire d'Etat, de l'avis d'un Assesseur, lequel choisit & nomme la personne qui lui paroît la plus propre à cet emploi. C'est dans ce Bureau que s'expédie l'ordre pour les passeports que les Voyageurs doivent recevoir des Corrégidors. Dans toute l'étendue de sa Jurisdiction il pourvoit pour deux ans aux Charges de Judicature vacantes, & à celles des Magistrats, qui ayant fini leur tems n'ont point été remplacés, après un certain tems, par

par quelqu'un nommé par le Roi. Enfin tout ce qui concerne la Guerre & le Gouvernement passe par ce Bureau.

Les affaires concernant l'administration de la Justice se jugent au Tribunal appellé *Audience*. Elles y sont décidées en dernier ressort, & sans qu'on puisse appeller au *Conseil suprême des Indes*, excepté dans le cas d'une injustice notoire, ou de déni de justice. Le Viceroi préside à toutes les délibérations. L'*Audience* est le principal Tribunal qu'il y ait à *Lima*. Il est composé de huit Auditeurs, & d'un Fiscal Civil. Elle s'assemble au Palais du Viceroi, dans trois sales destinées à cet usage: dans l'une on délibere, & dans les deux autres on plaide publiquement ou à huis clos. Le Doyen des Auditeurs en est le Président. Les Affaires Criminelles se jugent dans une quatriéme sale, ou chambre composée de quatre *Alcaldes de Corte*, & d'un Fiscal au Criminel. Outre ces Officiers il y a un Fiscal protecteur des *Indiens*, & quelques Officiers surnuméraires.

Après le Tribunal de l'*Audience* vient la Chambre des Comptes, composée d'un Régent, qui préside, de cinq Maîtres de Comptes généraux, deux des *Resultats*, & les deux autres *Ordonnateurs*, auxquels il faut ajoûter quelques surnuméraires de chacune de ces deux classes. Dans ce Tribunal on expose, on examine, & l'on juge définitivement les comptes de tous les Corrégidors qui ont été chargés de la perception des tributs. On y régle les distributions des Finances du Roi, & leur administration.

Enfin il y a un Tribunal de la *Caisse Royale*, composé d'un Facteur, d'un Maître des comptes & d'un Trésorier avec titre d'Officiers Royaux, lesquels ont l'inspection de tous les biens du Roi dans presque tout ce Royaume, puisque tout ce qui doit entrer dans les cofres du Roi quant au *Pérou* est remis à *Lima*, qui en est la Capitale, aussi-tôt qu'on a prélevé ce qu'il faut pour les pensions & les gages des Officiers; & dans ces remises sont compris les Tributs des *Indiens*, de-même que les *Alcavalas*, c'est-à-dire, le quint, ou cinquiéme du produit des Mines.

Le Corps de Ville est composé de Régidors, ou *Echevins*, d'un *Alferez Real*, qui est une espéce de Lieutenant-Général de Police, & de deux *Alcaldes* qui sont les Juges Royaux, le tout tiré dans la principale Noblesse de la Ville. Dans le Gouvernement économique, ou administration ordinaire de la Justice, les *Alcaldes* ordinaires président alternativement, chacun pendant un mois, selon leur rang. Car cette Ville ayant des priviléges particuliers, la Jurisdiction de son Corrégidor ne s'étend que sur les *Indiens*.

Le

Le Tribunal *de la Caisse des Morts* est composé d'un Juge Supérieur, (c'est ordinairement un *Auditeur* qui exerce cette charge par commission) d'un Avocat, & d'un Trésorier. Ce Tribunal connoît de toutes les causes concernant les biens des personnes mortes *ab intestat* sans laisser d'Héritier légitime, ou qui ont été chargées des deniers d'autrui.

Les Négocians ont aussi un Tribunal pour les affaires du Commerce, c'est le Tribunal du *Consulat*, composé d'un Prévôt des Marchands & de deux Consuls, élus par le Corps des Négocians parmi les plus apparens de ce Corps. Ces trois Juges secondés d'un Assesseur décident les causes litigieuses qui sont de leur ressort, suivant les mêmes réglemens que les Consuls de *Cadix* & de *Bilbao*.

Il y a aussi à *Lima* un Corrégidor, dont la Jurisdiction s'étend sur tous les *Indiens du Cercado*, & autres de cette Nation qui habitent dans la Ville & à cinq lieues à la ronde. Les principales Bourgades qui le reconnoissent pour leur Juge Supérieur sont *Surco*, *Los Chorillos*, *Miraflores*, *La Magdalena*, *Lurigancho*, *Late*, *Pachacama*, *Lurin*, & les *Indiens* habitués dans les Fauxbourgs de *Callao*, appellés le nouveau & le vieux *Pitipiti*. Le nombre infini d'*Indiens* qui habitoient cette Vallée avant & dans le tems de la Conquête, est présentement réduit à ces petites Peuplades, parmi lesquelles on ne connoît aujourd'hui que deux *Caciques*, qui sont celui de *Miraflores*, & celui de *Surco*, lesquels sont si pauvres & si misérables qu'ils sont réduits, pour vivre, à enseigner à *Lima* à jouer de quelque instrument.

Le Chapitre de la Cathédrale, à la tête duquel est l'Archevêque, est composé de cinq Dignités, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, & d'un Trésorier; de neuf Chanoines, dont quatre obtiennent leurs Canonicats par concours, & les autres cinq par présentation, de six Prébendiers, & de six Demi-Prébendiers. Le Tribunal Ecclésiastique est composé seulement de l'Archevêque & de son Official. Les Sufragans de ce Prélat sont les Evêques de *Panama*, de *Quito*, de *Truxillo*, de *Guamanga*, d'*Arequipa*, de *Cuzco*, de *Santiago*, & de la *Conception*. Ces deux derniers sont dans le Royaume de *Chili*.

Le Tribunal de l'Inquisition est composé de deux Inquisiteurs & d'un Fiscal, lesquels, ainsi que les Ministres subalternes, sont à la nomination de l'Inquisiteur-Général; mais pendant la vacance de cet emploi, c'est le Conseil Suprême de l'Inquisition qui nomme ces Officiers.

Le Tribunal de la *Cruzada* est composé d'un Commissaire subdélégué, d'un

d'un Tréforier & d'un Maître des Comptes. Il eft affifté dans fes délibérations du Doyen des *Auditeurs* de l'*Audience*. Enfin il y a à *Lima* un Hôtel des Monnoyes, où l'on marque la Monnoye d'or & d'argent. Cet Hôtel contient un nombre fuffifant d'Officiers.

Les Ecoles publiques de l'Univerfité, & les Colléges de cette Ville, cultivent & perfectionnent dans les Lettres divines & humaines les efprits fubtils des naturels du Pays, qui, comme je le dirai ailleurs, commencent bientôt à faire briller le favoir qu'ils ont acquis dans peu de tems; ce qui eft plutôt l'effet de leur difpofition naturelle, que de la culture & de l'art; & s'ils ne fe diftinguent pas également dans d'autres genres d'étude, ce n'eft affurément ni négligence, ni manque de génie de leur part, mais c'eft faute d'avoir d'habiles gens qui les dirigent dans cette carriere; car on peut juger par leur facilité à faifir ce qu'on leur enfeigne, de celle qu'ils auroient à apprendre ce qu'on ne leur enfeigne pas. L'Univerfité de *Saint Marc*, les Colléges de *Santo Toribio* & de *St. Philippe*, ont des chaires où l'on profeffe toutes les Sciences, & qui font occupées par les plus favans hommes de la Ville, parmi lefquels il y en a eu dont les Ouvrages ont fait affez de bruit, pour mériter l'eftime des Européens, nonobftant l'immenfe diftance des deux Continens.

Le Bâtiment de l'Univerfité a de la grandeur en dehors, & eft très-beau en dedans. La cour en eft quarrée, fpacieufe, ornée de pilaftres & d'arcades. Tout autour font les fales où les Profeffeurs de chaque Faculté font leurs leçons. A l'un des angles eft le falon où fe font les exercices publics & litteraires. On y voit les portraits des grands-hommes que cette Univerfité a produits. Ces portraits font dans des cadres d'une belle fculpture & dorés. Autour du falon il y a deux rangs de fiéges auffi fculptés & dorés.

Par tout ce qu'on vient de dire il eft aifé de juger que *Lima* n'eft pas feulement une Ville grande par fon étendue, magnifique par les ouvrages qu'elle renferme, capitale d'un vafte Empire, le fiége & la réfidence du Viceroi qui le gouverne; mais qu'elle a auffi l'avantage fur les autres Cités de cultiver les facultés de l'efprit, & par une prérogative propre au climat, de pouffer les Sciences au plus haut degré de perfection. Refte à parler de quelques autres avantages, qui fuffiront pour faire avouer qu'à cet égard, encore moins qu'à tout autre, aucun des Lieux qui lui cédent la primatie ne peut s'égaler à elle.

On a déjà vu la richeffe des Eglifes, & avec quelle fomptuofité on y fait

le

le Service Divin. La magnificence des habitans dans les fonctions publiques répond à celle du Culte Divin. Et la maniere dont ils se distinguent à cet égard, montre bien jusques à quel point ils aiment la gloire, & combien ils surpassent en effet dans les solemnités du premier ordre, les habitans des autres Villes qui reconnoissent *Lima* pour leur Capitale, quelque effort que ceux-ci fassent pour briller.

L'Entrée des Vicerois des *Indes* est la plus grande de toutes les solemnités que l'on célébre dans ces Contrées, & où chacun s'empresse le plus d'étaler sa magnificence. C'est surtout dans ces occasions que *Lima* paroît l'emporter de haute lute sur toutes les autres Villes. On ne voit que carosses, que voitures, qu'équipages magnifiques, que bijoux, que pierreries. Les Seigneurs se distinguent par la magnificence de leurs livrées faites des plus richesses étoffes. Cette fête en un mot est si célébre, que je ne puis m'empêcher d'entrer dans quelque détail sur ce sujet, & c'est aussi ce que je ferai dans l'article suivant, persuadé que le Lecteur m'en saura bon-gré.

CHAPITRE IV.

De la Réception que la Ville de Lima *fait à ses Vicerois. Pompe & somptuosité de cette Cérémonie, & d'autres qui reviennent tous les ans.*

Aussi-tôt que le Viceroi a débarqué au Port de *Payta*, à 204 lieues de *Lima*, il dépêche une Personne de la premiere distinction, ou quelque Officier de sa suite, qui se rend à *Lima* revêtu du caractere de son Ambassadeur; & lui remet des Lettres pour le Viceroi qui est en possession, par lesquelles il lui donne avis de son arrivée, & de la bonté que le Roi a eue de lui conférer le gouvernement de ce Royaume. Dès que l'Ambassadeur est arrivé à *Lima* & qu'il a remis ces Lettres à l'ancien Viceroi, celui-ci fait partir un *Chasqui* ou Courier, pour complimenter le nouveau Viceroi sur son arrivée. Ensuite il congédie l'Ambassadeur & le régale de quelque joyau de prix, & d'un ou deux Corrégimens qui se trouvent alors vacans, lui laissant la liberté de les faire exercer en son nom par des substituts, au cas qu'il ait d'autres occupations qui ne lui permettent pas d'en faire lui-même les fonctions. Le Corrégidor de *Piura* reçoit dans le même Port de *Payta* le Viceroi, lui fournit les litieres né-

ceſſaires pour ſa perſonne & pour ſa famille, & toutes les voitures dont il a beſoin pour tranſporter ſes effets juſqu'à la Juriſdiction d'un autre Corrégidor. Il a ſoin auſſi de faire préparer des ramées dans les lieux déſerts où le Viceroi doit ſe repoſer; il l'accompagne, & le défraye juſqu'à ce qu'il ſoit relevé par le plus proche Corrégidor. Etant enfin arrivé à *Lima* le Viceroi traverſe cette Ville ſans s'arrêter, & comme incognito, & ſe rend au Port de *Callao* qui eſt le plus proche, & à deux lieues & demie de *Lima*. Là il eſt reçu, & reconnu par un des *Alcaldes* ordinaires de *Lima* nommé à cette fin, & par les Officiers militaires. On le loge dans les Palais qu'occupent les Vicerois, & qui eſt meublé avec beaucoup de magnificence dans cette occaſion. Le jour ſuivant tous les Tribunaux Séculiers & Eccléſiaſtiques le viennent complimenter, & il les reçoit aſſis ſous un dais. Ils viennent en cet ordre: premierement l'*Audience*, enſuite la Chambre des Comptes, le Clergé, le Corps de Ville, le *Conſulat*, l'*Inquiſition*, le Tribunal de la *Cruzada*. Enfin les Supérieurs d'Ordres, les Colléges, & les Perſonnes de marque. Le même jour les *Auditeurs* l'accompagnent au magnifique repas que l'Alcalde lui fait ſervir, & toutes les perſonnes de diſtinction font de-même à l'égard de ſa famille, & groſſiſſent ſon cortége. Le ſoir il y a Comédie pour le Viceroi: & il eſt permis aux femmes de qualité & autres, d'y venir ſelon leur coutume, & de voir le nouveau Viceroi.

Le lendemain, qui eſt le ſecond jour de ſon arrivée, il ſort dans le caroſſe que la Ville tient tout prêt pour lui, & ſe rend à la *Chapelle de la legua*, ainſi nommée parce qu'elle eſt à moitié chemin de *Callao* à *Lima*, où ſe trouve auſſi dans le même tems le Viceroi qu'il vient relever. Tous les deux ſortent de leur voiture, & ce dernier remet à l'autre le bâton de commandement, pour marquer que l'autorité doit paſſer dans ſes mains. Il accompagne cette cérémonie d'un compliment que la politeſſe lui dicte; après quoi ils ſe ſéparent, & chacun s'en retourne par le même chemin.

Si le nouveau Viceroi veut faire ſon entrée publique à *Lima* dans peu de jours, il retourne au *Callao*, où il demeure juſqu'au jour préfixé; mais comme d'ordinaire il donne un eſpace de tems convenable aux préparatifs de cette fête, en ce cas il ne revient pas au *Callao*, & ſe rend tout de ſuite à *Lima*, où il va loger dans ſon Palais, que le plus jeune des Auditeurs a ſoin de faire préparer conjointement avec le plus jeune des Alcaldes ordinaires.

Le jour de l'Entrée publique étant arrivé, les rues bien nettéiées, & ten-

tendues de tapisseries avec des arcs de triomphe de distance en distance, où l'art & la richesse brillent également, le Viceroi se rend incognito à deux heures après midi à l'Eglise du Monastere de *Monserrat*, qui est séparé de la rue, où il doit commencer sa marche, par un arc de triomphe, & par une porte. Dès que son Cortége est rassemblé, le Viceroi & toute sa famille montent sur les chevaux que la Ville leur fournit pour cette cérémonie. On ouvre les portes, & la marche commence dans cet ordre. D'abord on voit défiler les Compagnies de milice, ensuite les Colléges, l'Université, dont les Docteurs sont vétus selon l'usage de l'Université. Après ceux-là vient la Chambre des Comptes, l'*Audience* sur des chevaux bien enharnachés, & le Corps de Ville vétus de robes de velours cramoisi, doublées de brocard de la même couleur, & avec de grands bonnets sur la tête, habillement réservé à cette seule occasion. Quelques membres du Corps de Ville marchent à pied & portent le dais sous lequel marche le Viceroi. Deux Alcaldes ordinaires aussi à pied lui servent de palfreniers, & tiennent chacun un côté de la bride de son cheval. Au-reste cette cérémonie est défendue par les loix des *Indes*, ce qui n'empêche pas qu'elle ne s'observe de la façon que nous venons de la décrire; car cette coutume est si ancienne, que les Magistrats n'ont pas jugé à propos d'y toucher, pour ne point diminuer le respect dû aux Vicerois, & personne n'a voulu prendre sur soi une pareille innovation.

La marche que le Viceroi fait dans cet ordre dure un peu long-tems, attendu qu'il passe dans plusieurs rues jusqu'à ce qu'étant arrivé sur la Place, où le Cortége se range faisant face à la Cathédrale devant laquelle le Viceroi met pied à terre. L'Archevêque à la tête de son Chapitre le reçoit à la porte. Le Viceroi entre dans l'Eglise où l'on entonne le *Te Deum*, & se place avec les Tribunaux sur les siéges qui leur sont destinés. Le *Te Deum* fini, le Viceroi remonte à cheval & se rend à son Palais, où il est accompagné jusqu'au Cabinet par le Tribunal de l'*Audience*. Là on sert une magnifique colation, à laquelle toute la Noblesse qui se trouve dans les salons est admise.

Le lendemain matin il retourne à la Cathédrale dans son carosse avec la suite & la pompe accoutumée dans toutes les fêtes solennelles & fonctions publiques. Il est précédé de la Compagnie de ses Gardes à cheval, des Tribunaux en carosse, après quoi il vient lui-même avec sa famille, & est suivi de ses Hallebardiers. L'Eglise est ornée aussi richement qu'il est possible: l'Archevêque officie pontificalement dans la Messe d'actions

de

de grace; & l'un des meilleurs Orateurs du Chapitre prononce un Sermon, après quoi le Viceroi retourne à ſon Palais ſuivi de toute la Nobleſſe, qui n'oublie rien pour briller dans cette occaſion. Le ſoir de ce jour & les deux ſuivans, on ſert des rafraîchiſſemens en abondance, & avec toute la délicateſſe imaginable. Les confitures & les glaces ſont préſentées aux Dames & aux Cavaliers dans de la vaiſſelle d'argent. Il eſt permis aux Femmes de qualité & aux Bourgeoiſes de la Ville de venir alors au Palais, dans les ſalons, les galeries, & les jardins. Là elles peuvent briller par la fineſſe de leur eſprit, par la vivacité de leurs reparties, & par des converſations animées qui marquent le caractere de leur génie, dont la ſubtilité met quelquefois en défaut, & étonne les Etrangers les plus ſpirituels.

A toutes ces fêtes ſuccédent les Courſes de Taureaux que la Ville donne, & qui durent cinq jours; les trois premiers pour le Viceroi, & les deux autres pour l'Ambaſſadeur qui a apporté la nouvelle de ſon arrivée, & de l'honneur que le Souverain lui a fait de le revêtir du Gouvernement. Il eſt bon d'ajoûter à ce qui a déjà été dit de cet Ambaſſadeur, qui, je le répete, eſt une perſonne de diſtinction; que le même jour de ſon arrivée à *Lima* il fait ſon Entrée publique, & que la Nobleſſe va le recevoir & l'accompagne juſqu'au Palais du Viceroi, d'où elle le conduit au logement qu'on lui a fait préparer. Les fêtes de ſa réception devroient ſuccéder immédiatement à ſon Entrée; mais pour éviter ce double embaras, on les renvoye juſqu'à celles qui doivent ſuivre la réception du Viceroi, & on donne les unes avec les autres tout de ſuite.

Après les fêtes des Taureaux ſuit la cérémonie que font l'Univerſité, les Colléges, les Couvens de Religieux & de Religieuſes, de reconnoître le Viceroi comme *Vice-Protecteur-Royal.* Cette cérémonie ne ſe fait pas avec moins de magnificence que les autres. On diſtribue des prix à ceux qui ont le mieux réuſſi à célébrer les louanges du Viceroi. Et comme ce qui ſe pratique à cette occaſion donne une plus juſte idée de la ſplendeur de cette Ville, & n'eſt pas fort connu en *Europe*, j'eſpere qu'on me pardonnera ſi j'entre dans un plus grand détail ſur ce ſujet.

L'Univerſité commence la cérémonie, & pour cet effet le Recteur prépare un *Jeu* ou *Combat poëtique*, dont l'idée eſt auſſi ſinguliere que propre à faire briller l'érudition des Auteurs; & après en avoir publié les ſujets, & les prix qui ſeront donnés à ceux qui réuſſiront le mieux, il ſe rend chez le Viceroi pour lui en faire part, & lui demander quel jour il lui plaît d'honorer ce jeu de ſa préſence. Cependant les prix ſont arrangés dans la prin-

principale sale; les sujets sont affichés aux piliers dans ces cadres sculptés, & sont magnifiquement imprimés.

Le Viceroi arrivé, entre dans la salle, & se place dans le siége Rectoral, qu'on a eu soin d'orner autant qu'il est possible. Vis-à-vis est un autre siége occupé par le Recteur, ou à son défaut par une personne des plus distinguées de ce savant Corps. Il prononce un Discours éloquent, dont le but est de marquer le désir qu'a l'Université de mériter la protection d'un tel Patron; après quoi le Viceroi retourne à son Palais, où le lendemain le Recteur vient lui apporter le Livre du *Jeu Poëtique* relié en velours avec des cornieres d'or, & accompagné de quelque meuble de la valeur à peu près de mille écus.

Le principal but de l'Université dans tout ceci étant d'honorer le Viceroi & sa famille, le Recteur a soin que les Poëmes pour les premiers prix soient faits au nom des plus distingués de sa maison, afin que ces prix qui sont les plus considérables leur soient réservés & distribués. Et comme il y a douze sujets proposés & trois prix pour chaque contendant, les deux moins considérables sont réservés pour les meilleurs génies de l'Université. Les meubles qui composent ces prix sont tous d'argent, & d'un prix considérable, tant pour la matiere que pour le travail qui est très-beau.

Les Colléges de *San Phelippe*, & de *San Martin*, observent les mêmes cérémonies, excepté qu'ils n'ont point de *Jeu Poëtique public*.

Après cela viennent tous les Ordres Religieux selon l'ancienneté de leur établissement aux *Indes*. Ils dédient au Viceroi des Théses publiques, soutenues par les plus habiles Lecteurs en Philosophie ou Théologie, qui veulent obtenir les degrés de Maîtres. Le Viceroi assiste à toutes, & chaque opposant lui adresse un long éloge avant que de commencer ses objections.

Les Supérieures des Couvens de Religieuses envoyent féliciter le Viceroi; & quand il les va voir, elles lui donnent un concert magnifique où se font entendre les plus belles voix; & enfin elles le régalent de toutes les choses qu'on fabrique dans les Couvens, autant que leur Institut le permet.

Outre ces cérémonies solemnelles qui sont les plus grandes qui se fassent à *Lima*, il y en a d'autres toutes les années, qui ne sont pas une moindre preuve de la grandeur de la Ville. Le jour du nouvel-an, par exemple, les Alcaldes ayant été élus, & confirmés par le Viceroi, sortent le même soir à cheval, accompagnant son carosse de chaque côté. Ils sont

vétus de golilles à manches d'étofe brochée, parés de joyaux de prix, & proportionnellement leur cheveux bien enharnachés. Cette marche publique eſt fort pompeuſe, étant précédée des deux Compagnies de Gardes-du-corps, & de Hallebardiers du Viceroi, de tous les Tribunaux en caroſſe, & fermée par le Viceroi-même accompagné de la Nobleſſe & des Dames.

Le matin du Jour des Rois, & le ſoir auparavant, le Viceroi fait une promenade par la Ville à cheval, faiſant porter devant ſoi l'Etendard Royal, en mémoire de la fondation de la Ville, qu'on croit, comme il a déjà été dit, avoir été fondée à pareil jour. On chante ſolemnellement les vêpres à la Cathédrale, & on y célébre la meſſe, & le ſoir la cérémonie eſt terminée par une promenade à cheval pareille à celle du jour de l'an.

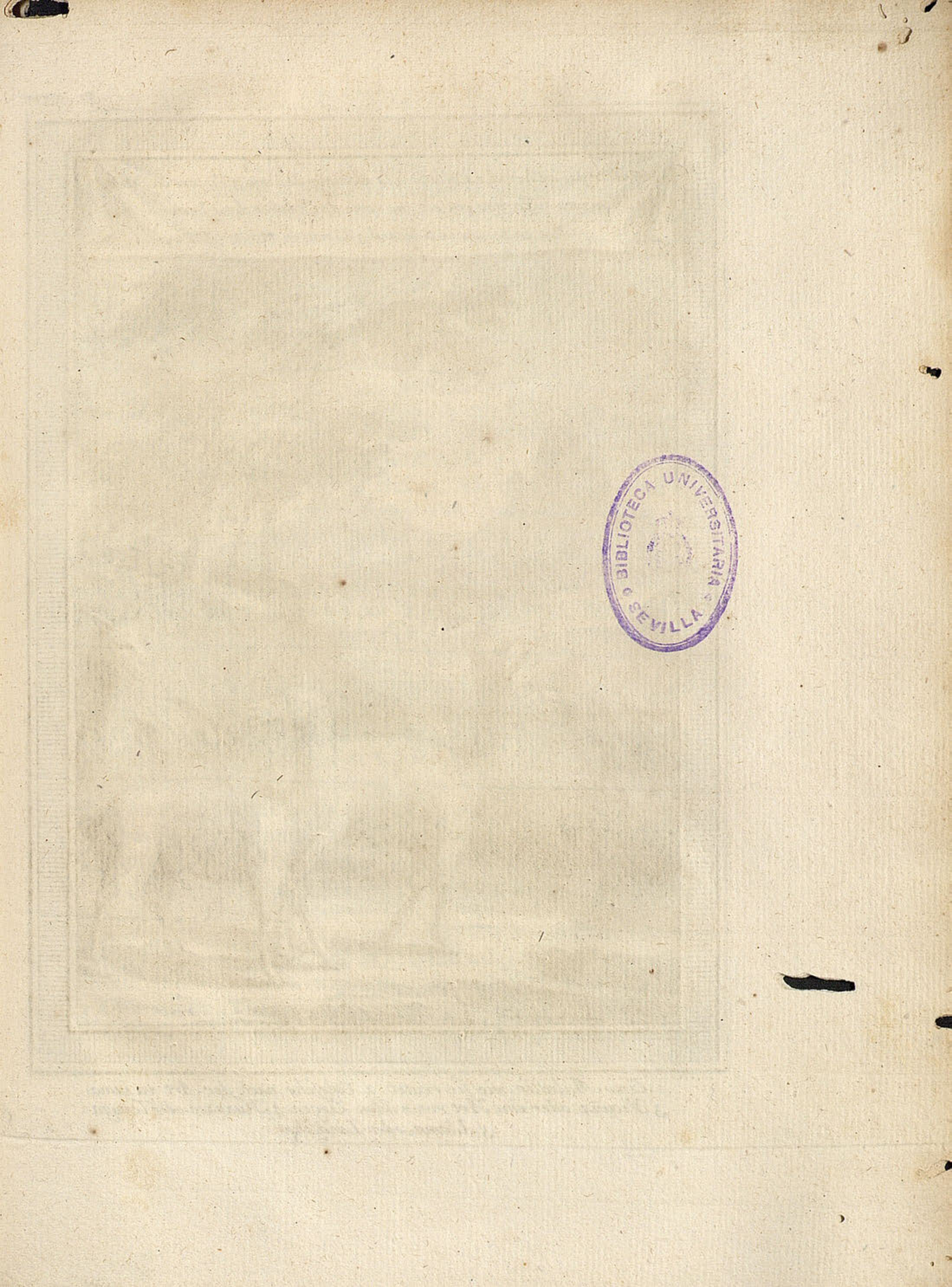
Les nouveaux Alcaldes élus pour l'année donnent chacun un feſtin public dans leurs maiſons pendant trois nuits conſécutives; & pour ne pas ſe nuire l'un à l'autre, comme cela arriveroit s'ils régaloient tous les deux à la fois, ils s'arrangent de maniere que l'un régale les trois jours immédiatement après l'Election, & l'autre le jour des Rois & les deux ſuivans. Par-là ils ont tous les deux un plus grand nombre de Convives, & les dépenſes ſont plus conſidérables & plus éclatantes. Toutes les autres Fêtes qui ſe donnent dans le cours de l'année ſont ſemblables à celle-ci; il ne s'en fait aucune où il y ait un moindre concours de monde, & qui ſoit moins diſpendieuſe. En voilà aſſez pour juger juſqu'où l'on pouſſe la magnificence à *Lima*.

CHAPITRE V.

Du nombre des Habitans de Lima; *leur Race, leur humeur, leurs uſages, leur richeſſe, avec leur maniere de s'habiller.*

Comme dans toutes les Deſcriptions que nous avons faites juſques ici des lieux par où nous avons paſſé, il ne ſera pas cependant hors de propos de dire encore ici ce que nous ſavons du nombre des habitans de *Lima*, & d'en faire un article particulier, en y joignant des obſervations ſur leurs coutumes, aſſez différentes de celles des autres Villes, pour mériter qu'on en faſſe mention. Car quoiqu'il ſoit vrai qu'il y a toujours quelque reſſemblance entre les uſages des Peu-

ples


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA



1. Eine Mulattin, wie sie reutet. 2. Calesche, nach der Art zu Lima.
3. Vicuña, oder eine Art von wilden Ziegen. 4. Huanaco, oder Taruga.
5. Llama oder Landschaf.

E

ples voisins, il est pourtant certain qu'il s'y rencontre toujours quelque différence, & nulle part au monde on ne s'en apperçoit mieux que dans ce Continent, où la variété à cet égard ne peut être attribuée qu'au grand éloignement qu'il y a souvent d'une Ville à la plus proche.

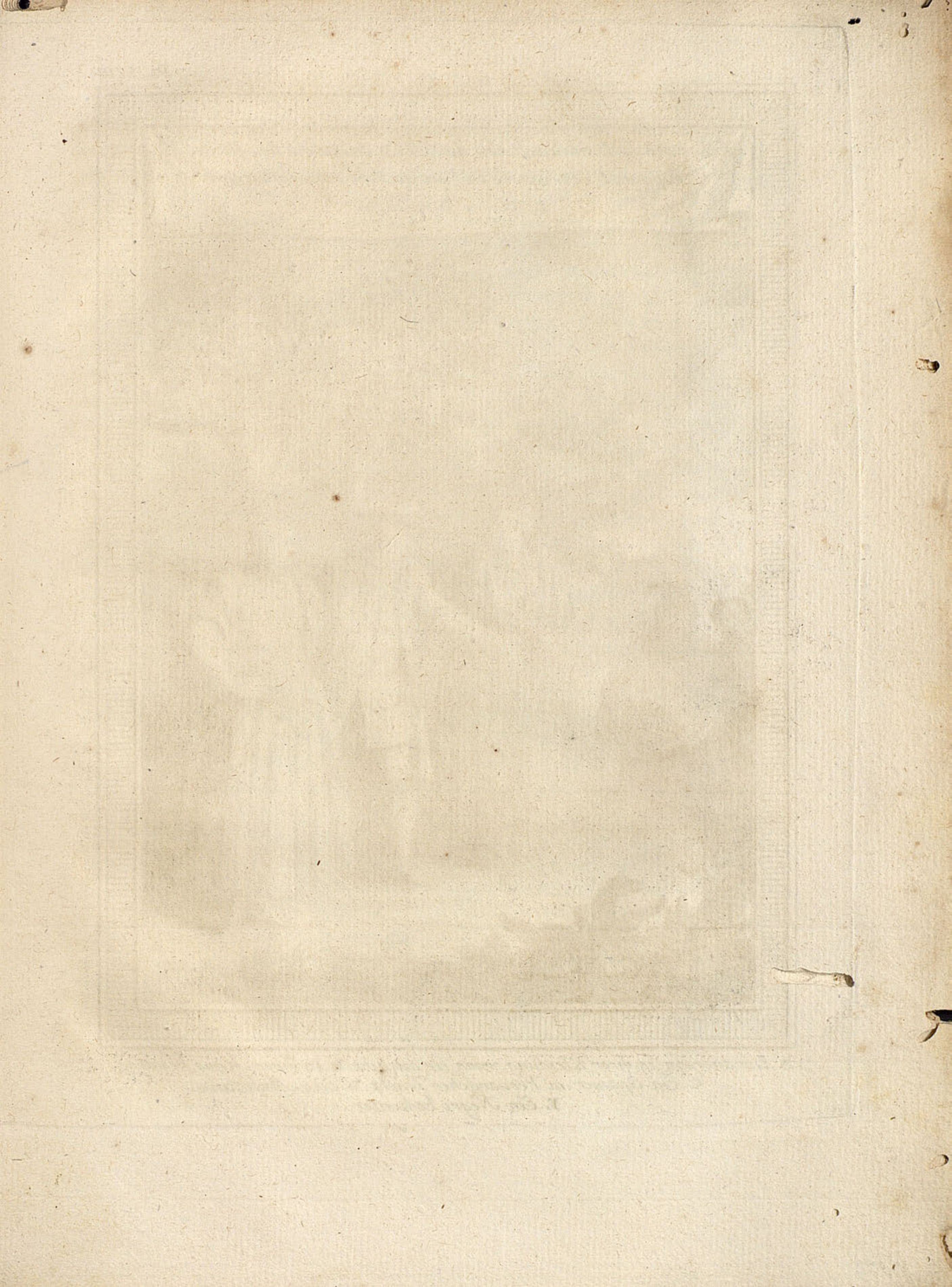
Les habitans de *Lima* sont mêlés de Blancs ou *Espagnols*, de Négres & de race de Négres, d'*Indiens*, de *Métifs*, & d'autres races ou espéces, qui proviennent du mêlange de ces trois.

Les Familles *Espagnoles* sont en grand nombre; on les fait monter jusqu'à 16 à 18 mille personnes selon les calculs les plus exacts. Dans ce nombre on compte un tiers ou une quatriéme partie de Noblesse la plus distinguée & la plus avérée du *Perou*. Plusieurs sont décorés de titres de *Castille* anciens & modernes, & parmi ceux-là on compte quarante-cinq tant Comtes que Marquis. Le nombre des Chevaliers des Ordres Militaires est à proportion. Dans le reste de la Noblesse il y a des Familles non moins considérables, & non moins illustres. On compte parmi elles 24 Majorats sans titre, mais dont la plupart sont d'ancienne fondation, ce qui ne prouve pas peu l'ancienneté des Familles. Il y en a une entre autres qui tire son origine des *Incas*, ou Rois du *Perou*, c'est celle d'*Ampuero*, ainsi nommée du nom d'un des Capitaines *Espagnols* qui se trouverent à la conquête, & qui se maria avec une *Coya* (c'est ainsi que les *Incas* appelloient les Princesses de leur Sang Royal.) Les Rois d'*Espagne* ont accordé à cette Famille divers honneurs & des prérogatives distinguées, dont elle jouit comme une marque de sa haute qualité. Plusieurs Familles des plus illustres de la Ville se sont alliées avec celle-là. Les Familles forment dans chaque maison une peuplade. Elles font toutes une figure convenable à leur rang, & à leur opulence. Elles ont un grand nombre de Domestiques & d'Esclaves. Les plus distinguées ont des carosses autant pour le luxe que pour leur commodité; celles qui ne se piquent pas de tant de magnificence, se contentent d'avoir des caléches. Ces dernieres voitures y sont si communes, que les habitans tant soit peu aisés en ont pour leur usage: & il faut avouer qu'elles sont peut-être plus nécessaires à *Lima* qu'en aucun autre lieu, à cause du charroi continuel, & de la quantité de chevaux & de mules qui entrent ou qui sortent de la Ville, qui gâtent si fort les rues & les remplissent de tant de fiente, qui se convertit en une poussiere si insupportable, dès que le Soleil l'a sechée, qu'il n'y a pas moyen d'aller à pied sans s'incommoder considérablement & sans risquer de se faire mal à la poitrine. Les caléches qui ne sont tirées

que par une mule, & qui n'ont que deux roues, avec un siége au fond & sur le devant, peuvent contenir quatre personnes. La façon en est fort agréable, mais elles sont exorbitamment cheres, puisqu'elles coutent 800 & même 1000 écus; du-reste elles sont toutes dorées, & font beaucoup de parade. On en fait monter le nombre jusqu'à 5 à 6000, & quoique celui des carosses ne soit pas si grand il ne laisse pas d'être considérable.

Les Majorats établis dans les Familles empêchent qu'elles ne tombent dans la décadence, qui sans cela seroit inévitable, vu la dépense qu'elles font pour vivre avec une magnificence & splendeur qu'il ne seroit pas possible de soutenir dans tout autre Pays. Elles ont des Terres considérables, des Emplois Politiques & Militaires; & ceux des Nobles qui n'ont ni revenus de Majorats, ni Terres libres, se soutiennent par des avantages non moins réels que leur procure le Négoce, auquel ils s'adonnent sans déroger, quoiqu'ils soient des premieres maisons de la Ville. Car à *Lima* le Commerce n'est point incompatible avec la Noblesse. J'entens le Commerce en gros, & non pas celui qui consiste uniquement à acheter & à revendre en détail dans une boutique. De cette maniere les familles se soutiennent, sans éprouver ces ruïnes si fréquentes en *Espagne* dans les familles qui ne jouïssent pas de Majorats très-considérables. Non seulement on n'a pas honte de commercer à *Lima*, mais même les plus grandes richesses ne s'y acquierent que par cette voye. Il est vrai qu'il s'y trouve assez de gens qui faute de fonds en argent comptant, ou par paresse, ne prennent pas ce parti. Cette ressource qui se trouve-là, & qui s'y est établie sans peine, & sans fin déterminée, puisque les *Espagnols* n'avoient au commencement qu'un désir vague de se rendre riches, est le moyen qui soutient la splendeur où ces Maisons se maintiennent. La Déclaration Royale donnée dès le commencement de la Conquête, étoit fort propre à les guérir de la répugnance qu'ils pouvoient avoir pour le Commerce. Il y est porté expressément qu'on pouvoit sans déroger & sans craindre d'être exclu des Ordres Militaires, être *Cargador*, ou Commerçant aux *Indes*: résolution si heureuse que l'*Espagne* en ressentiroit bientôt de plus grands avantages, si elle étoit commune à tous ses Royaumes.

A *Lima* comme à *Quito* parmi les Familles distinguées il y en a qui y sont établies depuis longtems, & d'autres qui ne le sont que depuis peu: ce qui vient de ce que cette Ville étant le centre de tout le Commerce du *Pérou*, il y aborde beaucoup plus d'*Européens* qu'en aucune autre, les uns pour commercer, les autres pour y exercer les emplois dont on les a gratifiés



Pl. XXIII.



A. Limanerinn, in ihrer Kleidung, wenn sie ausgeht. B. In ihrer Haus kleidung.
C. Ein Spanier, in Peruanischer Tracht. D. Eine Mulattinn.
E. Ein Negro bedienter.

tifiés en *Espagne*. Parmi les uns & les autres il y a des gens de beaucoup de mérite, & fort distingués. Plusieurs à-la-vérité s'en retournent chez eux après avoir fini leurs affaires, ou le tems de leurs emplois, mais la plupart y restent, charmés de la fertilité & de la bonté du Climat; ils épousent des Demoiselles qui aux dons de la fortune joignent encore ceux de l'esprit; & c'est ainsi qu'il s'établit tous les jours de nouvelles familles.

Les Négres, Mulâtres & leurs enfans font le plus grand nombre des habitans, & sont ceux qui exercent les Arts Mécaniques, à quoi les *Européens* s'adonnent aussi, sans se soucier, comme à *Quito*, si la même profession est exercée par des Mulâtres; car chacun cherchant à gagner, & les moyens de parvenir à ce but étant différens à *Lima*, on ne songe guere aux obstacles.

La troisiéme & derniere espéce d'habitans sont les *Indiens* & les Métifs, dont le nombre est fort petit à proportion de la grandeur de la Ville, & de la quantité de Mulâtres. Leur occupation ordinaire est d'ensemencer les terres, de faire des ouvrages de potterie, & d'aller vendre les denrées au Marché; car dans les maisons tout le service se fait par des Négres, ou par des Mulâtres, libres ou esclaves, mais plus de ces derniers que des premiers.

Les vêtemens que les hommes portent à *Lima* ne sont pas fort différens de ceux qui sont en usage en *Espagne*, & la différence n'est pas non plus fort grande entre les diverses conditions. Toutes les étofes sont communes, & qui peut les acheter peut les porter, desorte qu'il n'est pas étonnant de voir un Mulâtre qui exerce un métier, vétu d'une étofe riche, pendant qu'une personne de la premiere distinction n'en trouve pas de plus belle pour se distinguer. Tous donnent dans le plus grand luxe, & l'on peut dire sans exagération, que les étofes qui se fabriquent dans les Pays où l'industrie invente tous les jours quelque chose de nouveau, ne brillent nulle autre part autant qu'à *Lima*, l'usage en étant tout-à-fait ordinaire & général. C'est ce qui fait que celles que les Gallions & les Vaisseaux de Regître apportent, sont bientôt débitées; & quoique ce qu'elles coutent-là soit incomparablement au-dessus du prix qu'elles ont en *Europe*, on ne les achéte ni plus ni moins; on se pique même d'avoir les plus belles, & on les porte avec plaisir & ostentation, sans même en avoir le soin que semble exiger leur cherté. Mais à cet égard les femmes l'emportent de beaucoup sur les hommes, & leur luxe va si loin qu'il mérite bien un article à part.

C'est une chose étonnante que l'attention & le goût que ces femmes apportent dans le choix des dentelles, dont elles chargent leur ajustement; c'est une émulation générale non seulement parmi les Femmes de qualité, mais parmi toutes les autres excepté les Négresses, qui sont celles du plus bas étage. Les dentelles sont cousues à la toile si près à près, qu'on ne voit qu'une petite partie de celle-ci, & même dans quelques piéces de leur habillement elle en est si couverte, que le peu qu'on voit, paroît être plutôt pour l'ornement que pour l'usage. Au-reste il faut que ces dentelles soient des plus fines de *Brabant*, les autres sont regardées comme trop communes.

Leur habillement est bien différent de celui des femmes d'*Europe*, & il n'y a que l'usage du Pays qui le puisse rendre supportable. Au commencement il ne laisse pas de choquer les *Espagnols*, qui le trouvent peu décent. Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, une jupe de toile nommée *Fustan*, & que nous appellons en *Espagne* Jupe blanche ou de dessous. Ensuite une jupe ouverte, & un pourpoint blanc en Eté, & d'étofe en Hiver. Quelques-unes, mais en petit nombre, ajoûtent à cela une espéce de mante autour du corps, qui d'ordinaire n'est point serrée. La différence de cet ajustement à celui des femmes de *Quito*, quoique composé des mêmes piéces, consiste en ce que celui des femmes de *Lima* est beaucoup plus court, de maniere que le jupon attaché au-dessous du ventre ne descend que jusqu'au milieu des mollets, & de-là jusqu'à un peu au-dessus de la cheville pend la dentelle fine qui est autour de la *Fustan*. Au travers de cette dentelle on voit pendre les bouts des jarretieres bordés d'or ou d'argent, & quelquefois ornés de perles. Mais cela n'est pas commun: le jupon qui est ou de velours, ou d'étofe riche, n'est pas moins chargé d'ornemens que ceux dont nous avons parlé dans la 1. Partie; mais elles cherchent toujours les plus rares, & le garnissent encore de franges, de dentelles, ou de rubans. Les manches de la chemise, qui ont une aune & demi de long, & deux de large, sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies, & attachées diversement ensemble. Par dessus la chemise elles mettent le pourpoint, dont les manches, qui sont fort grandes, forment une figure circulaire; ces manches sont de dentelles, avec des bandes de batiste ou de linon très-fin entre deux. Les manches de la chemises quand elles ne sont pas des plus belles, sont faites de même; la chemise est arrêtée sur les épaules par des rubans qu'elles ont pour cet effet à leur corset. Ensuite elles retroussent les manches rondes du pourpoint sur les épau-

épaules, & font de-même de celles de la chemiſe, qui reſtent ſur celles-là, & les ayant arrêtées-là, ces quatre rangs de manche forment comme quatre aîles qui deſcendent juſqu'à la ceinture. Celles qui portent la mante, s'en ceignent le corps, ſans ceſſer pour cela de porter le pourpoint ordinaire. En Eté elles s'affublent d'un voile, ou *Pagne*, aſſez ſemblable à la chemiſe & au corps du pourpoint; il eſt fait de batiſte ou de linon très-fin, garni de dentelles, les unes en l'air, comme elles diſent, c'eſt-à-dire attachées par un côté ſeulement, & les autres rangées alternativement avec les bandes de toile, comme il a été dit des manches. En Hiver dans leurs maiſons elles s'enveloppent d'un *Rebos*, qui n'eſt autre choſe qu'un morceau de *Bayéte*, ou de *Flanelle*, ſans façon; mais quand elles ſortent dans tous leurs atours, ce *Rebos* eſt orné & garni comme le jupon: quelques-unes le garniſſent de franges tout autour, quelques autres de paſſemens de velours noir d'un tiers de large, ou peu s'en faut. Au-deſſus du jupon elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint, qui ne paſſe pas le bord de celui-ci. On peut juger de tout cela combien doit couter un habillement où l'on employe plus de matiere pour les garnitures que pour le fond: & après cela il ne paroîtra pas étrange que la chemiſe d'une nouvelle mariée revienne quelquefois à plus de mille écus.

Une des choſes dont ces Femmes ſe piquent le plus, c'eſt d'avoir le pied petit; car dans ce Pays-là la petiteſſe du pied eſt une grande beauté, & c'eſt un reproche qu'on y fait aux *Eſpagnoles*, qui en comparaiſon de ces femmes-là ont le pied grand: & comme elles ont accoutumé, dès leur enfance, de porter des ſouliers extrêmement étroits, il n'eſt pas rare d'y voir des femmes avec des pieds qui ont à peine $5\frac{1}{2}$ à 6 pouces de long, meſure de *Paris*. La façon des ſouliers eſt toute plate. Il n'y a preſque pas de ſemelle, ou plutôt il n'y en a point du tout: une piéce de *maroquin* ſert d'empeigne & de ſemelle en même tems. Ils ont la pointe auſſi large & auſſi ronde que le talon, deſorte qu'ils ont la figure d'un 8 allongé. Cette forme de ſoulier n'eſt pas commode, mais le pied reſte plus régulier. Elles les ferment avec des boucles de diamans, ou d'autres pierres, ſelon les facultés de chacune, plutôt pour l'ornement que pour l'uſage; car ces ſouliers ſont faits de façon qu'ils n'ont pas beſoin de boucles pour reſter fermes au pied, étant tout-à-fait plats, & les boucles n'empêchant point qu'on ne puiſſe les ôter aiſément. Ce n'eſt pas leur coutume de les orner de perles, & il eſt difficile d'en deviner la raiſon, vu qu'elles en mettent à tous leurs ajuſtemens, & qu'elles regardent les

per-

perles comme chose fort ordinaire. Les Cordonniers qui connoissent le foible que ces femmes ont de faire briller leurs pieds, ont coutume d'y faire des arriere-points, & de les piquer de maniere qu'ils ne durent pas longtems. Ils les vendent ordinairement un écu & demi la paire: ceux qui sont brodés d'or ou d'argent coutent huit à dix écus; mais ceux de cette sorte sont peu en usage, parce qu'ils sont peu propres à faire briller la petitesse du pied, vu que ces ornemens le font paroître gros.

Elles portent ordinairement aux jambes des bas de soye blancs & fort déliés, pour que la jambe paroisse d'autant mieux faite: quelquefois ces bas sont de couleur avec des coins brodés, mais la couleur blanche est le plus à la mode, comme étant moins propre à cacher les défauts de la jambe, qui est presque toute découverte, & expose ces défauts à la vue. Prévenues de cette idée elles n'ont garde de charger leurs jambes d'ornemens qui les empêcheroient de paroître telles qu'elles sont naturellement. Ces sortes de choses font souvent le sujet de leurs conversations, & ce n'est pas un petit amusement que de les entendre critiquer les défauts qu'elles remarquent les unes aux autres.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'habillement des Dames, & de leur chaussure. Il y auroit de la négligence à ne rien dire des autres atours qu'elles employent quand elles sortent du logis pour faire des visites, pour se promener, ou pour quelque autre fonction publique. Nous commencerons ce tableau par leur coifure, qui étant toute naturelle leur sied extrêmement; & de tous les présens que leur a fait la Nature, leur chevelure n'est certainement pas le moindre. Elles ont généralement les cheveux noirs, fort épais, & si longs qu'ils leur descendent jusqu'au-dessous de la ceinture. Elles les relévent & les attachent à la partie postérieure de la tête en six tresses, qui en occupent toute la largeur, & dans lesquelles elles passent une aiguille d'or un peu courbe, qu'elles appellent *Polizon*. Elles donnent le même nom à deux boutons de diamant gros comme de petites noisettes, qui sont aux deux extrémités de l'aiguille. La partie des tresses qui n'est point attachée à la tête, retombe sur les épaules, formant la figure d'un cercle applati. Elle n'y mettent ni rubans, ni aucun autre ornement, pour en laisser paroître d'autant plus la beauté. Au devant & au derriere de la tête, elles mettent des aigrettes de diamans. Des cheveux de devant elles font de petites boucles qui descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles, & sur chaque tempe elles mettent un petit emplâtre de velours noir, de la mê-

même maniere que nous l'avons déjà dit ailleurs, & qui ne leur sied pas mal.

Les Pendans d'oreille sont des brillans, accompagnés de glands ou houpes de soye noire, qu'elles nomment aussi *Polizons*, de la même maniere qu'il a été dit ailleurs, lesquels glands elles ornent de perles. Cet ornement est même si commun parmi elles, qu'outre les Carcans de perles qu'elles portent autour du cou, elles y pendent encore des Rosaires, dont les grains sont de perles fines ainsi que les dizaines, qui sont de la grosseur d'une noisette. Celles qui composent la croix du Rosaire sont même un peu plus grosses.

Outre les bagues, anneaux de diamans & bracelets de perles les plus grosses & de la meilleure qualité qu'on puisse trouver, il y a plusieurs Dames qui portent des diamans enchassés dans de l'or, ou, pour plus grande singularité, dans du tombac, de la largeur d'un pouce & demi ou davantage, où le metal n'est-là que pour soutenir les pierreries. Enfin elles portent au dessous de l'estomac un affiquet rond & fort grand, attaché à un ruban qui leur ceint le corps : il est garni & enrichi de diamans en grand nombre. Si l'on se représente une de ces femmes toute vétue de dentelles au lieu de linge, & des plus riches étoffes, toute brillante de Perles & de Diamans, on n'aura pas de peine à croire que lorsqu'elle est dans ses plus beaux atours, elle ait sur son corps pour la valeur de 30 à 40 mille écus, plus ou moins selon ses facultés; magnificence d'autant plus surprenante, qu'elle régne même chez les femmes des particuliers.

Mais ce qu'on aura plus de peine à comprendre, c'est la générosité & la façon libre dont ces personnes usent de ces riches joyaux : le peu de soin qu'elles en ont, est cause qu'ils ne durent pas autant qu'ils devroient, & qu'il y a toujours quelque réparation à faire, surtout aux Perles qui étant plus fragiles, sont plus sujettes à se gâter.

Elles ont deux façons de se mettre à l'ordinaire pour sortir. L'une consiste en un voile de tafetas noir & une longue jupe, l'autre en une cape & une jupe ronde. La premiere est pour aller à l'Eglise, l'autre pour la promenade & les parties de plaisir. Ces deux habillemens sont brodés d'or, d'argent ou de soye sur un fond de toile, qui ne répond guere à ces ornemens.

C'est surtout le Jeudi Saint qu'elles se mettent de la premiere façon. Elles vont ce jour-là visiter les Eglises, & se font accompagner de trois ou

quatre femmes Efclaves, Négreffes ou *Mulâtres*, vétues de livrées comme les laquais, & en tout cela il y a beaucoup d'oftentation.

A l'égard de leur figure, toutes les femmes de *Lima* en général font d'une taille moyenne, fort jolies, & fort agréables; elles ont la peau d'une grande blancheur, fans aucun fard. Communément la Nature leur donne en partage de beaux cheveux, comme nous l'avons déjà dit, de la vivacité, des yeux charmans, & un tein admirable. A ces avantages corporels fe joignent ceux de l'efprit. Elles ont de la pénétration, penfent avec jufteffe, s'expriment avec élégance, leur converfation eft douce & amufante, en un mot elles font très-aimables. De-là vient auffi que tant d'*Européens* forment des attachemens, & fe fixent dans cette Ville par les nœuds du mariage.

On pourroit leur reprocher, qu'un peu trop prévenues de leur mérite, elles ont un certain orgueil qui ne leur permet pas de fe foumettre à la volonté d'autrui, ni même à celle de leurs maris. Mais comme elles font infinuantes & habiles, elles favent s'emparer de l'efprit de leurs Maîtres, & parviennent à les gouverner. Un ou deux exemples contraires ne détruifent pas cette obfervation, on fait bien que les talens ne font pas égaux. Ce feroit auffi envain qu'on pourroit tirer de ce que je viens de dire des conféquences injurieufes au beau-fexe de ce Pays-là; car fi on les accufe d'être plus dépenfieres que les autres femmes, je répondrai que cela vient du prix exorbitant où les chofes font dans ce Pays-là; & à l'égard de l'indépendance qu'elles affectent: la raifon en eft fort fimple, c'eft que c'eft un ufage établi dans le Pays; ajoûtez que ces Femmes y étant nées, & non leurs maris pour l'ordinaire, il eft naturel que ceux-ci foient un peu regardés comme étrangers, que leur autorité en fouffre, & que les abus fubfiftent. Les maris s'y conforment, parce qu'ils les trouvent établis; & d'ailleurs ils en font bien dédommagés pour les attentions & les complaifances de leurs femmes, qui à cet égard n'ont pas leurs pareilles dans le Monde.

Elles aiment beaucoup les fenteurs, & portent toujours de l'ambre fur elles. Elles en mettent derriere les oreilles, dans leurs robes & leurs autres affiquets. Elles en mettent même dans les bouquets, comme fi les fleurs n'étoient pas affez odoriférantes. Elles mettent dans leurs cheveux les fleurs les plus belles, & celles auffi qui font plus recherchées pour leur odeur que pour leur beauté. Elles en garniffent leurs manches; de-



ſorte qu'à une aſſez grande diſtance l'odorat eſt ſaiſi du parfum qu'elles répandent. Une des fleurs qu'elles aiment le plus, c'eſt celle qu'elles nomment *Chirimoya*, qui, comme on l'a déja dit ailleurs, a une odeur très-agréable, ſans plaîre fort à la vue. La grand'Place eſt journellement comme un jardin par l'abondance des fleurs qui y ſont étalées, & qui recréent la vue ainſi que l'odorat. Les Dames y vont dans leurs caléches acheter les fleurs qui leur plaîſent le plus, ſans avoir égard au prix. Il y a toujours un grand concours de monde ſur cette Place, & l'on a le plaiſir d'y voir les perſonnes les plus diſtinguées, quand des affaires domeſtiques ne les empêchent pas de s'y rendre.

Chaque femme dans ſa ſphere tâche d'imiter les Dames dans leurs ajuſtemens. Il n'y en a aucune qui aille à pied, pas même les Négreſſes, en cela bien différentes des femmes de *Quito*. Ici elles veulent toutes imiter les Femmes de qualité dans la chauſſure; comme elles, elles preſſent leurs pieds & les mettent à la gêne dans de petits ſouliers qui en cachent la grandeur naturelle, & elles ne ſouffrent pas peu avant d'être arrivées à ce point de perfection. L'envie de primer par la parure eſt ſi générale, qu'elles vont toujours enmitouflées de dentelles, dont elles étalent les feuillages qu'elles en font ſur leurs corps. Elles ſe piquent d'une très-grande propreté, & prennent grand ſoin que tout ſoit de la derniere netteté dans leurs maiſons.

Elles ſont naturellement gayes, badines & railleuſes; leur bonne humeur eſt néanmoins toujours accompagnée de décence, & leurs railleries d'agrément. La muſique eſt une de leurs plus grandes paſſions, juſques-là que parmi les gens du commun on n'entend que chanſons ingénieuſes & agréables; ils font des concerts enſemble où les meilleures voix ſe font entendre, & quelques-unes même avec tant de ſuccès qu'elles ſe font admirer. Les bals ſont fort fréquens; on y voit danſer avec une légéreté qui étonne, & à cet égard on peut dire que l'humeur du Beau-ſexe de *Lima* ne le porte point à la mélancolie, mais panche plutôt à tout ce qui s'appelle paſſe-tems & divertiſſement.

Outre la vivacité, & la pénétration naturelle des habitans de cette Ville, tant hommes que femmes, ils ont beaucoup d'acquis, s'inſtruiſant dans la converſation avec des perſonnes éclairées qui paſſent d'*Eſpagne* à *Lima*. La coutume qu'ils ont de former entre eux de petites aſſemblées, eſt auſſi fort propre à éguiſer leurs eſprits, par l'émulation qu'on a de ne pas vouloir paroître moins ſpirituels que les autres: ces aſſemblées ſont d'aſſez bonnes écoles, quoiqu'elles ne ſoient pas inſtituées par l'autorité publique.

Le caractere de ces habitans quoiqu'un peu fier, est néanmoins docile; ils n'aiment pas à être commandés avec hauteur; mais pour peu qu'on ménage leur amour-propre à cet égard, on les trouve toujours disposés à l'obéissance; car ils aiment fort les manieres douces, & les bons exemples font grande impression sur leurs esprits. Du reste ils sont courageux, & ont un certain point-d'honneur, qui ne leur permet ni de dissimuler un affront, ni d'être querelleurs; desorte qu'ils vivent tranquillement entre eux, & qu'ils sont fort sociables. Les Mulâtres étant moins bien élevés, & moins éclairés, sont plus sujets aux défauts contraires. Ils sont rudes, altiers, inquiets, ont souvent des démêlés les uns avec les autres; cependant on n'en voit pas résulter des desastres, & les malheurs que ces vices causent d'ordinaire n'y sont pas fréquens à proportion de la grandeur de la Ville, & du grand nombre de peuple qu'elle contient.

Les mœurs de la Noblesse sont parfaitement convenables au rang qu'elle tient. La politesse brille dans toutes ses actions. Sa prévenance envers les Etrangers est sans bornes. Elle leur fait accueil sans fierté & sans bassesse, & tous les *Européens* qui négocient avec elle ne peuvent que se louer de ses manieres.

CHAPITRE VI.

De la température dont jouït la Ville de Lima *ainsi que tout le Pays des Vallées. Division des Saisons de l'Année.*

IL seroit difficile de déterminer la température de la Cité de *Lima* & ses changemens, si l'on devoit en juger par ce qui s'expérimente dans une égale latitude à la partie Nord de l'Equinoxial; car en ce cas on concluroit que *Lima* est une autre *Carthagéne*, vu que les hauteurs de ces deux Villes, l'une à l'hémisphere Boréal, l'autre à l'hémisphere Austral, ne different que fort peu entre elles. Mais on se tromperoit, car autant que le climat de *Carthagéne* est chaud & fâcheux, autant celui de *Lima* est agréable; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui soit incommode.

Le Printems commence à *Lima*, peu de tems avant la fin de l'année, à peu près à la fin de *Novembre*, ou au commencement de *Décembre*: ce qui pourtant ne doit s'entendre que de l'air; car alors les vapeurs dont il

a été

a été chargé pendant tout l'Hiver, venant à se dissiper, le Soleil recommence à paroître & à réjouir la terre par la chaleur de ses rayons, dont la privation l'avoit plongée dans un état de langueur. Ensuite vient l'Eté, qui quoique chaud, par la grande impression que le Soleil fait sur la terre, n'est pourtant point ennuyeux à l'excès; parce que la chaleur est tempérée par les vents de Sud, qui souflent, quoiqu'avec moins de force, en cette saison. L'Hiver commence au mois de *Juin*, ou au commencement de *Juillet*, & dure jusqu'en *Novembre* ou *Décembre*, avec un peu d'automne entre deux. C'est à la fin de l'Eté que les vents de Sud commencent à soufler avec plus de force, & à répandre le froid; non pas un froid pareil à celui qu'il fait dans les lieux où l'on voit la neige & la glace, mais assez fort pour obliger les gens à quitter leurs habits legers, & à se vétir de drap, ou de quelque étoffe semblable.

Il y a deux causes qui produisent le froid qu'on éprouve dans ce Pays. La Nature toujours sage en assigne deux autres, qui produisent le même effet à *Quito*. Le froid est produit à *Lima*, premierement par les vents qui venant des froids climats du Pole Austral, conservent l'impression qu'ils reçoivent des glaces & des neiges, de maniere qu'ils la rendent sensible; mais peut-être ne la conserveroient-ils pas pendant un si grand voyage que celui qu'ils font depuis la Zone glaciale de leur hémisphere, jusqu'à la Zone torride, si la Nature n'y avoit remédié (& c'est ici la seconde cause); car pendant que l'Hiver dure, la terre se couvre d'un brouillard épais, qui est comme un voile qui empêche les rayons du Soleil de pénétrer jusqu'à la terre, desorte que les vents souflant sous ce voile conservent le froid qu'ils ont contracté en passant par ces Pays qui sont naturellement froids. Ce brouillard ne comprend pas seulement tout le terroir de *Lima*, mais il s'étend encore vers le Nord dans toutes ses Vallées, & ne se borne pas à la terre, puisqu'il couvre aussi l'atmosphere maritime, comme nous le dirons en son lieu.

Le brouillard se maintient sur la terre régulierement toute la matinée, & à dix ou onze heures avant midi au plutôt, ou au plus tard à midi, il commence à s'élever, sans se dissiper entierement; cependant il n'offusque plus la vue, & cache seulement le Soleil durant le jour, & les Etoiles pendant la nuit; car le Ciel est sans-cesse couvert, soit que les vapeurs s'élévent dans l'air, soit qu'elles s'étendent sur la terre. Quelquefois néanmoins elles se dissipent un peu, & laissent appercevoir l'image du Soleil, sans laisser sentir la chaleur de ses rayons.

C'eſt une obſervation aſſez ſinguliere pour ne devoir pas être paſſée ſous ſilence, qu'à deux ou trois lieues de *Lima*, depuis midi juſqu'au ſoir, les vapeurs ſe diſſipent beaucoup plus que dans cette Ville; puiſqu'elles laiſſent voir le Soleil à plein & ſentir ſes rayons, qui moderent le froid dans ces lieux-là. Au *Callao*, par exemple, qui n'eſt qu'à deux lieues & demie de *Lima*, les Hivers ſont beaucoup moins deſagréables, & le Ciel y eſt moins enbrumé dans cette ſaiſon-là. Les jours de *Lima*, comme nous l'avons déja remarqué, ſont en Hiver triſtes & ennuyeux, tant à cauſe de l'obſcurité continuelle qu'il y fait, que parce qu'il arrive ſouvent que les vapeurs ſe maintiennent tout le jour dans la même denſité, ſans ſe ſéparer, ou s'élever au deſſus de la terre.

Ce n'eſt que dans cette ſaiſon que ces vapeurs ſe réſolvant en une bruïne fort menue, ou une eſpéce de roſée, la terre eſt humectée également par-tout. Ils appellent cette roſée *Garua*. Au moyen de cette humidité on voit ſe couvrir de verdure les collines & les côteaux qui avoient paru arides tout le reſte de l'année, on les voit, dis-je, émaillés des diverſes fleurs que chaque plante produit, & qui recréent la vue des habitans. Ceux-ci, dès que le fort de l'Hiver eſt paſſé, vont à la campagne ſe divertir, & jouir du plaiſir que leur offrent ces objets agréables. Jamais ces *Garua*, ou roſées, ne ſont aſſez fortes pour rendre les chemins impraticables; à peine peuvent-elles pénétrer l'habit le plus léger qui leur auroit été expoſé un aſſez long eſpace de tems, & cependant elles ſuffiſent pour pénétrer la terre, & pour fertiliſer le plus aride & le plus ſtérile de ſa ſuperficie, parce que le Soleil ne peut la deſſécher. Par la même raiſon elles rempliſſent de boue les rues de *Lima*, en détrempant cette fiente qui cauſe tant d'incommodité en Eté.

Les vents qui régnent en Hiver ne ſont pas précisément ceux de Sud, quoiqu'ils leur donnent ordinairement ce nom; mais ils ſe tournent un peu vers le Sud-Eſt, & ſoufflent continuellement entre Sud-Eſt & Sud. C'eſt du-moins ainſi que nous le remarquâmes pendant le cours de deux Hivers que nous paſſâmes l'un à *Lima*, l'autre au *Callao*; le premier en 1742, & le ſecond l'année ſuivante 1743. Ce dernier fut des plus rigoureux que l'on ait jamais ſenti, & en général dans toute cette partie de l'*Amérique* juſques au Cap *Hornes*. Dans le *Chili*, à *Valdivia*, à *Chiloé*, le froid y fut proportionné à leur hauteur du Pole, & à *Lima* il cauſa des conſtipations & des fluxions qui emporterent beaucoup de monde, & qui parurent contagieuſes: & quoiqu'elles y ſoient aſſez communes dans cette Saiſon, elles ne furent jamais ſi dangereuſes.

Une

Une ſingularité auſſi grande que celle qu'on remarque dans les Vallées du *Pérou* où il ne pleut jamais, ou, pour parler plus proprement, où les nuages ne ſe réſolvent point en eaux formelles, a donné occaſion à pluſieurs Philoſophes d'en rechercher la cauſe, & leur a fait imaginer diverſes ſolutions pour expliquer les moyens que la Nature employe pour opérer un effet ſi peu commun. Les uns ont cru les trouver dans les vents de Sud, qui ſoufflant conſtamment & ſans diſcontinuation, tiennent dans une agitation continuelle vers le même côté les vapeurs qui s'élévent ſoit de la terre, ſoit de la mer. Et comme elles ne s'arrêtent en aucun lieu de l'une ni de l'autre, faute d'autre vent qui les repouſſe, ils concluent que le tems ne leur fournit point d'occaſion de ſe condenſer, & de s'unir les unes aux autres, ni par conſéquent de former des goutes d'eau par l'union d'une quantité ſuffiſante de leurs particules, deſorte que ces mêmes vapeurs converties en pluye puiſſent ſe précipiter ſur la terre par leur propre poids. D'autres ont prétendu que le froid naturel que les vents de Sud portent avec ſoi, tenant dans un certain & égal degré cette atmoſphere pendant toute l'année, à-meſure qu'ils groſſiſſent les particules de l'air par les particules ſalines dont ils les pénétrent, & dont ils ſe chargent en paſſant par l'atmoſphere maritime, ainſi que par les particules nitreuſes des Minéraux dont ce Pays abonde, ces vents n'ont pas un mouvement aſſez fort pour unir les vapeurs de la terre, deſorte qu'elles puiſſent former des goutes d'eau dont le poids ſurpaſſe celui des particules de l'air: à quoi il faut ajoûter que les rayons du Soleil n'ayant pas l'activité néceſſaire pour mettre ces vapeurs en mouvement, & pour les unir, vu que le même froid de ces vents diminue trop leur chaleur, elles ne ſauroient ſe réſoudre en pluye parfaite, puiſque tant que le poids de la nue n'excéde pas celui de l'air qui la ſoutient, il eſt impoſſible que celle-là ſe précipite, ni par conſéquent ſe forme en pluye.

Je ne m'efforcerai pas à réfuter ces ſolutions, ni pluſieurs autres qu'on a données ſur le ſujet que je vais traiter, n'étant pas moi-même bien ſûr d'en avoir trouvé la vraye cauſe; je me contenterai de dire mon ſentiment ſur une matiere ſi difficile, laiſſant aux Philoſophes le champ libre pour exercer leurs conjectures. On me permettra d'abord de poſer quelques principes préalables, qui pourront ſervir de fondement à ceux qui ſe dévoueront à cette recherche, & de guide à ceux qui voudront juger de la ſolidité des différentes ſolutions qui ont été propoſées ſur ce ſujet.

Premierement il faut ſuppoſer que dans tous les Pays des *Vallées* il ne régne d'autres vents en toute l'année, que ceux qui viennent du Pole Auſtral,

ſtral, c'eſt-à-dire, du Sud au Sud-Eſt, tant ſur la terre que juſqu'à une certaine diſtance des côtes ſur la mer. Il me paroît évident que ces vents ſont entre Sud & Sud-Eſt; & à l'égard de ce que diſent quelques Ecrivains, qui prétendent qu'ils viennent entre le Sud & le Sud-Oueſt, il me ſemble qu'ils ſe trompent. On doit encore ſuppoſer, malgré ce qui a été dit, qu'il eſt des occaſions où ces vents ſe calment totalement, & qu'alors on ſent du côté du Nord une certaine moiteur dans l'air, quoique très-foible, dont ſe forme le brouillard. Secondement, les vents de Sud ſoufflent avec plus de violence & de force en Hiver qu'en Eté, ce qui doit s'entendre à l'égard de la terre. Troiſiémement, quoiqu'on ne voye point de pluye formelle dans les Vallées, on y éprouve de petites bruïnes qu'ils nomment *Garuas*, & cela eſt preſque continuel en Hiver, & n'arrive jamais en Eté. Quatriémement, toutes les fois qu'il fait des *Garuas*, les nuages, brouillards, ou vapeurs qui s'élévent de la terre y reſtent comme colés & attachés, & le même brouillard qui ſe réſout en *Garuas*, commence par la moiteur, ou air humide, & peu à peu l'humidité devient plus ſenſible, juſqu'à ce que le brouillard étant arrivé à ſa plus grande condenſation, on diſtingue les goutelettes qui s'en ſéparent. Cela eſt ſi naturel qu'on le remarque dans tous les Pays froids, & par-là même il ne faut pas s'étonner qu'il arrive dans le Pays dont il s'agit ici.

J'appelle *nuage*, *brouillard*, ou *vapeurs*, ce qui produit la *Garua*, ou petite bruïne; car, quoiqu'il puiſſe y avoir entre ces trois eſpéces des différences accidentelles, je ne crois pas devoir m'y arrêter. En effet ce qui dans ſon principe ſe nomme vapeur, devient brouillard en ſe condenſant; & le nuage n'eſt qu'un brouillard plus élevé & plus denſe que la vapeur & que le brouillard proprement dit. Dans le fond il faut les regarder tous trois comme une même choſe, ne différant entre eux que du plus ou du moins de denſité; & il importe peu à notre ſujet lequel de ces trois noms on lui donne.

Cinquiémement, en Eté l'action des rayons du Soleil ſur la terre dans toutes ces Vallées, fait ſentir une très-grande chaleur; d'autant plus que ces rayons agiſſent ſur le ſable, où la reverbération étant très-forte, & le vent fort foible, la chaleur augmente de beaucoup. D'où il paroît que les motifs expoſés dans la ſeconde opinion rapportée ci-deſſus, ne peuvent avoir lieu, du-moins quant à ce tems-là. En effet ſi la force & l'agitation des vents de Sud eſt ce qui empêche les vapeurs de s'élever juſqu'à la hauteur néceſſaire pour former la pluye, il ſuit que cette raiſon ceſſant

ſant pendant la plus grande partie de l'Eté, il doit pleuvoir dans cette ſaiſon: mais c'eſt tout le contraire, puiſque la *Garua* n'eſt pas même alors réguliere. Sixiémement, dans les Vallées il y a eu des occaſions où la nature du climat ſortant de ſon train ordinaire, on a eu des pluyes formelles, comme il a été rapporté dans le Chapitre I. de cette ſeconde Partie, en parlant du Bourg de *Chocopé*, de *Truxillo*, de *Tumbez* & autres lieux: avec cette particularité que non ſeulement les vents n'avoient point varié, mais que s'étant maintenus au Sud, ils avoient été beaucoup plus forts quand les pluyes ſurvinrent, qu'ils ne le ſont d'ordinaire en Eté & en Hiver.

Les ſix principes que je viens de poſer, ſont ſi propres à ce Climat, qu'on peut les appliquer à tous les lieux dont il eſt fait mention dans ce Chapitre. Nous paſſerons maintenant aux raiſons pourquoi il n'y pleut pas avec la même force qu'en *Europe*, ou, pour mieux dire, avec la force ordinaire ſous la Zone torride: nous tâcherons de donner une ſolution, qui s'accorde de tout point avec l'expérience.

Il nous paroît tout ſimple de ſuppoſer pour principe conſtant, que le vent ſoufle avec plus de force dans certains eſpaces ou régions de l'atmoſphere que dans d'autres. On le prouve par l'expérience qui ſe fait tous les jours ſur les Montagnes élevées, au ſommet deſquelles le vent ſoufle avec violence, pendant qu'au bas on s'apperçoit à peine du moindre mouvement: c'eſt ce que nous expérimentâmes ſur toutes les Montagnes de la *Cordillere*, la grande force des vents ayant été une des incommodités que nous y ſouffrîmes. Cette expérience ſe peut faire par-tout. On n'a qu'à monter au haut d'une tour, on y ſentira bientôt la différence en queſtion; & quoique pluſieurs prétendent prouver que cela vient des inégalités de la Terre, comme montagnes, collines & autres obſtacles, qui empêchent les vents de ſoufler avec la même force dans la plaine & autres lieux bas, que ſur les lieux élevés, comme ce que nous avons dit de la Terre arrive auſſi ſur Mer, ainſi que l'expérience le démontre & qu'on le voit tous les jours ſur les vaiſſeaux, il paroît décidé que ce n'eſt pas immédiatement ſur la ſurface de la Terre que le vent a ſa plus grande force. Ce point accordé, nous pourrons poſer, ce me ſemble, avec quelque certitude, que les vents de Sud portent leur plus grande force par un intervalle de l'atmoſphere un peu ſéparé de la Terre, mais non pas au point de ſurpaſſer celui où ſe forme la pluye, ou dans lequel les particules d'eau que les vapeurs enſerrent, ſe réuniſſant enſemble, compoſent des

goutes de quelque poids. Ainsi dans ce Pays on voit que les nuages ou vapeurs qui s'élévent au-dessus de cet espace, c'est-à-dire, celles qui s'élévent le plus, sont mues beaucoup plus lentement, que celles qui ont les vents au dessous d'elles. Souvent en d'autres Climats hors des Vallées, ces nuages se meuvent dans un sens contraire à celui que suivent les gros nuages, qui sont au dessous. Il me paroît donc que sans courir risque de supposer une chose irréguliére, on peut tomber d'accord, que l'espace de l'atmosphére où ordinairement les vents souflent avec le plus de force, est le même où se forme la grosse pluye, ou celle à qui d'ordinaire on donne ce nom.

Maintenant pour expliquer ce phénoméne de la Nature, je dis qu'en Eté l'atmosphere étant plus raréfiée, le Soleil par l'influence de ses rayons attire les vapeurs de la Terre & les raréfie dans le même degré qu'est l'atmosphere; parce que dardant ses rayons plus perpendiculairement il a plus de force pour faire lever les vapeurs, qui venant à toucher la partie inférieure à la région de l'atmosphere par où les vents souflent avec le plus de force, sont emportées par ces mêmes vents, qui ne leur donnent pas le tems de s'élever dans cette même région, & par-là de s'unir & se joindre ensemble au moyen de l'atmosphere, pour former des goutes: or cette circonstance manquant, il ne peut y avoir de pluye. D'ailleurs, à mesure que les vapeurs s'élévent de la Terre, elles prennent leur cours par cette partie inférieure de l'atmosphere, sans s'arrêter nulle part; & comme les vents sont continuels & constans dans cette partie australe, il est tout simple que dans leur vitesse ils emportent ces vapeurs raréfiées à proportion de l'action que la chaleur du Soleil leur imprime. La trop grande activité de cet Astre les empêche aussi de s'unir, & de-là vient qu'en Eté l'atmosphere est claire & dégagée de vapeurs.

En Hiver les rayons du Soleil ne tombant qu'obliquement sur la Terre l'atmosphere reste condensée; & l'air qui vient des parties australes l'est encore bien davantage, vu qu'il est chargé de cette congélation naturelle que les glaces lui communiquent, & qu'il communique à son tour aux vapeurs à mesure qu'elles sortent de la Terre; de-là vient qu'elles sont plus *denses* qu'en Eté, ce qui les empêche de s'élever avec cette promptitude qu'elles ont dans cette derniere saison.

A cela il faut ajoûter deux autres raisons: l'une, que les rayons du Soleil n'ayant pas tant d'activité, à proportion qu'il les dissipe moins, les vapeurs ont en Hiver plus de difficulté à s'élever: l'autre, que la région

de

de l'atmosphere où l'air a le plus de vitesse, s'approchant de la Terre dans cette saison, ne permet pas aux vapeurs de s'élever beaucoup; desorte qu'elles restent attachées à la Terre, & suivant le même rumb du vent, elles se changent en brouillards humides, tels qu'on les voit alors; & comme dans cette situation elles ont moins d'espace pour se répandre & s'étendre, que quand elles s'élévent davantage, il est tout simple qu'elles ayent la facilité de se joindre & de former la *Garua*, peu de tems après qu'elles ont commencé à se condenser, ou à se changer en brouillard.

Vers le milieu du jour, la *Garua* cesse, & les vapeurs se dissipent, ce qui provient de ce que le Soleil ayant alors plus d'activité, raréfie l'atmosphere, & peut en même tems attirer les vapeurs à une plus grande hauteur: par où non seulement il les rend plus subtiles, mais les retenant dans un espace plus étendu, où elles peuvent se mouvoir, il en sépare ces parties plus foibles, jusqu'à ce qu'il les écarte, les dissipe, & les rend tout-à-fait imperceptibles.

Malgré tout cela, il faut convenir que tant en Eté qu'en Hiver, quelques vapeurs doivent vaincre la difficulté de la rapidité du vent dans cet espace où il court avec le plus de vitesse, & surmontant cet obstacle, doivent s'élever à une hauteur supérieure au vent; non pas précisément dans cette partie où elles ont commencé à rencontrer & vaincre la difficulté, mais beaucoup plus en avant, desorte que nous devons considérer ces vapeurs suivant d'un côté le cours de l'air, & de l'autre s'élevant à proportion de la raréfaction où les rayons du Soleil les ont mises. Dans cette supposition, il est clair que ces vapeurs ne doivent pas être celles qui sont le plus condensées, puisque plus elles le seroient, plus elles auroient de difficulté à s'élever, & plus il leur conviendroit par leur trop grand poids de céder à l'agitation du vent. Par conséquent les vapeurs en question devant être les plus subtiles, dès qu'elles sont parvenues audessus de cette région de l'atmosphere, diminuent l'accélération par laquelle elles étoient emportées auparavant; & ainsi plusieurs se joignant ensemble forment ce nuage élevé, qu'on apperçoit après que le brouillard est entiérement dissipé. Ce nuage ne peut se changer en pluye, parce qu'ayant outre-passé la région qui est propre à la formation de la pluye, toutes ses parties sont congelées: or comme elles ne peuvent acroître assez leur poids pour vaincre la résistance de l'air qui les soutient, celles qui pourroient surmonter cette difficulté, n'étant pas en quantité, il ne leur est pas aisé de se joindre à de nouvelles vapeurs pour remédier à la diffi-

pation continuelle où l'activité du Soleil les expose. Aussi peu peuvent-elles se précipiter changées en neige, ou en grêle, qui est ce qui répond à leur état actuel. Joignez à cela, que tenant, quoiqu'avec plus de lenteur, la même route que le vent, celui-ci les empêche de s'unir & de former une nue épaisse, ainsi qu'on le remarque, puisque ces nuages sont si déliés & si transparens qu'on peut les distinguer à travers la figure du Soleil pendant le jour, & les étoiles quand il fait nuit, quoique confusément.

Reste à satisfaire à une difficulté, pour que ce que nous avons exposé jusqu'ici s'accorde entiérement avec l'expérience: c'est que ces nuages élevés ne se font voir qu'en Hiver, & point en Eté: mais cela même est ce qui doit naturellement arriver selon mon sentiment; car outre cette raison générale, que le Soleil dissipe ces mêmes nuages par sa trop grande activité, en Hiver les vents courent par un espace plus contigu à la Terre qu'en Eté, & à proportion de la contiguité de la partie inférieure de cette région à la Terre, la partie supérieure de la même région se trouve plus basse. En Eté au-contraire sa partie supérieure est d'autant plus élevée que l'inférieure l'est davantage. On doit supposer d'ailleurs avec tous les Philosophes, que les vapeurs de la Terre peuvent seulement s'élever jusqu'à cette hauteur où les globules de vapeur pésent moins que les globules d'air: or les vents conservant en Eté leur rapidité jusqu'à cette hauteur, il n'est pas possible que les vapeurs évitent la violente agitation avec laquelle ils les emportent, ni conséquemment qu'elles se condensent, puisqu'il les empêche de s'unir, ni qu'elles forment ce nuage visible, si ordinaire en Hiver. Car dans cette saison les vents souflant avec plus de violence par un espace plus contigu à la Terre à raison de la contiguité de la partie inférieure du même espace, sont plus foibles vers la partie supérieure, c'est-à-dire, au-dessous du terme où les vapeurs peuvent s'élever, desorte qu'elles occupent un espace plus élevé que celui où les vents courent avec le plus de force & de célérité. Tout cela est naturel & conforme à l'expérience, qui montre qu'en Hiver les vents de Sud sont plus forts sur la Terre qu'en Eté. Ce qui suit pourra encore servir de preuve.

Nous avons dit qu'au Bourg de *Chocopé* on avoit eu en deux occasions des pluyes très-fortes & continues, & qu'encore plus fréquemment la même chose arrive inopinément à *Tumbez* au bout de quelques années: ce qui est extraordinaire, vu que *Tumbez* & *Chocopé* étant dans les Vallées, & par conséquent dans un Climat peu différent de *Lima*, il ne doit pas y pleu-

pleuvoir davantage qu'en cette derniere Ville. Cependant j'entrevois deux causes qui peuvent occasionner cette irrégularité, lesquelles naissent l'une de l'autre. Je vais commencer à exposer la premiere, dont la seconde n'est qu'une suite.

On doit conclure de tout ce qui a été dit ci-dessus, que dans un Pays, ou Climat, où le même vent régne constamment, il ne peut y avoir de pluye formelle; & pour qu'il y en ait, ou il faut que le vent cesse totalement, ou qu'il y en ait un autre qui soufle du côté opposé, & qui unissant les vapeurs qui se sont élevées à une certaine hauteur avec celles que la Terre exhale actuellement, les condense à mesure qu'elles sont attirées par le Soleil, jusqu'à ce qu'ayant acquis une pesanteur supérieure à celle de l'air qui les soutient, elles puissent tomber changées en gouttes d'eau.

Si l'on fait attention aux circonstances rapportées à l'égard de ce qui s'est passé à *Chocopé*, on remarquera que durant tout le jour l'air étoit serein, & que la pluye ne commençoit que vers les cinq heures du soir, & avec elle la force du vent: d'ailleurs il est bon d'avertir, que quand les vents d'Est régnent dans les Climats où ils sont réguliers, ils ne souflent avec force que depuis le coucher du Soleil jusqu'à l'aurore, & cela continue depuis *Décembre* en-çà, qui est le tems d'Eté dans les Vallées; & alors les jours sont clairs, & l'air toujours serein. C'est ainsi que la chose étoit à *Chocopé* au tems de cette pluye: car quoique les habitans ne fissent pas précisément mention de la saison, ils donnoient suffisamment à entendre que c'étoit en Eté, & que les vents de Sud régnoient alors avec plus de force qu'ils n'en ont ordinairement dans cette saison: ce qui n'auroit pas paru étrange en Hiver, où il vente avec beaucoup d'inégalité, mais le plus souvent avec force. Nous pouvons donc établir avec sureté, que ces accidens arriverent en Eté, & conclure de leurs circonstances que les vents d'Est étant plus forts qu'à l'ordinaire, & s'avançant cette année-là plus que de coutume sur le continent, couroient par cet espace supérieur, où les vents de Sud passent avec le plus de violence & de rapidité; & les premiers faisant effort contre les seconds, les contraignoient à changer de rumb: & comme il n'étoit pas praticable qu'en rebroussant ils prissent celui qu'ils avoient tenu, parce qu'ils en étoient empêchés par la continuité des mêmes vents qui les suivoient, il falloit qu'ils quittassent cette région pour la céder à un plus grand poids, & que descendant de-là au dessous des vents d'Est ils s'approchassent de la Terre. Alors les va-

peurs qui se levoient de son sein pendant tout le cours du jour, après avoir couru avec le vent le plus près de la Terre une certaine distance, s'élevoient jusqu'à la région où l'autre vent régnoit, & refoulées par celui-ci elles avoient le moyen & le tems de se condenser: car dans cette région où se forme la pluye, c'est-à-dire, où une infinité de goutelettes imperceptibles composent une quantité innombrable de goutes qui ont plus de corps & de poids, s'avançoient les vapeurs, étant élevées par l'effet de leur dissipation causée par l'activité du Soleil; & cela jusqu'à ce que cet Astre commençant à décliner sensiblement, & son influence à cesser, les vapeurs recommençoient à s'épaissir, & ne pouvant plus se soutenir retomboient par leur propre poids, changées en une pluye d'autant plus grosse, que les vapeurs étoient plus condensées par la force ou la vitesse avec laquelle les vents d'Est les rechassoient. Ces vents s'affoiblissoient pour l'ordinaire dès qu'il commençoit à faire jour, & dès lors la pluye cessoit. Les vents de Sud au-contraire soufloient pendant tout le jour, & n'y ayant dans la partie supérieure de l'atmosphere aucun vent qui leur fit obstacle, ils emportoient avec eux les vapeurs à mesure qu'elles s'élevoient, & par ce moyen l'air restoit serein & paisible.

Voilà ce qui est arrivé à *Chocopé*, qui est beaucoup plus éloigné des lieux jusqu'où les vents d'Est soufient, que *Tumbez*, *Piura*, *Séchura*, & autres Bourgades où cela arrive plus fréquemment, selon qu'ils sont plus près de l'Equinoxial, sans qu'on expérimente néanmoins les vents d'Est ou de Nord dans cet espace de l'atmosphere qui est le plus proche de la Terre. Il est donc vraisemblable, & ce paroît être une chose réguliere, qu'il est plus facile aux vents de Nord de soufler dans le tems qu'ils régnent, jusqu'aux lieux les plus proches de l'Equinoxial, qu'à ceux qui en sont plus éloignés, quoique ce ne soit pas si près de la Terre qu'ils s'y fassent sentir, mais en courant par un espace plus élevé. Consequemment il est naturel qu'il pleuve plus dans ces lieux qu'en d'autres, où il est rare que ces vents parviennent, soit par l'espace de l'atmosphere le plus contigu à la Terre, soit par celui qui en est plus éloigné, & où le vent porte sa plus grande force & sa plus grande rapidité.

Je l'ai d'abord déclaré; je ne suis pas si persuadé que les raisons que je viens d'exposer soient si décisives, qu'il ne puisse y en avoir de plus convainquantes, & de plus conformes à l'expérience; mais comme il est difficile de trouver d'abord des raisons qui conviennent à toutes les circonstances, qui laissent l'esprit satisfait de leur probabilité, & que celles qu'on

peut

peut chercher ne sont pas toutes également propres à s'accorder avec les particularités auxquelles il faut qu'elles s'accommodent, il me suffit d'avoir dit ce que je pense, & qui me paroît le plus plausible; laissant une entiere liberté aux Philosophes d'exercer leurs spéculations pour trouver la véritable cause, & de rejetter mon opinion, que je vais achever d'exposer.

Si, régulierement parlant, il ne pleut jamais à *Lima*, il n'y fait non plus jamais d'orage, & ses habitans qui n'ont jamais voyagé, ni dans les Montagnes, ni à *Guayaquil*, ni au *Chili*, ni en d'autres lieux, ne savent ce que c'est que tonnerres, & n'ont jamais vu d'éclair, puisqu'il n'en fait jamais à *Lima:* aussi sont-ils fort étonnés & épouvantés quand ils entendent les uns & voyent les autres pour la premiere fois. Mais c'est une chose admirable, que ce qui est si inconnu à *Lima*, soit si fréquent à trente lieues, ou un peu moins à l'orient de cette Ville (car c'est la distance des Montagnes de ce côté-là). Les pluyes & les orages y sont aussi réguliers qu'à *Quito.* Les vents quoique constans à *Lima*, ainsi qu'il a été dit, varient néanmoins un peu, mais presqu'imperceptiblement, comme nous l'expliquerons tout à l'heure. Ils sont d'ailleurs fort modérés en toute saison, puisqu'ils ne soufflent jamais avec assez de force pour incommoder, pas même en Hiver; & si cette Ville n'étoit pas sujette à d'autres inconvéniens, ses habitans n'auroient rien à désirer pour les commodités de la vie: mais la Nature a balancé ces avantages par des inconvéniens qui en diminuent fort le prix, & qui peuvent bien consoler les autres Peuples qui ne jouissent pas des mêmes prérogatives.

Nous avons déjà observé, que les vents qui se font généralement sentir dans les Vallées viennent des parties australes. Cette expression est générale, & souffre quelque exception, qui sans rien changer au fond de la chose, fait voir qu'il y a des occasions où il régne des vents de Nord, mais si foibles & si imperceptibles, qu'à peine ils ont la force de mouvoir les girouettes & banderolles des Vaisseaux. C'est une foible agitation de l'air, un peu plus que le calme, & qui suffit pour faire remarquer que les vents de Sud ne régnent pas. Cela arrive régulierement en Hiver, & c'est par cette foible agitation que les brouillards commencent, ce qui paroît conforme en quelque maniere à ce qui a été dit auparavant de la raison pourquoi il ne fait pas de pluye proprement dite à *Lima.* Ce souffle de vent, comme l'appellent les Gens de mer, est si particulier que dès qu'il commence, même avant que le brouillard soit condensé, les habitans le sentent; parce qu'il leur cause des maux de tête, ou migraines si

fortes,

fortes, qu'ils peuvent facilement deviner quel tems il fera, même avant de fortir de leurs lits, & de voir ce qui fe paffe dehors.

CHAPITRE VII.

Fléaux auxquels la Ville de Lima *eft fujette. Particularités des Tremblemens de terre. Maladies dont les Habitans de cette Ville font affligés.*

UN des Fléaux de *Lima*, ce font les Puces & les Punaifes. Il n'y a pas moyen de fe garantir de ces deux engeances, quelque foin que l'on prenne, & quelque préfervatif qu'on employe. Ce qui contribue le plus à les faire pulluler, c'eft ce crotin dont les rues font toujours pleines, & la maniere dont les toits des maifons font conftruits, qui étant tout plats, comme nous l'avons dit, font toujours couverts de ce crotin pulvérifé que le vent emporte, deforte qu'on voit continuellement tomber à travers les ais puces & punaifes, dont les maifons ne font jamais exemtes. A ces deux fléaux fe joignent les *Mofquites*, qui néanmoins ne font pas fi incommodes que les deux précédens.

Toutes ces playes ne font pourtant rien en comparaifon des Tremblemens de terre. Ce Pays y eft fi fujet que fes habitans vivent dans des allarmes continuelles. Les fecouffes font fubites, & fe fuivent de près, & les trémouffemens de la terre furprennent & étonnent les plus braves, les frappent de terreur, & leur font craindre avec juftice d'être enfévelis dans les ruines de leurs habitations. Ces funeftes & lamentables accidens n'ont que trop été réitérés pour le malheur de cette Ville, qui vient enfin d'être entierement détruite par ce fléau. Les tremblemens n'y font pas toujours continus: il eft des occafions où ils font réitérés plus fréquemment qu'en d'autres, & où les fecouffes ne font pas égales, ou dumoins d'une égale durée, y ayant quelquefois de la différence. Cependant il n'y a jamais un intervalle affez confidérable pour que l'efprit puiffe fe tranquillifer; au-contraire il eft plus inquiet & plus agité au bout de quelques jours, quand la fecouffe eft paffée, dans la jufte appréhenfion que celle qui va furvenir ne foit plus violente & plus longue. En 1742 j'eus la curiofité, pendant un certain tems, de marquer l'heure des tremblemens de terre qu'on y effuya. Voici le réfultat de mes obfervations. I. Le 9 de *Mai* à 9¼ du matin. II. Le 19 du même mois vers le minuit.

nuit. III. Le 27 à 5 heures 35 minutes du soir. IV. Le 12 de *Juin* à 5¼ du matin. V. Le 14 d'*Octobre* à 9 heures du soir. Je ne pris pas davantage la peine de les marquer. Mais je dois avertir que je n'ai noté que les plus considérables, & ceux qui ont duré pour le moins environ une minute. Celui du 27 *Mai* en dura même deux, ayant commencé par une grande secousse, qui fut suivie par différens petits trémoussemens, jusqu'à ce qu'il cessa entierement: dans les intervalles de ceux que j'ai marqués, il en arriva d'autres moins considérables qui ne se firent pas tant sentir.

Ces tremblemens, tout inopinés & subits qu'ils sont, ne laissent pas d'avoir des avant-coureurs qui annoncent leur approche. Un peu auparavant, c'est-à-dire environ une minute avant les secousses, on entend un bruit sourd qui se fait dans les concavités de la terre, & qui ne s'arrête pas du côté où il se forme, mais court de côté & d'autre sous terre; à quoi il faut ajoûter les aboyemens des chiens, qui pressentant les premiers le tremblement, se mettent à japer, ou plutôt à hurler d'une façon extraordinaire. Les bêtes de charge & autres qui vont dans les rues, s'arrêtent tout court, & par un instinct naturel écartent leurs jambes pour se cramponer, & ne pas tomber. Au premier de ces signaux, les pauvres habitans, tout effrayés & la terreur peinte sur le visage, quittent leurs maisons, & se répandent dans les rues pour y chercher la sureté qu'ils ne trouvent pas dans leurs habitations. Tout cela se fait avec tant de précipitation, que sans faire réflexion en quel état ils sont, ils courent tout comme ils se trouvent. Desorte que si c'est de nuit pendant qu'ils reposent, il leur est ordinaire de sortir tout nuds, la terreur & la hâte ne leur permettant pas même de se couvrir d'une robe. Ainsi les rues présentent une scéne de figures si étranges & si singulieres, que le spectacle ne seroit pas peu comique pour quiconque pourroit être de sang froid dans une frayeur si générale & au milieu des plus justes transes. A cette affluence subite se joignent les criailleries des petits enfans, qui ayant été tirés du plus profond sommeil semblent se plaindre qu'on les ait interrompus, pendant que leurs meres & toutes les femmes en général poussent des cris & des lamentations, invoquant tous les Saints du Paradis, & augmentant par-là la crainte & l'épouvante. D'un autre côté les hommes, guere moins effrayés, ne peuvent non plus garder le silence, & les hurlemens des chiens se mêlant à tout ce fracas, ce n'est plus qu'un cahos, & une confusion qui dure longtems après que le tremblement est fini: la raison en est que, chacun craignant avec raison qu'il ne se réitere, personne

n'a la hardiesse de se retirer chez soi, ayant éprouvé plusieurs fois que les malheurs qui n'étoient point arrivés par les premieres secousses avoient été causés par les secondes, celles-ci achevant de renverser ce que les autres avoient ébranlé.

Par le soin que j'ai pris de marquer l'heure précise où se firent les tremblemens de terre rapportés ci-dessus, il paroît qu'ils sont arrivés indifféremment, ou lorsque la marée étoit au milieu de son décroissement, ou lorsqu'elle étoit au milieu de son regorgement, & jamais en son flux parfait, ni en son reflux total; au-contraire de ce que quelques-uns ont prétendu que les tremblemens de terre n'arrivoient que durant les six heures de reflux, ou de basse-marée, & non durant les six autres heures de flux ou de haute marée. Cela convient au systême qu'ils ont imaginé pour en expliquer les causes; lequel systême, à mon avis, ne s'accorde point assez avec les observations pour qu'on soit obligé d'y souscrire.

La nature de ce Pays est si propre aux tremblemens de terre, que de tout tems on y en a senti dont les effets ont été bien déplorables. Et pour que la curiosité du Lecteur n'ait rien à désirer à cet égard, j'ai jugé à propos de parler ici des anciens tremblemens, en attendant que j'aye occasion de faire une plus particuliere mention du dernier, qui a achevé de détruire cette grande Ville.

Le premier des plus considérables tremblemens de terre depuis l'établissement des *Espagnols* dans ce Pays-là, arriva quelques années après la fondation de *Lima* en 1582. La Ville ne reçut alors aucun dommage. Tout le mal tomba sur la Ville d'*Arequipa*, qui se trouvant située du côté où il paroît que le mouvement de la terre fut le plus fort, ne put éviter sa ruine.

II. En 1586 le 9 *Juillet* on sentit un nouveau tremblement de terre, qui est compté parmi les plus considérables. La Ville en fait la commémoration le jour de la *Visitation de Ste. Elisabeth.*

III. En 1609 il y en eut un pareil au précédent.

IV. Le 27 *Novembre* 1630, il y eut un tremblement qui causa beaucoup de mal, & qui fit craindre la ruine entiere de la Ville. En reconnoissance de ce qu'elle fut préservée, on y célébre tous les ans la Fête de *Nuestra Segnora del Milagro* (*Notre Dame du Miracle*).

V. En 1655 le 13 *Novembre* un terrible tremblement de terre renversa les plus grands édifices & plusieurs maisons. Sa violence contraignit les habitans d'aller vivre plusieurs jours dans les Campagnes, fuyant le péril qui les menaçoit dans la Ville.

VI. En

VI. En 1678 le 17 de *Juin* un autre tremblement endommagea beaucoup les Eglises, & renversa diverses maisons.

VII. Parmi les plus grands tremblemens, on compte celui du 20 *Octobre* 1687. Il commença à 4 heures du matin, & ruina un grand nombre d'édifices & de maisons, où beaucoup de personnes furent écrasées. Ces malheurs firent pressentir ce qui devoit suivre, & ce fut ce qui empêcha le reste des habitans d'être ensévelis sous les ruines de la Ville. En effet les secousses ayant recommencé d'une maniere affreuse à six heures du matin, les maisons qui avoient résisté jusques-là furent renversées, les habitans s'estimant encore fort heureux de n'être que spectateurs de leur ruine, & de les pouvoir considérer des rues & des places où le premier avertissement les avoit conduits. Dans cette seconde secousse la Mer se retira sensiblement de ses bornes, & voulant revenir les occuper en élevant des montagnes d'eau, excéda tellement ses limites qu'elle inonda *Callao* & autres lieux, & noya toutes les personnes qui s'y trouverent.

VIII. Le 29 de *Septembre* de l'année 1697, on sentit de grandes secousses.

IX. Le 14 *Juillet* 1699, on en sentit d'autres, qui causerent de grands dommages aux maisons.

X. Le 6 de *Février* de l'année 1716, autre tremblement de terre.

XI. Le 8 de *Janvier* 1725 le tremblement de terre endommagea divers édifices.

XII. Le 2 de *Décembre* 1732, autre semblable au précédent. Dans les années 1690, 1734 & 1743, on en compte trois, non pas de la même force & durée que les précédens; enfin il n'y en eut jamais d'égal au dernier dont nous allons parler.

XVI. Le 28 d'*Octobre* 1746, sur les dix heures & demie du soir, cinq heures & trois quarts avant la pleine Lune, les secousses commencerent avec tant de violence, qu'en un peu plus de trois minutes tous les édifices grands & petits, ou du-moins la plus grande partie, furent détruits, & les habitans ensévelis dans leurs ruines, ceux, s'entend, qui ne se hâterent pas de sortir promptement de leurs maisons, & de préserver leur vie en se sauvant dans les rues, où dans les places, les seuls asiles qu'il y ait dans ces occasions. Les premieres secousses de cet affreux tremblement de terre ayant cessé, il sembloit que les malheurs devoient finir; mais cette tranquilité ne fut pas longue, & les secousses ayant recommencé, on en compta jusqu'à deux cens dans les premieres 24 heures,

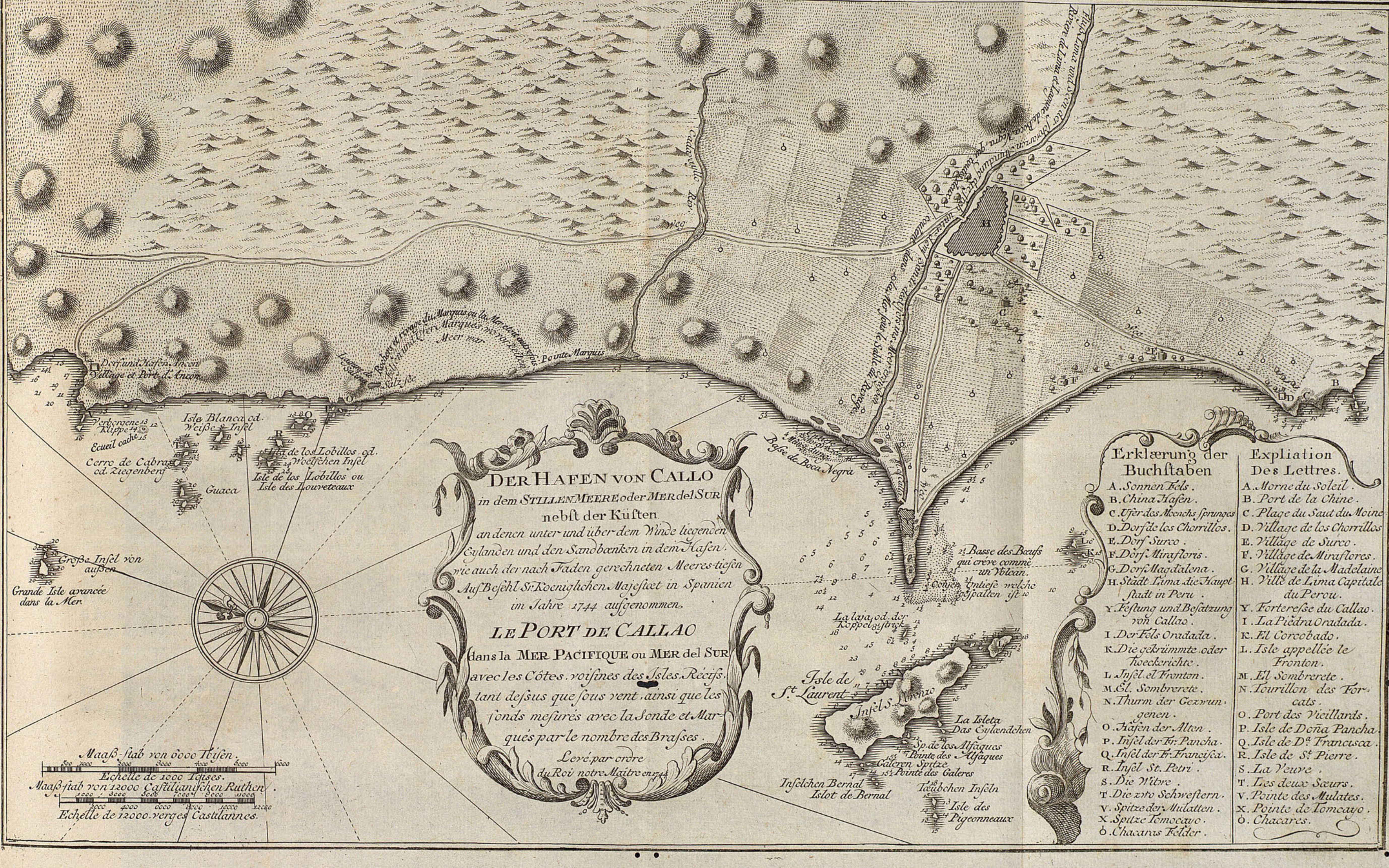
ſelon une rélation particuliere: & juſqu'au 24 *Février* de l'année ſuivante 1747, jour de la date de la rélation, on en avoit compté 451, dont pluſieurs n'avoient pas été moins fortes que les premieres, quoiqu'elles n'euſſent pas tant duré.

La Fortereſſe de *Callao* dans le même tems éprouva une égale infortune, mais le dommage cauſé à ſes édifices & maiſons par le tremblement de terre fut peu de choſe en comparaiſon de ce qui s'en ſuivit; car la Mer s'étant retirée de ſes bords, comme il étoit arrivé dans d'autres cas ſemblables, revint furieuſe en élevant des montagnes d'écume, & tomba ſur *Callao* qu'elle changea en un abîme d'eau. Cela n'arriva pas du premier coup: car la Mer s'étant retirée encore une fois, revint bientôt plus furieuſe qu'auparavant, & élevant plus haut ſes ondes, cette infortunée Ville, qui avoit réſiſté à la premiere inondation, fut entiérement engloutie, ſans qu'il en reſtât d'autre veſtige qu'un pan de la muraille du Fort de *Santa Cruz*, qui ſembla n'avoir été préſerve que pour ſervir de monument à la poſtérité du malheur de cette Ville. Il y avoit alors 23 Vaiſſeaux à l'ancre dans le Port; 19 furent ſubmergés, les quatre autres, parmi leſquels il y avoit une Fregate nommée *San Fennin*, furent enlevés par la force des eaux, & reſterent embourbés dans la terre, à une diſtance conſidérable de la côte.

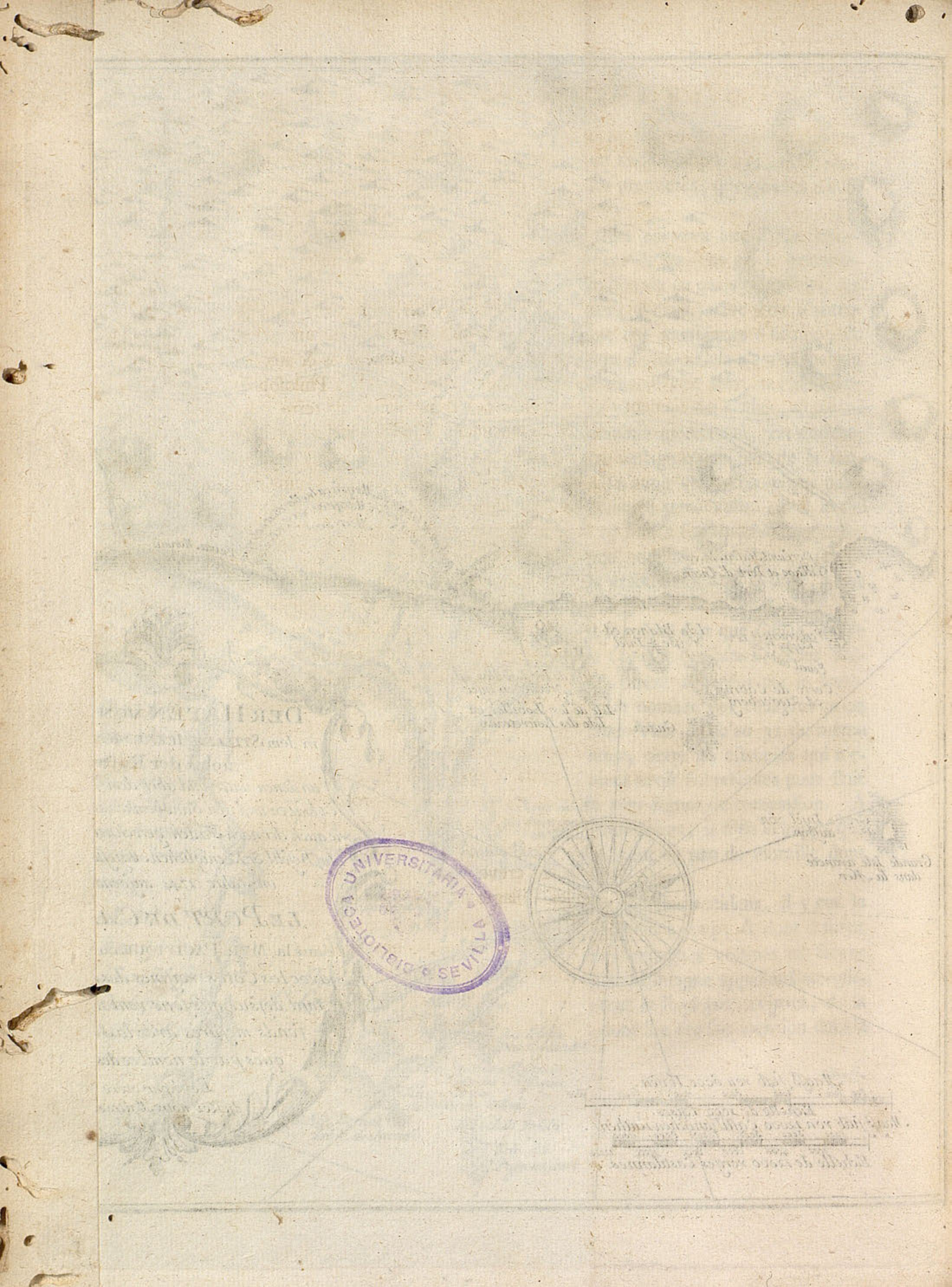
Les autres Ports de cette côte eurent le même ſort que *Callao*, entre autres *Cavalla* & *Guanapé*. Les Villes de *Chancay* & *Guaura*, & les Vallées de la *Barranca*, de *Supé* & *Pativilca*, furent ravagées par le tremblement de terre auſſi-bien que *Lima*. Le nombre des cadavres qu'on découvrit ſous les ruines de cette derniere Ville juſqu'au 31 du même Mois d'*Octobre*, montant à 1300 perſonnes, outre les eſtropiés qui n'étoient pas en petit nombre, & qui ſembloient avoir été réſervés pour finir leur vie dans des douleurs plus vives & plus dignes de compaſſion. A *Callao* de quatre mille perſonnes qui s'y trouvoient, il n'en échappa que 200, & de ce nombre 22 furent conſervés par ce pan de muraille dont nous avons parlé.

Selon des avis reçus à *Lima* après ces funeſtes accidens, il y eut la même nuit à *Lucanas* un Volcan qui creva tout à coup, & dont il ſortit une ſi grande quantité d'eau que toutes les campagnes voiſines en furent inondées; & il en creva trois autres dans la Montagne appellée *Convenſiones de Caxamarquilla*, leſquels inonderent tout le Pays aux environs, de la même maniere qu'il arriva à *Carguayraſo*, dont il a été fait mention dans la premiere Partie de cet Ouvrage.

Quel-



DER HAFEN VON CALLO
in dem STILLEN MEERE oder MER del SUR
nebst der Küsten
an denen unter und über dem Winde liegenden
Eylanden und den Sandbænken in dem Hafen,
wie auch der nach Faden gerechneten Meeres-tiefen
Auf Befehl Sr. Koeniglichen Majestæt in Spanien
im Jahre 1744 aufgenommen.
LE PORT DE CALLAO
dans la MER PACIFIQUE ou MER del SUR
avec les Côtes. voisines des Isles. Récifs.
tant dessus que sous vent, ainsi que les
fonds mesurés avec la Sonde et Mar-
qués par le nombre des Brasses.
Levé par ordre
du Roi notre Maître en 1744.
Erklærung der Buchstaben
A. Sonnen Fels.
B. China Hafen.
C. Ufer des Moenchs sprunges
D. Dorf de los Chorrillos.
E. Dorf Surco.
F. Dorf Mirafloris.
G. Dorf Magdalena.
H. Stadt Lima die Haupt-stadt in Peru.
Y. Festung und Besatzung von Callao.
I. Der Fels Oradada.
K. Die gekrümmte oder hoeckerichte.
L. Insel el Fronton.
M. El. Sombrerete.
N. Thurm der Gezwungenen.
O. Hafen der Alten.
P. Insel der Fr. Pancha.
Q. Insel der Fr. Francisca.
R. Insel St. Petri.
S. Die Witwe.
T. Die zwo Schwestern.
V. Spitze der Mulatten.
X. Spitze Tomocayo.
ỏ. Chacaras Felder.
Expliation Des Lettres.
A. Morne du Soleil.
B. Port de la Chine.
C. Plage du Saut du Moine
D. Village de los Chorrillos
E. Village de Surco.
F. Village de Miraflores.
G. Village de la Madelaine
H. Ville de Lima Capitale du Perou.
Y. Forteresse du Callao.
I. La Piedra Oradada.
K. El Corcobado.
L. Isle appellée le Fronton.
M. El Sombrerete.
N. Tourillon des Forcats.
O. Port des Vieillards.
P. Isle de Doña Pancha
Q. Isle de Dª Francisca.
R. Isle de St. Pierre.
S. La Veuve.
T. Les deux Sœurs.
V. Pointe des Mulates.
X. Pointe de Tomcayo.
ỏ. Chacares.
Isle de St. Laurent
Insel S. Lorenzo
La Isleta Das Eylændchen
Inselchen Bernal Islot de Bernal
Isle des Pigeonneaux
Große Insel von außen
Grande Isle avancée dans la Mer.
Isla Blanca od. Weiße Insel
Guaca
Cerro de Cabras od. Ziegenberg
Ecueil caché
Isle de los Lobillos ou Isle des Louveteaux
Dorf und Hafen Ancon Village et Port d'Ancon
Pointe Marquis
Basse de Boca Negra
La laja od. der Koppelstrick
Maaß-stab von 6000 Toisen
Echelle de 2000 Toises
Maaß-stab von 12000 Castilianischen Ruthen
Echelle de 12000 verges Castilannes.



Quelques jours avant ce terrible tremblement de terre, on entendit à *Lima* un bruit souterrain, tantôt comme des mugissemens, tantôt comme des coups de canon. On les entendoit même après le tremblement de terre, pendant la nuit, lorsqu'ils ne pouvoient être confondus avec d'autres bruits: signe évident que la matiere inflammable n'étoit pas entiérement éteinte, & que la cause des mouvemens de la terre n'étoit pas finie.

Les fréquens tremblemens de terre auxquels l'*Amérique* méridionale, & surtout *Lima* & les Pays des Vallées, est plus sujette qu'aucune autre Contrée, n'est pas un champ moins vaste aux raisonnemens & aux découvertes que le sujet que nous avons traité ci-dessus. Les Philosophes ont raisonné différemment sur les causes des tremblemens de terre. La plupart s'accordent néanmoins, & ce sentiment est assez vraisemblable, à attribuer ces mouvemens extraordinaires à l'effort que les vents font en se dilatant, tant ceux qui sont renfermés dans des matieres sulphureuses, ou autres minéraux, que ceux qui sont répandus dans les porosités de la terre, où étant comprimés, & trop à l'étroit dans l'espace resserré de ses veines, tâchent de sortir pour s'étendre davantage. Il ne paroît aucune contradiction dans ce sentiment, & outre la raison naturelle qui le persuade, il est encore appuyé de l'expérience. Néanmoins il se présente une difficulté, c'est qu'on ne comprend pas comment les veines de la terre recommencent à s'emplir d'air après qu'un tremblement de terre est fini, lequel doit avoir épuisé la quantité qui y étoit renfermée & comprimée, desorte qu'il semble que de longtems il ne devroit pas y avoir de tremblement de terre. La question est encore de savoir pourquoi un Pays est plus sujet qu'un autre à ces sortes d'accidens. Quoique tout cela ait été traité par d'autres Auteurs, je ne me crois pas dispensé d'en dire mon sentiment selon ma portée, & ce qui me paroît le plus probable.

L'expérience nous montre, & en ce Pays-là plus qu'en nul autre, par les fréquens Volcans qui sont dans les *Cordilleres*, Montagnes qui le traversent, que quand un de ces Volcans créve nouvellement, il donne une si furieuse secousse à la terre, que les Villages les plus à portée en sont renversés & détruits, comme cela arriva à la Montagne de *Carguayraso*, ainsi qu'on le peut voir dans la 1. Partie. Cette secousse que nous pouvons, sans courir risque de parler improprement, appeller tremblement de terre, n'arrive pas si ordinairement dans les éruptions où l'ouverture est déjà faite; ou s'il se fait alors sentir quelque trémoussement, c'est peu de cho-

ſe. D'où l'on infére que dès que la bouche ou le ſoupirail du Volcan eſt ouvert, les ſecouſſes ceſſent, quoique la matiere s'enflamme à diverſes repriſes. Et la raiſon en paroît naturelle; car nonobſtant que la reïtération ſubite de cet accident augmente de beaucoup le volume de l'air en le raréfiant, comme il trouve une iſſue facile ſans qu'il ſoit contraint de faire effort vers la terre pour s'ouvrir le paſſage, il n'y cauſe d'autre mouvement que celui que doit cauſer l'éclat d'une grande quantité d'air, qui paſſe par une iſſue étroite en comparaiſon de la grandeur de ſon volume.

On ſait très-bien aujourd'hui de quelle maniere ſe forment les Volcans, & qu'ils ſont cauſés par les parties ſulphureuſes, nitreuſes, & autres matieres combuſtibles renfermées dans les entrailles de la terre; ces matieres s'étant unies & formant une eſpéce de pâte, préparée par les eaux ſouterraines, fermentent juſqu'à un certain point, s'enflamment enſuite; & alors le vent, ou l'air qui rempliſſoit leurs pores, ſe dilate, & ſon volume s'acroît exceſſivement en comparaiſon de celui qu'il avoit avant l'inflammation, & produit le même effet que la poudre qu'on allume dans l'eſpace étroit d'une mine: avec cette différence pourtant, que la poudre diſparoît auſſi-tôt qu'elle eſt en feu, au-lieu que le Volcan étant une fois allumé, ne ceſſe de l'être qu'après qu'il a conſumé toutes ces matieres huileuſes & ſulphureuſes qu'il contenoit en abondance, & qui de plus étoient liées avec ſa maſſe.

On doit ſe figurer deux ſortes de Volcans; les uns contraints ou gênés, & les autres dilatés. Ceux-là ſeront là où dans un petit eſpace il y a une grande quantité de matiere inflammable; & ceux-ci là où une certaine quantité de matiere ſe trouve répandue dans un eſpace large; les premiers ſont propres à être contenus dans le ſein des Montagnes, qui ſont depoſitaires légitimes de cette matiere. Les ſeconds, quoique nés des premiers, en ſont néanmoins indépendans. Ce ſont des rameaux qui s'étendent à droite & à gauche ſous les plaines ſans aucune union ou correſpondance avec la mine principale. Cela poſé, il reſte certain que le Pays où les Volcans, c'eſt-à-dire, les dépôts de ces matieres ſont plus communs, & comme minéraux propres de ce même Pays, s'en trouvera plus veiné & plus ramifié dans ſes plaines: car il ne faut pas s'imaginer que les matieres de cette nature n'exiſtent que dans le cœur des Montagnes, & qu'elles ſoient ſéparées du reſte du terrain qui les avoiſine. Le Pays dont nous parlons étant donc plus abondant qu'aucun autre en ces ſortes de matieres, il eſt tout ſimple qu'il ſoit plus expoſé aux tremblemens de ter-

re

re par la continuelle inflammation qui survient, lorsqu'elles ont assez fermenté pour en être susceptibles.

Outre la raison naturelle qui dicte, qu'un Pays qui contient beaucoup de Volcans, doit contenir aussi beaucoup de rameaux de la matiere qui les forme, l'expérience le démontre au *Pérou*, vu qu'on rencontre à tout moment dans ce Pays-là du salpêtre, du souphre, du vitriol, du sel, & autres matieres combustibles; c'est ce qui fait que je n'ai aucun doute sur la justesse de mes conséquences.

Le terrain tant de *Quito*, que des Vallées, & celui-ci plus que celui-là est spongieux & creux; desorte qu'il a plus de concavités & de pores, que n'en a d'ordinaire le terroir des autres Pays. C'est pourquoi il est humecté par beaucoup d'eaux souterraines: d'ailleurs, comme je l'expliquerai plus au long, les eaux des glaces qui se fondent continuellement dans les Montagnes, en tombant de-là, se filtrent par les porosités de la terre, & courent dans ses concavités. Là, elles humectent, unissent, & convertissent en pâte ces matieres sulphureuses & nitreuses; & bienque celles-ci ne soient pas-là en si grande quantité que dans les Volcans, néanmoins elles sont suffisantes pour s'enflammer, & pousser l'air qu'elles contiennent; lequel ayant la facilité de s'incorporer dans celui qui est renfermé dans les pores, cavités, ou veines de la terre, & le comprimant par son extension, fait effort pour le dilater, en lui communiquant la raréfaction dont il participe, & qui est une suite naturelle de l'inflammation. Cet air, ou vent se trouvant trop à l'étroit dans la prison qui le renferme, fait effort pour sortir, & dans ce moment même il ébranle tous les espaces par où il tâche de s'échapper, & ceux qui y sont attenans, jusqu'à ce qu'enfin il sort par l'endroit où il trouve moins de résistance, & le laisse quelquefois fermé par le mouvement même de la secousse, quelquefois aussi ouvert, ainsi que l'expérience le fait voir dans tous ces Pays. Quand il sort par divers endroits, comme cela arrive lorsqu'il trouve par-tout une égale résistance, les ouvertures qu'il se fait sont d'ordinaire plus petites, & l'on n'en trouve aucun vestige après la secousse. D'autres fois, quand les concavités de la terre sont si grandes qu'elles forment des cavernes spacieuses, non seulement il crevasse le terrain, & le gerse à chaque tremblement de terre, mais même l'enfonce en partie. C'est ce qu'on a souvent observé, & que je remarquai moi-même près du Bourg de *Guaranda*, Jurisdiction du Corrégidor de *Chimbo*, dans la Province de *Quito*, où par un tremblement de terre tout le terrain s'enfonça d'environ une

aune

aune de profondeur d'un côté de la crevaſſe, laiſſant le terrain de l'autre côté plus haut de la même quantité ou meſure, mais pourtant avec quelques inégalités, étant plus ou moins haut en quelques endroits. Une pareille circonſtance n'avoit jamais été remarquée auparavant dans ce lieu-là.

Le bruit qui précéde les tremblemens de terre, qui reſſemble à celui du tonnerre, & qu'on entend à une grande diſtance, s'accorde fort bien avec leur cauſe & leur formation: puiſqu'il ne peut provenir que de cet air enflammé & raréfié, qui dès-que la matiere s'eſt allumée, commence à courir par les concavités de la terre, pouſſant & dilatant en même-tems celui qu'elles contiennent déjà, juſqu'à ce que ne pouvant trouver la prompte iſſue qu'il cherche, après les avoir toutes remplies, fait effort pour ſe mettre plus au large, & cauſe de cette maniere la ſecouſſe par où il finit.

Il faut remarquer que dans le tems que la terre s'ouvre, & que cette quantité d'air comprimé dans ſes entrailles s'échappe, on ne voit ni le feu ni la lumiere que répandent les Volcans. La raiſon en eſt, que ce feu ou lumiere n'exiſte qu'au moment de l'inflammation de la matiere, & l'air ſe répandant par toutes les veines de la terre s'évanouit par ſa dilatation, & la lumiere reſte imperceptible. Il eſt néceſſaire de ſuppoſer que depuis l'inflammation juſqu'à l'effet, il y a un intervalle de tems, quoique court. La flamme n'eſt pas non plus de durée, parce que la matiere qui s'enflamme contient moins de parties ſolides & huileuſes que les Volcans, qui en ont une quantité prodigieuſe en comparaiſon de la matiere dont il s'agit. Quoique celle-ci en ait quelques-unes qui s'allument effectivement, & ſe maintiennent un court eſpace de tems en cet état, elles ne ſuffiſent pourtant pas pour s'élever du lieu où elles s'enflamment juſqu'à la ſuperficie de la terre. Ajoûtez à cela que ce lieu n'étant pas celui où la matiere étoit renfermée, mais celui par où elle ſe fait ouverture pour chaſſer la quantité d'air qu'elle raréfie, la lumiere ſe perd dans les eſpaces de la terre où elle ſe répand, deſorte qu'il n'eſt pas poſſible de la voir quand le vent vient à s'échapper. Cependant il y a eu des occaſions où l'on a apperçu la lumiere, mais plus ſouvent la fumée, bien-qu'il ſoit aſſez ordinaire que cette fumée ſe confonde avec la pouſſiere qui ſe léve de la terre pendant le tremblement.

Les tremblemens de terre ſont répétés à peu de diſtance l'un de l'autre, & ſe renouvellent peu de jours après s'être ſuccédé les uns aux autres. Cela vient de ce que la matiere étant répandue en divers lieux, en diver-

diverses portions, & avec différens degrés d'aptitude à s'enflammer, une portion s'allume avant l'autre, & ainsi de suite, selon que chaque portion est plus ou moins préparée. De-là vient la différence des secousses, qui se suivent à différente distance, les unes plus fortes que les autres. En effet d'abord la quantité de matiere qui a acquis avant les autres la derniere disposition à s'enflammer, s'enflamme, & la chaleur de son feu hâte la disposition des autres quantités, qui ne l'avoient pas encore; desorte que celles qui ne se seroient enflammées qu'au bout de quelques jours ou d'un mois, ont été rendues propres à faire leur effet en peu d'heures par le secours du feu qui les touche & les perfectionne. Les secondes secousses sont toujours plus fortes, & font bien plus de ravage que les premieres: c'est que le feu de la premiere matiere qui s'enflamme, quoique peu considérable, suffit pour hâter la fermentation d'une grande quantité. Et par conséquent celle qui s'enflamme après la premiere, doit avoir plus de force, & faire plus d'effet.

Quoiqu'en Eté ce Pays soit chaud avec la modération dont nous avons parlé, on n'y voit pourtant aucune espéce d'Animaux ni de Reptiles venimeux, & on y vit dans une grande tranquillité à cet égard. C'est la même chose dans toutes les Vallées, quoiqu'il y ait quelques endroits, comme *Tumbez* & *Piura*, où la chaleur est presqu'aussi sensible qu'à *Guayaquil.* Il ne peut y avoir d'autre raison à cela, que la sécheresse naturelle du climat.

Les Maladies qui sont communément le plus de ravage à *Lima*, sont les Fiévres malignes, intermittentes & catarrales, les Pleurésies, Constipations, & autres, qui y sont si fréquentes que les habitans en sont continuellement affligés. La Petite-vérole y régne comme à *Quito:* elle n'est pas annuelle, mais quand elle s'y met, elle emporte beaucoup de monde.

Les *Pasmes* sont fort communs à *Lima.* Cette maladie inconnue à *Quito*, est ordinaire dans toutes les Vallées, mais plus dangereuse en un lieu que dans l'autre. Nous en avons dit quelque chose dans la Description de *Carthagéne;* nous ajoûterons encore ici quelques particularités.

On divise cette maladie en *Pasme commun* ou *partial*, & en *Pasme malin* ou *d'arc;* l'un & l'autre surviennent dans la crise de quelque autre maladie aigue. La différence qu'il y a entre ces deux *Pasmes*, c'est que les malades que le *Pasme commun* attaque, échappent souvent. Le plus grand nombre pourtant meurt le quatriéme ou cinquiéme jour, qui est le tems de sa durée. Quant au *Pasme malin*, ou *Pasme d'arc*, ceux qui en sont atteints peuvent compter de ne pas languir longtems: c'est l'affaire de

de deux ou trois jours, & il eſt très-rare que la nature triomphe de ce mal. Il eſt plus ordinaire de voir mourir les gens dans ce court eſpace de tems.

Le *Paſme* conſiſte en général à mettre tous les muſcles dans une inaction totale, à racourcir tous les nerfs du corps en commençant par ceux de la tête. Comme c'eſt par le moyen de ces nerfs que le corps reçoit la ſubſtance qui lui ſert de nourriture, cette ſubſtance étant arrêtée par le reſſerrement de ſes conduits, chaque partie du corps ſouffre ſucceſſivement. Et comme les muſcles en perdant leur activité ne peuvent contribuer aux fonctions des mouvemens des nerfs, ceux-ci à force d'être comprimés ne peuvent du tout point ſe les procurer. Joignez à cela une humeur mordicante qui ſe répand dans toutes les membranes, & y cauſent des douleurs inſupportables par les piquures dont elle les bleſſe, & qui font ſouffrir au malade un martyre intolérable, mais bien plus douloureux encore quand on veut le remuer de l'un ou de l'autre côté. Le goſier ſe reſſerre ſi fort par les mouvemens convulſifs, qu'il n'eſt pas poſſible d'y introduire le moindre aliment, & quelquefois les machoires ſont ſi preſſées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir même avec force. C'eſt ainſi que le malade reſte ſans aucun mouvement, & avec une angoiſſe intérieure continuelle, cauſée par les douleurs que tout ſon corps éprouve. De maniere que la nature affoiblie, ne pouvant combattre contre un ſi furieux ennemi, prend le parti de céder & de ſe laiſſer emporter à la force du mal.

Dans le *Paſme partial*, le pouls n'eſt pas plus élevé que dans la maladie qui la précéde; & il n'eſt même pas étranger de voir diminuer la fiévre; mais dans le *Paſme d'arc* elle augmente, parce que le mal accélere la circulation; & ſoit par l'effet de l'humeur maligne qui circule dans toutes les parties du corps, ou des douleurs cauſées par les bleſſures, ou déchirement des membranes, & par l'émouſſement des muſcles, il arrive réguliérement dans l'un & l'autre *Paſme*, que le malade tombe dans une létargie, mais qui ne l'empêche pas de ſentir les douleurs des piquures tantôt à une partie du corps, tantôt à l'autre avec tant de violence & d'activité qu'elles le tirent de ſon aſſoupiſſement, pour lui faire pouſſer de lamentables gémiſſemens.

Le *Paſme malin*, ou *Paſme d'arc*, eſt ainſi nommé par les habitans du Pays, à-cauſe que dès le commencement de cette maladie la malignité en

en est si grande, qu'elle commence à causer une contraction de nerfs qui accompagnent les vertébres de l'épine du dos, depuis le cerveau en bas; & à mesure que la maladie augmente & que l'humeur maligne s'acroît, cette contraction gagne de maniere que le corps du malade se courbe contre nature en arriere comme un arc, & a tous les os disloqués. On peut juger quelle douleur une pareille révolution doit causer. A cela se joignent encore les maux communs aux deux *Pasmes*, & la violence en est telle que bientôt le malade perd tout sentiment & toute respiration.

Ordinairement les convulsions commencent avec la maladie: elles affectent toutes les parties du corps; & pendant qu'elles durent, le malade est privé de tout sentiment. Elles sont plus fréquentes & plus longues à proportion que la maladie augmente, jusqu'à ce qu'enfin la nature soit entiérement épuisée: alors elles cessent, mais les accès de létargie se suivent, & c'est ordinairement dans un de ces accès que le malade expire.

La maniere ordinaire de traiter cette maladie, c'est d'empêcher autant qu'on peut l'air de pénétrer dans le lit du malade, & même dans l'appartement, où l'on tient toujours du feu, afin que la chaleur ouvre les pores, & facilite la transpiration. On applique des lavemens pour modérer le feu intérieur, pendant qu'on frotte extérieurement avec divers onguens, que l'on met des cataplâmes pour adoucir les parties, & assouplir les nerfs; on employe les cordiaux, les breuvages diurétiques, & quelquefois le bain pour débarasser la masse du sang de l'humeur maligne & en empêcher les progrès. Le bain n'a lieu que dans le commencement, lorsque le mal n'a que peu d'activité; mais quand il est dans sa force, comme dans le second jour, on ne l'employe jamais.

Les femmes de *Lima* sont sujettes à une fâcheuse infirmité, qui est presqu'incurable, & fort contagieuse. C'est un Cancer à la matrice, qui dès le commencement leur cause des douleurs si aigues, qu'elles ne font que gémir & se plaindre. Elles rendent une grande quantité d'humeurs corrompues; elles maigrissent, tombent dans un état de langueur & meurent. Cette maladie dure ordinairement plusieurs années, avec des intervalles de repos, durant lesquels, si l'évacuation ne cesse pas tout-à-fait, elle est du-moins suspendue en partie: les douleurs semblent s'assoupir, & les malades sont en état d'agir, d'aller & de venir. Mais tout d'un coup la maladie recommence plus fort que jamais, & la malade est soudain abattue, & rendue incapable de rien faire. Ce mal est si traître qu'il ne s'anonce ni par le changement des traits du visage, ni par l'altération

du pouls, ni par aucun autre ſymptôme, juſqu'à ce qu'il ſoit à ſon dernier période. Il eſt ſi contagieux qu'il ſe communique pour s'être aſſis ſur la chaiſe ordinaire de la perſonne qui en eſt affligée ou pour avoir porté un de ſes habits: mais cela ne regarde que les femmes, & ſa contagion ne s'étend pas juſqu'aux hommes, puiſque pluſieurs femmes qui en ſont affligées ne laiſſent pas de vivre avec leurs époux, juſqu'au moment où le mal les jette dans cet état d'anéantiſſement dont nous avons parlé. On attribue cette dangereuſe maladie à deux cauſes entre autres; à l'abondance des odeurs dont les femmes ſont toujours munies, ce qui en effet peut y contribuer beaucoup, & au continuel mouvement qu'elles ſe donnent dans leurs caléches. Cette derniere cauſe ne paroît pas ſi naturelle que la premiere; & pour prouver qu'elle eſt véritable, il faudroit que toutes les femmes qui vont en caroſſe, & celles qui dans d'autres Pays vont beaucoup à cheval, fuſſent ſujettes à cette incommodité.

Les Fiévres lentes, ou Phtiſies, ſont aſſez fréquentes dans cette Ville. Elles ſe communiquent auſſi, mais plus faute d'attention que par la qualité du Climat.

La Maladie Vénérienne eſt auſſi commune dans cette Contrée, que dans celles dont nous avons parlé; car elle eſt générale dans toute cette partie des *Indes*. On apporte auſſi peu de ſoin à *Lima* que dans les autres Pays de l'*Amérique* Méridionale, à ſe guérir de cette maladie avant qu'elle prenne racine, deſorte qu'il ſeroit inutile d'en faire encore ici mention.

CHAPITRE VIII.

Fertilité du terroir de Lima. *Eſpéces & abondance de Fruits qu'il produit, avec la maniere de cultiver les Terres.*

IL ſemble qu'un Pays que la pluye n'arroſe jamais, doive être abſolument ſtérile. Mais c'eſt ici tout le contraire, & ce terroir eſt ſi fertile qu'il n'a pas ſujet de porter envie aux autres. Il y vient toute ſorte de Grains, & autant d'eſpéces de Fruits qu'on en peut déſirer. L'induſtrie ſuplée à l'humidité que le Ciel ſemble lui refuſer, & par ce moyen il eſt rendu ſi fertile qu'on eſt étonné de l'abondance & de la variété de ſes productions.

Nous avons déjà obſervé qu'un des ſoins des *Incas*, & peut-être ce qui

qui fait le plus d'honneur à leur Gouvernement, fut d'imaginer & de faire creuser des canaux par le moyen desquels l'eau des Rivieres servît à rendre fécondes toutes les Terres où elle pourroit atteindre, & facilitât à leurs Sujets les moyens de cultiver leurs *Chacaras*, ou Champs. Les *Espagnols* ont trouvé ces ouvrages tout faits, & ils les ont conservés dans le même ordre où les *Indiens* les avoient distribués. C'est-par-là que l'on arrose encore aujourd'hui les Champs de Froment & d'Orge, les Luzernes pour la nourriture des Chevaux, les vastes quarrés de Cannes de Sucre, les Oliviers, les Vignes & les Jardins de toute espéce, & l'on y fait d'abondantes recoltes de toutes ces choses, chacune dans leur saison. Il n'en est pas de *Lima* comme de *Quito*, où les Fruits n'ont aucune saison déterminée. Ici les champs produisent leurs fruits dans un certain tems, & la recolte se fait au mois d'*Août*. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles, autant que leur nature l'exige: car ceux qui ne sont propres qu'aux Climats chauds ne font que perdre la vivacité de leur verdure, & ne se dépouillent de leurs feuilles, que lorsqu'il en vient d'autres à la place qui chassent les premieres. Il en est de-même des Fleurs; elles ont aussi leurs saisons. Desorte que ce Pays, où l'on distingue l'Hiver & l'Eté, comme sous la Zone tempérée, a le même avantage dans la production des Arbres, des Fleurs, & des Fruits.

Avant le tremblement de terre arrivé en 1687, qui causa tant de dommage à la Ville, les recoltes de froment & d'orge étoient extrêmement abondantes, & les habitans n'avoient que faire d'en tirer d'ailleurs; mais après cet accident le terroir se trouva si altéré, que les semences de froment s'y pourrissoient avant que de germer, ce qu'on attribue à la quantité de vapeurs sulphureuses qui avoient été exhalées, & aux particules nitreuses qui étoient restées répandues sur la terre. Cela engagea les Propriétaires des champs devenus sages à leurs dépens, d'employer leurs terres à d'autres usages; ils se contenterent d'y semer de la Luzerne, d'y planter des Cannes de Sucre, & autres choses qui y réussissoient mieux. Cette stérilité dura quarante ans, & au bout de ce tems les Laboureurs s'apperçurent que la terre s'amélioroit, sur quoi ils recommencerent à semer comme auparavant, mais en moindre quantité au commencement, se contentant de petites recoltes, jusqu'à ce que voyant la terre rétablie dans sa premiere force, ils semerent & recueillirent le froment dans la même quantité; mais quant aux autres plantes qui avoient été suprimées dans ces mêmes terres, on n'en a plus tant semé, soit à cause de quelque mau-

vais ſuccès, ſoit par quelque défiance de la part des Laboureurs, ou des Propriétaires. Après le dernier tremblement de terre, il eſt naturel de croire que la terre eſt redevenue ſtérile; mais préſentement cela ne ſera pas d'une ſi grande conſéquence, parce que depuis ce tems-là il s'eſt établi un Commerce de Grains avec la Province de *Chili*.

La choſe dont on ſéme le plus aux environs de *Lima*, c'eſt la Luzerne, dont il ſe conſomme une quantité prodigieuſe; car cette plante étant fort propre à la nourriture des Bêtes, on en nourrit les mules qui ſervent à tirer les caroſſes & les caléches, & celles qui ſervent au tranſport des marchandiſes de *Callao* à *Lima*, & enfin toutes les montures comme chevaux, & autres, dont le nombre eſt immenſe, & dont on pourra ſe faire une idée, ſi l'on conſidere qu'il n'y a perſonne ſans diſtinction de qualité ni de ſexe, s'il en a les moyens, qui ne tienne équipage. Ceux même qui ne ſont pas aſſez aiſés pour avoir caroſſe ou caléche, ont du-moins toujours un cheval ou une mule.

Le reſte du terroir eſt occupé par les trois autres ſemences dont j'ai parlé, parmi leſquelles les Cannes douces d'où l'on tire des Sucres exquis, ne ſont pas les moindres. Tous ces champs ſont cultivés par des Eſclaves *Négres*, que l'on achette à cet effet; toutes les perſonnes des Vallées, qui ont quelque bien, ont auſſi de pareils Eſclaves.

Les Oliviers reſſemblent à des forêts, à cauſe de leur épaiſſeur; car outre que ces arbres ſont plus hauts, plus touffus & plus gros de tronc que ceux d'*Eſpagne*, comme on ne les taille point d'ailleurs, ils pouſſent tant de rameaux, qu'entrelacés les uns dans les autres le jour ne peut pénétrer leurs houpes. Jamais la charrue ne paſſe dans le champ où ſont ces arbres. La ſeule culture qu'ils leur donnent, c'eſt de curer les rigoles qui conduiſent l'eau des canaux au pied de chaque Olivier, & de nettéier tous les trois ou quatre ans la terre de tous ces petits rameaux, qui croiſſent tout autour, pour pouvoir cueillir les fruits de l'arbre. Il ne leur en coute pas davantage pour avoir en abondance de très-belles olives, dont ils font de l'huile, ou qu'ils conſervent; & elles ſont très-propres à cet uſage, tant par leur groſſeur & leur beauté, que par la douceur de leur jus, & leur facilité à ſe détacher de leurs noyaux; qualités que celles d'*Eſpagne* n'ont pas: auſſi l'huile de *Lima* eſt-elle ſupérieure à la nôtre.

Le terroir autour de la Ville eſt rempli de Jardins où croiſſent toutes les eſpéces de Verdures que l'on connoît en *Eſpagne*, & qui ſont ſi belles & ſi bonnes, qu'elles ne laiſſent rien à déſirer ni pour la vue ni pour le

le goût. Les fruits des arbres ne cédent en rien aux herbages pour la beauté & pour le goût, tant ceux qui ont été apportés d'*Europe* & plantés dans le Pays, que ceux qui ſont particuliers aux *Indes*: avantage fort rare dans ces Pays-là: & je ne crois pas que dans tout le reſte du *Pérou* on puiſſe rien trouver en fait de fruit, qui égale ceux de *Lima*; du-moins ne l'avons nous pas remarqué, quoiqu'il nous en ait beaucoup paſſé par les mains. Il n'eſt donc pas étrange de les voir en ſi grande abondance dans cette Ville, & que les rues & les carrefours en ſoient remplis.

Mais un avantage non moins conſidérable que celui-là, c'eſt que toute l'année eſt la ſaiſon de fruits, puiſqu'on peut les manger frais en tout tems, par la raiſon que les ſaiſons étant alternativement dans les Montagnes & dans les Vallées, quand les fruits ceſſent de croître dans celles-ci, ceux des Montagnes ſe mûriſſent; & comme *Lima* n'eſt qu'à 25 à 30 lieues des Montagnes, on y apporte de-là toute ſorte de fruits, excepté quelques-uns qui ſemblent exiger un terroir plus chaud que celui des Montagnes, & qui par cette raiſon n'y viennent pas bien; tels ſont les Raiſins, les Melons, les Melons d'eau, & autres eſpéces.

Les Raiſins ſont de diverſes eſpéces à *Lima*, & entre autres il y en a une qu'ils appellent *Raiſin* d'*Italie*, lequel eſt fort gros & de très-bon goût. Tous ces raiſins ſont raiſins de treilles, & ces treilles s'étendent ſur la terre où elles viennent fort bien, parce qu'elle eſt pierreuſe & ſablonneuſe. On les taille & les arroſe dans le tems qu'il faut & ſans autre culture on les laiſſe produire. On ne fait pas plus de cérémonie aux Vignes dont les fruits ſont deſtinés à faire du vin. A *Ica*, à *Piſco*, à *Naſca*, & autres lieux ces Vignes ſont des ceps. On ne fait pas de vin des raiſins qui croiſſent dans le terroir de *Lima*, mais on les vend tels qu'on les a cueillis, & il s'en conſomme ainſi une grande quantité.

La qualité de ce terroir eſt pierreuſe & ſablonneuſe, c'eſt-à-dire, qu'il eſt compoſé de petites pierres à fuſil ou de cailloux liſſes, qui y ſont en ſi grande quantité, qu'on peut dire que ſi d'autres terroirs ſont entierement de ſable, de pierre vive, ou de terre, celui-ci eſt tout de ce petit caillotage. C'eſt ce qui rend certains chemins fort incommodes pour les paſſans, ſoit qu'ils aillent à pied, à cheval, ou en voiture. Les endroits où l'on ſéme ont un pied & demi ou deux de bonne terre au deſſus, mais dès qu'on creuſe au-delà ce n'eſt plus que pierres. Par cette circonſtance, & parce que toute la plage n'a pas d'autre fond que de cette ſorte, on peut penſer qu'anciennement la Mer couvroit tout cet eſpace, & qu'elle s'étendoit

doit en divers endroits à trois, quatre lieues, ou même davantage au-delà de ce qui eſt aujourd'hui le rivage. Ce qui ſe voit dans un petit Golfe à environ 5 lieues au Nord de *Callao*, qu'on nomme plage de *Marquès*, confirme la conjecture. Il n'y a pas bien longtems, ſelon toute apparence, que la Mer rempliſſoit ce golfe ou baſſin, & que par conſéquent elle entroit au-moins à demie lieue dans l'intérieur de ce que nous appellons aujourd'hui *terre ferme*, & environ à une lieue & demie le long de la côte. Mais laiſſant ce baſſin à ſec, & ſon terroir plein de cailloux, la Mer ne fait plus qu'élever la plage par la terre qu'elle y pouſſe, & rend le terrain plus ſpacieux. Les roches vives, qui ſe trouvent dans la partie la plus intérieure de cette plage, ſont percées & lavées tout-de-même que celles que la Mer bat. Marque certaine que la Mer a dû venir juſques-là, & qu'elle y a demeuré aſſez longtems pour avoir pu ouvrir les concavités des unes, & en abattre d'autres fort grandes qui ſont tombées à terre, effet du continuel battement des eaux. Cela étant, il eſt tout ſimple que la même choſe ſoit arrivée au terroir de *Lima*, & que tout le terrain qui eſt couvert de cailloux ſemblables à ceux du fond de la Mer, en ait été occupé dans un autre tems.

Une autre particularité de ce terroir, c'eſt qu'il eſt rempli de Sources, & qu'on y trouve l'eau pour peu que l'on creuſe; quatre à cinq pieds de profondeur ſuffiſent quelquefois pour donner de l'eau. Cela peut venir de deux cauſes: l'une, que la terre devant être fort poreuſe, comme il paroît par les matieres qu'elle contient, l'eau de la Mer s'y inſinue aiſément & ſe filtre par ces pores: l'autre, que divers ruiſſeaux & torrens qui coulent des Montagnes, & ſe perdent dans ces plaines ou vallées, avant que d'avoir pu ſe jetter dans quelque Riviere, inondent cette terre, en paſſant par ſes veines, & ſe répandent intérieurement dans ſon ſein; car il eſt probable que cette qualité pierreuſe du terroir en queſtion, n'eſt que ſuperficielle, ou du-moins n'eſt pas fort profonde, & que ce qui eſt deſſous eſt ſolide: ainſi l'eau devant couler par où elle trouve moins de réſiſtance, s'introduit dans les pores & conduits de la partie pierreuſe de ce terrain, laiſſant la ſuperficie à ſec. On a vu dans le premier Chapitre de cette ſeconde Partie, que pluſieurs Rivieres des Vallées, qui durant l'Eté de la *Sierra*, ou Pays des Montagnes, ſont à ſec ſuperficiellement, & que les habitans des Bourgs & Villages font leur proviſion d'eau en pratiquant des puits dans le lit même par où paſſe la Riviere en Hiver. On paſſe auſſi d'autres Rivieres qui ne paroiſſent pas, & le terrain étant pier-

pierreux; dès-qu'un animal y remue ses pieds, il en fait sourdre l'eau: ce qui ne vient absolument que de ce que l'eau, qui couloit auparavant par dessus la superficie, coule alors un peu par-dessous. Je ne doute point que cela n'arrive de-même dans toutes ces Vallées, avec cette différence qu'il y aura plus d'eau en un lieu qu'en l'autre, & qu'elle sera plus ou moins profonde.

Cette abondance d'eaux souterraines contribue plus que toute autre chose à la fertilité du Pays, surtout à l'égard des hautes Plantes, dont les racines entrent plus avant dans la terre. Tout cela paroît un effet de la sagesse de l'Auteur de la Nature, qui pour remédier à la stérilité qu'auroit causé le manque de pluye dans ces Vallées, a voulu que les Montagnes y suppléassent ou par des Rivieres, ou par des Torrens dont les eaux coulent par des conduits souterrains.

Pour rechauffer les terres de la Jurisdiction de *Chancay*, on a recours à ce qui se pratique dans plusieurs autres Contrées des côtes du *Pérou*, c'est-à-dire à la fiente de certains Oiseaux de mer qui sont extraordinairement abondans dans cette Contrée, & qu'ils appellent *Guanaes*, & leur fiente *Guano*, nom général de la Langue *Indienne*, qui signifie tout excrément en général. Ces Oiseaux, après avoir passé tout le jour à la pêche sur les côtes de la Mer, vont se gîter pendant la nuit dans les Iles voisines de la côte. Le nombre en est si grand qu'ils couvrent la terre de ces Iles, & y laissent une quantité proportionnée de fiente, dont la chaleur du Soleil forme une espéce de croute, qui s'augmente journellement. Ce fumier est si abondant, que quelque quantité qu'on en tire, on ne l'épuise jamais, parce que ces animaux en ont bientôt remis d'autre à la place de celui qu'on enléve. Quelques-uns ont prétendu que ce *Guano* n'étoit que de la terre, mais une terre qui avoit la propriété de rechauffer les autres. Ils appuyoient leur opinion sur la quantité prodigieuse qu'on employoit de cette matiere, sans l'épuiser; & sur ce que l'expérience faisoit voir, que quoiqu'on creusât profondément elle étoit la même au fond du creux qu'à sa superficie: d'où ils concluent que telle est la qualité de cette terre, que de sa nature elle peut tenir lieu de fumier ou *Guano*. Ces raisonnemens persuaderoient assez, si la vue & l'odorat ne faisoient connoître que c'est véritablement le fumier en question. J'ai été dans ces Iles lorsque quelques Barques venoient y charger de ce fumier, & je puis dire que l'odeur qu'il répandoit étoit insupportable, & ne laissoit pas le moindre doute sur la nature de la chose. Toutefois je ne nierai point

qu'il ne puiſſe y avoir de la terre mêlée avec ce fumier, ou que la partie la plus ſuperficielle de la terre où il ſe trouve, participant un peu de ſa nature, ne puiſſe avoir à peu près les mêmes propriétés que lui. Quoi qu'il en ſoit, on employe ce *Guano* dans les champs où l'on ſéme le Maïz. Il ne contribue pas peu à procurer une abondante recolte conjointement avec les arroſemens. Enfin il eſt bon pour diverſes autres ſemences excepté le Froment & l'Orge, & toutefois il s'en conſume beaucoup.

Outre les Vergers, les Jardins, & les Semences dont les Campagnes ſont variées, & par où elles réjouiſſent & amuſent dans le tems des recoltes, il y a des lieux où la Nature toute ſeule a ſoin de produire ſans aucun ſecours étranger, & de fournir aux habitans un ſpectacle agréable, & une nourriture abondante à leurs Troupeaux. Les Collines de *San Christoval* & d'*Amancaes* ſemblent par leur verdure & la variété des fleurs dont elles ſont couvertes au Printems, inviter les habitans du voiſinage à venir jouïr des plaiſirs qu'elles offrent à la vue. Les lieux voiſins de la Ville, juſqu'à 6 ou 8 lieues de diſtance, offrent les mêmes agrémens, & ne ſont pas moins fréquentés par beaucoup de familles que les lieux les plus à portée; on y vient jouïr d'innocens plaiſirs, & changer d'air.

Le Mont d'*Amancaes*, dont nous avons déjà parlé, tire ſon nom d'une fleur qui y croît. Elle eſt jaune, de la figure d'une clochette, d'où ſortent quatre feuilles qui ſe terminent en pointe; la couleur en eſt très-vive, mais la fleur ne ſent rien, & n'eſt eſtimée que pour ſa beauté extérieure.

Outre ces promenades, la Ville en a encore une publique au bout du Fauxbourg *San Lazaro*, laquelle ils appellent *Alameda*; elle eſt formée par cinq allées d'Orangers & de Citronniers, d'environ 200 toiſes de long. Leur feuillage toujours verd ſert de recréation aux habitans, ainſi que les allées de l'*Acho* ſur les bords de la Riviere, & d'autres encore où l'on voit tous les jours une foule de caroſſes, & de chaiſes ou caléches.

Dans le voiſinage de *Lima* on ne voit plus d'autres Monumens d'Antiquité que les *Guacas*, ou Sépulcres des anciens *Indiens*, & quelques Murailles qui bordoient les chemins, & qu'on remarque dans toutes ces Campagnes. Mais à trois lieues de la Ville vers le Nord-Eſt, eſt une Vallée appellée *Guacachipa*, où ſubſiſtent encore les murailles d'une grande Bourgade; & quoique je ne les aye jamais vues, n'en ayant pas ouï parler alors, je n'ai pas laiſſé d'en être inſtruit auſſi particulierement que ſi je les avois vues. J'en ai l'obligation à *Don Gaſpard de Munive*, *y Tello*, Marquis de *Valde Lyrios*, perſonnage de grand mérite & doué de talens eſtimables,

mables, lequel ayant examiné avec beaucoup de ſoin ces ruines, remarqua que les rues qui compoſoient cette Bourgade étoient fort étroites: les maiſons, qui ſelon la maniere de ce tems-là n'avoient point de toit, & dont les murailles n'étoient que de bauge, formoient par leur diſpoſition trois appartemens petits & quarrés. Les portes qui donnoient ſur la rue n'étoient pas ſi hautes que la ſtature ordinaire d'un homme, la hauteur des murailles étoit d'environ trois aunes à peu près. Parmi toutes les maiſons qui compoſoient cette grande Bourgade, qui étoit ſituée au pied d'une Colline il y en a une dont les murailles s'élévent fort au-deſſus de celles des autres, ce qui la rend fort remarquable, & fait ſoupçonner que ce pourroit bien avoir été la Maiſon du *Cacique* de ce Diſtrict. Mais il n'eſt pas poſſible de porter un jugement déciſif là-deſſus. Ceux qui habitent cette Vallée, que la Riviere de *Rimac* traverſe non loin de cette Bourgade, lui donnent le nom de *Caxamarca la vieille;* mais on ignore ſi elle a porté ce nom du tems de la *Gentilité*, puiſqu'outre qu'il n'y a perſonne ſur les lieux qui ait conſervé aucune idée de cette Tradition, les Hiſtoriens qui ont écrit de ce Royaume, comme l'*Inca Garcilaſſo* & *Herrera* dans ſes *Décades*, n'en font aucune mention: & tout ce qu'on en ſait, c'eſt que pour diſtinguer cette Bourgade de la Ville de *Caxamarca*, on lui donne aujourd'hui le ſurnom de *vieille.*

Une choſe qui frappe, tant dans ces murailles, que dans celles qu'on rencontre dans les Vallées voiſines, c'eſt qu'elles ſont bâties ſur la ſuperficie de la terre, ſans mortier ni ciment; & néanmoins elles réſiſtent & ont réſiſté inébranlablement aux violentes ſecouſſes des grands tremblemens de terre, tandis que les plus ſolides édifices de *Lima* & de tous les lieux conſidérables bâtis par des Architectes *Eſpagnols* ont ſuccombé. Ces maiſons bâties par les *Indiens* Gentils n'ont ſouffert d'autre dommage que d'avoir été abandonnées, ou que celui que les Bergers y ont fait en y retirant leurs Troupeaux pendant qu'ils les font repoſer en les menant à *Lima.*

Par cette maniere de bâtir on doit conclure que l'expérience ſervoit de maître aux naturels du Pays, & leur enſeignoit que dans une Contrée ſi ſujette aux tremblemens de terre il ne convenoit point d'employer le mortier pour rendre les maiſons plus fermes. Auſſi aſſure-t-on que quand les *Indiens* nouvellement conquis virent les *Eſpagnols* employer le mortier & le ciment pour élever des édifices, ils dirent, en ſe moquant d'eux, que les *Eſpagnols* ſe creuſoient des tombeaux pour s'enterrer, voulant in-

ſinuer que les tremblemens de terre les enſéveliroient ſous ces murailles qu'ils bâtiſſoient. Mais ce qui ne ſurprendra pas moins, c'eſt qu'après tant de fâcheux exemples, & après avoir vu la méthode des *Indiens*, & la Ville trois à quatre fois changée en ruines, on ne ſe ſoit pas corrigé dans l'eſpace de plus de deux cens ans; & cela parce qu'on a toujours voulu avoir des maiſons ſpacieuſes & hautes, afin que les appartemens en fuſſent plus beaux & plus commodes, & qu'on ne pût en bâtir de pareilles qu'en liant les matériaux par du mortier ou par quelqu'autre ciment convenable à la grandeur de l'ouvrage, & au poids qu'il devoit ſoutenir.

CHAPITRE IX.

Abondance de nourriture à Lima; *différentes eſpéces d'alimens & maniere de s'en pourvoir.*

LA fertilité de la terre d'un côté, la bonté du climat de l'autre, & la ſituation commode & agréable de cette Ville, contribuent également à l'entretien & à la nourriture de ſes habitans. On a déjà vu qu'elle ne manquoit ni de Fruits, ni d'Herbages; reſte à dire un mot des Viandes & du Poiſſon qu'on y mange.

Le Pain que l'on fait à *Lima* eſt le meilleur que l'on puiſſe manger dans cette partie de l'*Amérique*, tant à-cauſe de ſa blancheur, que par le bon goût qu'il a, à quoi contribuent la bonté des farines, & la maniere de le faire. Il n'eſt pas cher pour le Pays; c'eſt ce qui fait que les habitans n'en mangent pas d'autre, étant d'ailleurs trop accoutumés à celui-là. Ce pain eſt de trois ſortes; l'un qu'ils appellent *Criollo*, qui eſt fort percillé en dedans & fort leger; l'autre qu'ils nomment *pain à la Françoiſe*; & enfin *le pain mollet*. Ce ſont les *Négres* qui fabriquent tous ces pains pour le compte des Boulangers, & les boulangeries en ſont toujours bien fournies. Ces Boulangers ſont gens fort riches, & le nombre d'Eſclaves qu'ils poſſédent, fait une partie conſidérable de leurs Biens. Outre ces Eſclaves à eux, ils reçoivent encore tous ceux que les Maîtres, n'étant pas ſatisfaits de leur conduite, veulent faire châtier, auquel cas, outre la nourriture de l'Eſclave le Boulanger paye ſon travail journalier au Maître en argent ou en pain. Ce châtiment eſt le plus grand qu'on puiſſe leur infliger, & véritablement les plus cruelles peines des Galeres n'égalent

lent point ce que ces misérables souffrent. Ils y sont forcés à travailler incessamment tout le jour & une partie de la nuit: on leur donne peu à manger, & encore moins de tems pour dormir: desorte qu'en peu de jours l'Esclave le plus vigoureux & le plus alerte, est tout-à-fait abattu & affoibli. Aussi n'ont-ils point de repos qu'ils n'ayent fait leur paix avec leurs Maîtres, soit par promesses ou par soumissions, ne désirant rien tant que de sortir de ce lieu, pour lequel ils ont une telle crainte, qu'il n'est pas douteux que l'idée seule ne contribue à contenir la multitude d'Esclaves qu'il y a tant dedans que dehors la Ville.

Le Mouton est la viande la plus ordinaire à *Lima*. Il a très-bon goût à cause des sels répandus dans les pâturages dont il s'engraisse. La viande de Bœuf y est aussi très bonne, mais il s'en consomme peu, & deux ou trois bœufs par semaine suffisent pour toute la Ville, n'y ayant guere que les *Européens* qui en mangent. Il y a de la Volaille en abondance & de très-bonne: on y a aussi du Gibier, comme Perdrix, Tourterelles, Sarcelles & autres de cette espéce, mais en petite quantité. On y consomme aussi beaucoup de chair de Porc qui est fort bonne, mais moins délicate qu'à *Carthagéne*. On y accommode toutes les viandes & le poisson avec de la graisse de cet animal, & l'on n'employe l'huile que dans les salades & autres mets semblables; tous les autres s'apprêtent avec du saindoux, ou du vieux oing; & cet usage vient apparemment de ce qu'au commencement il n'y avoit point d'huile, & que ce que la nécessité avoit enseigné est passé en coutume, même depuis qu'on a de l'huile du cru du Pays. Ce fut en 1560, qu'*Antonio de Rivera*, habitant de *Lima*, planta le premier Olivier qu'on eût vu au *Pérou*, & c'est de-là que sont venus ces vergers nombreux d'Oliviers qu'il y a présentement.

On apporte quelquefois des Montagnes du Veau gelé, comme un grand régal, & en effet c'en est un. On y tue les veaux, & on les laisse dans la bruyere un ou deux jours à l'air pour qu'ils se gélent, après quoi on les apporte à *Lima*, & ils se maintiennent ainsi autant qu'on veut sans la moindre corruption.

Les Poissons que l'on mange sont de diverses espéces. On en apporte journellement des Ports de *Chorillos*, de *Callao*, & d'*Ancon*, dont les habitans *Indiens* s'occupent à ce petit négoce. Les plus délicats sont le *Cordudo*, & les Poissons Rois, ou *Pége-Reyes*. Les plus abondans sont les Anchois, lesquels sont aussi délicieux. Les *Cordudos* sont ici beaucoup plus délicats qu'en *Espagne*; & les *Pége-Reyes* sont meilleurs & plus gros,

ayant ordinairement six à sept pouces, pied de *Paris*, en longueur: ce poisson est une espéce de Gradeau, appellé *Poisson-Roi*, ou *Roi des Poissons*, à-cause de sa délicatesse. Cependant on prétend que ceux que l'on pêche dans la Riviere de *Buénos-Ayres*, l'emportent encore sur ceux-là. Au-reste c'est un poisson d'eau salée, mais il n'est pas different quant à la figure, de celui qu'on pêche sous ce nom dans les Rivieres d'*Espagne*. Il y a d'autres espéces de Poisson dans la Riviere de *Lima*, entre autres les Chevrettes de deux ou trois pouces de large, & nommées plus proprement Ecrevisse, parce qu'elles en ont la figure.

Les Anchois sont en si grande abondance sur ces côtes, qu'il n'y a point d'expression qui puisse en représenter la quantité. Il suffira de dire qu'ils servent de nourriture à une infinité d'oiseaux qui leur font la guerre, & dont toutes ces Iles sont peuplées. Ces oiseaux sont communément appellés *Guanaés*, nom dérivé peut-être de *Guano*, ou Fumier dont il a été parlé au Chapitre précédent. Parmi ces oiseaux il y a beaucoup d'*Alcatraz*, qui sont une espéce de Cormorans; mais tous sont compris sous le nom général de *Guanaés*. Quelquefois ils s'élévent de ces Iles, & forment comme un nuage qui obscurcit le Soleil. Ils employent souvent une heure & demie ou deux heures de tems pour passer d'un endroit à l'autre, sans qu'on voye diminuer leur multitude. Ils s'étendent au-dessus de la Mer & occupent un grand espace, après quoi ils commencent leur pêche d'une maniere fort divertissante: car se soutenant dans l'air en tournoyant à une hauteur assez grande, mais proportionnée à leur vue, aussitôt qu'ils apperçoivent un poisson ils fondent dessus la tête en bas, serrant les ailes au corps, & frappant avec tant de force qu'on apperçoit le bouillonnement de l'eau d'assez loin. Ils reprennent ensuite leur vol en l'air en avalant le poisson. Quelquefois ils demeurent un long espace de tems sous l'eau, & en sortent loin de l'endroit où ils s'y sont précipités; sans-doute parce que le poisson fait effort pour échapper, & qu'ils le poursuivent disputant avec lui de légereté même à nâger. Ainsi on les voit sans-cesse dans l'endroit qu'ils fréquentent; les uns se laissant chévir dans l'eau, les autres s'élevant; & comme le nombre en est fort grand, c'est un plaisir que de voir cette confusion. Quand ils sont rassasiés ils se reposent sur les ondes, & au coucher du Soleil ils se réunissent, & toute cette nombreuse bande va chercher son gite.

On a observé à *Callao*, que tous les Oiseaux qui se gîtent dans les Iles & Ilots qui sont au Nord de ce Port, vont dès le matin faire leur pêche, du

du côté du Sud, & reviennent sur le soir dans les lieux d'où ils sont partis. Quand ils commencent à traverser le Port, on n'en voit ni le commencement ni la fin, & ils s'arrêtent aussi longtems que nous l'avons dit.

Quoique cette côte n'ait que très-peu de Coquillages, le Port de *Callao* ne laisse pas d'en fournir quelque peu. On y prend beaucoup d'un certain Poisson à écaille, qui quoiqu'il ressemble aux moules quant à l'extérieur, est beaucoup plus gros, & le poisson même ressemble plutôt aux huitres, & en a à-peu-près le goût.

Les Vins sont de différentes qualités à *Lima*, les uns blancs, les autres fort couverts, & les autres rouges, & parmi ce nombre il y en a d'excellens. Il y en a qui viennent de la Côte de *Nasca*, d'autres de *Pico*, de *Lucumba* & du *Chili*; de ce dernier viennent les plus exquis, & on compte parmi ce nombre quelque peu de Muscat. Celui de la *Nasca* est blanc & de peu de débit, les autres lui étant fort supérieurs. Celui dont on boit le plus est celui de *Pisco*, dont on fait aussi toutes les Eaux-de-vie qui se consomment à *Lima*, & qui sont même portées plus loin; on ne fait ici aucune Eau-de-vie de Cannes, & cette Boisson n'y est point en usage.

Les Fruits secs viennent du *Chili*, & par le Commerce entre ce Royaume & celui du *Pérou*, on y a tout ce qu'on peut avoir en *Espagne*, comme Amandes, Noix, Noisettes, Poires, Pommes &c. en si grande abondance, qu'il est aisé de juger de la bonne chere qu'on fait dans un Pays où l'on peut joindre les Fruits d'*Europe* à ceux des *Indes*.

Mais quoique les Vivres y soient si abondans, ils ne laissent pas d'être chers dans chaque espéce, y ayant à cet égard une différence considérable entre *Lima* & *Quito*. Dans la premiere de ces deux Villes les Denrées sont quatre à cinq fois plus cheres que dans l'autre. Les Vins, les Huiles, les Fruits secs, sont celles qui coutent le moins. Les gens pauvres, comme les *Négres* & autres, ne se nourrissent pourtant point mal. Ils mangent le poisson le moins estimé, & qui par cette raison est à fort bas prix. Il en est de-même des issues de Mouton & de Boeuf, dont les gens aisés ne font aucun cas.

Les Confitures n'y sont pas en moindre quantité que dans les autres Villes des *Indes*, quoiqu'il s'y en fasse un usage plus modéré, & qu'on n'en mange ordinairement qu'au dessert. Le Chocolat y est peu à la mode; on y prend du *Maté* à la place, qu'on prépare deux fois par jour; & quoique cette boisson y ait le même défaut qu'on a déja observé, on la sert avec beaucoup plus d'apparat qu'en aucun autre endroit.

CHAPITRE X.

Commerce de Lima, *tant en Marchandises d'*Europe, *que de celles du cru du* Pérou, *& de la Nouvelle* Espagne.

LA Ville de *Lima* seroit moins fameuse & moins considérable, si à l'avantage d'être la Capitale du *Pérou* elle ne joignoit encore celui d'être l'entrepôt de toutes les Marchandises de ce Royaume. Ainsi tout comme le Viceroi y fait sa résidence & que les Tribunaux suprêmes y tiennent leurs siéges, de-même il y a une Factorerie générale pour le Commerce dont elle est le centre. C'est-là que se rassemble tout ce qui se fabrique dans les autres Provinces, & toutes les Marchandises que les Galions & les Vaisseaux de Régître apportent. C'est de-là qu'elles se répandent ensuite dans la vaste étendue de cet Empire, dont *Lima* est comme la mere commune.

Le Tribunal du Consulat, dont nous avons parlé plus haut, est à la tête du Commerce de ce Royaume. On tire de ce Corps des Députés Commissaires pour résider dans les autres Villes dépendantes de ce Gouvernement, & qui renfermées dans les bornes du Royaume du *Pérou*, reconnoissent ce Tribunal pour supérieur, & comme le seul qui soit établi pour cette sorte d'affaires.

Toutes les richesses de ces Provinces Méridionales se déposent à *Lima*, pour être embarquées sur la Flottille qui part du Port de *Callao*, pour aller à *Panama* dans le tems de l'arrivée des *Gallions*. Les Propriétaires de ces fonds en donnent la direction aux Commerçans de *Lima*, & ceux-ci les vont trafiquer à la Foire conjointement avec les leurs propres. La même Flottille se rend ensuite au Port de *Payta*, où tous les Négocians prennent terre, & font débarquer les Marchandises d'*Europe* dont ils ont fait emplette, & qui, pour éviter les longueurs de la Navigation, sont voiturées par terre jusques à *Callao*, au moyen des nombreuses mules qui sont dans cette Sénéchaussée. Les Marchandises les moins précieuses continuent cependant le voyage par mer jusqu'à ce Port.

Aussi-tôt que tous ces effets sont arrivés à *Lima*, les Commerçans expédient chaque portion à leurs Correspondans qui leur ont confié leurs deniers, & serrent dans des Magazins celles qui sont pour leur propre compte,

te, jusqu'à ce qu'il se présente des Acheteurs qui ne manquent pas de se rendre à *Lima* dans ce tems-là. Ou bien ils ont des Commis ou Caissiers dans les Provinces intérieures auxquels ils en font des envois, & à mesure que ceux-ci les débitent ils font tenir à leurs Maîtres ou l'argent comptant, ou les lettres de change qu'ils ont reçues, & ceux-ci leur font de nouveaux envois de leurs Marchandises, jusqu'à ce qu'ils s'en soient défaits, desorte que le commerce d'une Flottille dure assez longtems, n'étant pas possible que tout se débite si promtement.

Le produit de ce qui se vend dans l'intérieur du Pays consiste en Argent en barre, en Pignes *, ou en Argent travaillé. Tout cela est ensuite frappé & converti en espéces dans la Maison de la monnoye à *Lima*. De cette maniere les Commerçans ne gagnent pas seulement sur leurs marchandises, mais aussi sur les retours de l'argent, qu'ils prennent à plus bas prix qu'ils ne le donnent. On voit par-là que tout ce commerce n'est proprement qu'un troc de marchandises pour d'autres; car celui qui vend des Etoffes par exemple, convient avec l'Acheteur tant à l'égard du prix de la marchandise qu'à l'égard de celui de l'Argent en barre, ou en Pignes, desorte qu'à le bien prendre ce commerce est en même-tems une vente de marchandises & une vente d'argent.

Les deniers qu'on fait remettre à *Lima* dans l'intervalle d'une Flottille à l'autre, sont employés par les Propriétaires en étoffes du cru du Pays qui viennent de la Province de *Quito*, observant la même méthode avec cette marchandise-là qu'avec les autres; car comme il s'en consomme une égale quantité & même davantage, elle n'est pas moins nécessaire dans les Provinces que celles d'*Europe*, vu que les gens pauvres & de basse condition s'en vêtissent, leurs facultés n'allant pas jusqu'à leur permettre l'usage de celles qui sont plus magnifiques, & auxquelles ils donnent le nom général d'*Etoffes de Castille*. Les Commerçans qui avec des fonds médiocres font leurs emplettes à *Lima*, se pourvoyent également de ces étoffes & de celles d'*Europe*, afin d'avoir un assortiment qui puisse contenter tout le monde.

Outre ce commerce, qui est sans-doute le plus considérable, & qui se fait tout par la voye de *Lima*, il y a celui que cette Ville fait avec tous les

* Ce qu'on nomme *Pignes* au *Pérou* & au *Chili* sont des Masses d'argent poreuses & legeres, faites d'une pâte desséchée, & qu'on fait par le mêlange du Mercure & de la Poudre d'argent tirée des Minieres. N. d. T.

les Pays méridionaux & feptentrionaux de l'*Amérique*: la denrée dont elle tire le plus de la partie feptentrionale, c'eft le Tabac en poudre, qui transporté de la *Havane* au *Mexique* y eft préparé & accommodé, & de-là envoyé à *Lima*, d'où il paffe dans les autres Contrées. Ce commerce fe fait à peu près comme celui de *Panama*. Mais les Marchands qui le font, ne fe mêlent pas de celui des étoffes, & ne vendent que des parfums, comme Ambre, Mufc &c. & de la Porcelaine de la *Chine*: les uns font établis à *Lima*, les autres n'y font qu'en paffant, & ils font tous pour l'ordinaire des Correfpondans des Marchands *Mexiquains*. Des Ports de la nouvelle *Efpagne* il vient à *Lima* de la Poix, du Goudron, & du Fer avec de l'Indigo, mais en petite quantité.

Il vient du Royaume de *Tierra Firme* beaucoup de Tabac en feuille, & des Perles, dont il fe fait un grand débit, vu qu'outre la quantité que les Dames en employent dans leur parure, il n'y a point de femme mulâtre qui n'en ait quelque affiquet. Quand l'*Affiento*, c'eft-à-dire la traite des *Négres* n'eft point interrompue, ce commerce fe fait auffi par la voye de *Panama*, & il s'en fait un grand débit.

Il y a à *Lima* une mode fi enracinée & fi générale, qu'elle eft commune à toutes les femmes fans diftinction; c'eft qu'elles portent dans la bouche un *Limpion* de Tabac. L'origine de cette coutume, fut fans-doute le defir de maintenir les dents propres, comme le témoigne le nom-même de la chofe; car *Limpion* vient de *limpiar*, qui fignifie nettéier. Ces *Limpions* font de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long fur neuf lignes de diamétre, enveloppé dans du fil de lin fort blanc, qu'elles défont à mefure qu'elles ufent le Tabac. Elles mettent ce *Limpion* dans la bouche par un bout, & après en avoir un peu mâché, elles s'en frottent les dents, & les maintiennent par-là belles & propres. Les gens du commun qui changent en vice les meilleures chofes, pouffent cette coutume à l'excès. Les femmes font horribles à voir avec un rouleau de tabac d'un pouce & demi de diamétre continuellement dans la bouche. Il femble qu'elles veuillent fe défigurer, en renchériffant fi prodigieufement fur les *Limpions* des Dames. Cet ufage, & celui du Tabac à fumer, qui eft auffi à la mode parmi les hommes, fait qu'il fe confomme une grande quantité de Tabac en feuilles. Les *Limpions* font faits de Tabac de *Guayaquil* mêlé d'un peu de celui qui vient de la *Havane* par *Panama*; & celui qu'on employe à fumer vient de *Sagna*, de *Moyabamba*, de *Jaën de Bracamores*, de *Llulla*, & de *Chillaos* où il s'en recueille en grande quantité, & qui paffe pour fort bon pour cet ufage.

Tout

Tout le Merrein qu'on employe à *Lima* dans la bâtisse des maisons vient de *Guayaquil*, ainsi que celui qu'on employe au *Callao* dans le carenage des Vaisseaux & la fabrique des petits Bâtimens. On en tire aussi du Cacao, mais en petite quantité, la consommation de cette denrée étant peu considérable à *Lima* en comparaison des autres Villes des *Indes*; ce qui vient de l'usage général qu'on y fait de l'Herbe du *Paraguay*. Les Maîtres des Vaisseaux font le Commerce du Bois. Ils l'apportent pour leur propre compte, & en font des Magazins au *Callao*, où ils le vendent quand l'occasion s'en présente.

Des côtes de *Nasca* & de *Pisco* on tire des Vins, des Eaux-de-vie, des Olives, des Huiles, des Raisins secs. De celles du *Chili*, du Froment, des Farines, des Cordouans, des Amarres de chanvre, des Vins, des Fruits secs, & quelque peu d'Or. Outre ces Marchandises, on en trouve de toutes les sortes dans les Magazins du *Callao*, destinés à recevoir les marchandises dont les unes appartiennent aux Négocians qui les y envoyent pour y être débitées, les autres sont pour le compte des Maîtres de Navire, qui les vont acheter sur les lieux où elles croissent. Tous les Lundis de l'Année il y a une Foire au *Callao*, où les Vendeurs & les Acheteurs se rendent de toutes parts pour leurs affaires. Les effets achetés à ces Foires sont transportés dans les lieux respectifs par des mules que les Vendeurs tiennent à cet effet, qui n'ont d'autre profit dans le loyer de ces animaux que le service qu'ils rendent.

Les Denrées que l'on envoye à *Lima* ne sont pas toutes consommées par les habitans de cette grande Ville. Une partie passe à celles de la Province de *Quito*, dans les Vallées & à *Panama*, où il s'en fait des remises de toutes les espéces. On tire de *Coquimbo*, & de la côte de ce nom, du Cuivre & de l'Etaim en barre & en abondance. Des Montagnes de *Caxamarca* & de *Chachapoyas*, des Toiles de Coton & de Pite, pour les voiles de Navire; des Vallées, du Cordouan sorte de Maroquin, & du Savon. Des Provinces Méridionales, savoir, *la Plata*, *Oruro*, *Potosi* & *Cuzco*, la Laine de Vicogne pour la fabrique des Chapeaux, & quelques Etoffes fines. Du *Paraguai*, l'Herbe du même nom, dont il se fait à *Lima* une grande consommation, & qui passe-de-là dans les autres Provinces jusques à *Quito*. Enfin il n'est Contrée ni Lieu dans tout le *Pérou*, qui n'envoye les marchandises de son cru dans cette Ville pour la vente, & qui ne s'y pourvoye de celles qui lui manquent, & par conséquent *Lima* est le centre d'un Commerce où toutes les Nations sont intéressées. De-là vient

auſſi que le trafic & l'abord des Etrangers y ſont continuels; & que les Familles de conſidération peuvent, par le moyen du Négoce, fournir aux frais de la figure qu'elles font, & dont nous avons parlé. Sans cette reſſource elles ſeroient bientôt à l'Hôpital.

Il ſemble d'abord qu'un Commerce ſi grand & ſi étendu, devroit enrichir prodigieuſement les habitans de cette Ville qui y ont part; il ſemble, dis-je, qu'ils devroient faire des profits immenſes. Il en eſt bien quelque choſe; mais ſi l'on y fait attention, on trouvera qu'il y a à peine depuis dix juſqu'à quinze maiſons commerçantes, dont les Capitaux de Commerce, en Argent ou en Marchandiſes (à part les Biens fonds & les Majorats) aillent chacun à 5 ou 600000 écus. On en trouvera à-la-vérité dans ce nombre quelques-uns qui vont au-delà, mais il y en a auſſi dont les Capitaux ne vont pas ſi haut. Ceux qui poſſédent des fonds moyens, comme depuis 100 juſqu'à 300000 piaſtres, ſont en grand nombre, & c'eſt entre les mains de ceux-ci qu'eſt le fort du Commerce; auxquels ſe joignent les petits, dont les fonds ſont depuis 50 juſqu'à 100000 piaſtres. Ce qui provient ſans-doute des dépenſes exorbitantes que ces gens font; ſans compter que les dotes des filles & l'établiſſement des fils emportent une bonne partie du Capital; deſorte que ſouvent l'opulence de la famille finit avec celui qui l'a commencée, & que de ſon Capital il s'en forme pluſieurs médiocres qui le réduiſent preſqu'à rien, à-moins que ſes héritiers n'ayent le bonheur de faire valoir avec profit ce qu'ils ont eu en partage.

Les Citoyens de *Lima* ont beaucoup de talent & de diſpoſition pour le Négoce. Ils ſavent parfaitement pénétrer les ruſes des Acheteurs, & les ramener aux leurs. Ils ont le don de perſuader, & de ne pas ſe laiſſer perſuader. Ils affectent, en achetant, de mépriſer & de ravaler ce qui attire le plus leur attention & qu'il ſouhaitent le plus; & par cette ruſe ils obtiennent plus facilement ce qu'ils marchandent, que ceux qui achétent d'eux. Ils ont la réputation d'être fort économes dans leurs achats, mais exacts & fidéles à remplir les conditions des marchés conclus.

Il y a des boutiques où l'on vend en détail toute ſorte d'Etoffes; il y en a auſſi pour le Tabac, & c'eſt dans celles-ci que l'on trouve l'Argent travaillé, que l'on envoye acheter dans les Villes ſituées près des Minieres où il ſe fabrique.

Les Commerçans en gros qui ont des magazins de marchandiſes, ne laiſſent pas d'avoir une boutique dans leurs maiſons, où ils vendent eux-mêmes en détail, ou font vendre par un de leurs Commis en qui ils ſe con-

ſient.

ſient le plus. Ils en uſent ainſi pour ne pas céder à d'autres les profits ordinaires dans cette ſorte de Commerce. Au-reſte cela ne les dégrade en aucune maniere, & l'on y eſt trop accoutumé pour y trouver à redire; ce qui fait voir, combien le Commerce eſt eſtimé & favoriſé dans cette Ville. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Familles illuſtres, qui, comme nous l'avons dit, ſe ſoutiennent dans leur éclat à la faveur des Majorats, & par les revenus de leurs Biens fonds ſans ſe mêler aucunement de trafic. Mais il y en a encore davantage, qui quoiqu'elles ayent auſſi des Majorats, ont beſoin de cette reſſource pour ſe ſoutenir dans leur luſtre, de maniere que par la ſuite du tems elles ne tombent pas en décadence. Elles s'intéreſſent en gros aux Foires des Gallions & autres trafics, & ne ſoupçonnent pas même que ce Commerce puiſſe déroger à l'éclat de leur nobleſſe. Elles ont entierement perdu ces idées que leurs Ancêtres avoient apportées d'*Eſpagne*, & s'en trouvent très-bien.

CHAPITRE XI.

Etendue de la Viceroyauté du Pérou. *Audiences qui y ſont contenues. Evêchés dépendans de chacune. Corrégimens ou Sénéchauſſées ſelon leur rang, & en particulier de celles qui appartiennent à l'Archevêché de* Lima.

Tout ce que nous venons d'expoſer nous méne naturellement à parler de l'étendue de la Juriſdiction de l'Audience Royale de *Lima*, & de celle du Viceroi du *Pérou*. Mais comme pour en donner une connoiſſance auſſi exacte que celle qu'on a vu dans la premiere Partie, au ſujet de *Quito*, il ſeroit néceſſaire d'avoir parcouru en perſonne toutes les Provinces particulieres ou Corrégimens de ce Royaume, & d'en faire un Livre à part, je me contenterai d'en donner une idée générale, ſuffiſante pour connoître en gros tout ce que renferment à cet égard les vaſtes Domaines de ce Pays. Je puis aſſurer d'avance que pour m'acquiter de cette tâche avec plus d'utilité, j'ai conſulté diverſes perſonnes ſur le ſujet que je vais traiter, dont quelques-uns ayant gouverné ce vaſte Royaume, étoient parfaitement inſtruits de tout ce qui le regarde, & quelques autres qui étant du Pays même, & s'étant appliqué à le connoître, pouvoient nous donner des lumieres telles que nous les déſirions, & diriger nos jugemens par leur prudence & leur expérience. Nous avons été obli

gés de nous servir de ce moyen faute d'avoir eu l'occasion de pénétrer dans les Provinces intérieures du *Pérou*; & si nous voulions entrer dans un grand détail, tout ce que nous aurions pu apprendre à *Lima* ne suffiroit pas pour nous faire parler avec assurance, vu la grande distance qui est entre la Capitale & plusieurs Provinces & Corrégimens, desorte qu'on n'en peut guere attendre que des idées générales. On ne sera donc pas surpris si nous passons légerement sur quelques-uns; car en nous conformant à la méthode que nous nous sommes proposée dès le commencement de cette relation, nous n'admettrons que ce qui nous paroît certain & bien avéré, estimant qu'il vaut mieux dire peu & vrai, que de courir risque d'alléguer faux en nous étendant davantage.

Pour mieux réussir dans la description des Pays dépendans du Gouvernement du *Pérou*, sans nous écarter de l'ordre que nous avons suivi jusqu'ici, nous diviserons toute sa Jurisdiction dans celles des Audiences qui le composent, & les Audiences dans les Evêchés qu'elles renferment, & & chaque Evêché ou Archevêchés dans les Corrégimens ou Sénéchaussées. Cet ordre nous paroît propre à rendre cette description plus utile, & facilitera notre rélation générale de l'état actuel de ces Provinces.

Le Gouvernement ou Viceroyauté du *Pérou* dans l'*Amérique Méridionale* s'étend sur ces vastes Pays qui sont sous la Jurisdiction des Audiences de *Lima*, de *Los Charcas*, & du *Chili*, sous lesquelles sont encore compris les Gouvernemens de *Santa Cruz de la Sierra*, du *Paraguay*, de *Tucuman* & de *Buénos-Ayres*, bienque ces trois dernieres Provinces, ainsi que le Royaume de *Chili*, ayent leurs Gouverneurs particuliers, qui ont une autorité convenable à leur caractere, c'est-à-dire, qu'ils sont absolus tant dans les Affaires Politiques, que Civiles & Militaires, toutefois en certaines choses ils reconnoissent la supériorité du Viceroi, qui, par exemple, a le droit de nommer à leurs Gouvernemens par provision, en cas de mort de leur part; & ainsi à l'égard de quelques autres cas non moins importans. Avant l'an 1739 qu'on érigea pour la seconde fois la *Nouvelle Grenade* en Viceroyauté, celle du *Pérou* s'étendoit, comme il a déja été dit, sur tous les Pays compris dans les Audiences de *Tierra-Firme* & de *Quito*. Mais celles-ci en ayant été séparées, cette Viceroyauté se trouva bornée au nord à ce qui est renfermé dans le Corrégiment de *Piura*, qui confine à ceux de *Guayaquil*, de *Loxa*, & de *Chacapoya*, qui finit au Gouvernement de *Jaën de Bracamoros*. Desorte que la Viceroyauté du *Pérou* commence au Golphe de *Guayaquil*, & s'étend depuis la côte de

Tumbez,

Tumbez, par les 3 deg. 25 min. de Latitude Auſtrale, juſqu'aux Terres *Magellaniques* environ 54 degrés de la hauteur du même Pole, qui font 1012 lieues marines. A l'Orient il confine en partie au *Bréſil*, étant borné de ce côté-là par la fameuſe *Ligne* ou *Méridienne de Démarcation*, qui diviſe les Domaines des Couronnes de *Caſtille* & de *Portugal*, & en partie à la *Mer du Nord*. A l'Occident c'eſt la *Mer du Sud* qui lui ſert de limites.

L'Audience Royale de *Lima* érigée en 1542, quoiqu'elle ne commençât à s'aſſembler qu'en 1544, comprend dans ſa Juriſdiction un Archevêché & quatre Evêchés, qui ſont:

L'Archevêché de Lima.

Evêchés.

I. *Truxillo.*	III. *Cuzço.*
II. *Guamanga.*	IV. *Arequipa.*

L'Archevêché de *Lima* doit à juſte titre précéder les autres Prélatures, & faire le ſujet de ce Chapitre. Nous traiterons dans le ſuivant des quatre Evêchés ſuffragans de cet Archevêché. Le Diocéſe de celui-ci comprend quinze Corrégimens ou Provinces. Nous traiterons d'abord des Corrégimens d'auprès de *Lima*, en continuant toujours par le plus proche, & ainſi de ſuite juſqu'aux plus éloignés. Et cette méthode ſera obſervée à l'égard des autres Diocéſes.

Corrégimens ou Provinces de l'Archevêché de Lima.

I. *Le* Cercado de *Lima*.

II. *Chancay.*	IX. *Tauyos.*
III. *Santa.*	X. *Caxatambo.*
IV. *Canta.*	XI. *Tarma.*
V. *Cagnéte.*	XII. *Jauxa.*
VI. *Ica, Piſco, & Naſca.*	XIII. *Conchucos.*
VII. *Guarechiri.*	XIV. *Guaylas.*
VIII. *Guanuco.*	XV. *Guamalies.*

I. II. III. Ici le Lecteur nous permettra de le renvoyer aux Chapitres II. & III. où il a été parlé des trois premiers Corrégimens: ce ſeroit abuſer

ser de sa patience, que de répéter ce qui a déjà été dit du *Cercado* de *Lima*, de *Chancay*, & de *Santa*.

IV. Après les trois Corrégimens notés ci-dessus, vient celui de *Cauta*, à cinq lieues au Nord-Nord-Est de *Lima*, desorte qu'il confine au Corrégiment du *Cercado*. Son étendue est de plus de trente lieues, dont la plus grande partie occupe les premieres branches des Montagnes connues sous le nom de *Cordillere Royale des Andes*; c'est pourquoi aussi le climat en est divers selon la disposition du Pays. Le climat de la partie basse ou des vallées, est chaud. Celui de la partie haute, c'est-à-dire, qui est entrecoupée de collines, est tempéré, & froid sur les collines-mêmes. De cette diversité de température il résulte un grand avantage pour les semences & les pâturages: parce qu'étant maîtres de choisir le terroir selon ses propriétés, les habitans font des recoltes d'autant plus abondantes. Parmi les Fruits qu'ils recueillent, les *Papas* sont les meilleurs. On en porte les racines à *Lima* pour les y vendre, & il s'y en fait une grande consommation. Les vastes campagnes de *Bombon* appartiennent en partie à cette Province; & comme elles sont dans la partie élevée, elles sont toujours froides. Elles nourrissent de nombreux Troupeaux de Brebis & de Moutons. Au-reste ces campagnes ont diverses *Haciendas*, ou terres qui appartiennent aux principales familles de la Noblesse de *Lima*.

A *Guamantangua*, Bourgade de cette Sénéchaussée, on révere une Image d'un *Santo Christo*, & les habitans de *Lima*, & ceux des environs y vont en pélérinage aux Fêtes de la Pentecôte pour assister à la fête qu'on y célébre.

V. La Ville de *Cagnéte* est le Chef-lieu de la Sénéchaussée, à laquelle elle donne son nom. Sa Jurisdiction commence à six lieues au Sud de *Lima*, & s'étend par le même rumb à plus de trente lieues le long de la côte. Le climat y est semblable à celui des valiées de *Lima*, & les terres en sont fertilisées par une Riviere & par divers ruisseaux qui les traversent. Elles produisent force Froment & Maïz. Une partie de ces terres est plantée de Cannes douces, dont on tire beaucoup de Sucre. Les Familles nobles de *Lima* en sont aussi propriétaires. Dans le voisinage du Bourg de *Chilca*, situé dans cette Sénechaussée, à environ dix lieues de *Lima*, on trouve beaucoup de Salpétre, dont on se sert dans cette Ville pour faire de la Poudre à canon. Outre ces avantages, cette Province a encore celui de la Pêche, à laquelle la plupart des *Indiens*, habitans des Bourgs s'adonnent, surtout ceux qui demeurent près de la Mer; des Fruits, des Légumes, des Oiseaux do-

domeſtiques des *Indes*, & le commerce qu'elle fait de toutes ces Denrées avec *Lima* eſt conſidérable.

VI. *Ica*, *Piſco*, & *Naſca*, ſont trois Villes qui donnent leur nom au Corrégiment dont nous allons parler, & dont la partie antérieure s'étend le long de cette côte vers le Sud. Sa Juriſdiction comprend plus de ſoixante lieues de pays en longueur, entrecoupé de quelques déſerts; & comme le terroir en eſt ſablonneux, ces campagnes reſtent incultes par-tout où les Rivieres & les Canaux ne peuvent atteindre; toutefois il faut excepter certains quartiers, qui ſans pouvoir être arroſés n'en ſont pas moins plantés de vignes, dont les ceps ſe maintiennent par l'humidité intérieure de la terre, & donnent beaucoup de raiſins; on en fait du Vin qui eſt tranſporté à *Callao*, d'où il paſſe à *Guayaquil* & à *Panama*. *Guamanga*, & les autres Provinces intérieures s'en pourvoient auſſi, & l'on en fait beaucoup d'Eau-de-vie. Enfin il y a des endroits plantés d'Oliviers, dont les olives ſervent également à l'huile, & à être mangées. Les terroirs où l'eau peut atteindre produiſent beaucoup de Froment & de Maïz, & quantité de toute ſorte de Fruits. Dans la Juriſdiction d'*Ica* il y a des Forêts d'*Algarrobales*, dont on nourrit une prodigieuſe quantité d'Anes; article qui augmente beaucoup le commerce des habitans, vu qu'on employe grand nombre de ces animaux à la culture des champs, tant aux environs de *Lima*, que des autres Provinces. Les *Indiens* qui habitent le long des côtes ou dans les Ports, ont ſoin de la pêche. Ils ſalent le Poiſſon qu'ils prennent, & l'envoyent dans les Montagnes, où il eſt de bon débit.

VII. La Sénéchauſſée ou Corrégiment de *Guarachiri* renferme dans les terres de ſa dépendance la premiere branche des Montagnes & partie de la ſeconde de la *Cordillere des Andes*, & s'étend par l'une & l'autre à plus de quarante lieues: cette Province commence à ſix lieues à l'Orient de *Lima*. La ſituation des terres qu'elle renferme, eſt cauſe qu'il n'y a guere que les vallons & autres lieux bas qui ſoient peuplés & fertiles. Ils abondent en Froment, Orge, Maïz, & autres Grains, de-même qu'en Fruits. Les Montagnes de ſa dépendance ont des Minieres d'argent, dont quelques-unes ſont exploitées, mais le nombre en eſt petit, ce métal n'y étant pas des plus abondans.

VIII. *Guanuco* eſt le Chef-lieu du Corrégiment de ſon nom à quarante lieues Nord-Eſt de *Lima*. C'a été anciennement une des principales Villes de ces Contrées, dans laquelle s'établirent pluſieurs des premiers Conquérans. Aujourd'hui elle eſt dans un état bien différent, & les mai-

ſons principales, où ces grands-hommes vivoient alors, ſemblent n'y ſubſiſter encore que pour ſervir de monument à ſon ancienne opulence. Du-reſte elle égale à peine à-préſent une Bourgade *Indienne* des plus médiocres. Le climat des terres de ſa Juriſdiction eſt doux & tempéré, & les campagnes ſont fertiles en Grains & en Fruits. On y fait différentes ſortes de Confitures & de Gelées, qui ſont eſtimées & recherchées dans les autres Provinces.

IX. Le Corrégiment de *Yauyos* commence à environ vingt lieues de *Lima* vers le Sud-Eſt. Il comprend partie de la premiere & ſeconde branche des Montagnes de la *Cordillere*, & le climat en eſt inégal. Sa Juriſdiction dans ſa plus grande longueur a plus de trente lieues d'étendue. On y recueille du Froment, de l'Orge, du Maïz, & autres Grains, ainſi que les Fruits ordinaires dans ces Pays. Ses champs ſont toujours couverts d'herbes où vont paître le gros & le menu Bétail, qui font le principal article de ſon Commerce, & que l'on méne vendre à *Lima*.

X. La Juriſdiction du Corrégiment de *Caxa-Tambo* commence à 35 lieues au Nord de *Lima*. Sa plus grande étendue eſt d'environ vingt lieues, dont une partie eſt ſituée dans les Montagnes. Tout ſon territoire eſt fertile en Grains. Il y a auſſi des Minieres d'argent, mais peu abondantes, avec quelques Fabriques de *Bayétes* établies par les *Indiens*: ces fabriques font partie du Commerce de cette Sénéchauſſée.

XI. Le Corrégiment de *Tarma* eſt un des plus conſidérables de tout le Diocéſe de cet Archevêché. Sa Juriſdiction commence à quarante lieues de *Lima* au Nord-Eſt, & confine à l'Orient aux *Indiens* Sauvages ou Gentils nommés dans le Pays *Maran-Cochas*, leſquels inſultent ſouvent les habitans de cette frontiere. Cette Province eſt fertile en Froment, Orge, & Maïz dans ſa partie tempérée; dans la partie froide, elle nourrit quantité de gros & de menu Bétail. Elle a de riches Mines d'argent auxquelles on travaille, ce qui rend le Pays riche à proportion. Outre ces ſources de commerce elle a des Fabriques de *Bayétes* & autres groſſes étoffes, qui occupent une bonne partie du grand nombre d'*Indiens* qu'il y a dans cette Province.

XII. Le Corrégiment de *Jauxa* commence à quarante lieues à l'Eſt de *Lima*. Son étendue eſt du même nombre de lieues. Il occupe les vaſtes Vallées & Plaines qui ſe trouvent entre les deux *Cordilleres* Orientale & Occidentale des *Andes*. Il eſt traverſé par la Riviere auſſi appellée *Jauxa*, qui prend ſa ſource dans le Lac *Chicay-Cocha*, qui eſt dans la Province de *Tarma*, & forme un des bras du *Maragnon*. Toute la Juriſdic-

diction de cette Sénéchaussée est divisée en deux parties par la Riviere même. Elle est remplie de belles Bourgades bien peuplées d'*Espagnols*, de *Métifs* & d'*Indiens*. Son terroir est fertile en Grains & en Fruits; & son commerce considérable, à cause que c'est la grande route pour aller dans les Provinces de *Cuzco*, de la *Paz* & de la *Plata*, & les autres Contrées méridionales que l'on appelle ici *Tierra de Arriba*, *Provinces d'en haut* ou *hautes Provinces*. Elle confine, comme la précédente, aux *Indiens* sauvages de la Montagne, parmi lesquels les Religieux de l'Ordre de *St. François* ont commencé à établir des Missions, dont la premiere est dans le Bourg d'*Ocopa*. Il y a dans la Sénéchaussée de *Jauxa* quelques Mines d'argent qui contribuent à enrichir cette Province.

XIII. Le Corrégiment de *Conchucos* commence à quarante lieues de *Lima* vers le Nord-Nord-Est, & s'étend par le centre des Montagnes, d'où vient que le climat y est inégal à proportion de la diversité de la situation des lieux. Le Pays abonde en Grains & en Fruits. Le terroir moins propre aux semences, nourrit quantité de Bestiaux. Il y a dans cette Jurisdiction beaucoup de Tisserands & de Drapiers *Indiens* qui font des *Bayétes*, des Droguets de laine & autres Draps grossiers, dont ce Pays fait un bon commerce avec les autres Provinces.

XIV. Le Corrégiment de *Guaylas* occupe comme le précédent le centre des Montagnes, & commence à cinquante lieues de *Lima*, & s'étend vers le même côté. Sa Jurisdiction est assez étendue, & le terroir a les mêmes propriétés que le précédent. On y nourrit quantité de Bestiaux, qui font la plus grande partie du commerce que ce Corrégiment fait avec les autres Provinces.

XV. Le Corrégiment de *Guamalies* est le dernier de l'Archevêché de *Lima*. Sa situation est aussi dans le centre des *Cordilleres*, & le climat n'y est pas moins inégal. Sa Jurisdiction commence à 80 lieues de *Lima* vers le Nord-Est. Le froid y est plus ordinaire que le chaud, c'est pourquoi aussi le terroir en est peu fertile dans l'espace de plus de quarante lieues qu'il renferme. Les *Indiens* qui habitent dans les Bourgades de sa Jurisdiction s'appliquent aux Métiers de Tisserands, de Cardeurs & de Drapiers, fabriquant des *Bayétes*, & des Serges, que l'on vend dans les Provinces où il n'y a pas de telles fabriques.

Tous ces Corrégimens, ou Provinces, de-même que ceux qui se trouvent dans les Diocéses de l'Audience Royale de *Lima*, & des Evêchés de celle de *Charcas*, sont remplis de Peuplades, Bourgs, Villages & Ha-

meaux, habités par des *Espagnols*, des *Métifs*, & des *Indiens*. Ces derniers sont en quelques endroits moins nombreux que les précédens, & dans quelques autres c'est tout le contraire. Comme le lieu où le Corrégidor fait sa résidence, lequel est appellé à cause de cela *la Capital del Corregimiento*, *la Capitale de la Province*, ou Sénéchaussée, est souvent fort éloigné des extrémités du Pays de sa Jurisdiction, & que par conséquent il ne peut veiller de si loin au maintien de la Police & de la Justice, on a jugé à propos de subdiviser ces Provinces en divers départemens, chacun de trois à quatre peuplades, plus ou moins selon leur grandeur & leur distance de l'une à l'autre. Dans chacun de ces départemens il y a un Subdélégué du Corrégidor.

Les grandes Peuplades ont ordinairement chacune leur Curé particulier pour la direction des âmes. Quand les lieux sont petits, on en joint deux, trois, ou même davantage sous un même Curé. Quand ils sont trop éloignés, ce Curé les fait diriger par ses secondaires. Au-reste les Curés sont ou Séculiers, ou Réguliers, selon le droit que chacune de ces deux classes a acquis sur la Cure, pour avoir été employés à la réduction & à la conversion des *Indiens* dans le tems de la Conquête. Passons maintenant aux Corrégimens des Evêchés.

CHAPITRE XII.

Où l'on traite des Corrégimens contenus dans les Diocéses de Truxillo, Guamanga, Cuzco *&* Arequipa.

TRUXILLO. Premier Evêché de l'Audience Royale de *Lima*.

AU Nord de l'Archevêché de *Lima* est l'Evêché de *Truxillo*, dont le Diocése de ce côté-là est le terme où finit la Jurisdiction de l'Audience de *Lima* & de la Viceroyauté du *Pérou*. Il s'étend même au-delà, puisqu'il comprend le Gouvernement de *Jaën de Bracamoros*, qui touche, comme on l'a déjà dit dans la I. Partie, à la Province & Audience de *Quito*. Ainsi laissant ce Gouvernement à part, nous ne parlerons que des sept *Corrégimens* de cet Evêché appartenant à l'Audience & au Gouvernement du *Pérou*.

Cor-

Corrégimens de l'Evêché de *Truxillo*.

I. *Truxillo*.

II. *Sagna*.	V. *Chachapoyas*.
III. *Piura*.	VI. *Llulla & Chillaos*.
IV. *Caxamarca*.	VII. *Pataz* ou *Caxamarquilla*.

I. II. III. Il a déjà été fait suffisamment mention des trois Corrégimens de *Truxillo*, de *Sagna* & de *Piura* aux Chapitres I. & II. Reste à parler des quatre autres.

IV. *Caxamarca* est situé à l'Orient de *Truxillo*. Sa Jurisdiction s'étend fort loin par l'espace que laissent entre elles les deux *Cordilleres des Andes*. Le terroir est fertile en Grains, Fruits, & Légumes, & nourrit du gros & du menu Bétail, mais principalement il abonde en Haras. Les Propriétaires des champs des vallées s'y viennent pourvoir de chevaux & de mules, qu'ils engraissent avec du Maïz, & revendent ensuite dans les grandes Villes. C'est ainsi qu'on en use dans la Vallée de *Chancay* & autres, d'où l'on envoye ces animaux à *Lima*, *Truxillo* &c. Les *Indiens* de toute cette Jurisdiction sont Tisserands, & font beaucoup de toiles de coton pour des voiles de Navire, pour des pavillons & des couvertures de lit & autres semblables ouvrages, dont on fait un bon débit dans les Villes, & c'est un des meilleurs articles de son commerce. Il y a aussi quelques Mines d'argent, mais de peu de conséquence.

V. Vers le même côté, mais plus à l'Orient, est le Corrégiment de *Chachapoyas*. Le climat y est chaud, parce que ce Pays étant situé hors des *Cordilleres* & à l'orient de ces Montagnes, est fort bas. Son étendue est considérable, mais la plus grande partie est un Désert. Les Fruits sont proportionnés à sa température. Les *Indiens* s'y occupent aussi à faire des Toiles de coton, principalement pour des tapisseries & autres meubles, qui font un fort bel effet à la vue par la finesse des couleurs qu'ils mêlent dans le tissu de leurs ouvrages, en quoi ils sont fort habiles. Cet article, à quoi il faut ajoûter les Canevas qu'ils fabriquent pour les voiles de Navire, fait le fond du commerce qu'ils entretiennent avec quelques autres Provinces où leurs ouvrages sont recherchés.

VI. A l'extrémité méridionale du Corrégiment de *Chachapoyas*, & à l'orient de la *Cordillere* des *Andes* on trouve le Corrégiment de *Llulla* & *Chillaos*, où le climat est chaud & humide, parce que le terrain est bas;

de-là vient auſſi qu'il y a beaucoup de Forêts, ce qui rend une grande partie de cette Jurisdiction inhabitée. Au-reſte elle confine à la Riviere de *Moyobamba*, qui commençant à couler de ces Provinces méridionales du *Pérou* forme le Fleuve de *Marannon*, comme il a été dit dans la premiere Partie. La principale Denrée de ce Diſtrict c'eſt le Tabac, à quoi il faut ajoûter les Amandes connues ſous le nom des *Andes*, & quelques autres Fruits qui ſont le fond du commerce de cette Contrée avec celles des environs.

VII. Le Corrégiment de *Patas*, ou de *Caxamarquilla*, eſt le dernier de ce Diocéſe. Son terroir eſt diverſement ſitué, & le climat y eſt différent, ainſi que les Fruits, par la même raiſon. Le Pays produit de l'Or, & le principal commerce conſiſte à troquer ce métal contre de la monnoye courante, ſurtout pour des eſpéces d'argent, qui y ſont plus eſtimées que l'or, pour être plus rares.

II. Evêché de l'Audience de *Lima*.

Guamanga.

La Ville de *Guamanga*, où eſt le Siége Epiſcopal, fut fondée par *Don Franciſco Pizarro* en 1539 dans le même lieu où ſe trouvoit un Village d'*Indiens* qui avoit le même nom. Les *Eſpagnols* en bâtiſſant la Ville lui donnerent celui de *Saint Jean de la Victoire*, en mémoire de la retraite de l'*Inca Manco*, qui n'ayant oſé accepter la bataille que *Pizarre* lui préſentoit, abandonna la campagne & ſe retira dans les Montagnes. Cette Ville fut fondée dans la vue de faciliter le commerce entre *Lima* & *Cuzco*: car dans cette vaſte étendue de chemin il n'y avoit aucune autre Ville, ce qui expoſoit les Voyageurs aux courſes des *Indiens* de l'Armée de *Manco*. Ce fut cette raiſon qui fit choiſir le lieu où étoit le Village en queſtion; lieu incommode pour les beſoins de la vie, étant proche de la *Cordillere* des *Andes*. Mais auſſitôt qu'on eut exterminé le parti de l'*Inca Manco*, & que la guerre fut finie avec ce Prince, on changea la ſituation de la Ville, & on la bâtit dans l'emplacement où elle eſt aujourd'hui. Sa Jurisdiction, telle qu'elle fut réglée dès ſa fondation, commençoit où finit le Corrégiment de *Jauxa*, & s'étendoit juſqu'au pont de *Vilcas*. A-préſent elle a pour bornes les Provinces qui l'environnent, & elle renferme le Bourg ou Bailliage d'*Anco*, qui n'eſt qu'à trois lieues de la Ville. Celle-ci eſt ſituée ſur le panchant de quelques collines, qui s'éten-

tendant vers le Sud enferment une plaine qui est à l'Orient de la Ville. Une Riviere qui prend sa source dans ces collines traverse la même plaine; ce qui n'empêche pas que la Ville ne souffre quelque disette d'eau, étant située dans un terrain plus élevé que celui de la plaine; de maniere que les habitans n'ont d'autre ressource que quelques petites Fontaines qu'elle renferme dans son enceinte. On compte parmi les Citoyens de *Guamanga* environ vingt Familles de Nobles, qui occupent le centre de cette Ville, dont les maisons sont la plupart hautes, bâties de pierres, bien travaillées, & généralement couvertes de tuiles. L'espace qu'elles occupent ne se borne pas aux appartemens pour loger les propriétaires à leur aise, mais leur offre un terrain suffisant pour des vergers & des jardins, difficiles à entretenir à cause de la disette d'eau. Les grands Fauxbourgs habités par les *Indiens*, dont la Ville est environnée, ajoûtent beaucoup à sa grandeur: les maisons de ceux-ci, quoique basses, sont aussi bâties de pierres, & couvertes de tuiles, ce qui rend la Ville fort agréable à voir. Au-reste cette façon de bâtir est généralement usitée dans les lieux éloignés des côtes.

L'Eglise Cathédrale est bien ornée. Son Chapitre est composé outre l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, de deux Chanoines dont les Canonicats s'obtiennent par concours, de deux Prébendiers, & d'un Pénitencier. Il y a un Séminaire pour le service de l'Eglise sous le nom de *St. Christoval*. L'Eglise de ce Séminaire est la Paroisse des *Espagnols*, & l'Eglise de *Ste. Anne* la Paroisse des *Indiens*, qui a pour Succursales les Chapelles *del Carmen* vulgairement *Carmenca*, de *Bélen*, de *San Sebastian*, & *San Juan Baptista*. La Paroisse de la *Madeleine*, composée aussi d'*Indiens*, est desservie par les *Dominicains*, dont l'un a le titre de Curé. Enfin il y a une Université avec les revenus nécessaires pour des Professeurs en Philosophie, Théologie & Jurisprudence. Cette Université jouit des mêmes prérogatives que celle de *Lima*, étant aussi de fondation Royale. Le Magistrat ou *Cabildo Secular* de cette Ville est composé des Nobles, & a pour Président le Corrégidor. Tous les ans on élit parmi les Régidors les Alcaldes qui doivent veiller à la police & au bon ordre.

Outre les Paroisses il y a encore dans l'enceinte de cette Ville les Couvens de *St. Dominique*, des *Cordeliers*, de la *Merci*, de *St. Augustin*, de *St. Juan de Dios*, un Collége de *Jésuites*, & un Hospice de *St. François de Paule*, les Religieuses de *Ste. Claire* & celles d'*El Carmen*, & une Communauté de Dévotes.

Les

Les Corrégimens compris dans le Diocése de *Guamanga*, sont:

I. Guamanga.

II. *Guanta.*
III. *Vilcas-Guaman.*
IV. *Andaguaylas.*
V. *Guanca-Bélica.*
VI. *Angaraés.*
VII. *Castro-Virreyna.*
VIII. *Prima-Cocha.*
IX. *Lucanas.*

I. Le Corrégiment de *Guamanga* jouit d'un bon climat dans toute son étendue, aussi est-il bien peuplé, & fertile en Grains, Fruits & autres denrées, sans compter les Troupeaux, qui font partie de son commerce; l'autre partie consiste en Cuirs & dans les Semelles de souliers qui y sont coupées & préparées, outre les Confitures en conserves & en gelées que l'on transporte dans les autres Provinces.

II. La Jurisdiction du Corrégiment de *Guanta* est à l'Ouëst-Nord-Ouëst de *Guamanga*, & commence à un peu plus de quatre lieues de cette Ville. Il s'étend à plus de 25 ou 30 lieues au long. L'air y est bon presque par-tout, & le terroir abondant en Grains & en Fruits. Il y a des Mines d'argent, qui autrefois rapportoient beaucoup, mais qui présentement sont extrêmement déchues. La Riviere de *Jauxa* forme, dans l'endroit où elle commence à porter le nom de *Tayacaxa*, une Ile où croît en abondance la *Coca*, dont nous avons parlé dans la I. Partie de cet Ouvrage. Cette Herbe & le Plomb que l'on tire des Mines de ce métal qui sont dans cette Jurisdiction, sont les principales branches de son commerce avec les autres Provinces, à quoi il faut ajoûter les Denrées qu'elle fournit pour la nourriture ordinaire des habitans de *Guamanga*.

III. Au Sud-Est de *Guamanga* à six ou sept lieues de cette Ville commence le Corrégiment de *Vilcas-Guaman*, qui a plus de trente lieues d'étendue. L'air y est tempéré, & le terroir produit quantité de Grains, Fruits, & nourrit beaucoup de Bétail gros & menu. Les *Indiens* qui habitent les Villages de ce Corrégiment s'occupent à fabriquer des *Bayétes*, des *Cordellats* & autres étoffes de laine que l'on transporte a *Cuzco* au *Potosi*, & en d'autres Provinces. Ce commerce est pénible à-cause de la grande distance des lieux. On trouve dans cette Jurisdiction une Forteresse des anciens *Indiens*, en la maniere décrite dans la I. Partie au sujet de celle qui est près du Village de *Cannar*. Le Bourg même de *Vilcas-Guaman* en avoit une

une autre fort fameuſe, qui a été ruinée pour bâtir l'Egliſe de ſes débris.

IV. A l'Orient de *Guamanga*, en tirant un peu vers le Sud, on trouve le Corrégiment d'*Andaguaylas*, dont la Juriſdiction s'étend vers l'Orient par l'eſpace que laiſſent entre eux deux rameaux de Montagnes de la *Cordillere* à un peu plus de vingt lieues. Son terroir arroſé de quelques petites Rivieres, en eſt rendu extrêmement fertile. L'air y eſt en partie chaud & en partie tempéré. Les terres y produiſent, à proportion de l'arroſement qu'elles reçoivent, des Cannes de Sucre, du Maïz, du Froment, & autres denrées en abondance. Le Pays eſt un des plus peuplés de ces Contrées. Les Familles Nobles de *Guamanga* y ont des *Haciendas*, qui produiſent conſidérablement de Sucre.

V. Le Gouvernement de *Guanca-Bélica* commence à trente lieues au Nord de *Guamanga*. La Ville de *Guanca-Bélica* fut fondée à l'occaſion de la fameuſe & riche Mine de vif-argent qui eſt dans le voiſinage. Elle ne ſubſiſte que de l'exploitation de cette Mine; car d'ailleurs l'air y eſt ſi rude que la terre n'y produit rien, & il faut tout tirer du dehors. Il y a dans cette Ville une Fontaine dont l'eau eſt pétrifiante, & les habitans employent les pierres qu'elle produit à bâtir leurs maiſons & autres ouvrages.

Les Mines de vif-argent qu'on exploite en ce lieu-là, ſont les ſeules dont on tire celui qu'on employe dans les Mines d'argent du *Pérou*. Et malgré la quantité qu'elles en fourniſſent actuellement & qu'elles en ont fourni, on ne s'apperçoit pas qu'elles diminuent. Elles furent découvertes ſelon quelques-uns en 1556 par un *Portugais* nommé *Enrique Garcès*, qui rencontra par hazard en ce lieu un *Indien* avec quelques pierres de Cinabre, que les *Indiens* appelloient *Llimpi*, & dont ils ſe ſervoient pour ſe peindre le viſage. D'autres, tels qu'*Acoſta*, *de Laëtt*, & *Eſcalona*, prétendent que la Mine de *Guanca-Bélica* fut découverte par un *Indien* nommé *Navincopa*, domeſtique d'*Amador Cabrera*, & qu'avant l'an 1564 *Pedro Contréras* & *Enrique Garcés* en avoient découvert une à *Pataz*. Mais quoi qu'il en ſoit la Mine de *Guanca-Bélica* eſt celle qu'on a toujours exploitée, & le mercure n'a été mis en uſage pour raſſembler l'argent des minerais qu'en 1571 par *Pedro Fernandez Vélaſco*. Les Rois d'*Eſpagne* ſe ſont réſervés & appropriés cette Mine dès le tems de ſa découverte. Autrefois la Ville de *Guança-Bélica* étoit gouvernée par un des Auditeurs de l'Audience de *Lima* avec titre de Surintendant; au bout de cinq ans un autre Auditeur venoit relever celui qui étoit en place, au bout de ce tems un autre relevoit celui-ci, & ainſi tour à tour de cinq en cinq ans. Mais en 1735 le Roi

Philippe V. jugea à-propos d'envoyer un Gouverneur particulier avec le même titre de Surintendant de cette Mine, & jetta les yeux sur un sujet bien au fait de la maniere dont il faut exploiter ce métal, s'en étant instruit aux Mines d'*Almaden* où il avoit été longtems. Le nouveau Gouverneur a si bien rempli les vues du Monarque, qu'on ne doute pas qu'en suivant la méthode qu'il a établie, la Mine ne subsiste beaucoup plus longtems & avec moins de fraix. Le vif-argent qu'on tire de cette Mine se vend en partie sur les lieux aux Exploiteurs des Mines d'argent, & le reste est envoyé aux Caisses Royales de tout le *Pérou*, pour que ceux qui exploitent des Mines éloignées puissent s'en pourvoir plus commodément.

VI. Le Corrégiment d'*Angaraës* est dépendant du Gouvernement de *Guanca-Bélica*, sa Jurisdiction commence à environ vingt lieues de la Cité de *Guamanca* vers l'Ouëst-Nord-Ouëst. L'air y est bon & le terroir fertile en Froment, Maïz & autres Grains & Fruits, & nourrit beaucoup de gros & de ménu Bétail.

VII. Le Corrégiment de *Castro-Virreyna* est à l'Occident de *Guamanga*, & a plus de trente lieues d'étendue. Le terroir y est fertile, quoique de différente nature. Dans les Bruyeres, qui sont les lieux les plus froids, il y a beaucoup de ce Bétail que les Gens du Pays nomment *Vicunnas*, dont la laine fait la meilleure partie du commerce de cette Contrée. Cet animal étoit autrefois commun dans les Pays de *Jauxa*, de *Guanuco* & de *Chiquiabo*: mais depuis la conquête chacun s'étant mêlé de leur donner la chasse pour en avoir la laine, ils sont devenus si rares qu'on ne les trouve plus que sur les Montagnes, où il est bien difficile de les joindre.

VIII. A environ vingt lieues de la Ville de *Guamanga* vers le Sud on entre dans le Corrégiment de *Parina-Cocha*, dont la Jurisdiction a 25 lieues d'étendue. On y nourrit quelques Troupeaux, & on y recueille des Fruits & des Grains en abondance. Il y a aussi plusieurs Mines d'or & d'argent plus abondantes aujourd'hui que jamais; & ce sont ces deux précieux Métaux qui font la principale branche de son commerce actif; quant au commerce passif il est sur le même pied que celui du Corrégiment dont nous allons parler.

IX. A vingt-cinq à trente lieues de *Guamanga* entre l'Occident & le Sud, est le Corrégiment de *Lucanas*; le climat y est froid ou tempéré. On y recueille abondamment des Fruits & des Grains, & il s'y nourrit de grands Troupeaux de Bétail gros & menu. Ce Pays est très-abondant en Mines d'argent si riches, qu'on les compte parmi celles qui contribuent le plus

plus aux richesses du *Pérou*: de-là vient que le commerce qui s'y fait est des plus considérables; car il s'y rend un grand nombre de Commerçans avec des Marchandises; d'autres y apportent des Denrées que ce Pays ne produit point, & ils prennent en échange de l'argent en barre & en *pignes*.

III. Diocése de l'Audience de Lima.

Cuzco.

La Ville du *Cuzco* est la plus ancienne de toutes les Villes du *Pérou*. Elle fut fondée en même-tems que le vaste Empire des *Incas* par *Manco-Capac*, premier Empereur de cette Monarchie. Il la peupla des premiers *Indiens* qui se rangerent volontairement sous son obéissance, & la divisa en deux parties, appellées *Hanam-Cozco* & *Hurin-Cozco*, c'est-à-dire, en *Haut-* & *Bas-Cuzco*. Celui-là fut peuplé des *Indiens* que *Manco-Capac* avoit attirés à soi, & celui-ci de ceux que son Epouse *Mama-Oëllo* avoit réduits & rassemblés des champs où ils vivoient répandus çà & là. Le *Haut-Cuzco* est la partie septentrionale de la Ville, & le *Bas-Buzco* en est la partie méridionale. Les maisons au commencement étoient petites & semblables à des cabanes, mais à mesure que l'Empire s'agrandissoit, la Ville s'étendoit & s'embellissoit; de maniere que quand les *Espagnols* pénétrerent jusques-là, ils ne furent pas peu surpris de trouver une Cité de cette importance. Ils admiroient la somptuosité des Temples du Soleil, la magnificence des Palais des *Incas*, & cet air de grandeur qui annonce une Ville digne d'être la résidence d'un puissant Monarque & la Capitale d'un grand Empire. *Don Francisco Pizarro* y entra au mois d'*Octobre* de l'an 1534, & en prit possession au nom de *Charles-Quint*, Empereur & Roi d'*Espagne*. Bientôt après l'*Inca Manco* en vint faire le siége, & la réduisit presque toute en cendres, sans pouvoir néanmoins venir à bout d'en chasser entiérement les *Espagnols*, quoiqu'il eût imaginé ce moyen comme le seul propre à forcer à se retirer une poignée d'hommes dont toutes les forces de sa formidable Armée n'avoient pu, dans diverses batailles ni durant le cours d'un long siége, lasser la constance ni abattre le courage.

Cette Ville est située dans un terrain fort inégal, & sur le panchant de plusieurs collines, dont le voisinage ne pouvoit offrir d'emplacement plus commode. On voit encore sur une de ces collines au Nord de la Ville les ruines de la fameuse Forteresse que les *Incas* avoient fait bâtir pour la défense de la Place. Ces ruines font juger que ces Princes avoient eu dessein d'enfermer cette hauteur d'un grand mur taluté, pour fermer le passage à l'Ennemi qui

voudroit pénétrer jusqu'à la Ville, & afin de faciliter la défense de ceux du dedans en augmentant la difficulté de la montée aux Ennemis du dehors, qui n'auroient pas eu peu à faire à escalader une si haute muraille. Ce rempart étoit tout de pierres bien travaillées, comme dans tous les ouvrages des *Incas*, dont il a été parlé dans la premiere Partie; mais il étoit encore plus remarquable par la grandeur des pierres, qui sont de différente figure & grosseur. Celles qui font la principale partie du mur, sont si grandes qu'il n'est pas aisé de comprendre comment des hommes ont pu, sans le secours d'aucune machine, les amener des carrieres d'où on les tiroit jusqu'au lieu où elles sont. Dans les creux que forment les irrégularités de ces grandes pierres, on en a introduit de petites si bien ajustées, & liées ensemble, qu'on ne peut les appercevoir que par une attention particuliere. Il y a une de ces grandes pierres couchée à terre & qui paroît n'avoir pas été employée, laquelle est d'une grosseur si prodigieuse qu'on ne peut concevoir par quel moyen ils ont pu la charrier jusques-là. Cette Pierre est vulgairement nommée *la Cansada* *, par allusion apparemment à sa prodigieuse grosseur, & à la peine qu'on a eue à l'amener en cet endroit. Les ouvrages intérieurs de la Forteresse, c'est-à-dire les logemens, sont en partie détruits & ruinés, mais ceux du dehors existent encore.

Cuzco est une Ville grande à peu près comme *Lima*. Au Nord & à l'Occident elle est environnée de collines qui forment un arc auquel ils donnent le nom de *Senca*. Au Sud-Est elle a une plaine, où aboutissent plusieurs allées fort agréables. La plupart des maisons sont bâties de pierres & couvertes de tuiles fort rouges, qui font un joli effet. Les appartemens en sont bien distribués, les moulures des portes sont dorées, & les autres ornemens ainsi que les meubles répondent à cette magnificence.

L'Eglise Cathédrale ressemble beaucoup à celle de *Lima*, tant par rapport à la grandeur, qu'à l'égard de la disposition & de l'ordonnance. Celle de *Lima* est peut-être plus grande, mais en revanche celle-ci est toute de pierres & d'un meilleur goût d'Architecture. La Chapelle du *Sagrario*, sous le titre de *Nuestra Sennora del Triunfo*, est desservie par trois Curés, l'un desquels en particulier est pour les *Indiens* de cette Paroisse, & les autres deux pour les *Espagnols*. Au-reste cette Chapelle a été dédiée à *Notre Dame*, parce que ce fut-là que les *Espagnols* se retirerent lors du siége que *Manca* mit devant la Place, laquelle il brula presqu'entierement, sans

* *La Fatigue.*

ſans que les flammes pénétraſſent à l'endroit où étoient les *Eſpagnols*, ce que ceux-ci attribuerent au puiſſant ſecours de la Sainte Vierge. Outre ces Paroiſſes, il y en a encore huit, ſavoir:

I. *Bélen.*	V. *San Blas.*
II. *L'Egliſe de l'Hôtel-Dieu.*	VI. *San Chriſtoval.*
III. *Santa Anna.*	VII. *San Sebaſtian.*
IV. *Santiago.*	VIII. *San Gerouymo.*

Ces deux dernieres, quoiqu'éloignées l'une d'une lieue, l'autre de deux, ne laiſſent pas d'être Paroiſſes de la Ville.

Le Couvent des *Dominicains* de *Cuzco* a pour murailles principales celles du Temple du Soleil, & le Saint Sacrement eſt placé au même endroit où les *Indiens* avoient mis la figure d'or de cet Aſtre. Il y a un Couvent de *Franciſcains*, de qui dépendent tous les autres Couvens du même Ordre dans la Province, un d'*Auguſtins* & un de *la Merci*, qui jouiſſent de la même prérogative. Il y a auſſi un Collége des P. P. de la Compagnie de *Jéſus*. Les Couvens de St. *Jean de Dios* & des *Bethléémites* ſont des Hôpitaux: ce dernier eſt deſtiné en particulier pour les *Indiens* malades, qui y ſont traités avec toute la charité & tout le ſoin poſſible. Les Monaſtéres des Religieuſes ſont, *Ste. Claire*, *Ste. Catherine*, les *Carmélites*, & une Communauté de Dévotes nommées *Nazaréennes*.

Le Corrégidor eſt le Chef de la Régence de la Ville; il a ſous lui les Régidors qui ſont tirés de la premiere Nobleſſe. C'eſt du Corps des Régidors qu'on élit tous les ans les *Alcaldes* ordinaires, comme il ſe pratique généralement dans toutes les Villes des *Indes* de la domination *Eſpagnole*. Le Chapitre eſt compoſé outre l'Evêque de cinq Dignitaires, ſavoir d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, & d'un Tréſorier: il y a deux Chanoines qui obtiennent leurs Canonicats par *oppoſition*, Magiſtral, & Pénitencier, deux autres de *Préſentation*, & deux Prébendiers. Il y a trois Colléges pour l'étude des Sciences: l'un ſous le nom de *St. Antoine*, où il y a des chaires fondées pour enſeigner le Latin, la Philoſophie, & la Théologie aux Séminariſtes qui aſſiſtent au ſervice de l'Egliſe Cathédrale: l'autre ſous le nom de *St. Bernard*, où les *P. P.* de la *Compagnie* régentent & enſeignent les Humanités à ce qu'il y a de plus diſtingué parmi les jeunes-gens de la Ville: & le troiſiéme ſous le nom de *St. François de Borgia*, appartenant auſſi aux *Jéſuites*, & deſtiné à l'éducation des jeunes *Indiens* enfans des *Caciques*. Dans les deux premiers on confere tous les Degrés juſqu'au Doctorat, ayant été érigés en Univerſité.

Parmi les Tribunaux il y en a un pour les Droits Royaux, composé de deux Juges Officiers des Finances du Roi: un Commissariat de l'Inquisition composé des Commissaires & Officiers subalternes, & un autre Commissariat de *la Croisade*, comme dans les autres grandes Villes dont nous avons fait mention. Autrefois la Ville de *Cuzco* étoit peuplée d'une grande quantité d'*Espagnols*, parmi lesquels on comptoit diverses familles nobles, mais le nombre en est fort diminué à l'heure qu'il est.

Corrégimens de l'Evêché de Cuzco.

I.	*Cuzco.*	VIII.	*Canas & Chanches* ou *Tinta.*
II.	*Quispicanchi.*	IX.	*Aymaraës.*
III	*Avancay.*	X.	*Chumbi-Vilcas.*
IV.	*Paucartambo.*	XI.	*Lampa.*
V.	*Calcaylares.*	XII.	*Carabaya.*
VI.	*Chilques, & Masques.*	XIII.	*Asangaro & Asilo.*
VII.	*Cotabamba.*	XIV.	*Apolo-bamba.*

I. La Jurisdiction du Corrégiment de *Cuzco* s'étend à deux lieues aux environs. L'air y est tempéré, excepté sur quelques Montagnes où il fait plus froid que chaud, & ou l'on éléve des Troupeaux, tandis que dans les lieux bas il croît du Grain & des Fruits en abondance.

II. Le Corrégiment de *Quispicanchi* commence presque aux portes de la Ville de *Cuzco* du côté du Sud, & s'étend d'Orient à l'Occident un peu plus de vingt lieues. Les terres de cette Jurisdiction sont des possessions des Familles Nobles de *Cuzco;* on y recueille du Froment, du Maïz & autres denrées; & l'on y fabrique des *Bayétes* & des Droguets de laine. Une partie de ce Corrégiment confine aux Forêts habitées par les *Indios Brabos* ou Sauvages; & c'est dans cette partie que l'on recueille beaucoup de *Coca*, herbe qui fait un des principaux articles du commerce du Pays.

III. A quatre lieues au Nord-Est de *Cuzco* commence le Corrégiment d'*Avancay*, qui a plus de 30 lieues d'étendue. La température de l'air y est différente selon la différente situation des lieux: en général il est plus chaud que tempéré: là où la chaleur se fait plus sentir l'on voit de vastes Plantations de Cannes douces, dont on tire des Sucres d'une qualité supérieure. Les endroits moins chauds produisent abondamment de Froment, du Maïz & autres denrées, qui se débitent à *Cuzco*. C'est dans cet-

cette Jurisdiction que se trouve la Vallée appellée *Xaquijaguana*, & par corruption *Xajaguana*; où se donna ce fameux combat où *Gonzalo Pizarro* * fut défait & fait prisonnier par le Président *Pedro de la Gasca*.

IV. Le commencement de la Jurisdiction du Corrégiment de *Paucartambo* est à huit lieues à l'Orient de *Cuzco*. Elle est d'une assez grande étendue, & le terroir produisoit du tems des *Incas* plus de *Coca* qu'aucun autre, mais cela est fort diminué aujourd'hui, cette Herbe étant cultivée en diverses autres Provinces qui se sont emparées de ce commerce. Du-reste il produit assez d'autres Denrées.

V. A quatre lieues à l'Occident de *Cuzco* on entre dans la Jurisdiction du *Calcaylares*, qui l'emporte sur toutes les autres Provinces par la douceur de son climat, ce qui rend le terroir extraordinairement fertile en toute sorte de Grains & en Fruits délicats. Il y a des endroits que les habitans du Pays nomment *Lares*, qui étant plus exposés que les autres aux rayons du Soleil, produisoient autrefois beaucoup de Sucre; mais faute de gens pour les cultiver, cette denrée y est aujourd'hui si diminuée qu'on en tire à peine 30000 arrobes, au-lieu de 60 à 80000 qu'on en tiroit autrefois. Ce Sucre est d'ailleurs excellent, & sans autre apprêt que celui qu'on lui donne communément sur les lieux; il est aussi ferme & aussi blanc que celui qui sort des Rafineries d'*Europe*. La diminution de cette denrée a diminué le commerce de cette Jurisdiction, dont elle étoit la principale branche.

VI. Le Corrégiment de *Chilques* & *Masqués* commence à 7 à 8 lieues au Sud-Oüest de *Cuzco*, & s'étend à plus de 30 lieues. Le terroir y produit des Grains & nourrit beaucoup de Bestiaux, & les *Indiens* y fabriquent diverses Etoffes de laine.

VII. A vingt lieues au Sud-Oüest de la même Ville on entre dans le Corrégiment de *Cotabamba*, qui s'étend entre les deux Rivieres d'*Arancay* & d'*Apurimac*, à plus de trente lieues. L'air y est divers selon la différente situation des lieux. Le terroir nourrit beaucoup de gros & de menu

* *Gonsale Pizarre* s'étoit fait donner la Viceroyauté du *Pérou* par l'Audience de *Lima*, & avoit défait & tué dans une bataille le véritable Viceroi *Blasco Nunnez*. Huit mois après, c'est-à-dire la même année 1546, *Pierre de la Gasca*, envoyé par la Cour d'*Espagne* pour remettre toutes choses en ordre, arriva à *Panama*, où il fit publier une amnistie, & ayant rassemblé des forces il marcha contre *Gonsale Pizarre*, qui s'obstinoit dans sa desobéissance; il le vainquit dans cette Vallée, le fit prisonnier, & lui fit trancher la tête. Ce *Gasca* étoit Prêtre du Conseil Souverain de l'Inquisition. Not. du Trad.

nu Bétail, & là où le climat eſt tempéré ou un peu chaud on recueille force Froment, Maïz, & Fruits. Il y a auſſi beaucoup de Mines d'argent & d'or; & autrefois on en tiroit quantité de ces métaux qui enrichiſſoient le Pays, mais aujourd'hui on en tire beaucoup moins.

VIII. La Juriſdiction du Corrégiment de *Canas* & *Canches*, ou *Tinta*, commence à environ vingt lieues au Sud de *Cuzco*, & s'étend tant du Nord au Midi, que de l'Eſt à l'Oüëſt, à vingt lieues de chaque côté. La *Cordillere* la diviſe en deux parties; l'une qui eſt haute, & ſituée dans ces Montagnes, s'appelle *Canas*; & l'autre qui eſt baſſe, ſe nomme *Canches*. Celle-ci jouit d'un air tempéré, & produit toute ſorte de Grains; celle-là plus expoſée au froid ne produit guere que des Pâturages, où l'on nourrit quantité de Beſtiaux, & l'on compte que dans les grandes Prairies qui ſont entre les collines il paît tous les ans 25 à 30000 Mules qu'on y améne du *Tucuman*. On vend ces Mules à une Foire qui ſe tient pour cela, & à laquelle ceux des autres Provinces de ce Diocéſe viennent acheter les Mules dont ils ont beſoin, & s'il en reſte on les envoye vendre dans d'autres Provinces plus éloignées. Dans la Partie nommée *Canas* il y a une célébre Mine d'argent connue ſous le nom de *Condonoma*.

IX. Le Corrégiment d'*Aymaraës* commence à quarante lieues au Sud-Oüëſt de *Cuzco*, & s'étend à trente lieues. Il produit beaucoup de Grains, de Sucre, nourrit force Troupeaux, & renferme des Mines d'or & d'argent, qui étoient autrefois fort abondantes, mais qui rendent peu aujourd'hui faute de gens pour les exploiter.

X. A l'Occident de *Cuzco*, à un peu plus de quarante lieues de cette Ville, commence la Juriſdiction du Corrégiment de *Chumbi-Vilcas*, laquelle s'étend à trente lieues ou environ. On y recueille beaucoup de Grains, & on y nourrit quantité de Beſtiaux. Il y a auſſi par-ci par-là quelques Mines d'or & d'argent.

XI. A trente lieues au Sud de la même Cité, on entre ſur les Terres du Corrégiment de *Lampa*, qui eſt la Province principale parmi celles qui ſont compriſes ſous le nom de *Collao*. Le Pays eſt mêlé de plaines & de collines, couvertes les unes & les autres d'abondans pâturages, où l'on voit toujours paître un grand nombre de Troupeaux. Au-reſte comme c'eſt un climat froid, il n'y croît d'autres fruits que des *Papas* & des *Quinoas*. En revanche il y a des Mines d'argent, qui ſont en bon état, & qui rendent beaucoup.

XII. Le Corrégiment de *Caravaya* commence à ſoixante lieues Sud-Eſt de

de *Cuzco*, & a plus de cinquante lieues d'étendue. L'air y est froid, excepté dans quelques lieux bas & plus exposés au Soleil, dans lesquels on recueille quelque peu de *Coca*. A cela près ils abondent en Grains, Fruits, Légumes, & Pâturages. Tout le Pays est rempli de Mines d'or, & c'est-là que sont les fameux Lavoirs appellés *Lavaderos de San Juan del Oro, y Pablo Coya*, de-même que celui qu'on nomme *Monte de Ananea*, qui est à deux lieues du Bourg de *Poto*, où résident les Officiers des Deniers du Roi pour percevoir les Quints qui reviennent à Sa Majesté. Il y a une Riviere qui sépare cette Province des *Indiens* Gentils qui habitent dans les Montagnes. Cette Riviere charrie tant d'or avec soi, qu'en certains tems de l'année les *Caciques*, ou Chefs des Villages *Indiens*, font partir quantité de leurs gens qu'ils envoyent par bandes sur les bords de la Riviere, pour amasser l'or qui se trouve parmi le sable & le gravier, jusqu'à ce qu'ils en ayent assez pour payer le tribut qu'ils doivent au Roi. Ils appellent cette espéce de Corvée *Chichina*. Outre les Mines d'or, il y a encore beaucoup de Mines d'argent dans cette Province ou Corrégiment, lesquelles sont exploitées fort diligemment. En 1713 sur la Montagne appellée *Ucuntaya* on découvrit une grande croute d'argent presque massif qui rendit plusieurs millions, mais qui fut bientôt épuisée, & cela fait espérer qu'on en trouvera encore de pareilles, qui rendront encore davantage. Entre autres Minieres d'or contenues dans cette Jurisdiction, il y en a une fameuse nommée *Aporoma* qui est fort abondante: l'or qu'on en tire a ving-trois carats d'aloi.

XIII. A cinquante lieues au Sud de *Cuzco* on trouve le Corrégiment d'*Asangaro* & *Asilo*, où l'air est froid, & le terroir ne produit que des Pâturages, dans lesquels on nourrit de nombreux Troupeaux qui font le principal commerce de cette Contrée. Au Nord-Est il y a quelques Mines d'argent assez négligées. Les Racines propres aux climats froids viennent en abondanee dans ce terroir, telles sont les *Papas*, la *Quinoa*, la *Cannagua;* les habitans se servent de ces deux dernieres pour faire de la *Chicha*, de la même façon qu'on la fait avec le Maïz. Ce Corrégiment est du ressort de l'Audience de *Charcas*.

XIV. A soixante lieues de *Cuzco* sur les frontieres des *Moxos*, qui sont des Missions des *Jésuites*, on trouve celles qui appartiennent à l'Ordre de *St. François*. Ces dernieres consistent en sept Villages d'*Indiens* de diverses Nations nouvellement convertis, & qui s'étant soumis à la Foi *Chrétienne* ont renoncé à leur vie sauvage. Pour donner plus d'autorité aux

Missionaires, les faire respecter & les défendre contre les entreprises des *Indiens* idolâtres, il y a-là un *Maestre de Campo*, qui est Magistrat & Officier, commandant les Milices formées des habitans mêmes de ces Villages.

IV. *Evêché de l'Audience de* Lima.

Arequipa.

La Ville d'*Aréquipa* fut fondée dans un lieu qui portoit déjà ce nom. Ce fut le fameux *François Pizarre* qui fit jetter les premiers fondemens de cette Cité. Dans la suite cette situation n'ayant pas paru assez avantageuse aux habitans, ils choisirent un autre emplacement dans la Vallée de *Quilca* à vingt lieues de la Mer. *Maita-Capac, IV. Inca*, avoit conquis ce Pays & l'avoit ajoûté à son Empire. Il en trouva l'air si agréable, & le terroir si bon, qu'il y fit venir 3000 familles des Provinces voisines qui étoient moins fertiles, & par cette augmentation d'habitans il fonda quatre à cinq Bourgades bien peuplées.

Cette Ville est une des plus grandes qu'il y ait au *Pérou*. Elle est avantageusement située dans un terrain uni, bien bâtie de pierres; les appartemens des maisons bien entendus, logeables, & commodes; les meubles fort beaux & de bon goût. Le climat y est fort doux; jamais on n'y sent de froid excessif, quoique le givre y tombe quelquefois; la chaleur n'y est non plus jamais incommode; desorte que pendant toute l'année la Campagne est émaillée de Fleurs & offre aux yeux un Printems éternel. Un air si doux ne sauroit qu'être favorable à la santé, aussi n'y voit-on point régner de ces maladies fâcheuses qui sont souvent l'effet du mauvais air. Tout près de la Ville coule une Riviere, dont les eaux par le moyen des canaux sont conduites dans les rues où elles entraînent toutes les immondices qui pourroient infecter l'air.

Tous ces agrémens & ces avantages sont néanmoins bien diminués, par la fâcheuse circonstance des tremblemens de terre auxquels cette Ville est sujette, comme toutes les autres Villes de cette partie de l'*Amérique*. On compte quatre de ces tremblemens de terre qui l'ont tout-à-fait ruinée. Le premier arriva en 1582, le second en 1600 le 24 de *Février*. Celui-ci fut accompagné du crévement d'un Volcan nommé *Guayna-Putina*, qui est tout près de la Ville. Le troisiéme tremblement arriva en 1604, le quatriéme en 1725, & quoique ces trois derniers fissent moins de ravage, ils ne laisserent pas de renverser les grands édifices & beaucoup de maisons.

La

La Ville est fort peuplée. On y compte grand nombre de Familles Nobles, parce que c'est le lieu où il s'est établi le plus d'*Espagnols*, attirés par les avantages que nous avons touchés ci-dessus, & par la commodité du commerce qui peut se faire par le Port d'*Aranta* qui n'en est qu'à vingt lieues. Le Chef du Gouvernement Civil & Militaire est le Corrégidor, qui a sous lui les Régidors, qui sont choisis parmi la premiere Noblesse de la Ville, & parmi lesquels on élit tous les ans à la pluralité des voix les Alcaldes ordinaires, comme cela se pratique dans les autres Villes.

Autrefois la Ville d'*Aréquipa* étoit du Diocése de l'Evêché de *Cuzco*; mais en 1609 elle en fut séparée, & on y établit un Siége Episcopal le 20 de *Juillet* de la même année. Le Chapitre est composé, outre l'Evêque, de cinq Dignités, le Doyen, l'Archidiacre, le Chantre, l'Ecolâtre, le Trésorier & de cinq Canonicats. Outre la Paroisse *del Sagrario*, desservie par deux Curés pour les *Espagnols*, il y a encore celle de *Santa Marta* pour les *Indiens* qui habitent dans la Ville. Il y a un Couvent d'*Observantins*, ou de *l'Etroite Observance*, & un de *Récollets*, qui sont de la Province de *Cuzco*. Un de *Dominicains* & un d'*Augustins*, qui sont de la Province de *Lima*; il y en a aussi un de *la Merci*, appartenant à celle de *Cuzco*. Le Collége des *Jésuites* & l'Hôpital de *San Juan de Dios* sont de celle de *Lima*. Il y a un Séminaire pour les Ecclésiastiques qui sont employés au service de la Cathédrale. On n'y compte que deux Couvens de Filles, ceux des *Carmélites* & de *Ste. Catherine*; mais on avoit commencé à en bâtir un pour les Religieuses de *Ste. Rose*. Le Tribunal des Deniers Royaux établi à *Aréquipa*, est composé d'un *Contador* ou Controlleur & d'un Trésorier. Enfin il y a aussi des Commissaires de l'Inquisition & de la Croisade, comme dans les autres Villes.

*Corrégimens de l'Evêché d'*Aréquipa.

I. *Aréquipa.*	IV. *Caylloma.*
II. *Camana.*	V. *Moquegua.*
III. *Condésuyos d'Aréquipa.*	VI. *Arica.*

I. Le Corrégiment d'*Aréquipa* ne s'étend pas au-delà des Villages des environs, où le climat n'est pas différent de celui de la Ville. Le terroir n'y éprouve jamais la stérilité de l'Eté: ils sont toujours couverts de Fleurs, de Fruits, de Grains & de Verdure. Les Pâturages y sont si abondans, que les Troupeaux toujours gras ne peuvent les consumer.

II. En suivant les côtes de la Mer du Sud, à quelque distance pourtant

tant des plages, on traverse le Corrégiment de *Camana*, dont la Jurisdiction renferme plusieurs déserts le long de la côte. Il s'étend vers l'Orient jusqu'aux premieres Montagnes de la *Cordillere*: son principal commerce consiste en Bourriques, & quelque peu d'Argent qu'on tire de quelques Mines assez négligées, & qui se trouvent dans la partie montagneuse.

III. Au Nord d'*Aréquipa*, environ à cinquante lieues de distance, on entre dans le Corrégiment de *Condesuyos de Arequipa*, lequel a quelque trente lieues d'étendue. L'air y est différent selon la situation des lieux, & le terroir est plus ou moins fertile par la même raison. C'est dans ce terroir qu'on trouve la Cochenille sauvage, dont les *Indiens* font quelque commerce avec les autres Provinces, qui ont des Fabriques d'Etoffes de laine. Il réduisent cette Cochenille en poudre en la faisant moudre, & en mêlent quatre onces avec douze de Maïz violet; ils paitrissent le tout ensemble, & en font de petits pains quarrés de quatre onces piéce, auxquels ils donnent le nom de *Magno*. C'est dans cette forme qu'ils débitent leur Cochenille, à un piastre la livre. C'est le prix ordinaire. On trouve dans le Pays beaucoup de Mines d'or & d'argent que l'on exploite encore actuellement, mais non pas avec tant de soin qu'autrefois.

IV. Le Corrégiment de *Caylloma* est à trente lieues Nord-Est d'*Aréquipa*. Ce Pays est fameux à-cause des Mines d'argent qu'il renferme, & d'une Montagne nommée aussi *Caylloma*. Quoique ces Mines n'ayent pas cessé d'être exploitées depuis leur découverte qui est très-ancienne, on continue encore à en tirer beaucoup de ce précieux métal: c'est pourquoi aussi dans le principal lieu du Pays, lequel lieu se nomme aussi *Caylloma*, il y a des Officiers des Finances du Roi pour la perception des Quints, & pour la distribution du Vif-argent, & un Gouverneur. La plus grande partie de ce Pays est si froide, qu'elle ne produit ni Grains, ni Fruits, & qu'il faut faire venir ces Denrées du dehors. Sur les pentes des Montagnes & dans les espaces qui sont entre elles, où le climat est un peu plus tempéré, il croît quelques Denrées, mais en fort petite quantité. On y voit dans certains Cantons paître quantité d'Anes sauvages, comme ceux dont il a été fait mention dans la I. Partie.

V. Le Corrégiment de *Moquégua* commence à quarante lieues au Sud d'*Aréquipa*, & s'étend à 16 lieues des côtes de la Mer du Sud. Le principal Bourg qui donne son nom à la Province, est tout peuplé d'*Espagnols*, parmi lesquels ou compte quelques familles nobles, qui sont fort à leur aise. Cet-

te

te Jurisdiction a environ 40 lieues d'étendue: l'air y est fort doux, & le terroir est rempli de Vignobles qui donnent beaucoup de Vin & d'Eau-de-vie, qui font tout le commerce du Pays, d'où on les transporte par terre dans les Provinces des Montagnes & jusqu'au *Potosi*, & par mer jusqu'à *Callao*. Il produit aussi force *Papas* & quelque peu d'Olives.

VI. *Arica* est le dernier Corrégiment de cet Evêché. Il est situé le long de la côte de la Mer du Sud. L'air y est chaud & mal sain, & la plus grande partie du terroir stérile excepté en *Ayi* ou *Piment*, qui y croît en abondance; & cet article seul suffit pour procurer un commerce considérable aux habitans, cette épicerie étant extrêmement en usage dans toute l'*Amérique* méridionale. On la vient enlever des Provinces intérieures des Montagnes, & l'on tient qu'il s'en recueille tous les ans dans ces campagnes pour plus de soixante mille écus. L'*Ayi* ou *Agi* a environ un quart d'aune de long. Après qu'on l'a cueilli on le fait secher au Soleil, & on le met ensuite dans de grands sacs de jonc; chaque sac en contient un arrobe. Cette Drogue entre dans tous les mets qu'on apprête dans l'*Amérique Espagnole* excepté dans les Confitures, comme il a été remarqué dans la I. Partie. Dans quelques parties du terroir de cette Jurisdiction il croît beaucoup d'Oliviers, dont les olives grosses comme un petit œuf de poule, sont aussi délicates qu'aucunes d'*Europe*: on en fait quelque peu d'huile, dont une partie est transportée dans les Pays des Montagnes, & l'autre partie est employée en saumure, dont on transporte quelque peu à *Callao*.

CHAPITRE XIII.

Audience de Charcas. *Evêchés Suffragans de cet Archevêché, & Corrégimens compris dans ce Diocése.*

Si l'on considere la Province de *Charcas* dans toute l'étendue de la Jurisdiction de son Audience, on trouvera qu'elle ne céde guere à la Province de *Lima* en grandeur; avec cette différence néanmoins, que celle-ci est bien peuplée, & que celle-là est d'un côté entre-coupée de Déserts, de Montagnes couvertes de Bois épais qui les rendent impénétrables; & de l'autre traversée par les hautes Montagnes de la *Cordillere des Andes* & par les vastes *Pampas* ou Plaines qu'elles laissent entre elles. An-

ciennement on comprenoit ſous le nom de *Charcas* diverſes Contrées ou Provinces habitées d'un nombre prodigieux d'*Indiens*, dont le V. *Inca*, *Capac Yupanqui*, entreprit la conquête: mais ſes progrès ne s'étendirent pas au-delà des Provinces appellées *Tutyras* & *Chaqui*, & *Collaſuyo* fut le terme de ſes conquêtes. Après ſa mort l'*Inca Roca* ſon fils, qui lui ſuccéda, pourſuivit ſes projets, & tourna ſes armes de ce même côté. Il ſoumit toutes ces Nations juſqu'à la Province de *Chuquiſaca*, où fut fondée depuis la Ville de la *Plata*, qui eſt aujourd'hui Capitale de la Province de *Charcas*. La Juriſdiction de cette Ville commence du côté du Nord à *Vilcanota*, lieu appartenant à la Province ou Corrégiment de *Lampa* dans le Diocéſe de *Cuzco*; de-là elle s'étend vers le Sud juſqu'à *Buénos-Ayres*. A l'Orient elle touche au *Bréſil*, n'ayant d'autres bornes de ce côté-là que la fameuſe *Ligne de ſéparation*. A l'Occident elle touche à la côte de la Mer du Sud par la Province d'*Atacames* qui eſt du reſſort de cette Audience; le reſte de la Province de *Charcas* confine au Royaume de *Chili*. On compte dans cette vaſte étendue de Pays un Archevêché & cinq Evêchés, ſçavoir:

Archevêché de la Plata.

Evêchés Suffragans.

I.	*La Paz*	IV.	*Paraguay.*
II.	*Santa Cruz de la Sierra.*	V.	*Buénos-Ayres.*
III.	*Tucuman.*		

Ce Chapitre traitera de l'Archevêché de *la Plata*, & les ſuivans contiendront les notices des Evêchés Suffragans.

Archevêché de l'Audience de Charcas *ou* Chuquiſaca.

La Plata.

Après que les *Eſpagnols* eurent ſubjugué preſque tous les Pays qui s'étendent depuis *Tumbez* juſqu'à *Cuzco*, & qu'ils eurent appaiſé les différends qui s'étoient élevés entre les Conquérans, ils tournerent toutes leurs vues vers les Nations les plus éloignées, & ne ſongerent qu'à les ſoumettre. Dans ce deſſein *Gonzalo Pizarro*, & quelques autres Capitaines avec un bon Corps de Troupes *Eſpagnoles* partirent de *Cuzco* l'an 1538, s'avancerent juſqu'à *los Charcas*, & attaquerent les Nations qui habitoient ce Pays

&

& celui des *Carangues:* il trouva une si grande résistance dans divers combats qu'il leur livra, qu'il n'eut pas peu de peine à les réduire. Mais tout cela n'étoit rien en comparaison du courage que firent paroître les *Chuquisaques;* car *Gonzalo Pizarro* ayant pénétré après plusieurs combats jusqu'à leur principale Bourgade, il s'y trouva tout d'un coup assiégé par ces Barbares, qui le serrerent de telle sorte que si son Frere *Francisco Pizarro* n'avoit eu la précaution de faire partir de *Cuzco* en toute diligence un bon secours de Troupes, c'étoit fait du peu d'*Espagnols* qui restoient encore des combats précédens. Ce renfort étant arrivé avec bon nombre de Volontaires de distinction, les *Indiens* furent mis en déroute, & obligés de plier sous le joug, & de reconnoître les Rois d'*Espagne* pour leurs Maîtres & Souverains. L'année suivante 1539 le Marquis *Francisco Pizarro* voyant combien il étoit nécessaire de former en ces lieux un établissement solide, donna commission au Capitaine *Pédro Anzures* d'y bâtir une Ville, ce que celui-ci exécuta, choisissant pour cet effet le Bourg même de *Chuquisaca.* Plusieurs de ceux qui avoient assisté à la conquête s'établirent dans la nouvelle Ville, pour être à portée de soumettre les autres Nations voisines. A une petite distance de cette Ville est une Montagne appellée *el Porco*, où il y a quelques Mines d'argent que les Empereurs du *Pérou* faisoient exploiter pour leur compte par un certain nombre d'*Indiens*, & d'où ils tiroient beaucoup de ce métal: par allusion à cette circonstance les Fondateurs de la nouvelle Ville voulurent qu'elle fût appellée *Ciudad de la Plata* *; mais le premier nom du Bourg a prévalu, & la Ville est encore aujourd'hui plus connue sous le nom de *Chuquisaca* que sous celui de *la Plata.*

La Plata ou *Chuquisaca* est située dans une petite Plaine environnée de Montagnes qui la mettent à l'abri des vents. En Eté l'air n'y est point trop chaud, & il est tempéré presque toute l'année. En Hiver, saison qui commence dans ce Pays en *Décembre* & dure jusqu'en *Mars*, les pluyes y sont extrêmement fréquentes, & presque toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs, à cela près l'air est tranquile & serein le reste de l'année. Les Maisons de la grand' *Place* & des environs ont un étage sans le rez-de-chaussée. Elles sont couvertes de tuiles; les appartemens en sont grands & bien distribués, & elles sont accompagnées de Jardins & de Vergers remplis d'arbres fruitiers d'*Europe* pour le plaisir des habitans. L'eau courante y est assez rare, il n'y en a que bien précisément la quantité nécessaire pour la consommation des habitans. Elle y est distri-

buée

* *Cité d'argent.*

buée par des Fontaines publiques, pratiquées en divers quartiers. On compte environ quatorze mille âmes dans la Ville, soit *Espagnols* ou *Indiens*.

La Grande Eglise a trois nefs. Elle est passablement grande, ornée de beaux tableaux, & de dorures. Elle est desservie par deux Curés Recteurs, l'un desquels est pour les *Espagnols*, l'autre pour les *Indiens*. Il y a encore une autre Paroisse sous le nom de *St. Sébastien* à l'une des extrémités de la Ville; les Paroissiens en sont presque tous *Indiens*, & montent au nombre d'environ trois mille âmes. Les Couvens de Religieux ont des Eglises magnifiques, & des appartemens très-grands. Ces Couvens sont; les *Cordeliers*, les *Dominicains*, la *Merci*, les *Augustins*, un Collége de la *Compagnie*, un Hôpital de *St. Jean de Dios*, entretenu aux dépens du Roi; deux Couvens de Filles, *Ste. Claire*, & *Ste. Monique*.

Il y a dans la même Ville une Université dédiée à *St. François Xavier*, dont le Recteur est un *Jésuite*, qui est en même tems Recteur du Collége de la *Compagnie*, & les Professeurs des Prêtres Séculiers, & des Personnes Laïques. On fait des leçons publiques en toute Faculté, dans deux Colléges; celui de *St. Jean* où les *Jésuites* régentent, & celui de *St. Christoval* qui est un Séminaire sous l'inspection d'un Ecclésiastique nommé par l'Archevêque.

A deux lieues de la *Plata* coule une Riviere nommée *Cachimayo*, dont les bords sont remplis de Maisons de campagne où les Citadins vont se divertir. La Riviere de *Pilco-Mayo* coule à six lieues de la Ville sur le chemin de *Potosi*; on traverse cette Riviere sur un grand pont de pierre. Elle fournit du poisson à la Ville pendant plusieurs mois de l'année. On y en pêche de diverses sortes & de très-bon goût, entre autre ceux qu'on nomme *Dorades*, qui sont si grands qu'ils pésent pour l'ordinaire 20 à 25 livres. Les autres vivres, Pain, Viande, Légumes & Fruits y sont apportés de toutes les Provinces voisines.

L'Audience Royale établie à *Plata* est le premier des Tribunaux de cette Ville. Elle y fut établie en 1559 & a pour Chef un Président, qui est en même tems Gouverneur & Capitaine-Général de toute la Province, à la réserve des Gouvernemens de *Santa Cruz de la Sierra*, de *Tucuman*, de *Paraguay*, & de *Buénos-Ayres*, qui sont indépendans & absolus dans les Affaires Militaires: outre le Président elle est composée de cinq Auditeurs, d'un Fiscal, d'un autre Fiscal Protecteur des *Indiens*, sans compter deux Auditeurs surnuméraires.

Le

Le Corps de Ville eſt composé, comme dans toutes les autres, de Régidors, qui ordinairement ſont des perſonnes des plus diſtinguées de la Ville, ayant pour Chef le Corrégidor; & tous les ans on élit deux *Alcades* ordinaires pour veiller au bon Ordre & à la Police.

L'Egliſe de *la Plata* fut érigée en Siége Epiſcopal l'année 1551, la Ville ayant déjà alors le titre de Cité; & en 1608 elle fut érigée en Métropole. Le Chapitre eſt composé outre l'Archevêque des cinq Dignités ordinaires & de treize Chanoines. L'Archevêque & ſon Official forment le Tribunal Eccléſiaſtique.

Le Tribunal de la Croiſade eſt composé d'un Commiſſaire ſubdélégué & autres Officiers ordinaires. Le Tribunal de l'Inquiſition eſt composé de même, & dépend de l'Inquiſition de *Lima*. Enfin il y a auſſi un Tribunal des Biens des Défunts, comme dans les autres Villes dont il a été parlé.

Les Corrégimens du Diocéſe de *la Plata* ſont au nombre de 14. En voici les noms.

I. *La Plata* & la Ville Impériale de *Potoſi*.

II. *Tomina.*
III. *Porco.*
IV. *Tarija.*
V. *Lipes.*
VI. *Amparaës.*
VII *Oruro.*
VIII. *Pilaya, & Paſpaya.*
IX. *Cochabamba.*
X. *Chayantas.*
XI. *Paria.*
XII. *Carangas.*
XIII. *Cicacica.*
XIV. *Atacama.*

I. La Juriſdiction du Corrégiment de *la Plata* eſt ſi étendue vers l'Occident, qu'elle comprend la Ville Impériale de *Potoſi*, dans laquelle le Corrégidor fait toujours ſa réſidence, ainſi que le Tribunal des Finances du Roi composé d'un Controlleur & d'un Tréſorier. Ce Tribunal a été établi dans cette Ville, afin qu'il fût à portée d'enrégiſtrer l'argent qui ſe tire des Mines.

La fameuſe Montagne de *Potoſi*, au pied de laquelle eſt ſituée du côté du Sud la Ville du même nom, eſt une ſource inépuiſable d'argent, & ce précieux métal que l'on tire de ſes entrailles, en circulant dans toutes les parties du Monde y a rendu célébre le nom de *Potoſi*. Ces Mines furent découvertes en 1545 par un pur hazard, comme cela étoit arrivé auparavant & eſt arrivé depuis en divers lieux. Un *Indien* nommé ſelon

quelques-uns *Gualpa*, & selon d'autre *Hualpa*, poursuivant des chevreuils jusqu'au haut de la Montagne, se trouva près d'un rocher un peu escarpé, & voulut s'acrocher à la branche d'un arbrisseau pour mieux escalader le roc; mais cet arbrisseau n'ayant pas de racines assez profondes pour résister à ce poids, fut arraché, & fit voir dans le trou où avoit été la racine un lingot d'argent fin, qui paroissoit au-travers d'une croute de terre qui le couvroit. L'*Indien* se contenta pour lors des fragmens de ce métal qui étoient restés mêlés avec la terre autour de la racine, & s'étant retiré à *Porco* où il faisoit sa demeure, il nettéia sécrettement les fragmens d'argent qu'il avoit ramassés: & depuis ce jour il continua à aller sur la Montagne toutes les fois qu'il vouloit avoir de l'argent. Un de ses plus intimes amis aussi *Indien*, nommé *Guanca*, s'appercevant du changement avantageux arrivé à sa fortune en voulut savoir la cause, & le pria avec tant d'instance que celui-ci eut la foiblesse de lui avouer son secret. Ils continuerent quelque tems à tirer de l'argent ensemble; mais *Gualpa* ou *Hualpa* n'ayant jamais voulu découvrir à son ami comment il s'y prenoit pour nettéier le minerais, la division se mit entre eux, & *Guanca* alla tout découvrir à son Maître nommé *Villarroël*, qui étoit un *Espagnol* habitant de *Porco*. *Villaroël* alla aussi-tôt, c'est-à-dire le 1 *Avril* 1545, reconnoître la Miniere, qui dès-lors fut exploitée, & d'où l'on a tiré des richesses immenses.

Cette premiere Mine fut appellée la *Découvreuse*, parce qu'elle fut cause qu'on découvrit d'autres sources de richesses que la Montague renfermoit dans son sein. En effet peu de tems après on découvrit une seconde Miniere, à laquelle on donna le nom de *Mina del Estanno* ou de l'Etain, ensuite une troisieme, qui fut surnommée la *Riche*, & enfin une quatrieme qu'on appella *Mendieta*. Ce sont-là les quatre principales Mines d'argent de cette fameuse Montagne, qui en renferme encore beaucoup d'autres moins considérables qui la traversent de tous côtés. La situation des premieres est dans la partie septentrionale de la Montagne, & leur direction est du Nord au Sud, inclinant un tant soit peu vers l'Occident. J'ai ouï dire aux plus habiles gens du *Pérou* dans ces sortes de matieres, que les Mines les plus riches étoient celles qui ont cette sorte de direction.

Dès que le bruit de cette découverte se fut répandu, on vit accourir des gens de toutes parts, & en particulier de la Ville de *la Plata*, d'où cette Montagne est éloignée de 20 à 25 lieues. De cette maniere la Ville de *Potosi* devint extrêmement opulente, & peuplée au point qu'on lui don-

donne deux lieues de circuit. Plusieurs familles nobles intéressées aux Mines s'y établirent. L'air de la Montagne est froid & sec; c'est ce qui fait que le terroir de la Ville est aride & stérile, ne produisant ni Grains, ni Fruits, ni pas une Herbe: malgré cela & la quantité d'habitans, la Ville ne manque de rien; les vivres y viennent en abondance de toutes les autres Provinces. Le Commerce qui s'y fait est plus grand que dans aucune autre Ville du *Pérou*, excepté *Lima*. Les Provinces fertiles en Grains & en Fruits trouvent à s'en défaire à *Potosi*; celles qui abondent en Troupeaux ne cessent d'y en envoyer; & celles qui ont des Fabriques y trouvent le débit de leurs étoffes: des Marchands qui négocient en Marchandises d'*Europe* font un trafic considérable avec cette Ville. Les payemens s'y font par troc de marchandises contre de l'argent en barres, ou en *pignes*.

Outre ces Commerces il y a encore celui des *Aviadores*, qui sont des Marchands qui avancent certaines sommes d'argent monnoyé aux Maîtres des Mines pour subvenir aux fraix nécessaires pour l'exploitation de ces Mines, lesquelles sommes sont ensuite payées en argent en barres ou en *pignes*. Le Commerce du Vif-argent pour extraire le métal, est aussi fort important. C'est un article réservé au Trésor Royal; & l'on peut juger de la quantité qu'on en consomme, par la quantité de l'argent que l'on tire de ces Mines. Avant qu'on eût perfectionné la maniere d'appliquer le mercure au minerai d'argent, c'est-à-dire, avant qu'on sût faire la même opération avec moins de vif-argent, on employoit un marc de mercure pour un marc d'argent net, souvent même on en employoit davantage, quand les Ouvriers manquoient d'habileté. Il suffira de rapporter ce que quelques Auteurs ont écrit sur ce sujet pour comprendre jusqu'où va la consommation du mercure, & les richesses qu'on a tirées de cette Montagne. *Alvan Alonso Barba*, qui avoit été Curé à *Potosi*, & qui a écrit sur les Métaux en 1637, dit que depuis l'an 1574, que l'on commença à appliquer le mercure à l'argent, jusqu'au tems où il écrivoit, on avoit apporté aux Caisses Royales de *Potosi* deux cens quatre mille sept cens quintaux de mercure, sans compter ce qui étoit entré par contrebande; & comme cet espace de tems étoit de 63 ans, il s'ensuit que la quantité de vif-argent employé à ces Mines montoit à 3249 quintaux par année. *Don Gaspar de Escalona*, qui écrivoit un an après, assure dans son *Gazophilacio Péruvico*, pag. 193, qu'on avoit tiré de cette Montagne jusqu'à cette année trois cens quatre-vingts-quinze millions, six cens & dix-neuf mille

piaſtres: or comme il y a préciſément l'eſpace de 93 ans, depuis la découverte de la Miniere juſqu'à ce tems-là, il ſuit qu'on a tiré par an quatre millions deux cens cinquante-cinq mille quarante-trois piaſtres d'argent net: par où l'on peut encore juger quel doit être le Commerce de cette Ville, puiſqu'il en ſort des ſommes ſi conſidérables en échange de ce qu'on y apporte & qui s'y conſomme; car tout ſon commerce actif eſt en argent. L'Argent eſt ſon unique Denrée: les recoltes n'en ſont pas à-la-vérité aujourd'hui auſſi abondantes qu'autrefois, mais elles ne laiſſent pourtant pas d'être encore ſur un fort bon pied. Il y a près de *Potoſi* des Eaux minérales chaudes, dont les bains ſont bons pour la ſanté: on les nomme *bains de Don Diégo*; pluſieurs perſonnes les prennent par goût, pluſieurs autres par remède.

II. Le Corrégiment de *Tomina* commence à dix-huit lieues au Sud-Ouëſt de la Ville de *la Plata*, & confine aux *Indiens Brabos* ou Sauvages de la Montagne, appellés autrement *Chiriguans*, dont les terres ſont à l'Orient. L'air de ce Corrégiment eſt chaud, & le terroir produit des Grains, des Fruits, quelque peu de Vin, & beaucoup de Sucre. On y nourrit auſſi du gros & menu Bétail. Sa Juriſdiction a environ 40 lieues d'étendue. Le voiſinage des *Indiens Chiriguans* tient les Villages de cette Province en de continuelles allarmes, & la Ville même de *la Plata* craint leurs fréquentes courſes, d'autant plus qu'ils ont pluſieurs fois tenté de la ſurprendre.

III. Le Corrégiment de *Porco* commence tout près de la Ville Impériale de *Potoſi*, à 25 lieues de *la Plata*; & s'étend vers l'Occident environ 20 lieues. L'air y eſt froid, & par-là même peu propre aux Semences & aux Fruits; mais fort bon pour les Troupes pour leſquelles le terroir produit aſſez de pâturages. C'eſt dans ce Diſtrict qu'eſt la Montagne de *Porco*, d'où, comme il a déja été dit, les *Incas* tiroient tout l'argent dont ils avoient beſoin pour leur ſervice & leurs ornemens; & ce fut la premiere Mine que les *Eſpagnols* exploiterent après la conquête.

IV. Au Sud de la *Plata* à environ trente lieues de cette Ville, on trouve le Corrégiment de *Tarija* ou de *Chichas*, qui a environ 35 lieues d'étendue. L'air eſt chaud dans une partie, & froid dans l'autre, & le terroir produit à proportion. Il nourrit beaucoup de Bétail, & on y trouve par-tout des Mines d'or & d'argent, ſurtout dans cette partie appellée *Chocayas*. A l'extrémité du Pays, & ſur les confins des *Indiens* Idolâtres, coule le Fleuve *Tipuanys*, dont le ſable eſt mêlé de beaucoup d'or,

& où l'on envoye des *Arpailleurs*, comme à la Riviere de *Caravaya*.

V. Du même côté, en tirant un peu vers le Sud-Oüëst de *la Plata*, est le Corrégiment de *Lipes*, qui a aussi 35 lieues d'étendue. L'air y est fort froid, & le terroir n'y produit que des Pâcages où paissent diverses Troupes de *Vicunnas*, d'*Alpacas* ou *Tarugas*, & de *Llamas*. Ces Animaux sont d'ailleurs assez communs dans toutes les autres Provinces de *Panas*, c'est-à-dire les Provinces où il y a des Montagnes hautes où le froid est continuel. Le Pays de *Lipes* a des Mines d'or qui sont aujourd'hui abandonnées, mais qui témoignent avoir été travaillées autrefois, particulierement dans une des Montagnes voisines de *Colcha*, à laquelle on a donné le nom d'*Abitanis*, qui dans la Langue du Pays signifie Mine d'or. La Montagne de *St. Christofle d'Acochala* a été une des plus fameuses du *Pérou* pour la richesse de ses Mines d'argent. Ce Métal y étoit en telle quantité qu'on l'y coupoit avec le ciseau. Aujourd'hui elles sont fort déchues en comparaison de ce qu'elles ont été autrefois, quoiqu'on ne cesse de les exploiter; mais avec trop peu de monde, sans quoi il n'y a pas de doute que cette Mine ne rendît autant que par le passé.

Le Corrégiment d'*Amparaës* commence à peu de distance à l'Orient de *la Plata*, & s'étend jusqu'aux Corrégimens de l'Evêché de *Santa Crux de la Sierra*, & entre autres jusqu'à celui de *Misque Pocona*. Le Corrégidor de cette Province d'*Amparaës* a sous sa Jurisdiction les *Indiens* qui demeurent à *la Plata*. Le froid domine dans certains endroits de cette Province, la chaleur dans d'autres; elle nourrit quelques Troupeaux, & produit beaucoup de Grains, particulierement de l'Orge, dont elle fait son principal Commerce.

VII. Au Nord de *la Plata* on trouve la Province d'*Oruro*, dont la Capitale est appellée *San Philipe de Austria de Gruro*, & est située à environ 40 lieues de *la Plata*. Le Pays est stérile, excepté en pâturages, ou paissent beaucoup de *Vicunnas*, *Guanacos*, & *Llamas*. On y trouve beaucoup de Mines d'or & d'argent: les premieres, quoique découvertes dès le tems des *Incas*, ont été peu exploitées, mais les secondes ont produit de grandes richesses: toutefois elles sont aujourd'hui un peu déchues s'étant remplies d'Eau, sans qu'on ait pu venir à bout de les saigner, quelques soins que les Mineurs ayent pris pour cela. Il n'y a plus que celles de *Popo*, qui sont des Montagnes à 12 lieues de la Ville, lesquelles rendent encore considérablement. Cette Ville d'*Oruro* est grande, bien peuplée, & fait un fort grand Commerce, que les Mines y ont attiré. Il y a des Officiers

des Finances du Roi pour la perception des Droits de Sa Majesté sur le produit des Mines.

La Province de *Pilaya* & *Paspaya* ou *Cinti* commence au Sud de *la Plata* environ à 40 lieues de distance. La plus grande partie du Pays est située dans des Coulées, où l'air est fort bon, & qui produisent toute sorte de Denrées, Grains, Fruits, Légumes, & même du Vin en quantité. De tout cela il se fait un Commerce avantageux avec les Provinces voisines.

IX. *Cochabamba* est un autre Corrégiment, qui commence au Sud-Est, à 50 lieues de *la Plata*, & à 56 de *Potosi*. La Capitale est une des plus considérables Villes du *Pérou*, & sa Jurisdiction s'étend en certains endroits à plus de 40 lieues. La Ville est située dans une Plaine fertile & délicieuse; & tout le reste du Pays étant arrosé de diverses Rivieres & Ruisseaux, produit une si grande quantité de Grains, qu'on l'appelle le Grenier de tout le Diocése de l'Archevêché de *la Plata*, & de celui de l'Evêché de *la Paz*. L'air y est très-bon presque par-tout, & dans quelques endroits on y trouve des Mines d'argent.

X. Au Nord-Est de la même Ville de *la Plata* à 50 lieues de distance, on entre dans le Corrégiment de *Chayautas*, qui s'étend à 40 lieues ou environ. C'est un Pays fameux par ses Mines d'or & argent. Celles d'or sont négligées aujourd'hui, quoiqu'elles ayent été exploitées autrefois, comme il paroît par les *Socabons* * qu'on y voit encore. La Province est traversée par une Riviere que les habitans nomment *Grande*, laquelle roule & des grains & des sables d'or. Quant aux Mines d'argent, elles sont exploitées avec soin & rendent considérablement. Le terroir nourrit des Troupeaux de gros & menu Bétail qui suffisent pour la nourriture des habitans.

XI. Vers le même côté de Nord-Est à quelque 70 lieues de *la Plata*, commence le Corrégiment de *Paria*, qui a plus de 40 lieues d'étendue: l'air y est froid, & le terroir n'y produit que des Pâturages où se nourrissent de grands Troupeaux de gros & de menu Bétail. Il s'y fait une grande quantité de Fromage qu'on transporte dans tout le *Pérou*, où ils sont fort estimés. On y rencontre par-ci par-là quelques Mines d'argent. Au-reste cette Province tire son nom d'un grand Lac qu'elle renferme, & qui est

* Les *Socabons* sont des Mines perdues, que l'on fait pour saigner la Miniere, qui est noyée d'eau. Not. du Trad.

eſt formé de l'écoulement des eaux du Lac de *Titi-caca*, ou *Chacuito*.

XII. Le Corrégiment de *Carangas* commence à 70 lieues à l'Occident de *la Plata*, & a plus de 50 lieues d'étendue. L'air y eſt fort froid, & par cette raiſon le terroir n'y produit que des *Papas*, des *Quinoas*, & des *Cannaguas*, & nourrit beaucoup de Bétail. Il y a auſſi beaucoup de Mines d'argent qui ſont continuellement exploitées. Celle de *Turco* eſt la plus fameuſe de toutes, parce qu'elle eſt entiérement de *Métal machacado*, c'eſt ainſi que les Mineurs appellent le minerais, où les filons du Métal forment un tiſſu admirable avec la pierre dans laquelle ils ſont incorporés. Les Mines de cette eſpéce ſont pour l'ordinaire les plus riches. Il y a d'autres Minieres dans cette Contrée, qui, ſi elles ne ſont pas plus riches, ſont du-moins plus ſingulieres. Elles ſe trouvent dans les Déſerts ſablonneux qui s'étendent vers les côtes de la *Mer du Sud*. Ce n'eſt ni dans des Rocs, ni dans des Montagnes qu'il faut creuſer, mais dans le ſable même. On n'a qu'à y faire un trou pour en tirer des morceaux d'argent ſans autre mêlange que de quelque peu de ſable qui s'y eſt attaché. Les gens du Pays appellent ces morceaux d'argent *Papas*, parce qu'on les tire de la terre comme les *Papas*, qui ſont une racine dont nous avons parlé ailleurs. A-la-vérité il n'eſt pas aiſé de comprendre comment ces morceaux d'argent ſe peuvent trouver dans le ſable mouvant, ſans ſoutien, ſans être enchaſſés dans rien. A mon avis il y a deux moyens d'expliquer cette énigme. Le premier en admettant la reproduction continuelle des Métaux dont il y a tant de preuves, tels que ſont les Minerais appellés *Criaderos de Oro y Plata*, qui ſe trouvent dans diverſes Minieres du *Pérou*; les Minieres mêmes qui abandonnées durant un certain tems, ont été repriſes avec grand profit; & plus que tout cela, les oſſemens des *Indiens* qui ont été écraſés & enſévelis dans les Mines où ils travailloient. Dans la ſuite on eſt venu refouiller dans ces Mines, & l'on a trouvé dans les cranes & les os des filets d'argent, qui les pénétroient comme la veine même. Cela ſuppoſé comme inconteſtable, il eſt à croire que la matiere dont ſe forme l'argent court avant de ſe fixer; & que quand elle a acquis un certain degré de perfection, il s'en filtre quelques parties entre les poroſités du ſable, juſqu'à ce que s'arrêtant-là où elles arrivent avec toute la diſpoſition néceſſaire pour ſe fixer, elles reſtent entierement converties en argent, & unies à ces parties de terre qu'elles ont ramaſſées dans leur courſe, juſqu'à l'endroit où la matiere s'eſt arrêtée, & le tout enſemble conſolidé.

Quoique cette opinion ſoit aſſez probable, je ſuis plus porté pour celle qui

qui suit, & qui me paroît plus simple & plus naturelle. Les feux souterrains étant très-communs dans cette partie de l'*Amérique*, comme je l'ai observé en parlant des tremblemens de terre, il n'est pas douteux qu'ils n'ayent assez d'activité pour fondre les Métaux qui se trouvent dans les endroits où ils s'allument, & pour communiquer à la matiere liquéfiée une chaleur qui puisse durer longtems. Or une portion de l'argent ainsi fondu doit nécessairement couler, & s'insinuant dans les plus grands pores de la terre, continuer à courir, jusqu'à ce que s'étant refroidi il se condense & reprenne sa premiere consistance, conjointement avec les corps étrangers qu'il a rencontré. A cela on peut faire deux objections; la premiere, que le métal passant du lieu où il s'est fondu à un autre, doit se refroidir aussitôt qu'il change de place & se figer dans un lieu froid. La seconde, que les porosités de la terre étant fort étroites, particulierement là où il y a du sable, dont les parties se consolident davantage, le métal devroit paroître en filets ou ramifications déliées & minces, & non pas en gros morceaux comme il arrive ici. Je vais tâcher de répondre à ces deux difficultés.

Avant que l'argent commence à courir du lieu où il s'est fondu, le feu souterrain court par les porosités de la terre, lesquelles s'élargissent à-mesure que le corps de l'air contenu dans les mêmes pores se dilate. Le métal suit immédiatement, & rencontrant un passage déjà suffisant pour s'introduire, il achéve de comprimer les particules de terre les plus voisines de celles qu'il emporte avec soi, & continue ainsi sans obstacle. Le feu souterrain qui précéde le métal, communique à la terre une chaleur suffisante pour en chasser la froidure, & le métal trouvant la terre dans cette disposition, il est tout simple qu'il ne perde pas la chaleur qu'il a contractée, & qu'il ne s'arrête qu'après avoir couru un fort long espace au bout duquel enfin il se fige & s'arrête. Une chose qui contribue encore à lui faire conserver sa chaleur, c'est que n'y ayant aucun soupirail aux conduits de la terre, il est bien difficile qu'elle perde sitôt la premiere chaleur que le feu souterrain lui a communiquée, par conséquent le métal peut bien ne s'arrêter qu'à une grande distance du lieu où il est devenu fluïde. Les premieres parties de ce métal s'arrêtant à un endroit où le froid qu'elles ont enfin contracté les condense & les fige, celles qui suivent se joignent à elles & forment comme un dépôt; & le tout étant entierement coagulé fait une masse, qui est partie argent, partie scories, qu'elle a tiré du minéral même dont elle est sortie.

Ces

Ces *Papas* d'argent ſont différens du minerai des Minieres; car à la vue ils paroiſſent comme de l'argent fondu; & quiconque n'aura aucune connoiſſance de la maniere dont on les trouve, ne doutera point que ce ne ſoit de l'argent fondu. Dans ces *Papas* l'argent forme une maſſe, & les parties terreſtres ſont ſur la ſuperficie, ne pénétrant que peu ou point ladite maſſe; au-lieu que l'argent qu'on tire des Minieres eſt pénétré & mêlé de terreſtréités & de parties hétérogénes, qui ont une couleur noire, & qui paroiſſent en tout ſens de véritables calcinations; avec cette différence pourtant, que quelques-unes le paroiſſent moins que d'autres, & qu'il y en a qui ſont moins pénétrées de parties terreſtres que d'autres. Si cela doit arriver ainſi, dès lors que les *Papas* ſe forment par la fonte du métal, il eſt clair que la derniere opinion a un degré de probabilité qui approche de l'évidence, ou que du-moins elle eſt plus naturelle que la premiere.

Ces *Papas*, ou Maſſes, ſont de différentes groſſeur & figure. Il y en a qui péſent deux marcs, d'autres moins, d'autres plus. Dans le tems que j'étois à *Lima* j'en vis deux des plus groſſes qu'on ait jamais tirées de ces ſablonnieres; l'une peſoit 60 marcs, & étoit pourtant petite en comparaiſon de l'autre, qui en peſoit 150 & quelque choſe au-delà. Elle avoit plus d'un pied de *Paris* de long, ce qui fait à peu près trois huitiémes d'une de nos aunes de *Caſtille*. Ces morceaux d'argent ſe trouvent répandus en divers lieux du même terrain. Il eſt rare d'en trouver pluſieurs près à près, parce que le métal en coulant ſuit diverſes routes, & s'introduit par les poroſités où il trouve plus d'eſpace. C'eſt auſſi du plus ou moins de largeur des pores de la terre, que vient le plus ou moins de groſſeur des *Papas* qui ſe forment.

Le Corrégiment de *Cicacica* eſt au Nord & à 90 lieues de *la Plata*, mais ſeulement à 40 de *la Paz*. Le Bourg principal eſt appellé *Cicacica*, & donne ſon nom à toute la Province. Ce Bourg, ainſi que tout ce qui eſt ſitué au Sud, appartient à l'Archevêché de *la Plata*; mais la plus grande partie de ce qui eſt au Nord eſt du Diocéſe de l'Evêché de *la Paz*. Le Pays s'étend à plus de cent lieues, & dans les endroits où l'air eſt fort chaud, il produit de la *Coca* en grande abondance, & en fournit les principaux lieux des Mines de toute la Province de *Charcas* juſqu'à *Potoſi*, ce qui fait un commerce conſidérable. On met cette herbe dans des corbeilles, qui ſelon l'Ordonnance doivent en contenir le poids de 18 livres. Chaque corbeille ſe vend à *Oruro*, *Potoſi*, & autres lieux près des Minieres,

res, avant & aprés les récoltes, 9 à 10 écus, & quelquefois davantage. Le terroir où l'air est froid, est tout de pacages, où l'on nourrit du Bétail gros & menu, & où l'on trouve des *Vicunnas*, *Guanacos*, & autres Bestiaux sauvages. Il y a aussi quelques Mines d'argent qui n'égalent pas celles dont nous avons parlé ci-dessus.

XIV. *Atacama* est un Bourg à plus de cent vingt lieues de *la Plata*, lequel donne son nom à la derniere Sénéchaussée de la Province de *Charcas*. Cette Sénéchaussée s'étend le long des côtes occidentales de la *Mer du Sud*, à une distance assez considérable. Le Pays est fertile, mais mêlé de quelques Déserts, particulierement vers le Sud, où il y en a un qui sépare le *Pérou* du *Chili*. On pêche sur les côtes de ce Corrégiment une grande quantité de poisson appellé *Tollo*, que l'on transporte dans toutes les Provinces intérieures, pour provisions de Carême & d'autres Jours d'abstinence. Il s'en fait un fort grand commerce.

CHAPITRE XIV.

Notices des trois Evêchés de la Paz, Santa Cruz *de la* Sierra, *&* Tucuman, *& des Corrégimens qu'ils contiennent.*

LA Province, où la Cité de la *Paz* est située, a été anciennement connue sous le nom de *Chuquiyapu*, & par corruption *Chuquiabo*, qui selon la plus commune opinion signifie en langage du Pays la même chose que *Chacra*, qui veut dire *Héritage d'or*. *Garcilasso de la Vega* prétend que *Chuquiyapu* est la même chose que *Lanza Capitana* en *Espagnol* *. Cela peut être dans la Langue générale des *Incas*, & au moyen d'un changement dans la pénultiéme sillabe, n'étant pas rare qu'un mot prononcé un peu différemment signifie diverses choses dans chaque Langue. *Mayta-Cupac*, IV. *Inca*, fit le premier la conquête de ce Pays. Les *Espagnols* y étant entrés s'en rendirent maîtres, & les différends survenus entre eux ayant été étouffés, le Licentié *Pedro de la Gasca* fit bâtir la Ville de *la Paz*, ainsi nommée en memoire de cet événement occasionné par la défaite & le supplice de *Gonzalo Pizarro*, & la ruine de son Parti. La *Gasca* voulut que la Ville par sa situation contribuât à la sureté & à la commodi-

* *La principale Lance.*

dité des Négocians que le commerce attire d'*Aréquipa* à *la Plata*, & de *la Plata* à *Aréquipa*, Villes éloignées à 170 lieues l'une de l'autre, sans qu'il y en eût d'autres entre deux. *Gasca* chargea du soin de cette fondation *Alonso de Mendoza*, lui enjoignant de bâtir la nouvelle Ville à mi-chemin entre *Cuzco* & *Charcas*, qui sont distantes l'une de l'autre de 160 lieues. Enfin il lui ordonna de lui donner le nom de *Nuestra Sennora de la Paz*. On choisit pour emplacement une Vallée du Pays appellé *los Pacasas*, Pays fertile, & bien peuplé d'*Indiens*. Les premiers fondemens de la nouvelle Ville furent jettés le 20 d'*Octobre* 1548.

A travers la Vallée de la *Paz* coule une Riviere médiocre, qui s'enfle considérablement quand il pleut dans les Montagnes. Ces Montagnes ne sont éloignées que de douze lieues de la Ville, & leur voisinage rend la plus grande partie du Pays froide, & l'expose aux gelées fortes, aux neiges & aux frimats. La Ville toutefois par sa bonne situation est exemte de ces desagrémens. Il y a aussi quelques lieux bas où il fait assez chaud pour qu'il y croisse des Cannes de sucre, de la *Coca*, du Maïz &c. Les Montagnes sont couvertes d'arbres dont le bois est fort bon, & dans ces Forêts on trouve des Ours, des Tigres, des Léopards, des Daims; & dans les Bruyeres des *Guanacos*, des *Vicunnas*, des *Llamas*, & beaucoup de Bétail d'*Europe*, comme on le verra dans le détail de chaque Corrégiment.

La Paz est une Ville médiocrement grande, bâtie dans les coulées formées par la *Cordillere*, & sur un terrain inégal. Elle si environnée de collines que la vue en est bornée de tous côtés excepté vers la Riviere, encore ne s'étend-elle pas au-delà du lit de cette même Riviere. Quand les eaux de celle-ci s'enflent ou par les pluyes ou par la fonte des neiges, elles entraînent des rochers prodigieux, & roulent des morceaux d'or que l'on trouve quand le débordement est passé; & par-là on peut juger des richesses que renferment les Montagnes voisines. En 1730 un *Indien* étant allé par hazard se laver les pieds au bord de cette Riviere, trouva un morceau d'or si extraordinairement gros, que le Marquis de *Castel-Fuerte* l'acheta douze mille piastres, & l'envoya en *Espagne* comme une piéce digne de la curiosité du Souverain.

La Ville est gouvernée par un Corrégidor avec les Régidors & les Alcaldes ordinaires, comme dans toutes les autres. Outre l'Eglise Cathédrale, & la Paroisse du *Sagrario* desservie par deux Curés, il y en a encore trois, qui sont, *Ste. Barbe*, *St. Sébastien*, & *St. Pierre*: un Couvent de *Cordeliers*, un autre de *Dominicains*, un troisieme de *la Merci*, & un quatrie-

me d'*Augustins*; à quoi il faut ajoûter un Collége des P. P. de la Compagnie de *Jésus*, un Hôpital de *Saint Jean de Dios*, & deux Monasteres de Filles de la *Conception*, & de *Ste. Thérése*: enfin un Séminaire sous l'invocation de *St. Jérôme*, où l'on éléve les jeunes gens qui se destinent à l'Eglise, & où l'on enseigne les Sciences tant aux Ecclésiastiques qu'aux Séculiers qui y veulent étudier.

L'Eglise de *la Paz* fut érigée en Cathédrale en 1608, ayant été séparée du Diocése de *Chuquisaca*, pour former un nouvel Evêché. Son Chapitre est composé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, & de six Chanoines. D'ailleurs la Ville étant sur le même pied que celles dont nous avons parlé, il seroit superflu d'entrer dans un plus grand détail; c'est pourquoi je passe aux notices des Corrégimens compris dans ce Diocése.

I. *Evêché de l'Audience de* Charcas.

La Paz.

Le Diocése de *la Paz* contient six Corrégimens, y compris celui de cette Ville. En voici les noms.

I. *La Paz.*	IV. *Laricaxas.*
II. *Omasuyos.*	V. *Chicuito.*
III. *Pacajes.*	VI. *Paucar-Colla.*

La Jurisdiction du Corrégiment de *la Paz* est fort bornée, & n'a guere d'autre lieu que cette Ville même. A environ quatorze lieues à l'Orient il y a dans la même *Cordillere* une Montagne fort haute appellée *Illimani*, qui renferme de grandes richesses. Il y a environ 50 ans qu'un coup de tonnerre en détacha une roche, qui étant tombée sur d'autres Montagnes, qui sont toutes basses au prix de celle-là, y apporta tant d'or que l'once de ce précieux métal ne valoit que huit piastres dans la Ville de *la Paz*, tant on en tira de cette roche. On n'exploite aucune Mine dans cette Montagne, attendu qu'elle est toujours couverte de neige, à peu près comme celles de *Quito*, dont nous avons fait mention dans la premiere Partie de cet Ouvrage. Toutes les tentatives qu'on y a faites ont été inutiles.

II. Le Corrégiment d'*Omasuyos* commence presque aux portes de *la Paz* vers le Nord-Ouëst de cette Ville. Il a quelque vingt lieues d'étendue, étant borné à l'Occident par le fameux Lac de *Titi-Caca*, ou *Chuquito*, dont nous parlerons ci-après. L'air de ce Pays est plutôt froid que tempéré; c'est pourquoi aussi le terroir ne produit point de Grains, mais

seu-

seulement des pâturages où l'on nourrit force Bétail. Les *Indiens* qui habitent près du Lac s'adonnent à la pêche, & font commerce du Poisson qu'ils prennent.

III. Au Sud-Ouëst de *la Paz* on rencontre le Corrégiment de *Pacajes*; l'air & le terroir y sont comme au précédent. A cela près le Pays abonde en Minieres d'argent, quoiqu'il n'y en ait qu'un petit nombre qui soient exploitées, & que celui de celles qui ne le sont pas, ou qu'on n'a pas encore découvertes, soit beaucoup plus grand. On fait pour certain que même dès le tems des *Incas* ces Mines étoient exploitées. On y trouve aussi des Mines de talc, appellé dans le Pays *Jaspe Blanco de Vérenguéla*. Ce talc est fort blanc & fort transparent. On en fait commerce dans tout le *Pérou*, où l'on s'en sert au-lieu de glaces aux fenêtres des Maisons & des Eglises, à-peu-près comme dans la *Nouvelle Espagne* on employe la pierre appellée *Técali*. Enfin on y trouve des Carrieres de marbre de diverses couleurs, & une Mine d'émeraudes bien connue, mais dont on ne tire aucun profit parce qu'on n'y travaille pas. C'est dans les Minieres de ce Corrégiment que se trouve le fameux Minerai d'argent appellé de *Vérenguéla*, & les Montagnes de *Santa Juana*, de *Tampaya* & autres, d'où l'on a tiré tant de richesses.

IV. A peu de distance des terres de *la Paz*, au Nord de cette Ville, on entre dans le Corrégiment de *Laricaxas*, qui s'étend de l'Orient à l'Occident à 118 lieues, & à 30 du Nord au Sud. Ce Pays jouit de toute sorte de climats, & produit à peu près les mêmes Denrées que la Province de *Carabaya*, à laquelle il confine du côté du Nord. Il abonde en Mines d'or: & ce métal y est de si bon aloi, que son titre ordinaire est de 23 carats & trois grains. C'est dans cette Contrée qu'est la fameuse Montagne de *Sunchuli*, où l'on découvrit il y a quelque cinquante ans une abondante Mine d'or, d'où l'on tira des sommes immenses de ce métal au même titre dont nous venons de parler: malheureusement dans la suite cette Mine s'est remplie d'eau: on a tenté de la saigner par le moyen d'un *Socabon*, c'est-à-dire, en perçant le pied de la Montagne; mais après bien des dépenses on n'a pu y réussir, parce que le travail a été mal dirigé.

V. Le Corrégiment de *Chiquito* commence à quelque vingt lieues à l'Occident de *la Paz*. Comme il touche d'un côté au Lac de *Titi-Caca*, il lui communique son nom; car on le nomme souvent Lac de *Chicuito*. Cette Jurisdiction s'étend du Nord au Sud vingt-six à vingt-huit lieues, & de l'Orient à l'Occident à plus de quarante. L'air y est en général fort

froid; la moitié de l'année il y géle, & l'autre moitié il y nége, d'où l'on peut juger de la stérilité du terroir, qui en effet ne produit guere que des *Papas* & de la *Quinoa*. On y engraisse une grande quantité de Bétail tant d'*Europe* que du Pays. Il s'y fait un grand commerce de Viandes salées, pour lesquelles on reçoit des Eaux-de-vie & des Vins en échange. Cette marchandise, ainsi que les *Papas* & autres Denrées des climats froids, étant transportée à *Cochabamba*, procure des Farines de retour. Toutes les Montagnes de cette Jurisdiction ont des Mines d'argent, qui ont beaucoup rendu autrefois, mais qui sont aujourd'hui dans une entiere décadence.

La Province de *Chicuito* touche au bord occidental du Lac de *Titi-Caca*; ce Lac est trop fameux, pour que nous le passions sous silence. Il est situé dans les Provinces comprises sous le nom de *Collao*. C'est le plus grand de tous les Lacs que l'on connoisse dans cette partie de l'*Amérique*, puisqu'il a 80 lieues de circuit, formant une figure un peu ovale du Nord-Ouëst au Sud-Est. Il a 70 à 80 brasses de profondeur. Dix à douze grandes Rivieres, sans compter les petites, s'y déchargent continuellement. L'eau du Lac n'est ni amere, ni salée; mais elle est si épaisse, & si dégoûtante, qu'on ne peut la boire. On y prend deux sortes de Poissons, les uns fort gros & très-bons, que les *Indiens* nomment *Suchis*; les autres petits, très-mauvais & pleins d'arêtes, auxquels les *Espagnols* ont donné le nom de *Bogas*. On y trouve aussi beaucoup d'Oyes & d'autres Oiseaux. Ses bords sont remplis d'une espéce de Glayeul & de Joncs qui ont servi à faire le pont dont nous parlerons tout à l'heure.

Le territoire qui borde ce Lac du côté oriental se nomme *Omasayo*, & celui qui est à l'Occident s'appelle *Chicuito*. Le Lac renferme plusieurs Iles dans son sein, entre autres une qui est remarquable par sa grandeur, & qui anciennement formoit une Colline qui fut applanie par ordre des *Incas*. Cette Colline s'appelloit *Titi-Caca*, qui en Langue du Pays signifie *Colline de Plomb*: c'est de-là que le Lac a pris son nom général. Cette même Ile donna lieu à la fable inventée par le premier *Inca Manco-Capac*, Fondateur de l'Empire du *Pérou*, qui publioit que le Soleil son Pere l'avoit mis lui & sa sœur & sa femme *Mama Oello Huaco* dans cette Ile, & leur avoit commandé de donner des Loix raisonnables & justes à tous ces Peuples, de les tirer de leur barbare rusticité, & de les policer par de bons Réglemens, & par un Culte Religieux. Cette fable fut cause que les *Indiens* regarderent toujours cette Ile comme sacrée, & les *Incas*

y

y voulant faire bâtir un Temple consacré au Soleil, firent applanir le terrain, afin qu'il fût plus commode & plus agréable.

Ce Temple fut l'un des plus somptueux de tout l'Empire; les murailles étoient entiérement couvertes de plaques d'or & d'argent. Ces richesses n'égaloient pourtant point encore celles qui étoient amoncelées hors du Temple; car toutes les Provinces soumises à l'Empire visitoient une fois l'an le Temple, & y apportoient par maniere d'offrande une certaine quantité d'or, d'argent & de pierres précieuses. On croit communément que les *Indiens* voyant que les *Espagnols* s'emparoient de leur Pays, & qu'ils s'approprioient tout ce qu'ils trouvoient, jetterent toutes ces richesses dans le Lac. C'est ce qu'ils exécuterent aussi à l'égard d'une partie de celles qui étoient à *Cuzco*, & entre autres de la fameuse chaîne d'or que l'*Inca Huayna-Capac* avoit commandée pour la fête où l'on devoit donner un nom à son fils aîné: on dit que tout cela fut jetté dans un autre Lac de la Vallée d'*Orcos* à six lieues au Sud de *Cuzco*; quelques *Espagnols* tenterent de sauver ces richesses, mais inutilement: le Lac se trouva trop profond; car quoiqu'il n'ait pas plus de demi-lieue de circuit, il a en beaucoup d'endroits 23 à 24 brasses d'eau; à quoi il faut ajoûter la mauvaise disposition du fond, qui est de bourbe ou fange déliée, ce qui rendoit encore l'entreprise plus difficile.

Les bords du Lac de *Titi-caca* se retrécissent & forment vers le Sud une espéce de Golfe, au bout duquel coule une Riviere nommée le *Désaguadèro* *: laquelle va former le Lac de *Paria*, d'où il ne sort pas à-la-vérité de Riviere visible; mais par les tournoyemens que l'eau fait, on juge avec raison qu'elle a une issue par quelques conduits souterrains. Sur le *Desaguadèro* on voit encore le Pont de Jones & de *Totoras* ou Glayeul que le V. *Inca*, *Capac Yupanqui*, inventa pour passer de l'autre côté avec toute son Armée, & pouvoir faire la conquête des Provinces de *Collasuyo*. Le *Désaguadèro* a environ 80 à 100 aunes de large; & quoique ses eaux paroissent dormantes à leur superficie, elles coulent au-dessous d'une grande rapidité. L'*Inca* étant arrivé-là, envoya couper de cette paille, que l'on trouve en abondance sur toutes les collines & monticules des Bruyeres du *Pérou*, & que les *Indiens* nomment *Ichu*. Il en fit faire quatre gros palans, qui sont le fondement de tout le pont. Deux de ces palans ayant été tendus au-dessus de l'eau, il fit mettre en travers une grande quantité de botes ou fagots de Jones, & de *Totora* séche, bien liés les uns aux

* L'égoût, le canal par où l'eau s'écoule.

aux autres, & bien amarrés aux palans; & sur le tout on mit les deux autres palans bien tendus, que l'on couvrit encore des mêmes matériaux, mais plus petits, & non moins bien amarrés & arrangés; ce fut par-là que défila toute l'Armée. Ce pont singulier a environ cinq aunes de large, & n'est élevé au-dessus de l'eau que d'une aune & demi; on le conserve toujours en y faisant les réparations nécessaires, ou en le renouvellant tous les six mois, à quoi les Provinces voisines sont obligées de pourvoir & de contribuer également, par une Loi que le même *Inca* publia dès-lors, & qui depuis a été confirmée par les Rois d'*Espagne*. C'est ainsi que les Provinces que le *Desaguadèro* sépare, peuvent commercer ensemble par le moyen de ce pont.

VI. La Ville de *Puno* est la Capitale du Corrégiment de *Paucar-colla*, le dernier de cet Evêché. Sa Jurisdiction confine au Sud avec celle de *Chicuito*, & son climat est à-peu-près le même que celui de cette derniere. Aussi la terre n'y produit-elle rien, & il faut tirer des Provinces voisines les Denrées nécessaires pour la nourriture des habitans. Mais on y nourrit quantité de Bestiaux, tant de l'*Europe* que de ceux du Pays, dont les *Indiens* employent la laine à faire des sacs, en quoi consiste une partie de leur commerce. Les Montagnes du Pays renferment d'abondantes Minieres d'argent, témoin celle de *Layca-cota*, qui appartenoit à *Joseph Salcédo*, où l'on coupoit souvent l'argent au ciseau. Les grandes richesses qu'on en tiroit, furent cause de la mort prématurée du Propriétaire. Cette Mine ayant été noyée, on a fait beaucoup de dépense pour la remettre à sec, mais on n'a pu y réussir, & il a falu l'abandonner. Les autres sont négligées, ainsi que la plupart de celles de la Jurisdiction de cette Audience, & en particulier du Diocése de l'Archevêché de *Charcas*, & de l'Evêché de *la Paz*.

II. Evêché de l'Audience de Charcas.

Santa Cruz de la Sierra.

La Province *de Santa Cruz de la Sierra* est un Gouvernement & Capitainie-Générale: & quoique d'une vaste étendue, il y a peu d'*Espagnols*, la plus grande partie du petit nombre de Bourgs qu'il y a, étant des Missions auxquelles on donne le nom de Missions de *Paraguay*. La Capitale fut érigée en Siége Episcopal l'an 1605. Le Chapitre de la Cathédrale n'est composé que de l'Evêque, d'un Doyen & d'un Archidiacre, sans au-

autres Dignités, ni Prébendes. L'Evêque fait sa résidence ordinaire dans la Ville de *Misque Pocona*, qui est à 80 lieues de celle de *Santa Cruz de la Sierra*.

La Jurisdiction de *Misque Pocona* a plus de 30 lieues d'étendue; & quoique la Ville soit presque déserte, les autres lieux sont bien peuplés. L'air y est chaud, ce qui n'empêche pas que le Pays ne produise des raisins. La Vallée où la Ville est située a plus de 8 lieues de circonférence; elle produit toute sorte de Denrées. Les Bois, les Montagnes fournissent du Miel & de la Cire, qui font partie du commerce du Pays.

Les Missions que les P. P. *Jésuites* ont dans le Diocése de cet Evêché, sont celles qu'ils nomment des *Indiens Chiquitos*; nom que les *Espagnols* donnerent à ce Peuple, parce qu'ils remarquerent que les portes de leurs maisons étoient fort petites *. Le Pays qu'ils habitent s'étend depuis *Santa Cruz de la Sierra* jusqu'au Lac *Xarayes*, d'où sort la Riviere du *Paraguay*, qui se joignant à d'autres Rivieres devient le Fleuve si connu sous le nom de *Rio de la Plata*. Les *Jésuites* commencerent à prêcher dans ce Pays à la fin du dernier siécle, & avec un tel succès qu'en 1732 ils avoient formé sept Peuplades ou Villages de plus de six cens familles chacun. Cette même année ils pensoient à former d'autres Peuplades, des *Indiens* qui se convertissoient continuellement. Les *Chiquitos* sont bien faits & vaillans, comme ils l'ont fait voir dans les occasions où ils ont été obligés de se défendre contre les *Portugais*, qui faisoient des courses sur leurs terres, pour enlever les habitans & les emmener comme esclaves dans leurs Colonies. Les armes de ce Peuple sont les fusils, les sabres, & les fléches empoisonnées. Leur Langue est différente de celle des autres Nations du *Paraguay*, mais quant à leurs usages ils ne different guere des autres *Indiens*.

Une autre Nation d'*Indiens* idolâtres nommés *Chiriguans*, ou *Chériguanes*, confine à celle-là, & ne veut point entendre parler d'embrasser la Foi *Catholique*. Cela n'empêche pas que les *Jésuites* n'entrent dans leur Pays, en menant avec eux quelques *Indiens Chiquitos* pour leur sureté: ils y prêchent & gagnent de tems en tems quelque ame à Dieu, & quelques sujets à leurs Peuplades. C'est ce qui arrive ordinairement quand dans les guerres continuelles qu'ils soutiennent contre les *Chiquitos*, ils ont reçu quelque échec considérable: alors craignant que ceux-ci ne profitent de leur victoire, ils ont recours aux Missionnaires & demandent à se convertir; mais

* *Chiquito* signifie *petit*, *bas*.

mais ceux-ci ne sont pas plutôt arrivés dans le Pays qu'ils les congédient, sous prétexte qu'ils n'aiment pas qu'on châtie ceux qui s'écartent des régles de la raison *. Ce qui fait voir qu'ils sont incapables de discipline, & qu'ils n'ont du goût que pour la vie licencieuse qu'ils ménent.

Santa Cruz de la Sierra est à quelque 80 ou 90 lieues à l'Orient de la Ville de *la Plata*. Elle étoit autrefois située plus au Sud près de la *Cordillere* des *Chiriguans*. Le Capitaine *Nuflo de Chaves* en jetta les premiers fondemens l'an 1548, & lui donna le nom de *Santa Cruz* en mémoire du lieu de sa naissance, qui est un Bourg du même nom près de *Truxillo* en *Espagne*. La Ville de *Santa Cruz de la Sierra* ayant été ruinée, fut rebâtie dans le lieu où elle est présentement. Elle est médiocrement grande, mal bâtie, & n'a rien qui la rende digne du titre de Cité dont elle jouit.

III. Evêché de l'Audience de *Charcas*.

Tucuman.

Le Gouvernement de *Tucma*, que les *Espagnols* appellent *Tucuman*, est au centre de cette partie de l'*Amérique*, & commence au Sud de *la Plata* au-delà des Villages de *Chichas*, qui fournissent des *Indiens* aux Mines de *Potosi*. Il s'étend depuis le *Paraguay* & *Buénos-Ayres* à l'Orient jusqu'au Royaume de *Chili* à l'Occident, & au Sud jusqu'aux *Pampas*, ou Plaines de la *Terre Magellanique*. Le Pays, quoiqu'uni autrefois à l'Empire des *Incas*, n'avoit point été soumis par leurs armes; car avant qu'ils en vinssent à la force, les *Curacas* † de *Tucma* envoyerent des Ambassadeurs à *Viracocha*, *VIII. Inca*, pour le prier de les recevoir au nombre de ses Sujets, & de vouloir bien leur envoyer des Gouverneurs qui réformassent le Pays par les sages Loix & la Police établie dans les autres Provinces de l'Empire. Les *Espagnols* ayant pénétré dans le *Pérou*, & achevé la conquête de presque tout cet Empire, passerent à celle de la Province de *Tucuman* l'an 1549. Le Président *Pedro de la Gasca* chargea de cette entreprise le Capitaine *Nunnez de Prado*, qui trouva de grandes facilités dans l'exécution; car ce Peuple étant d'un naturel docile consentit sans peine à se soumettre, & l'on bâtit quatre Villes dans le Pays. La premiere fut *Santiago*

* Cela paroît une énigme: on le comprendra mieux quand on lira ce que l'Auteur dira ci-après de la police des Missions des *Jésuites*. Not. du Trad.

† La même chose que *Caciques*, Chefs de certains Districts.

tiago del Estéro, ainsi appellée parce qu'elle fut fondée près d'une Riviere du même nom, dont les débordemens dans le tems des avalanges fertilisent beaucoup les terres. Cette Ville est à plus de 160 lieues au Sud de *la Plata*. La seconde fut *San Miguel* de *Tucuman*, située à 25 ou 30 lieues à l'Occident de *Santiago*. La troisiéme *Nuestra Sennora de Talavéra*, à un peu plus de 40 lieues au Nord de *Santiago*: & la quatriéme *Cordoue* de la *Nouvelle Andalousie*, à plus de 80 lieues au Sud de *Santiago*.

Le Pays compris dans ce Gouvernement est si vaste qu'il a plus de 200 lieues du Sud au Nord, & plus de 100 en quelques endroits de l'Orient à l'Occident; c'est ce qui a fait songer à augmenter les Peuplades d'*Espagnols*; & pour cet effet on y a bâti encore deux Villes, qui sont la *Rioja* à plus de 80 lieues au Sud-Ouëst de *Santiago*, & *Salta* au Nord-Est & à un peu plus de 60 lieues de la même Ville. A quoi il faut ajoûter une Villote qui est *San Salvador*, ou *Xuxuy*, à un peu plus de 20 lieues au Nord de *Salta*. Toutes ces Villes sont petites, mal construites, & bâties sans ordre ni symétrie. Le Gouverneur ne fait point sa résidence à *Santiago*, quoique la plus ancienne, mais à *Salta*; & l'Evêque & son Chapitre à *Cordoue*, qui est la plus grande de toutes ces Villes: les autres ont leurs Corrégidors particuliers qui gouvernent les *Indiens* de leurs Districts. Le nombre n'en est pas bien grand, une partie du Pays étant composée de Déserts inhabitables, tant à cause des hautes & spacieuses Montagnes qui l'occupent & du manque d'eau, qu'à cause des courses continuelles des *Indiens* sauvages.

L'Eglise de *Tucuman*, qui, comme je l'ai dit, est établie à *Cordoue*, fut érigée en Evêché l'an 1570. Son Chapitre est composé, sans compter l'Evêque, de cinq Dignités, Doyen, Archidiacre, Chantre, Ecolâtre, & Trésorier, sans autres Chanoines ni Prébendiers.

Le terroir est fertile par-tout où l'on peut conduire l'eau des Rivieres; les terres ainsi arrosées produisent des Grains & des Fruits suffisamment pour la nourriture des habitans. Dans les Bois on trouve du Miel sauvage & de la Cire. Dans les lieux chauds on recueille du Sucre & du Coton dont on fait des toiles, qui avec quelques étoffes de laine fabriquées dans le Pays font une partie de son commerce. Mais la branche la plus considérable, ce sont les Mules que l'on nourrit dans les Vallées où il y a des pacages en abondance. On envoye des troupeaux innombrables de ces animaux au *Pérou*, où ils sont de bon débit, les Mules de *Tucuman* étant renommées dans toutes ces Contrées, comme les meilleures & les plus fortes qu'il y ait.

CHAPITRE XV.

Notice des deux derniers Gouvernemens de l'Audience de Charcas, le Paraguay *&* Buénos-Ayres, *& des Missions que les* Jésuites *y ont établies, avec la maniere dont ils les gouvernent, & la Police qu'ils y font observer.*

IV. Evêché de l'Audience de *Charcas*.

Le Paraguay.

LE Gouvernement du *Paraguay* comprend les Pays qui sont au Sud de *Santa Cruz de la Sierra* & à l'Orient des Terres du *Tucuman*. Vers le Sud il confine au Gouvernement de *Buénos-Ayres*, à l'Orient il s'étend jusqu'à la Capitainie de *St. Vincent* du *Brésil*, dont *St. Paul* est la Capitale. *Sébastien Gaboto* fut le premier qui entreprit la découverte du *Paraguay*. Il entra dans le *Rio de la Plata* l'an 1526, & rencontra dans des Barques la Riviere de *Parana*, & entra par-là dans le *Paraguay*. Dix ans après *Jean de Ayolas* fut nommé par *Don Pedro de Mendoza* premier Gouverneur de *Buénos-Ayres*, dont il reçut commission avec le monde nécessaire pour la même expédition; & par l'ordre du même *Mendoza*, *Jean de Salinas* bâtit la Ville de *Nuestra Sennora de la Assuncion*, qui est la Capitale de toute la Province. Et comme ces Capitaines n'avoient point découvert tout le Pays, ni soumis les Peuples qui l'habitoient, *Alvar Nunnez*, surnommé *Tête de vache*, y fit une nouvelle expédition. Cet *Alvar Nunnez Cabéza de Baca* fut nommé depuis au Gouvernement de *Buénos-Ayres*, où il succéda à *Don Pedro de Mendoza*.

Les Peuplades d'*Espagnols* qui sont dans le Gouvernement du *Paraguay*, se réduisent à la Ville de *l'Assomption*, celle de *Villa Rica*, & autres lieux, dont les habitans sont *Espagnols*, *Métifs*, & quelque peu d'*Indiens*; mais le plus grand nombre est de race mêlée. Les deux Villes sont très-médiocres, & les Villages à l'avenant. Les maisons de celles-là & de ceux-ci sont séparées par des jardins & par des arbres, sans aucun ordre. *L'Assomption* a le titre de Cité; c'est le lieu de la résidence du Gouverneur de la Province, qui avoit autrefois sous sa Jurisdiction une partie des Peuplades des Missions du *Paraguay*; mais depuis quelques années elles en ont été séparées, & unies au Gouvernement de *Buénos-Ayres*; mais quant au Gouvernement spirituel les choses subsistent sur le pied qu'elles ont tou-

toujours été. Il y a une Eglise Cathédrale à l'*Assomption*, dont le Chapitre est composé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Trésorier, & de deux autres Chanoines. Les *Franciscains* sont Curés de toutes les Paroisses, excepté dans les Missions où il n'y a d'autres Curés que les *Jésuites*; & comme les Peuplades de ces Missions font le plus grand nombre des habitans de cette Province, nous en parlerons dans un article à part, observant la même briéveté avec laquelle j'ai parlé des Corrégimens.

Les Missions du *Paraguay* ne se bornent pas au territoire de la Province de ce nom, mais s'étendent en partie sur celui de *Santa Cruz de la Sierra*, de *Tucuman*, & de *Buénos-Ayres*. Depuis environ un siécle & demi qu'elles ont commencé, elles ont au giron de l'Eglise quantité de Nations d'*Indiens*, qui répandus dans les terres de ces quatre Evêchés, vivoient dans les ténébres de l'Idolâtrie & dans les mœurs barbares qu'ils avoient hérité de leurs ancêtres. Les P. P. de la Compagnie de *Jésus* poussés par leur Zéle Apostolique commencerent cette conquête spirituelle en prêchant les *Indiens Guaranies*, qui habitoient les uns sur les Rivieres d'*Uruguay* & de *Parana*, & les autres à cent lieues plus haut dans les terres qui sont au Nord-Oüest du *Guayra*. Les *Portugais*, qui ne songeoient qu'à l'avantage de leurs Colonies faisoient des courses continuelles sur ces Peuples, en enlevoient autant qu'ils pouvoient, & les menoient en esclavage pour les faire travailler aux Plantations; mais pour ne point exposer les Néophytes à ce malheur, on jugea à propos de les transplanter au nombre de plus de douze mille, tant grands que petits, dans le *Paraguay*: outre ceux-là on en amena un pareil nombre du *Tapé*, afin qu'ils vécussent avec plus de sureté & de tranquillité.

Ces Peuplades grossies encore de tems en tems de nouveaux convertis, se multiplierent si fort, que selon une rélation que j'ai eue de bonne main pendant que j'étois à *Quito*, en 1734, il y avoit trente-deux Bourgs ou Villages d'*Indiens Guaranies*, & l'on y comptoit au-delà de trente mille familles; & comme leur nombre augmentoit tous les jours, on songeoit alors à fonder trois nouveaux Bourgs. Une partie de ces 32 Peuplades est du Diocése de l'Evêché de *Buénos-Ayres*, l'autre partie est du Diocése de celui du *Paraguay*. Cette même année il y avoit sept Peuplades de la Nation des *Chiquitos* dans le Diocése de *Santa Cruz de la Sierra*, & l'on pensoit à augmenter le nombre des Villages à cause de l'accroissement des habitans.

Les Missions du *Paraguay* sont environnées d'*Indiens* idolâtres: les uns vi-

vivant en amitié avec les nouveaux convertis, & les autres les menaçant sans-cesse de leurs incursions. Les P. P. Missionnaires font de fréquens voyages chez ces derniers, les prêchent, & tâchent de leur faire connoître la Loi de *Jésus-Christ*. Leurs peines ne sont pas toujours inutiles, les plus raisonnables de ces Barbares ouvrent quelquefois les yeux, & reconnoissent le vrai Dieu: alors ils quittent leur Pays, & passent dans les Villages des *Chrétiens*, où après avoir été duement catéchisés ils reçoivent le Baptême.

A environ cent lieues des Missions il y a une Nation d'*Indiens* idolâtres appellés *Guanoas*, qu'il est bien difficile d'amener à la lumiere de l'Evangile, tant parce qu'ils aiment la vie licentieuse, que parce que plusieurs *Métifs* & quelques *Espagnols*, pour éviter le châtiment dû à leurs crimes, se sont réfugiés parmi eux. Le mauvais exemple de ceux-ci sont cause que ces *Indiens* se moquent de ce qu'on leur prêche. D'ailleurs ils sont fort portés à l'oisiveté & à la fainéantise, ne cultivant pas même leurs terres & ne vivant que de la chasse; & comme ils sentent qu'en se convertissant & se soumettant aux Missionnaires, ils seront obligés de travailler, ils aiment mieux rester *Payens* & jouir de leur oisiveté. Cependant il en vient quelques-uns chez les *Chrétiens* pour visiter leurs parens, & voir comment ils vivent, & il s'en trouve plusieurs d'entre eux qui embrassent la vraye Religion.

Il en est de-même des *Charruas*, Peuple qui habite entre les Rivieres de *Parana* & d'*Uraguay*. Ceux qui habitent les bords de la *Parana* depuis le Bourg du *St. Sacrement* en haut, & qui sont appellés *Guagnagnas*, sont plus traitables, & les Missionnaires les prêchent avec plus de succès, parce que ce Peuple est laborieux, & qu'il cultive ses terres; outre qu'ils n'ont point de commerce ni de communication avec les fugitifs. Non loin de la Ville de *Cordova* il y a une autre Nation d'*Indiens* idolâtres appellés *Pampas*, lesquels sont difficiles à convertir, bien-qu'ils viennent souvent dans la Ville vendre leurs Denrées. Ces quatre Nations vivent en paix avec les *Chrétiens*.

Dans le voisinage de *Santa Fé*, Ville de la Province de *Buénos-Ayres*, il y a divers autres Peuples qui sont continuellement en guerre, poussant leurs excursions si loin qu'ils viennent souvent jusqu'aux environs de *Santiago* & de *Salta* dans le Gouvernement de *Tucuman*, faisant de grands ravages dans les Biens des Campagnes & dans les Villages. Les autres Nations qui habitent depuis les confins de ceux-là jusqu'à ceux des *Chiquitos*, & jusqu'au

qu'au Lac de *Xarayes*, font peu connues. Dans ces derniers tems il y eut des Missionnaires *Jésuites* qui pénétrerent jusques chez ces Peuples par la Riviere de *Pilcomayo*, qui coule depuis le *Potosi* jusqu'à *l'Assomption*, sans avoir pu les découvrir; ce qu'il faut attribuer à la vaste étendue du Pays, & à l'humeur errante de ces Peuples, qui n'ont jamais de demeure fixe, sans compter qu'ils ne font pas en fort grand nombre.

Vers le Nord de *l'Assomption* il y a un petit nombre d'*Indiens* Gentils. Quelques-uns d'eux ayant été rencontrés des Missionnaires qui voyageoient pour les découvrir, les ont suivis sans répugnance aux Villages *Chrétiens*, & embrassé la Religion *Chrétienne*. Les *Chiriguans*, dont nous avons déja parlé, habitent aussi de ce côté-là, & n'aiment guere qu'on leur parle de mener une vie moins libre que celle dont ils jouissent dans leurs Montagnes.

Il est aisé de juger par ce qui a été dit ci-dessus, que les Missions du *Paraguay* occupent un Pays assez considérable. L'air y est en général assez tempéré & humide, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des endroits plus froids que tempérés. Le terroir y est fertile & abondant en toute sorte de Denrées tant du Pays que d'*Europe*. On y recueille en particulier beaucoup de Coton, dont on fait un grand commerce. Les récoltes en font si abondantes, qu'il n'y a point de Village qui n'en amasse plus de deux mille arrobes. Les *Indiens* en fabriquent des toiles, & autres choses semblables que l'on transporte hors du Pays. On y plante beaucoup de Tabac, quelque peu de Sucre, & une quantité prodigieuse de cette Herbe appellée *Herbe du Paraguay*, qui seule fait un article considérable du Commerce de cette Province; car elle ne croît que là, & c'est de-là qu'elle passe dans toutes les Provinces du *Pérou* & dans le *Chili*, où il s'en fait une grande consommation, furtout de celle qu'on nomme *Camini*, qui est la feuille toute pure; car celle qu'on appelle *Palos*, est moins fine, & n'est pas si propre pour faire le *Maté*, ni si estimée.

Ces marchandises font envoyées pour être vendues à *Santa-Fé* & *Buenos-Ayres*, où les P. P. *Jésuites* ont un Commis particulier qui a soin de la vente; car le peu d'intelligence & d'adresse des *Indiens*, furtout des *Guaranies*, les rend incapables de ce soin. Ces Commis reçoivent ce qu'on leur envoye du *Paraguay*, & après s'en être défaits ils en employent le montant en marchandises d'*Europe*, selon la quantité dont les Peuplades ont besoin, tant pour l'entretien des habitans, que pour l'ornement des Eglises, & ce qui est nécessaire aux Curés qui les desservent. On a

ſoin avant d'employer ainſi cet argent, d'en prélever le tribut que chaque Village, ou plutôt chaque *Indien* doit payer. Ces ſommes ſont envoyées aux Caiſſes Royales, ſans autre retranchement ou décompte que ce qui revient aux Curés pour leurs appointemens, & les penſions des *Caciques*.

Les autres Denrées que le terroir produit, & le Bétail qu'on y nourrit, ſervent à la nourriture des habitans; le tout leur eſt diſtribué avec un ordre ſi admirable, que ce ſeroit faire tort à la ſage conduite de ceux qui dirigent ces Miſſions, que de ne pas parler de la police qu'ils y font régner.

Chaque Peuplade des Miſſions du *Paraguay* a, à l'exemple des Cités & autres grandes Peuplades des *Eſpagnols*, un Gouverneur, des Regidors & des Alcaldes. Les Gouverneurs ſont élus par les *Indiens* mêmes, & confirmés par les Curés, afin qu'on ne puiſſe élever à cet emploi une perſonne incapable d'en bien remplir toutes les fonctions. Les Alcaldes ſont nommés tous les ans par les Corrégidors, & conjointement avec eux le Gouverneur veille au maintien du bon ordre parmi les habitans; & pour que ces Magiſtrats, dont les lumieres ſont fort bornées, ne puiſſent abuſer de leur autorité, & commettre des injuſtices en ſe laiſſant emporter à la vengeance contre les autres *Indiens*, il leur eſt défendu d'infliger aucun châtiment ſans en avoir auparavant donné part au Curé, qui examine d'abord l'affaire, & s'il trouve que l'accuſé eſt véritablement coupable, il le laiſſe prendre & châtier ſur le champ ſelon l'exigence du cas; quelquefois c'eſt la priſon, quelquefois le jeûne. Si le délit eſt grand, le coupable reçoit quelques coups de fouët: c'eſt-là la plus grande peine, vu que parmi ces gens il n'arrive jamais de cas aſſez grave pour mériter une plus ſévre punition: car dès l'établiſſement de ces Miſſions, les Néophytes furent endoctrinés de maniere à n'avoir que de l'horreur pour le meurtre, les aſſaſſinats & autres crimes ſemblables. Les châtimens ſont toujours précédés d'une remontrance de la part du Curé au coupable. Il lui repréſente doucement ſa faute, lui en inſpire de l'horreur, & le fait tomber d'accord de la juſtice du châtiment, le diſpoſant à le recevoir plutôt comme une correction fraternelle que comme une punition, deſorte que par-là le Curé ſe met à couvert des effets de la haine & de la vengeance de celui qu'il fait châtier: & bien loin même d'être haïs, ces P. P. ſont au-contraire ſi chéris, ſi reſpectés de leurs Paroiſſiens, que quand même ils les feroient châtier ſans raiſon, ils croiroient l'avoir mérité, ſuppoſant par un effet de l'eſtime & de la confiance qu'ils ont pour eux, qu'ils ne font jamais rien ſans cauſe légitime.

Cha-

Chaque Peuplade a un Arſenal particulier où l'on renferme toutes les armes tant fuſils qu'épées & bayonnettes, dont on arme les Milices, quand le cas arrive de ſe mettre en campagne, ſoit contre les *Portugais*, ſoit contre les *Indiens* infidéles du voiſinage; & pour ſe mettre au fait du maniement des armes, ils font l'exercice tous les ſoirs des jours de Fête ſur les Places des Villages, lesquelles ſont ſuffiſamment ſpacieuſes pour cela. Tous les hommes en état de porter les armes forment diverſes Compagnies dans chaque Village: on choiſit pour Officiers ceux d'entre eux qui ont le plus d'intelligence; ils ſont vétus d'uniformes galonnés d'or ou d'argent, avec la deviſe de leur Canton. C'eſt dans cet équipage qu'ils paroiſſent les jours de Fête, & quand ils aſſiſtent aux Exercices Militaires. Le Gouverneur, les Régidors, les Alcaldes ont auſſi des habits de Cérémonie differens de ceux qu'ils portent journellement.

Dans chaque Village il y a des Ecoles publiques pour apprendre à lire & à écrire: il y en a pour la Danſe & pour la Muſique, où l'on enſeigne les jeunes-gens, & où l'on fait d'excellens éléves, parce que l'on conſulte l'inclination & les talens de chacun d'eux, avant de les pouſſer dans quelqu'un de ces Arts. On enſeigne le Latin à pluſieurs en qui l'on remarque du génie, & ils s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maiſon que le Curé occupe dans chaque Village, il y a divers atteliers, ou boutiques de Peintres, de Sculpteurs, de Doreurs, d'Orfévres, de Serruriers, de Charpentiers, de Tiſſerans, d'Horlogers, & de toute ſorte de Profeſſions & Métiers néceſſaires, où ceux qui les exercent travaillent journellement pour tout le Village, ſous la direction des Vicaires ou Secondaires du Curé. Les jeunes-gens fréquentent ces atteliers pour y apprendre les profeſſions pour lesquelles ils ont le plus de goût.

Les Egliſes des Villages ſont grandes & très-bien ornées, & ne le cédent en magnificence à aucune du *Pérou*. Les maiſons des *Indiens* ſont ſi bien diſpoſées, ſi commodes, & ſi bien fournies d'ornemens & des ameublemens néceſſaires, qu'il ſeroit bien à ſouhaiter que dans pluſieurs Bourgs de l'*Amérique* celles des *Eſpagnols* les égalaſſent. La plupart ne ſont pourtant bâties que de bauge, quelques-unes de briques crues, & quelques autres de pierres; mais toutes ſont couvertes de tuiles. Tout eſt ſur un ſi bon pied dans ces Villages, qu'il y a jusqu'à une maiſon particuliere où l'on fabrique de la poudre à canon, pour qu'on n'en manque jamais quand il eſt queſtion de prendre les armes, & de faire les feux d'artifice avec lesquels on ſolemniſe les Fêtes de l'Egliſe ou autres, dont ils n'omettent pas

 une

une de celles qui se solemnisent dans les grandes Villes. A la proclamation des Rois d'*Espagne*, tous les Officiers Civils & Militaires sont habillés de neuf & magnifiquement, conformément au desir qu'ils ont de témoigner leur affection au Monarque qui vient de monter sur le Trône.

Chaque Eglise a sa Chapelle de Musique, composée de Chanteurs & de nombre d'Instrumens de toute espéce. Le Service Divin s'y célébre avec la même pompe & la même dignité que dans les Eglises Cathédrales. La même chose s'observe dans les Processions publiques, & surtout à celle du *St. Sacrement*, où assistent le Gouverneur, les Régidors, les Alcaldes en habits de Cérémonie, & les Milices en Corps de troupes; le reste du Peuple porte des flambeaux, & tous marchent dans le plus grand ordre & avec beaucoup de respect. Ces Processions sont accompagnées de fort belles danses, bien différentes de celles dont j'ai parlé dans la premiere Partie, à l'Article de *Quito*. Il y a des habits particuliers & fort riches pour ces sortes d'occasions.

Dans chaque Village il y a une Maison de force, où l'on met les femmes de mauvaise vie. Cette Maison est en même-tems une *Béaterie*, où les femmes qui n'ont point de famille se retirent, quand leurs époux sont absens. Pour l'entretien de cette Maison, pour la subsistance des Vieillards, des Orfelins, & de ceux qui sont hors d'état de gagner leur vie, les habitans de chaque Village sont obligés de travailler deux jours de la semaine pour ensemencer & cultiver en commun un espace de terre convenable, ce qui s'appelle *Travail de la Communauté*. Si le produit surpasse les besoins, on applique le surplus à l'ornement des Eglises, & à l'habillement des Vieillards, des Orphelins, & des Impotens, & par-là nul des habitans ne manque du nécessaire. Les Tributs Royaux sont payés ponctuellement, sans rabais ni déchet. Enfin il semble que ces lieux soient le séjour de la félicité, effet de la paix & de l'union des habitans; & tout cela est dû à la vigilance, & à l'exactitude avec laquelle on observe les sages réglemens établis dans cette nouvelle République.

Les PP. *Jésuites*, Curés de ces Missions, ont soin de faire vendre les marchandises qui se fabriquent dans les Villages; & les denrées que les champs produisent principalement, à cause que les *Indiens Guaranies* sont si portés à l'oisiveté & à la dissipation de leurs effets, que sans l'attention de ces Peres ils s'abandonneroient à la paresse, & se laisseroient manquer de tout. Il n'en est pas de-même des *Chiquitos*. Ils aiment le travail & sont fort bons ménagers. Les Curés des Villages de cette Nation ne sont point entre-

entretenus par le Roi. Ce font les *Indiens* mêmes qui pourvoyent à leur entretien. Pour cet effet ils cultivent tous enfemble une Plantation remplie de toute forte de Grains & de Fruits pour le Curé, qui fuffit pour fa nourriture ordinaire & même au-delà.

Pour que rien de ce qui eft néceffaire ne manque aux *Indiens*, les Curés ont foin de faire provifion de Ferremens, d'Etoffes, & d'autres marchandifes; & quand ceux-là en ont befoin, ils s'adreffent à eux, & leur donnent en échange de la Cire & autres Fruits du Pays, obfervant de part & d'autre dans ces trocs une bonne-foi inviolable. Les Curés remettent ce qu'ils ont reçu de cette maniere au Supérieur des Miffions, qui n'eft pas le même que celui des *Guaranies*. Ce Supérieur fait vendre tout cela, & du produit on achéte de nouvelles marchandifes pour les befoins des Communautés. De cette maniere on empêche que les *Indiens* ne fortent de leurs Cantons pour fe pourvoir de ces effets; & l'on prévient l'inconvénient qu'en paffant chez d'autres Peuples, ils ne contractent des vices dont ils fe font préfervés.

Le Gouvernement Spirituel de ces Peuplades n'eft pas moins extraordinaire que le Gouvernement Politique. Chaque Village a fon Curé particulier, qui eft affifté d'un autre Prêtre de la même Société, fouvent même de deux, felon que le Village eft plus ou moins peuplé. Ces deux ou trois Prêtres fervis par fix jeunes garçons, qui font l'office de Clercs à l'Eglife, forment une efpéce de petit Collége dans chaque Village, où toutes les heures d'exercice font réglées comme dans les Colléges des grandes Villes. Les plus pénibles fonctions des Curés, font de vifiter en perfonne les Plantations des *Indiens*, pour voir s'ils ne les négligent point; car la pareffe des *Guaranies* eft telle, que fans une continuelle attention de la part des Curés, ils abandonneroient la culture des terres, & ne prendroient pas la moindre peine pour les faire valoir. Le Curé affifte auffi régulierement à la Boucherie publique, où l'on tue des Beftiaux pris parmi ceux que les *Indiens* élévent. On en diftribue la viande par rations, à proportion du nombre de perfonnes dont une famille eft compofée, de maniere que le néceffaire ne manque à perfonne, & qu'en même-tems il ne fe trouve rien de fuperflu. Il vifite auffi les malades, pour voir s'ils font fervis avec charité. Tout cela l'occupe prefque tout le jour, & lui laiffe à peine le tems de concourir aux autres offices fpirituels dont fon Vicaire eft chargé. Celui-ci doit catéchifer dans l'Eglife tous les jours de la femaine, à l'exception des Jeudis & des Samedis, pour inftruire les jeu-

nes garçons & les jeunes filles, dont il y a un ſi grand nombre qu'on en compte plus de deux mille de l'un & de l'autre ſexe dans chaque Village. Le Dimanche tous les habitans ſe rendent au Catéchiſme. Enfin il faut aller confeſſer les malades, leur porter le Viatique, & faire toutes les autres fonctions dont un Curé ne peut ſe diſpenſer.

A la rigueur ces Curés devroient être nommés par le Gouverneur comme Vice-Patrons de ces Egliſes, enſuite admis par l'Evêque aux Fonctions Curiales: mais comme parmi les trois ſujets qui devroient être préſentés au Vice-Patron à chaque nomination, il s'en trouveroit toujours un plus propre que les autres, & que perſonne ne connoît mieux le mérite des ſujets que les Provinciaux de l'Ordre, les Gouverneurs, & les Evêques, ont bien voulu leur céder leurs droits, de maniere que c'eſt le Provincial qui nomme, & qui pourvoit les Curés ſelon ſon gré.

Les Miſſions des *Guaranies* ont un Supérieur-Général, qui nomme les Secondaires de tous les autres Villages. Il fait ſa réſidence dans le Bourg de la *Candelaria*, qui eſt au centre de toutes les Miſſions; de-là il va viſiter les autres Peuplades pour voir ce qui s'y paſſe, & envoyer en même-tems des Miſſionnaires chez les *Indiens* Gentils, pour les attirer & gagner leur confiance. Il eſt ſoulagé dans ſes fonctions par deux Vice-Supérieurs, qui réſident l'un près de la *Parana* & l'autre près de l'*Uruguay*, de maniere que toutes ces Doctrines forment un Collége fort étendu & diſperſé, dont le Supérieur eſt Recteur, & chaque Village une famille bien chérie, & ſoignée par ſon Pere ſpirituel, qui eſt le Curé.

Le Roi donne la portion congrue aux Curés des Miſſions *Guaranies*, laquelle monte à 300 piaſtres par an, y compris le ſalaire de ſon Adjoint ou Secondaire. Cette ſomme eſt remiſe à la diſpoſition du Supérieur, & celui-ci fournit tous les mois à chaque Curé, ce qui eſt néceſſaire pour leur nourriture & leur veſtiaire; & toutes les fois qu'ils ont beſoin de quelque choſe de plus que l'ordinaire, ils s'adreſſent à lui, & il le leur fournit exactement.

Les Miſſions des *Indiens Chiquitos* ont un Supérieur à part, comme nous l'avons déjà dit, dont les fonctions ne different pas de celles du précédent; mais ces Peuples étant plus laborieux que les *Guaranies*, les Curés n'y ſont pas ſi occupés à les exciter au travail.

Tous ces *Indiens* ſont ſujets à des maladies contagieuſes telles que la petite vérole, des fiévres malignes, & autres auxquelles ils donnent vulgairement le nom de peſte, à cauſe des ravages qu'elles ſont; c'eſt ce qui

fait

fait que ces Peuplades ne multiplient pas à proportion du nombre de personnes qu'il y a, du tems qui s'est écoulé depuis leur établissement, du repos & de la tranquillité dont elles jouissent. Quand ces maladies régnent les Curés & leurs Adjoints ont bien de la peine à survenir à ce surcroit de travail, c'est pourquoi aussi on a soin de leur envoyer des Aides.

Les Missionnaires ne souffrent jamais qu'aucun habitant du *Pérou*, de quelque nation qu'il soit, *Espagnol*, ou *Métif*, ou autre, entre dans les Missions qu'ils administrent au *Paraguay*; non pour cacher ce qui s'y passe, ni par crainte que l'on partage avec eux le commerce des denrées qu'on y recueille, ni pour aucune des raisons avancées gratuitement par des personnes envieuses; mais pour que les *Indiens* qui ne font que de sortir de leur barbarie, & d'entrer dans les voyes de la lumiere, se maintiennent dans cet état d'innocence & de simplicité, ne connoissant d'autres vices que ceux qui sont communs entre eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination grace aux exhortations & aux conseils de leurs Directeurs. Ces *Indiens* ne connoissent ni l'inobéissance, ni la rancune, ni l'envie, ni les autres passions qui causent tant de maux dans le Monde. Si les Etrangers venoient chez eux, à peine ils y seroient arrivés que leurs mauvais exemples leur apprendroient des choses qu'ils ignorent, & bientôt renonçant à la modestie, & au respect qu'ils ont pour les instructions de leurs Curés, on exposeroit le salut de tant d'âmes qui rendent à Dieu un véritable culte; & l'on priveroit le Souverain d'une infinité de sujets, qui le reconnoissent volontairement pour leur seul Seigneur naturel.

Ces *Indiens* vivent aujourd'hui dans la parfaite croyance que tout ce que le Curé dit est bien, & que tout ce qu'il blâme est mal. Ils perdroient bientôt cette idée, s'ils voyoient des *Chrétiens* moins touchés des vérités de l'Evangile, & dont les actions seroient opposées à leur croyance. Aujourd'hui ils sont persuadés que la vente & les achats doivent se faire de bonne foi, & avec droiture; ils ne connoissent ni les ruses, ni la mauvaise foi. Or il est certain que s'il étoit permis à chacun de venir trafiquer avec eux, la premiere maxime qu'ils apprendroient, seroit qu'il faut toujours acheter à bas prix, & vendre le plus cher qu'on peut; & cette méchanceté en attireroit beaucoup d'autres qui en sont les suites naturelles, & dont il n'y auroit plus moyen de les retirer si une fois ils s'y laissoient entraîner. Je ne prétens point par-là diminuer en aucune façon la bonne réputation des *Espagnols*, ni des autres Nations qui sont à portée de trafiquer avec les Missions du *Paraguay*; mais on conviendra que dans le

grand nombre, il y a toujours quelqu'un entaché de quelque vice: un seul homme de cette espéce suffit pour infecter tout un Pays; & qui peut assurer, que si l'on permettoit aux Etrangers l'entrée libre des Missions, il n'y viendroit pas parmi le nombre quelqu'un dont les mœurs corromproient celles de ces heureux habitans? Qui sait même si ce ne seroit pas le premier qui y viendroit? C'est donc avec raison que les P. P. *Jésuites* ont toujours refusé & refusent encore d'admettre aucun Etranger dans le Pays. Rien n'est plus propre à les confirmer dans cette conduite, que les exemples déplorables du dépérissement des Doctrines du *Pérou.*

Quoiqu'il n'y ait pas de Mine d'or ni d'argent dans cette partie du *Paraguay* que les Missions ont toujours occupée, il y en a dans les terres qui y appartienent, & dans les domaines des Rois d'*Espagne*, dont les *Portugais* retirent seuls les avantages. Cette Nation a su s'introduire jusqu'au Lac *Xarayes*, dans le voisinage duquel on découvrit il y a un peu plus de vingt ans quelques Minieres abondantes d'or qu'elle s'est appropriées sans autre titre que leur convenance, & s'y est maintenue, les Ministres d'*Espagne* n'ayant pas jugé à propos d'employer des remédes violens, pour ne point altérer la paix entre deux Nations si voisines & si alliées.

V. *Evêché de l'Audience de* Charcas.

Buénos-Ayres.

La Jurisdiction Ecclésiastique de l'Evêque de *Buénos-Ayres* s'étend aussi loin que le Gouvernement de ce nom; lequel s'étend depuis les Côtes maritimes à l'Orient jusqu'au Pays de *Tucuman* à l'Occident, & depuis les Terres *Magellaniques* au Midi jusqu'au *Paraguay* au Nord. Les Terres que le *Rio de la Plata* arrose sont de ce Gouvernement. Elles furent découvertes par *Don Juan Dias de Soliz*, qui étant parti en 1515 d'*Espagne* avec deux Vaisseaux arriva sur les bords de ce Fleuve, & prit possession des Pays voisins au nom du Roi d'*Espagne*. Ce Capitaine ayant été tué par les *Indiens* du Pays à qui il s'étoit trop fié, on envoya en 1526 *Sébastien Gaboto*, qui entrant dans le Fleuve, découvrit l'Ile, qu'il nomma de *St. Gabriel*; & passant plus avant il découvrit une autre Riviere qui se jette dans *Rio de la Plata*, & à laquelle il donna le nom de *San Salvador*: il y fit entrer ces Vaisseaux, & mettre ses troupes à terre; puis ayant bâti un Fort où il mit garnison, il continua à naviguer par la Riviere de *Parana* environ 200 lieues, & découvrit le *Paraguay*. *Gabato* ayant reçu quel-

quelques lingots d'argent des *Indiens* qu'il avoit rencontrés, particuliérement des *Guaranies*, qui les avoient apportés des autres Provinces du *Pérou*, s'imagina qu'ils les avoient tirés des environs du Fleuve; c'est ce qui le porta à donner à ce Fleuve le nom de *Rio de la Plata* *: & ce nom a prévalu sur celui de *Rio de Soliz*, qu'on lui avoit donné en mémoire de celui qui l'avoit découvert. Il n'y a plus qu'une petite Riviere qui est à sept ou huit lieues à l'Occident de la Baye de *Maldonado*, qui ait retenu le nom de *Soliz*.

La Ville Capitale de ce Gouvernement est appellée *Nuestra Sennora de Buénos-Ayres*. Elle fut bâtie en 1535, par *Don Pedro de Mendoza*, qui fut le premier Gouverneur. Les fondemens en furent jettés dans un lieu nommé *Cabo Blanco* sur la côte méridionale de *Rio de la Plata*, & tout près d'une petite Riviere qui coule par-là. La Ville, selon le Pere *Feuillée* est par les 34 deg. 34 min. 38 sec. de Latitude Méridionale. Elle a été appellée *Buénos-Ayres*, parce qu'en effet l'air y est meilleur qu'en aucun autre lieu de cette partie de l'*Amérique*. *Buénos-Ayres* est bâtie sur une plaine un peu élevée au-dessus du plan par où passe la petite Riviere en question. C'est une Ville assez grande, puisqu'on y compte jusqu'à trois mille maisons habitées par des *Espagnols*, & gens de race mêlée. Sa figure est longue & étroite; les rues droites, & médiocrement larges; la grande Place est fort spacieuse, aboutissant à la petite Riviere, vis-à-vis de laquelle est un Fort où le Gouverneur fait sa résidence ordinaire: la Garnison de ce Fort, & des autres qui défendent la Ville, est de 1000 hommes de Troupes réglées. Les maisons n'étoient autrefois que de bauge, couvertes de paille, & fort basses: aujourd'hui elles sont de chaux & de brique, & presque toutes sont couvertes de tuiles, & d'un étage sans le rez-de-chaussée.

L'Eglise Cathédrale est bien bâtie. C'est la Paroisse de la plupart des habitans; car quoiqu'il y en ait une autre à l'extrémité de la Ville, elle n'est guere que pour les *Indiens*. Le Chapitre est composé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, & de deux Canonicats, dont l'un s'obtient par opposition, & l'autre par présentation. Outre ces deux Eglises il y a plusieurs Couvens, & une Chapelle Royale dans la Citadelle. Du-reste la Ville est gouvernée sur le même pied que les autres dont nous avons parlé.

Le climat de *Buénos-Ayres* n'est pas différent de celui d'*Espagne*. Les fai-

* *Riviere d'argent.*

saisons y sont distinguées de la même maniere qu'ici. Les orages y sont fréquens en Hiver, & en Eté la chaleur y est tempérée par quelques vents agréables qui souflent dès les huit ou neuf heures du matin.

La Ville est environnée de vastes campagnes toujours vertes, & où rien n'empêche la vue. Leur fertilité procure une si grande abondance de Viandes, qu'il n'y a pas de Ville au Monde où elles soient à meilleur marché, ni de meilleur goût: le cuir des Bestiaux est presque la seule chose que l'on paye; toute la viande se donne pour rien, ou peu s'en faut. Il n'y a pas plus de vingt ans que les Campagnes près de *Buénos-Ayres*, vers l'Occident, le Sud & le Nord, foisonnoient de Bœufs & de Chevaux sauvages, desorte qu'ils ne coutoient que la peine de les prendre; un Cheval se vendoit un écu, & un Bœuf choisi sur un Troupeau de deux ou trois cens se vendoit quatre réaux. Quoique ces animaux ne manquent pas aujourd'hui, ils ne sont plus en si grande abondance depuis les tueries que les *Espagnols* & les *Portugais* en ont fait pour en avoir les cuirs, qui sont un des principaux commerces du Pays.

Le Gibier n'y est pas moins abondant que la Viande de boucherie; & la Riviere fournit de très-bons Poissons, surtout des *Péges-Reyes*, qui y ont une demi-aune & plus de longueur. Les Fruits d'*Europe* & du Pays viennent très-bien dans ce terroir, & on y en recueille beaucoup. En un mot c'est le Pays de la bonne chere, & ce qui vaut mieux encore l'air y est fort salubre.

Buénos-Ayres est éloignée du Cap *Sainte Marie*, qui est à l'entrée de *Rio de la Plata* par la Côte du Nord, de 77 lieues; & comme le Fleuve n'a pas assez de fond pour que les grands Vaisseaux remontent jusqu'à *Buénos-Ayres*, ils mouillent dans une des deux Bayes qu'il y a à cette même Côte. La plus orientale de ces Bayes est éloignée du Cap *Sainte Marie* de neuf lieues: on la nomme *Baye de Maldonado*, & l'autre est appellée *Monté Video*, du nom d'une haute Montagne qui n'en est pas loin, & environ à vingt lieues de ce Cap.

Les Villes de *Santa Fé*, *las Corrientes*, & *Monté Video* appartiennent au Gouvernement de *Buénos-Ayres*. *Monté Video* a été bâtie il n'y a que quelques années: elle est située sur le bord de la Baye dont elle porte le nom. *Santa Fé* est à 90 lieues au Nord-Ouëst de *Buénos-Ayres*. Elle est située entre *Rio de la Plata* & *Rio Salado*, Riviere qui passant par les Terres de *Tucuman* se jette dans celle-là. Cette Ville est petite, mal bâtie, & a été souvent ruinée par les *Indiens* infidéles, qui la tiennent en-

co-

core dans des allarmes continuelles. C'eſt par la voye de cette Ville que ſe fait le commerce de l'Herbe *Camini*, & de *Palos*, entre le *Paraguay* & *Buénos-Ayres*. La Ville de *las Corrientes* eſt entre *Rio de la Plata* & la Riviere de *Parana*, à cent lieues de *Santa Fé*. Cette Ville n'eſt proprement Ville que de nom, tant elle eſt petite & mal bâtie. Dans ces deux dernieres il y a un Corrégidor particulier, qui eſt Lieutenant du Gouverneur; leurs habitans & ceux de la Campagne forment des milices deſtinées à réſiſter aux *Indiens* dans leurs incurſions. Une partie des Villages des Miſſions du *Paraguay* appartiennent, comme il a été dit, au Diocéſe de *Buénos-Ayres*; & quant à la Jurisdiction Royale elles ſont à-préſent toutes dépendantes du Gouvernement de *Buénos-Ayres*, celles qui appartenoient autrefois au Gouvernement du *Paraguay* en ayant été ſéparées.

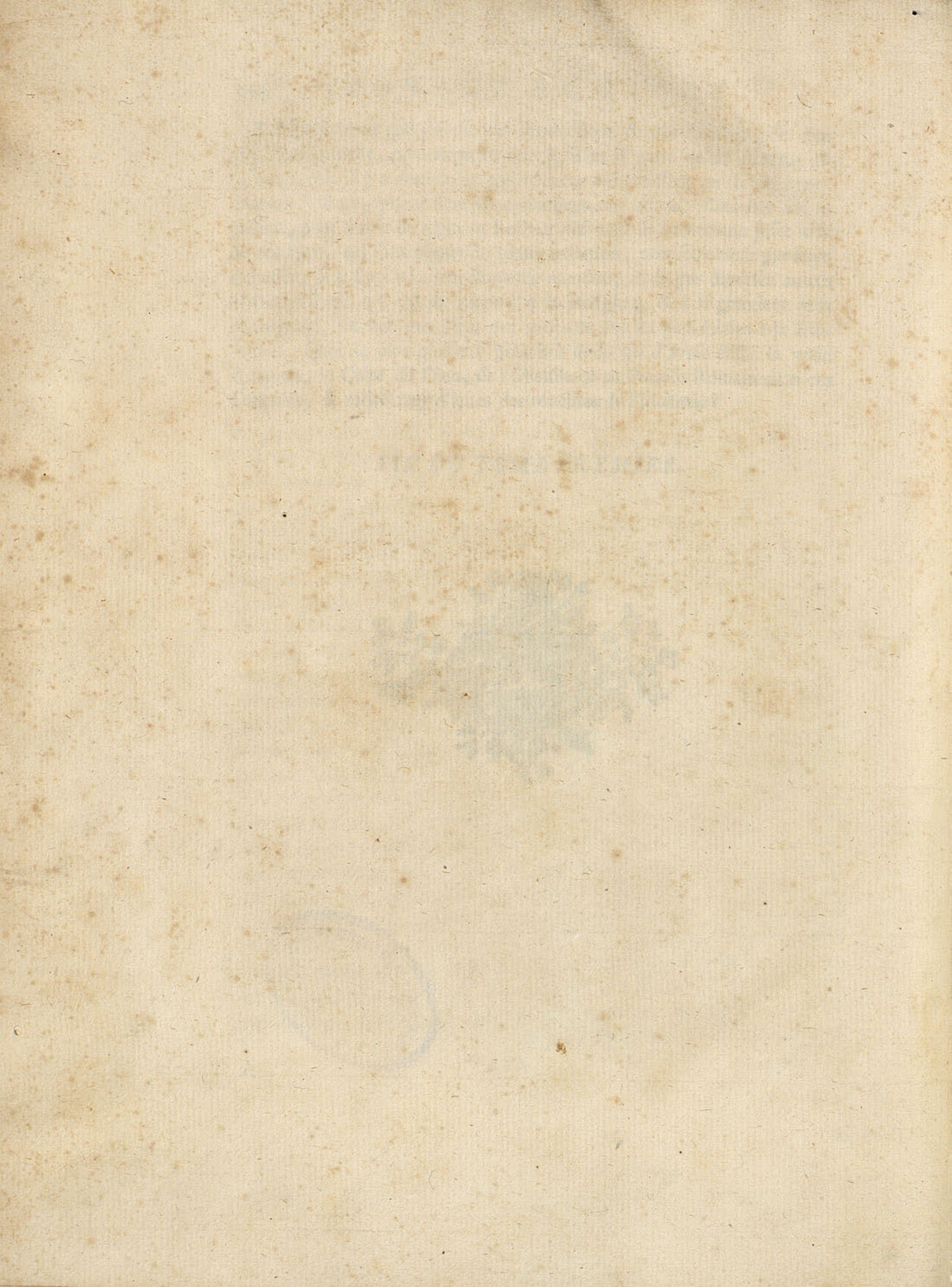
Après ce détail des deux Audiences de *Lima* & de *Charcas*, il ne nous reſte plus, pour finir tout ce qui concerne la Viceroyauté du *Pérou*, que de parler du Royaume & de l'Audience de *Chili*: mais comme il me ſemble que ce ſujet mérite d'être traité un peu au long, j'ai cru devoir le réſerver pour le Livre ſuivant. Je ſerai plus court que dans les précédens articles, qui étoient en effet d'une tout autre importance; car par ce que j'ai dit dans la Premiere Partie de la Province de *Quito*, on peut juger de la différence des deux Provinces dont je vais traiter, d'avec celles que je viens de décrire. En effet, la Province de *Quito* n'a qu'un ſeul Evêché, & celle de *Lima* a un Archevêché & quatre Evêchés, & celle de *Charcas* un Evêché plus que celle de *Lima*. La Province de *Quito* n'a que très-peu de Mines, encore ſont-elles négligées; au-lieu que les Provinces de *Lima* & de *los Charcas* abondent en Minieres actuellement exploitées avec des profits immenſes; ce qui y attire beaucoup de monde, rend le Pays plus peuplé, plus opulent, & y occaſionne un plus grand commerce. Cependant le nombre des habitans de ces Provinces n'eſt point proportionné à l'étendue du Pays qu'ils occupent, deſorte qu'on a raiſon de dire qu'il y a beaucoup de déſerts; & il n'importe qu'un Corrégiment contienne vingt Villages, ſi ſes terres s'étendent à trente lieues & au-delà, & à quinze là où il a le moins d'étendue; puiſque ſi l'on forme un quarré long de toutes ces proportions, il contiendra quatre-cens-cinquante lieues quarrées de Pays, & dans cette ſuppoſition il ſe trouvera que chaque Village aura un terroir de vingt-deux lieues & demie quarrées. Ce calcul eſt pris ſur les moindres diſtances, car nous avons vu des Corrégimens beaucoup plus étendus, & d'autres qui ſans l'être moins, n'ont pas même vingt Villages.

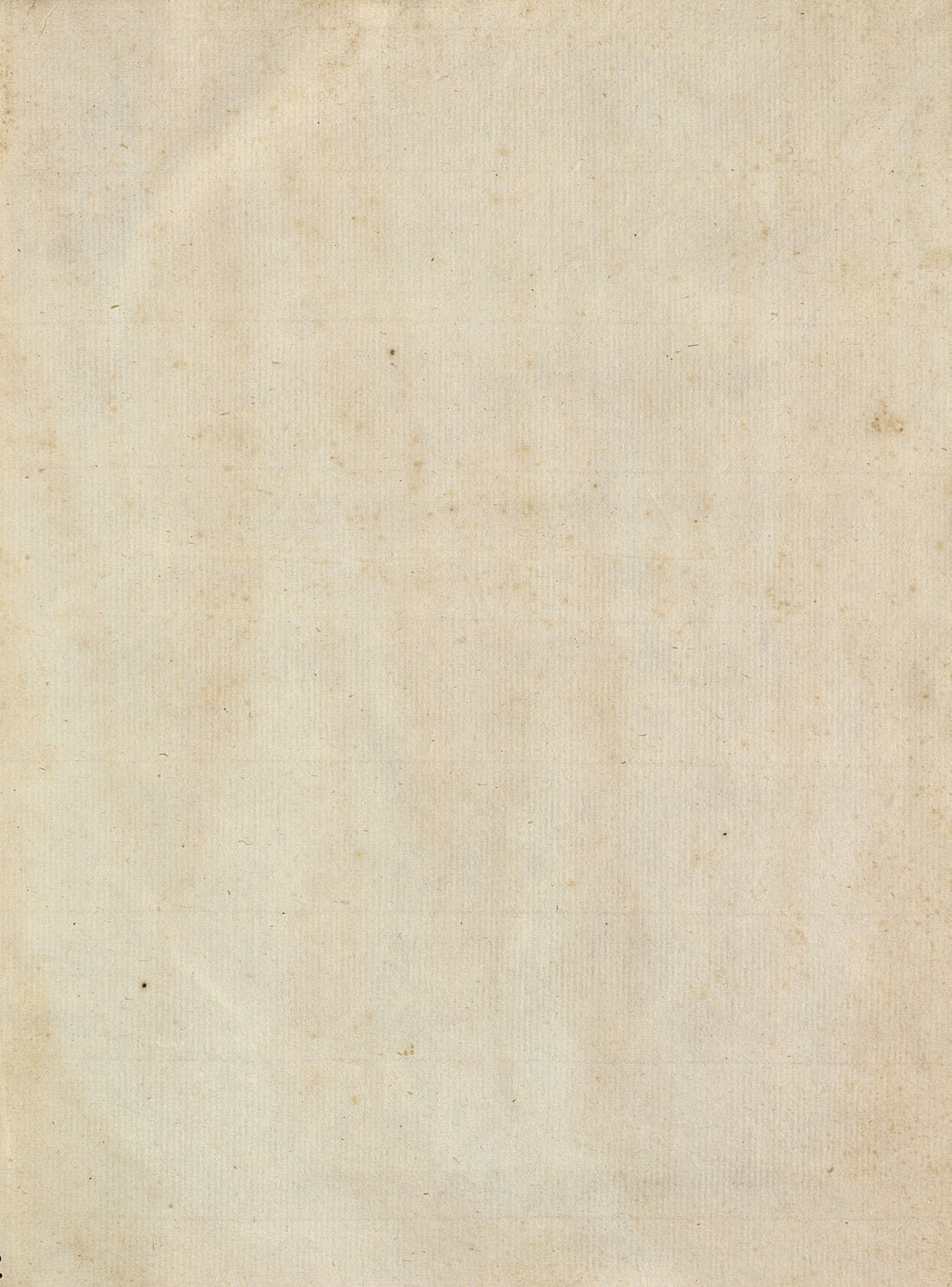
A l'égard de ce que j'ai dit des Productions & des Fabriques de chaque Corrégiment, on comprend que je n'en ai parlé qu'en général, & qu'outre cela il y a des choses particulieres qui croissent ou se fabriquent dans un Village, qui ne sont pas communes aux autres. Cela soit dit en passant, pour servir de régle au Lecteur qui veut se former une juste idée de ces Pays, qui sont dignes de toute attention, non seulement par leurs richesses, leur fertilité, leur immense étendue; mais par diverses autres considérations, qui ont du rapport à la Religion, & à la grandeur de la Monarchie, vu que ces Pays ont toujours été les plus fidéles à la Couronne. Quoi de plus glorieux pour nos Rois que d'avoir établi la vraie Religion, le Culte de Dieu, & l'Obéissance au Pontife Romain dans ces Contrées, & retiré tant d'âmes des ténébres de l'Idolâtrie?

FIN DU TOME PREMIER.





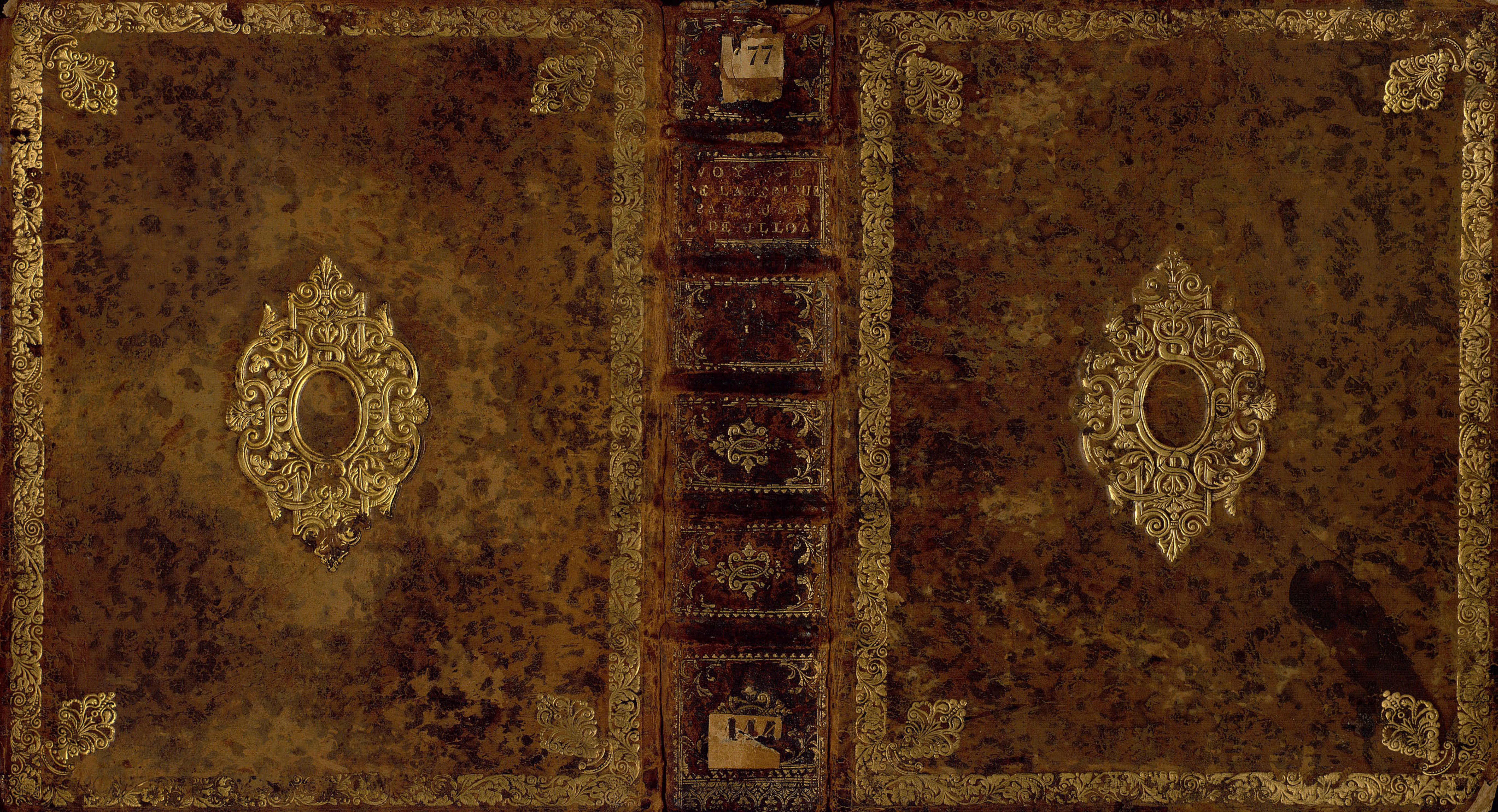











77
VOYAGE
DE L'AMERIQUE
PAR JUAN
& DE JLLOA